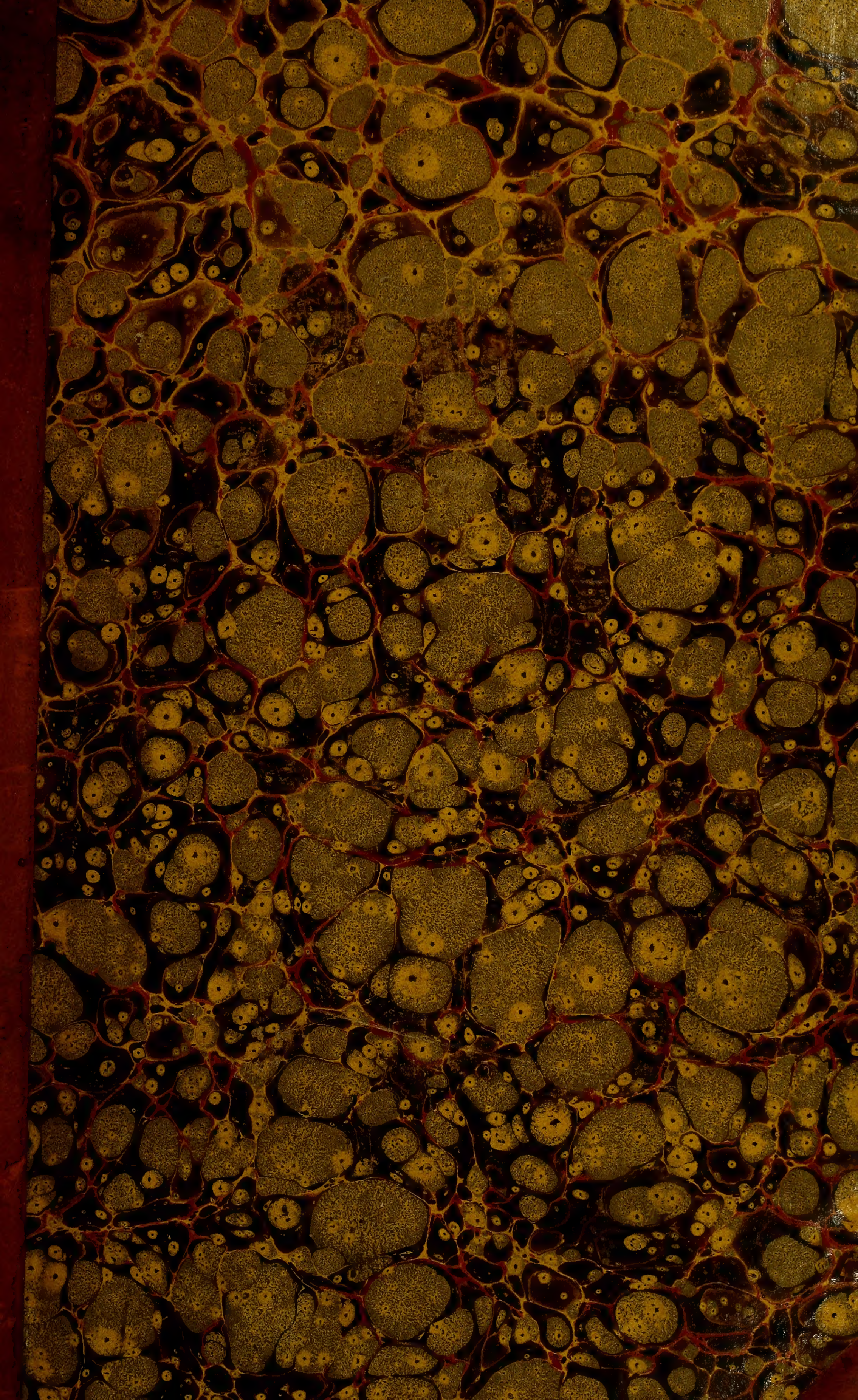
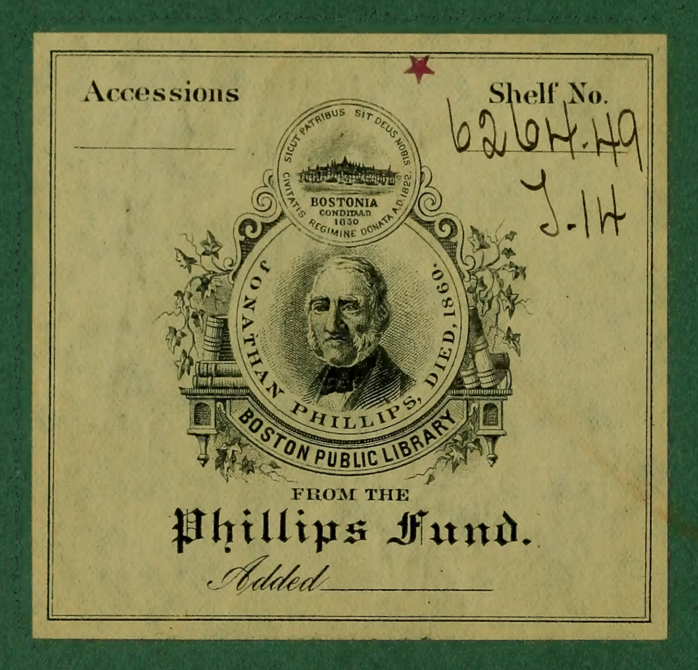



Accessions
Shelf No.
6264.49
J.14
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822
BOSTONIA
CONDITA A.D. 1630
JONATHAN PHILLIPS, DIED, 1860.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
FROM THE
Phillips Fund.
Added

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOIAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE', DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

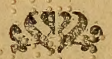
POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES, Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques ;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES ; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME QUATORZIEME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE jugement qu'on puiſſe porter de mon travail, on doit des louanges à ma conſtance. Ce pénultieme Tome ſera bientôt ſuivi du dernier (1); c'eſt-à-dire que dans quelques mois, j'aurai rempli mes engagemens avec toute la fidélité qu'on doit au Public.

Mon attention n'a pas été moins exacte, à ſuivre les loix que je me ſuis impoſées dans l'Avertiſſement du douzieme Tome; ſurtout celles qui pouvoient reſſerrer l'immenſe étendue de mon ſujet, & me conduire plus promptement à la fin d'une ſi longue carriere. On ſera ſurpris de la quantité de Voïageurs que j'ai réduits à mes bornes, en me contentant de les nommer lorſqu'ils ne méritoient pas d'autre honneur, ou faiſant entrer dans le cours de ma narration ce que je leur ai trouvé d'utile, ſans m'aſſervir à les faire paroître ſucceſſivement dans une multitude d'Extraits. Je n'ai accordé cette diſtinction qu'à ceux qui m'en ont paru dignes, par un caractere particulier d'utilité, de mérite ou de réputation. Combien d'Articles de moins, combien de répétitions épargnées dans les premiers Tomes, ſi les Fondateurs Anglois avoient ſuivi la même méthode?

De tous les Voïageurs Etrangers, que j'ai cités ſans explication, ou que j'ai mis formellement ſur la ſcene, il n'y en a pas un ſeul dont le témoignage ſoit conteſté. Ainſi, pour ne pas groſſir inutilement ce Tome, qui eſt déja d'une épaiſſeur extraordinaire, je remets, à la Table Alphabétique des Noms, les éclairciſſemens qu'on peut deſirer ſur leurs Ouvrages. Mais on ſeroit étonné de ne pas trouver, dans l'Article de la Nouvelle France, diverſes Relations qui jouiſſent d'une certaine célébrité, ſi je n'expliquois ici les raiſons qui m'ont porté à les ſupprimer.

Il eſt queſtion particulierement des Voïages du P. *Hennepin*, Récollet, & de ceux du Chevalier de Tonti. L'opinion que j'ai des lumieres & de la probité du P. de Charlevoix, dont les Ouvrages m'ont été fort utiles pour le mien, ne me permet point d'appeller du rigoureux jugement qu'il a prononcé contre le P. Hennepin; ſurtout, ſi j'ajoute que mes propres recherches ne m'ont rien fait découvrir en faveur de ce pauvre Récollet.

(1) Actuellement ſous preſſe.

Il avoit été fort lié avec M. de la Salle, & l'avoit ſuivi aux Illinois, d'où il remonta le Miſſiſſipi. C'eſt ce Voïage, qu'il publia en 1683, ſous le titre de *Deſcription de la Louiſiane, nouvellement découverte au Sud-Oueſt de la Nouvelle France &c.* [in-12. à Paris, chez *Auroy.*]. Voici le Jugement du P. de Charlevoix:

» Ce titre n'eſt pas juſte; car le Païs que le P. Hennepin » & le Sieur Dacan découvrirent, en remontant ce Fleuve de- » puis la Riviere des Illinois juſqu'au Saut Saint Antoine, n'eſt » pas de la Louiſiane, mais de la Nouvelle France. Celui d'un » ſecond Ouvrage, qui ſe trouve dans le cinquieme Recueil » des Voïages au Nord, ne l'eſt pas davantage: il porte; » *Voïage en un Païs plus grand que l'Europe, entre la Mer* » *Glaciale & le Nouveau Mexique.* Auſſi loin que l'on ait » remonté le Miſſiſſipi, on a toujours été bien éloigné de la » Mer Glaciale. Lorſque l'Auteur publia cette ſeconde Rela- » tion, il étoit brouillé avec M. de la Salle. Il paroît même » qu'il avoit défenſe de retourner dans l'Amérique; & que » ce fut le chagrin qu'il en conçut, qui le porta à s'en aller » en Hollande, où il fit imprimer un troiſieme Ouvrage, in- » titulé: *Nouvelle Deſcription d'un très grand Païs, ſitué dans* » *l'Amérique, entre le Nouveau Mexique & la Mer Glaciale,* » *depuis l'an 1670 juſqu'en 1682 &c.* [in-12. à Utrecht 1697; » & l'année ſuivante à Utrecht & à Amſterdam.] Il n'y dé- » charge pas ſeulement ſon chagrin ſur M. de la Salle; il le » fait encore retomber ſur la France, dont il ſe croïoit mal- » traité, & croit ſauver ſon honneur en déclarant qu'il étoit » né Sujet du Roi Catholique. Mais il devoit ſe ſouvenir que » c'étoit aux frais de la France qu'il avoit voïagé dans l'A- » mérique, & que c'étoit au nom du Roi Très Chretien que » lui & le Sieur Dacan avoient pris poſſeſſion des Païs qu'ils » avoient découverts. Il ne craignit pas même d'avancer que » c'étoit avec l'agrément du Roi Catholique, ſon premier Sou- » verain, qu'il dédioit ſon Livre au Roi Guillaume III d'An- » gleterre, & qu'il ſollicitoit ce Monarque à faire la conquête » de ces vaſtes Régions, à y envoïer des Colonies & y faire » prêcher l'Evangile aux Infideles; démarche qui ſcandaliſa » les Catholiques, & fit rire les Proteſtans, ſurpris de voir un » Religieux, qui prenoit les titres de Miſſionnaire & Notaire » Apoſtolique, exhorter un Prince Hérétique à fonder une

» Eglise dans le Nouveau Monde. Au reste, tous ces Ouvrages » sont écrits d'un style de déclamation, qui choque par son en- » flure, & révolte par les libertés que se donne l'Auteur, & par » ses invectives indécentes. Pour ce qui est du fond des choses, » le P. Hennepin a cru pouvoir profiter du privilege des Voïa- » geurs: aussi est-il fort décrié en Canada; & ceux, qui l'a- » voient accompagné, ont souvent protesté qu'il n'étoit rien » moins que véritable dans ses Histoires «.

Le P. de Charlevoix juge de la Relation, publiée sous le nom du Chevalier de Tonti, qu'elle n'auroit pû mériter que des éloges, si c'eût été l'Ouvrage de cet Officier, qui étoit fort capable de donner de bons Mémoires, sur une Colonie à l'établissement de laquelle il avoit travaillé plus que personne: mais il assure que M. de Tonti a desavoué cette production, *qui ne lui feroit honneur par aucun endroit.* Ce sont les termes du religieux Critique; & l'on verra d'ailleurs que M. d'Iberville reconnut la fausseté de cette Relation.

Le Journal Historique de M. Joutel, Compagnon de M. de la Salle dans son dernier Voïage, n'a vu le jour qu'en 1713; & le P. de Charlevoix a connu l'Auteur en 1723. C'étoit, dit-il, un fort honnête homme, qui avoit rendu d'importans services à M. de la Salle, & le seul de toute la Trouppe sur lequel ce célebre & malheureux Voïageur pût compter. Son Ouvrage avoit été retouché par M. *de Michel.* » Il se plaignoit » qu'on l'avoit un peu altéré; mais il ne paroît pas qu'on y » ait fait des changemens essentiels.

A l'égard du fameux Baron de la Hontan, il est assez naturel qu'un Jésuite, ami de la Religion & de la décence, n'en ait pas porté un jugement favorable; mais on ne voit pas si bien sur quels fondemens le Critique attaque sa bonne-foi, surtout dans son Voïage de la *Riviere Longue*, qui ne paroît pas moins vérifié par le témoignage de ses Soldats, que par le sien.

Pour éclairer le chemin qui me reste à faire, j'annonce, à mes Lecteurs, qu'ils trouveront, dans le quinzieme & dernier Tome, les Mœurs & les Usages des Indiens de l'Amérique Septentrionale; les Voïages au Nord, au Nord-Est & au Nord-Ouest; les Voïages aux Antilles & autres Iles de la Mer du Nord; &, pour conclusion absolue, l'Histoire naturelle de toutes ces Contrées.

TABLE
DES CHAPITRES ET DES DIVISIONS DE CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

CONTINUATION DES VOÏAGES, DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS EN AMERIQUE.

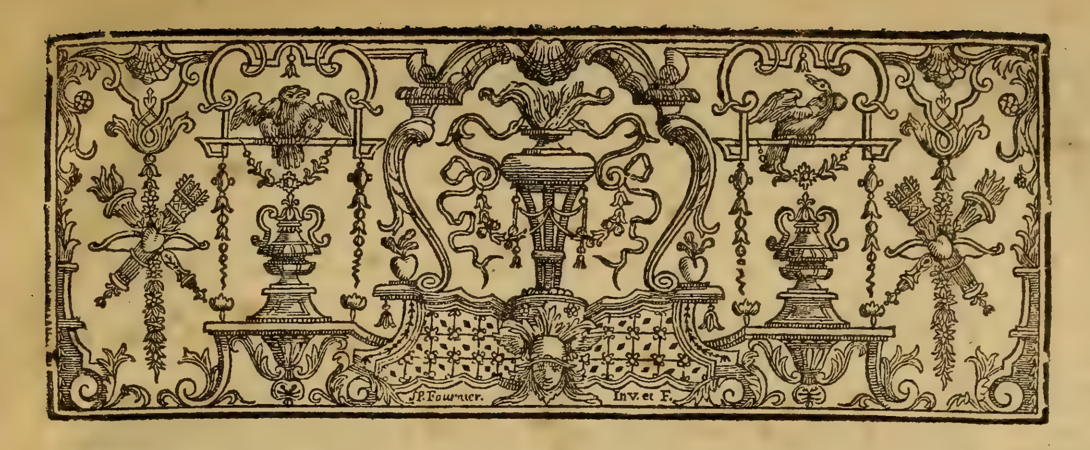
Fin de la Table des Divisions.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le quatorzieme Tome de *l'Histoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris, le 21 Novembre 1757.

CAPPERONNIER.

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

CONTINUATION DES VOÏAGES, DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS, dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE VI.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON, OU LA RIVIERE DES AMAZONES.

ON ne pense point à répéter ce qui regarde la Découverte de ce grand Fleuve. Les avantures d'Orellana, qui ont été rapportées dans une juste étendue (1), & les remarques historiques qu'on n'a pû se dispenser de joindre à la Description du Gouvernement de Maynas, suffisent pour nous conduire à quelques célebres Voïages, auxquels nous devons un rang honorable dans ce Recueil. Mais quoiqu'ils puissent être réduits à deux INTRODUCTION.

(1) Tome précedent, pag. 106.

qui méritent cet éloge, celui des Peres d'Acuña & d'Artieda Jésuites, & celui de M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences; le premier aïant été précédé de diverses entreprises tentées dans la même vue, nous les devons à la curiosité du Lecteur, telles que le P. d'Acuña même a pris soin de les recueillir (2).

§ I.

PLUSIEURS VOÏAGES TENTÉS EN DIFFERENS TEMS.

ORSUA. 1560. Son Caractere. & son départ.

LE mauvais succès d'Orellana n'avoit pû manquer de refroidir les Espagnols pour le progrès de ses Découvertes, & les guerres civiles du Pérou sembloient en avoir éteint jusqu'au desir; lorsqu'en 1560, sous le Gouvernement du Marquis de Cañete, Viceroi du Perou, un Gentilhomme Navarrois, nommé Pedro d'Orsua, distingué par son esprit & son courage, lui offrit ses services pour cette importante Expédition. Ils furent acceptés. L'opinion, qu'on avoit de son mérite, attira sous son Enseigne un grand nombre d'Officiers & de vieux Soldats. Il partit de Cusco, la même année, avec un corps d'environ sept cens Hommes, des Chevaux & des provisions. Une parfaite connoissance de la Côte du Pérou, & de longues réflexions sur son entreprise, le firent marcher droit à la Province de Mosilones, pour rencontrer la Riviere de Moyabamba, par laquelle il se proposoit d'entrer dans celle des Amazones. On se promettoit beaucoup, d'un Voïage commencé avec tant de sagesse: cependant il n'y en eut jamais de si malheureux.

Il est assassiné par deux Traîtres.

Orsua comptoit entre ses Officiers, Dom Fernand de Gusman, jeune homme nouvellement arrivé d'Espagne, & d'une conduite peu réglée, mais plein de résolution, & Lopez d'Aguirre, Gentilhomme Basque, du même caractere, mais de petite taille & de mauvaise mine, qu'il avoit fait son Enseigne. Ces deux Avanturiers, que la ressemblance de leurs inclinations avoit rendus fort amis, conçurent en même-tems une passion déréglée pour la Femme de leur Général, nommée Agnès, qui s'étoit déterminée à suivre son Mari dans toutes ses courses. L'ambition, jointe à l'amour, leur fit trouver le moien de révolter les Trouppes d'Orsua contre lui; & dans le trouble, ils l'assassinerent. Après une action si noire, quelques Traîtres, qui l'avoient favorisée, élurent Gusman pour Chef, & lui donnerent le titre de Roi. Sa vanité l'aveugla jusqu'à l'accepter; mais il en jouit peu: ceux qui le lui avoient accordé, picqués de l'en voir abuser tout d'un coup pour les maltraiter, le tuerent presqu'aussi-tôt. D'Aguirre lui succeda; & prenant aussi le titre & les honneurs de la Roïauté, il eut l'impudence d'y joindre lui-même les noms de Rebelle & de Traître.

Ses Meurtriers prennent successivement le titre de Rois.

Regne furieux de d'Aguirre.

Son regne fut si tyrannique & si sanglant, qu'il passe encore en proverbe chez les Espagnols. Cependant le dessein qu'il publia de se rendre maître du Pérou & de la Nouvelle Grenade, après avoir commencé par s'établir

(2) Dans la Relation de son Voïage, traduite en François par M. de Gomberville, de l'Académie Françoise. Edition d'Amsterdam 1725, avec la Carte de Guillaume de l'Ile, & une Dissertation sur la Riviere des Amazones. Voïez, ci-dessous, p. 8, note 9.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. ORSUA. 1560.

dans la Guiane, & la promesse qu'il fit aux Soldats de leur abandonner toutes les richesses de ces trois grandes Contrées, les disposerent à le suivre. Il descendit avec eux, par le Coca, dans la Riviere des Amazones: mais il n'en put vaincre le courant. Le Pere d'Acuña raconte » qu'aïant été » contraint de s'y livrer jusqu'à l'embouchure d'une Riviere, qui étoit à » plus de mille lieues de l'endroit où il s'étoit embarqué, il fut porté » dans le grand Canal qui mene au Cap de Nord. C'étoit la même route » par laquelle Orellana étoit sorti du Fleuve. En arrivant à la Mer, il » prit vers la Marguerite; il y aborda, dans un lieu qui conserve encore » le nom de Port du Tyran; il y tua Dom Ircan de Villa-Andrada, Gou- » verneur de l'Ile, & Dom Juan Sarmiento son Pere. Après leur mort, » le secours d'un certain Jean Burq, que le P. d'Acuña ne fait pas con- » noître autrement, le rendit maître de l'Ile. Il la pilla aussi-tôt, avec des » cruautés inouies. Delà, passant à Cumana, il y exerça les mêmes fu- » reurs. Il désola toutes les Côtes qui portent le nom de Caracas, & les » Provinces de Venezuela & de Baccho. Ensuite il se rendit à Sainte » Marthe, où il continua ses ravages, & d'où il pénétra dans la Nou- » velle Grenade, pour s'avancer vers Quito, dans la résolution de porter » la guerre au sein du Pérou: mais aïant rencontré quelques Trouppes » Espagnoles, qu'il ne put éviter de combattre, il fut entierement défait, » & contraint de chercher son salut dans la fuite. On avoit pris de justes » mesures pour lui fermer les chemins. Il crut sa perte certaine, & son » desespoir lui fit commettre une barbarie sans exemple. Une Fille, qu'il » avoit eue de Donna Mendoza, sa Femme, l'avoit suivi dans tous ses » voïages. Il l'aimoit fort tendrement: ma Fille, lui dit-il, il faut que » tu reçoives la mort de moi. Mon espérance étoit de te mettre sur le » trône; mais puisque la fortune s'y oppose, je ne veux pas que tu vives » pour devenir l'Esclave de mes Ennemis, & pour t'entendre nommer la » Fille d'un Tyran & d'un Traître. Meurs de la main de ton Pere, si tu » n'as pas la force de mourir de la tienne. Elle lui demanda quelques » heures pour se préparer à la mort. Il y consentit: mais trouvant ses » prieres trop longues, à genoux comme elle étoit, il lui tira un coup de » carabine au travers du corps; & ne l'aïant pas tuée à l'instant, il » l'acheva de son poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit » en expirant: ah! mon Pere, c'est assez.

Ses ravages.

Action barbare.

» Il fut saisi quelques jours après, & conduit Prisonnier à l'Ile de la » Trinité, où il avoit laissé beaucoup de bien. Son Procès fut fait dans » les formes; & sa Sentence, qui fut exécutée à la lettre, portoit qu'il » seroit écartelé, que sa Maison seroit rasée jusqu'aux fondemens, & » qu'on y semeroit assez de sel pour rendre la place à jamais stérile (3).

Punition de d'Aguirre.

FERRIER. 1606.

De si malheureux évenemens firent perdre jusqu'à l'idée de pousser la découverte du Marañon; & cet oubli dura plus de quarante ans. En 1606 & 1607, quelques Jésuites, animés du seul desir de la conversion des Sauvages, partirent de Quito & pénétrerent jusqu'au Païs des *Cofanes*, qui habitent les lieux voisins de la source du Coca. Mais, aïant voulu commencer par la prédication de l'Evangile, ils trouverent des Hommes si féroces, qu'au

(3) Relation du P. d'Acuña, chap. 10.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

lieu de se faire écouter de ces Barbares, ils eurent la douleur de voir massacrer un de leurs Confreres, nommé le P. Raphael Ferrier. Les autres furent forcés à la fuite.

VILLALOBOS ET MIRANDA. 1621.

En 1621, Vincent de los Reyes de Villalobos, Sergent, Gouverneur & Capitaine Général du Païs de Quixos, résolut de tenter la navigation de la Riviere des Amazones, & se disposoit à cette entreprise, lorsqu'aïant été rappellé de son Gouvernement, il fut obligé d'abandonner ses préparatifs. Alonze Miranda, qui paroît lui avoir succedé, forma le même dessein, & partit avec toutes les précautions nécessaires pour surmonter les obstacles; mais la mort le surprit en chemin. Avant l'un & l'autre, le Général Joseph de Villa-Mayor Maldonado, Gouverneur de la même Province, avoit emploïé tout son bien, avec aussi peu de succès, pour former un établissement sur la même Riviere.

BONITO MACUL. 1626.

Les Espagnols n'étoient pas les seuls qui fissent éclater cette ardeur, pour s'établir dans des Régions encore inconnues; quelques Portugais, qui n'étoient pas éloignés de l'embouchure de l'Amazone, se persuaderent, en 1626, que cette Découverte leur étoit réservée. Bonito Macul, alors Gouverneur du Para, obtint de la Cour d'Espagne, la Commission d'entrer dans cette Riviere avec de bons Vaisseaux, & de ne rien épargner pour vaincre la difficulté du courant: mais dans le tems qu'il y emploïoit tous ses soins, il fut rappellé par d'autres ordres, qui l'obligerent d'aller servir à Fernambuc.

CARVALLO. 1633.

En 1633 & l'année suivante, la Cour d'Espagne, dont l'impatience sembla renaître pour le succès d'une entreprise tant de fois avortée, chargea par des lettres très pressantes, Francisco Carvallo, Gouverneur, Capitaine Général de l'Ile de Maragnan & de la Ville du Para, de faire un armement si considérable, qu'aucun obstacle humain ne fût capable de l'arrêter. Ses ordres portoient, que s'il n'avoit point d'Officier sur lequel il pût se reposer de l'exécution, il partît lui-même, pour s'assurer une fois s'il étoit impossible de remonter cette Riviere, & d'en connoître la longueur & la source. Carvallo, dont les forces étoient partagées par l'attention qu'il devoit aux descentes continuelles des Hollandois dans le Bresil, ne pût en rassembler assez pour obéir sur-le-champ; & pendant qu'il s'occupoit de ce soin, un heureux hazard fit disparoître les difficultés que tant d'efforts n'avoient pû vaincre depuis un siecle.

BRITO ET TOLEDE. 1635.

On a vu, d'après Dom d'Ulloa, dans la Description du Gouvernement de Maynas, comment deux Freres lais de Saint François, nommés Dominique *Brito* (4) & André de *Tolede*, se trouverent engagés à partir de Quito avec le Capitaine Jean de Palacios; quelle fut leur fermeté après avoir vu périr cet Officier par les armes des Indiens; avec quel courage ils pénétrerent jusqu'au bord de la Riviere des Amazones; enfin avec quel bonheur, dans une frêle Barque qu'ils laisserent aller au gré des vents & des flots, ils arriverent l'année suivante à l'Embouchure, d'où ils furent conduits au Para. On ne doit pas avoir oublié que Dom Jacques Raymond de *Noroña*, qui venoit de succeder à Carvallo dans le Gou-

(4) Dom d'Ulloa le nomme *Brieda*. Tom. I, l. 6, ch. 5.

vernement de cette Ville, charmé d'un récit qui lui présentoit l'occasion de plaire au Roi son Maître, prit aussi-tôt la résolution de faire remonter le Fleuve par une Flotille de Canots, sous la conduite de Dom Pedro Texeira. Mais les circonstances de ce voïage ont été renvoïées à cet article.

Pedro Texeira. 1637.

Texeira mit à la voile, le 28 Octobre 1637, avec quarante-sept Canots de différentes grandeurs, qui portoient, outre les munitions de bouche & de guerre, soixante-dix soldats Portugais, & douze cens Indiens amis, capables de manier également la rame & les armes. Avec les Femmes & les Gens de service, tous les équipages montoient à deux mille personnes. On entra dans l'embouchure de la Riviere des Amazones, du côté le plus proche du Para. Mais quoique les deux Franciscains fussent du voïage, ce n'étoit pas des Guides sur l'expérience desquels il y eut beaucoup de fond à faire pour la connoissance de la route. On se vit porté, tantôt au Sud & tantôt au Nord, par la violence des Courans; ce qui rendit la navigation d'une extrême lenteur. Les vivres diminuerent. Il fallut envoïer des Partis de Canots pour s'en procurer, & faire souvent des descentes dont on ne retiroit aucun fruit.

La crainte d'un sort beaucoup plus triste ne tarda point à faire impression sur les Indiens. On n'étoit pas encore fort avancé, dans une navigation si pénible, lorsque se plaignant du travail ils quitterent leurs rames, & demanderent leur congé au Général. Ses premieres exhortations eurent néanmoins la force de les rassurer: mais n'entendant parler que d'espérances, & les voïant remettre de jour en jour, plusieurs tournerent brusquement la proue de leurs Canots, & prirent la fuite vers le Para. Le Général sentit de quelle importance il étoit de ne pas emploïer la rigueur: loin de faire suivre les Fuïards, il parla d'eux avec le mépris qu'ils méritoient; & mettant tous ses soins à s'attacher les autres, non-seulement il leur prodigua les liqueurs fortes, qu'il avoit tenues jusqu'alors en réserve, mais après leur avoir fait promettre, à ce prix, de ne pas l'abandonner, il s'avisa d'un stratagême, qui les affermit dans cette résolution: ce fut de choisir quelques-uns des meilleurs Canots, qu'il fit charger de vivres, & dans lesquels il mit quelques Soldats, avec les plus habiles Rameurs. Il donna pour Chef à cette petite Escadre Rodriguez d'Oliveira, natif du Bresil; & l'aïant instruit de ses intentions, il le fit partir, en lui recommandant à haute voix d'envoïer souvent à la Flotte des nouvelles qui fussent agréables aux Indiens. Oliveira n'étoit pas un homme ordinaire. Avec un esprit vif & pénétrant, il avoit acquis une si parfaite connoissance des Indiens, par l'étude continuelle de leurs visages & de leurs actions, que d'un clin d'œil il pénétroit ce qu'ils avoient dans le cœur. Aussi le regardoient-ils comme un Devin (5); & cette opinion leur avoit donné tant de vénération pour lui, qu'ils lui rendoient une obéissance aveugle. Ceux qui furent choisis pour le suivre s'applaudirent de cette préférence. L'usage, qu'il fit de leur confiance & de leur soumission, fut premierement pour les faire ramer avec une extrême diligence. En second lieu, il détachoit, par intervalles, un de ses Canots, avec un Soldat Portugais, qui portoit à la Flotte des in-

(5) *Ibid.* ch. 14.

Voïages sur le Marañon. Texeira. 1638.

formations aussi flatteuses que le Général les avoit demandées. Mais sa principale commission étoit de découvrir sur les bords du Fleuve, quelque Nation traitable, avec laquelle on pût lier commerce d'amitié. Il continua sa navigation jusqu'au 24 de Juin 1638. Enfin, dans l'endroit où la Riviere de Pagamino se joint à celle des Amazones, découvrant les restes d'un Fort Espagnol, anciennement bâti pour tenir en respect les Quixos, qui n'étoient pas encore bien soumis, il ne douta point qu'un lieu, que les Espagnols avoient habité, n'eût pour voisins quelques Indiens moins barbares. Cette espérance lui fit prendre le parti d'y descendre. Le P. d'Acuña remarque que s'il eut continué de voguer quelque tems de plus, il auroit rencontré l'embouchure de la Riviere de Napo, où les Portugais auroient été mieux reçus, & moins exposés aux incommodités qu'ils eurent à souffrir.

Le jour même de la descente, Oliveira dépêcha un Canot au Général, pour confirmer toutes les espérances qu'il n'avoit pas cessé d'entretenir, & lui donner avis du choix qu'il avoit fait. Cette nouvelle, répandue dans l'armée, rendit le courage & les forces à ceux que la longueur du travail & la faim avoient épuisés. Texeira fit redoubler la diligence des rames. Les Portugais & les Indiens faisoient leur devoir à l'envi. Il ne se passoit pas un jour, qu'ils ne crussent le dernier du voïage. Enfin ce jour arriva; & le Général, pour exciter plus que jamais la confiance, fit débarquer tout son monde.

Les Indiens, près desquels Oliveira s'étoit arrêté, étoient d'une Nation qui porte les cheveux aussi longs que ceux des Femmes. Ils avoient été liés, en effet, avec les Espagnols; ils avoient même consenti à leur laisser prendre un établissement sur leurs terres; mais en aïant reçu quelques mauvais traitemens qui les avoient fait recourir aux armes, ils étoient demeurés leurs Ennemis irréconciliables. Le Général Portugais, qui n'étoit point encore instruit de cette rupture, se détermina facilement à faire rafraîchir ses Trouppes dans ce Canton, qu'il trouva très fertile & très commode. Il choisit, pour son camp, l'angle de terre formé par les deux Rivieres; & l'aïant bien retranché du côté de la Plaine, il y fit entrer ses Portugais & les Indiens, sous la conduite de Pierre d'Acosta Favulta, & du Capitaine Pierre Bayere. Ces deux Officiers donnerent, à leur Général, les plus hautes preuves de bonne conduite & de fidélité. Ils passerent onze mois dans ce Camp, avec des incommodités fort pressantes; obligés souvent d'en venir aux mains avec les Indiens aux longs cheveux, pour en obtenir des vivres. Quantité de leurs Soldats tomberent malades, sans aucun remede contre la qualité de l'air, qui ne pouvoit être que fort mal sain entre deux grandes Rivieres.

Oliveira étoit parti à l'arrivée de la Flotte, pour chercher d'avance le chemin de Quito. Texeira ne tarda point à partir aussi, avec quelques Canots, qui le transporterent jusqu'au lieu où le Fleuve cesse d'être navigable. Delà il se mit en chemin à pié. Son voïage fut heureux. Oliveira étoit à Quito depuis quelques jours: mais son récit n'avoit encore persuadé personne, jusqu'à l'arrivée du Général, qui répandit une joie fort vive dans toute la Ville. » Tous ces Portugais, dit le P. d'Acuña, furent

» reçus & caressés des Espagnols avec une tendresse de Freres, non-seulement parcequ'ils étoient tous Sujets d'un même Roi, mais aussi parcequ'ils leur apprenoient une route qu'ils avoient cherchée si long-tems sans succès : les uns se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient navigué sur le grand Fleuve, depuis sa source jusqu'à la Mer ; les autres prétendoient l'avoir remonté, découvert entierement & reconnu tout-à-fait, depuis son embouchure du côté du Bresil, jusqu'à sa source la plus proche de Quito. Toutes les Communautés Religieuses de cette Ville en firent une réjouissance particuliere, pour remercier le Ciel de leur avoir ouvert une Vigne qui n'avoit pas encore été cultivée, & s'offrirent toutes, avec la même ardeur, à servir pour la prédication de l'Evangile (6) «.

L'affaire fut mise en délibération, le Conseil de Lima consulté ; & cette Cour suprême d'un grand Roïaume répondit au Président de Quito, Dom Alonse de *Salazar*, par un ordre daté le 10 de Novembre *1638*, qui portoit de renvoïer le Géneral Texeira, avec tout son Monde, par le même chemin qu'il avoit pris pour venir, & de lui faire donner tout ce qui pouvoit servir à la commodité de son voïage : elle prescrivoit, en particulier, de choisir deux Espagnols de considération, & de faire agréer au Géneral Portugais qu'ils s'embarquassent avec lui, pour se mettre en état de faire un rapport fidele de la route, & d'informer S. M. C. de tout ce qu'ils auroient observé.

§ II.

Voïage des PP. d'Acuña et d'Artieda sur la Riviere des Amazones.

Circonstances de leur départ.

Plusieurs Personnes de distinction se présenterent pour une si glorieuse entreprise. On nomme dans ce nombre, Dom Vasquez d'Acuña, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Lieutenant du Capitaine Général du Viceroi, & Corrégidor de Quito. » Son zele pour la gloire du Roi, lui fit » saisir l'occasion de le servir, avec le zele qu'il avoit eu dans les expe» ditions de cette nature, depuis plus de cinquante ans, & que ses Aïeux » avoient témoigné toute leur vie. Il obtint du Viceroi la permission de faire » à ses propres frais l'armement & l'équipage de cette Entreprise, sans autre » intérêt que le service d'un bon Maître (7) «. Mais le Viceroi, qui avoit besoin de ses lumieres, se contenta de louer ses offres, & l'obligea de continuer ses fonctions. Cependant, pour le satisfaire en quelque chose, il choisit, à sa place, le P. Christophe d'Acuña son Frere, qui, rempli des mêmes sentimens, se crut fort honoré de servir son Prince dans une occasion de cette importance (8). On lui donna, pour Associé, le P. André d'Artieda, Professeur en Théologie au College de Cuenca, dont le P.

(6) *Ibid.* ch. 17.

(7) On juge bien que c'est le P. d'Acuña qui parle ici ; & l'on applaudit au témoignage qu'il rend de lui-même & de sa Famille.

(8) *Ibid.* ch. 18.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.
ACUÑA ET ARTIEDA.
1639.

d'Acuña étoit Recteur. Ils reçurent leurs ordres par des Patentes, expédiées à la Chancellerie de Quito, qui leur enjoignoient de partir incessamment avec le Général Texeira, & de passer en Espagne après leur voïage, pour rendre compte au Roi de leurs Observations. Le jour du départ fut reglé au 16 de Janvier 1639 (9).

En sortant de Quito, ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes, au pié desquelles sont les sources de la Riviere des Amazones. Le P. d'Acuña commence par une idée générale de cette Riviere, qu'il donne pour le plus grand & le plus célebre de tous les Fleuves du Monde. Après la déclaration qu'on vient de citer, cette peinture ne sauroit passer pour une exagération.

Idée générale de l'Amazone.

» Il traverse, dit-il, des Roïaumes de plus grande étendue & les enrichit » plus que le Gange, plus que l'Eufrate & le Nil. Il nourrit infiniment » plus de Peuples; il porte ses eaux douces bien plus loin dans la Mer; il » reçoit beaucoup plus de Rivieres. Si les bords du Gange sont couverts » d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur; » & ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les » Mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. » Enfin les Païs qu'elle traverse sont un Paradis terrestre; & si leurs Habitans » aidoient un peu la nature, tous les bords d'un si grand Fleuve seroient » de vastes Jardins, remplis sans cesse de fleurs & de fruits. Les débor- » demens de ses eaux fertilisent toutes les terres, qu'elles humectent, » non-seulement pour une année, mais pour plusieurs. Elles n'ont pas » besoin d'autre amélioration. D'ailleurs, toutes les richesses de la nature » se trouvent dans les Régions voisines; une prodigieuse abondance de » Poissons dans les Rivieres, mille Animaux differens sur les Montagnes, » un nombre infini de toutes sortes d'Oiseaux, les arbres toujours char- » gés de fruits, les champs couverts de moissons, & les entrailles de la » Terre farcies de pierres précieuses & des plus riches Métaux. Enfin, » parmi tant de Peuples qui habitent les bords de l'Amazone, on ne voit que » des Hommes bien faits, adroits, & pleins de génie, pour les choses du » moins qui leur sont utiles (10) «.

Etendue des Païs qui la bordent.

Nous ne rentrerons point, avec le P. d'Acuña, dans des Descriptions de Sources & de Rivieres que nous avons déja données avec une juste étendue, sur des recherches postérieures, que le tems doit avoir rendues plus exactes (11), & qui seront perfectionnées dans l'article suivant par les observations de M. de la Condamine. Mais les remarques du savant Jésuite sur l'étendue du Païs, sur la multitude de ses Habitans, & sur leur caractere ou leurs usages, doivent être d'autant moins négligées, qu'elles ont eu peu de part à l'attention des deux Mathématiciens. Cette grande

(9) Le P. d'Acuña proteste qu'il croiroit sa conscience blessée par la moindre atteinte qu'il donneroit à la vérité, & nomme pour garans de sa bonne foi dans toute sa Relation, plus de trente Espagnols ou Portugais qui étoient du voïage. *chap.* 19. Elle fut publiée à Madrid, avec permission du Roi, immédiatement après son retour. Cependant des raisons de politique aïant fait ensuite supprimer cette édition, les Exemplaires en devinrent si rares, qu'on n'en connoissoit que deux, du tems de M. de Gomberville, le sien, & un autre qui étoit dans la Bibliotheque Vaticane. *Dissertation* sur la Riviere des Amazones, p. 20.

(10) Relation d'Acuña, ch. 20.

(11) V. le T. XIII de ce Rec. à la descript. du cours de l'Amazone, tirée de M. d'Ulloa.

Région, dit le P. d'Acuña, peut avoir quatre mille lieues de circuit. » Si » la longueur du Fleuve est de mille trois cens cinquante-six lieues, me- » surées avec exactitude, ou, suivant la supputation d'Orellana, mille » huit cens lieues; si la plûpart des Rivieres, qui s'y joignent du côté du » Nord ou du Midi, viennent de deux cens lieues, & plusieurs de plus » de quatre cens, sans approcher d'aucune Terre peuplée d'Espagnols; » on conviendra que cette étendue de Païs doit avoir au moins quatre » cens lieues de largeur, dans sa plus étroite partie. Ainsi, conclut le savant » Jésuite, avec les mille trois cens cinquante lieues que l'on compte de » longueur, ou les mille huit cens lieues d'Orellana, c'est fort peu moins » de quatre mille lieues de circuit par les regles de l'Arithmétique & de » la Cosmographie (12). «

Habitans.

Tout cet espace étoit peuplé, au tems de sa Découverte, d'une infinité de Barbares, répandus en différentes Provinces, qui faisoient autant de Nations particulieres. Les deux Voïageurs en connurent plus de cent cinquante, dont ils étoient en état de donner les noms, & la situation; des unes pour les avoir vues; des autres, pour en avoir obtenu la connoissance de divers Indiens parfaitement informés. Le Païs étoit si peuplé, & les Habitations si proches l'une de l'autre, que du dernier Bourg d'une Nation on entendoit couper le bois dans plusieurs Peuplades d'une autre. Cette grande proximité ne servoit point à les faire vivre en paix. Ils étoient divisés par des guerres continuelles, dans lesquelles ils s'entretuoient, ou s'enlevoient mutuellement pour l'esclavage. Mais quoique vaillans entr'eux, ils ne tenoient pas ferme contre les Européens. La plûpart prenoient la fuite, se jettoient dans leurs Canots, qui sont fort legers, abordoient à terre en un clin d'œil, se chargeoient de leurs Canots, & se retiroient vers quelqu'un des Lacs que la Riviere forme en grand nombre.

Leurs Armes.

Leurs armes ordinaires étoient des javelines, d'une médiocre longueur, des dards d'un bois très dur, dont la pointe étoit fort aigüe, & qu'ils lançoient avec beaucoup de force & d'adresse. Ils avoient aussi une sorte de lance, qu'ils nommoient *Estolica*, platte, & longue d'une toise sur trois doigts de large, au bout de laquelle un os, de la forme d'une dent, arrêtoit une fleche de six piés de long, dont le bout étoit armé d'un autre os, ou d'un morceau de bois, fort pointu, & taillé en barbillons. Ils prenoient cet instrument de la main droite; & fixant leur fleche de la main gauche, dans l'os d'enhaut, ils la lançoient avec tant de vigueur & de justesse, que de cinquante pas ils ne manquoient point leur coup. Pour Armes défensives, ils avoient des Boucliers d'un tissu de cannes fendues, & si serrées entr'elles, que leur legereté n'en diminuoit pas la force. Quelques Nations n'emploïoient que l'arc & les fleches, dont ils empoisonnoient la pointe avec des sucs si venimeux, que la blessure en étoit toujours mortelle.

Leurs Outils.

Leurs Outils, pour la construction de leurs Canots & de leurs Edifices, n'étoient que des coignées & des haches. La nature leur avoit appris à couper l'écaille de Tortue la plus dure, par feuilles de quatre ou cinq doigts de large, qu'ils affiloient sur une pierre, après l'avoir fait sé-

(12) *Ibid.* ch. 37. Voïez, ci-dessous, la Relation de M. de la Condamine.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1639.

cher à la fumée. Ils les fichoient dans un manche de bois, pour s'en servir à couper les bois tendres & legers, dont ils faisoient non-seulement des Canots, mais encore des tables, des armoires & des sieges. Pour abbattre les arbres, ou couper du bois plus ferme, ils avoient des coignées de pierre fort dure, qu'ils affiloient à force de bras. Leurs ciseaux, leurs rabots & leurs vibrequins étoient des dents de sangliers & des cornes d'Animaux, entés dans des manches de bois. Ils s'en servoient, comme du meilleur acier. Quoique toutes leurs Provinces produisent naturellement diverses sortes de coton, ils ne l'emploïoient point à se vêtir. Ils alloient nus, presque tous, & sans distinction de sexe, avec aussi peu de honte que les Peres de la race humaine, dans le premier état d'innocence (13).

Leur Religion.

La Religion de tous ces Peuples est presque la même. Ils ont des Idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attribuent diverses opérations. Les unes président aux eaux, d'autres aux moissons & aux fruits. Ils se vantent que ces Divinités sont descendues du Ciel, pour demeurer avec eux, & pour leur faire du bien; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Elles sont gardées à l'écart, ou dans un étui, pour les occasions où l'on a besoin de leur secours. C'est ainsi que prêts à marcher pour la guerre, ils élevent à la proue de leurs Canots l'Idole dont ils attendent la victoire; ou qu'en partant pour la pêche, ils arborent celle qui préside aux eaux. Cependant ils reconnoissent qu'il peut exister des Dieux plus puissans. Le P. d'Acuña raconte qu'un de ces Barbares, qui ne l'étoit pas trop, dit-il, dans sa conversation, voulut parler aux Portugais, après leur avoir fourni des vivres, & que marquant beaucoup d'admiration pour le bonheur qu'ils avoient eu de surmonter les difficultés de la grande Riviere, il leur demanda en grace, & par reconnoissance pour le bon traitement qu'il leur avoit fait, de lui laisser un de leurs Dieux, qui fût capable de le servir avec autant de puissance & de bonté dans toutes ses entreprises (14). Un autre Cacique fit juger au P. d'Acuña qu'il se formoit aussi quelque idée d'un Dieu supérieur aux siens, par la folle vanité qu'il avoit de vouloir passer lui-même pour le Dieu de son Païs. » C'est ce que nous apprîmes, dit le Voïageur, quelques lieues avant » que d'arriver à son Habitation. Nous lui fîmes annoncer que nous lui » apportions la connoissance d'un Dieu plus puissant que lui. Il vint au » rivage, avec toutes les apparences d'une vive curiosité. Je lui donnai » les explications qu'on lui avoit promises : mais demeurant dans son » aveuglement, sous prétexte qu'il vouloit voir de ses propres yeux le » Dieu que je lui prêchois, il me dit qu'il étoit Fils du Soleil; que » toutes les nuits il alloit en esprit dans le Ciel, donner ses ordres pour

(13) *Ibid.* ch. 39.

(14) On n'ajoute point la réponse, qui se présente d'elle-même : mais l'honnête Jésuite ajoute qu'il ne jugea point à propos de lui laisser une Croix, à l'exemple des Portugais, qui avoient coutume d'en placer une sur quelque lieu élevé des Bourgades Indiennes, en recommandant aux Habitans d'en prendre grand soin. Ensuite si ces pauvres Idolâtres la perdoient ou la mettoient en pieces, ils les déclaroient condamnés à l'Esclavage, eux & leurs Enfans, pour avoir profané la Croix, & les enlevoient sans pitié.

» le jour suivant, & regler le Gouvernement général du monde (15). Un » autre (16) me marqua plus de raison : Je lui demandai pourquoi ses » Compagnons avoient pris la fuite à la vue de notre Flotte, tandis qu'il » étoit venu librement au-devant de nous, avec quelques-uns de ses Pa- » rens. Il me répondit que des Hommes qui avoient été capables de re- » monter la Riviere, malgré tant d'ennemis, & sans essuïer aucune perte, » devoient en être un jour les Seigneurs ; qu'ils reviendroient pour la « soumettre, & la peupleroient de nouveaux Habitans ; qu'il ne vouloit » pas toujours vivre en crainte & trembler dans sa Maison ; qu'il ai- » moit mieux se soumettre de bonne heure, & recevoir pour ses Maî- » tre & ses Amis, ceux que les autres seroient un jour contraints de recon- » noître & de servir par force (17) «.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1639.

Tous ces Indiens ont, comme les Habitans des autres parties de l'Amérique, autant de confiance que de respect pour leurs Devins, qui leur tiennent lieu de Médecins & de Prêtres. A l'égard des Morts, les uns font secher les corps par un feu lent, & les gardent dans leurs Cabanes, pour avoir toujours devant les yeux le souvenir de ce qui leur étoit cher. D'autres les brulent dans de grandes fosses, avec tout ce qu'ils ont possédé pendant leur vie. Les funérailles durent plusieurs jours, qui se partagent entre l'ivrognerie & les larmes (18).

Le Général Portugais rejoint son Camp au Bourg d'Anosc.

Le Général Portugais avoit appris, à Quito, que le Bourg près duquel il avoit laissé son Camp, se nommoit *Anosc*, & que c'étoit dans ce Canton que le Capitaine *Palacios* avoit été tué avec la plus grande partie de son escorte. Vingt lieues au-dessus, on rencontre la Riviere Agaric, célebre par la quantité d'or qu'elle roule dans ses sables, & que cette raison a fait nommer *Rio d'Oro*. C'est à son embouchure, de l'un & de l'autre côté de la Riviere des Amazones, que commence la grande Province des Indiens chevelus, qui s'étend plus de cent quatre-vingt lieues du côté du Nord, & où les eaux du Fleuve forment de grands Lacs. La premiere connoissance, qu'on avoit eue de ce Païs, avoit fait naître aux Habitans de Quito l'envie d'en faire la Conquête ; mais jusqu'alors ils l'avoient tentée inutilement, & le sort de Palacios avoit achevé de les rebuter.

1640.

Il s'étoit passé près d'onze mois, depuis que le Général avoit établi, dans le Camp d'Anosc, quarante Portugais & la plus grande partie de ses Indiens. Ils s'y étoient soutenus, mais avec une grande inquiétude & des peines continuelles. Les Habitans du Païs, après avoir commencé par leur faire un bon accueil & par leur fournir des vivres, s'étoient persuadés qu'on pensoit à vanger la mort de Palacios. Cette crainte leur avoit fait prendre les armes, pour défendre leurs vies & leurs terres. Ils avoient enlevé quelques Indiens du Para. Les Portugais s'étoient mis en état de leur résister dans l'enceinte de leur Camp ; mais depuis près d'un an, ils étoient réduits à chercher des vivres à la pointe de l'épée. Dans une nécessité si pressante, qui diminuoit insensiblement leur nombre, l'arrivée de la Flotte les jetta dans des transports de joie. Le nom de Che-

(15) *Ibidem*, ch. 40.
(16) C'est-à-dire aussi dans un autre lieu.
(17) *Ibid.*
(18) *Ibid.* ch. 41.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

velus, que les premiers Espagnols donnerent aux Peuples de cette Province, venoit de leur chevelure, que les Hommes & les Femmes y portent fort longue (19). Leurs armes ne sont que des dards. Au Sud, c'est-à-dire de l'autre côté du Fleuve, on trouve quatre autres Nations, nommées les Avixiras, les Yurusnies, les Yquitos & les Zapotas, avec lesquelles les Chevelus étoient sans cesse en guerre, sur l'une & l'autre rive.

Nation des Aguas, ou Omaguas.

Cent quarante lieues au-dessous, commence la grande Province des Aguas, la plus fertile & la plus spacieuse de toutes celles que la Flotte eut à traverser. C'est par corruption, que les Espagnols la nomment *Omaguas*. Dans une étendue de plus de deux cens lieues, elle est si peuplée, & les Villages se suivent de si près, qu'à peine sort-on de l'un sans en découvrir un autre. Sa largeur est peu considérable, parceque la plûpart des Habitations étant sur les rives de l'Amazone, & dans les Iles, qui sont en grand nombre, on peut dire qu'elle n'est gueres plus large que le Fleuve. La Nation des Aguas, ou Omaguas, est plus raisonnable & mieux policée que toutes les autres; avantage dont elle est redevable aux Indiens de Quixos, qui, lassés des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Espagnols, monterent sur leurs Canots, & se laisserent conduire au fil de l'eau jusqu'aux Iles des Aguas, où ils compterent de trouver du repos, au milieu d'une puissante Nation. Ils y introduisirent une partie des usages qu'ils avoient observés dans les Etablissemens Espagnols, surtout celui de faire des Etoffes de coton, dont ils recueillent une prodigieuse quantité, & de se vêtir avec bienséance. Leurs toiles sont claires, & tissues, avec beaucoup d'or, de fils de differentes couleurs. Ils en fabriquent assez pour en faire un continuel commerce avec leurs Voisins. Leur respect pour leurs Caciques va jusqu'à la plus aveugle soumission. Ils ont conservé, de leur ancienne barbarie, l'usage d'applatir la tête de leurs Enfans, avec une planche dont ils la pressent. Mais leur plus grand malheur est d'être sans cesse en guerre avec diverses Nations, telles que les Curinas au Sud, & les Zeunas au Nord.

Le P. d'Acuña reconnoît fort peu d'Antropophages.

Le Pere d'Acuña, ménageant peu les Portugais, quoique ses Compatriotes, les accuse d'avoir publié malignement que les Aguas refusoient de vendre leurs Esclaves, parcequ'ils les engraissoient pour les manger. » C'est, dit-il, une calomnie qu'ils ont inventée, dans la seule vue » de colorer leurs propres cruautés contre cette innocente Nation «. Il assure que deux Indiens, natifs du Para, qui avoient été, pendant huit mois, Esclaves des Aguas, lui protesterent qu'ils ne leur avoient jamais vu manger de chair humaine; qu'à la vérité, lorsqu'ils faisoient, parmi leurs Ennemis, quelques Prisonniers qui avoient une grande réputation de bravoure, ils les tuoient dans leurs Fêtes, ou leurs Assemblées, pour se délivrer d'un sujet de crainte; mais qu'après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendoient en trophée dans leurs Cases, ils jettoient les corps dans le Fleuve. » Je ne desavoue pas, continue-t'il, qu'il » ne se trouve dans ces Régions quelques Barbares, qui n'ont point hor» reur de manger leurs Ennemis; mais ils sont en petit nombre. On peut » compter d'ailleurs qu'il ne s'est jamais vendu de chair humaine dans

(19) Le P. d'Acuña dit nettement jusqu'aux genoux.

» les Boucheries de cette Nation, comme l'ont écrit les Portugais, qui, » sous prétexte de vanger cette barbarie, en commettent eux-mêmes une » plus grande, lorsqu'ils réduisent à l'esclavage des Peuples nés libres & » indépendans (20) «.

Vers le milieu du Païs des Aguas, la Flotte aborda fort librement près d'un Bourg, où le Général Texeira la fit relâcher pendant trois jours. Les Portugais y ressentirent un froid si vif, qu'ils furent contraints d'y prendre des habits plus épais. Ce changement de température les surprit; ils surent, des Habitans, qu'il n'étoit point extraordinaire dans leur Canton, & que tous les ans, pendant trois Lunes, qui étoient celles de Juin, de Juillet & d'Août, ils éprouvoient la même rigueur de l'air. C'étoit confirmer le fait, sans répondre à la question. Le P. d'Acuña, l'aïant examiné lui-même, trouva que du côté du Sud, bien loin dans les Terres, il y avoit une chaîne de Montagnes couvertes de nége, & que dans l'espace de ces trois mois le vent souffloit de ce côté là; ce qui devoit rafraîchir l'air jusques sous la Ligne équinoxiale. Il ne s'étonna plus que la Terre y produisît du froment en abondance, avec toutes sortes de légumes.

On continue de passer sur les sources & les embouchures des Rivieres, dans la supposition qu'elles ont été plus exactement représentées par le Mathématicien Espagnol dont on a donné les Descriptions (*); mais à l'occasion du Putu-mayo, qui en reçoit trente autres avant que de se joindre à l'Amazone, & qui, descendant des Montagnes de Pasto dans la Nouvelle Grenade, prend le nom d'Iza vers son embouchure, le P. d'Acuña rend témoignage qu'on trouve quantité d'or dans son sable, & que les Nations, qui habitent ses bords, se nomment les Yurimos, les Guaraicas, les Porianas, les Zias, les Ahyves & les Cavos. Cinquante lieues au-dessous, les bords de l'Yotau sont peuplés par les Topanas, les Gavains, les Ozuanas, les Morvas, les Naunas, les Cenomonas, & les Mariaves. On croit ces Nations fort riches en or, parcequ'elles en portent de grandes plaques aux narines & aux oreilles. Le courant de l'Yotau est fort doux, & propre à la navigation.

La derniere Habitation des Aguas, en continuant le cours de l'Amazone, est un Bourg très peuplé, & la principale Forteresse de cette Nation du même côté. Ils y tiennent une forte garnison, quoiqu'ils soient les seuls maîtres des bords du Fleuve; mais ils s'étendent si peu en largeur, que de la rive on voit leurs derniers Hameaux dans les Terres. Mille petites Rivieres, qui viennent tomber dans l'Amazone, leur procurent tous les biens des Païs qu'elles arrosent. Du côté du Nord, ils ont pour ennemis les Curis & les Quirabas; & du côté du Sud, les Cachiguraas & les Incuris. Le P. d'Acuña ne put visiter ces Nations; ses ordres ne lui permettoient pas de s'écarter si loin de la Flotte: mais il découvrit au Sud l'embouchure d'une Riviere, qu'il croit pouvoir appeller la Riviere de Cusco, parceque suivant la Relation d'Orellana, la Riviere de cette Ville est Nord & Sud de cette Ville, & qu'elle entre dans le grand Fleuve des Amazones vers les cinq degrés de hauteur Australe, à

(20) *Ibid.* chap. 42.
(*) Empruntées de M. de la Condamine.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

vingt-quatre lieues du dernier Bourg des Aguas. Les Habitans du Païs la nomment Yurna.

Vingt-huit lieues plus bas, du même côté, commence la grande & puissante Nation des Curuzicaris, dans un Païs couvert de Montagnes. Elle occupe, pendant plus de quatre-vingt lieues, le bord du Fleuve. Le Peuple en est si nombreux, qu'on ne fait pas quatre lieues sans trouver des Habitations, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs, d'une demie journée de chemin. La crainte avoit fait disparoître une grande partie des Habitans : mais si cette Nation parut timide, les Portugais y trouverent, dans les cabanes, toutes les marques d'une bonne œconomie & d'une extrême propreté. On y voïoit, avec quantité de vivres, des ustensiles fort propres, & d'un travail recherché, surtout ceux qui servoient pour les alimens. L'or y est aussi très commun ; mais ces Indiens remarquant l'avidité des Portugais pour ce métal, cacherent soigneusement les plaques qu'ils portoient à leurs oreilles. L'Armée Portugaise n'avoit pû prendre beaucoup d'informations en remontant le Fleuve, parcequ'elle manquoit d'Interpretes. Le Pere d'Acuña, qui s'en étoit procuré de fort habiles, apprit, par leur ministere, qu'en remontant une Riviere, nommée Yurupail, qui se joint ici à l'Amazone, on arrive dans un lieu où l'on quitte les Canots, pour faire par terre un chemin de trois jours de marche, & qu'alors on trouve successivement deux autres Rivieres, dont la seconde a sa source au pié d'une Montagne où les Habitans recueillent une prodigieuse quantité d'or. Ces Peuples en tirent le nom de *Yuma Guaris*, qui signifie Tireurs de métal ; & les Portugais observerent, en effet, que dans tout le Païs on appelloit *Yuma* leurs outils de fer, comme le nom général de toute sorte de métaux. Mais la route, qu'il falloit tenir pour se rendre aux Mines, parut si difficile au P. d'Acuña, que sans avoir plus de passion pour l'or qu'il ne convient à un Jésuite, il n'eut pas de repos, dit-il (21), jusqu'à ce qu'il en eut découvert une autre. Vis-à-vis des Curuzicaris, c'est-à-dire, sur la rive opposée du Fleuve, on voit regner une Terre fort platte, entrecoupée de Rivieres, qui forment de grands Lacs & quantité d'Iles ; & toutes ces eaux vont se jetter dans Rio Negro. Au contraire, dans l'espace des quatre-vingt lieues que les Curuzicaris occupent, la terre est élevée.

Informations que le P. d'Acuña prend sur des Mines d'or très riches.

Court chemin qui mene à ces Mines.

Quatorze lieues plus bas, les recherches du Pere d'Acuña eurent le succès qu'il s'étoit promis, pour découvrir un chemin plus court vers la Montagne des Mines. C'est l'embouchure d'une Riviere, qui vient du côté du Nord, & dont la position est à deux degrés & demi de hauteur, comme celle d'une Bourgade qui lui fait presque face du côté du Sud, sur le bord d'un précipice, au pié duquel passe une autre Riviere, dont les rives sont habitées par la nombreuse Nation des *Paguaros*. Vingt-six lieues au-dessous, en continuant de suivre le Fleuve, on trouve d'autres Peuples, qui se nomment les *Yacarets*. Ces Nations parlent des Langues différentes ; & c'est dans leur Païs, du côté du Nord, qu'on place le fameux Lac d'or, cherché si long-tems par les Voïageurs de diverses Nations (24).

(21) *Ibid.* ch. 47.

(22) C'est le Lac de Parimé, sur lequel on supposoit une Ville nommée Manoa del Dorado, qui passe aujourd'hui pour fabu-

Du même côté, la Nation des Curuzicaris est suivie le long du Fleuve par celle des *Yorimaux*, la plus belliqueuse de toutes celles qu'on a nommées. Elle avoit fait trembler l'armée Portugaise en remontant du Para, pendant plus de soixante lieues qu'elle occupe, sur la rive & dans les Iles. Mais les Interpretes aïant fait entrer ces farouches Indiens dans une disposition plus douce, il n'y eut point de jour où l'on ne vit venir à la Flotte plus de deux cens Canots, remplis de Femmes & d'Enfans, qui apportoient toutes sortes de rafraîchissemens. Les Yorimaux sont aussi nombreux, qu'aucune autre Nation des bords du Fleuve. La plûpart sont mieux faits, & de plus belle taille. Ils vont nus, comme les autres; mais, à leur air seul, on reconnoissoit qu'ils étoient pleins de courage. Ils venoient à bord, & s'en retournoient avec une fermeté qui causoit de l'étonnement aux Portugais. Vingt-deux lieues au-dessous de leur premiere Habitation, la même rive du Fleuve en offroit une autre, dont les Maisons étoient régulierement contigües, & s'étendoient ainsi plus d'une lieue. Le Général y obtint, pour de petites boules de verre, des aiguilles & des couteaux, environ cinq cens mesures de Farine de Manioc, qui lui suffirent pour le reste du Voïage. Quelque peuplé que parût ce Bourg, le nombre de ses Habitans n'approchoit point de la multitude d'Indiens de la même Nation, qui peuplent une grande Ile, située trente lieues plus bas. C'est à dix lieues au-dessous de cette Ile, que la Province des Yorimaux finit.

Nations des Yorimaux.

Deux lieues plus loin, on trouve la Nation des Cuchigaras, sur une Riviere de même nom, poissoneuse & navigable, quoiqu'en plusieurs endroits elle soit parsemée de rochers. En la remontant, on trouve, au-dessus des Cuchigaras, les Cumayaris; & plus haut, vers ses sources, les *Curiguires*, » qui sont des Géans de seize palmes de hauteur. Le P. d'Acuña ne donne ici que le témoignage de plusieurs personnes qui les » avoient vus, & qui lui offroient de le conduire dans le Païs de cette » race gigantesque; mais il fut rebuté par la longueur du chemin, qui » demandoit deux mois entiers depuis l'embouchure de la Riviere (23).

Cuchigaras & autres Nations.

Curiguires, Nation de Géans.

Plus loin, sur le bord méridional de l'Amazone, il trouva des Peuples, nommés les *Caupanas* & les *Zurinas*, d'une adresse admirable pour les Ouvrages de main. Sans autres outils que ceux des autres Indiens, ils faisoient des siéges en forme d'Animaux, des statues humaines, & d'autres figures, dans un degré de perfection surprenant (24).

Nation de Sculpteurs.

Trente-deux lieues après les Cuchigaras, le Païs est coupé par plusieurs Lacs, qui forment des Iles fort peuplées. Les Habitans portent en général le nom de Carabuyavas; mais ils sont distingués entr'eux par des noms particuliers, dont le Pere d'Acuña ne cite que celui des Caraguanas. » Quoique ces Indiens, dit-il, se servent d'arcs & de fleches, je vis » à quelques-uns, des armes de fer, telles que des haches, des halle- » bardes, des serpes & des couteaux. Je leur fis demander, par nos In-

Nation qui avoit des armes de fer.

leuse. Cependant on verra quelques éclaircissemens là-dessus dans la Relation suivante, & plus encore dans celles de Voïageurs Anglois sur l'Orinoque. Le P. d'Acuña se contente de dire modestement qu'un jour, peut-être, Dieu permettra qu'on sorte du doute. *Chap.* 50.

(23) *Ibid.* chap. 63.

(24) *Ibidem.*

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» terpretes, d'où leur venoient ces instrumens : ils répondirent qu'ils les » achetoient des Indiens les plus proches de la Mer, qui les tiroient, » en échange pour leurs denrées, de certains Hommes blancs comme » nous, dont les Habitations étoient sur la Côte maritime ; & que la seule » différence qu'il y avoit entr'eux & nous, étoit qu'ils avoient les che- » veux blonds. A ces marques, nous crûmes reconnoître avec certitude les » Hollandois, qui s'étoient mis, depuis quelque tems, en possession » de l'embouchure de la *Riviere douce*, ou de la Riviere Philippe. Etant » venus descendre, en 1638, dans la Guiane, qui est une dépendance » du Gouvernement de la Nouvelle Grenade, ils s'étoient rendus maî- » tres de toute l'Ile (25), & l'avoient surprise avant que les Espagnols » eussent eu le tems d'emporter le Saint Sacrement de l'Autel, qui de- » meura captif entre leurs mains. Ils se promettoient d'en tirer une gran- » de rançon ; mais nos gens prirent un autre parti, qui fut de courir aux » armes, & se disposoient à cette entreprise, lorsque nous nous mîmes » en mer pour aller rendre compte en Espagne de notre Voïage (26) «.

Description poétique de Rio Negro.

Le P. d'Acuña fait une description fort poétique de Rio Negro, située dit-il, un peu moins de trente lieues au-dessous de la Riviere de Basurura, qui arrose le Païs des Carabuyavas. C'est la plus belle & la plus grande de toutes celles qui se joignent à l'Amazone, dans l'espace de 1300 lieues. » On peut dire que cette puissante Riviere est si orgueilleuse, » qu'elle semble chocquée d'en trouver une plus grande qu'elle. Aussi » l'incomparable Amazone semble lui tendre les bras ; tandis que l'autre, » dédaigneuse & superbe, au lieu de se mêler avec elle, s'en tient sé- » parée, & qu'occupant seule la moitié de leur lit commun, elle fait » distinguer ses flots pendant plus de douze lieues. Les Portugais ont eu » quelque raison de la nommer Riviere noire, parcequ'à son embouchu- » re, & plusieurs lieues au-dessus, sa profondeur, joint à la clarté de » toutes ces eaux qui tombent de plusieurs grands Lacs dans son lit, la » fait paroître aussi noire que si elle étoit teinte ; quoique dans un verre, » ses eaux aient toute la clarté du crystal (27). Les Peuples qui habitent ses bords se nomment les Canicuaris, les Caruparabas, & les Quaravaguazanas. Toutes ces Nations ont pour armes des arcs & des fleches empoisonnées. Leur Païs fournit de très bonnes pierres, & toutes sortes de Gibier.

Sédition des Portugais de la Flotte.

La Flotte étoit encore à l'embouchure de Rio Negro le 12 d'Octobre, lorsque les soldats Portugais, chagrins d'avoir recueilli si peu de fruit de leur voïage, depuis plus de deux ans qu'ils avoient commencé à remonter le Fleuve, prirent la résolution d'enlever du moins un grand nombre d'Esclaves, pour se dédommager de tant de fatigues, par leurs propres mains. Le Général, qu'ils informerent tumultueusement de leur dessein, y consentit, dans la crainte de les irriter. Mais le Pere d'Acuña & son Associé s'y opposerent avec tant de force, par une protestation qu'ils

(25) L'Auteur nomme la Guiane une Ile, apparemment parcequ'elle est entre deux grands Fleuves, l'Orinoque & l'Amazone ; à moins qu'il n'entende seulement l'Ile de Cayenne, qui est à peu de distance de la Côte Maritime.

(26) *Ibid.* chap. 64.

(27) *Ibid.* ch. 69.

curent

eurent la hardiesse de publier, que Texeira, fortifié par l'exemple de leur fermeté, en prit occasion de faire remettre aussi-tôt à la voile.

Voïages sur le Marañon. d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Quarante lieues plus loin, on arriva devant l'embouchure de la Riviere de Cayari, qui vient du Sud, & par laquelle on prétend que les Topinambous sont descendus dans l'Amazone (28). Ils s'arrêterent, dit-on, vingt-huit lieues au-dessous, dans une grande Ile, qui n'aïant pas moins de 60 lieues de large, doit en avoir plus de deux cens de circuit. En effet, les Portugais la trouverent fort bien peuplée par cette vaillante Nation, dont le Pere d'Acuña nous donne l'Histoire.

Ile des Topinambous & leur histoire.

Après la Conquête du Bresil, les Topinambous, Habitans de la Province de Fernambouc, aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais, se bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ 84 gros Bourgs, où ils étoient établis, sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordillieres. Ils traverserent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite, la nécessité les forçant de se diviser, une partie pénétra jusqu'au Pérou, & s'arrêta dans un Etablissement Espagnol, voisin des sources du Cayari. Mais, après quelque séjour, il arriva qu'un Espagnol fit fouetter un Topinambou, pour avoir tué une Vache. Cette injure causa tant d'indignation à tous les autres, que s'étant jettés dans leurs Canots, ils descendirent la Riviere, jusqu'à la grande Ile qu'ils occupent aujourd'hui.

Ces Indiens parlent la Langue génerale du Bresil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette Contrée, jusqu'à celle du Para. Ils raconterent, au Pere d'Acuña, que leurs Ancêtres, n'aïant pû trouver, en sortant du Bresil, dequoi se nourrir dans les déserts qu'ils eurent à traverser, furent contraints, pendant une marche de plus de 900 lieues, de se séparer plusieurs fois, & que ces différens corps peuplerent diverses parties des Montagnes du Pérou. Ceux qui étoient descendus jusqu'à la Riviere des Amazones, eurent à combattre les Insulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forçerent les autres d'aller chercher une retraite dans des Terres éloignées.

Caractere extraordinaire des Topinambous.

Les Topinambous de l'Amazone sont une Nation si distinguée, que le Pere d'Acuña ne fait pas difficulté de les comparer aux premiers Peuples de l'Europe; & quoiqu'on s'apperçoive, dit-il, qu'ils commencent à dégénérer de leurs Peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Indiens du Païs, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur, & par leur adresse à se servir de l'arc & des fléches. Ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plûpart savoient la Langue du Bresil, n'avoient pas besoin d'Interpretes pour converser avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuses; & le Pere d'Acuña ne croit pas qu'on en puisse douter sur leur témoignage (29). » Proche de leur Ile, du côté

Récits qu'ils font aux Portugais.

(28) Les Nations de cette Rivieres sont les Zurinas, les Cayanas, les Urarchaus, les Anamaris, les Guarinumas, les Curanaris, les Papunacas, & les Abacaris. Depuis l'embouchure, on trouve, sur les bords de l'Amazone, les Guaranacacos, les Maraguas, les Gusmagis, les Buraïs, les Punovis, les Oroquaras & les Aperas.

(29) *Ibid.* chap. 79. Voïez ci-dessous la Description du Bresil.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» du Sud, il y avoit alors deux Nations également remarquables; l'une » de Nains, nommés *Guayazis*; l'autre, d'une race d'Hommes & de Fem- » mes, qui naissoient avec le devant des piés en arriere, de sorte qu'en » marchant sur leurs traces on s'éloignoit d'eux. Leur nom étoit les *Ma-* » *rayus* (30). Ils étoient Tributairees des Topinambous, auxquels ils fournissoient des haches de pierre. Le Nord de la Riviere étoit peuplé par sept Nations nombreuses, mais sans courage, qui ne pensant qu'à vivre en paix, de leurs Bestiaux & de leurs fruits, n'avoient jamais eu rien à démêler avec les Topinambous. Mais plus loin, il y avoit une autre Nation, dont ceux-ci tiroient, par un commerce reglé, mille choses nécessaires à la vie, particulierement du sel, qu'elle avoit en abondance dans quelques Terres voisines. » J'eus d'autant moins de peine à le croire, » continue le Pere d'Acuña, qu'en 1658, lorsque j'étois à Lima, deux » Hommes, partis en différens tems pour en chercher, revinrent avec » une bonne charge. Ils s'étoient embarqués sur une des Rivieres qui » tombent dans l'Amazone, & qui les avoit conduits au pié d'une Mon- » tagne de sel, dont les Habitans en faisoient un grand commerce.

Eclaircissemens du P. d'Acuña sur les Amazones de l'Amérique.

Les Topinambous confirmerent, aux Portugais, qu'il existoit de vraies Amazones, dont le Fleuve a tiré son ancien nom. Cet article semble mériter d'autant plus d'attention, que les preuves qu'on apporte ici en faveur d'un fait si long-tems douteux, ont été adoptées par M. de la Condamine, & fortifiées par ses propres recherches. Le Pere d'Acuña les trouvoit si fortes, » qu'on ne peut les rejetter, dit-il, sans renoncer » à toute foi humaine (31) : mais c'est dans les termes de son Traducteur qu'il faut les citer :

» Je ne m'arrête point aux perquisitions sérieuses que la Cour Souve- » raine de Quito en a faites. Plusieurs Natifs des lieux mêmes ont attesté » qu'une des Provinces voisines du Fleuve étoit peuplée de Femmes bel- » liqueuses, qui vivent & se gouvernent seules, sans Hommes; qu'en cer- » tains tems de l'année, elles en reçoivent pour devenir enceintes, & » que le reste du tems elles vivent dans leurs Bourgs, où elles ne son- » gent qu'à cultiver la terre, & à se procurer, par le travail de leurs bras, » tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas » non plus à d'autres informations qui ont été prises dans le nouveau » Roïaume de Grenade, au Siége Roïal de Pasto, où l'on reçut le témoi- » gnage de quelques Indiens, particulierement celui d'une Indienne, qui » avoit été dans le Païs de ces vaillantes Femmes, & qui ne dit rien que » de conforme à ce qu'on savoit déja par les Relations précédentes. Mais » je ne puis taire ce que j'ai entendu de mes oreilles, & que je voulus » vérifier aussi-tôt que je me fus embarqué sur le Fleuve. On me dit, » dans toutes les Habitations où je passai, qu'il y avoit, dans le Païs, » des Femmes telles que je les dépeignois; & chacun en particulier m'en » donnoit des marques si constantes & si uniformes, que si la chose n'est » point, il faut que le plus grand des mensonges passe dans tout le nou- » veau Monde pour la plus constante de toutes les vérités historiques. » Cependant nous eûmes de plus grandes lumieres sur la Province que

(30) *Ibidem.*

(31) *Ibid.* ch. 70.

» ces Femmes habitent, ſur les chemins qui y conduiſent, ſur les Indiens » qui communiquent avec elles, & ſur ceux qui leur ſervent à peupler, » dans le dernier Village, qui eſt la Frontiere entr'elles & les Topi- » nambous.

» Trente-ſix lieues au-deſſous de ce dernier Village en deſcendant le » Fleuve, on rencontre, du côté du Nord, une Riviere qui vient de la » Province même des Amazones, & qui eſt connue par les Indiens du » Païs, ſous le nom de Cunuris. Elle prend ce nom de celui d'un Peu- » ple, voiſin de ſon embouchure. Au-deſſus, c'eſt-à-dire, en remontant » cette Riviere, on trouve d'autres Indiens, nommés *Apotos*, qui par- » lent la Langue générale du Breſil. Plus haut ſont les *Tagaris* : ceux » qui les ſuivent ſont les *Guacares*, l'heureux Peuple qui jouit de la fa- » veur des Amazones. Elles ont leurs Habitations ſur des Montagnes d'u- » ne hauteur prodigieuſe, entre leſquelles on en diſtingue une, nommée » Yacamiaba, qui s'éleve extraordinairement au-deſſus de toutes les au- » tres, & ſi battue des vents, qu'elle en eſt ſtérile. Ces Femmes s'y main- » tiennent ſans le ſecours des Hommes. Lorſque leurs Voiſins viennent » les viſiter, au tems qu'elles ont reglé, elles les reçoivent l'arc & la » fleche en main, dans la crainte de quelque ſurpriſe ; mais elles ne les » ont pas plutôt reconnus, qu'elles ſe rendent en foule à leurs Canots, » où chacune ſaiſit le premier Hamac qu'elle y trouve, & le va ſuſpen- » dre dans ſa Maiſon, pour y recevoir celui à qui le Hamac appartient. » Après quelques jours de familiarité, ces nouveaux Hôtes retournent chez » eux. Tous les ans, ils ne manquent point de faire ce voïage dans la » même ſaiſon. Les Filles qui en naiſſent ſont nourries par leurs Meres, » inſtruites au travail & au maniment des armes. On ignore ce qu'elles » font des mâles ; mais j'ai ſû d'un Indien, qui s'étoit trouvé à cette en- » trevue, que l'année ſuivante, elles donnent aux Peres les Enfans mâ- » les qu'elles ont mis au monde. Cependant la plûpart croient qu'elles » tuent les mâles au moment de leur naiſſance, & c'eſt ce que je ne » puis décider ſur le témoignage d'un ſeul Indien. Quoi qu'il en ſoit, el- » les ont, dans leur Païs, des tréſors capables d'enrichir le Monde en- » tier ; & l'embouchure de la Riviere, qui deſcend de leur Province, eſt » à deux dégrés & demi de hauteur méridionale (37).

Traitement que les Portugais faiſoient aux Indiens.

Vingt-quatre lieues au-deſſous, la Flotte Portugaiſe arriva dans un lieu où le Fleuve eſt reſſerré par les Terres, & forme un détroit qui n'a gueres plus d'un quart de lieue de largeur. Dans cet endroit, que le Pere d'Acuña juge très favorable pour y bâtir deux Forts, qui non-ſeulement fermeroient le paſſage, mais dont on pourroit faire des Bureaux de Douanes, ſi la Riviere, dit-il, étoit jamais peuplée d'Européens, les Marées ſe font ſentir, quoiqu'il n'y ait pas moins de trois cens lieues juſqu'à la Mer. Quarante lieues plus bas, la Nation des Tapajocos donne ſon nom à une belle Riviere, qui arroſe cette Province. Le Païs eſt très fertile, & ſes Habitans ſont redoutés des Nations voiſines, parceque le poiſon de leurs fleches eſt ſi mortel qu'on n'y trouve aucun remede. Ils inſpiroient de la terreur aux Portugais mêmes, quoiqu'au fond ils fuſſent Amis des

(32) *Ibid.* ch. 61 & 62. Voïez la Relation de M. de la Condamine, dans l'article ſuivant.

Voïages sur le Marañon. d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Etrangers, & qu'au passage de la Flotte ils s'empressassent d'y porter toutes sortes de provisions. Mais le Pere d'Acuña nous explique librement d'où venoit la haine des Portugais pour ces malheureux Indiens : ils vouloient en faire des Esclaves, & cette cruelle résolution avoit besoin d'un prétexte. Déja leurs Trouppes étoient rassemblées pour l'exécuter. Elles se disposoient à partir d'un de leurs Forts, nommé *el Destierro*, lorsque la Flotte y arriva. » Je m'efforçai, en honnête Voïageur, d'arrêter une si » barbare entreprise, ou du moins de la retarder, jusqu'à l'explication » que je comptois d'avoir bientôt avec le Gouverneur du Para ; & Benoît » Maziel, son Fils, Commandant de l'Expédition, me promit de ne rien » tenter sans avoir reçu de nouveaux ordres de son Pere. Mais à peine » l'eus-je quitté, qu'embarquant ses Soldats sur un Brigantin armé de quel- » ques Pieces de canon, & sur d'autres Bâtimens de moindre grandeur, » il alla porter la guerre aux Tapajocos. Envain accepterent-ils la paix, » avec mille témoignages de soumission. Maziel leur ordonna d'apporter » toutes leurs fleches empoisonnées ; & lorsqu'il les vit sans armes, il » les fit enfermer sous une bonne garde, comme un Troupeau de Mou- » tons dans un Parc. Les Indiens Amis, qu'il avoit amenés sur sa Flotte, » vrais démons lorsqu'il s'agit de faire du mal, furent lâchés sur ces Mi- » sérables, & commirent de si grands excès contre leurs Femmes & leurs » Filles, aux yeux mêmes des Peres & des Maris, qu'à leur retour, un » des Portugais, qui avoit été témoin de cette horrible scene, me jura » qu'il aimeroit mieux renoncer au commerce des Esclaves que d'en » avoir à ce prix. On en prit mille, qui furent envoïés au Para, où je » les vis arriver ; & cette capture causa tant de plaisir aux Portugais, qu'ils » en entreprirent bientôt une autre, dans une Province plus éloignée, » où ils auront sans doute exercé les mêmes cruautés. Voilà ce qu'on » nomme les Conquêtes du Bresil (33).

Curupatubas, & richesse de leur Païs.

Les Curupatubas, qu'on trouve à 40 lieues de la Riviere des Tapajocos, & qui prennent aussi leur nom, d'une Riviere qui arrose leur Païs, étoient alors la premiere Nation d'Indiens qui vécut en bonne intelligence avec les Portugais. En remontant leur Riviere, l'espace d'environ six journées, on en rencontre une autre, dont le sable & les bords offrent beaucoup d'or, depuis une Montagne médiocre, nommée Yuquaratinci, dont elle baigne le pié. Les Habitans assuroient que dans le même Canton, ils tiroient souvent, d'un lieu nommé *Picari*, une autre sorte de métal, plus dur que l'or, mais blanc, dont ils avoient fait anciennement des haches & des couteaux ; & qu'ensuite, éprouvant que ces outils s'émoussoient facilement, ils avoient cessé d'en faire. Ils racontoient aussi que dans un autre endroit, il y avoit deux Collines, dont l'une, suivant l'idée qu'ils en donnoient par leurs expressions, étoit vrai-semblablement d'Azur ; l'autre, qu'ils nommoient *Penagara*, si brillante pendant le jour, & même dans les nuits claires, qu'elle paroissoit couverte de Diamans

(33) *Ibid.* ch. 74 & 75. On remarque ici que quelques années auparavant, un gros Vaisseau Anglois avoit remonté la Riviere des Tapajocos, pour y établir le Commerce du Tabac, qui croît en abondance dans le Païs ; mais que loin d'écouter les Anglois, cette Nation en avoit tué une partie, dont elle conservoit encore les armes.

fins. Sur la seconde, on entendoit quelquefois d'effroïables bruits; signe certain, suivant le Pere d'Acuña, qu'elle renfermoit dans ses entrailles, des pierres de grand prix (34).

Voïages sur le Marañon. D'Acuña et d'Artieda. 1640.

Il ne vante pas moins la Province de Ginapape, qui tire aussi son nom d'une Riviere, à soixante lieues des Habitations du Curupatuba. Les Indiens, dit-il, relevent tant la richesse de cette Province, que s'il faut s'en rapporter à leur témoignage, elle possede plus d'or qu'il ne s'en trouve dans tout le Pérou. Les terres, que leur Riviere arrose, sont comprises dans le Gouvernement du Marañon. Mais sans compter leurs Mines, qui sont réellement en grand nombre, & leur étendue, qui est plus vaste que toute l'Espagne ensemble, ces terres l'emportent, pour la fertilité, sur toutes celles qui bordent la Riviere des Amazones. Elles renferment de grandes Nations d'Indiens Barbares. Les Hollandois en avoient si bien reconnu l'excellence, qu'ils ont fait diverses tentatives pour s'y établir: mais ils en ont toujours été chassés par les Portugais. Le Pere d'Acuña croit pouvoir assurer que ce terroir est du moins fort propre pour le Tabac & les Cannes de Sucre, & que ses vastes pâturages peuvent nourrir une infinité de Bestiaux. C'étoit six lieues au-dessus de l'embouchure du Ginapape, que les Portugais avoient leur Fort del Destierro, c'est-à-dire du Bannissement. Diverses raisons l'ont fait démolir. Dix lieues au-dessous, on trouve, sur la Riviere de Paranaïba, une Nation Indienne, amie des Portugais; & plus loin dans les Terres, plusieurs autres Peuples, que le Pere d'Acuña ne put reconnoître. Mais toutes les Iles, que l'Amazone forme ensuite, sont encore plus peuplées: ces Iles & leurs Habitans sont en grand nombre; les Nations se ressemblent si peu; leurs Langues & leurs Coutumes sont si différentes, quoique la plûpart entendent fort bien la Langue générale, qui est celle du Bresil; enfin la matiere est si vaste pour un Ecrivain, qu'elle demanderoit plus d'un volume (35). Les plus considérables de ces Peuples étoient alors les *Tapuyas* & les *Pacaxas*. Ici le Pere d'Acuña commence à faire observer que depuis la Conquête du Bresil, presque tous ces Peuples ont abandonné leur Païs, pour s'éloigner des Vainqueurs. Quarante lieues au-dessous des Pacaxas, qui habitoient les bords d'une Riviere à 80 lieues du Paranaïva & du même côté, on voit encore le Bourg de *Commuta*, célebre autrefois par le nombre de ses Habitans, & par l'usage où les Indiens étoient d'y assembler leurs Armées, lorsqu'ils se disposoient à la guerre. Il est réduit presqu'à rien. Cependant le terroir y est très fertile, les Païsages y sont charmans; & rien n'y manque, pour la douceur & les commodités de la vie (36). La Riviere des Tocantins, qui passe derriere le Bourg, est un de ces lieux riches, dont le Pere d'Acuña se plaint que personne ne connoisse la valeur. Il parle néanmoins d'un François, qui y venoit tous les ans, avec plusieurs Vaisseaux, & qui s'en retournant chargé du sable de cette Riviere, dont il savoit tirer l'or, n'avoit jamais voulu apprendre aux Habitans du Païs, l'usage qu'il en faisoit, dans la crainte de s'attirer leur

Tentatives des Hollandois pour s'y établir.

Combien la Région étoit alors peuplée.

Fuite des Peuples.

Bourg de Commuta.

Voïage annuel d'un François.

(34) On a peine à concevoir ces idées physiques; mais ce n'est pas le seul endroit où l'on soupçonne M. de Gomberville de n'avoir pas rendu fidellement le texte Espagnol.

(35) *Ibid.* ch. 79.

(36) *Ibid.* chap. 80.

Voïages sur le Marañon. D'Acuña et d'Artieda. 1640.

haine (37). Depuis peu d'années, quelques Soldats Portugais de Fernambuc, aïant traversé toutes les Montagnes de la Cordilliere, accompagnés d'un Prêtre de leur Nation, avoient abordé à la source de la même Riviere, dans l'espérance de faire de nouvelles découvertes, & de revenir chargés d'or : mais étant descendus jusqu'à l'embouchure, ils se virent enveloppés par les Tocantins, qui les tuerent tous. Lorsque le Pere d'Acuña passoit dans cette Contrée, on venoit de retrouver le Calice, que le Prêtre portoit pour ses fonctions Ecclésiastiques.

Remarques & conseils du Pere d'Acuña.

La Ville du Para, que le Pere d'Acuña nomme la grande Forteresse des Portugais, est à trente lieues de Commuta. Il y avoit alors un Gouverneur, & trois Compagnies d'Infanterie, avec tous les Officiers qui en dependent : mais le judicieux Voïageur observe que les uns & les autres relevoient du Gouverneur Général du Marañon, qui étoit à plus de 130 lieues du Para, vers le Bresil; ce qui ne pouvoit causer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. » Si nos gens, dit-il, étoient » assez heureux pour s'établir sur l'Amazone, il faudroit nécessairement » que le Gouverneur du Para fût absolu, puisqu'il auroit entre les mains » la clé du Païs. Ce n'est pas que le lieu, où le Para est situé, soit le meil- » leur qu'on puisse choisir : mais il seroit facile de le changer, si la dé- » couverte étoit poussée plus loin. Pour moi, je n'en trouverois pas de » plus commode que l'Ile *du Soleil*, qui est quatorze lieues plus bas, » vers l'embouchure du Fleuve (38). C'est un Poste sur lequel on doit » absolument jetter les yeux, parceque le terroir y fournit toute sorte » de vivres, que les Vaisseaux y sont à l'abri des vents les plus incom- » modes, & qu'ils en peuvent sortir dans les hautes Marées de la pleine » Lune. D'ailleurs cette Ile a plus de dix lieues de circuit, de fort bon- » nes eaux, une grande abondance de Poisson de Mer & d'eau douce, » surtout une multitude infinie de Crabes, qui font la nourriture ordi- » naire des Indiens & des Pauvres. Ajoutez qu'ajourd'hui même, il n'y » a point d'Ile dans tout le voisinage, qui fournisse plus de Gibier pour » la Garnison & les Habitans du Para.

Explication des vues de la Cour d'Espagne dans ce Voïage.

C'est par ce fruit politique de ses Observations que le Pere d'Acuña termine son Ouvrage (39), pour répondre aux vues de la Cour d'Espagne, qu'il ne laisse qu'entrevoir (40), mais qui se trouvent bien expliquées dans la Dissertation qu'on a citée (41). Les François, les Anglois & les Hollandois avoient commencé depuis long-tems à faire des courses incommodes dans les Mers voisines des Etablissemens Espagnols, & jusqu'à celle du Sud, d'où ils étoient revenus comblés de gloire & de richesses. Il

(37) *Ibid.* chap. 81.

(38) Remarquons que le P. d'Acuña lui donne quatre-vingt-quatre lieues de large, vingt-six lieues au-dessous de l'Ile du Soleil, depuis Zapara au Sud jusqu'au Cap de Nord, & qu'il repete ici nettement que son cours est de treize cens cinquante-six lieues. ch 81.

(39) Sans oublier néanmoins le devoir de sa Profession; car il s'étend aussi sur les avantages qui peuvent en revenir à la Religion.

(40) Dans les remarques qu'on vient de rapporter, & dans l'endroit où il parle de bâtir deux Forts pour fermer le passage de la Riviere & servir de Douane.

(41) Celle qui est à la tête de la traduction de son Ouvrage, p. 16 & suiv. Elle est assez curieuse; mais l'Auteur n'en est pas nommé. Il paroît seulement qu'elle n'est pas du Traducteur.

n'avoit pas été facile de faire cesser ce désordre sous le regne de Charles-Quint, parceque toutes les Côtes de l'Amérique n'étoiens pas encore assez connues, pour permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ses Galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assembloient pour retourner en Espagne. Philippe II ne vit pas d'autre remede, à des maux presqu'inévitables, que d'imposer aux Capitaines de ses Flottes la Loi de ne se pas séparer dans leur navigation : mais un ordre seul ne suffisoit pas pour les garantir. Il étoit presque impossible que pendant un Voïage de mille lieues plusieurs Vaisseaux fussent toujours si serrés, qu'il ne s'en écartât pas un ; & tel Corsaire suivoit les Galions depuis la Havane jusqu'à San Lucar, pour enlever sa proie. Aussi Philippe III jugea-t'il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moïen de dérober la route de ses Galions ; & de toutes les ouvertures qui lui furent proposées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux Armateurs, que d'ouvrir la navigation sur la Riviere des Amazones, depuis son embouchure jusqu'à sa source. En effet les plus grands Vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la Forteresse du Para, on y auroit pu faire venir toutes les richesses du Pérou, de la Nouvelle Grenade, de Tierra-Firme & même du Chili. Quito auroit pû servir d'Entrepôt, & Para de Rendez-vous pour la Flotte du Bresil, qui se joignant aux Galions pour le retour en Europe, auroit effraïé les Corsaires par la force & par le nombre. Ce projet n'étoit pas sans vraisemblance. L'exemple d'Orellana prouvoit que la Riviere étoit navigable en descendant. La difficulté ne consistoit qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter jusqu'à Quito. Delà toutes les tentatives qu'on a rapportées, jusqu'à celle de Texeira, qui fut plus heureuse. Mais quoique sa découverte semblât perfectionnée par son retour & par les Observations du Pere d'Acuña, tous les projets de l'Espagne s'évanouirent, aussi-tôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance sur le Trône. Ils venoient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis son embouchure jusqu'à sa source ; & le Roi d'Espagne craignit avec raison qu'étant devenus ses Ennemis, ils ne lui tombassent sur les bras jusques dans le Pérou, le plus riche de ses Domaines, lorsqu'ils auroient chassé les Hollandois du Bresil. Comme il y avoit lieu de craindre aussi que la Relation du Pere d'Acuña ne leur servît de *Routier*, Philippe IV prit le parti, qu'on a rapporté, d'en faire supprimer tous les Exemplaires.

Depuis ce tems-là, les entreprises des Espagnols se sont bornées, sur l'Amazone, à réduire les Indiens de cette grande partie du Fleuve qui est renfermée dans le Gouvernement de Maynas. On a vu que s'ils ont eu quelque succès, ils le doivent moins à leurs armes qu'au zele infatigable des Missionnaires. L'état de leur Domaine & de leurs possessions étoit tel qu'on l'a représenté dans la Description de l'Audience de Quito, lorsque le Voïage & la Carte de M. de la Condamine ont jetté un nouveau jour sur le Païs, sur le cours du Fleuve, & sur divers points mal éclaircis dans les Relations précédentes.

Voïages sur le Marañon.

§ III

Voïage de M. de la Condamine.

Ce second Voïage de l'illustre Académicien n'est proprement que la suite & la conclusion (42) de son Journal, dont on a déja donné l'extrait. On y a vû qu'après avoir terminé ses travaux Académiques sur les Montagnes de Quito, & fait élever ses fameuses Pyramides, il se trouvoit, vers la fin de Mars 1743, à Tarqui, près de Cuenca au Pérou. » Nous étions convenus, dit-il, M. Godin, M. Bouguer & moi, pour multiplier les » occasions d'observer, de revenir en Europe par des routes différen- » tes (43), J'en choisis une presque ignorée, & qui ne pouvoit m'ex- » poser à l'envie; c'étoit celle de la Riviere des Amazones, qui traverse, » d'Occident en Orient, tout le continent de l'Amérique méridionale, » & qui passe avec raison pour la plus grande Riviere du Monde. Je me » proposois de rendre ce Voïage utile, en levant une Carte de ce Fleu- » ve, & recueillant des observations en tout genre sur une Région si peu » connue. M. de la Condamine observe que la Carte très défectueuse (44) du cours de ce Fleuve, par *Sanson*, dressée sur la Relation purement Historique du Pere d'*Acuña*, a depuis été copiée par tous les Géographes, faute de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de meilleure jusqu'en 1717. Alors parut pour la premiere fois, en France, une copie de celle qui avoit été dressée dès l'année 1690 par le P. *Fritz*, & qui fut gravée à Quito en 1707 : mais plusieurs obstacles n'aïant jamais permis à ce Missionnaire, de la rendre exacte, surtout vers la partie inférieure du Fleuve, elle n'est accompagnée que de quelques Notes, sans presqu'aucun détail historique; de sorte que jusqu'à celle de M. de la Condamine, on ne connoissoit le Païs des Amazones, que par la Relation du Pere d'Acuña, dont on vient de lire l'extrait.

Motifs de ce Voïage.

Anciennes Cartes de l'Amazone.

Comme nous avons déja donné, d'après M. d'Ulloa (45), d'exactes remarques sur le nom, la source, & le cours général du Marañon, sur les trois chemins qui conduisent de Quito à ce Fleuve, sur celui de Jaen où cette Riviere commence à devenir navigable, & sur les principales Rivieres dont elle se forme & se grossit, & que tous ces détails paroissent tirés du Voïage de l'*Amazone* de M. de la Condamine, le seul des Voïageurs modernes qui ait pénétré dans ces Régions, il ne nous reste qu'à suivre l'Académicien depuis Tarqui jusqu'à Jaen, depuis Jaen jusqu'à son entrée dans la Mer du Nord, & delà jusqu'en Europe.

(42) C'est néanmoins le premier Ouvrage qu'il ait publié depuis son retour, sous le titre de *Relation abregée d'un Voïage dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, &c. *par M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences, avec une Carte du Marañon levée par le même* : à Paris chez la *Veuve Pissot*, 1745, in-8°. Il l'avoit fait imprimer auparavant en Espagnol, à Amsterdam.

(43) Ces motifs sont expliqués plus au long dans son Journal.

(44) *Ibid.* pp. 15 & préced.

(45) Voy, Tome XIII, la Description de l'Audience de Quito, & l'Avertissement, où l'on a fait remarquer que M. d'Ulloa a tout emprunté de M. de la Condamine.

II

Route de M. de la Condamine, depuis Tarqui jusqu'à Jaen.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuenca, le 11 de Mai 1743. Dans son Voïage de Lima, en 1737, il avoit suivi le chemin ordinaire, de Cuenca à Loxa. Cette fois, il en prit un détourné, qui passe par Zaruma, pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa Carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande Riviere de *los Jubones*, fort grosse alors, & toujours extrêmement rapide : mais ce danger le garantit d'un plus grand qui l'attendoit sur le chemin de Loxa (45).

Situation de Zaruma.

D'une Montagne, où l'Académicien passa sur sa route, on voit le Port de Tumbez. C'est proprement de ce point qu'il commençoit à s'éloigner de la Mer du Sud, pour traverser tout le Continent. Zaruma, situé par 3 degrés 40 minutes de Latitude Australe, donne son nom à une petite Province à l'Occident de celle de Loxa. Les Mines de ce Canton, autrefois célebres, sont aujourd'hui presqu'abandonnées. L'or en est mêlé d'argent, & ne laisse pas d'être fort doux sous le marteau ; mais l'aloi n'en est que de quatorze carats. La hauteur du Barometre, à Zaruma, se trouva de vingt-quatre pouces deux lignes. On sait que cette hauteur ne varie pas dans la Zone torride comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé, à Quito, pendant des années entieres, que sa plus grande difference ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua, le premier, que ses variations, qui sont à peu près d'une ligne en vingt-quatre heures, ont des alternatives assez régulieres ; ce qui étant une fois connu fait juger de la hauteur moïenne du Mercure, par une seule expérience. Toutes celles qu'on avoit faites sur les Côtes de la Mer du Sud, & celles que M. de la Condamine avoit répétées dans son voïage de Lima, lui avoient appris que cette hauteur moïenne, au niveau de la Mer, étoit de vingt-huit pouces (46) ; d'où il crut pouvoir conclure que le terrein de Zaruma est élevé d'environ sept cens toises ; ce qui n'est pas la moitié de l'élevation de celui de Quito (47).

Hauteur des Montagnes de Loxa.

On rencontre, sur cette route, plusieurs de ces Ponts, de cordes d'écorce d'arbre & de lianes, dont nous avons donné différentes Descriptions. Loxa est moins élevé que Quito, d'environ trois cens cinquante toi-

(45) M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Académique, aïant été assassiné à Cuenca, en 1737, M. de la Condamine emportoit une Copie authentique du Procès criminel, qu'il a publié depuis son retour, avec les circonstances du meurtre. Il eut avis que les Complices, qui craignoient d'être punis par la Cour d'Espagne, avoient apposté des Gens pour l'attendre sur la route qu'il devoit prendre.

(46) Voïez le Journal historique, Inscription contenant les Observations faites à Quito, p. 163.

(47) L'Auteur observe que Laët n'en fait aucune mention dans sa Description de l'Amérique. Il se servit, pour ce calcul, d'une Table dressée par M. Bouguer, sur une hypothese qui répond jusqu'ici, mieux que toute autre, à diverses expériences du Barometre, faites à diverses hauteurs déterminées géométriquement. Venant de Tarqui, Païs assez froid, il ressentit une grande chaleur à Zaruma, quoiqu'il ne fût gueres moins élevé que sur la *Montagne Pelée* de la Martinique, où il avoit éprouvé un froid piquant, en venant d'un Païs bas & chaud. Je suppose, ajoute M. de la Condamine, qu'on est informé que pendant notre long séjour dans la Province de Quito, sous la Ligne équinoxiale, nous avons constamment reconnu que l'élevation du sol, plus ou moins grande, décide presqu'entierement du degré de chaleur, & qu'il ne faut pas monter deux mille toises pour se transporter d'un Vallon brûlé des ardeurs du Soleil, jusqu'au pié d'un amas de nége aussi ancien que le Monde, dont une Montagne voisine sera couronnée. *Ubi sup.* p. 22.

VOIAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

ſes, & la chaleur y eſt ſenſiblement plus grande ; mais quoique les Montagnes du voiſinage ne ſoient que des collines, en comparaiſon de celles de Quito, elles ne laiſſent pas de ſervir de partage aux eaux de la Province ; & le même côteau, appellé *Caxanuma*, où croit le meilleur Quinquina, à deux lieues au Sud de Loxa, donne naiſſance à des Rivieres qui prennent un cours oppoſé, les unes à l'Occident, pour ſe rendre dans la Mer du Sud, les autres à l'Orient, qui groſſiſſent le Marañon.

Plantes de Quinquina.

L'Académicien paſſa le troiſieme jour de Juin entier ſur une de ces Montagnes, pour y recueillir du Plan de l'arbre du Quinquina ; mais, avec le ſecours de deux Indiens, qu'il avoit pris pour Guides, il n'en put raſſembler, dans toute ſa journée, que huit à neuf jeunes Plantes, qui puſſent être tranſportées en Europe. Il les fit mettre, avec de la terre priſe au même lieu, dans une Caiſſe qu'il fit porter avec précaution ſur les épaules d'un Homme, juſqu'à ſon embarquement.

De Loxa à Jaen, on traverſe les derniers côteaux de la Cordilliere Dans toute cette route, on marche preſque ſans ceſſe par des Bois, où il pleut chaque année pendant onze mois, & quelquefois l'année entiere : il n'eſt pas poſſible d'y rien ſecher. Les paniers couverts de peau de Bœuf, qui ſont les coffres du Païs, ſe pourriſſent, & rendent une odeur inſupportable. M. de la Condamine paſſa par deux Villes, qui n'en ont plus que le nom, *Loyola* & *Valladolid*; l'une & l'autre opulentes & peuplées d'Eſpagnols il y a moins d'un ſiecle, mais aujourd'hui réduites à deux petits Hameaux d'Indiens ou de Metifs, & transférées de leur premiere ſituation. Jaen même, qui conſerve encore le titre de Ville, & qui devroit être la réſidence du Gouverneur, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Village ſale & humide, quoique ſur une hauteur, & renommé ſeulement par un Inſecte dégoûtant, nommé *Garrapata*, dont on y eſt dévoré. La même décadence eſt arrivée à la plûpart des Villes du Pérou éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagene à Lima. Cette route offre quantité de Rivieres, qu'on paſſe, les unes à gué, les autres ſur des Ponts, & d'autres ſur des radeaux, conſtruits dans le lieu même, d'un bois fort leger, dont la nature a pourvu toutes les Forêts. Ces Rivieres réunies en forment une grande & très rapide, nommée Chinchipé, plus large que la Seine à Paris. On la deſcend en radeau, pendant cinq lieues, juſqu'à *Tomependa*, Village Indien dans une ſituation agréable, à la jonction de trois Rivieres. Le Marañon, qui eſt celle du milieu, reçoit du côté du Sud la Riviere de Chachapoyas, & celle de Chinchipé du côté de l'Oueſt, à cinq degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. Depuis ce point, le Marañon, malgré ſes détours, va toujours en ſe rapprochant peu à peu de la Ligne équinoxiale, juſqu'à ſon embouchure. Au-deſſous du même point, le Fleuve ſe rétrecit, & s'ouvre un paſſage entre deux Montagnes, où la violence de ſon courant, les rochers qui le barrent, & pluſieurs ſauts le rendent impratiquable. Ce qu'on appelle le Port de Jaën, c'eſt-à-dire le lieu où l'on s'embarque, eſt à quatre journées de Jaën, ſur la petite Riviere de Chuchunga, par laquelle on deſcend dans le Marañon, au-deſſous des ſauts.

Décadence de pluſieurs Villes.

Diverſes formes du Marañon.

Un Exprès que M. de la Condamine avoit dépêché de Tomependa,

Voïages sur le Marañon.

M. de la Condamine. 1743.

avec des ordres du Gouverneur de Jaën à ſon Lieutenant de Sant'Iago, pour faire tenir prêt un Canot au Port, avoit franchi tous ces obſtacles ſur un Radeau, compoſé de deux ou trois pieces de bois. De Jaën au Port, on traverſe le Marañon, & l'on ſe trouve pluſieurs fois ſur ſes bords. Dans cet intervalle, il reçoit du côté du Nord, pluſieurs Torrens, qui pendant les grandes pluies charient un ſable mêlé de paillettes & de grains d'or; & les deux côtés du Fleuve ſont couverts de Cacao, qui n'eſt pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Indiens du Païs ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramaſſent que lorſqu'on les preſſe de païer leur tribut.

Le quatrieme jour après être parti de Jaën, M. de la Condamine traverſa vingt & une fois à gué le Torrent de Chuchunga, & la vingt-deuxieme fois en Batteau. Les Mules, en approchant du gîte, ſe jetterent à la nage toutes chargées, & l'Académicien eut le chagrin de voir ſes papiers, ſes livres & ſes inſtrumens mouillés. » C'étoit, le quatrieme accident de cette eſpece, qu'il avoit eſſuïé, depuis qu'il voïageoit dans les Montagnes: ſes naufrages, dit-il, ne ceſſerent qu'à ſon embarquement «.

Chuchunga, Port de Jaen.

Le Port de Jaën, qui ſe nomme Chuchunga, eſt un Hameau de dix Familles Indiennes, gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avoit été obligé de ſe défaire de deux jeunes Métifs, qui auroient pû lui ſervir d'interpretes. La néceſſité lui fit trouver le moïen d'y ſuppléer. Il ſavoit à peu près autant de mots de la langue des Incas que parloient ces Indiens, que ceux-ci en ſavoient de la Langue Eſpagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très petits Canots, & celui qu'il attendoit de Sant'Iago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le Cacique à faire conſtruire une Balſe aſſez grande, pour le porter avec ſon bagage. Ce travail lui donna le tems de faire ſécher ſes papiers & ſes livres (48). Le Soleil ne ſe montroit gueres qu'à midi; c'étoit aſſez pour prendre hauteur. Il trouva 5 degrés 21 minutes de Latitude Auſtrale; & le Barometre, plus bas de ſeize lignes qu'au bord de la Mer, lui apprit que deux

Hauteur de ce lieu.

(48) Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il paſſa dans le Hameau de Chuchunga: » Je n'avois, dit-il, ni Voleurs, ni Curieux à craindre. J'étois au milieu des Sauvages. Je me délaſſois parmi eux d'avoir vécu avec des Hommes; &, ſi j'oſe le dire, je n'en regrettois pas le Commerce. Après pluſieurs années paſſées dans une agitation continuelle, je jouiſſois pour la premiere fois d'une douce tranquillité. Le ſouvenir de mes fatigues, de mes peines & de mes périls paſſés, me paroiſſoit un ſonge. Le ſilence qui regnoit dans cette ſolitude me la rendoit plus aimable; il me ſembloit que j'y reſpirois plus librement. La chaleur du climat étoit tempérée par la fraîcheur des eaux d'une Riviere, à peine ſortie de ſa ſource, & par l'épaiſſeur du Bois qui en ombrageoit les bords. Un nombre prodigieux de Plantes ſingulieres & de Fleurs inconnues m'offroit un ſpectacle nouveau & varié. Dans les intervalles de mon travail, je partageois les plaiſirs innocens de mes Indiens; je me baignois avec eux, j'admirois leur induſtrie à la Chaſſe & à la Pêche. Ils m'offroient l'élite de leur Poiſſon & de leur Gibier. Tous étoient à mes ordres: le Cacique, qui les commandoit, étoit le plus empreſſé à me ſervir. J'étois éclairé avec des bois de ſenteur & des réſines odoriférantes. Le ſable ſur lequel je marchois étoit mêlé d'or. On vint me dire que mon Radeau étoit prêt, & j'oubliai toutes ces délices. *Mém. de l'Acad. des Sciences pour 1745.*

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

cens trente-cinq toiſes au-deſſus de ſon niveau, il y a des Rivieres navigables ſans interruption (49).

M. de la Condamine s'embarque.

Le 4 de Juillet après midi, il s'embarqua dans un petit Canot de deux Rameurs, précédé de la Balſe, ſous l'eſcorte de trois Indiens du Hameau, qui étoient dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des Courans, entre les rochers & dans les petits ſauts. Le jour ſuivant, il déboucha dans le Marañon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement; c'eſt là proprement qu'il eſt navigable. Le Radeau, qui avoit été proportionné au lit de la petite Riviere, demandoit d'être aggrandi & fortifié. On s'apperçut, le matin, que le Fleuve étoit hauſſé de dix piés. L'Académicien, retenu par l'avis de ſes Guides, eut le tems de ſe livrer à ſes Obſervations. Il meſura géométriquement la largeur du Marañon, qui ſe trouva de cent trente-cinq toiſes, quoique déja diminuée de quinze à vingt. Pluſieurs Rivieres, que ce Fleuve reçoit au-deſſus de Jaen, ſont plus larges; cequi devoit faire juger qu'il étoit d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de vingt-huit braſſes ne rencontra le fond qu'au tiers de ſa largeur. Il fut impoſſible de ſonder au milieu du lit, où la vîteſſe d'un Canot, abandonné au Courant, étoit d'une toiſe & un quart par ſeconde. Le Barometre, plus haut qu'au Port de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avoit baiſſé d'environ cinquante toiſes, depuis Chuchunga, d'où il n'avoit mis que huit heures à deſcendre. Il obſerva, au même lieu, la Latitude, de cinq degrés une minute du Sud.

Il débouche dans le Marañon.

Profondeur de ce Fleuve.

Détroits, & dangers que l'Auteur y court.

Le 8, continuant ſa route, il paſſa le Détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il eſt rempli. Sa largeur n'eſt que d'environ 20 toiſes. Celui d'Eſcurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, eſt d'une autre eſpece. Le Fleuve, arrêté par une Côte de roche fort eſcarpée, qu'il heurte perpendiculairement, ſe détourne tout-d'un-coup, en faiſant un angle droit avec ſa premiere direction; & par la vîteſſe qu'il tire de ſon rétréciſſement, il a creuſé dans le roc une anſe profonde, où les eaux de ſon bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, ſont retenues comme dans une priſon. Le Radeau ſur lequel M. de la Condamine étoit alors, pouſſé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tournoïer pendant plus d'une heure. À la vérité, les eaux, en circulant, le ramenoient vers le milieu du lit du Fleuve, où la rencontre du grand courant formoit des vagues capables de ſubmerger la Balſe, ſi ſa grandeur & ſa ſolidité ne l'euſſent bien défendue: mais la violence du courant la repouſſoit toujours dans le fond de l'Anſe; & l'Académicien n'en ſeroit jamais ſorti, ſans l'adreſſe des quatre Indiens, qu'il avoit eu la précaution de garder avec un petit Canot. Ces quatre Hommes, aïant ſuivi la rive, terre à terre, & fait le tour de l'Anſe, gravirent ſur le rocher,

(49) L'Académicien n'affirme point qu'elles ne puiſſent l'être à une plus grande hauteur, & s'en rapporte ſimplement à la conſéquence qu'il tire de ſon expérience. Cependant, il y a, dit-il, aſſez d'apparence que le point où une Riviere commence à porter Bateau, lorſque du même lieu elle a plus de mille lieues de cours, doit être plus élevé que celui où les Rivieres ordinaires commencent à être navigables. p. 33.

d'où ils lui jetterent, non sans peine, des Lianes, qui sont les cordes du Païs, avec lesquelles ils remorquerent le Radeau, jusqu'au fil du courant. Le même jour, on passe un troisieme détroit, nommé *Guaralayo*, où le lit du Fleuve, resserré par les Rochers, n'a pas trente toises de large; mais ce passage n'est périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le soir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand Canot, qu'on lui envoïoit de Sant'-Iago, & qui auroit eu besoin encore de six jours, pour remonter jusqu'au lieu d'où le Radeau étoit descendu en dix heures.

Sant'Iago de las Montañas.

M. de la Condamine arriva, le dix, à *Sant'-Iago de las Montañas*, Hameau situé aujourd'hui à l'embouchure de la Riviere de même nom, & formé des débris d'une Ville, qui avoit donné le sien à la Riviere. Ses bords sont habités par une Nation Indienne nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens, & révoltés depuis un siecle contre les Espagnols, pour se soustraire au travail des Mines d'or du Païs. Ils vivent indépendans, dans des Bois inaccessibles, d'où ils empêchent la navigation de la Riviere, par laquelle on pourroit descendre, en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuenca. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux Habitans de Sant'Iago, & leur a fait prendre depuis 40 ans, le parti de descendre jusqu'à l'embouchure de la Riviere dans le Marañon. Au-dessous de Sant'Iago, on trouve Borja, Ville à-peu-près semblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Missions Espagnoles des bords du Fleuve. Elle n'est séparée de Sant'Iago que par le fameux *Pongo* de *Manseriché* On a vu, dans les Descriptions précédentes, que *Pongo* signifie Porte, & qu'on donne ce nom à tous les passages étroits, dont celui-ci est le plus célebre. C'est un chemin que le Marañon, tournant à l'Est, après un cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des Montagnes de la Cordilliere, en se creusant un lit entre deux murailles paralleles de rochers, coupés presqu'à plomb. Il n'y a gueres plus d'un siecle que quelques Soldats Espagnols de Sant'Iago découvrirent ce passage & se hazarderent à le franchir. Deux Missionnaires Jésuites de la Province de Quito les suivirent de près, & fonderent en 1639, comme on l'a déja rapporté, la Mission de Maynas, qui s'étend fort loin en descendant le Fleuve. En arrivant à Sant'Iago, l'Académicien se flattoit d'être à Borja le même jour, & n'avoit besoin en effet que d'une heure pour s'y rendre: mais malgré ses Exprès réitérés, & des recommandations auxquelles on n'avoit jamais beaucoup d'égard, le bois du grand Radeau sur lequel il devoit passer le Pongo n'étoit pas encore coupé. Il se contenta de faire fortifier le sien par une nouvelle enceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui sont inévitables dans les détours, faute d'un gouvernail, dont les Indiens ne font point usage pour les Radeaux. Ils n'ont aussi, pour gouverner leurs Canots, que la même Pagaie qui leur sert d'aviron.

Borja.

Pongo de Manseriché.

A Sant'Iago, M. de la Condamine ne put vaincre la résistance de ses Mariniers, qui ne trouvoient pas la Riviere assez basse encore, pour risquer le passage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverser,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

& d'aller attendre le moment favorable dans une petite Anſe voiſine de l'entrée du Pongo, où le courant eſt d'une ſi furieuſe violence, que ſans aucun ſaut réel, les eaux ſemblent ſe précipiter, & leur choc contre les rochers cauſe un effroïable bruit. Les quatre Indiens du Port de Jaen, moins curieux que le Voïageur François de voir de près le Pongo, avoient déja pris le devant par terre, par un chemin de pié, ou plutôt par un eſcalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, ſeul avec un Negre ſur ſon Radeau; mais une avanture fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le Fleuve, dont la hauteur diminua de 25 piés en 36 heures, continuoit de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très groſſe branche, d'un arbre caché ſous l'eau, s'étant engagé entre les pieces du Radeau, où elle pénétroit de plus en plus à meſure qu'il baiſſoit avec le niveau de l'eau, l'Académicien ſe vit menacé de demeurer accroché & ſuſpendu en l'air avec le Radeau; & le moindre accident qui lui pouvoit arriver étoit de perdre ſes papiers, fruits d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moïen de ſe dégager & de remettre ſon Radeau à flot (50).

Etrange avanture de M. de la Condamine.

Meſure du Pongo de Manſériché.

Il avoit profité de ſon ſéjour forcé à Sant'Iago, pour meſurer géométriquement la largeur des deux Rivieres, & pour prendre les angles qui lui devoient ſervir à dreſſer une Carte particuliere du Pongo. Le 12 Juillet à midi, s'étant remis ſur le Fleuve, il fut bientôt entraîné, par le courant, dans une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le roc, & en quelques endroits à plomb. En moins d'une heure, il ſe trouva tranſporté à Borja, où l'on compte trois lieues de Sant'Iago. Cependant le train de bois, qui ne tiroit pas un demi pié d'eau, & qui, par le volume ordinaire de ſa charge, préſentoit à la réſiſtance de l'air une ſurface ſept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvoit prendre toute la vîteſſe du courant; & cette vîteſſe même diminue conſidérablement, à meſure que le lit du Fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'eſpace le plus étroit, M. de la Condamine jugea qu'il faiſoit deux toiſes par ſecondes, par comparaiſon à d'autres vîteſſes exactement meſurées.

Le Canal du Pongo, creuſé naturellement, commence une petite demie lieue au-deſſous de Sant'Iago, & continue d'aller en rétréciſſant; de ſorte que de 250 toiſes, qu'il peut avoir au-deſſous de la jonction des deux Rivieres, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Juſqu'alors, on n'avoit donné de largeur au Pongo que 25 vares Eſpagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toiſes; & ſuivant l'opinion commune, on pouvoit paſſer, en un quart d'heure, de Sant'Iago à Borja. Mais une obſervation attentive fit connoître à M. de la Condamine que dans la plus étroite partie du paſſage, il étoit à trois longueurs de ſon Radeau de chaque bord. Il compta 57 minutes à ſa Montre, depuis l'entrée du Pongo juſqu'à Borja; & malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de 20 au degré (moins de 6000 toiſes) de Sant'Iago à Borja, au lieu de trois qu'on eſt dans l'uſage d'y compter. Deux ou trois chocs des plus

(50) *Ibidem*, p. 43.

tudes, qu'il ne put éviter dans les détours, l'auroient effraïé, s'il n'eut été prévenu. Il jugea qu'un Canot s'y briseroit mille fois & sans ressource. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas : mais les Pieces d'un Radeau n'étant point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des Lianes qui les assemblent produit l'effet d'un ressort qui amortiroit le coup. Le plus grand danger est d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avoit pas un an qu'un Missionnaire, qui eut ce malheur, y avoit passé deux jours entiers sans provisions, & seroit mort de faim, si la crûe subite du Fleuve ne l'eut remis dans le fil de l'eau. On ne descend en Canot que dans les eaux basses, lorsque le Canot peut gouverner sans être trop maîtrisé du courant.

Danger de ce Passage.

L'Académicien se crut dans un nouveau Monde à Borja (51). » Il s'y trouvoit, dit-il, éloigné de tout commerce humain, sur une Mer d'eau douce, au milieu d'un labyrinthe de Lacs, de Rivieres & de Canaux, qui pénetrent de toutes parts une immense Forêt, qu'eux seuls rendent accessible. Il rencontroit de nouvelles Plantes, de nouveaux Animaux & de nouveaux Hommes. Ses yeux, accoutumés depuis sept ans à voir des Montagnes se perdre dans les nues, ne pouvoient se lasser de faire le tour de l'Horizon, sans autre obstacle que les Collines du Pongo, qui alloient bientôt disparoître à sa vue. A cette foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito, succédoit ici l'aspect le plus uniforme. De quelque côté qu'il se tournât il n'appercevoit que de l'eau & de la verdure. On foule la terre aux piés sans la voir; elle est si couverte d'herbes touffues, de plantes de Lianes & de broussailles, qu'il faudroit un long travail pour en découvrir l'espace d'un pié. Au-dessous de Borja, & 4 à 500 lieues plus loin en descendant le Fleuve, une pierre, un simple caillou est aussi rare qu'un Diamant. Les Sauvages de cette Région n'en ont pas même l'idée. C'est un spectacle divertissant que l'admiration de ceux qui vont à Borja, lorsqu'ils en rencontrent pour la premiere fois. Ils s'empressent de les ramasser; ils s'en chargent comme d'une Marchandise précieuse, & ne commencent à les mépriser que lorsqu'ils les voient si communes.

Situation de l'Auteur à Borja.

M. de la Condamine étoit attendu à Borja par le Pere Magnin, Missionnaire Jésuite. Après avoir observé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de quatre degrés 28 minutes du Sud, il partit le 14 de Juillet avec ce Pere, pour la Laguna. Le 15, ils laisserent au Nord, l'embouchure du Mocona, qui descend du Volcan de Sangay, dont les cendres, traversant les Provinces de Macas & de Quito, volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin, & du même côté, ils rencontrerent les trois bouches de la Riviere de Pastaca, si débordée alors, qu'ils ne purent mesurer la vraie largeur de sa principale bouche; mais ils l'estimerent de 400 toises, & presqu'aussi large que le Marañon (52).

Volcan de Sangay.

(51) Voïez, ci-dessus, les remarques de M. d'Ulloa, dans la Description du Gouvernement de Maynas.

(52) L'observation du Soleil, à son coucher & à son lever, donna, comme à Quito, des déclinaisons de la Boussole, de huit degrés & demi du Nord à l'Est. De deux Amplitudes, ainsi observées consécutivement le soir & le matin, on peut conclure la déclinaison de l'Aiguille aimantée, sans

Voïages sur le Marañon.

M. de la Condamine.

1743.

M. de la Condamine est attendu à la Laguna par Dom Pedro Maldonado.

Le 19, ils arriverent à la Laguna, où M. de la Condamine étoit attendu depuis six semaines par Dom Pedro Maldonado, Gouverneur de la Province d'Esmeraldas, qui s'étoit déterminé, comme lui, à prendre la route de la Riviere des Amazones pour repasser en Europe : mais aïant suivi le second des trois chemins qui conduisent de Quito à Jaen, il étoit arrivé le premier au rendez-vous (53). La Laguna est une grosse Bourgade, de plus de mille Indiens, rassemblés de diverses Nations. C'est la principale de toutes les Missions de Maynas. Elle est située dans un terrein sec & élevé (54), situation rare dans ce Païs, & sur le bord d'un grand Lac, cinq lieues au-dessus de l'embouchure du Guallaga, qui a sa source, comme le Marañon, dans les Montagnes à l'Est de Lima. Ce fut par cette Riviere, que Pedro d'Orsoa descendit dans l'Amazone. La mémoire de son Expédition, & celle des évenemens qui causerent sa perte, se conservent encore à Lamas, petit Bourg voisin du Port où il s'embarqua. L'Académicien donne environ 250 toises de largeur à l'embouchure du Guallaga.

Forme des Canots sur lesquels ils partirent.

Il partit de la Laguna, le 23, avec M. Maldonado, dans deux Canots de 42 à 44 piés de long, sur trois seulement de large, & formés chacun d'un seul tronc d'arbre. Les Rameurs y sont placés depuis la proue jusques vers le milieu. Le Voïageur est à la poupe avec son Equipage, à l'abri de la pluie sous un toît long, d'un tissu de feuilles de Palmiers entrelassées, que les Indiens composent avec assez d'art. C'est une espece de berceau, interrompu & coupé au milieu de l'espace, pour donner du jour au Canot & pour en faire l'entrée. Un toît volant, de même matiere, & qui glisse sur le toît fixe, sert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois de porte & de fenêtre. La résolution des deux Voïageurs associés étoit de marcher nuit & jour, pour atteindre, s'il étoit possible, les Brigantins, ou grands Canots, que les Missionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs provisions. Les Indiens ramoient le jour ; & deux seulement faisoient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la pouppe, pour contenir le Canot dans le fil du courant.

M. de la Condamine fait remarquer qu'en s'engageant à lever la Carte du cours de l'Amazone, il s'étoit ménagé une ressource contre l'inaction, dans un voïage que le défaut de variété, dans les objets même les plus nouveaux, auroit pû rendre fort ennuïeux. » J'avois besoin, dit-il, d'une » attention continuelle pour observer, la Boussole & la montre à la » main, les changemens de direction dans le cours du Fleuve & le tems » que nous mettions d'un détour à l'autre ; pour examiner les différentes » largeurs

connoître celle du Soleil ; il suffit d'avoir égard au changement de celle-ci, dans l'intervalle des deux observations, s'il est assez considérable pour être apperçu avec la Boussole, *ibid.* p. 59.

(53) M. Maldonado avoit fait en route, avec la Boussole, & un Gnomon portatif, les Observations nécessaires pour décrire le cours du Pastaca ; & M. de la Condamine lui en avoit donné les moïens. Un Billet qu'il avoit laissé à un Arbre, en passant, le 1 de Juin, avoit instruit M. de la Condamine de sa marche, comme ils en étoient convenus.

(54) Plusieurs observations, que M. de la Condamine y fit par le Soleil & par les Etoiles, lui firent déterminer la Latitude à 5 degrés 14 minutes. *Ibid.* p. 62.

» largeurs de son lit & celles des embouchures des Rivieres qu'il reçoit, » l'angle que celles-ci forment en y entrant, la rencontre des Iles & » leur longueur, & surtout pour mesurer par diverses méthodes, la vî- » tesse du courant & celle du Canot, tantôt à terre, tantôt sur le Canot » même. Tous mes momens étoient remplis. Souvent j'ai sondé & me- » suré géométriquement la largeur du Fleuve & celle des Rivieres qui » viennent s'y joindre, j'ai pris la hauteur méridienne du Soleil presque » tous les jours, & j'ai observé souvent son amplitude à son lever & à » son coucher. Dans tous les lieux où j'ai séjourné, j'ai monté le Baro- » metre, &c. (55).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Sauvages Yaméos.

Le 25 il laissa au Nord la Riviere du Tigre, qu'il juge plus grande que le Fleuve d'Asie du même nom; & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Mission de Sauvages, récemment sortis des Bois & nommés Yaméos. Leur Langue est d'une difficulté inexprimable, & leur maniere de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font sonner presqu'aucune voïelle. Une partie de leurs mots ne pourroient être écrits, même imparfaitement, sans y emploïer moins de 9 ou 10 syllabes; & ces mots, prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* signifie, dans leur Langue, le nombre de trois. Leur Arithmétique ne va pas plus loin; c'est-à-dire qu'ils ne savent point compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples sont d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes, qui sont leur arme ordinaire de chasse, auxquelles ils ajustent de petites fleches de bois de Palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourlet de cotton, qui remplit exactement le vuide du tuïau. Ils les lancent, du seul souffle, à 30 & 40 pas, & rarement ils manquent leur coup. Un instrument si simple supplée avantageusement, dans toute cette Contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites Fleches est trempée dans un poison si actif, que lorsqu'il est récent, il tue en moins d'une minute l'Animal à qui la fleche a tiré du sang; & sans danger pour ceux qui en mangent la chair, parcequ'il n'agit point s'il n'est mêlé directement avec le sang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces fleches, l'Académicien rencontroit la pointe du trait sous la dent. Le contrepoison pour les Hommes qui en sont blessés est le sel, & plus surement le sucre (56) pris intérieurement.

Difficultés de leur Langue.

Leurs armes de chasse.

Fleches empoisonnées.

Riviere d'Ucayale.

Le 26, Messieurs de la Condamine & Maldonado rencontrerent, du côté du Sud, l'embouchure de l'Ucayale, une des plus grandes Rivieres qui grossissent le Marañon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux est le tronc principal, non-seulement parcequ'à leur rencontre mutuelle l'Ucayale se détourne moins, est plus large que le Fleuve dont il prend le nom: mais encore parcequ'il tire ses sources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même plusieurs grandes Rivieres. La question ne peut être entierement décidée que lorsqu'il sera mieux connu. Mais les Missions établies sur ses bords furent abandonnées en 1695, après le soulevement

(55) *Ibid.* pp. 64 & 65.
(56) Voïez, plus bas, les expériences faites à Cayenne, avec ce poison.

Voïages sur le Marañon.

M. de la Condamine, 1743.

des Cunivos & des Piros, qui massacrerent leurs Missionnaires. Au-dessous de l'Ucayale, la largeur du Marañon croît sensiblement, & le nombre de ses Iles augmente.

Nation des Omaguas, & son origine.

Le 27, les deux Voïageurs aborderent à la Mission de Saint Joachim, composée de plusieurs Nations Indiennes, surtout de celle des Omaguas, Nation autrefois puissante, qui peuploit les Iles & les bords du Fleuve, dans l'espace d'environ 200 lieues au dessous de l'embouchure du Napo. On les croit descendus du nouveau Roïaume de Grenade, par quelqu'une des Rivieres qui y prennent leur source, pour fuir la domination des Espagnols dans les premiers tems de la Conquête. Une autre Nation, qui se nomme de même, & qui habite vers la source d'une de ces Rivieres, l'usage des vêtemens établi chez les seuls Omaguas parmi tous les Indiens qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du Baptême, & quelques Traditions défigurées, confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avoient été convertis tous à la foi Chrétienne vers la fin du dernier siecle, & l'on comptoit alors, dans leur Païs, trente Villages marqués de leur nom sur la Carte du Pere Fritz; mais, effraïés par les incursions de quelques Brigands du Para, qui venoient les enlever pour les faire Esclaves, ils se sont dispersés dans les Bois & dans les Missions Espagnoles & Portugaises. Leur nom d'Omaguas, comme celui de *Camberas*, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Brasilienne, signifie *tête platte*. En effet, ils ont le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des Enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait ressembler, disent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport à celle du Pérou, ni à celle du Bresil, qu'on parle, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de leur Païs, le long de la Riviere des Amazones. Ces Peuples font un grand usage de deux sortes de Plantes, l'une que les Espagnols nomment *Floripondio*, dont la fleur a la figure d'une cloche renversée, & qui a été décrite par le P. Feuillée; l'autre qui se nomme en Langue du Païs, *Curupa*; toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivresse de 24 heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges visions. La Curupa se prend en poudre, comme nous prenons le Tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas se servent d'un tuïau de roseau, terminé en fourche, & de la figure d'un Y grec, dont ils inserent chaque branche dans une des narines. Cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire diverses grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers ustensiles, d'une résine fort élastique, commune sur les bords du Marañon (53), & qui reçoit toute sorte de formes, dans sa fraîcheur, entr'autres celle de Pompes ou de Seringues, qui n'ont pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une Poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau; & pressées, lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des Seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs Assemblées, le Maître de la Maison ne manque

Signification de leur nom.

Plante qui leur procure des visions.

Leurs Seringues.

(56) Voïez les Mémoires de l'Académie des Sciences. 1751.

point d'en présenter une à chacun des Assistans; & son usage précede, toujours, les repas de cérémonie (57).

Voïages sur le Marañon.

M. de la Condamine. 1743.

En partant de Saint Joachim, les Voïageurs reglerent leur marche pour arriver à l'embouchure du Napo la nuit du 3 d'Août, dans le dessein d'y observer une émersion du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avoit, depuis son départ, aucun point déterminé en longitude pour corriger ses distances estimées d'Est à Ouest. D'ailleurs les Voïages d'Orellana, de Texeira, & du Pere d'Acuña, qui ont rendu le Napo célébre, & la prétention des Portugais sur le Domaine des bords de l'Amazone depuis son embouchure jusqu'au Napo, rendoient ce point important à fixer. L'observation se fit heureusement malgré les obstacles, avec une Lunette de 18 piés, qui n'avoit pas coûté peu de peine à transporter dans une si longue route. L'Académicien aïant d'abord observé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Ile vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés 24 minutes de latitude australe. Il jugea la largeur totale du Marañon, de 900 toises au-dessous de l'Ile, n'en aïant pû mesurer qu'un bras géometriquement; & celle du Napo, de 600 toises au-dessus des Iles qui partagent ses bouches. L'émersion du premier Satellite fut observée avec le même succès (58), & la longitude de ce point déterminée.

Observations astronomiques à l'embouchure du Napo.

Le lendemain, premier jour d'Août, on se remit sur le Fleuve, jusqu'à *Pevas*, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo. C'est la derniere des Missions Espagnoles sur le Marañon. Elles s'étendoient à plus de 200 lieues au-delà; mais en 1710 les Portugais se sont mis en possession de la plus grande partie de cette Contrée. Les Nations Sauvages, voisines des bords du Napo, n'aïant jamais été subjuguées par les Espagnols, quelques-unes ont massacré, en divers tems, les Gouverneurs & les Missionnaires qui avoient tenté de les réduire. Cependant les Jésuites de Quito ont renouvellé d'anciens Etablissemens, & formé depuis une cinquantaine d'années, sur cette Riviere, de nouvelles Missions, aujourd'hui très florissantes. Le nom de Pevas est tout-à-la-fois celui d'une Bourgade, & d'une Nation Indienne qui fait partie de ses Habitans; mais on y a rassemblé des Indiens de différentes Nations, dont chacune parle une Langue différente; ce qui est assez otdinaire dans toutes ces Colonies, où quelquefois la même Langue n'est entendue que de deux ou trois Familles, reste miserable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'Antropophages sur les bords du Marañon; mais il en reste encore dans les terres, surtout vers le Nord; & M. de la Condamine nous assure qu'en remontant l'Yu-

Pevas, derniere mission Espagnole sur le Marañon.

(57) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1745.

(58) Après avoir observé l'émersion, l'Académicien prit aussi-tôt la hauteur des deux Etoiles, pour en conclure l'heure. Les intervalles de tems entre l'émersion, l'observation du Satellite & celle des hauteurs d'Etoiles furent mesurés avec une bonne montre; ce qui dispensa de monter & de regler une Pendule. Par le calcul, la différence de Méridiens, entre Paris & l'embouchure du Napo, fut trouvée de quatre heures trois quarts; détermination qui sera plus exacte quand on aura l'heure de l'observation actuelle, en quelque lieu dont la position en Longitude soit connue, & où cette émersion ait été visible. p. 82.

Bizarres usages.

pura, on trouve encore des Indiens qui mangent leurs Prisonniers.

Entre les bizarres usages de ces Nations, dans leurs Festins, leurs danses, leurs instrumens, leurs armes, leurs ustensiles de chasse & de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'Animaux & de Poissons passés dans leurs narines & leurs levres, leurs joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'Oiseaux de toutes couleurs, on est particulierement surpris dans quelques-unes, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paroisse diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diametre, & ce spectacle est commun. Tout l'art consiste à insérer d'abord, dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros, à mesure que l'ouverture s'aggrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Indiens est de remplir le trou, d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur sert de Pendant d'oreille.

Saint Paul, premiere Place Portugaise.

On compte six ou sept journées, de Pevas, derniere des Missions Espagnoles qui sont à la charge des Jésuites, jusqu'à *Saint Paul*, premiere des Missions Portugaises desservies par des Carmes. Dans cet intervalle, les bords du Fleuve n'offrent aucune Habitation. Là commencent de grandes Iles, anciennement habitées par les Omaguas; & le lit du Fleuve s'y élargit si considérablement, qu'un seul de ses bras a quelquefois 8 à 900 toises. Cette grande étendue donnant beaucoup de prise au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont souvent submergé des Canots. Les deux Voïageurs en essuïerent une, contre laquelle ils ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit Ruisseau; c'est le seul Port en pareil cas. Aussi s'éloigne-t'on rarement des bords du Fleuve. Il est dangereux aussi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation est la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le sable ou le limon, proche du rivage, & cachés sous l'eau. En suivant de trop près les bords, on est menacé aussi de la chûte subite de quelque arbre, ou par caducité, ou parceque le terrein qui le soutenoit, s'abîme tout-d'un-coup, après avoir été longtems miné par les eaux. Quant à ceux qui sont entraînés au courant, comme on les apperçoit de loin, il est aisé de s'en garantir.

Dangers de la navigation du Fleuve.

Quoiqu'il n'y ait à présent, sur les bords du Marañon, aucune Nation Ennemie des Européens, il se trouve encore des lieux où il seroit dangereux de passer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Espagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, aïant entrepris de descendre la Riviere, fut surpris & massacré par des Sauvages de l'intérieur des Terres, qui le rencontrerent sur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobbée.

Le Missionnaire de Saint Paul fournit aux deux Voïageurs, un nouveau Canot, équipé de quatorze Rameurs, avec un Patron pour les commander, & un Guide Portugais dans un autre petit Canot. Au lieu de Maisons & d'Eglises de roseaux, on commence à voir, dans cette Mission, des Chapelles & des Presbyteres de maçonnerie, de terre & de

Voïages sur le Marañon.

M. de la Condamine. 1743.

brique, & des murailles proprement blanchies. Il parut encore plus surprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces Déserts, des chemises de toile de Bretagne à toutes les Femmes Indiennes, des coffres avec des serrures & des clés de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des cizeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Indiens se procurent tous les ans au Para, dans les Voïages qu'ils y font pour y porter le Cacao, qu'ils recueillent sans culture sur le bord du Fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance, qui fait distinguer, au premier coup d'œil, les Missions Portugaises des Missions Castillanes du haut Marañon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité où l'éloignement les met de se fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parcequ'elles en sont plus séparées par la Cordilliere, qu'elles ne le seroient par une Mer de mille lieues.

Canots des Indiens Portugais.

Les Canots des Indiens soumis aux Portugais sont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Indiens Espagnols. Le tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la carene. Il est fendu, premierement, & creusé avec le fer. On l'ouvre ensuite, par le moïen du feu, pour augmenter sa largeur : mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du Bâtiment. Le Gouvernail est placé de maniere, que son jeu n'embarrasse point la Cabane, qui est ménagée à la pouppe. On les honore du nom de Brigantins. Quelques-uns ont soixante piés de long, sur sept de large, & trois & demi de profondeur ; & portent jusqu'à 40 Rameurs. La plûpart ont deux mâts, & vont à la voile ; ce qui est d'une grande commodité pour remonter le Fleuve à la faveur du vent d'Est, qui y regne depuis le mois d'Octobre jusques vers le mois de Mai.

Coari, & autres Colonies Portugaises.

Cinq jours & cinq nuits de navigation rendirent les deux Voïageurs, de Saint Paul à *Coari*, sans y comprendre environ deux jours qu'ils passerent dans les Missions intermédiaires d'Yviratuha, Trapuatuha, Paraguari & Tefé. Coari est la derniere des six Missions des Carmes Portugais, dont les cinq premieres sont formées des débris de l'ancienne Mission du Pere Fritz, & composées d'un mêlange de diverses Nations, la plûpart transplantées. Elles sont situées, toutes six, sur la rive méridionale du Fleuve, où les terres sont plus hautes & par conséquent à l'abri des inondations. Entre Saint Paul & Coari, on rencontre plusieurs belles Rivieres, qui viennent se perdre dans celle des Amazones, toutes assez grandes pour ne pouvoir être remontées, de leur embouchure, que par une navigation de plusieurs mois. Divers Indiens rapportent qu'ils ont vu, sur celle de Coari, dans le haut des terres, un Païs découvert, des mouches à miel, & quantité de Bêtes à cornes ; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les sources de cette Riviere arrosent des Païs fort différens du leur, voisins sans doute des Colonies Espagnoles du haut Pérou, où l'on sait que les Bestiaux se sont fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit aussi, du côté du Nord, d'autres grandes Rivieres, dont on a donné les noms dans la Description générale de son

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

cours. C'est dans ces quartiers qu'étoit situé un Village Indien, où Texeira, remontant le Fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens Habitans, quelques bijoux d'un or qui fut essaïé à Quito, & jugé de 23 Carats. Il en donna le nom de Village d'or à ce lieu; & dans son retour, le 26 d'Août 1639, il y planta une borne & en prit possession pour la Couronne de Portugal, par un Acte qui se conserve dans les Archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet Acte, signé de tous les Officiers du Détachement, porte que ce fut sur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la Riviere d'or. Le P. d'Acuña & le P. Fritz confirment la réalité des richesses du Païs, & du commerce de l'or qui s'y faisoit entre les Indiens, surtout avec la Nation des *Manaves* ou *Manaous*, qui venoient à la rive Septentrionale de l'Amazone; & tous ces lieux sont placés sur la Carte du Pere Fritz. Cependant le Fleuve, le Lac, la Mine, la Borne & le Village d'or, attestés par la déposition de tant de Témoins, tout a disparu; & sur les lieux mêmes, on en a perdu jusqu'à la mémoire.

M. de la Condamine observe que dès le tems du Pere Fritz, c'est-à-dire cinquante ans après le Pere d'Acuña, les Portugais, oubliant le titre sur lequel ils fondent leur prétention, soutenoient déja que la borne, plantée par Texeira, étoit située plus haut que la Province d'Omaguas; & que dans le même tems, le Pere Fritz, Missionnaire Espagnol, donnant dans une autre extrêmité, prétendoit qu'elle n'avoit été posée qu'aux environs de la Riviere de Cuchivara, c'est-à-dire plus de 200 lieues plus bas. L'Académicien, reproche de l'exagération aux deux Parties, & juge qu'à l'égard de la borne plantée dans le Village d'or, si l'on examine bien le Canton où est située la quatrieme Mission Portugaise, en descendant, nommée *Paraguari*, sur le bord méridional de l'Amazone, quelques lieues au-dessus de l'embouchure du Tefé, à 3 degrés 20 minutes de Latitude australe par sa propre observation, on trouvera qu'il réunit tous les caracteres qui désignent la situation de ce fameux Village, dans l'Acte de Texeira & dans la Relation du Pere d'Acuña. Il confirme son opinion par divers Eclaircissemens (59).

Eclaircissement sur les Amazones de l'Amérique Méridionale.

Dans le cours de sa navigation, il n'avoit pas cessé de demander aux Indiens des diverses Nations, s'ils avoient quelque connoissance de ces Femmes belliqueuses, dont le Fleuve a tiré son nom parmi les Européens, & s'il étoit vrai, comme le P. d'Acuña le rapporte avec confiance, qu'elles vécussent éloignées des Hommes, avec lesquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien observe que cette tradition est universellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazone dans l'intérieur des Terres & les Côtes de l'Océan jusqu'à Cayenne, dans une étendue de 12 à 1500 lieues de Païs; que plusieurs de ces Nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même Canton, pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms, par lesquels ils les désignent dans les différentes Langues, signifient *Femmes sans mari*, *Femmes excellentes*, &c; qu'il étoit question d'Amazones dans ces Contrées,

(59) *Ibid.* pp. 101 & 126.

Voïages sur le Marañon.

M. de la Condamine. 1743.

avant que les Espagnols y eussent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inspira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait descendu ce Fleuve. Il cite les anciens Historiens & Voïageurs de diverses Nations, antérieurs au P. d'Acuña, qui disoit, comme on l'a vu, en 1641, que les preuves en faveur de l'existence des Amazones sur le bord de cette Riviere *étoient telles, que ce seroit manquer tout-à-fait à la foi humaine, que de les rejetter.* Il rapporte des témoignages plus récens, auxquels il joint ceux que lui & Dom Pedro Maldonado, son compagnon de Voïage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que si jamais il a pû exister une Societé de Femmes indépendantes, & sans un commerce habituel avec les Hommes, cela est surtout possible parmi les Nations Sauvages de l'Amérique, où les Maris réduisent leurs Femmes à la condition d'Esclaves & de Bêtes de somme. Enfin il paroît persuadé, par la variété des témoignages non-concertés, qu'il y a eu des Amazones Amériquaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'existent plus (60).

Il partit de Coari, le 20 d'Août, avec un nouveau Canot & de nouveaux Guides. La Langue du Pérou, qui étoit familiere à M. Maldonado, & dont l'Académicien avoit aussi quelque teinture, leur avoit servi à se faire entendre dans toutes les Missions Espagnoles, où l'on s'est efforcé d'en faire une Langue générale. A Saint Paul, ils avoient eu des Interpretes Portugais, qui parloient la Langue du Bresil, introduite aussi dans les Missions Portugaises; mais n'en aïant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire arriver avant le départ du grand Canot du Missionnaire, pour le Para, ils se virent parmi des Indiens avec lesquels ils ne pouvoient converser que par signes, ou à l'aide d'un court vocabulaire, que M. de la Condamine avoit fait de diverses questions dans leur Langue, mais qui malheureusement ne contenoit pas les réponses. Ces Peuples connoissent plusieurs Etoiles fixes, & donnent des noms d'Animaux à diverses constellations. Ils appellent les Hyades, ou la tête du Taureau, d'un nom qui signifie aujourd'hui, dans le Païs, mâchoire de Bœuf; parceque depuis qu'on a transporté des Bœufs en Amérique, les Brasiliens, comme les Naturels du Pérou, ont appliqué à ces Animaux le nom qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle à l'Elan, le plus grand des Quadrupedes qu'ils connussent avant l'arrivée des Européens.

Les Indiens ont quelque connoissance de l'Astronomie.

Le second jour après avoir quitté Coari, on laissa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la premiere; & le jour suivant, on rencontra, du côté du Sud, les bouches de la Riviere, nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchivara*, du nom d'un Village voisin. Elle n'est pas inférieure aux plus grandes, de celles qui grossissent le Marañon. Sept ou huit lieues au-dessous, M. de la Condamine voïant le Fleuve sans Iles & large de 1000 à 1200 toises, y jetta la sonde, qui ne lui fit pas trouver fond à 103 brasses.

Extrême profondeur du Fleuve.

Rio Negro, ou la Riviere noire, dans lequel il entra le 23, est, dit-

(60) Pour conclusion, il renvoie à l'Apologie du premier Tome du Théâtre critique du P. Feijo, par le P. Sarmiento.

VOÏAGES MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Rio Negro, & son Fort Portugais.

il, une autre Mer d'eau douce, que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du Pere Fritz & celle de Delisle, qui font courir cette Riviere du Nord au Sud, il établit sur le témoignage de ses propres yeux, qu'elle vient de l'Ouest, & qu'elle court à l'Est, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où elle entre si parallelement, que sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer Riviere noire, on la prendroit pour un bras de ce Fleuve, séparé par une Ile. Il la remonta deux lieues, jusqu'au Fort que les Portugais y ont bâti sur le bord Septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de 1203 toises, & dont la Latitude, qu'il ne manqua point d'observer, est 3 degrés neuf minutes Sud. C'est le premier Etablissement Portugais qu'on trouve au Nord, en descendant l'Amazone. Sa Riviere est fréquentée depuis plus d'un siecle, par cette Nation, qui y fait un grand commerce d'Esclaves.

Camp volant pour le Commerce des Esclaves.

Un Détachement de la Garnison du Para, campé continuellement sur ses bords, tient en respect les Nations Indiennes qui les habitent, pour favoriser le commerce des Esclaves, dans les bornes prescrites par les Loix de Portugal; & chaque année ce Camp volant, à qui l'on donne le nom de *Trouppe de rachat*, pénetre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio Negro est peuplée de Missions Portugaises, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois semaines dans cette Riviere, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, parcequ'elle forme un grand nombre d'Iles & de Lacs. Le terrein, dans tout cet espace, est élevé sur ses bords. Les Bois y sont moins fourrés, & le Païs est tout différent des bords de l'Amazone.

Communication trouvée entre l'Orinoque & le Marañon.

M. de la Condamine trouva, au Fort de Rio Negro, des preuves de la communication de l'Orinoque avec cette Riviere, & par conséquent avec l'Amazone, sur lesquelles il se croit dispensé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait, en 1744, par un Voïage sur lequel il ne peut rester aucun doute (61). C'est dans la grande Ile, formée par l'Amazone & l'Orinoque, auxquels Rio Negro sert de lien, qu'on a longtems cherché le Lac doré de *Parimé*, & la Ville de *Manoa del Dorado*. M. de la Condamine trouve la source de cette *erreur*, si c'en est une (62), dans quelques ressemblances de noms, qui ont fait transformer en Ville dont les murs étoient couverts de plaques d'or, le Village des *Manaous*, cette même Nation dont on a parlé. L'Histoire des Découvertes du Nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces Métamorphoses. Mais la préoccupation, observe l'Académicien, étoit encore si forte en 1740, qu'un Voïageur, nommé Nicolas *Hortsman* (63), natif de Hildesheim, espérant découvrir le Lac doré & la Ville aux Toits d'or, remonta la Riviere d'Essequebé, dont l'embouchure est dans l'Ocean, entre la Riviere de

Manoa del Dorado, Ville fabuleuse.

(61) Celui du Supérieur des Jésuites des Missions Espagnoles des bords de l'Orinoque, qui vint de ce Fleuve au Fort de Rio Negro. *Voïez*, ci-dessus, la Description du Gouvernement de Maynas. M. de la Condamine a tracé en points, dans sa Carte de l'Amazone, le cours du Rio Negro, selon la Carte du P. Samuel Fritz.

(62) Voïez, ci-dessous, la Relation de Sir Walter Raleigh.

(63) M. de la Condamine possede un Extrait du Journal de ce Voïageur, & une Carte de sa route, faite de sa main.

Surinam

Surinam & l'Orinoque. Après avoir traversé des Lacs & de vastes Campagnes, traînant ou portant son Canot avec des peines incroïables, & sans avoir rien trouvé qui ressemblât à ce qu'il cherchoit, il parvint au bord d'une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il descendit dans Rio Negro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de Riviere Blanche; les Hollandois, celui d'Essequebé, & celui de Parimé, sans doute parcequ'ils ont cru qu'elle conduisoit au Lac de ce nom. On croira, si l'on veut, qu'il étoit un de ceux que Hortsman traversa, mais il leur trouva si peu de rapport à l'idée qu'il s'étoit faite du Lac doré, qu'il étoit très éloigné lui-même d'applaudir à cette conjecture.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Rio Madera.

A peu de distance de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre, du côté du Sud, celle d'une autre Riviere, qui n'est pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée Rio de Madera, ou Riviere du Bois, apparemment parcequ'elle charie quantité d'arbres dans ses débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de son cours, en assurant qu'ils la remonterent, en 1741, jusqu'aux environs de Santa Cruz de la Sierra, Ville Episcopale du haut Pérou, située à 17 degrés & demi de Latitude Australe. Cette Riviere porte le nom de Manure dans sa partie supérieure, où sont les Missions des Moxes (64), dont les Jésuites ont donné une Carte en 1713 (65). Mais sa source la plus éloignée est voisine du Potosi, & par conséquent de celle du Pilcomayo, qui va se jetter dans le grand Fleuve de la Plata.

Extrême étendue de son cours.

L'Amazone, au-dessous du Rio Negro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorsqu'elle forme des Iles, elle a jusqu'à deux & trois lieues; & dans le tems des inondations, elle n'a plus de limites. C'est ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de Riviere des Amazones; tandis que plus haut ils ne la connoissent que sous celui de Rio de *Solimoës*, Riviere des Poisons, qu'ils lui ont donné, vraisemblablement, parceque les fleches empoisonnées sont la principale arme de ses Habitans.

Fort de Pauxis.

Le flux de la Mer s'y fait sentir.

Le 28, M. de la Condamine, aïant laissé à gauche la Riviere de Jamundas, que le P. d'Acuña nomme Cunuris, prit terre un peu au-dessous, du même côté, au pié du Fort Portugais de *Pauxis*, où le lit du Fleuve est resserré dans un Détroit de 905 toises. Le flux & le reflux de la Mer se font sentir jusqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme sur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien mesura proche du Para, n'étant gueres que de dix piés & demi dans les grandes Marées, il conclut que le Fleuve, depuis Pauxis jusqu'à la Mer, c'est-à-dire sur plus de deux cens lieues de cours, ou sur trois cens soixante, selon le Pere d'Acuña, ne doit avoir qu'environ dix piés & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du Mercure, que l'Académicien trouva, au Fort de Pauxis, 14 toises au-dessus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para au bord de la Mer. Il fait là-dessus d'utiles réflexions.

(64) Voïez la Description du Pérou, en divers endroits.
(65) Elle est dans le Tome XII des Lettres édifiantes & curieuses.

VOIAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Réflexions sur ces Marées.

» On conçoit bien, dit-il, que le flux qui arrive au Cap du Nord, » à l'embouchure de la Riviere des Amazones, ne peut parvenir au Dé- » troit de Pauxis, c'est-à-dire, si loin de la Mer, qu'en plusieurs jours, » au lieu de cinq ou six heures, qui est le tems ordinaire que la Mer » emploie à remonter. En effet, depuis la Côte jusqu'à Pauxis, il y a » une vingtaine de Parages, qui désignent pour ainsi dire les journées de » la Marée en remontant le Fleuve. Dans tous ces endroits, l'effet de la » haute Mer se manifeste à la même heure que sur la Côte; & si l'on » suppose que ces différens Parages soient éloignés l'un de l'autre d'en- » viron douze lieues, le même effet des Marées se fera remarquer dans » leurs intervalles à toutes les heures intermédiaires; savoir, dans la sup- » position des douze lieues, une heure plus tard de lieue en lieue, en » s'éloignant de la Mer. Il en est de même du reflux, aux heures correspon- » dantes. Au reste, tous ces mouvemens alternatifs, chacun en son lieu, » sont sujets aux retardemens journaliers, comme sur les Côtes. Cette » espece de marche des Marées, par ondulations, a vrai-semblablement » lieu en pleine Mer, & doit retarder de plus en plus, depuis le point où » commence le refoulement des eaux, jusques sur les Côtes. La proportion » dans laquelle décroît la vîtesse des Marées en remontant dans le Fleu- » ve; deux courans opposés qu'on remarque dans le tems du flux, l'un » à la surface de l'eau, l'autre à quelque profondeur; deux autres, dont » l'un remonte le long des bords du Fleuve & s'accélere, tandis que » l'autre, au milieu du lit de la Riviere, descend & retarde; enfin deux » autres encore, opposés aussi, qui se rencontrent souvent, proche de » la Mer, dans des Canaux naturels de traverse, où le flux entre à la » fois par deux côtés opposés; tous ces faits, dont j'ignore que plusieurs » aient été observés, leurs différentes combinaisons, divers autres acci- » dens des Marées, sans doute plus fréquens & plus variés qu'ailleurs, » dans un Fleuve où elles remontent vraisemblablement à une plus gran- » de distance de la Mer qu'en aucun autre endroit du Monde connu, » donneroient lieu à des remarques également curieuses & nouvelles.

Riviere & Fort de Topayos.

Mais pour s'élever au-dessus des conjectures, il faudroit une suite d'Ob- servations exactes; ce qui demanderoit un long séjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenoit point à l'impatience où M. de la Conda- mine étoit de revoir sa Patrie. Il se rendit, en seize heures, de Pauxis à *Topayos*, autre Forteresse Portugaise à l'entrée de la Riviere de même nom, qui en est une du premier ordre. Elle descend des Mines du Bre- sil, en traversant des Païs inconnus, mais habités par des Nations sau- vages & guerrieres, que les Missionnaires Jésuites s'efforcent d'apprivoi- ser. Des débris du Bourg de Tupinambara, autrefois situé dans une gran- de Ile, à l'embouchure de la Riviere de Madera, s'est formé celui de Topayos, dont les Habitans sont presque l'unique reste de la vaillante Nation des *Tupinambas*, ou Topinamboux, dominante il y a deux sie- cles dans le Bresil, où ils ont laissé leur Langue. On a vû leur Histoire & leurs différentes transmigrations dans la Relation du P. d'Acuña. C'est

Pierres des Amazones.

chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes, connues sous le nom de Pierres des Amazones,

dont on ignore l'origine, & qui ont été long-tems recherchées pour la vertu qu'on leur attribuoit de guérir de la pierre, de la colique néphrétique & de l'épilepsie. Elles ne different, ni en dureté, ni en couleur, du Jade Oriental; elles résistent à la Lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens Habitans du Païs ont pû les tailler, & leur donner diverses figures d'Animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Physiciens, qu'elles n'étoient que du limon de la Riviere, auquel on donnoit aisément une forme, & qui ne devoit ensuite son extrême dureté qu'à l'air. Mais quand une supposition si peu vraisemblable n'auroit pas été démentie par des essais, il resteroit le même embarras pour ces Emeraudes arrondies, polies, & percées, dont on a parlé dans l'article des anciens Monumens du Pérou. M. de la Condamine observe que les Pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parceque les Indiens, qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parcequ'on en a fait passer un fort grand nombre en Europe.

Le 4 Septembre, les deux Voïageurs commencerent à découvrir des Montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'étoit un spectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois, depuis le Pongo, sans voir le moindre côteau. Ce qu'ils appercevoient étoit les Collines antérieures d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, & dont les sommets font les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord forment les Rivieres de la Côte de Caïenne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, viennent se perdre dans l'Amazone. C'est dans ces Montagnes, suivant la tradition du Païs, que se sont retirées les Amazones d'Orellana : mais une autre tradition, qu'on prétend mieux prouvée, quoiqu'aussi mal éclaircie, assure qu'elles abondent en Mines de divers Métaux.

Montagnes riches en Métaux, où l'on suppose que les Amazones se sont retirées.

Le 5 au soir, la variation de l'aiguille, observée au Soleil couchant, étoit de cinq degrés & demi du Nord à l'Est. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avoit poussé sur le bord du Fleuve, aïant servi de théâtre pour cette Observation, M. de la Condamine, surpris de sa grandeur, eut la curiosité de le mesurer. Quoique desseché, & dépouillé même de son écorce, sa circonférence étoit de 24 piés, & sa longueur de 84 entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté sont les Bois des bords de l'Amazone, & de plusieurs autres Rivieres qu'elle reçoit. Le 6, à l'entrée de la nuit, les deux Voïageurs laisserent le grand Canal du Fleuve, vis-à-vis du Fort de *Paru*, situé sur le bord Septentrional, & rebâti depuis peu par les Portugais, sur les ruines d'un vieux Fort, où les Hollandois s'étoient établis. Là, pour éviter de traverser le Xingu à son embouchure, où quantité de Canots se sont perdus, ils entrerent de l'Amazone dans le Xingu même, par un Canal naturel de communication : les Iles, qui divisent la bouche de cette Riviere en plusieurs Canaux, ne permettent point de mesurer géométriquement sa largeur; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'est la même Riviere que le P. d'Acuña nomme Paranaïba, & le P. Fritz, dans sa Carte, *Aoripana*; diversité, qui vient de celle

Prodigieuse grandeur des Arbres.

Paru, ancien Fort Hollandois.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Deux Arbres aromatiques, l'un nommé Crabe à Cayenne.

des Langues. Xingu est le nom Indien d'un Village, accompagné d'une Mission sur le bord de la Riviere, à quelques lieues de son embouchure. Elle descend, comme celle de Topayos, des Mines du Bresil; & quoiqu'elle ait un saut à sept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laisse pas d'être navigable en remontant plus de deux mois. Ses rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques (66) dont les fruits sont à peu-près de la grosseur d'une Olive, se rapent comme la noix Muscade, & servent aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *Cravo*; ce qui a fait donner, par les François de Caïenne, le nom de *Crabe* au bois qui porte cette écorce. L'Académicien observe que si les épiceries orientales en laissoient à desirer d'autres, celles-ci seroient plus connues en Europe. Cependant il a su, dans le Païs, qu'elles passoient en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

L'Amazone devient si large, après avoir reçu le Xingu, que d'un bord on ne pourroit voir l'autre, quand les grandes Iles, qui se succedent entr'elles, permettroient à la vue de s'étendre. Il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir, ni Moustiques, ni Maringoins, ni d'autres Moucherons de toute espece, qui font la plus grande incommodité de la Navigation sur ce Fleuve. Leurs piquûres sont si cruelles, que les Indiens mêmes n'y voïagent point sans un Pavillon de toile, pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite, qu'il ne s'en trouve plus; car le bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux, M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la Riviere. Elle tourne au Nord; & le vent d'Est, qui y est presque continuel, doit porter ces Insectes sur la rive Occidentale.

Forteresse de Curupa.

La Forteresse Portugaise de Curupa, où les deux Voïageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandois lorsqu'ils étoient maîtres du Bresil. Elle est peuplée de Portugais, sans autres Indiens que leurs Esclaves. La situation en est agréable, dans un terrein élevé, sur le bord méridional du Fleuve, huit journées au-dessus du Para. Depuis cette Place, où le flux & le reflux deviennent très sensibles, les Canots ne vont plus qu'à la faveur des Marées. La Description de M. d'Ulloa ne nous empêche point de remarquer plus exactement, avec M. de la Condamine, qui parle en témoin oculaire, que, quelques lieues au-dessous du même Fort, un petit bras de l'Amazone, nommé *Tajipuru*, se détache du grand Canal qui tourne au Nord, & que prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Ile de *Joanes*, ou *Marajo*, défigurée dans toutes les Cartes. Delà, il revient au Nord par l'Est, décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque sorte, dans une Mer formée par le concours de plusieurs grandes Rivieres, qu'il rencontre successivement. Les plus considérables, sont premierement *Rio de dos Bocas*, Riviere des deux Bouches, formée de la jonction des deux Rivieres de *Guanapu* & de *Pacajas*, large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les

Rivieres, qui forment une espece de Mer.

(66) Ils se nomment, l'un *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

anciennes Cartes nomment, comme Laet, Riviere du Para; en second lieu la Riviere des Tocantins, plus large encore que la précédente, & qu'il faut plusieurs mois pour remonter, descendant, comme le Topayos & le Xingu, des Mines du Bresil, dont elle apporte quelques fragmens dans son sable; enfin, la Riviere de Muju, que l'Académicien trouva large de 749 toises à deux lieues dans les terres, & sur laquelle il rencontra une Frégate Portugaise qui remontoit à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de Menuiserie, rares & précieux dans d'autres Régions (67).

Situation de la Ville du Para.

C'est sur le bord Oriental du Muju, qu'est située la Ville du Para, immédiatement au-dessus de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre Riviere, appellée Guama. Il n'y a, suivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puisse donner une juste idée de la position de cette Ville, sur le concours d'un si grand nombre de Rivieres. Ses Habitans sont fort éloignés, dit-il, de se croire sur le bord de l'Amazone, dont il est même vrai-semblable qu'il n'y a pas une seule goutte, qui baigne le pié de leurs murailles; à-peu-près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette Riviere communique avec la Seine par le Canal de Briare. On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure Orientale de la Riviere des Amazones.

L'Académicien fut conduit de Curupa au Para, sans être consulté sur la route, entre des Iles, par des Canaux étroits, remplis de détours qui traversent d'une Riviere à l'autre, & par lesquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ses soins se rapportant à dresser sa Carte, il fut obligé de redoubler son attention, pour ne pas perdre le fil de ses routes dans ce Dédale tortueux d'Iles & de Canaux sans nombre.

Arrivée de M. de la Condamine dans cette Ville.

Le 19 de Septembre, c'est-à-dire près de 4 mois après son départ de Cuenca, il arriva heureusement à la vue du Para, que les Portugais nomment le *grand Para*, c'est-à-dire la *grande Riviere* dans la Langue du Bresil. Il prit terre dans une Habitation de la dépendance du Collége des Jésuites, où il fut retenu huit jours par les Supérieurs de cet Ordre, pendant qu'on lui préparoit un logement dans la Ville, en vertu des ordres de S. M. Portugaise adressés à tous ses Gouverneurs. Il y trouva, le 27, une Maison fort commode & richement meublée, avec un Jardin d'où l'on découvroit l'horizon de la Mer, & dans une situation telle qu'il l'avoit desirée pour la commodité de ses Observations. » Nous crûmes, dit-» il, en arrivant au Para, à la sortie des Bois de l'Amazone, nous voir » transportés en Europe. Nous trouvâmes une grande Ville, des rues bien » alignées, des Maisons riantes, la plûpart rebâties depuis trente ans en » pierre & en moîlon, des Eglises magnifiques. Le Commerce direct » des Habitans avec Lisbonne, d'où il leur vient tous les ans une Flotte » marchande, leur donne la facilité de se pourvoir de toutes sortes de » commodités. Ils reçoivent les Marchandises de l'Europe en échange » pour les denrées du Païs, qui sont, outre quelque or en poudre qu'on

Idée de la Ville du Para.

(67) Les Observations de M. de la Condamine sur quelques Animaux des Païs qu'il avoit traversés, sont réservées pour l'Article qui leur convient.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

» apporte de l'intérieur des terres, du côté du Bresil, l'écorce du bois » de crabe, ou de clou, la Salse-pareille, la Vanille, le Sucre, le » Caffé, & surtout le Cacao (67).

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Sa Latitude & sa Longitude.

Jamais la Latitude du Para n'avoit été observée à terre, & l'on assura M. de la Condamine, à son arrivée, qu'il étoit précisément sous la ligne équinoxiale. Il trouva, par diverses observations, 1 degré 28 minutes du Sud (68). A l'égard de la Longitude, une Eclipse de Lune, qu'il observa le premier de Novembre 1743, & deux immersions du premier Satellite de Jupiter (69) lui firent juger, par le calcul, la différence du Méridien du Para à celui de Paris, d'environ trois heures 24 minutes à l'Occident

Autres Observations.

Entre plusieurs autres Observations, les unes sur la déclinaison & l'inclinaison de l'aiguille, les autres sur les Marées, qui sont assez irrégulieres au Para, la plus importante, & qui avoit un rapport immédiat à la figure de la Terre, objet principal de son Voïage, fut celle de la longueur du Pendule de tems moïen, ou plutôt la différence de longueur de ce Pendule à Quito & au Para (70). Neuf expériences, dont les deux plus éloignées ne donnerent que trois oscillations de différence sur 98740, lui firent trouver qu'en 24 heures de tems moïen, son Pendule à vergé de Métal faisoit, au Para, 31 ou 32 vibrations plus qu'à Quito, & 50 ou 51 plus qu'à Pichincha, 150 toises au-dessus de Quito : d'où il conclut que sous l'Equateur, deux corps, dont l'un peseroit 1600 livres, & l'autre 1000 livres au niveau de la Mer, étant transportés le premier à 1450, le second à 2200 toises de hauteur, perdroient chacun plus d'une livre de leur poids (71).

Il étoit nécessaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone, pour achever la Carte de ce Fleuve, & de suivre même sa rive Septentrionale jusqu'au Cap de Nord, où se termine son cours. Cette raison suffisoit pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvoit passer droit en France. Ainsi, n'aïant pas profité, comme M. Maldonado, de la Flotte Portugaise qui partit pour Lisbonne le 3 de Décembre, il se vit retenu au Para jusqu'à la fin de l'année, moins ce-

(67) *Ibid.* pp. 177 & 178.

(68) La Carte du P. Fritz place cette Ville par un degré du Sud. Celle de Laet ne differe pas sensiblement de M. de la Condamine. Le nouveau Routier Portugais porte 1 degré 40 minutes du Sud.

(69) Des 6 & 29 Décembre de la même année.

(70) L'une de ces deux Villes est au bord de la Mer, l'autre quatorze à quinze cens toises au-dessus de son niveau ; & toutes deux sous la Ligne équinoxiale ; car un degré & demi n'est ici d'aucune conséquence. L'Académicien étoit en état de déterminer cette différence par le moïen d'un Pendule invariable de vingt-huit pouces de long, qui conservoit ses oscillations pendant plus de vingt-quatre heures, & avec lequel il avoit fait un grand nombre d'Observations à Quito, & sur un endroit de la Montagne du Pichincha, qui est élevé de sept cens cinquante toises au-dessus du Sol de Quito, *Ibid.* p. 181.

(71) A peu près comme il devroit arriver, si l'on faisoit les mêmes expériences sous le vingt-deuxieme & le vingt-huitieme parallele, suivant la Table de Newton ; ou vers le vingt & vingt-cinquieme, à juger par la comparaison des Expériences immédiates faites sous l'Equateur & en divers endroits de l'Europe. Au reste, M. de la Condamine avertit que les nombres précédens ne sont qu'approchés. p. 182.

pendant par les vents contraires, qui regnent en cette saison, que par la difficulté de former un Equipage de Rameurs. La petite vérole avoit mis en fuite la plûpart des Indiens. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux Indiens des Missions, nouvellement tirés des Bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis longtems parmi les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espece d'Animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres Hommes; & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de Roucou, de Genipa, & de diverses huiles grasses & épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette derniere conjecture semble confirmée par une autre remarque: c'est que les Esclaves Negres, transportés d'Afrique, & qui ne sont pas dans le même usage, résistent mieux au même mal, que les Naturels du Païs. Un Indien Sauvage, nouvellement sorti des Bois, est ordinairement un Homme mort, lorsqu'il est attaqué de cette maladie. Cependant une heureuse expérience a fait connoître qu'il n'en seroit pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode étoit une fois établie dans les Missions; & la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un Missionnaire Carme, voïant tous ses Indiens mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le secret de l'Inoculation, qui faisoit alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'elle pouvoit rendre, au moins douteuse, une mort qui n'étoit que trop certaine avec les remedes ordinaires. Un raisonnement si simple avoit dû se présenter à tous ceux qui entendoient parler de la nouvelle opération; mais ce Religieux fut le premier, en Amérique, qui eut le courage de la tenter. Il fit insérer la petite vérole à tous les Indiens de la Mission qui n'en avoient pas encore été attaqués; & de ce moment, il n'en perdit plus un seul. Un autre Missionnaire de Rio Negro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authentiques, on s'imagineroit que dans la contagion qui retenoit M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avoient des Esclaves Indiens eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croiroit lui-même, dit-il, s'il n'avoit été témoin du contraire. On n'y pensoit point encore, lorsqu'il partit du Para (72).

Remarque sur la petite Vérole qui fait de fréquens ravages au Para.

Inoculation tentée avec succès, dans les Missions.

(71) *Ibid.* p. 186. On trouve dans le Journal Historique de M. de la Condamine, diverses circonstances, qu'il n'a point ici répétées. Para, dit-il, est le Siege d'un Evêché, & peut-être l'unique Colonie Européenne où l'argent n'eut point de cours. Les especes monnoïées y ont été introduites depuis; mais alors la seule monnoïe courante étoit le Cacao. — A l'occasion du départ de M. Maldonado, qui s'embarqua pour Lisbonne sur une Flotte Portugaise: » L'exemple du P. Fritz, dit-il, Missionnaire d'Espagne à Maynas, qui descendit le Fleuve » jusqu'au Para, en 1689, pour y rétablir » sa santé, & que le Gouverneur de cette » Ville retint plus d'un an, avoit fait craindre à M. Maldonado de se déclarer Espagnol parmi les Portugais. Ses Parens » & ses Amis le lui avoient bien recommandé avant son départ de Quito, & je lui » avois promis le secret. Après que le Gouverneur du Para m'eut remis copie des ordres de S. M. P., & que nous eûmes éprouvé les manieres franches & ouvertes de ce » Commandant, je fis mon possible pour » engager M. Maldonado à y répondre. Je

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

M. de la Condamine quitte Para.

Il s'embarqua, le 29 Décembre, dans un Canot du Général (73), avec un Equipage de 22 Rameurs, & muni de recommandations pour les Missionnaires Franciscains de l'Ile Joanes ou Marajo, qui devoient lui fournir un nouvel Equipage pour continuer sa route : mais, n'aïant pû trouver un bon Pilote, dans quatre Villages de ces Peres, où il aborda les premiers jours de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ses Indiens & à la timidité du *Mamelus* (74) qu'on lui avoit donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandoit pas quinze jours.

Observations sur les deux embouchures de l'Amazone.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazone, ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la Bouche occidentale, par la grande Ile de Joanes, plus connue au Para sous le nom de Marajo. Cette Ile occupe, seule, presque tout l'espace qui sépare les deux embouchures du Fleuve. Elle a, dans une figure irréguliere, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui substituent une multitude de petites Iles (75). Le Bras du Para, cinq ou six

» lui représentai que le Passeport ne distinguoit aucune Nation; puisqu'il s'étendoit à tous ceux qui m'accompagneroient; que l'ancien Gouverneur, qui avoit retenu le P. Samuel Fritz, en avoit été blâmé par sa Cour, & avoit reçu ordre de le faire reconduire à sa Mission avec de grands honneurs; que les circonstances présentes étoient beaucoup plus favorables, puisque les deux Cours d'Espagne & de Portugal étoient depuis long tems en bonne intelligence. Il sentoit la force de ces raisons; mais une mauvaise honte le retenoit. Il avoit passé pour François, & reçu, en cette qualité, des Lettres de recommandation du Gouverneur pour Lisbonne : il n'osoit avouer les soupçons qu'on lui avoit inspirés. Ce n'est pas tout, il exigea de moi que je lui gardasse le secret, même après son départ. Je ne me suis trouvé, de ma vie, dans une situation plus embarrassante. D'un côté, je me reprochois de païer par une dissimulation qui ressembloit à une tromperie, la franchise d'un homme de beaucoup d'esprit & de mérite, qui me combloit de politesses; & d'un autre côté, je ne pouvois trahir la confiance de mon Ami. J'évitai, autant qu'il me fut possible, les conversations particulieres avec le Gouverneur, qui me parloit souvent de M. Maldonado «. L'Académicien, pendant son séjour au Para, fut fort lié avec un Ecclésiastique, homme de lettres, Fils d'un François établi en cette Ville. C'étoit Dom Laurenço Alvares *Roxo de Potflis*, Grand-Chantre de l'Eglise Cathédrale & Grand-Vicaire de l'Evêque. Il avoit beaucoup de goût pour l'Histoire naturelle & pour la Méchanique. Plusieurs morceaux curieux, dont il fit présent à M. de la Condamine, & d'autres qu'il lui a envoïés depuis, font partie de ceux qu'il a remis au Cabinet du Jardin du Roi. Dom Potflis est aujourd'hui Correspondant de l'Académie des Sciences, *p. 196 & suiv.* du Journal.

(73) M. d'Abreu de Castelbranco, dont M. de la Condamine vante beaucoup la politesse. Ses Titres étoient, *Excellentissimo senhor Governador e Capitan General do Estado do Maranhom.* Celui, que M. d'Abreu avoit chargé d'équiper le Canot, avoit refusé, dit l'Académicien, de recevoir l'argent que je luis avois offert. Je portai secretement, au moment de mon départ, deux cens cruzades (environ cinq cens livres de France) à un riche Négociant, que je chargeai de les remettre de ma part, pour le fret du Canot. J'ai appris, depuis mon retour en France, que la somme n'avoit point été acceptée, & qu'elle étoit restée en dépôt par ordre du Gouverneur : c'est à cette occasion, que j'ai sû jusqu'où s'étoient étendus les ordres & les libéralités de Sa Majesté Portugaise. p. 199. du Journal.

(74) On appelle *Mamelus*, au Bresil, certains Enfans des Portugais & des Femmes Indiennes. Voïez, ci-dessous, la Description du Bresil.

(75) Elles sembleroient placées au hazard, s'il ne paroissoit qu'elles ont été copiées sur la Carte du Flambeau de Mer, remplie de faux détails dans cette partie.

lieues

lieues au-dessous de la Ville, a déja plus de trois lieues de large, & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoïa l'Ile du Sud au Nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa derniere Pointe, qui se nomme Magnan, très dangereuse même aux Canots par ses écueils. Au-delà de cette pointe il prit à l'Ouest, en suivant toujours la Côte de l'Ile, qui court plus de 40 lieues sans presque s'écarter de la ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Iles, qu'il laissa au Nord, l'une appellée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la Nation des *Arouas*, qui bien que dispersée aujourd'hui, a conservé sa Langue particuliere. Le terrein de ces Iles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, est entierement noïé, & presque inhabitable. En quittant la Côte de Marajo, dans l'endroit où elle se replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, ou le Canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau Fort de Macapa, situé sur le bord oriental du Fleuve, & transferé par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il seroit impossible, en cet endroit, de traverser le Fleuve dans des Canots ordinaires, si le Canal n'étoit rétréci par de petites Iles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son tems pour passer de l'une à l'autre. De la derniere à Macapa, il reste encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repassa enfin, & pour la derniere fois, la ligne Equinoxiale. L'observation de la Latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna seulement trois minutes vers le Nord.

Voïages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1744.

Le sol de Macapa est élevé de deux ou trois toises au-dessus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du Fleuve, qui soit couvert d'arbres; le dedans des terres est un Païs uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordilliere de Quito. Les Indiens assurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que delà on peut aller à cheval jusqu'aux sources de l'Oyapoc, par de grandes Plaines découvertes. Du Païs voisin des sources de l'Oyapoc, on voit au Nord les Montagnes de l'Aprouague qui s'apperçoivent aussi fort distinctement en Mer, de plusieurs lieues au Nord de la Côte; à plus forte raison se doivent-elles découvrir des hauteurs voisines de Cayenne (76).

Changement du Sol vers le Nord.

Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve est le plus resserré par les Iles, surtout vis-à-vis de la grande Bouche de l'Araouary, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la Mer offre un Phénomene singulier. Pendant trois jours, les

Phénomene singulier de la Marée.

(76) De toutes ces suppositions, M. de la Condamine conclut qu'en partant de Cayenne, par cinq degrés de Latitude du Nord, & marchant vers le Sud, on auroit pû mesurer commodément deux, trois, & peut-être quatre degrés du Méridien, sans sortir des terres de France, & reconnoître, chemin faisant, cet intérieur des terres, qui ne l'a point été jusqu'ici; enfin que si l'on eût voulu, on eût pû, avec des Passeports de Portugal, pousser la mesure jusqu'au Parallele de Macapa, c'est-à-dire jusqu'à l'Equateur même. L'exécution de ce projet eut été, dit-il, plus facile qu'il ne l'avoit cru lui-même, lorsqu'il l'avoit proposé à l'Académie des Sciences, un an avant qu'il fut question du Voïage de Quito, où l'on crut trouver plus de facilité. Mais il avoue que l'inspection des lieux étoit nécessaire pour s'assurer de ce qu'il proposoit. *Ibid.* p. 192.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

plus voisins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes Marées, la Mer, au lieu d'emploïer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur. On entend d'abord, d'une ou deux lieues de distance, un bruit effraïant, qui annonce la *Pororoca*; c'est le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A mesure qu'il approche, le bruit augmente; & bientôt on apperçoit un Promontoire d'eau, de 12 à 15 piés de hauteur, puis un autre, puis un troisieme, & quelquefois un quatrieme, qui se suivent de près, & qui occupent toute la largeur du Canal. Cette Lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise & rase en courant tout ce qui lui résiste. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrein emporté par la Pororoca, de très gros arbres déracinés, & des ravages de toute espece. Le rivage, partout où elle passe, est aussi net que s'il avoit été soigneusement balaié. Les Canots, les Pirogues, les Barques mêmes ne se garantissent de la fureur de cette Barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien, se contentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce Phénomene, » que cela n'arrive que lorsque » le Flot, montant & engagé dans un Canal étroit, rencontre en son » chemin un Banc de sable ou un haut fond qui lui fait obstacle; que » c'est là, & non ailleurs, que commence le mouvement impétueux & » irrégulier des eaux, & qu'il cesse un peu au-delà du Banc, quand le » Canal redevient profond, ou s'élargit considérablement (77). Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux Iles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *Mascaret* à cet effet des Marées.

Son explication.

M. de la Condamine échoue sur un Banc de sable.

Les Indiens & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restoient jusqu'aux grandes Marées, arriver au Cap de Nord, qui n'étoit plus qu'à quinze lieues, & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la Pororoca, retinrent M. de la Condamine dans une Ile déserte, où il ne trouva pas dequoi mettre le pié à sec, & où malgré ses représentations il fut retenu neuf jours entiers, pour attendre que la pleine Lune fût bien passée. Delà, il se rendit au Cap de Nord, en moins de deux jours; mais, le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites Marées, son Canot échoua sur un Banc de vase; & la Mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint point jusqu'au Canot. Enfin, il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses Rameurs, dont la fonction avoit cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture. Il eut le tems, dit-il, de répéter ses Observations (78) à la vue du Cap de Nord, & de s'ennuïer beaucoup d'être tou-

Il y passe sept jours.

(77) *Ibid.* p. 195.

(78) Il remarqua, dans les Cartes marines, une erreur très dangereuse pour l'atterrage des Vaisseaux, & qui peut-être en a fait périr plusieurs, comme ceux dont il vit les debris sur la Côte voisine, qui court au Nord jusqu'au Cap d'Orange. L'importance de la matiere demande que ses explications soient ici rapportées. » Rien, dit-il, n'est » moins conforme à la vérité que la vue » & l'aspect de cette Côte, telle qu'elle est » dessinée dans le Flambeau de la Mer, li» vre traduit du Hollandois dans toutes les » Langues. On y voit la représentation d'une » longue chaîne de Montagnes, dont les » diverses pointes & les inflexions sont figu-

Voïages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1744.

jours par 1 degré 51 minutes de Latitude Nord. Son Canot, enchassé dans un limon durci, étoit devenu un Observatoire solide. Il trouva la variation de l'aiguille de 4 degrés Nord-Est, c'est-à-dire, de deux degrés & demi moindre qu'à Pauxis. Pendant une semaine entiere, il eut aussi le loisir de promener sa vue de toutes parts, sans découvrir rien de plus, que des Mangliers, au lieu de ces hautes Montagnes, dont les pointes sont représentées avec un grand détail, dans les Descriptions jointes aux Cartes du Flambeau de la Mer. Enfin, aux grandes Marées de la nouvelle Lune suivante, la Barre même le remit à flot; mais avec un nouveau danger, car elle enleva le Canot & le fit labourer dans la vase avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avoit éprouvé au Pongo.

La Riviere d'Oyapoc confondue avec celle de Vincent Pinçon.

Quelques lieues à l'Ouest du Banc, auquel son avanture lui fait donner le nom de *Banc des sept jours*, & par la même hauteur, il rencontra une autre Bouche de l'Araouari, aujourd'hui fermée par les sables. Cette Bouche, dit-il, & le Canal large & profond qui y conduit en venant du côté du Nord, entre le Continent du Cap de Nord & les Iles qui couvrent ce Cap, sont la Riviere & la Baie de Vincent Pinçon; surquoi il observe que les Portugais ont eu leurs raisons pour les confondre avec la Riviere d'Oyapoc, dont l'embouchure sous le Cap d'Orange est par 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord, & que l'article du Traité d'Utrecht, qui paroît ne faire de l'Oyapoc & de la Riviere de Pinçon qu'une seule & même Riviere, n'empêche pas qu'elles ne soient en effet à plus de 50 lieues l'une de l'autre (79). La Latitude du Fort François d'Oyapoc, situé sur le bord Septentrional de la Riviere du même nom à six lieues de son embouchure, est de trois degrés 55 minutes Nord.

Fort François d'Oyapoc.

M. de la Condamine arrive à Cayenne.

Après deux mois d'une navigation par Mer & par Terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, parceque la Côte est si plate entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que

» rées dans le plus grand détail; il est pourtant très vrai qu'on n'apperçoit pas sur le terrein la moindre apparence de Colline, tant que la vue peut s'étendre. La Côte est une terre basse & noïée, couverte de Mangliers qui avancent fort loin dans la Mer. Les mêmes Cartes Hollandoises, & d'après celles-ci toutes les autres, défigurent aussi l'Ile de Marayo, ou *de Joanes*; & d'une seule Ile elles font un Archipel, avec des Canaux où les sondes sont marquées «. L'Académicien ne trouve qu'un moïen de concilier ce qu'il a vû, avec la Carte: c'est de supposer que les terres & le limon, chariés par l'Amazone & par le reflux de la Mer, ont uni, avec le tems, plusieurs Iles en une seule, dont le terrein s'affermit & s'éleve depuis qu'elle est défrichée par ceux du Para, qui y ont plusieurs Etablissemens & beaucoup de gros Bétail. Cette cause, jointe à la propriété que les Mangliers ont de se reproduire par leurs branches, qui deviennent des racines, peut avoir aussi fait avancer la Côte du Continent plusieurs lieues vers l'Est, & & même assez pour que les Montagnes de l'intérieur des terres ne puissent plus être visibles en Mer, comme elles l'étoient peut-être il y a plus d'un siecle, lorsque les vues en ont été dessinées. Cette conjecture, que la vue du terrein fit naître à M. de la Condamine sur le lieu même, lui avoit échappé, lorsqu'il donna sa Relation en 1745. Elle ne manque pas de vrai-semblance: du moins est-elle plus probable, qu'il ne l'est de supposer que l'Auteur des Cartes du Flambeau de la Mer n'ait cherché qu'à tromper ses Lecteurs. *pp.* 202 & 203. du Journal.

(79) Il donne pour garants de ce fait les anciennes Cartes, & les Auteurs originaux, qui ont écrit de l'Amérique avant l'établissement des Portugais au Bresil.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

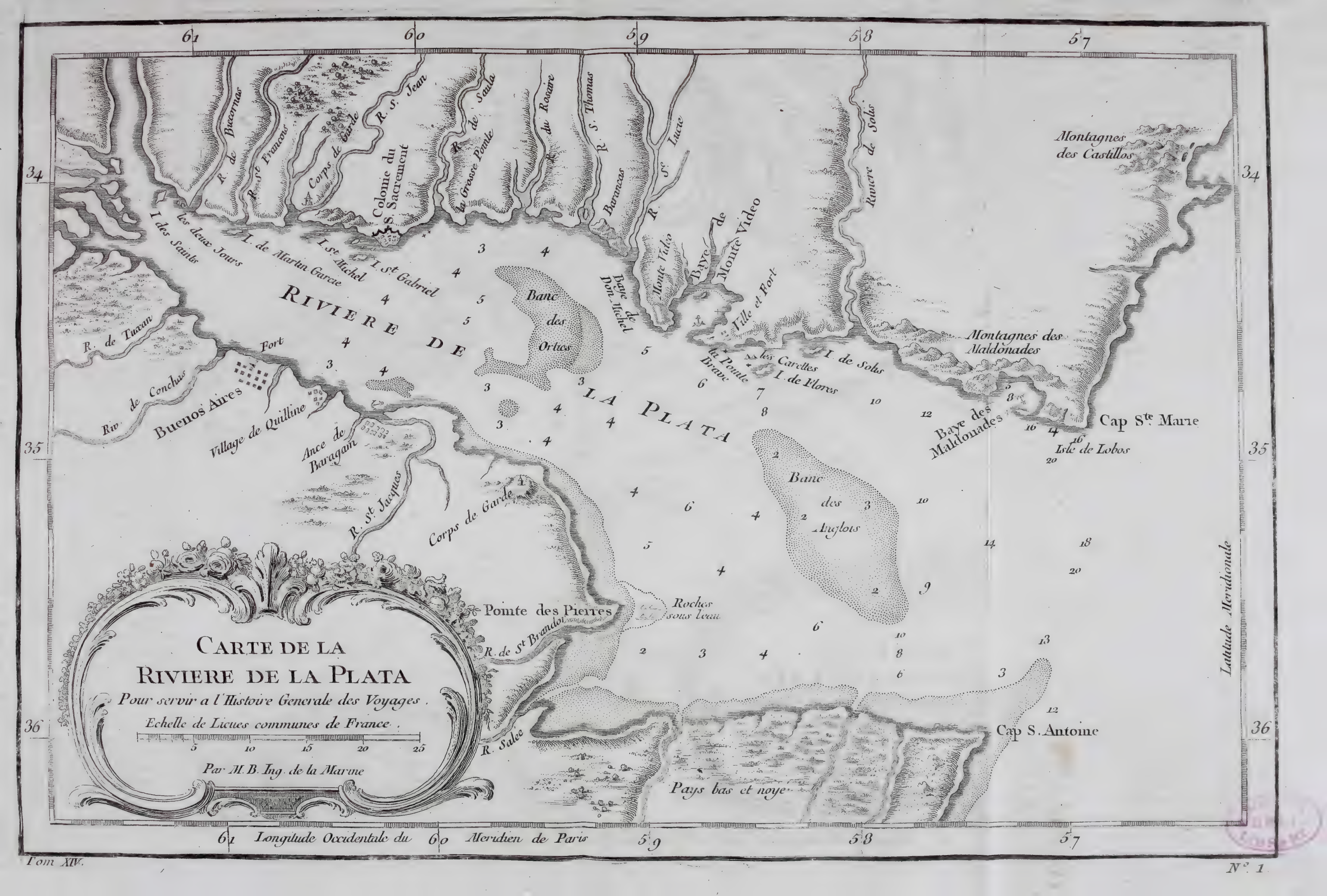
le gouvernail ne cessoit pas de sillonner dans la vase, il toucha, le 26 de Février, au rivage de Cayenne. On sait que ce fut dans cette Ile, que M. Richer, de l'Académie des Sciences, fit en 1672 la découverte de l'inégalité de la pesanteur sous les différens Paralleles, & que ses expériences ont été les premiers fondemens des Théories de MM. Huygens & Newton sur la figure de la Terre. M. de la Condamine s'étoit proposé d'y répéter les mêmes expériences, auxquelles il étoit fort exercé, & qui se font aujourd'hui avec beaucoup plus d'exactitude qu'autrefois. Elles n'appartiennent point à l'objet de cet article; mais elles ne firent pas l'unique soin du savant Académicien, & parmi quantité d'autres Observations (80), l'étendue de ses connoissances nous en fournit quelques-unes qui conviennent mieux à notre dessein.

Premierement, il fit l'essai de ses graines de Quinquina, qui n'aïant alors que huit mois, lui donnoient l'espérance de réparer la perte des jeunes Plantes du même arbre, qu'il n'avoit pû conserver, & dont les dernieres venoient de lui être enlevées par un coup de Mer, qui avoit failli de submerger son Canot sur le Cap d'Orange. Mais des semences si délicates, & qui avoient essuïé de si grandes chaleurs, ne leverent point à Cayenne.

Expériences du Poison des fleches Indiennes.

M. de la Condamine eut la curiosité d'essaïer, à Cayenne, si le venin des fleches empoisonnées, qu'il gardoit depuis plus d'un an, conservoit encore son activité, & si le Sucre étoit un contrepoison aussi efficace qu'on l'en avoit assuré. Ces deux expériences furent faites sous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de plusieurs Officiers de la Garnison, & du Médecin du Roi. Une Poule, légerement blessée par une petite fleche, dont la pointe étoit enduite du venin depuis 13 mois, & qui lui fut soufflée avec une Sarbacane, vêcut un demi quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aîle avec une des mêmes fleches nouvellement trempée dans le venin délaïé avec de l'eau, & retirée sur-le-champ de la plaie, parut s'assoupir une minute après : bientôt les convulsions suivirent; & quoiqu'on lui fit avaler alors du Sucre, elle expira. Une troisieme, piquée avec la même fleche retrempée dans le poison, aïant été

(80) M. de la Condamine fit des expériences sur la vîtesse du son, pour les comparer à celles qu'il avoit faites dans un climat fort différent. Il détermina géometriquement la position de trente ou quarante points, tant dans l'Ile de Cayenne, que dans le Continent & sur la Côte, entr'autres celle de quelques Rochers, & particulierement de celui qu'on nomme le *Connétable*, qui sert de point de reconnoissance aux Vaisseaux. Il prit les angles d'élévation des Caps & des Montagnes les plus apparentes. Leur hauteur bien connue seroit d'une grande utilité pour connoître, en Mer, la distance où l'on est d'une Côte; ce qui est fort important dans les atterrages. Il remonta quelques Rivieres du Continent, pour mesurer leurs détours par routes & distances, & pour observer diverses Latitudes. Ce sont des matériaux, qui pourront servir à faire une bonne Carte de cette Colonie. Son observation de Latitude, pour la Ville même de Cayenne, lui donna, comme celle de M. Richer, environ 5 degrés 56 minutes du Nord; & quatre observations du premier Satellite de Jupiter, conformes entr'elles, lui firent trouver la différence des Méridiens, entre Cayenne & Paris, d'environ un degré moindre qu'elle n'est marquée dans le Livre de la *Connoissance des Tems*. M. Richer n'avoit fait aucune observation des Satellites de Jupiter à Cayenne. *Ibid.* p. 204 *& suiv.*



CARTE DE LA
RIVIERE DE LA PLATA
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25
Par M. B. Ing. de la Marine
RIVIERE DE LA PLATA
Montagnes des Castillos
Montagnes des Maldonades
Baye des Maldonades
Cap Ste. Marie
Isle de Lobos
Cap S. Antoine
Pays bas et noyé
Banc des Anglois
Banc des Ortics
Roches sous l'eau
Pointe des Pierres
R. de St. Brandon
R. Salée
Corps de Garde
R. St. Jaques
Ance de Baragam
Village de Quilline
Buenos Aires
Fort
Riv. de Conchas
R. de Tuxan
I. des Saints
les deux Jours
I. de Martin Garcie
I. St. Michel
I. St. Gabriel
Colonie du S. Sacrement
Corps de Garde
R. S. Jean
R. de Biscornas
R. St. François
R. de Sauta
la Grosse Pointe
R. du Rosaire
R. S. Thomas
Barancas
R. Ste. Lucie
Baye de Don Michel
Monte Video
Baye de Monte Video
Ville et Fort
la Pointe Brave
les Carettes
I. de Flores
I. de Solis
Riviere de Solis
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Latitude Meridionale
61 60 59 58 57
34 35 36

secourue à l'instant avec le même remede, ne donna aucun signe d'incommodité (81). Ce Poison est un extrait, tiré, par le feu, des Sucs de diverses Plantes, particulierement de certaines Lianes. On avoit assuré l'Académicien qu'il entre plus de trente sortes d'herbes, ou de racines, dans celui des *Ticunas*, qui est le plus célebre entre les Nations des rives de l'Amazone; & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surprenant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont sans cesse un instrument si sûr & si prompt, pour satisfaire leurs haines, leurs jalousies & leurs vangeances, un poison de cette subtilité ne soit funeste qu'aux Singes & aux Oiseaux (82).

Tentatives sans succès sur la multiplication des Polypes.

Diverses tentatives, pour vérifier sur de grands Polypes de Mer, fort communs sur cette Côte, le fait merveilleux & toujours nouveau de la multiplication (83), ne réussirent point à l'Académicien. La jaunisse, dont il fut attaqué & dangereusement malade, l'empêcha de les répéter.

Retour de M. de la Condamine en Europe.

L'Académicien, retenu à Cayenne par divers obstacles, en partit après un séjour de six mois, dans un Canot que lui fournit le Commandant, & se rendit à Surinam où il étoit invité par M. *Mauricius*, Gouverneur de cette Colonie Hollandoise. Il fit heureusement le trajet en soixante & quelques heures. Le 27 d'Août, il entra dans la Riviere de Surinam, qu'il remonta l'espace de cinq lieues, jusqu'à *Paramaribo*, Capitale de la Colonie. Son Observation de la Latitude de cette Place lui donna 5 degrés 49 minutes du Nord. Il ne cherchoit qu'une occasion pour repasser en Europe. Le Navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua le 3 de Septembre, sur une Flutte Hollandoise de 14 Canons, qui n'avoit que douze Hommes d'équipage: il courut un grand danger à l'atterrage sur les Côtes de Hollande (84). Enfin il entra le 30 de

(81) M. de la Condamine fit les mêmes expériences à Leyden, en présence de MM. Mussenbrock, Vansvieten, & Albinus, Professeurs célebres, le 23 de Janvier de l'année suivante. Le Poison, dont la violence devoit être rallentie par la longueur du tems & par le froid, ne fit son effet qu'après cinq ou six minutes, mais le sucre fut donné sans succès. La Poule, qui avoit avallé le sucre, parut seulement vivre un peu plus long-tems que l'autre. L'expérience ne fut pas répétée. *Ibid.* p. 209.

Nous avons appris, depuis, que M. de Reaumur & M. Hérissant, de l'Académie des Sciences, ont fait à Paris (deux ou trois ans après) d'autres expériences du Poison Indien, qui a fait périr en peu de minutes un Aigle, un Cheval & un Ours, qu'une once d'arsenic n'avoit fait que purger legerement; & que le sucre qu'on a fait avaller à plusieurs Animaux, blessés avec ces fleches empoisonnées, ne les a point préservés de la mort.

(82) *Ibid.* p. 210.

(83) On sait que la multiplication des Polypes a été découverte par M. Trembley, & confirmée depuis par les Expériences de MM. de Reaumur, de Jussieu, & d'un grand nombre de Physiciens.

(84) Ne dérobons point ce court détail aux Curieux. » Avec un si petit équipage, » on peut juger quelle devoit être la lenteur de notre manœuvre : mais il seroit » difficile de se figurer ce que j'eus à souffrir » de la grossiereté des gens à qui j'avois affaire. Le 29 du même mois, nous échapâmes, graces au mauvais tems, à un » Corsaire Anglois, qui devoit être un Forban, puisque le Pavillon des Etats Généraux ne l'empêcha point de nous lâcher de » près sa bordée. Le 6 Novembre, en approchant des Côtes de Bretagne, nous » raisonnâmes avec un Corsaire de Saint » Malo, le *Lys*, commandé par M. de *la* » *Cour-Gaillard*. Je satisfis à toutes ses » questions; ce qui épargna au Capitaine » Hollandois le risque de mettre la Chaloupe en Mer par un gros tems. Il n'en » refusa pas moins, en passant devant Calais, de me descendre dans une Barque

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

Accueil qu'il reçoit dans sa Patrie.

Novembre dans le Port d'Amsterdam ; & le 23 de Février 1745 il se revit à Paris, après une absence d'environ dix ans.

Une réputation éclatante & bien méritée, c'est-à-dire fondée sur un mérite connu, & sur des travaux également utiles & pénibles, tenoit en France des applaudissemens prêts pour son retour. A son arrivée, il eut l'honneur d'être présenté au Roi. Il lut, dans l'Assemblée publique de l'Académie, la Relation de son Voïage sur la Riviere des Amazones, qui lui appartenoit proprement, & qui fut publiée dans le cours de la même année. Il remit, au Cabinet du Jardin du Roi, une collection de deux cens morceaux d'Histoire Naturelle, & de différens Ouvrages de l'Art, qu'il avoit rassemblés dans ses glorieuses courses. Enfin, sûr d'une estime qui doit le rendre content de son sort, il jouit paisiblement de la reconnoissance de ceux qu'il a bien servis ; c'est-à-dire de sa Patrie & de toute l'Europe (85).

» de Pêcheur, comme il l'avoit promis au » Gouverneur de Surinam. Jusques-là, notre » navigation avoit été heureuse. Elle le fut » encore à l'entrée du Texel, où nous prîmes, le 16, un Pilote Côtier. Le Bôt, sur » lequel il étoit venu, lui troisieme, rentra » sous nos yeux dans le Canal : quel fut » mon regret de ne m'y être pas embarqué ! » Le vent aïant redoublé en ce moment, » nous errâmes, le reste du mois, dans la » Mer de Hollande, sur des Bas-fonds, d'un » très gros tems, par une brume continuelle, & toujours la sonde en main. Ce fut » par cette même tempête que périt dans la » Manche le Vaisseau de l'Amiral *Balchen*, » monté de cent vingt pieces de canon. Le » peu d'eau que tiroit notre Navire nous » préserva d'échouer sur la Côte, dont nous » vîmes souvent les feux de trop près. J'avois couru quelques risques sur Mer, dans » mes voïages du Levant & d'Amérique ; » mais je n'avois jamais vû le Capitaine fermer tous ses coffres, se charger d'un sac » qui contenoit ses Lettres & ses Papiers les » plus importans, n'attendre que le moment » de toucher, & n'avoir qu'une foible espérance de se sauver dans la Chaloupe. Nous » reconnûmes enfin Wlie-land, dont nous » nous jugions très éloignés, & nous entrâmes dans le Zuiderzée. En mettant pié à » terre le 30, à Amsterdam, tout le reste fut » oublié. *pag.* 206. du Journal.

(85) Ajoutons que M. de la Condamine s'étant marié en 1756, le Roi l'a gratifié, à cette occasion, d'une Pension de 4000 livres. *Voïez*, dans l'Avertissement de ce Tome, quelques éclaircissemens *sur sa Carte* de la Province de Quito, qui est au Tome XIII.



CHAPITRE VII.

§ I.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

INTRODUCTION.

C'EST pour achever tout ce qui concerne les Voïages & les Possessions des Espagnols dans l'Amérique Méridionale, qu'avant que d'entrer au Bresil avec les Portugais, on revient ici à la fameuse Riviere de la Plata, qui le borne au Sud, comme celle des Amazones au Nord. On a déja eu l'occasion de représenter son embouchure, d'après le Pere Feuillée (*); mais, sans compter les circonstances du premier Etablissement des Espagnols, il reste quantité d'observations à recueillir sur la Colonie de Buenos-Aires, & sur l'intérieur du Païs.

Source & cours de Rio de la Plata.

Rio de la Plata, ou la Riviere d'argent, qui se jette dans la Mer du Nord par les 35 degrés de Latitude du Sud, ne descend pas de sa source sous ce nom. Elle part du Lac des Xarayès, vers les seize degrés trente minutes, sous celui de *Paraguay* (86), qu'elle donne à une immense étendue de Païs (87), qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des

(*) Tome XIII. pag. 329. not. 9.

(86) Paraguay signifie tête couronnée, comme si le Lac d'où il sort lui formoit une couronne. Dom Martin del Barco, Auteur d'un Poëme historique qu'on a déja cité, prétend que le Lac des Xarayès n'est pas la source de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir passé le Lac qu'il traverse, sans en avoir pû trouver l'origine. Il ajoute que quelques-uns la lui font tirer du Lac Parimé, dans la Province d'el Dorado. L'Historien du Paraguay, qui semble adopter cette idée, n'a pas fait réflexion que tous ceux qui ont parlé du Lac Parimé & d'el Dorado, fabuleux ou non, les placent entre l'Amazone & l'Orinoque; & certainement il n'y auroit pas de vraisemblance à faire passer le Paraguay sous l'Amazone, comme il le faudroit nécessairement pour le faire venir du Lac de Parimé à celui des Xarayès. Ne laissons point de rapporter, comme lui, un autre fait, tiré d'un Historien Espagnol nommé *Loçano* : » Jean Garcie, natif de l'Assomption, Capitale du » Paraguay, aïant été plusieurs années Esclave des Payaguas, revint dans sa Patrie » au commencement du dix huitieme siecle, » raconta que dans un Voïage qu'il avoit » fait à la suite de ces Indiens, après » qu'ils eurent remonté le Paraguay & traversé le Lac des Xarayès, ils se trouverent sur une Riviere, qui s'y décharge; » que l'aïant remontée quelques jours, ils » arriverent vis-à-vis d'une Montagne, sous » laquelle elle coule; qu'alors les Payaguas, » avant que de s'engager dans ce Canal ténébreux, allumerent des flambeaux d'une » espece de résine, pour se précautionner » contre des chauve-souris, qu'ils nomment Andiras, d'une grosseur énorme, » & qui se jettent sur les Voïageurs lorsqu'ils ne prennent pas cette précaution; » qu'ils mirent deux jours à la remonter; » qu'après en être sortis, ils avoient continué quelque tems la même route, & » s'étoient trouvés à l'entrée d'un Lac, » dont on ne voïoit point l'autre bord; » qu'ils n'allerent pas plus loin, & qu'ils » retournerent chez eux par la même route. *Histoire du Paraguay*, *l.* 1. *p.* 6. Admettons ce fait si l'on veut; mais ne le regardons point, avec l'Historien, comme une confirmation de l'existence du Lac Parimé & d'el Dorado.

(87) Voïez, au Tome XIII, la Description de l'Audience de Quito.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

INTRODUCTION.

Charcas ; au midi, que le Détroit de Magellan ; à l'Orient, que le Bresil ; à l'Occident, que le Pérou & le Chili. Après sa sortie du Lac, le Paraguay grossit ses eaux de celles de plusieurs Rivieres, quelques-unes assez grandes ; jusqu'au vingt-septieme degré, où il se joint avec un autre Fleuve qui coule presque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'Est à l'Ouest & coulé long-tems au Nord-Est, & que sa largeur a fait nommer *Parana*, c'est-à-dire, Mer. Après cette jonction, plus profond mais moins large, il tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande Riviere, qui vient du Nord-Est, & qui se nomme l'Urugay. Il coule ensuite, sous le nom de la Plata, à l'Est Nord-Est jusqu'à la Mer.

Tems de sa découverte par les Espagnols.

On a vu (88) que les Espagnols furent redevables de la premiere découverte de ce Fleuve en 1515, à Jean Diaz de Solis, Grand Pilote de Castille, qui lui donna son nom (89), mais qui eut le malheur d'y périr par les fleches des Sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais, qui entrerent, quelques années après, dans le Fleuve du Paraguay par le Bresil, ne fut gueres plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à se répandre, que les Espagnols avoient trouvé d'immenses richesses au Pérou, Dom Martin de Sosa, Gouverneur & Capitaine Général du Bresil, conçut le dessein de les partager avec eux. Il chargea de cette entreprise Alexis *Garcia*, qui, partant avec son fils & trois autres Portugais, prit sa route à l'Occident. Le bord du Paraguay ne lui fut pas difficile à trouver. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le suivre ; & traversant le Fleuve, il pénétra jusqu'aux frontieres du Pérou, où il recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent. Ensuite, étant revenu à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il résolut d'y faire un Etablissement, pour servir comme d'entrepôt aux Avanturiers de sa Nation qui voudroient profiter de ses Découvertes. Dans cette vue, il renvoïa deux de ses gens au Général, pour l'informer du succès de son Voïage & lui communiquer son projet. Mais c'étoit pousser trop loin la confiance pour ses Indiens, que de rester seul parmi eux, avec son Fils & le troisieme de ses Associés. A peine les deux autres furent partis, que ces Barbares le massacrerent, lui & le Portugais, firent prisonnier son fils, qui étoit fort jeune, & s'emparerent de toutes ses richesses.

Malheureuses tentatives des Portugais.

Sort d'Alexis Garcia & de son fils.

Cependant l'arrivée de ses deux Envoïés, la nouvelle d'un chemin découvert jusqu'au Pérou, & quelques lingots d'or & d'argent qui en faisoient foi, causerent une joie fort vive aux Portugais du Bresil. Soixante des plus ardens partirent aussi-tôt avec une Trouppe de Brasiliens, sous la conduite de *Seldeno*, pour aller joindre Garcia. En approchant du lieu où ils devoient le trouver, ils eurent quelques soupçons de la perfidie des Indiens : mais envain s'armerent-ils de précaution ; ils furent prévenus, à la faveur des Bois, & taillés en piéces, à l'exception de quelques-uns, qui se sauverent heureusement vers le Parana. Ils avoient à passer

(88) Voïez le Tome XII de ce Recueil, pag. 205.
(89) Les Indiens le nommoient auparavant, *Amaraya*.

ce

ce Fleuve, pour se dérober à l'Ennemi qui les poursuivoit; & d'autres Indiens leur offrirent leurs Pirogues. Nouvelle trahison, à laquelle ils se livrerent sans défiance. Ces Pirogues étoient percées, & les trous bouchés. A peine les Portugais furent au milieu du courant, que leurs conducteurs, sautant dans l'eau, regagnerent le bord à la nage; tandis que ces malheureux Fugitifs, qui voïoient l'eau pénétrer autour d'eux, & qui en cherchoient la cause sans pouvoir la comprendre, coulerent à fond & périrent tous ensemble. On n'apprit leur sort que l'année suivante, de quelques Indiens qui fureut enlevés par leur Nation.

Voïages sur le Fleuve de la Plata.

Autres Portugais qui périssent sur le Paraguay & le Parana.

Voïage de Sebastien Cabot. 1526.

Malgré l'émulation, qui regnoit alors entre les Espagnols & les Portugais, il sembloit que rien ne dût leur faire souhaiter de s'établir dans un Païs, qu'ils ne connoissoient que par de si tragiques avantures. Aussi l'Espagne y songeoit-elle peu, lorsque sur des fondemens assez légers, elle conçut l'espérance de tirer, du Paraguay, autant de richesses que de toute autre partie de l'Amérique. Sebastien Cabot, ou *Gabot*, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, & qui avoit fait, en 1496, avec son Pere & ses Freres, la découverte de l'Ile de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voisin pour Henri VII d'Angleterre, se voïant négligé par les Anglois, alors trop occupés dans leur Ile pour songer à faire des Etablissemens dans le Nouveau Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille (90). La *Victoire*, ce Navire si fameux, par l'honneur qu'il avoit eu d'être le seul de l'Escadre de Magellan qui fût revenu en Espagne, & le premier qui eut fait le tour du Monde, avoit rapporté, des Iles Moluques, diverses sortes d'Epiceries & de précieuses Marchandises. Quelques Négocians de Seville proposerent à Cabot d'y conduire une Flotte, dont ils offrirent de faire les frais. Il y consentit; mais croïant sa gloire intéressée à ne pas servir uniquement une Compagnie de commerce, il voulut être honoré d'une Commission de l'Empereur; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles-Quint un Traité, qui fut signé le 4 de Mars 1525. Herrera nous en a conservé les principaux articles. » Cabot devoit commander une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de Capitaine Général; on lui donnoit pour Lieutenant Martin Mendez, qui avoit été Trésorier de celle de Magellan, & qui étoit revenu sur la Victoire. Il devoit passer le Détroit, se rendre aux Moluques, aller faire ensuite la découverte de Tharsis, d'Ophir & de Cipango, noms d'une grande antiquité, par lesquels on entendoit le Japon, y charger son Navire d'or & d'argent, & revenir en Espagne par la même route. » C'étoit lui-même, qui avoit proposé ce projet à l'Empereur; mais avec quelque air de confiance qu'il garantît l'exécution d'une si belle promesse, les Armateurs de Seville, aïant remarqué un commencement de mésintelligence entre lui & Mendez, regretterent de l'avoir choisi pour commander leurs Vaisseaux. Ils firent même représenter à l'Empereur, que s'il n'étoit pas trop tard, ils lui demanderoient volontiers la permission de nommer un autre Chef.

D'où Cabot vient en Espagne.

Il est nommé Chef d'un Escadre pour les Moluques.

On regrete ce choix.

(90) Herrera, Decad. 3. l. 9. chap. 3 & suiv.

VOÏAGES SUR LE FLEUVE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1526.

Son départ.

Il se rend odieux.

Résolution qu'il prend de renoncer au voïage des Moluques.

Il s'arrête à Rio de Solis.

Son erreur.

Fort qu'il construit sans succès.

Ces mouvemens furent inutiles. Cabot mit à la voile, le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté son Escadre d'un cinquieme Vaisseau, fretté par un Particulier. Herrera l'accuse de ne s'être conduit, dans ce Voïage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer. Les provisions, dit-il, lui manquerent bientôt, faute d'œconomie ; il ne ménagea point ceux qui ne chercherent pas à lui plaire. En arrivant, sans eau & sans vivres, à l'Ile de *Patos*, ou *des Oies*, qui n'est pas eloignée du Cap Saint Augustin au Bresil, il fut bien reçu des Habitans, qui l'aiderent de tout leur pouvoir ; & loin de reconnoître ce bon office, il eut l'odieuse ingratitude de faire enlever quelques Enfans des Chefs de l'Ile ; enfin, lorsqu'il fut arrivé à l'embouchure (91) du Fleuve qu'on nommoit alors *Rio de Solis*, il résolut de ne pas pousser sa navigation plus loin, sous prétexte qu'il manquoit de vivres pour passer le Détroit ; mais plus vraisemblablement parceque ses Equipages commençoient à se mutiner. Il prit même le parti de dégrader, dans une Ile déserte, Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas, qui blâmoient librement sa conduite.

Quoique l'embouchure du Fleuve soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connoisse, ce qui lui a fait donner, par les gens de Mer, le nom d'*Enfer des Navigateurs*, il franchit heureusement tous les écueils, jusqu'aux Iles de Saint Gabriel, auxquelles il donna ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos-Aires. La premiere, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, pour entrer avec les Chaloupes dans le Canal que ces Iles forment avec le Continent qu'il avoit à sa droite, & delà dans l'Urugay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Cette méprise eut deux causes ; l'une que les Iles de Saint Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachoient la vue du Fleuve ; l'autre, que l'Urugay est très large, lorsqu'il se joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur ; & trouvant à droite une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y construisit un Fort, où il laissa Alvarez *Ramon* & quelques Soldats, avec ordre de pousser les Observations sur le Fleuve : mais, trois jours après, cet Officier, aïant échoué sur un Banc de sable, y fut tué par quelques Indiens avec une partie de ses gens. Les autres se sauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une si triste avanture fit retourner aux Iles de Saint Gabriel.

Il y reconnut l'erreur, qui lui avoit fait prendre un Canal pour l'autre ; & remontant l'espace d'environ trente lieues dans le véritable Fleuve, il bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Riviere qui sort des Montagnes de Tucuman, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien de

(91) L'Historien du Paraguay dit *la Baie*, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve au Cap de Sainte Marie, où la Terre commence à tourner du Sud-Ouest à l'Ouest, ni au Cap Saint Antoine, qui en est éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Espagne, c'est-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie, mais qu'il faut suivre le sentiment de ceux qui la mettent à la Puerta de la Piedra, vis-à vis de Monte-video, à plus de cinquante lieues du Cap Saint Antoine. L'Historien n'a pas consulté le P. Feuillée, qui donne là-dessus des idées fort précises, quoiqu'il se trompe en faisant Sebastien Cabot Anglois de nation. Voïez son Journal, pp. 281 & suiv. & ci-dessus, Tom. XIII, p. 309.

Zacariona en celui de *Rio Tercero*. Il donna, au Fort, celui de *S. Esprit*; mais il est plus connu, dans les Relations (92) sous celui de Tour de Cabot. Il y laissa une Garnison, & continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors, se trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déja remarqué que c'est le Parana; mais voïant qu'il tournoit trop à l'Est, il retourna au confluent & remonta le Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Bresil. Il y fut attaqué par des Indiens, qui lui tuerent vingt-cinq Hommes, & firent trois Prisonniers. Bientôt, il eut la satisfaction d'être vangé, par un grand carnage qu'il fit de ces Barbares. On les croit les mêmes qui avoient tué Alexis Garcia, & l'on assure que le fruit de sa victoire fut une grande partie du butin qu'ils avoient enlevé aux Portugais. Mais n'aïant eu aucune connoissance de cette avanture, il jugea que tant d'or & d'argent venoit des Mines du Païs; & cette idée lui parut certaine, lorsqu'aïant fait alliance avec d'autres Indiens, non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres, mais ils lui donnerent des lingots d'or, pour de viles Marchandises d'Espagne. Alors, ne doutant plus que le Païs n'eût des Mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1526.

Il en bâtit un autre sous le nom de Saint Esprit, ou Tour de Cabot.

Il vange la mort d'Alexis Garcia.

Origine du nom de Rio de la Plata.

Il se disposoit à retourner vers sa Flotte avec ses trésors, lorsqu'il vit arriver un Officier Portugais, nommé Diegue *Garcias*, envoïé par le Capitaine Général du Bresil, pour reconnoître le Païs, & pour en prendre possession au nom du Portugal, mais avec trop peu de monde pour exécuter sa Commission malgré les Espagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu à trouver en si grand nombre sur les bords du Paraguay. Cabot n'en comprit pas moins que si les Portugais revenoient avec des forces supérieures, que la proximité du Bresil les mettroit toujours en état d'envoïer, il ne pourroit les empêcher de se rendre maîtres du Païs. Il prit le parti de traiter civilement Garcias, & de l'engager à le suivre au Fort du Saint Esprit. Mais après l'avoir congédié avec la même dissimulation, il crut devoir renoncer au dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Quelques vues qu'on puisse lui supposer, sa présence lui parut nécessaire au Paraguay. Il chargea Fernand Calderon, qu'il avoit nommé Trésorier de l'Escadre à la place de Mendez, de toutes les richesses qu'il avoit recueillies, & d'une Lettre par laquelle il rendoit compte à l'Empereur des raisons qui l'avoient arrêté. Il faisoit à ce Prince la description du Païs qu'il avoit découvert; il lui marquoit par quelles mesures il croïoit pouvoir en assurer la possession à l'Espagne; & pour conclusion, il lui demandoit des secours qu'il croïoit également nécessaires contre les Portugais & les Indiens.

Cabot se détermine à demeurer au Paraguay.

Calderon, & Barloque, que Cabot fit partir avec lui, arriverent en Espagne au commencement de l'année 1527: ils eurent une Audience favorable de l'Empereur, dans laquelle ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue des trésors qu'ils lui présenterent, les premiers, dit-on, qui fussent passés du Continent de l'Amérique en Espa-

1527.

Raisons qui le font repasser en Espagne.

(92) Voïez, ci-dessus, Tom. XIII.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1527.

gne, & plus encore les espérances que la Cour en conçut pour l'avenir, firent approuver la conduite de Cabot. Charles-Quint ordonna même un grand armement, & voulut qu'une partie des frais fût prise sur ses Finances. Cependant cet ordre demeura deux ans sans exécution. Cabot se lassa d'attendre, & se crut nécessaire en Espagne, pour hâter des secours sans lesquels il désespéroit de pouvoir résister aux Portugais du Bresil. Il quitta son Fort du Saint Esprit, où il laissa Nuño de *Lara* pour Commandant, avec six vingts Hommes; & rejoignant son Escadre, il fit mettre aussi-tôt à la voile.

Il laisse Lara pour Gouverneur du Fort.

Lara, qui sentit le danger de sa situation, au milieu de plusieurs Peuples, dont il ne pouvoit espérer de la soumission qu'autant qu'il seroit en état de les contenir par la force, pensa d'abord à mettre dans ses intérêts les *Timbuez*, ses plus proches Voisins, & n'y emploïa pas inutilement ses offres. Bientôt cette alliance lui devint funeste, par de malheureux évenemens qu'il n'avoit pu prévoir. Ici l'Histoire prend une face un peu romanesque, mais sans y rien perdre, parcequ'il ne lui manque rien du côté de la vérité ni de la noblesse (93). *Mangora*, Cacique de Timbuez, rendoit de fréquentes visites au Commandant. Un jour, aïant eu l'occasion de voir une Dame Espagnole, nommée Luce *Miranda*, Epouse de Sebastien Hurtado, un des principaux Officiers du Fort, il en devint éperdûment amoureux. Elle ne l'ignora pas longtems, & sa prudence lui fit comprendre ce qu'elle avoit à craindre de cette passion, dans un Barbare, dont il importoit d'ailleurs au Commandant de ménager l'amitié. Son premier soin fut d'éviter de se laisser voir, & d'être constamment sur ses gardes. Mangora n'expliqua rien à son désavantage, & se flatta au contraire que s'il pouvoit l'attirer chez lui, il la feroit entrer dans toutes ses vues. Il invita Hurtado à l'aller voir, & le pria d'amener sa Femme. L'Espagnol donna pour excuse, qu'il ne pouvoit sortir du Fort sans la permission du Commandant, & qu'il la demanderoit envain. Cette réponse fit concevoir, au Cacique, qu'il ne pouvoit rien se promettre que par la mort d'Hurtado. Pendant qu'il se livroit aux plus noirs desseins, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. L'affoiblissement de la Garnison Espagnole étoit une occasion qu'il résolut de ne pas manquer: il assembla quatre mille Indiens, & les posta dans un Marais fort couvert, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Ensuite, se présentant à la porte de la Place, avec trente Hommes chargés de vivres, il fit dire au Commandant, que sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'on y manquoit de provisions, il lui en apportoit assez pour attendre l'arrivée de son Convoi. Lara le reçut avec de grands témoignages de reconnoissance, & voulut le traiter avec sa Trouppe. Le Cacique, qui s'y étoit attendu, avoit donné des instructions à son Escorte, & des signaux à ceux qu'il avoit laissés derriere lui.

Histoire tragique d'une Dame Espagnole.

Le Festin commença fort gaîment, & dura pendant une partie de la nuit. Enfin les Espagnols aïant proposé de se retirer, Mangora donna le

(93) Ajoutons qu'elle a paru digne, au Religieux Historien, d'exercer sa plume & ses sentimens. La tendresse de cœur n'est point incompatible avec la vertu.

premier signal, qui étoit de mettre le feu au Magasin, lorsque les Officiers seroient rentrés chez eux. Cet ordre fut exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en étant apperçu, le Commandant fut à peine au lit, qu'il entendit les cris de quelques Soldats, qui voïoient déja les flammes. Tous les Espagnols coururent au Magasin, & les Indiens prirent ce moment, pour fondre sur eux. Plusieurs furent massacrés, sans avoir le tems de se reconnoître; & les quatre mille Hommes, qui s'étoient avancés dans l'intervalle, étant introduits en même-tems dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déja fort blessé, aïant apperçu le perfide Cacique, qui sembloit s'applaudir du succès de sa trahison, courut à lui, & le perça d'un grand coup d'épée; mais plus occupé de sa vangeance que du soin de sa propre vie, il ne cessa de plonger son épée dans le corps du Traître, que lorsqu'il le vit expirer; & percé lui-même par les Barbares qui l'environnoient, il tomba mort presqu'au même instant.

Il ne restoit dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cause innocente d'une scene si tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfans, qui furent liés, & menés à *Siripa*, Frere & Successeur du Cacique. Le Ciel permit qu'à la vue de Miranda, il prît pour elle la même passion qui venoit de coûter la vie à son Frere. Il ne se réserva qu'elle, de cette petite Trouppe de Captifs, & se hâta de la faire délier; il lui déclara qu'elle n'étoit point Esclave, qu'il dépendoit d'elle de regner chez lui, & qu'il ne la croïoit pas assez aveugle pour préférer un Mari indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui lui offroit un Empire absolu sur lui-même & sur tous ses Peuples. Miranda ne pouvoit douter que son refus ne l'exposât à passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage; mais elle ne balança point entre son devoir & sa crainte. Elle fit même, au Cacique, une réponse capable de l'irriter, dans l'espérance de le faire passer de l'amour à la fureur, & de mettre son honneur à couvert par une prompte mort.

Elle fut trompée: sa résistance ne fit qu'enflammer la passion de Siripa. Il ne désespera point du succès, & continuant de la traiter avec beaucoup de douceur, il porta le respect & la complaisance à des excès surprenans dans un Barbare. Quelques jours après, Hurtado, arrivant à la tête du Convoi, fut étrangement surpris de ne trouver que des cendres dans le lieu où il avoit laissé le Fort; son premier empressement fut pour sa Femme. On lui apprit qu'elle étoit chez le Cacique de Timbuez. Il y courut, sans considérer à quoi cette hardiesse l'exposoit. En effet, à la vue d'un Mari uniquement aimé, le Cacique ne se possеda plus. Il le fit lier au tronc d'un arbre, en ordonnant qu'il y fût percé de fleches. On se disposoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jetter à ses piés, & fondant en larmes lui demanda grace pour son Mari. Effet surprenant de l'Amour! s'écrie l'Historien. Il calma le furieux transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage. Hurtado fut délié, & reçut même la permission de voir quelquefois son Epouse; mais le Cacique lui déclara que la premiere familiarité qu'ils auroient ensemble leur coûteroit la vie. Peut-être ne lui avoit-il accordé la liberté de se voir, que pour tendre un piége à l'Espagnol, & pour se

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.
SEBASTIEN CABOT.
1527.

donner un prétexte de révoquer sa promesse. Hurtado ne tarda point à lui en fournir l'occasion. Peu de jours après, la Femme de Siripa, excitée par son intérêt propre, l'avertit que Miranda étoit couchée avec son Mari. Il s'en convainquit aussi-tôt par ses yeux ; & dans le premier mouvement de sa fureur, servant mieux la jalousie de sa Femme, qu'il n'avoit fait la sienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée sur-le-champ ; & les deux Epoux expirerent à la vue l'un de l'autre, dans des sentimens dignes de leur vertu.

La Tour de Cabot est abandonnée.

Cependant les Espagnols, qui étoient restés sous la conduite d'un Officier nommé *Moschera*, avoient fait quelques réparations à la Tour de Cabot ; mais ils désespérerent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. Moschera prit le parti de s'embarquer avec sa Trouppe, sur un petit Bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Il descendit le Fleuve jusqu'à la Mer ; & rangeant la Côte, il s'avança vers les 32 degrés de Latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Païs étoient fort humains. Il ensemença un terrein qu'il jugea fertile ; & sa petite Colonie s'établissoit fort heureusement, lorsqu'il y fut joint par un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard *Perez*, qui avoit été banni dans un lieu voisin, par le Capitaine Général du Bresil. Il le reçut avec amitié : mais leur tranquillité dura peu. Perez reçut ordre, du Capitaine Général, de retourner au lieu de son exil ; & Moschera fut sommé par la même voie, de prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, à qui ses Officiers attribuoient la Souveraineté du Païs. Perez obéit : mais l'Espagnol répondit de bouche que le partage des Indes n'étant pas encore reglé entre les Rois leurs Maîtres, il étoit résolu de se maintenir dans son Poste. Les armes & les munitions lui manquoient ; mais un Navire François étant venu mouiller à l'Ile de Canancé, vis-à-vis de son Fort, il profita de l'occasion que la fortune lui offroit ; & s'embarquant avec toute sa Trouppe, soutenu de deux cens Indiens dans leurs Canots, il surprit les François pendant la nuit & se rendit maître de leur Vaisseau. Le Canon qu'il en tira, & de nouveaux retranchemens qu'il fit à son Fort, le mirent en état de résister aux premieres attaques des Portugais. Après les avoir repoussés avec vigueur, il usa de ses avantages jusqu'à les attaquer lui-même à Saint Vincent, où il pilla les Magasins de la Ville ; cependant, aïant compris que ce succès ne pouvoit tourner qu'à sa ruine, en attirant sur lui toutes les forces du Capitaine Général, il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'Ile de Sainte Catherine.

Les Espagnols s'établissent dans un autre lieu.

Ils sont chassés par les Portugais.

Du côté de l'Espagne, les récits & les sollicitations de Cabot avoient disposé la Cour à suivre l'entreprise du Paraguay ; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restoit pas un Espagnol, & qu'il falloit recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la Cour de Lisbonne eut le tems d'armer une nombreuse Flotte, qui paroissoit destinée à la même Expédition. On sut néanmoins qu'elle avoit pris une autre route ; & les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avoit paru réveiller, retomberent dans leur premiere léthargie. Sebastien Cabot, dont le nom ne paroît plus entre les Voïageurs du même tems, étoit mort, ou

Indolence de la Cour d'Espagne.

rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étoient passés depuis son retour, sembloient avoir fait oublier toutes ses propositions; lorsque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des Historiens, firent penser plus sérieusement que jamais, à former un Etablissement sur Rio de la Plata.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Jamais Entreprise pour le Nouveau Monde ne s'étoit faite avec plus d'éclat. Dom Pedro de Mendoze, grand Echanson de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, sous le titre d'Adelantade, & Gouverneur Général de tous les Païs qui seroient découverts jusqu'à la Mer du Sud. A la vérité il devoit y transporter à ses frais, en deux Voïages, mille Hommes & cent Chevaux, des armes, des munitions, & des vivres pour un an; mais outre une pension viagere de deux mille Ducats, qui lui étoit accordée par la Cour, on lui donnoit à prendre de grosses sommes, sur les fruits de sa Conquête: il étoit nommé grand Alcalde & Alguasil Major de trois Forteresses, qu'il avoit ordre de faire construire; & ces deux charges devoient être héréditaires dans sa Famille. Après trois ans de séjour, il pouvoit revenir en Espagne, & nommer à sa place un Gouverneur, avec la liberté de lui communiquer toutes ses prérogatives. Quoique suivant les Loix du Roïaume, les Rois, ou les Caciques Indiens, pris en guerre, dûssent païer leurs rançons au Domaine, la Cour trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Trouppes, sans autre diminution que celle d'un dixieme, pour le Trésor Roïal; si les trésors des Caciques, tués en guerre, tomboient au pouvoir des Espagnols; ils devoient être également partagés entre le Roi & le Gouverneur: enfin, il devoit mener avec lui huit Religieux, pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Païs, & pourvoir tous les Postes, de Médecins, de Chirurgiens & de remedes. Après avoir signé ces conditions, l'Empereur déclara lui-même à Mendoze, qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens; & que leur conversion au Christianisme étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit grace à personne sur cet important article.

Pedre de Mendoze.

1535. Conditions de son Voïage.

Les ordres étoient déja donnés, pour armer à Cadiz une Flotte de quatorze voiles (94). Osorio, Capitaine Italien, qui s'étoit fort distingué dans les guerres d'Italie, en reçut le Commandement, sous les ordres de Mendoze. De si grands préparatifs, & le bruit des richesses de Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirerent tant d'Avanturiers, que le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cens Hommes, fut de douze cens, parmi lesquels on comptoit plus de trente Seigneurs, la plûpart aînés de leurs Maisons, plusieurs Officiers, & quantité de Flamands. On assure que nulle Colonie Espagnole du Nouveau Monde n'eut autant de noms illustres, parmi ses Fondateurs, & que la postérité de quelques-uns subsiste encore au Paraguay, surtout dans la Capitale de cette Province. La Flotte mit à la voile, dans le cours du mois d'Août 1585; saison la plus propre pour ce voïage, parceque si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court risque de manquer les Bri-

Empressement des Espagnols à le suivre.

Son départ.

(94) Herrera dit douze.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1535.

ses du Nord & du Nord-Est, & d'être surpris par les vents de Sud & de Sud-Ouest, qui obligeroient d'hiverner au Bresil.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La Flotte, après avoir passé la Ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Iles de Saint Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio Janéiro (95), & ce contretems fit comme l'ouverture de ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite d'Osorio, & peut-être sa qualité d'Etranger, lui avoient fait des jaloux, qui le rendirent suspect à Mendoze. Ils lui firent entendre qu'il aspiroit au Commandement général. Sur ce seul soupçon, il donna ordre qu'on le défît de ce prétendu Rival, & le malheureux Osorio fut poignardé. Une partie des Trouppes en fut indignée. Plusieurs vouloient demeurer au Bresil, & d'autres étoient résolus de retourner en Espagne; lorsque l'Adelantade, qui en fut informé, fit mettre à la voile.

Il fait poignarder Osorio son Lieutenant.

En arrivant au Cap de Sainte Marie, il apprit que son Frere, & tous ceux que la Tempête avoit écartés, étoient aux Iles de Saint Gabriel. Il ne tarda point à les y joindre. Dom Diegue ne put entendre sans douleur la mort d'Osorio. Il dit assez haut qu'une action si indigne attireroit la malédiction du Ciel sur son Frere & sur toute son Entreprise. Alors, toute la Flotte se trouvant réunie entre les Isles de Saint Gabriel & la rive Occidentale du Fleuve, Dom Pedre choisit ce lieu pour son premier Etablissement, & chargea Dom Sanche del Campo, de choisir un emplacement sûr & commode. Cet Officier se détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Ouest, sur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. L'Adelantade y fit aussi-tôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nuessa Señora de Buenos-Aires*, parceque l'air y est très sain. Tout le monde s'emploïa au travail, & bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de Camp.

Fondation de Buenos Aires.

1536. Famine dans la nouvelle Colonie.

Mais les Peuples du Canton ne virent pas, de bon œil, un Etablissement étranger si près d'eux. Ils refuserent des vivres. La nécessité d'emploïer les armes, pour en obtenir, donna occasion à plusieurs combats où les Espagnols furent maltraités. De trois cens Hommes, qui furent détachés sous Diegue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec plusieurs Officiers de distinction, entre lesquels un Capitaine, nommé *Luzan*, fut tué au passage d'un Ruisseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buenos-Aires; & l'Adelantade n'y pouvoit remédier, sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à verser le sang des Chrétiens, il défendit, sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nouvelle Ville; & craignant que la faim ne fît violer ses ordres, il mit des Gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à sortir.

Avanture extraordinaire d'une Femme Espagnole.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule Femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des Gardes. L'Historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte sans

(95) *Ubi supra*. Liv. I. p. 38.

aucune

aucune marque de doute l'avanture de cette Fugitive, & la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne, qui lui parut une retraite sure contre tous les dangers : mais elle y trouva une Lionne, dont la vue la saisit de fraïeur. Cependant les caresses de cet Animal la rassurerent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étoient intéressées ; la Lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas : elle sembloit demander un service, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnoissance ne se borna point à des témoignages présens : elle sortit, pour chercher sa nourriture ; & depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter, aux piés de sa Libératrice, une provision qu'elle partageoit avec elle. Ce soin dura aussi long-tems que ses Petits la retinrent dans la Caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent, sans rencontrer des Indiens, qui la firent Esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols, qui la ramenerent à Buenos-Aires. L'Adelantade en étoit sorti. Dom François *Ruiz de Galan*, qui commandoit dans son absence, Homme dur jusqu'à la cruauté, savoit que cette Femme avoit violé une Loi Capitale, & ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque Bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de Tigres & de Lions, qui n'osoient s'approcher d'elle, parcequ'une Lionne, qui étoit à ses piés avec plusieurs Lionceaux, sembloit la défendre. A la vue des Soldats, la Lionne se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaictrice. Maldonata leur raconta l'avanture de cet Animal, qu'elle avoit reconnu au premier moment ; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens ils se disposoient à la reconduire à Buenos-Aires, il la caressa beaucoup, en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, sans paroître plus féroce que les Lions mêmes, se dispenser de faire grace à une Femme, dont le Ciel avoit pris si sensiblement la protection (96).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

Entreprises de Jean d'Ayolas.

L'Adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remede à la famine, qui lui avoit déja fait perdre deux cens Hommes, avoit remonté Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Là, Jean d'Ayolas son Lieutenant, par lequel il s'étoit fait précéder, l'aïant assuré que les Timbuez ne desiroient que de bien vivre avec les Espagnols, & qu'il trouveroit toujours des vivres chez eux ou chez les Curacoas, il fit rebâ-

(95) *Ubi supra*, liv. 1, p. 38.

(96) L'Historien, trop sensé pour se reposer sur le seul témoignage de l'Auteur de l'Argentina, quoique ce Poëte fasse profession de tenir le fait de la bouche de Maldonata, cite le Pere *del Techo*, qui l'apprit au Paraguay même, comme un fait certain & peu éloigné.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

tir l'ancien Fort, sous le nom de *Bonne Espérance* (97). Ensuite il donna ordre à son Lieutenant de pousser les découvertes sur le Fleuve, avec trois Barques & cinquante Hommes, entre lesquels on nomme Dom Martinez d'*Irala*, Dom Jean Ponce de *Leon*, Dom Charles *Dubrin*, & Dom Louis *Perez*, Frere de Sainte Therese (98). Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils ne pouvoient lui en apporter eux-mêmes; & retournant à Buenos-Aires, pour y faire cesser les horreurs de la famine (99), il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours, qui n'en laisserent plus que le souvenir. Non-seulement Gonzale de Mendoze, qui étoit allé chercher des vivres au Bresil, revint sur un Navire qui en étoit chargé, mais il fut suivi presqu'aussitôt de deux autres Bâtimens, qui amenoient Moschera & toute sa Colonie, de l'Ile Sainte Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buenos-Aires; cependant elle étoit troublée par la crainte de retomber dans le même état, surtout avec les obstacles que la haine de quelques Peuples voisins apportoit à la culture des terres.

Ses espérances.

Ayolas, aïant remonté long-tems le Fleuve, fut bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une assez grande étendue de Païs sur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des Terres, jusqu'aux frontieres du Bresil. Il continua de s'avancer jusqu'à la hauteur de vingt degrés 40 minutes, où il trouva sur la droite, un petit Port, qu'il nomma *la Chandeleur*. Les Guaranis l'avoient assuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Ouest, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoia ses Bâtimens; & les y laissant sous la conduite d'Irala, avec un petit Détachement d'Espagnols sous celle du Capitaine Vergara, il se livra aux grandes espérances qu'il avoit conçues sur le témoignage des Guaranis.

Retour de Pedre de Mendoze.

On ne peut douter qu'avant son départ il n'eût écrit à l'Adelantade, pour lui communiquer ses projets; mais ses Lettres ne parvinrent point à Buenos-Aires. Les quatre mois s'étoient écoulés. Ce silence, de l'Officier de la Colonie auquel l'Adelantade avoit le plus de confiance, & qui la méritoit le mieux, lui causa tant d'inquiétude, qu'il fit partir plusieurs personnes, pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Il avoit déja formé le dessein de retourner en Espagne. Une maladie considérable, qui augmenta son chagrin, lui fit hâter cette résolution. A peine fut-il en état de souffrir la Mer, qu'il mit à la voile avec Jean de Caceres, son Trésorier, après avoir nommé en vertu de ses pouvoirs, Ayolas même, Gouverneur & Capitaine Général de la Province. Il partit, le désespoir dans le cœur, maudissant le jour auquel il avoit quitté l'Espagne pour courir après une chimere, & se déshonorer dans une Région sauvage. Lorsqu'il

Sa funeste mort.

fut en Mer, tous les élémens semblerent conspirer contre lui. Ses provisions se trouvant épuisées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une

(97) On le trouve aussi nommé, *Corpus Christi*.

(98) Suivant quelques Mémoires.

(99) Elle avoit fait manger de la chair humaine apparemment de quelque Indien. Ceux qui s'étoient rendus coupables de cet excès reçurent ensuite une amnistie & l'absolution d'Espagne.

Chienne, qui étoit prête à faire ses Petits ; & cette chair infectée, joint à ses noires agitations, lui causa une aliénation de tous les sens, qui se changea bientôt en phrénésie. Il mourut dans un accès de fureur : & cette fin tragique fut regardée comme une punition du meurtre d'Osorio.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

ALFONSE DE CABRERA. 1538.

Dans quel état il trouve Buenos Aires.

La Ville de Buenos-Aires, née sous de si malheureux auspices, eut encore à lutter longtems contre l'infortune. Alfonse de Cabrera, qui fut envoïé d'Espagne en qualité d'Inspecteur, ne put empêcher que la Famine n'y redevînt excessive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoze, qui cherchoient Ayolas, arriverent au Port de la Chandeleur, sans avoir pû se procurer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, Nation voisine du Fleuve. Ils s'y rendirent ; & l'aïant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courses, qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commission. Enfin, ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre, un Ecrit, par lequel ils espéroient d'apprendre à Dom Jean d'Ayolas, s'il revenoit dans ce Port, tout ce qu'il lui importoit de savoir. Ils l'avertissoient surtout de se défier de la Nation des Payaguas, dont ils avoient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet il n'y en a point de plus dangereuse au monde, parcequ'elle sait allier des manieres fort douces avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'est plus caressante que lorsqu'elle médite une trahison.

Indiens perfides.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar descendirent le Fleuve jusqu'un peu au-dessous de la branche Septentrionale du Pilco Mayo, qui s'y jette vers les 25 degrés de Latitude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une espece de Port, formé par un Cap qui s'avance au Sud, à l'Occident du Fleuve. Cette situation leur aïant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à distance presqu'égale du Pérou & du Bresil, & loin d'environ trois cens lieues du Cap de Sainte Marie en suivant le Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de *l'Assomption*, qu'elle porte encore.

Fondation de l'Assomption, Capitale du Paraguay.

Mendoze y resta seul ; & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur Voiage à l'Adelantade, qu'il croïoit encore à Buenos-Aires. Il y trouva Cabrera ; mais la Ville étoit déja dans une extrême disette. Une guerre avec les Indiens, où la perfidie fut emploïée des deux parts, augmenta la désolation. Les Espagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces ; & ranimés ensuite par l'arrivée de deux Brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs Ennemis publierent, pour excuser leur défaite, qu'ils avoient vu, pendant le combat, un Homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, & jettant une lumiere qui les avoit éblouis. On ne douta point, parmi les Vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaise, dont la Fête se célébroit le même jour ; & le panchant de leur Nation pour le merveilleux leur fit choisir Saint Blaise pour le principal Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le Fort de Bonne Espérance, qu'ils désespérerent de pouvoir conserver.

Prodige, pour les Indiens.

Leur joïe ne fut pas moins diminuée, par les fâcheuses informations

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1538.

Sort de Jean d'Ayolas.

qu'ils reçurent d'Irala. Cet Officier n'avoit pas cessé de chercher Dom Jean d'Ayolas. Un jour, à l'entrée de la nuit, aïant mouillé sur le Fleuve, il entendit une voix qui l'appelloit de la rive : il y envoïa un Canot. On y trouva un Indien, qui demanda d'être conduit au Chef des Espagnols, & qu'on ne fit pas difficulté de prendre à bord. Il fit le récit de la mort d'Ayolas, qui avoit été tué par les Payaguas, en revenant des frontieres du Pérou, chargé de richesses. Irala brûloit de châtier ces Perfides, autant que de leur enlever les trésors qui étoient demeurés entre leurs mains; mais n'aïant pas un Homme qui ne fût malade, il se rendit à l'Assomption, où personne ne lui contesta l'autorité qu'Ayolas lui avoit remise à son départ. Cependant il se vit bientôt des Rivaux. Sa retraite à l'Assomption, joint au triste avis qu'il donnoit de la mort d'Ayolas, fit prendre aux Habitans de Buenos-Aires, dont le nombre diminuoit de jour en jour, la résolution de le suivre dans ce nouvel Etablissement. Cabrera & Galan se déterminerent eux mêmes à remonter le Fleuve, avec tous ceux qui purent trouver place dans le Bâtiment qui les portoit. En arrivant à l'Assomption, qui commençoit à prendre l'air d'une Ville, ils y remarquerent quelque partage sur l'autorité d'Irala; & Galan se rangea d'abord parmi ceux qui lui étoient opposés ; mais Cabrera termina ce différend, en produisant un ordre de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remis lui-même, & qui portoit pour date le 12 Septembre 1737. Il contenoit que si le Gouverneur, nommé par Dom Pedre Mendoze, étoit mort sans s'être donné un Successeur, Cabrera, revêtu de la Dignité d'Inspecteur, assembleroit les Fondateurs & les Conquérans de la Province, leur feroit prêter serment de choisir celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place, & feroit reconnoître, au nom de Sa Majesté, celui qui seroit élu à la pluralité des suffrages. L'ordre du Souverain fut respecté, & le choix tomba sur Dominique Martinez d'Irala. Il proposa aussi-tôt d'abandonner Buenos-Aires, où l'expérience faisoit trop connoître qu'il étoit impossible de subsister, tant qu'on ne seroit point en état de soumettre les Nations voisines. L'Assemblée se partagea. Plusieurs représenterent la nécessité d'un Port, pour les Vaisseaux qui arriveroient d'Espagne, & demanderent ce que deviendroit l'Assomption, dans l'éloignement où cette Ville étoit de la Mer, s'il ne lui venoit pas de puissans secours. Le nouveau Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, d'où l'on tireroit aisément tous les secours nécessaires; & son avis aïant passé sans opposition, Dom Diegue d'Abreu reçut ordre de partir avec trois Brigantins, pour l'évacuation de Buenos-Aires.

Etat de Buenos Aires.

Election d'Irala.

Buenos-Aires est abandonné.

Naufrage d'un Vaisseau Génois.

Son arrivée y répandit une vive joie, & n'en causa pas moins à l'Equipage d'un Vaisseau de Genes, qui avoit échoué sur un Banc à l'entrée du Fleuve. Ce Bâtiment étoit parti pour le Pérou, avec la valeur de cinquante mille Ducats en Marchandises ; il avoit été arrêté par les vents contraires au Détroit de Magellan, d'où étant venu relâcher dans Rio de la Plata, il y avoit péri par l'ignorance des Pilotes, & l'on n'en avoit sauvé que les Hommes, qui couroient risque de mourir de faim dans le Port. On comptoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont il paroît que la postérité subsiste encore au Paraguay, tels qu'Antoine d'*Aquino*,

Thomas *Rizo*, & Jean-Baptiste *Trochi*. Le Convoi de Buenos-Aires aïant remonté heureusement le Fleuve sous la conduite d'Abreu, l'Assomption se trouva tout-d'un-coup aggrandie par l'augmentation de ses Habitans & par celle de ses Edifices. Il paroît qu'elle étoit encore sans enceinte, puisqu'on remarque ici qu'Irala la fit entourer alors d'une palissade, & qu'il y établit la Police. On y comptoit six cens Hommes, sans y comprendre les Femmes & les Enfans.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1538. L'Assomption s'accroit des Habitans de Buenos-Aires.

1539. Avanture extraordinaire qui lui procure des Femmes.

Les Femmes n'y étoient point en grand nombre, & c'étoit un obstacle qui devoit retarder longtems les progrès d'une si belle Colonie; mais il fut levé fort heureusement, par une avanture également plaisante & tragique, qui tourna au bonheur des Espagnols, après les avoir menacés de leur ruine. Quelques Missionnaires avoient commencé à répandre les lumieres de la Foi, & plusieurs Indiens demandoient ardemment le Baptême. Irala, pour leur donner une haute idée de la Religion Chrétienne, imagina une Procession générale, qui devoit se faire en mémoire de la Passion de N. S., avec toutes les cérémonies qui sont particulieres à l'Espagne; c'est-à-dire que tous les Espagnols y devoient paroître, les épaules découvertes, & le fouet à la main, pour se *flageller*. Il y invita les Indiens voisins: mais la maniere dont on les traitoit déja ne leur donnant pas beaucoup d'affection pour les Espagnols; & la plûpart n'aïant embrassé le Christianisme que par des motifs de crainte ou d'intérêt, ils n'y vinrent que pour chercher l'occasion de secouer un joug, qui leur devenoit insupportable. On assure qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, sans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on savoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur suffisoient pour l'exécution de leur dessein; car ils étoient informés de l'état où les Espagnols devoient paroître. Au moment que la Procession alloit commencer, une Indienne, qui étoit au service de Salazar, entra dans sa Chambre, &, le voïant prêt à sortir dans son burlesque équipage, lui dit les larmes aux yeux, qu'elle regrettoit de le voir courir à sa perte. Il exigea des explications. Elle lui découvrit le complot. Le Gouverneur, qu'il avertit aussi-tôt, prit le seul parti qui s'offroit dans un péril si pressant. Il feignit d'apprendre que les *Tapiges*, Nation redoutable & déclarée contre les Espagnols, étoient presqu'aux Portes de la Ville; & donnant ordre aux Habitans de se tenir sous les armes, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver, pour délibérer avec eux, sur un incident, dont il affectoit de les croire menacés comme lui. Ils y allerent sans défiance: mais à mesure qu'ils arrivoient, ils furent liés, & gardés séparément. Lorsqu'il les eut tous en son pouvoir, il les fit paroître devant lui, pour leur déclarer qu'il étoit instruit de leur projet, & qu'il les condamnoit à la mort. L'exécution se fit à la vue d'une multitude de leurs Sujets qui environnoient la Ville, & qui voïant les Espagnols bien armés, non-seulement perdirent la hardiesse de s'y opposer, mais confesserent qu'ils avoient aussi mérité la mort. Entre les réparations qu'ils firent aux Espagnols, ils offrirent des Femmes à ceux qui n'en avoient point: & cette offre fut acceptée. Les Indiennes se trouverent fécondes, & de bon naturel; ce qui porta dans la suite une grande partie des Habitans à continuer ces alliances. Quelques-uns même

ont épousé des Negresses ; & delà vient le grand nombre de Metifs & de Mulâtres qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces (1).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPTION DU CHACO.

On ne pense point à suivre ici les Espagnols de l'Assomption dans toutes leurs Conquêtes, ni même tous les Voïageurs du Païs dans leurs courses (2). La Description (*), qu'on a déja donnée, de cette partie de l'Amérique, contient les noms & la situation des Villes qui furent successivement fondées, avec leur division chorographique & celle de leurs Gouvernemens. Mon dessein, après avoir fait connoître Rio de la Plata par les premiers Voïages sur ce Fleuve, n'est que de ramener bientôt mes Lecteurs au rétablissement de Buenos-Aires, qui mérite ce soin par la célébrité de son Port, & à l'origine des fameuses *Réductions* du Paraguay. Cependant je donnerai place, dans l'intervalle, à la Description d'une grande Province du même Païs, dont le nom n'est gueres connu que par les Relations des Missionnaires. C'est celle qu'ils nomment *Chaco*. N'aïant jamais été conquise par les Espagnols, elle paroît également ignorée du commun des Historiens & des Voïageurs. Le P. Loçano, Missionnaire Jésuite, dont l'Historien du Paraguay emprunte cet article (3), place le Chaco entre la Province particuliere du Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en ont fait longtems qu'une seule, & lui donne une étendue qui borne les deux autres, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms (4). Le nom de Chaco ne paroît pas fort ancien ; & l'Historien observe qu'il ne se trouve pas même dans la vie de Saint François Solano (5), Religieux de l'Ordre de Saint François, qui avoit parcouru ce Païs d'un bout à l'autre, pour y prêcher l'Evangile. Mais, dans la Langue naturelle du Pérou, on nomme Chaco ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses ; & l'on a donné le même nom au Païs dont il est question, parcequ'après la Conquête du Pérou un grand nombre de Péruviens s'y réfugierent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Il paroît même qu'on n'a d'abord compris, sous ce nom, que le Païs renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco-Mayo & la Riviere rouge, & qu'ensuite on l'a étendu plus loin, à mesure que d'autres Nations se sont jointes aux Péruviens qui s'y étoient réfugiés.

Beauté du Païs.

On s'accorde à représenter le Chaco comme un des plus beaux Païs du Monde : mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vue de Cordoue, & qui s'étend jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra en

(1) Histoire du Paraguay, l. 1. pp. 49 & 50.

(2) Outre plusieurs Voïageurs Espagnols, les Lettres curieuses & édifiantes sont remplies de Relations d'un grand nombre de Missionnaires.

(*) Au Tome XIII, dans celle des Provinces du Pérou.

(3) Relacion chorographica del gran Chaco.

(4) Sauf, dit-il, le droit de ces deux Provinces, de celle de Tucuman, & même de celle des Charcas, qui peuvent avoir des prétentions sur ce qui est compris sous le nom de Chaco, parcequ'elles ne reconnoissent point de Limites marquées de ce côté là, & dont les Gouverneurs sont même obligés, par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître. *ubi sup.* p. 145.

(5) Canonisé en 1725.

Descript. du Chaco.

tournant de l'Oueſt au Nord, forme de ce côté-là une Barriere ſi bien gardée, ſurtout dans ce qu'on nomme la Cordilliere des Chiriguanes, qu'elle le rend inacceſſible. Pluſieurs de ces Montagnes ſont ſi hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur ſommet, & que l'air y étant toujours ſerein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuoſité des vents y eſt telle, que ſouvent ils enlevent les Cavaliers de la ſelle, & que pour y reſpirer à l'aiſe, il faut chercher un abri. La ſeule vue des précipices feroit tourner la tête aux plus intrépides, ſi d'épaiſſes nuées qu'on voit ſous les piés n'en cachoient la profondeur. On ne peut gueres douter que ces Montagnes, qui ſont une des branches de la grande Cordilliere, ne renferment quelques Mines. On y en a même découvert depuis peu; mais on nous laiſſe encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'eſt une tradition conſtante au Pérou, que les Chicas & les Orejones, qui habitoient autrefois ces mêmes Montagnes, & dont pluſieurs ſe ſont réfugiés, les uns dans le Chaco, & d'autres dans une Ile qui eſt au milieu du Lac des Xarayès, portoient de l'or & de l'argent à Cuſco, avant l'arrivée des Eſpagnols. Il ſort auſſi de la plûpart de ces Montagnes un aſſez grand nombre de Rivieres, dont les eaux, qui ſont fort ſaines, contribuent beaucoup à fertiliſer le Chaco; ſans compter celles qui coulent au Nord, telles que le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui ſe déchargeant dans le Mamoré, vont ſe joindre enſemble au Marañon. Les plus conſidérables de celles qui traverſent le Chaco ſont le *Pilco-Mayo*, *Rio Salado*, & *Rio Vermejo*.

Rivieres qui l'arroſent.

Le Pilco-Mayo.

Le Pilco-Mayo, qui l'emporte ſur toutes les autres, ſuffiroit ſeul pour enrichir ce Païs, s'il étoit toujours navigable: mais dans quelques endroits il n'a pas aſſez d'eau, & dans d'autres il en a trop. On a vu qu'il ſort des Montagnes qui ſéparent le Potoſi du Pérou: & quelques Relations aſſurent qu'une petite Riviere, nommée *Taxapaïan*, que le Pilco-Mayo reçoit aſſez près de ſa ſource, contient quantité d'argent, qu'on ne ſauroit en tirer, parcequ'il s'y enfonce dans la vaſe. Les Mineurs ont ſupputé qu'en cinquante-ſix ans, cette perte étoit de quarante millions. On ajoute qu'il paſſe auſſi, par la même voie, tant d'argent dans le Pilco-Mayo, que pendant pluſieurs lieues aucun Poiſſon n'y peut vivre. Cette grande Riviere, après avoir traverſé les Plaines de Manſo, ſe diviſe en deux bras navigables pour d'aſſez gros Bâtimens, dont le ſeptentrional a ſes eaux preſque ſalées; auſſi trouve-t'on beaucoup de Salpêtre ſur ſes bords. Ce n'eſt qu'à ſon entrée dans le Chaco, que le Pilco-Mayo commence à devenir fort poiſſoneux, & qu'il contient beaucoup de Caymans. Ses deux bras ſe déchargent dans le Paraguay; l'un un peu au-deſſous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, l'autre un peu au-deſſous de l'Aſſomption, qui ſe trouve ainſi dans une Ile dont la largeur moïenne eſt de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingt. Cette Ile eſt aſſez baſſe, & par conſéquent marécageuſe, juſqu'à une certaine diſtance de la ſéparation des deux bras. Dans la ſaiſon des pluies, les deux bras ſont confondus; car alors ils s'enflent ſi fort, qu'ils ſe réuniſſent enſemble & même avec Rio Vermejo, & qu'après être rentrés dans leur lit, ils laiſſent dans le terrein qu'ils ont couvert, pluſieurs Lagunes qui ne ſe ſechent jamais. Suivant Garcilaſſo de

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

la Vega, le nom de Pilco-Mayo signifie en Langue Péruvienne, *Riviere des Moineaux*; & l'*Araguay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, signifie, dans la Langue des Guaranis, *Riviere d'entendement*, parcequ'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, au risque de s'engager dans les Lagunes, qui forment un labyrinthe, dont il ne seroit pas aisé de sortir.

DESCRIPT. DU CHACO.

Rio Salado.

Rio Salado entre dans le Chaco, sous le nom de *Riviere du passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on ne le remonte point sans danger. Dans l'endroit où les Espagnols avoient bâti, en 1562, une Ville nommée Sant'Iago d'Estero, il change son premier nom en celui de Rio de Valbuena; & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ 40 lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qu'on attribue au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Riviere passe, & qui diminue à mesure qu'elle reçoit d'autres eaux. Elle ne commence à porter le nom de *Salado*, ou Riviere salée, qu'à la hauteur de Sant'Iago, sans qu'on sache d'où elle le tire. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & recevant une petite Riviere, nommée *Saladillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve est la corde : cette courbure porte le nom de *Rio de Corunda*.

Rio Vermejo.

Rio Vermejo traverse le Chaco, du Nord-Ouest au Sud-Est, & change aussi fort souvent de nom. On ignore d'où vient à cette Riviere le nom de *Vermeille*, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd, dans Rio de la Plata, sous celui de *Rio grande*. Son cours est si tranquille, qu'il est presqu'aussi facile à remonter qu'à descendre, surtout avec un petit vent de Sud, qui s'y leve tous les matins vers neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. Ses bords sont charmans. Elle est fort poissonneuse, & l'on attribue plusieurs vertus à ses eaux, telles que de guérir la gravelle, la pierre, tous les maux d'urine, la colique, la goutte, l'hydropisie & l'indigestion. Elle les tire, dit-on, d'une herbe fort commune sur ses bords, que les Espagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On ajoute que ceux, qui en boivent habituellement, vivent jusqu'à une extrême vieillesse, sans rides & sans maladie. C'est du moins une tradition bien établie parmi les Espagnols, que de tous les Soldats qui travaillerent depuis 1628 jusqu'en 1635 à bâtir la Ville de Sant'Iago de Guadalcazar, aucun ne mourut, & ne fut malade dans cet intervalle, quoique le seul remûment des Terres fût capable de causer des maladies; & qu'en 1710 & 1711, Dom Estevan d'Urizar, qui côtoïa long-tems cette Riviere dans le Chaco, y étant venu en fort mauvaise santé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il se trouva parfaitement rétabli. C'est dans une Lagune, qu'elle forme sous le nom de Rio grande, qu'on pêche les Perles dont on a parlé dans un autre article (7).

Autres Rivieres, & leurs propriétés.

La plûpart des autres Rivieres du Chaco ont quelque proprieté remarquable. On en distingue une, dont les eaux sont vertes, & qui se nomme *Rio verde*, sans qu'on ait pû découvrir d'où lui vient cette couleur,

(7) Voïez l'Article des Mines, dans la Description du Pérou.

qui

DESCRIPT. DU CHACO.

qui n'empêche point qu'elles ne soient agréables & saines. Cette Riviere se décharge dans le Fleuve du Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords, une Ville, nommée *Nueva Rioja* (7) qui n'a pas long-tems subsisté. Une Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere Chiriguane, & qui coule entre le Pilco-Mayo & Rio Vermejo, a ses eaux fort salées. Quelques autres rentrent dans le sein de la Terre, comme on l'observe aussi de celles du Tucuman. Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des néges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent, & ne faisant plus d'une partie du Chaco, qu'une vaste Mer, elles laissent pendant toute l'année quantité de Lagunes qui se trouvent remplies de Poissons. Alors les Habitans sont obligés de passer le tems dans leurs Pirogues, ou de monter sur les arbres, dont ils font leur demeure, jusqu'à la retraite des eaux. Mais ces inconvéniens sont compensés par de fort grands avantages : à peine l'inondation est passée, que les Plaines du Chaco deviennent comme de grands Parterres, qui forment une perspective admirable, du haut des Montagnes. Il ne manque à cette belle Contrée, que des Habitans plus industrieux ; car les Indiens du Chaco se bornent à remuer un peu la terre, lorsqu'elle est découverte : ce qui n'empêche point qu'elle ne leur fournisse d'abondantes productions ; quoique la pêche & la chasse puissent suffire pour leur subsistance. Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont pas d'autre eau que celle qu'on trouve dans le creux des arbres. Ce sont comme autant de réservoirs, d'une eau très claire & très saine. Les chaleurs devroient naturellement y être excessives ; d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec : mais le vent du Sud, qui y souffle régulierement tous les jours, y répand beaucoup de fraîcheur. Dans les parties méridionales, le froid est quelquefois dur & piquant.

Inondations & leurs effets.

On remet, à l'Histoire naturelle de l'Amérique méridionale, les observations du Pere Loçano sur les Animaux & les Plantes du Chaco, pour ne s'arrêter ici qu'à la curieuse peinture qu'il fait de ses Habitans. A juger par le nombre des Nations dont il donne la liste, on s'imagineroit que le Monde n'a pas de Région plus peuplée ; & l'Historien du Paraguay assure qu'il l'est plus, en effet, qu'aucun des Païs qui l'environnent, quoiqu'il ne le soit pas autant que la douceur du climat & la fertilité du terroir portent à le croire. Chacune de ces Nations ne peuple pas plus de trois ou quatre Bourgades ; & soit que la facilité d'y vivre sans travail y rende les Hommes plus vicieux & par conséquent plus foibles, ou que les querelles, & les guerres, qui naissent de l'ivrognerie, fassent périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître, on en voit diminuer sensiblement le nombre. D'ailleurs on sait, par une tradition assez récente, que les maladies épidémiques, assez fréquentes dans les Régions voisines, surtout dans le Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans pour se réfugier

Usages & caract re des Habitans du Chaco.

(7) On trouve sa Description, dans une Lettre du Pere Cattaneo, Jésuite, imprimée à la suite de l'Ouvrage de M. Muratori, qui a pour titre ; *Il Christianismo felice nelle Missioni del Paraguay.*

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Deux Nations extrêmement singulieres.

dans le Chaco, où ils ont porté la corruption. Ces transmigrations, auxquelles on peut joindre celle des Péruviens, & les divers Etablissemens de tant de Nations errantes, n'ont pû se faire sans perte, ni sans mille obstacles nuisibles à la propagation. Rien ne fait mieux connoître le mélange des Peuples qui habitent le Chaco, que la différence de leur figure, de leur caractere & de leurs usages. Le Pere Loçano en remarque deux si singuliers, que le témoignage d'un Missionnaire ne pouvant être suspect, ce qu'il en rapporte est seul capable de donner de la vraisemblance aux Acéphales de Raleigh & de Keymis (8). Il donne au premier le nom de *Cullus*, ou *Cullugas*; en Langue Péruvienne, *Suripchaquins*, qui signifie piés d'Autruche. On les nomme ainsi, parcequ'ils n'ont point de mollet aux jambes; & qu'aux talons près, leurs piés ressemblent à ceux des Autruches. Ils sont d'une taille presque gigantesque. Un cheval ne les égale point à la course. Leur valeur est redoutable; & sans autre arme que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuse. Le second n'a de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des Cullugas. Il n'est pas nommé; mais un Missionnaire, honoré depuis de la palme du Martyre (9), assuroit qu'aïant rencontré une Trouppe de ces Indiens, il avoit été surpris de les trouver si grands, qu'en levant le bras il ne pouvoit atteindre à leur tête. » Il n'avoit pas moins admiré la délicatesse » & la richesse de leur Langue, la beauté de leur caractere, leur poli- » tesse, la vivacité & la pénétration de leur esprit : enfin, il regrettoit » qu'on ne traitât pas mieux une Nation, si estimable par sa valeur, sa » politesse, sa bonne conduite & sa modestie, & qu'on n'eût pas com- » mencé par lui faire goûter les maximes du Christianisme, avant que » de lui imposer un joug qu'on lui rendoit encore plus pesant de jour en » jour (10).

Air terrible des Indiens du Chaco.

En général, les Indiens du Chaco sont d'une taille avantageuse. Ils ont les traits du visage fort différens de ceux du commun des Hommes; & les couleurs, dont ils se peignent, achevent de leur donner un air effraïant. Un Capitaine Espagnol, qui avoit servi avec honneur en Europe, aïant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'étoit pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces Barbares, qu'il tomba évanoui. La plûpart vont nus, & n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs : mais, dans leurs Fêtes, ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En Hiver, ils se couvrent d'une cappe de peaux assez bien passées, & ornées de diverses figures. Dans quelques Nations, les Femmes ne sont pas moins nues que les Hommes. Leurs défauts communs sont la férocité, l'inconstance, la perfidie & l'ivrognerie. Ils ont tous de la vivacité, mais sans la moindre ouverture d'esprit pour tout ce qui ne frappe point les sens. On ne leur connoît aucune forme de Gou-

(8) Voïez, ci-dessous, leurs Relations. Le P. Loçano ne dit point qu'il ait vu ces deux Peuples; mais il assure qu'il avoit eu toutes les preuves qu'on peut desirer de la vérité de ce recit.

(9) Le Pere Gaspard Osorio, massacré en 1638, par les Chiriguanes.

(10) Histoire du Paraguay, liv. 3. pag. 155.

vernement : chaque Bourgade ne laisse pas d'avoir ses Caciques ; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité, que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités personnelles. Plusieurs de ces Peuples sont errans, & portent avec eux tous leurs meubles, qui sont une natte, un hamac & une calebasse. Les Edifices de ceux qui vivent dans des Bourgades méritent à peine le nom de Cabanes. Ce sont de misérables hutes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations, voisines du Tucuman, sont vétues & mieux logées.

Descript. Chaco.

Peuples errans.

Presque tous ces Indiens sont Antropophages, & n'ont pas d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils se sont rendus formidables aux Espagnols, par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les stratagêmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une Habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent, pendant une année entiere, le moment de fondre sur eux sans s'exposer ; ils ont sans cesse des Espions en Campagne, qui ne marchent que la nuit, se trainant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire, à quelques Espagnols, que par des secrets magiques ils prenoient la forme de quelque Animal, pour observer ce qui se passe chez leurs Ennemis. Lorsqu'eux mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des Femmes vendre leur vie bien cher, aux Soldats les mieux armés.

Stratagemes des Peuples du Chaco.

Leur fureur dans les combats.

Leurs armes ne sont pas différentes de celles des autres Indiens du Continent : c'est l'arc, la fleche, le Macana, avec une espèce de lance d'un bois très dur, & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force ; quoique très pesant, car sa longueur est de quinze palmes, & la grosseur proportionnée. Sa pointe est de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de sortir de la plaie sans l'aggrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il est attaché, sert à le retirer après le coup ; ainsi lorsqu'on est blessé, le seul parti est de se laisser prendre, ou de se déchirer à l'instant pour se dégager. Si ces Barbares font un Prisonnier, ils lui scient le cou avec une machoire de Poisson. Ensuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils sont bons Cavaliers, & les Espagnols se sont repentis d'avoir peuplé de Chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la course, & qu'ils s'élancent dessus indifféremment par les côtés ou par la croupe, sans autre avantage que de s'appuïer sur leurs javelots. Ils n'ont pas l'usage des étriers ; ils manient leurs Chevaux avec un simple licou, & les poussent si vigoureusement, que l'Espagnol le mieux monté ne sauroit les suivre. Comme ils sont presque toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure. Le Pere Loçano vit la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit sur le crâne un demi doigt d'épaisseur.

Leurs armes.

Danger de leurs blessures.

Ils sont excellens Cavaliers.

Les Femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine & les bras, comme les Moresques d'Afrique. Les Meres piquent leurs Filles, dès qu'elles sont nées ; & dans quelques Nations elles arrachent

Leurs Femmes.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Descript. du Chaco.

le poil à tous leurs Enfans, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les Femmes du Chaco sont robustes. Elles enfantent aisément. Aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent, & lavent leurs Enfans dans le Ruisseau le plus proche. Leurs Maris les traitent durement; peut-être, soupçonne l'Historien, parcequ'elles sont jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs Enfans.

Leurs Sépultures.

L'usage du Chaco est d'enterrer les Morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la Fosse, & l'on y attache le crâne d'un Ennemi, surtout d'un Espagnol: ensuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le Mort soit tout-à-fait oublié.

Nation des Chiriguanes, & son origine.

L'Historien observe que le plus grand obstacle, non-seulement à la Conquête, mais à la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont fort partagées sur l'origine de cette Nation. Techo (11) & Fernandez (12) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Gusman, qu'elle descend de ces Indiens qui tuerent Alexis Garcia, à son retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Bresil ne pensassent à vanger sa mort, se réfugierent dans la Cordilliere Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille: mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca Yupanqui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguanes, déja établis dans ces Montagnes, où ils se faisoient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut sans succès. On sait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre Langue que celle des Guaranis: ce qui semble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé plusieurs autres au Paraguay comme au Bresil, où leur Langue se parle, ou du moins s'entend de toutes parts.

Ils sont ennemis irréconciliables des Espagnols.

Mais il paroît que les Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en plusieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique dans ces derniers tems, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien servis, ils ne peuvent compter sur eux qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte; & l'entreprise n'est pas aisée. On ne connoît point, dans cette Contrée, de Nation plus fiere, plus dure, plus inconstante, & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pû les réduire. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province; & le malheureux succès d'une Expédition, tentée en 1572 pour les soumettre, par Dom François de Tolede, Viceroi du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur insolence.

Leurs usages.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une Femme; mais que souvent, parmi les Prisonnieres qu'ils font à la guerre, ils choisissent les plus jeunes Filles, pour en faire leurs Maîtresses. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus singulier, ajoute l'Historien, c'est que d'un jour à l'autre, ils ne sont plus les mêmes hommes; aujourd'hui pleins de raison, & d'un bon Commerce; de-

(11) Historia Paraquariensis, lib. II.

(12) Relacion historical de los Chiquitos.

main, pires que les Tigres de leurs Forêts. On obtient tout d'eux, lorsqu'on les prend par l'intérêt : s'ils n'esperent rien, tout Homme est leur ennemi. Enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées à l'excès dans leur Nation.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Descript. du Chaco.

Nations anciennement chrétiennes.

En suivant à l'Ouest, Rio Vermejo, ou la Riviere Vermeille, on trouve plusieurs Nations pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui se réunissent pour leur défense commune, lorsqu'elles sont attaquées. L'Historien, auquel on s'attache ici, dit après un Auteur Espagnol (13), que ces Peuples avoient reçu le Baptême dans le tems de la Découverte, mais que maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Christianisme, surtout la priere, pour laquelle leurs Caciques les assemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourrissent des Bestiaux. En 1710, ajoute le même Historien, Dom Estevan d'*Urizar*, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conservent l'Original, comme une sauvegarde contre les entreprises des Espagnols sur leur liberté. Ils sont d'ailleurs d'un bon naturel, & les Etrangers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Plaines de Manso.

Dom Hurtado de Mendoze, Marquis de Cañete, & Viceroi du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille. Il y envoïa, en 1556, le Capitaine *Manso*, qui s'avança, sans obstacles, jusqu'aux grandes Plaines qu'on rencontre entre le Pilco mayo & Rio grande. Cet Officier avoit entrepris d'y bâtir une Ville, lorsqu'au milieu du travail, & dans la plus grande sécurité, il fut massacré par les Chiriguanes, avec tous ses soldats. Le nom de *Manso* est demeuré aux Plaines, que son malheur a rendues célebres (14).

Malheur qui leur donne ce nom.

Ville de Santa Fé.

La Ville de Santa Fé, fondée en 1573 par Jean de Garay, dix lieues au-dessus de la jonction de Rio Salado avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie sur le bord Oriental de ce Fleuve, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais depuis, aïant changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avoit bâti une autre Ville, sous le nom de la *Conception*, sur le bord de la Riviere Vermeille, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de son embouchure dans Rio de la Plata; mais à peine se soutint-elle soixante ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, observe l'Historien, la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pû conserver un Etablissement qui leur ouvroit une si belle Porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin, il est devenu fort difficile de retrouver le lieu où étoit située la Ville de Guadalcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner aussi. On apprend du Pere Loçano, que pendant qu'ils la bâtissoient, sous les ordres de Dom Martin de Ledesma, ils ne purent pénétrer chez les Chicas Orejones, ni chez les Churumacas, établis à l'Ouest dans les Vallées qui sont au bas de la Cordilliere, & si près de lui, qu'il voïoit la fumée de leurs Villages, dont son Camp n'étoit qu'à dix ou douze lieues. Le Guide que Ledesma prenoit, pour s'y faire conduire

Foiblesse des Espagnols au Paraguay.

(13) Xarque, livre 3, chap. 28.
(14) On les appelle *Llanos de Manso*.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Nations qu'ils ne peuvent connoître.

avec ses Trouppes, ne parvenoit jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de sa mauvaise foi, & qu'ils lui en faisoient un reproche, il leur confessa qu'il y alloit de sa vie. » Mais pourquoi, lui demanderent-ils, ces Peuples ne veulent-ils pas qu'on aille chez eux? Parcequ'ils craignent, répondit-il, que si vous en saviez le chemin, vous ne les fissiez tous mourir, comme vos Prédécesseurs ont fait l'Inca, pour s'emparer de son Empire & de ses richesses «. Le Guide ajouta que les Chicas Orejones étoient ceux que les Incas emploïoient à faire valoir leurs Mines, & qu'après la funeste mort d'Atahualipa ils s'étoient réfugiés chez les Churumacas, qui les avoient bien reçus. Ces Chicas, suivant le P. Loçano, descendoient des Nobles Orejones du Pérou, auxquels les Incas devoient leurs Conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane (15). Enfin, soit foiblesse dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la résistance, il est certain que les Espagnols n'ont encore pû forcer les barrieres qui rendent la Conquête du Chaco fort difficile. Ils comptent, dit l'Historien, sur une Prophétie de Saint François de Solano, dont ils prétendent qu'une grande partie a déja reçu son accomplissement. » C'est une tradition constante parmi eux, que ce Saint Missionnaire a prédit la destruction de la Ville d'Esteco, la découverte de plusieurs nouvelles Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & Saint Michel, & la conversion du Chaco. Or Esteco ne subsiste plus, & l'on a trouvé des Mines entre Salta & Jujuy; mais les deux autres parties de la Prophétie sont encore dans les secrets de la Providence (16).

Prédiction de S. François Solano.

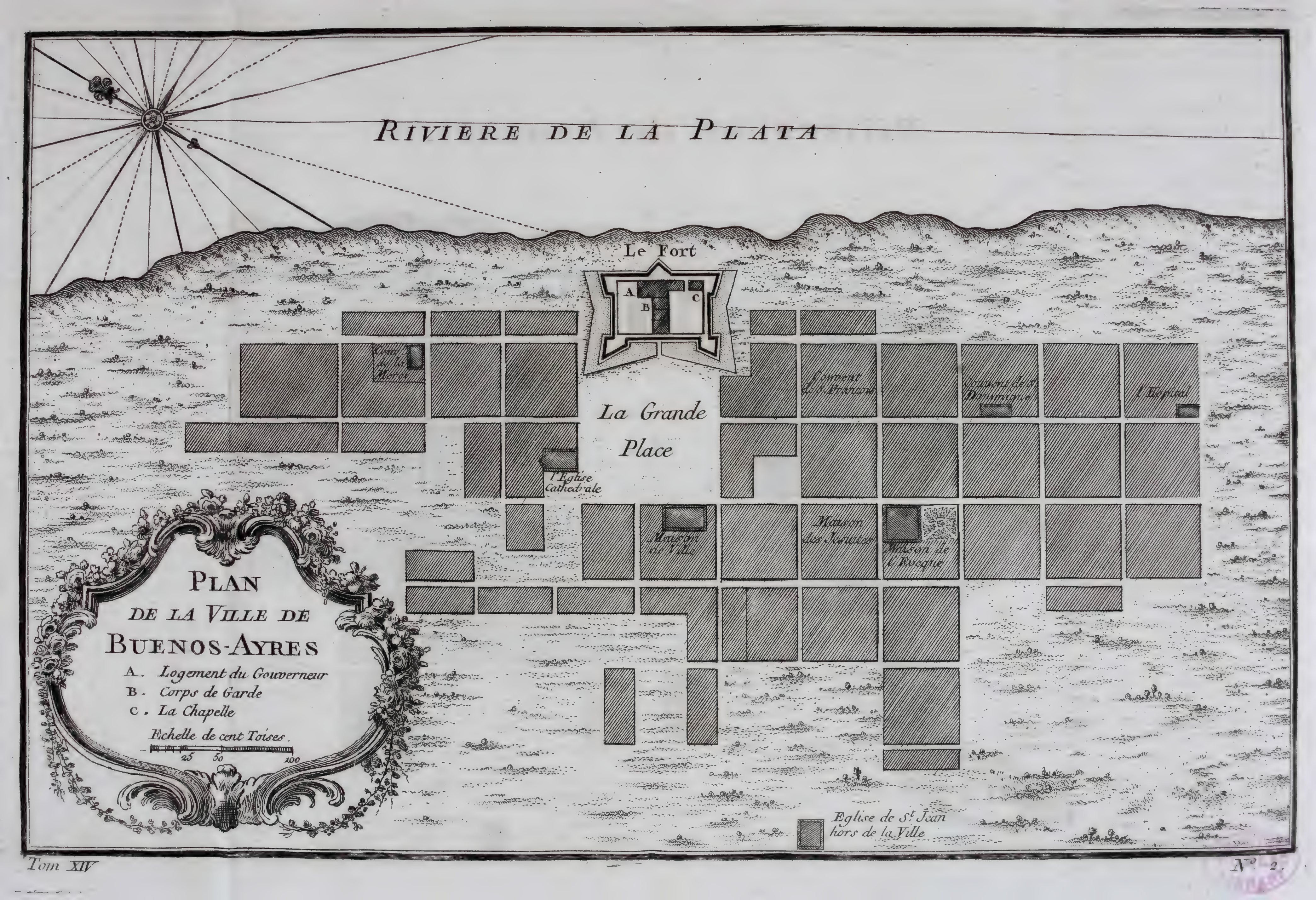
RÉTABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

L'Espagne apporta aussi beaucoup de lenteur à se rendre un Port, dans la Riviere de la Plata. La Ville de Buenos Aires demeura plus de quarante ans deserte; & l'ardeur des Conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînoit les Espagnols au fond des Terres, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils avoient besoin d'une retraite, à l'entrée du Fleuve, pour les Vaisseaux dont ils recevoient leurs Trouppes & leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le Port & la Ville, abandonnés en 1539. Cette entreprise étoit devenue plus facile, depuis les nouveaux établissemens qu'on avoit faits dans les Provinces intérieures, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'hommes, pour tenir les Barbares en respect. Ce fut en 1580, que Dom Jean Ortiz de Zarate, alors Gouverneur du Paraguay, aïant commencé par soumettre ceux qui pouvoient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où Dom Pedre Mendoze l'avoit placée, & changea son premier nom de *Notre Dame*, en celui de *la Trinité de Buenos Aires*.

Ortiz de Zarate est son Restaurateur.

Cependant elle resta long-tems encore dans un état, qui ne faisoit pas honneur à la Province, dont elle est comme l'échelle & la clé. Elle fut d'abord composée de differens quartiers, entre lesquels on avoit laissé

(15) Voïez, ci-dessous, leurs Relations.
(16) Histoire du Paraguay, liv. 3. p. 163.



RIVIERE DE LA PLATA
Le Fort
A
B
C
La Grande Place
l'Eglise Cathedrale
Couvent de S. François
l'Hopital
Maison de Ville
Maison des Jesuites
Maison de l'Eveque
Eglise de St. Jean hors de la Ville
PLAN DE LA VILLE DE BUENOS-AYRES
A. Logement du Gouverneur
B. Corps de Garde
C. La Chapelle
Echelle de cent Toises
25 50 100

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Etat de cette Ville.

des Vergers & des Plaines. Les Maisons, bâties la plûpart de terre, n'avoient qu'un étage. C'étoient des quarrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre; & plusieurs même ne recevoient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conservoit encore cette forme: mais un Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir pour bâtir l'Eglise du College, apprit aux Habitans à faire des carreaux, des briques, & de la chaux. Depuis, les Maisons ont été bâties de pierres & de briques, & plusieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un Architecte & l'autre Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du College, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale; tous édifices qui pourroient figurer, dit-on, dans les meilleures Villes d'Espagne. On avoit engagé aussi ces deux Artistes, à bâtir un Hôtel de Ville; mais l'Ouvrage aïant été commencé sur un Plan trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & cette entreprise demeura suspendue. Cependant la Ville avoit déja changé fort avantageusement de face. On y comptoit déja seize mille Ames, dont près des trois quarts étoient à la vérité des Negres, des Metifs & des Mulâtres. Les premiers, dont le nombre l'emporte beaucoup sur celui des autres, font vivre les Espagnols, qui croiroient se deshonorer par le travail; ceux même, qui sont nouvellement arrivés d'Espagne, affectent de prendre un air noble, & mettent en habits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'emploier au service d'autrui; & l'on n'a pas moins de peine à faire travailler les Indiens libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville, & de s'établir dans les Campagnes voisines. Cette aversion, pour le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établissement des *Commandes*; nom qu'on a donné ici, comme dans les autres Conquêtes de l'Espagne, à certains partages des Terres, faits en faveur des Conquérans, & dans lesquels les Indiens qui s'y trouvoient compris étoient assujettis au service personnel. On voit, aux environs de Buenos Aires, quelques Bourgades qui portent encore ce joug, & dont les Habitans ont leur Paroisse à l'extrémité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Espagnols que l'Eglise Cathédrale. Elle fut érigée en Siege Episcopal, dans le cours de l'année 1620 (17).

Aversion des Espagnols & des Indiens libres pour le travail.

La Ville de Buenos Aires est assez grande (18). Un Ruisseau la sépare de la Forteresse, qui est le logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horison. L'Hiver commence, dans ce Païs, au mois de Juin; le Printems, au mois de Septembre; l'Eté, en Décembre; l'Automne, en Mars; & ces quatre Saisons y

Avantages de Buenos-Aires.

(17) L'Assomption avoit eu cet honneur dès l'année 1547.

(18) On y a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroissemens. Voïez, à la fin de cet article, quelques éclaircissemens sur la fameuse Bourgade du Saint Sacrement, qui en est voisine, & sur les bruits qu'on a répandus au désavantage des Jésuites.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

sont fort réglées. En Hiver, les pluies y sont abondantes, & toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'Eté, l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises, qui se levent régulierement entre huit & neuf heures du matin.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

La fertilité du terroir, autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parcequ'on ne s'est point encore avisé d'y planter des arbres: mais on en trouve beaucoup dans les Iles dont le Fleuve est couvert. Le seul arbre fruitier, qu'on trouve aux environs de Buenos-Aires, est le Pêcher, dont les fruits y sont excellens. Il y est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches, pour divers usages. La vigne n'y réussit point, parcequ'on n'est point encore parvenu à la garantir d'une espece de Fourmis, qui la rongent jusqu'à la racine, dès qu'elle commence à pousser (19). Les autres productions du Païs sont remises à l'Histoire naturelle.

Premiere entrée des Jésuites dans cette Contrée.

L'année du rétablissement de Buenos-Aires reçoit un autre éclat de la premiere admission des Jésuites, dans cette Contrée, non-seulement pour travailler à la conversion des Infideles, mais pour administrer aux anciens Chrétiens les secours spirituels qui leur manquoient. Les premiers Missionnaires, que l'Espagne y avoit envoïés, étoient quelques Religieux de Saint François, qui n'avoient encore trouvé que des obstacles à leur zele. On a déja nommé le Pere François de Solano, qui y étoit venu du Pérou, & dont les vertus ont mérité l'honneur de la Canonisation: mais ces Hommes apostoliques étoient en si petit nombre, que les Chrétiens du Païs ne cessoient pas de faire des instances auprès du Conseil des Indes, pour en obtenir des Ministres de la Religion. » On commençoit » alors à connoître les Jésuites dans l'Amérique: ils étoient même, depuis trente ans, au Bresil, que le P. Anchieta remplissoit de l'odeur » de sa sainteté & de l'éclat de ses miracles. Depuis peu, ils s'étoient établis au Pérou. Ils avoient déja fait, dans ces deux Roïaumes, un nombre » infini de conversions; &, partout l'on disoit hautement que ce nouvel » Ordre, dont le Fondateur étoit né dans le tems que Christophe Colomb commençoit à découvrir le nouveau Monde, avoit reçu du Ciel » une mission spéciale & une grace particuliere, pour y établir le Roïaume de J. C. (20) «. Ce fut du Païs des Charcas, qu'on vit passer d'abord au Tucuman deux Jesuites, déja exercés aux travaux de leur profession, qui firent faire au Christianisme de merveilleux progrès dans cette Province. Ensuite trois autres Missionnaires du même Corps arriverent du Bresil à Buenos-Aires; & bien-tôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le recit de leurs courses & de leurs opérations évangéliques (21)

Opinion qu'ils avoient donnée d'eux.

Arrivée extraordinaire de quelques Missionnaires.

(19) Cette Description, la plus récente que je connoisse, est tirée des Lettres du P. Cataneo, déja citées.

(20) Histoire du Paraguay, liv. 4. p. 172.

(21) Quoiqu'il n'appartienne point à cet Ouvrage, j'en puis détacher le premier trait, qui est une avanture de Voïageurs, & si singuliere, que je n'aurois pas la hardiesse de la donner, sur des témoignages moins respectables. Ils étoient partis cinq du Bresil; le Pere *Arminio*, Supérieur de la Troupe, & les Peres Jean *Salonio*, Thomas

fait

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

fait le fond de la nouvelle Histoire du Paraguay, & sans doute une très édifiante partie de celle de l'Eglise. On vit naître en 1594 un College à l'Assomption, avec tant d'ardeur de la part des Habitans, que tous, jusqu'aux Dames (22), voulurent mettre la main au travail. Les Missionnaires, distribués entre les objets de leur zele, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent des obstacles; & souvent de la part des Espagnols, plus que de celle des Indiens : mais le Ciel prodigua les miracles en leur faveur; & la Cour d'Espagne les soutint par sa protection.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Leur progrès.

Projet qu'ils forment d'une République chrétienne.

Ils avoient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les conversions étoient retardées par deux principales causes; l'une qu'on rendoit le christianisme odieux aux Naturels du Païs, par la maniere dont on traitoit ceux qui l'avoient embrassé; l'autre, que tous les efforts des Missionnaires, pour en persuader la sainteté aux Néophytes, étoient rendus inutiles par la vie licentieuse des anciens Chrétiens. Là-dessus, ils formerent le projet d'une République chrétienne, qui pût ramener, dans cette barbarie, les plus beaux jours du Christianisme naissant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le scandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Espagnols. Ce Plan fut présenté à Phi-

Exécution de leur projet.

Filds, Etienne de *Grao*, & Emmanuel *Ortega* : ils firent le voïage par Mer. » Arrivés, dit l'Historien, à l'entrée de la Baie » de Rio de la Plata, ils se croïoient hors » de tous risques, lorsque leur Bâtiment » fut attaqué par un Navire Anglois, qui » s'en rendit aisément le maître. Le Capitaine, à la vue des cinq Jésuites, s'emporta contr'eux d'une maniere indécente, » &, après les avoir chargés d'injures, les » débarqua dans une Ile déserte, résolu de » les y faire mourir de faim. Il changea » ensuite de pensée, & les fit revenir à son » bord, en disant qu'il vouloit les faire » pendre à la grande vergue. Ils trouverent, en arrivant, qu'on avoit pillé tout » leur bagage, & ils s'y étoient bien attendus : un moment après, ils apperçurent » un Anglois qui mettoit sur le Pont des » *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, » se mettoit en devoir de les fouler aux » piés. Le P. Ortega ne put souffrir cette » impiété, il courut à l'Hérétique; & ne » pouvant rien gagner sur lui par ses remontrances, il le prit par le pié pour » l'écarter. Ce Malheureux, en se débattant, se coigna la tête contre une piece » de bois, & se blessa legérement. Cependant, à la vue du sang, qui couloit de » sa blessure, l'Equipage entra en fureur, » & dans le premier transport jetta le Jésuite à la Mer. Comme ce Pere savoit » fort bien nager, il regagna aisément le » Navire, & les Anglois l'aiderent à remonter, pour lui faire, disoient-ils, souffrir un genre de mort plus cruel. Tandis » qu'ils en délibéroient, le Sacrilege, qu'ils » vouloient vanger, se mit à crier qu'il » sentoit des douleurs très vives au pié, » qu'il avoit mis sur les *Agnus Dei* : on » apperçut, en effet, une apostume, & la » gangrenne y étoit déja. On se hâta de » lui couper la jambe, mais il étoit trop » tard : la gangrenne avoit déja gagné la » masse du sang, & le Malade expira le » même jour. Un châtiment de Dieu, si visible, saisit tous les Anglois de fraïeur. On » ne parla plus de faire mourir le Missionnaire; & le Navire appareilla, pour gagner le Détroit de Magellan. Au bout de » quelques jours, que les Jésuites passerent » sans qu'on leur donnât rien à manger, » le Capitaine les fit embarquer dans un petit Bateau, sans rames, sans voiles, sans » aucunes provisions, & leur dit d'aller où » ils voudroient. Livrés ainsi à la merci des » flots, ils ne voïoient aucune apparence » de pouvoir éviter, ou d'y être submergés, ou de mourir de faim. Mais ils » étoient sous la sauvegarde de celui qui » commande aux Elemens. Leur Bateau, » conduit comme par une main invisible, » alla, sans s'arrêter, surgir au Port de » Buenos-Aires. « La seule foi historique ne suffit point ici : mais *voïez l'Histoire du Paraguay*, *l.* 4. *pp.* 175 & 176.

(22) *Ibid.* p. 137.

lippe III, avec un engagement solemnel à lui conserver tous les droits de la souveraineté. Il l'approuva, il l'autorisa par des Ordonnances; & tous ses Successeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jésuites en avoient déja tenté la pratique, dans quatre Réductions (23) qu'ils avoient formées d'avance, & dont le succès les avoit encouragés. On compte, pour la premiere, en 1610, & par conséquent pour le Berceau de toutes les autres, celle de *Lorette*, sur la Riviere de *Paranapané*. Avec le secours du Ciel & l'approbation de la Cour, cette méthode parvint, en peu d'années, à la perfection qu'on a représentée dans un autre article (24). Cependant depuis près d'un siecle & demi qu'elle prospere, que n'a-t-elle pas souffert de la haine & de l'envie? Mais ceux qui sont demeurés incertains, sur de malignes suppositions, trouvent enfin, dans la nouvelle Histoire du Paraguay, des éclaircissemens pour tous leurs doutes; & les dernieres nouvelles de Buenos-Aires ont détruit des accusations encore plus injurieuses, qui n'ont jamais été mieux fondées (*).

§ II.

Eclaircissement sur la Terre Magellanique.

Nulle Côte habitée au Sud de Buenos-Aires.

C'Est Buenos-Aires qui doit être regardée, non-seulement comme le terme des Colonies Espagnoles du côté du Sud, mais comme celui de toutes les Habitations humaines sur cette Côte. Les plus anciennes Relations n'y présentent que des Déserts, jusqu'au Détroit de Magellan. Les Patagons mêmes, & d'autres Nations errantes qui occupent l'intérieur des Terres au-delà du Chili & du Paraguay, n'approchent gueres de ces rivages steriles. Cependant on ne peut se dispenser de recueillir quelques lumieres incertaines, qui ont fait quelquefois soupçonner que toutes les parties n'en étoient pas également désertes, & qui ont même fait naître l'espérance d'en trouver les Habitans. Commençons par le témoignage du P. Feuillée.

Témoignage du P. Feuillée sur le Païs & la République des Césaréens.

Il rapporte, comme on l'a déja fait, sur des témoignages plus anciens, qu'en 1539 Charles-Quint aïant permis à . . . ., alors Evêque de Placentia, d'envoïer quatre Vaisseaux aux Iles Moluques par le Détroit de Magellan, ils entrerent dans le Détroit après une heureuse navigation, le 20 Janvier de l'année suivante. Lorsqu'ils y furent avancés d'environ 25 lieues, un vent d'Oüest en jetta trois sur la Côte, & les y brisa, mais avec tant de bonheur, que leurs Equipages, parmi lesquels on comptoit quelques Prêtres & 18 à 20 Femmes, parvinrent à se sauver. Le Capitaine du quatrième Vaisseau, qui étoit demeuré au large, sans

(23) Ce nom a commencé au Pérou. On l'y donnoit à toutes les Bourgades chrétiennes formées par des Infideles & dirigées par des Religieux.

(24) Voïez, Tome XIII, dans la Description de l'Audience de la Plata, l'état des Missions du Paraguay. Tout y est emprunté d'un Voïageur étranger, avant la publication de la nouvelle Histoire.

(*) On avoit faussement répandu qu'un Jésuite avoit pris le titre de Roi au Paraguay, & faisoit la guerre aux Espagnols. Ce qui est vrai, c'est que les Indiens des Réductions se sont soulevés, malgré leurs Guides spirituels, à l'occasion de la Bourgade du S. Sacrement, qu'ils étoient fâchés de voir entre les mains des Portugais; & qu'aïant livré Bataille aux Trouppes réunies de l'Espagne & du Portugal, ils ont été battus, avec perte de 1000 ou 1200 hommes. Mais cette querelle est terminée par d'heureuses conciliations dont les deux Couronnes ont été redevables aux Jésuites.

avoir rien souffert de la tempête, fut peu sensible aux cris & aux larmes de ses Compagnons. La crainte de manquer de vivres, & de charger trop son bord, lui fit abandonner cette trouppe de Malheureux, pour suivre sa route jusqu'à l'entrée de la Mer du Sud, d'où il alla porter à Lima la nouvelle de leur avanture. » On croit, dit le Pere Feuillée, que ceux » qui resterent dans le Détroit ont été l'origine d'un Peuple, nommé les » *Césaréens*, qui habitent une Terre à 43 ou 44 dégrés de hauteur du » Pôle Antarctique, au milieu du Continent qui sépare la Mer du Nord » de celle du Sud, Païs extrêmement fertile & très agréable, fermé, du » côté de l'Ouest, par une Riviere grande & rapide. Ceux qui en ont » visité les bords ont vû, de l'autre côté, des Peuples fort différens des » Naturels du Païs, & des linges blancs mis à secher. Ils ont même en- » tendu des Cloches. J'appris au Chili, continue le Mathématicien Mi- » nime, que l'entrée dans les Terres des Césaréens est défendue par une » Loi Capitale à tous les Etrangers, sans en excepter les Espagnols. C'est » ce qu'on a sû d'un Indien, leur Espion, qui, s'étant laissé gagner par » un Missionnaire zelé, promit de lui faciliter le passage de la Riviere, » le conduisit en effet à l'autre rive, & le cacha dans un Bois avec son » Valet, après s'être engagé à les y venir prendre la nuit suivante, pour » les introduire dans la Ville. Il vint à l'heure marquée; mais loin d'exé- » cuter le reste de ses promesses, il assassina le Missionnaire; & n'auroit » pas plus épargné le Valet, s'il ne s'étoit dérobé par une heureuse fuite, » qui le fit arriver au Chili, où il rapporta l'infortune de son Maître. » Le Pere Feuillée paroît persuadé (25) de la vérité de cette Histoire. « La nécessité, dit-il, aïant contraint les Espagnols des trois Vaisseaux d'en recueillir les débris après leur naufrage, on peut croire qu'ils chercherent, dans cette vaste Région, une Terre qu'ils pussent habiter, & dans laquelle s'étant multipliés, ils forment aujourd'hui une République bien ordonnée. Ces Peuples, ajoute-t'il, n'aïant rien à desirer, parcequ'ils trouvent chez eux dequoi satisfaire à tous leurs besoins, veulent conserver leur tranquillité, qu'ils craindroient de perdre en se liant avec d'autres Nations.

ECLAIRCISSEMENS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

Césaréens, Peuple formé d'Espagnols.

Mais ceux qui trouveroient de l'incertitude dans les conjectures du Pere Feuillée, & qui croiroient devoir attendre des éclaircissemens plus surs, en vont trouver dans la Relation d'une entreprise, également importante par son objet, par le caractere de ceux qui y furent emploïés, & par la Majesté du nom Roïal, dont elle porte les auspices.

§ III.

VOÏAGE DU PERE QUIROGA *Sur la Côte de la Terre Magellanique.*

EN 1745 (26), on vit arriver à Buenos-Aires une Frégate Espagnole, nommée le *Saint Antoine*, de cent cinquante Tonneaux, montée

Observations faites depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit.

(25) Journal des Observations, &c. Tome I, pp. 295 & 296.

(26) On a l'obligation de ce Journal au P. Loçano, qui l'a mis en ordre sur les Mémoires des PP. Quiroga & Cardiel.

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1745.

de huit pieces de Canon, & commandée par Dom Joachim d'Olivarez, Régidor de Cadiz, d'où elle étoit partie. Philippe V en avoit choisi les Pilotes, entre les plus habiles d'Espagne. Le premier étoit Dom Diegue *Varela*, Basque ; le second, Dom Basile *Ramirez* de Séville : & ce Monarque voulut que le P. Joseph *Quiroga*, Jésuite, qui s'étoit fait, avant que de renoncer au Monde, la réputation d'un très habile Homme de Mer, fît le voïage avec eux. La Fregate étoit destinée à ranger, aussi près qu'il seroit possible, la Côte occidentale de la Mer Magellanique, depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit de Magellan, & le Pere Quiroga étoit chargé des Observations. Il avoit ordre de se faire accompagner de deux autres Jésuites du Paraguay, & ce fut sur les PP. Mathias Strobl & Joseph Cardiel que le choix tomba. La premiere vue du Roi d'Espagne, dans cette entreprise, étoit de faire chercher, sur cette Côte, des Peuples, disposés à se réunir sous la conduite des Jésuites, pour embrasser le Christianisme & former des *Réductions* sur le modele du Paraguay ; la seconde, de trouver quelque Port commode, qui pût être fortifié, pour servir de retraite aux Navires Espagnols, pour s'assurer d'une entrée facile dans le Continent, & pour empêcher d'autres Nations de s'y établir.

Projet de la Cour d'Espagne.

Le Gouverneur de Rio de la Plata, qui étoit prévenu sur cette Expédition, aïant déja fait ses préparatifs, la Frégate remit à la voile le 15 Décembre de la même année. Elle se rendit d'abord à *Monte-Video*, où la Garnison de cette Place lui fournit 25 Soldats, destinés à garder le Port qu'on choisiroit pour un Etablissement. Les Peres Strobl & Cardiel devoient s'y arrêter aussi, dans l'espérance d'y rassembler un grand nombre d'Indiens. Quoique Monte-Video ne soit qu'à cinquante lieues de Buenos-Aires, on ne put y mouiller que le 13 ; & les 25 Soldats furent embarqués sur la Fregate, aux ordres de l'Alferez Roïal Dom Salvador Martin *del Olmo*. On leva l'ancre le 17, avec un vent entre Nord & Nord-Ouest. Mais la nége, qui tomba tout le jour, fit passer l'Ile de Flores sans la voir.

Le Dimanche 19, on mouilla trois lieues au-dessous de l'Ile de Lobos, qui restoit au Nord-Nord-Ouest, & qui a trois quarts de lieue de long. Elle court Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. A l'Est-Sud-Est elle a une chaîne de Rochers dangereux, qui ne s'élevent point au-dessus de la surface de l'eau. Le 21, on se trouva par les 35 degrés onze minutes de Latitude Australe ; le Dimanche 26, par les 38 degrés 34 minutes, vent de Sud-Est ; & le Mardi 28, à 39 degrés 9 minutes, où les Pilotes s'estimerent par les 323 degrés 57 minutes de Longitude. La sonde, jettée l'après-midi, fit trouver 52 brasses, sable fin & gris, & les Baleines commencerent à se faire voir. Mercredi, 5 de Janvier, 1746, à dix heures du matin, on découvrit le Cap blanc au Sud-Sud-Est, & la Côte du Nord, qui forme une grande Plage en forme d'Anse, où les Navires peuvent mouiller à l'abri d'une Terre haute, & rase comme celle du Cap Saint Vincent. Le Pere Quiroga l'aïant estimée au Sud-Est-quart-de-Sud, par les 46 degrés 48 minutes de Latitude, jugea que le Cap blanc étoit par les 47 ; ce qui doit être bien observé, pour ne pas confondre ce Cap avec une autre Pointe, d'une Terre blanche, haute & plate aussi, qui s'étend jusqu'à la Mer, avec une ouverture semée de pointes de Ro-

chers. Suivant la route qu'on avoit faite depuis Buenos-Aires, la Longitude du Cap blanc doit être de 308 degrés 30 minutes. La sonde ne trouve point de fond sur toute cette Côte; mais, à la pointe du Cap Blanc, on voit comme un Rocher, qui semble coupé en deux; & plus au Sud, une pointe de terre basse. Ensuite la Côte court Nord & Sud; & forme une Anse fort grande, jusqu'au Port *Desiré*.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

Le Jeudi *6*, on se trouva au Sud du Cap Blanc, à quatre lieues de la Côte, portant sur la grande Ile, qui se présente à l'entrée du Port Desiré. A l'honneur de la Fête du jour, on lui donna le nom d'Ile des Rois, qu'elle portoit déja dans quelques Relations. Toute l'Anse, qui est entre le Cap Blanc & le Port Desiré, est assez haute, avec quelques ouvertures pleines de Buissons & de Salines. La Frégate entra, le même jour, dans le Port, par le Nord de l'Ile des Rois. Cette entrée est reconnoissable par un Ilot, blanc comme la nége, qui est un peu en dehors. Du côté du Sud, on voit une Terre assez élevée, surmontée d'un Rocher, qu'on prendroit pour un tronc d'arbre coupé & fourchu. Les deux côtés de l'entrée du Port offrent aussi des Rochers assez hauts, qui semblent avoir été coupés; & celui qui est du côté du Nord a toute l'apparence d'un Château. Vers le soir, le Pere Cardiel, étant descendu à terre avec les deux Pilotes, trouva que la Marée commençoit à monter vers sept heures du soir. Ils apperçurent, sur le rivage, de petites Lagunes, dont la superficie étoit une croute de sel, de l'épaisseur d'une Réale d'argent. Le Vendredi 7, le commencement de la Marée fut à sept heures 15 minutes du matin.

Port Desiré.

Le Pere Cardiel descendit à terre une seconde fois, avec l'Alferez & 1*6* Soldats, dans l'espoir de rencontrer quelques Indiens. D'un autre côté, le Capitaine, les deux Pilotes, le P. Quiroga & le P. Strobl, se mirent dans la Chaloupe, pour achever de reconnoître le Port. Ils tournerent à l'Ouest, & côtoïerent toute la partie méridionale de l'Ile des Pingouins; ils sonderent le Canal, jusqu'à l'Ile de Los Paxaros; & passant entre cette Ile & la Terre-ferme, ils remonterent un petit courant tout couvert de Cannes, qui paroissoit une Riviere, à l'abri de tous les vents. Enfin, étant descendus sur le continent, ils monterent sur les plus hautes collines, pour observer le Païs, qui leur parut fort sec, plein de crevasses, semé de Monticules, de rochers, & de pierres à chaux, & sans aucun arbre, si ce n'est dans quelques fonds, où il s'en trouve de fort petits, avec beaucoup de buissons & de halliers. Telle est toute la Côte Septentrionale de ce Port, depuis l'Ile de los Paxaros, qui couvre une petite Anse fort sure, où toutes sortes de Bâtimens pourroient hiverner. Ils en trouverent une autre plus à l'Ouest, sur la même Côte, & vis-à-vis de l'Ile des Rois. Toutes leurs recherches pour trouver de l'eau ne leur firent découvrir qu'un ancien Puits, dont l'eau leur parut fort saine. C'est la seule, dit-on, que les Hollandois aient pû trouver dans ce Port.

Le P. Cardiel eut la curiosité de monter, avec sa Trouppe, sur une très haute Montagne. Il trouva, sur la cime, un grand monceau de pierres, qui couvroient un Squelette, presque pourri, d'une taille ordinaire, & non de cette taille gigantesque que la Relation du Voïage de Jacques

Voïage sur la Cote de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

le Maire donne aux Habitans de cette Contrée (*). Du reste, après avoir parcouru tout le Païs, il ne trouva aucun vestige qui put lui faire juger qu'on y eût passé ; pas un seul arbre, mais seulement quelques buissons ; point d'eau douce ; & peut-être y seroit-il mort de soif, avec tous ses Compagnons, si la pluie, qui étoit tombée quelques jours auparavant, ne leur eut fait trouver un peu d'eau dans le creux des Rochers. La Terre ne leur parut pas même capable de culture, & l'on n'y trouve pas une Vallée. Le Païs qu'ils découvrirent, du sommet des plus hautes Montagnes, avoit meilleure apparence : mais, dans celui qu'ils eurent le courage de visiter, un Homme ne trouveroit pas dequoi vivre, ni dequoi se bâtir une Cabane. Ils n'y virent pas un Animal, si l'on excepte quelques petits Oiseaux, & les traces d'un ou deux Guanacos. Vers le soir du même jour, ceux qui étoient restés sur la Frégate virent un chien, qui leur parut domestique, & qui aboïoit de toute sa force, comme s'il eut demandé d'y être reçu : mais l'Equipage ne jugea point à propos de s'en charger.

Ile d'Olivarès.

Le lendemain, le P. Cardiel, & ceux qui l'avoient accompagné la veille, se firent débarquer du côté du Sud ; tandis que ceux qui s'étoient mis dans la Chaloupe y rentrerent, pour faire le tour du Port. Ceux-ci tournerent, par l'Ouest, jusqu'à la pointe Orientale d'une Ile, à laquelle ils donnerent le nom d'Olivarès, à l'honneur du Capitaine. Delà, étant entrés dans un Canal étroit, qui sépare cette Ile du Continent, dont la Pointe Occidentale forme une petite Anse, ils eurent beaucoup de peine à s'avancer vers le rivage ; & la Marée basse aïant fait échouer leur Chaloupe, ils furent contraints d'attendre qu'elle remontât. Ensuite, aïant débarqué dans l'Ile, ils observerent, de l'endroit le plus élevé, que le Canal du Port court pendant quelques lieues à l'Ouest-Sud-Ouest. Le P. Quiroga & les deux Pilotes s'assurerent de la position de l'Ile de *las Peñas* & de celle des Rois. Ils virent, dans l'Ile d'Olivarès, quelques Lievres, des Autruches, & du marbre de différentes couleurs, mais point d'eau douce, & partout un terrein sec. Ils trouverent quelques Huîtres, à la Pointe occidentale ; & les Matelots y pêcherent de grosses & de petites Perles, mais de nulle valeur.

Le Dimanche 9, on rangea une autre fois la Côte du Sud, vers l'Ouest Sud-Ouest : ensuite, on passa à la Côte du Nord, pour chercher de l'eau. Sur les dix heures du matin, on trouva un petit Ruisseau, formé par une source assez abondante, qui tombe du haut d'une Colline, à cinq lieues de la Mer ; mais l'eau qu'on en tira ressembloit moins à l'eau de Fontaine ou de Riviere qu'à celle d'un Puits ; l'endroit est d'ailleurs commode, pour en tirer autant qu'on en veut. Comme c'étoit le second Pilote, qui avoit fait cette découverte, la source fut nommée *Fontaine de Ramirez*. Tout le Païs d'alentour ressemble à celui qu'on avoit vû jusqu'alors, & n'est pas mieux pourvu d'arbres.

Le Lundi 10, en continuant d'avancer sur le même Canal, toujours à l'Ouest-Sud-Ouest, on rencontra une Ile, toute couverte de Rochers, qui fut nommée l'*Ile de Roldan*. Elle fut leur terme, parcequ'ils trouverent que le fond alloit toujours en diminuant, depuis quatre brasses jus-

(*) Voïez, ci-dessus, Tome XI.

qu'à une, & qu'alors le Canal n'étoit plus qu'un Bourbier. Ils retournerent vers la Frégate, où ils arriverent presqu'en même-tems que le P. Cardiel. Ce Missionnaire avoit trouvé, partout, un Païs de même nature que les autres, mais moins rude. A deux milles de la Mer, il avoit découvert une source d'eau potable, quoiqu'un peu saumâtre.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

De toutes ces Observations, l'Auteur du Journal conclut que le Port Desiré est un des meilleurs Ports du monde, mais que manquant de tout & le Païs ne pouvant rien produire d'utile à la vie, la découverte en est inutile pour un Etablissement. On y trouve néanmoins dequoi faire du verre & du savon, beaucoup de marbre, veiné de blanc, de noir & de verd, quantité de pierre à chaux, de grands rochers de pierre à fusil, blanche & rouge, qui renferme un talc aussi brillant que le Diamant, des pierres à aiguiser, & d'autres qui paroissent du Vitriol. A l'égard des Animaux, on n'a vu, dans le Continent voisin, qu'un petit nombre de Guanacos, quelques Lievres & quelques petits Renards. Dans les Iles que renferme l'enceinte du Port, on trouve des Lions marins : c'est le nom que quelques Navigateurs donnent à un Amphibie, qu'ils représentent sur leurs Cartes avec de longues crinieres qu'il n'a point : il a seulement, au cou, un peu plus de poil que sur le reste du corps ; mais ce poil n'a pas plus d'un doigt de long : du reste, il tient plus du Loup marin, que de tout autre Animal connu. Les plus grands sont de la taille d'un Bœuf de trois ans. Ils ont la tête & le cou d'un Veau. Les piés de devant sont des nageoires, qu'ils étendent comme des aîles ; ceux de derriere ont cinq doigts, dont il n'y en a que trois qui aient des ongles. Ils ne sont pas tous de même couleur : on en voit de rouges, de noirs & de blancs. Leur cri ressemble au meuglement des Vaches, & se fait entendre d'un quart de lieue. Leur queue est celle d'un Poisson. Ils marchent fort lentement, mais se défendent fort bien lorsqu'on les attaque ; & dès qu'on en attaque un, tous les autres viennent à son secours (27). Ils vivent de Poisson, ce qui est cause apparemment de sa rareté dans tout ce Port. L'Equipage de la Fregate n'y put prendre qu'un Coq marin, quelques Anchois & quelques Calemars.

La Latitude du Port Desiré, suivant le P. Quiroga & les deux Pilotes, est de 47 degrés 44 minutes ; & sa Longitude, de 313 degrés 16 minutes. Son entrée est fort étroite, & très aisée à fortifier. On peut même fermer, par une chaîne de fer, non-seulement ce passage, mais encore le Canal, qui court Est & Ouest jusqu'à la pointe Orientale de l'Ile d'Olivarès, où il ne peut entrer à la fois qu'un seul Vaisseau. Il n'y en a point qui ne puissent mouiller jusqu'à l'Ile de Roldan ; mais le meilleur ancrage est à l'Ouest de l'Ile des Pingouins, où les Navires sont à l'abri de tous les vents. On peut mouiller aussi, entre l'Ile de Paxaros & le Continent : quelques raffales, qui viennent de terre entre les Montagnes, n'y peuvent incommoder les Vaisseaux, & n'agitent pas même beaucoup la Mer.

Le Mardi 11, on leva l'ancre, pour prendre la route du Port Saint

(27) Les noms des Animaux marins different dans les Relations ; & les Descriptions même se ressemblent quelquefois si peu, qu'il reste presque toujours de l'embarras. *Lion*, *Veau*, & *Loup*, *marins*, paroissent les noms du même Animal. Voïez la Relation d'Anson, au Tome XI.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

Julien. Depuis les 48 degrés 48 minutes de Latitude jusqu'à 52 minutes, la Côte forme une Anse, au milieu de laquelle on rencontre une petite Ile, & un écueil à demie lieue de terre. Cette Terre court Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-de-Sud : elle est haute : mais au bas de la Côte elle forme une Plage, qui empêche d'en approcher. On n'y voit point d'arbres, ni rien qui puisse plaire à la vue ; & la perspective consiste dans une chaîne de Montagnes pelées. La sonde, jettée vers six heures du soir, parcequ'on appercevoit des Bas-fonds, fit trouver quinze brasses, fond de gravier : mais le Jeudi 13, on mouilla sur vingt brasses. Le Vendredi 14, on tira au Sud-Est, pour se dégager des Basses, qui s'étendent au Nord-Ouest, & sur lesquelles il n'y a que six brasses d'eau. Elles sont à deux lieues & demie de la Côte, qui dans cet endroit, par les 48 degrés 56 minutes, court Sud-Ouest-quart-de-Sud, & Sud-Sud-Ouest. A trois heures après-midi, une de ces Trompes de Mer, qui font la terreur des Mariniers, parut au Sud-Ouest : c'étoit un vent de Tourbillon, qui partoit d'une nuée fort obscure ; Phénomene rare, car les Trompes sortent presque toujours d'une petite nuée blanche. Celle-ci eut l'effet de toutes les autres, qui est d'attirer l'eau de la Mer, & d'en former une Colomne, que le vent chasse. Malheur au Vaisseau qu'elle rencontreroit sur sa route. Quoiqu'on tire ordinairement, dessus, un coup de Canon pour la faire crever, la Fregate en fut quitte pour carguer toutes ses voiles. Après avoir rangé la Côte jusqu'au quarante-neuvieme degré 15 minutes, on fut surpris de ne pas voir l'entrée du Port Saint Julien ; ce qui le fit juger plus au Sud qu'il n'est dans les Cartes. Alors, le vent ne cessant point d'être favorable, on résolut de faire route jusqu'au Détroit, & de remettre au retour la visite de ce Port. A cette hauteur, la variation de l'Aiguille étoit de 19 degrés.

Le Samedi 15, on gouverna au Sud-Ouest avec un bon vent. Depuis le quarante-neuvieme degré 18 minutes, la Côte court au Sud-Ouest. Elle est droite, & si saine, qu'on peut la ranger de près sans aucun risque. La terre est basse. On n'y trouve qu'une avenue fort haute, qui se présente d'abord comme une grande muraille. Le même jour, à trois heures du soir, on découvrit au Sud-Ouest la Montagne de *Rio de Santa-Cruz*, Pointe de terre fort haute, & terminée par un Rocher qui s'éleve beaucoup aussi. On en étoit Est & Ouest, à cinq heures, sur 14 brasses, fond de gravier, loin de terre d'environ deux milles. Quelques Cartes marquant une Baie au Sud du Cap *de Sainte Agnès*, on fit route pour y aller mouiller pendant la nuit, & pour ranger ensuite la Terre : mais on ne trouva point de Baie ; & la Côte, au contraire, s'étend droit au Sud-Est-quart-de-Sud. A neuf heures du soir, le vent augmenta jusqu'à rendre la Mer fort grosse, & toute la nuit se passa dans un grand danger. La Fregate essuïant des coups de Mer qui la remplissoient d'eau, les coffres, & tout ce qui n'étoit pas bien amarré, étoient emportés d'un bout à l'autre, entre les Ponts. On ne pouvoit se tenir debout ni couché. Le second Pilote reçut un coup à la tête, dont il eut le visage dangereusement meurtri. Enfin le lendemain, à deux heures après-midi, le tems devint plus calme, à 50 degrés 11 minutes de Latitude, & par estime, à 311 degrés 3 minutes de Longitude.

Le

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

Le 17, appercevant à l'Oueſt la Riviere de Sainte Croix, on rangea la Côte, qui forme une grande Anſe, en demie Lune, depuis cette Riviere juſqu'à l'Anſe de Saint Pierre. Cette terre eſt auſſi aride, auſſi dépourvûe d'arbres, que toutes celles qu'on avoit déja vûes. Le 18, après avoir rangé l'Anſe, on découvrit une ſéparation, qu'on prit pour l'embouchure d'une Riviere; mais, en y arrivant, on n'y vit que des Bas-fonds, où les vagues alloient s'amortir. Les recherches n'y aïant pas fait trouver de bon mouillage, on ſuivit la Côte, pour chercher *Rio de Gallejos*, qu'on croïoit un peu plus au Sud. La hauteur, priſe à midi, donna 51 degrés 10 minutes de Latitude; & par eſtime, 308 degrés 40 minutes de Longitude. On prit un peu le large, le Mercredi 19, ſans ceſſer de ſuivre la Côte juſqu'à un Cap fort haut, duquel ſort une pointe, qui forme un Bas-fond, où l'on ne trouve que 6 braſſes. Un peu plus loin au Sud, on apperçut une grande ouverture, & l'on y jetta l'ancre, dans l'opinion que c'étoit l'embouchure de Rio de Santa-Cruz, ou de Rio Gallejos. Un Pilote, qui ſe chargea de l'Obſervation, & qui ne revint qu'à l'entrée de la nuit, rapporta que l'ouverture étoit au Sud, & que pour y arriver il falloit paſſer ſur la pointe d'un Bas-fond. Il avoit trouvé ſur cette Plage, une Baleine morte, les traces de divers Animaux, & les reſtes d'une ſorte de Camp, où l'on avoit mis le feu. On en conçut l'eſpérance de trouver bien-tôt un Port & des Indiens. La hauteur du Pôle étoit alors de 52 degrés 28 minutes, & la Marée montoit fort haut dans ce lieu. Après avoir mouillé par ſix braſſes, on trouva que dans l'eſpace de trois heures elle avoit baiſſé de trois baſſes. On avoit reconnu que toute la Côte, juſqu'au Cap des Vierges, qui eſt à l'entrée du Détroit de Magellan, eſt une Terre baſſe qui court au Sud-Eſt, & que l'on n'étoit plus qu'à 14 lieues de ce Cap. Comme l'ordre de la Cour d'Eſpagne ne portoit point qu'on entrât dans le détroit, & que dans l'eſpace des quatorze lieues qui reſtoient, aucun Routier ne marquoit, ni Port, ni Riviere, le Capitaine prit le parti de ſe borner à reconnoître ſoigneuſement la Riviere de Sainte Croix. Il jugea qu'elle ne devoit pas être ſi loin au Sud qu'elle eſt marquée ſur les Cartes, & que par conſéquent il falloit remonter vers le Nord.

Port de Sainte Croix.

Cette idée fut ſuivie. On ſe trouva le lendemain, 21, à midi, par les 51 degrés 24 minutes. Le 22, aïant fait Nord-Eſt, la pluie & le tonnerre qui ne ceſſerent point, n'empêcherent pas d'avancer heureuſement; & le 23, à la pointe du jour, on arriva ſur la Côte qui court au Sud du Port de Sainte Croix, à l'Eſt duquel on mouilla vers dix heures & demie, à un demi mille de Terre, ſur 9 braſſes d'eau, par les 50 degrés 20 minutes. Le premier Pilote alla chercher une entrée: il en trouva une du côté du Nord, & la prit d'abord pour l'embouchure de la Riviere: mais reconnoiſſant bientôt qu'il s'étoit trompé, il fut contraint de revenir à bord, par l'impoſſibilité de réſiſter au courant de la Marée. A trois heures du ſoir, elle avoit baiſſé de ſix braſſes; on craignit alors de ſe trouver à ſec, parcequ'on commençoit à découvrir, autour du Vaiſſeau, des ſables & des écueils. Il fallut chercher un mouillage plus ſûr; mais à peine eut-on commencé à manœuvrer, qu'on ſe vit environné de Bancs

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

de sable, qui ne permirent point de quitter ce lieu. La Marée se retrouvant haute à minuit, on voulut en profiter; mais elle commençoit à baisser lorsque l'ancre fut levée, & la prudence ne permettoit point de risquer le passage dans les ténebres.

On attendit à faire voiles, avec la Marée haute du lendemain 24; & quoiqu'on fut délivré de tous les écueils, dont l'entrée de la Riviere de Sainte Croix est embarrassée, on se contenta d'avoir reconnu que ce Port est impraticable. Cependant il ne l'a pas toujours été (28). Depuis l'embouchure, on trouve un Païs fort uni, mais d'une stérilité absolue, sans arbres & sans collines, jusqu'au quarante-neuviéme degré 26 minutes de Latitude : mais delà, jusqu'à la vue du Cap Blanc, qui est par les 47 degrés, on voit quelques chaînes de Montagnes, & d'assez hautes Collines qui s'étendent au Nord.

Le mauvais tems n'aïant permis que de louvoïer avec de grandes difficultés, jusqu'au Lundi 31, on fit l'Ouest pour se rapprocher de la Terre, qu'on avoit perdue de vue. Le 1 de Février, la route fut continuée à l'Ouest, mais les courans faisoient dériver au Sud. On reconnut enfin la Terre, par les 49 degrés cinq minutes; mais la nuit vint, sans qu'on pût s'en approcher. Il fallut mouiller à trois lieues de la Côte, qui depuis les 48 jusqu'aux 49 degrés est bordée d'écueils, à trois lieues en Mer, sans qu'on y puisse trouver le moindre abri. Le 3 & le 4, on ne put encore rien découvrir. On étoit le 4 à trois heures après-midi, Est & Ouest des écueils que le P. Feuillée place par les 48 degrés 17 minutes. Celui qui avance le plus en Mer, & qui est à six lieues de Terre, ressemble à un Navire sans Mâts & sans agrêts. Sous la même Latitude, il y en a quatre ou cinq autres, qui n'en sont qu'à une lieue & demie, & dont on n'apperçoit que les Pointes. Toute cette Côte est basse, aride, & le Païs plat, à l'exception de quelques rochers, ou collines peu élevées, qu'on découvre de distance en distance. Le 6, à 48 degrés 34 minutes, on étoit fort éloigné de Terre; & delà, jusqu'aux 49 degrés 17 minutes, la Côte forme deux grandes Anses, dont les Pointes sont au Sud-quart-de-Sud. La terre est haute; & d'espace en espace, on y apperçoit de grandes Plages. Au coucher du Soleil, on fut étonné de sentir un air fort chaud, qui est très rare sur ces Côtes. Enfin le 7, à midi, par les 48 degrés 48 minutes, on jetta l'ancre à deux lieues d'une Baie, qui ne paroît d'abord qu'une petite Anse, à l'Est de la même colline, fond de terre grasse & forte. Le lendemain, on trouva 14 brasses à l'entrée de la Baie, fond gras & noir, où l'on peut mouiller facilement; & du côté du Sud, depuis cinq jusqu'à sept brasses, même fond. Toute l'entrée est nette, excepté qu'à la pointe du Sud elle a deux petits Ilots, qui ne se montrent qu'en basse Marée.

(28) On a vu, au dixieme Tome de ce Recueil, qu'en 1526 le Commandeur de Loaysa y mouilla paisiblement avec son Escadre : & six ans auparavant, le fameux Magellan y avoit passé deux mois. De notre tems même, les Freres Nodales y passerent en 1715, en allant au Détroit de le Maire, & leur Relation en parle comme d'un bon Port; mais il paroît que les Marées, qui y ont toujours été très fortes, y ont formé des Bancs de sable, qui le rendent inaccessible. Le P. Quiroga observe que le flux y est de six heures, & le reflux d'autant.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

Baie & Port de Saint Julien.

Le vent d'Oueſt étant tombé à neuf heures du matin, il s'éleva un petit vent de Nord, à la faveur duquel on entra dans la Baie. Elle fut reconnue d'abord pour celle de Saint Julien, & l'on y avança l'eſpace d'une lieue. A deux heures après-midi, la Marée, qui devenoit plus rapide à meſure qu'elle baiſſoit, obligea de jetter l'ancre. Le P. de Quiroga & le premier Pilote allerent à terre. Ils obſerverent les détours & les Bas-fonds du Canal. Le rivage offroit quelques Buiſſons, auxquels il paroiſſoit qu'on avoit mis nouvellement le feu. Vers le ſoir, la Fregate, s'étant avancée plus loin dans la Baie, mouilla ſur douze braſſes, fond de terre graſſe & blanche.

L'Alferez & le P. Strobl deſcendirent le lendemain avec quelques Soldats, dans l'eſpérance de trouver des Indiens; & les PP. Quiroga & Cardiel ſe mirent dans la Chaloupe avec le premier Pilote, pour ſonder la Baie, & chercher la Riviere qui eſt marquée dans les Cartes. Ils firent le tour entier de la Baie, ſans voir aucune apparence de Riviere; mais ils s'aſſurerent que les plus grands Navires peuvent pénétrer une lieue & demie dans le Canal. Pour trouver le meilleur fond, il faut paſſer une petite Ile fort baſſe, que la pleine Marée couvre preſqu'entierement. Ce qui n'eſt jamais couvert eſt toujours plein d'Oies & de Poules d'eau. Dans la Marée haute, toute la partie du Sud & de l'Oueſt paroît comme un Golfe; mais de baſſe Mer, elle demeure à ſec. Au Sud-Oueſt, on apperçoit des rochers, qu'on prendroit pour des Paliſſades blanches, à trois quarts de lieue deſquels on ſe trouve encore à ſec. Le P. Cardiel deſcendit & marcha juſqu'à la Côte, cherchant la Riviere de Saint Julien, qu'il ne trouva point, ni rien de ce qui eſt marqué dans les Cartes, & dans les deux Planches gravées, qu'on a jointes au Journal de l'Amiral Anſon (*). Sur les pointes des rochers blancs, on trouve de grandes couches de Talc.

Après de ſoigneuſes Obſervations, on revint à bord, où l'on prit un peu de repos juſqu'au lendemain. A huit heures, la Chaloupe échoua, & l'on profita de cet accident pour achever la viſite de la Baie; mais on ne put trouver, ni d'eau douce, ni d'autre bois que quelques Buiſſons armés d'épines. Le P. Strobl, qui s'étoit fait débarquer ſur le rivage avec l'Alferez, rapporta auſſi que tout ce qu'il avoit vu des environs de la Baie ne différoit point des lieux voiſins du Port Deſiré, mais qu'il avoit découvert, ſur le bord de la Mer, quelques Puits de trois ou quatre piés de profondeur, & remplis d'une eau ſaumâtre. Il ajouta qu'ils paroiſſoient être l'ouvrage de quelques Voïageurs; qu'ils étoient aſſez récens, & qu'à une lieue & demie de la Mer, il avoit vû une Lagune, dont la ſuperficie n'étoit qu'une croute de ſel. Les Matelots n'aïant pas laiſſé d'y jetter leurs filets, ils y prirent quantité de grands Poiſſons d'un fort bon goût, qui reſſembloient beaucoup aux Morues, cependant quelques-uns aſſurerent que c'étoit ce que les Eſpagnols nomment *Peje Palo*.

Le 12, les deux Pilotes deſcendirent, pour obſerver la ſituation des Salines, & revinrent le ſoir avec deux Soldats de moins, qui s'étoient perdus, pour s'être trop écartés. Dans un Conſeil général, le P. Quiroga voulut entendre le ſentiment du Capitaine, des deux Pilotes, de l'Alferez

(*) Dans le Tome XI de ce Recueil.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

& de ses deux Confreres, sur l'Établissement qu'on avoit dessein de faire dans cette Baie. Il fut arrêté qu'avant que de prendre une derniere résolution, l'Alferez & le P. Strobl, suivis de huit Soldats d'un côté, & de l'autre le P. Cardiel avec dix Soldats, feroient le tour entier de la Baie. Ils prirent des vivres pour quatre jours. Au moment de leur départ, les deux Soldats, qui s'étoient égarés la veille, arriverent en bonne santé, & rapporterent qu'à quatre lieues de la Mer ils avoient trouvé une Lagune d'eau douce; qu'ils avoient vû des Guanacos & des Autruches, mais qu'autant que la vue pouvoit s'étendre, ils n'avoient pas découvert un arbre.

Les PP. Strobl & Cardiel étant retournés à terre, le premier prit vers l'Orient, & le second vers le côté opposé. Leur dessein étoit de faire tout le tour de la Baie, à une grande distance de la Mer. Après avoir fait environ six lieues, le P. Strobl trouva au Sud de la Côte, à trois quarts de lieue de la Mer & à la même distance de l'extrêmité de la Baie, une Lagune d'une lieue de circuit, dont toute la superficie étoit couverte de sel. Les Soldats, qui l'accompagnoient, mirent le feu à quelques buissons qui se trouvoient sur les bords, & la flamme se répandit jusqu'à deux lieues. Ceux qui suivoient le P. Cardiel se donnerent le même amusement. Ce Missionnaire fit, le premier jour, six lieues au Couchant, & trouva de l'eau douce. Il passa la nuit dans ce lieu, & le lendemain il se remit en marche. Après avoir fait une heure de chemin, il vit un spectacle, qui dût lui causer beaucoup d'étonnement dans cette solitude: ce fut une maison, d'un côté de laquelle il y avoit six bannieres déploïées, de différentes couleurs, attachées à des poteaux fort élevés & plantés en terre; de l'autre, cinq chevaux morts, enveloppés de paille, chacun fiché sur trois pieux fort hauts, & plantés aussi en terre. Le Missionnaire, étant entré dans la maison avec ses soldats, y trouva des couvertures étendues, qui couvroient chacune un corps mort: c'étoient deux Femmes & un Homme, qui n'étoient point encore corrompus. Une des Femmes avoit sur la tête une plaque de laiton, & des Pendans d'oreilles de même métal. Sur le rapport que le P. Cardiel & ses Compagnons firent à leur retour, on reconnut que les trois Morts étoient de la Nation des Puelchés, & ce Missionnaire se flatta de trouver plus loin quelque Païs habité; mais après avoir fait plus de trois lieues, ne découvrant aucune trace d'Hommes, & ses provisions étant épuisées, il prit le parti de s'arrêter. Ses soldats virent des Oies sur les bords de quelques lagunes. L'espérance qu'il conservoit, de découvrir des Indiens, lui fit entreprendre de joindre le P. Strobl, en se faisant précéder de deux soldats, avec une lettre, par laquelle il demandoit trente hommes & des vivres.

Etrange rencontre de plusieurs Cadavres.

On étoit au 15. Le même jour, un des Pilotes & le P. Quiroga s'embarquerent dans la chaloupe, pour sonder l'entrée de la Baie, & pour en remarquer tous les Bancs: mais un vent forcé les obligea de descendre à terre, dans une petite Anse où les Matelots aïant jetté leurs filets prirent quantité d'une espece de Truites, qui ne pesoient pas moins de sept ou huit livres. La Côte étoit toute couverte d'arbres, dont le bois ne parut bon qu'à brûler. Le P. Strobl, que les deux soldats du P. Cardiel

avoient inutilement cherché, arriva le soir à bord, & rapporta que dans une Lagune qu'il avoit rencontrée, il y avoit du sel de la hautenr d'une aune, blanc comme la nége & fort dur, mais qu'il n'avoit vû, de ce côté là, aucune apparence d'Habitation. Il reçut, le lendemain, la lettre du P. Cardiel; & non-seulement il fit accorder le secours d'hommes & de vivres qu'il demandoit, mais il repassa lui-même à terre avec l'Alferez & les Soldats, pour l'aller joindre. Dans le même tems, le Capitaine, le premier Pilote, & le P. Quiroga, voulant achever de sonder la Baie, descendirent près d'une assez haute colline, qui est au Nord de la Baie, & du haut de laquelle ils découvrirent une Lagune, qui s'étend d'environ trois lieues à l'Ouest, & presque aussi loin au Nord: mais ils ne purent savoir si l'eau en étoit douce, & toute leur attention fut à s'assurer qu'elle n'avoit aucune communication avec la Mer.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

D'un autre côté, le P. Strobl, après avoir fait environ quatre lieues, détacha un soldat au P. Cardiel, pour le prier de le venir joindre. Ce Pere vint, mais extrêmement fatigué; & le P. Strobl lui déclara qu'après une juste délibération, il ne croïoit pas que la prudence permît d'aller plus loin, au hazard de rencontrer des Sauvages bien montés, & n'aïant à leur opposer que des gens harassés d'une longue marche. Le P. Cardiel, qui se tenoit comme sûr d'avoir été fort proche de quelque Habitation Indienne, parcequ'il avoit vû un chien blanc, qui après avoir long-tems aboïé contre sa Trouppe, s'étoit retiré apparemment vers ses Maîtres, insista sur l'importance de l'occasion. Mais le P. Strobl, à qui les deux autres Missionnaires avoient ordre d'obéir, n'écouta rien, & fit valoir son autorité. Sa principale raison étoit, que les provisions ne suffisoient pas pour sa Trouppe. On retourna au Vaisseau.

Cependant le P. Cardiel, qui n'en étoit pas moins attaché à son opinion, proposa au Supérieur de la mettre du moins en délibération, & de consulter les Officiers du Vaisseau. Le P. Strobl y consentit; & le résultat du Conseil fut que le P. Cardiel continueroit ses découvertes, avec les Soldats & les Matelots qui s'offriroient volontairement, & qu'il prendroit des vivres pour huit jours. Il partit le 20, jour de la Nouvelle Lune. Le P. Quiroga & les deux Pilotes avoient observé, avec soin, le tems de la haute & de la basse Mer: ils avoient trouvé qu'elle seroit basse à cinq heures du matin, & haute à onze heures; observation, dont ce Pere releve la nécessité pour ceux qui entrent dans ce Port, parceque la différence de la haute & de la basse Mer est de six brasses en ligne perpendiculaire, & que dans la Mer haute un grand Vaisseau peut passer sur des Banes, qui sont à sec lorsqu'elle est basse.

Le P. Cardiel, parti avec trente-quatre hommes, marcha d'abord à l'Ouest. Il étoit au milieu de sa Trouppe, qui formoit deux aîles, pour observer mieux les Lagunes, les Bois, les Animaux, & la fumée qui pouvoit indiquer le voisinage de quelques Indiens. Cette marche fut continuée pendant quatre jours, le plus souvent par des sentiers d'un pié de large, où l'on ne pouvoit méconnoître la trace des Indiens; & chaque journée fut de six à sept lieues. Le soir de la quatrieme, on apperçut un peu à l'écart une colline assez haute, d'où l'on découvrit une grande étendue de

Marche du P. Cardiel.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Païs, tout ſemblable à celui qu'on avoit parcouru juſqu'alors, c'eſt-à-dire ſans arbres & ſans la moindre verdure; mais il ſe trouvoit aſſez d'eau, le long des chemins battus par les Indiens, & pluſieurs Lagunes d'une eau potable. On n'y vit pas d'autres Animaux que quelques Guanacos, qui prenoient la fuite d'une demie lieue, & quelques Autruches. Mais la force & le courage ne parurent manquer à perſonne. Pluſieurs Soldats, néanmoins, dont les ſouliers n'avoient pû réſiſter à des chemins ſi rudes, marchoient piés nus, & ſouffroient beaucoup, des plaies qu'ils ſe faiſoient continuellement. Le P. Cardiel, aïant commencé par ſentir de grandes douleurs dans la hanche, ſe trouva, le cinquieme jour, hors d'état de marcher ſans une bequille. Ce qui les incommodoit le plus étoit le froid de la nuit : quoiqu'ils trouvaſſent des buiſſons pour faire du feu, la rigueur de l'air les geloit d'un côté, tandis qu'ils étoient brûlés de l'autre. Toutes ces difficultés n'auroient pas arrêté le P. Cardiel, ni ceux à qui ſes exhortations inſpiroient le même courage, s'ils n'euſſent compris que n'aïant des vivres que pour huit jours, dont quatre ou cinq étoient déja paſſés ſans ſuccès, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de retourner ſur leurs pas.

Pendant leur abſence, le P. de Quiroga avoit obſervé, avec le Quart-de-cercle, la Latitude de la Baie de Saint Julien, qu'il trouva de 49 degrés 12 minutes. Les Pilotes, l'Alferez & le P. Strobl découvrirent pluſieurs nouvelles Lagunes, les unes d'eau douce, les autres couvertes d'une croûte de ſel, d'une blancheur éblouiſſante. Ils apperçurent ſept ou huit Vigognes & un Guanaco. Mais ils demeurerent perſuadés que les Indiens mêmes ne pouvoient habiter la Baie de Saint Julien; que leurs Habitations en devoient être éloignées; que ceux dont on avoit trouvé des veſtiges étoient des *Aucaés*, des *Peguenchés*, des *Puelchés*, ou des Indiens du Chili, qui pouvoient y venir chercher du ſel. A la vérité, il étoit ſurprenant qu'on y eût trouvé des Chevaux morts; mais les Cavaliers devoient être venus d'ailleurs, ſurtout du côté du Chili, où ces Animaux ſont en grand nombre; au lieu que les Peuples de l'extrémité méridionale du Continent n'en ont pas l'uſage.

Les eſperances de la Cour manquent.

Enfin, le Samedi 28, il fut décidé, au Conſeil, que l'intention du Roi n'étoit point que les Miſſionnaires s'arrêtaſſent dans un Païs, où non-ſeulement il n'y avoit point d'Infideles à convertir, mais où il n'étoit pas poſſible de ſubſiſter. Le même jour, on ſe diſpoſoit à partir, lorſque le vent tourna au Sud-Oueſt. La Chaloupe étant allée à terre, un des Soldats qu'on y avoit envoïés trouva, au milieu d'un champ, un Poteau, avec cette Inſcription : *JOOHN WOOD*. Le vent, qui ne changea point le jour ſuivant, ne permit point encore de quitter la Baie; & ce tems fut emploïé à planter auſſi un Monument, vis-à-vis du mouillage, avec ces quatre mots Eſpagnols : *Reynando Phelipe V, año de 1746*. Le même jour, qui étoit le premier de Mars, le vent aïant tourné à l'Oueſt, l'ancre fut levée à cinq heures du ſoir, & l'on ſortit de la Baie, pour mettre le Cap au Nord-Eſt.

Erreur du Journal de l'Amiral Anſon.

Après tant d'exactes obſervations, comparées avec celles qui s'étoient faites juſqu'alors, on n'aura point d'embarras ſur le parti qu'on doit pren-

Quiroga. 1746.

dre, entre le Chapelain de l'Amiral Anson, qui, sur la foi de quelques Voïageurs, assure que la Baie de Saint Julien reçoit une grande Riviere, sortie d'un grand Lac, d'où sort aussi une autre Riviere, qu'il nomme *la Campana*, & qui va se décharger dans la Mer du Sud; ou tant d'habiles Observateurs, qui ont fait plusieurs fois le tour de cette Baie, par terre & par mer, & qui assurent qu'elle ne reçoit pas même un Ruisseau. C'étoit néanmoins cette prétendue communication des deux Mers, par deux Rivieres auxquelles on supposoit leur source dans un grand Lac, qui avoit fait former, au Conseil Roïal des Indes, un projet d'établissement dans la Baie de Saint Julien. Son entrée, suivant le P. de Quiroga, étant par les 49 degrés 12 minutes de Latitude australe, ceux qui l'ont marquée aux 49 degrés, avec difference de quelques minutes, ne sont pas tombés dans une grande erreur. Le même Missionnaire marque sa Longitude, prise du Pic de Tenerife, où les Espagnols ont fixé leur prémier Méridien, par les 311 degrés 40 minutes. L'entrée en est d'autant plus difficile, qu'il n'y a presque rien qui la fasse reconnoître, & que si l'on n'a pû prendre hauteur, on n'en peut juger que par l'estime, qui n'est jamais une regle sûre. Avec la hauteur même, on ne doit jamais s'en approcher qu'avec de grandes précautions, parceque la premiere Anse qu'on découvre est pleine de bas fonds dès l'entrée. Les trois Missionnaires n'ont pas manqué de donner ici de bonnes leçons, vérifiées par leur expérience.

Observations nautiques, sur le Port de Saint Julien.

Presqu'à l'Ouest de l'entrée du Port, on voit une Colline fort haute, qui se fait appercevoir de loin à ceux qui viennent du Nord-Est, & qu'on prendroit d'abord pour une Ile : mais à mesure qu'on en approche, on découvre les pointes de trois autres Collines, qui ont aussi l'apparence d'autant d'Iles. Si l'on vient de l'Ile des Rois, il faut s'éloigner un peu de terre, parceque la Côte est bordée d'écueils; mais quand on est par les 49 degrés, il faut suivre des yeux la plus haute des quatre Collines, & s'approcher de terre pour se mettre Est & Ouest de cette Colline. Alors on trouvera la premiere Anse, qui est reconnoissable du côté du Nord-Est, parcequ'elle forme, vers le Nord, une barriere de rochers fort blancs. La terre qui est au Sud, jusqu'à Santa Cruz, est basse, & bordée aussi de rochers, qui forment comme une grande muraille blanche.

De Marée basse, les Navires ne peuvent entrer dans le Port. Il n'y reste alors qu'un Canal fort étroit, qui n'a que deux brasses & demie d'eau, ou trois au plus, & qui court au Sud-Ouest jusqu'au pié d'une Pointe où il y a quelques rochers; delà il tourne au Sud, assez près de la Côte de l'Ouest. En haute Mer, l'accès en est facile aux plus grands Vaisseaux, parcequ'il s'y trouve six brasses de plus. Cependant si l'on n'a point un Pilote expert, il faut jetter la sonde avant qne d'entrer, & faire reconnoître l'embouchure du Canal. On conseille même de prendre le tems où la Marée commence à n'être plus si forte, pour être en état de mouiller lorsqu'elle commence à perdre. Les grands Vaisseaux peuvent avancer jusqu'à ce qu'ils soient derriere les Iles, où, de basse Marée, il y a toujours treize ou quatorze brasses d'eau, sur un bon fond de terre grasse,

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

noire, & mêlée d'un ſable fin. Les vents forts n'y agitent point les flots; parceque la Terre y couvre tout le Port. Il renferme deux Ilots, que la haute Mer ne couvre pas, & qui ne ſont jamais ſans quelques Poules d'eau. Lorſque la Marée eſt baiſſée de moitié, un enfoncement, qui ſe trouve au Sud, & qu'on prend de haute Marée pour la Mer même, eſt entierement à ſec.

Le Port de Saint Julien eſt abſolument ſans eau douce, pendant l'Eté. Les Sources & les Lagunes qu'on trouve à l'Oueſt en ſont éloignées de trois ou quatre lieues; & la plus proche, qui eſt au Nord-Oueſt de l'entrée, eſt fort élevée entre deux Collines, qui la rendent difficile à trouver. Mais, en Hiver, la fonte des néges forme de petits Ruiſſeaux, qui viennent ſe décharger dans la Mer. On prétend qu'il ſeroit aiſé de fortifier ce Port, en plaçant une batterie ſur la Pointe de pierre qui eſt au Sud-Oueſt de la premiere entrée, parceque cette entrée eſt fort étroite, que le Canal n'en eſt qu'à une portée de fuſil, & que de baſſe Mer toute l'Anſe étant preſqu'à ſec, excepté à ſa Pointe, juſqu'à n'avoir que trois braſſes d'eau dans le Canal même, les Navires n'y pourroient faire uſage de leur canon. D'ailleurs la pierre n'y manqueroit pas, pour les Fortifications; & des écailles d'huitres, qui ſe pétrifient, on pourroit faire de très bon ciment. On trouve auſſi, dans les Collines qui ſont au Sud du Port, un Talc très propre à faire du plâtre. Dans le Port même, la Pêche ſeroit abondante: il eſt rempli d'une eſpece de Poiſſon, qui reſſemble beaucoup au Cabillau. On y voit quantité de Poules d'eau, d'Oies & d'autres Oiſeaux de Mer. Les Animaux terreſtres les plus communs ſont les Autruches, les Guanacos, les Renards, les Vigognes & les Quichinchos. Mais tout le Païs eſt ſtérile & plein de ſalpêtre. Les Troupeaux n'y trouveroient aucun pâturage, ſi ce n'eſt autour des buiſſons, & parmi les cannes, près des ſources. Il n'y a nulle part un ſeul arbre, dont le bois puiſſe être mis en œuvre. A l'égard de la Température, l'air y eſt ſec, & le froid très piquant en Hiver.

La Frégate, qu'on ne peut ſe diſpenſer de ſuivre dans ſon retour, ne trouva rien de remarquable juſqu'au 10, qu'étant par les 45 degrés, à la hauteur d'une Anſe qui eſt au Sud du Cap de *las Matas*, elle y trouva la Mer fort groſſe. Vis-à-vis de ce Cap, il y a deux Iles, dont la plus grande eſt à une lieue du Continent, & la plus petite, qui eſt auſſi la plus baſſe, à quatre lieues; toutes deux ſur la même Ligne, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Plus près, autour du Cap, il y en a quatre autres, une grande à la Pointe du Sud, & trois autres dans l'intérieur de la Baie. Au reſte ce Cap a reçu fort mal à propos le nom de Cap *des Buiſſons*. Les Obſervateurs Eſpagnols n'y en virent pas un. C'eſt la terre du monde la plus aride. Les Courans y ſont très forts au Sud & au Nord, & ſuivent la même regle que les Marées. La Côte eſt d'une hauteur moïenne, coupée de tems en tems par quelques Rochers. Les deux Pointes du Cap forment une Anſe. On entra dans la Baie ſans aucun obſtacle, & l'on mouilla preſqu'au centre, par trente braſſes, à une lieue & demie ou deux lieues de terre. L'Alferez, le premier Pilote, & le P. Quiroga ſe mirent dans la Chaloupe, & trouverent, dans l'intérieur de l'Anſe formée par les deux Pointes du

Cap,

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroca. 1746.

Cap, une fort bonne Baie, si profonde dans toutes ses parties, qu'à dix toises du rivage on trouve sept à huit brasses, fond de sable noir, à l'abri de tous les Vents, excepté de ceux de l'Est & du Nord-Est, qui ne sont pas fort à craindre dans ce Parage.

Ils monterent ensuite sur les plus hautes Collines, pour découvrir, au Nord, la Baie de *los Camarones*, qui en renferme une autre, & un petit bras de Mer au Sud du Cap. S'étant rembarqués à six heures du soir, ils revinrent extrêmement fatigués d'une marche de trois lieues, dans un Païs composé de pierres. Le lendemain, on alla mouiller, à l'entrée de la nuit, dans la Baie de los Camarones, par vingt-cinq brasses d'eau, sur un fond de sable fin, à une lieue & demie de terre. Cette Baie est fort grande. On y seroit exposé à tous les vents, si du côté du Sud on ne pouvoit mouiller assez près de terre, à l'abri des vents de Sud-Ouest, de Sud & de Sud-Est. Il paroît même que du côté du Nord, on ne seroit pas moins à couvert de ceux du Nord & du Nord-Est. Le milieu de la Baie offre une Ile d'une lieue de long, dont la Pointe orientale forme une suite de bas-fonds & de petits Ilots, couverts d'Oiseaux de Mer & de Loups marins. Les Observateurs donnerent, à l'Ile le nom de Saint Joseph; & sa hauteur, prise au centre, se trouva de quarante-quatre degrés trente-deux minutes.

Le 13, l'Alferez, le P. Strobl & six Soldats, allerent observer la qualité du terrein, & chercher quelques Indiens. Ils retournerent à bord vers le soir, après avoir fait inutilement quatre lieues, parmi des rochers & des épines, dont ils avoient les piés tout ensanglantés. Un espace d'eau, qu'ils avoient apperçu dans l'éloignement, leur avoit paru d'abord une Riviere; mais s'en étant approchés, ils n'avoient trouvé qu'une Ravine, qui, dans les tems de pluie & de la fonte des néges, se remplit d'eau, & demeure à sec le reste de l'année. Telle est la Riviere qu'on trouve marquée dans quelques Cartes, & qu'on fait tomber dans cette Baie, autour de laquelle on ne trouve ni eau douce, ni bois, ni le moindre vestige de Sauvages: aussi le Païs ne peut-il être habité. On ne trouve des *Camarones* que dans cette Baie & dans celle de Saint Julien.

Le 14, on appareilla, pour chercher *Rio de los Sauces*; & le lendemain on se mit Nord & Sud du Cap de Sainte Helene, qui est au Nord de la Baie dont on étoit sorti le jour précédent. La hauteur du Pôle se trouva de 44 degrés 30 minutes. Cette Côte est presque partout fort basse; on y voit seulement quelques rochers, qui s'élevent un peu, & qui se présentent de loin comme des Iles. On se trouvoit, le 18, à 42 degrés 33 minutes, hauteur à laquelle on place ordinairement *Rio de Sauces*: mais le vent ne permit point d'approcher de la Côte; & l'eau commençant à manquer, on jugea que cette Riviere, qui est assez proche de Buenos-Aires pour être aisément visitée, demandoit d'autant moins d'observations, que c'étoit beaucoup plus près du Détroit, qu'on pensoit à faire un établissement. D'ailleurs l'Hiver, où l'on étoit déja, obligeoit de profiter du vent, & des Courans, qui commencent à se rendre sensibles par les 41 degrés, pour retourner à Buenos-Aires. Ainsi, gouvernant au Nord, on arriva le 31 au Cap de Sainte Marie; & le lendemain, on décou-

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

vrit, à l'Oueſt, le *Pain de Sucre*. Le même jour, on apperçut, au vent, un Navire qui étoit près d'entrer dans Rio de la Plata. C'étoit une Tartane Eſpagnole, commandée par Dom Joſeph *Marin*, François de nation, mais établi en Eſpagne, & parti de Cadix, au mois de Janvier, avec de nouveaux ordres pour le Gouverneur de Rio de la Plata. Les dangers d'une Riviere, qu'il ne connoiſſoit pas, lui firent regarder comme un bonheur d'avoir rencontré la Frégate. Le lendemain, à ſix heures, on ſe trouva devant Maldonado; & le 4 d'Avril, à cinq heures du ſoir, on mouilla heureuſement à trois lieues de Buenos-Aires.

Tableau général de la Côte, depuis Buenos-Aires juſqu'au Détroit de Magellan.

Le P. Quiroga finit par un Tableau général de la Côte, depuis la Baie de Rio de la Plata juſqu'au Détroit de Magellan. Elle eſt ſituée entre les 36 degrés 40 minutes, & les 52 degrés 20 minutes de Latitude Auſtrale. Depuis le Cap de Saint Antoine, où commence du côté de l'Oueſt l'embouchure de Rio de la Plata, juſqu'à la Baie de Saint Georges, elle court au Sud-Oueſt juſqu'au Cap Blanc; du Cap blanc juſqu'à l'Ile des Rois, Nord & Sud; delà juſqu'à Rio Gallejos, Sud-Sud-Oueſt, & dans cet intervalle elle forme pluſieurs Anſes. Depuis Rio Gallejos juſqu'au Cap des Vierges, c'eſt-à-dire preſqu'à l'entrée du Détroit de Magellan, elle court au Sud-Eſt. La Terre eſt ſi baſſe juſqu'aux 40 degrés, que les Vaiſſeaux n'en peuvent gueres approcher; mais depuis cette hauteur, en tirant au Sud, on la trouve fort haute juſqu'à la Baie de Saint Julien. On trouve, juſqu'à la hauteur de 46 degrés, quarante braſſes d'eau juſqu'à une demie lieue de terre. Depuis la Baie de Saint Julien juſqu'à la Riviere de Sainte Croix, la terre eſt baſſe, avec très bon fond partout, mais peu de rivage. Depuis la Riviere de Sainte Croix, juſqu'à Rio Gallejos, elle eſt médiocrement haute; enſuite, fort baſſe juſqu'au Cap des Vierges. On ne peut s'approcher de nuit du Cap de las Matas, ſans courir quelque danger proche des Iles qu'il a vis-à-vis, & qui s'avancent beaucoup en Mer. Enfin la Côte, depuis l'Ile des Rois juſqu'à l'Ile Saint Julien, eſt peu ſure; & la prudence oblige d'y tenir le large.

Quant aux Vents, ce ſont ceux de Nord, de Nord-Eſt, d'Oueſt & de Sud-Oueſt, qui regnent dans ces Mers pendant tout le cours du Printems & de l'Eté. L'Eſt & le Sud-Eſt, qui ſeroient les plus dangereux, n'y ſoufflent point dans ces deux Saiſons. Le vent de Sud-Oueſt y groſſit extrêmement la Mer; & l'on eſt preſque ſûr de la trouver groſſe dans les conjonctions, les oppoſitions, & les changemens des quartiers de la Lune. Les Marées ſont une des plus grandes difficultés de cette navigation; en quelques endroits, elles montent juſqu'à la hauteur de ſix braſſes perpendiculaires, & font beaucoup varier les courans, dont les uns portent au Nord, les autres au Sud; ou s'ils ſe rencontrent, ils ſe réflechiſſent à l'Eſt & au Sud-Eſt.

Ce vaſte eſpace n'offre point d'autre aſyle, pour les Vaiſſeaux, que le Port Deſiré, la Baie de Saint Julien, & celle de Saint Gregoire. On trouve, dans le premier, une ſource où l'on peut faire de l'eau; mais tout le reſte de la Côte eſt ſi aride, qu'on n'y voit pas même un arbre. Il n'y a gueres que la Baie de Saint Julien, où l'on puiſſe trouver du bois de chauffage, une pêche abondante & beaucoup de ſel. Le froid ſe fait reſſen-

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

tir sur toute cette Côte, même en Eté ; & l'on juge qu'il doit être excessif en Hiver, quand on considere l'extrême quantité de nege qui tombe sur la Cordilliere, & sur le plat Païs, qu'elle ne fertilise point, & que son aridité continuelle rend incapable de rien produire. Delà vient que toute la Côte est sans Habitans.

Il paroît que depuis la Riviere de *los Sauces*, ou des Saules, que quelques-uns ont nommée *el Desaguadero*, il ne s'en trouve aucune autre sur toute cette Côte. Ceux qui se sont vantés d'en avoir vu, & qui les ont marquées sur leurs Cartes, ont pris, pour des Rivieres, quelques Ravines qui se remplissent d'eau à la fonte des neges & pendant les grandes pluies. Cependant il n'est pas impossible qu'il n'en soit échappé quelques-unes aux Espagnols, quoiqu'ils aient examiné la Côte avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait avant eux, & que celles dont quelques autres Navigateurs ont parlé n'existent point. On ne doit pas faire plus de fond sur quantité de circonstances, qui se trouvent dans les Journaux de ces premiers Voïageurs. L'un assure, par exemple, qu'il a vu, sur les plus hautes Côtes du Port Desiré, des ossemens d'Hommes de seize piés de long ; cependant les trois seuls cadavres, que les Observateurs Espagnols aient trouvés, n'avoient rien d'extraordinaire. D'autres disent que dans une Anse du même Port on pêche beaucoup de Poisson ; & les Espagnols y tendirent inutilement leurs filets. Enfin un autre Journal donne au Port de Saint Julien des Huîtres d'onze palmes de diametre ; & l'Equipage du Saint Antoine, qui examina soigneusement toutes ces Baies n'y apperçut rien de semblable.

La Côte de la Terre Magellanique ne peut être habitée.

On doit conclure que cette derniere visite d'une Côte si peu fréquentée en a donné une connoissance beaucoup plus exacte qu'on ne l'avoit eue jusqu'alors. Il est devenu certain, qu'elle n'a ni ne peut avoir d'Habitans, & les Missionnaires ont renoncé à l'espérance d'y exercer leur zele. Dans les entretiens que le P. Cardiel eut, l'année d'après, avec quelques Montagnards de l'extrêmité des Terres connues, il apprit d'eux quelques singularités de leur Païs, qu'un autre Missionnaire fut chargé de vérifier (29) ; l'une, qu'il y avoit, dans leurs Montagnes, une Statue de pierre, enterrée jusqu'à la ceinture, dont les bras étoient de la grosseur d'une cuisse humaine ; & que tout ce qui paroissoit du corps, étoit proportionné à la grosseur des bras. Un autre fait, beaucoup plus important, & confirmé par le rapport de tous les Indiens de ces quartiers, regardoit la Riviere des Saules : on dit au P. Cardiel qu'en s'approchant de la Mer elle se sépare en deux bras, & que dans l'Ile formée par cette séparation, il y a des Espagnols, c'est-à-dire des Européens, car les Indiens du Païs donnent à tous les Européens le nom d'Espagnols. On remarque néanmoins que les Jésuites du Paraguay ignorent si cette Ile est habitée. Ceux qui faisoient ce récit ajouterent que leurs Ancêtres avoient trafiqué avec ces Espagnols, mais qu'en aïant tué quelques-uns, leur communication avoit été interrompue ; qu'on ne laissoit pas de les voir encore passer quelquefois dans la grande Terre, avec des Chaloupes, & que les plus vieux Indiens n'avoient jamais su comment, & dans quel tems, ils s'étoient établis dans cette Ile.

Deux singularités nouvellement connues.

(29) Le P. Falconner. Mais on n'ajoute point quel fut le succès de sa commission.

Côte depuis Rio de la Plata jusqu'au Bresil.

§ IV.

Côte du Gouvernement de Rio de la Plata jusqu'au Bresil.

Il reste à faire, pour la suite de la Côte jusqu'au Bresil, ce qu'on a fait jusqu'ici pour les parties précédentes. Quoiqu'elle appartienne au Gouvernement de la Plata, on n'en a qu'une connoissance imparfaite, qui devient encore plus obscure par la variété des Relations & des témoignages. Mais entre plusieurs Journaux de différentes Nations, nous nous arrêterons à ceux d'Emmanuel *Figueredo*, Portugais, & de Theodore *Reuter*, Hollandois, qui passent pour les plus exacts.

Figueredo compte soixante-dix lieues, du Cap de Sainte Marie au Port de Saint Pierre, & ne nomme rien dans cet intervalle. Reuter met, à dix lieues du même Cap, une autre Pointe; & devant elle deux Iles, dont l'une se nomme *Ilha dos Castilhos*, & se présente de loin avec l'apparence d'un Fort. Sa situation, dit-il, est à 34 degrés 40 minutes du Sud. De cette Ile, il compte 26 lieues jusqu'à *Marmanto*; & 26 de Marmanto au Fleuve *Grande*, qui est le même que celui de Saint Pierre. Toute cette Côte, qui s'étend entre Ouest & Nord, est continuellement bordée de petites hauteurs sabloneuses. On voit que la différence de calcul, entre les deux Pilotes, est de huit lieues. Le Fleuve Grande, ou de Saint Pierre, a peu de largeur à son embouchure; mais s'élargit dans les Terres, & remonte vers le Nord-Ouest, jusqu'au Païs des Indiens, qu'on nomme *Patos*. On le regarde comme un des plus profonds & des plus navigables de cette partie du Continent.

Ensuite Figueredo nomme le Fleuve de *Tamarandahu*, sans expliquer la distance; & Reuter compte dix lieues entre ces deux Fleuves. Figueredo en met quatorze & demie, depuis Tamarandahu jusqu'à Rio Iboipetinhi; delà, dix jusqu'à Arrarangué, & plus loin cinq jusqu'au Fleuve de Lagoa. Reuter en compte quatorze, de Tamarandahu à Arrarangué, & neuf d'Arrarangué à Lagoa. Ce dernier Fleuve, que d'autres nomment le Port de *Biaza*, ne reçoit que de petits Bâtimens du côté qui incline vers le Midi, & présente une petite Ile, nommée *Réparo*, sous laquelle on mouille commodément dans une Anse.

De Lagoa à Upaba, huit lieues suivant Figueredo, & six suivant Reuter. Les Espagnols donnent indifféremment à Upaba le nom de Barra de Ibuasup & celui de Rio d'Upaba: ils le font remonter aussi jusqu'au Païs des Patos. Son embouchure a peu de largeur, & n'a pas plus de six palmes d'eau; mais il est plus large & plus profond dans l'intérieur.

D'Upaba, Figueredo compte dix lieues à l'Ile Sainte Catherine, vis-à-vis de laquelle il fait sortir Rio Patos du Continent, à 29 degrés de Latitude du Sud: mais Reuter ne met que sept lieues entre Upaba & Rio de Patos, qu'il fait sortir devant la Pointe méridionale de l'Ile Sainte Catherine.

Côte depuis Rio de la Plata jusqu'au Bresil.

Toute la Côte qu'on vient de parcourir est habitée par des Antropophages, dont la plûpart sont Ennemis mortels des Portugais, & ne sont gueres moins redoutables pour les autres Européens. Ceux mêmes qui ont reçu le joug du Portugal n'en sont pas mieux disposés pour les Etrangers des autres Nations. D'un autre côté la Mer étant ici fort orageuse, & le froid très vif depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Août, on ne conseille à personne de s'approcher alors de cette Côte.

L'Ile de Sainte Catherine, dont on a donné la Description dans un autre Tome, s'étend de huit lieues en longueur, du Midi au Nord; elle n'a point de station commode du côté de l'Est, excepté peut-être sous une petite Ile, qui borde sa pointe méridionale, & qui se nomme *Isla de Arvoredo*, parcequ'elle est revêtue en effet d'un grand nombre d'arbres. On y trouve de l'eau & du bois en abondance; secours assez rare sur cette Côte.

De Sainte Catherine, les deux Pilotes comptent trois lieues jusqu'à l'Ile qu'ils nomment Galé. Après le Cap de *Mondivi*, vers le Sud, Reuter place dans le Continent, une Baie remplie de petites Iles, qui n'est connue, dit-il, que sous le nom Indien de *Toyagua*: il met la situation de ce Cap à 28 degrés 15 minutes de Latitude Australe. Du Cap de Mandivi, suivant Figueredo, au Nord-Ouest pour ceux qui suivent la Côte, on rencontre une Baie que les Portugais nomment *Enseada de Garoupas*, & delà une Côte haute, jusqu'au Fleuve que les Indiens nomment *Tajahug*. L'intervalle est de six lieues. Du Fleuve Tajahug jusqu'à celui de Saint François, le même Voïageur compte 27 lieues & fait sortir dans l'intervalle la Riviere d'Yapuca.

Reuter compte seulement cinq lieues, du Cap de Mandivi au Fleuve Tajahug, & représente ici la Côte entre Ouest & Nord. Il place, dans l'intervalle, une très grande Baie, qu'il nomme *Garoupas*. Le Fleuve Tajahug, suivant son observation, est à vingt-huit degrés de Latitude Australe.

Celui de Tapuca, qui le suit sur la même Côte, n'est connu jusqu'à présent que de nom. Delà au Fleuve Saint François, Reuter compte douze lieues, entre Nord-Ouest & Nord-Est; il donne, au Fleuve Saint François, deux embouchures, qui ont deux lieues de long jusqu'à la Mer, & qui sont fermées par trois Iles; de sorte que les Navires y entrent du Sud & du Nord. Le premier de ces deux canaux, c'est-à-dire celui où l'on entre du Sud, se nomme *Aracari*, & l'autre *Bopitanga*: mais ce Fleuve est peu fréquenté des Navigateurs.

Du Fleuve Saint François au Lac de *Paruagua*, Reuter compte douze lieues; Figueredo quinze. Ce Lac est situé à 25 degrés 10 minutes, 40 minutes suivant Figueredo, dans le Païs montagneux de Pernacapiaba, & n'a pas moins de cinq ou six lieues de long, dans la même direction que le rivage de la Mer, à laquelle il communique par trois canaux: le plus méridional, que les Indiens nomment *Ibopupetuba*, a six brasses d'eau vers l'embouchure; & présente, à une lieue de la Côte, une retraite fort commode aux Vaisseaux; celui du milieu, éloigné du premier d'une ou deux lieues, & nommé *Baisaguazu*, est profond de cinq brasses à l'embou-

Côte depuis Rio de la Plata jusqu'au Bresil.

chure ; le troisieme, qui n'est qu'à deux milles de celui du milieu, a six brasses de profondeur, & se nomme *Suparabu*.

Entre le Lac de Paruagua & le Fleuve *Ararapira*, on compte cinq ou six lieues. Ce Canton offre de l'eau douce & toutes sortes de provisions. Les Habitans sont Ennemis des Portugais, & ne marquent d'affection que pour ceux qui leur portent la même haine. L'Ararapira se jette dans l'Océan vis-à-vis de la Pointe méridionale de l'Ile Cananée, qui est située dans une Baie qu'elle remplit, & dont l'autre Pointe, c'est-à-dire celle du Nord, regarde un autre Fleuve, nommé Itacuatiara, qui est la meilleure station de l'Ile ; on lui donne environ cinq brasses d'eau. Figueredo compte deux lieues & demie entre l'Ararapira & l'Itacuatiara. Les Portugais y ont des Habitations.

Du second de ces deux Fleuves à celui d'*Uguaa*, on compte dix lieues ; & dix, suivant Reuter, au Capivari, mais douze suivant Figueredo. La Côte s'étend ici entre Ouest & Nord. C'est à deux lieues du Capivari que commence la Capitainie de Saint Vincent, premiere Province du Bresil. Figueredo nous apprend que les Portugais ont à l'embouchure de ce Fleuve une Ville nommée la Conception, & que la Rade se nomme *Itatiano*.



CHAPITRE VIII.

HISTOIRE NATURELLE DES REGIONS ESPAGNOLES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

EN abandonnant ici le Domaine d'Espagne, pour suivre mes Voïageurs dans les autres Colonies Européennes de l'Amérique, je ne dois point oublier que j'ai nommé plus d'une fois un article d'Histoire Naturelle, auquel j'ai renvoïé toutes les curiosités qui peuvent être comprises sous ce titre. Il est tems de remplir des promesses, que je n'ai pas faites au hazard. J'ose me faire un mérite du soin que j'ai pris, dans les Descriptions Géographiques, de distribuer avec quelque méthode, ce qui regarde la température du climat, les qualités générales du Terroir, en un mot tout ce qui appartient à la constitution physique de chaque Région: c'est avoir épargné d'ennuïeux détails, à ceux qui n'ont pas de goût pour les connoissances de cette nature. Mais il me reste à traiter des productions naturelles, dans l'ordre que j'ai suivi pour les Relations de Voïages & pour les Descriptions. INTRODUCTION.

§ I.

ISTHME DE L'AMÉRIQUE.

TOUT ce Païs, étant plein de Bois, contient une grande variété d'arbres, de Plantes & de fruits, dont les especes sont non-seulement inconnues en Europe, mais different de celles des autres parties de la même Région. Lionnel Waffer, qui s'étoit attaché particulierement à ces Observations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le Coton. C'est dit-il, le plus gros Arbre de l'Isthme; & l'abondance en est surprenante (30). Il porte une gousse de la grosseur des noix muscades, remplie d'une espece de Duvet, ou de Laine courte, qui n'est pas plûtôt mure qu'elle creve la gousse, & qu'elle est emportée par le vent. Les Indiens font un grand usage de ce Coton; mais ils emploient le bois à faire des Pirogues, espece de Bâtimens à rames, qui different autant des Canots, que nos Barques different des Bateaux. Ils brulent les arbres creux; mais les Espagnols, aïant reconnu que le bois en est tendre & facile à travailler, les coupent soigneusement, pour en faire divers Ouvrages. ARBRES, FRUITS ET PLANTES. Cotonier de l'Isthme.

Les Cedres du Païs, surtout ceux des Côtes du Nord, sont célebres non-seulement par leur hauteur & leur grosseur, mais encore par la beauté de leur bois, qui est fort rouge, avec de très belles veines, & dont l'odeur Cedres.

(30) L'Auteur avertit qu'il ne parle que du Continent. Il ne se souvient pas, dit-il, d'en avoir vu dans les Iles Sambales, ou Saint Blaise, ni dans aucune autre des Iles voisines. p. 95.

Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amérique.

mérite le nom de parfum. Cependant il n'eſt pas de meilleur uſage que l'arbre à Coton, & les Indiens l'emploient auſſi à faire des Canots & des Pirogues.

Maca, & ſes propriétés ſingulieres.

Le Maca eſt un arbre fort commun, dont le tronc s'éleve toujours droit, & n'a pas plus de dix piés de hauteur : mais ſes propriétés ſont tout-à-fait ſingulieres. Il eſt couronné d'une ſorte de guirlandes, qui ſont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moelle ſemblable à celle du Sureau. Le tronc eſt nu juſqu'au ſommet, mais delà ſortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé des guirlandes, parcequ'aïant un pié & demi de large ſur onze ou douze de long, & diminuant inſenſiblement juſqu'à l'extrêmité, leur ordre & leur épaiſſeur préſente cette apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes, comme on l'a dit, de longues pointes, ſont entremêlées du fruit, qui eſt une eſpece de grappe, de figure ovale, formée de pluſieurs fruits, de la groſſeur d'une petite poire. Leur couleur eſt d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en meuriſſant. Chaque fruit a ſon noïau. La chair, quoiqu'un peu aigre, eſt également agréable & ſaine. Les Indiens coupent ſouvent l'arbre, dans la ſeule vue d'en manger le fruit. Cependant, comme le bois en eſt dur, peſant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à conſtruire leurs Maiſons. Les Hommes en font auſſi des têtes de fleches ; & les Femmes, des navettes pour le travail du coton.

Bibby, & ſa liqueur.

Le *Bibby*, eſpece de Palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il diſtille, eſt un arbre commun dans l'Iſthme, que ſon uſage rend fort cher aux Indiens. Il a le tronc droit, mais ſi menu, que malgré ſa hauteur, qui va juſqu'à ſoixante-dix piés, il n'eſt gueres plus gros que la cuiſſe. Il eſt nu, armé de piquans, comme le Maca ; & ſes branches, qui ſortent auſſi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre, & de la groſſeur des noix. Les Indiens en tirent une eſpece d'huile, ſans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les preſſer. Enſuite, écumant la liqueur, à meſure qu'elle ſe refroidit, ce deſſus, qu'ils enlevent, devient une huile très claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils ſe peignent le corps. Dans la jeuneſſe de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille, roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment Bibby. On l'en voit ſortir à groſſes gouttes. Le goût en eſt aſſez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Cocotiers & Platanes.

Il ſe trouve des Cocotiers dans les Iles de l'Iſthme ; mais Waffer n'en vit pas un ſur le Continent. Au contraire la plûpart des Iles n'ont point de Platanes, & le Continent en eſt rempli. Les Platanes de l'Iſthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel pluſieurs longues & groſſes feuilles croiſſent les unes ſur les autres, & forment des eſpeces de pannaches, vers le haut deſquels les fruits s'élevent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en boſquets, qui rendent le Païſage fort agréable, par la ſeule verdure des troncs. On diſtingue une autre eſpece de Platanes, nommés *Bonanos*, qui ne ſont pas moins communs dans

l'Iſtme,

l'Isthme, mais dont le fruit est court, épais, doux, farineux, & se mange cru; au lieu que celui des autres se mange bouilli.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Mammey.

Le *Mammey* ne croît que dans les Iles; ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Isthme qu'il parcourut. Son tronc est droit & sans branches, & n'a pas moins de soixante piés de haut. On fait beaucoup de cas de son fruit, qui a la forme d'une Poire, & qui est ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle Espagne. Au contraire, celui du Mamey Sapota est plus petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur : mais cet arbre est rare dans les Iles de l'Isthme, & ne croît pas même sur le Continent. Il n'y vient pas non plus de Sapadilles, tandis qu'elles sont fort communes dans les Iles. Ce fruit n'y est pas plus gros qu'une Poire de Bergamotte, & sa peau ressemble à celle de la Reinette. L'arbre differe peu du Chêne.

Ananas & Poire piquante.

L'Ananas, que tous les Voïageurs Anglois appellent *Pomme de Pin* (31), est fort commun dans l'Isthme, & meurit dans toutes les Saisons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Indiens ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *Poire piquante*. Sa Plante est haute d'environ quatre piés, & fort épineuse. Elle a des feuilles épaisses, à l'extrêmité desquelles s'éleve la Poire, que les Etrangers regardent comme un très bon fruit.

Les cannes de Sucre croissent ici sans culture ; mais les Indiens n'en font pas d'autre usage que de les mâcher & d'en sucer le jus, tandis que les Espagnols n'épargnent rien dans leurs Plantations pour en faire de bon Sucre.

Remarques sur les Mazanilles.

Waffer ajoute, à la Description qu'on a déja donnée de la Manzanille, que dans les Iles de l'Isthme, cette Pomme funeste joint, à la beauté de sa couleur, une odeur fort agréable ; que l'arbre croît dans des Terres couvertes de la plus belle verdure; qu'il est bas, & bien revêtu de feuilles, mais que le tronc en est si gros & le bois si bien grainé, qu'on en fait des pieces de rapport dans les Ouvrages de Marquetterie; que cependant on ne peut le couper sans péril, & que la moindre goutte de son suc produit une vessie sur le membre qu'elle touche. » Un François de » notre Compagnie, dit le même Voïageur, s'étant assis sous un de ces » arbres, après une légere pluie, il en tomba, sur sa tête & sur son es» tomac, quelques gouttes d'eau, qui y formerent de si dangereuses pus» tules, qu'on eut de la peine à lui sauver la vie. Il lui en resta des » marques, semblables à celles de la petite vérole (32).

Comment se font les cordes de Maho.

Le Maho de l'Isthme est de la grosseur du Frêne : mais il s'y en trouve une autre espece, moins grosse & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi claire que notre Canevas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle se déchire en laniere jusqu'au haut du tronc. Ces lanieres sont minces, mais si fortes, qu'on en fait toutes sortes de cables & de cordages. Waffer donne la méthode des Indiens de

(31) Apparemment d'après le Piña des Espagnols, qui lui donnerent d'abord ce nom. On ne peut se méprendre à la description de Waffer. p. 102.

(32) *Ibidem*, p. 104. Herrera dit que l'Huile commune est un puissant antidote contre ce poison. Décad. 1. liv. 7. ch. 16.

Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amerique.

l'Isthme. » Ils commencent, dit-il, par ôter toute l'écorce de l'arbre, & » la mettre en pieces. Ils battent ces pieces, les nettoient, les tordent » ensemble, & les roulent entre leurs mains, ou sur leurs cuisses, com- » me nos Cordonniers font leur fil, mais beaucoup plus vîte. C'est à quoi » se réduit tout leur art. Ils en font aussi des filets, pour pêcher le gros » Poisson.

Célebres calebasses du Darien.

Les fameuses Calebasses du Darien y croissent, comme dans les autres parties de l'Amérique, sur un arbre assez petit, mais fort épais, & se trouvent dispersées sur les branches, comme nos pommes. La grosseur du fruit est inégale; & sa coquille, qui est toujours ronde, contient dans sa capacité depuis deux jusqu'à cinq pintes. Mais l'Isthme en a deux especes, l'une douce & l'autre amere, quoique leurs arbres aient une exacte ressemblance. La substance de l'un & l'autre fruit est spongieuse & pleine de jus. Les Calebasses douces servent de rafraîchissement aux Indiens dans leurs voïages; c'est-à-dire qu'ils en sucent le jus, & qu'ils en jettent le reste. L'autre espece est d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais, en décoction, elle a des vertus admirables pour la guérison des fievres tierces & pour la colique. Les coquilles des Calebasses de l'Isthme sont presqu'aussi dures que celles du Coco, sans approcher de leur épaisseur. Les Indiens, qui les emploient à divers usages, savent les peindre avec une sorte d'art, & les vendent assez cher aux Espagnols. Ils ont aussi des Gourdes, qu'ils laissent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent soin d'élever à l'appui des arbres. On en distingue aussi deux especes; la douce, qui se mange; & l'amere, qui n'a d'utile que sa coquille, dont on se sert pour puiser de l'eau, comme celles des Calebasses servent de Plats & de Vases.

Herbe à soie de l'Isthme.

L'herbe à Soie de l'Isthme, n'est qu'une espece de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine est pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une scie, sur les bords. Les Indiens coupent ces herbes, les font secher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; ensuite, les tordant comme ceux du Maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette espece de Soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les Femmes Espagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des Lacets jaunes, dont les Negresses des Plantations se croient fort parées.

Bois nommé leger, & son usage.

L'Isthme produit un Arbre, nommé *Bois-leger*, qui tire ce nom de son extrême légereté, quoiqu'il soit de la grosseur ordinaire de l'Orme. Le tronc en est droit, & sa feuille ressemble beaucoup à celle du Noïer. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un Homme. Waffer ignore s'il est spongieux comme le liége; mais il vit avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de Maca, soutenoient sur l'eau deux ou trois Hommes. Les Indiens emploient cette espece de Radeaux, pour traverser les Rivieres ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de Canots. Ils ont un autre Arbre, nommé Bois-blanc dans leur Langue, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit

ou vingt piés, & dont la feuille reſſemble à celle du Senné. Le bois en eſt fort dur, ſerré, peſant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il eſt d'un ſi beau grain, qu'il n'y a point d'Ouvrage de Marquetterie auquel il ne put être emploïé. Cet Arbre ne ſe trouve que dans l'Iſthme. Les Tamarins bruns y ſont fort gros & fort hauts : ils croiſſent près des Rivieres, dans les terreins ſabloneux. Le Canelier bâtard eſt commun dans toutes les Forêts du Païs, & porte un fruit ſans uſage, dont l'odeur tire ſur celle de la Canelle, dans une gouſſe plus courte & plus épaiſſe que celle des Féves.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Tamarins bruns & Caneliers bâtards.

Les Bambous épineux croiſſent dans toutes les parties de l'Iſthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des Bois taillis, qui rendent impraticables les Cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à la fois vingt ou trente branches, défendues par des pointes fort piquantes. On voit peu de ces Arbriſſeaux dans les Iles ; mais il ne s'y trouve aucun Bambou creux, quoique cette eſpece ſoit fort commune auſſi ſur le Continent, & qu'elle y croiſſe juſqu'à trente & quarante piés de hauteur, avec une groſſeur proportionnée. Le tronc a, de diſtance en diſtance, des nœuds, qui contiendroient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers uſages. Ses feuilles ne reſſemblent pas mal à celles du Sureau.

Deux eſpeces de Bambou.

On ne parleroit point des Mangliers, qui ſont auſſi communs dans l'Iſthme que dans toutes les Régions voiſines, & qui n'y cauſent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, ſi Waffer ne faiſoit, ſur cette incommode eſpece d'arbres, deux Obſervations qui ne ſe trouvent dans aucun autre Voïageur : l'une que l'écorce des Mangliers, qui croiſſent dans l'eau ſalée, eſt rouge, & peut ſervir à la teinture du Cuir ; l'autre, que l'écorce du Pérou, ſi fameuſe ſous le nom de Quinquina, eſt de la même eſpece. » Dans le dernier Voïage, » dit-il, que j'ai fait au Port d'Arica, j'y vis arriver une Caravane d'en- » viron vingt Mules, chargées de cette écorce. Un Homme de ma com- » pagnie aïant demandé d'où elle venoit, l'Eſpagnol, qui conduiſoit la » Caravane, nous montra, du doigt, de hautes Montagnes, fort éloignées » de la Mer, & répondit que cette Marchandiſe venoit d'un grand Lac » d'eau douce, qui étoit derriere une de ces Montagnes. J'examinai l'é- » corce avec attention, & je dis à l'Eſpagnol ; c'eſt de l'écorce de Man- » glier. Il me répondit, dans ſa Langue, qu'elle étoit de Manglier » d'eau douce, ou d'un petit arbre de la même eſpece. Nous emportâ- » mes quelques paquets de cette écorce ; & j'ai éprouvé, en Virginie, » que c'étoit effectivement de l'écorce de Manglier (36).

Obſervations ſur les Mangliers.

Le Quinquina eſt de leur eſpece.

L'Iſthme a deux ſortes de Poivre ; l'une qu'on y appelle, en Langue du Païs, *Poivre à la Cloche* ; & l'autre, *Poivre à l'Oiſeau*. Les deux eſpeces y ſont dans une égale abondance, & ſont le fruit de deux Arbriſſeaux. Les Indiens en font un grand uſage, ſurtout de la ſeconde eſpece, qu'ils préferent à la premiere.

Deux Poivres de l'Iſthme.

Entre pluſieurs Bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y auroit beaucoup d'avantages à tirer pour nous. Ces arbres

Excellent bois de teinture.

(36) *Ibid.* p. 114.

Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amérique.

croissent, dit-il, en fort grande quantité, vers la Côte du Nord, sur une Riviere qui coule du côté des Iles Sambales, à deux milles & demi de la Mer. Il en parle sur le témoignage de ses propres yeux. Leur hauteur est de trente ou quarante piés. L'écorce est rude & fort inégale. A peine le bois est coupé, qu'il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens, le mêlant avec une sorte de terre, qu'ils ont dans le Païs, en teignent le coton pour les Hamacs & pour leurs robbes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures ensemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du sang. » J'en fis l'épreuve, ajoute Waffer : Je » trempai, dans cette eau, une piece de coton qui devint très rouge. A » la vérité, elle pâlit un peu, quand je l'eus lavée; mais je m'en impu- » tai la faute, & je jugeai que j'avois manqué à quelque chose pour fixer » la couleur, car il est certain que l'eau ne sauroit effacer cette teinture.

Les plus grands arbres du Païs de Carthagene.

Aux environs de Carthagene, les plus grands & les plus gros arbres, sont le *Caobo*, ou Acajou, le Cedre, le Baumier, l'Arbre Marie & les Palmiers. Le bois des premiers sert à fabriquer des Canots, & particulierement des Champanes, sorte de Barques que les Habitans emploient pour leur commerce le long de la Côte & sur les Rivieres. On y voit deux sortes de Cedres: les uns blancs; & les autres rougeâtres, qui sont les plus estimés. Le Baumier & l'arbre Marie distillent une liqueur résineuse de différente espece; l'une appellée *Huile-Marie*, & l'autre Baume *Tolu*, du nom d'un Village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Palmiers, élevant leurs têtes touffues sur les Montagnes, y forment une très agréable perspective. On en distingue plusieurs especes, peu différentes à la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits; quoiqu'elles donnent presque toutes une sorte de vin, qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du Païs. Le meilleur est celui qu'on tire du Palmier roïal, & du *Corozo*. Après avoir fermenté, pendant cinq ou six jours, il mousse comme le vin de Champagne; il est agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut est de s'aigrir trop tôt; ce qui oblige sans cesse d'en renouveller les provisions.

Habilla de Carthagene & ses vertus extraordinaires.

Le Gayac & l'Ebenier des Montagnes de Carthagene ont presque la dureté du Fer. On y trouve aussi quantité de Bejuques, espece de Saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui est ici plus varié dans ses especes. On en distingue une, dont le fruit se nomme, par excellence, *Habilla*, ou Feve, *de Carthagene*. C'est en effet une sorte de Feve, large d'un pouce sur neuf lignes de long, platte, à-peu-près en forme de cœur. Sa gousse est blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noïau peu différent de l'Amande ordinaire, mais un peu moins blanc & fort amer. On assure que c'est le plus excellent de tous les Antidotes, contre la morsure de toute sorte de Serpens. Il suffit d'en manger immédiatement après la blessure, pour arrêter aussi-tôt le cours du venin, & pour en dissiper tous les effets. C'est un préservatif, comme un remede; & cette opinion est si bien établie, que les Chasseurs & les Ouvriers ne vont jamais sur les Montagnes, sans en avoir pris un peu, à jeun; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme si cette précaution les

rendoit invulnerables. L'Habilla de Carthagene est chaude au plus haut degré. Aussi en mange-t'on si peu, que la dose ordinaire n'est que la quatrieme partie d'un noïau; & lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de boire sur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Dom Antoine d'Ulloa, qui donne ici son témoignage pour garant, fondé, dit-il, sur l'expérience, ajoute que ce fruit n'est point inconnu dans d'autres Contrées des Indes, & que ses vertus y sont même renommées, mais qu'il y porte le nom de Habilla de Carthagene, parceque c'est dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes ses perfections.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Plante sensitive fort commune.

La Plante, qu'on nomme *Sensitive*, y est aussi très commune, entre celles qui naissent sous les arbres & dans les Bois. Elle est aujourd'hui trop connue pour demander une Description; mais le même Voïageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagene, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Espagnols, plus modestes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *Vergonzosa* (33), & de *Donzella* (34). Il ajoute que sa hauteur ordinaire, aux environs de Carthagene, n'est que d'un pié & demi, & que chacune de ses feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large; au lieu qu'à Guayaquil, où elle est aussi fort commune, elle a trois ou quatre piés de haut, & ses feuilles à proportion (35).

Sa hauteur à Guayaquil.

Blés & Grains.

Le climat de l'Isthme est trop humide & trop chaud pour l'Orge, le Froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de Maïz & de Riz. Un boisseau de Maiz en donne cent. Ce blé Indien sert non-seulement à faire le *Bollo*, espece de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais à nourrir aussi les Porcs & toute sorte de Volaille. Le Bollo de Maïz est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols, comme les Indiens, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laisser tremper quelque tems le Maïz dans de l'eau fort pure, & de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broïer & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau & les autres excrémens; après quoi ils le pêtrissent; & dans cet état ils recommencent à le broïer entre deux pierres. Il ne reste alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de Bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'est bon que dans cet espace. On peut le pêtrir au lait, & peut-être en est-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parceque les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange, qui puisse lui faire perdre sa couleur & son goût naturels.

Comment se fait le Bollo dans l'Isthme.

Les Negres des Plantations de l'Isthme sont nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette espece de pain, qu'on nomme Cassave, composé de racines d'*Yuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. On ne s'arrête à leur méthode, que pour donner occasion de la comparer avec celle des Iles Françoises. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper ensuite avec une rape de cuivre, de quinze à

Comment s'y fait la Cassave.

(33) Pudique.
(34) Pucelle.

(35) Voïage de Dom Antoine d'Ulloa, l. 1. chap. 8.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

dix-huit pouces de long. Leur ſubſtance, réduite en farine, ſemblable à la groſſe ſciure de bois, eſt jettée dans l'eau, pour en ôter un ſuc âcre & fort, qui eſt un vrai poiſon. Elle y demeure quelque tems, & l'eau eſt ſouvent changée. Enſuite, l'aïant fait ſécher, on la pêtrit en forme de gâteau rond, large d'environ de deux piés de diametre, & de quatre lignes d'épaiſſeur, qu'on fait cuire dans de petits Fours, ſur de grandes plaques de cuivre, ou ſur une eſpece de brique. C'eſt une nourriture fort ſubſtantielle, mais fade. Elle ſe conſerve long-tems ſans ſe corrompre; & quoiqu'elle ſe durciſſe, ſon goût eſt le même au bout de deux mois que le premier jour.

Uſage qui s'y fait du Pain de froment.

L'uſage du pain de Froment eſt rare dans l'Iſthme, parceque la farine n'y venant que d'Eſpagne, elle n'y ſauroit être à bon marché. On n'en trouve gueres que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles; encore n'en uſent-ils qu'en prenant le Chocolat, ou en mangeant des Confitures au Caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préferer le Bollo, & même la Caſſave, qu'ils aſſaiſonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtiſſeries de Maïz, & divers mets, dont ils ſe trouvent auſſi bien pour leur ſanté que du Bollo, qui eſt d'un uſage fort ſain.

Remarques ſur les Camotes.

Entre diverſes racines communes à toute l'Amérique, l'Iſthme produit beaucoup de *Camotes*, que les Voïageurs comparent pour le goût aux Patates de Malaga, mais qui leur reſſemblent peu par la figure. Elles ſont preſque rondes, & fort raboteuſes. Les Créoles en font des conſerves, & les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui ſeroit d'en faire entrer dans la compoſition de leur Caſſave. Elle en auroit, dit-il, beaucoup meilleur goût.

Diverſes ſortes de fruits.

Le Cacaotier croît naturellemont en divers endroits de l'Iſthme; mais le fruit n'y eſt pas ſi gros, ni ſi huileux, que dans la Province de Carthagene. Les Melons communs & les Melons d'eau, le raiſin de treille, les Oranges, les Neſles & les Dattes, ſont des fruits auſſi communs aujourd'hui dans les Villages Indiens que dans les Plantations Eſpagnoles: mais le Raiſin n'y eſt pas d'auſſi bon goût qu'en Eſpagne. En récompenſe, les Neſles y ſont beaucoup plus délicates. On y diſtingue trois ſortes de

Trois eſpeces de Plantains.

Plantains, toutes trois dans une égale abondance: les *Bananes*, qui ſont la plus groſſe, & qui n'y ont pas moins d'un pié de long; les *Dominicos*, moins gros & moins longs que les Bananes, mais d'un goût fort ſupérieur; & les *Guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque, à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la ſanté; mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire eſt de quatre pouces. Dans ſa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luiſante & plus unie que celle des

Dangereuſe propriété de l'une.

deux autres, & le noïau auſſi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé; mais les Equipages des Vaiſſeaux de l'Europe, bûvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils y ſont accoutumés avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou des morts ſubites. Cependant un Voïageur éclairé (36) croit

(36) Le même, *ibid*, p. 46.

avoir vérifié que c'est moins la qualité de l'Eau-de-vie que la quantité, qui cause le mal. Il en vit boire moderément à quelques personnes de sa connoissance, après avoir mangé des Guineos, & réiterer plusieurs fois l'expérience, sans en ressentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même essaïer de mettre avec ces fruits rôtis sur la braise, un peu d'Eau-de-vie & de Sucre, qui ne servit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il s'en faisoit servir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Papaie & Guanabane.

Les Papaies de l'Isthme sont longues de six à huit pouces, & ressemblent aux Limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane*, fruit d'un arbre comme les Papaies, ressembleroit beaucoup au Melon, si son écorce n'étoit plus lisse, & toujours verdâtre. Sa chair est d'ailleurs un peu jaune, & tire sur le goût du Melon; mais leur principale différence est dans l'odeur. Celle de la Guanabane est rebutante. Ses pepins sont ronds, luisans quoiqu'obscurs, & d'environ deux lignes de diametre. Ce n'est qu'une moelle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & transparente. Son odeur est plus désagréable encore que celle du fruit, c'est-à-dire plus fade. Les Habitans du Païs assurent qu'en mangeant cette semence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort indigeste sans cette précaution: mais quoique le goût n'en soit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur.

Espece de Limons, nommés Sutiles.

Tout le Païs produit naturellement une si grande abondance de Limons, que sans culture & sans soins les Campagnes en sont couvertes: mais ils ne sont pas de la même espece que ceux de l'Europe; ou du moins ceux de l'espece Européenne sont rares dans l'Isthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en si grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix piés de haut. En sortant de terre, il se divise en plusieurs branches, qui forment ensemble une houpe assez agréable; mais les feuilles, quoique semblables à celles de nos Citroniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en est très fine. A proportion de sa grosseur, il contient plus de jus que les Citrons d'Europe; mais il est beaucoup plus acide. On ne laisse point de l'emploïer dans toutes les sauces, sans s'appercevoir qu'il nuise à la santé.

Leur propriété pour cuire les viandes.

Les Habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot; c'est-à-dire qu'en la mettant sur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de Limons, qui l'amollit si vîte, que dans l'espace de trois quarts d'heure, elle se trouve en état d'être servie. Cet usage étant commun dans le Païs, on s'y mocque des Européens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourroient rendre aussi courte.

Fruits qui ne viennent point dans l'Isthme.

Les Amandiers & les Oliviers ne croissent pas mieux dans l'Isthme que le raisin de Vignoble; on est obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les Amandes, l'Huile & les Vins; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces Marchandises fort cheres. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait; & c'est un mal dont les Habitans ont beaucoup à souf-

HISTOIRE NATURELLE.
ISTHME DE L'AMERIQUE.

frir, sans autre exception que les Indiens & les Negres, qui sont accoutumés aux liqueurs du Païs. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés sans une prompte révolution dans leur tempéramment. L'estomac perd son activité pour la digestion. Il s'affoiblit; & le désordre croît, jusqu'à devenir la source de diverses maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un tems où le vin étoit si rare à Carthagene, qu'on n'y disoit la Messe que dans une seule Eglise. On s'apperçoit moins que l'Huile manque, parceque tous les mets s'apprêtent avec le Sain-doux, qui est toujours en si grande abondance, qu'une partie s'emploie à faire du Savon. On a d'ailleurs des chandelles de suif, pour la nuit. Ainsi l'usage de l'Huile est presque réduit aux Salades.

Danger de la privation du vin.

Tabac du Païs.

Il croît du Tabac dans l'Isthme: mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie; ce que Waffer n'attribue qu'à la paresse des Indiens, qui le cultivent mal & qui ne le transplantent jamais. Ils se bornent à le semer dans leurs Plantations; & l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il soit sec pour le dépouiller de ses feuilles, qu'ils roulent en cordes de deux ou trois piés de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en Compagnie, un petit Garçon allume un bout du rouleau, & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vîte. Le Fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme on y met une Pipe; & soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a sous le nez un petit entonnoir, qui leur sert à la recevoir; & pendant plus d'une demie heure, ils la respirent voluptueusement.

Comment les Indiens fument dans l'Isthme.

ANIMAUX.

Le même Voïageur, dont le témoignage mérite beaucoup de distinction sur des proprietés qu'il avoit connues dans un long séjour avec les Indiens de l'Isthme, assure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'Animaux, mais que la terre y étant très fertile, » il ne seroit question » que d'en défricher une partie considérable, qui consiste en Bois, pour » en faire d'excellens pâturages, où tous les Animaux de l'Europe s'en» graisseroient merveilleusement (37). Cependant M. d'Ulloa se plaint que la chair des Vaches, qui sont en abondance dans les Colonies Espagnoles, est seche & peu substantielle; effet, dit-il, de la chaleur du Climat. D'un autre côté, il avoue que les Porcs de race d'Europe y sont extrêmement délicats, & qu'ils passent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'est aussi le mets favori des Espagnols, qui croient cette viande plus saine que toute autre, jusqu'à la préférer dans leurs maladies, aux Perdrix, aux Poules, aux Pigeons & aux Oies, dont ils ne manquent point, & qui sont de fort bon goût (38).

Remarque sur le terroir de l'Isthme.

Porcs sauvages.

C'est particulierement dans l'Isthme qu'on trouve un grand nombre de cette espece de Sangliers, ou de Porcs sauvages, que les Indiens nomment *Peccaris*. Ils sont faits, suivant Waffer, comme les Cochons de Virginie. Leur couleur est toujours noire. Ils ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vîte. Ce que le Peccari a de plus sin-

(37) Voïages de Lionnel Waffer, p. 119.
(38) Voïage de M. d'Ulloa, l. 1. ch. 5.

gulier,

gulier, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, il l'a sur le dos; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, sa chair se corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée; au lieu que si le nombril est coupé, elle se conserve très fraîche pendant plusieurs jours. Elle est d'ailleurs très nourrissante, saine, & de bon goût. Ces Animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chassent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre espece de Porc sauvage, qu'ils nomment *Varé*, couvert d'une soie fort épaisse, avec de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un Animal féroce, qui attaque toutes les autres Bêtes. On le chasse comme le Peccari, & sa chair n'est pas moins estimée : il n'a pas le nombril sur le dos (39).

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

Varé.

On rencontre dans les Bois de l'Isthme une assez grande quantité de Bêtes fauves, qui ressemblent beaucoup à nos Daims. Non-seulement les Indiens ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente; mais ils refusent d'en manger, par une superstition ignorée : ils paroissent même affligés d'en voir manger aux Européens; & s'ils en trouvent des cornes, que ces Animaux perdent en certains tems, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Bêtes fauves.

Les Chiens de l'Isthme sont fort petits & mal faits. Ils ont le poil rude & long. Quelque soin qu'on apporte à les dresser pour la Chasse, ils ne servent qu'à faire lever le Gibier; & de quatre cens Bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la course : mais s'ils les font entrer dans quelque détroit, ils les y tiennent assez fidelement bloquées jusqu'à l'arrivée des Chasseurs.

Chiens de l'Isthme.

Les Lapins du Païs different des nôtres, non-seulement par leur grosseur, qui est égale à celle du Lievre, mais encore par les oreilles qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue. Jamais ils ne se font de terriers. Leur retraite est entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence. Il ne vit point de Lievres dans l'Isthme.

Lapins extraordinaires.

Les Singes y sont en grand nombre, & de différentes especes, dont la plus commune est une sorte de Sapajous, que les Indiens nomment *Micos*, de la grosseur d'un Chat, & de couleur grise.

Le Renard de l'Isthme n'excede gueres, non plus, la grosseur d'un Chat ordinaire. Son poil est très fin, & tire sur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue; mais il l'a fort épaisse, & composée d'un poil spongieux, qui ne sert pas moins à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un Chien, ou d'autres Animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuïant, & la leur fait jaillir au museau; l'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent, dit-il, pendant une demie heure entiere (40).

Renard & son étrange propriété.

La Nature n'a pas moins pourvu à la défense de l'*Armadille*, Animal

Armadille; sa description.

(39) M. d'Ulloa parle d'un autre, que les Indiens, dit-il, nomment *Sajones*.
(40) *Ididem*.

Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amerique.

ſingulier, qu'on a déja nommé pluſieurs fois ſans avoir donné ſa Deſcription. Il eſt de la groſſeur d'un Lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Par le grouin, les piés & la queue, il reſſemble au Cochon. Tout ſon corps eſt couvert d'une écaille dure & forte, qui ſe conformant aux irrégularités de ſa ſtructure, le met à couvert de toute ſorte d'inſultes, & n'apporte point d'obſtacle à ſa marche. Cette écaille eſt accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la premiere par une jointure. Elle ſert à garantir ſa tête; de ſorte que toutes les parties de ſon corps ſont dans une égale ſûreté. La ſurface des deux écailles repréſente diverſes figures en relief, de couleur foncée, mais avec des nuances ſi différentes, que la vue en eſt fort agréable. Les Indiens & les Negres ſont les ſeuls qui mangent la chair de cet Animal, & qui la trouvent excellente.

Multitude de Rats.

On ne trouve point, dans l'Iſthme, d'autres Chevreaux, ni d'autres Moutons, que ceux qu'on y apporte d'Eſpagne; & ces Animaux n'ont jamais pû s'y multiplier. Les Rats & les Souris y ſont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre. Leur couleur eſt griſe, & leur groſſeur, extraordinaire. Une race de Chats, dit Waffer, ſeroit un des beaux préſens qu'on pût faire aux Indiens (41); ce qui doit faire juger que le climat n'eſt pas favorable non plus à leur multiplication, puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable que les Eſpagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voïageur raconte qu'étant aux Iles Sambales, & voulant marquer ſa reconnoiſſance par quelques préſens, à des Indiens qui l'avoient bien ſervi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un Chat qu'il avoit à bord.

Le Perico ligero.

Du côté de Porto-Belo, on trouve un Animal, qu'on croiroit avoir déja décrit, ſous le nom de *Pareſſeux*, dans l'Hiſtoire Naturelle du Mexique, ſi quelques propriétés ſingulieres qu'on n'y a pas remarquées, beaucoup plus que la différence du nom, ne portoient à croire qu'il n'eſt pas ici le même, ou que la premiere deſcription demande un Supplément. On l'appelle ici *Perico ligero* (42), nom ironique, pour marquer ſon extrême lenteur. Il a la figure d'un Singe de groſſeur médiocre; mais il eſt de la plus hideuſe laideur. Sa peau eſt ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ſes jambes ſont preſque ſans poil. Il a tant d'averſion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il ſe trouve que lorſqu'il y eſt forcé par la faim. La vue des Hommes & celle des Bêtes féroces ne paroiſſent pas l'effraïer. S'il ſe remue, chaque mouvement eſt accompagné d'un cri ſi lamentable, qu'on ne peut l'entendre ſans un mélange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, ſans ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ſes nerfs & de ſes muſcles. Toute ſa défenſe conſiſte dans ces cris lugubres. Il ne laiſſe pas de prendre la fuite, lorſqu'il eſt attaqué par quelque autre Bête; mais, en fuïant, il redouble ſi vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble aſſez ſon Ennemi, pour le faire renoncer à le pourſuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme ſi le mouvement qu'il a fait lui laiſſoit de cruelles peines: avant que de ſe remettre en marche, il de-

(41) *Ubi ſuprà*, p. 125.
(42) C'eſt-à-dire Pierrot Coureur.

meure long-tems immobile. Cet Animal vit de fruits sauvages. Lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement sur l'arbre qu'il en voit le plus chargé. Il en abbat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait sa provision, il se met en peloton, & se laisse tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de descendre. Ensuite il demeure au pié, jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres (43).

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Iguana de l'Isthme.

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des Habitans est l'*Iguana*, ce fameux Amphibie, qu'on a si souvent nommé sans en donner la description. Il a la figure d'un Lézard, mais sa longueur commune est d'environ quatre piés. Sa couleur est jaune, mêlée de verd, & d'un jaune plus clair sous le ventre que sur le dos, où le verd domine. Il a quatre piés, comme le Lézard, avec cette différence que les doigts en sont plus grands à proportion, & qu'ils sont unis par une membrane déliée qui les couvre, à peu-près comme ceux de l'Oie, excepté que les ongles sont plus longs, & s'élevent au-dessus de la membrane. Sa peau est couverte d'une écaille, qui, lui étant attachée, la rend dure & rude. Depuis la partie supérieure de la tête, jusqu'à la naissance de la queue, dont la longueur ordinaire est d'environ deux piés, il est armé d'une file d'écailles, tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes sur une & demie ou deux de large. Elles sont séparées l'une de l'autre, & forment une sorte de scie; mais, depuis l'extrêmité du cou, elles vont en diminuant, jusqu'à n'être presque plus sensibles à la racine de la queue. Le ventre est disproportionément plus gros que le corps. La gueule est garnie de dents aigües, & séparées l'une de l'autre. On croiroit que l'Iguana marche plutôt sur l'eau, qu'il n'y nage, car il n'y enfonce que la membrane des piés, qui le soutient. Il y court avec tant de vîtesse, que dans un instant on le perd de vue. Sur terre, sans être lent, il marche beaucoup moins vîte. Les Femelles pleines ont le ventre d'une excessive grosseur, & donnent plus de soixante œufs d'une seule ventrée : ils sont de la grosseur des œufs de Pigeon, enveloppés dans une membrane déliée, & passent à Panama, comme dans plusieurs autres lieux, pour un mets fort délicat. On écorche l'Animal pour en manger la chair, qui est très blanche, & que les Habitans du Païs ne trouvent pas moins bonne que ses œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaise, quoique douçâtre, & d'une odeur forte; mais il trouva les œufs pâteux, & d'un goût qu'il traite de détestable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de Poule : mais le savant Espagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de Poulet, que les Habitans de Panama lui attribuent.

OISEAUX.

Remarque sur leur chant & leur beauté.

Les Oiseaux de cet ardent climat sont en si grand nombre, & d'espèces si variées, qu'on ne trouve point de Voïageurs qui aient entrepris d'en donner une exacte Description. » Les cris & les croassemens des uns, » confondus avec le chant des autres, ne permettent pas de les distinguer. Dans cette confusion, on ne laisse pas de remarquer, avec étonnement, que la Nature a fait une espèce de compensation du chant &

(43) Voïage au Pérou, l. 2. ch. 5.

» du plumage ; c'eſt-à-dire que les Oiſeaux, qu'elle a parés des plus bel-
» les couleurs, ont un chant déſagréable, & qu'au contraire, elle a donné
» un chant très mélodieux à ceux dont le plumage a peu d'éclat. Le *Gua-*
» *nayo*, qui ſe fait admirer par ſa beauté, pouſſe des cris aigus & fort
» importuns. Ce déſavantage lui eſt commun avec tous ceux qui ont le
» bec gros & court, & la langue épaiſſe, tels que les *Lorros*, les *Lotor-*
» *ras* & les *Periquitos* (44).

Le Chicaly.

Le *Chicaly*, dont les plumes ſont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & ſi belles que les Indiens en font leur plus brillante parure, a le chant du Coucou, avec quelque choſe de plus triſte encore dans le ſon. C'eſt un gros & long Oiſeau, qui porte toujours la queue droite, & qui ſe tient ſur les arbres, volant de l'un à l'autre, ſans deſcendre preſque jamais à terre. Il ſe nourrit de fruit. Sa chair eſt noirâtre, mais de bon goût.

Le Tulcan, ou le Prêcheur.

Ses ſingularités.

Toutes les ſingularités des volatiles ſemblent unies dans le *Tulcan*. Sa groſſeur eſt à-peu-près celle d'un Ramier ; mais il a les jambes plus longues. Sa queue eſt courte, bigarrée de bleu Turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde ſur un brun obſcur qui domine. Il a la tête exceſſivement groſſe, à proportion du corps : mais il ne pourroit pas ſoutenir autrement le poids de ſon bec, qui n'a pas moins de ſept ou huit pouces, de ſa racine juſqu'à la pointe. La partie ſupérieure a, près de la tête, environ deux pouces de baſe, & forme dans toute ſa longueur une figure triangulaire, dont les deux ſurfaces latérales ſont relevées en boſſe. La troiſieme, c'eſt-à-dire celle du dedans, ſert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la ſupérieure ; & ces deux parties, qui ſont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur ſaillie, diminuent inſenſiblement juſqu'à leur extrêmité, où leur diminution eſt telle, qu'elles forment une pointe auſſi aigüe que celle d'un poignard. La langue eſt faite en tuïau de plume : elle eſt rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui raſſemble d'ailleurs, en dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues ſur les plumes des autres Oiſeaux. Il eſt ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui regne ſur les deux faces latérales de la partie ſupérieure ; & cette couleur forme, tout autour, une ſorte de ruban, d'un demi pouce de large. Tout le reſte eſt d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoiſi, qui ſont à la diſtance d'un pouce l'une de l'autre, vers la racine. Les levres, qui ſe touchent quand le bec eſt fermé, ſont armées de dents, qui forment deux mâchoires en maniere de ſcie. Les Eſpagnols ont donné le nom de *Precheur* à cet Oiſeau, & la raiſon qu'on en apporte eſt une autre ſingularité ; c'eſt ſuivant M. d'Ulloa (45), qu'étant perché au ſommet d'un arbre, pendant que d'autres
» Oiſeaux dorment plus bas, il fait, de ſa langue, un bruit qui reſſem-
» ble à des paroles mal articulées, & le répand de toutes parts, dans la
» crainte que les Oiſeaux de proie ne profitent du ſommeil des autres
» pour les dévorer. Au reſte, les Tulcans, ou Precheurs, s'apprivoiſent

(44) *Ibidem.*
(45) *Ibidem*, liv. 1. chap. 7.

ſi facilement, qu'après avoir paſſé quelques jours dans une Maiſon, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour recevoir ce qu'on leur offre. Ils ſe nourriſſent ordinairement de fruits; mais lorſqu'ils ſont apprivoiſés, ils mangent tout ce qu'on leur préſente.

Le Gallinazo.

Ses étranges propriétés.

L'Oiſeau, que les Eſpagnols ont nommé *Gallinazo*, parcequ'il reſſemble aux Poules, eſt de la groſſeur d'un Panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot juſqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes: cet eſpace eſt entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuſe, qui forme pluſieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il eſt couvert ſont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire ſur le brun. Le bec eſt bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces Oiſeaux ſont familiers dans les Villes & dans les autres Habitations. Les toîts des Maiſons en ſont couverts. On ſe repoſe ſur eux du ſoin de les nettoïer. Il n'y a point d'Animaux dont ils ne faſſent leur proie; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat ſi ſubtil, que ſans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait obſerver que ſi la Nature n'avoit pourvu cette Contrée d'un ſi grand nombre de Gallinazos, l'infection de l'air, cauſée par des corruptions continuelles, la rendroit bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent fort peſamment; mais enſuite, ils s'élevent ſi haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en ſautant, avec une eſpece de ſtupidité. Leurs jambes ſont dans une aſſez juſte proportion. Ils n'ont, aux piés, que trois doigts par devant; mais un quatrieme qu'ils ont à côté, inclinant un peu ſur le derriere, & quelques autres, qui ſont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarraſſent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas meſuré, ils ſont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une ſerre, longue & forte. Si les Gallinazos ſont preſſés de la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les Beſtiaux qui paiſſent. Une Vache, un Porc, qui a la moindre bleſſure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui ſert de rien de ſe veautrer par terre & de faire entendre les plus hauts cris. Ces inſatiables Animaux ne lâchent pas priſe; à coups de bec ils aggrandiſſent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle (46).

Autre eſpece de Gallinazos.

On diſtingue d'autres Gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & partie du cou ſont blanches dans quelques-uns, rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-deſſus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne ſont pas moins carnaciers que les précédens. Les Eſpagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-ſeulement parceque le nombre en eſt petit, mais parcequ'on prétend avoir obſervé que ſi l'un deux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre eſpece n'en approchent point juſqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, premiere partie à laquelle il s'attache, & qu'il ſe ſoit retiré volontairement.

Chauve-ſouris, leur groſſeur.

Les Chauve-ſouris ſont non-ſeulement innombrables dans l'Iſthme,

(46) M. d'Ulloa, *ibidem*.

Histoire Naturelle. Isthme de l'Amerique.

mais si grosses que Waffer les compare à nos Pigeons. Leurs aîles, dit-il, sont larges & longues à proportion de cette grosseur, & sont armées de griffes aigües, à cette jointure. La Province de Carthagene s'en ressent jusqu'au point, que dans la Ville même, le nombre en est si grand au coucher du Soleil, qu'il en arrive des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs, comme d'adroites Sangsues, qui n'épargnent, ni les Hommes, ni les Bêtes. L'excessive chaleur du Païs obligeant de tênir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des Chambres où l'on couche, elles y entrent; & si quelqu'un dort, le bras ou le pié découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, pour sucer le sang qui en sort; » j'ai vu, dit M. d'Ulloa, plusieurs personnes à qui cet accident étoit arrivé, & qui m'ont assuré que » pour peu qu'elles eussent tardé à s'éveiller, elles auroient dormi pour » toujours; car elles avoient déja perdu tant de sang, qu'il ne leur seroit » pas resté assez de force pour arrêter celui qui continuoit de sortir par » l'ouverture. Il ne paroît pas étonnant au même Voïageur, qu'on ne sente point la piqûure; » parcequ'outre la subtilité du coup, l'air, » dit-il, agité par les aîles de la Chauve-Souris, rafraîchit le Dormeur, » & rend son assoupissement plus profond (47).

Comment elles attaquent la vie des hommes.

Autres Oiseaux.

Les Quams, les Corrosous, les Pélicans, les Perroquets bleus & verds; les Paraquites, les Macas, & la plûpart des Oiseaux qu'on a nommés dans la Description du Mexique, sont communs aussi dans l'Istme. Waffer fait une peinture curieuse du Corrosou. C'est un grand Oiseau de terre, noir, pesant, & de la grosseur d'une Poule d'Inde; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. D'ailleurs il a sur la tête, une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à son gré. Sa gorge est celle du Coq d'Inde. Il vit sur les arbres & fait sa nourriture de fruits. Les Indiens prennent tant de plaisir à son chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire; & la plûpart y réussissent dans une si grande perfection, que l'Oiseau s'y trompe & leur répond. Cette ruse sert à le faire découvrir. On mange sa chair, quoiqu'elle soit un peu dure. Mais, après avoir mangé un Corrosou, les Indiens ne manquent jamais d'enterrer ses os, ou de les jetter dans une Riviere, pour les dérobber à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

Le Corrosou.

Les Indiens imitent son chant.

On trouve, dans l'Isthme, un Oiseau roussâtre, assez semblable à la Perdrix, mais qui a les jambes plus longues, la queue encore plus petite, & qui court sur la terre, sans se servir presque jamais de ses aîles: la chair en est excellente.

Deux especes de Poules.

Les Indiens ont autour de leurs Cabanes un grand nombre de Poules apprivoisées, dont les unes, semblables aux nôtres, ont toutes une houpe sur la tête, & un plumage fort varié: les autres sont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse, qu'elles portent dressée, & le bout des aîles, noir. Cette seconde espece ne se mêle point avec la premiere, & chante un peu avant le jour, comme nos Coqs. Jamais elles ne s'éloignent des Habitations. La chair & les œufs de ces deux sortes de Poules font une excellente nourriture. Elles

(47) *Ubi suprà*, p. 53.

ſont fort graſſes, parceque les Indiens leur prodiguent le Maïz.

Autour des Iles Sambales, & ſur la Côte de l'Iſthme, particulierement du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'Oiſeaux de Mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, ſur la Côte de la Mer du Sud; mais on en voit peu ſur la Côte Méridionale, du moins en comparaiſon de celle du Nord. Waffer en donne pour raiſon que la Baie de Panama n'eſt pas auſſi poiſſonneuſe, à beaucoup près, que celle des Sambales, ſur laquelle on voit en particulier quantité de Pélicans. Cet Oiſeau ne differe point ici, de celui dont on a donné la deſcription.

Histoire Naturelle. Isthme de l'Amerique. Oiſeaux de Mer.

Les Inſectes & les Reptiles ſont en ſi grand nombre dans toute cette Région, que non-ſeulement les Habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même eſt ſouvent en danger par la morſure de ces dangereux Animaux. Tels ſont les Serpens, les Centipedes, les Scorpions & les Araignées. Entre les Serpens, il n'y en a point d'auſſi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Iſthme, que les *Corales*, les *Serpens à Sonnette* & les *Saules*.

Insectes et Reptiles.

Les premiers ſont longs de quatre ou cinq piés, ſur un pouce d'épaiſſeur. La peau de leur corps eſt tachetée de quarrés rouges, jaunes & verds, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête platte & groſſe, comme les Viperes de l'Europe. Leurs machoires ſont garnies de dents, ou de crochets, dont la morſure fait paſſer dans la plaie un venin ſi ſubtil, qu'il fait enfler auſſi-tôt le corps. Le ſang ſe corrompt enſuite dans tous les organes, juſqu'à ce que les tuniques des veines ſe rompent à l'extrémité des doigts. Alors le ſang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à ſuivre.

Serpent nommé Corale.

Le Serpent à ſonnettes, que les Eſpagnols nomment auſſi *Caſcabela*, n'eſt pas auſſi grand, dans l'Iſthme, que le précédent. Sa longueur n'eſt que de deux ou trois piés, & très rarement d'un demi pié de plus. Sa couleur eſt un gris de fer, cendré, & régulierement ondé. A l'extrémité de ſa queue eſt attachée ce qu'on nomme ſa Caſcabele, ou ſa ſonnette, qui reſſemble à la coſſe des pois, ſechée ſur la plante : elle eſt diviſée de même en pluſieurs monticules, qui contiennent des oſſelets ronds, dont le mouvement produit un ſon aſſez ſemblable à celui de deux ou trois ſonnettes. La morſure de ce Serpent eſt ſi dangereuſe, que les Habitans du Païs doivent louer le Ciel de leur avoir donné un ſigne qui les avertit de ſon approche; ſans quoi, ſa couleur differant peu de celle de la terre, il ſeroit fort difficile de l'éviter. M. d'Ulloa trouve auſſi dans les couleurs vives du Corale, un avertiſſement pour s'en garantir.

Serpent à Sonnettes, ou Caſcabela.

On donne le nom de *Saule* à un autre Serpent, dont l'eſpece eſt fort nombreuſe; non-ſeulement parcequ'il reſſemble au bois de ſaule par la couleur, mais encore plus, ſans doute, parcequ'il eſt toujours collé aux branches de cet arbre, dont il ſemble qu'il faſſe partie. Sa piqûre, quoique moins dangereuſe que celle des deux autres eſt toujours mortelle, pour peu que les remedes ſoient différés. Il y en a d'infaillibles, qui ſont connus de certains Indiens, auxquels les Eſpagnols ont recours, & que cette raiſon leur a fait nommer *Curandores*, c'eſt-à-dire *Guériſſeurs*. Le plus ſûr eſt la *Habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au

Serpent nommé Saule.

Histoire Naturelle.
Isthme de l'Amérique.

reste, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer, que les plus redoutables de ces Animaux ne nuisent jamais s'ils ne sont offensés; que loin d'être agiles, ils sont d'une lenteur qu'il nomme paresse; qu'on passe vingt fois devant eux, sans qu'ils fassent le moindre mouvement; que s'ils n'en faisoient quelque fois pour se retirer dans les feuilles, on ne distingueroit pas s'ils sont morts ou vivans, enfin qu'il n'y a de danger que pour ceux qui marchent dessus, ou qui ont l'imprudence de les irriter autrement (48).

Deux singularités de Panama.
Serpent à deux têtes.

Les Habitans de Panama sont infatués à l'excès de deux singularités dont ils font honneur à la Nature. C'est une opinion génerale dans la Ville, que les Campagnes voisines produisent une espece de Serpent, qui a deux têtes, une à chaque extrémité du corps, & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas possible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur séjour à Panama, de voir un de ces merveilleux Animaux: mais, suivant la description qu'on leur en fit, ils ont environ deux piés de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diametre, & les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa est beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une; & que tout le corps étant d'une grosseur égal, ce qui paroît assez singulier, les Habitans ont conclu qu'ils avoient deux têtes, parcequ'il n'est pas aisé de distinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce Serpent est fort lent à se mouvoir, & qu'il est de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une Herbe, qu'ils appellent *Herbe de Coq*, & dont ils prétendent que l'application est capable de guérir sur-le-champ un Poulet, à qui l'on auroit coupé la tête en respectant une seule vertebre du cou. Les Mathématiciens solliciterent envain ceux qui faisoient ce recit, de leur montrer l'Herbe; ils ne purent l'obtenir, quoiqu'on les assurât qu'elle étoit commune: d'où l'Auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

Centipedes.
Leur description.

Les Centipedes sont une espece de Cloportes, d'une grosseur monstrueuse, dont cette Région est infestée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans les Maisons, beaucoup plus encore qu'à la Campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune (49). Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Toute la superficie, superieure & latérale, est couverte d'écailles dures, couleur de musc, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espece de toît est assez fort pour défendre l'Animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, & sa piquûre est mortelle. De prompts remedes en arrêtent le danger; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

(48) *Ibidem*,
(49) L'aune, ou vare, de Castille, dont on a donné la longueur; Tom. XIII, p. *646.* note 54.

Les

Plusieurs sortes de Scorpions.

Les Scorpions ne sont pas moins communs que les Centipedes. On en distingue plusieurs sortes ; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la premiere espece s'engendrent dans des bois secs & pourris ; les autres, dans les coins des Maisons & dans les armoires. Leur grosseur est différente ? les plus grands ont trois pouces de long, sans y comprendre la queue. On remarque aussi de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux ; mais, si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. La malignité de celui des autres se réduit à causer la fievre ; à répandre dans la paume des mains & dans la plante des piés une sorte d'engourdissement, qui se communique au front, aux oreilles, aux narines & aux levres ; à faire enfler la langue, à troubler la vue : on demeure dans cet état pendant un jour ou deux ; après quoi le venin se dissipe insensiblement, sans qu'il y en ait à craindre aucune suite. Les Habitans du Païs sont persuadés qu'un Scorpion purifie l'eau, & ne font pas scrupule d'en boire lorsqu'ils l'y voient tomber. Ils sont si familiarisés avec ces Insectes, qu'ils les prennent avec les doigts sans aucune crainte, en observant de les saisir par la derniere vertebre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent ensuite avec eux. M. d'Ulloa observe que le Scorpion, mis dans un vase de crystal, avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il se pique la tête de son aiguillon jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée plusieurs fois, lui a fait conclure que le venin de cet Animal produit, sur son corps, le même effet que sur celui des autres (50).

Ils purifient l'eau.

Comment ils se tuent eux-mêmes.

Caracol Soldado.

Description de cet étrange Animal.

Le *Caracol soldado*, ou Limaçon soldat, est un dangereux insecte de l'Isthme, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, c'est-à-dire tournée en spirale, & de couleur blanchâtre : mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrémité contraire, il ressemble à l'Ecrevisse, en grosseur, comme dans la forme & la disposition de ses pattes. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un blanc mêlé de gris ; & sa grandeur est de deux pouces de long, sur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout son corps est flexible ; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille de vrai Limaçon, proportionnée à sa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille ; quelquefois il la laisse, pour chercher sa nourriture ; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour se défendre avec ses deux pattes, dont il se sert comme les Ecrevisses. Sa morsure cause, pendant vingt-quatre heures, les mêmes accidens que la piquûre du Scorpion. Il faut se garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait reconnoître que dans ces circonstances, l'eau cause une sorte de pasme, ou d'étourdissement convulsif, qui est ordinairement mortel (51). Wafer, qui n'avoit vû de ces Insectes que dans les Iles Sambales, dit que

Comment il se loge.

Danger de sa piquûre.

(50) *Ibidem.*
(51) *Ibidem*, p. 56.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Témoignage de Waffer.

leur queue eſt un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moelle ſucrée. Il ajoute qu'ils ſe nourriſſent de ce qui tombe des arbres, & qu'ils ont, ſur le cou, un petit ſac, dans lequel ils conſervent une petite proviſion de nourriture; qu'ils en ont un ſecond, en dedans, qui eſt rempli de ſable; que lorſqu'ils ont mangé de la Manzanille, leur chair devient un poiſon, & que pluſieurs Anglois, en aïant mangé ſans précaution, furent dangereuſement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces Inſectes eſt un ſpécifique admirable pour les entorſes & les contuſions. » Les Indiens, dit-il, nous l'apprirent : nous en fîmes ſouvent l'expé- » rience; & nous cherchions moins ces Animaux pour les manger, que » pour en tirer l'huile, qui eſt jaune comme la cire, & qui a la même » conſiſtance que l'huile de Palme (52) «.

Singularité vérifiée par M. d'Ulloa.

Mais toutes ces ſingularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du Païs avoient raconté, à M. d'Ulloa, que lorſque le Caracol Soldado croît en groſſeur, juſqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui ſervoit de retraite, il va, ſur le bord de la Mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le Limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à ſa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curioſité de s'en aſſurer par ſes propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui; à l'exception, dit-il, de la piquûre, dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve (53).

Crapauds de Carthagene & de Porto-Belo.

Carthagene & Porto-Belo ſont peut-être les deux lieux du Monde où les Crapauds ſont en plus grand nombre. On en trouve, non-ſeulement aux environs, dans les terres humides & marécageuſes, mais dans les rues, dans les Cours des Maiſons, & généralement dans tous les lieux découverts. Ceux, qui paroiſſent après la pluie, ſont ſi gros, que les moindres ont ſix pouces de long; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, ſuivant l'opinion qui ſuppoſe un développement de germes, cauſé tout-d'un-coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa ſe perſuade plus volontiers, fondé, dit-il, ſur ſes propres Obſervations, que l'humidité du Païs le rend propre à la production de ces Inſectes; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur deſſeche; qu'ils ſe tapiſſent dans les terres molles, au-deſſus deſquelles il ſe trouve aſſez de terre ſeche pour les cacher, & que lorſqu'il pleut ils ſortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui eſt comme leur élément. C'eſt ainſi que les rues & les Places ſe rempliſſent de ces Reptiles, dont l'apparition ſubite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie eſt transformée en Crapaud. Si c'eſt pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en eſt ſi grand, qu'il forme comme un pavé; & perſonne ne peut ſortir ſans les fouler aux piés. Il en arrive des morſures d'autant plus fâcheuſes, qu'outre leur groſſeur ces odieux Animaux ſont fort venimeux.

PAPILLONS ET MOSQUITES.

M. d'Ulloa fait une peinture charmante des Papillons de l'Iſthme : mais il trouve une fâcheuſe compenſation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverſes ſortes de Mouches. On ne ſera pas ſurpris qu'il

(52) Waffer, *ubi ſup.* pp. 126 & 127.
(53) *Ubi ſup.* p. 57.

s'arrête uniquement aux Mosquites, ou Maringouins, si l'on se rappelle ce qu'il en eut à souffrir dans son Voïage de Guayaquil à Quito. De plusieurs especes, il en distingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savanes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere, qu'il nomme *Zancudos*, est la plus grosse. Ceux de la seconde ne different point des Mosquites d'Espagne. La troisieme espece, qu'il nomme *Gegenes*, est petite, & ressemble à ces petits vers qui mangent le blé. Leur grosseur n'excede pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur est cendrée. Les *Manteaux-blancs*, qui sont la quatrieme espece, sont une sorte de Cirons, si petits qu'on sent l'ardente cuisson de leur piqûre, sans appercevoir ce qui la cause. Ce n'est que par la quantité, qui s'en répand dans l'air, qu'on observe qu'ils sont blancs; & delà vient leur nom. Les deux premieres especes causent une grosse tumeur, dont l'inflammation ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Les deux autres ne causent point de tumeur, mais leur piqûre laisse une demangeaison insupportable. Ainsi, conclut douloureusement M. d'Ulloa, si l'ardeur du Soleil rend les jours du Païs longs & ennuïeux, ces cruels Insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. Envain l'on recourt aux *Mosquiteros* contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer au travers; & l'on s'expose alors à étouffer de chaleur.

Quatre especes de Mosquites.

Plaintes de M. d'Ulloa.

Donnons, d'après le même Voïageur, la Description du petit Insecte qui se nomme *Nigua* au Mexique & dans l'Isthme, *Pique* au Perou, & dont on ne trouve nulle part une peinture si curieuse. Il est si petit, qu'il est presqu'imperceptible. Ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des Puces; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, puisque suivant M. d'Ulloa, » s'il avoit la faculté de sauter, il n'y a point de » corps vivant qui n'en fût rempli, & cette engeance feroit périr les trois » quarts des Hommes, par les accidens qu'elle pourroit leur causer. Elle est toujours dans la poussiere, surtout dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux piés, à la plante même, & aux doigts.

Description de la Nigua.

Elle perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on la sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre. D'abord, il n'est pas difficile de l'en tirer : mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut sacrifier les petites parties voisines pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit pas assez tôt, l'Insecte perce la premiere peau sans obstacle, & s'y loge. Là il suce le sang, & se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une Perle platte. Il se tapit dans cet espace, de maniere que sa tête & ses piés sont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la petite Perle s'élargit, & dans l'espace de quatre ou cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diametre. Il est alors très important de l'en tirer; sans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, semblables à des lentes, c'est-à-dire, autant de Nigues, qui occupant bientôt toute la partie, causent beaucoup de douleur; sans compter la difficulté de les déloger. Elles pénetrent quelquefois jusqu'aux os; & lorsqu'on est parvenu

Comment elle s'insinue, & ses progrès.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entierement rétablies.

Opération pour s'en délivrer.

Cette opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où résident les œufs; ce qui n'est pas aisé, sans crever la tunique. Après avoir détaché jusqu'aux moindres ligamens, on tire la Perle, qui est plus ou moins grosse, à proportion du séjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler pour en arracher toutes les racines, & surtout pour ne pas laisser la principale Nigue: elle recommenceroit à pondre, avant que la plaie fut fermée; & s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la Perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut se garder, avec un soin extrême, de se mouiller le pié. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître qu'on est menacé du Pasme, mal si dangereux, qu'il est ordinairement mortel.

Quoique l'Insecte ne se fasse pas sentir, dans le tems qu'il s'insinue; dès le lendemain, il cause une démangeaison ardente & fort douloureuse, surtout dans quelques parties, telles que le dessous des ongles. La douleur est moins vive à la plante du pié, où la peau est plus épaisse.

On observe que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques Animaux, surtout au *Cerdo*, qu'elle dévore par degrés, & dont les piés de devant & de derriere se trouvent tout percés de trous après sa mort.

Deux especes de Nigues.

La petitesse de cet Insecte n'empêche point qu'on n'en distingue deux especes, l'une venimeuse, & l'autre qui ne l'est pas. Celle-ci ressemble aux Puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs. L'autre espece est jaunâtre; & son nid, couleur de cendre. Un de ses effets, quand elle seroit logée à l'extrêmité des orteils, est de causer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aigües, qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ulloa, désesperant de pouvoir expliquer un effet si singulier, s'en tient à l'opinion commune, qui suppose, dit-il, que » l'Insecte pique de petits muscles qui descendent des aînes au pié, & que ces muscles, infectés du venin de la Nigue, le communiquent aux glandes; mais il ajoute » qu'il ne put douter d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver plusieurs fois, & que les Académiciens François éprouverent comme lui, » particulierement M. de Jussieu, à qui l'on doit la distinction des deux » especes de Nigues (54).

Deux sortes d'Abeilles.

L'Isthme a des Abeilles, & par conséquent du miel & de la cire. Waffer y vit deux sortes d'Abeilles; les unes épaisses & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent les bras pour la prendre, & les retirent tout couverts de ces petits Animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurois volontiers, dit le Voiageur Anglois, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pû le vérifier. Les Indiens mêlent

(54) M. d'Ulloa, *ubi sup.*

le miel avec l'eau, ſans autre préparation, & s'en font une liqueur très fade. Ils ne font aucun uſage de la cire, à laquelle ils ſuppléent par une ſorte de bois léger, qui leur ſert de chandelles (55).

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Fourmis aîlées.

Ils ſont fort incommodés des Fourmis, qui non-ſeulement ſont fort groſſes, mais qui ont des aîles, dont elles ſe ſervent pour voler près des Côteaux. Elles piquent vivement, ſurtout lorſqu'elles entrent dans les Maiſons. On évite de ſe repoſer ſur la terre, dans les endroits où elles ſont en grand nombre; & les Indiens qui voïagent ne manquent pas d'obſerver le terrein, avant que d'attacher leurs Hamacs aux arbres. Toutes les Marchandiſes tiſſues, les toiles de lin, les étoffes de ſoie, d'or & d'argent, ont d'autres Inſectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un, qui eſt à peine connu dans l'Iſthme, mais qui fait un extrême ravage dans le Païs de Carthagene. C'eſt le *Comégen*, » eſpece de Tigne, ſi prompte & » ſi vive dans ſes opérations, qu'en moins de rien elle convertit en pouſ- » ſiere le Ballot de marchandiſes où elle ſe gliſſe. Sans en déranger la » forme, elle le perce de toutes parts avec tant de ſubtilité, qu'on ne » s'apperçoit point qu'elle y ait touché; juſqu'à ce qu'en y portant les » mains, on n'y trouve, au lieu de toile ou d'étoffe, que des retailles » & de la pouſſiere. Cet accident eſt ſurtout à craindre après l'arrivée » des Gallions, qui offrent toujours une proie fort abondante au Come- » gen. On n'a pû trouver d'autre préſervatif que de placer les Ballots ſur » des bancs élevés, dont les piés ſont enduits de Goudron, & de les éloi- » gner des murs. Cet Inſecte, quoique ſi petit, qu'on a de la peine à le » diſcerner, n'aïant beſoin que d'une nuit pour détruire toutes les Mar- » chandiſes d'un Magaſin, on ne manque point, dans le Commerce de » Carthagene, de ſpécifier, entre les pertes dont on demande l'indemnité, » celle qu'on peut craindre du Comegen (56). Il eſt ſi particulier à cette » Ville, qu'on n'en voit pas même à Porto-Belo ni à Panama.

Comégen, inſecte dangereux à Carthagene.

Ses ravages.

POISSONS.

On a déja remarqué qu'il y a peu de Côtes auſſi abondantes en Poiſſon, que celle du Nord de l'Iſthme. Waffer eut ſouvent l'occaſion d'en diſtinguer les principales eſpeces.

Le Tarpon.

Le Goulu.

Le Tarpon, dit-il, eſt un gros Poiſſon ferme, qui ſe coupe par tranches, comme le Saumon & la Morue. Il s'en trouve, qui peſent juſqu'à cinquante livres. On tire de leur graiſſe une bonne quantité d'huile. Le Goulu, que les Anglois nomment *Sharks*, eſt moins commun ici que ſur les Côtes voiſines; mais on y voit un Poiſſon aſſez ſemblable, dont le bec eſt ſeulement plus long & plus étroit, & le corps moins gros. La chair en eſt beaucoup plus fine. Sans nous apprendre ſon véritable nom, on ajoute que les Matelots Anglois lui ont donné celui de *Sea-dog*, qui ſignifie Chien de Mer, & qu'il n'a qu'une rangée de dents. Le *Cavelly* eſt commun aux environs des Iles Sambales; c'eſt un Poiſſon long, menu, & d'excellent goût, qui reſſemble fort au Maquereau. La *Vieille* n'y eſt pas moins commune, & paſſe auſſi pour un excellent mets.

Le Chien de Mer.

Le Paracod eſt rond, & de la groſſeur d'un grand Brochet; mais il eſt ordinairement plus long. On ne le trouve auſſi bon, nulle part, que ſur cette

(55) M. d'Ulloa, p. 140.

(56) *Ibidem.*

Côte. Cependant on obſerve qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne ſoient empoiſonnés. Waffer n'en ſoupçonne point d'autre cauſe que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, pluſieurs perſonnes qui ſont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été ſi malades, que les cheveux & les ongles leur ſont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le Paracod porte avec lui ſon contrepoiſon : c'eſt l'épine de ſon dos, qu'on fait ſecher au Soleil, & qu'on réduit en poudre très fine. Une pincée de cette poudre, avallée dans quelque liqueur, guérit ſur-le-champ. Waffer en fit une heureuſe épreuve. On l'aſſura que pour diſtinguer les Paracods empoiſonnés, de ceux qui ne le ſont point, il ſuffit d'examiner le foie. Il n'y a rien à craindre, lorſqu'il eſt doux ; & le danger n'eſt que dans ceux qui l'ont amer.

Le Gar.

La même Côte offre en abondance un Poiſſon que Waffer nomme *Gar*, & qu'on prendroit pour l'Epée, ou la Bécune, s'il ne bornoit pas ſa longueur à deux piés. Il a, dit-il, ſur le muſeau, un os long du tiers de ſon corps. Il nage à fleur d'eau, preſqu'auſſi vîte qu'une Hirondelle vole, avec des bonds continuels ; & ſon os étant ſi pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il eſt extrêmement dangereux, pour un Nageur, de ſe rencontrer ſur ſon paſſage. La chair en eſt excellente. Celle du *Soulpin* n'eſt pas moins bonne : c'eſt un poiſſon armé de piquans, & de la longueur d'un pié.

Le Soulpin.

Les Raies piquantes, les Perroquets de Mer, & les Congres, ſont en ſi grand nombre, que la facilité de les prendre diminue le plaiſir de la pêche.

Coquillages.

Toutes les Sambales ſont bordées de coquilles. Celle que Waffer nomme *Conque*, eſt grande, torſe en dedans, platte du côté de l'ouverture, qui eſt proportionnée à ſa groſſeur, raboteuſe dans toute ſa ſurface, mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un Poiſſon fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoïé long-tems avec du ſable : on le bat long-tems auſſi, parcequ'il a la chair très ferme ; mais on eſt bien païé de toutes ces peines, par le plaiſir de la trouver délicieuſe. Il n'y a point d'Huitres, ni d'Ecreviſſes de Mer ſur la Côte de l'Iſthme. On voit ſeulement, entre les rochers des Sambales, quelques groſſes Ecreviſſes, auxquelles il manque les deux grandes griffes qui ſont ordinaires à celles de Mer.

Pour les Rivieres de l'Iſthme, Waffer doute qu'aucun Voïageur ait donné plus de tems que lui à ſes obſervations : cependant, loin d'avoir connu toutes les eſpeces de Poiſſon d'eau douce, il n'en décrit que deux : l'une ſemblable, dit-il, à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pié, fort douce, & même de fort bon goût : l'autre, beaucoup plus ſinguliere, de la taille du Brochet, avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées, & les lévres pleines de cartilages ; ſa chair eſt d'un goût exquis.

Pêche des Indiens de l'Iſthme.

La pêche des Indiens du Païs ſe fait avec de grands filets d'écorce de Maho, ou de ſoie d'herbe, qui reſſemblent à nos Tiraſſes. Dans les Courans rapides & traverſés de Rochers, ils ſe jettent à la nage, pour ſuivre le Poiſſon, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils

ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer; & leur adresse est extrême à saisir le Poisson qui s'avance vers la lumiere. Leur maniere de le préparer est d'en ôter les boïaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller sur le charbon. Ils le mangent, sans autre sausse que du sel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faisant évaporer l'eau sur le feu, & quantité de leur poivre, qui est leur assaisonnement universel.

§ II.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Pourpre de Punta de Santa Elena.

En se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voïageur curieux s'arrête volontiers sur la Côte de Punta de Santa Elena, second Bailliage de cette Jurisdiction, pour y vérifier cequ'on raconte d'une propriété, qu'on ne connoît, dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte & à ceux du Port (57) de Nicoya, Province de la Nouvelle Espagne: c'est de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait semblable à celle des limaçons ordinaires, le petit Animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'espece tout-à-fait perdue, parcequ'il n'en restoit aucune connoissance. Cette sorte d'Escargot est d'environ la grosseur d'une noix. On attribue sa production aux Rochers de la Côte, parcequ'il ne s'en trouve que sur ceux que la Mer baigne. Il renferme une liqueur, qui est la véritable pourpre des Anciens, & qui paroît n'être que son sang. Un fil de soie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur si vive & si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer: au contraire, elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. On l'emploie, non-seulement à teindre le fil de coton & de soie, mais à donner la même couleur aux Ouvrages déja tissus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

Animal qui la produit.

Maniere de l'extraire.

La maniere d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'Animal; & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de le poser ensuite sur le revers de la main, de le presser avec un couteau, depuis la tête jusqu'à la queue, & de séparer, du reste du corps, la partie où s'est amassée la liqueur. Ils font la même opération sur un grand nombre d'autres, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité suffisante. Alors réunissant toute la liqueur ensemble, ils ne font qu'y passer les fils qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paroît pas tout-d'un-coup: on ne la distingue qu'à mesure que le fil seche. Elle est d'abord blanchâtre, tirant sur le lait; ensuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent sans tuer le limaçon, & sans l'arracher entierement de sa coquille. Ils se contentent de le presser, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil; après quoi, le remettant sur le roc où ils l'ont pris, ils lui laissent le tems de se rétablir. Ils le reprennent, & le pressent encore; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la premiere fois, & dès la quatrieme il en rend

(57) Voïez cequ'on en a dit dans la Description & dans les Notes, au Tome précédent.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

très peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de sa vie; qu'il n'a plus la force de renouveller. M. d'Ulloa, se trouvant, en 1744, à Punta de Santa Elena, eut l'occasion d'examiner l'Animal, de voir extraire sa liqueur par la premiere méthode, & de voir teindre des fils. Il fut satisfait de l'opération : mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre soit fort commun. Quoique le limaçon multiplie assez, il en faut une si grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne se la procure point aisément; ce qui rend cette teinture fort chere. Elle n'en est que plus estimée. Entre plusieurs propriétés, la plus singuliere est qu'elle donne au fil une différence de poids, suivant les differentes heures du jour. Un Marchand, qui en achete avec cette connoissance, ne manque point de spécifier l'heure à laquelle le fil & les ouvrages teints seront pesés. Une autre particularité, assez remarquable, c'est que cette teinture n'est jamais si belle & si parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; sur quoi, M. d'Ulloa souhaiteroit que les expériences fussent multipliées sur toutes sortes de fils.

Raison qui la rend rare.

Description du Cacaotier.

On a remarqué, à l'occasion de Guayaquil, que les Champs de cette Jurisdiction produisent naturellement une si prodigieuse quantité de Cacaotiers, qu'une partie des fruits est abandonnée aux Singes. Cet arbre demande une Description. Sa hauteur ordinaire est de 18 à 20 piés, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avoient peut-être vû que de jeunes. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, suivant la vigueur de sa principale racine. Chaque tronc a depuis 4 jusqu'à 7 pouces de diametre. A mesure que l'arbre croît, il panche vers la terre; ce qui fait que ses branches sont éparses, c'est-à-dire éloignées les unes des autres. Leurs feuilles sont longues de 4 jusqu'à 6 pouces, sur 3 ou 4 de large, fort lisses, d'une odeur agréable, & terminées en pointe; fort semblables, en un mot, à celle de l'Oranger connu en Europe sous le nom d'Oranger de la Chine, & au Pérou sous celui d'Oranger de Portugal. Elles different un peu, dans la couleur seulement, que la feuille du Cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luisant. Des troncs de l'arbre, comme de ses branches, naissent les gousses qui contiennent le Cacao. Elles sont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le pistil contient la gousse, qui croît en se développant, jusqu'à 6 ou 7 pouces de longueur sur 4 à 5 de large. Sa figure est celle d'un Melon pointu, & divisé en côtes, depuis la tige jusqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le Melon. Toutes ces gousses ne sont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'est pas toujours proportionné à la grosseur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites; & souvent une petite est attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'est à un rameau très foible. On observe qu'ordinairement, de deux gousses qui croissent l'une près de l'autre, l'une tire à soi tout le suc nutritif, & devient parconséquent fort grande aux dépens de l'autre.

La gousse est verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & son écorce est mince, lisse & unie; mais en cessant de croître,

elle

elle devient jaune. La cueillant alors, & la coupant en ruelles, on découvre sa chair, qui est blanche, pleine de jus, & qui renferme de petits pepins, disposés le long des côtes, de la même consistance que la chair même, mais plus blancs, revêtus d'une membrane ; ils se mangent, comme tout autre fruit ; & leur goût, qui tire sur l'aigre, n'a rien de désagréable : mais ils passent pour fievreux dans le Païs. Dès que la gousse est jaune en dehors, on juge que le Cacao commence à se nourrir de sa propre substance ; que le pepin durcit en croissant, & que le fruit touche à sa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Ensuite les pepins aïant achevé de meurir, l'écorce de la gousse prend une couleur de Musc foncée ; & c'est le tems où l'on doit cueillir le fruit. L'épaisseur de l'écorce est alors d'environ deux lignes, & chaque pepin se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse.

Aussitôt qu'elle est détachée de l'Arbre, on l'ouvre, pour en vuider les pepins sur des cuirs de Bœufs secs, ou plus ordinairement sur des feuilles de Vijahuas. On les y laisse secher. Ensuite, on les renferme dans des peaux : & c'est dans cet état qu'ils sont transportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges, dont chacune contient 81 livres de poids. Le prix n'en est pas fixe. Quelquefois la disette d'Acheteurs les fait donner à six ou sept Réales la charge ; ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés sont plus heureux, le prix courant est de trois à quatre Piastres. A l'arrivée des Galions, & dans d'autres occasions de cette nature, il augmente à proportion du débit.

Récolte du Cacao.

La récolte du Cacao se fait deux fois par an, sans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produisent, dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil, environ 50000 charges de Cacao. Les Cacaotiers, pour être cultivés régulierement, demandent beaucoup d'eau, sans quoi, ils se desséchent & dépérissent bientôt : il faut aussi qu'ils aient continuellement de l'ombrage, ou du moins que les raïons du Soleil ne tombent pas directement dessus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur est d'autant plus favorable, qu'il est composé de grandes Plaines, qui sont inondées pendant l'Hiver, & qu'on peut arroser en Eté par les Canaux tirés des Rivieres. Un autre avantage pour le Cacaotier, c'est que tous les autres Arbres y croissent facilement. Toute la culture consiste à sarcler les petites Plantes, qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui ôtent aux Arbres la meilleure partie de leur nourriture.

Laine de Ceibo.

On vante beaucoup une laine, particuliere au Païs de Guayaquil, qui s'appelle *Laine de Leibo*, du nom d'un Arbre qui la produit. Il est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit ; les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pousse entre ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme une espece de coccon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur sur dix ou douze lignes de diametre, qui contient cette Laine. Dans sa maturité, le coccon s'ouvre, & laisse voir un floccon de petits fils, qui tire un peu sur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le Coton. Cette espece de laine est si déliée, que les Habitans du Païs

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

ne croient pas qu'on puisse la filer. Mais le Voïageur qu'on cite (58) n'en accuse que leur ignorance, & juge que s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit possible, l'extrême finesse de cette laine lui fera mériter le nom de soie. Jusqu'à présent le seul usage qu'on en fasse, est d'en remplir des Matelas. Elle y est d'autant plus propre, qu'outre sa mollesse naturelle, elle se leve & se gonfle, au Soleil, jusqu'à rendre la toile du Matelas aussi tendue qu'un tambour, sans s'affaisser ensuite à l'ombre, si le lieu n'est humide; qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Païs, le défaut d'être extrêmement froide : mais d'une infinité de personnes, qui avoient couché toute leur vie sur des Matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fussent trouvées mal.

Comment on prend le Poisson.

Les Indiens de la même Jurisdiction emploient à la pêche, surtout dans les Esteros, ou les Canaux, une herbe du Païs, qu'ils nomment Barbaseo. Leur méthode est d'en prendre une bouchée, qu'ils machent soigneusement, & qu'ils incorporent ensuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe est si fort, qu'il enivre le Poisson, jusqu'à le faire surnager comme s'il étoit mort; de sorte qu'il ne reste au Pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les especes de petit Poisson, qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivresse; mais le gros revient à son état naturel, du moins lorsqu'il n'en a pas trop pris. On pourroit craindre d'en manger, après cette épreuve, si l'expérience n'avoit appris qu'on le peut sans danger.

Bagre, gros poisson.

Le plus gros Poisson, qu'on prenne dans les Esteros de Guayaquil, est celui qu'on nomme le *Bagre*. Sa longueur est de quatre ou cinq piés. Il est fade & malsain dans sa fraîcheur; mais il se mange, gardé. Le *Robalo*, qu'on nous donne pour une espece de Loup marin, est un Poisson de très bon goût dans les Esteros éloignés de la Ville. La grande Riviere, où l'on ne peut supposer que le Poisson ne soit pas dans une extrême abondance, est continuellement appauvrie par une si grande quantité de Caymans, qu'on en prend occasion de décrire ici ceux de l'Amérique méridionale.

Caymans de la Riviere de Guayaquil.

Cet Animal, qui est une sorte de Crocodile, & que les Espagnols nomment *Lagarto*, ou Lezard, parcequ'il lui ressemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques proprietés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal observées. Quoiqu'Amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher sa nourriture; & son séjour ordinaire est sur le bord des Rivieres. Il y en a de si monstrueux, que M. d'Ulloa leur donne jusqu'à dix-huit ou vingt piés de long. Tandis qu'ils sont à terre, ils s'y tiennent couchés sur la rive, semblables à ces troncs d'arbres à demi pourris, que l'eau laisse quelquefois dans son cours. Ils ont sans cesse la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y rassemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaller. Malgré ce que d'autres Voïageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa reconnut, par l'expérience, qu'ils fuient les Hommes, & que s'ils en apperçoivent un, ils se précipitent aussitôt dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles si

(58) M. d'Ulloa, *ubi sup.* l. 4. ch. 10.

fortes, qu'elles résistent aux balles, à l'exception de l'aisselle, qui est le seul endroit pénétrable.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépose ses œufs sur le bord de la Riviere, & n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours : mais l'Auteur observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a celui de se rouler dessus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparoître toutes les marques. Elle s'éloigne ensuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne paroît pas qu'on ait observé le nombre, après lesquels elle revient, suivie du mâle ; elle écarte le sable, & découvrant les œufs, elle en casse la coque. Aussitôt les Petits sortent, avec si peu de peine, que de la ponte entiere il n'y a presque pas un œuf perdu. La Mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle Peuplade : mais dans l'intervalle, les Gallinazos en enlevent quelques-uns ; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la Mere dévore ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout-d'un-coup ; & sur ce compte, qui doit avoir demandé des Observations extrêmement attentives, on assure que d'une si nombreuse couvée, à peine en reste-t-il cinq ou six.

Guerre que les Gallinazos font à leurs œufs.

Les Gallinazos sont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent surtout à leurs œufs, dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaisse ; & leur adresse est extrême pour les enlever. En Eté, qui est la saison de cette ponte, lorsque les bords du Fleuve cessent d'être inondés, ils demeurent comme en sentinelle sur les arbres, le corps caché sous les feuilles, & suivent, des yeux, tous les mouvemens de la Femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ses œufs : mais à peine s'est-elle retirée, que fondant sur le nid, ils les découvrent avec le bec, les serres & les aîles. Le festin seroit grand pour les premiers, s'il n'en arrivoit aussi-tôt un beaucoup plus grand nombre, qui leur ravissent une partie de leur proie. » Je me suis souvent amusé, dit le » grave & savant Voïageur, à voir cette manœuvre des Gallinazos ; & » la curiosité me fit prendre aussi quelques-uns de ces œufs. Les Habi- » tans du Païs ne font pas difficulté d'en manger, lorsqu'ils en trouvent » de frais. Sans cette guerre, que les Hommes & les Animaux font aux » Caymans, toutes les eaux du Fleuve & toute la Plaine ne suffiroient » pas pour contenir ceux qui naîtroient de ces nombreuses pontes, puis- » qu'après cette destruction, il est impossible de s'imaginer combien il » en reste encore (59).

Comment ils dépeuplent les Rivieres.

Non-seulement ils font leur nourriture ordinaire du Poisson ; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils se joignent, huit ou dix ensemble, & vont se placer à l'embouchure d'un Estero, d'où il ne sort aucun Poisson dont ils n'aient ainsi le choix ; & pendant qu'ils forment ce cordon, à l'entrée du Canal, d'autres sont placés à l'autre bout, pour donner la chasse, devant eux, à tout ce qui se trouve

(59) Voïage au Pérou, liv. 4. chap. 9.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

dans l'intervalle. Le Cayman ne peut manger sous l'eau. Lorsqu'il tient sa proie, il s'éleve au-dessus, & peu à peu il l'introduit dans sa gueule, où il la mache pour l'avaller.

Voracité de ces Animaux.

Quand ces Animaux sont pressés de la faim, & que le Poisson ne suffit pas pour les rassasier tous, ils quittent le bord de l'eau pour se répandre dans les Plaines voisines. Les Veaux & les Poulains ne sont pas à couvert de leurs attaques; & lorsqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent si avides, qu'ils renoncent à la chasse des Rivieres. Ils prennent le tems des ténebres, pour celle des Hommes & des Bêtes. On a de tristes exemples de leur voracité, surtout à l'égard des Enfans, qu'ils se hâtent d'emporter au fond de l'eau, comme s'ils craignoient que leurs cris ne leur attirent du secours; & lorsqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-dessus. Un Canotier, qui s'endort imprudemment sur les planches de son Canot, ou qui allonge dehors le bras ou la jambe, est souvent tiré dans l'eau, & dévoré sur-le-champ. Les Caymans, qui ont goûté de la chair humaine, sont toujours les plus terribles. Entre divers piéges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *Casoneta* est une espece d'hameçon, composé d'un morceau de bois fort, & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque Animal. On l'attache au bout d'une grosse corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte sur l'eau; & le premier Cayman qui l'apperçoit ne manque point de l'engloutir: mais les pointes du bois lui perçant les deux machoires, il demeure pris, sans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre: là, devenant furieux, il s'élance contre les Assistans, qui ne craignent point de l'irriter, parcequ'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverser par terre.

Les Caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du Lezard, quoique les Espagnols leur en donnent le nom. Elle se termine en pointe, formant un museau comme le grouin du Cochon. Dans les Rivieres, ils tiennent continuellement cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont besoin de respirer souvent un air grossier. Leurs deux machoires sont garnies de dents fort serrées, très fortes, & très pointues.

Prodigieux nombre de Serpens & d'autres Insectes.

Le même climat, qui rend les Caymans si nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'Insectes, qui infectent l'air & la terre. Les Couleuvres, les Viperes, les Scorpions, les Centipedes, entrent familierement dans les Maisons, au risque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquûre mortelle. C'est un danger, qui dure pendant toute l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il semble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des Insectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre tems. On se garde bien, alors, de se coucher, sans avoir soigneusement visité les lits. Quelques-uns de ces Animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a personne, sans excepter les Esclaves Negres & les Indiens, qui ne dorme environné d'un *Toldo*; grand drap, qui ne laisse aucun passage. La persécution des Insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un Fanal. Ils voltigent autour de la lu-

miere, & se précipitent, si furieusement dessus, qu'elle est éteinte aussitôt. Une autre plaie de la Ville est une espece de Rats, qu'on y nomme *Pericotes*, dont toutes les Maisons se trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils sortent de leurs retraites, pour trotter dans les Appartemens, avec tant de bruit, que le sommeil n'y résiste point. Ils escaladent les Lits & les Armoires. Si l'on pose une Chandelle allumée dans un lieu où ils puissent atteindre, ils l'enlevent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même Chambre : le danger du feu, auquel on seroit sans cesse exposé, est une autre raison pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une Lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur insupportable (60), les Naturels du Païs en préferent le séjour à celui des Montagnes ; tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'Été, suivant M. d'Ulloa, est la saison la plus supportable à Guayaquil, parcequ'alors l'on y est à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche, à quelques Auteurs, de s'être trompés sur ce point. La chaleur, dit-il, est moins étouffante, parceque les vents de Sud-Ouest & d'Ouest-Sud-Ouest y soufflent alors : on les appelle *Chandui*, du nom d'une Montagne d'où ils viennent. Ils soufflent régulierement, depuis midi, jusqu'à cinq ou six heures du matin. Le Ciel, pendant ce tems, est toujours serein ; les pluies sont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les Melons, & cette autre espece du même fruit, nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Riviere, dans de grandes Balses. En Hiver, on est sujet, dans Guayaquil, aux fievres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parcequ'on y rejette l'usage du Quinquina ; spécifique du Païs, qui n'y est pas négligé, suivant M. d'Ulloa, parceque ses propriétés y sont inconnues, mais parcequ'on se figure qu'avec une qualité chaude il ne peut convenir à ceux qui sont nés dans ce climat. Les Habitans des Montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur air, ne peuvent supporter celui de Guayaquil, qui les affoiblit jusqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits, qui leur causent bientôt des fievres, aussi communes pour eux dans une saison que dans l'autre.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Rats nommés Péricotes.

Leur audace.

Observations sur le climat du Païs.

Maladies.

A Guayaquil, on est fort sujet aussi à la Cataracte ; sans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois jusqu'à faire perdre entierement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du Païs, que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement visqueuses (61).

On a parlé, dans la Description du même Païs, de quelques productions de son terroir, entre lesquelles on n'a fait que nommer les *Vijahuas* & les *Bejuques* ; deux Plantes dont les propriétés méritent plus d'attention. Les Vijahuas sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de draps dans un lit. Elles naissent sans tige. Leur longueur commune est de cinq piés, sur deux piés & demi de large ; & la principale

Vijahuas.

(60) On a déja dit que suivant les expériences du Barometre, l'Hiver de ce climat est plus chaud que celui de Carthagene.

(61) M. d'Ulloa, *ubi sup.* liv. 4. chap. 6.

côte, qui sort immédiatement de terre, est large de 4 à 5 lignes. Tout le reste de la feuille est fort lisse & fort uni. La couleur en est verte en dedans, blanche en dehors; & le côté extérieur se trouve naturellement couvert d'une poussiere fine & gluante. On a remarqué que dans les Déserts de Guayaquil, ces feuilles servent à bâtir sur-le-champ des hutes: mais elles s'emploient, dans tout le Païs, à couvrir les Maisons; sans compter qu'elles servent d'enveloppe pour transporter le Poisson, le Sel, & toutes les Marchandises qu'on veut garantir de l'humidité.

Bejuque.

Le Bejuque est une sorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on distingue deux especes; l'une, qui croît de la Terre, & qui s'entortille autour des arbres; l'autre qui n'est que les branches souples de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la premiere; ce qui fait juger que Bejuque est moins le nom de la Plante, que celui de ses qualités. Les Bejuques des deux especes croissent en se courbant, jusqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent & s'entortillent jusqu'à sa cime; & delà ils continuent de croître en descendant jusqu'à terre. Ainsi, formant un lien entre plusieurs, on les y voit tenir comme une corde, qu'on y auroit attachée par les deux bouts. Ils sont si souples & si flexibles, qu'on peut les tordre & les plier sans les rompre. On en fait même des nœuds très serrés & très fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper deviennent excessivement gros, mais les plus minces ont depuis quatre à cinq jusqu'à sept ou huit lignes de diametre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même usage, ils servent tous à faire diverses sortes de liens. On en joint même plusieurs ensemble, comme autant de Torons, pour faire des cables d'amarre, qui servent aux Balses, & qui se conservent fort bien dans l'eau.

Matapalo.

La singularité du *Matapalo*, mérite aussi une Description. Ce nom, qui signifie *Tue-pieu*, est celui d'un arbre, qui n'a dans son origine, que l'apparence d'une foible Plante. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & le long duquel il monte; jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houpe s'élargit assez pour dérober, à son soutien, les raïons & l'influence du Soleil. Il se nourrit de sa substance; & le consumant par degrés, il prend à la fin sa place. Ensuite, il devient si gros, qu'on en fait des Canots de la premiere grandeur; à quoi la quantité de ses fibres & sa légereté le rendent très propre.

Le Manglier.

Le Manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voïages d'Afrique & qu'on y trouve nommé *Mangrove* par les Anglois, *Paletuvier* par les François, *Mangle* par les Traducteurs des Relations Hollandoises, croît avec quelques differences dans l'Amérique méridionale. On en a déja distingué deux especes, dont l'une, suivant Waffer, peut servir à la teinture; mais ses propriétés générales sont, premierement de naître & de se nourrir dans les Terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, c'est-à-dire dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aisément. Aussi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des Mangliers, répandent-ils une fort mauvaise odeur. 2°. En sortant de terre, cet Arbre commence à se diviser en branches noueuses & torses, & produit par chaque nœud

une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à former un entrelassement impénétrable. Lorsqu'il devient un peu grand, on ne distingue plus les rejettons, des principales branches : outre leur confusion, celles de la premiere production & de la sixieme sont d'une égale grosseur, qui est, dans toutes, d'environ deux pouces de diametre. Elles sont si souples, qu'on les tort inutilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent presqu'horizontalement, les troncs principaux ne laissent pas de croître en hauteur. Les feuilles sont petites, en comparaison des branches : elles n'ont pas plus d'un pouce & demi ou de deux pouces de long. Elles sont rondes, épaisses, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs est de dix-huit à vingt piés, sur huit, dix & douze pouces de diametre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a gueres plus d'une ligne d'épaisseur. Leur bois est si pesant, si compact, & si solide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il est fort difficile à couper ; deux propriétés qui ne permettent pas de l'emploïer souvent en Mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aisément.

§ III.

Perou et Contrées voisines.

En traitant des Plantes & des Animaux du Pérou, il ne sera pas inutile de rappeller la différence qu'il faut mettre entre les situations de ses Provinces, qui doivent toujours en faire supposer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainsi les unes croissent dans les Contrées chaudes, qui portent le nom de Vallée, ou de Yungas ; quoique ces deux mots aient un sens différent, car on entend, par le premier, les petites Plaines, enfoncées entre les collines, & par le second celles qui sont au pié des Cordillieres : mais le climat des unes & des autres est chaud. C'est delà qu'on tire, non-seulement les Cannes de Sucre, mais les Plantains, les Guinéos, l'Agi ou Piment, les Chirimoyas, les Aguacates, ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits qui sont communs aux autres Régions chaudes de l'Amérique. Les Contrées froides produisent de petites Poires, des Pêches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimales, des Abricots & différentes especes de Melons. Ceux qu'on appelle Melons d'eau ont une saison déterminée, & les autres croissent dans tous les tems. Enfin les Contrées, où le climat n'est proprement, ni chaud, ni froid, produisent aussi toute l'année, des *Frutilles*, ou Fraises du Pérou, des Figues de Tuna & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, tels que les Oranges douces & les Oranges ameres, les Citrons roïaux & les petits Limons, les Limes douces & aigres, les Cédrats, & les Toronjes, autre espece de Citrons, distingués par leur petitesse & leur rondeur, ne cessent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. On ne pense point à répéter ce qu'on a déja dit dans d'autres

Descriptions ; mais tout ce qui est propre au Païs, ou qui s'y distingue par quelque différence remarquable, demande une explication particuliere.

Chirimoya, fruit délicieux.

La Chirimoya, par exemple, y passe pour le plus délicieux de tous les fruits ; & les Européens ne lui refusent pas cet honneur. Sa grosseur n'est pas égale. Il s'en trouve, depuis un & deux jusqu'à cinq pouces de diametre. Elle est ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une espece de nombril. Son écorce est mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être séparée qu'avec un coûteau, & d'un verd obscur avant sa maturité ; mais, en meurissant, sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes, ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans est blanc, mêlé de quelques fibres, presqu'imperceptibles, dont se forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux, avec un léger mélange d'acide, & l'odeur si agréable, qu'elle n'en releve pas peu le goût. Les pepins, ou la graine, sont enveloppés dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long, sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats, avec des raies, qui rendent leur surface inégale.

Son Arbre.

L'Arbre, qui porte cet agréable fruit, est haut & touffu. Le tronc en est rond, gros, un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies, mais un peu moins larges que longues, & se terminent en pointe : elles ont environ trois pouces de long, sur deux & demi de large ; & leur couleur est un verd foncé. C'est une singularité, dans ce climat, que la propriété qu'a cet arbre de se dépouiller de ses feuilles pour en prendre de nouvelles, qui se sechent à leur tour, & tombent tous les ans. Sa fleur jouit aussi d'une propriété distinguée : elle est d'abord verte, c'est-à-dire de la couleur des feuilles ; & dans sa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur du Caprier, quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne font pas le plus beau Calice du monde ; mais son odeur est d'un agrément, dont on assure que rien n'approche. Ces fleurs ne sont pas nombreuses : l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits ; & ce nombre même est diminué par la passion des Femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parcequ'elles se vendent fort cher.

Guabas ou Pacaès.

Dans toute la Province de Quito, on donne le nom de *Guabas* à un fruit, qu'on appelle Pacaès dans tout le reste du Pérou. Il consiste dans une cosse, un peu platte des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, quoique cette longueur varie suivant le terroir ; & d'un verd foncé. Elle est toute couverte d'un duvet, qui est doux lorsqu'on y passe la main de haut en bas, & rude, au contraire, en remontant. On l'ouvre en long ; & d'un bout à l'autre ses diverses cavités sont remplies d'une moelle spongieuse & legere, de la blancheur du coton. Cette moelle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée, puisqu'ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne & demie d'espace à la moelle, qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'Aguacate, c'est-à-dire qu'il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du Chirimoïer.

La

Grenadille du Pérou.

La Grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de Poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en dehors, & de couleur incarnate. En dedans, elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des Grenades ordinaires; & toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, sans aucun danger. Il ne croît point sur un arbre, mais sur une Plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme Fleurs de la Passion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la Grenadille, comme de la plûpart des fruits du Pérou, que pour la manger bonne, il faut la garder quelque tems après l'avoir cueillie (62). Loin d'acquérir cette bonté sur l'arbre, elle se flétrit, lorsqu'elle est mûre, & se desséche au point de perdre entierement son goût.

Frutille ou Fraise du Pérou.

La Frutille, ou Fraise du Pérou, est fort différente des Fraises de l'Europe, non-seulement par sa grandeur qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diametre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme-t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la Plante ne differe des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

Oca.

L'*Oca* est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle est couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine se mange, a le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits des Indes, qu'elle est douce. Elle se mange bouillie ou frite. On en fait des conserves au sucre, qui passent pour délicieuses dans le Païs. La Plante est moins grande que celle des Camotes & des Yucas.

Quinoa.

La *Quinoa*, graine particuliere & naturelle au Païs de Quito, ressemble aux lentilles par la forme, mais elle est beaucoup plus petite, & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remede. Dans la première acception, elle est de fort bon goût; & dans la seconde, c'est un spécifique admirable contre toutes sortes d'abcès & d'apostumes. Lorsqu'on la fait cuire, elle s'ouvre, & laisse sortir un petit filament tourné en spirale, qui a l'apparence d'un vermisseau, & qui est plus blanc encore que la graine. Cette espece de légume se seme & se coupe tous les ans. Sa Plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont grandes, assez semblables à celles de la Mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long, semblable à celle du Maïz, dans laquelle les grains de la semence forment une sorte d'épi. On mange la Quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui sert à la faire cuire, passe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine,

(62) Il en est de même des Fruits de l'Inde Orientale.

dont on fait ensuite un cataplasme. Appliqué sur une contusion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt.

Cochenille.

On ne parle point de la Cochenille, qui n'est pas différente au Pérou de celle du Mexique; mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que jusqu'à présent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

Coca.

La fameuse Herbe, qui se nomme la *Coca*, & qui étoit autrefois particuliere à quelques Cantons du Pérou, est aujourd'hui fort commune dans toutes ses Provinces méridionales, par le soin que les Indiens prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan : mais jusqu'aujourd'hui la Province de Quito n'en produit point, & ses Habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préferent aux pierres précieuses. C'est une Plante foible, qui s'entrelasse aux autres Plantes. La feuille en est fort lisse, & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée en portion égale avec une sorte de craie, ou de terre blanche, qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent d'abord; mais ensuite ils avallent le jus avec leur salive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, jusqu'à ce qu'elle cesse de rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture, aussi long-tems qu'ils en ont; & quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle leur manque. Ils prétendent même qu'elle raffermit les gencives, & qu'elle fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, surtout dans les lieux où l'on exploite les Mines; car les Indiens ne peuvent travailler sans cet aliment, & les Propriétaires des Mines leur en fournissent la quantité qu'ils desirent, en rabattant sur leur salaire journalier.

M. d'Ulloa est persuadé que la Coca est absolument la même Plante, que celle qui n'est pas moins en usage dans les Indes Orientales, sous le nom de Betel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait, ni dans ses propriétés (63).

Gomme de Mopamopa.

Dans le Bailliage de Pasto, qui appartient au Popayan, & qui est la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il se trouve des arbres, d'où l'on voit distiller sans cesse une sorte de gomme, ou de résine, que les Habitans nomment *Mopamopa*. Elle sert à faire toutes sortes de laque, ou de vernis en bois; & ce vernis est non-seulement si beau, mais si durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni, par l'eau bouillante. La maniere de l'appliquer est fort simple. On met dans la bouche un morceau de la résine; & l'aïant délaïé avec la salive, on y passe le pinceau; après quoi, il ne reste qu'à prendre la couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & qu'à la coucher sur le bois, où elle forme un aussi bel enduit que ceux de la Chine. Les Ouvrages que les Indiens font, dans ce genre, sont fort recherchés.

Canelier du Pérou.

Le Païs de Quixos, reconnu pour la premiere fois en 1536, par Gonzale Diaz de Piñeda, visité par Gonzale Pizarre en 1539, & soumis en

(63) Voïage au Pérou, liv. 6, chap. 3.

1559 par Gil Ramirez d'Avalos, est dans un climat fort chaud, où les pluies sont continuelles, & qui ne differe de celui de Guayaquil qu'en ce que l'Eté n'y est pas si long. Cette ressemblance s'étend jusqu'aux différentes sortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes; & les parties montagneuses n'y sont pas moins fourrées de Bois épais, & d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Mais on trouve, sur-tout vers les parties du Sud & de l'Ouest, des Caneliers, qui ne sont point connus à Guayaquil; & delà est venu, dès le tems de Piñeda, le nom de *Canelos*, que cette Province conserve encore. On en tire une certaine quantité de Canelle, qui se distribue dans le Païs de Quito & dans les Vallées. Quoique moins fine que celle des Indes Orientales, elle lui ressemble par l'odeur, par l'épaisseur de l'écorce & par la grosseur du tuïau: sa couleur est un peu plus foncée; mais la plus grande différence est dans le goût, que celle-ci a moins délicat & plus piquant. La feuille est parfaitement semblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum si doux, surtout la fleur, que si ces arbres recevoient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur Canelle égaleroit celle de Ceylan. Dans les Forêts du même Païs, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui est une espece de *Storax*, est d'une odeur à laquelle on ne connoît rien d'égal. Elle est rare, par la même raison qui s'oppose à la culture des Caneliers; c'est la crainte des Indiens sauvages, que leur haine contre les Espagnols tient sans cesse à l'affut, pour les tuer comme des Bêtes féroces.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Canelle de Castille.

On trouve aussi des Caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paroît même persuadé, sur des témoignages de grand poids, que leur Canelle est réellement supérieure à celle de Ceylan. Aussi, pour la distinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *Canelle de Castille*. On donne pour raison de cette excellence, que les Caneliers de Macas sont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobbe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont par conséquent rien à souffrir du voisinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire, du même terroir, beaucoup de Copal, & de la Cire, qu'on distingue par le nom de *Cera de Palo*, mais qui a le défaut d'être rouge, & de ne pas durcir. En général, toutes les cires de ces Régions ne valent pas celle de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins si ce n'est pas faute de préparation, & parcequ'on ignore l'art de la nettoïer.

Reptiles de Macas.

Entre les Reptiles du Païs de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, est un Serpent, nommé *Cuvi-Mullinvo*, qui a la peau de couleur d'or, régulierement tigrée, couverte d'écailles, & dont toute la figure est affreuse. Sa tête est d'une grosseur démesurée; sa gueule est armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lache prise, lorsqu'il a saisi sa proie, & ses moindres blessures sont mortelles. Les Bravos, pour se rendre plus terribles, peignent sur leurs rondaches la figure de ce Monstre.

Animaux des Paramos.

Dans les Montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'est-à-dire, les plus élevées & les plus stériles, l'air est si rude, qu'en général il n'y a point d'Animaux qui puissent y faire un continuel séjour (64). Ce-

(64) Voïage au Pérou, liv. 6. chap. 8.

Chaſſe du Chevreuil.

pendant quelques-uns, dont la conſtitution s'en accommode mieux, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels ſont les Chevreuils, dont on rencontre quelquefois des trouppes dans les plus hautes parties de ces lieux deſerts, où par conſéquent l'air eſt le moins ſupportable. La chaſſe de ces Animaux eſt un exercice pour lequel on eſt fort paſſionné au Pérou. Il eſt remarquable, d'ailleurs, par l'intrépidité qu'il demande, » & qu'on pourroit nommer témérité, ſuivant M. d'Ulloa, ſi les » hommes les plus ſages n'y prenoient le même goût, après en avoir » une fois eſſaïé. Leur confiance eſt dans la bonté de leurs chevaux, qui » courent avec tant de vîteſſe & d'un pas ſi ſûr au travers des rochers & » des Montagnes, que la legereté la plus vantée des nôtres n'eſt que » lenteur en comparaiſon «. Un prélude ſi curieux ne nous permet pas de paſſer ſur cet article.

La chaſſe ſe fait entre pluſieurs perſonnes, diviſées en deux claſſes; l'une d'Indiens à pié, pour faire lever les Chevreuils, l'autre de Cavaliers pour la courſe. On ſe rend, dès la pointe du jour, au ſommet du Paramo; chacun avec un Lévrier en leſſe. Les Cavaliers prennent poſte ſur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embraſſe ainſi un terrein de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des Chaſſeurs. S'il part un Chevreuil, le Cheval le plus proche s'en apperçoit auſſi-tôt, & part après lui, ſans qu'il ſoit poſſible au Cavalier de le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court pas des deſcentes ſi roides, qu'un homme à pié n'y paſſeroit pas ſans précaution. Un Etranger, témoin pour la premiere fois de ce ſpectacle, eſt ſaiſi d'effroi, & juge qu'il vaudroit mieux ſe laiſſer tomber de la ſelle, & couler juſqu'au bas de la deſcente, que de ſe livret au caprice d'un Animal, qui ne connoît, ni frein, ni danger. Cependant le Cavalier eſt emporté, juſqu'à ceque le Chevreuil ſoit pris, ou que le Cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de courſe, cede la victoire à la Bête qui continue de fuir. Ceux qui ſont poſtés dans d'autres lieux n'ont pas plutôt vû le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au Chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs Chevaux n'ont pas beſoin d'être animés : il leur ſuffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des Chaſſeurs & des Chiens, ou d'appercevoir ſeulement l'agitation du premier qui découvre la Bête. Alors le meilleur parti qu'on puiſſe prendre eſt de leur laiſſer la liberté de courir, & de les animer même de l'éperon & de la voix; mais en même-tems, il faut être aſſez ferme ſur l'arçon, pour réſiſter aux ſecouſſes qu'on reçoit de ſa monture, en courant par les deſcentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le Cavalier par deſſus la tête du Cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, ſoit par la violence de ſa chûte, ou par l'emportement du Cheval même, qui, pourſuivant ſa courſe, ne manque gueres de l'écraſer ſous ſes piés.

On donne le nom de *Parameros* à ces chevaux, parcequ'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les Paramos. La plûpart ſont trotteurs, ou traquenards. D'autres, qu'on nomme

Aguilillas, ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres; & quelques-uns même sont si legers, qu'on ne connoît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même-tems le pié de devant & celui de derriere, du même côté; &, suivant l'explication du même Voïageur, au lieu de porter, comme les autres Chevaux, le pié de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pié de devant, ils le portent plus loin, vis à-vis & même au-delà du pié de devant de l'autre côté; cequi rend leur mouvement plus prompt du double que celui des Chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier. Cette allure leur est naturelle; mais on l'enseigne à des Chevaux qui ne sont pas de la même race, & l'on a des Ecuïers exprès pour les dresser. Les uns & les autres ne sont pas distingués par leur beauté. On ne vante que leur legereté, leur douceur & leur courage.

Oiseaux des Paramos.

Les Oiseaux, qu'on trouve dans les Paramos, ne sont gueres que des Perdrix, des *Condors* ou *Buytres*, & des *Zumbadors* ou *Bourdonneurs*. On a déja remarqué que les Perdrix du Pérou ne ressemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos Cailles: elles n'y sont pas en abondance.

Condors.

Le Condor ne passera plus pour un Etre imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Espagne en ont vérifié l'existence par leurs yeux (65). C'est le plus grand Oiseau de l'Amérique. Il ressemble, par la couleur & la forme, aux Gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas; ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise néanmoins dans les Villages. Il est carnacier. On le voit souvent enlever des Agneaux, du milieu des Troupeaux qui paissent au bas des Montagnes. M. d'Ulloa en fut témoin. Un jour qu'il alloit, du signal de *Lalanguso* à la Hazienda de *Pul*, qui est au pié de cette Montagne, il remarqua une confusion extraordinaire dans un Troupeau de Moutons. Tout-d'un-coup il en vit partir un Condor, qui enlevoit dans ses serres un Agneau, & qui le laissa tomber d'une certaine hauteur. Ensuite il le vit fondre une seconde fois sur sa proie, la saisir, l'enlever, & la laisser retomber, pour la saisir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parcequ'il s'éloigna de cet endroit, fuïant les Indiens, qui accouroient aux cris des Bergers qui étoient à la garde du Troupeau.

Dans quelques Montagnes, cet Oiseau est plus commun que dans d'autres. Comme les Bestiaux y sont toujours menacés de ses ravages, les Indiens lui tendent des piéges. Ils tuent quelque Animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes: car on représente le Condor si soupçonneux, que sans cette précaution, il ne toucheroit point à la chair. On la déterre. Aussi-tôt les Condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, jusqu'à demeurer sans mouvement. Dans cet état, il est facile de les assommer. On les prend aussi, près des charognes, avec

(65) M. de la Condamine en vit plusieurs, (Voïage sur l'Amazone, pag. 175), & l'on suit ici M. d'Ulloa.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

des piéges proportionnés à leur force ; car ils sont d'une vigueur si surprenante, qu'ils terrassent, d'un coup d'aîle, & qu'ils estropient quelquefois ceux qui les attaquent (*66*).

Le Zumbador.

Le Zumbador est un Oiseau nocturne, qui ne se trouve que dans les Paramos, & qu'on voit rarement, mais qui se fait souvent entendre, soit par son chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient son nom. Ce bruit, qui se fait entendre à la distance de plus de cinquante toises, est attribué à la violence de son vol. Il est plus fort, à mesure qu'on s'en approche. De tems en tems, le Zumbador pousse un sifflement, assez semblable à celui des autres Oiseaux nocturnes. C'est dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner sa Description. » Dans » les nuits claires, dit-il, qui sont les tems auxquels il se fait le plus » entendre, nous nous mettions aux aguets, pour observer sa grosseur » & la violence de son vol : mais quoiqu'il en passât près de nous, il » nous fut toujours impossible de distinguer leur figure : nous n'appercevions que la route qu'ils tenoient, & qu'ils traçoient dans l'air, comme une ligne blanche, par la seule impression de leurs aîles. Elle se » distinguoit facilement, à la distance où j'étois. La curiosité, de voir » de plus près un Oiseau si singulier, nous fit ordonner à quelques Indiens de nous en procurer un. Leur zele surpassa notre attente. Ils en » découvrirent une nichée entiere, qu'ils se hâterent de nous apporter. » A peine les Petits avoient des plumes ; cependant ils étoient de la grosseur des Perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de deux couleurs » grises, l'une foncée, & l'autre claire ; le bec, droit & proportionné ; » les narines beaucoup plus grandes, que dans aucun autre Oiseau ; la » queue petite, & les aîles assez grandes. Si l'on en croit les Indiens, » c'est par l'ouverture des narines, que le Zumbador pousse son bourdonnement ; mais, quoiqu'elle soit assez considerable, elle ne me paroît pas suffisante pour causer un si grand bruit : surtout au moment » qu'il siffle ; car il fait en même-tems l'un & l'autre : mais je ne disconviens point qu'elle n'y puisse contribuer beaucoup (*67*).

Le Canelon.

Dans les *Cannades*, c'est-à-dire les Vallons des hautes Montagnes, que les eaux dispersées remplissent de marécages, on voit un Oiseau que les Habitans du Païs nomment *Canelon* ; nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime assez bien son chant. Avec la grosseur & la tête de l'Oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les piés & les jambes proportionnés au corps, le plumage supérieur des aîles, gris, & l'inferieur, blanc. A la jointure des aîles, il a deux éperons, qui sortent de près d'un pouce & demi, & qui servent à sa défense. Le Mâle & la Femelle ne sont jamais l'un sans l'autre, soit qu'ils volent, ou qu'ils soient à terre, leur séjour assez constant ; car ils ne volent que pour passer d'un Vallon à l'autre, ou pour fuir la chasse qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même, lorsqu'elle est un peu mortifiée. Ils se tiennent aussi dans les parties moins froides des Montagnes ; mais leur figure y est un peu différente : ils y ont, sur le front, une petite corne calleuse & molle ; & sur la tête, une petite touffe de plumes.

(*66*) *Ibidem*.

(*67*) *Ibid.* p. 364.

Le Quinde, ou Bequefleurs.

Dans les Jardins du Pérou, on trouve communément un Oiseau singulier par sa petitesse & par le coloris de ses plumes, que sa description fait prendre pour le Colibri, mais dont le nom Péruvien est *Quinde*; quoiqu'on le nomme aussi *Robilargue*, *Lisongere*, & plus ordinairement encore *Bequefleurs*; parcequ'il voltige sans cesse sur les fleurs, & qu'il en suce fort légerement le jus. Tout le volume de son corps, avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noix muscade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps & les yeux fort vifs : son bec est blanc vers la racine, noir à l'extrêmité, long & fort mince; ses aîles sont longues & déliées. Le fond de son plumage est verd, mais tacheté presque partout de jaune & de bleu. On distingue diverses especes de Quindes, qui different un peu en grosseur, & dans la couleur des taches de leur plumage. La Femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un pois. Ils font leur nid sur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puissent trouver.

La Llama, Brebis du Pérou.

Dans la partie du Pérou, qui n'a ni Bruïeres ni Montagnes, on ne voit que des Animaux Domestiques, & la plûpart de leurs especes étant venues d'Espagne, à l'exception des Llamas; on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols celles qui sont particulieres au Païs étoient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général, qui signifie Bête brute; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'espece. Ainsi *Runa* signifient Brebis; ils nomment *Runa Llama* l'Animal qu'on trouve nommé, dans les Relations, Brebis des Indes. Cependant il a moins de ressemblance avec la Brebis qu'avec le Chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la bosse. Il est plus petit; mais, quoiqu'il ait le pié fourchu, sa marche est aussi celle du Chameau. Toutes les Llamas ne sont pas de la même couleur : il y en a de brunes, de noires, de tigrées, & beaucoup de blanches. Leur hauteur est à peu-près celle d'un Anon. Elles sont assez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres; aussi les Indiens s'en sont-ils toujours servis pour Bêtes de charge. Avant la Conquête, ils mangeoient leur chair, qui a le goût de celle de Mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même, ils mangent encore celles que leur vieillesse met hors d'état de servir. Ces Animaux sont extrêmement dociles, & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur visqueuse, qui cause la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Jurisdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba, parcequ'elles y servent au commerce, qui s'y fait d'un Village à l'autre.

La Vicuña ou Vicogne, & le Guanaco.

Les Provinces méridionales, telles que Cusco, la Paz, la Plata, &c. ont deux autres especes d'Animaux, assez semblables à la Llama, qui se nomment *la Vicuña* & le *Guanaco*. La premiere ne differe de la Llama, qu'en ce qu'elle est plus petite, sa laine plus fine & plus déliée, brune par tout le corps, à l'exception du ventre, qui est blanchâtre. Au contraire, le Guanaco est plus grand; il a le poil plus long & plus rude; mais, c'est aussi sa seule différence. Les Guanacos sont d'une grande utilité dans les Mines, pour transporter le Minerai, par des chemins si ru-

HISTOIRE NATURELLE.

PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

des & si difficiles, que d'autres Animaux n'y peuvent passer.

Le Chucha, ou Muca-muca.

On trouve dans les Edifices de cette Région, un Animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un Rat; mais il est plus gros qu'un Chat ordinaire. Son museau, semblable au grouin d'un petit Cochon, est d'une extrême longueur. Ses piés & son dos sont ceux d'un Rat, mais le poil en est plus long & plus noir. La Nature a partagé le Chucha Femelle d'une bourse, qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles, & qui consiste en deux peaux membraneuses, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles suivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que l'Animal ouvre & ferme à son gré, par le moïen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas, elle y renferme ses Petits & les porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'elle veuille les sevrer : alors elle lâche ses muscles, pour se délivrer de son fardeau. M. de Jussieu & M. Seniergues firent à Quito, sur cet Animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'étoit une Femelle, morte depuis trois jours, & qui commençoit à se corrompre : cependant l'orifice de la bourse étoit encore assez serré, pour contenir les Petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans sa gueule ; & lorsqu'on les en sépara, les Académiciens en virent sortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit est emprunté, déclare qu'il n'a jamais vû de Chucha mâle, mais que suivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il est de la même grandeur & de la même figure que la Femelle, à l'exception de la bourse, qu'il n'a point; & que son partage le plus remarquable consiste en deux testicules de la grosseur des œufs de Poule; ce qui paroît monstrueux par comparaison à celle de son corps. Au reste, le Mâle & la Femelle sont mortels Ennemis de la Volaille & de tous les Oiseaux Domestiques. Ils se trouvent, non-seulement dans les Maisons, mais jusqu'au milieu des Champs, où ils font beaucoup de dégât dans le Maïz. Les Indiens font la guerre à ces Animaux, en mangent la chair, & la trouvent bonne : mais l'Auteur observe qu'en fait de goût, leur sentiment est toujours fort suspect (67).

Contra-Yerva.

C'est sur les Paramos que croît la *Contra-Yerva*, cette Plante fameuse par sa vertu contre toute sorte de poison. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus, à proportion. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en dehors & d'un verd pâle. En dedans, elles sont lisses & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur, composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet.

Calaguela.

Une autre Plante, qui ne mérite pas moins d'observation, est *la Calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les néges continuelles rendent steriles, ou dont le sol est de sable. Sa hauteur est de sept ou huit pouces; & sa tige consiste en divers petits troncs, qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être

(67) Voïage au Pérou, liv. 6. chap. 9.

mieux

mieux comparés qu'aux racines des autres Plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur; ils sont remplis de nœuds, à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est séche. La Calaguela est un spécifique admirable pour dissiper les Apostumes. Elle produit cet effet en fort peu de tems. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire trois ou quatre morceaux, en décoction simple, ou infusée dans le vin, suffisent, dans l'espace d'un jour; sans compter qu'étant chaude au premier degré, elle deviendroit nuisible si l'on en prenoit excessivement. On remarque, néanmoins, que sur les Paramos, elle n'est pas de si bonne qualité que dans les autres Parties du Pérou. Aussi la recherche-t-on moins. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & sortent immédiatement des troncs.

Quinoal.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune semence (68), on trouve un arbre que les Habitans du Païs nomment *Quinoal*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé sous celui de *Quinoa*, elle n'en vient point, & sa Plante n'a rien de commun avec lui.

Bâton de lumiere, ou Palo de Luz.

Le même climat est ami d'une petite Plante, que les Indiens nomment dans leur Langue *Bâton de lumiere* (69). Sa hauteur ordinaire est d'environ deux piés. Elle consiste, comme la Calaguela, en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine; droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette Plante fort près de terre, où son diametre est d'environ trois lignes; on l'allume; & quoique verte, elle répand une lumiere qui égale celle d'un Flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

Achupalla.

La Terre produit, dans les mêmes lieux, une Plante que les Indiens nomment *Achupalla*, composée de diverses côtes, peu différentes de celle de la Sabine; mais à mesure qu'elle en produit de nouvelles, les premieres sechent. Ces côtes forment une espece de tronc, creux & garni de feuilles horizontales, qui peut se manger, comme celui des Palmites.

Puchugchu.

Au-dessus du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus sensible, on trouve une espece d'Oignons, nommés *Puchugchu* dans la Langue du Païs, & formés d'une herbe dont les feuilles, rondes, sont si pressées les unes contre les autres, qu'elles composent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que les racines, qui, à mesure qu'elles grossissent, ne font qu'élargir cette masse de feuilles, & lui donnent la figure d'un pain arrondi, d'environ deux piés de haut sur presque le même diametre. Cet Oignon, ou ce Pain, est si dur lorsqu'il est verd, que le pié d'un Homme, ni d'un Cheval, ne peut l'écraser: mais aussi-tôt qu'il est sec, il s'égruge facilement. Entre verd & sec, ses racines ont le jeu d'un ref-

(68) Voïez l'article des Montagnes, au Tome précédent.
(69) Les Espagnols l'ont appellé aussi, *Palo de Luz*.

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

sort; c'est-à-dire qu'en le comprimant, on l'applatit, & qu'il reprend ensuite sa rondeur, quand on cesse de le presser.

Canchalagua.

Le même terrein, où croissent les Puchugchus, produit aussi la *Canchalagua*, Plante dont les vertus ne sont pas inconnues à l'Europe. Elle ressemble aux plus petits joncs, sans aucune feuille, & sa graine croît aux extrêmités. Le goût en est amer, & se communique à l'eau, dans laquelle on le fait infuser: mais elle est fort vantée, pour la guérison de toutes sortes de fievres, & pour la purification du sang.

Algarrobale.

L'*Algarrobale*, qu'on a nommé plusieurs fois sans explication, est le fruit d'un Arbre légumineux de même nom, qui croît particulierement au-dessus de Tumbez, dans l'intérieur des Terres. C'est une espece d'Haricot fort résineux, avec lequel on nourrit toute sorte de Bestiaux. Ses cosses ont quatre ou cinq pouces de long, sur environ quatre lignes de large. Il est blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes. Non-seulement cette nourriture fortifie les Bêtes de charge, mais elle engraisse extrêmement les Bœufs & les Moutons; & l'on assure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il est facile de distinguer.

Herbe du Paraguay. Sa description.

On a parlé plusieurs fois de l'Herbe du Paraguay, comme de la principale richesse des Espagnols & des Indiens qui appartiennent à cette Province, soit par leur séjour, ou par des liaisons de commerce. C'est du nouvel Historien, qu'il faut emprunter ici des lumieres, puisqu'aïant tiré les siennes des Missionnaires du Païs, on ne peut rien supposer de plus exact & de plus fidele. Tout en est curieux, jusqu'à son prélude. » On » prétend, dit-il, que le débit de cette Herbe fut d'abord si considéra» ble, & devint une si grande source de richesses, que le luxe s'intro» duisit bientôt parmi les Conquérans du Païs, qui s'étoient trouvés réduits » d'abord au pur nécessaire. Pour soutenir une excessive dépense, dont le » goût va toujours en croissant, ils furent obligés d'avoir recours aux In» diens assujetis par les armes, ou volontairement soumis, dont on fit » des Domestiques, & bientôt des Esclaves. Mais, comme on ne les mé» nagea point, plusieurs succomberent sous le poids d'un travail auquel » ils n'étoient point accoutumés, & plus encore sous celui des mauvais » traitemens dont on punissoit l'épuisement de leurs forces plutôt que » leur paresse: d'autres prirent la fuite, & devinrent les plus irréconci» liables Ennemis des Espagnols. Ceux-ci retomberent dans leur premiere » indigence, & n'en devinrent pas plus laborieux. Le luxe avoit multi» plié leurs besoins; ils n'y purent suffire, avec la seule Herbe du Para» guay: la plûpart même n'étoient plus en état d'en acheter, parceque » la grande consommation en avoit augmenté le prix (70).

Cette herbe, si célebre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moïen. Son goût approche de celui de la Mauve, & sa figure est à-peu-près celle de l'Oranger. Elle a aussi quelque ressemblance, avec la feuille de la Coca du Pérou; mais elle est plus estimée au Pérou même, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux Mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage

(70) Histoire du Paraguay, Tom. I. p. 13.

des vins du Païs y est pernicieux. Elle s'y transporte seche, & presque réduite en poussiere ; jamais on ne la laisse infuser longtems, parcequ'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en distingue communément deux especes, quoique ce soit toujours la même feuille : la premiere se nomme *Caa*, ou *Caamini* ; & la seconde *Caacuys*, ou *Yerva de Palos*. Mais le P. del *Techo* (*) prétend que le nom générique est Caa, & distingue trois especes, sous les noms de *Caacuys*, *Caamini*, & *Caaguazu*.

Suivant le même Voïageur, qui avoit passé une grande partie de sa vie au Paraguay, le Caacuys est le premier bouton, qui commence à peine à déploïer ses feuilles. Le Caamini est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y restent, on l'appelle Caaguazu, ou Palos. Les feuilles qu'on a grillées se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuys ne peut se conserver aussi longtems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Espagne ; il souffre difficilement le transport. On assure même que cette herbe, prise sur les lieux, a je ne sais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente sa vertu comme son prix. La maniere de prendre le Caacuis est de remplir un vase d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulvérisée & réduite en pâte : à mesure qu'elle se dissout, le peu de terre, qui peut y être resté, surnage assez pour être écumé. On passe ensuite l'eau dans un linge ; & l'aïant laissée un peu reposer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de Sucre ; mais on y mêle un peu de jus de Citron, ou certaines pastilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laisse tiédir.

Grande Fabrique de l'Herbe du Paraguay.

La grande fabrique de cette herbe est à *la Villa*, ou la nouvelle *Villaricca*, qui est voisine des Montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de Latitude Australe. On vante ce Canton, pour la culture de l'arbre ; mais ce n'est point sur les Montagnes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire, pour le Pérou, jusqu'à cent mille *Arrobes*, de vingt-cinq livres seize onces de poids ; & le prix de l'Arrobe est de sept écus de France. Cependant le Caacuys n'a point de prix fixe ; & le Caamini se vend le double du Caaguazu. Les Indiens qui sont établis dans les Provinces d'Uraguay & de Parana, sous le Gouvernement des Jésuites, ont semé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & qui n'ont presque pas dégénéré. Elles ressemblent à celles du Lierre : mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la premiere espece ; ils gardent le Caamini pour leur usage, & vendent le Caaguazu, ou Palos, pour païer le Tribut qu'ils doivent à l'Espagne.

Propriétés qu'on lui attribue.

Les Espagnols croient trouver, dans cette herbe, un remede, ou un préservatif, contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive & diurétique. On raconte que dans les premiers tems, quelques-uns en aïant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après : mais il paroît

(*) Déja cité, dans les Voïages sur la Riviere de la Plata.

certain qu'elle produit ſouvent des effets fort oppoſés entr'eux, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie ; d'être nourriſſante & purgative. L'habitude d'en uſer la rend néceſſaire ; & ſouvent même elle fait trouver de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré, quoiqu'on aſſure que l'excès enivre, & cauſe la plûpart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes (71).

Prodigieuſe quantité de Taureaux du Paraguay.

Le même Hiſtorien a pris ſoin de recueillir les autres productions naturelles du Paraguay & de quelques Provinces voiſines. Dans ces vaſtes Plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buenos-Aires juſqu'au Chili, & vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Vaches, que les Eſpagnols, en abandonnant cette Ville peu de tems après ſa fondation, avoient laiſſés dans les Campagnes, ont multiplié avec tant d'abondance, que dès l'année 1628, on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & un Bœuf à proportion. Aujourd'hui, il faut aller aſſez loin pour en trouver ; cependant il y a trente ans qu'un Vaiſſeau ne ſortoit pas du Port de Buenos-Aires, ſans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de Taureaux. Il falloit en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parceque toutes les peaux qui ne ſont point d'aloi, c'eſt-à-dire, de Taureaux, & d'une certaine meſure, n'entrent point dans le commerce. Enfin une partie des Chaſſeurs, après avoir tué ces Animaux, ne prennent que les langues, & la graiſſe, qui, dans ce Païs, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de ſain-doux.

Chiens ſauvages, & autres Animaux.

Ce récit ne donne point encore une juſte idée de leur multiplication. Les Chiens, dont un très grand nombre eſt devenu ſauvage, les Tigres & les Lions, en détruiſent plus qu'on ne peut ſe l'imaginer. On raconte même que les Lions n'attendent point que la faim les preſſe, pour tuer des Taureaux & des Vaches ; qu'ils ſe font un amuſement de leur donner la chaſſe, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un ſeul. Mais les plus grands Ennemis de ces Animaux ſont les Chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des

(71) M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'Herbe du Paraguay ſe nomme Maté au Pérou. » Pour la préparer, dit-» il, on en met une certaine quantité dans » une coupe de Calebaſſe, ornée d'argent, » qu'on appelle auſſi Maté, ou *Totumo*, » ou *Calabacito*. On jette, dans ce vaſe, » une portion de ſucre, & l'on verſe un » peu d'eau froide ſur le tout, afin que » l'Herbe ſe détrempe : enſuite, on rem-» plit le vaſe d'eau bouillante ; & comme » l'Herbe eſt fort menue, on boit par un » tuïau, aſſez grand pour laiſſer paſſage » à l'eau, mais trop petit pour en laiſſer » à l'Herbe. A meſure que l'eau diminue, » on la renouvelle, ajoutant toujours du » ſucre, juſqu'à ceque l'Herbe ceſſe de » ſurnager. Alors on met une nouvelle doſe » d'Herbe. Souvent on y mêle du jus d'o-» range amere, ou de citron, & des fleurs » odoriférantes. Cette liqueur ſe prend or-» dinairement à jeun : cependant pluſieurs » en prennent auſſi dans l'après-dîner. Il ſe » peut que l'uſage en ſoit ſalutaire ; mais » la maniere de la prendre eſt extrêmement » dégoûtante : quelque nombreuſe que ſoit » une Compagnie, chacun boit par le mê-» me tuïau, & tour à tour, faiſant ainſi » paſſer le Maté de l'un à l'autre. Les Cha-» petons (Eſpagnols Européens) ne font » pas grand cas de cette boiſſon, mais les » Créoles en ſont paſſionnément avides. Ja-» mais ils ne voïagent, ſans une proviſion » d'Herbe du Paraguay, & ne manquent » point d'en prendre chaque jour, la pré-» férant à toutes ſortes d'alimens, & ne » mangeant qu'après l'avoir priſe. *Voïage au Pérou, liv. 5. chap. 5.*

ſuifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos-Aires; & l'Hiſtorien juge que ſi les Taureaux diſparoiſſent jamais de ce Païs, ce ſera ſurtout par la guerre des Chiens, qui dévoreront les Hommes, dit-il, lorſqu'ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'on ne peut faire entendre raiſon là-deſſus aux Habitans. Un Gouverneur de la Province aïant envoïé quelques Compagnies militaires pour donner la Chaſſe à ces cruels Animaux, elles n'en furent récompenſées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens*. Auſſi n'a-t'on pu les engager, depuis, à rendre le même ſervice au Païs (72).

Les Chevaux ſe prennent avec des lacets. Ils ſont beaux, & d'une légereté, qui ne dément point leur origine Eſpagnole. Les Mulets ne ſont pas moins communs au Paraguay, que dans le Tucuman, d'où l'on a déja remarqué qu'il en paſſe tous les ans un très grand nombre au Pérou. Ces Animaux ſont d'une grande reſſource, dans des Païs où il y a tant à monter & à deſcendre, & ſouvent des pas fort difficiles à franchir.

Abeilles des Provinces Méridionales.

On trouve, preſque partout, dans les Forêts de ces Provinces méridionales, des Abeilles qui prennent le creux des arbres pour ruches; & l'on en compte juſqu'à dix eſpeces différentes. La plus eſtimée, pour la blancheur de ſa cire, ſe nomme *Opemus*. Le miel en eſt auſſi plus délicat.

Le coton eſt naturel à tout ce Païs; & l'arbre qui le porte y croît en buiſſon. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la Vigne. Sa fleur approche de la Tulipe jaune. Elle s'ouvre, aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après, elle ſe fane & ſe ſeche. Le bouton qu'elle renferme a toute ſa maturité, au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Indiens, des deux Provinces qu'on a nommées, avoient commencé à ſemer du Chanvre; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plûpart y ont renoncé. Les Eſpagnols, qui ont été plus conſtans, en font un uſage aſſez avantageux.

Vins de Rioja, de Cordoue & de Mendoze.

Outre le Maïz, le Manioc & les Patates, qui ſont communs dans pluſieurs parties de ces Provinces, & dont les Indiens faiſoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve pluſieurs fruits, & divers Simples, qui ſont propres au Païs. Les Eſpagnols, auſſi paſſionnés ici qu'au Pérou pour les Confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaiſent. Quelques-uns y ont planté des Vignes, mais avec un ſuccès inégal. A Rioja, & à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de Vin. Celui de Cordoue eſt gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait, à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & ſituée dans la Cordilliere à 25 lieues de Cordoue, qui n'eſt pas fort inférieur à celui d'Eſpagne. On a ſemé du Froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtiſſeries.

Herbe au Moineau.

Si ce Païs eſt rempli d'herbes venimeuſes, dont les Indiens empoiſonnent leurs fleches, il y a partout des contrepoiſons; & telle eſt particu-

(72) Hiſtoire du Paraguay, liv. 1. pp. 11 & 12.

Comment elle fut connue.

lierement l'*Herbe au Moineau*, qui forme d'aſſez gros buiſſons. On nous apprend d'où lui vient ſon nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes eſpeces de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plûpart ſont de la groſſeur de nos Merles, on en diſtingue un fort joli, qui ſe nomme Macagua. Ce petit Animal fait une guerre continuelle aux Viperes, dont il eſt fort friand. Dès qu'il en apperçoit une, il cache ſa tête ſous une de ſes aîles, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La Vipere s'approche; & comme ſa tête n'eſt pas ſi couverte, qu'il ne puiſſe voir au travers de ſes plumes, il ne la remue que lorſqu'il eſt à portée de donner un coup de bec à ſon Ennemie. Elle lui rend auſſi-tôt un coup de langue: mais dès qu'il ſe ſent bleſſé, il va manger de ſon herbe, qui le guérit dans l'inſtant. Il ſe hâte de retourner au combat; & chaque fois qu'il eſt piqué, il a recours à ſon ſpécifique. Ce jeu dure juſqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même reſſource, ait perdu tout ſon ſang. Alors, le Moineau la mange; & lorſqu'il eſt raſſaſié, il fait encore uſage de ſon contrepoiſon.

Serpens du Tucuman & du Paraguay.

Le Tucuman & le Paraguay nourriſſent un nombre extraordinaire de différentes eſpeces de Reptiles: mais tous les Serpens n'y ſont pas venimeux. Ils ſont connus des Indiens, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, ſans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une groſſeur proportionnée, qui avallent des Cerfs entiers, ſi l'on s'en rapporte aux Eſpagnols qui prétendent en avoir été témoins. Les Indiens aſſurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en ſortir; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles: ſans quoi, dit un célebre Miſſionnaire (73), on ſeroit ſans ceſſe expoſé aux attaques de ces monſtrueux Reptiles. Entre ceux qui ſont ovipares, quelques-uns font de fort gros œufs, que les Meres font éclôre en les couvant. Le Serpent à ſonnettes n'eſt nulle part ſi commun qu'au Paraguay. On y obſerve que lorſque ſes gencives ſont trop pleines de venin, il ſouffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre; & que par deux crochets creux, aſſez larges à leur racine & terminés en pointe, il inſinue, dans la partie qu'il ſaiſit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de ſa morſure, & de celle de pluſieurs autres Serpens du même Païs, eſt fort prompt. Quelquefois le ſang ſort en abondance par les yeux, les narrines, les oreilles, les gencives, & les jointures des ongles: mais les Antidotes ne manquent point contre ce poiſon. On y emploie ſurtout avec ſuccès, une pierre, qu'on nomme *Saint Paul*; le Bezoard; & l'Ail, qu'on applique ſur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même, & ſon foie qu'on mange pour purifier le ſang, ne ſont pas un remede moins vanté; cependant le plus ſûr eſt de commencer par faire ſur-le-champ une inciſion à la partie piquée, & d'y appliquer du ſouffre; ce qui ſuffit même quelquefois pour la guériſon.

Serpens Chaſſeurs.

Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme Chaſſeurs, qui montent ſur les Arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élançant deſſus, quand elle s'approche, la ſerrent avec tant de force qu'elle ne peut ſe remuer, &

(73) Le P. de Montoya, dans la Conquête ſpirituelle, &c, déja cité.

la dévorent toute vivante : mais lorsqu'ils ont avallé des Bêtes entieres, ils deviennent si pesans, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On ajoute que n'aïant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la Nature ne leur avoit pas suggeré un remede fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent ; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin ; & bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant elle renferme des branches d'arbre, sur lesquelles l'Animal se trouvoit couché ; & l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras (74).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Plusieurs de ces monstrueux Reptiles vivent de Poisson ; & le Pere de Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la grosseur d'un Veau, & qui pêchoit sur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jetter, de sa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau ; ensuite, y plongeant la tête & demeurant quelque tems immobile, elle ouvroit tout-d'un-coup la gueule, pour avaller quantité de Poissons que l'écume sembloit attirer. Une autre fois, le même Missionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avoit tous les os aussi brisés, que s'ils l'eussent été entre deux meules de Moulin. Les Couleuvres de cette espece ne sortent jamais de l'eau ; & dans les endroits rapides, qui sont assez fréquens sur la Riviere de Parana, on les voit nager la tête haute, qu'elles ont très grosse, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les Animaux terrestres, & que les Mâles attaquent les Femmes, de la maniere qu'on le rapporte des Singes. Le Pere de Montoya fut un jour appellé pour confesser une Indienne, qui, étant occupée à laver du linge sur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, & qui en avoit souffert une amoureuse violence. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne se sentoit plus que quelques momens à vivre ; & sa confession ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Caymans & Requins.

Les Caymans sont ici d'une prodigieuse grosseur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil ; c'est d'avoir sous les pattes de devant, des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Sechée au Soleil, elle a toute la douceur du Musc. Les Requins du Fleuve de la Plata sont aussi plus grands que ceux des autres Rivieres ; ils attendent les Taureaux qui viennent y boire, les saisissent par le mufle, & les étouffent.

Caméléons d'une grandeur singuliere.

On voit, dans quelques Cantons de ces Provinces, des Caméléons d'une espece bien singuliere, puisqu'on leur donne cinq ou six piés de long ; sans compter qu'ils portent leurs Petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute

(74) Ce trait, comme celui qui va le suivre, a besoin sans doute d'un témoignage tel que celui qu'on a cité. Mais qui osera se défier de la bonne-foi d'un Missionnaire, qui ne rapporte ici que ce qu'il a vu ?

Histoire Naturelle.
Perou et Contrées voisines.

Singes.

Renards.

que c'est un Animal fort doux, mais d'une stupidité surprenante. Les Singes de ce Païs sont presque de grandeur humaine, ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroïables lorsqu'ils sont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont blessés. Les Renards sont fort communs. Du côté de Buenos-Aires, ils tiennent beaucoup du Lievre, & leur poil est d'une belle variété. On assure que rien n'est si joli que cet Animal. Il est si familier, qu'il vient caresser les Passans; mais son urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, est d'une telle infection, qu'on est obligé de jetter au feu tout ce qui en est mouillé. On distingue deux especes de Tatares: les uns, qui sont de la taille d'un Cochon de six mois, ont dans le ventre une sorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins: tous ont le museau allongé: les deux pattes de devant leur servent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les Lapins du Païs, que les Espagnols nomment *Apercos*, n'ont presque point de queue, & sont d'un gris argenté. Une espece, qu'on distingue sans la nommer, a la gueule si petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Tatares.

Apercos.

Trois especes de Cerfs.

On connoît, dans les mêmes Provinces, trois especes de Cerfs. Les uns, qui sont presque de la taille des Bœufs, & qui ont le bois fort branchu, se tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la Chevre, paissent dans les Plaines. Les troisiemes ne sont gueres plus grands qu'un Taureau de six mois. Les Chevreuils du Paraguay n'ont presque rien qui les distingue des nôtres. Les Sangliers, dont on a déja parlé sous le nom de Pecaris, ont, comme dans tout le reste de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une espece d'évent sur le dos; mais, ici, leur chair est si délicate & si saine, qu'on en fait manger même aux Malades. Les Daims & les Chevreuils vont toujours en troupes.

Anta.

Un Animal assez commun, dans cette partie du Continent, est une espece de Bufle, qu'on appelle *Anta* ou *Denta*. Il est de la grosseur d'un Ane, dont il approche beaucoup aussi par la figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connoît de plus singulier est une trompe, qu'il allonge & qu'il retire à son gré, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses piés a trois ongles, auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons; surtout à ceux du pié gauche de devant, sur lequel il se couche, lorsqu'il se trouve mal (75). Il se sert des deux piés de devant, comme les Singes & les Castors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de Bezoard, qui sont estimées. Il broute l'herbe, pendant le jour; & la nuit il mange d'une espece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en cequ'elle est plus legere & plus délicate. Il a la peau si forte, que lorsqu'elle est seche, on la croit à l'épreuve des balles de mousquet: aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses. La chasse de l'Anta est fort aisée; mais elle ne se fait que la nuit. On attend ces Animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en troupes. Lorsqu'on les voit paroître,

(75) On lit, dans les Mémoires de Trévoux, (Octobre 1751) qu'il ressemble beaucoup aux Orignaux du Canada.

on

on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent; & pendant qu'ils se renversent les uns sur les autres, on tire sur eux avec tant de succès, qu'à la lumiere du jour on ne manque point d'en trouver plusieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereusement blessés.

Arbres du Chaco.

La Province du Chaco, dont on a donné une description particuliere, est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qui se trouve dans le creux des arbres. La chaleur devroit naturellement y être excessive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec : mais le vend du Sud, qui y souffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on éprouve quelquefois des froids très piquans. Les arbres y sont d'une beauté singuliere. Le long d'une petite Riviere nommée Sinta, on trouve des Cedres, qui surpassent, en hauteur, ceux de tous les autres Païs; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des Forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le Quinaquina y est fort commun : c'est un grand arbre dont le bois est rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une grosse Féve, fort dure, & célebre par ses vertus médicinales. Le même Païs a des Forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement composées de grands Palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec sa moelle, est un aliment sain & de très bon goût. Ceux qui croissent le long du Pilco-mayo, sont aussi hauts que les grands Cedres. Le *Rival* est un arbre tout hérissé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées passent pour souveraines contre tous les maux des yeux; son fruit est doux & agréable. Le Chaco a deux especes de Gayac, dont la plus estimée est celle que les Espagnols nomment *Santo Palo*.

Ses Animaux.

Les Lions de cette Province ont le poil rouge & fort long. Ils sont assez doux, & même si timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien, & que s'ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre, ils se laissent prendre. Les Tigres ne sont, nulle part, plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent souffrir l'urine d'un homme, & l'on se sert de cette connoissance pour se garantir de leurs insultes. On observe aussi qu'ils perdent toute leur force lorsqu'ils sont blessés au rable, du côté des reins. Du reste, ils sont aussi bons Chasseurs, dans l'eau, que sur terre. Cette Province a des Peccaris, ou des Sangliers, de deux couleurs; de gris & de noirs. Les Chevres y sont noires, ou rouges, comme dans le Tucuman; & l'on n'en voit de blanches, que sur les bords du Pilco-mayo. On trouve dans ce Païs, jusqu'à six différentes especes d'Oies, & toute sorte de Volaille.

Anta de cette Province.

L'Anta du Chaco est un peu différent (76) de celui qu'on a déja décrit. Les Espagnols le nomment la *grande Bête*. Il a le poil chatain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les piés de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau, comme l'autre, une trompe qu'il allonge dans sa colere;

(76) Si ce n'est pas une autre espece, on peut supposer que cette différence n'est que dans les deux Descriptions. La premiere est du P. de Montoya, & celle-ci du P. Loçano; tous deux Missionnaires.

ſa queue eſt courte, ſes jambes déliées & ſes dents pointues. Il a deux eſtomacs, dont l'un lui ſert de Magaſin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de Bezoar. Sa peau, durcie au Soleil, & paſſée en buffle, eſt impénétrable aux coups de feu, & ſa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de ſon pié gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'Elan, ou l'Orignal du Canada; il en fait le même uſage dans les accès d'épilepſie, auxquels il eſt ſujet comme l'Orignal. Enfin l'on aſſure que lorſqu'il a trop de ſang, il ſe perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui ce remede.

Guanaco, ou Wanotra.

Le Guanaco, eſpece de Llama du Pérou, qu'on trouve nommé *Wanotra* par les Anglois, apparemment parceque d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent ce nom, n'eſt pas moins commun daus le Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Indien, de qui les Eſpagnols en reçurent la prémiere connoiſſance, fut maſſacré par ſes Compatriotes. En 1723, quelques Anglois eurent la curioſité de porter en Angleterre deux Guanacos, qu'ils avoient achetés à Buenos-Aires; mais perſonne n'a pris la peine de publier ſi ces Animaux ont multiplié dans un climat ſi différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en trouppes, ſi ce n'eſt peut-être dans les Cantons deſerts; & pendant qu'ils paiſſent, il y en a toujours un qui ſe tient en ſentinelle ſur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une eſpece de henniſſement. Alors ils ſe réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premieres avec leurs Petits. La chair du Guanaco eſt blanche, & d'aſſez bon goût, mais un peu ſéche.

Zorillo, Capivara.

Quinquinchon, Animal rare.

Les autres Animaux du Chaco ſont le *Zorillo*, qui ne paroît pas différer de la *Bête puante* du Canada; le *Capivara*, qui eſt un Amphibie de la figure d'un Porc; l'*Iguana*, peu différent de celui de l'Iſthme; le *Quinquinchon*, qui eſt très rare, & qui porte avec lui ſa maiſon; c'eſt-à-dire une écaille fort dure, dans laquelle il ſe replie tout entier. Il a d'ailleurs la figure du Porc. Avec ſes pattes & ſon muſeau, il ſe creuſe en terre un trou de trois ou quatre piés de diametre, dans lequel il ſe tapit. Des écailles qu'il a ſous le ventre, il ſort un poil fort long & fort épais. On aſſure que lorſqu'il pleut, il ſe renverſe ſur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il paſſe un jour entier dans cette poſture, attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont ſa coque eſt remplie; mais qu'auſſi-tôt que le Daim y a fourré ſon muſeau, il ſe trouve pris ſans pouvoir reſpirer, & que tous ſes efforts ne pouvant le dégager, il ſert de nourriture au Quinquinchon. Quelques Anglois préſenterent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût déſagréable. On en diſtingue une au-

Tatou, ou Mulica.

tre eſpece, nommée *Tatou* au Paraguay, & *Mulica* au Tucuman, qui forme dans ſa coque une boule ſi bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & ſa chair n'eſt pas différente de celle du Cochon de lait. Enfin les Vallées, qui ſéparent les Montagnes par leſquelles on entre dans le Chaco, ont cette eſpece de Moutons qu'on

nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux s'ils avoient une bosse. Les Indiens du Païs s'en servent, comme les Péruviens, pour Bêtes de charge.

Poisons & Antidotes.

Quelques Voïageurs assurent que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux. Cependant les Missionnaires y en ont trouvé un assez grand nombre. Ils nous apprennent aussi que le Païs est riche en contre-poisons, & que dans ce nombre les plus souverains sont, la Contra-yerva male & femelle, & la *Viperina*, que le P. Loçano prend pour le *Trissago* de Dioscoride. Les autres sont le *Colmillo de Vibora*, ou *Soliman de la Tierra*, la feuille de tabac, l'épi & le tuïau du Maïz, & l'os de la jambe d'une Vache, grillé & appliqué sur la plaie. On ajoute que pour donner plus de force à ce dernier Antidote, il faut laver l'os avec du vin & du lait; & le laisser sur la plaie jusqu'à cequ'il s'en détache; ce qui arrive lorsqu'il n'y reste plus de venin.

Toutes les Forêts du Chaco sont pleines d'Abeilles; & dans la plûpart il n'y a pas un Arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une ruche. Aussi cette Province pourroit-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connoît point de meilleure qualité. On ne dit rien des Oiseaux de ce Païs; d'où l'Historien du Paraguay conclut que, comme dans tout le reste du Nouveau Monde, ils n'y charment pas autant les oreilles par leur mélodie, que les yeux par l'éclat & la variété de leur plumage.

Oiseaux du Chaco.

Productions du Païs des Magnacicas.

Dans le Païs des Magnacicas, qui est à l'extrêmité Septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit partout, sans culture, diverses sortes de fruits. La Vanille y est assez commune, aussi bien qu'une espece de Cocotier, qui n'est point de la nature de ceux des autres Contrées, & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco. Entre les Animaux, on distingue par sa singularité celui qui se nomme *Famacosio*. Il a la tête d'un Tigre, le corps d'un Mâtin, & n'a point de queue. Sa legereté & sa férocité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est apperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant aussi-tôt sur un arbre: encore n'y trouve-t'on de sûreté que pour quelques momens; car l'Animal, qui ne peut grimper, demeure au pié de l'Arbre, & jette un cri qui en attire plusieurs autres. Alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auroient pas besoin d'un tems fort long, si l'homme n'étoit assez bien armé pour les percer tous de fleches; s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les Indiens n'ont trouvé qu'un moïen pour diminuer le nombre de ces redoutables Animaux, dont la multiplication rendroit le Païs absolument inhabitable: ils se réunissent dans un enclos bien palissadé, où ils poussent de grands cris, qui font accourir les Famacosios de toutes parts; & tandis qu'une légion de ces Monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de fleches sans aucun risque. Les *Mopsicas*, qui faisoient un des plus puissans Cantons du même Païs, ont été moins heureux à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puisque ce n'étoit qu'une espece d'Oiseaux, auxquels l'Historien donne

Famacosio, Animal terrible.

Moineaux qui ont dépeuplé un Païs entier.

même le nom de *Moineaux* (77): mais si ce pieux Ecrivain n'abuse point de la confiance qu'on doit à son caractere, il faut croire avec lui, » que ces » petits Animaux fondoient si furieusement sur les hommes, qu'ils les » tuoient sans qu'ils pussent s'en défendre, & qu'ils ont presqu'entierement » dépeuplé tout le Canton. Observons que le Païs des Magnacicas est arrosé de plusieurs Rivieres poissonneuses, & ceint de Forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, si épaisses qu'on n'y voit presque jamais le Soleil; qu'au-delà de ces Forêts, on trouve de vastes solitudes, presque toujours inondées; & que les Habitans sont sujets à une espece de lépre, qui leur couvre tout le corps de croûtes assez semblables à des écailles de poisson (78), quoique trop foibles pour résister au terrible bec des Moineaux.

Pexe-buey, ou Poisson-bœuf de la Riviere des Amazones.

M. de la Condamine n'a pas manqué, dans la relation de son Voïage sur la Riviere des Amazones, de donner la description des Animaux les plus singuliers qu'il eut l'occasion d'observer. » Je dessinai, dit-il, d'après nature, à S. » Paul d'Omaguas, le plus grand des Poissons connus d'eau douce, à qui les » Espagnols & les Portugais ont donné le nom de Pexe-buey, ou Poisson-» bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec le *Phoca*, ou Veau marin. Ce-» lui dont il est question paît l'herbe des bords de la Riviere; sa chair » & sa graisse ont assez de rapport à celle du Veau. La Femelle a des » mamelles, qui lui servent à allaiter ses Petits. Le P. d'Acuña rend la » ressemblance avec le Bœuf encore plus complette, en attribuant à ce » Poisson des Cornes, dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il n'est pas am-» phibie, à proprement parler, puisque jamais il ne sort entierement de » l'eau, & qu'il n'en peut sortir, n'aïant que deux nageoires à côté de » la tête, plates & rondes, en forme de rames de quinze à seize pouces » de long, qui lui tiennent lieu de bras & de piés, sans en avoir la fi-» gure, comme Laet le suppose faussement, d'après l'Ecluse. Il ne fait » qu'avancer sa tête hors de l'eau, pour atteindre l'herbe sur le rivage. » Celui que je dessinai étoit femelle; sa longueur étoit de sept piés & » demi de Roi, & sa plus grande largeur de deux piés. J'en ai vu de » plus grands. Les yeux de cet Animal n'ont aucune proportion avec la » grandeur de son corps; ils sont ronds, & n'ont que trois lignes de » diametre: l'ouverture de ses oreilles est encore plus petite, & ne pa-» roît qu'un trou d'épingle. Quelques-uns ont cru ce Poisson particulier » à la Riviere des Amazones; mais il n'est pas moins commun dans » l'Orinoque. Il se trouve aussi, quoique moins fréquemment, dans l'Oya-» poc, & dans plusieurs autres Rivieres des environs de Cayenne, de la » Côte de Guiane & des Antilles: c'est le même qu'on nommoit au-» trefois *Manati*, & qu'on nomme aujourd'hui *Lamentin* dans les Iles » Françoises d'Amérique. Cependant je crois l'espece de la Riviere des » Amazones un peu différente. Il ne se rencontre pas en haute Mer; » il est même rare d'en voir près des embouchures des Fleuves; mais » on le trouve, à plus de mille lieues de la Mer, dans le Guallaga,

(77) Histoire du Paraguay, Tom. 2. liv. 15. pag. 273.
(78) *Ibidem.*

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

» le Paſtaca, &c. Il n'eſt arrêté, dans l'Amazone, que par le Pongo, » au-deſſus duquel on n'en trouve plus (79).

Mixanos.

Cette barriere n'eſt pas un obſtacle pour un autre Poiſſon, nommé *Mixano*, auſſi petit que l'autre eſt grand; car il s'en trouve de la petiteſſe du doigt. Les Mixanos arrivent tous les ans, en foule, à Borja, quand les eaux commencent à baiſſer, vers la fin de Juin. Ils n'ont de ſingulier, que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la Riviere les raſſemble néceſſairement près du Détroit, on les voit traverſer en trouppes, d'un bord à l'autre, & vaincre, alternativement ſur l'une ou ſur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux ſe précipitent dans ce Canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux ſont baſſes, dans les creux des rochers du Pongo, où ils ſe repoſent pour reprendre des forces, & dont ils ſe ſervent comme d'échelons pour remonter.

Puraqué.

L'Académicien vit, aux environs du Para, un Poiſſon qui ſe nommé *Puraqué*, dont le corps, comme celui de la Lamproie, eſt percé d'un grand nombre d'ouvertures, & qui a, de plus, la même propriété que la Torpille : celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, reſſent dans le bras un engourdiſſement douloureux, & quelquefois en eſt, dit-on, renverſé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait; mais il aſſure que les exemples en ſont ſi fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute (80).

Tortues de l'Amazone.

Les Tortues de l'Amazone ſont fort recherchées à Caïenne, comme les plus délicates. Ce Fleuve en nourrit de diverſes grandeurs & de diverſes eſpeces, en ſi grande abondance, que ſeules, avec leurs œufs, elles pourroient ſuffire à la nourriture des Habitans de ſes bords. Il y a auſſi des Tortues de terre, qui ſe nomment *Sabutis*, dans la Langue du Breſil, & que les Habitans du Para préferent aux autres eſpeces. Toutes ſe conſervent, particulierement les dernieres, pluſieurs mois hors de l'eau, ſans nourriture ſenſible.

Pêches à diſcrétion.

La Nature ſemble avoir favoriſé la pareſſe des Indiens, & prévenu leurs beſoins : les Lacs & les Marais, qui ſe rencontrent à chaque pas ſur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les Terres, ſe rempliſſent de toutes ſortes de Poiſſons dans le tems des crues de la Riviere; & lorſque les eaux baiſſent, ils y demeurent renfermés, comme dans des Etangs & des réſervoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Crocodiles du même Fleuve.

Les Crocodiles (81) ſont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plûpart des Rivieres que l'Amazone reçoit. On aſſura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt piés de long, & même de plus grands. Il en avoit déja vu un grand nombre, de 12, 15 piés, & plus, ſur la Riviere de Guayaquil (82). Comme ceux de l'Ama-

(79) Voïage ſur la Riviere des Amazones, édit. de 1749 in-4° p. 77.

(80) M. de Reaumur a développé le reſſort caché qui produit cet effet dans la Torpille.

(81) M. de la Condamine paroît les confondre avec les Caymans, quoique la plûpart des Voïageurs y mettent quelques différences.

(82) Voïez, ci-deſſus, dans cet article, ce qui regarde Guayaquil.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Combat du Crocodile & du Tigre.

zone sont moins chassés & moins poursuivis, ils craignent peu les Hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les Cabanes des Indiens. Leur plus dangereux Ennemi, & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec lui, est le Tigre. Ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet d'un heureux hazard. Voici ce que les Indiens en raconterent à M. de la Condamine. Quand le Tigre vient boire au bord de la Riviere, le Crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion, les Bœufs, les Chevaux, les Mulets, & tout ce qui se présente à sa voracité. Le Tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son Ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser; mais le Crocodile, se plongeant dans l'eau, y entraîne le Tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les Tigres, que l'Académicien vit dans son Voïage, & qui sont communs dans tous les Païs chauds & couverts de Bois, ne lui parurent point différens, en beauté ni en grandeur, de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'Homme, s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espece, dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Indiens Maynas sont fort adroits à combattre les Tigres, avec la demi-pique, qui est leur arme ordinaire.

Fausse espece de Lions.

M. de la Condamine ne rencontra point, sur les bords de l'Amazone, l'Animal que les Indiens du Pérou nomment dans leur Langue, *Puma*, & les Espagnols d'Amérique *Lion*. » C'est, dit-il, une espece absolument » différente de ceux que nous connoissons : le Mâle n'a point de crinie- » re; il est beaucoup plus petit que les Lions Afriquaïns. Je ne l'ai pas » vu vivant, mais empaillé.

Ours nommé Ucumari.

Il ne seroit pas étonnant que les Ours, qui n'habitent gueres que les Païs froids, & qu'on trouve dans plusieurs Montagnes du Pérou, ne se rencontrassent point dans les Bois du Marañon, dont le climat est si différent : cependant les Indiens du Païs parlent d'un Animal, nommé *Ucumari*; & c'est précisément le nom de l'Ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'assurer si l'Animal est le même.

Différens noms de l'Anta.

A l'occasion de l'Anta, qui n'est pas rare dans les Bois de l'Amazone, & dont on a déja donné la Description (83), il nous apprend qu'Anta est le nom que les Portugais lui donnent au Para; que les Espagnols du Pérou le nomment *Danta*, les Péruviens *Uagra*, les Brasiliens *Tapïira*, & les Galibis, sur la Côte de Guyane, *Maypouri*.

Le Coati.

En passant chez les *Yameos*, il dessina une espece de Belette, qui s'apprivoise aisément : mais il ne put écrire, ni prononcer, le nom qu'elle porte dans cette Langue. Ensuite, l'aïant retrouvée aux environs du Para, il sut qu'elle se nomme *Coati* dans la Langue du Bresil (84).

Singes de l'Amazone.

Les Singes sont le gibier le plus ordinaire, & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorsqu'ils ne sont pas chassés, ni poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'Homme; & c'est à quoi les Sauvages de l'Amazone reconnoissent, quand ils vont à la découverte des Terres,

(83) M. de la Condamine ne parle point de la trompe de cet Animal, dans la description qu'il en fait.

(84) Laet en fait mention.

si le Païs qu'ils visitent est neuf, ou n'a pas été fréquenté par des Hommes. Dans tout le cours de sa navigation sur ce Fleuve, M. de la Condamine vit un si grand nombre de Singes, en ouit nommer tant d'especes, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'aussi grands qu'un Levrier, & d'autres aussi petits qu'un Rat, c'est-à-dire plus petits que les Sapajoux, & difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de maron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & saillantes, comme les Chiens & les Chats, & non comme les autres Singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, aïant plutôt l'air & le port d'un petit Lion. On les nomme *Pinches* à Maynas, & Tamarins à Cayenne. L'Académicien en eut plusieurs, qu'il ne put conserver. Ils sont de l'espece appellée *Sahuins*, dans la Langue du Bresil, & par corruption en François, Sagouins (85). Le Gouverneur du Para en fit présent d'un, à M. de la Condamine, qui étoit l'unique de son espece qu'on eut vû dans le Païs : le poil de son corps étoit argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds : celui de sa queue étoit d'un maron lustré, approchant du noir. Il avoit une autre singularité, plus remarquable encore ; ses oreilles, ses joues & son museau, étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle (86).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Autres Quadrupedes rares du Païs.

Le Païs a d'autres Quadrupedes rares, mais qui se rencontrent en diverses autres parties de l'Amérique, ou qui ont déja été décrits, tels que diverses especes de Sangliers & de Lapins, le *Pac*, le *Fourmilier*, qui se nomme *Tamandua-ullassu* en Langue du Bresil ; un autre plus petit, appellé *Tamandua-hi* ; le Porc-epi ; le Paresseux, que les Espagnols nomment *Perico-ligero* & les Brasiliens Unau ; le Tatou, ou l'Armadille, & quantité d'autres dont M. de la Condamine dessina quelques-uns, ou dont les Desseins (87), exécutés par M. de Morainville, sont restés entre les mains de M. Godin.

Si les Serpens y sont sans venin.

On lit, dans quelques Relations, que les Serpens de l'Amazone sont sans venin ; mais l'Académicien assure que quoiqu'en effet il y en ait quelques-uns qui ne sont pas mal-faisans, les morsures de plusieurs sont presque toujours mortelles. Un des plus dangereux est le Serpent à Sonnettes. Telle est encore la Couleuvre, dont on a déja parlé sous le nom de *Coral*, qu'elle tient des Espagnols. L'Animal, le plus rare & le plus singulier de ce genre, est un grand Serpent Amphibie, de vingt-cinq à trente piés de long, & de plus d'un pié de grosseur, que les Indiens nomment *Yacu-Mama*, c'est-à-dire *Mere de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on,

Yacu-mama, prodigieux Serpent.

(85) Laet en parle, d'après l'Ecluse & de Lery.

(86) Je l'ai gardé pendant un an, dit M. de la Condamine ; & lorsque j'écrivois ceci, presqu'à la vue des Côtes de France, où je me faisois un plaisir de l'apporter vivant, il étoit encore en vie. Malgré mes précautions pour le garantir du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir. Les commodités me manquant sur le Vaisseau Hollandois pour le faire sécher au four, je n'ai pû le conserver que dans l'eau-de-vie ; ce qui suffira peut-être pour faire voir que ma description n'est pas exagérée. *Ubi sup.* pag. 82.

(87) Il a rapporté, de Cayenne, ceux du Fourmillier & du Maypouri.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

les grands Lacs, formés par l'épanchement des eaux du Fleuve au dedans des Terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il pense de ce Monstre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa. » On en raconte, dit-il, des faits dont je douterois encore, si je croïois les avoir vus, & que je ne me hazarde à répéter ici que d'après l'Auteur de l'*Orinoque illustré* (*), qui les rapporte fort sérieusement. Non-seulement, selon les Indiens, cette monstrueuse Couleuvre engloutit un Chevreuil tout entier, mais ils assurent qu'elle attire invinciblement, par sa respiration, les Animaux qui l'approchent, & qu'elle les dévore. Divers Portugais du Para entreprirent de me persuader des choses presqu'aussi peu vraisemblables, de la maniere dont une grosse Couleuvre tue un Homme, en s'entortillant autour de son corps, & l'empalant avec sa queue. A juger par la taille, ce pourroit être la même qui se trouve dans les Bois de Cayenne, où l'expérience a fait connoître qu'elle est plus effraïante que dangereuse. J'y ai connu un Officier, qui en avoit été mordu à la jambe, sans aucune suite fâcheuse; peut-être ne fut-il pas mordu jusqu'au sang. J'en ai apporté deux peaux, dont l'une, toute desséchée qu'elle est, a près de quinze piés de long & plus d'un pié de large. Sans doute il y en a de plus grandes (88) «.

Jugement de M. de la Condamine sur cet Animal.

C'est le récit de M. d'Ulloa, qu'on va faire succeder avec la même fidélité. » Dans les Païs que le Marañon arrose, on trouve un Serpent aussi affreux par sa grosseur & sa longueur, que par les propriétés qu'on lui attribue. Pour donner une idée de sa grandeur, plusieurs disent qu'il a le gosier & la gueule si larges, qu'il avalle un Animal, & même un Homme entier. Mais ce qu'on en raconte de plus étrange, c'est qu'il a dans son haleine une vertu si attractive, que sans se mouvoir il attire à lui un Animal, quel qu'il soit, lorsqu'il se trouve dans un lieu où cette haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à croire. Ce monstrueux Reptile s'appelle, en Langue du Païs, *Yacu-Mama*, Mere de l'eau, parcequ'aimant les lieux marécageux & humides, on peut le regarder comme Amphibie. Tout ce que j'en puis dire, après m'en être exactement informé, c'est qu'il est d'une grandeur extraordinaire. Quelques personnes graves mettent aussi cet Animal dans la Nouvelle Espagne, l'y ont vu, m'en ont parlé sur le même ton; & tout ce qu'ils m'ont dit de sa grosseur s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du Marañon, à l'exception seulement de la vertu attractive.

Jugement de M. d'Ulloa.

En supposant, qu'on peut suspendre son opinion sur les particularités du récit vulgaire, ou même les rejetter comme suspectes, parcequ'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la surprise, qui font adopter assez communément les plus grandes absurdités, sans examiner le degré de certitude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cause du Phénomene, & se contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. » Premierement, on raconte que dans sa longueur & dans sa grosseur cette Couleuvre ressem-

Explication physique.

(*) Le P. *Gumilla*, Jésuite Portugais, déja cité.

(88) Il étoit redevable de ces Peaux & de diverses autres curiosités d'Histoire naturelle, aux Jésuites de Cayenne, à M. de *l'Ile-Adam*, Commissaire de la Marine, à M. *Artur*, Médecin du Roi, & à plusieurs Officiers de la Garnison, pag 83.

» ble

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» ble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, qui ne tire plus aucune » nourriture de ses racines. 2°. Son corps est environné d'une espece de » mousse, semblable à celle qui se forme autour des arbres sauvages. » Cette mousse, qui est apparemment un effet de la poussiere ou de la » boue, qui s'attache à son corps, s'humecte par l'eau, & se desséche » au Soleil. Delà il se forme une croute sur les écailles de la peau. Cette » croute, d'abord mince, va toujours en s'épaississant, & ne contribue » pas peu à la paresse de l'Animal, ou à la lenteur de son mouvement; » car s'il n'est pressé de la faim, il demeure, pendant plusieurs jours, » immobile dans un même lieu; & lorsqu'il change de place, son mou- » vement est presqu'imperceptible. Il fait sur la terre une trace continue, » comme celle d'un Mât ou d'un gros Arbre, qu'on ne feroit que traî- » ner. 3°. Le souffle que la Couleuvre pousse est si venimeux, qu'il étourdit » l'Homme ou l'Animal qui passe dans la sphere de son action, & lui fait » faire un mouvement forcé, qui le mene vers elle jusqu'à ce qu'elle puisse » le dévorer. On ajoute que le seul moïen d'éviter un si grand péril est » de couper ce souffle, c'est-à-dire de l'arrêter par l'interposition d'un » corps étranger, qui en rompe le fil, & de profiter de cet instant pour » prendre une autre route.

Toutes ces circonstances semblent fabuleuses, & n'ont pas même l'apparence de la vérité : mais pour peu qu'on les change, M. d'Ulloa juge qu'on sera moins chocqué de la chose même : ce qui paroît extrêmement fabuleux, sous un point de vue, devient, dit-il, fort naturel sous un autre. » On ne peut nier absolument que l'haleine du Serpent n'ait » la vertu de causer une sorte d'ivresse, à quelque distance, puisqu'il est » certain que l'urine du Renard produit cet effet, & que très souvent les » baillemens des Baleines ont tant de puanteur qu'on ne peut les sup- » porter. Il n'y a donc aucune difficulté à croire que cette haleine a quel- » que chose de la propriété qu'on lui attribue, & que le Serpent sup- » plée par cette vertu à la lenteur de son corps, pour se procurer des ali- » mens. Les Animaux, frappés d'une odeur si forte, peuvent bien per- » dre le pouvoir de fuir, ou de continuer leur chemin : ils sont étour- » dis, ils perdent l'usage des sens, ils tombent; & la Couleuvre, par son » mouvement tardif, qui ne laisse pas d'augmenter la force de la vapeur, » s'approche, jusqu'à les saisir & les dévorer. A l'égard du préservatif, » qu'on fait consister à couper le fil de l'haleine, c'est une vaine imagi- » nation, à laquelle on ne peut ajouter foi sans ignorer la nature & la » propagation des odeurs. Les circonstances de cette espece sont des in- » ventions du Païs, qui en imposent d'autant plus, que personne, pour » satisfaire sa curiosité, ne veut s'exposer au danger de l'examen (89).

Le Suglacuru, ou Ver Macaque.

Le Ver, qui se nomme chez les Maynas *Suglacuru*, & Ver *Macaque* à Cayenne, c'est-à-dire *Ver Singe*, prend son accroissement dans la chair des Animaux & des Hommes. Il y croît jusqu'à la grosseur d'une Féve,

(89) Voïage au Pérou, Tom. I. liv. *6*. ch. *6*. Remarquons ici, comme nous l'avons fait dans l'Avertissement du Tome XII de ce Recueil, qu'à la réserve de cette explication, tout ce qui regarde le Marañon, dans la Relation de M. d'Ulloa, paroît emprunté de celle de M. de la Condamine.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

& cause une douleur insuportable : mais il est assez rare. M. de la Condamine dessina l'unique qu'il ait vu, & le conserve dans l'Esprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piquûre d'une sorte de Moustique ou de Maringoin ; mais l'Animal qui dépose l'œuf n'est pas encore connu.

Oiseaux de l'Amazone.

La quantité de différentes especes d'Oiseaux dont les Forêts de l'Amazone sont peuplées, est plus grande encore & plus variée que celle des Quadrupedes : mais on remarque ici, comme dans le reste du nouveau Monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a presqu'aucun qui ait le chant agréable. La plûpart sont communs aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *Colibri*, qui s'y trouve dans toute la Zône torride, porte ici le nom de *Quindé* comme au Paraguay. Les especes de Perroquets & d'Aras sont sans nombre, & ne different pas moins en grandeur, qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne sous le nom de *Tahouas*, ou de Perroquets de l'Amazone, sont verds, avec le haut de la tête, le dessous & les extrêmités des aîles, d'un beau jaune. Une autre espece, nommée aussi Tahouas à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares sont ceux qui sont entierement jaunes, couleur de citron, à l'extérieur, avec le dessous des aîles, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très beau verd. On ne connoit point, en Amérique, l'espece grise, qui a le bout des aîles couleur de feu, & qui est si commune en Guinée. Les Indiens des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer artificiellement, aux Perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différens endroits, sur le col & sur le dos, & en frottant l'endroit plumé, du sang de certaines grenouilles. C'est ce qu'on nomme, à Cayenne, tapirer un Perroquet : sur quoi l'Académicien remarque que peut-être le secret ne consiste-t-il qu'à mouiller la partie plumée, de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'est-il besoin d'aucun apprêt. C'est une expérience qu'il ne fit pas ; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un Oiseau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repousser du poil blanc, à la place du noir, sur le dos d'un Cheval qui a été blessé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence sur la couleur des nouvelles plumes, c'est que quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renaissent toujours rouges dans l'espece qui a du rouge aux aîles, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des aîles jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Indiens, font quelques Ouvrages de plumes ; mais qui n'approchent pas de l'art, ni de la propreté, de ceux des Mexiquains.

Maniere Indienne d'embellir les Perroquets.

Le Cahuitahu.

Entre plusieurs Oiseaux singuliers, le même Voïageur vit au Para le *Cahuitahu*, Oiseau de la grandeur d'une Oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des ailes est armé d'un ergot, ou corne très aigüe, semblable à une grosse épine d'un demi pouce de long. Cette propriété lui est commune avec l'Oiseau, nommé *Canelon* à Quito : mais outre qu'il est plus grand, il a de plus, au-dessus du bec, une autre petite

corne, droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt. Son nom exprime son cri.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

L'Oiseau trompette.

L'Oiseau, nommé *Trompetero* par les Espagnols dans la Province de Maynas, est le même qu'on nomme *Agami*, au Para, & dans l'Ile de Cayenne. Il est très familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom. C'est mal-à-propos, suivant M. de la Condamine, que quelques-uns ont pris ce son pour un chant, ou pour un ramage. Il paroît qu'il se forme dans un organe tout différent, & précisément opposé à celui de la gorge.

Condor, ou Contur des Païs bas du Marañon.

Le fameux Oiseau, qu'on appelle Contur au Pérou, & par corruption Condor, n'avoit point échappé, aux yeux de l'Académicien, dans plusieurs endroits des Montagnes de la Province de Quito. On lui assura qu'il se trouve aussi dans les Païs bas des bords du Marañon. Il ne balance point à le nommer le plus grand des Oiseaux, non-seulement de l'Amérique, mais de tous ceux qui s'élevent dans l'air; ce qui semble renfermer une exception en faveur de l'Autruche. Les Indiens lui tendent différentes sortes de piéges, dont le plus ingénieux consiste, dit-on, à lui présenter, pour appât, une figure d'Enfant, d'une argile très visqueuse, sur laquelle fondant d'un vol rapide, il y engage tellement ses serres, qu'il ne lui est pas possible de les en tirer.

Chauve-souris qui détruisent le Bétail.

Les Chauve-souris, de l'espece de celles qui sucent le sang des Chevaux, des Mulets, & même des Hommes, s'ils ne s'en garantissent pas en dormant sous un Pavillon, sont un fléau de l'Amazone comme de la plûpart des Païs chauds de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses, pour la grosseur, qui ont entierement détruit, à Borja & dans d'autres lieux, le gros Bétail que les Missionnaires y avoient introduit, & qui commençoit à s'y multiplier.

Description du Tucan.

M. de la Condamine vit le *Tucan*, Oiseau qu'on a déja nommé entre ceux du Paraguay: mais sa singularité mérite une description plus étendue, d'après le P. Feuillée (90), & dans ses termes. Il est de la grosseur d'un Pigeon, & si célebre par son bec, qu'on l'a placé dans le Ciel entre les constellations Australes. Le bec de celui, dont on fit présent au P. Feuillée, avoit à sa naissance deux pouces & demi de grosseur, & sa longueur étoit de six pouces. Ce savant Minime crut d'abord qu'un si grand poids devoit être à charge au Tucan: mais l'aïant examiné de près, il le trouva creux & fort leger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, étoit en forme de faulx, émoussée à sa pointe. Les deux bords qui la terminoient étoient découpés en dents de scie, d'un tranchant subtil, prenant leur naissance vers la racine du bec, & continuant jusqu'à son extrêmité. On voïoit, le long du sommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui regnoit sur toute sa longueur. Cette même couleur s'étendoit, depuis l'origine du bec, jusqu'à un demi pouce au-delà, embrassant toute cette partie terminée vers ses bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faisoit un effet charmant. Tout

(90) Journal des Observations, &c, Tom. I. p. 428. Le P. Feuillée écrit *Tocan*, M. de la Condamine *Toucan*, les Missionnaires *Tucan*. Ma seule raison, pour m'en tenir au dernier, est que je l'ai déja écrit de même.

HISTOIRE NATURELLE.
PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

le reste de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obscur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avoit à sa naissance une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reste étoit un mélange semblable à celui de la partie supérieure. Ses bords étoient ondés, à la différence de l'autre partie, qui étoit en dents de scie.

La langue de l'Animal, presqu'aussi longue que le bec, étoit composée d'une membrane blanchâtre, fort déliée, découpée profondément de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'auroit prise pour une plume; ses yeux, plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étoient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, tout son manteau & son vol, étoient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu distante du dessus de la queue, & terminée à la naissance de cette partie. Son parement étoit d'un blanc de lait, qui continuoit jusqu'à la poitrine, où une bande jaune, large de deux lignes, divisoit ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi suivoit une couleur noire, qui alloit se perdre au-dessous du ventre, où un rouge clair prenoit naissance & continuoit jusqu'à l'Anus. La queue, toute noire, avoit quatre pouces de longueur, & son extrêmité étoit arrondie. Ses jambes, bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avoient deux pouces de longueur; chacun des piés étoit composé de quatre serres, deux devant & deux derriere; les deux premieres, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émoussé. On distingue si peu les narines du Tucan, qu'on croiroit qu'il n'en a point, parcequ'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet Oiseau s'apprivoise aussi facilement que les Poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

Description du Chinche.

Le même Voïageur, se trouvant à Buenos-Aires, y vit d'autres Animaux singuliers, dont il donne aussi la description. Un jour, dit-il (91), j'apperçus dans les herbes le derriere d'un Animal, que les herbes, assez hautes, me firent prendre d'abord pour un Renard. Je m'approchai; il prit la fuite: un coup de fusil, que je lui tirai, le fit tomber mort. Mon dessein étoit de l'emporter; mais une odeur insupportable qui sortoit de son corps me fit reculer, & je me bornai à le dessiner sur le lieu.

Cet Animal, nommé *Chinche* par les Naturels du Païs, est de la grosseur d'un Chat. Il a la tête longue, se rétrécissant depuis sa partie antérieure jusqu'à l'extrêmité de la machoire supérieure, qui avance au-delà de la machoire inférieure; & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux petits *Canthus*, ou angles extérieurs des yeux. Ses yeux sont longs, & fort étroits: l'uvée est noire, & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme: les cartilages qui les composent ont leurs bords renversés en dedans; leurs lobes, ou partie inférieure, pendent un peu en bas; & toute la disposition de ces oreilles marque que l'Animal a l'ouie très délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine sur la tête, passent au-dessus des oreilles, en

(91) *Ibidem*, pag. 272.

s'éloignant l'une de l'autre, & vont se terminer en arc aux côtés du ventre. Ses piés sont courts, & les pattes divisées en cinq doigts, munis, à leurs extrêmités, de cinq ongles noirs, longs & pointus, qui lui servent à creuser son terrier. Son dos est voûté, semblable à celui d'un Porc, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue, aussi longue que son corps, ne differe pas, dans sa construction, de celle du Renard. Son poil est d'un gris obscur, & long comme celui de nos Chats. Il fait sa demeure en terre; mais son trou n'est jamais si profond que celui de nos Lapins.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

La puanteur insupportable que le P. Feuillée attribue au Chinche, & quelques autres traits de cette description, ne laissent presqu'aucun doute que ce ne soit une des especes de Renards Amériquains, dont on a déja parlé sans les avoir décrits.

Macreuse de Rio de la Plata.

Un autre jour on apporta au P. Feuillée une sorte de Macreuse du Fleuve de la Plata, dont la grosseur égaloit celle de nos Poules domestiques. Son bec, dur, ouvert par une grande narine, & semblable d'ailleurs à celui de nos Poules, étoit blanc, avec une tache d'un brun rouge au milieu. Son couronnement, c'est-à-dire la partie qui divise le dessus du bec d'avec la tête, étoit relevé par une bosse blanche, ronde, en forme de calus, dont la grosseur égaloit celle du bout du pouce. Ses paupieres étoient d'un beau blanc; ses yeux, d'un rouge de sang, & la prunelle, d'un bleu azuré: sa tête d'un noir obscur, dont l'obscurité diminuoit insensiblement vers le manteau, descendant de son parement sous le ventre: elle devenoit d'une couleur d'ardoise, qui s'étendoit jusqu'au bout d'une queue fort courte. Tout le parement & le vol étoient de la même couleur; le plumage, à l'exception des aîles, d'un duvet extrêmement fin, fort épais, & qui s'arrachoit très difficilement. Les jambes étoient de la longueur de celles des Poules, d'un verd jaunâtre, excepté la partie de dessus du genou, qui étoit d'un rouge d'écarlate, augmentant à mesure qu'il s'approchoit du plumage des cuisses. Le *Tibia* étoit un peu plus grêle sous le genou, que vers le *carpe*. Les piés, de même couleur que les jambes, étoient composés de quatre serres, trois fort longues sur le devant, & d'une petite sur le derriere, armées d'ongles durs, noirs & pointus. Les trois serres de devant étoient bordées d'un cartilage, qui servoit de nageoire, taillé à triple bordure, & toujours étranglé à l'endroit des articulations ou jointures des phalanges, dont trois composoient la serre du milieu, deux l'intérieure, quatre l'extérieure, & une seule de derriere, qui étoit fort courte. Cet Oiseau est rare; & quoiqu'il s'en trouve en Europe, dont le corps est presque semblable, la tête est tout-à-fait différente (91).

Description du Colibri de la Zone torride.

C'est d'après un Observateur aussi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner aussi la description du *Quinde*, ou Colibri, tel qu'il le vit dans la Zône torride. Il en avoit déja vu un grand nombre, dans les Iles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paroissant encore plus petits, il entreprit d'en représenter un au naturel. Ces Oiseaux sont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe. Leur bec est extrêmement pointu,

(91) *Ibidem*, p. 276.

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec ; elles sont fort petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur jusqu'au-dessus de la tête, avec un ordre admirable. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté sans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diversifié selon les différens aspects de l'œil qui les regarde. Tantôt il paroît d'un noir égal au plus beau velours ; tantôt d'un verd naissant ; tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des Colibris est d'un verd obscur, mais doré : les grandes plumes des aîles sont d'un violet foncé, un peu pâle : la queue est composée de neuf petites plumes, & aussi longue que tout le corps, en quoi ils sont différens des Oiseaux de la même espece que le P. Feuillée avoit vus aux Iles de l'Amérique. Cette queue est d'un noir mêlé de violet & de verd, dont le mélange fait une diversité surprenante, suivant la position de l'œil. Leur parement est d'un gris foncé ; & tout le dessous du ventre jusqu'à la queue, tire sur le noir, mêlé de violet, de verd & d'aurore, toujours d'une apparence différente, suivant la situation de l'Observateur. Leurs yeux, vifs & luisans, sont de la noirceur du jais, & proportionnés à la grosseur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les piés fort petits, composés de quatre serres, dont trois sont sur le devant, & la quatrieme sur le derriere, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

Ces Oiseaux voltigent continuellement, d'une vîtesse admirable ; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le suc qui leur sert de nourriture. Leur langue est longue d'un pouce & demi, cartilagineuse ; & depuis son milieu jusqu'à sa pointe, elle est dentelée comme une petite scie. Leur chant n'est qu'un petit grincement, que sa vivacité fait assez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de la grosseur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne sont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & sont d'une fort jolie structure. Ils sont ordinairement suspendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbrisseaux (92).

Effet du poison d'un Serpent à sonnettes.

Pour donner quelque idée de la violence du poison, dans quelques Serpens du même Païs, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de son tems près d'une source qui est entre le 5 & 6e degré de latitude Australe, à 70 lieues de la Mer du Sud. Une Indienne, âgée d'environ 18 ans, étoit allée puiser de l'eau dans une source, éloignée de cinquante pas de sa Maison ; & n'aïant point apperçu un Serpent à Sonnettes, qui étoit caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au secours. Un Medecin Flamand, que la seule curiosité avoit attiré au Pérou, & qui faisoit un Voïage dans les Terres, se trouvoit alors dans ce Canton avec un Ami, pour y chercher de nouvelles Plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident ; & connoissant par d'autres expériences combien ces Animaux sont terribles, l'un deux courut à la Maison du Curé, pour demander les secours de son ministere, pendant que l'autre s'efforçoit de soulager la Malade. Le Curé ne put être assez prompt ; il la trouva mor-

(92) *Ibidem*, pag. 414.

te : & ce qui doit paroître fort étrange, c'est qu'aïant voulu relever le corps, les chairs s'en détacherent, comme s'il eut été déja pourri, de sorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Eglise. L'Auteur admire une dissolution si précipitée, qui prouve, dit-il, la violence avec laquelle les parties, dont le venin de ces Serpens est composé, agissent sur les corps animaux. Il ajoute qu'un fait si singulier rapporté à lui-même par un Homme éclairé, qui n'étoit aux Indes que pour acquérir de nouvelles lumieres & pour distinguer le vrai du faux, méritoit bien qu'il manquât à la parole qu'il avoit donnée, en commençant son Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même (93).

Plante qui rend les Femmes fécondes.

Le même Médecin avoit découvert, dans les Campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne du côté du Sud, la célebre Plante, dont les Indiens font tant de cas pour rendre leurs Femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*; & des expériences sans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité, dans les Femmes qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pié de hauteur. Ses feuilles & ses graines ressemblent à celles du *Nastursium hortense*. Sa racine est un Oignon semblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude (94).

Contra-yerva de Monte video.

On a donné, d'après M. d'Ulloa, une Description de la *Contra-Yerva* qui croît sur les Paramos du Pérou. Le P. Feuillée décrit cette fameuse Plante, telle qu'il la vit sur le penchant de la Montagne de *Video*, du côté septentrional de Rio de la Plata. On y trouve des différences fort remarquables, qui n'empêchent point qu'elle n'ait la même vertu contre les poisons. Au-dessous de la partie inférieure de sa tige, elle a quelques fibres, & des tubercules attachés les uns aux autres par la continuation d'une même substance. Ces tubercules ont, au-dessous de leur partie inférieure, des fibres semblables aux premieres, chargées de quelque petit velu, qui ne s'éloignent pas, dans leur direction, de la perpendiculaire, excepté qu'elles rencontrent dans leur naissance, & pendant que la Nature travaille à l'union des semences, quelque opposition dans la terre, comme si c'étoit quelque pierre qui obligeât ces semences de chercher ailleurs une autre route, pour augmenter leur assemblage, & finir le composé que la Nature se propose.

Les tubercules sont couverts d'une peau de couleur grise, qui, en se séchant, se change en blanc sale ; ils sont venimeux, & leur substance intérieure est d'un blanc un peu jaunâtre.

La tige de cette Plante s'éleve, sur la superficie de la terre, d'un pouce de plus. Son épaisseur est de six lignes, & ronde. Les écailles, qu'on découvre sur son contour, sont les loges des bases des queues des feuilles, qui, étant tombées, laissent les petits enfoncemens & les irrégularités qui y paroissent. Ce contour est d'un verd fané ; & le dedans de la tige, entouré de ces écailles, est d'un blanc jaunâtre.

L'extrêmité de la partie supérieure de la tige reste toujours couronné de

(93) *Ibidem*, pag. 418.
(94) *Ibidem*, pag. 422.

cinq ou six feuilles, naissantes sur cette même extrêmité, dont les queues rondes, couvertes d'un petit velu blanc imperceptible, ont environ trois pouces de longueur, & sont épaisses de deux lignes à leur naissance. Le petit velu, dont elles sont chargées, les représente d'un verd blanchâtre. Elles portent, à leur sommet, des feuilles recourbées en oreillettes à leur base, dont les moïennes sont longues de deux pouces, & larges d'un pouce & demi. Leur contour est ondé, & la pointe qui les termine est émoussée: la côte, qui passe par le milieu, & qui est une prolongation de la queue, terminée à leur pointe, est arrondie sur le revers, & élevée d'une ligne sur leur plan, sillonée en dedans, chargée de chaque côté de huit autres petites côtes arrondies de même sur le revers & sillonées aussi en dedans, s'étendant de chaque côté des feuilles jusqu'à leur contour, divisées en plusieurs petits nerfs qui sont encore subdivisés. Le dessus, ou revers des feuilles, couvert d'un velu blanchâtre, semblable à celui de leur queue, les représente aussi d'un verd blanchâtre, quoiqu'on ne découvre le velu qu'à la faveur du Microscope; & le dedans, ou dessous des mêmes feuilles, est d'un verd gai, où il ne paroît aucun velu.

Les fleurs sont portées sur le sommet d'un pédicule arrondi, couvert d'un velu blanc imperceptible, long de deux pouces & épais d'une ligne & demie. Les fleurs sont des bouquets non radiés, représentés sur un disque rond de quinze lignes de diametre. Ce disque est un amas de petits fleurons fort serrés, d'un violet clair, portés chacun sur un embrion de graine. La fleur étant passée, chaque embrion devient une semence sans aigrette. Ces semences, ou ces graines, sont semblables à celles du Chanvre, un peu lenticulaires, couvertes d'une peau d'un gris clair, & d'une ligne & demie de diametre (95).

Grosseur extraordinaire d'une Pepite d'or.

A l'occasion du nom de *Pepite*, que les Espagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il sort de la Mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la grosseur dont sont quelquefois ces masses, par celle qu'il vit à Lima dans le Cabinet de Dom Antoine Porto-Carrero. Elle pesoit 33 livres & quelques onces. Un Indien l'avoit trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie supérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence se faisoit remarquer par degrés avec une admirable proportion: c'est-à-dire que vers l'extrêmité de la partie supérieure, l'or étoit de 22 Carats, deux grains; un peu plus bas, de 21 Carats $\frac{1}{2}$ grain; deux pouces plus loin, de 21 Carats; & vers l'extrêmité de la partie inférieure, de 17 Carats $\frac{1}{2}$ grain seulement. D'où l'Observateur conclut que la Nature, en travaillant à sa formation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette chaleur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux Plantes, repoussant de haut en bas les parties hétérogenes mêlées avec les petites parties dont l'assemblage fait l'or, les oblige de descendre insensiblement, d'abandonner ce précieux métal, & de le laisser entiérement pur (96).

Le travail de la Nature n'est pas moins remarquable dans l'observation

(95) *Ibidem*, pag. 281.
(96) *Ibidem*, pag. 478.

suivante

Singuliere pétrification des eaux d'une source.

ſuivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célebre par ſes Mines de vif-argent, à 60 lieues de Lima, une ſource, qui ſort du milieu d'un Baſſin quarré dont les côtés ont environ dix toiſes, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur ſortie, ſe pétrifient dans les Campagnes, en s'y répandant, à peu de diſtance de leur ſource. La couleur de ces eaux pétrifiées eſt un blanc qui tire ſur le jaune, & leurs ſuperficies ſont ſemblables à celles des glaces, qui, ſortant des mains de l'Ouvrier, attendent d'être polies pour devenir tranſparentes. On s'eſt ſervi de ces pierres, pour bâtir la plus grande partie des Maiſons de Guanca-Velica. Leur coupe donne peu de peine aux Ouvriers; ils n'ont qu'à remplir, de ces eaux, des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres; & ſans regle ni Marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les deſirent. Les Sculpteurs mêmes ſont délivrés du long travail qu'il faut emploïer à la recherche de la Draperie & des traits de leurs Statues: lorſque leur moule eſt bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette ſource, qui ne manque point de ſe pétrifier; alors tirant, des moules, leurs Statues toutes faites, il ne reſte plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre tranſparentes. » J'ai vu, dit le P. Feuillée, une infinité de ces » Statues. Tous les Benitiers de la plûpart des Egliſes de Lima ſont de « la même matiere, & d'une telle beauté, qu'on ne croiroit jamais l'Hiſ- » toire de leur formation, ſi l'on n'en jugeoit que par les apparences. La » grande Mine de Mercure, qui ſert dans toutes les Mines de l'Améri- » que méridionale à purifier l'argent, eſt creuſée, proche de Guanca-Ve- » lica, dans une Montagne fort vaſte, qui menaçoit ruine en 1709. Les » bois, qui la ſoutenoient en pluſieurs endroits, étoient à demi pourris; » & les dépenſes qu'on y avoit faites juſqu'alors, en bois ſeulement, » montoient à trois millions deux cens mille livres. On trouve, dans » cette Mine, des Places, des rues, & une Chapelle où la Meſſe eſt cé- » lébrée les jours de Fête. On y eſt éclairé par une grande quantité de » chandelles allumées. Les parties ſubtiles du Mercure, qui s'évaporent, » y rendent l'air fort dangereux (97).

Mercure de Guancavelica.

Comment on le tire.

Un autre Voïageur nous apprend que la terre, qui contient le vif-argent de cette Mine, eſt d'un rouge blanchâtre, comme de la Brique mal cuite. On la concaſſe, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau eſt une voute en cul de Four, un peu ſpheroïdale, où elle eſt étendue ſur une grille de fer recouverte de terre, ſous laquelle on entretient un petit feu de paille d'Icho, qui eſt plus propre à l'opération que toute autre eſpece de matiere combuſtible: auſſi eſt-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, ſe communiquant au travers de cette terre, échauffe tellement le Minerai concaſſé, que le vif-argent en ſort volatiliſé en fumée; mais comme le chapiteau eſt exactement bouché, elle ne trouve d'iſſue que par un petit trou, qui communique enſuite à des Cucurbites de terre, rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule, & ſe condenſe par le moïen d'un peu d'eau qui eſt au fond de chaque Cucurbite, où le vif-argent tombe condenſé, & en liqueur bien formée. Dans les premie-

(97) *Ibid.* pp. 433 & 434.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

res Cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernieres ; & de peur qu'elles ne s'échauffent jusqu'à se briser, on a soin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette Mine appartient au Roi ; c'est-à-dire que, païant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit, en 1712, 60 Piastres le quintal, il vend le Mercure 80 Piastres, pour l'exploitation des Mines d'or & d'argent. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, il fait fermer l'entrée de la Mine, & personne n'en peut avoir que dans ses Magasins (98). M. Frezier rend témoignage aussi, de la pétrification presque subite de l'eau.

Aper Marinus, ou Sanglier Marin.

Les Observations du savant Minime s'étant étendues à tous les regnes, il donne la description de quelques Poissons fort singuliers, qu'il dessina dans la Baie de la Conception, au Chili. Un Pêcheur Indien, dans la Maison duquel il s'étoit logé, lui en apporta un, dont la figure lui parut approchante de celle de l'*Aper* de Rondelet (99), & que cette raison, jointe à diverses singularités qu'il décrit, lui fit nommer *Aper marinus aureus maculatus*. Il a presque la forme du Turbot, pressé de même dans son épaisseur. Son corps est un peu plus long que large. Sa longueur, depuis l'extrêmité du museau jusqu'à la naissance de la queue, n'excede pas dix pouces ; & sa largeur, depuis le dos jusqu'au dessous du ventre n'en a pas moins de sept. Sa gueule, qui est extrêmement petite, avance en maniere de petit grouin : elle est garnie de quelques petites dents, si serrées les unes contre les autres, qu'elles paroissent n'en composer qu'une. Ses yeux sont fort grands, comparés à la tête ; ils sont ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle d'un gris noir. La tête même est renfermée, presque toute, dans la substance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressemble à un petit éventail arrondi, dont le manche est une petite portion du corps, couvert de petites écailles.

Le corps, couvert d'écailles semblables à celles de la queue, est de quatre couleurs différentes. Tout le fond est d'une belle couleur d'or, traversée de quelques bandes grises & noires. La premiere, qui est noire, prend son origine au commencement de la nageoire, ou aileron du dos, passe par le milieu de l'œil ; & formant un grand arc de cercle, elle va se terminer au-dessous de la tête. Deux autres grandes bandes grises traversent le corps, prennent leur naissance sur le dos, se terminent au-dessous du ventre, & divisent tout le corps en quatre parties égales. On voit encore deux autres bandes, dont l'une est grise, & entoure le manche de la queue, comme celle qui suit, qui est d'un beau noir, & qui divise la queue, du corps. Toute la queue est argentée, & bordée d'un beau cercle jaune. Les deux extrêmités du corps, séparées par la queue, sont ceintes d'un beau noir, un peu clair, & toutes deux bordées d'une petite nageoire, semblable à une belle crête dorée. Vers l'extrêmité du

(98) Relation d'un Voïage à la Mer du Sud, pag. 165.

(99) Histoire des Poissons, liv. 5, ch. 27. Cet Auteur aïant laissé aux Curieux le soin de déterminer quel est le véritable *Aper Marin* des Anciens, le P. Feuillée aima mieux donner à celui-ci le nom qu'il lui donne, & le constituer pour genre, que de s'arrêter à prouver que c'est le véritable Aper Marin d'Aristote & d'Athénée, qu'on nomme en François *Sanglier*.

dos, entre cette couleur noire & la couleur d'or du corps, on voit une grande tache ovale, beaucoup plus noire que tout le reste du corps. Chaque côté a sa petite nageoire argentée & triangulaire, attachée près des ouies. Tout le dos est surmonté par une rangée d'arrêtes pointues & noires, jointes par un cartilage un peu épais, mêlé de brun & de jaune, formant une très belle crête qui lui sert de nageoire. Le dessous du ventre est garni aussi de deux petites nageoires noirâtres, & de deux petits aiguillons noirs, joints par un cartilage jaune, qui accompagne une autre rangée de petites arrêtes, couvertes d'une peau noire bordée de jaune, qui va se terminer au manche de la queue.

Ce Poisson est de très bon goût. Il est rare dans ces Mers mêmes; & celui qu'on apporta au P. Feuillée est le seul qu'il y ait vû (1).

Salamandre aquatique.

Sur les Côtes de la même Baie, en allant chercher des Plantes sur une Montagne, le P. Feuillée, vit dans les eaux d'une belle source, un Animal qui cherchoit à se cacher, mais qu'il prit heureusement. Il lui donna le nom de *Salamandre* aquatique, parcequ'aïant la queue longue, plate, arrondie à son extrêmité, & presque semblable à une spatule, il lui trouva quelque ressemblance avec la Salamandre de Fabius Columna.

Sa description.

Sa longueur, depuis ses levres jusqu'au bout de sa queue, étoit de quatorze pouces sept lignes; sa peau sans écailles, différente de celle des Lézards, délicatement chagrinée, semblable à celle des Caméléons qu'on apporte d'Alexandrie, & qui se trouvent aussi dans les Campagnes de Smirne, d'où l'Auteur en rapporta deux en France en 1701, qu'il avoit trouvés, dans les anciennes ruines d'un Château bâti sur une Montagne, à l'Est de cette Ville. Cette peau étoit d'un noir, tirant sur le bleu d'Indigo; excepté la paupiere, & un peu au-dessous du ventre, où ce noir devenoit plus clair, & paroissoit de couleur d'ardoise. Son museau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards; & sa tête, beaucoup plus élevée, avoit, au-dessus de son sommet, une espece de crête ondée, qui commençant au-devant du front s'étendoit jusqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie, & perpendiculairement élevée au-dessus du plan.

Entre le museau & le front, on voïoit de chaque côté, une narine fort ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'Animal ouvroit & fermoit par intervalles, comme deux especes de paupieres. Ses yeux étoient directement situés au milieu des côtés de la tête: ils étoient grands, plus longs que larges, & couverts par deux grandes paupieres ardoisées. Leur couleur étoit d'un jaune de safran, à la réserve de la prunelle, qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de très petites dents pointues, & un peu crochues. Sa langue épaisse, large, vermeille, est entierement attachée dans le gosier par sa partie inférieure, qui s'étend au dehors par un grand goître, qu'il gonfle & rétrécit à la maniere d'une vessie. Ses bras sont fort courts, à proportion des jambes; les pattes de devant plus petites que celles de derriere; les doigts, tant des piés que des mains, joints par un cartilage semblable à ceux des Canards, & des Oies; leur extrémité, terminée par un autre cartilage arrondi, plat,

(1) *Ibidem*, pp. 337 & 338.

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

large, & relevé par une crête qui leur tient lieu d'ongle. Son *Thorax* est fort étroit & fort court; mais l'Abdomen, partie contenue par le dos & le ventre, est fort enflé, & relevé par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fausses, qui l'environnent comme les cercles d'une barrique.

Ce que cet Animal a de plus singulier est la queue : elle est longue, étroite & ronde à sa naissance; ensuite elle s'élargit peu-à-peu, jusqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une spatule, s'arrondissant à l'extrémité, avec ses bords dentelés en forme de scie, & le dessus relevé par une crête large & ondée.

Mes bornes ne me permettant point de suivre les Voïageurs dans toutes leurs descriptions, je m'attache à ce qu'ils ont de plus curieux & de mieux vérifié dans chaque genre. Le P. Feuillée rencontra, un jour, sur le rivage du Chili, un Corps extraordinaire, que la Mer avoit jetté sur le sable. C'étoit une *Vescie;* ouvrage des plus merveilleux que cet Elément produise. Ceux, qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne se meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime, aïant bientôt remarqué, par son mouvement péristaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les Vescies de cette espece dans le genre de celles que les Naturalistes appellent *Holotures*, qui sans être Plantes, ni Poissons, ne laissent pas d'avoir une véritable vie, & de se transporter par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du secours des vents & des ondes.

Sa description.

Cette Holoture est une vessie oblongue, ronde dans son contour, & comme émoussée par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle est composée d'une seule membrane, très déliée & transparente, semblable à ces demi globes qui s'élevent sur la surface des eaux en tems de pluie, particulierement lorsqu'elle tombe à grosses gouttes. Cette membrane est composée de deux sortes de fibres, les unes circulaires, & les autres longitudinales, par lesquelles on découvre un mouvement de contraction semblable à celui que les Anatomistes donnent aux intestins & au ventricule. Elle est toujours vuide, mais enflée comme un Balon plein de vent. A son extrémité la plus aigüe, elle a un peu d'eau très claire, renfermée par une espece de cloison, tendue comme la peau d'un tambour, ou le tympan de l'oreille; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, ondée sur ses bords, semblable à une belle crête plissée, qui descend en forme de sillons jusques sur le dos. Cette membrane, qui lui sert comme de voile pour naviger, se baisse, se hausse, s'appareille à toutes sortes de vents, & ne garantit pas l'Animal du naufrage, puisqu'il étoit venu échouer sur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, sous le ventre, plusieurs jambes fort courtes, de l'épaisseur du petit doigt, divisées en deux branches, qui se subdivisent en plusieurs autres beaucoup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées ensemble, ont l'apparence de plusieurs vermisseaux, entrelassés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement péristaltique. Toutes ces jambes, divisées en plusieurs, ressemblent à de très belles houpes, pendantes, & transparentes comme le plus beau crystal de roche, accompagnées d'autres jambes très longues, sem-

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

blables à des cordons azurés, de l'épaisseur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en maniere de petite dentelle. L'Observateur s'aperçut que toutes ces petites veines remuoient incessamment, quoique les jambes qu'elles parcourent demeurassent toujours pendantes.

Sa couleur, difficile à déterminer.

Il ne peut déterminer, dit-il, la vraie couleur de cet Holoture : mais il se promet d'en donner quelque idée, en la faisant considérer comme celle qu'on verroit dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embrasement d'une fournaise de souffre; c'est une confusion de bleu, de violet & de rouge, si bien mêlés ensemble, qu'on ne sauroit distinguer lequel des trois l'emporte sur les deux autres. Enfin cet Animal ne représente pas seulement le feu grégeois au naturel, par ses couleurs; il l'imite encore, par les douloureuses cuissons, qu'il cause à ceux qui le touchent. L'expérience en instruisit le P. Feuillée. Il y fut surpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avoit servi à mettre l'Holoture dans son mouchoir, pour le dessiner : le lendemain, ne faisant pas réflexion à l'usage qu'il avoit fait de son mouchoir, il voulut s'en essuïer les mains, après les avoir lavées. Il sentit, aussi-tôt, un feu violent, qui augmenta jusqu'à lui causer des convulsions par tout le corps, avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'à force de tenir ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau (2).

Danger d'y toucher.

Vignes & Vin du Chili.

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou (3); M. Frezier nous donne ses remarques sur celui du Chili. Après avoir regreté en général qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un Païs où elles sont si fertiles, & si faciles à labourer, qu'en les grattant seulement avec une branche d'arbre crochu, tirée par deux Bœufs, le grain à peine couvert n'y rend gueres moins du centuple, il se plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laissent pas d'être abondantes : mais faute d'industrie pour vernisser les couches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une sorte de résine, qui, joint aux peaux de Boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la Thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Fruits.

Les fruits du même Païs viennent aussi sans culture. On n'y greffe point les Arbres. Cependant la quantité de Poires & de Pommes, dont on n'y est redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre, comment ces Arbres, qui n'y étoient pas connus, dit-on, avant la Conquête, ont pu se multiplier jusqu'à cette excessive abondance. On voit des Campagnes entieres d'une espece de Fraisiers, différens des nôtres par les feuilles, qui sont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits sont ordinairement de la grosseur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de Poule. Ils sont d'un rouge blanchâtre, un peu moins

(2) *Ibid.* pp. 380 & suiv. Il vit quelques autres de ces Vescies en divers endroits de l'Amérique, sur les bords de la Mer, particulierement dans les Baies sabloneuses, après un grand vent; mais il n'eut pas le tems d'observer si elles ressembloient à celle qu'il a décrite.

(3) Voïez la description des Corrégimens du Pérou.

délicats, pour le goût, que nos Fraises de Bois : mais les Bois du Chili n'en manquent point, de l'espece des nôtres ; comme les champs y sont remplis de toutes nos especes de Légumes, dont quelques-unes, telles que les Navets, les Patates, la Chicorée des deux especes, &c. y croissent même naturellement.

Légumes & Herbes aromatiques.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit Baume, la Mélisse, la Tanesie, les Camomilles, la Menthe, la Sauge, une espece de Pilosselle, dont l'odeur approche de celle de l'Absynthe, y couvrent toutes les terres. On y distingue une petite espece de Sauge, qui s'éleve en Arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les Collines sont embellies de Rosiers qui n'ont point été plantés, & l'espece la plus fréquente y est sans épines. On voit aussi, dans les Campagnes, une espece de Lis, que les Habitans nomment *Liuto* (4). Il s'en trouve de différentes couleurs ; & des six feuilles qui la composent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'Oignon de cette fleur donne une farine très blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

Liuto.

Herbes médicinales.

On cultive, dans les Jardins, un Arbre, qui donne une fleur blanche, en forme de cloche (5), dont l'odeur est fort agréable, surtout à la fin du jour & pendant la nuit ; sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diametre par le bas. La feuille est velue, un peu plus pointue que celle du Noïer. C'est un résolutif admirable pour certaines tumeurs. Les Habitans du Chili ont un remede infaillible, pour l'effet des chûtes violentes qui font jetter du sang par le nez : c'est la décoction d'une herbe, nommée *Quinchamali*, espece de Santoline, dont la petite fleur est jaune & rouge. Outre la plûpart de nos Vulnéraires & de nos autres Plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Païs. Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes ; tel est celle qu'ils nomment *Reilbon*, espece de Garance, qui a la feuille plus petite que la nôtre, & dont ils font cuire la racine, pour teindre en rouge. Le *Poquell* est une sorte de Bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili est une espece d'Indigo, qui teint en bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille, ronde, & tissue comme celle de l'Acante, a deux ou trois piés de diametre (6). Lorsque sa tige est rougeâtre, on la mange crue pour se rafraîchir : elle est d'ailleurs fort astringente. Bouillie avec le Maki & le Gouthiou, arbrisseaux du Païs, la teinture qu'elle donne en noir est non-seulement très belle, mais elle ne brûle point les Etoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette Plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Herbes de teinture.

Arbres aromatiques.

Les Forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes especes de Myrthes ; une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Sassafras ;

(4) M. Frezier reproche au P. Feuillée d'avoir changé ce nom en celui de *Lictu*. La fleur ressemble à l'espece de Lis qu'on nomme *Guernezaise* en Bretagne, & que le P. Feuillée appelle *Hemoracalis floribus purpurescentibus striasis*.

(5) Le P. Feuillée l'appelle *Stramonoïdes arboreum, oblongo & integro folio, fructu levi*.

(6) M. Frezier reproche encore, au Minime, qui l'appelle Panké Anapodiphyli, de borner son diametre à dix pouces.

le *Boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la Canele ; le Canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient sans lui ressembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand Laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le Licti, arbre dont l'ombre fait enfler.

Le *Licti* est un Arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous. M. Frezier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier François ; mais le remede n'est pas difficile : c'est une herbe nommée *Pelboqui*, espece de Lierre terrestre, qu'on pile avec du sel, & dont il suffit de se frotter, pour dissiper promptement l'enflure. L'écorce du *Peumo*, en décoction, est d'un grand soulagement dans l'Hydropisie : cet Arbre porte un fruit rouge de la forme d'une Olive ; son bois peut servir à la construction des Vaisseaux : mais le meilleur du Païs, pour cet usage, est une espece de Chêne, dont l'écorce comme celle de l'Ieuse, est un Liege. Les bords de la Riviere de Biobio sont couverts de Cedres, qui peuvent servir, non-seulement à toute sorte de construction, mais même à faire de très bons mâts. Cependant la difficulté de les transporter par la Riviere, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un Navire, les rend inutiles.

Varieté d'Oiseaux.

Les Oiseaux, dont ces Campagnes sont peuplées, different peu de ceux des autres Contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des Becassines, toutes sortes de Canards, dont on distingue une espece, nommée *Patos Reales*, qui ont sur le bec une crête rouge ; des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelienes*, dont je ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, suivant M. Frezier, quelque ressemblance avec l'Oiseau de Mer qu'on appelle *Mauve*, sont d'un très bon goût. » Ils ont le bec rouge, droit, » long, étroit en largeur & plat en hauteur, avec un trait de même cou- » leur sur les yeux, & les piés du Perroquet. Les *Pechiolorados* sont une » espece de Rouge-gorges, d'un beau ramage. On voit quelques Cignes, » & quantité de Flamans, dont les plumes, qui font un beau mélange » de blanc & de rouge, servent de parure aux bonnets des Indiens. Mais » le plaisir de la chasse est ici fort interrompu par la multitude de ces » Oiseaux, qu'on nomme *Vyolos*, & que les François du Vaisseau de M. Frezier nommoient *Criards*, parcequ'à la vue d'un homme ils viennent crier & voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres Animaux, qui fuient ou qui s'envolent aussitôt qu'ils les entendent. Observons que tout ce qu'on vient de lire, du Chili, regarde particulierement les Cantons voisins de la Conception (7).

Pipelienes.

Pechiolorados.

Trouble pour la chasse.

Herbes médicinales des Montagnes de Valparaïso.

Aux environs de Valparaïso, les Montagnes, quoique fort seches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée est le *Cachinlagua*, espece de petite Centaurée, plus amere que celle de France, & par conséquent plus abondante en sel : elle passe pour un excellent fébrifuge. La *Vira-verda* est une sorte d'Immortelle, dont l'infusion, éprouvée par un Chirurgien François, guérit de la fievre tierce. L'*Unoperquen* est un Senné, tout-à-fait semblable

(7) M. Frezier, pp. 74 & précédentes.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla*, nommé *Culen* par les Indiens, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du Basilic, & contient un Baume d'un grand usage pour les plaies. M. Frezier en vit des effets surprenans. Sa fleur est longue, disposée en épi, de couleur blanche tirant sur le violet. Un autre arbrisseau, nommé *Havillo*, différent de la Havilla du Tucuman, n'est pas moins célebre par les mêmes vertus : il a la fleur du Genet, la feuille très petite, d'une odeur forte, qui tient un peu de celle du miel, & si pleine de baume qu'elle en est toute gluante.

Le Payco est une Plante de moïenne grandeur, dont la feuille est fort déchiquetée, & jette une odeur de Citron pourri. Sa décoction est sudorifique, & vantée pour la Pleurésie. Le *Palqui*, espece d'Hieble à fleur jaune, guérit la teigne. On nomme *Thoupa* un arbrisseau semblable au Laurier-Rose, dont la fleur est d'un jaune aurore, approchant, pour la figure (8) de celle de l'Aristoloche. Il rend, par les feuilles & l'écorce, un lait jaune, dont on guérit certains chancres. Le P. Feuillée en parle comme d'un Poison : mais, sans le contredire sur ce point, M. Frezier assure seulement, sur sa propre expérience, qu'il se trompe en lui attribuant un effet si prompt. Les *Bisnagues*, dont on fait des Curedents en Espagne, & dont la Plante ressemble fort au Fenouil, couvrent les Vallées autour de Valparaïso. Le *Quillay* est un Arbre du même Païs, dont la feuille a quelque ressemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau, comme le Savon, & la rend bonne pour le lavage des laines, quoiqu'elle le soit moins pour le linge, qu'elle jaunit. Les Indiens l'emploient à se nettoïer les cheveux ; & c'est, dit-on, ce qui leur donne cette noirceur, qui est leur couleur commune.

On trouve, dans les mêmes lieux, le *Mollo*, que les Indiens nomment *Ovighan*, ou *Huinam*. Cet Arbre, dont la feuille est à-peu-près semblable à celle de l'Acacia, porte, pour fruit, une grappe composée de petits grains rouges, qui ont le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens en font une liqueur, plus forte que le vin. La gomme de l'Ovighan est purgative. On tire, de cet Arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en distille un lait, qui dissipe les taies des yeux. Du cœur de ses rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de son écorce fait une teinture, couleur de Caffé, tirant sur le rouge, dont les Indiens teignent particulierement leurs filets de pêche, pour les rendre moins visibles au Poisson.

Poissons.

Entre les Poissons, dont la plûpart sont ceux des autres parties de la Côte, tels que les Corbins, les Tolles, les Pejes-Reyes, les Gournaux, les Languados, les Mulets, les Aloses, les Carreaux, les Sardines, les Anchois, le Cheval marin, la Scie, le Petinbuaba, & une espece de Morue, qui donne à la Côte dans le cours d'Octobre & des deux mois suivans, M. Frezier s'arrête particulierement au *Peje-Gallo*, *Poisson-Coq*, que les François de son Vaisseau nommerent l'Elephant, parcequ'il a sur le bec une véritable trompe (9). La pointe de ses nageoires, qui, dans

Peje-Gallo.

(8) Le P. Feuillée, qui la donne, nomme cet arbrisseau *Rapontium spicatum, foliis acutis*.

(9) Le P. Feuillée donne une description fort curieuse de ce Poisson. Les Indiens, dit-il, l'appellent *Alca-Achagual-Challgua*.

la

la figure, se divisent de chaque côté comme en deux aîles, est un aiguillon si dur, qu'elle peut servir d'alêne pour percer les cuirs les plus secs. Le même Voïageur a jugé digne d'une figure & d'une description, une espece singuliere d'Ecrevisse de Mer, semblable, dit-il, à celle que *Rondelet* nomme *Thetis*, & *Rumphius*, *Squilla Lutaria*. Ses couleurs sont extrêmement vives & d'une grande beauté.

Pulpo, animal extraordinaire.

Mais un Animal beaucoup plus singulier, est celui que les Chiliens nomment *Pulpo*. A le voir sans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce semblable à celle du Châtaignier. Il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces, & divisé en quatre ou cinq nœuds, ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paroît, comme la tête, qu'un bout de branche cassée. Lorsque l'Animal déploie ses jambes, qui sont au nombre de six, & qu'il les tient rassemblées vers sa tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On assure que manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, sans causer d'autre mal. M. Frezier le croiroit une Sauterelle, de la même espece que la Cocsigrue du P. du Tertre, dessinée dans l'Histoire des Antilles, s'il ne lui manquoit une queue à deux branches, & les petites excrescences en pointes d'epingle, que cet Ecrivain donne à sa Cocsigrue. D'ailleurs le Pere du Tertre ne parle point d'une vessie, qui se trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très belle encre (10). On trouve aussi, à Valparaïso, des Araignées monstrueuses & velues, mais qui ne passent point pour venimeuses.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espece de *Ceterach*, que les

Il a jusqu'à trois piés de long; & son épaisseur, vers le milieu, est de cinq pouces. Il va, en grossissant, depuis la tête jusqu'au milieu du ventre, & delà il diminue jusqu'à la queue, qui est faite en forme de faulx, recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-dessous du ventre, & une sur le dos; celle-ci en triangle, semblable à une voile de Barque, ou d'artimon de Navire: elle est appuiée sur une arrête fort pointue, qui passe au-delà de l'angle aigu de l'extrémité de la nageoire, & prend naissance au derriere de la tête: c'est l'unique arrête qu'on trouve à ces Poissons; tout n'étant que cartilages. Des quatre autres, deux sont au-dessous de l'anus, faites en palette, & les deux autres, fort larges, prennent naissance au-dessous des Bronchies. L'épine du dos est un corde, qui s'étend depuis l'occiput, où elle a son origine, jusqu'à la queue, semblable à celle de la Lamproie, & qui n'aïant, ni moelle, ni cavité, ni nerfs, n'est qu'une espece de cartilage. Le fond de leurs yeux est noir, & le tour jaune. La trompe, qu'on voit allongée à l'extrémité de la tête, est aussi un cartilage, couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. La gueule a deux pouces de largeur: on y voit un rang de dents, en forme de scie, composé d'un cartilage, semblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La peau de ce Poisson est lisse, sans écailles, d'une couleur bleuâtre sur le dos, qui diminue en approchant du ventre, où elle devient argentée. Sa chair est blanche, d'un goût assez agréable. Son seul défaut est d'être un peu fade. *Journal du P. Feuillée*, tom. 1. p. 219. Ce Voïageur dit, qu'il avoit parcouru longtems les Mers sans avoir jamais vû un Poisson si singulier. Il le vit à Buenos-Aires: mais il dût le trouver ensuite fort commun au Chili, puisque M. Frezier assure qu'à deux lieues de Valparaïso, dans une anse où se décharge la Riviere d'*Aconcagua*, ou de *Chille*, qui passe à Quillota, on fait la pêche des Corbinos, des Tollos & des Peje-Gallos, qu'on fait sécher pour envoïer à Sant'Iago, Capitale du Chili, qui tire aussi delà le Poisson frais. *Ubi supra*, p. 110.

(10) C'est sans doute l'*Arumazia Brasiliæ* de Margrave; liv. 7. p. 251.

Doradille de Coquimbo.

Lacatoya.

Lucumo.

Espagnols ont nommée *Doradilla*, dont la feuille est toute frisée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle sert à purifier le sang, & surtout à rétablir un Voïageur, des fatigues d'une longue marche. Dans le même Païs, on cultive une espece de Citrouille, nommée *Lacatoya*, qu'on fait ramper sur les toïts des Maisons, & qui dure toute l'année. De sa chair, on fait une excellente confiture, Là commence à croître, un Arbre qui ne se trouve nulle part au Chili, & que M. Frezier croit particulier au Pérou. Il le nomme *Lucumo*. Sa feuille, dit-il, ressemble un peu à celle de l'Oranger; & son fruit est fort semblable à la Poire qui contient la graine du Floripondio. Dans sa maturité, l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la consistance du fromage frais. Le noïau ne peut être mieux comparé qu'à une Châtaigne, pour la peau, la couleur, & la consistance; mais il est amer & ne sert à rien. Les Vallées, qui approchent de la Cordilliere, produisent une herbe qu'on peut manger en salade, dans sa naissance; mais, en croissant, elle prend une qualité si funeste aux Chevaux, qu'à peine en ont-ils mangé qu'ils deviennent aveugles, & qu'en peu de tems ils enflent jusqu'à crever.

Herbe singuliere.

Pacay, & ses Pois sucrins.

Le *Pacay*, que M. Frezier vit dans la Vallée d'Ilo, est un Arbre dont les feuilles sont semblables à celles du Noïer, mais d'inégales grandeurs. Elles sont rangées, deux à deux, sur une même côte, de maniere qu'elles vont en augmentant, à mesure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs sont à-peu-près les mêmes que celles de l'Inga du P. *Plumier*, mais ses fruits sont différens. La gousse du premier est exagone; & celle du Pacay est à quatre faces, dont les deux grandes sont larges de 16 à 18 lignes, & les petites, de sept à huit. Leur longueur est fort inégale. Il se trouve des gousses de quatre pouces, & d'autres d'un pié de long. Elles sont divisées en plusieurs petites loges, dont chacune renferme un grain, de la forme d'une Féve plate, enveloppée dans une substance blanche & filamenteuse, qu'on prendroit pour du coton: mais ce n'est réellement qu'une huile crystallisée, qu'on mange pour se rafraîchir, & qui laisse dans la bouche un goût musqué des plus agréables. Les François lui donnerent le nom de *Pois sucrin*.

Fleurs & Plantes singulieres. Niorbes.

Entre les fleurs de Jardin, ils n'en virent qu'une particuliere au Païs, semblable à la fleur de l'Oranger, & d'une odeur plus suave, quoique moins forte. Elle se nomme *Niorbes*. On regrete que M. Frezier & les Compagnons de son Voïage n'aient pu rendre aussi un témoignage oculaire à quatre Plantes fort étranges, dont ils ne connurent les propriétés que sur le rapport d'autrui. Dans les Plaines de Truxillo, il croît un Arbre qui porte 20 ou 30 fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment ensemble une espece de grappe. On l'appelle *Flor del Paraisso*, Fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo*, & *San Matheo*, Village du Païs de Lima, à la chûte des Montagnes, on trouve certains Arbrisseaux, qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en se changeant en fruit, produit une Croix si parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'Equerre & le Compas. Dans la Province de Charcas, sur les bords de la grande Riviere de Misco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'Arrayan, ou du Myrthe, & dont le fruit est une grappe de

Fleurs du Paradis.

cœurs verds, un peu plus petits que la paume de la main. Ouverts, ils offrent plusieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une Croix, avec trois clous au pié. Dans la même Province, on trouve l'herbe nommée *Pito real*, qui, réduite en poudre, dissout le fer & l'acier. Elle prend son nom de celui d'un Oiseau qui s'en purge, & qu'on représente verd, à-peu-près de la forme d'un Perroquet, s'il n'avoit pas le bec long, & sur la tête une espece de Couronne. Nous avons déja parlé de cette herbe, dans la Description du Mexique (11), où, pour en avoir, on rapporte que les Habitans bouchent, avec des fils de fer, les nids que ces Oiseaux font dans les Arbres. Bientôt, dit-on, ces fils se trouvent coupés, par une herbe que les Oiseaux apportent, & qu'on recueille soigneusement à l'entrée des nids. Mais dans la Nouvelle Espagne, comme au Pérou, ce récit ne paroît fondé que sur le témoignage des Indiens.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Pito real, herbe qui dissout le fer & l'acier.

M. Frezier confirme tout ce qu'on a dit du Condor. Il en tua un près de Valparaïso, qui avoit neuf piés de vol : sa crête étoit brune, & n'étoit pas déchiquetée comme celle du Coq. Il avoit le devant du gosier rouge, sans plumes, comme le Coq-d'Inde. Ce qu'on peut recueillir de plus, de la Description de M. Frezier, c'est que cet Oiseau, loin d'être rare au Pérou, y est si commun qu'on en voit quelquefois plusieurs rassemblés pour attaquer les Troupeaux (12).

Condor de Valparaïso.

Le *Curvi*, est un Poisson d'une extrême singularité. Sa longueur n'est que d'un pié : mais il a, sur la levre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaisses d'une ligne à leur naissance, terminées en pointe, & de couleur d'or. A l'extrêmité de la levre inférieure, il a quatre autres cornes, deux desquelles ont six pouces de long, & les deux autres trois; toutes de la même couleur que les deux de la levre supérieure, avec la même flexibilité. Sa tête est plate. Vers le haut, il a six nageoires; deux au-dessous des ouies, qui commencent par une arrête fort dure, découpée en scie. Au-dessous & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, composée de sept épines, qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrêmités, entre lesquelles est une pellicule mince, de couleur grise. Au-delà de l'Anus, & toujours au-dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrêmités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siége sur le dos : la premiere prend son origine derriere la tête, commence par une arrête, découpée d'un côté en dents de scie, aux Mâles, & toute unie, aux Femelles; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres : la seconde, qui est vers la queue, & fort différente dans sa composition, a ses épines fort minces, en grand nombre, sans aucune division vers leur extrêmité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du Curvi est divisée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend son origine aux Bronchies, & va se terminer à l'angle de division, formé

Curvi de Buenos-Aires.

(11) Au Tome XII de ce Recueil.
(12) *Ubi suprà*.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

par les deux parties. Sur la partie supérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches grises, qui commencent derriere la tête, & se terminent vers la queue. Toute cette partie est d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne de division. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, sur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui se confondent insensiblement, donne un éclat charmant à ce Poisson. Sa chair est d'ailleurs d'un excellent goût. Il n'a point d'écailles; mais toutes les parties extérieures sont couvertes d'une très belle peau (13).

CET OUVRAGE a peu d'articles, où l'on trouve autant de recherches curieuses; & tout étant tiré des meilleures sources, on ne nous refusera point ici la confiance qui est le tribut naturel de l'exactitude & de la vérité. L'arbre du *Quinquina*, sur lequel notre silence pourroit passer pour une omission, se trouve décrit, comme plusieurs autres, dans les Voïages du XIIIe Tome.

CHAPITRE IX.

VOÏAGES AU BRESIL.

INTRODUCTION.

Les Espagnols & les Portugais ne s'accordent point sur les bornes du Bresil.

ON comprend, sous le nom de Bresil, de vastes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent, à l'Est, l'Océan Atlantique, & sur les limites desquelles les Espagnols & les Portugais ne s'accordent point. La Longitude du Bresil, suivant les premiers (14), est comprise entre les 29 & 39 degrés, Ouest du Méridien de Tolede, en vertu d'un ancien Traité des Rois de Castille & de Portugal, & d'une ligne de séparation, tirée du Cap de *Humos* par l'Ile de *Buenabrigo*. Les Portugais, étendant plus loin leurs droits, tirent cette ligne par l'embouchure du Fleuve des Amazones, au Nord, & par celle de Rio de la Plata, au Midi. On doit se rappeller les causes de cette différence. Le Pape Alexandre VI, Espagnol de Nation, aïant accordé aux Rois de Castille une Bulle qui les appelloit fort avantageusement au partage du Nouveau Monde, par la fameuse ligne de Démarcation dont on a rapporté les bornes (15), les Portugais s'en crurent assez blessés pour faire retentir leurs plaintes. On convint d'un autre Reglement entre les deux Cours: & d'habiles Géographes furent nommés, de part & d'autre, pour terminer ce grand différend dans l'espace de dix mois. Mais de nouvelles difficultés, qui s'éleverent pour la possession des Iles Moluques, n'aïant fait que rendre les prétentions plus obscures, chaque Parti s'en tint à ses idées, & la conclusion demeura suspendue, jusqu'à ceque les deux Couronnes étant tombées sur une même tête, l'union des intérêts fit évanouir toutes les

(13) Le P. Feuillée, *ubi suprà*, p. 220.
(14) Herrera, Decad. XX. liv. XX.
(15) Voïez ces détails, & la Bulle même d'Alexandre, au Tome XII de ce Recueil.

oppositions. Celles qui se sont renouvellées depuis seront rappellées aux tems qu'elles regardent, & sont encore aujourd'hui l'occasion des guerres qui s'allument quelquefois dans les mêmes lieux.

INTRODUCTION.

Différentes opinions sur sa découverte.

Si l'on en croit Herrera, ce fut sous les auspices des Rois Catholiques, que la Côte du Bresil fut découverte, par Vincent Yanez Pinçon en 1499, & par Didace de Lopé en 1500. D'un autre côté, si les Relations qui portent le nom d'Americ Vespuce étoient de lui, on pourroit croire, sur son propre témoignage, qu'il partagea du moins cette gloire. Mais le récit d'Herrera paroît incertain; & l'on a déja fait observer que les quatre Relations de Vespuce portent des caractéres de fausseté (16), qui ne permettent point de s'y arrêter. Il auroit été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisieme Voïage, l'Ile de la Trinité & les bouches de l'Orinoque, de suivre une Côte qui l'auroit conduit jusqu'à l'Amazone : mais rappellé par ses premiers Etablissemens & par l'espérance qu'il avoit encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en suivant cette Mer qui s'enfonce entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il auroit pû suivre heureusement.

§ I.

Voïages et Etablissement des Portugais au Bresil.

Découverte du Bresil par Alvarez Cabral.

Ainsi ce fut proprement l'année suivante, que le Bresil fut découvert, par des Portugais, qui ne pensoient point à le chercher. Pierre Alvarez Cabral, Officier de distinction, étant parti, de Lisbonne, au mois de Mars 1500, avec une Flotte de treize Navires, pour Sofala, d'où il devoit se rendre à la Côte de Malabar, après avoir passé par les Iles du Cap Verd, prit si fort au large, pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 d'Avril il eut la vue d'une Côte inconnue, qui se presentoit à l'Ouest. Il continua sa navigation jusqu'au quinzieme degré de Latitude Australe, où il trouva un bon Port, que cette raison lui fit nommer *Porto Seguro*; comme il donna le nom de *Sainte Croix* au Païs, parcequ'il y avoit arboré l'étendart du Christianisme. On lui donna dans la suite celui de *Bresil*, d'une sorte de bois qu'on y découvrit en abondance, & qui étoit connu trois siecles auparavant sous ce nom. Cabral, aïant fait reconnoître les terres, apprit avec joie qu'elles paroissoient fertiles, qu'elles étoient arrosées de belles Rivieres, couvertes de diverses especes d'arbres, & fort bien peuplées d'Hommes & d'Animaux. Il y descendit, pour en prendre possession au nom du Portugal. Quelques Habitans, attirés par ses présens & ses caresses, ne firent pas difficulté d'apporter des

(16) On s'est étendu, au Tome XII, sur les heureuses impostures, qui firent donner son nom au nouveau Continent. Il est bien étrange que le savant Italien, qui a publié, cette année, l'Histoire de la Vie & des Relations de Vespuce en Italien, & les Auteurs du Journal Etranger, qui en ont donné l'Extrait, n'en aient pas dit un mot. Si c'est pour l'avoir ignoré, l'admiration doit augmenter.

Voïages et Etablissem. des Portugais au Bresil.

rafraîchiſſemens à ſa Flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractere : mais ne leur voïant aucune trace de Religion, ni de Gouvernement, ſa compaſſion, pour un état ſi triſte, lui fit ordonner, au Pere Henri (17), Supérieur de cinq Miſſionnaires qu'il menoit aux Indes Orientales, de leur annoncer les Vérités de l'Evangile. On auroit peine à comprendre quel fruit il ſe promettoit d'une Prédication qui ne pouvoit être entendue, ſi l'on n'avoit fait remarquer pluſieurs fois que s'attachant aux termes des Bulles Apoſtoliques, les Portugais & les Eſpagnols emploïoient toujours, au hazard, le prétexte de Religion pour juſtifier leurs invaſions & leurs conquêtes. Auſſi le Général n'oublia-t-il point, après cette cérémonie, de faire planter un poteau, qui portoit les Armes du Portugal, comme s'il n'eut rien manqué déſormais aux droits de cette Couronne. Enſuite, aïant dépêché un de ſes Vaiſſeaux à Liſbonne, pour y porter la nouvelle de ſa découverte, il remit à la voile vers les lieux auxquels ſa Flotte étoit deſtinée.

Fauſſes Relations d'Americ Veſpuce.

Les Relations d'Americ Veſpuce contiennent le récit de deux Voïages, qu'il fit ſur la même Côte, au nom d'Emmanuel Roi de Portugal. Mais les dates en ſont fauſſes, & c'eſt en quoi conſiſte l'impoſture ; car il eſt prouvé, par tous les témoignages contemporains, que dans le tems qu'il nomme, il étoit emploïé à d'autres expéditions (18). Gonzale *Cohelo*, & pluſieurs autres, s'occuperent long-tems à viſiter les Ports, les Baies & les Rivieres du Païs. Les Terres ne leur parurent pas moins belles & moins fertiles qu'elles avoient été repréſentées par Cabral ; mais comme ils n'en découvrirent pas tout-d'un-coup les Mines & les autres richeſſes, le zele ne devint pas fort ardent pour y établir des Colonies. On ſe contenta d'en apporter du bois de teinture, des Singes & des Perroquets, marchandiſes qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qui ſe vendoient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Liſbonne y fit tranſporter quelques Miſérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des Femmes de mauvaiſe vie, dont on vouloit purger le Roïaume : c'étoit les expoſer à mille morts, en leur faiſant grace de la vie ; car les Naturels, ouvrant les yeux ſur le danger de la ſervitude, dont ils étoient menacés, avoient pris les armes pour s'en défendre, & faiſoient la guerre ſans quartier.

Premieres meſures de la Cour de Portugal.

Son indifférence pour le partage des Terres.

Cependant la Cour ne ſe fit pas preſſer pour accorder d'amples Conceſſions, à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des Etabliſſemens. Elle aſſigna même, à quelques Seigneurs, des Provinces entieres, dans l'eſpérance qu'ils y raſſembleroient des Habitans. La Terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faiſoit aucune dépenſe. Enfin le Breſil fut engagé à Ferme, pour un revenu aſſez modique ; & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, ſe réduiſit preſqu'au titre. Les Indes Orientales attiroient alors toute l'attention des Portugais. Non-ſeulement les vertus militaires y trouvoient de l'exercice, mais on y parvenoit, par la valeur, à toutes les diſtinctions militaires & civiles ; au lieu qu'au Bre-

(17) Herrera vante ſon mérite, & dit qu'il fut enſuite Evêque de Ceuta.
(18) Voïez la Relation d'Ojeda, au Tome XII.

ſil, il falloit ſe partager ſans ceſſe entre la néceſſité de ſe défendre, & celle de défricher, par un travail aſſidu, des Terres à la vérité très fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux beſoins des Habitans. Dans ces premieres entrepriſes, ils eurent beaucoup à ſouffrir des Braſiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, & qu'on n'offenſoit jamais impunément. Leur principale vangeance conſiſtoit à manger leurs Priſonniers. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le maſſacrer, & d'en faire un de ces horribles Feſtins qui font frémir la Nature. Tous les Voïages, qui ſe firent alors au Breſil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Ils n'appartiennent point d'ailleurs à notre deſſein, parcequ'il ne s'en eſt point conſervé de Relations particulieres, & que juſqu'à préſent nous n'avons fait que recueillir ce qui ſe trouve diſperſé dans les Hiſtoriens.

Difficultés de la part des Sauvages.

Malgré tant de difficultés, le Païs ne laiſſa point de ſe peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les ſuivre. La guerre, qu'ils avoient ſans ceſſe à ſoutenir contre des Légions d'Indiens, les obligea de ſe partager en *Capitainies*; & dans l'eſpace de cinquante ans, on vit naître, le long de la Côte, diverſes Bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto ſeguro* & *Saint Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirerent de leur ſituation firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal. Elle ſentit le tort qu'elle s'étoit fait, en accordant des Conceſſions ſans bornes; & Jean III entreprit d'y remédier.

La Cour de Portugal prend le Breſil à cœur.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies; & dans le cours de l'année 1549, il envoïa Thomas de *Souſa* au Breſil, avec le titre de Gouverneur général. Six Vaiſſeaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, compoſoient ſa Flotte. Il avoit ordre, non-ſeulement d'établir une nouvelle adminiſtration, dont il emportoit le plan dreſſé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de tous les Saints. Le Roi, penſant auſſi à la converſion des Braſiliens, qu'il regardoit comme ſes Sujets, s'étoit adreſſé au Pape Paul III, & à S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jeſus, pour leur demander quelques Miſſionnaires. Il en obtint ſix, qui furent les PP. Jean *Aſpilcueta*, Navarrois, Antoine *Pirco*, Leonard *Nuñez*, Diegue de *Saint Jacques*, & Vincent *Rodriguez*, tous quatre Portugais, ſous la conduite du P. Emmanuel Nobrega de la même Nation. Ces Hommes Apoſtoliques partirent avec Souſa, & prirent terre au Breſil dans le cours de Juin. A leur arrivée, ils bâtirent une Ville, qui fut nommée San Salvador (19). Souſa eut à ſoutenir de ſanglantes guerres; ce qui n'empêcha point les Villes de ſe multiplier. Les premieres n'eurent que des Fortifications très ſimples, qui ſuffiſoient contre les ſurpriſes des Sauvages: mais bientôt, les Européens de diverſes Nations s'étant rendus redoutables dans ces Mers, il fallut ſe mettre à couvert de l'invaſion. Il n'y avoit pas cinq ans que Souſa gouvernoit le Breſil, lorſque les François entreprirent d'y former un Etabliſſement ſous ſes yeux. Les circonſtances de cette entrepriſe ſe ſont conſervées dans leurs propres Relations.

Nouvelle adminiſtration.

Miſſionnaires appellés.

Etat des Etabliſſemens Portugais juſqu'en 1555.

(19) Ou Saint Sauveur. Quelques-uns l'ont nommée ſimplement *la Baie*, parcequ'elle eſt ſituée ſur la Baie de tous les Saints.

§ II.

Etablissement des François au Bresil. Voïage de Jean de Lery.

Introduction.

Villegagnon entreprend de fonder une Colonie au Bresil.

On passe legerement sur les motifs & les premiers succès de l'Expédition, parcequ'elle n'a jamais été publiée à titre de Voïage. En 1555, Nicolas *Durand de Villegagnon* (*), Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux Sectaires, & piqué de quelques chagrins qu'il avoit essuïés dans l'exercice de son emploi, conçût le projet de former, en Amérique, une Colonie de Protestans. Il étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'esprit, & plus savant même que ne l'est ordinairement un homme de guerre. Ses desseins furent déguisés, à la Cour, sous la simple vue de faire un Etablissement François dans le Nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Espagnols; & ce prétexte lui aïant fait obtenir de Henri II deux ou trois Vaisseaux bien équipés, qu'il remplit de Calvinistes ouverts ou secrets, il partit du Havre-de-Grace au mois de Mai, & n'arriva que dans le cours de Novembre au Bresil. Sa prudence parut l'abandonner dans le premier choix d'un Poste; il débarqua sur un grand Rocher, d'où la Marée le chassa bien-tôt : mais s'étant plus avancé, il entra dans une Riviere, presque sous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Ile, dans laquelle il bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny. A peine l'Ouvrage fut commencé, qu'il renvoïa ses Vaisseaux en France, avec des Lettres, où il rendoit compte de sa situation à la Cour; mais il y en joignit d'autres, pour quelques Amis qu'il avoit à Geneve. Cet éclaircissement se trouve dans une Apologie de sa conduite, qu'il publia lui-même après son retour. On y apprend aussi qu'en arrivant au Bresil, il y avoit trouvé quelques Normands, qu'un naufrage avoit jettés sur cette Côte, & qui s'y étant mêlés avec les Sauvages, savoient leur Langue, & servirent d'Interpretes aux François du Fort. Tout le reste est tiré de la Relation du Voïageur, dont cet article porte le nom.

Motifs & préparatifs du Voïage de Lery.

L'Eglise de Geneve, aïant reçu les Lettres de Villegagnon, saisit ardemment l'occasion de s'étendre, dans un Païs, où toutes les apparences lui promettoient, pour ses Partisans, une liberté dont ils ne jouissoient point en France. L'Amiral de Coligny, leur Protecteur déclaré, à qui Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire aussi, prit cette ouverture fort à cœur.

Corguilleray du Pont est choisi pour Chef.

Il connoissoit la prudence & le zele d'un vieux Gentilhomme, nommé *Philippe de Corguilleray*, mais plus connu sous le nom de *Dupont*, qui étoit celui d'une Terre qu'il avoit possedée près de Châtillon sur Loin, où l'Amiral avoit les siennes, & qui s'étoit retiré à Geneve pour y vivre

(*) Natif de Provins en Brie.

paisiblement

paisiblement dans l'exercice de sa Religion. Il le sollicita, par ses Lettres, de se mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Bresil; & ce Vieillard, animé par les exhortations de Calvin, dont la réputation & l'autorité étoient alors au plus haut point dans le Parti opposé à l'Eglise Romaine, ne fit pas difficulté de sacrifier son repos au service de la sienne (20).

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.
DE LERY. 1556.

Avec un Chef de cette considération, il falloit trouver, non-seulement des Particuliers de bonne volonté, qui fussent disposés à quitter pour jamais leur Patrie, mais encore des Ministres de leur Religion, des Artisans, & tous les secours nécessaires pour jetter les fondemens d'une nouvelle République. Entre quantité de Professeurs & d'Etudians en Théologie, dont Geneve étoit presqu'aussi remplie que de Citoïens, on n'eut pas de peine à choisir deux Ministres d'un mérite connu, qui se crurent honorés de cette distinction : l'un fut Pierre *Richer*, âgé de cinquante ans, & l'autre, Guillaume *Chartier*, que l'Auteur qualifie tous deux de *Maîtres*; » & qui furent entendus, dit-il, sur l'exposition de certains passa» ges de l'Ecriture Sainte. Mais du Pont, qui ne vouloit en imposer à » personne, ne dissimulant point qu'il y avoit cent cinquante lieues à » faire par terre, & plus de deux mille lieues par Mer; qu'en arrivant » au terme, il faudroit se contenter, au lieu de pain, de manger des » fruits & des racines, renoncer au vin, dans un Païs qui ne produit point » de vignes, & vivre en un mot d'une maniere tout-à-fait différente de » celle de l'Europe; tous ceux, qui aimoient mieux la théorie que la pra» tique, perdirent l'envie de changer d'air, de s'exposer aux dangers de » la Mer, & de souffrir les chaleurs de la Zône torride, & par consé» quent celle de s'enrôler pour le Voïage (21). Cependant il s'en présenta quatorze, dont on nous a conservé les noms (22). Ils partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556.

Ministres & autres, Protestans qui partent avec lui.

Leur Chef ne manqua point de les faire passer par Chatillon sur l'Oing, où l'Amiral tenoit un état digne de son rang, dans un des plus beaux Châteaux de France. Ils y furent encouragés par ses exhortations & ses promesses. Delà, s'étant rendus à Paris, quelques Gentilshommes attachés aux mêmes principes, & d'autres Protestans de cette Capitale, se déterminerent à grossir leur Trouppe. Leur embarquement devant se faire à Honfleur, ils prirent leur route par Rouen, d'où ils tirerent aussi quelques recrues; & tandis qu'on achevoit d'équiper leurs Vaisseaux par les soins de l'Amiral, ils ne négligerent point les préparatifs qui pouvoient leur faciliter la découverte & le travail des Mines. Un Officier, nommé Saint Denis, qui avoit la réputation d'exceller dans ces connoissances, s'étoit joint à eux dans leur passage à Paris. Mais peu de jours avant leur embar-

Ils passent chez l'Amiral de Coligny.

Insulte qu'ils reçoivent à Honfleur.

(20) Histoire d'un Voïage fait en la Terre du Bresil, par Jean de Lery, natif de la Margelle, Terre de Saint Senne, au Duché de Bourgogne; cinquieme édition, dédiée à Madame la Princesse d'Orange, pp. 5 & 6. La premiere édition est de 1578. L'Auteur, dont la fidélité & le bon sens ont mérité l'éloge de M. de Thou, attaque dans une fort longue Préface *Thevet*, Historien d'ailleurs fort décrié, & lui reproche autant de mauvaise-foi que d'ignorance.

(21) *Ibidem.*

(22) Pierre *Bourdon*, Mathieu *Verneuil*, Jean *du Bordel*, André *de la Fond*, Nicolas *Denis*, Jean *Gardien*, Martin *David*, Nicolas *Raviquet*, Nicolas *Carnieau*, Jacques *Rousseau*, & l'Auteur de cette Relation, qui n'avoit alors que vingt-deux ans. *Ibid.* p. 7.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1556.

Le Capitaine Saint Denis est tué.

quement, quelques Habitans de Honfleur aïant su qu'ils avoient célébré la Cene pendant la nuit, contre l'Ordonnance du Roi, qui ne permettoit aux Protestans de s'assembler que de jour, ils se virent attaqués dans leurs logemens avec tant de furie, que Saint Denis fut tué en se défendant. La ressource des autres fut de se retirer vers la Mer, & de précipiter leur départ sous de si malheureux auspices. Dans leur séjour au Bresil, ils regretterent plus que jamais la perte d'un Homme, à l'habileté duquel personne ne fut capable de suppléer.

Escadre préparée pous ce voïage.

Ils s'embarquerent sur trois Vaisseaux, armés en guerre aux dépens du Roi, par *Bois-le-Comte*, Neveu de Villegagnon. Celui qu'il montoit, avec la qualité de Vice-Amiral, se nommoit la *petite Roberge*, & portoit environ quatre-vingts Hommes. Lery se trouva sur le plus grand, commandé par *Sainte Marie de l'Epine*, & nommé la *grande Roberge*, dont l'Equipage étoit de six vingts Hommes (23). Le troisieme, qu'on nommoit *la Rosée*, en avoit quatre-vingt-dix, en y comprenant six jeunes Garçons, qui devoient apprendre la Langue du Païs, pour se lier plus facilement avec les Sauvages, & cinq jeunes Filles, qu'on se réservoit à marier suivant l'occasion, avec une Femme pour les gouverner. Il paroît que l'éloquence de Calvin & les efforts de du Pont avoient eu peu de pouvoir sur les personnes de ce sexe, puisqu'ils n'en avoient pû rassembler un plus grand nombre.

Départ de Honfleur.

Quoique la Colonie Protestante n'eut pas beaucoup à se louer des Hatans de Honfleur, elle ne sortit point du Port sans avoir reçu les honneurs établis pour les Vaisseaux de guerre; c'est-à-dire qu'elle fut saluée de tout le Canon des Forts, joint, dit l'Auteur, au son des Trompettes, des Tambours & des Fifres, qui donnerent un air de triomphe à son départ. Mais la joie, que cette pompe avoit répandue sur les trois bords, fut bientôt suivie des plus mortelles allarmes. Une tempête, qui dura douze jours entiers, fit éprouver, à ceux qui ne connoissoient pas la Mer, toutes les agitations & les terreurs de cet Elément. Ils s'en crurent délivrés, le treizieme jour, en voïant la tranquillité renaître autour d'eux; mais bientôt les vagues redevinrent si furieuses, qu'ils retomberent dans les mêmes dangers. Tandis que tout le monde frémissoit d'une situation, qui ne changea qu'au bout de sept jours, l'Auteur nous apprend qu'elle le rendit Poète. Il fit quelques Vers, & quantité de bonnes réflexions, sur la folie des Hommes, qui leur fait braver la mort au milieu des Flots (24).

Longues tempêtes.

(23) Lery vante l'habileté de son Pilote, qui se nommoit *Humbert*, natif de Harfleur.

(24) Je tournai, dit-il, & amplifiai les vers d'Horace en cette façon;

Quoique la Mer, par son onde bruïante,
Fasse hérisser de peur cil qui la hante,
Ce nonobstant, l'homme se fie au bois,
Qui d'épaisseur n'a que quatre ou cinq doigts,
Dequoi est fait le Vaisseau qui le porte;
Ne voïant pas qu'il vit en telle sorte,
Qu'il a la mort à quatre doigts de lui.
Réputer fol on peut donc bien celui
Qui va sur Mer, si en Dieu ne se fie;
Car c'est Dieu seul qui peut sauver sa vie.

Il ajoute; » Et voila pourquoi encore un Philosophe, à qui on demandoit desquels il

D'ailleurs la consternation, où tous les autres avoient été pendant une si longue tempête, ne les empêcha point d'abuser de leurs forces pour se saisir de quelques Caravelles Espagnoles & Portugaises, qui n'étoient point en état de leur résister; autre sujet, pour Lery, de déplorer le caractere des Hommes.

Arrivée de l'Escadre à Rio Janeiro.

Le vent n'aïant plus cessé d'être favorable, les trois Vaisseaux arriverent, le 26 de Février, à la vue de l'Amérique, proche d'une Terre fort haute, que les Habitans du Païs nommoient *Huvassou*. On ne nous en apprend point la position; mais l'Auteur aïant remarqué que le 13 du même mois, on étoit par les douze degrés de Latitude Australe, il est vrai-semblable que quelques Mariniers qui avoient déja fait ce Voïage, & qui crurent reconnoître la Terre des *Margajas*, ne se trompoient point. Ils avertirent le Vice Amiral que cette Nation étoit alliée des Portugais: mais on ne laissa point d'envoïer la Chaloupe à terre, après avoir tiré quelques coups de Canon. Une troupe d'Indiens s'étant avancée sur le rivage, on leur montra de loin, des couteaux, des miroirs & des peignes, dans l'espérance d'en obtenir des vivres, à ce prix. En effet, non-seulement ils comprirent ce qu'on leur demandoit, mais s'étant empressés d'apporter diverses sortes de rafraîchissemens, six d'entr'eux & une Femme ne firent pas difficulté d'entrer dans la Chaloupe, pour se laisser conduire aux Vaisseaux. L'impression, que leur vue fit sur l'Auteur, mérite d'être représentée dans ses termes (25).

Indiens qu'elle trouve sur les Côtes.

Portrait qu'en fait Lery.

» étoit le plus, de Vivans ou de Morts? » Répondit, de quel côté on vouloit mettre » ceux qui vont sur Mer; pource, dit-il, » qu'étant si proches de la mort, ils ne doi- » vent être réputés entre les Vivans, p. 15. Il raconte aussi un évenement assez singulier, dont il fut témoin, & qui donne de la vrai-semblance, à ce qu'on lit dans Valere Maxims, (liv. 1. chap. 8.) d'un Matelot enlevé de son Vaisseau par une vague, & ramené par une autre. » Une grande caque de bois, » dans laquelle on faisoit dessaler du lard, » aïant été emportée, dit Lery, plus de la » longueur d'une pique hors du Bord, fut » rapportée soudain par une vague venant à » l'opposite, & ne fut pas même renversée, p. 18.

(25) Et parceque ce fut les premiers Sauvages que je vis de près, je laisse à penser si je les regardai & contemplai attentivement. Premierement, tant les Hommes que les Femmes, étoient aussi entierement nus, que quand ils sortirent du ventre de leur Mere; toutefois, pour être plus bragards, ils étoient peints & noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon & comme la couronne d'un Moine, étant tondus fort près sur la tête, avoient sur le derriere les cheveux longs; mais, ainsi que ceux qui portent perruques, par deçà, étoient rognés à l'entour du cou. Davantage, aïant tous les levres de dessous trouées & percées, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée, & comme enchassée, laquelle étant de la largeur & rondeur d'un teston, ils ôtoient & remettoient quand bon leur sembloit. Pour en dire vrai, quand cette pierre est ôtée, & que cette grande fente en la levre de dessous leur fait comme une seconde bouche, cela les défigure bien fort. Quant à la Femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encore, comme celles de par-deçà, portoit-elle cheveux longs: mais pour l'égard des oreilles, les aïant si dépiteusement percées qu'on eut pû mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grands pendans d'os blancs, lesquels lui battoient jusques sur les épaules. . . Et parcequ'ils n'ont entr'eux nul usage de monnoie, le paiement que nous leur fîmes fut des chemises, couteaux, haims à pêcher, miroirs & merceries. Mais pour la fin & bon du jeu, tout ainsi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avoient pas été chiches de nous montrer tout cequ'ils portoient, aussi au départir, qu'ils avoient vêtu les chemises que leur avions baillées, quand ce vint à s'asseoir en la barque,

Etablissement des François au Bresil.

De Lery. 1557.

Spiritu Santo, Fort Portugais.

Dès le lendemain Bois-le-Comte, craignant de pousser trop loin la confiance pour des Barbares qu'il ne connoissoit pas mieux, fit lever les ancres & suivre la terre. A peine eut-on fait neuf à dix lieues, qu'on se trouva devant un Fort Portugais, nommé le *Saint-Esprit* (26), dans un Canton que les Indiens nommoient *Moab*. Les Portugais de la Garnison reconnoissant une Caravelle que les Protestans François avoient enlevée dans leur route, & ne doutant point qu'elle n'eût été prise sur leur Nation, tirerent quelques coups auxquels on répondit vigoureusement, mais sans leur nuire beaucoup à cette distance. On continua d'avancer vers un lieu, nommé *Tapemiry*, dont les Habitans ne donnerent aucun signe de haine aux François. Un peu plus loin, par les vingt degrés, on passa devant les *Paraïbes*, autres Sauvages, dont les Terres offrent de petites Montagnes en pointes, qui ressemblent à des cheminées. Le premier jour de Mars, on étoit à la hauteur des petites Basses, entremêlées de rochers, qui s'avancent en Mer & qui font l'épouvante des Matelots. Vis-à-vis, on découvroit une Terre unie, d'environ quinze lieues de longueur, possedée par les *Ouetacas*, Peuples si féroces, qu'ils sont toujours en guerre avec leurs voisins, & si légers à la course, que non-seulement cette propriété les dérobe à tous les dangers, mais qu'elle sert à leur procurer une extrême abondance de vivres, par la facilité qu'ils ont, dans leurs Chasses, à prendre toutes sortes de Bêtes. Au-delà de cette Terre, les Disciples de Calvin eurent la vue de celle de *Maghé*, dont le rivage présente un rocher de la forme d'une Tour, si brillant, lorsque les raïons du Soleil tombent dessus, qu'on le prendroit *pour une sorte d'Emeraude*. Aussi les François & les Portugais s'accordent-ils à le nommer l'*Emeraude de Maghé*: mais les pointes, qui l'environnent à plus de deux lieues en Mer, ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher, & l'on assure qu'il n'est pas moins inaccessible du côté de la Terre. Sur la même Côte, on rencontre trois petites Iles, qui portent aussi le nom d'Iles de Maghé, où l'impétuosité des flots, redoublée par un vent furieux qui s'éleva tout-d'un-coup, fit voir la mort à Lery, de plus près encore que dans les deux premieres tempêtes. Après trois heures d'un pressant danger, la grande Roberge ne fut redevable de son salut, qu'à l'habileté de quelques Matelots, qui jetterent l'ancre assez adroitement pour la rendre ferme, au moment que le Vaisseau étoit sur des pointes de rochers, qui l'alloient briser en mille pieces. Après une avanture, dont le seul souvenir lui glaçoit le sang, l'Auteur, qui se trouvoit fort mal de l'eau corrompue qu'on buvoit d'abord, fut extrêmement consolé d'en trouver de fraîche dans une des Iles; sans compter diverses especes d'Oiseaux, qui, n'aïant jamais vu d'Hommes, s'y laissoient prendre à la main.

Nation des Paraïbes, & des Ouëtacas.

Emeraude de Maghé.

Troisieme tempête.

Arrivée au Cap de Frio.

On étoit au Mercredi des Cendres. L'Escadre eut le lendemain un si bon vent, que vers quatre heures du soir, elle arriva au Cap *de Frio*, Port qu'elle cherchoit, & renommé alors par la navigation des François.

n'aïant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillemens sur eux, afin de ne les gâter pas, en les troussant jusqu'au nombril, & découvrant ceque plutôt il falloit cacher, ils voulurent encore, en prenant congé de nous, que nous vissions leur derriere & leurs fesses, pp. 51 & suiv.

(26) *El Spiritu Santo.*

Au signal de l'Artillerie, le rivage fut bientôt bordé d'une Trouppe d'Indiens, nommés *Tououpinambaoults* (27), Alliés de Villegagnon, qui reconnoissant le Pavillon de France, firent éclater leur amitié par de grands témoignages de joie. Bois-le-Comte ne balança point à faire jetter l'ancre. Outre les rafraîchissemens qu'on reçut des Sauvages, on fit une fort heureuse pêche, où parmi quantité de Poissons extraordinaires on en prit un des plus monstrueux. Lery, qui en fait une courte Description, en parle comme d'un Monstre inconnu. Il étoit, dit-il, à-peu-près de la grosseur d'un bon veau d'un an. Son museau seul étoit long de cinq piés & large de 18 pouces, armé de dents tranchantes. Lorsque nous le vîmes à terre, chacun se tint sur ses gardes; Lery recommanda le même soin à ses Compagnons, dans la crainte de quelque blessure. On le tua. La chair en étoit si dure, que malgré la faim dont tous les Equipages étoient pressés, on le fit bouillir plus de 24 heures sans en pouvoir manger.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Poisson monstrueux.

Il ne restoit que 25 ou 30 lieues jusqu'au terme du Voïage. L'impatience d'y arriver fit remettre à la voile, plutôt qu'on ne se l'étoit proposé; & le reste de la navigation fut achevé si facilement, que le lendemain 7 de Mars, on entra dans l'embouchure de *Rio Janeiro*, nom que l'Auteur traduit par *Genevre*, quoiqu'il prenne soin d'ajouter que les Portugais l'ont donné à ce Fleuve, pour l'avoir découvert le premier jour de Janvier. Il prétend d'ailleurs que les Naturels du Païs le nommoient *Ganabara*.

Rio Janeiro, ou Ganabara.

Villegagnon & ses gens, dont la retraite étoit dans une petite Ile du Fleuve, où ils avoient construit un petit Fort sous le nom de *Coligny*, se hâterent de répondre au bruit du Canon, & comprirent que leurs espérances étoient remplies par l'arrivée d'un Convoi. L'empressement fut égal, des deux côtés, pour se joindre; l'Escadre, s'étant avancée jusqu'au bord de l'Ile, y fut reçue avec de vives acclamations. Dans la ferveur dont les Protestans étoient animés, ils oublierent, également, les uns une année de solitude & d'ennui, les autres tous les dangers qu'ils avoient essuïés dans leur navigation; & pour se féliciter chrétiennement d'un bonheur commun, ils commencerent ensemble par en rendre graces au Ciel (28).

Situation de Villegagnon dans le Fort de Coligny.

Ce n'est point dans cette occasion qu'on doit supprimer le détail des circonstances, & craindre qu'elles ne jettent de la langueur dans la narration de Lery. Les pratiques & le langage des Protestans ont eu quelque chose de si singulier dans les premiers tems de la Réformation, qu'un Lecteur qui les ignore sera peut-être aussi satisfait de la forme, que du fond de ce récit. Je n'y veux changer que les termes absolument surannés, en m'attachant, pour le reste, au style, comme au témoignage de l'Auteur.

Cela fait, nous fûmes trouver Villegagnon, qui nous attendoit dans

(27) C'est le nom que Lery donne à cette fameuse Nation; & l'on doit juger qu'en aïant appris la Langue, jusqu'à se mettre en état d'en donner un vocabulaire, il n'ignoroit pas comment son nom devoit se prononcer & s'écrire. Cependant l'usage en a fait Topinamboux, qui se trouve consacré d'ailleurs par la fameuse Epigramme de Boileau.

(28) *Ubi suprà*, p. 62.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Comment il reçoit les Protestans.

une Place. Nous le saluâmes tous, l'un après l'autre; & de sa part, nous embrassant avec un visage ouvert, il nous fit un très bon accueil. Ensuite, le sieur du Pont, notre Conducteur, avec Richer & Chartier Ministres de l'Evangile, lui aïant déclaré en peu de mots le principal motif de notre voïage, qui étoit de dresser, suivant les Lettres qu'il avoit écrites à Geneve, une Eglise Réformée d'après la parole de Dieu, il leur répondit dans ces propres termes: » Quant à moi, n'aïant rien de plus à cœur, » je vous reçois très volontiers à cette condition. Je veux même que no» tre Eglise ait la réputation d'être mieux réformée que toutes les autres; » & dans cette vue, j'entens que dès aujourd'hui les vices soient répri» més, le luxe des habits corrigé, enfin que tout ce qui pourroit nous » empêcher de servir Dieu disparoisse d'entre nous «. Puis levant les yeux au Ciel, & joignant les mains, il ajouta: » Seigneur Dieu, je te » rens graces de m'avoir envoïé ce que depuis si longtems je te demande » avec tant d'ardeur: & s'adressant encore à notre Trouppe; » Mes Enfans, » (car je veux être votre Pere), comme J. C. étant en ce Monde n'a rien » fait pour lui, & que tout ce qu'il a fait a été pour nous, de même » espérant que Dieu me conservera la vie jusqu'à ce que nous soïons » fortifiés dans cette Contrée, & que vous puissiez vous passer de moi, » tout ce que je prétens faire ici est pour vous, & pour tous ceux qui » viendront dans les mêmes intentions. J'ai dessein d'y assurer une re» traite aux pauvres Fideles qui seront persécutés en France, en Espa» gne & ailleurs; afin que sans crainte, ni du Roi, ni de l'Empereur, » ou d'autres Puissances, ils y puissent purement servir Dieu, selon sa » volonté. « Tels furent les premiers propos de Villegagnon à notre arrivée, qui fut un Mercredi 10 de Mars (29).

Circonstances de leur arrivée.

Ensuite, il donna ordre que tous ses gens s'assemblassent promptement avec nous dans une petite Salle qui étoit au milieu de l'Ile. Tout le monde s'y étant rendu, le Ministre Richer invoqua Dieu; & le Pseaume cinquieme, *Aux paroles que je veux dire*, &c (30) fut chanté. Alors Richer, prenant pour texte ces Versets du Pseaume vingt-septieme, *J'ai demandé une chose au Seigneur, laquelle je requerrai encore, c'est que j'habite en la Maison du Seigneur tous les jours de ma vie*, fit le premier Prêche au Fort de Coligny en Amérique. Pendant son discours, Villegagnon, ne cessant de joindre les mains, de lever les yeux au Ciel, de pousser de grands soupirs, nous causoit à tous de l'étonnement. Lorsque les Prieres solemnelles furent achevées, suivant le Formulaire établi dans les Eglises réformées de France, l'Assemblée fut congédiée. Cependant tous les Nouveaux-venus demeurerent, & nous dinâmes ce premier jour dans la même Salle, où pour toute viande, nous eûmes de la farine de racine, du Poisson *boucané*, c'est-à-dire rôti à la maniere des Sauvages, d'autres racines cuites sous la cendre, & pour breuvage, faute de fontaine & de puits dans l'Ile, de l'eau d'une cîterne, ou plutôt d'un égoût de toute la pluie qui tomboit, aussi verte & sale qu'un vieux Fossé couvert de

Villegagnon affecte des airs de piété.

Traitement qu'il fait aux Protestans.

(29) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(30) Prémier vers de la traduction de Marot, qui étoit introduite dans les Eglises Protestantes.

Grenouilles. Il est vrai, qu'en comparaison de l'eau puante & corrompue, que nous avions à bord du Vaisseau, nous la trouvâmes très bonne. Enfin, pour dernier rafraîchissement, après un si long travail de Mer, on nous mena tous porter de la pierre au Fort, qu'on continuoit de bâtir.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Sur le soir, lorsqu'il fut question de se loger, le sieur du Pont & les deux Ministres furent accommodés d'une espece de chambre : mais pour nous gratifier, nous autres Réformés, & nous traiter avec plus de faveur que les Matelots, dont la plûpart étoient Catholiques, on nous mit sur le bord de la Mer, dans une Cabane, qu'un Indien, Esclave de Villegagnon, achevoit de couvrir d'herbes, à la mode du Païs, & nous eumes des Hamacs, ou lits de coton, pour nous y coucher en l'air. Dès le lendemain, on nous fit recommencer à porter de la terre & des pierres au Fort, sans aucun égard à la foiblesse qui nous restoit du voïage, ni à la chaleur excessive du Païs. La nourriture, qui nous fut assignée, se réduisoit, par jour, à deux gobelets de farine dure, d'une partie de laquelle nous faisions de la bouillie avec l'eau trouble de la cîterne, mangeant le reste sec. Nous n'eûmes point d'autre secours, pour travailler régulierement depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Ce rude exercice ne dura pas moins d'un mois : mais le desir d'achever les édifices qui devoient servir de retraite aux Fideles, & les exhortations de Richer, notre plus ancien Ministre, qui nous répétoit sans cesse que nous avions trouvé dans Villegagnon, un second Saint Paul, (& de fait, jamais homme ne parla mieux de la Réformation chrétienne que Villegagnon faisoit alors) nous firent emploïer joïeusement toutes nos forces, à faire un métier, auquel personne de nous n'étoit accoûtumé.

Motifs qui les soutiennent.

Dès la premiere semaine, Villegagnon avoit établi qu'outre les prieres publiques, qui se faisoient chaque jour au soir après le travail, & où l'on chantoit, comme nous l'avions toujours fait sur mer, la Paraphrase sur l'Oraison Dominicale, telle qu'on l'a mise en rime Françoise, les Ministres prêcheroient deux fois le Dimanche, & tous les jours une fois. Il avoit aussi déclaré qu'il vouloit que sans aucune addition humaine les Sacremens fussent administrés suivant la pure parole de Dieu, & que la Discipline Ecclésiastique fût exercée rigoureusement contre ceux qui manqueroient au devoir. Conformément à cette Police, les Ministres aïant préparé tout le monde pour la Cene, elle fut célébrée, pour la premiere fois au Fort de Coligny, le Dimanche 21 de Mars, & l'Assemblée fut ouverte par deux Spectacles extraordinaires. Un ancien Docteur de Sorbonne, nommé *Jean de Cointa*, qui avoit quitté ce nom pour prendre celui de M. *Hector*, en traversant la Mer avec nous, fut prié de faire une Confession publique de sa foi, dont on n'avoit pas bonne opinion. Il donna cette satisfaction aux Spectateurs. Ensuite Villegagnon, affectant toujours beaucoup de zele, se leva, pour représenter que les Capitaines, les Maîtres de Navire, les Matelots, & tous ceux qui n'avoient point encore fait profession de la Religion Réformée, n'étoient pas capables d'assister au Mystere de la Cene; il leur donna ordre de sortir, & ses volontés furent suivies. Alors, déclarant qu'il vouloit dédier son Fort à Dieu, & publier ses véritables sentimens à la face de l'Eglise, il se mit à ge-

Etablissemens Religieux.

Cointa, Docteur de Sorbonne.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1557.

Zele apparent de Villegagnon.

noux sur un Carreau de velours, qu'il faisoit porter ordinairement après lui par un Page; il tira un papier, qui contenoit deux prieres de sa composition, & les prononça d'une voix haute. J'en obtins une copie, que j'insere dans ma Relation, sans y changer une lettre (27), pour faire connoître mieux combien son cœur étoit difficile à pénétrer. Après une ostentation si singuliere, il se présenta le premier, pour recevoir le pain & le vin de la main du Ministre.

Il change de conduite. Ses disputes sur la Religion.

Mais, comme il est mal-aisé de se contrefaire longtems, on s'apperçut bientôt qu'il y avoit peu de fond à faire sur deux Proselites, tels que Villegagnon & Cointa. Ils commencerent par susciter des disputes sur la Doctrine, particulierement sur celle de la Cene, qu'ils avoient reçue tous deux avec de si grandes apparences de conversion. Quoiqu'ils rejettassent encore la transubstantiation des Catholiques, ils ne pouvoient entendre prêcher que le pain & le vin ne fussent pas réellement changés au Corps & au Sang du Sauveur. Si l'on demande comment ils l'entendoient, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. Cependant Villegagnon, n'en paroissant pas moins attaché à l'Eglise de Geneve, & protestant qu'il ne desiroit que d'être instruit, prit le parti de renvoïer en France le Ministre Chartier, pour consulter les Docteurs du Parti, surtout Calvin, dont on lui entendoit dire souvent, que c'étoit le plus savant personnage qui eut existé depuis les Apôtres. Il lui écrivit, dans tous les termes de la confiance & du respect. Un des trois Vaisseaux de Bois-le-Comte étant parti dès le mois d'Avril, il avoit déja profité de cette occasion, pour faire assurer Calvin qu'il feroit graver ses conseils en cuivre. Ceux, qu'il avoit chargés de cette Commission, avoient ordre aussi d'amener de France un nouveau nombre d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, dont il s'étoit engagé à païer les frais; comme il promettoit encore, par les Lettres qu'il remettoit à Chartier, de fournir à toutes les dépenses qui regarderoient la Religion. Il lui confia aussi dix jeunes Sauvages qu'il avoit pris en guerre, & dont le plus âgé n'avoit pas plus de neuf ou dix ans, pour les conduire à la Cour de France. On a su depuis qu'ils furent présentés au Roi Henri II, qui en fit présent à divers Seigneurs.

Il députe vers Calvin.

Enfans Sauvages conduits en France.

Cinq Filles Françoises mariées.

Villegagnon ne se relâchoit pas non plus sur la Discipline. Il fit épouser, à deux jeunes Hommes de ses Domestiques, deux des jeunes Filles que nous avions amenées. Cointa en épousa une troisieme, parente d'un Marchand de Rouen nommé *la Roquette*, qui aïant passé la Mer avec nous & n'aïant pû soutenir longtems l'air du Bresil, l'avoit laissée, en mourant, héritiere de tout son bien. Les deux autres, car on a dit qu'elles étoient cinq, furent bientôt mariées aussi, à deux Interpretes Normands. Ensuite Villegagnon choqué de l'incontinence de quelques François, qui s'étant sauvés sur la Côte, après y avoir fait naufrage, s'étoient retirés parmi les Indiens, où ils vivoient dans la derniere licence avec les Femmes du Païs, & craignant que la contagion de l'exemple ne pénétrât dans son Fort, y fit publier une défense sous peine de mort, à tous les Chrétiens, d'habiter avec les Femmes ou les Filles des Sauvages. Il permettoit

Loi contre l'incontinence.

(31) Il les rapporte en effet: mais il suffit ici d'y renvoïer le Lecteur, pp. 70 & suiv. La premiere est fort longue, & ne manque point d'onction ni de force.

néanmoins

néanmoins d'épouser celles, qui se feroient instruire & baptiser: mais les instructions des Ministres Protestans aïant eu si peu de succès, qu'elles n'en convertirent pas une, la Loi ne laissa pas d'être fidelement observée: & je dois ce témoignage à Villegagnon, qu'il ne la soutenoit pas moins par son exemple que par sa fermeté.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Les sujets de plainte qu'il donnoit à son Eglise ne regardoient que l'administration des Sacremens. Il avoit là-dessus un esprit de contradiction, qui mettoit continuellement la paix en danger. Le jour de la Pentecote aïant été marqué pour la seconde célébration de la Cene, il se souvint que Saint Cyprien & Saint Clement avoient écrit qu'il falloit mêler de l'eau avec le vin; & non-seulement il voulut qu'on se conformât à cette pratique, mais il entreprit de persuader à l'Assemblée, que le pain consacré n'étoit pas moins utile au corps qu'à l'Ame. Ensuite, il prétendit qu'il falloit mêler du sel & de l'huile à l'eau du Baptême; & qu'un Ministre Ecclésiastique ne pouvoit se marier en secondes Nôces. Cointa, voulant se faire honneur de son savoir, entreprit aussi de faire des leçons publiques, qui augmenterent le trouble & la division. En un mot le désordre alla si loin, que Villegagnon, sans attendre la réponse de Calvin, & renonçant tout-d'un-coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit » comme un méchant Hérétique, dévoïé de la Foi «. Depuis ce moment, il cessa de faire bon visage aux Protestans. Il voulut que le Prêche ne durât plus qu'une demie heure, & rarement il y assistoit; enfin sa dissimulation fut reconnue. » Si l'on demande quelle fut l'occasion de » cette révolte, quelques-uns des nôtres disoient que le Cardinal de Lor- » raine & d'autres, qui lui avoient écrit de France par un Vaisseau qui » étoit arrivé vers ce tems au Cap de Frio, lui avoient reproché fort vi- » vement d'avoir abandonné la Religion Romaine, & que la crainte l'a- » voit fait changer d'opinion (32). Mais quoi qu'il en soit, je puis assurer » qu'après son changement, comme s'il eut porté son Bourreau dans sa » conscience, il devint si chagrin, que jurant à tout propos par *le corps* » *Saint Jacques*, son serment ordinaire, qu'il romproit la tête, les bras » & les jambes au premier qui le fâcheroit, personne n'osoit plus se » trouver devant lui.

Autres disputes de Villegagnon.

Il traite Calvin d'Hérétique.

Lery explique son changement.

Ce fut dans cette fâcheuse humeur, qu'il fit traiter avec une extrême cruauté un François, nommé de la Roche, retenu depuis longtems dans les chaînes, & soupçonné d'avoir formé, avec quelques autres, le dessein de le jetter dans la Mer (33).

Il l'accuse de cruauté.

(32) On se garde bien d'ajouter ce que Lery prétend avoir entendu dire depuis son retour; que Villegagnon, avant même qu'il partît de France, pour se servir mieux du nom & de l'autorité de M. l'Amiral, & pour abuser plus facilement de l'Eglise de Geneve & de Calvin, étoit convenu avec M. le Cardinal de Lorraine de contrefaire le Protestant. Lery, lui-même, paroit mépriser cette atroce imputation, p. 88.

(33) » L'aïant fait coucher tout à plat » contre terre, & par un de ses Satellites, à » grands coups de bâton, tant fait battre » sur le ventre, qu'il en perdoit presque le » souffle & l'haleine; après que le pauvre » homme fut ainsi meurtri d'un côté, cet » inhumain disoit; Corps Saint Jacques, » Paillard, tourne l'autre: tellement qu'encore qu'avec une pitié incroïable, il laissa » ainsi ce pauvre homme tout étendu, brisé » & à demi mort; si ne fallut-il pas moins » qu'il travaillât de son métier, qui étoit » de Menuisier. *Ubi sup.* p. 98.

Etablissement des François au Bresil.

De Lery. 1557.

Les Protestans se laissent de lui.

Lery continue de rapporter divers exemples de la cruauté de Villegagnon ; & quoiqu'il laisse sentir que le ressentiment a beaucoup de part à ses reproches, on ne peut douter de la vérité d'un récit, sur lequel il cite autant de témoins qu'il y avoit de François au Bresil. Il convient même que si les Protestans, qui étoient en assez grand nombre pour se faire redouter, n'eussent été retenus par la crainte de déplaire à l'Amiral, ils auroient saisi plus d'une fois l'occasion de se défaire de lui. Mais ils se contenterent de tenir leurs Assemblées sans sa participation, & surtout de prendre le tems de la nuit pour célébrer la Cene. Cette conduite, dont il ne put manquer de s'appercevoir, & l'embarras qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déclarer enfin qu'il ne vouloit plus souffrir de Protestans dans son Fort. C'étoit risquer trop, avec des gens qui étoient en état de l'en chasser lui-même ; s'il n'eut compris que la raison qu'on a rapportée seroit toujours capable de les contenir dans la soumission (34).

Il les chasse du Fort.

Leur retraite à la Briqueterie.

Ainsi donc, reprend Lery, après avoir passé huit mois dans un Fort que nous avions aidé à bâtir, nous fûmes obligés de sortir de l'Ile pour attendre le départ d'un Vaisseau du Havre, qui étoit venu chargé de bois de teinture. Nous nous retirâmes sur le rivage de la Mer, à gauche de l'embouchure du Fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé *la Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demie lieue du Fort. Les Sauvages, plus humains que Villegagnon, nous y apporterent des vivres. Deux mois entiers, pendant lesquels la bonté de ces Indiens fut notre unique ressource, me donnerent le tems d'observer les lieux voisins. L'espece de Golfe, que forme ici le Fleuve, est long d'environ douze lieues dans les Terres, & large, en quelques endroits, de sept ou huit lieues. Il ressemble assez, par sa situation, au Lac de Geneve ; mais les Montagnes dont il est environné sont moins hautes. L'embouchure en est assez dangereuse. Après avoir laissé en Mer les trois petites Iles, où nous avions failli de périr, on passe par un détroit, qui n'a pas un demi quart de lieue de large, & dont l'entrée est resserrée, à gauche, par un Mont pyramidal, qu'on prendroit pour un Ouvrage de l'Art. Outre son extrême hauteur, qui le fait découvrir de fort loin, il est rond, de la forme d'une Tour, & si régulierement taillé dans toutes ses faces, que nous lui donnâmes le nom de Pot au Beurre. Un peu plus loin, on rencontre un Rocher assez plat, de cent ou six vingt pas de circonférence, qui fut nommé le *Ratier*, & sur lequel Villegagnon avoit débarqué d'abord son Artillerie, dans le dessein de s'y fortifier : mais la violence de la Marée l'en chassa. Une lieue au-delà est l'Ile de Coligny, qui étoit déserte avant l'arrivée des François. Dans un circuit d'une demie lieue de France, elle est six fois plus longue que large, & ceinte de petits Rochers à fleur d'eau, qui ne permettent point aux Navires d'en approcher de plus près qu'à la portée du canon. Les plus petites Barques n'y peuvent aborder que par une ouverture qui lui sert de Port, opposée à la Mer, & si facile à garder, que la moindre résistance auroit pu la rendre imprenable à tous les efforts des Portugais. L'Ile a deux Montagnes aux deux bouts, sur chacune desquelles

Description du Fort de Coligny.

(34) *Ibidem*, pp. 94. & suivantes.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY, 1557.

Villegagnon avoit fait construire une Redoute ; comme il avoit bâti sa Maison sur un Rocher de cinquante ou soixante piés de haut, qui est au milieu de l'Ile. Des deux côtés du Rocher, nous avions applani quelques petits espaces, qui contenoient assez de logemens pour quatre-vingt personnes, c'est-à-dire pour le nombre que nous étions, avec la salle du Prêche, qui servoit aussi de salle à manger. Mais, à l'exception de l'édifice du Rocher, où l'on avoit fait entrer un peu de charpente, & de quelques Boulevarts pour le canon, qui étoient revêtus d'une certaine maçonnerie, tout le reste n'étoit que de simples Loges, dont les Sauvages étoient les Architectes ; bâties par conséquent à leur maniere, c'est-à-dire de pieux de bois, & couvertes d'herbe. Tel étoit le Fort que Villegagnon avoit honoré du nom de Coligny (35).

Observations de Lery sur le Païs & ses Habitans.

A cette description du Fort, l'Auteur joint les observations qu'il avoit faites sur les Naturels du Païs & sur ses productions ; détail d'autant plus curieux, qu'il représente cette partie du Bresil & ses Peuples dans l'état qu'on peut nommer de pure nature, c'est-à-dire tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face aux terres, & que l'introduction des usages de l'Europe eût altéré le caractere des Habitans. Mais remettant toutes ces remarques à la description générale, on se borne ici à suivre le Voïageur dans son retour, qui va présenter une scene fort étrange.

Etablissement projetté à la Briqueterie.

La Briqueterie, où les Protestans s'étoient retirés, étoit un lieu dans lequel on avoit construit quelques mauvaises Cabanes, pour mettre à couvert les François qui alloient à la Pêche, ou que d'autres raisons appelloient du même côté. Cette retraite étoit assez commode pour faire naître à la Trouppe fugitive le dessein de s'y établir, s'il y avoit eu quelque espérance de s'y soustraire à l'autorité de Villegagnon, qui étoit revêtu des ordres du Roi. Lery assure même, sur le témoigne de Fariban, Capitaine du Vaisseau, qui étoit à l'ancre dans le Fleuve, que sans cette difficulté, quantité d'autres Protestans seroient venus s'établir au même lieu. Fariban n'avoit fait le Voïage, que pour observer les circonstances, à la priere de plusieurs Personnes de distinction, qui pensoient à quitter aussi la France. Dès la même année, sept ou huit cens Personnes devoient passer au Bresil, sur de grandes Hourques de Flandres, pour former une Ville à la Briqueterie. En un mot, Lery paroît persuadé qu'en

Province perdue pour la France.

(35) Lery raille ici Thevet de ce qu'en 1558, pour faire sa Cour au Roi, il fit faire une Carte de Rio-Janeiro & du Fort de Coligny, dans laquelle il mit à gauche du Fort sur le Continent, une Ville qu'il nomma *Ville-Henri*. » Et quoiqu'il ait eu » assez de tems pour penser que c'étoit pure » moquerie, l'a néanmoins derechef fait » mettre en sa Cosmographie. Car pour » moi, quand nous partîmes de ce Païs-» là, qui fut plus de dix-huit mois après » Thevet, je maintiens qu'il n'y avoit au-» cune forme de Bâtimens, moins Village, » ni Ville, à l'endroit où il nous en a forgé » une vraiment fantastique. . . . Je lui con-» fesse bien qu'il y a une Montagne, en » ce Païs, laquelle les premiers François » qui s'y habituerent, nommerent le Mont-» Henri ; comme aussi, de notre tems, » nous en nommâmes une autre *Corguille-» ray*, du nom de Philippe de Corguille-» ray, sieur du Pont, qui nous avoit con-» duits par-delà : mais il y a bien de la » différence entre une Montagne & une » Ville. pp. 101 & suiv.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

peu de tems on auroit vû dix mille François, qui non-seulement eussent mieux gardé l'Ile & le Fort de Coligny, mais qui formeroient à présent, sous l'obéissance du Roi, une bonne Province, qu'on pourroit, dit-il, nommer la France antarctique (36).

Villegagnon renvoie les Protestans en France.

Quelques gens de Villegagnon, entre lesquels on nomme *la Chapelle* & *Boissy*, l'aïant quitté, dans l'intervalle, pour se joindre aux Protestans, la crainte d'une plus grande desertion le fit user de son autorité pour hâter leur départ. Il écrivit à Fariban, qu'il pouvoit sans difficulté les prendre à bord; avec la malignité d'ajouter, que » si leur » arrivée lui avoit causé beaucoup de joie, parcequ'il croïoit avoir » trouvé cequ'il cherchoit, il souhaitoit leur retour, puisqu'ils ne s'ac- » cordoient point avec lui «. D'un autre côté, il leur envoïa un congé signé de sa main : mais Lery le charge ici d'une noire trahison (37).

Trahison qu'on lui attribue.

Le Vaisseau, qui se nommoit le *Jacques*, aïant achevé de charger du Bois de teinture, du Poivre de la Côte, du Coton, des Singes, des Perroquets, & d'autres productions du Païs, se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua aussi-tôt, & l'ancre fut levée dès le même jour. Tout cequ'il y avoit de monde à bord montoit à quarante-cinq hommes, Matelots & Passagers, sans y comprendre le Capitaine, & Martin *Baudouin* du Havre, Maître du Vaisseau.

1558.

Retour des Protestans.

C'est à l'Auteur qu'il faut laisser reprendre sa narration, sans autre soin que de réformer son style & d'abréger ses longueurs (38). Nous avions, dit-il, à doubler de grandes Basses, entremêlées de rochers, qui s'étendent d'environ trente lieues en Mer. Le vent n'étant pas propre à nous faire quitter la terre sans la côtoïer, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du Fleuve. Cependant, après avoir navigé sept ou huit jours, sans être fort avancés, il arriva pendant la nuit que les Matelots, qui travailloient à la pompe, ne purent épuiser l'eau, quoiqu'ils en eussent compté plus de quatre mille *Bastonées*. Le Contremaître, surpris d'un accident dont personne ne s'étoit défié, descendit au fond du Vaisseau, & le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentoit peu-à-peu comme enfoncer. Tout le monde aïant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avoit

Danger qu'ils courent de périr à leur départ.

(36) Pag. 437.

(37) » Dans un petit coffret qu'il donna » au Maître du Navire, enveloppé de » toile cirée, à la façon de la Mer, & plein » de Lettres qu'il envoïoit pardeçà à plu- » sieurs Personnes, il avoit mis aussi un » Procès, fait & formé contre nous à no- » tre insu, avec mandement exprès au » prémier Juge auquel on le bailleroit en » France, qu'en vertu d'icelui il nous re- » tînt & *fît brûler*, comme Hérétiques qu'il » disoit que nous étions. p. 435. Quelque idée qu'on doive prendre de cette accusation, il est certain qu'on brûloit alors les Hérétiques à Paris.

(38) Il fait, à son départ, des réflexions fort singulieres. » Pour dire adieu à l'Amé- » rique, je confesse en mon particulier que » combien que j'aie toujours aimé & aime » encore ma Patrie, voïant néanmoins, » non-seulement le peu & presque point » du tout de fidélité qui y reste, mais qui » pis est les déloïautés dont on y use les » uns envers les autres, & brief que tout » notre cas étant maintenant italianisé, ne » consiste qu'en dissimulations & paroles » sans effets, je regrette souvent que je ne » suis parmi les Sauvages, auxquels j'ai » connu plus de rondeur qu'en plusieurs » de par deçà, lesquels, à leur condam- » nation, portent titre de Chrétiens, p. 438.

tant d'apparence qu'on alloit couler à fond, que la plûpart, desespérant de leur salut, se préparerent à la mort. Cependant quelques-uns, du nombre desquels je fus, prirent la résolution d'emploïer tous leurs efforts pour prolonger de quelques momens leur vie. Un travail infatigable nous fit soutenir le Navire avec deux pompes, jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que nous ne pûmes diminuer sa hauteur; & passant par le bois de Bresil, dont le Vaisseau étoit chargé, elle sortoit, par les canaux, aussi rouge que du sang de Bœuf. Les Matelots & le Charpentier, qui étoient sous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laisserent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on n'étoit point avare à leur présenter. Le vent, qui portoit vers terre, nous l'aïant fait voir le même jour, nous prîmes la résolution d'y retourner. C'étoit aussi l'opinion du Charpentier, qui s'étoit apperçu, dans ses recherches, que le Navire étoit tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné de ses Matelots, s'ils touchoient une fois au rivage, aima mieux hazarder sa vie que ses Marchandises, & déclara qu'il étoit résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux Passagers une Barque pour retourner au Bresil; à quoi du Pont, que nous n'avions pas cessé de reconnoître pour Chef, répondit qu'il vouloit tirer aussi vers la France, & qu'il conseilloit à tous ses Gens de le suivre. Là-dessus, le Contremaître observa qu'outre les dangers de la Navigation, il prévoïoit qu'on seroit long-tems sur Mer, & que le Navire n'étoit point assez fourni de vivres. Nous fûmes six, à qui la double crainte du naufrage & de la famine fit prendre le parti de regagner la Terre, dont nous n'étions qu'à neuf ou dix lieues.

On leur offre de retourner au Bresil.

Six y consentent.

On nous donna la Barque, où nous mîmes tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos Amis, un d'entr'eux qui avoit une singuliere affection pour moi, me dit, en tendant la main vers la Barque où j'étois déja; je vous conjure de demeurer avec nous. Considerez que si nous ne pouvons arriver en France, il y a plus d'espérance de nous sauver, soit du côté du Pérou, soit dans quelque autre Ile, que sous le pouvoir de Villegagnon, de qui nous ne devons jamais espérer aucune faveur. Ces instances firent tant d'impression sur moi, que le tems ne me permettant plus de longs discours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la Barque, & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres, qui étoient Bourdon, du Bordel, Verneuil, la Fond & le Balleur, prirent congé de nous les larmes aux yeux, & retournerent au Bresil. Je ne remettrai pas plus loin à faire observer les remercimens que je dois au Ciel, pour m'avoir inspiré de suivre le conseil de mon Ami. Nos cinq Déserteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés, Villegagnon les reçut si mal, qu'il fit donner la mort aux trois premiers (39).

Comment Lery est engagé à demeurer à bord.

Sort de ceux qui quitterent le Vaisseau.

Le Vaisseau Normand remit donc à la voile » *comme un vrai cercueil*,

(39) L'Auteur ajoute, mais sans témoignage & sans preuve, » qu'il les fit mourir » pour la Confession de l'Evangile. pag. 442.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Départ du Bresil pour le retour.

Premiers malheurs de cette navigation.

» dit Lery, dans lequel ceux qui se trouvoient renfermés s'attendoient » moins à vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt ensevelis au fond » des flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à passer les Basses, il es- » suïa de continuelles tempêtes pendant tout le mois de Janvier ; & ne » cessant point de faire beaucoup d'eau, il seroit péri cent fois le jour, » si tout le monde n'eut travaillé sans cesse aux deux pompes. On s'éloigna ainsi du Bresil d'environ deux cens lieues, jusqu'à la vue d'une Ile habitable, aussi ronde qu'une Tour, qui n'a pas plus d'une demie lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie, non-seulement d'arbres, couverts d'une belle verdure, mais d'un prodigieux nombre d'Oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour se venir percher sur les Mâts de notre Navire, où ils se laissoient prendre à la main ; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres, & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroissoient fort gros en volant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient gueres plus charnus qu'un Moineau. A deux lieues sur la droite, nous apperçumes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau ; dernier malheur, qui nous auroit sans doute exemptés pour jamais du travail des Pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout notre passage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces petites Iles, que notre Pilote ne trouva pas même sur sa Carte, & qui peut-être n'avoient jamais été découvertes (40).

Petite Ile sans nom.

On se trouva, le 3 de Février, à trois degrés de la Ligne, c'est-à-dire, que depuis près de sept semaines, on n'avoit pas fait la troisieme partie de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on proposa de relâcher au Cap de Saint Roch, où quelques vieux Matelots assuroient qu'on pouvoit se procurer des rafraîchissemens. Mais la plûpart se déclarerent pour le parti de manger les Perroquets & d'autres Oiseaux, qu'on apportoit en grand nombre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le Pilote, aïant pris hauteur, déclara qu'on se trouvoit droit sous la ligne, le même jour où le Soleil y étoit, c'est-à-dire l'onzieme de Mars ; singularité si remarquable, suivant Lery, qu'il ne peut croire qu'elle soit arrivée à beaucoup d'autres Vaisseaux. Il en prend occasion de discourir sur les propriétés de l'Equateur, & sur les raisons qui y rendent la navigation difficile ; mais sa Philosophie, moins éclairée que celle de notre siecle, jette si peu de lumiere sur les difficultés qu'elle se forme, qu'on passe sur cette vaine discussion, pour lui laisser faire un récit beaucoup plus intéressant.

Singularité du Passage sous la Ligne.

Source des grands malheurs du retour.

Nos malheurs, dit-il, commencerent par une querelle entre le Contre-Maître & le Pilote, qui, pour se chagriner mutuellement, affectoient de négliger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis que le Pilote faisant son quart, c'est-à-dire conduisant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes & déploïées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le Vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes & le haut

(40) Leur position n'est point marquée. C'est une négligence ordinaire aux anciens Voïageurs. Faisons observer encore que ce n'est qu'à titre de singularité, que la Relation de Lery mérite un Extrait de quelque étendue.

des mâts. Les cables, les cages d'Oiseaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, & peu s'en fallut que le dessus du Bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut si peu d'effet pour la reconciliation des deux Ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, & malgré les efforts qu'on fit pour les appaiser, ils se jetterent l'un sur l'autre, & se battirent avec une mortelle fureur.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Ce n'étoit que le commencement d'une affreuse suite d'infortunes. Peu de jours après, dans une Mer calme, le Charpentier & d'autres Artisans, cherchant le moïen de soulager ceux qui travailloient aux Pompes, remuerent si malheureusement quelques pieces de bois au fond du Vaisseau, qu'il s'en leva une assez grande, par où l'eau entra tout-d'un-coup avec tant d'impétuosité, que ces misérables Ouvriers, forcés de remonter sur le Tillac, manquerent d'haleine pour expliquer le danger, » & se mirent à crier, d'une voix lamentable, nous sommes perdus, nous sommes perdus ! Sur quoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensoient qu'à mettre la Barque dehors en toute diligence, faisant jetter en Mer les panneaux qui couvroient le Navire, avec grande quantité de bois de Bresil & autres Marchandises; & déliberant de quitter le Vaisseau, se vouloient sauver les premiers. Même le Pilote, craignant que pour le grand nombre de personnes qui demandoient place dans la Barque, elle ne fût trop chargée, y entra avec un grand coutelas au poing, & dit qu'il couperoit les bras au premier qui feroit semblant d'y entrer : tellement que nous voïant délaissés à la merci de la Mer, & nous ressouvenant du premier naufrage dont Dieu nous avoit délivrés, autant résolus à la mort qu'à la vie, nous allâmes nous emploïer de toutes nos forces à tirer l'eau par les Pompes, pour empêcher le Navire d'aller à fond. Nous fîmes tant, qu'elle ne nous surmonta point. Mais le plus heureux effet de notre résolution fut de nous faire entendre la voix du Charpentier, qui étant un petit jeune Homme de cœur n'avoit pas abandonné le fond du Navire comme les autres. Au contraire, aïant mis son Caban à la Matelote sur la grande ouverture qui s'y étoit faite, & se tenant à deux piés dessus pour résister à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de sa violence le souleva plusieurs fois, crioit en tel état, de toute sa force, qu'on lui portât des habillemens, des lits de coton & autres choses, pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoûtreroit piece. Ne demandez pas s'il fut servi aussi-tôt : & par ce moïen nous fûmes préservés (41).

Le Vaisseau s'ouvre.

On continua de gouverner, tantôt à l'Est, tantôt à l'Oüest, qui n'étoit pas notre chemin, dit Lery, car notre Pilote, qui n'entendoit pas bien son métier, ne sut plus observer sa route; & nous allâmes ainsi, dans l'incertitude, jusqu'au Tropique du Cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une Mer herbue. Les herbes, qui flottoient sur l'eau, étoient

Ignorance du Pilote.

(41) *Ubi supra*, pp. 455 & précédentes.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

si épaisses & si serrées, qu'il fallut les couper avec des coignées, pour ouvrir le passage au Vaisseau (42). Là un autre accident faillit de nous perdre : » Notre Canonier, faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, » le laissa si longtems sur le feu qu'il rougit ; & la flamme, aïant pris à » la poudre, donna si rapidement d'un bout à l'autre du Navire, qu'elle » mit le feu aux voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'attachât même au bois, qui étant goudronné n'auroit pas manqué de l'allumer promptement, & de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous » eumes quatre Hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de » jours après ; & j'aurois eu le même sort, si je ne m'étois couvert le visage de mon Bonnet, qui m'en rendit quitte pour avoir le bout des oreilles & les cheveux grillés.

Le feu prend au Vaisseau.

Commencement d'une horrible famine.

Mais Lery met encore cette disgrace au nombre de celles qu'il a nommées son prélude. Nous étions, continue-t-il, au 15 d'Avril. Il nous restoit environ cinq cens lieues jusqu'à la Côte de France. Nos vivres étoient si diminués, malgré le retranchement qu'on avoit déja fait sur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié ; & cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois, toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui se croïoit proche du Cap de Finistere en Espagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des Iles Açores, qui en sont à plus de trois cens lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout-d'un-coup à la derniere ressource, qui étoit de balaïer la *Soute*, c'est-à-dire la Chambre blanchie & plâtrée, où l'on tient le Biscuit. » On y trouva plus de vers & de crottes de Rats, que » de miettes de pain. Cependant, on en fit le partage, avec des cuillieres, pour en faire une bouillie aussi noire & plus amere que suie. » Ceux qui avoient encore des Perroquets, car dès longtems plusieurs » avoient mangé les leurs, les firent servir de nourriture dès le commencement du mois de Mai, que tous vivres ordinaires manquerent entre nous. Deux Mariniers, morts de mal-rage de faim, furent jettés hors » le bord : & pour montrer le très pitoïable état, où nous étions lors » réduits, un de nos Matelots, nommé *Nargue*, étant debout, appuïé » contre le grand mât, & les chausses avallées, sans qu'il put les relever, je le tançai, de ce qu'aïant un peu de bon vent il n'aidoit point » avec les autres à hausser les voiles ; le pauvre Homme, d'une voix basse » & pitoïable, me dit, hélas ! je ne saurois ; & à l'instant il tomba roide » mort.

A quoi l'on est réduit à bord.

Embarras du côté de la Mer.

L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une Mer si violente, que faute d'art ou de force, pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, & de lier même le Gouvernail. Ainsi le Vaisseau fut abandonné au gré des vents & des ondes. Ajoutez que le gros tems ôtoit l'unique espérance dont on pût se flatter, qui étoit celle de prendre un peu de poisson. Aussi tout le monde étoit-il d'une foiblesse & d'une maigreur extrêmes. » Cependant, la nécessité faisant penser & repenser à » chacun dequoi il pourroit appaiser sa faim, quelques-uns s'aviserent de » couper des pieces de certaines *Rondelles*, faites de la peau d'un Ani-

(42) *Ibid.* p. 456.

» mal

» mal nommé Tapiroussous, les firent bouillir à l'eau pour les manger : » mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces ron- » delles sur les charbons ; & lorsqu'elles furent un peu rôties, le brûlé » ôté & raclé avec un couteau, cela succeda si bien, que les mangeant » de cette façon, il nous étoit avis que ce fussent Carbonades de couenne » de Pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avoit des rondelles, de les » tenir de court ; & comme elles étoient aussi dures que cuir de Bœuf sec, » il fallut des serpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en » avoient, portant les morceaux dans leurs manches, en petits sacs de toile, » n'en faisoient pas moins de compte que font par deçà les gros Usu- » riers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jus- » ques-là, de manger leurs collets de maroquin & leurs souliers de cuir. » Les Pages & Garçons du Navire, pressés de male-rage de faim, man- » gerent toutes les cornes des Lanternes, dont il y a toujours grand nom- » bre aux Vaisseaux, & autant de chandelles de suif qu'ils en purent at- » trapper. Mais notre foiblesse & notre faim n'empêchoient pas que, sous » peine de couler à fond, il ne fallût être nuit & jour à la pompe, avec » grand travail.

Etablissement des François au Bresil.

De Lery. 1558.

Autres effets de la famine.

On regretteroit sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre style que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudroit-il pas sacrifier à l'élégance ? » Environ le 12 de Mai, reprend Lery, notre » Canonier, auquel j'avois vû manger les trippes d'un Perroquet toutes » crues, mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin de pen- » ser à nous défendre si l'on nous eut attaqués, nous eussions plutôt sou- » haité d'être pris de quelque Pirate qui nous eut donné à manger. Mais » nous ne vîmes, dans notre retour, qu'un seul Vaisseau, dont il nous » fut impossible d'approcher.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre Vaisseau, jusqu'aux cou- » vercles des coffres, nous pensions toucher au dernier moment de no- » tre vie : mais la nécessité fit venir à quelqu'un l'idée de chasser les Rats » & les Souris, & l'espérance de les prendre d'autant plus facilement, » que n'aïant plus les miettes & d'autres choses à ronger, elles couroient » en grand nombre, mourant de faim, dans le Vaisseau. On les poursui- » vit avec tant de soin, & tant de sortes de piéges, qu'il en demeura » fort peu. La nuit même, on les cherchoit à yeux ouverts, comme les » Chats. Un Rat étoit plus estimé, qu'un Bœuf sur terre. Le prix en monta » jusqu'à quatre écus. On les faisoit cuire dans l'eau, avec tous leurs in- » testins, qu'on mangeoit comme le corps. Les pattes n'étoient pas ex- » ceptées, ni les autres os, qu'on trouvoit le moïen d'amollir. L'eau man- » qua aussi. Il ne restoit, pour tout breuvage, qu'un petit tonneau de » Cidre, que le Capitaine & les Maîtres ménageoient avec grand soin. » S'il tomboit de la pluie, on étendoit des draps, avec un boulet au mi- » lieu, pour la faire distiller. On retenoit jusqu'à celle qui s'écouloit par » les égouts du Vaisseau, quoique plus trouble que celle des rues. On » lit dans Jean de Leon, que les Marchands qui traversent les Déserts » d'Afrique, se voïant en même extrêmité de soif, n'ont qu'un seul re- » mede ; c'est que tuant un de leurs Chameaux, & tirant l'eau qui se trou-

L'eau manque à bord.

Exemples de cette situation.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

» ve dans ses intestins, ils la partagent entr'eux & la boivent. Ce qu'il dit » ensuite, d'un riche Négociant qui traversant un de ces Déserts & pressé » d'une soif extrême, acheta une tasse d'eau, d'un Voiturier qui étoit » avec lui, la somme de dix mille Ducats, montre la force de ce besoin; » cependant, ajoute le même Historien, & le Négociant, & celui qui » lui avoit vendu son eau si cher, moururent également de soif; & l'on » voit encore leur sépulture dans un Désert, où le récit de leur avanture » est gravée sur une grosse pierre (43). Pour nous, l'extrêmité fut telle » qu'il ne nous resta plus que du bois de Bresil, plus sec que tout au- » tre Bois, que plusieurs néanmoins, dans leur désespoir, grugeoient en- » tre leurs dents. Corguilleray du Pont, notre Conducteur, en tenant » un jour une piece dans la bouche, me dit avec un grand soupir; hé- » las, Lery mon Ami, il m'est dû en France une somme de quatre mille » francs, dont plût à Dieu qu'aïant fait bonne quittance je tinsse main- » tenant un pain d'un sou & un seul verre de vin. Quant à Maître Ri- » cher, notre Ministre, mort depuis peu à la Rochelle, le bon Homme, » étant étendu de foiblesse, pendant nos miseres, dans sa petite Cabine, » ne pouvoit même lever la tête pour prier Dieu, qu'il invoquoit néan- » moins, couché à plat comme il étoit. Je dirai ici, en passant, avoir » non-seulement observé dans les autres, mais senti moi-même pendant » les deux cruelles famines où j'ai passé, que lorsque les corps sont at- » ténués, la nature défaillante, & les sens aliénés par la dissipation des » esprits, cette situation rend les Hommes farouches, jusqu'à les jetter » dans une colere, qu'on peut bien nommer une espece de rage: & ce » n'est pas sans cause que Dieu, menaçant son Peuple de la famine, di- » soit expressément que celui qui avoit auparavant les choses cruelles en » horreur, deviendroit alors si dénaturé, qu'en regardant son Prochain » & même sa propre Femme & ses Enfans, il desireroit d'en manger (44); » car, outre l'exemple du Pere & de la Mere, qui mangerent leur pro- » pre Enfant au Siége de Sancerre, & celui de quelques Soldats, qui, » aïant commencé par manger les corps des Ennemis tués par leurs ar- » mes, confesserent ensuite que si la famine eut continué, ils étoient ré- » solus de se jetter sur les Vivans, nous étions d'une humeur si noire & » si chagrine sur notre Vaisseau, qu'à peine pouvions-nous nous parler » l'un à l'autre sans nous fâcher, & même (Dieu veuille nous le pardon- » ner!) sans nous jetter des œillades & des regards de travers, accom- » pagnés de quelque mauvaise volonté de nous manger mutuellement.

Cruelle disposition que la Famine inspire.

» Le 15 & le 16 de Mai, il nous mourut encore deux Matelots, sans » autre maladie que l'épuisement causé par la faim. Nous en regrettâmes » beaucoup un, nommé *Roleville*, qui nous encourageoit par son natu-

Lery mange son Perroquet cheri.

(43) Histoire d'Afrique, liv. 1. Cette édition du voïage de Lery étant de 1611, il compare ici la famine de son Vaisseau avec celle de Sancerre, pendant le Siége de 1573, où il s'étoit trouvé, & dont il avoit publié la Relation. » Tant y a, dit-il, comme j'ai là noté, que n'y aïant eu faute, » ni d'eau, ni de vin, quoiqu'elle fût plus » longue, si puis-je dire qu'elle ne fut si » extrême que celle dont est ici question: » car pour le moins avions-nous, à Sancerre, quelques racines, herbes sauvages, bourgeons de vignes, & autres choses qui se peuvent trouver sur terre. p. 466.

(44) C'est ce qu'on lit, en effet, au chap. 28 du Deutéronome, versets 53 & 54.

» tel joïeux, & qui dans nos plus grands dangers de Mer, comme dans » nos plus grandes souffrances, disoit toujours : mes Amis, ce n'est rien. » Moi, qui avois eu ma part à cette famine inexprimable, pendant la- » quelle tout ce qui pouvoit être mangé l'avoit été, je ne laissois pas d'a- » voir toujours secretement gardé un Perroquet que j'avois, aussi gros » qu'une Oie, prononçant aussi nettement qu'un Homme ce que l'Inter- » prete, dont je le tenois, lui avoit appris de la Langue Françoise & de » celle des Sauvages, & du plus charmant plumage. Le grand desir que » j'avois, d'en faire présent à M. l'Amiral, me l'avoit fait tenir caché » cinq ou six jours, sans avoir aucune nourriture à lui donner; mais il » fut sacrifié comme les autres à la nécessité; sans compter la crainte qu'il » ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jettai que les plumes : tout » le reste, c'est-à-dire non-seulement le corps, mais aussi, trippes, piés, » ongles & bec crochu, soutint pendant quatre jours quelques amis & » moi. Cependant mon regret fut d'autant plus vif, que le cinquieme » jour nous découvrîmes la terre. Les Oiseaux de cette espece pouvant se » passer de boire, il ne m'eut pas fallu trois mois pour le nourrir dans » cet intervalle.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Le Vaisseau arrive à la vue des Côtes de France.

» Enfin Dieu, nous tendant la main du Port, fit la grace à tant de Mi- » sérables, étendus presque sans mouvement sur le Tillac, d'arriver le » 24 de Mai 1558 à la vue des Terres de Bretagne. Nous avions été trom- » pés tant de fois par le Pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre confiance » aux premiers cris qui nous annoncerent notre bonheur. Cependant nous » sûmes bientôt que nous avions notre Patrie devant les yeux. Après que » nous en eûmes rendu graces au Ciel, le Maître du Navire nous avoua » publiquement que si notre situation eut duré seulement un jour de plus, » il avoit pris la résolution, non pas de nous faire tirer au sort, (com- » me il est arrivé quatre ou cinq ans après, dans un Navire qui reve- » noit de la Floride (45); mais, sans avertir personne, de tuer un d'en- » tre nous, pour le faire servir de nourriture aux autres : ce qui me causa » d'autant moins de fraïeur, que, malgré la maigreur extrême de mes » Compagnons, ce n'auroit pas été moi qu'il eut choisi pour premiere » victime, s'il n'eut voulu manger seulement de la peau & des os.

Furieuse résolution du Maître du Navire.

Premieres circonstances de l'arrivée.

Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos Matelots avoient toujours souhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de Bresil. Le Maître, aïant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la Chaloupe avec du Pont & quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous étions assez proche. Deux de nos Compagnons, qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt au rivage, que l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines, & par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage, en protestant que jamais ils ne retourneroient au Vaisseau. Fort longtems après, l'un des deux aiant lû les premieres Editions du Voïage de Lery, lui écrivit à Geneve, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir sa santé.

(45) Lery raconte qu'en 1564, la Famine fit tuer sur Mer un Malheureux, nommé *la Chere*, & que l'Equipage, extrêmement affoibli, commença par boire son sang tout chaud. Il cite l'Histoire de la Floride, où l'on trouve effectivement ce fait, chap. 3.

Etablissement des François au Bresil.

De Lery. 1558.

On va mouiller au Port de Blavet.

Les autres revinrent sur-le-champ avec toutes sortes de vivres, & recommanderent aux plus affamés d'en user d'abord avec modération. On ne pensoit plus qu'à se rendre à la Rochelle, lorsqu'un Navire François, passant à la portée de la voix, avertit que toute cette Côte étoit infestée par certains Pirates. L'impuissance où l'on étoit de se défendre détermina tout le monde à suivre le Vaisseau dont on avoit reçu cet avis; & sans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau Port de Blavet.

Instruction pour les Voïageurs.

Pour l'instruction des Voïageurs, arrêtons-nous un moment aux observations de Lery, dont les détails naïfs & curieux ne peuvent être conservés que dans son style. » Entre plusieurs Vaisseaux de guerre, qui se » trouvoient dans ce Port, il y en avoit un de Saint Malo, qui avoit » pris & emmené un Navire Espagnol revenant du Pérou, & chargé de » bonne Marchandise, qu'on estimoit plus de soixante mille Ducats. Le » bruit s'en étant divulgué par toute la France, il étoit arrivé à Blavet » quantité de Marchands Parisiens, Lyonnois, & d'autres lieux, pour en » acheter. Ce fut un bonheur pour nous, car plusieurs d'entr'eux se trou- » vant près de notre Vaisseau, lorsque nous en voulumes descendre, non- » seulement ils nous emmenerent par-dessous les bras, comme gens qui » ne pouvoient encore se soutenir, mais apprenant ce que nous avions » souffert de la famine, ils nous exhorterent à nous garder de trop man- » ger, & nous firent d'abord user peu à peu de bouillons de vieilles » Poulailles bien consommées, de lait de Chevre, & autres choses pro- » pres à nous élargir les boïaux, que nous avions, tous, fort rétrécis. Ceux » qui suivirent ce conseil s'en trouverent bien. Quant aux Matelots qui » voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que de vingt, échap- » pés à la famine, plus de la moitié creverent & moururent subitement. » De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme simples Pas- » sagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur Terre ni sur Mer. A la vérité, n'aïant sauvé que la peau & les os, non-seulement on nous auroit pris pour des cadavres déterrés, mais aussi-tôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de terre, nous sentîmes un tel dégout pour toute sortes de viandes, que moi particulierement, lorsque je fus au Logis, & que j'eus approché le nez, du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, aïant été couché sur un lit, je dormis si bien cette premiere fois, que je ne me réveillai point avant le jour suivant.

Avec quelles difficultés les Protestans sont guéris.

Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite Ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les Médecins nous conseillerent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plûpart ne devinssent enflés, depuis la plante des piés jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eumes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remede, dont je crois devoir la recette au Public. C'est du Lierre terrestre & du riz bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le même Pot, avec quantité de vieux draps alentour. On y jette ensuite des jaunes d'œufs; & le tout doit être mêlé ensemble

dans un Plat sur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillieres, comme de la bouillie, nous délivra tout-d'un-coup d'un mal, qui n'auroit pu durer quelques jours de plus sans nous faire périr tous (46).

Etablissement des François au Bresil.

De Lery. 1558.

Mais Lery & ses Compagnons étoient menacés d'un autre danger, dont ils n'avoient eu jusqu'alors aucune défiance. On doit se rappeller que Villegagnon avoit remis au Maître du Navire un petit Coffre, qui contenoit, avec ses Lettres, un Procès qu'il avoit formé contr'eux, & qu'il envoïoit tout instruit aux Juges du premier lieu où le Coffre seroit ouvert. Il le fut à Hennebon, parceque Villegagnon, qui étoit né en Bretagne, voulut écrire à diverses personnes de cette Province. Le Procès fut remis aux Juges. Mais du Pont en connoissoit quelques-uns, aussi attachés que lui à l'Eglise de Geneve, qui loin d'avoir égard à ces odieuses accusations, les supprimerent, & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

Inutilité du Procès fait par Villegagnon.

Ils quitterent Hennebon, pour se rendre à Nantes, sans avoir encore la force de conduire leurs Chevaux, ni de supporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur Homme à pié, pour les conduire par la bride. Nos sens, dit Lery, étoient comme entierement renversés. A Nantes, ils eurent encore, pendant huit jours, l'oreille si dure, & la vue si troublée, qu'ils craignirent d'être devenus sourds & aveugles, à l'exemple de Jonathas, fils de Saül; car Lery ne perd point une occasion de s'appuïer du témoignage des Livres Saints. Lorsque Jonathas, dit-il, après avoir gouté du miel au bout d'une baguette, déclara que sa vue étoit éclaircie, il fit assez connoître que c'étoit la faim dont il avoit été pressé, qui la lui avoit obscurcie (47). Cependant ils furent si bien traités, qu'un mois après il ne leur restoit pas la moindre foiblesse aux yeux. Ils furent guéris aussi de leur surdité. Mais l'estomac de Lery demeura fort foible; & les nouveaux malheurs du même genre, dans lesquels il retomba au Siége de Sancerre, acheverent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut sa retraite, en quittant la Ville de Nantes. D'autres circonstances ont pu faire juger qu'il prit le parti de retourner à Geneve.

Effets des maux qu'avoit soufferts Lery.

Mais il ne laisse point sans éclaircissement ce qu'il a déja dit, avec quelque obscurité, de l'établissement des François au Fort de Coligny. Villegagnon, que quelqu'un, dit-il, a nommé le Caïn de l'Amérique, abandonna cette Place; & par sa faute elle tomba ensuite au pouvoir des Portugais, avec l'Artillerie marquée aux armes de France. Il revint en France, où il ne cessa point de faire la guerre aux Sectateurs de Calvin, & mourut (48) au mois de Décembre 1571, dans une Commanderie de l'Ordre de Malte, nommée Beauvais, en Gâtinois, près de Saint Jean de Nemours.

Eclaircissement sur le Fort de Coligny & sur Villegagnon.

(46) *Ibid.* pp. 476 & précedentes.
(47) Pag. 484.

(48) Saisi d'un feu au corps, suivant quelques Ecrivains Protestans.



§ III.

Voïages et Etablissement des Hollandois au Bresil.

Introduction.

On peut dire du Bresil, qu'il n'y a point de grande Région où l'on ait fait si peu de Voïages qui en portent le titre, & qu'en récompense il n'y en a pas non plus dont tant de Voïageurs aient eu l'occasion de parler (49); d'où il arrive que nous n'en avons point encore de Relation bien complete, mais que pour en former une on peut s'aider des lumieres qui se trouvent dispersées dans un grand nombre de Relations. Il paroît seulement nécessaire de commencer par l'exposition de quelques évenemens Historiques, qui jetteront du jour sur mille observations qui en demandent; & nous l'emprunterons des Historiens les plus exacts.

Entreprises & Conquêtes des Hollandois au Bresil.

Le Portugal continuoit de jouir du Bresil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avoit commencé à donner de la solidité aux premiers Etablissemens. Mais cette Couronne étant passée, en 1581, sur la tête de Philippe II, Roi d'Espagne, les guerres que ce Prince eut à soutenir contre la France & l'Angleterre, & surtout contre les Mécontens des Païs-Bas, qui formerent sous son regne la République des Provinces Unies, lui laisserent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions étrangeres. D'un autre côté, ces nouveaux Républiquains, qu'il n'avoit pû retenir dans sa dépendance, étoient encore trop foibles, ou trop pressés de leurs affaires domestiques, pour entreprendre d'affoiblir l'Ennemi de leur liberté par des Conquêtes; mais ils firent de si grands progrès pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureusement leur Compagnie des Indes Orientales (50), ils se virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette institution devint fatale aux Portugais dès son origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans des Flottes Hollandoises, commencerent par courir les Côtes de Portugal, & firent des prises qui augmenterent leurs forces. Après cet essai, les Hollandois envoïerent Willekens au Bresil. Ils n'ignoroient point que ce Païs, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de Côtes, étoit naturellement riche & fertile. On a vû qu'il y avoit peu de grandes Maisons, en Portugal, qui n'y possedassent des terres. Les Brasiliens les plus voisins avoient été soumis par degrés. On y prenoit peu de part aux guerres qui troubloient l'Europe; & si l'on excepte l'Entreprise des François, dont le souvenir commençoit à s'éloigner, on y jouissoit depuis longtems d'une paix profonde. Aussi les Gouverneurs ne s'y

(49) La raison en est simple: c'est que les Portugais, seule Nation de l'Europe qui fasse le voïage exprès, ne s'attachent gueres, par une politique qui leur est commune avec les Espagnols, à faire connoître leurs Domaines; & que d'un autre côté la situation du Bresil y fait souvent relâcher des Etrangers curieux, qui ne perdent pas l'occasion de jetter sur leur Journal ce qu'ils y observent en passant.

(50) Voïez l'établissement de cette Compagnie, au Tome VIII.

appliquoient-ils qu'au Commerce, & les Soldats étoient devenus Marchands. Cependant quelques Particuliers Hollandois, qui s'y étoient présentés pour la Traite, avoient été fort bien reçus des Indiens, parceque donnant les Marchandises à bon marché, il y avoit plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avoit disposé tous les Naturels du Païs en leur faveur.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Telles étoient les conjonctures, lorsque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. Les Portugais songerent moins à se défendre, qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses. L'Amiral Hollandois se rendit maître de Saint Salvador, Capitale de cette grande Région. Dom Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, n'eut ni le courage de se défendre, ni la prudence de se sauver. L'Archevêque seul (51), à la tête de son Clergé, entreprit de soutenir l'honneur de sa Nation, se retira dans un Bourg voisin, où il se fortifia, & causa dans la suite beaucoup d'embarras aux Conquérans. Mais ils firent un butin inestimable dans la Ville, & s'emparerent, en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Bresil.

Cette nouvelle jetta le Portugal dans une extrême consternation, qui fut encore augmentée par l'opinion que le Gouvernement Espagnol n'étoit pas fâché de voir perdre aux Portugais une partie de ce beau Païs; dans l'espérance que n'aïant que cette ressource, ils en seroient plus souples & moins fiers. Mais Philippe en jugeoit différemment. Il écrivit de sa propre main aux Grands de Portugal, & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. En moins de trois mois ils équiperent, à leurs frais, une Flotte de 26 Vaisseaux. Toute la Noblesse s'empressa de contribuer à cet armement, soit par des levées de Trouppes, soit en s'embarquant elle-même. Cependant, l'Espagne voulant y joindre aussi ses forces, les deux Flottes ne se trouverent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par Frederic *de Tolede Osorio*, Marquis de *Valdueja*. Le nombre des Matelots & des Soldats montoit à douze ou quinze mille, & le passage fut assez heureux jusqu'à la Baie de tous les Saints.

Depuis la conquête, les Hollandois avoient beaucoup souffert à San Salvador. L'Archevêque, avec quinze cens Hommes qui s'étoient rassemblés sous ses ordres, avoit souvent défait leurs Partis, leur avoit coupé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués, lorsqu'il fut enlevé par la mort. Nuñez Marino prit le commandement après lui. Il eut, pour successeur, Dom Francisco de Moura. Mais ces changemens n'aïant point interrompu le blocus, la situation des Hollandois n'étoit pas changée à l'arrivée des Flottes combinées d'Espagne & de Portugal. On en débarqua quatre mille Hommes, sous la conduite de Dom Manuel de Menezez. Il n'en falloit pas tant pour forcer une Place déja fatiguée par un long Siége. Le Gouverneur voulut faire quelque résistance; mais la Garnison, révoltée contre ses ordres, le força d'accepter une composition, le 10 d'Avril. Après cet exploit, la Flotte remit à la voile, & revint en Europe, fort délabrée par la tempête, qui en fit périr une partie.

La République des Provinces-Unies ne se borna point à la vangeance

(51) Il se nommoit Michel Texeira.

Etablissement des Hollandois au Bresil.

qu'elle prit en Europe, en faisant enlever quantité de Vaisseaux Portugais, où elle faisoit souvent un riche butin. Vers le milieu de l'année 1629, l'Amiral *Lonk* partit avec une Flotte de vingt-sept Vaisseaux de guerre, fournis par divers Ports de Hollande. Les Trouppes de débarquement étoient commandées par Thierry de Wardenbourg. Cet armement fut augmenté, dans sa navigation, jusqu'au nombre de quarante-six Vaisseaux : mais il fit bien du chemin avant que d'arriver au Bresil, puisqu'il ne découvrit la Côte de Fernambuc que le 3 de Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainie de ce nom, avec deux mille quatre cens Soldats, & quatre cens Hommes des Equipages. Il s'avança, le 16, vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de trois Forts, qui lui couterent trois sanglans combats. Les Brasiliens, animés par les Portugais, les avoient aidés à disputer vivement l'entrée de leur Païs. Mais Lonk détermina la victoire, en se postant sur le Récif, situé au Midi d'Olinde, & sur la pointe d'une longue Terre, où les Portugais avoient élevé un Fort sous le nom de Saint George.

Un avantage de cette importance répandit la terreur dans tout le Païs, & les Hollandois en profiterent pour se rendre Maîtres du reste de la Capitainie : ils en fortifierent les principaux lieux, surtout le Récif, qu'ils rendirent en peu de tems une des meilleures & des plus fortes Places de l'Amérique. On n'épargna rien, en Portugal, pour engager les Ministres d'Espagne à se remettre en possession d'un si beau Païs. On leva des Trouppes ; on arma une Flotte nombreuse, & l'on fournit de très grosses sommes. Les Espagnols s'étant déterminés à faire partir aussi quelques Vaisseaux, *Oquendo* fut nommé pour commander cette nouvelle Flotte, qui auroit suffi pour reprendre ce qu'on avoit perdu, si la mortalité ne s'étoit pas mise dans les Trouppes, avant leur embarquement. De cinq mille Hommes dont elles devoient être composées, il en mourut deux mille, & la crainte du même sort dispersa le reste. Il fallut emploïer la force, pour ramener les Déserteurs & pour les faire embarquer. Ils partirent au mois de Mai, sur trente Vaisseaux, dont la moitié étoit à peine en état de soutenir un Combat naval. Cependant, cette Flotte aïant été renforcée aux Canaries par quinze Vaisseaux de guerre, & par neuf aux Côtes du Cap verd, elle se trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois, qui sur la premiere nouvelle de son départ étoient venus au-devant d'elle, avec quatorze Vaisseaux & deux Yachts, furent extrêmement surpris d'une augmentation à laquelle ils ne s'étoient point attendus. On avoit dit à *Pater*, leur Amiral, qu'elle ne consistoit qu'en huit Galions ; au lieu qu'elle avoit douze Galions de Castille & deux Pataches, cinq Galions de Portugal, dix-neuf Vaisseaux de Roi, & le reste de différentes sortes. L'inégalité des forces n'empêcha point Pater de risquer un engagement. Il y périt par le feu, qui fit sauter son Vaisseau ; & *Thys*, autre Commandant Hollandois, eut le même sort. Les Hollandois ne laisserent point de faire une belle retraite, & d'emmener à Olinde un Vaisseau Espagnol, qu'ils avoient pris dans le Combat. Oquendo, qui les suivoit, mouilla sur la Côte de Paraïba, mit à terre douze cens Hommes, pour la garde du Païs, pourvut à la sureté de la Riviere de Saint François, des Capitainies de

Segeripe & de la Baie de tous les Saints, & rafraîchit l'Armée Portugaise, commandée par d'Albuquerque; mais il reprit ensuite la route de Lisbonne sans avoir pensé à faire le siége d'Olinde. Dans sa navigation, il fut rencontré par une Flotte Hollandoise, qui maltraita furieusement la sienne.

Etablissement des Hollandois au Bresil.

L'année suivante, Dom Frederic de Tolede, qui conduisit une autre Flotte au Bresil, causa peu de mal aux Hollandois. Ils ne se saisirent pas moins des Capitainies de Tamaraca, de Paraiba, & de Rio grande, qui ne leur couterent que trois Campagnes.

En *1636*, ils firent un dernier effort, pour achever la Conquête du Bresil. Le Comte Maurice de Nassau, qu'ils choisirent pour Général, partit du Texel le 25 Octobre de la même année, & jetta l'ancre, dans la Baie de tous les Saints, le 23 du même mois de l'année suivante. Des Troupes qu'il avoit à bord, & de celles qu'il trouva dans les possessions Hollandoises, il forma une Armée considérable, dont la plûpart des Officiers connoissoient le Païs, & les méthodes militaires des Portugais, contre lesquels ils avoient remporté divers avantages. A peine fut-il arrivé, qu'il tint la Campagne. Il alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite, après un combat fort opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses Portes au Vainqueur, qui assiégea aussitôt la Citadelle de *Porvacaon*. La Garnison Portugaise y fit une fort belle défense; mais aïant été forcée de capituler, cette Conquête fut suivie de celle d'Openeda, & d'autres succès importans.

Le Comte Maurice, ne voulant pas laisser aux Portugais le tems de respirer, entreprit de les affoiblir encore par une diversion: il envoïa sur la Côte de Guinée, une Flotte considérable, qui y prit le fameux Fort de Saint Georges de la Mina. La Campagne suivante ne fut pas plus heureuse pour les armes du Portugal. Banjola, qui continuoit de les commander, fut défait pour la seconde fois par les Hollandois, dans la Capitainie de Segeripe, dont ils se rendirent maîtres, après avoir mis le feu à la Capitale. Les Nations de *Siara*, l'une des Capitainies Septentrionales du Bresil, se mirent sous leur protection, & leur demanderent du secours contre l'oppression de leurs anciens Maîtres. Le Comte Maurice leur envoïa quelques Trouppes, sous la conduite de *Gartouan*, qui, secondé par *Algodojo*, Cacique de Siara, mit le Siége devant la Ville de ce nom, la prit, & conquit tout le reste de cette Capitainie.

Celles du Paraiba & de Rio Grande paroissoient difficiles à conserver, parceque les Portugais y avoient des intelligences & des Places: le Comte emploïa toutes ses forces à se saisir des Places, s'assura des Indiens par toutes sortes de faveurs, fit rebâtir dans le Paraiba l'ancienne Ville de Philippine, & la nomma Fredericstat, du nom du Prince d'Orange. Il tenta aussi de se rendre maître de San Salvador, où les Portugais s'étoient avantageusement rétablis: mais après s'être saisi des Châteaux d'*Albert*, de Saint Barthelemy & de Saint Philippe, qui couvrent cette Ville, il perdit, dans une sortie vigoureuse, la plûpart de ses Officiers, ses Ingénieurs & quantité de Soldats. Cette disgrace, joint à l'arrivée d'un secours Portugais, qu'il ne put empêcher d'entrer dans la Place, l'obligea d'a-

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

bandonner les Châteaux, & de se retirer avec assez de précipitation.

L'année 1639 ne fut qu'une suite de malheurs pour les entreprises de l'Espagne & du Portugal. Les deux Nations mirent en Mer, sous les ordres du brave Fernand de Mascarenhas, Comte de la Torre, une Flotte de quarante-six Vaisseaux de guerre, parmi lesquels on comptoit vingt-six Galions équipés au double, avec cinq mille Soldats & un nombre proportionné de Matelots. Elle fut encore augmentée sur la route; & vraisemblablement elle eut forcé le Comte Maurice d'abandonner le Bresil, surtout dans un tems où les Trouppes Hollandoises étoient fort diminuées & manquoient de provisions: mais en rasant les Côtes d'Afrique, cette redoutable Flotte prit au Cap verd un mal contagieux, qui fit périr trois mille Soldats. Le reste étant arrivé dans un triste état à San Salvador, Mascarenhas emploïa le tems à remonter ses Vaisseaux de tout ce qu'il put trouver de monde dans la Capitainie de Rio Janeiro, ressource heureuse, qui le mit en état de lever l'ancre avec douze mille Hommes de combat: mais elle fut si lente, qu'on étoit au mois de Janvier 1640, & dans l'intervalle Maurice n'avoit pas fait de moindres efforts pour sa défense. Il attendoit, de Hollande, des secours qui arriverent à propos. L'Amiral *Loos* s'étoit mis en Mer avec quarante & un Vaisseaux, de différentes grandeurs, & se trouvoit à quatre mille du Port d'Olinde lorsque les Portugais sortirent de la Baie de tous les Saints. Les deux Flottes se livrerent quatre furieux combats: Loos périt dans le premier, & la victoire n'en demeura pas moins à ses Trouppes. Jacques *Huygens*, qui succeda au commandement, livra les trois autres, & n'y perdit que vingt-huit Hommes, tandis que la perte des Portugais & des Castillans fut de plusieurs mille. Une partie de leur Flotte échoua sur les écueils, nommés *Baxas de Roccas*, où les uns moururent de soif, & les autres n'eurent pas peu de peine à se sauver: le reste se dissipa. Enfin la discorde, qui se mit entre les deux Nations, acheva leur perte; & d'un si bel armement, il ne revint en Espagne que quatre Galions, avec deux Vaisseaux Marchands.

Le Comte Maurice aïant embarqué presque tous ses Soldats sur sa Flotte, ses Garnisons se trouvoient si affoiblies, que les Portugais du Bresil se flatterent de pouvoir se remettre en possession de quelques Places. Jean Lopez de Carvalho, à la tête d'un Parti, & les Brasiliens commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé *Cameron*, ravagerent le Bresil Hollandois, y battirent quelques Trouppes & prirent des Villes. Mais ce bonheur dura peu: ils furent défaits à leur tour par *Coine*, qui avoit fait l'expédition du Bresil, & réduits à chercher leur salut dans la fuite. En même tems *Lichthart*, étant entré avec vingt-cinq Vaisseaux dans la Baie de tous les Saints, répandit de toutes parts les horreurs de la plus cruelle guerre. Montaleran, Viceroi du Bresil Portugais, en fut si touché, qu'il proposa au Comte Maurice une convention stable, pour donner enfin des bornes aux hostilités: mais tandis que les Commissaires étoient occupés de cette négociation, on apprit, au Bresil, la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la Couronne d'Espagne.

Jean IV, que les Portugais s'étoient donné pour Maître, avoit besoin de toutes ses forces pour se soutenir contre l'Espagne, à qui la perte d'un

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

si beau Roïaume causoit le plus vif regret. D'ailleurs, l'Espagne & le Portugal ensemble n'aïant pû chasser du Bresil leurs Ennemis communs, il y avoit peu d'apparence que dans la crise où l'on étoit, le Portugal en fût capable seul. Le nouveau Monarque ne pensa, au contraire, qu'à liguer avec lui les Hollandois contre l'Espagne. Tristan de Mendoça Hurtado, son Ambassadeur à la Haie, conclut avec eux une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une Tréve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce Traité fut signé le 23 de Juin, 1641. Chacun étoit conservé dans la possession de ce qu'il tiendroit au jour de la publication; & les Ministres des deux Partis devoient s'assembler à la Haie, huit mois après la ratification, pour traiter une Paix générale : il étoit même reglé que si l'on ne parvenoit point à ce but, la Tréve ne laisseroit pas de subsister & que le Commerce seroit libre, avec cette seule restriction, que les Hollandois ne pourroient envoïer en Portugal des Marchandises venues du Bresil, ni les Portugais en Hollande.

Mais il s'éleva des difficultés, qui arrêterent l'effet de ces dispositions. Les Hollandois trouverent des prétextes, pour refuser de rendre quelques Places, qu'ils avoient prises depuis le tems marqué par la Tréve; & Jean IV, piqué de cette conduite, prit la résolution de laisser aux Portugais du Bresil, la liberté d'agir pour ses intérêts, sans faire paroître qu'il y prît la moindre part. Ses Officiers, feignant par ses ordres de ne penser qu'à vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, emploïerent toute leur adresse à leur faire prendre le parti de renvoïer leurs Trouppes en Europe. Le Comte Maurice s'y laissa tromper lui-même. Il crut la tranquillité si bien établie, qu'il ne fit pas difficulté de retourner en Hollande, avec la meilleure partie de ses forces (52). Les Directeurs, que la Compagnie d'Occident avoient nommés pour gouverner après lui, étoient *Hamel*, Marchand d'Amsterdam, *Bassis*, Orfévre de Harlem, & *Bullestraat*, charpentier de Middelbourg, c'est-à-dire des esprits simples, & moins

(52) M. le Clerc, dans son Histoire des Provinces Unies, prétend qu'il fut rappellé, parcequ'il faisoit une si grande dépense au Bresil, qu'elle avoit fait baisser les Actions de la Compagnie; & loin d'avouer qu'il eut été trompé par de fausses apparences, il assure » qu'il s'étoit déja plaint, aux Etats » Généraux, d'une œconomie mal entendue, qui avoit fait diminuer trop les » appointemens des Officiers de la Compagnie, & surtout le nombre des Trouppes, qu'on vouloit réduire à dix-huit cens » hommes, forces insuffisantes pour tenir » en bride les Ennemis de l'établissement » Hollandois «. Suivant le même témoignage, Maurice avoit aussi représenté » que » tout le monde se plaignoit du mépris » que la Compagnie témoignoit pour ceux » qui étoient à son service; que les Portugais, restés dans les Possessions Hollandoises, étoient des Ennemis cachés, qui » soupiroient pour se revoir soumis à leur » Roi, & qui devoient à la Compagnie des » sommes considérables qu'ils seroient bien » aises de ne pas païer; cequi pouvoit » causer tôt ou tard un soulevement; qu'il » n'y avoit pas assez de Trouppes pour la » garde des Ports & des Forts; que ces » mêmes Portugais se plaignoient qu'on » ne leur laissoit point l'exercice de leur » Religion aussi libre qu'on l'avoit promis, » & que tout cela, joint à la différence de » la Langue & des usages, leur donnoit une » invincible aversion pour les Hollandois. *Histoire des Provinces-Unies*, tom. 1, l. 12, pag. 230. Ainsi le Comte Maurice ne s'y trompa point, & la ruine des Hollandois étoit comme annoncée : mais la Compagnie, suivant le même Historien, s'affoiblissoit en formant des entreprises au-dessus de ses forces. *Ibid.* p. 218.

Etablissement des Hollandois au Bresil.

propres au Gouvernement qu'au Commerce. Dans un Conseil qu'ils formoient entr'eux, & qui jouissoit de toute l'autorité, ils ne s'occupoient que des moïens d'augmenter leurs richesses ; ils vendoient des armes & de la poudre aux Portugais, qui leur en donnoient un prix excessif ; ils négligeoient les Fortifications, dont la plûpart commençoient à tomber en ruines ; ils donnoient facilement des congés aux Soldats qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du négoce la dépense des Garnisons, qu'ils croïoient inutiles pendant la Tréve.

Les effets d'une si mauvaise administration ne tarderent point à se faire sentir. En 1645, un Portugais, nommé Antonio *Calvalcante*, fut échauffer tout-d'un-coup sa Nation. Il faisoit sa demeure dans la Ville-Maurice, qui étoit devenue comme la Capitale du Païs de Fernambuc, où il exerçoit l'Office de Juge des Portugais. Les nôces de sa Fille dévoient se faire le 24 de Juin : il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, résolu de se saisir d'eux au milieu du Festin, de les massacrer, & de faire ensuite main basse sur le Peuple, qui étoit sans précaution parcequ'il se croïoit sans danger. Les principaux Portugais, qui avoient part à ce dessein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de Marchandises, païables à terme, dans l'espérance de les retenir après l'exécution du complot. Mais il fut découvert par un des complices. Cavalcante eut le bonheur de se sauver, avec les principaux Conjurés, & rassembla quelques Trouppes, avec lesquelles il se mit à ravager les Terres Hollandoises. Envain le Conseil suprême de Fernambuc envoïa faire ses Plaintes au Gouverneur Portugais : non-seulement il protesta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoissance de cette entreprise, mais il promit d'observer religieusement la Tréve. L'Ambassadeur de Portugal à la Haie donna les mêmes assurances au nom de son Roi.

Cependant, dès le mois d'Août suivant, il y eut une action fort vive entre quelques Trouppes de la Compagnie & celles de Cavalcante, près de Saint Antoine. L'avantage y fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part : mais peu de tems après, Cavalcante s'étant trouvé en état d'assiéger le Fort de Puntal, au Cap S. Augustin, avec deux mille quatre cens Hommes & quelque Artillerie, il parut assez qu'on lui envoïoit sous main du secours. Le lendemain, une Flotte de 28 Vaisseaux Portugais vint mouiller devant le Récif d'Olinde. Ses Chefs protesterent aussi qu'ils n'avoient aucune connoissance de la conspiration, & se fournirent de rafraîchissemens, avec lesquels ils remirent à la voile. Les Hollandois, en commençant à ouvrir les yeux, attribuerent cette conduite à la crainte que la Flotte Portugaise avoit eue de huit Vaisseaux de guerre, qui étoient restés dans la Rade & dans le Port d'Olinde, sous le commandement de Lichthart. Ils furent confirmés dans cette opinion, lorsqu'ils eurent appris que sept des Vaisseaux Portugais étoient venus de la Baie de tous les Saints. On sut ensuite que cette Flotte avoit débarqué au Rio Formoso quinze cens Hommes, qui s'étant joints aux Rebelles, attaquerent Serinhaim, & forcerent la Garnison Hollandoise de se rendre après huit jours de Siége.

Les hostilités continuerent vivement, sans que la Cour de Lisbonne

changeât de conduite ; c'est-à-dire que pendant qu'on se battoit au Bresil, le Roi de Portugal déclaroit qu'il n'entroit point dans ces démêlés, & promettoit même de punir le Gouverneur du Bresil, si l'on pouvoit prouver qu'il y eût quelque part. Cependant l'Historien des Provinces-Unies assure que les preuves ne manquoient point à la Haie. » On y » produisit, dit-il, une Lettre envoïée à la Baie de tous les Saints, & » signée de la propre main du Roi, qu'on avoit trouvée dans un pe- » tit Bâtiment qui y portoit des munitions, & qui avoit été pris par les » Algériens : ils avoient vendu leur prise, & les papiers étoient tom- » bés entre les mains d'un Juif, qui avoit une Correspondance à Ams- » terdam avec d'autres Juifs. Ceux-ci l'avoient remise à la Compagnie, » qui la fit voir aux Etats Généraux. Elle servit encore à découvrir qu'un » Juif, arrivé du Bresil avec le Comte Maurice, avoit eu quelque con- » noissance du dessein des Portugais, & que le complot de Cavalcante » avoit été tramé avant le départ du Comte Maurice. Ce Juif fut ar- » rêté, & condamné à une grosse amende ; mais il eut l'adresse de se sau- » ver de sa Prison (53).

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Quel moïen de convaincre un Roi, qui s'obstine à désavouer toute sorte de preuves ? Les Etats Généraux n'aiant pas laissé de donner des ordres pour armer puissamment en Hollande, le Roi de Portugal poussa la dissimulation jusqu'à les faire avertir, par son Ambassadeur, qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie d'un accommodement ; qu'ils trouveroient, dans leur entreprise, plus de difficultés qu'ils ne s'y attendoient ; que les Soulevés du Bresil avoient six mille hommes bien armés, & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainie de la Baie ; qu'avec ces forces, il seroit difficile aux Hollandois de les réduire, & qu'ils n'avoient point de meilleur parti que d'accepter l'offre qu'il leur faisoit de les soumettre lui-même, s'il pouvoit s'accorder sur le reste avec les Etats Généraux. L'Historien, faisant observer que si la Lettre n'étoit pas une supposition, il étoit visible que les Etats se laissoient tromper, n'explique leur aveuglement que par une profonde disposition de la Providence, qui ne vouloit pas permettre que tout le Commerce de l'Orient & de l'Occident tombât entre les mains d'une seule Nation. L'expérience, dit-il, a fait voir qu'elle ne seroit pas devenue plus vertueuse par l'augmentation de ses richesses (54). D'un autre côté, les Portugais comptoient de leur en imposer facilement, depuis le Traité avantageux qu'ils avoient conclu, le 20 Mars de la même année avec leur Compagnie d'Orient, par lequel, ils étoient demeurés, en effet, maîtres de toute la Canelle, en promettant d'en porter au Fort de Gale, où les Hollandois étoient établis dans l'Ile de Ceylan, cinq cens quintaux à un prix reglé, sans qu'il leur fût permis d'en prendre eux-mêmes, ni d'en planter, dans l'Ile (55).

Pendant environ dix ans, la guerre fut continuée au Bresil, avec les mêmes déguisemens de la part du Roi de Portugal & de ses Gouverneurs,

(53) Le Clerc, *ubi sup.* p. 232.
(54) *Ibidem.*
(55) Aitzema, Tom. 3. p. 28.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

qui se prêtoient même quelquefois à des arrangemens de Commerce, dont les grandes affaires de l'Europe forçoient les Etats Généraux de se contenter. En 1654, après avoir fait la paix avec les Anglois, ils sentirent enfin l'importance de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales; & reconnoissant qu'il n'y avoit rien de sincere à se promettre des Portugais sur l'affaire du Bresil, ils résolurent, pour les mettre à la raison, de se joindre au Protecteur de la République d'Angleterre : mais jugeant aussi qu'ils devoient commencer par mettre leur Marine en bon état, ils donnerent des ordres pour l'équipement d'une Flotte de trente Vaisseaux de guerre, qui devoient se rendre d'abord à la Riviere de Lisbonne, & demander raison au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On étoit dans la chaleur de cet armement, lorsqu'on reçut, au commencement de Mai, la triste nouvelle que dès le 25 de Janvier les Portugais s'étoient rendus maîtres de tout ceque les Hollandois avoient possedé dans le Bresil.

On douta d'abord d'une si fâcheuse information. Les Commissions, qui avoient été données pour courir sur les Portugais aux Indes Occidentales, ne furent pas révoquées, & l'on en donna même de nouvelles. Mais le malheur de l[a] République fut confirmé dans le cours du mois suivant. Il y avoit alors, à Lisbonne, un grand nombre de Vaisseaux Marchands d'Amsterdam, que le Roi de Portugal auroit pû faire arrêter; mais il prit le parti de les laisser libres, pour ne pas trop irriter les Etats Généraux, & se réserver le pouvoir de faire plus facilement la paix.

Schonembourg, Président du Conseil du Bresil, & *Haçks*, un des Conseillers, qui arriverent en Zelande le 13 de Juillet, après un voïage de quatre mois, firent, le 4 d'Août, leur rapport aux Etats Généraux : il contenoit en substance, qu'aïant souvent informé les Etats de la situation des affaires au Bresil, les explications qu'ils ne s'étoient pas lassés d'envoïer avoient donné le tems de prévenir les disgraces qui venoient d'arriver : qu'ils avoient manqué de vivres & d'autres néceßités; ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoise le respect qu'elle devoit à ses Chefs : qu'ils avoient pris patience, dans l'espoir qu'on leur donnoit de les secourir; mais que ces secours aïant été différés trop long-tems, les Portugais avoient enfin saisi l'occasion, en les attaquant par Mer, le 20 Décembre de l'année précédente, avec une Flotte de soixante voiles, & par Terre avec une Armée de Portugais, de Brasiliens, de Negres & de Mulâtres, à qui la Flotte fournissoit abondamment des munitions & des vivres : qu'ils avoient eu soin de faire un Journal des opérations, qui seroit remis aux Etats, & par lequel leur conduite & celle de leurs Trouppes seroit justifiée : qu'ils n'avoient rendu les Places, qu'avec l'approbation & le conseil de Schouppe, Général de la République, des autres Officiers, des divers Colleges, & même des Juifs.

Ils représenterent que toutes les Trouppes, c'est-à-dire celles de Terre comme celles de Mer, se plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement à servir trois fois plus long-tems qu'elles ne s'y étoient engagées; que long-tems avant le Siege, tous les Soldats avoient manqué de vivres & d'habits; que le desespoir d'être négligés, jusqu'à ne pas recevoir un

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ſou de paie, en avoit porté une partie à paſſer au ſervice des Portugais ; que d'autres s'étant cachés dans les Vaiſſeaux qui devoient partir, on s'étoit vu dans la néceſſité de les en tirer par force & de les faire pendre ; qu'entre ceux qui étoient demeurés, loin de penſer à combattre, on parloit de l'arrivée des Ennemis, comme d'une heureuſe délivrance ; que malgré l'ordre du Gouvernement, les trois Vaiſſeaux qui étoient à la garde de la Côte s'étoient retirés ; qu'ils avoient fait, à la vérité, quelques priſes, mais inſuffiſantes pour l'entretien des Garniſons, ou pour empêcher que les Portugais ne ſe remiſſent en poſſeſſion de tous les Païs qu'ils avoient perdus ; qu'enſuite il étoit arrivé de l'argent par quelques Navires de Hollande, & que les Trouppes avoient été païées ; mais que leur miſere n'avoit pas diminué, parcequ'avec de l'argent même elles n'avoient pû trouver des vivres : que ſi dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrémité, il ne s'enſuivoit pas qu'on ne fût plus menacé d'y retomber ; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des Paſſeports pour ſe retirer, & qu'ils avoient été confirmés dans cette diſpoſition par des Billets que les Ennemis avoient fait répandre, au nom de *Barretto*, Général Portugais, par leſquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins, un habit neuf, & la liberté de retourner dans leur Patrie, comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns de ces Billets que Schonembourg avoit conſervés : que là-deſſus les Soldats avoient menacé de piller le Récif, cequ'ils avoient déja fait à Stamarica & dans d'autres lieux, & que le Peuple, voïant ſes malheurs augmentés par cette crainte, avoit conjuré ſes Magiſtrats de compoſer avec les Portugais : enfin que ſi l'on n'avoit pas pris ce parti, il falloit conſiderer encore que tous les Braſiliens qui étoient demeurés fideles au Gouvernement de Hollande étoient en danger de tomber dans un eſclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à San-Salvador & dans pluſieurs autres Villes, lorſque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour concluſion, on répétoit qu'il étoit notoire & certain qu'on n'avoit jamais reçu de ſecours régulier, quoiqu'on eut fait ſouvent de triſtes peintures de l'état des affaires du Breſil. Cet Ecrit étoit ſigné du nom de ceux qui le préſentoient.

Schouppe, qui étoit arrivé auſſi, donna un autre Mémoire, dans lequel il rappelloit aux Etats, que depuis cinq ou ſix ans qu'il commandoit les Trouppes au Breſil, & qu'il avoit part au Gouvernement, il n'avoit pas manqué de rendre compte de ſa ſituation, ſurtout par rapport aux Soldats, qu'on avoit dégoûtés par toutes ſortes de mauvais traitemens, tels que le retranchement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire paſſer en Europe ceux qui avoient ſervi au-delà du terme ; qu'il avoit ſouvent indiqué les ſeuls moïens qui reſtoient, pour conſerver d'importantes conquêtes qui avoient coûté ſi cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ſes repréſentations : que des raiſons ſi fortes avoient obligé le Gouvernement du Breſil à rendre Olinde & le Recif aux Portugais, pour ſauver un grand nombre de Malheureux qui n'étoient plus en état de s'y défendre ; qu'il n'y avoit pas eu d'autre reſſource, 1°. parceque le nombre des Trouppes ne ſuffiſoit plus pour la

défenſe des Places ; 2°. parceque les Soldats, mal païés & mal entretenus, avoient regardé l'arrivée des Portugais devant le Récif, comme la fin de leurs propres maux, & qu'ils avoient déclaré que leur résolution étoit de piller la Place, pour ſe païer par leurs propres mains, plutôt que de faire aucune fonction militaire ; 3°. parcequ'il ne reſtoit qu'un ſeul Vaiſſeau pour la défenſe de la Côte, contre ſoixante-huit Vaiſſeaux Portugais, & que ce Vaiſſeau même, après avoir refuſé d'entrer dans le Port du Recif, avoit mis en Mer ; 4°. parceque la Place manquoit de munitions de guerre, & qu'elle étoit particulierement ſans mêche.

Les Chambres de la Compagnie des Indes Occidentales nommerent des Députés pour examiner ces deux Mémoires, & l'on crut y trouver pluſieurs contradictions. L'Hiſtorien eſt perſuadé que de part & d'autre on avoit commis de grandes fautes ; & que les intérêts particuliers avoient prévalu ſur l'utilité publique. Cependant, après une longue diſcuſſion, les Etats Généraux commencerent par faire arrêter le Préſident de Schonembourg, Hacks, & Schouppe. On leur donna des Juges, choiſis d'entre les Officiers Militaires de la République. Schouppe fut privé des appointemens qu'il pouvoit prétendre depuis le 20 de Janvier, jour de la Capitulation du Récif, & condamné à tous les frais de la Juſtice ; châtiment leger, s'il étoit coupable. Il paroît que les deux autres furent abſous.

Les Portugais, contens du ſuccès de leur politique, qui ne leur avoit coûté que de la patience par ſa lenteur, ne refuſerent point aux Hollandois, qui ſe trouvoient encore diſperſés en divers lieux du Breſil, la liberté de retourner en Europe. On ne connoît aucune entrepriſe, de la part des Etats Généraux, ou de la Compagnie Hollandoiſe d'Occident, pour réparer leur perte. Ils continuerent la guerre contre le Portugal, mais ſans expliquer d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette diſgrace. Enfin, s'appercevant qu'ils ne faiſoient que nuire aux Sujets de la République, qui avoient des liaiſons de Commerce à Liſbonne, la Province de Hollande fut la premiere qui ſe détermina, le 1 de Mars 1661, à faire une Députation aux Etats Généraux, pour repréſenter aux autres Provinces, que quelques plaintes qu'on eut à faire contre les Portugais, il étoit tems de penſer à la Paix. On en trouvoit une occaſion favorable, dans la médiation du Roi d'Angleterre, Charles II, qui vouloit épouſer l'Infante de Portugal. Ce Prince offroit déja de propoſer une ſuſpenſion d'armes, en attendant qu'il fût aſſez inſtruit des différends de la République avec les Portugais, pour ſe rendre plus utile à la pacification par ſes ſoins. Cependant la Députation de la Chambre de Hollande, qui ſe fit le 5 de Mars, parut d'abord inutile. Les autres Provinces jugerent qu'avant que d'entrer en Traité, le Portugal devoit commencer par la reſtitution du Breſil. A l'égard de la ſuſpenſion d'armes, elles prétendirent auſſi, que loin d'y penſer ſi-tôt, il falloit attendre que le Portugal eût fait quelques propoſitions raiſonnables, & les demander armes en main. On ne laiſſa point de faire paſſer, en Angleterre, les Pieces qui pouvoient faire connoître la mauvaiſe-foi qu'on reprochoit à la Cour Portugaiſe ; & quelque parti qu'on pût prendre, ſur les offres de l'Angleterre,

gleterre,

gleterre, on déclara que l'honneur de la République ne permettoit pas de souffrir que les négociations avec les Portugais se fissent ailleurs qu'en Hollande. Ce reste de fermeté servit peut-être à les avancer : elles commencerent bientôt à la Haie, sans que le Roi de la Grande Bretagne s'en mêlât beaucoup. Leur dénoûment, qui décida du sort d'une grande Région, ne peut être supprimé.

Etablisssement des Hollandois au Bresil.

Traité qui rend le Bresil aux Portugais.

Les Portugais aïant consenti à traiter, par un Ministre qu'ils envoïerent aux Etats Généraux, leur firent représenter que la proposition, de leur rendre les Terres qu'ils avoient possédées au Bresil, ne pouvoit jamais être acceptée ; mais qu'ils avoient déja offert de donner un équivalent en argent, & fait sentir à la République les avantages que la Paix devoit apporter aux deux Partis ; que les intérêts du Portugal & de la Hollande étoient les mêmes aux Indes Orientales, par rapport à l'Espagne, qui s'attribuoit des droits sur tout ce que la République y possedoit ; que la Cour de Lisbonne avoit fait publier, l'année précedente, un Ecrit qui contenoit les offres de S. M. Portugaise, & qu'on ne lui avoit fait là-dessus aucune réponse ; enfin qu'elle en demandoit une, qui lui fît connoître la derniere résolution des Etats.

On ne se hâta point de s'expliquer sur ces représentations : cependant on prit enfin le parti de commencer sérieusement les conférences avec le Ministre Portugais. La difficulté, entre les Provinces, ne fut que sur les matieres qui en devoient faire l'objet. La Gueldre, la Zelande, & la Province d'Utrecht, ne vouloient traiter que sur les demandes qu'on avoit déja faites au Portugal : mais la Hollande, qui prévoïoit apparemment l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur proposition. Le 23 de Mai, le Ministre Portugais offrit ; 1°. de donner pour équivalent la somme de quatre millions de cruzades, qui revient à huit millions de florins Hollandois, en sucre, en tabac, en sel, & autres marchandises ; 2°. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande, touchant le prix du sel qu'elles faisoient prendre à *Saint Ubes* ; 3°. d'accorder la liberté du Commerce, dans toutes les Conquêtes des Portugais, pour toutes sortes de marchandises, à l'exception du Bois de Bresil : 4°. de païer ce qui étoit dû aux Particuliers ; 5°. de faire publier la paix, aussi-tôt que la ratification seroit arrivée.

Après ces offres, il s'éleva une contestation dans l'Assemblée, sur la distribution de la somme offerte : les uns vouloient qu'elle fût livrée aux Actionnaires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Cependant Aitzema rapporte une Lettre des Etats de Zelande, par laquelle il paroît qu'ils se plaignirent amérement de ceque le 18 du même mois les Députés des Etats de Hollande, & ceux des deux autres Provinces, avoient conclu qu'il falloit renouer les Conférences avec le Ministre de Portugal : la Zelande demeuroit ferme à ne recevoir aucune proposition, que le Portugal n'eût du moins offert de rendre les terres du Bresil. Pendant cette contestation, l'Ambassadeur d'Espagne demanda une Audience aux Etats Généraux, dans laquelle il déclara qu'il avoit ordre du Roi son Maître, par une Lettre du 27 d'Avril, de les assurer qu'aussi-tôt qu'il auroit soumis le Portugal, il leur rendroit fidellement toutes les Places que les Portugais leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient prises à la Com-

Etablissement des Hollandois au Bresil.

pagnie des Indes Occidentales, depuis l'année 1641, suivant le cinquiéme article de la Paix de Munster. On vit, dans cette occasion, un parfait accord entre l'Espagne & la Zelande, qui avoient toujours été fort opposées : mais comme l'Espagne ne parvint point à faire rentrer les Portugais dans la soumission, les Zelandois ne virent pas retomber, non-plus, le Bresil au pouvoir de la République.

Malgré tous les obstacles, & sans égard pour le jugement peu avantageux qu'on porta de la précipitation des cinq Provinces qui se déclarerent pour la Paix, elle fut signée le 6 d'Août, à la Haie, par le Comte de Miranda, Ambassadeur de Portugal, & par six Commissaires des Etats, & publiée ensuite le 10 du même mois. Cependant, comme il s'étoit fait, entre les Cours de Londres & de Portugal, un Traité qui faisoit douter s'il ne s'y étoit pas conclu quelque chose qui ôtat au Roi de Portugal le pouvoir d'observer tout ce qu'il venoit de promettre à la Haie, les Etats stipulerent, par un article séparé, qui fut signé le même jour, que s'il arrivoit quelque difficulté de cette nature, le Portugal donneroit un équivalent pour la perte qu'elle pourroit causer aux Hollandois, & que le reste du Traité n'en seroit pas exécuté moins fidellement. On convint aussi avec l'Ambassadeur Portugais, qui devoit partir incessamment pour Lisbonne, qu'en arrivant dans cette Ville il se feroit montrer l'original du Traité de sa Cour avec les Anglois, pour vérifier s'il renfermoit quelque contrariété avec l'autre, & qu'il en enverroit aussi-tôt un Extrait authentique à la Haie ; qu'ensuite il ne seroit plus permis au Portugal de faire valoir aucune autre contrariété, pour retarder l'accomplissement du Traité dans cette partie ; & que s'il manquoit sur ce point, ou s'il se passoit une année, après la signature de cet article, sans que l'équivalent fût païé & toutes les conditions remplies, la République auroit les mêmes droits contre le Roi de Portugal & ses Sujets, qu'elle avoit eus avant la conclusion du Traité.

Tous les articles furent dressés en Latin, au nombre de vingt-six. Quoiqu'on en ait rapporté quelques-uns dans les offres du Comte de la Miranda, l'importance d'une convention si solemnelle, en vertu de laquelle le Portugal est demeuré maître du Bresil, c'est-à-dire d'une Contrée qui vaut aujourd'hui le Pérou pour cette Couronne, doit faire souhaiter de trouver ici ce que les autres contiennent de plus essentiel (56). On n'a pas eu d'autre motif, pour donner tant d'étendue au récit de cette grande négociation.

Le Roi & le Roïaume de Portugal s'engageoient à païer, aux Etats des Provinces-Unies, quatre millions de cruzades, évaluées à huit millions de florins de Hollande, & de faire cette somme en argent, en Sucre, en Tabac & en Sel. Ces Marchandises devoient être taxées au prix courant. Si la somme ne se trouvoit pas complette, en argent, ou en Marchandises stipulées, le Roi se réservoit la liberté d'y suppléer à son choix, soit par quelque Marchandise d'une autre espece, soit en relâchant les droits que les Marchands Hollandois païoient sur d'autres Marchandises, ache-

(56) On le tire d'Aitzema, au Tome II. des Résolutions secretes, pp. 309 & suivantes.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

tées ou vendues en Portugal, & les Etats auroient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécution. Les paiemens devoient se faire en seize parties égales, dont la premiere se paieroit après la ratification du Traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'Artillerie qui avoit été prise au Bresil, & qui seroit marquée des Armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes Occidentales. Les Hollandois auroient la liberté d'acheter, tous les ans, du Sel à Saint Ubes, au prix qu'il se vendoit en Portugal; & si l'on ne pouvoit convenir du prix, on supprimeroit en leur faveur le partage du Sel, qui y avoit été introduit depuis quelques années; de sorte qu'il leur seroit libre d'en acheter de ceux qui le vendoient, indifféremment & dans la quantité qu'ils le desireroient. Les Sujets des Etats pourroient négocier en toute sureté, du Portugal au Bresil, & du Bresil au Portugal, en païant les mêmes droits que les Portugais, & porter ou rapporter de tout, à l'exception du bois de teinture: ils pourroient aussi naviger, du Bresil aux autres lieux de la domination du Portugal, y charger & décharger librement, avec la soumission d'accorder l'entrée de leurs Vaisseaux aux Exacteurs des droits, pour y voir les Marchandises, les peser, & recueillir les droits ordinaires. Ils jouiroient, sans exception, des mêmes priviléges dont les Anglois jouissoient alors, ou jouiroient à l'avenir. Après avoir une fois païé les droits, ils pourroient faire voile en tout autre endroit de la domination Portugaise sans en païer de nouveaux; ils pourroient même charger des Marchandises, que les Portugais ou les Amis du Portugal voudroient leur confier, pour les transporter dans quelque Port appartenant au Portugal, sans païer rien de plus que les Sujets mêmes de cette Couronne. Ils pourroient naviger dans toutes les Colonies, Iles & Ports de cette Nation, sur les Côtes d'Afrique, avec la même liberté que les Anglois, ou que les Marchands de tout autre Païs, y séjourner, y commercer, y porter toutes sortes de Marchandises par Mer, ou par les Rivieres, ou par Terre, s'y établir des Magasins & des Maisons. Ces deux derniers articles ne pourroient être violés sous aucun prétexte; & si ce malheur arrivoit de la part des Portugais, les Etats Généraux auroient droit de leur faire le même traitement, pourroient intenter contre le Portugal la même action qu'ils avoient intentée pendant la guerre, & le Portugal seroit obligé de leur donner satisfaction; comme il auroit les mêmes droits contr'eux, s'ils tomboient dans le même cas. Toute hostilité cesseroit de part & d'autre, en Europe, deux mois après la signature du Traité, & dans les autres Païs lorsqu'il y auroit été publié. Ce qu'on se prendroit mutuellement, dans cet intervalle, seroit restitué; mais ce qu'on se seroit pris auparavant, dans les Indes Orientales & Occidentales, demeureroit à ceux qui s'en trouveroient en possession; seul moïen d'entretenir la paix, qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations (57).

(57) On voit par ce dernier article, observe l'Historien, que la Compagnie des Indes Orientales, qui avoit acquis, par le droit de la guerre, cequ'elle avoit pris sur les Portugais aux Indes Orientales, étoit confirmée dans sa possession, & qu'elle n'avoit aucun sujet de plainte: il n'y avoit que la Compagnie Occidentale qui eut à se plaindre: mais falloit-il perpétuer la guerre avec le Portugal, pour enrichir des Parti-

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Combien les Hollandois sont gênés dans les Etats Portugais.

La plûpart des autres articles regardoient la sureté du commerce Hollandois en Portugal, surtout la liberté d'y exercer leur Religion, sans avoir rien à souffrir, pourvu qu'ils renfermassent cet exercice dans leurs Vaisseaux, ou dans leurs Maisons, s'ils en avoient d'habituelles. Mais quoique le Traité soit formel sur ce point, l'Inquisition est un Tribunal si redoutable aux Protestans, que peu de Hollandois se hazardent à demeurer en Portugal, excepté dans la Capitale & dans quelques Ports de Mer, où ils sont rassurés par la protection des Ambassadeurs & des Consuls. » Au Bresil, remarque l'Historien de leur Nation, & dans les Colo- » nies d'Afrique, où cette ressource manque, il n'est pas sûr de pro- » fesser une autre Religion que celle des Portugais, s'il n'arrive qu'on y » soit jetté par la tempête. D'ailleurs le commerce que les Hollandois y » pourroient faire dépend si fort des Gouverneurs & autres Officiers des » Ports maritimes, qu'on en reçoit des insultes, qui en ont éloigné tou- » tes les autres Nations. S'en plaindre à la Cour, c'est se jetter dans de » si grands frais & de si ennuieuses longueurs, que personne n'aime à » s'y exposer. Ainsi cette liberté, que les Traités de 1661 accordent aux » Hollandois comme aux Anglois, de naviger dans toutes les possessions » Portugaises d'Afrique & d'Amérique, n'est qu'une faveur apparente, » ou qui n'a quelque réalité que dans le Portugal même.

Usurpations des Portugais.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois, que ne pensant qu'à s'étendre, ils s'avancerent au Midi vers la Riviere de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchure, & au Nord jusqu'à celle des Amazones. Les Iles qui sont à l'entrée de ce dernier Fleuve leur parurent si bonnes, & si convenables à leur Domaine du Bresil, qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils passerent tout-à-fait le Fleuve ; & trouvant d'autres commodités dans la Guiane, ils s'en saisirent de même, & s'en assurerent la possession par des Forts, en continuant de prétendre que toutes ces Terres étoient de la dépendance du Bresil. A ce compte, à force de passer des Rivieres, ils y auroient pû comprendre l'Amérique entiere, s'ils avoient eu dequoi soutenir leurs prétentions. Les désordres qui arriverent dans la Colonie Françoise de Cayenne, établie dès l'an 1635, leur donnerent le tems, jusqu'en 1664, de s'affermir au Nord de l'Amazone, que les François regardoient comme une borne naturelle entr'eux. Ils s'y établirent si bien, que lorsqu'on y fit attention il ne fut pas possible de les en chasser : ils se sont même avancés jusqu'au Cap d'Orange, qui les sépare actuellement des François.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS A SURINAM.

D'un autre côté, les Hollandois, chassés du Bresil, songerent à se dédommager de leurs pertes, par un autre Etablissement dans l'Amérique Méridionale. Dès l'année 1640, les François en avoient formé un sur la Riviere de Suri-

culiers, sans aucune certitude de la finir avec avantage ? D'ailleurs on ne pouvoit espérer de reprendre & de conserver le Bresil, qu'avec une armée considérable & des soins infinis, parceque ce Païs étoit plein de Portugais, qu'il n'étoit pas possible d'en chasser, & qu'on n'avoit pas même assez de monde pour y occuper leur place. On a remarqué, depuis long-tems, que les Habitans des Provinces-Unies ne sont pas propres à faire des Colonies & à les conserver, quoique les Espagnols, les Portugais, les Anglois & les François y aient très bien réussi, surtout en Amérique.

nam ; mais les Terres y étant marécageuses & mal-saines, ils les abandonnerent bientôt. L'Angleterre, qui s'en saisit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandois, dont la Patrie n'est qu'un Marais, s'en accommoderent mieux ; & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668 (58). Il semble que la Nation Hollandoise soit née pour faire valoir des Marais, où les autres Peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds stériles. Elle a trouvé, sur les bords de la Riviere de Surinam, une Terre humide & bourbeuse (59) où elle n'a pas laissé de bâtir un Fort, nommé *Zelandia*, proche du Bourg de Paramaribo ; & cette Colonie, accrue par des François réfugiés, est devenue florissante. Elle appartient à différentes Sociétés, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques Particuliers ont commencé des Habitations sur la *Berbice*, à l'Ouest de Surinam ; mais ces Etablissemens ont été moins encouragés & n'ont pas fait les mêmes progrès.

Etablissement des Hollandois au Bresil.

La même Compagnie, qui avoit fait la Conquête du Bresil, possede encore, au Nord de la Côte de Venezuela, trois Iles, de celles qu'on nomme sous le vent. La principale est *Curacao*, qui se prononce Curaço : les deux autres sont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. On rapporte l'acquisition de Curacao à l'année 1634 (60).

Iles qu'ils possedent sur la même Côte.

(58) On verra, dans la suite, qu'ils lui céderent la Nouvelle Belge, dans l'Amérique Septentrionale.

(59) Voici l'idée qu'en donne l'Historien de la République : Charles II, dit-il, envoïa ordre, le 9 Juillet 1668, à ceux qui tenoient Surinam pour l'Angleterre, de remettre ce Poste aux Hollandois. Il est sur la Côte Orientale de l'Amérique, au cinquieme degré de Latitude Nord ; (5 dég. 49 min. suivant M. de la Condamine). Le terrein y étoit alors extrêmement mal sain, parcequ'il étoit couvert de Forêts, qui empêchoient que le Soleil, quoique deux fois vertical dans l'année, ne le desséchât, & que le vent ne contribuât au même effet. Mais enfin, après avoir vû qu'on en pouvoit tirer beaucoup de sucre, on y a fait un si grand abbatis de bois, qu'il est devenu beaucoup plus sain en se desséchant ; ce qui a fait grossir considérablement la Colonie. Un Particulier, qui y avoit demeuré long-tems, & qui étoit revenu riche, disoit que si les Provinces Unies n'en tiroient autant, ou plus, que des Indes Orientales, ce seroit leur faute. En effet, la Colonie, n'aïant fait qu'augmenter, s'est étendue le long de la Riviere, du Nord au Sud. Elle envoïa bientôt une très grande quantité de sucre brut en Hollande ; & depuis peu de tems on a essaïé d'y planter du caffé, qui y a très bien réussi, & qui deviendra encore meilleur avec le tems, quand on aura su, par l'experience, sa meilleure maniere de le cultiver. *T.3.l.15.p.241.*

(60) Pendant que les Etats, dit le même Historien, travailloient à faire des Conquêtes au Bresil, ils penserent à se procurer aussi quelque Ile. Ils jetterent les yeux sur celle de Curacao : elle est au douzieme degré de Latitude Septentrionale, peu éloignée de la Côte de Venezuela ; & sa longueur est de sept lieues, sur trois de largeur. Elle est fertile ; on y nourrit du Bétail ; il y avoit divers bois de teinture : mais ce n'étoit pas pour cela qu'on voulut en faire la conquête ; c'étoit pour la faire servir de retraite aux Vaisseaux Hollandois, que la Compagnie envoïoit croiser dans ces Mers, sur les Espagnols qui alloient, de la Nouvelle Espagne & de las Honduras, à la partie Méridionale de l'Amérique. La Compagnie y envoïa quatre Vaisseaux & quelques Trouppes, qui réduisirent facilement le Gouverneur Espagnol à se rendre, le 21 d'Août, à condition qu'il seroit transporté au Continent avec toute sa Colonie, avec liberté néanmoins de demeurer dans l'Ile pour ceux qui le voudroient : outre une vingtaine de Familles que les Hollandois furent bien aises d'y retenir, parcequ'ils en espéroient quelquelques services pour leur établissement. Cette Ile est encore entre les mains des Hollandois, & sert plutôt à recevoir les Vaisseaux de cette Nation, qui vont négocier

§ IV.

DESCRIPTION DU BRESIL.

INTRODUCTION.

QUOIQU'UNE partie des noms qu'on va lire ait déja paru dans les Journaux & les autres récits précédens, on ne cherche point à se dispenser de l'embarras de les recueillir, dans une Description plus réguliere. La Géographie a toujours fait un des principaux objets de ce Recueil, & nous ne commencerons point si tard à nous écarter de notre méthode.

C'est aux gueres presque continuelles que les Portugais ont eues à soutenir contre les Habitans naturels du Bresil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des Terres ; mais quelqu'autre motif qu'on veuille leur supposer, la plûpart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, sont situés le long du rivage, à des distances inégales, & souvent assez considérables. On a déja remarqué qu'ils donnent à leurs Provinces, ou leurs Gouvernemens, le nom de Capitainies. Comme ils ont affecté, à l'exemple des Espagnols, de n'en publier aucun détail qui porte un caractere d'autorité, on est réduit à des témoignages particuliers, Etrangers ou Nationaux, & quelquefois avec le chagrin de ne pas les trouver d'accord. Herrera, par exemple, & d'autres Historiens après lui, ne comptent que neuf Gouvernemens dans toute l'étendu du Bresil. Oliveira, qu'on doit croire mieux instruit, puisqu'il étoit Portugais & qu'il fait profession d'écrire sur des Mémoires de sa propre Nation, en compte quatorze, à commencer, dit-il, depuis Para, c'est-dire, presque sous l'Equateur, jusqu'au 35e degré de Latitude Australe ; & suivant la Côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t'il, le nom de Bresil ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui sont *Para*, *Marañon*, *Ciara*, *Rio grande*, *Paraïba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Seregipé*, *Bahia*, *Ilheos*, *Spiritu Santo*, *Porto seguro*, *Rio de Janeiro* & *Saint Vincent* ; six desquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les ont conquises par les armes, & les huit autres au Roi. Il entre même dans le compte de leurs distances. Depuis celle de Para jusqu'à la seconde qui est celle de Marañon, il compte 160 lieues ; de Marañon à Ciara, 125 ;

Nombre des Gouvernemens, ou Capitainies.

sur la Côte avec les Espagnols, malgré les défenses du Roi d'Espagne, qu'à tirer parti des productions du terroir. La Colonie de l'Ile ne peut exciter l'envie : elle dépend d'un Gouverneur, du nombre de ceux qui ne peuvent subsister en Europe, & qui ne la quittent que pour s'enrichir par toutes sortes de voies. l. 3. p. 150.

Bonnaire est à douze degrés & quelques minutes de la même Latitude. Sa circonférence est de seize ou dix-sept milles, & ses Côtes sont fort escarpées. Elle est moins fertile que Curacao, mais le bois de teinture y est encore plus abondant. Pour peu que le tems soit clair, on voit ces Iles de l'une à l'autre. Aruba n'a pas plus de trois lieues de long, & n'est éloignée que d'environ huit milles, du Cap Saint Romain. Entre plusieurs Montagnes, elle en contient une qui s'éleve en pain de sucre. Une autre petite Ile, qui en est fort voisine, lui forme un Port commode, de cinq ou six brasses d'eau, sur un fond de vase. De toute autre part, les Côtes sont escarpées. *Laet.* l. 18. c. 16.


SUITE DU BRESIL
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France.
5 25 50 75
Villages d'Indiens et Missions ruinées
Tire de la Carte d'Amerique de
M. Danville
PARAGUAY
GUARANIS
PARTIE DU
BRESIL
Lac de Merin
Riv. de la Plata
Cap Ste. Marie
I de Lobos
Baye de Mangaveira
Baye des Maldonades
Lac dos Castillos
F. de S. Michel
Petites Dunes de Sable
Reduction de Mangaveira
Port S. Pierre
Peuplade du Nord
R. Grande
R. Taramandahu
I. de Reparo
Lac des Oyes
Ibuasup
I Alvoredo
Isle Ste. Catherine
I. de Galle
Ance de Garoupas
Ance de Tapocoroi
Bepitanga
Araracari
Ibopupetuba
Puparabu
Camarin
I Cananea
Barre d'Iguape
Cataya
Mines de Paranapanema
Mont de Ibotucatu
R. Tieté
Isle Paobonoca
Parana
Mont Ibiangi
R. Paranagua
R. Guaratiba
R. de S. François
R. Tramandi
R. Tajauje
R. des Oyes
Incarnation
S. Michel
Grand Sault
Ciudad Real
Tambo
Taruma
Ibaroti
R. de Parana
R. Uraguay
Corpus
la Trinité
Itapua
S. Ignace
Lorette
S. Anne
S. Cosme
la Chandeleur
S. Joseph
S. Thomas
S. Nicolas
S. Jean
S. Michel
S. Laurent
S. Louis
la Conception
les Apotres
S. Borja
R. Ibicuy
R. Ibicuimini
R. Ibirapita
R. Nanduai
R. Toropi
S. Christoff
S. Joachin
la Nativité
Jesus Maria
S. Cosme
R. Ibipita
R. Icabacua
Tom. XIV.
No. 3.

de Ciara à Rio grande 100 ; de Rio de grande à Paraiba, 45 ; de Paraiba à Tamaraca, 25 ; de Tamaraca à Fernambuc, 6 ; de Fernambuc à Seregipé, 70 ; de Seregipé à Bahia, 25 ; de Bahia à Ilheos, 30 ; d'Ilheos à Porto Seguro, 30 ; de Porto Seguro à Spiritu Santo, 65 ; de Spiritu Santo à Rio Janeiro, 75 ; & de Rio Janeiro à Saint Vincent, 65. On aura l'occasion de faire plusieurs remarques sur ces mesures, d'après quelques Voïageurs plus récens ; mais ne connoissant point de meilleur ordre pour la description de ces Provinces, on va le suivre, tel qu'il est ici tracé.

Description du Bresil.

Capitainie de Saint Vincent.

La Province de S. Vincent, qui est la plus méridionale, commence, suivant Oliveira, au Fleuve qu'on a décrit sous le nom de Rio de la Plata. Mais ses limites paroissent incertaines & mal expliquées. Un ancien Missionnaire en parle dans ces termes : » La Ville de cette Capitainie est située dans un petit » Golfe, par les 24 degrés de Latitude Australe, à quarante lieues au Sud » de la Ville de Rio Janeiro. Sept ou huit Jésuites, qui y font leur séjour, » s'emploient avec beaucoup de peine & de zele au Salut des Indiens, qui » sont répandus aux environs dans plusieurs Villages. Ils pénetrent souvent » dans l'intérieur du Païs, surtout vers celui des *Cariges*, qui sont à 80 » lieues au Sud de la Ville de Saint Vincent, & qui ne s'étendent pas » moins de deux cens lieues sur cette Côte, jusqu'aux bords de Rio de » la Plata. De tous les Indiens du Bresil, ce sont les plus policés. Ils se » couvrent le corps de peaux de Bêtes. La plûpart sont d'une belle taille, » & le disputent en blancheur aux Européens. On leur a toujours trouvé » beaucoup de bonne foi dans le Commerce ; mais la crainte de l'esclavage, pour lequel ils se voient quelquefois enlevés par les Portugais, » leur ôte la hardiesse de s'approcher de Saint Vincent. On observe que » par un juste Jugement de Dieu, les Colonies, qui traitent ces malheureux Indiens avec cruauté, décroissent de jour en jour ; au lieu que celles qui se conduisent plus humainement, prosperent d'une maniere sensible (61).

Stadius (62) donne le nom de *Tupinikinses* aux Brasiliens de cette Capitainie qui ont reconnu la domination des Portugais. Ils habitent, dit-il, les Montagnes à plus de 80 lieues dans les Terres, & ne laissent pas de s'étendre d'environ 40 lieues sur la Côte. Leurs Voisins, au Sud, sont les Cariges. Du côté du Nord, ils ont les Topinambous, Nation farouche, qui a toujours détesté les Portugais. Les Missionnaires établis dans ces quartiers parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Miramumins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à souffrir, mais presque toujours par leur propre faute. Il n'y avoit point d'artifices & de violences, qu'ils n'emploïassent continuellement pour y faire des Esclaves, jusqu'à se déguiser souvent sous des habits de Jésuites, avec des armes cachées sous leurs robbes.

Ville de Santos

La principale Ville de cette Capitainie porte le nom de *Santos*. Sa situation est à 40 lieues de Rio Janeiro, vers le Sud, à 3 ou 4 de la Mer,

(61) Le P. Jarric, dans son Trésor.

(62) On a de lui deux Journaux fort informes, qui se trouvent dans la Collection de Ramusio.

DESCRIPTION DU BRESIL.

dans une Baie où les plus grands Vaisseaux Marchands peuvent mouiller. On n'y compte gueres plus de quatre-vingt Maisons. Les Anglois, s'en étant autrefois saisis sous la conduite du fameux *Candish*, en demeurerent Maîtres environ deux mois, & trouverent dans le butin une bonne quantité d'or, que les Indiens y apportoient d'un lieu nommé Mutinga, où les Portugais ont aujourd'hui des Mines. Il y avoit alors, aux environs de la Ville, trois Moulins à Sucre. Laet raconte, sur le témoignage d'un Flamand qui avoit passé quelque tems dans cette Contrée, que la Ville de Santos est située vis-à-vis de la pointe de l'Ile de Saint *Amaro*, à 3 lieues de la Mer; qu'elle est fermée d'un mur du côté de la Riviere, à laquelle il donne en cet endroit une demie lieue de large; qu'elle a d'ailleurs deux petits Forts, l'un au Sud, l'autre vers le milieu du mur; qu'elle a plus de cent Maisons, dont les Habitans sont un mélange de Portugais & de Metifs, une Eglise Paroissiale, un Monastere de Benedictins & un Collége de Jésuites (63). L'Entrée du Port se nomme *Barra grande*.

Ville de Saint Vincent.

Saint Vincent, qui ne passe que pour la seconde Ville de ce Gouvernement, quoiqu'il en porte le nom, est à trois ou quatre milles au Sud de Santos. On vante ses édifices; mais le Port en est moins commode, & presqu'inaccessible aux grands Vaisseaux. A sept ou huit milles, dans le Continent, on trouve *Tanse* & *Cavane*, deux Bourgs habités par des Portugais, & renommés pour la fécondité de leur terroir. C'est, de ce côté, le terme des Etablissemens du Portugal. Le Flamand de Laet comptoit environ 70 Maisons à S. Vincent, & trois ou quatre Moulins à Sucre.

Une troisieme Ville, ou du moins un lieu que les Portugais honorent de ce nom, est *Hitauhacin*. Le même Flamand nomme encore *Hangé* & *Cananée*, qui sont au Sud de Saint Vincent. Hangé en est à dix ou onze lieues, & Cananée à quarante. Mais on les donne moins pour des Villes que pour des Cantons peuplés, puisque l'on fait consister Cananée en deux ou trois Villages, ou petites Villes sans fortifications, qui ne sont accessibles qu'aux petits Navires.

De Saint Vincent à Barra grande, on compte trois lieues. Les plus grands Vaisseaux remontent par cette Barre jusqu'à Santos: mais une autre Barre, nommée *Britioca*, quatre ou cinq lieues au Nord de la grande, ne reçoit que de fort petits Bâtimens pour Santos, quoiqu'on ait pris soin de la munir d'un petit Fort de pierre, qui est à l'entrée même, sur une pointe sabloneuse.

Monts de Pernabiacaba.

A trois lieues de Santos, en continuant de remonter le Fleuve, on rencontre de très hautes Montagnes, que les Indiens nomment *Pernabiacaba*, & qui s'étendent en longueur, dans la forme d'une Côte de Mer. Le Fleuve même contient plusieurs Iles, où les Portugais ont des Métairies & des Jardins. On monte, dans des Barques, jusqu'au lieu qu'ils appellent *Cabatra*, où l'eau du Fleuve se trouve potable; & deux lieues plus loin, on descend, par une pente fort rapide, des Montagnes précédentes. Ainsi les Monts de Pernabiacaba sont des hauteurs extraordinaires, qu'on n'emploie pas moins de deux heures à monter avec beaucoup de peine, par des chemins taillés en degrés parmi les Arbres, & dont le

(63) Description des Indes Occidentales, liv. 15. chap. 16.

sommet

sommet n'a pas plus de cent cinquante pas de large. Il offre un chemin, qui conduit, d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, par d'autres Montagnes & par une Forêt de six ou sept lieues, vers la Ville de Saint Paul. Ce chemin est coupé par deux petites Rivieres, qui se réunissent hors de la Forêt pour prendre leur cours à l'Est, où elles se jettent enfin dans le Fleuve *Injambi*. En sortant de la Forêt, le même chemin continue l'espace d'une lieue vers l'Ouest, & delà vers le Nord, jusqu'à Saint Paul, par une Plaine fort découverte. La Ville de Saint Paul est située sur une Colline, d'environ cent cinquante pas de haut, du pié de laquelle sortent deux Ruisseaux, l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Ouest, qui mêlant bientôt leurs eaux, vont se jetter aussi dans l'Injambi. On a, de la Ville, une vue charmante au Sud, à l'Est & au Nord, sur des Plaines sans bornes; à l'Ouest, sur de fort grandes Forêts. Elle contient une centaine de Maisons; une Eglise Paroissiale; deux Monasteres, l'un de Bénedictins, l'autre de Carmelites, & un Collége de Jésuites. Le Commerce n'y consiste qu'en Bestiaux & en fruits de la terre, surtout en Froment, dont le seul défaut est de manquer de couleur. La Nature n'a refusé, à ce Canton, que de l'huile, du sel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui descend des Montagnes, n'y est jamais d'une excessive chaleur. L'Hiver y est assez froid, & quelquefois même accompagné d'un peu de glace.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Le Fleuve Injambi coule au Nord de S. Jean, à près d'une lieue de la Ville. Il est fort poissoneux, assez large, & capable de porter des Bâtimens médiocres. Sa source est au Levant de la Ville, dans les Montagnes de Pernapiacaba, d'où il descend à l'Ouest : la saison des pluies le fait quelquefois sortir de ses bornes, jusqu'à couvrir tous les champs voisins. Au Nord du Fleuve, les Montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Est & l'Ouest, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment plusieurs Mines d'or, qui s'y trouve en grains & en poudre, & communément de 22 Carats. Laet en rapporte les noms; celles de Sant'Iago & de Santa Cruz, dans les plus hautes parties des Montagnes; celles de Pesniapiacolba, à quatre ou cinq lieues de la Mer; celles de Geragua, à cinq lieues au Nord de Saint Paul, & dix-sept ou dix-huit de la Mer; celles de *Sierra Dos Guamuncis*, à deux lieues au-delà de Geragua; celles de Nostra Señora de Monseratte, à dix ou douze lieues de Saint Paul à l'Ouest, où l'on trouve des grains qui pesent jusqu'à trois onces; celles de Buturunde, à deux lieues à l'Ouest de celles-ci; & celles de *Punta Cattiva*, à trente lieues de Saint Paul, au Sud. Du même côté, presqu'à la même distance de Saint Paul, on rencontre les Montagnes de Berasuëaba, abondantes en veines de fer, & même assez riches en or, que les Indiens de Cananea viennent tirer. Les Portugais y ont bâti une petite Ville, nommée Saint Philippe. Le Fleuve Injambi devient ici beaucoup plus grand, par la jonction de plusieurs Rivieres, qui descendent de l'Est & de l'Ouest; & l'on prétend qu'il porte leurs eaux avec les siennes dans le Parana; mais ses fréquentes cataractes le rendent peu navigable jusqu'à son embouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vis-à-vis du chemin qui conduit à Berasuëaba, on voit un beau Moulin à sucre, dont tout le produit est emploïé en confitures & en conser-

Mines d'or de Saint Paul.

Montagnes de Berasuëaba.

ve, parceque les citrons & toutes sortes de fruits sont ici dans une extrême abondance.

Enfin, à quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vers l'Est, on rencontre un gros Bourg d'Indiens, mêlés de quelques Portugais, qui se nomme Saint Miguel, & qui est situé sur la rive même du Fleuve Injambi. Cinq autres lieues plus loin, mais plus droit à l'Est, on arrive à *Magi-Miri*, Village d'un petit nombre de Maisons, peu éloigné de l'Injambi & des Montagnes de Pernapiacaba. C'est à quelques lieues de ce Village, entre l'Est & l'Ouest, que le Fleuve Injambi sort de trois ou quatre sources. Si l'on traverse ces dernieres Montagnes, on trouve d'autres terres, & de vastes Plaines, arrosées par un assez grand Fleuve, auquel on a donné le nom de *Rio de Sorobis*, qui, après avoir parcouru un vaste Païs & s'être précipité par plus d'une cataracte, va se jetter dans l'Océan entre le Cap *Frio*, & Spiritu Santo. A l'Ouest de ce Fleuve, on ne trouve que d'immenses Campagnes, la plûpart desertes, ou peu cultivées, & traversées par divers Fleuves, qui coulant au Sud, vont se perdre vrai-semblablement dans celui de la Plata. Elles sont fermées à l'Est par de hautes & rudes Montagnes, qu'on ne croit point sans plusieurs Mines d'or & d'argent. Il en sort plusieurs Fleuves, particulierement celui qui se rend dans l'Ocean entre Bahia & Fernambuc, & qui est connu sous le nom de *Rio S. Francisco*.

Le Port & l'embouchure du Fleuve de Santos ont devant eux, à la distance d'environ vingt milles d'Angleterre, l'Ile de *Saint Sebastien*, assez grande, dans sa forme oblongue; & vers le Sud, à quelque distance de celle-ci, celle d'*Alatrasse*, qui est de moindre grandeur, mais plus haute. Entre l'Ile de Saint Sebastien & le Continent, il n'y a point de grands Vaisseaux qui ne puissent être à couvert des vents, dans un mouillage fort sûr. L'Ile même offre quantité de Havres, où la pêche & l'aiguade sont également faciles. Mais elle est si couverte de Bois & de ronces, qu'on n'y sauroit pénétrer. Son principal Port se nomme *Porto dos Castellanos*. Deux petites Iles voisines portent le nom de *Victorio* & *dos Busios*. Sur le Continent, vis-à-vis de S. Sebastien, on trouve quelques Portugais dans un petit Bourg, que *Knivet*, Voïageur Anglois dont nous avons une petite Relation, nomme *Jaquevere*. Il va plus loin, il place un Village nommé *Pianiteo*, habité par des Indiens qu'il appelle *Pories*.

Oliveira donne, à cette Capitainie, cinquante lieues depuis Santos vers le Sud, & quinze ou vingt vers le Nord. Il y comprend aussi la Colonie de *Paratininga*, qui est à dix ou douze lieues de la Ville de Saint Vincent, dans les grandes Plaines dont on a parlé, où les Jésuites avoient une Maison qui fut ruinée par les Sauvages en 1600, mais qu'on croit bien rétablie.

Colonie de Paratininga.

CAPITAINIE DE RIO JANEIRO.

On donne le second rang à la Capitainie de Rio Janeiro, ou Riviere de Janvier, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue sa découverte en 1525, met à 22 degrés 20 minutes de Latitude Australe. On a vu que les François s'y établirent en 1555, sous la conduite de Villegagnon, & nous n'ajouterons rien à la description du Fleuve & de son Ile, que nous avons donnée sur les observations de Lery. Après la retraite des François, qui

furent dépossedés en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du Fleuve, sur une petite Baie qui forme un demi cercle, à deux milles de la Mer, dans un lieu plat, mais entre deux Montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette situation, est d'une demie heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze Maisons. Les rues n'en étoient point encore pavées vers le milieu du dernier siecle; elle n'avoit encore ni portes, ni murs : mais elle étoit défendue par quatre Forts, dont le premier s'offroit, du côté de l'Est, sur un Roc fort élevé; le second, dans une Ile ou un Rocher de la forme d'un pain de sucre, à peu de distance de la partie occidentale de la Côte; le troisieme, au Sud de la Ville, & le quatrieme, au Nord. La Ville, d'ailleurs, est comme divisée en trois parties, dont la premiere & la plus haute contient l'Eglise principale & le College des Jésuites; la seconde, un peu plus basse, se nomme *Barrio de S. Antonio*; & la troisieme s'étend sur le rivage même de la Baie, depuis le Fort intérieur, jusqu'aux murs d'un Monastere de l'Ordre de Saint Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'est le Roi Sebastien qui a bâti le College de Rio Janeiro, comme la plûpart de ceux du Bresil. On n'y compte pas ordinairement moins de cinquante Jésuites, en y comprenant néanmoins ceux qui sont dispersés dans d'autres petits établissemens de sa dépendance, surtout dans deux grands Villages voisins de la Ville, composés de plusieurs milliers de Brasiliens, qui ont embrassé le Christianisme.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Cette Province renferme le Cap *Frio*, & la Baie *dos Reyes*, où les Portugais ont une Ville nommée *Angra dos Reyes*, éloignée d'environ douze lieues de l'embouchure de Rio Janeiro, & située dans le Continent, vis-à-vis d'une Ile que les Portugais nomment *Grande*, qui en a près d'elle une plus petite, nommée *Ypoja*. Cette Colonie, qui n'est pas fort ancienne, n'a point fait encore de grands progrès. C'étoit dans le Païs de Rio Janeiro, que la célebre Nation des Topinamboux avoit ses principaux Etablissemens. Il y est resté peu de ces redoutables Indiens, excepté vers la Côte de l'Ile de Marigua, où les Naturels du Païs font gloire d'en tirer leur origine, & leur ressemblent en effet par les mœurs, la figure & le langage. Les autres Brasiliens du Païs sont un mêlange de différentes Nations, qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les servent avec une aveugle soumission.

CAPITAINIE DE SPIRITU SANTO.

La troisieme Capitainie du Bresil, nommée Spiritu Santo, est située par les 20 degrés de Latitude Australe, à soixante lieues au Nord de Rio Janeiro, & cinquante au Sud de Porto Seguro. On n'y compte gueres plus de deux cens Familles Portugaises, dans deux Villes, dont l'une porte, comme sa Baie ou son Port, le nom de Spiritu Santo. Laet parle d'un petit Fort, assez mal muni, qui se présente à droite en entrant dans le bassin du Port.

On vante cette Province, comme la plus fertile partie du Bresil. Il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. La chasse y fournit toute sorte d'Animaux, les Rivieres une quantité incroïable de Poisson; & les Terres, arrosées des plus belles eaux du monde, ne refusent rien au tra-

DESCRIPTION DU BRESIL.

vail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui se nommoient Margajats, ont été long-tems mortels Ennemis des Portugais; mais s'étant apprivoisés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le tems a confirmées.

Margajats.

Les Contrées, qui séparent cette Capitainie de celle Rio Janeiro, sont arrosées par un grand Fleuve nommé *Parayba*, qui se jette dans l'Ocean par les 21 degrés & quelques minutes, & dont les rives ont pour Habitans la Nation des *Pareybes*. On remarque ici, pour éviter la confusion, que cette Côte a trois Fleuves du nom de Parayba (64); l'un, dont on a parlé, qui tombe dans la Mer, entre Rio de la Plata & la Capitainie de Saint Vincent; le second, dont il est ici question, qu'on fait descendre de fort loin dans les terres, & qui se grossit, dit-on, d'un fort grand nombre d'autres Rivieres; & le troisieme, dans la partie Septentrionale du Bresil, dont il reste à marquer la situation.

Port de Spiritu Santo.

Les Hollandois, aïant observé le Port de Spiritu Santo, pendant qu'ils étoient en possession du Bresil, en ont donné la description suivante: il s'ouvre à l'Est, dans une Baie de médiocre grandeur, qui contient quelques petites Iles, & dont le côté septentrional est parsemé de rocs dangereux. L'entrée du Port se fait reconnoître par une haute Montagne, en forme de cloche, que les Portugais nomment *Alva*, & qui sert comme de but aux Pilotes. Ensuite, avançant un peu, on découvre, sur une hauteur escarpée, une Tour blanche, peu éloignée du rivage, qui étoit autrefois celle d'une Eglise nommée *Nostra Señora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite Ville, dont quelques Maisons subsistent encore, sous le nom de *Villa veja*. Avant que d'y arriver, on trouve quelque difficulté à passer le col du Port, qui est resserré par une petite Ile oblongue, dont il part un banc de sable; mais après ce passage, la navigation est sans danger. En entrant, on découvre à droite un rocher qui s'éleve en forme de cône obtus; à gauche, sur le bord même du rivage, une Montagne assez haute, que les Portugais ont nommée le Pain de Sucre, parcequ'elle en a réellement la forme; & de l'autre côté, c'est-à-dire au-delà du rocher, un petit Fort quarré, qui mérite peu d'attention. On arrive ainsi à la Ville de Spiritu Santo, qui est située au côté droit du Port, sur la rive même, à la distance d'environ trois lieues de la Mer, & qui n'a, ni fossé, ni mur. On voit, dans sa partie Orientale, un Monastere avec son Eglise, de l'Ordre de Saint Benoît, dont il porte le nom: vers le milieu de la Ville, une autre Eglise, qui se nomme San Francisco; & dans la partie Occidentale, le Collége & l'Eglise des Jésuites.

Villa-veja.

Ville de Spiritu Santo.

Le P. Jarric dit que cette Ville est la quatrieme Résidence de sa Compagnie au Bresil; qu'elle est située au vingtieme degré de Latitude Australe, & qu'elle est à 70 lieues de la Ville de Janeiro. Il compte dix mille Indiens convertis, dans six Villages voisins. Celui qui porte le nom des trois Rois est le plus nombreux. Les *Tapujas* & les *Apiapetanjas*, Indiens barbares du Païs, causent beaucoup de mal aux Portugais, avec lesquels ils ne veulent point de réconciliation.

(64) On a remarqué plusieurs fois que *Para*, dans la Langue de ces Indiens, signifie grande eau.


SUITE DU BRESIL
Depuis la Baye de Tous les Saints jusqu'a St. Paul
Pour servir a l'Histoire Genle. des Voyages.
Tiré de l'Amerique de M. Danville.
Lieues communes de France
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Etendue de Pais desert et peu connu.
BAHIA
S. Salvador
Baye de Tous les Saints
Tour d'Avila
Os-Ilheos ou les Isles
Village des Indiens
Porto Seguro
Abrolhos C'est a dire les Rochers
Ville Neuve du Prince
Villarica
le St. Esprit
Cap St. Thomas
C. Frio
Rio Janeiro
S. Paul
Santos
Grandes Plaines
R. Saint Francois
Lac Parapitinga
le Rosaire
R. Doce
R. Paraiba do Sul
Isle Grande
XIV.
No. 4.

Porto Seguro, quatrieme Capitainie du Bresil, conserve le nom qu'il reçut d'Alvarez Cabral, lorsqu'il descendit le premier sur cette Côte. Il est à trente lieues, au Sud, de ce qu'on nomme le Gouvernement des Iles, à cinquante au Nord de Spiritu Santo, & par les 16 degrés 30 minutes de Latitude Australe. On donne à cette Province trois Villes Portugaises; Saint *Amaro*, *Santa-Cruz*, & *Porto Seguro*, mais toutes fort mal peuplées. Celle de Porto Seguro est située au sommet d'un Rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre est fort haute du côté du Nord; mais du côté opposé, le terrein s'applanit, & forme par degrés un rivage sabloneux. La Ville de Sainte Croix est éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, sur un autre Port, qui ne peut recevoir que de fort petits Vaisseaux.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CAPITAINIE DE PORTO SEGURO.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyra; & le Commerce de ses Habitans, Portugais, consiste à porter par Mer, aux autres Provinces du Bresil, des vivres de toute espece, que leurs Terres produisent dans une extrême abondance. C'est à peu de distance de cette Côte, que commencent les fameux écueils qui se nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en mer, sans qu'on en ait encore pû fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, surtout dans les navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins plusieurs Canaux, par lesquels on trouve un passage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A six ou sept lieues du Continent, l'on rencontre, par ces écueils, quatre petites Iles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha Seca*, *Ilha dos Passeros*, & *Ilha de Meo*. Les deux premieres sont extérieures, & laissent à leur Ouest un Canal navigable. Les deux autres, qui sont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En général, les Ecueils nommés Abrolhos sont couverts de Mer haute, ou ne passent point la surface des flots. De Mer basse, on découvre leurs pointes; ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, surtout lorsque les vagues s'y brisent assez pour servir d'avertissement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs est toujours fort haute alentour.

Elle appartient au Duc d'Aveyra.

Abrolhos, écueils voisins.

Les Hollandois, qui visiterent la Côte de Porto Seguro, & qui pénétrerent même dans le Continent, n'y trouverent que de vastes solitudes, des Terres presqu'impénétrables, & des Fleuves extrêmement poissoneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord jusqu'à Bahia, ou la Baie de tous les Saints, & 20 jusqu'à Ilheos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze Bourgs ou Villages d'Indiens convertis; ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant souffert de la barbarie d'une Nation Sauvage, nommées les *Guaymurs*, qu'il y reste à peine vingt Familles, exposées sans cesse aux mêmes incursions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un Païs dont on vient de vanter la fertilité. La même raison a fait abandonner Saint Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq Moulins à Sucre, qu'elle avoit fait construire. Les Guaymurs aïant déja dévoré la plus grande partie des Ouvriers & des Domestiques, il ne resta aux Maîtres que le parti de la fuite.

S. Amaro est abandonné.

La Capitainie, qu'on nomme *Ilheos*, tire ce nom de plusieurs Iles, qui couvrent l'entrée d'une Baie où sa principale Ville est située. Elle est à 30

CAPITAINIE D'ILHEOS.

Description du Bresil.

lieues au Nord de Porto Seguro, & presqu'à la même distance de Bahia au Sud. Sa Latitude, suivant Herrera, est par les 15 degrés 40 minutes; & suivant les Cartes marines, 15 degrés 55 minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens Familles Portugaises. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartenoit, dans l'origine, à un Portugais nommé Lucas Giraldo. Une Riviere médiocre, qui traverse la Ville, offre plusieurs Moulins à Sucre. La principale occupation des Habitans est l'Agriculture, dont ils transportent les fruits, sur de petites Barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A sept lieues de la Ville, dans l'intérieur des Terres, on rencontre un Lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze brasses, d'où sort une Riviere, mais par des Canaux si étroits, qu'à peine un Canot y peut passer. Les eaux du Lac ne laissent pas de s'enfler comme celles de la Mer, lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le Poisson, dont il nourrit différentes especes, y est excellent, & d'une singuliere grosseur, surtout les Manatées, ou Lamentins, dont on a pris plusieurs qui pesoient quarante Arrobes, c'est-à-dire environ mille livres de France. Les Caymans & les Requins y sont aussi monstrueux. On trouve, dans cette Province, des Arbres d'où la moindre incision fait découler un Baume, auquel on attribue de merveilleuses vertus. Le Païs voisin de celui d'Ilheos s'est peuplé, depuis l'arrivée des Portugais, d'une Nation barbare, chassée apparemment de ses propres Terres, & plus blanche que le commun des Indiens, mais si belliqueuse & si cruelle, que la Colonie en a toujours eu beaucoup à souffrir. On remarque que ces Sauvages, soit par un ancien usage, ou parcequ'aïant perdu leur Patrie ils dédaignent de se faire de nouveaux Établissemens, n'habitent jamais deux jours dans le même lieu, & qu'errant dans les Champs & les Forêts, ils n'ont point d'autres lits que la terre. Leurs arcs sont massifs, & leurs fleches d'une longueur extraordinaire.

Le P. Jarric met aussi la Capitainie d'Ilheos à trente lieues au Sud de Bahia. Il donne le nom d'*Aimurs*, ou Guaymurs, aux Sauvages dont elle est infestée; & leur barbarie va, dit-il, jusqu'à manger leurs propres Enfans. Cette Province seroit une des meilleures du Bresil, si le voisinage de ces Barbares permettoit de la cultiver.

Capitainie de Bahia.

On compte, pour sixieme Capitainie celle qui porte le nom de *Bahia de todos Santos*, Baie de tous les Saints, ou de *Bahia*, *Baie* par excellence, à l'honneur de sa situation sur une fort grande Baie. Elle est à 30 lieues d'Ilheos, au Nord; & cent lieues de Fernambuc au Sud, par les 13 degrés de Latitude Australe. Sa Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large; mais elle se divise en plusieurs Anses, qui la font pénétrer jusqu'à plus de quatorze lieues dans les Terres, à l'extrême avantage des Habitans. Elle contient quantité d'Iles, grandes & petites. Trois Fleuves de la même grandeur, nommés le *Pitange*, le *Geresivpe* & le *Gachocira*, y descendent de l'intérieur des Terres. On se dispense d'en nommer plusieurs petits.

Description de la Baie de tous les Saints.

La plus grande & la plus extérieure des Iles porte le nom de *Taperica*. C'est d'après les observations des Hollandois, qu'on entre ici dans un

détail qu'ils ont donné seuls. L'ouverture de la Baie est au Sud, d'où elle s'étend vers le Nord. A l'entrée, elle a sur la droite le Continent du Bresil, & sur la gauche l'Ile de Taperica, dont la forme est oblonge. La distance, d'une rive à l'autre, est d'abord d'environ trois lieues : ensuite elle se rétrécit à droite par une pointe de terre, vis-à-vis de laquelle sont situés le Fort de *Saint Antoine* & ce qu'on nomme *Villa Veja*, dans une Anse fermée au Nord par un Cap, d'où la Côte tourne vers l'Est, & forme un demi cercle, où la Ville de Saint Sauveur est située. De ce côté, la Baie se termine au Nord par une langue de terre assez étroite, qui s'avance en angle, & qui contient le Fort de Tagesipe. La distance de cet angle, à l'Ile de Taperica, est d'environ deux lieues. Delà, la Côte recommence à tourner vers l'Est; & la Baie s'élargissant pénetre dans les Terres, où elle forme une espece de Détroit de peu de largeur, mais qui se dilate ensuite comme en deux bras, dont l'un s'avance au Nord jusqu'à l'embouchure du Fleuve Pitangé, après laquelle il continue encore près d'une lieue vers le Nord; & là, fléchissant du côté de l'Ouest, il forme un petit Golfe demi-circulaire, qui contient une Ile cultivée. La Côte continue delà droit à l'Ouest, pendant deux lieues; & dans cet espace on trouve une autre Ile nommée *Marre*, longue d'une lieue sur une demie lieue de large. L'extrêmité de la Côte se termine à l'Ouest par une Pointe de terre obtuse, qui a devant elle une Ile triangulaire, à laquelle les Hollandois donnent le nom d'*Ile des Moines*. De cette Pointe, elle reprend vers le Nord, en laissant à l'Ouest, dans l'espace d'un peu plus de deux lieues, l'embouchure du Fleuve Cachocra, celle de deux petites Rivieres, & quatre petites Iles, séparées du Continent par un Canal fort étroit, dont la premiere se nomme *Burapabara*, & la seconde *Porto Madero*. On ne nous apprend point le nom des deux autres. Après la derniere, qui masque l'embouchure d'une petite Riviere, la Côte forme un coude, pour tourner à l'Ouest; & devant la pointe du coude est une autre Ile, qui se nomme *Fontes*. Ensuite la Côte tourne droit au Nord, & bientôt elle s'ouvre pour faire place à l'embouchure d'un Fleuve médiocre, qu'on appelle Rio Tambaria. Enfin, par d'autres détours, elle conduit à l'embouchure du Fleuve Geresipe, qui forme le fond de ce grand Détroit, & par conséquent celui de la Baie. Ce fleuve descend du Nord, & reçoit des deux côtés plusieurs Rivieres. Il a devant lui deux petites Iles, sans parler d'une autre, qui est dans l'embouchure même, & qui la divise. Des deux extérieures, la plus proche se nomme *Pyca*, & l'autre, *Caraïba*. Du Fleuve Geresipe, la Côte tourne au Sud, & laisse passage à une Riviere dont l'embouchure est aussi divisée par une petite Ile, & masquée par quelques autres. Ensuite, continuant près de trois lieues dans la même direction, elle parvient à l'embouchure du Fleuve Cachocra, qui, plus large dans les Terres qu'il ne l'est en sortant, y forme une espece de Golfe ou de Lac, où l'on trouve quelques Iles, avec plusieurs Anses par lesquelles il reçoit diverses petites Rivieres. A son embouchure, il a l'Ile de *Mevé*. La Côte ne cesse point d'aller vers le Sud, coupée par quantité d'Anses, & de petites Rivieres, jusqu'à ce qu'elle arrive devant l'Ile de Taperica, qui se présente à l'Est, & dont elle est

DESCRIPTION DU BRESIL.

séparée, comme on l'a dit, par un Détroit assez large. Telle est la fameuse *Baie*, qui est connue sous le nom de Bahia, ou de Baie de tous les Saints.

Villes de la Capitainie de Bahia.

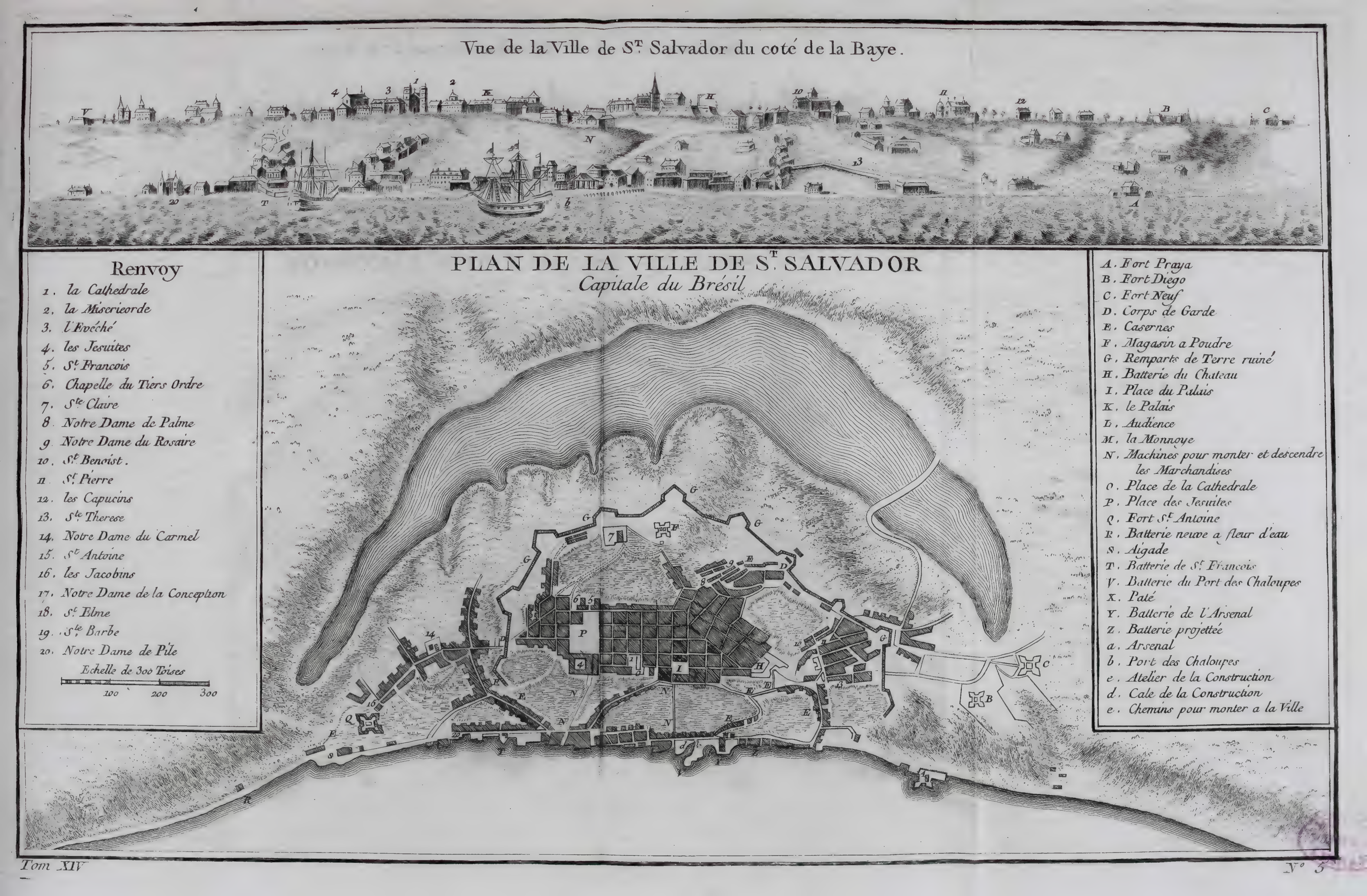
La principale Ville de cette Capitainie est *San Salvador*, ou S. Sauveur, dont on a déja donné une Description particuliere. Il suffira de remarquer ici qu'elle a changé de situation, & qu'avant celle qu'elle occupe aujourd'hui, dans une Anse demi-circulaire, elle étoit dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui Villa Veja, proche du Fort de Saint Antoine. La seconde Ville, nommée *Paripe*, est à quatre lieues de Saint Sauveur dans les Terres. Quelques-uns placent dans la même Capitainie une autre Ville, qui est aussi dans les Terres entre Bahia & Fernambuc, & qu'Oliveira honore elle-même du titre de Capitainie; il la nomme *Seregipe del Rey*. On y va de la Baie par une petite Riviere, qui n'a pas plus de 13 palmes d'eau dans la plus haute Marée. Elle est à dix ou onze lieues du Fleuve Roïal au Nord, & à sept de celui de S. François au Midi.

Le Bresil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Aussi la Ville de Saint Sauveur est-elle le séjour du Gouverneur Général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement.

CAPITAINIE DE FERNAMBUC.

Le nom de Fernambuc, septieme Capitainie du Bresil, est une corruption de *Pernambuc*, sans que Laet ose décider si c'est aux Hollandois ou aux François qu'elle doit être attribuée. Cette Province est à cent lieues de Bahia au Nord, & n'est qu'à cinq de Tamaraca au Sud; distance qui ne doit être entendue que des Villes Capitales, car les limites des Capitainies se touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut, pour premier Seigneur, Edouard d'Albuquerque. Il lui donne une vaste étendue. Depuis Olinde, elle s'étend au Sud d'environ 40 lieues jusqu'au Fleuve S. François. Au Nord de ce Fleuve est située la Ville d'*Alagoa*, où deux Rivieres se joignent pour se rendre dans l'Océan. Près delà est Porto Calvo, vis-à-vis duquel, on trouve, au Nord, deux Bourgs qui se nomment *Una* & *Scripham*, & plus loin un autre Bourg, mais plus considérable, qui porte le nom de *Poyucar*, sur le Fleuve de même nom, qui se décharge un peu au-dessus du Cap Saint Augustin. Près du même Cap, est le Bourg de Saint Antoine; & plus bas, l'Eglise de N. S. de la Candelaria, d'où part un chemin qui conduit à des Métairies nommées *Curacanas*, où l'on nourrit un fort grand nombre de Bestiaux. Des Curacanas à Olinde, on compte cinq lieues; & neuf ou dix, de cette Ville à *Malta de Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, où l'on fait un commerce de bois de teinture, qui se transporte au Bourg de Saint Laurent. Tout ce Païs, ajoute Oliveira, est riche en Moulins à Sucre.

Les Hollandois, plus exacts, comptent depuis le Fleuve Saint François, qui est en effet à 40 lieues d'Olinde, cinq lieues jusqu'à une petite Riviere, qu'ils nomment *Coreripé*, & qui est bordée, à cinq ou six milles de la Mer, d'un Bourg Indien, où l'on trouve aussi quelques Portugais. Ils assurent que c'est dans ce lieu seul qu'on coupe une grande quantité de ce bois de teinture, qui est distingué par le nom de Bresil. De ce Bourg, ils comptent deux lieues jusqu'au Fleuve de Saint Michel, où l'on coupe aussi



Vue de la Ville de St. Salvador du coté de la Baye.
PLAN DE LA VILLE DE ST. SALVADOR
Capitale du Brésil
Renvoy
1. la Cathedrale
2. la Misericorde
3. l'Evéché
4. les Jesuites
5. St. Francois
6. Chapelle du Tiers Ordre
7. Ste. Claire
8. Notre Dame de Palme
9. Notre Dame du Rosaire
10. St. Benoist.
11. St. Pierre
12. les Capucins
13. Ste. Therese
14. Notre Dame du Carmel
15. St. Antoine
16. les Jacobins
17. Notre Dame de la Conception
18. St. Elme
19. Ste. Barbe
20. Notre Dame de l'Ile
Echelle de 300 Toises
100 200 300
A. Fort Praya
B. Fort Diego
C. Fort Neuf
D. Corps de Garde
E. Casernes
F. Magasin a Poudre
G. Remparts de Terre ruiné
H. Batterie du Chateau
I. Place du Palais
K. le Palais
L. Audience
M. la Monnoye
N. Machines pour monter et descendre les Marchandises
O. Place de la Cathedrale
P. Place des Jesuites
Q. Fort St. Antoine
R. Batterie neuve a fleur d'eau
S. Aigade
T. Batterie de St. Francois
V. Batterie du Port des Chaloupes
X. Paté
Y. Batterie de l'Arsenal
Z. Batterie projettée
a. Arsenal
b. Port des Chaloupes
c. Atelier de la Construction
d. Cale de la Construction
e. Chemins pour monter a la Ville
Tom XIV
No. 5

Description du Bresil.

aussi du même bois, mais apparemment en moindre abondance. Alagoa est à trois lieues de Saint Michel : on nomme Alagoa un Lac intérieur, à sept ou huit milles de la Mer, où l'on entre par une Riviere assez difficile à remonter. De l'embouchure de cette Riviere, il y a sept lieues jusqu'au Fleuve Saint Antoine, & deux ensuite à *Camaragibé*. De Camaragibé à Porto Calvo, il en y a trois, & quatre de Porto Calvo à Barra grande. Le Fleuve tombe ici dans une belle Baie, où le mouillage est très bon, & l'entrée sans danger, du côté du] Nord comme de celui du Sud, mais n'est commode au Nord que pour les petits Navires. On cultive ici beaucoup de Tabac, parceque le Païs n'a que des Campagnes plattes & sans arbres. De Barra grande, la distance est d'une lieue jusqu'à Una, d'où elle est de quatre, jusqu'au Fleuve connu sous le nom de *Rio Formoso*, qui est assez grand pour recevoir des Bâtimens de Commerce. De ce Fleuve à Serinhan, on compte deux lieues. Vis-à-vis de l'embouchure du Fleuve, à la distance d'une demie lieue, se présente l'Ile de *Saint Alexis*, qui manque d'eau douce. De Serinhan, deux lieues jusqu'à la Riviere de *Macaripo*, où l'on ne trouve pas plus de huit ou neuf palmes d'eau. De cette Riviere à Poyucar, quatre lieues ; & de Poyucar, une au plus jusqu'au Cap de Saint Augustin. C'est dans le Port de ce Cap, que tombe la Riviere de Morekipu : l'entrée du Port est facile ; mais les rocs & les sables, qui la bordent des deux côtés, en rendent la sortie fort dangereuse. Les Hollandois y éleverent un petit Fort, tandis qu'ils étoient en possession d'Olinde. On rencontre ensuite, au Nord, à quatre lieues d'un Bourg nommé *Pecissa*, le Fleuve qu'on nomme Rio de Sangados, & qui n'a pas plus de sept ou huit palmes d'eau à son embouchure. D'Olinde vers le Nord, on trouve d'abord la Riviere de *Tapado*, ensuite *Rio Dola*, & plus loin *Pao Amorello*, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à *Maria Furinha*. Delà il n'en reste qu'une demie jusqu'à la Riviere de Garasu, qui fait les limites de cette Capitainie.

Laet observe ici, sur le témoignage d'un Hollandois qui avoit passé plusieurs années au Bresil, que les Portugais tiroient alors, tous les ans, plus de quarante mille Caisses de Sucre, des seules Capitainies de Fernambuc, de Tamaraca & de Paraïba, jusqu'à Rio grande ; ce qui ne le surprend point, dit-il, parcequ'il savoit d'ailleurs qu'on comptoit plus de cent Moulins dans la Capitainie de Fernambuc, Il ajoute, sur les mêmes lumieres, que les grands Moulins emploïoient quinze ou vingt Portugais & cent Negres ; les médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Negres ; les moindres, cinq ou six Portugais & vingt Negres. Des grands Moulins, on tiroit annuellement sept ou huit mille arrobes de Sucre, quatre ou cinq mille des médiocres, & trois des petits (65). Les Vaisseaux ordinaires, qui partoient du Bresil avec ce Sucre, en païoient au Roi dix pour cent, suivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les Terres de Portugal : mais les Seigneurs du Moulin, qui le transportoient à leurs propres frais, étoient exempts du cinquieme. Le Bois de teinture appartenoit au Roi, ou à ceux qui achetoient de lui le droit d'en couper, &

(65) *Ubi supra*, lib. 15. cap. 24.

DESCRIPTION DU BRESIL.

les Vaiſſeaux, qui ſervoient au tranſport, étoient obligés, ſuivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majeſté.

Olinde & Garaſu.

Olinde eſt une Ville célebre, non-ſeulement par ſa ſituation & ſa grandeur, mais encore plus par la Conquête que les Hollandois en firent, le 10 de Février 1630, & par la poſſeſſion qu'ils en conſerverent pendant quelques années. Elle eſt bâtie dans un lieu élevé du rivage de la Mer; & renferme pluſieurs Collines dans ſon enceinte. Sa ſituation eſt en effet ſi bizarre, que toute l'induſtrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ſes édifices publics, on diſtingue le Collége des Jéſuites, fondé par le Roi Sebaſtien, ſur la pente d'une fort agréable Colline. C'eſt le premier objet qui ſe préſente à ceux qui arrivent de la Mer. On y enſeigne les Sciences aux jeunes gens du Païs, & juſqu'à lire & écrire aux Enfans. Vis-à-vis, eſt un Couvent de Capucins; celui des Religieux de Saint Dominique eſt preſque ſur le rivage; & les Bénédictins ont, dans la partie ſupérieure de la Ville, un Monaſtere naturellement ſi bien fortifié, qu'il en fait la principale défenſe. Elle a d'ailleurs un Couvent de Religieuſes, ſous le titre de *la Conception* de N. D.; deux Egliſes Paroiſſiales, l'une dédiée à Saint Sauveur & l'autre à Saint Pierre; un Hôpital, nommé *la Miſericorde*, & ſitué preſqu'au milieu de la Ville, ſur une haute Colline, au pié de laquelle eſt une autre Egliſe qui porte le nom de *Noſtra Senora del Gonparo*; l'Egliſe de Saint Jean; celle de N. S. de la Guadeloupe; & deux autres, N. S. de Monte & Saint Amaro, qui ſont hors des murs. Le nombre des Habitans Portugais ne monte qu'à deux mille; mais celui des Indiens, & des Eſclaves, ou Domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe, eſt fort grand. Cependant le Breſil n'a point d'Etabliſſement où les vivres & les autres néceſſités de la vie ſoient plus rares. On les y apporte des autres Cantons, ou des Iles Canaries, & du Portugal même.

Le Port eſt petit & peu commode. D'ailleurs, il eſt tellement fermé par une chaîne de Rochers & de Bancs, dont cette Côte eſt bordée dans une grande étendue, que les grands Vaiſſeaux Marchands n'y peuvent entrer que par un Canal étroit; & le Baſſin, qui reçoit une petite Riviere, eſt éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a ſur ſes bords un Village, ou une eſpece de Fauxbourg, dans lequel on a bâti des Magaſins pour le Sucre & les autres Marchandiſes, avec un petit Fort, à l'entrée même du Canal, que les Portugais ont élevé ſur le roc, depuis l'inſulte qu'ils reçurent des Anglois à la fin du ſeizieme ſiecle ſous la conduite du Capitaine Lancaſtre, & qui, joint à la diſpoſition naturelle des lieux, rend l'accès du Port preſqu'inacceſſible.

La Riviere, nommée *Rio Bibiribi*, paſſe à côté de la Ville, & ne reçoit que de fort petits Vaiſſeaux. Elle tombe entre le Continent & le Canal, ou le cou du Port, où elle forme une petite Ile, qui ſe nomme *Vaaz*, en ſe joignant avec une autre Riviere, nommée *Rio Capeſecia*, ou *de Fidalgos*, & par d'autres, *Capibaribi*, qui deſcend du côté Septentrional de l'Ile, comme Rio Bibiribi deſcend du côté du Sud. Elles ſe joignent par un bras, qui part de celle-ci, & qui ſépare l'Ile, du Continent.

Garaſu mérite moins le nom de Ville que de Bourg. Il eſt à quatre ou



CARTE DU BRESIL
Prem. Partie
Depuis la Riviere des Amazones jusqua la Baye de Tous les Saints
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues Communes de France
Tiré de la Carte de l'Amerique de Mr. Danville
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Longitude Occidentale de Paris
CAPITANIE DE MARAGNAN
CAPITANIE DE SEARA
CAPE. DE RIO GRANDE
CAPE. DE PARAIBA
CAPE. D'OLINDE
CAPE. DE SERGIPE
PARTIE DU BRESIL
l'Interieur du Pais n'est pas connu
Les Nations errantes qui l'habitent sont nommées
TAPUYAS
Para
S. Louis de Maranha
Cap S. Roc
Rio Grande
Paraiba
Itamaraca
Olinde ou Fernambouc
Cap S. Augustin
R. de S. Francois
Sergipe ou Rio Real
Baye de Tous les Saints
Riviere de Saint François
Chute ou Caradé
Itapuan
Seara
Tom. XIV.
N.º 6.

cinq lieues d'Olinde, & ses premiers Habitans étoient de pauvres Artisans Portugais, qui vivoient de leur métier, ou de la coupe du bois de teinture; mais lorsque les Hollandois se furent emparés d'Olinde, ils se retirerent dans cette Ville, où ils esperoient de faire avec eux de plus gros profits. On pénetre aussi de Garasu à la Mer par une petite Riviere, qui descend du Canton de Tamaraca.

Description du Bresil.

Amatta do Brasil.

A neuf ou dix milles d'Olinde, on trouve *Amatta do Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, dont les Habitans font leur principale occupation de couper du bois de teinture & d'en transporter beaucoup à la Mer. San Laurenzo est un autre Bourg, situé entre Amatta & la Ville, où l'on fait une grande quantité d'excellent Sucre.

Guarape, Moribara, Camassarim, Vergea.

Enfin, des Curacanas on ne compte que cinq lieues jusqu'à Olinde; & dans cet intervalle on trouve vingt-deux Moulins à Sucre, dont les Cantons se nomment *Guarape*, *Moribara*, *Camassarim*, & *Vergea* de Capivari, ainsi nommé de ce Fleuve, qui en arrose les Terres. Tout ce Païs est d'un extrême agrément, par la verdure & la fertilité de ses Campagnes; sans compter que s'étendant à deux lieues de la Mer, les Negres & les autres Ouvriers y ont la commodité de la pêche.

Fortifications des Hollandois au Port d'Olinde.

Les Hollandois ne manquerent pas de se fortifier, dans la partie de cette Province dont ils s'étoient rendus maîtres. On a dit plusieurs fois que presque toute la Côte Orientale du Bresil est bordée d'une chaîne de Rochers, qui, de basse Mer, se montrent comme un mur d'environ quinze toises de largeur, & quoiqu'ouverts en plusieurs endroits, ne donnent passage aux Bâtimens que par un petit nombre de canaux fort étroits. Cette espece de ceinture paroît se terminer vis-à-vis d'Olinde, en angle obtus, où les Portugais avoient construit anciennement un petit Fort dans le roc. Il y avoit aussi, à l'extrêmité d'une Langue de terre qui descend d'Olinde, un Bourg nommé le *Recif*; & cette Langue, si étroite qu'elle n'a nulle part plus de cinquante ou soixante toises de largeur, est resserrée à l'Occident par Rio Bibiribi, comme elle l'est à l'Orient par la Mer. Le Bourg, qui étoit autrefois ouvert, fut fermé d'un mur & de Palissades. Le Fort, qui étoit à l'Orient, & que les Portugais nommoient *S. Georges*, fut aggrandi & fortifié par de nouveaux Ouvrages, & les Hollandois lui donnerent le nom de *Bruga*. Ils éleverent au-delà du Fleuve, sur l'angle du Continent, vis-à-vis de l'Ile de Vaaz, un Ouvrage à cornes, qui reçut le nom de *Wardenbourg*; & dans l'Ile même, presqu'en face du Recif, ils construisirent un autre Fort, qui regarde le Sud, & qu'ils nommerent *Ernest*. A cent vingt pas de cet Ouvrage, ils en firent un autre de figure pentagone, & d'une force singuliere, auquel ils donnerent le nom du Prince *Frederic Henri*. Enfin, ils y ajouterent le Fort *Amelie*, & quantité de petites Redoutes, qui fermoient absolument tous les passages.

Capitainie de Tamaraca.

Tamaraca, huitieme Capitainie du Bresil, passe pour la plus ancienne, quoique le voisinage de Fernambuc & de Paraïba l'ait fait tomber dans l'obscurité. Elle tire son nom de l'Ile de *Tamaraca*, ou Tamarica, qui est séparée du Continent par un Canal fort étroit, & dont la longueur est

Description du Bresil.

d'environ trois lieues, sur deux de large. Un Historien assure (68) que les François ont été les premiers Possesseurs de cette Province, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. Elle conserve encore leur nom, dans un Port voisin de l'Ile, que les Portugais appellent eux-mêmes *Porto dos Franceses.*

Cette Ile, qui n'est qu'à cinq milles d'Olinde, a dans le Sud un assez bon Port, dans lequel on entre par un Canal qui n'a jamais moins de quinze ou seize palmes d'eau. Il est défendu par un Fort Portugais, situé sur une haute Colline, & de très difficile accès. Cependant les Hollandois d'Olinde, pour ôter cette commodité à leurs Ennemis, éleverent à l'entrée même du Canal, un autre Fort, qu'ils nommerent *Orange*, & les réduisirent au seul passage qui reste du côté du Nord, mais qui, n'aïant que neuf ou dix palmes d'eau, ne peut recevoir que de fort petits Navires. Il se nomme *Catuaina.*

L'Ile de Tamaraca & la partie du Continent qui porte son nom appartiennent aux Comtes de *Monsanto*, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille Ducats, par les Moulins à Sucre qu'ils ont particulierement sur le Fleuve de *Goiana*, ou Govana, & dans les Cantons d'Aracipé & de Paratibé.

Riviere de la Côte.

A la distance d'une lieue de l'Ile, sort du Continent la petite Riviere de *Massarandu*, qui peut être remontée par de petits Bâtimens; & devant l'Ile même, vers l'Ouest, deux autres Rivieres aussi petites, qui se nomment *Aripé* & *Ambor.* A six lieues de l'Ile, vers le Nord, on trouve le Fleuve de Govana, qui n'a pas plus de neuf ou dix palmes d'eau à son embouchure, mais dont le Canal est beaucoup plus profond dans l'intérieur des Terres. A sept ou huit milles de la Mer, il a sur ses rives un petit Bourg, jusqu'où les petits Bâtimens peuvent remonter, pour charger le Sucre de plusieurs Moulins. C'est à deux milles du Govana au Nord, qu'est situé Porto dos Franceses, ou le *Port François.* Il est fermé par deux rochers, qui en font une retraite assez sure: mais il n'est habité aujourd'hui que par quelques Pêcheurs.

Avant que de passer à la Capitainie suivante, on nous fait revenir ici sur nos traces, pour nous faire prendre une idée plus exacte de la Côte.

Revision de toute la Côte.

De Britioga, Port Septentrional de la Capitainie de Saint Vincent, à l'Ile de Saint Sebastien, on compte neuf ou dix lieues. Cette Ile est située, suivant les Observations des Hollandois, par les 24 degrés de Latitude Australe: son rivage produit une espece de Pois fort venimeux. On compte quatre lieues, de Saint Sebastien à l'Ile des Porcs. Le mouillage est fort commode, entre ces Iles & le Continent. C'est là que se trouve la Baie d'*Ubatuba.* De l'Ile des Porcs à l'Ile *Grande*, quelques-uns comptent sept lieues, d'autres plus; mais tous s'accordent à représenter l'Ile Grande comme une Terre haute, couverte de Bois & de rochers, qui abonde en sources d'eau vive, & qui a plusieurs Ports commodes pour l'aiguade & pour le bois.

(68) La Popliniere, dans son Livre des trois Mondes.

A deux lieues de cette Ile, vers l'Ouest, on trouve le Cap de *Caroussu*; & vers le Nord, *Angra dos Reyes*. Elle a, du côté de l'Est, *Morembaya*, d'où l'on compte quatre lieues jusqu'à la Riviere de *Garatuba*, comme on en compte aussi quatre de cette Riviere à celle de *Toyugua*. Ces deux Rivieres ne reçoivent que de petits Bâtimens. A deux lieues de Toyugua, est un très haut Rocher, fait en pain de Sucre, mais à pointe plate, qui se nomme *Gavea*; & deux lieues encore delà, on arrive au Fleuve de Janeïro. Ainsi ce Fleuve est à peu-près à douze lieues de l'Ile Grande. De Rio Janeiro, on en compte 18 jusqu'au Cap Frio, qui est situé par les 23 degrés. Jusqu'ici la Cote est à l'Orient.

Du Cap Frio jusqu'à la Baie de Saint Sauveur, la distance est de neuf lieues, & la Côte tourne ici au Nord. Du même Cap à l'Ile Sainte Anne, qui fait face au Continent, il y a deux lieues; & cet espace forme une station très commode pour les Vaisseaux. L'Ile même est agréable, & revêtue d'arbres, entre lesquels on trouve une espece de Cerisiers, dont le fruit renferme un noïau fort rude, & n'en est pas d'une saveur moins douce. Mais l'eau douce y manque. De l'Ile Sainte Anne, on compte huit lieues jusqu'au Cap Saint Thomas, dont la situation est par les vingt-deux degrés; & de ce Cap, huit autres lieues jusqu'au Fleuve de Paraiva. Du Paraiva au Managé, cinq lieues; autant du Managé à l'Itapemeris. Les Hollandois placent à 21 degrés le Fleuve *Dolce*, qui est habité par des Portugais; & dix minutes de plus, l'Ile de Sainte Claire, éloignée d'un demi mille du Continent, couverte de Palmiers, & fort bien pourvue d'eau douce. Quatre ou cinq lieues de l'Itapemeris au Gleretebe, qui est par les 20 degrés 45 minutes. Sept, de Gleretebe à Guarraparé, que les Portugais nomment *Sierra de Guariparis*. De Guarrapare à la Ville de Spiritu Santo, huit lieues. De la Baie de cette Ville, six lieues jusqu'au Fleuve des Rois Mages, qui est par les 19 degrés 40 minutes, & delà huit jusqu'au Fleuve Dolce. Sept de ce Fleuve à Criquaré; dix de Criquaré à *Maranepé*, ou Mucuripe, situé à 18 degrés 15 minutes. De Maranepé, à Paraouepé ou Pesteripé, cinq lieues; & de Paraouepé, trois à *las Caravelas*: six ensuite jusqu'à *Barreiras Vermeilhas*, & deux delà au Corebado, qui est à 17 degrés & demi de l'Equateur. Du Corebado à Porto Seguro, on en compte dix-huit.

Il n'y a que trois lieues de Porto Seguro à *Santa-Cruz*, où les Portugais aborderent, lorsqu'ils découvrirent ce Continent, & neuf ou dix de Santa-Cruz, à Rio grande. C'est dans l'intervalle, qu'on rencontre ces fameux Ecueils, qu'ils ont nommés *Baixos de San Antonio*. Dix-huit lieues de Rio grande à Ilheos; & l'on trouve, entre deux, de très hautes Montagnes qui bordent le rivage, sous le nom de *Sierra de Aymures*.

D'Ilheos au Fleuve *das Contas*, huit ou neuf lieues; six delà jusqu'à Camamu, & trois de Camamu à Guepena. Quatre ensuite jusqu'au Fleuve de Finharés, qui est bordé d'une grande Montagne, nommée Morro de S. Pablo. De ce Fleuve, à la Baie de tous les Saints, il n'en reste que douze; ensuite on en compte 26 jusqu'au Fleuve roïal, qui est par les 11 degrés 30 minutes; dix-sept de ce Fleuve à celui de Saint François; quinze du Fleuve de Saint François à la Pointe qu'on nomme *Guira*; six, de cette

DESCRIPTION DU BRESIL.

Pointe aux Rochers de Cameraguba ; cinq de Cameraguba au Fleuve des Pierres ; & delà douze, jusqu'au Cap Saint Augustin. L'Ile de Saint Alexis est à cinq milles de ce Cap au Sud, par les 8 degrés 45 minutes, & ne manque d'aucune commodité pour faire du bois & de l'eau. Du Cap Saint Augustin à Fernambuc, huit lieues ; quatre ou cinq de Fernambuc à Tamarica, & quinze de Tamarica à Paraiba, où l'on s'est proposé de nous ramener par cette longue énumération.

CAPITAINIE DE PARAIBA.

La Capitainie de Paraiba doit son origine aux François. Les Portugais, après les en avoir chassés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les Habitans s'emploient à la culture du Sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

En suivant la Côte au Nord, depuis Porto dos Franceses, on rencontre d'abord le *Cap Blanc*, par les six degrés 45 minutes ; d'où l'on ne compte que deux lieues jusqu'au Fleuve Paraiba, qui donne son nom à la Capitainie. Ce Fleuve entre dans la Mer à l'Est, par une assez grande embouchure, en déclinant un peu vers le Sud. Il contient une Ile oblongue, entierement couverte d'arbres sur sa pointe méridionale ; les François avoient construit un petit Fort, que les Portugais ont aggrandi, surtout après que les Hollandois se furent saisis d'Olinde. Le Fleuve, dans son cours, qui descend de l'Ouest, est si rempli de rocs & de sables, qu'il ne peut être remonté que par des Pilotes experts. C'est sur sa rive méridionale qu'est située la Ville de Paraiba, nommée aussi *Philippea*, dans une sorte d'Anse, à trois lieues de la Mer, d'où les Vaisseaux Marchands ne laissent pas d'y arriver avec peu de difficulté. Cette Ville, qui n'étoit habitée au milieu du siecle dernier que par quatre ou cinq cens Portugais, est devenue beaucoup plus puissante depuis la prise d'Olinde par les Hollandois. Elle étoit ouverte ; mais le voisinage de l'Ennemi l'a fait entourer d'un mur & de quelques autres Fortifications.

Ville du même nom.

Cette Capitainie a du côté du Nord un autre Cap nommé *Punta de Lucena*, où l'on trouve un fort bon mouillage, derriere quelques rochers qui s'avancent en Mer. Quelques-uns donnent, au Fleuve de Paraiba, le nom de San Domingo. A deux lieues de son embouchure, on trouve un autre Fleuve, qui se nomme *Mangiapé*, & qui a devant la sienne une Ile couverte de Mangliers, dont elle tire son nom. Ses bords sont habités par quelques Portugais, qui y nourrissent quantité de Bestiaux.

Tout le terroir de cette Capitainie est d'une extrême fertilité, & n'est pas sans agrémens. On y trouve, en plusieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques Mines d'argent, surtout dans un Canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivarés*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François, & leur fidélité ne se distingue pas moins pour les Portugais : mais ils ont pour voisins des Peuples Barbares, nommés les Figuarés, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

Ile de Fernando de Noronha.

C'est devant cette Côte, à cinquante lieues, suivant les Portugais, & 70 suivant les Hollandois, qu'est située l'Ile de Fernand de Noronha, sur laquelle on a déja donné quelques Eclaircissemens (67), avec sa vé-

(67) Tome XIII de ce Recueil.

ritable poſition. Sa longueur eſt d'environ deux milles, ſur un de largeur. Ceux, qui ont obſervé ſoigneuſement ſa figure, la comparent à une feuille de Laurier. Elle eſt platte dans ſa plus grande partie, à la réſerve de quelques Montagnes diſperſées, dont l'une s'élevant en forme de Tour, accompagnée d'une autre plus platte, repreſente fort bien une Egliſe avec ſon Clocher (68). On prétend que le terroir eſt ſi nitreux, que les ſources, qui y ſont en grand nombre, & les torrens même qu'on voit tomber des Montagnes pendant la ſaiſon des pluies, ſentent le nitre. Il n'en eſt pas moins fertile. Diverſes ſortes de légumes y croiſſent naturellement. Le P. Claude d'Abbeville, dans ſon paſſage avec les François qui allerent à l'Ile de Marignan (*), y vit des arbres d'une qualité ſi cauſtique, que ceux qui porterent la main aux yeux après en avoir touché les feuilles, ſouffrirent des douleurs aigües, & furent privés de la vue pendant quelques heures. Mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles ſervent auſſitôt de remede.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Les Côtes de l'Ile ſont preſque partout fort eſcarpées, ſurtout du côté du Nord, où la Mer eſt ordinairement ſi groſſe, qu'il eſt fort difficile aux Chaloupes d'y aborder. A la pointe Orientale, on voit quelques autres petites Iles, ou plutôt quelques Rochers, qui en ſont ſéparés par des Canaux ſabloneux. Le côté de l'Occident a deux Rades aſſez commodes; l'une proche de la pointe Orientale de l'Ile, où tombe un ruiſſeau favorable pour l'aiguade; l'autre, ſous cette Montagne qui a la forme d'un Temple. Du côté Oriental, & preſqu'au milieu de l'Ile, on trouve une petite Baie en forme de croiſſant. Le Voïageur qu'on vient de nommer parle d'une autre Ile, peu éloignée de celle-ci, mais beaucoup plus petite, qu'il nomme l'Ile de feu, & dans laquelle on trouve une ſinguliere quantité d'Oiſeaux.

Côte depuis Mongiangape juſqu'à Rio grande.

Un Angle, que le Continent forme à l'extrêmité de la Capitainie de Paraiba, eſt le dernier endroit où la Côte du Breſil regarde l'Orient. Elle tourne ici à l'Oueſt, & ſe préſente preſque droit au Nord; ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de Breſil Septentrional. Cette Côte étant peu connue juſqu'à Rio grande, on eſt obligé ici de recueillir des lumieres diſperſées dans l'Itinéraire Portugais de Figueredo, dans les Relations Hollandoiſes, & dans quelques Voïageurs François.

Du Fleuve Mongiangape juſqu'à *Bahia de Treyciaon*, ou la Baie de trahiſon, on compte une lieue. Cette Baie, ſuivant les Hollandois, eſt à ſept lieues de Paraiba, par les 6 degrés 20 minutes de Latitude Auſtrale. Elle eſt fermée à l'Eſt par une Pointe baſſe, d'où part un Banc de ſable qui ſe montre au départ de la Marée, & qui couvrant une grande partie de la Baie, laiſſe derriere ſoi un mouillage ſûr & commode pour douze ou quinze Vaiſſeaux. Le Continent offre ici des Bois fort épais, entre leſquels & le rivage on trouve une eſpece d'Etang, large d'un quart de lieue, qui peut être paſſé à gué, excepté dans la ſaiſon des pluies. Audelà, les Portugais ont une Egliſe, & quelques Métairies, où ils font nourrir des Beſtiaux. Une partie de la Nation des Figuarès, qui habitoit

(68) Auſſi les Hollandois l'ont-ils nommée l'Ile *Kerke*, c'eſt-à-dire Egliſe.
(*) Voïez ci-deſſous.

ces lieux, ne ressembloit aux autres Brasiliens, ni par le langage, ni par les mœurs. Elle portoit tant de haine aux Portugais, qu'elle ne se fit pas presser pour se déclarer contr'eux en faveur des Trouppes Hollandoises: mais après leur départ, elle se trouva exposée à la vangeance de ceux qu'elle avoit trahis. Ils en tuerent une partie, & mirent l'autre en fuite. Quelques-uns des Fugitifs se réfugierent du côté d'Olinde, d'où les Hollandois en transporterent plusieurs en Europe, leur apprirent leur Langue, & tirerent d'eux des éclaircissemens utiles sur le Païs qu'ils avoient habité.

De la Baie de Trahison jusqu'au petit Fleuve de *Cromataym*, la distane est d'une lieue. Figueredo donne à ce Fleuve le nom de Camaratuba, & termine à sa rive la Capitainie de Paraiba. On ne peut le remonter que dans des Barques. Les Figuarès avoient, à quatre lieues du rivage, un gros Bourg nommé *Taboussura*, dont le Cacique se nommoit *Yayuari*. A quatre lieues du même Fleuve, on trouve, suivant Figueredo, une Pointe de terre, derriere laquelle s'ouvre une Baie que les Portugais nomment *Bahia Formosa*, d'où sort vers l'Est une petite Riviere, nommée *Rio Huagau* par le même Ecrivain, & *Congaycu* par les Hollandois. Elle reçoit, pendant quatre ou cinq milles, des Bâtimens de médiocre grandeur, jusqu'au lieu où les Portugais ont un Bourg & des Moulins à Sucre. La Baie porte le nom de *Quartapicaba* entre les Indiens. On y trouve quantité de bois de teinture, que les François alloient autrefois couper. De Bahia Formosa, on ne compte qu'une lieue jusqu'au Port de *Curumatau*, qui est également sûr & commode. Une demie lieue plus loin, on arrive à la Riviere que Figueredo nomme *Rio Subauma*; & peu au-delà, on rencontre une Pointe de terre, nommée *Punta da Pipa*, derriere laquelle les Vaisseaux trouvent un abri. Ensuite on trouve un rivage sans Port & couvert de Bois, qui se nomme *Parananbuco*, dans le Continent duquel on ne connoît qu'un Lac nommé *Guairara*. Les Figuarès comptoient quatre milles, de Curamatau à ce Lac, & trois ensuite jusqu'à la Riviere de Tareyrik, où l'on trouve, disoient-ils, une espece de Bois jaune, qu'ils nommoient *Tatayouba*. Ils assuroient que cette partie du Continent a des Mines de fer, ou d'*Ita*, nom qu'ils donnoient à ce Métal. C'est encore sur leur témoignage qu'on place, une lieue plus loin, le Fleuve de *Pirangue*, & le Port que les Portugais nomment *dos Busios*, d'où Figueredo compte trois lieues jusqu'à *Punta Nigra*. Les Vaisseaux trouvent derriere cette Pointe un mouillage commode; & delà, il ne reste que deux lieues jusqu'à Rio grande. Punta Pipa est par les six degrés. A peu de distance de dos Busios est un autre Port, nommé Tourous, par les 5 degrés 40 minutes. C'est entre ces deux Ports, que le Pirangue a son embouchure.

Devant cette Côte, à 10 ou douze lieues du Continent, on rencontre le grand & fameux Ecueil que les Portugais nomment *los Baixos de San Roque*. Il s'étend de plusieurs lieues entre l'Est & l'Ouest, en s'approchant du Continent, de ce dernier côté, jusqu'à n'en être quelquefois qu'à quatre ou cinq lieues. La prudence ne permet d'en approcher que de jour, parcequ'on est alors averti du danger par la blancheur de l'eau.

Le

Description du Bresil.

Capitainie de Rio grande.

Les François s'établissent sur ce Fleuve.

Le Fleuve, que les Portugais nomment *Rio grande*, porte entre les Brasiliens le nom de *Poteingi.* Son embouchure est par 5 degrés 30 minutes de Latitude Australe. L'entrée en est difficile; mais dans l'intérieur, il est agréable & ne manque point d'eau. Les François avoient entrepris de s'y établir, après avoir abandonné Rio Janeiro, & s'y étoient fortifiés par une alliance avec les Indiens du Païs, qui se nomment les *Petivares.* Mais le Roi d'Espagne, alors en possession du Portugal, ne souffrit pas longtems de si dangereux voisins. Feliciano Cuello de Carvalho, Gouverneur de Paraiba, reçut ordre de les écarter; & dans une Lettre de l'année 1597 il se vantoit d'avoir repoussé ceux qui avoient tenté de surprendre le Fort de *Capo delo*, en demandant du secours pour les chasser de Rio grande, où il confessoit qu'il n'étoit point en état de les attaquer. Il ajoutoit qu'ils avoient découvert, dans un lieu du Continent nommé *Capaoba*, plusieurs Mines d'argent, d'où ils avoient tiré de grandes richesses. Cependant il ne paroît point qu'ils aient été forcés d'abandonner leur Etablissement avant l'année 1601. *Knivet*, Voïageur Anglois, dont on a déja cité le témoignage, raconte qu'étant parti cette année de Rio Janeiro il se rendit à Fernambuc, d'où le Gouverneur, Emmanuel de Mascarenhas, conduisit quatre cens Portugais & trois mille Indiens au secours de Feliciano Cuello, alors pressé par une multitude de Barbares, alliés des François, & qu'aïant défait ces Ennemis du Portugal, il leur fit accepter la paix à certaines conditions; qu'ensuite, il fit construire un Fort sur le bord du Fleuve, & que ce Païs devint un nouveau Gouvernement Portugais, qui est aujourd'hui la dixieme Capitainie du Bresil.

Les Hollandois, partis en 1631 de Fernambuc, avec une Flotte, pour se rendre maîtres du Fort de Rio grande, rendirent témoignage qu'il étoit situé à gauche de l'embouchure du Fleuve, sur un Rocher séparé du Continent par un Canal fort étroit; qu'il étoit ceint d'un mur de pierre, avec diverses Fortifications qui s'avançoient jusqu'au Fleuve, & pourvu d'une nombreuse Artillerie; de sorte que sa situation & ses défenses en rendoient l'approche fort difficile aux Vaisseaux; enfin qu'il ne pouvoit être forcé que par la famine, ou par la disette d'eau douce, que les Habitans étoient obligés de se faire apporter d'une petite Riviere voisine.

Cette Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais: il consiste en soixante ou quatre-vingts Hommes, qui composent la Garnison du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voisin, pour cultiver les Cannes de Sucre, & nourrir des Bestiaux. Les Indiens y sont aussi fort rares. La plûpart ont été détruits par les Portugais, & le reste s'est retiré chez les Tapuyras.

Côte depuis Rio grande.

Figueredo, entreprenant la description de cette Côte, assure qu'il y a deux lieues du Fleuve Grande au Cap de *Siara*, derriere lequel il fait sortir une Riviere de même nom. Les Hollandois placent dans cet intervalle, à moins d'un mille de Rio grande, une petite Baie fort commode, que les Indiens nomment *Jenipabou.* Figueredo continue de compter neuf ou dix lieues du Cap de Siara jusqu'à la Baie de *Petitigua*, qui est fort grande, & défendue contre toutes sortes de vents: les Hollandois comptent deux lieues, du Cap de Siara au Fleuve de Morunjape, & six

Différence entre Figueredo & les Hollandois.

DESCRIPTION DU BRESIL.

de ce Fleuve jusqu'à une Pointe de terre, qu'ils nomment *Pequetinga.*

De la Baie de Petitigua, suivant Figueredo, la Côte continue de s'étendre à l'Ouest, tantôt haute, tantôt plus basse, & couverte de Bois en divers endroits, jusqu'à *Omerco*, qui en est à 25 lieues : il paroît, dit le même Ecrivain, que ce lieu faisoit autrefois la séparation des Portugais & des Castillans. Les Hollandois comptent six lieues de Pequetinga à la Pointe de *Chugasu*, ou *Ugassumha*, & font observer que les Ecueils de Saint Roc finissent près de cette Pointe. Elle est suivie, disent-ils, d'une autre Pointe, qu'ils nomment *Ubaranduba.*

Figueredo compte, d'Omarco à Guamaraé, quinze lieues d'une Côte basse, entremêlée de quelques Collines de sable, derriere lesquelles on découvre fort loin, dans le Continent, de hautes Montagnes que les Indiens, nomment *Buturuna.* Les Hollandois placent Guamaré par les 4 degrés 45 minutes de Latitude Australe.

A peu de distance de Guamaré, la Côte, suivant Figueredo, se dérobbe, pour former une Baie, dont les rives sont fort marécageuses & couvertes de Mangliers. Là sont les célebres Salines, qui portent le nom de Guamaré, & d'où l'on tire en abondance un sel d'une extrême blancheur, qui s'y forme naturellement. Les Hollandois observent que c'est un Fleuve, qui se nomme *Caru-Bretuma*, ou *Rio de Salinas*, & qu'il est à trois lieues de Guamaré vers l'Ouest. Figueredo compte deux lieues des Salines à *Maretuba*, Baie très spacieuse, qui reçoit la Mer par quatre entrées, & d'où la Côte commence à s'élever jusqu'à la Pointe qu'il nomme *Punta do mel*, devant laquelle sort un Torrent nommé *Guararahu.* Les autres avertissent que depuis Rio de Salinas, il faut s'éloigner à deux lieues de la Côte, pour éviter quantité de rocs & de sables, & qu'il sort de cette Côte quatre Rivieres, à demie lieue l'une de l'autre, nommées *Guapetuba*, *Manetuba*, *Gararassu* & *Persin*, peuplées d'une multitude d'Indiens, quoique leurs embouchures soient embarrassées d'un grand nombre de Rocs. Ils ajoutent que Punta do mel se nomme Cucaratuba parmi les Indiens; qu'à deux lieues de Guararahu, sort la Riviere d'*Uquiaguara*, & huit lieues plus loin celle de Hupancma; que la Côte recommence ici à s'abbaisser, jusqu'à certaines Collines rougeâtres, suivies de la Baie d'Ubarana, d'où ils comptent huit lieues jusqu'à *Jaguaribé*, situé par les 4 degrés.

Au-delà de Jaguaribé, la Côte devient plus haute, & ne cesse point d'être revêtue d'arbres dans un espace de vingt lieues jusqu'à *Iguapé*, qui est une Baie fort ouverte, mais où l'on ne trouve point d'eau douce.

D'Iguapé à Mocuripa, on compte huit lieues d'une Côte fort haute, derriere laquelle regnent de grandes Montagnes, que les Indiens nomment *Camumé* ou *Aquimumé.* A cinq lieues d'Iguapé sort le Fleuve *Ypocara*, qui est sans Port & sans Rade; & deux lieues plus loin, *Rio Coco.* La Baie de Mocaripé est par les 3 degrés 40 minutes. On trouve ensuite, à peu de distance, le Païs de *Ciara*, où les Portugais commencerent à s'établir vers le milieu du dernier siecle, & qu'Oliveira compte entre les Capitainies du Bresil.

Les Indiens Figuarès, dont les Hollandois prirent des informations,

leur firent de cette Côte une Description un peu différente du Cap de Siara : ils comptoient une lieue jusqu'à la petite Riviere de Piracabuba ; & delà deux à Pecutinga : six ensuite jusqu'à la petite Riviere Uguasu ; dix-huit d'Uguasu à Kaalsa ; deux de Kaalsa à Guamaré , & une de Guamaré à Carouarchama, où l'on trouve de belles Salines dans les tems secs ; une demie lieue des Salines à la petite Riviere de Barituba , & delà une lieue jusqu'à celle de Guararahug. C'est au-dessus de cette Riviere qu'habitent les *Tapouyas* , mortels Ennemis des Portugais , & derriere eux une autre Nation barbare , qui se nomme les *Jandaves*. Du Guararahug au Jandupatissa , deux jours de chemin ; & delà une demie lieue jusqu'au Torrent de Wupanama , d'où l'on a six lieues jusqu'à la Riviere d'Avarance ; delà , six lieues encore jusqu'à celle d'Yuguarich ; une demie lieue , ensuite , à celle de Pariporié , & une lieue à Guatapugui. Ces Rivieres sont habitées par une branche des Tapouyas , nommée les *Japovatons* , & grands ennemis des Portugais. Six lieues plus loin , sort la petite Riviere de *Wichoro* , dont l'embouchure n'est point habitée ; mais dans les terres on trouve la Nation des Hytartayous , descendue aussi des Tapouyas. Figueredo avertit les Portugais d'éviter soigneusement tous ces Barbares. A deux journées du rivage , on voit encore ici les Montagnes de Wichoro , où le Nitre est en si grande abondance , qu'il distille des pierres. De Wichoro , les Figuares comptoient six lieues jusqu'à Iguaguasu , onze ensuite à Moucouru , & delà une enfin à Ciara.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CAPITAINIE DE CIARA, ET RESTE DE LA CÔTE JUSQU'AU MARAÑON.

Avant que de passer à la Capitainie de Ciara , nos Guides font quelques observations sur Moucouru. Les Hollandois varient sur la situation de ce lieu , que les uns mettent à 3 degrés 20 minutes , & le prennent pour la Baie que les François nomment *les trois Tortues* , tandis que les autres la placent à 3 degrés 52 minutes. Il paroît qu'ils donnent ainsi le même nom à deux Baies différentes , qui sont à douze milles l'une de l'autre. L'Auteur d'une Relation Hollandoise , qui mouilla , au mois de Novembre 1601 , dans une Baie qu'il nomme Moucouru , raconte que plusieurs Indiens , venus à bord , lui apprirent que ce lieu n'est pas éloigné d'une Montagne où l'on trouve quantité d'Emeraudes ; qu'étant descendu à terre avec eux , il passa la nuit dans un Bourg extrêmement peuplé , & que delà il fut conduit au pié d'une très haute Montagne , d'où sortoit un rocher fort dur & fort blanc , qui paroissoit renfermer des Emeraudes du plus beau verd , mais que faute d'instrumens de fer , il ne put vérifier cette conjecture. Les mêmes Indiens lui dirent qu'ils avoient quelquefois vu des François sur leur Côte.

Entrons dans Ciara , qu'Oliveira compte , avons-nous dit , entre les Capitainies Portugaises. Elle a néanmoins peu d'Habitans de cette Nation. Ils y ont construit un Fort , au pié d'une Montagne , du côté droit du Port , qui n'est pas capable de recevoir de grands Bâtimens. Une petite Riviere , qui s'y jette , est la seule qu'on rencontre dans l'espace de trois milles. Au-dessous du Fort , les Portugais ont une douzaine de Maisons , entre lesquelles on distingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois Navires , qui y abordent tous les ans , en tirent diverses

DESCRIPTION DU BRESIL.

Marchandises, telles que du chanvre, du cryſtal, quelques autres pierres précieuſes, & pluſieurs eſpeces de bois. Les cannes de ſucre croiſſent ici volontiers; mais dans le tems dont il eſt queſtion, les Portugais y avoient peu de Moulins à ſucre, & n'étoient pas même en état de s'y défendre. Le Païs intérieur eſt habité par des Barbares qui les aiment peu, & dont on prétend que le Chef a pluſieurs autres petits Rois dans ſa dépendance. On aſſure auſſi qu'à deux journées de la Mer, il exiſte un Etat bien ordonné, dont les Peuples ſe nomment *Javarobates*. A quatre lieues de Moucouru, on trouve le Bourg de *Tapirug*, habité par une branche de la Nation des Figuarès; & ſix lieues au-delà de Tapirug, on rencontre une Montagne, nommée *Boraguaba*, qu'on croit riche en veines d'argent.

Figueredo met à ſix lieues de Ciara, ſur la même Côte, une Baie, qu'il appelle *Paramiri*, du nom d'un fort beau Fleuve qu'elle reçoit, dont l'eau eſt fort douce, & les bords couverts d'Acajous. Les Hollandois placent, après Ciara, un Lac d'eau douce, qu'ils nomment *Upezès*. De l'angle occidental de ce Lac, ou de cette Baie, juſqu'à la Pointe que les Indiens nomment *Itajuba*, ou Titajuba, on compte huit lieues; & c'eſt dans cet intervalle que ſort le Fleuve *Tiraiva*. De Titajuba au Fleuve Mondahug, quatre lieues. On rencontre enſuite la Riviere de Satahuba, & la Baie de *Jeruquacuara*, où l'aiguade eſt très commode; mais il faut s'y garder des Tapouyas & des Tabaxares, Indiens qui déteſtent les Portugais. On ne laiſſa point d'y voir naître, en 1613, une Bourgade Portugaiſe, ſous le nom de Noſtra Senhora de Roſario; mais elle fut tranſportée l'année ſuivante ſur le Marañon.

D'ici au Fleuve *Camuſi*, ou Camocipé, on compte huit lieues; cinq, de ce Fleuve à celui de *Guaſipuira*, & trois enſuite juſqu'à *Joſara*; d'où l'on s'avance vers une large & profonde Baie, qui reçoit dans ſon ſein le grand Fleuve de Para, dont l'embouchure eſt fort ſablonneuſe. Un autre Pilote Portugais compte trente lieues, du Camocipé au Fleuve qu'il nomme *Para Ovaſa*, & le place à deux degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. Il reſte, delà au Marañon, vingt-cinq lieues d'une côte baſſe & ſans arbres, ſurtout dans l'endroit où elle s'ouvre pour former l'embouchure du Fleuve Maripé, au-delà duquel elle eſt couverte de Mangliers pendant ſix lieues. Le rivage eſt fort ſabloneux juſqu'à la belle Riviere de Perca, dont l'embouchure n'a pas moins d'une lieue de large, & forme l'entrée la plus orientale de la Baie de Maragnan, vers la Ville ou le Fort de Saint Jacques, Etabliſſement commencé par les Portugais en 1614. D'autres Pilotes de la même Nation comptent ſeize lieues, du Fleuve de Para Ovaſu, juſqu'au bord d'un autre Fleuve, qu'ils nomment *Rio das Preguiſas*; & neuf de celui-ci au Fleuve *Mario*, d'où il en reſte ſix juſqu'au Perca. Figueredo parle, dans un autre lieu, d'une grande Baie, qui contient pluſieurs petites Iles, & qu'il nomme *Ototoy*, à vingt lieues du Marañon, vers l'Eſt, par les 2 degrés 40 minutes de Latitude Auſtrale.

Les Hollandois, qui ont viſité ſoigneuſement cette Côte, mettent un Cap, que les Portugais nomment Cabo Blanco, à deux degrés trente-huit

minutes, quoique d'autres l'aient placé presqu'à trois degrés, & comptent six ou sept lieues delà au Fleuve Camusi ou Camocipé, qu'ils appellent aussi *Campocip.* Ils parlent d'un Fleuve, nommé *Rio de Cruz*, à dix milles de Camusi : mais les Portugais avertissent que dans quelques Cartes hydrographiques, Camusi ou Camocipé, est nommé Rio de Cruz, & qu'il est à deux degrés quarante minutes de l'Equateur. De ce Fleuve, à celui de Rio grande, ils comptent neuf lieues. Les Figuarès Hollandois mettoient la petite Riviere d'Upeses, à cinq lieues de Ciara d'un côté, & de l'autre à la même distance du Fleuve Para ; ils marquoient, dans l'intervalle, *Couru*, *Tarequy*, *Tatayoug*, *Pourasag*, *Aracatihug*, *Paratihug*, *Tiruohug*, *Juriaqueto*, *Upeba* & *Camosipé*, près duquel ils assuroient qu'il se trouve des Mines d'argent & de crystal.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Un Pilote Hollandois, qui parcouroit cette Côte en 1600, vit à trois degrés au Sud de l'Equateur, une Baie qu'il appelle *Arrekeytos* ; & plus proche, à un degré quarante-cinq minutes, un Fleuve qu'il nomme *Rio de Lies*, dont les Habitans ont la taille fort haute, le visage difforme, la chevelure longue, les oreilles percées & pendantes jusqu'aux épaules, la peau colorée de noir, excepté depuis les yeux jusqu'à la bouche, la lévre inférieure & les narines percées comme les oreilles, avec de petites pierres & de petits os pour ornement.

ILE DE MARAGNAN, ET ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS.

Il est surprenant qu'il reste encore tant d'incertitude, sur une Côte si fréquentée. Laet l'attribue presqu'également aux premieres Cartes & aux premiers Historiens Espagnols & Portugais, » qui ont confondu les noms, » dit-il, jusqu'à donner indifféremment celui de Marañon aux trois grands » Fleuves qui sortent de l'Amérique méridionale, sur sa Côte Septen» trionale, c'est-à-dire l'Amazone, l'Orinoque, & celui qu'on nomme » ici Maragnan, mais qui paroît moins un Fleuve, qu'une grande Baie » devant laquelle est située l'Ile de même nom, & qui reçoit trois Fleu» ves descendus du Midi droit au Nord, derriere les Provinces Portu» gaises du Bresil «. Au reste, ces ambiguités n'empêchant point le même Ecrivain de ranger, comme Oliveira, l'Ile & cette partie de la Côte entre les Provinces du Bresil Septentrional, il s'attache, pour la connoissance de l'Ile, à la Relation du P. Claude d'Abbeville (69).

Tous les Géographes, dit-il après ce Missionnaire, ont oublié dans leurs descriptions du Bresil, l'Ile de Maragnan. La Baie devant laquelle est située l'Ile de Maragnan, s'ouvre entre deux Pointes, & s'enfonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a gueres moins de l'autre côté, vers le fond. Du côté de l'Est, elle est fermée d'abord par une petite Ile, que les Indiens nommoient *Upaonmici*, & dont les François ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte Anne.* Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Ile de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui est située à deux degrés trente minutes au Sud de l'Equateur.

Du fond de la Baie sortent, vers cette Ile, trois beaux Fleuves, qui

(69) Publiée à Paris en 1612, sous le titre d'Histoire de la Mission de Peres Capucins dans l'Ile de Maragnan. On verra bientôt à quelle occasion.

viennent la ceindre de toutes parts ; de ſorte que d'un côté elle n'eſt qu'à cinq ou ſix milles du Continent, d'un autre à deux ou trois, & plus ou moins par ſes autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois Fleuves ſe nomme *Mounin ;* & ſa largeur, à l'embouchure, eſt d'un quart de mille. Il ne prend pas ſa ſource à plus de cinquante milles du rivage. Le ſecond, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou ;* & deſcend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure eſt large d'un demi mille. Le troiſieme, qui eſt l'Occidental, ſe nomme *Miary*. Il a cinq ou ſix milles de largeur à ſon embouchure, & l'opinion commune eſt qu'il prend ſa ſource ſous le Tropique même du Capricorne. Ce Païs a d'autres Rivieres, telles que le *Pinaré*, qui aïant reçu le *Maracou*, tombe dans le Miary, à ſoixante ou quatre-vingt milles de ſon embouchure, & l'*Ouaicou*, qui ſort des Forêts pour ſe jetter auſſi dans le Miary ; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce Fleuve. Le Taboucourou n'eſt gueres moins rapide, ſurtout vers ſon embouchure, après avoir été reſſerré par deux rochers. Les grands flots, cauſés par ces deux Fleuves, rendent l'accès de l'Ile de Maragnan fort difficile ; ſans compter qu'en dehors, c'eſt-à-dire vers la Mer, elle eſt environnée de ſables & d'écueils, qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'eſt néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la Côte, à l'Eſt comme à l'Oueſt, eſt bordée de baſſes, & de monticules de ſable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la Tortue juſqu'à celui des Arbres ſecs, noms d'origine Françoiſe, ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en Mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la Côte, depuis le Cap de Tapouytapere, qui forme la Baie à l'Occident, juſqu'au grand Fleuve des Amazones : c'eſt-à-dire qu'elle eſt maſquée par une infinité d'Ilots & de ſables, & que le rivage même eſt couvert de Mangliers ſi épais, que joint à la nature du terrein, où les traces des piés diſparoiſſent auſſitôt, il eſt impoſſible d'y pénétrer.

Tous les environs de l'Ile & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les repréſente, on n'y a découvert que deux paſſages ; l'un entre le Cap des Arbres ſecs & l'Ilette Sainte Anne, qui n'eſt pas même ſans danger pour ceux qui le connoiſſent le mieux : les grands Vaiſſeaux ne peuvent paſſer au-delà de cette petite Ile ; & les petits ſont les ſeuls qui ſe hazardent juſqu'à la grande. Le ſecond paſſage eſt de l'autre côté de Sainte Anne ; il peut recevoir les grands Vaiſſeaux ; mais comme ce n'eſt qu'en certains tems, & jamais ſans quelque danger, on ne ſauroit apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Indiens, qui habitent la grande Ile de Maragnan, nomment leurs Habitations *Oc*, ou *Tave*. Elles ſont compoſées de quatre longs édifices, qui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté eſt ordinairement long de deux cens piés ; mais dans quelques-unes il en a juſqu'à cinq cens. Leur largeur eſt de vingt ou trente piés. Ce ſont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles ſont remplis par des branches entrelacées ; & du pié juſqu'au ſommet, tout eſt revêtu de feuilles de palmier. On y voit pluſieurs centaines d'Indiens, qui vivent paiſiblement ſous le même toît. L'Ile contient vingt-ſept Bourgs ou Villages de cette

forme ; & l'évaluation des principaux fit juger aux François qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille Habitans.

Propriétés de l'Ile de Maragnan.

Le Ciel est ordinairement pur & serein dans cette Ile. On n'y sent presqu'aucun froid. La sécheresse n'y est point immoderée, comme le brouillard n'y est jamais épais, ni les vapeurs nuisibles à la santé. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y est jamais tombé de grêle, ni de nége. Le tonnerre y est très rare, ou ne se fait gueres entendre que dans la saison des pluies. On y voit assez souvent des éclairs, vers le soir, & le matin même, tandis que l'air est le plus serein. Lorsque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chasse des pluies devant soi, dans toutes ces Régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zenith ; ensuite, aussitôt qu'il a passé, on essuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, suivant la différence des climats. Dans l'Ile de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février jusqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solstice d'Eté, lorsque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Est, qui se nomment Brises, commencent à se lever, & se fortifient à mesure qu'il s'approche du Zenith, comme ils s'affoiblissent à mesure qu'il s'en éloigne. Ils se levent ordinairement après le crepuscule, c'est-à-dire à sept ou huit heures du matin, & leur violence augmente à proportion qu'il monte sur l'Horizon. L'après midi, ils perdent insensiblement leur force ; & le soir ils cessent tout-à-fait de souffler. Dans l'Ile & dans le Continent voisin, on ne sent point d'autre vent que celui d'Est, qui rafraîchit merveilleusement l'air & le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur, les jours & les nuits sont égaux, la température presque toujours la même, & l'on auroit peine à trouver un Païs dont le climat soit plus agréable.

Quoique l'Ile soit environnée d'eau de Mer, ou qui en a les qualités, elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce, la plus pure & la plus saine, d'où se forment plusieurs Ruisseaux qui l'arrosent. Aussi la terre y est-elle si fertile, que sans secours & sans repos elle produit en trois mois une abondante moisson de Maïz, avec toutes sortes de fruits, de légumes & de racines à proportion. Les Marchandises qu'elle peut d'ailleurs fournir sont du Bois de teinture, du Saffran, du Chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *Rocou*, quelques especes de Laque, du Baume que le P. Claude compare à celui de la Meque, d'excellent Tabac, & cette sorte de Poivre que les Indiens nomment Axi. Ceux qui ont observé les qualités du terroir le croient propre à porter des Cannes de Sucre. On trouve souvent de l'ambre gris sur les Côtes ; & dans les Cailloux, une sorte de Cristal blanc & rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'Ile n'est pas non plus sans d'autres pierres précieuses, puisque les Habitans en tirent celles qu'ils portent aux levres, & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils sont bien pourvus aussi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en fassent aucun usage, d'Argile pour faire des Briques, de Ciment & de Chaux. Enfin cette Ile n'aïant ni de trop hautes Montagnes ni des Plaines trop vastes, & se trouvant partout aussi riche en bois qu'en eau, elle peut passer pour un des plus beaux séjour du

Monde. Ses Animaux & ses Plantes sont peu différens de ceux du Bresil entre lesquels on prendra soin de rappeller ceux qui méritent une Observation particuliere.

A l'Ouest de l'Ile de Maragnan, on trouve une petite Province, nommée *Tapouitaperé*, qui n'en est séparée que par un Détroit de trois ou quatre lieues. Elle fait partie du Continent, quoique dans les hautes marées, elle paroisse environnée d'eau. Les Terres basses, qui se trouvent alors inondées, demeurent à sec après le reflux. Ce Canton est habité, comme l'Ile, par une Colonie de ces braves Topinamboux, qui abandonnerent volontairement leur Patrie pour se dérober au joug des Portugais. Ils y ont quinze ou vingt Habitations, bâties comme celles des Insulaires; & leur Païs est encore plus agréable, plus fertile & plus peuplé que l'Ile. De cette Province, on passe dans une autre, qui tire son nom du Fleuve *Comma*, dont ses limites sont arrosées, & qui surpasse aussi l'Ile de Maragnan en fertilité. On y compte seize Bourgs, dont les Habitans sont encore une Colonie de Topinamboux. Entre la Province de Comma & celle de Cayeté, qui touche à celle de Para, d'où l'Ile de Maragnan est éloignée d'environ 80 lieues, on trouve d'autres Païs habités par des Topinamboux, surtout vers la Mer. Ceux de Maragnan, de Tapouitaperé & de Comma vivent dans une étroite alliance, s'unissent même par des mariages, & sont en guerre continuelle avec la Nation des Tapouyas. Pendant les dernieres années du XVI[e]. Siecle, les Marchands d'Amsterdam & de Rotterdam envoïerent ici plusieurs Vaisseaux. Mais n'oublions pas d'expliquer, d'après le P. Claude d'Abbeville, quelles furent alors les entreprises des François.

Comment les François s'établirent dans l'Ile de Maragnan.

Un Capitaine François, nommé *Riffaut*, aïant été pressé par un Brasilien, qui se nommoit *Ouyrapire*, fort accrédité dans sa Nation, de revenir avec des Marchandises & des forces, arma quelques Navires en 1594, pour tenter fortune dans cette partie de l'Amérique : mais la discorde, qui se mit entre ses gens, & la perte d'une partie de son Escadre, ne lui permirent pas de faire un long séjour au Bresil. Il y laissa néanmoins quelques Soldats, sous la conduite d'un Gentilhomme nommé *de Vaux*, qui se concilia l'affection des Sauvages jusqu'à leur faire desirer ardemment de voir établir dans leur Canton une Colonie Françoise. De Vaux, retourné en France, rendit compte au Roi, de la disposition des Brasiliens, & des propriétés du Païs ; & ce Prince en conçut une si haute idée, que promettant de ne rien épargner pour le succès d'un Etablissement, il résolut seulement de se procurer des éclaircissemens plus certains. La Ravardiere fut envoïé avec de Vaux, pour prendre de nouvelles informations. Ils passerent six mois entiers dans la Baie de Maragnan. Mais, à leur retour, ils trouverent la France privée du meilleur de tous les Rois, par un affreux parricide ; & leur entreprise demeura suspendue jusqu'à l'année 1611. Cependant la Ravardiere, s'étant lié d'intérêts avec Rasilly & le Baron de Sansy, emploïa cet intervalle à former de nouveaux projets. Sur ses Observations, il obtint, de la Reine Mere, quatre Capucins; entre lesquels on comptoit le P. Claude d'Abbeville, Auteur de la Relation ; & ne se promettant rien moins qu'un

échange

échange, avantageux pour les Brasiliens, de leur or & de leur argent pour les lumieres de la Foi, il partit de Concale en Bretagne, avec trois Vaisseaux, le 19 Mars de l'année 1612.

Une tempête, qui le jetta sur la Côte méridionale d'Angleterre, l'obligea de s'arrêter cinq semaines à Plimouth. Ensuite, aïant remis à la voile, il passa, le 7 de Mai, entre Fortaventura & la grande Canarie; & quatre jours après il eut la vue de Rio del oro, sur la Côte d'Afrique, qu'il continua de ranger presque jusqu'à l'Equateur. Le 17 de Juin, il se trouva par les quatre degrés de Latitude Australe; d'où tournant à l'Ouest, il arriva le 23 à l'Ile Fernandez de Noronha. Il s'y arrêta jusqu'au 8 de Juillet; & delà s'étant rendu en trois jours à la Baie de Moucouru, où il entra le 11 à midi, il suivit la Côte jusqu'au Cap de la Tortue, par les 2 degrés 20 minutes du Sud. Il y passa 12 jours; & le 26, il se trouva proche de l'Ilette Sainte Anne, d'où il passa sans obstacle à l'Ile de Maragnan.

Son premier soin fut d'y élever un Fort, dans un lieu commode. Il choisit une Colline assez haute, qui commande l'entrée du Port principal, entre deux Rivieres qui tombent dans le Détroit. Cet Etablissement reçut le nom de Saint Louis, & fut muni de 22 Pieces de Canon. Pendant qu'on n'épargnoit rien pour le fortifier, les Capucins s'emploïerent à la conversion des Indiens, dont plusieurs ouvrirent les yeux à la lumiere. Le P. Claude, aïant reçu ordre de repasser en France, y en mena quelques-uns, qui furent baptisés solemnellement à Paris.

Les François abandonnent l'Ile de Maragnan.

Il paroît certain que les François ne furent pas long-tems maîtres de l'Ile; mais on ignore en quel tems ils se virent forcés de l'abandonner. Laet juge que ce fut en 1614, lorsque Jerôme d'Albuquerque fut envoïé avec une puissante Flotte, pour soumettre ces Provinces au Portugal. Il aborda, dans le cours du mois d'Octobre, à l'entrée du Fleuve Perea, où l'on a dit que les Portugais avoient formé depuis peu une petite Colonie, nommée *Nostra Senhora del Rosario*. On ne trouve, dans aucune Relation, ce qui se passa entre les François & lui; mais il est constant qu'ils furent contraints de se retirer, & que les Portugais s'établirent solidement à leur place. La Ravardiere avoit fait alliance avec les Indiens qui habitoient la Montagne d'Yballyahap, & ces Barbares furent aussi chassés par des Ennemis supérieurs en nombre. Cette Montagne, qui n'est pas éloignée du Fleuve de Camusi, est si haute, qu'à peine la peut-on monter en quatre heures; mais son sommet forme une belle & vaste Plaine, à laquelle on donne vingt-quatre milles de long, sur vingt de largeur, & qui n'est pas moins riche en eau, qu'en arbres & en fruits. On y comptoit alors plus de deux cens Villages Indiens. A peu de distance, une autre Montagne, nommée Cotiova, mais beaucoup moins grande, en contenoit sept ou huit.

Nous avons décrit la Côte du Bresil Septentrional jusqu'au Fleuve Perea, qui fait comme l'entrée de la Province de Maragnan du côté de l'Est, & qu'on place à deux degrés 15 minutes au Sud de l'Equateur. De l'embouchure de ce Fleuve, on s'avance à l'Ilette Sainte Anne, qui n'a pas plus d'une grande lieue de circuit; & pour se rendre au Fort de Saint

DESCRIPTION DU BRESIL.

Louis, on reconnoît d'abord le Cap de Tapuitaperé, d'où l'on tourne vers la grande Ile, où est situé ce Fort, que les Portugais ont enlevé aux François. Ensuite on trouve un autre Fort, qu'ils ont construit eux-mêmes, sous le nom de San Francisco. Celui de Saint Louis est par les deux degrés 20 minutes.

Une Carte Portugaise, que Laet juge fort exacte, représente l'étendue de la Capitainie de Maragnan. Elle place sur la rive gauche du Fleuve Perea, à quelque distance de son embouchure, le Fort Portugais de Saint Jacques, dans une petite Anse, avant laquelle plusieurs Rivieres qui tombent dans le Fleuve & quantité de petites Iles le rendent fort large. Au-delà des Iles, on trouve un autre Canal, qui sort de la Baie de Maragnan entre deux petites Iles oblongues, & dans lequel on voit sur la gauche un autre Fort Portugais, nommé Sainte Marie. Un peu plus loin, du même côté, on rencontre l'embouchure du Fleuve Mounin, ensuite celle du Tapocoru, vers les trois degrés, d'où la Côte, qui alloit presque droit au Sud, fait un coude à l'Ouest jusqu'à l'embouchure du grand Fleuve Meary. Delà elle retourne au Nord jusqu'au Cap de Tapuitaperé. L'Ile de Maragnan, qui est au milieu de la Baie, Nord & Sud dans sa longueur, en remplit presque toute l'étendue. Le Port, ou l'Anse, qui contient le Fort de Saint Louis devant son embouchure, entre deux Rivieres qui en font une petite Ile, s'ouvre à l'Occident. Le Fort de Saint François est au fond de cette Anse, & presqu'au milieu de son enceinte. Autour de l'Ile, sur les Côtes de la Baie, on trouve plusieurs Habitations, dont les plus considérables sont celle de Saint André, qui est presqu'à la pointe Septentrionale de l'Ile, & celle de Saint Jacques à la pointe méridionale.

On lit, sur la même Carte, que les François avoient remonté le Fleuve de Tapocoru dans des Barques, jusqu'aux cinq degrés de Latitude Australe, où ce Fleuve reçoit une grande Riviere qui descend de l'Est, & qu'ils avoient remonté aussi le Meary jusqu'au huitieme degré.

Du Cap de Tapuitaperé, en suivant la Côte à quelque distance u rivage, qui est bas & bordé de Sables, on rencontre d'abord, à dix lieues du Cap, le Port d'Aippe, d'où l'on en compte deux à l'Ile de *Camara*, & deux encore de cette Ile à celle de *Supat-uvé:* Delà, quatre à l'Ile Blanche, ou de Saint Jean, qui n'est qu'à un degré 12 minutes au Sud de l'Equateur.

Dans la Carte dont Laet vante l'exactitude, les lieux, qui sont entre le Cap de Tapuitaperé & la Pointe qui tourne au Sud, sous le nom de Punta Separata, portent des noms fort différens de ceux qui se trouvent dans les autres Cartes. Après la Province de Comma, en suivant la Côte à l'Ouest l'espace d'environ 25 lieues, on rencontre, suivant cette Carte, une Baie qui s'enfonce de quelques lieues dans le Continent, & qui se nomme *Comma Vassou.* De cette Baie au Fleuve *Comajamu*, la Carte met cinq lieues; ensuite 15 jusqu'au Fleuve *Joroque.* Elle donne, à toutes les Terres qui sont dans cet intervalle, le nom de *Costa Alagoada*, parcequ'elles sont remplies de Marais & d'Etangs. Du Fleuve Joroque, qui vient de fort loin dans le Continent, elle marque environ vingt-cinq lieues jusqu'au Fleuve Paraguacoté; & les Terres entre ces deux Fleuves

y portent le nom de *Costa Baxa*. Le Paraguacoté est suivi de la Riviere de *Surianamé*, à 8 ou 9 lieues ; & cette Riviere, de celle de Surama, presqu'à la même distance. L'*Itata* est à onze lieues de celle-ci ; & le Namé à quatre ou cinq de l'Itata. Enfin, du Namé, au Promontoire qui se nomme Punta Separata, la Carte marque environ neuf lieues. Elle met, devant cette Pointe, une petite Ile qu'elle nomme *Isla de Arca*.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Après Punta Separata, on trouve d'abord une Riviere nommée *do Sol*; ensuite l'Ile oblongue *das Bandeiras*, & plus loin un angle de Terre qu'on nomme *Punta do mel*, d'où l'on passe à un angle obtus, où est située sur un bras du Fleuve des Amazones, la Forteresse de Para, dont le Païs forme une autre Capitainie Portugaise (70).

Intérieur du Bresil.

Mais nous ne continuerons point de suivre la Côte, sans avoir recueilli ce qu'on trouve de plus clair & de plus certain sur l'intérieur du Bresil, que l'ordre ne permet point de laisser derriere nous. Reprenons à la premiere Capitainie, qui est celle de Saint Vincent. Correal, qui fit un séjour de cinq ans, dans les Terres Portugaises, depuis 1684 jusqu'en 1690, raconte qu'étant à Bahia ou la Baie de tous les Saints, il fut emploïé avec distinction sur quelques Barques qu'on envoïoit à Saint Vincent pour y porter des provisions, ce qui lui donna occasion, dit-il, de s'instruire assez particulierement de l'état de cette Province (71). Santos qui en est la Capitale, est une petite Ville maritime, qui lui parut très bien située. Dans toutes les Indes Occidentales, il n'y a point de Port qui puisse être mieux fortifié, ni qui soit plus propre à contenir de gros Vaisseaux. La Colonie étoit alors composée de trois ou quatre cens Portugais, Métifs, mariés la plûpart à des Indiennes converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui possedent toutes les richesses du Païs. Ils ont un grand nombre d'Esclaves & d'Indiens tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des Mines qui sont entre Santos & Saint Paul. Ces riches Ecclésiastiques songent peu à l'instruction de leurs Sujets. Correal regarde les Habitans de Santos comme les plus ignorans de toutes les Indes. » Un d'entr'eux lui demanda s'il y avoit des Indiens » en Europe, & si les Hommes y étoient faits comme au Bresil ? La con» versation étant tombée sur la différente position du Bresil & du Portu» gal, qui fait que l'un de ces deux Païs a l'Eté lorsqu'on a l'hiver dans » l'autre, & qu'il est nuit ici lorsqu'il est jour au Bresil, Correal ne put » persuader à personne qu'il parlât sérieusement. Son embarras augmenta » beaucoup, par une indiscrétion qui le fit parler des Anglois, parmi les» quels il avoit servi. On lui demanda vingt fois s'il n'étoit pas Héréti» que ; & ceux qui l'avoient entendu apporterent de l'Eau-Benite, dont » ils arroserent le lieu où il étoit avec eux.

Ville de Santos décrite par Correal.

Ignorance de ses Habitans.

République de Saint Paul.

Il ne vit point la Ville de Saint Paul, qui est à plus de douze lieues de Santos dans les Terres, enfermée de tous côtés par des Montagnes inaccessibles, & par la grande Forêt de Pernacabiaba ; mais il fut bien informé de ce qu'il n'avoit sû jusqu'alors que par des témoignages incertains. » C'est une espece de République, composée, dans son origine, d'un

(70) Laet, lib. 16. cap. 20 & præcedent.

(71) Voïages de François Correal, Part. 2. chap. 9.

DESCRIPTION DU BRESIL.

» mélange d'Habitans sans foi & sans loi, que la nécessité de se con-
» server a forcés de prendre une forme de Gouvernement. Il s'y trouve
» des Fugitifs de tous les Ordres & de toutes les Nations; des Prêtres,
» des Religieux, des Soldats, des Artisans, des Portugais, des Espa-
» gnols, des Créoles, des Metifs, des *Caribocts*, qui sont des Indiens nés d'un Brasilien & d'une Negresse, & des Mulâtres. Elle ne consistoit d'abord qu'en une centaine de Familles, qui pouvoient monter à trois ou quatre cens personnes, en y comprenant les Esclaves & quelques Brasiliens des Cantons voisins. Dans l'espace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix ou douze fois ce nombre Les *Paulistes*, c'est le seul nom que l'Auteur leur donne, prennent la qualité de Peuple libre, & ne donnent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel du Quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond : on prétend qu'il monte à huit cens marcs. C'est la tyrannie des Gouverneurs, qui a donné naissance à cette petite Société. Elle est si jalouse de sa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ses Terres aux Etrangers, s'ils ne se présentent dans le dessein de s'y établir. Alors on les assujettit à de longues épreuves, autant pour s'assurer qu'ils ne sont pas des Espions & des Traîtres, que pour connoître à quoi ils peuvent être emploïés. Lorsqu'on se croit sûr de leurs dispositions, on leur fait faire de pénibles courses, dans lesquelles ils sont obligés d'enlever chacun deux Indiens, qu'ils doivent amener pour l'esclavage, & qui sont emploïés au travail des Mines ou de l'Agriculture. Si l'on ne soutient pas l'examen, où si l'on est soupçonné de quelque perfidie, on est tué sans pitié. La permission de se retirer ne s'accorde pas plus aisément à ceux qui se lassent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient païer le tribut, ils font déclarer que le devoir & la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif est un ancien sentiment de respect pour le Roi de Portugal. On assure qu'aïant quantité de Mines d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi est fort éloigné d'en être le Quint. Les Gouverneurs Portugais en sont convaincus; mais comment forcer une Trouppe de Brigands, qui sont environnés de rochers inaccessibles, & qui ajoutent sans cesse de nouvelles défenses aux passages qu'ils ne croient pas assez fortifiés par la Nature ? Ils ne marchent qu'en corps, armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire des Fusils, mais il est certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Correal juge que respectant peu les Voïageurs qui s'écartent, & recevant quantité de Negres fugitifs, ils amassent des armes à feu par cette voie. Ils font des courses de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des Terres, entre les Rivieres de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu l'audace de traverser le Bresil. On a su que les Jésuites du Paraguay avoient fait divers efforts pour s'introduire dans les Terres des Paulistes; mais que soit par défiance de leurs vues, ou par indifférence pour la Religion, ces indociles Brigands s'étoient obstinés à les rejetter (72).

Son origine.

Ses Loix & ses usages.

Témoignage des Missionnaires.

Il est heureux que le témoignage de Correal se trouve ici confirmé par celui des Missionnaires : mais quoique leurs récits se ressemblent pour le

(72) Correal, *ubi sup.*

fond, il y a d'autres lumieres à tirer des Observations du P. Loçano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint Vincent sur le bord de la Mer, avoient envoïé delà quelques Colonies dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célebres est celle de Saint Paul, qui fut bâtie dans un Canton, nommé Piratininga par les Naturels du Païs, d'où elle prit le surnom de Piratiningue. Peu de tems après sa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avoit été envoïé au Bresil par Saint Ignace pour y être le premier Supérieur Provincial de sa Compagnie, aïant jugé cette petite Ville avantageusement placée, pour le dessein d'y former une nombreuse Eglise de Brasiliens, qu'il se flattoit d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la Mer, y transfera le Collége de Saint Vincent. Comme il y étoit arrivé la veille du jour où l'on célebre la Conversion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Eglise du nouveau Collége à cet Apôtre, dont le nom est devenu ensuite celui de la Ville.

Origine des Mamelus de l'Amérique Méridionale, & leurs ravages.

Ses Habitans se maintinrent quelque tems dans la piété ; & les Indiens du Canton, protegés par les Jésuites, qui les faisoient traiter humainement, embrassoient le Christianisme à l'envi : mais cette ferveur dura peu, & la Colonie Portugaise de Saint Paul de Piratiningue, dont les Missionnaires avoient espéré toute sorte de secours, devint bientôt leur plus grand obstacle. La premiere source du mal fut une autre Colonie, voisine de Saint Paul, où le sang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Brasiliens. Cet exemple fut contagieux pour Saint Paul ; & par degrés il sortit, du mélange des deux Sangs, une génération perverse, dont les désordres furent poussés si loin, qu'ils firent donner à ces Metifs, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens Brigands d'Egypte.

Les efforts des Gouverneurs, des Magistrats, & des Supérieurs Ecclésiastiques ne pûrent empêcher que la dissolution ne devînt générale, & les Mamelus secouerent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des Bandits de diverses Nations, Portugais, Espagnols, Italiens & Hollandois, qui fuïoient les poursuites de la Justice des Hommes, & qui ne craignoient point celle du Ciel, s'établirent à Saint Paul. Quantité de Brasiliens vagabonds s'y rassemblerent aussi ; & le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immense étendue de Païs. Le plus court, observe l'Auteur, eut été d'en purger la Terre ; & les deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, réunies alors sur une même tête, y étoient également intéressées. Mais la Ville, située sur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être soumise que par la faim. Il falloit des Armées nombreuses, que le Bresil n'étoit point en état de fournir ; sans compter qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit en défendre les approches, & que pour les réduire il auroit fallu, entre les deux Nations, un concert qui ne s'y est jamais trouvé.

Ce qui paroît surprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du moins quelques mesures contre les Mamelus, c'est qu'ils n'avoient pas besoin de sortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On respire, à Saint Paul de Piratiningue, un air pur, sous un Ciel

DESCRIPTION DU BRESIL.

toujours serein. Le climat, quoique par les 24 degrés de Latitude Australe, est fort temperé. Toutes les Terres sont fertiles & portent de très beau Froment. Les Cannes de Sucre y croissent en abondance, & les pâturages y sont excellens. Ainsi l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage cette fureur qui leur a fait longtems parcourir, avec des fatigues incroïables & de continuels dangers, de vastes Régions sauvages, qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes. (73). D'ailleurs rien n'étoit plus misérable que la vie qu'ils menoient dans ces expéditions, qui duroient souvent plusieurs années. Il y en périssoit un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvoient leurs Femmes remariées. Enfin leur propre Païs auroit été bientôt sans Habitans, si ceux qui ne revenoient point n'eussent été remplacés par les Captifs qu'on ramenoit de ces longues courses, ou par des Indiens avec qui la Ville étoit en Société.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert, de ces Ennemis publics, que les Nations Indiennes qui se trouvoient exposées à leurs incursions. Mais l'Historien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avoient, dit-il qu'à soutenir les Réductions, c'est-à-dire les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auroient jamais pû forcer cette barriere. L'intérêt les aveugla. Ils ne voïoient, dans ces nouvelles Eglises, qu'une Digue opposée à leur cupidité ; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer justement, qu'après la ruine de cette Frontiere. Cependant comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étoient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, dont ils emploïerent plusieurs sortes. Celle qui eut le plus de succès, du moins pendant quelque tems, fut de marcher en petites Trouppes, dont les Commandans étoient vétus en Jésuites, dans les lieux où ils savoient que ces zélés Missionnaires cherchoient à faire des Proselytes ; ils commençoient par y planter des Croix ; ils faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, ils donnoient des médicamens aux Malades, & sachant la Langue *Guaranie*, qui est la plus commune dans cette Contrée, ils alloient jusqu'à les presser d'embrasser le Christianisme, dont ils leur donnoient une courte explication. Lorsque ces artifices avoient eu le pouvoir d'en rassembler un grand nombre, ils leur proposoient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La plûpart se laissoient conduire par ces Traîtres, qui levant enfin le masque commençoient par leur lier les mains, égorgeoient ceux qui leur faisoient craindre quelque résistance, & traînoient les autres à l'esclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns, qui répandirent l'allarme ; mais avant que cette infernale perfidie fut vérifiée, les Jésuites en ressentirent de tristes effets, par les dangers auxquels ils furent exposés dans leurs courses Apostoliques, & surtout par la difficulté qu'ils trouverent longtems à se faire suivre des Indiens.

Mamelus déguisés en Jésuites.

Toute la nouvelle Histoire du Paraguay est remplie des sanglantes en-

(73) Voïez l'Histoire du Paraguay, par le P. Charlevoix.

treprises des Mamelus; & ce fut à l'occasion d'un mal, qui croissoit de jour en jour, que les Jésuites obtinrent enfin du Roi d'Espagne la permission d'armer leurs Indiens. On ne me pardonneroit pas de supprimer un trait si curieux.

Comment les Missionnaires ont obtenu la permission d'armer les Indiens.

Ce n'étoit pas assez, dit le pieux Historien, d'avoir rassemblé les nouveaux Chrétiens dans les Réductions, & de les y avoir mis même à couvert d'une surprise. Leurs Chefs représenterent au Supérieur des Missions, que tandis qu'il n'y auroit point d'égalité dans les armes, les précautions ne pourroent empêcher qu'ils ne succombassent aux Mamelus. Les Missionnaires n'en étoient pas moins persuadés qu'eux; mais on s'étoit fait une maxime d'Etat, en Espagne, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens, & rien n'étoit plus sage, en effet, pour les Indiens en commande, qui vivoient parmi les Espagnols, interressés à leur conservation. On ne pouvoit compter sur la fidélité de ces especes d'Esclaves, dont la soumission étoit forcée, qu'autant qu'ils étoient dans l'impuissance de secouer le joug. Mais il n'en étoit pas de même des autres: leur soumission étoit volontaire; & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en aïant fait connoître le prix, rien ne pouvoit les porter à la révolte, aussi long-tems du moins qu'on n'entreprendroit point sur leur liberté, que le Souverain s'étoit engagé à maintenir. D'ailleurs, ils étoient les seuls sur lesquels on pût compter, pour la défense des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata contre les entreprises des Portugais & des Indiens du Bresil, qui n'ont détruit les Villes de Xeres, de Villarica & de Ciudad Real, ne se sont ouvert un chemin au Pérou par le Nord du Paraguay, & ne se sont mis en possession de plusieurs belles Mines d'or, telles que *Montegrosso* & *Guiaba*, que depuis qu'on leur a laissé ruiner les Réductions du Guayra. Il étoit fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols, à qui l'on avoit fait plusieurs fois ces représentations, y eussent si peu d'égard: ils se laissoient prévenir par diverses personnes qui n'avoient en vue que leurs intérêts propres, & qui les entendoient même très mal, en leur sacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

Dans les circonstances présentes, où ces fausses idées paroissoient bien établies, un Gouverneur, le mieux intentionné, n'auroit osé prendre sur lui d'autoriser les armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens, & les Missionnaires osoient encore moins le proposer: mais le P. de Montoya, un des principaux (74), devant faire le voïage de Madrid, on ne manqua point de mettre cet article dans ses instructions. Il en fit l'ouverture au Conseil Roïal des Indes. Comme il s'étoit attendu à se voir objecter, que si les Néophytes, une fois armés, se révoltoient contre les Espagnols, il seroit impossible de les réduire, puisqu'on n'avoit pû les soumettre lorsqu'ils n'avoient pour armes que leurs fleches & leurs macanas; il alla au-devant de cette objection, en représentant que le dessein des Missionnaires n'étoit point de laisser les armes à la discrétion de leurs Indiens; qu'ils comptoient de les garder eux-mêmes, avec toutes les munitions, & de ne les leur mettre en main que lorsqu'ils seroient menacés de quel-

(74) Voïez, ci-dessus, les Voïages sur la Riviere de la Plata.

DESCRIPTION DU BRESIL.

que irruption de la part de leurs Ennemis ; de n'en garder même, dans les réductions, que ce qui seroit nécessaire pour se garantir d'une surprise, & de mettre tout le reste en dépôt dans la Ville Espagnole de l'Assomption. Il ajouta que ces armes seroient achetées des aumônes qu'ils recevroient ; qu'il n'en coûteroit pas un sou à la Caisse roïale ; & que pour apprendre aux Indiens à les manier, on feroit venir du Chili quelques Freres Jésuites, qui avoient servi dans les Trouppes.

Enfin la Cour goûta ces raisons, & fut satisfaite des précautions dont on avoit eu soin de les appuïer. Tout fut accordé en 1639 ; & les Gouverneurs particuliers, comme le Viceroi, reçurent des ordres qui furent bientôt suivis de l'exécution. Quelques Espagnols se récrierent beaucoup sur cette innovation : mais le Conseil Roïal des Indes a tenu ferme, & les Rois Catholiques n'ont pas cessé d'approuver sa décision. Dans ces derniers tems, Philippe V, jugeant les Missionnaires plus interessés que personne à ne pas souffrir que leurs Indiens abusent de leurs armes, s'est contenté, dans un Decret du 28 Décembre 1743, de recommander au Supérieur des Réductions d'emploïer tous ses soins pour arrêter les abus dans leur source, & d'informer le Conseil des moindres desordres : mais comme il n'est jamais rien arrivé qui puisse justifier les défiances, la Cour d'Espagne a reconnu qu'il n'y avoit point d'établissement plus sage. Depuis plus d'un siecle, non-seulement les Mamelus & leurs Alliés, n'ont pû entamer les Réductions chrétiennes, ni pénétrer impunément dans les Provinces où elles sont établies, mais il s'est formé, parmi les Néophytes, une Milice qui fait la principale ressource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne lui coûte pas plus que l'entretien. On en a vu particulierement, des exemples, dans les différends de l'Espagne avec le Portugal, pour la fameuse Colonie du Saint Sacrement (75).

En 1705, lorsque les Portugais se furent emparés de cette Colonie, le Sergent Major, Dom Baltazar Garcia de Ros, qui fut chargé d'en faire le Siege, & qui y rétablit les Espagnols, déclara, dans un Mémoire public, adressé au Roi, au Conseil Roïal des Indes, au Viceroi du Pérou, à tous les Tribunaux de l'Amérique Espagnole, & aux Officiers des Trouppes, qu'il avoit toute l'obligation du succès aux Indiens des Réductions du Parana & de l'Uraguay, » qu'ils s'étoient chargés de tous les travaux, » jusqu'à porter, à force de bras, les canons pour les batteries ; qu'ils » avoient toujours eu la tête des attaques, & qu'ils avoient essuïé, avec » la plus grande intrépidité, le feu de la Place. Les Assiegés en eurent » tant d'effroi, que les voïant marcher pour l'assaut, ils s'embarquerent » sur plusieurs Navires, arrivés avec un secours qui n'eut pas le tems de

(75) Nous n'entrons point dans la derniere querelle, qui est d'une autre nature, & qui a besoin d'éclaircissemens, qu'on ne peut attendre que de l'avenir. Il paroît certain que les Réductions ont pris les armes contre l'Espagne même, à l'occasion de l'accommodement des deux Cours pour cette Colonie, & que les Indiens ont été battus cette année (1756) par les Trouppes réunies de l'Espagne & du Portugal ; mais quelque idée qu'on puisse prendre de cette guerre, il n'est pas moins vrai que, depuis cent vingt ans, les Réductions avoient été fort utiles à l'Espagne ; ce qui porte à croire que l'affaire présente ne s'éclaircira qu'à leur avantage. Nous avons déja remarqué que les dernieres Nouvelles font honneur à la conduite des Missionnaires.

» débarquer ;

» débarquer, & laisserent dans la Place toute leur artillerie & leurs mu- » nitions «. On ajoute, à l'honneur des mêmes Indiens, que lorsqu'ils furent congédiés, ils refuserent généreusement cent quatre-vingt mille piastres, que le Gouverneur leur offrit, & qui devoient leur revenir pour le tems de leur service (76).

Description de la Province de Guayra.

La Province de Guayra, qu'on vient de nommer, touche au Bresil, du côté de l'Orient, est bordée au Nord par un Païs couvert & maréca- geux, qui est peu connu; au Midi, par l'Uruguay, & vers l'Ouest par le Paraguay, quoique dans l'intervalle il se trouve plusieurs Nations, la plûpart errantes. Elle est traversée en largeur, & près de son milieu, par le Tropique du Capricorne. Son terroir est humide, son climat fort inégal, & communément mal-sain : ses Terres, à l'exception des Montagnes, sont assez fertiles en légumes, en racines & diverses autres Plantes qui demandent peu de culture. Le Païs est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. Entre plusieurs Rivieres qui l'arrosent, les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapané*, qui en reçoit plusieurs autres, & le

(76) Nous ne dérobberons point au Lecteur, une autre peinture de ce Siege, qui ne leur est pas moins glorieuse. » Un Navire François étant entré dans le Port » de Buenos-Aires, pendant qu'on y fai- » soit les préparatifs de cette expédition, » le Capitaine apprit que les Espagnols » étoient sans Ingénieur, & s'offrit à leur » en servir. Son offre fut acceptée. On lui » donna le Plan de la Place qui devoit » être attaquée. Ensuite, s'étant informé » quelles étoient les Troupes qui devoient » marcher, il fut étonné que dans le dé- » nombrement qu'on lui en fit, le Gou- » verneur parût faire beaucoup de fond sur » les Indiens des Missions des Jésuites, qui » étoient attendus au premier jour. Que » voulez-vous faire, Monsieur, lui dit-il, » de ces Gens-là? Attendez, pour en juger, » répondit le Gouverneur, que vous les » ayiez vus dans l'action. Peu de jours » après, on vint avertir que leur premiere » division paroissoit. Le Gouverneur invita » le Capitaine François à monter à che- » val avec lui. Bien-tôt ils apperçurent les » braves Néophytes, qui sortoient deux à » deux d'un défilé, & qui se formoient en » Bataillons dans la Plaine, leurs armes en » bon état, & suivis de quelques Pieces » d'artillerie : l'ordre, le silence, & la fa- » cilité de leurs mouvemens, causerent de » la surprise au François. Il voulut parler » en Espagnol à ceux qui composoient la » prémiere ligne; mais ils ne lui répon- » dirent que par ces deux mots *los Pa- » dres*, en lui montrant les Jésuites qui les » suivoient. Il joignit un de ces Mission- » naires, qui lui dit que leurs Indiens ne » parloient point d'autre Langue que la » leur; que si l'on avoit quelque ordre à » leur donner, lui & les autres Jésuites » étoient là pour leur servir d'Interpretes, » & qu'on pouvoit compter sur une prompte » & fidelle exécution. On leur assigna le » poste qui étoit exposé au feu de la Place. » Ils y répondirent vivement, & bientôt ils » demanderent la permission d'aller à l'as- » saut. On leur dit que la breche n'étoit » pas encore assez grande : ils répondirent » que c'étoit leur affaire, & qu'ils ne » comptoient pas moins de la forcer. On » leur permit de suivre leurs vues. Lorsqu'ils » commençoient à se mettre en marche, » on leur tira, de la Place, une volée de » canon, qu'ils essuïerent sans quitter leurs » rangs. La mousqueterie, qui leur tua aussi » beaucoup de monde, n'eut pas plus de » force pour les arrêter. Enfin l'intrépidité, » avec laquelle ils ne cessoient point d'a- » vancer, effraïa les Portugais & leur fit » prendre la fuite. Le Capitaine François, » d'après lequel on fait ce récit, n'admira » pas moins le sang froid des Missionnaires, » qui, n'aïant que leur Breviaire à la main, » ne voïoient tomber aucun de leurs Gens » sans courir à lui, & s'exposer au feu le » plus vif, pour l'exhorter à mourir chré- » tiennement. Ils ne paroissoient pas plus » émus que s'ils eussent été dans leur Eglise. *Histoire du Paraguay, liv. 15. pp. 261 & précédentes.*

DESCRIPTION DU BRESIL.

Guibay, sur lequel étoit bâti la Ville Espagnole qui portoit le nom de Villarica, assez proche du lieu où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de la même Province sont tributaires.

Lac des Caracaras.

A l'Ouest de la Capitainie de Saint Vincent, vers les vingt-huit ou vingt-neuf degrés de Latitude Australe, on trouve un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur peu proportionnée & fort inégale. Dans les anciennes Cartes, il porte le nom des Caracaras; & dans les plus récentes, celui d'Ibera. Sa figure est irréguliere : il a, dans sa partie Méridionale, deux Pointes qui avancent dans le Lac, & d'où sortent deux petites Rivieres, dont l'une se décharge dans Rio de la Plata, & l'autre dans l'Uruguay; la premiere, sous le nom de *Rio Mirinay*; la seconde, sous celui de *Rio Corrientes*. Un Missionnaire dit que ce Lac, ou, comme il s'exprime, le Marais des Caracaras, communique avec le Parana : mais on a fait observer, dans les Voïages sur Rio de la Plata, qu'on donne souvent à ce Fleuve le nom de Parana, depuis sa jonction avec le Paraguay, jusqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uruguay. Le Lac des Caracaras a des Iles flottantes, qui servent de retraite à des Sauvages de différentes Nations.

Montagnes de Tapé.

Derriere les premieres Capitainies du Bresil, mais à quinze journées de la Mer, regne pendant deux cens lieues, de l'Est à l'Ouest, une chaîne de Montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uraguay. On y trouve des Vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jésuites du Paraguay y avoient établi quantité de Réductions, dont la plûpart ont été ruinées par les Mamelus.

Différentes Nations qui habitent le Bresil.

On ne pense point ici à donner les noms de tous les Païs & de tous les Peuples qui bordent le Bresil, dans une aussi vaste étendue que celle qu'on a représentée, depuis Rio de la Plata jusqu'au Fleuve des Amazones. Outre que la plûpart n'ont jamais été bien connus, les transmigrations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confusion dans les témoignages des Voïageurs & des Historiens. Ajoutons que les Réductions Chrétiennes, formées ordinairement sous des noms modernes, & souvent ruinées par les Mamelus, ou transférées d'un lieu à l'autre, pour éviter leurs incursions, sont une autre source d'obscurité (77). Mais il paroît que dans le Bresil même, les Portugais ont apporté plus de soin à connoître les premiers Habitans qu'ils y ont trouvés. Un Anglois, aussi curieux, dans ses Voïages, de connoître les Hommes que la situation des lieux, s'est fait aussi, pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Bresil, une étude d'observer les différentes races des Indiens : c'est Knivet, qu'on a déja cité. Enfin Laet, persuadé que cette connoissance des noms certains est fort importante, pour démêler l'origine des Nations qu'on ne cesse point de découvrir dans l'intérieur du Continent, a pris la peine de recueillir ce qu'il a trouvé de mieux éclairci dans ces deux sources. Nous ferons un court extrait du sien.

(77) Delà vient, peut-être, que la nouvelle Histoire du Paraguay n'est pas aussi instructive qu'il seroit à desirer, pour la connoissance Géographique du Païs. C'est un reproche qu'on lui a fait dans l'Année litteraire.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Leur langue la plus commune.

Il commence par observer que les Indiens du Bresil ne parlent point la même Langue ; que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parcequ'elle est celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des Terres. La plûpart des Portugais l'entendent. Elle est facile, abondante, & même assez agréable. Les Enfans Portugais, nés ou élevés dans le Païs, ne la savent pas moins parfaitement que les Habitans naturels, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent ; & les Jésuites n'en emploient pas d'autre avec ces Peuples, qui sont d'ailleurs les plus humains de tous les Barbares. C'est avec leur secours que les Portugais ont soumis les autres Nations, & qu'ils ont chassé, ou détruit, celles qui ont entrepris de leur résister.

Recherches des Portugais.

Petiguares.

On donne le premier rang, entre tous les Peuples du Bresil, aux *Petiguares*, qui habitent les environs du Fleuve de Paraiba, à la distance d'environ trente lieues de Fernambuc, & qui ont dans leurs terres le plus précieux bois de teinture. Une Relation anonyme, mais qui passe pour l'Ouvrage d'un Jésuite Portugais, leur attribue beaucoup d'affection pour les François, avec lesquels ils s'allierent même par des Traités & des Mariages, jusqu'à l'année 1584, que les Portugais s'établirent dans la Capitainie de Paraiba, sous la conduite de Diego de *Flores* & de *Fructuoso Barosa*. Une grande partie de cette Nation conserve encore le souvenir de ses anciens Alliés, qui leur fait détester ses derniers Maîtres, & qui les dispose toujours à prendre parti contr'eux, comme les Hollandois l'ont éprouvé.

Viatans.

Ils avoient pour voisins la Nation des *Viatans*, autrefois nombreuse, mais aujourd'hui presque entierement détruite. Les Portugais, aïant reconnu qu'elle étoit fort unie avec celle des Petiguares, emploïerent l'artifice pour les diviser ; & lorsqu'ils furent parvenus à les mettre en guerre, ils donnerent à leurs propres Alliés la permission de manger les Viatans, dont une partie fut cruellement dévorée. Ensuite ils se saisirent facilement du reste, qu'ils vendirent pour l'esclavage, ou qu'ils forcerent de les servir eux-mêmes à Fernambuc, où la plûpart périrent de misere.

Tupinabes.

Depuis Rio Real jusqu'à l'extrémité de la Capitainie d'Ilheos, on trouve la grande Nation des Tupinabes (78), qui s'est divisée en un grand nombre de branches, entre lesquelles il y a peu d'union. Ceux, qui ont leur établissement vers la Baie de tous les Saints, sont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camanu.

Caetas.

Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du Fleuve de Saint François, & portoient une haine mortelle aux Indiens les plus voisins de Fernambuc.

Tupinaques.

Entre la Capitainie d'Ilheos & celle de Spiritu Santo, on trouve les Tupinaques, partis anciennement des environs de Fernambuc, pour s'établir sur cette Côte, où leur Colonie devint très nombreuse ; mais elle est aujourd'hui fort diminuée. De tous les Barbares, ils passent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs, pour les plus vindicatifs, & les plus livrés à la Polygamie. Cependant ceux qui embrassent le Christianisme y demeurent constamment attachés.

(78) Apparemment ceux qui ont été nommés Topinamboux, & que leur dispersion fait rencontrer de toutes parts.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Les Tupiques, qui descendent des Tupinaques, habitent l'intérieur du País, depuis la Capitainie de Saint Vincent jusqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation considérable; mais la persécution des Portugais, qui les enlevoient pour l'esclavage, a fait chercher d'autres retraites au plus grand nombre. Ils ont pour voisins les *Apigapitangas*, les *Mariapigtangas*, & les *Guaracas*. Cette derniere Nation, qui se nomme aussi les *Patas*, porte une haine mortelle aux Tupinaques.

Tummimives.

Les Tummimives habitent les environs de la Ville de Spiritu Santo, & ne haïssent pas moins les Tupinaques: mais il n'en reste aujourd'hui qu'un très petit nombre.

Tamvias.

Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités par les Tamvias; mais les Portugais, en s'y établissant, ont presqu'entierement détruit cette Nation. Ses restes se sont retirés dans le Continent, où ils portent aujourd'hui le nom d'*Ararapas*.

Caroës.

Tout le rivage, dans un espace d'environ quatre-vingt lieues, entre la Capitainie de Saint Vincent & l'embouchure de Rio de la Plata, est occupé par les *Caroës*, Nation extrêmement nombreuse, & mortelle ennemie des Tupinaques.

Tapuyas, & leurs différentes branches.

On trouve, de part & d'autre, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établissemens. Celle qui se nomme les Guaymuras est voisine des Tupinaques, à sept ou huit lieues de la Mer, & s'est fort étendue dans l'intérieur des Terres. Les Indiens de cette Nation sont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connoît point de Villages, ou d'autres Habitations régulieres. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens sont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force singulieres, & des massues, armées de pierre, dont ils écrasent la tête à leurs Ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres Habitans du Bresil, sans en excepter les Portugais.

On compte entre les branches des Tapuyas, toutes les Nations suivantes: les *Tucanucos*, qui habitent les Plaines de Caatinga, vers Rio grande, derriere la Capitainie de Porto Seguro; les *Nacios*, établis près d'Aquitigpé; plus loin, les *Oquigtaioubas*, & les *Pahis*, qui se couvrent le corps d'un tunique de chanvre sans manches, & qui ont une Langue particuliere; ensuite les *Axos*, les *Aquitigpas*, & les *Laratios*; sur la même ligne, les *Mandevis*, les *Macutuos* & les *Naporas*, qui exercent l'agriculture; les *Cuxaras* & les *Nuhinuos*, qui habitent de grandes Plaines intérieures. Assez proche de la Baie de tous les Saints, on trouve les *Guayavas*, qui ont leur propre Langue; & dans le même quartier, les *Taicuivios* & les *Corivios*, qui ont des habitations fixes. Ces trois Peuples sont liés aux Portugais par d'anciens Traités. Les *Pigruvès* ont aussi des habitations régulieres. Les *Obacatiarès* occupent les Iles du Fleuve Saint François. Les *Anhelimès*, les *Aracuitos* & les *Caiviarès* habitent dans des cavernes & des loges soûterraines. Les *Canucuiarès* ont les mammel-

les pendantes jusqu'aux cuisses, & sont obligés de se les lier dans leurs courses (79). Les *Jobioras-Apuyarès* sont un Peuple errant, qui n'a pour armes que des bâtons brûlés par le bout. Dans une multitude d'Antropophages, les *Cumpehas* sont presque les seuls qui ne mangent point de chair humaine : mais, errans comme les autres, ils coupent la tête à leurs Ennemis, & la portent suspendue à leur côté. Les *Cuayos* ont leurs domiciles : ils sont redoutables par l'art qu'ils ont d'empoisonner leurs fleches. Les *Cincès*, les *Pahaivès*, les *Jaicuives*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jaracuvès*, les *Tapecuvès*, les *Anacuès*, les *Piracuès*, les *Taraguargas*, les *Pahacuvès*, les *Parapotes*, les *Caraciboins*, les *Caracuivès*, les *Maimimis*, sont des Alliés ou des Descendans des Guaymurès, qnoiqu'ils parlent une Langue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigtas* & les *Guipas* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Gruigravibas* & les *Augararis* n'étoient pas éloignés du rivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Les *Amixocoros* & les *Carajas* possedent encore le Païs intérieur, au Nord de la Capitainie de Saint Vincent. Vers Aquirigpé, on trouve les Apetupas, les Caraguatayras, les Aquigiras, & les Tapiguiris, Peuple si petit, quoique robuste, que les Portugais lui donnent le nom de Pygmées; les Quinciguigis, qui sont excellens Cavaliers, les Quajeras & les Anaguigis.

Les *Guaitacas* habitent la Côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le Fleuve Janeiro. Ils aiment le grand air, & fuient les Bois. Jamais on ne les trouve dans leurs Cabanes, que dans le tems du sommeil. Les Ighigranupanis, étroitement alliés avec les Guaimures, & leurs Associés ordinaires dans leurs excursions, jettent la terreur par l'usage qu'ils ont de faire un grand bruit avec des bâtons de bois sonore, qu'ils battent l'un contre l'autre. Les *Quirigujas*, chassés par les Topinamboux des lieux qu'ils occupoient sur la Baie de tous les Saints, dont ils étoient les principaux Habitans, & qui tiroient d'eux le nom de *Quirimures*, ont choisi leur retraite vers le Sud. Les *Maribucos* habitent près de Rio Grande; les *Cataguas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo; les *Tapuxenquis* & les *Amacaxis*, Ennemis des Tupinaques, vers Saint Vincent, dans l'intérieur des Terres; & dans la même Contrée les *Noncas*, les *Apuys*, les *Panaguiris*, les *Bigrargis*, les *Pyrivis*, les *Anciuvis*, & les *Guaracativis*.

Ainsi l'on ne compte pas moins de soixante seize Sociétés de Tapuyas, dont la plûpart ne parlent plus la même Langue, Peuples féroces, indomptés, qui sont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint François, ou qui sont voisins des Colonies Portugaises (80).

Recherches de Knivet.

Petivarès, & leurs usages.

Knivet nomme quelques autres Nations. Les *Petivares*, auxquels il fait habiter un très grand Païs, dans la partie Septentrionale du Bresil, sont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces; ils reçoivent assez civilement les Etrangers, & ne laissent pas d'être fort

(79) On ne parle apparemment que de leurs Femmes.

(80) *Laet*, Description des Indes Occidentales, l. 14. c. 3.

DESCRIPTION DU BRESIL.

braves à la guerre. Leur ſtature eſt médiocre. On leur perce les levres, dans l'enfance, avec une pointe de corne de Chevre; & lorſqu'ils ſont ſortis de cet âge, ils y portent de petites pierres vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils mépriſent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune Religion. Ils prennent autant de Femmes qu'ils en peuvent nourrir; mais ils ne permettent aux Femmes que le commerce d'un ſeul Homme. En guerre, elles portent dans des paniers, ſur leur dos, les proviſions de vivres, qui ſont des racines, de la venaiſon & de la volaille. Pendant leur groſſeſſe, le Mari ne tue aucun Animal Femelle dans l'opinion que leur fruit s'en reſſentiroit. Lorſqu'elles ſont délivrées, il ſe met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ſes Voiſins. Dans leurs courſes par des Païs déſerts, où ils craignent de voir manquer leurs proviſions, ils portent une grande quantité de Tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en laiſſant diſtiller leur ſalive par le trou qu'ils ont aux levres. Leur humanité pour les Etrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs Ennemis, pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes Bourgades; & chacun a ſon champ diſtingué, qu'il cultive ſoigneuſement.

Moroquitès.

Le même Voïageur place ſur la Côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de tous les Saints, les *Moriquitès*, race de Tapuyas, dont les Femmes, quoique d'une figure agréable, ſont fort belliqueuſes. Cette Nation paſſe la vie dans des Forêts, comme les Bêtes Sauvages, & s'étend juſqu'au Fleuve Saint François. Rarement elle attaque ſes Ennemis à force ouverte; elle emploie les embuſcades & la ruſe, avec d'autant plus de ſuccès, qu'elle eſt d'une vîteſſe extrême à la courſe. Elle dévore auſſi ſes Captifs.

Tomomymis, & leurs Villes.

Knivet remarque, ſur les Topinamboux qui habitent la Baie de tous les Saints, qu'ils ont les mêmes uſages & les mêmes ornemens que les Petivarès; qu'ils parlent la même Langue, & que leurs Femmes paſſent pour belles; mais qu'ils different de tous les autres Indiens par l'uſage qu'ils ont de laiſſer croître leur barbe.

Siege de Morogegés, où Knivet aſſiſta.

Dans la Capitainie de Spiritu Santo, Knivet compte une Nation très féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit ſouvent la guerre au Service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommée Morogegés; car il croit pouvoir donner le nom de Villes à leurs Habitations, qui ſont en grand nombre ſur le Fleuve de Paraiba. Elles ſont revêtues, en dehors, d'une enceinte de groſſes pierres, diſpoſées en maniere de Paliſſades; & par derriere, d'un mur de Cailloux. Les toits des Maiſons ſont d'écorce d'arbres, & les murailles d'un mélange de ſolives & de terre, dans lequel ils laiſſent des trous pour lancer leurs fleches. » Notre Armée, raconte Knivet, étoit compoſée, pour ce Siége, de cinq » cens Portugais & de trois mille Indiens Alliés; cependant les Tomomymis firent des ſorties ſi violentes, qu'ils nous obligerent de nous retrancher nous-mêmes & de faire demander du ſecours à Spiritu Santo. Ces » Barbares ſe montroient audacieuſement ſur leurs murs, ornés de plumes, & le corps teint de rouge; ils ſe mettoient ſur la tête une ſorte » de petite roue combuſtible, à laquelle ils mettoient le feu; & la fai-

» ſant tourner dans cette ſituation, ils nous crioient de toutes leurs for-
» ces, *Lovaé eyavé Pomoubana*, c'eſt-à-dire, vous ſerez brûlés de même.
» Mais, à l'arrivée de nos Auxiliaires, ils commencerent à ſe retirer fur-
» tivement ; & les Portugais ne s'en furent pas plutôt apperçus, que ſe
» couvrant de claies de Cannes, à l'épreuve des fleches, ils ſe précipite-
» rent vers le mur, qu'ils ne renverſerent pas ſans peine, & pénétrerent
» dans la Ville. Ils y perdirent pluſieurs Soldats ; mais faiſant main-baſſe
» ſur les Barbares, ils en tuerent ou prirent environ ſeize mille. Enſuite
» ils ſe rendirent maîtres de quelques autres Villes de moindre grandeur,
» dont les Habitans éprouverent le même ſort, & tout le Païs fut ravagé.
» Delà nous deſcendîmes, par le Fleuve de Paraiba, juſqu'à la Ville de
» Morou ; & traverſant la Montagne que les Braſiliens nomment *Para-*
» *piaguena*, nous arrivâmes à la vue de *Tupa Boyera*, voiſine de Rio
» Janeiro, & nommée *Organa* par les Portugais, d'où nous n'eûmes que le
» Fleuve *Maccein* à deſcendre, juſqu'à la Ville de Saint Sebaſtien, où
» l'Armée fut congédiée,

Ovaitaguaſes, Habitans du Cap Frio.

Les Ovaitaguaſes habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Indiens. Le Païs eſt humide & bourbeux. Ces Indiens, de beaucoup plus haute taille que les Guaymures, laiſſent croître leurs cheveux. Ils ont accoutumé leurs Femmes à faire la guerre. Leurs lits ne ſont point des Hamacs, comme chez les autres Nations ; ils couchent à terre ſur un peu de mouſſe, devant leur Foïer. Ils ne ſont en paix avec perſonne, & leurs plus cruels Ennemis ſont leurs Voiſins.

Ouaiyanaſſés.

L'Ile Grande, ſituée à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janeiro, eſt habitée par les Ouaiyanaſſés, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, & qui ne ſe piquent point de force ni de courage. Leurs Femmes ont le viſage aſſez beau, & le reſte du corps très difforme, quelque ſoin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux ſexes ſont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonſure ſur la tête, en forme de couronne. Leur principale Habitation ſe nomme *Jaouaripipo*.

Knivet obſerve, ſur les Tupinaques de la Capitainie de Saint Vincent, qu'ils égorgent leurs Captifs avec beaucoup d'appareil, & qu'ils danſent pendant trois jours à cette barbare cérémonie.

Poriés.

Les *Poriés*, qui demeurent aſſez loin de la Mer, reſſemblent beaucoup aux Ouaiyanaſſes par la taille & les uſages ; mais ils vivent de fruits. Les Hommes ſe couvrent le corps, tandis que leurs Femmes vont nues, & ſe peignent de diverſes couleurs. Cette Nation cultive la Paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ſes voiſins. Elle ne mange point de chair humaine, lorſqu'elle trouve d'autres alimens. Ses Lits ſont une eſpece de Hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils ſuſpendent aux arbres mêmes, & dans leſquels ils ſe garantiſſent des injures de l'air par de petits toîts de branches & de feuilles entrelaſſées. Ils n'ont point d'autre Habitation. On croit que cet uſage vient de la multitude de Lions & de Léopards qu'ils ont dans leur Païs, & dont ils ne peuvent ſe défendre autrement. Leurs ſeules richeſſes ſont un Baume qui découle de leurs Arbres, & qu'ils donnent en échange, aux Portugais, pour des Couteaux & des Peignes.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Molopaques.

Les Molopagues occupent une vaste Contrée, au-delà du Fleuve Paraiba. On les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation est du petit nombre de celles qui laissent croître leur barbe, & qui se couvrent assez décemment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terre. Chaque Famille habite une Cabane séparée. Ils reconnoissent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'est distingué d'ailleurs que par le privilége de pouvoir se donner plus d'une Femme. Leurs Terres contiennent des Mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les torrens & les Ruisseaux, surtout au pié des Montagnes, entre lesquelles on vante les richesses de celle qu'ils nomment *Eteperangé*. Il ne manque, suivant l'Auteur, à cet heureux Peuple, que les lumieres de la Religion. Leurs Femmes sont belles, sages, spirituelles, & ne souffrent jamais de badinage indécent. Elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les plus curieuses Femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures reglées pour les repas. Elle aime la propreté. Enfin les mœurs & les usages n'y ressentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopaques n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Motayès.

Les *Motayes*, qui sont leurs voisins, ont la taille courte, & vont nus. Ils ne laissent pendre leurs cheveux que jusqu'aux oreilles, & ne souffrent point un poil dans toutes les autres parties du corps, sans excepter les sourcils. Le voisinage des Molopagues n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les Lopis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les Montagnes, où ils se nourrissent de fruits. Leur Païs est fort riche en métaux & en pierres précieuses; mais l'accès en est si difficile, la Nation si nombreuse & si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On passe delà chez les *Ouayanaouassonés*, gens simples & grossiers, bien faits, d'une figure agréable, mais si paresseux, qu'ils passent tout le jour à dormir dans leurs Cabanes, pendant que leurs Femmes s'emploieut à leur procurer des vivres.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples, mais si éloignés du Bresil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses Provinces.

Religion des Peuples du Bresil.

On a du remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Brasiliens. Ils ne connoissent aucune sorte de Divinité, ils n'adorent rien; & leur Langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la Création du Monde. Ils ont seulement quelques Histoires confuses d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre Humain, à la réserve d'un Frere & d'une Sœur, qui recommencerent à peupler le Monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*; puisque non-seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit

prit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & par conséquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le Ciel & l'Enfer; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en Démons, & s'amusent à danser continuellement dans des Campagnes agréables & plantées de toutes sortes d'arbres.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adressent gueres que pour obtenir la santé dans leurs maladies. Cependant ces Imposteurs trouvent le moïen de leur en imposer par des prestiges, ou plutôt par des mouvemens & des gesticulations extraordinaires. Ils y joignent des promesses & des prédictions, qui produisent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le simple effet de l'espérance ou de la crainte : mais dans ces occasions, le Devin risque beaucoup ; car lorsqu'on s'apperçoit de l'imposture, il est massacré par ceux qu'il a voulu tromper.

Leurs Mariages.

En général, les Brasiliens ont plusieurs Femmes, & les quittent aussi facilement qu'ils les prennent. Cependant les Hommes ne peuvent se marier sans avoir pris ou tué quelque Ennemi de leur Nation, & les jeunes Filles doivent attendre les premieres marques de l'état nubile. Jusqu'à ce tems, l'usage des liqueurs fortes leur est interdit.

Lery copié par les autres Voïageurs.

Lery, qui de tous les Voïageurs s'est le plus étendu sur le caractere & les mœurs des Brasiliens, l'a fait malheureusement avec tant de confusion, que dans le mélange d'exemples, de réflexions, de comparaisons & de citations étrangeres, dont il orne moins sa narration qu'il ne l'obscurcit, il n'est pas aisé de suivre le fil du sujet, ni de le ramener à la méthode qu'on s'est imposée dans les extraits de cette nature. Cependant, c'est de cette source bourbeuse qu'il faut tirer ce qui ne se trouve point dans les autres, ou ce que les autres mêmes en ont emprunté.

Ses observations sur les Brasiliens.

Premierement, dans la subdivision qu'il fait de tous les Habitans naturels du Bresil, il ne nomme que les *Margajas*, les *Ouëtacas*, les *Maguhés*, les *Tapuies*, & les Toupinamboux, qu'il écrit *Tonoupinambaoulis* : mais on n'ignore point combien tous les noms Indiens sont altérés par les différentes prononciations de l'Europe. En général, suivant Lery (81), tous les Brasiliens mangent les Ennemis qu'ils font en guerre. Ils vont nus, & se frottent le corps d'une liqueur noire. Les Hommes portent leurs cheveux en couronne, comme les Prêtres, & se percent la levre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espece de jaspe vert ; ce qui les rend si difformes, qu'ils paroissent avoir deux bouches. Les Femmes laissent croître leurs cheveux, & ne se percent point les levres ; mais elles ont, aux oreilles, une ouverture où l'on passeroit le doigt entier, & qui sert à soutenir un mêlange d'osselets blancs & de pierres, qui leur pend sur les épaules.

Les Ouetacas sont sans cesse en guerre avec leurs Voisins, & ne reçoivent pas même d'Etrangers, chez eux, pour le Commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une vîtesse que l'Auteur compare à celle des Cerfs. Leur air sale & dégoûtant, leur regard farouche, &

(81) Histoire d'un Voïage, &c. Chapitre VIII.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

leur physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers. D'ailleurs ils sont distingués des autres Brasiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches Voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Indiens, qui n'a point encore permis de les engager dans un Commerce reglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer, par la crainte, un appétit désordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas; c'est-à-dire que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné les Marchandises qui font l'objet du Commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi. Mais il paroît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

Pigmées.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer Pygmées, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité dans un même climat, la taille commune des Brasiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes & moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit gueres entr'eux, de Paralytiques, de Boiteux, d'Aveugles, ni d'Estropiés d'aucun membre. Il n'est pas rare de les voir vivre jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris. Leur humeur est toujours gaie, comme leurs Campagnes sont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'est pas noir, ni même plus brun que celui des Espagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de Fête ou de réjouissance, Hommes, Femmes, Enfans, ils sont toujours exposés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais, qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou raïée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des Sonnettes lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endossent même alors une espece de manteau; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

Bonne constitution des Brasiliens.

Leur parure.

Ils ne peuvent souffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciseaux & les pincettes, qui leur servent à s'en défaire, sont un des plus grands objets du Commerce. Ce qu'on a dit de l'usage qu'ils ont de se percer la levre inférieure, est vrai dès l'enfance; mais dans cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os, blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques-uns s'en enchassent jusques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat; & le premier soin des Peres, à la naissance des Enfans, est de leur rendre cet important service: la couleur noire, dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de

Description du Bresil.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

diverses couleurs; mais leurs jambes & leurs cuisses conservent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque distance, l'air de culottes noires, abbatues sur leurs talons. Ils portent, au cou, des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croissant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois succeder de petites boules d'un bois noir, fort luisant, dont ils font une autre espece de collier. Comme ils ont quantité de Poulets, dont la race leur est venue d'Europe, ils en choisissent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parsemer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes solemnelles, ils s'appliquent, avec de la cire, sur le front & sur les joues, de petites plumes d'un Oiseau noir qu'ils nomment *Tucan* (82). Pour les Festins de chair humaine, qui sont leurs plus grandes réjouissances, ils se font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelassées ou tissues avec tant d'art, qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues, qui sont de ce bois dur & rouge, que nous nommons Bois de Bresil, sont revêtues aussi de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'Autruches, » dont ils accommodent, dit Lery, » tous les tuïaux serrés d'un côté, & le reste qui s'éparpille en rond, en » forme d'un petit Pavillon, ou d'une rose; ce qui forme un grand pan» nache, qu'ils appellent *Araroya*, lequel étant lié sur leurs reins avec » une corde de coton, l'étroit vers la chair & le large en dehors, vous » diriez qu'ils portent une mue à tenir les Poulets. S'ils veulent danser, ils prennent des fruits, qu'ils nomment *Ahouai*, de la grosseur des Châtaignes; ils les creusent, les remplissent de petites pierres, & se les attachent aux jambes. Dans les mains, ils ont des Calebasses creuses, & remplies aussi de pierres, ou un bâton d'un pié de longueur, auquel ces Calebasses sont attachées.

A l'égard des Femmes, c'est dans les termes du Voïageur qu'il faut prendre une juste idée de leur parure (83).

(82) Lery croit trouver dans ces usages barbares l'origine de quelques modes Françoises de son tems. » Outre la couronne sur » le devant & cheveux pendans sur le der» riere, ils lient & arrangent des plumes » d'aîles d'oiseaux, desquelles ils font des » fronteaux, assez ressemblans, quant à la » façon, aux cheveux vrais ou faux, qu'on » appelle *Raquettes* ou *Ratepenades*, dont » les Dames & Demoiselles de France, & » d'autres Païs de deça, depuis quelque » tems se sont si bien accommodées; & » diroit-on qu'elles ont eu cette invention » des Sauvages, lesquels appellent cet en» gin *Yampenambi*. *Ubi sup. p. 116.*

(83) Il faut bien voir, dit-il; si leurs Femmes & Filles, lesquelles ils nomment *Quoniam*, &, depuis que les Portugais ont fréquenté par delà, en quelques endroits *Macia*, sont mieux parées & attifées. Premierement, outre ce qu'on a dit, qu'elles vont ordinairement toutes nues, aussi bien que les Hommes, encore ont-elles cela de commun avec eux, de s'arracher tout le poil qui croît sur elles, jusqu'aux paupieres & aux sourcils des yeux. Vrai est que pour les cheveux elles ne les imitent pas; car au lieu qu'eux les tondent sur le devant & rognent sur le derriere, elles, au contraire, non-seulement les laissent devenir longs, mais aussi, comme les Femmes de par deçà, les peignent & lavent fort soigneusement, les séparent également en deux, les troussent quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge, & les laissent pendre sur les épaules, comme font celles de Neufchâtel & autres que j'ai vues en quelques endroits des Suisses: toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au surplus elles ne se font point fendre les levres ni les joues,

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Nourriture des Brasiliens.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines; l'*Aipy* & le Manioc. Ces Plantes se cultivent, & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi pié & de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies; & les ratissant avec des pierres aiguisées, on en fait une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'Amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots, avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie, dans une certaine consistance, son goût differe peu de celui du Pain blanc. Celle dont on fait provision, dans les courses & les guerres, est assez cuite pour se dur-

& par conséquent ne portent point de pierreries au visage : mais quant aux oreilles, elles les ont outrageusement percées, & les pendans qu'elles y mettent, faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une moïenne chandelle de suif, cela leur battant sur les épaules, même jusques sur la poitrine, il semble, à les voir un peu de loin, que ce soient oreilles de limiers, qui leur pendent de côté & d'autre. Touchant le visage, voici la façon dont elles se l'accoûtrent : la Voisine, ou Compagne, avec un petit pinceau à la main, aïant commencé un petit rond, droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoïant tout autour en rouleau & forme de limaçon, non-seulement continuera jusqu'à cequ'avec des couleurs, bleue, jaune & rouge, elle lui ait bigarré toute la face, mais aussi, à la place des paupieres & sourcils arrachés, elle baille le coup de pinceau. Au reste elles font de grands bracelets, de plusieurs pieces d'os blancs, coupés & taillés en maniere de grosses écailles de poisson, lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre, avec de la cire & gomme mêlée parmi, qu'il n'est pas possible de mieux. Cela, long d'environ un pié & demi, ne se peut mieux comparer qu'aux brassarts, dequoi on joue au ballon par deça. Elles portent aussi de ces colliers blancs, nommés *Boure* en leur langage, non pas au cou comme les hommes, mais entortillés à l'entour des bras : & voilà pour quel usage elles trouvent si jolis les petits boutons de verre jaunes, bleus, verds, & d'autres couleurs, qu'on leur porte enfilés, pour trafiquer par-delà. Soit que nous allassions en leurs Villages, ou qu'elles vinssent à notre Fort, elles vouloient en avoir de nous, en nous présensentant des fruits ou autres choses de leur Païs, avec la façon de parler pleine de flatterie, dont elles usent ordinairement, nous rompant la tête, & étoient incessamment après nous, disant; *Mair, deagatorem amabé maroubi*, c'est-à-dire, » François, tu es » bon; donne-moi de tes boutons de verre. Elles faisoient de même pour tirer de nous des peignes, qu'elles nomment *Guap*, ou *Kuap*, des miroirs, qu'elles appellent *Aroua*, & tout ce dont elles avoient envie.

Mais entre les choses doublement étranges & vraiment émerveillables que j'ai observées en ces Femmes, c'est qu'encore qu'elles ne se peinturent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses & les jambes, que les Hommes, même qu'elles ne se couvrent, ni de plumasseries, ni d'autres choses, cependant quoique nous leur voulussions bailler plusieurs fois des robbes de frise & des chemises, il n'a jamais été en notre puissance de les faire vêtir : vrai est que pour prétexte, nous alléguant leur coutume, qui est qu'à toutes les Fontaines & Rivieres claires qu'elles rencontrent, s'accroupissant sur le bord, ou se mettant dedans, elles jettent avec les deux mains de l'eau sur leur tête, & se lavent & plongent ainsi tout le corps comme cannes, elles disoient que ce leur seroit trop de peine de se dépouiller si souvent : & quoique nous fissions couvrir par force les Prisonnieres de guerre que nous avions achetées, & que nous tenions Esclaves pour travailler dans le Fort, toutefois aussi-tôt que la nuit étoit close, dépouillant secretement leurs chemises & autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit pour leur plaisir & avant que se coucher, qu'elles se promenassent toutes nues parmi notre Ile. Bref, si c'eut été à leur choix, & qu'à grands coups de fouet on ne les eut contraintes de s'habiller, elles eussent mieux aimé endurer le have & chaleur du Soleil, même s'écorcher les bras & les épaules à porter la terre & les pierres, que rien endurer sur elles. Pour les Enfans, qu'ils nomment *Conomi-Miri*, ce nous étoit un grand plaisir de voir les grandets, au-dessous de trois ou quatre ans, lesquels fessus & grassets qu'ils sont,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

cir. Elles sont toutes deux fort nourrissantes (84) ; & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le Fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poelle de terre pour les cuire, Lery le compare à nos omelettes.

Ces racines servent aussi à la composition (85) du Breuvage ; & l'on ne sera point surpris de leur abondance, dans un Païs où il se trouve des Cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune Homme peut cultiver assez de terre, pour lui rapportet dequoi vivre une année entiere. D'ailleurs, les Indiens du Bresil ne manquent point de Maïz, auquel ils donnent le nom d'Avari.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque Festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque Captif dont ils doivent manger la chair, les Femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les Hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils vuident d'un seul trait. Ils y retournent tour à tour, avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports ; ou, si le plaisir est interrompu, c'est par le discours de quelque Brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les Ennemis de la Nation.

C'est un usage particulier des Indiens du Bresil, de boire & de man-

beaucoup plus que ceux de par deça, avec leurs poinçons d'os blanc dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne failloient jamais de venir en trouppes, dansant au-devant de nous, quand ils nous voïoient arriver dans leurs Villages. Lery assure, pour conclusion de ce Tableau, » que la nudité des Brasiliennes, quoiqu'en beauté, » dit-il, elles ne cedent rien aux autres, » excite moins les hommes, que les atti- » fets, fards, fausses perruques, cheveux » tortillés, grands collets fraisés, vertuga- » les, robbes sur robbes, & autres infinies » bagatelles dont les Filles & Femmes de » par deça se contrefont & n'ont jamais » assez. *Ubi supra.*

(84) La premiere se nomme *Oui-pou*, & la seconde *Oui-antan.*

(85) Cette opération est fort dégoutante. Elle est abandonnée aux Femmes, » qui » commencent par découper les racines, & » les faire bouillir à l'eau dans de grands » vases de terre. On les retire du feu lorsqu'elles sont amollies, & on les laisse un » peu refroidir. Ensuite, plusieurs Femmes, » accroupies autour des vases, y prennent » les molles, se les mettent dans la bouche, & les machent : après quoi les » remettant dans d'autres vases de terre, » qu'on leur tient prêts sur le feu, elles les » font bouillir une seconde fois, sans au- » tre peine que de les remuer avec un bâ- » ton. Il ne reste alors que de les verser » dans de plus grands vaisseaux de terre, » où elles les laissent un peu écumer & » cuver ; & ces vaisseaux, qui sont étroits » par la bouche, demeurent couverts. Ils » ressemblent aux grands cuviers de terre » qui servent à faire la lescive en quelques » endroits du Bourbonnois & de l'Auver- » gne : les Femmes du Bresil font aussi » bouillir & mâchent de même les Grains » d'Avari pour en faire une autre sorte de » breuvage «. L'Auteur répete que ce sont des Femmes ; car l'opinion des Hommes est que si les Filles vierges machoient les Racines & l'Avari, la Liqueur en seroit moins bonne : ils regarderoient aussi, comme une indécence pour leur propre sexe, de mettre la main à ce travail. *Ubi sup.* p. 142.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

ger à différentes heures ; c'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, & de boire lorsqu'ils mangent. Dans les mêmes tems, ils rejettent aussi toute sorte de soins & d'affaires, sans excepter celles de leurs haines & de leurs vangeances, qu'ils remettent toujours après avoir satisfait leurs besoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs Ennemis, de les prendre, de les engraisser, de les assommer solemnellement & de les manger.

Leurs guerres.

Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition, que les Brasiliens se font la guerre. Ils ne pensent qu'à vanger la mort de leurs Parens, ou de leurs Amis, mangés par d'autres Sauvages. Lery assure qu'on remonteroit à l'infini, sans trouver d'autre origine à leurs plus sanglantes invasions. La vangeance est une passion si vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne se font aucun quartier. Ceux, qui ont formé quelque liaison avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité ; ils baissent la vue avec une sorte de confusion, lorsqu'on leur en fait un reproche.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connoissent aucune distinction de rangs ; mais ils honorent leurs Anciens, & les consultent, parceque l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes Guerriers par leurs conseils. Chaque *Aldeja*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq Cabanes situées dans un même Canton, a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui sont en même-tems les Orateurs de la Société, surtout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, & ne cessent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vangeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules & les fesses, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des Harangues emportées, qui durent des heures entieres (86). Ensuite chacun s'arme de sa *Tacape* (87), qui est une sorte de massue de bois de Bresil, ou d'une espece d'Ebene noire, fort pesante, ronde à l'extrêmité, & tranchante par les bords. Sa longueur est de six piés, sur un de large, & son épaisseur d'un pouce. Ils ont des Arcs du même bois, dont ils se servent avec une adresse extrême (88). Leurs Boucliers sont de peau, larges, plats, & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes,

(86) Lery assure qu'elles durent quelquefois six heures. *Ubi sup.* p. 232.

(87) Ces massues ressemblent à celles de l'Amérique Septentrionale, qui se nomment *Macanas*.

(88) Ils les nomment *Orapats*. Les cordes sont de fil d'herbe, & si fortes, quoique très minces, qu'un cheval, dit l'Auteur, *y tireroit*. Il ajoute que leurs fleches sont longues d'une brasse, & composées de trois pieces ; le milieu de roseau, & les deux autres parties de bois noir : & sont ces pieces, dit-il, très bien rapportés, jointes & liés avec de petites pelures d'arbre. Elles n'ont que deux empennons, chacun long d'un pié, lesquels sont fort proprement liés avec du fil de coton. Au bout d'icelles, ils mettent aux unes des os pointus, aux autres la longueur de demi pié de cannes seches & dures, en façon de lancette, & piquant de même ; & quelquefois le bout d'une queue de raie, laquelle est fort venimeuse : même depuis que les François & Portugais avoient fréquenté ce Païs, à leur imitation ils commençoient d'y mettre, sinon un fer de fleche, du moins une pointe de clou. *Ibid.*

ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs Aldejas, avec quelques Femmes chargées des provisions. Les Généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'Ennemis. Ils ont, pour les signaux militaires, une espece de cornet, qu'ils nomment *Inubia*, & des fluttes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs Expéditions se font par Mer ; mais leurs Canots qui sont d'écorce d'arbre, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Païs qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les Femmes, pendant que les Guerriers pénetrent au travers des Bois. Leur premiere attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des Habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre ; ils attendent les ténebres, ils y mettent le feu, & profitent de la confusion. Ils y exercent toutes sortes de cruautés. Mais leur principal objet est toujours d'enlever des Prisonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occasions, sont gardés soigneusement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine Campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. » Dequoi aïant moi-même été Spectateur, dit Lery (89), je puis parler avec » vérité. Un autre François & moi, quoiqu'en danger, si nous eussions » été pris ou tués, d'être mangés des Margajas, eûmes une fois la curio» sité d'accompagner nos Sauvages, lors au nombre d'environ quatre mille, » dans une escarmouche qui se fit sur le rivage de la Mer ; & nous vî» mes ces Barbares combattre de telle furie, que *gens forcenés & hors de* » *sens ne sauroient pis faire*. Premierement, quand les nôtres eurent apperçu » l'Ennemi d'environ demi quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle » façon, que quand il eut tonné du Ciel, nous ne l'eussions pas entendu. » A mesure qu'ils approchoient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs » Cornets, étendant les bras, se menaçant, & montrant les uns aux au» tres les os des Prisonniers qu'ils avoient mangés, & jusqu'aux dents en» filées, dont plusieurs avoient plus de deux brasses pendues à leur cou; » c'étoit une horreur de voir leur contenance : mais ce fut bien pis, lors» qu'ils vinrent à s'approcher ; car étant à deux ou trois cens pas les uns » des autres, ils se saluerent d'abord à grands coups de fleches ; & dès la » premiere décharge, vous en eussiez vû l'air tout chargé. Ceux qui en » étoient atteints les arrachoient de leur corps avec un merveilleux cou» rage, les rompoient, les mordoient à belles dents, & ne laissoient » pas de faire tête malgré leurs blessures ; surquoi il faut observer que ces » Indiens sont si acharnés dans leurs guerres, qu'aussi longtems qu'ils peu» vent remuer bras & jambes, ils ne cessent point de combattre, sans re» culer ni tourner le dos (79). Quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer » des deux mains les massues de bois, & à se charger si furieusement,

(89) Pages 240 & suiv. On ne changera que les termes trop surannés.

(90) L'Auteur en prend occasion de raconter que pendant nos guerres civiles, il y avoit à Saint Jean d'Angely, dans les Troupes Françoises, deux Soldats Brasiliens d'une hardiesse & d'une bravoure extraordinaires, qui s'attirerent l'admiration & les éloges des Officiers, p. 241.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» que celui qui rencontroit la tête de son Ennemi non-seulement le renversoit par terre, mais l'assommoit, comme nos Bouchers font les Bœufs. » On me demandera ce que mon Compagnon & moi nous faisions dans » cette rude escarmouche ? Je répons, pour ne rien déguiser, que nous » contentant d'avoir fait la premiere folie, qui étoit de nous être hasardés avec ces Barbares, & nous tenant à l'arriere-garde, nous étions seulement occupés à juger des coups. Mais quoique j'eusse vû de la Gendarmerie en France, tant à pié qu'à cheval, je dois dire que les morions dorés & les armes luisantes de nos François ne m'ont jamais donné » tant de plaisir que j'en eus alors à voir combattre les Sauvages. Outre » leurs sauts, leurs sifflemens & leurs adroites passades, c'étoit un merveilleux spectacle que celui de voir voler en l'air tant de fleches, avec » leurs grands empennons de plumes rouges, bleues & vertes, incarnates & d'autres couleurs, parmi les raïons du Soleil, qui les faisoient » comme étinceller, & de voir aussi tant de bonnets, bracelets & autres équipages, faits de ces plumes naturelles dont les Combattans étoient » revêtus.

» Après que le combat eut duré environ trois heures, & que de part » & d'autre il y eut un bon nombre de tués & de blessés, nos Topinamboux, aïant enfin remporté la victoire, firent prisonniers plus de » trente Margajas, Hommes & Femmes, qu'ils emmenerent dans leur » Païs : & quoique nous deux François nous n'eussions fait autre chose » que tenir nos épées nues à la main, & tirer quelques coups de pistolet en l'air pour encourager nos gens, nous reconnûmes qu'on ne pouvoit leur faire plus grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux; car » ils nous estimerent tellement depuis, que dans les Villages où nous » fréquentions, les Vieillards nous en marquerent toujours plus d'amitié.

» Les Prisonniers aïant été mis au milieu de la Trouppe victorieuse, » liés & garottés pour s'en assurer mieux, nous retournâmes à notre Riviere de Janeiro, aux environs de laquelle ces Sauvages habitoient. » Comme nous étions allés à douze ou quinze lieues loin, ne demandez pas si en passant par les Villages de nos Alliés ils venoient audevant de nous, dansant, sautant, & claquant des mains, pour nous » caresser & nous applaudir. Il falloit que les pauvres Prisonniers, suivant leur Coutume entr'eux, étant près des Maisons, chantassent & dissent aux Femmes; voici la viande que vous aimez tant, qui approche » de vous. Pour conclusion, lorsque nous fûmes arrivés devant notre Ile, » mon Compagnon & moi, nous nous fîmes passer dans une Barque, & » les Sauvages s'en allerent chacun à leur quartier. Quelques jours après, » quelques-uns de ceux qui avoient des Prisonniers nous vinrent voir à » notre Fort; & sollicités par nos Interpretes d'en vendre une partie à Villegagnon, ils y consentirent pour nous obliger. J'achetai une Femme, » & son petit Garçon, qui n'avoit pas deux ans, lesquels me couterent » environ trois livres de France en Marchandises; mais ce fut assez malgré les Maîtres; car, disoit celui qui me fit cette vente, nous ne savons » ce qui arrivera! Depuis que *Paycolas*, ainsi nommoient-ils Villegagnon, est venu en ce Païs, nous ne mangeons pas la moitié de nos

» Ennemis,

» Ennemis. Je pensois bien garder le petit Garçon pour moi ; mais Villegagnon, me faisant rendre mes Marchandises, voulut l'avoir pour lui. » Encore, quand je disois à la Mere que je l'emmenerois en France, elle » répondoit, tant cette Nation a la vangeance enracinée au cœur, que » sans l'espérance qu'elle avoit qu'étant devenu grand il pourroit s'échap- » per, & se retirer avec les Margajas pour les vanger, elle eut mieux » aimé qu'il eut été mangé des Topinamboux que de le laisser après elle.

Description du Bresil.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

Comment ils traitent leurs Prisonniers.

On assure que la plûpart des Brasiliens engraissent leurs Prisonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le tems qu'ils les laissent vivre ils donnent des Femmes aux Hommes, mais qu'ils ne donnent point d'Hommes aux Femmes. Le Maître d'un Prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa Fille ou sa Sœur. Cette Femme lui rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le tems à la Chasse & à la Pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé ; il dépend de l'embonpoint du Captif. Lorsqu'il est venu, tous les Indiens de l'Aldeja sont invités à la Fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser ; & non-seulement le Prisonnier est au nombre des Convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux Hommes robustes se saisissent de lui, sans qu'il fasse de résistance ou qu'il laisse voir la moindre fraïeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps, mais ils lui laissent les mains libres ; & dans cet état, ils le menent, comme en triomphe, dans les Aldejas voisins. Loin d'en paroître abbatu, il regarde d'un air fier ceux qui se présentent sur son passage ; il leur raconte hardiment ses exploits, surtout la maniere dont il a souvent lié les Ennemis de sa Nation, & dont il les a rôtis & mangés ; il leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vangeance, & qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque tems de spectacle & reçu les injures qu'on lui rend, ses deux Gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix piés, tirant à mesure égale la corde dont ils le tiennent lié ; de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses piés un tas de pierres ; & les Gardes, se couvrant de leurs Boucliers, lui déclarent qu'avant sa mort on lui laisse le pouvoir de la vanger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Leur avidité pour la chair humaine.

Aussi-tôt qu'il a jetté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scene, s'avance la Tacape à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au Captif, & ce court entretien renferme l'accusation & la Sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses Compagnons ? L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, & défie même son Bourreau, par une formule énergique dans les Langues du Païs ; » rens- » moi la liberté, lui dit-il, & je te mangerai, toi & les tiens. Hé bien, » replique le Bourreau, nous te préviendrons. Je vais t'assommer, & tu » seras mangé ce jour même. Le coup suit aussi-tôt la menace. La Fem-

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

me, qui a vécu avec le Mort, se hâte d'accourir, & se jette sur son corps, pour y pleurer un moment. C'est une grimace, qui ne l'empêche point de manger sa part du Malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite d'autres Femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pieces avec une extrême promptitude, & frottent les Enfans de son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Brasiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pieces du corps, & les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoïées : c'est l'office des vieilles Femmes ; comme celui des Vieillards, en mangeant ce déteстable mets, est d'exhorter les Jeunes-gens à devenir bons Guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour se procurer souvent le même Festin (91).

L'usage commun des Brasiliens est de conserver, dans leurs Villages, des monceaux de têtes de Morts ; & lorsqu'ils reçoivent la visite de quelque Etranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle, comme un trophée de leur valeur & des avantages qu'ils ont remportés sur leurs Ennemis. Ils gardent aussi fort soigneusement les plus gros os des cuisses & des bras, pour en faire diverses sortes de Fluttes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de Chapelets, pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs Prisonniers, croïant leur gloire bien établie, se font inciser, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes & d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs Exploits. Lery prit soin de faire dessiner la figure d'un Brasilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les Captifs aient eu quelque Enfant des Femmes qui ont pris soin de les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu plus de force.

» Ils nous présentoient souvent, dit Lery, de la chair humaine pour
» en manger ; & le refus que nous en faisions les chagrinoit, comme si
» nous leur eussions donné sujet de se défier de notre alliance : sur quoi
» je dois rapporter, à mon grand regret, que quelques Interpretes Nor-
» mans, qui avoient passé huit ou neuf ans dans le Païs, y menant une

(91) Lery *ubi supra*, ch. 15. Il raconte qu'arrivant un jour, sans être attendu, dans un Village nommé *Piravi-iou*, il trouva qu'on y alloit tuer, avec ces formalités, une Femme prisonniere. » M'approchant » d'elle, dit-il, &, pour m'accommoder à » son langage, lui disant qu'elle se recom- » mandât à *Toupau*, quoique ce mot ne » signifie pas Dieu parmi eux, mais seule- » ment le tonnerre, & que je lui enseigne- » rois à le prier ; pour toute réponse, ho- » chant la tête & se moquant de moi, dit : » que me bailleras-tu ? & je ferai ainsi que » tu dis. A quoi lui repliquant, pauvre Mi- » sérable, il ne te faudra tantôt plus rien en » ce monde, & pense ce que ton ame de- » viendra après ta mort : elle, s'en riant » derechef, fut assommée & mourut de » cette façon. *Ibid.* p. 252. Au reste l'Auteur accuse d'erreur ceux qui ont écrit que les Brasiliens embrochoient les parties du corps pour les rôtir. Ils ont de grandes & hautes claies de bois, entre lesquelles ils les rotissent avec un mélange de feu & de fumée ; ce qui ressemble à ce que les Flibustiers ont nommé *Boucaner*. Les vieilles Femmes, ajoute Lery, aimant passionnément la chair humaine, recueillent la graisse qui dégoûte le long des grilles, en léchant leurs doigts. Voilà, dit-il, ce qu'il a vû. p. 257.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

» vie d'Athées, non-seulement se souilloient de toute sorte de désordres, » avec les Femmes, mais se vantoient d'avoir tué & mangé des Prisonniers. Un jour, que j'étois avec quatre ou cinq François dans un Village de la grande Ile, où l'on retenoit dans les fers un jeune Homme, » que nos Sauvages avoient enlevé sur quelque Européens, nous trouvâmes l'occasion de nous approcher de lui. Il nous dit, en fort bon Portugais, qu'il étoit Chrétien, & qu'aïant été conduit en Portugal, il y » avoit été baptisé sous le nom d'*Antonio*. Quoique Margaja, & déterminé à souffrir courageusement la mort, il nous fit entendre qu'il ne » seroit pas fâché de nous devoir la vie. Nous fûmes touchés de compassion. Un des nôtres, Serrurier de profession, qui savoit assez l'Espagnol » pour entendre quelque chose au Portugais, lui promit une lime pour » couper ses fers, & convint avec lui que se dérobant à ses Gardes, tandis que nous nous efforcerions de les amuser, il iroit nous attendre » dans un petit Bois voisin, où nous aurions pû le prendre en retournant » à notre Ile. Cette espérance l'avoit jetté dans un transport de joie. Mais, » sans avoir entendu ce qu'on lui avoit offert, les Sauvages conçurent » quelque soupçon de notre entretien. A peine fûmes-nous sortis du Village, qu'aïant appellé leurs Voisins, pour assister à la mort du Prisonnier, ils le massacrerent ensemble. Le lendemain, nous retournâmes » chez eux avec une Lime & d'autres secours, sous prétexte de leur demander des vivres; mais, sans nous répondre, ils nous menerent dans » un lieu où nous vîmes les pieces du corps d'Antonio sur le Boucan; » & s'applaudissant de nous avoir trompés, ils finirent par nous montrer » la tête, avec des éclats de rire. Un autre jour, deux Portugais se laisserent surprendre par nos Sauvages, dans une petite Maison de terre, » assez voisine d'un de leurs Forts, qui se nommoit Moripione. Quoiqu'ils se fussent défendus avec beaucoup de courage, du matin au soir, » & qu'après avoir épuisé toute leur provision de poudre, ils fussent sortis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils avoient fait un grand » carnage, ils n'avoient pû supporter une multitude d'Ennemis, qui s'étoient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur de tomber entre » leurs mains. J'achetai la dépouille de l'un, qui consistoit en quelques » habits de Buffle. Un de nos Interpretes eut, pour deux couteaux, un » grand plat d'argent, qui s'étoit trouvé dans leur Maison. Nous aprîmes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir conduits dans leur Habitation, ils avoient commencé par leur arracher la barbe; qu'ensuite » ils les avoient tués & mangés cruellement; & que loin d'être attendris » de leurs plaintes, ils leur avoient reproché de ne pas savoir mourir avec » honneur.

Enfin, comme tout est précieux dans un Voïageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Lery ajoute qu'un jour, les Topinamboux Alliés des François, las d'une trop longue tranquillité, qui leur faisoit perdre le goût de la chair humaine, se souvin- » rent qu'ils avoient dans leur voisinage une Habitation de Margajas, qui » s'étoient rendus à leur Nation depuis vingt ans, & qu'ils avoient laissés vivre en paix. Mais sous prétexte qu'ils étoient issus de leurs plus

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» mortels Ennemis, ils prirent la résolution de les détruire. La nuit fut » prise pour cette expédition. Ils firent un tel carnage, que les cris des » Mourans se firent entendre de fort loin. Plusieurs François, qui en » furent informés vers minuit, partirent bien armés dans une grande » Barque, pour se rendre à ce Village, qui n'étoit pas éloigné du Fort. » Mais avant qu'ils y pussent arriver, les furieux Topinamboux avoient » mis le feu aux Maisons, & fait main-basse sur les Habitans qui en étoient » sortis. Lery n'étoit pas du détachement François; mais il apprit des autres, qu'ils avoient vû quantité d'Hommes & de Femmes en pieces sur les Boucans, & des Enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étoient sauvés par Mer, à la faveur des ténebres, & vinrent demander un azile dans le Fort François. Ils y furent reçus fort humainement; mais les Topinamboux, qui ne furent pas long-tems sans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, & ne consentirent à les laisser sous la protection des François, qu'après avoir été appaisés par des présens.

Observation sur les Brasiliens Antropophages.

On croit pouvoir conclure, de tous ces récits, qu'avec un goût si vif pour la chair humaine, non-seulement les Brasiliens se bornent à manger leurs Ennemis, mais que dans leurs guerres mêmes, ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, & qu'ils tuent avec certaines formalités. On ne remarque point une seule fois, qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, & qui les a laissés maîtres du champ de Bataille, ils se soient arrêtés à dévorer les corps des Vaincus; & tous leurs efforts semblent se rapporter à faire des Prisonniets, qu'ils vont égorger dans leurs Villages.

Observation sur leur Religion.

Correal, qui paroît avoir emprunté de Lery une grande partie de ses lumieres, ne laisse pas d'y joindre quelquefois ses propres Observations. En reconnoissant, par exemple, que les Indiens du Bresil n'ont aucune sorte de Temples ou de monumens Religieux, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'origine du Monde, il prétend qu'ils ne sont point dans une ignorance absolue de la Divinité, & qu'ils lui rendent même une sorte d'hommage, en levant souvent les mains vers le Soleil & la Lune, avec des marques d'admiration, qu'ils expriment par des interjections fort vives. Il n'assure pas moins qu'ils croient l'immortalité de l'ame, & des punitions pour le crime, comme des récompenses pour la vertu. En effet on a vu, d'après Lery, qu'ils font passer les gens de bien, après leur mort, derriere de hautes Montagnes, dans des lieux fort agréables, où ils ne leur donnent pas d'autre occupation que de rire & de danser. De mauvais esprits, qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dès cette vie, sont les Bourreaux qu'ils croient destinés dans l'autre à tourmenter les Méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des Puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux Guerriers, & de faire croître les Plantes & les fruits. Enfin leurs Fêtes ne laissent aucun doute, à Correal, qu'ils n'aient la connoissance d'un Etre, ou d'un principe, supérieur à la race humaine (92). On raconte, dit-il, qu'ils s'assem-

(92) Voïages de François Correal, Part. 2. chap. 7.

blent, à certains jours. Leurs Devins, qui président à ces assemblées, entonnent des chants, & commencent une danse fort vive, en secouant leurs Maracas, c'est-à-dire des Bâtons garnis de fruits creux & de petites pierres, qu'ils portent à la main. Dans ce mouvement, & sans cesser de chanter, ils prennent tous les Acteurs de la Fête, qui se mettent à chanter & à danser comme eux, avec une exacte imitation des mêmes postures. Les Femmes s'agitent, jusqu'à rendre par la bouche des flots d'écume. Les Hommes & les Enfans se frappent la poitrine, & font un bruit incroïable. Après cette premiere scene, on se repose; ou du moins on prend un air plus calme, & le ton du chant devient plus doux. Mais cet intermede est court. On recommence à danser, avec cette différence, qu'on se place en rond, se tenant par la main, & pliant un peu le corps. La danse continue longtemps dans cet ordre & dans cette posture. Lorsque tout le monde est accablé de fatigue, on se divise en trois cercles, à chacun desquels un Devin présente sa Maraque, d'où il assure que l'Esprit leur parle. Il prend alors de longs roseaux, qu'il remplit de tabac allumé; & se tournant de divers côtés, pour en souffler la fumée sur les Danseurs, il les avertit que l'Esprit leur inspire de la force & du courage. Cette cérémonie dure au moins six ou sept heures. » Il est certain, » conclut Correal, qu'elle suppose quelque connoissance d'un Etre supé- » rieur, à moins qu'on ne veuille supposer que tout ce qui se dit dans » ces occasions n'est qu'une formule vuide de sens, comme je l'ai en- » tendu soutenir par un Missionnaire Portugais. Pour moi, je suis per- » suadé que partout où il y a quelque apparence de raison, il y a aussi » quelque idée, vraie ou fausse, d'un pouvoir au-dessus de nous; & que » si les lumieres ne sont pas assez vives pour éclaircir cette connoissance, » il s'en conserve toujours quelques traits grossiers, que les plus brutaux » ajustent à leur maniere (93).

Description du Bresil.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

Lery, qui se donne ordinairement pour témoin oculaire, fait une peinture beaucoup plus curieuse de ces Assemblées. Un jour, dit-il dans son style naïf, auquel on ne veut changer que les termes hors d'usage, allant par le Païs avec un autre François, nommé Jacques Rousseau, & un Interprete, nous couchâmes dans un Village qui s'appelle *Cotiva*. Le lendemain, de grand matin, lorsque nous nous disposions à partir, nous vîmes arriver de toutes parts les Sauvages des lieux voisins, avec lesquels ceux du Village se joignirent dans une grande Place; & leur nombre fut bientôt de cinq ou six cens. La curiosité nous retint. Nous vîmes tout ce monde se séparer en trois bandes; les Hommes dans une Maison, les Femmes dans une autre, & les Enfans dans une troisieme. Nous nous trouvions dans celle où vinrent les Femmes; & comme nous étions encore à déjeuner, on ne nous pressa point d'en sortir, mais on nous recommanda de nous y tenir tranquilles. Celle des Hommes n'en étoit qu'à trente pas. D'abord nous entendîmes un bruit sourd, tel que celui des Prêtres qui récitent leur Breviaire. Aussitôt les Femmes, qui étoient au nombre d'environ deux cens, se leverent en prêtant l'oreille, & se serrerent en un

(93) Correal, *Ibidem*, p. 228.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

monceau. Ensuite les Hommes éleverent peu à peu la voix ; & fort distinctement nous les entendîmes chanter ensemble, sur deux Notes fort simples, la syllabe Hé, Hé, Hé, qu'ils ne cessoient point de répéter. Tout d'un-coup, nous fûmes fort étonnés que les Femmes, se mettant à leur répondre, & d'une voix tremblante, répéterent aussi cette même syllabe, & commencerent à crier si fort, l'espace de plus d'un quart d'heure, que les regardant, nous étions fort embarrassés de notre contenance. Non-seulement elles hurloient de toutes leurs forces, mais sautant avec beaucoup de violence, elles faisoient branler leurs mamelles, elles écumoient par la bouche, & quelques-unes tomboient évanouies. Je ne puis croire autrement, que le Diable ne leur entrât dans le corps. D'un autre côté, entendant de même les Enfans crier & se tourmenter dans une Maison séparée qui n'étoit pas loin de nous, il est vrai que quoiqu'il y eût déja plus d'une demie année que je fréquentois les Sauvages, & que je fusse accoutumé à leurs manieres, j'eus alors quelque fraïeur, & j'eusse bien voulu être dans le Fort. Cependant, après ce bruit & ces hurlemens confus, les Hommes firent une petite pose ; & les Femmes, comme les Enfans, demeurerent dans un profond silence. Bientôt, nous entendîmes recommencer les chants des Hommes, mais avec tant de douceur & d'harmonie, qu'étant un peu rassuré par des sons si gracieux, je voulus sortir pour les entendre de près. Les Femmes voulurent me retenir ; & l'Interprete me dit que depuis six ou sept ans qu'il étoit dans le Païs, il n'avoit jamais osé se présenter à ces Fêtes. Je demeurai un peu en suspens ; mais faisant réflexion qu'il ne me donnoit aucune raison de sa crainte, & comptant sur l'amitié de quelques bons Vieillards de ce Village, où j'étois venu plusieurs fois, je n'écoutai rien, & je me dérobai du lieu où j'étois. Les Maisons de Sauvages sont fort longues, semblables à nos allées couvertes de treillage, & revêtues d'herbes jusqu'à terre. M'étant approché de celle où j'entendois continuer les chants, je fis avec la main une petite ouverture au paroi, dans le seul dessein de voir librement. Ensuite, ne voïant point qu'on se plaignît de ma hardiesse, je fis signe aux deux François, qui avoient les yeux sur moi. Ils suivirent mon exemple. Enfin lorsque nous fûmes assurés que les Sauvages n'étoient pas choqués de nous voir, & qu'au contraire, ils suivoient joïeusement le cours de leurs chants & de leurs danses, nous entrâmes dans la Maison, où nous nous retirâmes dans un coin, pour jouir du spectacle.

La Description des danses sera releguée dans une Note (94) : mais ob-

(94) Ne changeons rien aux termes. » Voici les morgues, gestes & contenances » qu'ils tenoient : tous, près à près l'un de » l'autre, sans se tenir par la main, & sans » bouger d'une place, ains étant arrangés » en rond, courbés sur le devant, guindant » un peu le corps, remuant seulement la » jambe & le pié droit, chacun aïant aussi » la main dextre sur les fesses, & le bras & » la main gauche pendans, chantoient & » dansoient de cette façon. Au surplus, à » cause de la multitude, il y avoit trois » rondeaux, & au milieu de chacun trois » ou quatre de ces Devins, richement parés de robbes, bonnets & bracelets, faits » de belles plumes naturelles & de diverses » couleurs, tenant au reste en chacune » de leurs mains un *Maraca*, c'est-à-dire » sonnettes d'un fruit plus gros qu'un œuf » d'Autruche, afin, disoient-ils, que l'esprit parlât, & les faisoient sonner à » toute reste ; & j'observai que presentant

servons que le récit de Correal est ici confirmé dans un point fort important, qui est la supposition d'un pouvoir invisible, ou d'un esprit de force, inspiré par les Devins. Pour conclusion, ils frapperent du pié droit, plus fort qu'auparavant ; ils cracherent chacun devant soi, & tous chanterent deux ou trois fois en chœur, mais sur la même note, c'est-à-dire sans aucune varieté de ton, *Hé, hé, hua; Hé, hua, hua, hua.* Comme je n'entendois pas encore parfaitement leur langage, l'Interprete me dit que dans la grande Ballade ils avoient regreté, en premier lieu, leurs vaillans Ancêtres ; qu'ensuite ils s'en étoient consolés, par l'assurance de les aller rejoindre après la mort & de se réjouir avec eux derriere les hautes Montagnes ; qu'ils avoient menacé leurs Ennemis de les prendre & de les manger ; enfin qu'ils avoient célébré un ancien débordement d'eau, qui avoit noïé tous les Hommes, à l'exception des Auteurs de leur race.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Témoignage en faveur de la bonté des Brasiliens.

On a cru devoir entrer dans ces détails sur des Peuples qui passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, sans avoir pu les faire connoître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, sur des peintures si révoltantes, que les Brasiliens manquent de raison & de bonté. Le même Voïageur, qu'on cite volontiers lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté dans ses termes. Une autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques François dans un Village nommé *Okarentin*, à deux lieues de Cotiva, & soupant au milieu d'une place, où les Habitans s'étoient assemblés pour nous admirer, car lorsqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un ils ne mangent jamais avec lui, nous les avions autour de nous, comme autant de Gardes, chacun armé d'un os de Poisson, long de deux ou trois piés, & dentelé en forme de scie ; moins pour attaquer ou pour se défendre, que pour éloigner les Enfans, auxquels ils disoient, dans leur langage ; petite Canaille, retirez-vous ; vous n'êtes pas dignes de paroître aux yeux de ces Etrangers. Après nous avoir laissés souper tranquillement, sans nous interrompre d'un seul mot, un Vieillard, aïant observé que nous avions fait notre priere au commencement & à la fin du repas, nous dit d'un ton fort modeste. » Que signifie cet usage que je vous ai vû, d'ôter vos » chapeaux sans ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a parlé seul ? A » qui s'adressoit-il ? Etoit-ce à vous-mêmes, qui êtes présens, ou à quel- » qu'un dont vous regrettez l'absence ? Je pris cette occasion, pour leur donner quelque idée du Christianisme. C'étoit à Dieu, lui dis-je, que nous avions adressé nos prieres ; & quoique ce grand Dieu ne fut pas vi-

» souvent une canne de bois, longue de » quatre à cinq piés, au bout de laquelle » il y avoit de l'herbe de Petun, seche & » allumée, se tournant, & soufflant de » toutes parts la fumée d'icelle sur les au- » tres Sauvages, ils leur disoient : afin que » vous surmontiez vos Ennemis, recevez » tous l'esprit de force ; & ainsi firent par » plusieurs fois. Or ces cérémonies aïant » duré plus de deux heures, il y eut une » telle mélodie, que ceux qui ne les ont » ouis, ne croiroient jamais qu'ils s'accor- » dassent si bien, sur-tout pour la cadence » & refrain de la grande Ballade, à cha- » cun couplet traînanr leurs voix. « L'Auteur donne les paroles de ce refrain, qui étoient *Heu, Houraure, Heura, Heuraure, Heura, Heura, Ouch* : & les Notes, qu'il réduit à sol fa mi, la la la, sol fa mi, fa mi fa re mi. *Ubi supra*, pp. 321 & 322.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Tradition qui semble regarder le Christianisme.

sible, non-seulement il nous avoit entendus, mais il savoit ce que nous pensions au fond du cœur. Là-dessus je commençai, avec le secours de l'Interprete, à leur expliquer une partie de notre Religion, & j'y emploïai plus de deux heures. Ils m'écouterent avec de grandes marques d'admiration. Enfin un autre Vieillard me dit : » Vous nous apprenez plusieurs bonnes choses, que nous n'avions jamais entendues : cependant » vos discours me rappellent ce que nos Peres nous ont souvent raconté. » Long-tems avant eux, & si long-tems qu'ils n'avoient pû tenir le compte » des Lunes, un Etranger, vieux & barbu comme vous, vint dans ce » Païs, tint le même langage que vous, & ne persuada personne. En» suite il en vint un autre, qui nous donna sa malédiction, avec une » Tacape, dont nous n'avons pas cessé de nous servir pour nous massacrer » l'un l'autre : à présent, c'est un usage établi parmi nous ; si nous ve» nions à l'abandonner, nous deviendrions la risée de tous nos Voisins. Je répliquai, avec toute la force possible, que les lumieres de la vérité devoient leur faire mépriser le jugement d'une multitude d'Aveugles, & que le vrai Dieu, que je leur annonçois, leur feroit vaincre tous leurs Ennemis. Ils furent émus, jusqu'à promettre de suivre la Doctrine qu'ils venoient d'entendre, & de ne plus manger de chair humaine ; ils se mirent à genoux, pour faire la priere à notre exemple, & se la firent expliquer, après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention : mais le soir, lorsqu'étant couchés dans nos Hamacs nous nous applaudissions de leur changement, nous les entendîmes chanter plus furieusement que jamais, qu'il falloit se vanger de leurs Ennemis, en prendre un grand nombre & les manger. Telle est l'inconstance de leur naturel.

Comment Lery s'explique.

Au reste Lery trouve, dans l'Historien Nicephore, la Tradition de ces Sauvages bien éclaircie. On lit expressément, dit-il, » que Saint Ma» thieu prêcha l'Evangile à des Peuples, qui mangeoient les Hommes (95).

Fidélité des Mariages Brasiliens.

Quoique les Brasiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs usages, dont quelques-uns blessent ouvertement les principes naturels de justice & d'humanité, on ne laisse pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conservent pas moins fidelement que leurs plus barbares pratiques. L'adultere est en horreur dans toutes ces Nations ; c'est-à-dire que malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs Femmes & de les répudier, un Homme n'en doit pas connoître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les Femmes doivent être fidelles à leurs Maris. Avant le Mariage, non-seulement les Filles se livrent sans honte aux Hommes libres ; mais leurs Parens mêmes les offrent au premier venu, & caressent beaucoup leurs Amans : » de sorte qu'il » n'y en a pas une, suivant la décision de Lery, qui entre vierge dans » l'état du mariage. Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter ; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations ; & celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur Mari, sont assommées sans pitié. Une Femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parcequ'on le

(95) Niceph. l. 2. c. 41.

croit néceſſaire pour l'heureux ſuccès de ſa délivrance ; car il n'eſt pas vrai, dit Lery, que les Braſiliennes accouchent ſans douleur. Il raconte les circonſtances d'un accouchement dont il fut témoin (96).

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Education des Enfans.

La premiere nourriture des Enfans eſt non-ſeulement le lait de la Mere, mais un peu de farine mâchée. On a déja remarqué que c'eſt le Mari qui ſe couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des Voiſins ſur l'accroiſſement de ſa Famille. La Femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours ; & portant ſon fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet uſage, elle reprend ſes occupations domeſtiques. L'unique éducation qu'on donne aux Enfans regarde la chaſſe, la pêche, & la guerre : mais Lery s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Braſiliens ne connoiſſent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'uſer des droits du mariage en public. Il les repréſente, au contraire, fort jaloux de l'honnêteté naturelle, ſans que leur nudité devienne jamais une occaſion d'y manquer ; & par rapport aux Femmes, il nous apprend une ſingularité ſi curieuſe, qu'elle doit trouver place dans une Note (97).

Toute la férocité des Braſiliens, contre leurs Ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paiſiblement entr'eux. Dans l'eſpace d'un an, Lery ne vit que deux querelles particulieres. Cependant, loin de ſéparer ceux qui veulent ſe battre, on leur laiſſe la liberté de ſe ſatisfaire ; mais ſi l'un des

(96) » Voici ce que j'en puis dire pour l'avoir » vu. Un autre François & moi étant couchés en un Village, ainſi qu'environ minuit nous ouîmes crier une Femme, penſant que ce fut une Bête raviſſante, nommée *Janouare*, qui la voulût dévorer, & y étant ſoudain accourus, nous trouvâmes que ce n'étoit pas cela, mais que le travail d'Enfant où elle étoit la faiſoit crier ainſi. Tellement que je vis moi-même le Pere, lequel, après qu'il eut reçu l'Enfant entre ſes bras, lui aïant premierement noué le petit boïau du nombril, le coupa puis après à belles dents. Secondement, ſervant toujours de Sage-Femme, il enfonça & écraſa avec le pouce le nez de ſon Fils ; ce qui ſe pratique envers tous les autres. Enſuite il le peintura de couleurs rouges & noires ; & ſans l'emmailloter, le couchant en un petit lit de coton, pendu en l'air, il lui fit une petite épée de bois, un petit arc, & de petites fleches, empennées de plumes de Perroquet ; puis, mettant le tout auprès de l'Enfant, en le baiſant avec une face riante, lui dit : mon Fils, quand tu ſeras venu en âge, afin que tu te vanges de tes Ennemis, ſois adextre aux armes, fort, vaillant, & bien aguerri. Touchant les noms, le Pere de celui que je vis naître le nomma *Oropacom*, c'eſt-à-dire l'arc & la corde : & voilà comme ils en font à tous les autres. *Ubi ſup. ch. 18. pp. 351 & ſuiv.*

(97) » Il y a davantage ; c'eſt qu'en l'eſpace d'un an que nous demeurâmes au Païs, fréquentant parmi eux, nous n'avons jamais vû les Femmes, quoique toujours nues, avoir leurs ordes fleurs. Vrai eſt que j'ai opinion qu'elles les divertiſſent, & ont une autre façon de ſe purger que n'ont celles de par deça ; car j'ai vu de jeunes Filles, en l'âge de douze ou quatorze ans, leſquelles les Meres ou Parentes faiſoient tenir debout, les piés joints, ſur une pierre de grais, leur inciſoient juſqu'au ſang, avec une dent d'Animal tranchante comme un couteau, depuis le deſſous de l'aiſſelle, tout le long de l'un des côtés & de la cuiſſe juſques au genou ; tellement que ces Filles, grinçant les dents avec grandes douleurs, ſaignoient ainſi un eſpace de tems ; & penſe, comme j'ai dit, que dès le commencement elles uſent de ce remede, pour obvier qu'on ne voie leurs pauvretés. Si l'on demande comment elles peuvent être ſi fécondes, vû que cela ceſſant aux Femmes, elles ne peuvent avoir d'Enfans ? Je répons que mon ſujet ne m'oblige pas de ſoudre cette queſtion. *Ibid.* p. 357.

Description du Bresil.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

combattans est blessé, ses Parens font la même blessure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué son Adversaire. La Loi du Talion est toujours observée dans la derniere rigueur.

Occupations des Femmes.

L'occupation des Femmes, après les autres soins qu'on a rapportés, est de filer du coton, pour en faire des Hamacs & des cordes. Lery nous apprend leur maniere de filer (98) & de faire (99) les tissus. Elles font aussi les vaisseaux de terre, qui servent pour les liqueurs & les alimens: quoique rudes & grossiers en dehors, l'intérieur est non-seulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en sechant. Elles ont d'ailleurs des couleurs grisâtres, dont elles font, avec des pinceaux, diverses figures sur ce fond blanc, surtout dans la Vaisselle où l'on sert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur service de table. Mais l'Auteur observe que n'aïant aucune regle de peinture, & ne suivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, & que cette variété même est d'un extrême agrément. Enfin, quoique ces grandes Cabanes, dont on a représenté la forme, contiennent plusieurs Familles, chacune a ses partitions, qui composent des Logemens séparés.

Humanité des Brasiliens pour les Etrangers.

Si l'on excepte quelques Nations, dont la férocité n'est pas différente de celle des Bêtes, la plupart des Brasiliens reçoivent humainement les Etrangers. On est même surpris de trouver dans leur traitement une ressemblance d'un Village à l'autre, qui semble partir d'un fond de Société. Lery commence par faire observer, que si l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choisir le *Moussacat*, c'est-à-dire le Pere de Famille, chez lequel on veut loger constamment; parceque celui, auquel on s'est d'abord adressé, s'offenseroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voïageur qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque tems sans lui dire un mot: c'est pour se donner le tems d'assembler ses Femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie; & sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur Hôte. » Que tu es bon! Que tu as pris de peine à venir! Que tu es beau! Que » tu es vaillant! Que nous t'avons d'obligation! Que tu nous fais de plai» sir, &c! Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répon-

(98) » Après avoir tiré le coton des touf» feaux où il croît, elles l'éparpillent avec » les doigts, sans autrement le carder, & le » tiennent par petits monceaux auprès d'el» les. Leur fuseau est un bâton rond, de la » grosseur du doigt, & long d'un pié, lequel » passe droit au milieu d'un petit ais arron» di. Elles attachent le coton au plus long » bout de ce bâton, le tournent sur leurs » cuisses, & le lâchent de la main. Le rou» leau virevolte ainsi sur le côté.

(99) Elles ont des métiers de bois, élevés » devant elles comme ceux de nos Tapis» siers, sur lesquels elles ourdissent, en » commençant leurs tissus par le bas; les » uns en façon de rets ou filets à pêcher; » & les autres plus serrés, comme gros ca» nevas. Les Hamacs, qui se nomment » *Inis* entre les Brasiliens, sont pour la plû» part longs de cinq à six piés, & larges » d'une brasse, plus ou moins. Tous ont, » aux deux bouts, deux boucles, faites » aussi de coton, auxquelles on lie deux » cordes, pour les suspendre à quelque » piece de bois qui traverse exprès les Mai» sons. Dans leurs courses, ils les pendent » entre deux arbres. Lorsque les Inis sont » sales, on les dégraisse avec l'écume d'une » espece de courge, qui sert de savon. *Ibid.* pp. 364. & *suiv.*

dre par des marques d'attendriſſement. Lery aſſure qu'il a vu des François, réellement attendris du ſpectacle, pleurer auſſi *comme des veaux*; mais il conſeille à ceux qui n'ont pas le cœur ſi tendre, de jetter du moins quelques ſoupirs. Après cétte premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'eſt retiré dans un coin de la Cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre Ouvrage, comme s'il ignoroit ce qui ſe paſſe, revient vers le lit, demande à l'Etranger comment il ſe porte, reçoit ſa réponſe, & lui demande encore quel ſujet l'amene? On doit ſatisfaire à toutes ſes queſtions. Alors, ſi l'on eſt venu à piés, il fait apporter de l'eau, dont ſes Femmes lavent les piés & les jambes au *Mair*: c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite, il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur-le-champ tout ce qu'il a de Venaiſon, de Volaille, de Poiſſon, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du Païs.

Description du Bresil.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

Veut-on paſſer la nuit dans le même lieu? Non-ſeulement le Mouſſacat fait tendre un bel Inis blanc; mais, quoiqu'il faſſe ſi peu de froid au Breſil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui ſont entretenus pendant le ſommeil du Mair, avec une ſorte de petit éventail, nommé *Tatapecoun*, fort ſemblable à nos écrans. Le ſoir, ajoute Lery, qui parle encore de lui-même, pour ne rien ſouffrir de nuiſible à notre repos, il fit éloigner tous les Enfans. Enfin, ſe préſentant à notre réveil, il nous dit; *Atour Aſſaps*, c'eſt-à-dire, parfaits Alliés, avez-vous bien dormi? Nous répondîmes d'un air ſatisfait. N'importe, repliqua-t'il; repoſez-vous encore, mes Enfans; car je vis bien, hier au ſoir, que vous êtiez extrêmement fatigués. Comme c'eſt l'uſage, dans ces occaſions, qu'on leur faſſe quelques préſens, & que nous ne marchions jamais ſans avoir chacun notre ſac de cuir, plein de petites Marchandiſes, qui nous ſervoient de Monnoie d'or ou d'argent, nous fûmes libéraux à notre départ; c'eſt-à-dire que nous donnâmes au Vieillard des couteaux, des cizeaux & des pincettes; des peignes, des Miroirs, des bracelets & des boutons de verre aux Femmes; & des hameçons pour la pêche, aux Enfans (1).

L'Auteur ſe fait ici demander, ſi malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il ſe croïoit ſans danger parmi des Barbares dont il connoiſſoit la cruauté par d'autres preuves? Il répond » que loin de trembler » pour ſa vie, il dormoit parmi eux d'un profond ſommeil; que s'ils dé» teſtent leurs Ennemis, qu'ils aſſomment & qu'ils mangent, ils portent

(1) C'étoit un préſent roïal pour ces Sauvages. » Je dois faire entendre combien ils » font cas de ces bagarelles. Dans une au» tre Habitation, mon Mouſſacat, m'aïant » prié de lui montrer tout ce que j'avois » dans mon *Carameno*, c'eſt-à-dire dans » mon ſac de cuir, fit apporter une belle & » grande Vaiſſelle de terre, dans laquelle » j'arrangeai tout mon cas. Lui, émerveillé » de ce qu'il voïoit, appella auſſitôt les » autres Sauvages & leur dit; Je vous prie, » mes Amis, conſidérez un peu quel per» ſonnage j'ai en ma maiſon; car puiſqu'il » a tant de richeſſes, ne faut-il pas qu'il » ſoit bien grand Seigneur? Cependant, » tout ce qui lui ſembloit ſi précieux étoit, » en ſomme cinq ou ſix couteaux emman» chés de diverſes façons, autant de pei» gnes, deux ou trois miroirs & autres peti» tes beſoignes, qui n'euſſent pas valu deux » teſtons dans Paris. *Ibid.* p. 378.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» une extrême affection à leurs Amis & leurs Alliés ; que pour les garantir du moindre déplaisir, ils se feroient hacher en pieces ; enfin, qu'il » se croïoit moins exposé chez les Antropophages du Bresil, qu'on ne » l'étoit alors en France, où les différends de Religion sembloient autoriser la perfidie & le meurtre.

Leurs Maladies & leurs remedes.

Dans leurs maladies, les Brasiliens se traitent mutuellement avec des égards si tendres, que s'il est question d'une plaie, un Voisin se présente aussi-tôt pour sucer celle d'un autre ; & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zele. Outre diverses sortes de fievres, & d'infirmités communes aux autres Indiens de l'Amérique méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui passe pour incurable, & que Lery n'attribue qu'au commerce des Femmes. Il assure qu'ils la nomment *Pian*, sans expliquer d'où leur vient ce nom, qui est celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Iles. La description qu'il en fait, & ses funestes communications (2), jettent un nouveau jour sur l'origine des *maux* vénériens en Europe. Avec les Simples de leurs Forêts & de leurs Montagnes, les Brasiliens n'ont gueres d'autre remede que l'abstinence : ils ne donnent aucune sorte de nourriture aux Malades. Leurs funérailles consistent moins en cérémonies, qu'en pleurs, & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des Morts. Ils les enterrent debout, dans une Fosse ronde, que Lery compare à un Tonneau ; les bras & les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, & liés avec le corps. Si c'est un Chef de Famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, son Inis & ses armes. Lorsque les Habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois sans autre raison que de changer d'air, chaque Famille met, sur les fosses de ses Morts les plus respectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui se nomme *Pindo*, & qui se conserve longtems seche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces Monumens, sans pousser des cris.

Exemples de la Langue du Bresil.

On doit reconnoître pour un mérite particulier, dans un Voïageur, l'attention qu'il a donnée aux Langues Etrangeres, surtout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le simple ouvrage de la Nature. Lery s'est distingué par ce soin. Non-seulement il avoit appris la Langue des Topinamboux ; mais ne se fiant point à l'étude d'une année, il s'aida du secours d'un Interprete, qui en avoit passé sept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les observations qu'il nous a laissées : & Laet en confirme l'exactitude (3) par la comparaison qu'il se

(2) » Cette contagion se convertit en » pustules, plus larges que le pouce, lesquelles s'épandent par tout le corps & » jusqu'au visage. Ceux qui en sont entachés en portent les marques toute leur » vie. On voit de jeunes Enfans, nés apparemment de Peres & de Meres attaqués » de ce mal, qui en sont tout couverts : » & j'ai vu, en France, un Interprete, » natif de Rouen, lequel s'étant vautré en » toute sorte de débauches avec les Filles » Sauvages, en avoit si bien reçu son salaire, que son corps & son visage étoient » aussi défigurés que s'il eut été vrai ladre. » Les plaies y étoient tellement imprimées, » qu'impossible lui fût de jamais les effacer. Aussi est cette maladie plus dangereuse qu'autre part, en cette Terre du » Bresil. *Ubi supra*, ch. 20. p. 391.

(3) *Ubi supra*, lib. 16. cap. 1.

glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandois, qui avoit aussi vécu long-tems en différentes parties du Bresil. Ce n'est pas que la plûpart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue; mais on a déja remarqué que celle des Topinamboux est dominante. Laet y trouve un sujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Indiens & par leurs fréquentes dispersions.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Premierement, les Pronoms substantifs sont *ché*, moi; *té*, toi; *ahé*, lui; *Or*, nous; *Pée*, vous; *Aurahé*, eux. A la troisieme personne du singulier, *Ahe* est masculin. Le féminin & le neutre sont *Aé*, sans aspiration. Au pluriel, *Aurahé* est pour les deux genres, & par conséquent peut être commun.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Brasiliene *Guengave*.

L'Auteur conjugue une partie du verbe substantif *Aïco*, je suis. *Ereico*, tu es, *Oico*, il est. *Oroico*, nous sommes; *Peico*, vous êtes; *Auraheoico*, ils sont.

Le tems imparfait, c'est-à-dire qui n'est point encore accompli, parcequ'on peut être encore ce qu'on étoit alors, est désigné par *Aquoémé*, qui signifie *en ce tems-là. Aïco aquoémé*, j'étois alors; *Ereico aquoemé*, tu étois alors; *Oico aquoemé*, il étoit alors. Pluriel: *Oroico aquouémé*, nous étions alors; *Peïco aquoémé*, vous étiez alors; *Aurahé oico aquoemé*, ils étoient alors.

Tems parfaitement passé. On reprend le verbe Oico, auquel on ajoute l'adverbe *Aquoé-mené*, qui signifie *tems jadis*, tems accompli. Exemple dans un autre verbe: *Assa voussou gatou aquoémené*, je l'ai aimé en ce tems-là.

Le Futur d'*Aïco*, je suis, est *Aïco iren*, je serai: c'est-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le répéter à chaque personne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Imperatif; *Oico*, sois; *Toico*, qu'il soit. *Oroico*, que nous soïons; *Tapeico*, que vous soïez; *Aurahe toico*, qu'ils soient. Si l'on commande pour le présent, on ajoute *Taugo*, qui signifie à l'instant.

L'Optatif: *Aico momen*, que je serois volontiers! & le reste en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe: *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu seul. On y ajoute les pronoms, singuliers ou pluriels.

Le tems indéfini s'emploie pour l'infinitif.

Autre verbe: *Aiout*, je viens, ou je suis venu; *Ereiout*, tu viens ou tu es venu. *O-out*, il vient, ou il est venu. Pluriel: *Oroiout*, nous venons ou vous êtes venus; *Peiout*, vous venez ou vous êtes venus; *Aurahé iout*, ils viennent, ou sont venus. *Aiout aquoémé*, je venois alors. *Aiout aquoémené*, je vins ou suis venu en tel tems. *Aiout iren*, je viendrai. En un mot nul verbe n'est décliné, sans un adverbe qui marque le tems. *Eori* ou *Eiot*, vien *Emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *Peori* ou *Peiot*, venez. Les mots *Eiot* & *Peiot*, ont le même sens; mais Eiot est plus civil entre les Hommes, & Peiot ne s'emploie gueres que pour les Bêtes. *Ta iout*, que je vienne. *Teu umé*, venant.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Noms des principales parties du corps. Remarquez que *ché*, qui signifie moi, est aussi le pronom possessif *mon*. *Ché Acan*, ma tête, *ché Avé*, mes cheveux, *ché viva*, mon visage. *Ché nembi*, mes oreilles. *Ché ſshua*, mon front. *Ché reſſa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Retoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue. *Ram*, les dents. *Aïouré*, le col ou la gorge. *Aſſeoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Atoucoupé*, le derriere. *Poui aſſoo*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré* les fesses. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main. *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'estomac ou le foie. *Requié*; le ventre. *Pourou aſſen*, le nombril. *Cam*, les mamelles. *Oupy*, les cuisses. *Rodupo-nam*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les piés. *Puſſempé*, les ongles des piés. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poulmon. *Eneg*, l'Ame ou la pensée. *Enegouve*, l'Ame, après qu'elle est sortie du corps. *Rencovam*, l'Anus. Parties honteuses, *Rementieu*, *Rapoupit*.

Les articles, pour la déclinaison des substantifs, sont : *ché acan*, ma tête; *Te acan*, ta tête, *Yacan* sa tête; *Oro acan*, notre tête; *Peacan*, votre tête; *Aurahe acan*, leur tête.

Lery ajoute plusieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata emi-rem*, apporte dequoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le Poisson. *Eſſeſſi*, rôtis-le. *Emoui*, fais-le bouillir. *Fa vecu ouy amo*; fais de la farine. *Emogip caouin amo*; fais du *Caouin*; c'est le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la Fontaine. *Erout u icheſué*, apporte-moi de l'eau. *Queré mê che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taié poé*, que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouaſſi*, j'ai faim. *Nam che iourou*, je n'ai point d'appétit. *Ché uſſé*, j'ai soif. *Ché raïc*, j'ai chaud, je sue. *Ché rou*, j'ai froid. *Ché racoup*, j'ai la fievre. *Ché carocu aſti*, je suis triste. On remarque que *carocu* signifie proprement, le soir, l'obscurité. *Aicotevé*, je suis dans l'embarras. *Ché poura ouſſoup*, je suis mal, ou pauvrement traité. *Ché rocoup*, je suis joïeux. *Aico memovoh*, je suis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je suis dans une situation agréable. *Ché remiac ouſſou*, mon Esclave. *Ché remiboié*, mon serviteur. *Ché roïac*, mon inférieur. *Ché Pouracaſſare*, mon Pêcheur, celui qui prend du Poisson pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandise, ce qui est à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'est mon ouvrage. *Rerecouaré*, une Garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Mouſſacat*, Pere de Famille, qui reçoit les Passans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, Fanfaron. *Roup*, Pere. *Requeyt*, Frere aîné. *Rebure*, Frere puîné. *Renadire*, Sœur. *Rure*, fils d'une Sœur, ou Neveu. *Tipet*, Fille d'une Sœur, ou Niece. *Aïché*, Tante, *Aï*, ma Mere, en lui parlant. *Ché ſi*, ma Mere, en parlant d'elle. *Ché Rayit*, ma Fille. *Ché rememynou*, les Enfans de mes Fils & de mes Filles. L'Oncle se nomme *Roup*, comme le Pere; & le Pere donne les noms de Fils & de Filles à ses Neveux & ses Nieces. *Mac*, le Ciel, *Couaraſſi*, le Soleil. *Iaſcé*, la Lune. *Iaſſi tata oüſſou*, l'Etoile du Berger. *Yaſſi tata miri*, toutes les petites Etoiles. *Ubouy*, la Terre. *Para*-

nan, la Mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau salée. *Uheen buho*, eau saumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui sert de fondement pour les édifices. *Aosa ita*, pilier d'une Maison. *Yapuo ita*, faîte d'une Maison. *Tura ita*, Poutre traversiere. *Igoura houy bairah*, toute espece de bois. *Arapat*, un Arc. *Arre*, l'air. *Arraïp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poitou*, tems tourné à la pluie. *Toupen*, Tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillard. *Ibucturé*, Montagne. *Guoum*, Campagnes, ou plat-Païs. *Tavé*, Village. *Aoh*, Maison. *Ohécouap*, Riviere, ou courant d'eau. *Uhpaon*, Ile entourée d'eau. *Kaa*, toute sorte de bois & de Forêts. *Kaa-paou* Bois au milieu d'une Campagne. *Kaa-onan*, Habitant des Bois. *Igat*, Canot ou Nacelle d'écorce, qui contient 30 ou 40 Hommes. *Yguerouſſou*, Navire. *Puiſſa-ouaſſou*, Filet de pêche. *Inguea*, grand Bateau pour la pêche. *Inqueï*, Bateau qui sert dans les inondations. *Mocap*, toutes sortes d'armes à feu. *Mocap-coui*, poudre à tirer. *Oura*, Oiseau. *Pira*, Poisson.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Les Brasiliens n'ont que cinq noms pour les nombres: *Augépé*, 1; *Mocoucin*, 2; *Moſſaput*, 3; *Oïoucoudic*, 4; *Ecoinbo*, 5. Lorsqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts, & ceux des Assistans, jusqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De plusieurs Dialogues, que l'Interprete de Lery prenoit soin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expression est facile à démêler; car la traduction en est toujours litterale. Lery se présente, pour la premiere fois chez un Sauvage, & l'Interprete parle pour lui.

Dialogue Brasilien.

L'*Indien*: *Ere ioubé*: Es-tu arrivé? L'*Interprete*: *Pa*, *aiout*; oui je suis venu. *Indien Thé*! *augé ni pò*. Que c'est bien fait! *Mara pé derera*, comment te nommes-tu? L'*Interpr. Lery-Ouſſou*; une grosse Huître: Surquoi il faut remarquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur présente quelque idée qui leur soit familiere, les Européens qui veulent entretenir commerce avec eux sont obligés de prendre celui de quelque substance du Païs: & le hasard fit qu'en Langue de la Nation, *Lery*, joint à *Ouſſou*, signifioit une grosse Huître.

L'*Indien*. *Ere iacaſſo preneg*? As-tu laissé ton Païs pour venir demeurer ici? L'*Interp. Pa*; oui. L'*Ind. Eori deretani ovani repiaci*, viens-donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac*! *Aout ir endé repiac aout*! *ché rairé Thé*! *Oueretė Kevoji Lery-Ouſſou Ymeen*! Le voilà donc venu par deça, mon Fils Lery-Oussou; le voilà, qui nous a portés dans sa mémoire, ce cher Fils, hélas! *Ererou té carameno*? As-tu apporté ton sac? L'*Interpr. Pa*, *arout*. Oui, je l'ai apporté. L'*Ind. Maé pererout te Carameno pouopé*? Qu'as-tu apporté dans ton sac? L'*Interpr. A caub*, des vêtemens. L'*Indien*. *Mara vaé*? De quelle couleur? L'*Interp. Soboui eté*, bleu; *pirenk*, rouge; *joup*, jaune; *ſon*, noir, *Souboui maſſou*, verd; *pirienk*, de plusieurs couleurs; *pegaſſou avé*, couleur de ramier; *tin*, blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemises. L'*Ind. Maé pamo*; quoi encore? L'*Interp. A cang aubéroupé*; des chapeaux. L'*Ind. Seta-pé*? beaucoup? L'*Interp. Itacouperé*; tant, qu'on ne peut les nombrer. L'*Ind. Aïpoguo*? Est-ce tout? L'*Interp. Etimen*; non. L'*Ind. Eſſe non bat*; nomme-donc tout. L'*Int. Coromo*; prens un peu de patience.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

On nomma tout ce que le Sauvage connoissoit, & de son côté il fit le détail de ce qu'il pouvoit offrir. Ensuite, s'adressant aux Indiens qui l'accompagnoient, il leur tint paisiblement ce discours. *Ty ierobah apo ou ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aé maé gerre Iendesué*; c'est le monde qui nous donne ses biens. *Ty réco gatou iendesué*; il faut le traiter de maniere, qu'il soit content pour ses biens. *Iporencg eté am reco iendesué*; voilà de beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; soïons à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendesué*; ne faisons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendesué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Typorraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* signifie particulierement quelque pêche. *Tyrrout maé tyronam ani apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrons trouver. *Tyre comremoich meïendé maé recoussave*; ne traitons pas mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh*; ne soïez pas mauvais mes Enfans; *Ta peré eo ihmaé*; afin que vous aïez des biens; *To erecoih poaëté amo*, & que vos Enfans en aient. *Niracoïh iendera mouën ma è pouaire*, Nous n'avons point de biens de nos Grands-Peres. *O pap cheramouën maé pouaire aitih*; j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere m'avoit laissé; *apocu maé ry oi Jerobiah* me tenant glorieux des biens que le Monde nous apporte; *jenderamouin resuié pyec potategué aven aire*; ce que nos Grands-Peres voudroient avoir vu, & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh! oip otarheté ienderamouïn réco hiaré te iendèsué*; oh! qu'il est heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos grands-Peres nous soient venus. *Iendé porrau oussou vocare*; c'est ce qui nous met hors de tristesse: *iende-co ouassou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands Jardins. *En sassi piram lenderé memy non apé*; il ne fait plus de mal à nos petits Enfans lorsqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderova gere ari*; menons ces Etrangers avec nous contre nos Ennemis: *Toeré coih mocap o maé aé*; qu'ils aient des Arquebuses, qui sont leur propre bien, venu d'eux. *Mara mo senten gatou merin amé*; pourquoi ne seroient-ils point forts? *Mé mé taé morerobiarem*; c'est une Nation qui ne craint rien. *Ty senanc apouau mar am iendé iron*; éprouvons leur force lorsqu'ils seront avec nous. *Mauré taé moretoar roupiaré*; ce sont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouéh*; tout ce que j'ai dit est vrai.

Après cette harangue, le Dialogue continue.

L'*Ind. Emourbeou deret anüchesué*; parle-moi de ton Païs & de ta demeure. L'*Interp. Augebé, derenqué escourendoub*; C'est bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'*Ind. Iach; marapé deretani reré*? Comment s'appelle ton Païs & ta demeure? L'*Interp.* Rouen. L'*Ind. Tau ouscou pé ouim*? Est-ce un grand Village? L'*Interp. Pa*, oui. L'*Ind. Moboui pe reroupicha gatou*? Combien avez-vous de Seigneurs? L'*Interp. Augepé.* Un seulement. L'*Indien. Marape seré*? Comment se nomme-t'il. L'*Interp.* Le Roi Henri Second. L'*Ind. Tere potene*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim*? Pourquoi n'avez-vous pas plusieurs Seigneurs? L'*Interp. Moroéré chih gué*, nous n'en avons pas plus; *ore ramouin aré*, dès le tems de nos Grand-Peres. L'*Ind. Mara picue pée*; Comment vous en trouvez-vous? L'*Interp. Oraicogue*; nous en sommes contens; *oréé mac gerre*, nous sommes

ſommes ceux qui ont des biens. L'*Ind. Epé nocré coih peroupicha mac* ? Votre Prince a-t'il beaucoup de biens ? L'*Interp. Jeré coih*, il en a beaucoup; *Oréé maé gerre, a hepé*, tout ce que nous avons eſt à ſes ordres. L'*Ind. Oraïvi pé oge pé* ? Va-t'il à la guerre ? L'*Interp. Pa*; oui. L'*Ind. Mobouitave pé-iouca ni mac* ? Combien avez-vous de Villages ? L'*Int. Seta gatou*; plus que je ne puis dire. L'*Ind. Niroſée nouih icho perte* ? ne me les nommeras-tu point ? L'*Int. Ipoë copoï*; il ſeroit trop long. L'*Ind. Iporrenc pé paratani* ? Le lieu dont vous êtes eſt-il beau ? L'*Interp. Iporrota gatou*; il eſt fort beau. L'*Ind. Eugaïa pé per ance* ? Vos Maiſons ſont-elles comme ici ? L'*Interp. Oicoé gatou*, il y a grande différence. L'*Ind. Mao vaé*; comment ſont-elles ? L'*Interp. Ita gapé*; elles ſont toutes de pierre. L'*Ind. Iouroußou pé ?* Sont-elles grandes ? L'*Interp. Iouroußou gatou*; fort grandes. L'*Ind. Vate gatou pé ?* Sont-elles fort hautes ? L'*Interp. Mahmo*; merveilleuſement. L'*Ind. Eugaïa pé pet ancinim* ? Le dedans eſt-il comme ici ? L'*Interp. Erimen*, nullement. L'*Ind. Eſoé nonde rete renondau eta icheſué*; nomme-moi les choſes appartenantes au corps. Ici l'on nomme en François, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou; & Lery obſerve avec admiration, que l'Interprete, ſachant fort bien le Grec, trouvoit pluſieurs mots de cette Langue dans celle des Indiens du Breſil (4).

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

§ V.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Si la ſituation de cette vaſte contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les Animaux des Régions qui l'environnent, on comprend auſſi qu'étant déſerte dans pluſieurs grandes parties, & ſurtout fort montagneuſe, elle en doit contenir quelques-uns qui lui ſont propres; ce qu'on attribuera moins, ſi l'on veut, à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, où même à l'inſtinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les allarme pour leur conſervation. Thevet, dont perſonne ne rejette le témoignage ſur ce point, Lery, Knivet, & le Portugais anonyme qu'on a cité pluſieurs fois, ont recueilli là-deſſus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voïageurs.

ANIMAUX DU BRESIL.

Lery commence par déclarer, ſans exception, que dans tout le Breſil on ne voit point un ſeul Animal qui ait une reſſemblance entiere avec les nôtres (5). Il ajoute qu'entre les Animaux du Païs il y en a fort peu que les Habitans ſe plaiſent à nourrir, & que par conſéquent il n'y a point de diſtinction à faire entre les Sauvages & les Domeſtiques.

Le premier & le plus commun eſt celui qui ſe nomme Tapiroußou (6). Il a le poil aſſez long & rougeâtre. Sa grandeur & ſa forme ſont à peu-

Tapiroußou.

(4) Pages 400 & ſuivantes.
(5) *Ubi ſupra*, pag. 152.
(6) L'Auteur Portugais le nomme *Tapyrete*, & Thevet *Tapihire*.

près celles d'une Vache ; mais il n'a point de cornes, il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus seches, le pié sans aucune apparence de fente, & fort semblable à celui de l'Ane : aussi prétend-on qu'il participe de l'Ane & de la Vache ; mais il differe encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aigües & plus tranchantes, sans les faire jamais servir à sa défense. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des piéges, qu'ils dressent avec assez d'industrie. Ils font un cas extrême de sa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des Boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien séchée, elle est si dure, que l'Auteur la croit impénétrable aux plus fortes fleches. Il en apportoit deux en France, pour faire d'autres essais ; mais dans l'extrêmité, où l'on a vu que l'Equipage fut réduit par la famine, elles furent mangées toutes deux grillées, comme tous les autres Cuirs du Vaisseau. La chair du Tapiroussou ressemble, pour le goût, à celle du Bœuf ; & les Brasiliens la boucanent. Lery prend cette occasion pour nous apprendre leur maniere de boucaner (7).

Maniere Brasilienne de Boucaner.

Le Sco assou.

Le plus gros Animal du Bresil, après le Tapiroussou, que Lery ne fait pas difficulté de nommer l'*Ane-Vache*, est une espece de Cerf, que les Brasiliens nomment Sco-assou. Il est moins grand que le nôtre ; son bois est plus court, & son poil est de la même longueur que celui de nos Chevres. On ne trouve de grands Cerfs, au Bresil, que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Le Ta jassou.

Le Sanglier du Païs, nommé *Ta-jassou* par les Sauvages, a sur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il souffle, & qui sert à la respiration : mais quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les piés du nôtre, les mêmes dents, c'est-à-dire, crochetées, pointues, & par conséquent très dangereuses ; il n'en est pas moins différent par son cri, qui est effroïable, que par le trou qu'il a sur le dos.

(7) » Ils fichent, dit-il, assez avant dans » la terre, quatre fourches de bois, de la » grosseur du bras, distantes en quarré d'en- » viron trois piés, & hautes de deux & » demi. Ils mettent sur icelles des bâtons » en travers à un pouce ou deux doigts » près l'un de l'autre ; ce qui fait comme » une grande grille de bois : tellement » qu'en aïant plusieurs plantées dans leurs » Maisons, ceux qui ont de la chair, la » mettant dessus par pieces, & faisant avec » du bois bien sec, qui ne rend pas beau- » coup de fumée, un petit feu lent dessous, » en tournant & retournant de demi-quart » en demi-quart-d'heure, la laissent ainsi » cuire autant qu'il leur plaît. Et parceque » ne salant pas leurs viandes pour les garder, » ils n'ont aucun autre moïen de les con- » server sinon de les faire cuire, s'ils avoient » pris en un jour 30 Bêtes fauves, elles seroient » incontinent toutes mises par pieces sur le » Boucan, pour éviter qu'elles ne s'empuan- » tissent. Elles y demeurent quelquefois plus » de vingt-quatre heures, jusqu'à ce que le » milieu soit aussi cuit que le dehors. Ainsi » font-ils des Poissons, desquels même, » quand ils en ont en grande quantité, ils » font aussi de la farine. Ces Boucans leur » servant de saloirs, de crocs, & de garde- » mangers, vous n'iriez gueres en leurs Vil- » lages que vous ne les vissiez garnis, non- » seulement de Venaison ou de Poisson, » mais aussi le plus souvent de cuisses, bras, » jambes, & autres pieces de chair humaine » de leurs Prisonniers de guerre «. Au reste Lery accuse Thevet d'erreur, lorsqu'il assure que les Brasiliens ne mangent jamais de chair bouillie. *Pag.* 155.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'Agouti du Bresil. Le Tapiti. L'*Agouti* du Bresil est une Bête rousse, de la grandeur d'un Cochon d'un mois. Il a le pié fourchu, la queue fort courte, le museau & les oreilles d'un Lievre. Sa chair est un fort bon aliment. On en distingue une autre espece, qui se nomme *Tapiti.*

Rats des Bois. Les Bois sont remplis d'une sorte de Rats, de la grosseur d'un Ecureuil, & de poil roussâtre, dont la chair est aussi fort délicate.

Le Pag. Le *Pag* est un Animal, de la grandeur d'un Chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais sa chair a le goût de celle du Veau; & sa peau, qui est tachetée de blanc, de gris & de noir, seroit en Europe une fourrure estimée.

Lynx. L'Auteur Portugais assure qu'il se trouve au Bresil, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent, quantité de *Lynx*, & de diverses especes; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. Il ajoute que c'est une gloire égale, pour les Brasiliens, d'tuer un Lynx à la chasse, ou un Ennemi en guerre.

Le Sarigoy ou Carigue. Le *Sarigoy*, suivant Lery, ou *Carigue*, suivant l'Auteur Portugais, est une espece de Putois, dont le poil est grisâtre, & pour lequel sa puanteur donne du dégoût aux Brasiliens; mais Lery, & d'autres François, en aïant écorché quelques-uns, remarquerent qu'ils ne tiroient cette odeur infecte, que de la graisse qu'ils ont sur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très bonne.

Le Tatou du Bresil. Le *Tatou* du Bresil est le même Animal des autres parties de l'Amérique, que les Espagnols ont nommé *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. On a déja donné sa description; mais Lery nous apprend que les Brasiliens, plus industrieux sur ce point que les autres Indiens, font de sa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. Ses propriétés. Laet rapporte, sur le témoignage de *Ximenez*, que les écailles de cet Animal, réduites en poudre, & prises, au poids d'un gros, dans une décoction de Sauge, provoquent une sueur si salutaire, qu'elle guérit les Maladies vénériennes. Ce n'est pas sa seule vertu: elle fait sortir les épines de toutes les parties du corps; & suivant Monardes, les petits os de la queue du même Animal, guérissent la surdité (8).

Le Tamandua, Animal singulier. Le *Tamandua* est un Animal admirable. Sa grandeur est celle d'un Chien. Il a le corps plus gros que long; & sa queue, qui est plus longue que son corps, au moins du triple, forme une si grosse touffe de poil, que pour se défendre des injures de l'air, il s'en couvre entierement. Il a la tête petite, le museau extrêmement allongé, la gueule ronde, & la langue très longue. Elle lui sert, comme celle du *Fourmillier*, à faire la guerre aux Fourmis. Mais il n'est pas moins terrible pour les Hommes, & pour les Bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorsqu'il peut les surprendre. Sa chair n'est d'aucun usage.

Herisson, & singularité de ses épines. Entre plusieurs sortes de Hérissons, les Brasiliens en ont un fort petit, dont les épines sont jaunâtres, & noires par le bout. On assure qu'étant ôtées à l'Animal, elles pénetrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y fasse toucher.

Le Jacaré. Les Brasiliens ont une fort petite espece de Caymans, qu'ils nomment

(8) Livre XV, page 552.

Histoire Naturelle du Bresil.

Jacaré, dont ils mangent avidement la chair. Leur grosseur n'excede pas celle de la cuisse. Ils sont d'une longueur proportionnée ; mais loin d'être nuisibles, on les prend en vie, & les Enfans s'en amusent. Lery en fut témoin plusieurs fois : cequi n'empêche point que le grands Caymans ne soient aussi redoutables, au Bresil, que dans les autres parties de l'Amérique. Les Jacarés ont la gueule fort fendue, les cuisses hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout.

Le Janouare, Animal vorace.

Le *Janouare* est un Animal vorace, que ses jambes hautes & séches, comme celles d'un Levrier, rendent extrêmement leger à la course. Il a la grosseur d'un grand Chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau bien tigrée, quoique d'ailleurs il ne ressemble point au Tigre. Toute sorte de proie lui convient, sans en excepter les Hommes. Aussi fait-il trembler les Brasiliens ; & leur horreur va si loin pour lui, que lorsqu'ils en prennent un dans leurs pieges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui fassent souffrir avant que de lui donner le coup mortel.

Hirara.

L'*Hirara* ressemble à l'*Hyene*, que nous nommons aujourd'hui *Civette* ; mais on assure que ce n'est pas le même Animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adresse est extrême à le découvrir. Après avoir ouvert, avec la même ruse, l'entrée des dépôts, ils y amenent leurs Petits, & ne commencent à manger eux-mêmes qu'après leur avoir laissé le tems de se rassasier.

Singes du Bresil.

Il n'y a point de Païs au Monde où les Singes soient en plus grande abondance, & leurs especes plus variées. On en distingue une, que les Brasiliens nomment *Aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton, & de laquelle sort un Mâle de couleur rougeâtre, qui passe, dans le Païs, pour le Roi des Singes. Il a le visage assez blanc, & le poil si régulierement disposé, d'une oreille à l'autre, qu'il semble tondu. On raconte que montant quelquefois sur un arbre, il s'y fait entendre par des sons, qu'on prendroit pour une harangue ; & que la nature lui a donné, pour cet usage, un organe creux, composé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement sous le Palais. On ajoute que dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre Singe, qu'on juge destiné à lui succeder, l'essuie fort soigneusement. Knivet assure que les Petiguares donnent le nom de *Ouariva* à cette espece de Singes.

On en distingue d'autres, qui se nomment *Cay*, petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'ils se font entendre & voir, avec le même plaisir. Leur retraite est sur les arbres à siliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, surtout à l'approche du mauvais tems, de faire retentir l'air d'une étrange mélodie. Ceux, que les Indiens nomment *Sagoins*, ne sont pas plus gros qu'un Ecureuil. Ils ont aussi le poil roux ; mais Lery leur donne le musle, le cou, le devant, & jusqu'à la fierté du Lion. » C'est, dit-il, le plus joli Animal qu'il ait vû au Bresil ; & » s'il étoit aussi facile de lui faire passer la Mer qu'à la Guenon, il se» roit beaucoup plus estimé : mais outre sa délicatesse, qui ne lui per» met pas de supporter le mouvement d'un Vaisseau, il est si glorieux,

» que pour peu qu'on le fâche, il se laisse mourir de dépit (8).

Le *Hay* est un Animal difforme, de la grandeur d'un Chien Barbet, & dont le visage tire aussi sur celui de l'homme : mais il a le ventre pendant, comme une Truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des Moutons noirs, la queue fort courte, les jambes aussi velues que l'Ours, & les griffes très longues. Dans les Bois, il est extrêmement farouche ; lorsqu'il est pris, il s'apprivoise aisément (9).

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Hay.

Le *Coati*, suivant l'Auteur Portugais, est un Animal de couleur brune, assez semblable aux Fibris-Castors de Portugal. Il monte sur les arbres comme les Singes, & l'on réussit quelquefois à l'apprivoiser : mais il est d'une malice & d'une voracité qui déplaisent. Lery en fait une peinture plus curieuse, qui mérite d'être rangée dans une Note (10).

Le Coati.

Les *Chats sauvages* sont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance. On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité surprenante, & fort nuisibles non-seulement aux Oiseaux, mais aux Indiens mêmes. L'utilité de leurs peaux les fait rechercher.

Chats sauvages.

Le *Jagoarucu* est une espece de Chien sauvage ; ou du moins, son cri ressemble à l'aboiement des Chiens domestiques. La couleur de cet Animal est un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & sa course est d'une extrême légereté. Il vit de proie, ou de fruits lorsque la chair lui manque. Sa morsure est redoutable.

Le Jagoarucu, Chien sauvage.

(8) On ne laisse pas d'en faire passer quelques-uns en Europe ; & Lery croit que c'est de cet Animal dont parle Marot, lorsque mettant en tête *Fripelipes*, son Valet, à un certain *Sagon*, dont il se croïoit offensé, il lui fait dire :

> Combien que Sagon soit un mot
> Et le nom d'un petit Marmot.

(9) » Vrai est qu'à cause de ses griffes » aigües, nos Toupinamboux, nus qu'ils » sont, ne prennent pas grand plaisir à » jouer avec lui. Au demeurant, j'ai entendu non-seulement des Sauvages, mais » aussi des Truchemens, qui avoient demeuré long-tems au Païs, que jamais » homme, ni par les champs, ni à la Maison, ne vit manger cet Animal ; tellement qu'aucuns estiment qu'il vit du vent. *Lery, p. 169.* Thevet le nomme *Haüt*, ou *Haüthi* ; & quoiqu'il en parle dans les mêmes termes que Lery, il croit qu'il se nourrit de feuilles d'arbres.

(10) L'Animal, dit-il, que les Sauvages nomment *Coati*, » est de la hauteur d'un » grand Lievre, a le poil court, poli & tacheté, les oreilles petites, droites & pointues ; mais, quant à la tête, outre qu'elle » n'est gueres grosse, aïant depuis les yeux » un grouin long de plus d'un pié, rond » comme un bâton, & s'étrécissant tout-à-coup, sans qu'il soit plus gros par le haut » qu'auprès de la bouche, laquelle il a si » petite aussi, qu'à peine y mettroit-on le » bout du petit doigt, ce museau ressemblant le bourdon ou le chalumeau d'une » cornemuse ; il n'est pas possible d'en voir » un plus bizarre, ni de plus monstrueuse » façon. Quand cette Bête est prise, elle se » tient les quatre piés serrés ensemble ; & » par ce moïen, panchant toujours d'un » côté ou d'autre, ou se laissant tomber » tout à plat, on ne la sauroit ni faire tenir debout, ni manger, si ce n'est quelques Fourmis, dequoi elle vit ordinairement par les Bois. Environ huit jours après » que nous fûmes arrivés en l'Ile où étoit » Villegagnon, les Sauvages nous apporterent un Coati, lequel, à cause de la nouvelleté, fut admiré d'un chacun. Etant » fort défectueux, j'ai souvent prié un » nommé *Jean Gardien*, de notre Compagnie, expert en l'art de Pourtraiture, » de contrefaire, tant cet Animal, que beaucoup d'autres extrêmement rares ; à mon » regret, jamais il ne voulut s'y adonner. *Ubi sup.* pp. 169 & 170.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Jaguacin.

On compare le *Jaguacin*, en grandeur, au Renard de Portugal; il n'en est pas même fort différent par la couleur: mais il vit de coquillages & de cannes de sucre. C'est d'ailleurs un Animal innocent, & qui passe une partie du tems à dormir; ce qui le rend facile à surprendre.

Biaracata.

Le *Biaracata* est de la grandeur d'un Chat, & de la figure de l'Ecureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très réguliere. Les oiseaux & leurs œufs sont sa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'Ambre, qu'il passe la nuit sur le rivage de la mer, à chercher cette proie.

Le *Perico ligero*, ou le Paresseux, dont on a déja donné la description, est un Animal commun au Bresil.

SERPENS.

Le Tonou.

Les Brasiliens mangent, non-seulement diverses sortes de Lézards & de Serpens, mais de gros Crapauds, boucanés avec la peau & les intestins. Le *Tonou* est un Lezard gris, qui a la peau fort lice, long de quatre ou cinq piés, & d'une grosseur proportionnée. Sa forme est hideuse; mais il n'est pas plus dangereux que les Grenouilles, entre lesquelles il vit sur les rives des Fleuves & dans les Marais. Lery, qui en mangea souvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoïé soigneusement & bien cuit, il a la chair aussi blanche, aussi tendre, & d'aussi bon goût que le blanc d'un Chapon. » C'est, dit-il, une des bonnes viandes qu'il ait mangées » en Amérique. Il voïoit d'abord, avec étonnement, les Sauvages ap- » porter ou traîner des Serpens rouges & noirs, gros comme le bras, » & longs d'une aune, qu'ils jettoient au milieu de leurs Maisons, par- » mi leurs Femmes & leurs Enfans; mais les leur voïant manier, sans » aucune crainte, il s'accoutuma bientôt à ce spectacle. Ce n'est pas, » ajoute-t'il, que le Bresil n'en ait d'autres especes, dont la piquûre est » fort venimeuse; & l'exemple qu'il en donne est effraïant (11).

Le Giboya.

Mais Knivet & l'Auteur Portugais en nomment plusieurs, que Lery n'a pas connues. Le *Giboïa*, ou *Jaboïa*, Animal quadrupede, qui ne laisse pas d'être compté parmi les Serpens, quelquefois long d'environ vingt

(11) Un jour, deux autres François & moi fîmes la faute de nous mettre en chemin pour visiter le Païs, sans avoir des Sauvages pour guides. Nous étant égarés par les Bois, ainsi que nous allions par une profonde vallée, entendant le bruit & le trac d'une Bête qui venoit à nous, & pensant que ce fut quelque Sauvagine, nous n'en fîmes pas d'autre compte. Mais incontinent, à dextre, environ à trente pas de nous, nous vîmes sur le côteau un serpent beaucoup plus gros que le corps d'un homme, & long de six à sept piés, lequel paroissant couvert d'écailles blanchâtres, âpres & raboteuses comme coquilles d'Huitres, l'un des piés devant levé, la tête haussée & les yeux étincellans, s'arrêta tout court pour nous regarder. Quoi voïant, & n'aïant lors, pas un seul de nous, arquebuses ni pistoles, ains seulement nos épées, & chacun notre arc à la maniere des Sauvages; qui ne pouvoient pas beaucoup nous servir contre ce furieux Animal, craignant néanmoins, si nous nous enfuyions, qu'il ne courût plus fort que nous & ne nous engloutît, fort étonnés, en nous regardant l'un l'autre, nous demeurâmes tous cois en une place. Après que ce monstrueux serpent, ouvrant la gueule, à cause de la grande chaleur qu'il faisoit, & soufflant si fort que nous l'entendions aisément, nous eut contemplés près d'un quart-d'heure, se retournant tout d'un coup, & faisant plus grand bruit & fracassement de feuilles & de branches, par où il passoit, que ne feroit un Cerf courant dans une Forêt, il s'enfuit contre-mont, & nous passâmes outre, louant Dieu qui nous avoit délivrés de ce danger. *Ubi sup. p.* 162.

piés. Il est si gros, qu'on lui a vu dévorer un Cerf entier. Lorsqu'il s'est saisi d'une Bête fauve, il l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui ressserre tous les os ; ensuite, la lechant de sa langue, il la met en état d'être facilement avallée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne répondent point à la grandeur du corps.

Giraupiagara.

Le *Giraupiagara*, nom qui signifie mangeur d'œufs, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légerement sur les arbres, qu'un Poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'Oiseaux.

Caninana.

Le *Caninana* est de couleur verte, & n'a rien que de très agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le Boytiopua.

Le *Boytiopua ;* Serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement de Grenouilles. Il doit être fort commun, puisque les Sauvages en frottent les côtés des Femmes stériles, pour les rendre fécondes.

Gaytiepua.

Le *Gaytiepu* ne se trouve que dans le Païs de *Rarim.* Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le Boyuna.

Le *Boyuna* est un Serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable.

Le Bom.

Bom, qui signifie bruit, est le nom d'un gros Serpent qui jette une sorte de cri, par lequel on est averti de son approche, quoiqu'il n'ait rien de nuisible.

Boycupecanga.

Le *Boycupecanga* est fort gros ; & les taches dont il a le dos marqueté font juger qu'il est des plus venimeux.

Quatre especes de Jararaca.

On comprend quatre especes de Reptiles sous le nom de *Jararaca.* La plus grande, qui se nomme *Jararacucu*, est longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui semblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les levres. Ces dents jettent une humeur si dangereuse, qu'elle tue les Hommes en vingt-quatre heures. Une autre espece, nommée *Jararcoaypitinga*, est aussi venimeuse que la Vipere d'Espagne, & n'en est pas fort différente par la forme & la couleur. La troisieme espece se nomme *Jararaepeba ;* elle a sur le dos une ligne rouge, & le reste du corps est de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables Serpens n'ont pas plus d'un pié de long, & sont de couleur de terre, avec quelques veines sur la tête comme les Viperes, dont elles imitent aussi le sifflement.

Le Curucucu.

Le *Curucucu* est un Serpent affreux & terrible, qui a quelquefois jusqu'à quinze palmes de long. Son poison est des plus subtils ; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Brasiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec soin.

Boicininga ; ou petit Serpent à sonnettes.

Outre le grand Serpent à Sonnettes, qui porte au Bresil le nom de *Boicininga*, & qui y rampe si vîte qu'il semble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *Briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement subtil.

L'Ibiracua.

L'*Ibiracua* jette un poison si violent, qu'on voit sortir presqu'aussi-tôt, à ceux qu'il a mordus, du sang des yeux, des oreilles, des narines, du gosier, & des parties inférieures du corps. Aussi sa morsure est-elle mortelle, si le secours n'est pas donné sur-le-champ.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Ibiboca.

L'*Ibiboca* est aussi un des plus dangereux Serpens du Bresil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marquetés. Ses mouvemens sont d'une lenteur extraordinaire.

Affreuse quantité de Serpens au Bresil.

Les Voïageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuse peinture des tourmens auxquels on est exposé, au Bresil, par la morsure de ces redoutables Animaux, & du grand nombre des Malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il se trouve des Serpens à chaque pas, dans les Campagnes, dans les Bois, dans l'intérieur des Maisons, & jusques dans les Lits, ou les Hamacs. On en est piqué la nuit, comme le jour; & si l'on n'y remédie pas aussi-tôt, par la saignée, par la dilatation de la blessure, & par les plus puissans Antidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques especes, surtout celles des Jararacas, jettent une odeur de musc, qui est d'un grand secours pour se garantir de leurs surprises. Les Scorpions sont aussi fort communs; mais leurs blessures sont rarement mortelles, quoique fort douloureuses pendant l'espace de vingt-quatre heures.

D'autres Insectes, tels que la *Nigua*, qui se nomme ici *Ton*, les Mosquites, qui s'appellent *Yetin*, & les Papillons voraces, nommés *Aravers*, sont les mêmes, & causent les mêmes désordres, que dans les autres parties de l'Amérique méridionale.

OISEAUX.

Un Païs, aussi couvert de Bois que le Bresil, est la retraite naturelle d'une infinité de charmans Oiseaux. Lery n'y compte que trois especes de volailles domestiques, que les Brasiliens nourrissent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, surtout les blanches, qu'ils teignent en rouge, & dont ils font leur principal ornement. Les deux premieres sont des Poules d'Inde (12), production naturelle de leur Païs, d'où le même Auteur assure que l'Europe les a reçues; & les Poules communes (13), qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils fassent aux Européens est un excès de gourmandise, qui leur fait manger une Poule, à chaque œuf qu'ils avallent. Ils ne font pas plus d'usage des Cannes d'Inde (14), qu'ils nourrissent aussi dans leurs Habitations; & la raison qu'ils en apportent, c'est que cet Animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'un aliment de cette nature ne les rendît pesans à la course. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les Bêtes dont la marche est lente, & même certains Poissons, tels que la Raie, qui nagent moins légerement que les autres.

Trois especes de Faisans.

Entre les Oiseaux sauvages qui se mangent, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens*, & aux *Jacouanassous*, trois especes d'une sorte de Faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne different qu'en grosseur. Il assure que le Monde entier n'a rien de plus délicat. C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les avoir reconnus pour des Faisans. Les Mutons sont d'autres Oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares.

(12) Nommées au Bresil, *Arignan-oussou*.
(13) Nommées *Arignan-miri*.
(14) Nommées *Upac*.

Ils ſont de la groſſeur du Paon, dont ils imitent auſſi le plumage.

Les *Macacouas* & les *Inanbou-ouaſſous* ſont deux eſpeces de Perdrix, de la groſſeur de nos Oies. On peut en regarder comme trois autres eſpeces les *Manbouris*, les *Pegaſſous* & les *Pecacaus*, quoique d'inégale groſſeur : les premiers ont celle des Perdrix communes, les ſeconds celle du Ramier, & les troiſiemes celle de la Tourterelle.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Cinq eſpeces de Perdrix.

Mais laiſſons ce qui n'eſt que Gibier, dont Lery vante extrêmement l'abondance. Il ſe hâte de paſſer à deux Oiſeaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il, à l'admiration du Créateur. L'un ſe nomme *Arat*, & l'autre *Canidé*. » Ils ſont de la groſſeur d'un Corbeau. Ce ne ſont point des Perroquets, puiſqu'ils ne leur reſſemblent » point par le plumage. Cependant, comme ils ont les piés & le bec » crochus, on pourroit les mettre de ce nombre, ſi preſque tous les Oiſeaux de l'Amérique n'avoient auſſi ces deux propriétés. Mais la peinture de leurs perfections doit demeurer dans les termes de l'Auteur (15).

L'Arat & le Canidé, Oiſeaux merveilleux.

Les Perroquets du Breſil étant les plus célebres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connoître les plus belles eſpeces. Le premier rang ſemble appartenir aux *Araras* & aux *Macas*, qui ſont aſſez rares dans les Provinces maritimes. Ils ſont également diſtingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes, ſur l'eſtomac, ſont d'un très beau pourpre ; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat, & dans tout le reſte du corps, d'un mélange admirable de ces trois couleurs, plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue aſſez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs ; & le lieu de ce dépôt eſt ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un Rocher. Ils s'apprivoiſent facilement, & n'apprennent pas moins vîte à parler.

Perroquets du Breſil, & leurs plus belles eſpeces.

La ſeconde eſpece ſe nomme *Anapura*. Ses couleurs ſont un beau mélange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun, diſ-

(15) L'Arat a les plumes des aîles & celles de la queue, qu'il a longue d'un pié & demi, moitié auſſi rouges que fine écarlate, & l'autre moitié de couleur céleſte, auſſi étincellante que le plus fin écarlatin qui ſe puiſſe voir : la tige, toujours au milieu de chaque plume, ſéparant les couleurs oppoſites des deux côtés. Au ſurplus tout le reſte du corps eſt azuré. Quand cet Oiſeau eſt au Soleil, où il ſe tient ordinairement, il n'y a œil qui ſe puiſſe laſſer de le regarder.

Le Canidé a tout le plumage, ſous le ventre, & à l'entour du col, auſſi jaune que fin or ; le deſſus du dos, les aîles & la queue, d'un bleu ſi naïf, qu'il n'eſt pas poſſible de plus ; étant advis qu'il ſoit vêtu d'une toile d'or par deſſous, & emmantelé de damas violet par deſſus, on eſt ravi de telle beauté. Les Sauvages, en leurs chanſons, font ſouvent mention de ce dernier, diſant & répétant dans leur muſique, *Canidé jouve*, *Canidé jouve heura ouéh* ; ce qui ſignifie : Oiſeau jaune, Oiſeau jaune, que tu es beau ! Combien que ces deux Oiſeaux ne ſoient pas domeſtiques, étant néanmoins plus coutumierement ſur les grands arbres, au milieu des Villages, que parmi les Bois, nos Toupinamboux, les plumant trois ou quatre fois l'année, font fort proprement des robbes, bonnets, bracelets, garnitures d'épées de bois & autres choſes de ces belles plumes, dont ils ſe parent le corps. J'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches, & ſurtout de ces grandes queues, ſi bien diverſifiées de rouge & de couleur céleſte ; mais à mon retour, paſſant à Paris, un Quidam de chez le Roi ne ceſſa jamais, par importunité, qu'il ne les eut de moi. *Ubi ſup. pp.* 173 & 174.

tribués avec une variété surprenante. On préfere cette espece à toutes les autres, parcequ'avec beaucoup de facilité à s'apprivoiser & à parler, elle est la seule qui ponde ses œufs & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

L'*Araruna*, ou le *Machao*, mérite le troisieme rang. A la vérité le fond de son plumage est noir; mais si bien mêlé de verd, qu'à la lumiere du Soleil il jette un éclat merveilleux. Il a les piés jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des Terres.

La quatrieme espece est celle que les Brasiliens nomment *Ajurucouros*. Elle est d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps est de couleur verte; le cou & la crête sont jaunes; quelques plumes qu'elle a sur le bec sont bleues, & celles des aîles sont du plus beau rouge. La queue est rouge & jaune, avec un mélange de verd.

La plus petite espece est celle qui se nomme *Tuin*; verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle est fort recherchée, pour sa docilité. Les Perroquets qui se nomment *Guiarubas*, c'est-à-dire Oiseaux jaunes, ne parlent point, & sont naturellement tristes & solitaires; mais ils ne laissent pas d'être en estime au Bresil, parcequ'ils viennent du fond du Continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les Habitations. On en fait le même cas, que notre Noblesse faisoit autrefois des Eperviers & des Faucons. Enfin le Perroquet Brasilien, qui se nomme *Yapou*, tire sur la Pie par sa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui se relevent comme des cornes, les yeux bleus, & le bec jaune. C'est un fort bel Oiseau; mais lorsqu'il est en colere, il jette une odeur très désagréable. Son occupation continuelle est à chercher tous les petits Insectes d'une Maison, pour en faire sa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parcequ'il attaque souvent la prunelle des yeux.

Lery n'a connu, au Bresil, que trois especes de Perroquets; l'*Ajourous*, qu'il prend pour la plus grande espece, le *Marganas*, dont on porte, dit-il un grand nombre en France, & le *Touir*, que les Matelots François appellent *Moissons*.

Le Guranhé-Engera.

Des autres especes d'Oiseaux, on vante beaucoup le *Guranhé-Engera*, qui est de la grandeur d'un Pinson. Il a les aîles & le dos bleus, l'estomac & le ventre jaunes, & sur la tête une belle hupe de même couleur. Non-seulement son ramage est fort varié, mais il imite celui de la plûpart des autres Oiseaux. On en distingue plusieurs especes.

Le Tangara.

Le *Tangara* n'excede point la grandeur d'un Moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage est moins un chant, qu'un simple murmure. On raconte que les Oiseaux de ce nom font entr'eux une sorte de danse, pendant laquelle il en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur son plaintif, jusqu'à ce que le voïant relevé ils s'envolent tous ensemble. Comme on ajoute que le Tangara est sujet à l'Epilesie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte n'est qu'une attaque de ce mal.

Le Quereiva.

Les Brasiliens font un cas extrême du *Quereiva*, pour la singuliere beauté,

de son plumage. Il a l'estomac du plus beau rouge, les aîles noires, & tout le reste du corps bleu.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Tucan du Bresil.

Suivant l'Auteur Portugais, le Tucan du Bresil n'a que la grosseur d'une Pie, quoiqu'il ait le bec aussi long qu'on l'a représenté dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, c'est-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoise dans une Basse-cour, jusqu'à mener ses Petits comme une Poule. La couleur de son bec est jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de son plumage est jaune sur l'estomac, & noire dans tout le reste du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un si petit Oiseau peut soutenir un si gros & si long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le Guirapanga.

Le *Guirapanga* est tout-à-fait blanc; & dans une grandeur médiocre, il a la voix si forte, qu'elle se fait entendre, comme le son d'une cloche, à près d'une demie lieue.

Andougoacous.

Dans les Provinces intérieures du Bresil, on trouve beaucoup d'Autruches, que les Habitans du Païs nomment *Andougoacous*. Elles ne different point de celles des autres Régions; mais on assure que l'espece de corne qu'elles ont sur le bec, portée au cou, rend la liberté de la Langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les Aigles, les Eperviers, les Vautours, & d'autres Oiseaux de proie, dont le nombre est ici fort grand, y sont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiser un seul.

On ne parle point du Colibri, qui est fort commun au Bresil, & pour la description duquel on a déja renvoïé aux *Exotiques* de Clusius; mais on doit observer que Thevet & Lery lui donnent un chant fort agréable, au Bresil; jusqu'à le comparer à celui du Rossignol, quoique tous les autres Voïageurs en parlent comme d'un bourdonnement fort commun. Lery le fait nommer *Guomanbuch* par les Brasiliens, & l'Auteur Portugais le nomme, d'après eux, *Guaiminibique*; il en distingue aussi deux especes, sous les noms de *Guacariga* & de *Guaracicaba*. On sait que dans les Iles Françoises ce petit Oiseau se nomme *René*, parceque dormant six mois de l'année il semble renaître en s'éveillant; comme les Espagnols l'appellent *Tomineïos*, parcequ'avec son nid il ne pese que deux Tomins d'Espagne, c'est-à-dire vingt-quatre grains.

Le Panou & le Quianpian.

Le *Panou* est un Oiseau noir, de la grosseur d'un Merle. Toute sa beauté consiste dans le plumage de l'estomac, dont la couleur est sang de Bœuf. Le *Quianpian*, qui n'est pas plus gros, a tout le plumage d'un bel écarlate.

L'Oiseau lugubre.

Les Chauve-Souris sont plus grosses, & n'ont pas moins de goût pour le sang, que celles de Guayaquil. Les Abeilles y ressemblent à nos Mouches noires d'Eté, & n'en font pas de moins agréable miel; mais la cire en est presqu'aussi noire que la poix. Enfin Lery parle d'un Oiseau, de plumage gris cendré, & de la grosseur d'un Pigeon, que les Brasiliens respectent beaucoup, parcequ'aïant le cri plus lugubre qu'on ne peut se l'imaginer, & ne se faisant entendre que la nuit, ils sont persuadés qu'il vient leur parler de la part des Morts » Une fois, dit-il, qu'il passoit la » nuit dans un Village nommé *Upec*, il faillit d'être insulté des Habitans,

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» pour avoir ri de l'attention religieuse avec laquelle ils écoutoient cet » Oiseau. Tais-toi, lui dit fort rudement un Vieillard, & ne nous em- » pêche point d'entendre les nouvelles que nos Grands-Peres nous font » annoncer (16).

POISSONS.

Entre les Poissons; la Manatée, ou le Lamantin, est d'une bonté singuliere au Bresil. Lery nous apprend que *Pira* est le nom général que les Brasiliens donnent à tous les Poissons, & qu'ils nomment les plus gros *Camourou Ouassou*; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque espece. Mais on ne s'arrêtera qu'à ceux qui paroissent propres aux Côtes maritimes & aux Rivieres du Païs.

Acarapep.

L'*Acarapep* est un grand Poisson plat, dont la chair est d'une bonté, que Lery traite de merveilleuse. Il jette, sur le feu, une graisse jaune qui lui sert de sauce.

Acara-Bouten.

L'*Acara-Bouten* est un autre Poisson plat, visqueux & de couleur rougeâtre.

Inevouca, ou Raies de Rio Janeiro.

Les *Raies* du Fleuve de Janeïro & de la Marevescona, nommées *Inevouca* par Thevet, sont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont sur la tête deux cornes assez longues; & sous le ventre cinq ou six fentes, qu'on croiroit artificielles. Leur queue est non-seulement longue & déliée, mais si venimeuse, que de sa moindre piqûre elle fait enfler, avec inflammation, les parties qu'elle a blessées. La chair du corps & les intestins mêmes n'en sont pas moins bons.

Beyupira.

Le *Beyupira*, que l'Auteur Portugais compare à l'Esturgeon, est fort estimé des Brasiliens. Il se prend en haute Mer, à l'hameçon. Il est long de six ou sept palmes, rond dans cette longueur, blanc sous le ventre & noir sur le dos. On le trouve toujours gras, & d'excellent goût.

Baopes.

Le *Baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parceque ses yeux ressemblent à ceux du Bœuf, n'est pas fort différent du Thon par la grosseur & la forme, mais il n'a pas le même goût; sans compter qu'il est beaucoup plus gras : on tire, de sa graisse, une sorte d'huile ou de beurre.

Camarupi.

Le *Camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, est un grand Poisson dont tout le corps est parsemé d'épines, & qui a sur le dos une sorte de crête toujours dressée. Il doit être fort gros, puisqu'on assure que deux Hommes suffisent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Piraëmbu.

Le *Piraëmbu* est peu différent du Poisson qu'on a nommé *Ronfleur* dans une autre Description, & jette aussi une sorte de ronflement : mais il est de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui servent à briser les coquillages, dont il se nourrit.

Amayacus, & ses trois especes.

L'Auteur Portugais assure que tout le Poisson des Côtes du Bresil est si sain, qu'on le fait prendre en remede aux Fievreux, ou du moins qu'il ne leur est jamais nuisible. Il en excepte les Requins, dont le nombre est infini dans cette Mer, & qui entrent même dans les Rivieres. Il ajoute que leurs dents sont venimeuses, & que plusieurs Nations Sauvages s'en servent pour armer leurs fleches.

(16) *Ubi suprà*, p. 182.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Amayaen, & ses trois especes.

L'*Amayaen*, espece de Grenouille marine, est un Poisson court, de couleurs variées, qui a les yeux beaux, & qui jette, en sortant de l'eau, une sorte de croassement. Il s'enfle aussi, comme la Grenouille. Sa chair est fort bonne; mais c'est après avoir été soigneusement dépouillée de la peau, sous laquelle il cache une sorte de venin. On en distingue une autre espece, qui est armée de pointes, comme l'Hérisson, & beaucoup plus venimeuse que la premiere. Cependant, on mange aussi la chair, après en avoir ôté la peau : elle passe pour un spécifique contre la dyssenterie. Enfin une troisieme espece, que les Brasiliens nomment *Itaëca*, est de forme triangulaire, & paroît avoir les yeux bleus. Elle a du venin, non-seulement dans la peau, mais dans le foie & les intestins; ce qui ne la rend point plus dangereuse, lorsqu'on en a retranché toutes ces parties.

Puraque.

Le *Puraque* des Côtes du Bresil est une espece de Torpille, dont la forme approche de celle d'une Raie. C'est Laet, qui croit pouvoir lui donner cette figure, d'après un dessein fait au Bresil; mais le Dessinateur la nommoit *Araoua Ouapebbe*. Peut-être le nom de *Puraque* lui est-il venu des Portugais. Elle engourdit, comme la Torpille, le membre dont on la touche, avec l'entremise même d'un bâton.

Caramaru.

Les *Caramarus* ont beaucoup de ressemblance avec les Serpens marins, qui se trouvent sur les Côtes du Portugal. Leur longueur est de dix à quinze palmes. Ils sont si gras, qu'ils jettent sur le gril une odeur de chair de Porc. Leur venin est autour des dents, qu'ils ont monstrueuses, & dont les morsures font tomber en pourriture la partie blessée. Ils sont d'ailleurs armés de plusieurs pointes. Les Brasiliens assurent qu'on les voit souvent fraïer avec les Serpens de terre.

Amorcati.

L'*Amorcati*, espece de Grenouille marine, est hérissée de pointes, & se cache sous le sable du rivage, où les moindres blessures qu'elle fait aux piés des Passans sont fort dangereuses, si l'on n'y apporte point un prompt secours.

Amacurub.

L'*Amacurub*, Poisson fort calleux, ressemble à celui que les Portugais nomment *Bugallo*, & se fait redouter par la force extraordinaire de son venin.

Icrepomonga.

L'*Icrepomonga* est un Serpent marin, qui se tient ordinairement immobile sous les flots. On lui attribue une propriété fort singuliere, quoiqu'elle ne le soit pas plus que celle de la Puraque & de la Torpille. Tous les Animaux qui s'en approchent se collent, dit-on, si fortement à son corps, qu'il est difficile de les en arracher. Il en fait sa proie. Mais, ce qui paroît moins vrai-semblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois sur le rivage, & qu'il s'y resserre jusqu'à paroître fort petit; que si quelqu'un le touche de la main, elle s'y attache aussi-tôt; que si l'on y met l'autre main elle s'y attache de même; & qu'alors le Serpent, reprenant toute sa grandeur, entraîne sa proie dans la Mer, où il la dévore.

Ypupiapra, Monstres marins.

C'est apparemment sur le seul témoignage des Brasiliens, que l'Auteur Portugais parle aussi de ce qu'il nomme les Tritons & les Nereïdes. » Ces » Monstres marins portent, au Bresil, le nom d'*Ypupiapra*. Ils y sont dans » une telle horreur, que leur vue seule fait quelquefois mourir les Sau-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» vages de crainte. Ils ont la face assez semblable au visage humain ; à » l'exception des yeux, qu'ils ont beaucoup plus enfoncés. Les Femelles » sont ornées d'une longue chevelure, & ne paroissent pas moins distin- » guées par des traits plus agréables. On les trouve ordinairement à l'em- » bouchure des Fleuves, surtout à l'entrée du *Jagoaripé*, qui n'est qu'à » sept ou huit lieues de la Baie de tous les Saints ; & vis-à-vis de Porto » Seguro, où l'on assure qu'ils ont tué un grand nombre d'Indiens. Leur » maniere de les tuer est en les embrassant avec tant d'ardeur, qu'ils les » étouffent ; car il n'y a point d'apparence qu'ils aient dessein de leur » ôter la vie, & ces étranges caresses paroissent venir plutôt d'affection. » Ils jettent même des gémissemens, après les avoir étouffés ; ils se dé- » robent, & ne touchent point aux cadavres, à la réserve des yeux, du » nez, du bout des doigts, & des parties naturelles, qu'ils leur enlevent. » On en donne pour preuve, que les Indiens, tués par ces Monstres, se » trouvent ainsi mutilés, lorsqu'ils sont jettés au rivage par les flots. On ne s'est arrêté à ces fables, que pour faire observer combien il est surprenant qu'un Ecrivain aussi sensé que Laet les ait copiées sans aucune marque de doute (17).

Un jeune Peintre Hollandois, qui avoit passé quelque tems au Bresil, lui donna, dit-il, les figures de trois autres Poissons, fort communs dans cette Mer ; l'un nommé *Ubitre*, qui n'a d'extraordinaire que la queue : elle est longue de plus de la moitié du corps, ronde, comme celle d'une Vache, & se releve de même. Par le reste du corps, l'Ubitre est assez semblable au Brochet. Le second, nommé *Aioua*, ou *Iahouà-katto*, est de la grosseur des Poissons orbiculaires ; mais la tête qui ressemble à la face d'un Bœuf, occupe la moitié du corps. La queue est fourchue. Le *Pira-Utoah*, qui est le troisieme, a la forme tout-à-fait monstrueuse, & paroît aussi du genre des Orbes. Outre deux cornes osseuses & recourbées en arriere, sa queue est faite en spatule, ses levres sont fort grosses, & sa gueule s'entr'ouvre avec une contorsion fort hideuse.

COQUILLAGES.

Entre les coquillages du Bresil, l'*Apula*, semblable à la partie d'un roseau qui est entre deux nœuds, est non-seulement une nourriture fort saine, mais, mis en poudre, il passe pour un spécifique contre les maux de ratte.

L'*Ura* est une Ecrevisse de Mer, qui se trouve dans la vase, le long du rivage, en si grand nombre que non-seulement les Brasiliens maritimes, mais les Negres, emploïés par les Portugais, en font leur nourriture ordinaire. La chair en est de bon goût, & fort saine, si l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *Guainumu* est une autre espece d'Ecrevisse, mais plus grande, & qui a surtout la gueule si large, qu'elle peut contenir le pié d'un Homme. C'est moins un Animal aquatique que terrestre ; car on ne le trouve que dans le creux des rochers, qui bordent la Mer. Au bruit du tonnerre, il sort de cette retraite, & fait lui-même un autre bruit qui cause de la fraïeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'Ennemi prêt à fondre sur eux.

(17) *Ubi suprà*, l. 15. cap. 12.

L'*Aratu* se tient dans le creux des Arbres voisins de la Mer ; mais il en sort, pour se nourrir d'Huîtres & de Moules ; avec l'adresse qu'on attribue aux Singes, d'y jetter, lorsqu'elles s'ouvrent, une petite pierre qui les empêche de se fermer.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

On se borne aux especes qui semblent particulieres à ces Côtes ; car on y trouve d'ailleurs en abondance presque tous les coquillages, & les Huîtres y contiennent quelquefois de fort belles Perles. Anciennement les Sauvages en pêchoient une prodigieuse quantité, dont ils rassembloient les écailles, après en avoir mangé la chair ; & dans plusieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le tems a couverts d'herbes & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire.

OISEAUX MARINS.

Entre les Oiseaux marins, on distingue, comme particuliers au Bresil, le Guirantinga, qui est de la grandeur d'une Grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleue, les jambes très longues aussi, & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu, dans toute sa longueur, de petites plumes qui le disputent en beauté à celles de l'Autruche.

Le *Caripira* est un grand Oiseau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes sont fort recherchées des Brasiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir observé qu'elles durent fort long-tems. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété ; car il paroît que le *Caripira* est le même Oiseau que les Espagnols ont nommé *Rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, suivant *Ximenès*, sa graisse a la vertu singuliere de faire disparoître les cicatrices du visage : mais quoiqu'il se trouve partout, il n'est facile à prendre que dans les Iles désertes, où il dépose ses œufs Le même Ecrivain en avoit vu un, dont les aîles étendues remplissoient plus d'espace qu'un Homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *Guiratonteon* tire son nom de l'Epilepsie, à laquelle il est si sujet, qu'on a voulu exprimer, par ce mot composé, qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *Calcamar* est de la grosseur d'un Pigeon. Ses aîles ne lui servent point à voler, mais à nager fort légerement. Il ne quitte point les flots ; & les Brasiliens assurent qu'il y dépose même ses œufs ; mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

L'*Ayaca* est d'une industrie singuliere à prendre les petits Poissons. Jamais on ne le voit fondre inutilement sur l'eau. Sa grosseur est celle d'une Pie. Il a le plumage blanc, marqueté de taches rouges, & le bec fait en cuilliere.

Le *Caracura* est de couleur cendrée, & cache un petit corps sous un plumage fort épais. Il a les yeux beaux, surtout la prunelle, qui est d'un rouge très vif ; & la voix si forte, qu'on la croiroit sortie d'un fort gros organe. Elle se fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le soir.

Le *Guara* n'est pas plus gros qu'une Pie ; mais il a le bec oblong & re-

Histoire Naturelle du Bresil.

courbé, les cuisses grosses & les piés longs. Ses premieres plumes sont noirâtres; ensuite elles deviennent cendrées : lorsqu'il commence à voler, elles sont tout-à-fait blanches; après quoi elles rougissent insensiblement, jusqu'à devenir de couleur écarlate, qu'elles ne cessent point de conserver. Cet Oiseau, quoique vorace, & vivant non-seulement de Poisson, mais de toute autre chair, qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ses œufs sous les toîts. Il vole souvent en trouppe; ce qui forme un très beau spectacle, sous les raïons du Soleil. Les Sauvages emploient ses plumes à leurs ornemens de tête.

Poissons des Fleuves du Bresil.

Les Fleuves du Bresil abondent en Poissons, de toute sorte de grosseur. Sans parler de ceux qui leur sont communs avec les autres parties de l'Amérique méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on compareroit au Hareng, s'il n'avoit la tête fort grosse, les dents très aigües, & des écailles si dures depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair est d'un goût très agréable.

Le *Panapana* est de longueur médiocre; il a la peau dure & raboteuse, comme le Chien marin. Du reste, il ressemble entierement à la *Zygone*, qui se nomme Cagnole à Marseille; c'est-à-dire qu'il a la tête plate, difforme, & comme divisée en deux cornes, à l'extrêmité desquelles sont placés deux yeux, qui se trouvent ainsi fort éloignés l'un de l'autre. La queue est terminée par deux nageoires inégales, qui ont aussi leur direction toute opposée. Les Figures, que Thevet, Bellon, Rondelet & Aldrovand ont données de ce Poisson, ne s'accordent point.

L'Auteur Portugais donne le *Cururyuba* pour le plus grand, & le plus beau, de tous les Serpens aquatiques du Bresil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 piés de long. Une espece de chaîne leur descend, par de belles ondulations de diverses couleurs, depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de la queue. Il a les dents d'un Chien. Aussi sa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les Hommes & les Bêtes, qui le mangent à leur tour, lorsqu'ils peuvent le surprendre. Les Brasiliens lui attribuent des propriétés si peu vraisemblables, qu'elles ne peuvent le devenir par leur témoignage.

La *Matiima* est un autre Serpent, d'énorme grandeur, mais qui ne sort jamais des Fleuves. Ses couleurs sont si belles, que les Sauvages se font gloire de se peindre le corps à leur imitation, & reconnoissent qu'ils lui doivent l'usage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* est un Animal amphibie, moins grand que le Loup, mais plus furieux. Il fait la guerre aux Hommes; & sa course est si prompte, que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les surprendre.

Le *Zaziguemeju*, autre Animal des Fleuves du Bresil, est fort recherché pour la peau, que l'Auteur vante sans en donner la description.

Animaux, transportés au Bresil.

Les Chevaux Européens, transportés dans les différentes Capitainies du Bresil, s'y sont multipliés avec tant de succès, qu'on en fait passer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en est de même des Taureaux & des Vaches, dont quantité de Portugais nourrissent de grands Troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne soient pas de la premiere beauté,

beauté, & que particulierement dans la Capitainie de Porto Seguro, il croisse une herbe funeste aux Bestiaux, il se trouve des Cantons où rien ne manque à leur nourriture; telles sont les Campagnes de Piratininga: les engrais, qu'on en tire, sont excellens pour toutes sortes d'Animaux. Aussi la multiplication y est-elle prodigieuse; surtout celle des Porcs, dont la chair est d'ailleurs si agréable & si saine, qu'on en prescrit l'usage aux Malades. Sur les bords du Fleuve de Janeiro, les Moutons, quoiqu'en abondance, & si gras qu'ils meurent quelquefois de l'excès, sont moins délicats que ceux de l'Europe. Les Chevres s'étoient multipliées moins heureusement; mais dans le tems que l'Auteur faisoit ces observations, on commençoit à surmonter les obstacles.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Les Poules Européennes s'accommodent fort bien de la température du Bresil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque chose de leur goût. Au contraire, les Canards & les Oies en acquerent un plus fin.

Les Indiens du Bresil ont pris tant de passion pour nos Chiens, que non-seulement les Hommes en élevent quantité pour la chasse, mais que les Femmes prennent plaisir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourrissent souvent de leur propre lait.

ARBRES ET PLANTES.

A tous les Arbres de l'Amérique méridionale, dont on a déja donné la description, l'Auteur Portugais, & d'autres Observateurs, joignent, comme propres au Bresil, ceux qui suivent:

Mangaba.

Le *Mangaba*, très grand Arbre, qui ne se trouve gueres qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du Hêtre, & la feuille du Frêne; jamais il ne se dépouille, & ses feuilles sont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année; d'abord en boutons, qui se mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produisent une Fleur assez semblable à celle du Jasmin, mais d'une odeur plus forte, sans être moins agréable. Le fruit qui lui succede n'est pas plus gros que le premier; le dehors en est jaune, marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques noïaux, ou pepins, qui se mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il est sain, & si léger, qu'on ne craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant sa maturité; ce qui oblige de le garder assez long-tems, pour lui laisser le tems de s'adoucir. Les Brasiliens en font une sorte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils soient mûrs, on tire une espece de lait, amer & visqueux.

Murucugé.

Le *Murucugé*, grand Arbre qui porte un fruit de même nom, ressemble au Poirier Sauvage. Son fruit est soutenu par une longue tige. On le cueille verd; mais en meurissant il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par incision, une liqueur lactée, qui venant à se coaguler tient lieu de cire pour les Tablettes. On regrete la rareté de cet Arbre; elle vient de l'usage où sont les Brasiliens de l'abbattre, pour en cueillir le fruit.

Araca.

L'*Araca* est une autre espece de Poirier, qui porte des fruits en abondance dans toutes les saisons de l'année. On en distingue plusieurs sortes, dont les fruits sont rouges, verds, ou jaunes; mais tous extrêmement agréables.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Ombu.

L'*Ombu*, Arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui ressemble beaucoup à nos Prunes blanches. Il est si nuisible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent presque toutes. Ils mangent aussi les racines de l'Arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les Cannes de Sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines, & si rafraîchissantes, que les Medecins Portugais en composent des Apozèmes, pour les fievres ardentes & les autres maladies chaudes.

Jacapuya.

Le *Jacapuya* passe pour un des plus grands Arbres du Bresil. Il porte un fruit qu'on prendroit pour un gobelet avec son couvercle, & qui contient quelques Châtaignes, assez semblables aux Mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même, dans la maturité des fruits, & les laisse tomber s'ils ne sont cueillis. On assure que mangés crus avec un peu d'excès, ils causent une entiere dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne sont jamais nuisibles. La substance du bois est fort dure, & ne se corrompt pas aisément; ce qui le rend fort propre à composer les axes des Moulins à Sucre.

Araticu.

L'*Araticu*, Arbre de la grandeur de l'Oranger, a la feuille du Citronnier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la grosseur n'excede point celle d'une grosse noix. On en distingue plusieurs especes, entre lesquelles celle qui se nomme *Araticu-anauia* donne un fruit de qualité si froide, que l'excès en fait un venin. Son bois est de la nature du Liege, & sert aux mêmes usages.

Pequea & ses deux especes.

Le *Pequea* a deux especes; l'une dont le fruit ressemble à l'Orange, mais avec une écorce plus épaisse, & contient une liqueur miellée, dont la douceur le dispute au Sucre; elle est mêlée de quelques pepins: le second Pequea passe pour le plus dur de tous les bois du Bresil. On le croit incorruptible: les Portugais le nomment *Setis*.

Le *Jacatiba* porte un fruit de la grosseur du Limon, & d'un suc fort aigre. Son écorce a la même qualité, depuis le sommet des branches jusqu'à l'extrêmité des racines. Cet arbre est rare, & ne se trouve que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Cabueriba.

Le *Gabueriba* est un fort grand Arbre, qui distille d'excellent Baume, & que cette qualité rend fort respectable aux Brasiliens. Ils ouvrent légerement l'écorce, pour y inserer un peu de coton, qui s'imbibe, en petite quantité, d'une liqueur que les Portugais ont nommée Baume, parcequ'avec l'odeur, qui approche en effet de celle du Baume, elle a la vertu de guérir fort promptement les plaies récentes. Les lieux, où cet Arbre croît, se font distinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte son bois entre les meilleurs, pour le poids & la dureté, qui le rendent singulierement propre aux Edifices. Les Bêtes mêmes se frottent contre son écorce, apparemment pour en tirer quelque secours dans leurs maux. Il est assez commun dans la Capitainie de Saint Vincent, & très rare ailleurs.

Cocotiers, & vingt sortes de Palmiers.

Le Bresil ne manque point de Cocotiers; mais il s'y cultive autour des Habitations fixes & dans les Vergers. On n'en voit point dans les Bois & les lieux déserts. L'Auteur Portugais y compte plus de vingt sortes de Palmiers; & Lery en décrit quatre ou cinq, dont les plus communs se nom-

ment le *Gerau* & l'*Yri*. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des Forêts entieres de Pins, qui portent des fruits semblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un usage plus sain.

Cupayba.

Le *Cupayba*, semblable au Figuier pour la forme, mais plus haut, plus droit & plus épais, contient une singuliere quantité d'huile, aussi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légere incision pour en répandre beaucoup. Elle sert non-seulement à guérir les plaies, mais à faire disparoître jusqu'aux cicatrices. On la distingue par le nom de *Copal-Yva*, qui exprime cette propriété. L'abondance en est si grande, qu'on l'emploie dans les Lampes; mais le bois de l'Arbre n'est d'aucun usage.

Ambayba.

L'*Ambayba* ressemble aussi au Figuier, & se trouve parmi des ronces, dans les Terres qu'on a cessé de cultiver. On assure que la pellicule intérieure de son écorce, appliquée sur les blessures, les guérit aussi promptement que le meilleur Baume. Ses feuilles sont si rudes, qu'on les fait servir à polir diverses sortes de bois; mais le sien est sans utilité.

L'Ambaigtinga, & ses vertus.

On vante beaucoup les vertus de l'*Ambaigtinga*, autre Arbre de même espece, qui se trouve dans les Forêts de Pins. Il répand une liqueur huileuse, dont Monardés prétend que le nom Brasilien est *Abjegua*. Voici la Description qu'il donne de l'Arbre: ce n'est, dit il, ni un Pin, ni un Cyprès; il est plus haut que le premier, & plus droit que l'autre. Il porte, au sommet, une sorte de petites vessies, qui, venant à crever, distillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Indiens prennent soin de la recueillir dans des coquilles, mais ils ont besoin de plusieurs jours pour en rassembler une petite quantité. Elle sert à tous les usages du Baume, surtout à consolider les blessures, à chasser les humeurs froides, & à guérir les maux d'estomac. Pour ce dernier usage, on la prend avec un peu de vin. L'Auteur Portugais vante la vertu des feuilles contre les vomissemens, & conseille, pour les foiblesses d'estomac, de se frotter extérieurement de l'huile. Il prétend aussi que l'écorce & les feuilles, broïées, & bouillies un peu dans l'eau, rendent une substance huileuse qui a les vertus de l'huile même, & qu'on enleve aisément lorsqu'elle surnage.

Ighucamici.

La Capitainie de Saint Vincent porte en abondance un Arbre nommé l'*Ighucamici*, dont le fruit, assez semblable au Coing, mais rempli de grains, est un puissant remede pour la dyssenterie.

Igciega.

L'*Igciega* produit une sorte de Mastic, d'excellente odeur. De son écorce broïée, il sort une liqueur blanche, qui se condense en forme d'Encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement sur les parties affectées d'humeurs froides. On en distingue une autre espece, nommée *Igtaigcica*, c'est-à-dire Mastic pierreux, dont la résine est si dure & si transparente, qu'on la prendroit pour du verre. Les Brasiliens s'en servent pour incruster leur vaisselle de terre.

Curupicaiba.

Le *Curupicaiba* est un Arbre dont les feuilles ressemblent à celles du Pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui est un remede admirable pour les blessures & les pustules. Son écorce donne, par incision, une sorte de glue, que les Brasiliens emploient à prendre les Oiseaux.

Caaroba.

Le *Caaroba* est un Arbre fort commun dans toutes les Capitainies du

Bresil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent sur les pustules vénériennes, & les dissipent heureusement. On attribue au bois les vertus du Gayac, contre ces maladies; & des fleurs, on fait une conserve pour le même usage. Il ne faut pas confondre cet arbre avec un autre de même espece, qui se nomme *Caorobmacorandiba*, dont le bois est couleur de cendre, & la moelle fort dure.

Jaburandiba ou Betelé.

Le *Jaburandiba*, que les Brasiliens nomment aussi *Betelé*, aime les rives des Fleuves. Ses feuilles sont un spécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en est constante. Une autre espece de Betelé, à feuilles rondes, & moins grande que la premiere, a la vertu dans ses racines, qui ont la causticité du Gingembre. Appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie.

Anda.

L'*Anda* est un grand Arbre, de fort belle forme, dont le bois est propre à divers usages : mais les Indiens tirent, de ses feuilles, une huile dont ils se frottent le corps, & se servent de l'écorce pour la pêche. L'eau, dans laquelle on la laisse quelques jours, acquert la vertu d'assoupir toutes sortes d'Animaux.

L'Ajuratibira.

L'*Ajuratibira* n'est qu'un arbrisseau; mais il porte un fruit rouge, dont les Brasiliens font une huile de même couleur, qui sert aussi à leurs onctions. L'Ajabutipita, autre arbuste, donne par son fruit, qui est une sorte d'amande noire, une huile qui n'est pas plus blanche, & qui ne sert qu'à l'onction des Malades.

L'Ajabutipita.

Janipaba.

Le Bresil a peu d'arbres aussi beaux que le *Janipaba*. Sa verdure est admirable, & se renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'Orange, le goût du Coing, & passent pour excellens contre la dyssenterie. Leur suc, qui est d'abord assez blanc, noircit bientôt jusqu'à servir d'encre aux Sauvages, pour se faire sur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste aucune trace. On fait observer que c'est le suc du fruit verd, qui a cette qualité.

Jequitinguacu.

Le fruit du *Jequitinguacu* ressemble à nos plus grosses fraises; mais il contient, pour pepin, une sorte de pois très dur, rond, noir, & luisant comme le Jais, & dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase, pour le faire servir de Savon.

Merveilleuse propriété d'un arbre.

Dans l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la Baie de tous les Saints, on trouve, dans les lieux secs, un arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où pendant l'Eté comme en Hiver il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, &, ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Chaque branche est ainsi, comme une source inépuisable; & l'arbre étant si grand, qu'il peut contenir jusqu'à cinq cens Hommes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour se laver.

Araboutan, ou Bois du Bresil.

L'Arbre le plus célebre du Bresil, & duquel on croit que le Païs a tiré son nom, porte, entre les Habitans, celui d'*Araboutan* suivant Lery, & d'*Oraboutan* suivant Thevet. Il est de la hauteur de nos Chênes, & ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois Hommes au-

toient peine à les embrasser. Leurs feuilles ressemblent à celles du Bouis. Ils ne portent aucune sorte de fruit. Le bois en est rouge, & naturellement si sec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture, que, suivant l'expérience de Lery (18), ses cendres mêmes, mêlées dans une lescive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Variété des bois de Teinture.

La variété des bois de teinture est extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de differentes sortes de rouge; » de blancs, dit Lery, comme » papier; les uns qui ont les feuilles de l'épaisseur d'un teston, d'au- » tres les aïant larges de dix-huit pouces, & de plusieurs autres especes.

Aouai.

Celui qu'il nomme *Aouai*, & Thevet *Ahovay*, répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du Pommier, & toujours vertes. Son fruit est une espece de chataigne, en forme de cloche, & fort venimeuse : mais comme l'écorce sert, dans le Païs, à faire les sonnettes que les Brasiliens portent aux jambes, l'arbre y est fort estimé.

Hiouraé.

L'*Hiouraé* a l'écorce d'un demi doigt d'épaisseur; elle se mange, fraîchement levée du tronc. Deux Apoticaires François reconnurent cet arbre

(18) *Ubi suprà*, *p.* 203. Il raconte comment on le chargeoit de son tems. » A cause, » dit-il, de la difficulté de couper ce bois, » & parceque n'y aïant ni chevaux ni ânes, » pour le porter, il falloit nécessairement » que ce fussent des hommes, si l'on ne » s'étoit aidé des Sauvages on n'auroit pû » charger un moïen Navire en un an. Ces » Indiens donc, moïennant quelques robbes » de frise, chemises de toile, chapeaux, » couteaux & autres marchandises, seu- » lement avec les coignées, coins de fer, » & autres ferremens qu'on leur bailloit, » coupoient, scioient, fendoient, mettoient » par quartiers & arrondissoient ce bois, » mais aussi le portoient sur leurs épaules » toutes nues, voire le plus souvent d'une » ou deux lieues loin, par des montagnes » & lieux fâcheux jusques sur le bord de » la Mer. *p.* 201.

Lery ajoute quelques propos d'un Brasilien, qui peignent merveilleusement le sens naturel de ces Barbares. » Fort esbahis de » voir les François, & autres des Païs loin- » tains, prendre tant de peine d'aller querir » leur Araboutan, il y eut une fois un de » leurs Vieillards qui me fit cette demande : » Que veut dire que vous autres *Maïrs* & » *Peros*, c'est-à-dire François & Portugais, » venez de si loin querir du bois pour vous » chauffer? N'y en a-t-il point en votre » Terre? A quoi lui aïant répondu qu'oui, » & en grande quantité, mais non pas de » telle sorte que le leur, lequel nous ne » brûlions pas comme il pensoit, ains, » comme eux-mêmes en usoient pour tein- » dre leurs cordons & plumages, les nôtres » l'emmenoient pour faire de la teinture : il » me repliqua; voire : mais vous en faut-il » tant? Oui, lui dis-je, car y aïant tel » Marchand, en notre Païs, qui a plus » de frises & de draps rouges que vous n'en » avez jamais vû par deçà, un seul achetera » tout l'Araboutan dont plusieurs Navires » s'en retournent chargés. Hà hà, dit mon » Sauvage, tu me contes merveilles. Puis, » pensant bien à ce que je lui venois de dire, » plus outre dit : mais cet homme tant ri- » che, dont tu parles, ne meurt-il point? » Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-bien que les » autres. Surquoi, comme ils sont grands » discoureurs, il me demanda derechef; & » quand donques il est mort, à qui est tout » le bien qu'il laisse? A ses Enfans, lui dis- » je, s'il en a, & à défaut d'iceux, à ses » Freres, Sœurs, ou plus prochains. Vraî- » ment, dit alors mon Vieillard, à cette » heure cognois-je que vous autres Mairs, » êtes de grands fols; car vous faut-il tant » travailler à passer la Mer pour amasser des » richesses à ceux qui survivent après vous, » comme si la terre qui vous a nourris n'é- » toit pas suffisante pour aussi les nourrir? » Nous avons des Enfans & des Parens, » lesquels, comme tu vois, nous aimons; » mais parceque nous sommes assurés qu'a- » près notre mort la terre, qui nous a nour- » ris, les nourrira, certes nous nous repo- » sons sur cela. *pp.* 204 & 205.

Histoire Naturelle du Bresil.

pour une espece de Gayac, & se confirmerent dans leur opinion, en voïant que les Brasiliens en faisoient usage, contre le Pian, qu'ils reconnurent aussi pour une espece de vérole (19).

Choyné.

Le *Choyné* est un arbre de moïenne grandeur, dont les feuilles ont la verdure & la forme de celle du Laurier, & qui porte un fruit aussi gros que la tête d'un Enfant. La chair ne se mange point; mais l'écorce est si dure, que les Brasiliens, la perçant de divers côtés, en font l'instrument qu'ils appellent *Maracca*; & de ses parties creusées, de petites tasses qui leur servent pour boire.

Sabaucé.

Le *Sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noïaux, du goût & de la forme de nos Amandes. Un Sculpteur François, nommé *Bourdon*, en fit des vases d'une grande beauté.

Pocoaire.

Le *Pocoaire* est un arbrisseau, qui croît ordinairement de dix ou douze piés, mais dont la tige est si tendre, qu'un sabre bien affilé la tranche d'un seul coup. La description de son fruit & de ses feuilles lui donne beaucoup de ressemblance avec le Platane commun de l'Amérique. Thevet le nomme *Paquovere*; & Léry assure que ses feuilles n'ont pas moins de six piés de long sur deux de larges, mais qu'elles sont si minces, qu'un vent de quelque force les mettant en pieces, il n'en reste que les côtes, qui les font ressembler de loin aux grandes plumes d'Autruche.

Whebehasou, & Pono-absou.

Thevet parle, & donne la figure, d'un arbre qu'il nomme *Whebehasou*, dont les feuilles ressemblent à celles du chou; son fruit est oblong, & d'une douceur qui le fait aimer passionnément des Abeilles. Elles ne lui laissent gueres le tems d'arriver à sa maturité. Le *Pono-absou*, décrit par le même Voïageur, porte un fruit de la rondeur d'une balle, & de la grosseur d'une forte Pomme, qui contient six noïaux plats, dont les Amandes passent, au Bresil, pour un vulnéraire merveilleux.

Mamoera, deux arbres décrits par Clusius.

Clusius, dans son Recueil posthume, a donné, sur les observations de Jean Van Uffele, la figure & la description de deux arbres du Bresil, qui méritent une attention particuliere. Ils ont reçu tous deux, des Portugais, le nom de *Mamoera*, parcequ'ils sont de même espece; mais leur sexe est différent: l'un, qui est le mâle, ne donne aucun fruit, & porte seulement des Fleurs, suspendues à de longues tiges, & forment ensemble une sorte de grappe, à peu près comme celle du sureau. Leur couleur est jaunâtre; elles sont sans odeur, & d'ailleurs on ne leur connoît aucune vertu. Au contraire, la femelle ne porte que du fruit, sans aucune fleur. Ils doivent être voisins l'un de l'autre, sans quoi la femelle cesse aussi de porter du fruit. L'épaisseur ordinaire de son tronc est d'environ deux piés: il s'éleve de neuf, avant que de porter du fruit; ensuite tout le sommet s'en couvre, dans une extrême abondance. Ce fruit est rond, de la grosseur d'un petit melon de cette forme; il a la chair

(19) Lery, *ibid. p. 210.* Thevet donne la maniere de l'emploïer. Son fruit, dit-il, est de la grosseur d'une Prune moïenne, couleur d'or, & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noïau qu'il contient est d'un goût fort agréable. L'écorce de l'arbre est argentée en dehors, rougeâtre en dedans, & jette une humeur laćtée, qui tire sur le goût de la Réglisse.

jaunâtre, & les Indiens le mangent pour aider aux fonctions du ventre. Il contient plusieurs grains, de la grosseur d'un petit Pois, noirs, brillans, mais de nul usage. Les feuilles, qui ressemblent à celles de l'Erable, sortent sur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc, dans les deux sexes de l'arbre. L'Observateur ignoroit le nom qu'ils portent entre les Indiens; mais il ajoutoit que le fruit se nomme *Mamaon*; » apparemment, remarque Clusius, pour exprimer sa ressemblance aux mammelles, que les Espagnols nomment *Mamas* & *Tetas* «. Ces deux arbres croissent dans la partie du Bresil qui renferme la Baie de tous les Saints.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

PLANTES ET HERBES.

Aypi, espece particuliere de Manioc.

Entre les Plantes, on ne s'arrête au Manioc, qui est commun à presque toute l'Amérique, que pour en remarquer une espece particuliere au Bresil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut se manger crue sans aucun danger. Les Brasiliens en composent une potion pour les maladies hépatiques, dont elle est le remede certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent aussi cru le Manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, dit Laet (20), parcequ'elles y sont accoûtumées dès l'enfance. Lery compare les feuilles du Manioc à celles de la Pivoine, & Thevet à celles de la Patte de Lion. Les Brasiliens font, de la farine de cette Plante, deux sortes d'aliment; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *Ouïenta*; l'autre plus mou, c'est-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *Onipou*.

Anana du Bresil.

On ne parle point de l'Anana, qui croît à présent jusqu'en Europe; mais c'est le Bresil qu'on peut nommer sa véritable Patrie. Il y est dans une si grande abondance, que les Sauvages en engraissent leurs Porcs. On en remarque trois propriétés : 1°. l'écorce du fruit y est si dure, qu'elle émousse la pointe du fer; 2°. le jus, ou le suc, est un Savon admirable pour faire disparoître les taches des habits; 3°. l'Anana du Bresil est un préservatif, & un remede, pour le mal de Mer.

Murucuca.

Le *Murucuca* est une plante d'une beauté rare, surtout lorsqu'elle est en fleur. Elle s'éleve, comme le Lierre, à l'appui des arbres & des murs. Son fruit est rond, quelquefois ovale, de couleur variée, jaune, brun, noir, ou mêlé. Il contient plusieurs noïaux, revêtus d'une sorte de mucilage, d'un goût agréable, mais tirant sur l'aigre. Les feuilles, broïées avec un peu de vitriol, ont une merveilleuse vertu pour les ulceres malins.

Tajaoba.

La Plante nommée *Tajaoba* differe peu de nos choux simples; mais on lui attribue des qualités purgatives.

Jambig.

Le *Jambig* est une herbe fort salutaire, pour le foie & pour la gravelle.

Jetijeucu.

Le *Jetijeucu* ressemble beaucoup à la racine de Mechoacan, dont on a parlé dans les descriptions du Mexique. Sa longueur est celle d'une Rave commune, mais il est plus gros. On le met au nombre des Purgatifs; mais pris broïé, dans du vin, ou avec une Poule cuite, il guérit la fievre. Les Portugais ont aussi l'usage de le confire au Sucre. On ne lui reproche qu'un défaut, qui est de causer la soif; sans quoi, c'est une Plante des plus salutaires du Bresil.

(20) *Ubi sup.* Lib. 15. cap. 16.

Igpecaya. L'*Igpecaya*, ou le *Pigaya*, est vanté pour la dyssenterie. Le corps de la Plante est long d'une demie coudée, & sa racine a la même longueur. Il ne produit, au plus, que quatre ou cinq feuilles, d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine, broïée, & prise en infusion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

Cayapia. Depuis peu, observe l'Auteur Portugais, on a découvert une herbe nommée *Cayapia*, remede d'une vertu presqu'unique contre toute sorte de venins, surtout celui des Serpens; ce qui lui a fait donner le nom d'Herbe aux Serpens. C'est à la racine, ou plutôt à un nœud qui la divise, qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud, qu'on avalle dans de l'eau. Il est spécifique aussi, pour la blessure des fleches empoisonnées. Les feuilles répandent une odeur, qui ressemble à celle du Figuier.

Tiroqui. Le *Tyroqui*, ou *Tareroqui*, est une Plante qui a les feuilles du Sain-foin, & la racine divisée en plusieurs lobes, avec des rameaux tendres, & les fleurs roussâtres, sortant de l'extrêmité des tiges. Elle croît partout en abondance. On la voit jaunir presqu'aussi-tôt qu'elle est coupée, & par degrés elle prend un peu de blancheur. Sa principale vertu est contre la dyssenterie. Les Brasiliens se font souffler la fumée de cette herbe, dans toutes leurs maladies. On la regarde aussi comme un excellent remede contre les vers, mal commun de cette Région. Elle se flétrit, après le coucher du Soleil: & la lumiere du jour lui rend toute sa vigueur.

Embeguaca. On admire les racines de l'*Embeguaca*, qui sont quelquefois au nombre de trente, & longues de plusieurs coudées. L'écorce en est si dure, que les Brasiliens en font des cordes, qui se fortifient dans l'eau. Leur fumée, sur des charbons ardens, arrête le flux de sang, surtout dans les Femmes.

Caobetinga. *Caobetinga* est le nom d'une petite herbe, qui jette peu de feuilles, & de sa racine même; blanchâtres par le bas, vertes par le haut. Elle porte une petite fleur, semblable à celle de l'Aveline: ses feuilles & les racines, broïées ensemble, raffermissent les chairs des blessures. Les feuilles entieres, appliquées sur une plaie, s'y attachent jusqu'à la guérison.

Cobaura. L'Herbe, nommée *Cobaura*, ne demande que d'être réduite en cendre, & jettée sur les blessures les plus invétérées, pour en chasser la pourriture & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broïées sont excellentes pour les maladies cutanées.

Guaraquimyia. Le *Guaraquimyia* ressemble au Myrthe de Portugal. Entre plusieurs vertus, il a celle de chasser les vers du corps, sans autre préparation que de choisir les meilleures feuilles pour les avaller.

Camara-Catimba. Le *Camara-Catimba* porte une très belle fleur, qui jette une odeur de musc, & qui ressemble à celle de la Giroflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir est un remede d'égale vertu pour les ulceres, les pustules & les plaies récentes.

Aipo, ou Persil du Bresil. L'*Aïpo* est un Persil, qu'on croit le même que celui de Portugal, ou qui a du moins les mêmes vertus. Il ne se trouve que dans les Provinces maritimes du Bresil, & proche de la Mer, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent & de Rio Janeiro. Cependant il est plus âcre que les Persils d'Europe; ce qui ne peut être attribué qu'au voisinage de la Mer.

La Mauve du Païs, qu'on y représente très commune, porte des fleurs d'un très beau rouge, qu'on prendroit pour des Roses.

Caraguata. Le *Caraguata* est une sorte de Chardon, qui porte un fruit jaune. Ce fruit, cru, blesse par ses pointes, lorsqu'il est de la longueur d'un doigt; mais rôti, ou bouilli, il n'a point de mauvaise qualité. Cependant on assure qu'il fait avorter les Femmes. On en distingue une autre espece, dont le fruit ressemble à l'Anana, avec cette extrême différence, que rien n'est plus insipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une espece de lin, fort tenace, dont les Brasiliens font des filets pour la pêche.

Timbo. Le *Timbo* est une Plante admirable, qui s'éleve, comme une corde, jusqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embrasse comme le Lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est tout-à-la-fois si souple & si forte, que dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais. Son écorce est un poison mortel, que les Indiens emploient à la pêche. Ils ne font que la jetter dans l'eau, où son venin se répand de toutes parts & fait bientôt mourir les Poissons.

Simples, Fleurs & Cannes. On trouve ici quantité d'excellens Simples, qui font toute la Medecine des Habitans, & surtout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La Menthe est fort commune dans la Province de Piratiningue. L'Origan & d'autres Plantes de cette nature croissent à chaque pas, mais leur odeur est moins agréable qu'en Espagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrein, ou peut-être de l'excessive chaleur du Soleil. Les fleurs sont d'une grande variété au Bresil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les Cannes & les Roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulierement la *Tucuara*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croissent en hauteur, surtout dans les Bois, où l'humidité les nourrissant, ils s'élevent au-dessus des plus grands arbres. On en voit des Cantons entiers. Mais la préférence des Brasiliens est pour les Roseaux médiocres, parcequ'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de Païs, où les différentes especes de racines comestibles & de légumes soient en plus grand nombre. Les Féves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs especes de Pois, dont Laet donne la description. Une des plus curieuses a la cosse longue de dix pouces, & large de deux. La peau cartilagineuse qui la couvre est bordée de quatre nerfs, qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans est brun, & le dehors d'un cendré blanchâtre. Les Pois, qui sont au nombre de dix, ont un pouce de long, sur un demi pouce de large, & sont séparés par une membrane fort mince. Leur couleur est un beau rouge, qui ne cede rien à l'écarlate.

Racines & Légumes.

Thevet décrit une espece de Féve, beaucoup plus grosse & plus longue que les nôtres, mais qui en differe encore plus parcequ'elle est sans nombril. A l'égard des racines & des raves, il s'en trouve communément d'aussi grosses que les deux poings, & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery observe (21) » qu'en les voïant hors de terre, on les croit toutes » d'une même espece; mais qu'en cuisant, les unes deviennent violettes,

(21) *Ubi suprà*, p. 224.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» les autres jaunes, & d'autres blanchâtres. Comme il n'en a vû, dit-il, que de ces trois couleurs, il croit qu'elles peuvent se réduire à trois especes. Cuites sous la cendre, elles lui parurent d'aussi bon goût que nos meilleures Poires; surtout celles qui jaunissent, & qui loin d'être amollies par le feu se conservent aussi fermes que la Poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre, comme le Lierre terrestre, & ressemblent à celles du Concombre, sans être si vertes (22).

Manobi, fruit curieux.

L'Auteur Portugais ne parle point d'un fruit terrestre, dont Lery donne la Description, & que Laet trouva si curieux, qu'aïant eu l'occcasion de s'en procurer, il se fit un devoir d'en publier la représentation gravée (23). Les Brasiliens le nomment *Manobi*. C'est une espece de Noisettes, qui croissent en terre, liées l'une à l'autre par de petits filamens, & dont la couleur est grisâtre. Elles ont la grosseur & le goût des Noisettes franches. Leur coque n'est pas plus dure que la cosse d'un Pois. Lery aïant dû les trouver fort bonnes, puisqu'il se vante d'en avoir mangé beaucoup, on a peine à concevoir pourquoi il n'observa point si le Manobi a des feuilles & des graines (24). La figure de chaque fruit, telle que Laet la donne, ressemble moins à la Noisette qu'au Gland. Lery nomme les Féves du Bresil, *Commanda-Ouassou*, & les Pois *Commanda-Miri*. On a déja remarqué qu'*Ouassou* signifie gros; & *Miri*, mince ou petit.

Poivre.

Clusius compte jusqu'à douze especes de Poivre Brasilien. Il paroît que Lery n'en vit qu'une, mais il en donne une description curieuse (25), qui differe un peu de celle de l'*Axi*, ou Chille.

Finissons, comme lui, par une observation, qui convient à tous les articles de ce genre : c'est que dans un Recueil de curiosités naturelles, l'Auteur, ou le Voïageur, est toujours fort éloigné d'avoir rapporté tout ce

(22) Il compare leur couleur à celle de la vigne blanche. Au reste, ajoute-t-il, parcequ'elles ne portent point de graines, les Femmes sauvages, soigneuses au possible de les multiplier, ne font autre chose sinon (œuvre merveilleuse en l'agriculture) d'en couper par petites pieces; & semant cela par les champs, elles ont au bout de quelque tems autant de grosses racines, qu'elles ont semé de petits morceaux. *Ibid.*

(23) Descript. Ind. Occid. l. 15. cap. 11.

(24) *Ubi sup.* p. 225.

(25) La voici dans ses termes : » Il se » trouve au Bresil quantité de Poivre, » non pas long, comme je l'avois mal nommé d'abord, mais cornu. Sa plante produit des feuilles comme la Morelle, » mais plus larges & plus longues; la tige » d'une coudée de haut, ou plus, verte, » branchue & noueuse; des fleurs blanches, » desquelles sortent des étuis, comme petits cornets, premierement verts, puis » après rouges & luisans comme corail, » très acres au goût, & surmontant tout » poivre, de leur acrimonie. La graine audedans est blanchâtre, comme aussi quelques cornets demeurent ainsi & ne rougissent pas; menue comme petite lentille, & semblablement de très fort goût; » voire, si corrosif, que principalement » avant que ce fruit soit sec, si quelqu'un » en touche, & qu'il mette la main à son » visage, ou autre partie du corps, la pustule leve incontinent, comme j'ai vû » par expérience; aussi nos Marchands s'en » servent seulement à la teinture. Mais » quant aux Sauvages, le pilant & broïant » avec du sel, lequel, retenant exprès pour » cela de l'eau de mer dans des fosses, ils » savent bien faire, ils appellent ce mélange » *Jonquet*, & en usent comme nous faisons » du sel sur table : non pas toutefois ainsi » que nous; car eux, prenant le morceau le » premier, & à part, pincent, puis après, » avec les deux doigts, à chaque fois le Jonquet, & l'avallent pour donner saveur à » ce qu'ils mangent. p. 227.

qui peut répondre à son titre. Qui entreprendra, s'écrie Lery dans les ermes de David, de représenter toutes les merveilles du Créateur ? Mais il ajoute qu'en général (26), » comme le Bresil n'a point d'Animaux qui » soient tout-à-fait semblables à ceux de l'Europe, il a soigneusement » observé qu'il n'a point d'Arbres, de Plantes, ni de Fruits, qui ne different des nôtres ; à l'exception néanmoins du Pourpier, du Basilic, & » de la Fougere, qui y croissent, dit-il, en quelques endroits avec les mêmes propriétés & de la même forme. Mais presque tout ce qu'on y a transporté du Portugal s'y est naturalisé fort heureusement (27).

Histoire Naturelle du Bresil.

Productions naturelles de l'Ile de Maragnan.

LA description, qu'on a donnée de cette Ile, ne permet pas d'oublier les remarques du P. Claude d'Abbeville sur ses principales productions, c'est-à-dire sur celles du moins qui ne paroissent pas lui être communes avec le Continent du Bresil.

Entre les Arbres, le Pere Claude vante l'*Agoutitreva*, qui dans une extrême grandeur a les feuilles de l'Oranger, mais plus larges ; & le fruit du Grenadier, mais beaucoup plus gros, avec l'écorce verte. Agoutitreva.

L'*Araticou*, qui ne differe pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs, mais dont le fruit est plus gros encore, de meilleur goût, & d'une admirable odeur. Araticou.

Le *Caoup* a les feuilles du Pomier, & porte un fruit qu'on prendroit pour l'Orange à l'odeur comme à la forme, mais qui n'est rempli que de pepins. Caoup.

Le *Morgoya* est un arbuste, qui s'éleve beaucoup lorsqu'il trouve quelque Arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde : elle a la forme d'une Etoile, les feuilles dentelées ; & sa couleur est un beau pourpre. Le fruit est de la grosseur d'un œuf, mais plus rond, & rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en est fin lorsqu'il est cuit. Aussi en confit-on beaucoup au Sucre. Morgoya.

L'*Ouacouri*, le *Meuruti-uve*, l'*Inaïa*, & le *Carana-uve*, sont quatre especes de Palmiers, dont le premier est le vrai Palmier des Indes ; le second porte un fruit rougeâtre de la grosseur d'un œuf, marqueté de noir, qui contient une sorte de Noix rouge, de très bon goût ; le troisieme porte ses fruits en grappes, qui en contiennent quelquefois trois cens, de la grosseur d'une Olive ; le quatrieme n'est remarquable que par ses feuilles, dont la forme est celle d'un Eventail. Son fruit est une espece de petite Prune, semblable à celle de Damas. Quatre especes singulieres de Palmier.

Le Pere Claude nomme vingt autres Arbres, dont les fruits ressemblent à la Prune.

Le *Pacoury*, gros & grand Arbre, a les feuilles du Pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la grosseur des deux poings, célebre par sa bonté lorsqu'il est confit au Sucre. Le Pacoury.

(26) Pag. 228.

(27) *Omnes pene hortenses herbæ, flores, radicesque huc translatæ, tantopere adoleverunt, ut domesticæ jam videri possint.* Laet, ubi sup. cap. 15.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Amijou.

L'*Amijou* a les feuilles du Poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la Pêche. C'est le seul exemple d'une sorte de Pêche, naturelle au Païs, dans l'Amérique méridionale.

Arasa.

L'*Arasa* porte une petite Pomme, que le Pere Claude met au premier rang entre les meilleurs fruits, lorsqu'elle est dans sa parfaite maturité.

On passe sur quantité d'autres Arbres, que leur Description fait juger les mêmes que ceux du Bresil, quoiqu'ils portent ici des noms différens.

Karouata.

Entre les Plantes, le *Karouata*, qui est une des plus estimées, porte, entre des feuilles longues d'une aune, & larges de deux pouces, une tige, d'où sortent, à deux palmes de terre, plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges dedans & dehors, & du plus excellent goût. Laet, qui en parle (28), assure qu'il s'en trouve aussi dans l'Ile de Tabago, & qu'il s'en étoit procuré. Il en donne même la figure avec celle des fruits. Les Hollandois leur donnent, dit-il, le nom de *Slyptongen*, & les François celui de *Cypreceville*. Ils sont remplis d'une matiere spongieuse, & de plusieurs petites graines. Il ajoute que le Suc en est extrêmement agréable; mais que si l'on en mange beaucoup, ils tirent du sang de la langue & des gencives, ce qui les a fait nommer Slyptongen par les Hollandois. Enfin il leur attribue des propriétés utiles contre le Scorbut.

Yaramacaru.

Le *Yaramacaru* est une Plante admirable & presque monstrueuse, qui s'éleve de dix ou douze palmes, de la grosseur de la cuisse, & qui jette trois ou quatre rameaux de la même taille, mais si tendres, qu'avec un fer tant soit peu tranchant, on en peut couper plusieurs d'un seul coup. L'écorce en est verte, & la moelle fort blanche. Elle ne produit aucune sorte de feuilles; mais entre des épines de la longueur du doigt elle porte une fleur bleue, à laquelle succede un fruit de la grosseur du poing, d'un fort beau rouge en dehors, blanchâtre en dedans, rempli de petites graines d'un très agréable goût, qui ne differe point de celui des Fraises d'Europe.

OISEAUX DE L'ILE DE MARAGNAN.

Ouyra, prodigieux Oiseau de proie.

Entre les Oiseaux, l'*Ouyra* (29), qui est commun dans l'Ile de Maragnan, est presque deux fois plus gros que l'Aigle. Son plumage, qu'on vante beaucoup, le rend fort différent du Condor; mais il lui ressemble par la force & la férocité. Il enleve une Brebis & la déchire: il attaque mêmes les Hommes & les Cerfs. Laet croit avoir vu une plume de ses aîles, qui avoit, dit-il, plus d'une aune de long, agréablement marquetée de taches rondes, comme celles des Pintades (30). L'*Ouyra* n'est pas moins distingué par la force de son bec, & par celle de ses serres, dont les ongles sont extrêmement aigus. On fait observer que tous les Oiseaux de proie de cette Ile, ont le plumage d'une singuliere beauté.

Le Salian.

Le *Salian* est un Oiseau de la grosseur d'un Coq-d'Inde, qui a le bec & les jambes de la Cicogne, & qui ne se sert pas mieux de ses aîles que l'Autruche: mais il est si prompt à la course, qu'il échappe aux Chiens de chasse, & qu'on ne le prend gueres qu'à l'aide d'un piége.

(28) *Ubi sup.* l. 16. cap. 12.

(29) Ouyra signifie Oiseau dans la langue du Païs; ainsi l'Animal qu'on décrit le porte par excellence.

(30) *Ubi sup.* lib. 16. cap. 13.

L'*Arou-mara* est une espece de Pigeon, du moins par la grandeur & la forme. L'élégance & la variété de son plumage en font un Oiseau digne d'admiration.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL. L'Arou mara.

L'*Ourou* en est un de la grandeur d'une Perdrix, qui a la tête ornée d'une crête, comme nos Coqs de basse-cour. Son plumage est un charmant mêlange de rouge, de noir & de blanc.

L'Ourou.

Les Rossignols sont non-seulement fort communs dans l'Ile de Maragnan; mais on en distingue plusieurs especes, qui ont aussi le plumage fort varié.

Rossignols de Maragnan.

Dans cette Ile, la saison des pluies forme un grand nombre d'étangs, où l'on remarque que sans communication avec d'autres eaux il naît quantité de petits Poissons, que les Insulaires enlevent avidement. Il n'en reste aucun dans la belle saison, & l'on conçoit que la chaleur qui seche les terres ne manque pas de les détruire : cependant il en renaît tous les ans avec la même abondance; Phenomene que le P. Claude fait regarder comme un miracle annuel de la Nature.

Phenomene merveilleux.

§ VI.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

ON a reservé, pour la derniere partie de cet Article, un court extrait du Recueil des Insectes de Surinam, dessinés avec une élégance extraordinaire, par une jeune Allemande (31), qui fit exprès, en *1699*, le Voïage de cette Colonie Hollandoise, & publiés (32), en soixante-douze planches, dont on ne trouve plus Exemplaires que dans les Cabinets des Curieux.

Le *Kaberlaque*, qui tient le premier rang, dans cette précieuse Collection, est un insecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes sortes d'alimens. Il aime particulierement l'Anana. Ce petit Animal jette sa semence en monceau, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos Araignées. Lorsque leurs œufs sont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette espece de coque, sortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des Fourmis, ils entrent facilement, par les fentes & les serrures, dans les coffres & les armoires, où ils détruisent tout. Ils deviennent enfin de la grandeur représentée dans la figure, & leur couleur est un brun grisâtre. Alors, leur peau se fendant sur le dos, il en sort un Kaberlaque ailé, mol & blanc, & la dépouille reste vuide.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre espece de Kaberlaque, qui porte ses œufs sous le ventre, dans un petit sac brun; mais si l'on touche l'Animal, il quitte ce sac, pour se sauver avec plus de légereté. Les transformations des Petits, qui en sortent, ne sont pas différentes de celles des autres.

(31) Marie Sibille Merian, de Francfort sur le Mein.
(32) En *1726*, à la Haie, chez Pierre Gosse.

Insectes et Plantes de Surinam.

Mlle Merian trouva, sur l'Anana, une chenille curieuse, qui se changea en feve au bout de dix jours, & huit jours après en beau Papillon, dont elle donne la figure. Elle trouva, sur la couronne du même Fruit, un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel est enveloppée une petite feve. C'est le même ver qui mange, qui digere la Cochenille, & qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Uyl, ou Papillon nocturne.

Sur un petit fruit, qui se nomme *Zursack* (32) à Surinam, jaune au dehors, rempli de pepins noirs dont la moëlle est blanche, & qui croît sur une Plante rameuse, on trouve une belle chenille verte, qui se transforme en feve brune, d'où sort un Papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de Papillon nocturne (33). Les Papillons de cette espece ont une double trompe, qu'ils disposent tellement, pour sucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un seul tuïau. Après avoir tiré leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent sous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit, sont vigoureux, & vivent longtems. Lorsqu'on les examine avec le microscope, la poussiere fine, qui couvre leurs aîles, y forme des plumes, comme celles d'une Poule tigrée. Le corps est velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil jusques sous les yeux. La trompe ressemble à la gorge d'un Canard ou d'une Oie, les piés & les cornes sont d'une grande beauté.

La Plante du Manioc, de la racine duquel on fait l'espece de pain qui se nomme Cassave, nourrit sur ses feuilles une chenille brune, qui, se changeant en feve, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs, où l'on cultive cette Plante, en sont ordinairement remplis. On y trouve aussi un Papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravages, & qui est admirablement tacheté de noir, de blanc, & d'Orangé. Un Serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille souvent autour de la tige des mêmes Plantes.

Chenilles du Maccai.

Sur le Chardon, qui se nomme *Maccai*, dont les Hommes & les Animaux mangent le fruit, qui est jaune & rouge, il se forme une Chenille, qui devient un beau Papillon nocturne. La même Plante est le siége d'une autre espece de Chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'assemblent en grand nombre; & s'attachant tête à queue, elles forment ainsi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle, en en arrachant quelques-unes, elles se réunissent aussitôt. Les Papillons qui en sortent sont aussi nocturnes. En considerant ces deux especes avec le Microscope, leur peau paroît ressembler à celle d'un Ours de Hongrie. Autant que leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuse. Tous leurs poils paroissent des épis d'Orge. Mademoiselle Merian observa que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons transparens ont des écailles.

Observation curieuse sur les Papillons.

(32) On trouve plusieurs sortes de Zursack sous le nom d'*Annona*, dans le *Prodromus Paradisi Batavi*, & dans l'*Hortus Malabaricus*. Les Hollandois en cultivent de trois sortes à Amsterdam, dans leur Jardin de Plantes.

(33) Les Hollandois lui donnent celui d'*Uyl*, qui signifie Hibou. C'est le *Phalæna* des Grecs & des Latins.

Les Cerises de cette partie de l'Amérique ne sont pas comparables aux nôtres pour le goût : mais leurs fleurs, qui sont blanches & rouges, nourrissent deux Chenilles jaunes. L'une, dont Mademoiselle Merian vit la transformation, s'étant changée en Féve verte, devint un grand & beau Papillon.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Le Jasmin des Indes (34) nourrit de ses feuilles une Chenille couronnée, qui devient un beau Papillon ondé. Il a six taches blanches au dehors, bien rangées sur ses deux aîles, qui sont rouges & noires par dessous. Cet Insecte examiné, avec le Microscope, est d'une si grande beauté, qu'il parut impossible à l'Auteur d'en donner une Description complette.

Chenilles de Jasmin des Indes, & beauté du Papillon.

Le Cotonier de Surinam croît si vîte, que six mois après avoir été semé, c'est un Arbre de la grandeur du Coignassier d'Europe. Ses feuilles vertes sont un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de fleurs (35) ; les unes rouges, les autres d'un jaune de souffre. Les premieres ne donnent aucun fruit, mais le coton vient des jaunes. A la fleur succede un bouton, qui grossit, & qui étant de couleur brune dans sa maturité, se fend & montre ce qu'il renferme : c'est un coton d'un beau blanc, composé de trois parties, dont chacune contient une semence noire, à laquelle il est attaché. On le file, pour en faire de la toile. Cet Arbre nourrit deux sortes de Chenilles ; l'une noire, d'où sort néanmoins un Papillon de la couleur du coton ; l'autre blanchâtre, qui forme un Papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux Serpens, marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ses aîles, on voit de petites pustules, dont les couleurs sont admirables : ce sont de petites touffes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrêmités des aîles s'élevent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes ; ses cornes paroissent deux petits Serpens noirs.

Cotonier de Surinam.

Ses Chenilles.

Un Arbre de Surinam, qui se nomme *Palissade* (*Palissaden Boom*), & qui sert à la construction des Cabanes Indiennes, porte des fleurs jaunes, si épaisses & si pesantes, que la branche, courbée sous leur poids, se releve lorsqu'elles sont tombées. Les gousses, qui contiennent la semence, forment comme un balet de Bouleau, & servent effectivement à balaïer. Elles sont remplies d'une graine, qui ressemble au Millet pour la figure & la grosseur. C'est sur cet Arbre, qu'on voit trois fois l'année une espece de Chenilles, jaunes, raïées de noir, & comme armées de six pointes. Lorsqu'elles sont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'O-

Arbre nommé Palissade.

(34) Cet arbre est le même que celui qu'on nomme *Quauthlepatli* au Mexique. Hernandez le décrit (Hist. Mexic. cap. 33.) sous ce nom & sous celui d'*Arbor ignea*. Dans l'*Hortus Amstelodamensis* il est nommé *Apocynum Americanum frutescens, longissimo folio, albo, odorato.*

(35) Herman est le premier qui ait observé (dans son *Hortus Lugdunensis*) que le Cottonier portoit deux sortes de fleurs ; ce qui l'en a fait parler comme de deux arbres différens, & Tournefort l'a suivi dans ses Instructions de Botanique : mais l'autorité de Mlle Merian prouve que c'est le même arbre, qui porte deux sortes de fleurs.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

range ; avec une tache noire & ronde sur chaque division. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes : mais, quelques jours après, elles prennent encore une nouvelle peau ; & leurs pointes disparoissant alors, elles se transforment en Féves, qui deviennent de beaux Papillons nocturnes.

Sur la Banane, qui tient lieu de Pomme aux Indiens, on trouve une Chenille d'un verd clair, qui produit un très beau Papillon, & qui ne se transforme en Féve qu'après avoir changé de peau.

Prunier de Surinam.

Le Prunier de Surinam devient aussi haut que le Noïer l'est ordinairement en Europe, & d'une épaisseur proportionnée. Ses feuilles & ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du Sureau. Le fruit pend en grappes. On observe, comme un effet assez singulier, qu'il excite une sueur dont la couleur tire sur le roux, qui est aussi la sienne. Cependant les Chenilles qu'on y trouve sont vertes. Elles sont d'ailleurs tout hérissées de pointes, fort paresseuses, & si voraces, qu'elles mangent sans cesse. Il en sort des Papillons bleus.

Chenille du Melon d'eau.

Le Melon d'eau, dont la chair est brillante comme le Sucre, à Surinam, & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & sain, est la résidence d'une grosse Chenille quarrée, bleue devant & derriere, & verte au milieu. Ses pattes sont couvertes d'une peau gluante, comme celles du Limaçon. Mademoiselle Merian en attendoit quelque chose d'extraordinaire : mais son espérance fut trompée. Il en sortit un laid Papillon nocturne. Elle a vu souvent, dit-elle, les plus belles Chenilles se transformer en de très laids Papillons, tandis qu'elle voïoit sortir un Papillon admirable de la plus laide Chenille.

Pomme & Chenille du Caschou.

L'Arbre nommé Caschou (36) produit une Pomme de même nom. On en distingue deux sortes ; l'une dont la fleur est blanche & le fruit jaune ; l'autre, dont les fleurs & les fruits sont rouges : mais leurs feuilles sont vertes & se ressemblent. Les Pommes, quoiqu'aigres & astringentes, ne sont pas mauvaises à cuire. On en tire, dans quelques Cantons de l'Amérique, une liqueur dont le moindre excès enivre. Une excrescence, qu'elles ont en forme de rognon, est proprement ce que l'on nomme Caschou ; elle est d'une acreté si mordante, qu'elle peut servir de cautere : cependant on l'emploie, grillée, contre la dyssenterie, & pour extirper les vers du corps Humain. Elle a le goût des Châtaignes. Les fleurs croissent, comme une Couronne, autour des branches. De deux sortes de Chenilles qui se nourrissent des feuilles de cet Arbre, Mademoiselle Merian vit un beau Papillon transparent, & un Papillon nocturne, couleur de Bois.

Chenilles guerrieres des Limoniers.

Rien n'est si curieux que les Chenilles brunes à taches blanches, qui se trouvent sur les Limoniers de Surinam. Ces arbres croissent dans les Forêts, de la hauteur d'un grand Pommier, & donnent quantité de petits Limons, qui se mangent avec toutes sortes de mets. Les feuilles n'ont, en grandeur, que la moitié de celles des Citroniers ordinaires ; & les fleurs, petites à proportion, rendent une huile précieuse. Mais on voit, avec

(36) C'est apparemment celui qu'on nomme ailleurs *Acajou*, & qu'Herman appelle *Anacardium occidentale*.

étonnement,

étonnement, les Chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux sur les feuilles, pousser de leur tête deux cornes jaunes, dont elles se défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offense. Après s'être transformées en Féves brunes, elles deviennent des Papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

De petits Insectes blancs, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les Limoniers, se transforment en Escarbots, blancs ou noirs.

Guaiave. Animaux qui se trouvent sur cette Plante.

La Plante de la Guaiave est un receptacle commun pour les Chenilles, les Araignées, les Fourmis, & pour une espece de petits Oiseaux que les Hollandois ont nommés *Colobritgens*. Autrefois ces Oiseaux servoient de nourriture aux Prêtres du Païs, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre chose. La description qu'on en donne ne paroît convenir qu'au Colibri. » Ils pondent quatre œufs, comme les autres Oiseaux, & » les couvent; ils volent avec rapidité; ils sucent le miel des fleurs, en » étendant leurs aîles dessus; ils s'arrêtent dans l'air, sans le moindre mou- » vement; ils sont ornés de plus belles couleurs que les Paons.

Araignées monstrueuses, & leur nourriture.

Mademoiselle Merian trouva, sur la Guaiave, plusieurs grosses Araignées noires, qui avoient leur domicile dans les cocons de Chenilles. Elles sont couvertes de poil. Elles sont armées de dents aigües, dont la morsure est accompagnée d'une certaine humidité qui la rend fort dangereuse. Elles surprennent les Colobritgens dans leurs nids, les tuent & sucent leur sang. Elles se nourrissent de Fourmis, qu'elles attrapent facilement sur les arbres, parcequ'aïant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté & deux de l'autre, il est impossible aux Fourmis de les éviter. Elles changent de peau, comme les Chenilles : cependant Mademoiselle Merian n'en vit point d'aîlées. Une autre espece d'Araignées, plus petites, portent leurs œufs sous le ventre, dans une espece de croute où elles font leurs Petits. Elles ont aussi huit yeux, mais placés avec moins d'ordre que ceux des grosses.

Fourmis de Surinam, & leurs admirables propriétés.

Il se trouve, à Surinam, des Fourmis aîlées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent, dans une seule nuit dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles sont armées de dents courtes, qui coupent l'une sur l'autre, comme des cizeaux, & dont elles se servent pour couper les feuilles, qu'elles font ainsi tomber à terre. Alors des Légions d'autres Fourmis se jettent sur ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs Jeunes, qui ne sont que de petits Vers; car les Fourmis aîlées jettent leur semence, comme les Moucherons. Il en sort une espece de Vers, ou de Mouches, dont on distingue deux sortes : les unes s'enveloppent d'un cocon; & les autres, en plus grand nombre, se changent en petites Féves. Quelques Ignorans, observe l'Auteur, nomment ces petites Féves des œufs de Fourmis; mais ils se trompent : les œuf sont beaucoup plus petits. On nourrit, à Surinam, les Poules, de Féves, dont elles s'engraissent plus que de l'Orge ou de l'Avoine. Les Fourmis sortent de ces Féves; elles changent de peau; il leur croît des aîles; & c'est de ces mêmes Fourmis, que viennent les œufs d'où sortent les vers qu'elles nourrissent avec tant de soin. Dans une Région si chaude, elles ne sont pas obligées de faire des provisions pour l'Hiver : mais elles

font, dans la terre, des Caves qui ont quelquefois plus de huit piés de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorsqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel il ne se trouve point de passage, elles savent se faire des Ponts; la premiere se met, au bord, sur un petit morceau de bois, qu'elle tient serré de ses dents; une seconde s'attache à la premiere, une troisieme à la seconde, une quatrieme à la troisieme, & successivement. Dans cette situation, elles se laissent emporter au vent, jusqu'à ce que la derniere soit poussée de l'autre côté, où elle trouve aussi le moïen de s'attacher. Alors cette chaîne sert de Pont à toutes les autres. Ces Fourmis sont toujours en guerre avec les Araignées & tous les Insectes du Païs. Elles sortent de leurs Cavernes une fois tous les ans, en essains innombrables, qui s'introduisent dans les édifices, en parcourent toutes les Chambres, tuent tous les autres Insectes, & les sucent. Lorsqu'elles surprennent une grosse Araignée, elles se jettent dessus en si grand nombre, qu'elles la dévorent en un instant. Les Habitans mêmes d'une Maison se voient forcés de prendre la fuite, sans autre motif apparemment que l'incommodité, car on ne dit point qu'elles attaquent les Hommes. Après avoir nettoïé un édifice, elles visitent de même tous les autres, & se retirent ensuite dans leurs Cavernes.

Chenilles de la Guaiave.

Les Chenilles des Guaiaves sont de différentes couleurs. Mademoiselle Merian en trouva une, qui étoit blanche, raïée de noir, & qui avoit, de chaque côté, cinquante grains d'une sorte de Corail rouge & brillant. Elle ne remarqua point que ce fût des yeux, quoique M. Leeuwenhoek en paroisse persuadé dans sa Lettre 146. Cette Chenille, aïant filé fort vîte un gros cocon, qu'elle pendit à une branche, fut changée en Féve, de laquelle il sortit un Papillon nocturne, raïé de noir & de blanc. Des Féves d'une Chenille verte, il sortit des Papillons transparens, tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même Plante produisirent, par une métamorphose extraordinaire, des mites blanches, qui dans l'espace de dix jours se changerent en belles Mouches vertes.

Arbre qui donne la Gomme gutte.

Dans une Plantation de M. de Sommelsdyck, nommée *la Providence*, Mademoiselle Merian trouva un Arbre de Gomme-gutte, qui ressembloit aux Bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des incisions dans l'écorce. Une grande Chenille, raïée de verd & de noir, qu'elle prit sur une branche, produisit un des plus beaux Papillons qu'elle eut jamais vus. Avant que la Chenille se fut transformée en Féve, le verd s'étoit changé en rouge, aussi-tôt qu'elle eut acquis sa juste grandeur.

Nid curieux d'une Chenille.

Une Chenille verte, trouvée sur le Marquias, Plante qui monte comme la Campanelle, dont le fruit est jaune, & dont les fleurs sont celles qu'on a nommées fleurs de la Passion, s'étoit fait, dans une fleur même, un petit domicile fort curieux, composé de plusieurs petits tuïaux rassemblés sur de petits morceaux de bois creux. L'Insecte, parcourant cette petite Cabane, qui étoit divisée en plusieurs petits compartimens, regardoit ce qui se passoit dehors, tantôt par un de ses tuïaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en Féve, il se transforme en un petit Animal aîlé, tacheté de rouge & de brun; d'une autre Chenille, il sortit un petit Papillon, & d'une autre encore, une Mouche tachetée, qui avoit les pattes très fendues, & très délicates.

On trouve sur la feuille d'un Lis rouge, qui croît sans culture, une Chenille couverte de poils aussi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les feuilles vertes du Lis font sa nourriture. Le cocon qu'elle se file est de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & se change en Féve brune, d'où il sort un beau Papillon nocturne, qui a le dessus des aîles, d'un brun clair, & le dessous couleur d'Orange, avec un mélange de taches noires. Une autre, trouvée dans des herbes, près du même Lis, étoit rouge, raïée de verd & de blanc; & d'elle, sortit une Mouche blanche & noire.

Insectes et Plantes de Surinam.

La Baccove, espece de Banane, dont la chair est plus tendre que celle des autres, a des Chenilles dont le dos est armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles se transforment en Féves, couleur de bois, qui ont sur chaque face deux taches argentées. Il en sort de très beaux Papillons, dont les deux aîles supérieures sont, en dessous, de couleur d'ocre clair, & les deux autres d'un beau bleu. Le dessus est raïé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme, en Hollandois, *le petit Atlas*.

Sous la racine d'un Chardon épineux, qui croît dans les Campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, Mademoiselle Merian trouva de petits Vers, couleur d'Orange, dont la tête & la queue étoient noires, & qui se nourrissoient de cette racine. Peu à peu ils se transformerent en Escarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui étoit celui de Mars, Mademoiselle Merian trouva une espece de Vers, renfermés dans du bois pourri, qui se transformerent aussi peu à peu, & visiblement, en Escarbots, mais qui conserverent, sous le ventre, quelque chose du Ver. Elle observa que ce sont les dents de ces Vers, qui, croissant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'Escarbot; que les aîles, qui couvrent le corps, sont d'abord de couleur d'ocre, & qu'elles noircissent par degrés. Ces Escarbots pondent; & de leurs œufs naissent les Vers dont ils se forment.

Les Chenilles de la Vanille & celles du Cacaotier sont fort variées. La Vanille en a souvent de brunes, raïées de jaune, qui forment de très beaux Papillons, rouges, bruns, & couleur de Saffran, avec des taches argentées. Celles du Cacaotier sont noires, raïées de rouge, & tachetées de petits points blancs. Il en sort des Papillons nocturnes, blancs, raïés & tachetés de noir.

Pomme de Sodome.

La Pomme, nommé *Pomme de Sodome*, croît sur un Arbre d'une aune & demie ou deux aunes de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux. La Chenille qui se trouve sur cette Plante est brune, raïée de rouge, & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige, un Ver, couleur d'Orange, dont il sort de belles Sauterelles: Mademoiselle Merian ne donne cette transformation que sur le témoignage d'autrui, parcequ'elle eut le chagrin de voir mourir son Ver, lorsqu'il se fut transformé en Féve brune.

Deux Insectes très rares.

Sur les gros Citroniers des Plaines de Surinam, on trouve un Animal

Insectes et Plantes de Surinam.

très rare, qui est tout-à-fait différent des Chenilles. Il se nourrit des feuilles de l'Arbre, sur lesquelles il se colle, comme un limaçon, à l'aide de ses pattes, qui sont couvertes d'une peau. Cet Insecte est si venimeux, que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où sort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois, sur le fruit, une sorte d'Escabot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, dont Mlle Merian ignore l'origine, & qu'elle regarde aussi comme un Insecte fort rare.

L'Arbre qui porte le fruit nommé *Pompelmous*, espece de pomme, moins douce que l'orange & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes, à tête bleue, qui ont le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Il sort, de leurs feves, de beaux Papillons noirs, verds, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir si l'on ne prend soin d'en élever les Chenilles.

On admire, dans les Chenilles noires & tachetées de jaune qui se trouvent sur le *Palma Christi*, la propriété qu'elles ont de s'enfermer, comme les Indiens, dans une espece de Hamacks, dont elles ne sortent presque jamais entierement. Lorsqu'elles changent de place, pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la maniere des limaçons, ces petites Cabanes, qui sont de feuilles séches; & leur adresse est extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles se transforment en vilains & farouches Papillons nocturnes.

Rose des Caraïbes.

Une rose, transportée du Païs des Caraïbes à Surinam, où elle se plaît beaucoup, & qui a la singuliere propriété d'être blanche le matin lorsqu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des Chenilles blanches tachetées de brun, qui produisent deux sortes de Papillons; l'un, noire & jaune; l'autre d'un verd brun par dessous, & tacheté, par dessus, de jaune, de bleu & de rouge.

Le Dormeur.

C'est moins pour les Chenilles du *Slapertjes*, ou *Dormeur*, que pour la singularité de cette Plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ses feuilles passent la nuit. Après le coucher du Soleil, elles se joignent deux à deux, tellement appliquées l'une sur l'autre, qu'elles paroissent n'en faire qu'une, dans une espece de sommeil. Mlle Merian, qui prit soin de la cultiver, lui reconnut aussi les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige est fort dure, & croît à la hauteur de six piés. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naissent des cosses longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine est blanche & remplie de fibres. La Chenille du Dormeur est verte, raïée de couleur de rose, armée de deux petites cornes; & ses Papillons sont d'un brun orné de jaune.

Figues & raisin.

Les Figues & le Raisin, à Surinam, sont les mêmes qu'en Europe. Le Raisin rouge, blanc, & bleu, y croît si volontiers, qu'un sep coupé, & mis en terre, y porte, six mois après, des raisins murs; & que si l'on en plantoit ainsi tous les mois, on auroit du raisin toute l'année. Avec un peu d'application à cultiver la vigne, loin qu'il fût nécessaire de porter du vin dans cette Colonie, elle en pourroit fournir à la Hollande.

Propriétés de leurs Chenilles.

Les Chenilles des Figuiers changent de couleur, avant leur transformation. De vertes, raïées de jaune, elles deviennent couleur d'orange, avec des raies rouges ; la tête & la queue noires. Leur feve est couleur de rose séche. Il en sort un Papillon nocturne, brun, mais de la premiere beauté. Sur la vigne, les Chenilles sont brunes, agréablement tachetées de blanc ; elles rampent fort vîte, mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure est marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle est une pellicule blanche comme le crystal, qui s'éleve & s'abbaisse lorsque l'Insecte respire. Sa transformation en feve se fait dans une feuille de vigne, admirablement repliée. Le Papillon est nocturne, verd, avec le bout des aîles rouge & bleu.

Plantes & Chenilles fort singulieres.

Une Plante extraordinaire (37), dont les fleurs ressemblent à celles du Pêcher, par la couleur, & qui porte des fruits verds & ronds, attachés successivement les uns les autres comme des grains de chapelets, au nombre de sept ou huit, nourrit une espece de Chenilles qui n'est pas moins singuliere. Elle est rouge, tachetée de brun : & c'étoit la premiere fois que Mlle Merian en avoit eu de cette couleur : cependant elle en trouva, dans la suite, sur les Palmiers qui portent le Coco. Ces Chenilles filent un sac, jaune, épais & fort, d'une demie aune de long, qui se remplit de Chenilles & de leur dépouille. Mlle Merian en prit un, & l'emporta chez elle, pour examiner cette multitude d'Insectes. Elle observa que le jour ils restoient dans le sac, & qu'ils en sortoient la nuit pour chercher leur nourriture. Les Papillons qu'ils produisirent étoient jaunes, tachetés de brun.

Autres transformations.

Sur une autre Plante, aussi peu connue que celle qui précede, & qui porte une fleur semblable à celle de la Tubereuse, on trouve, avec de belles Chenilles brunes, tachetées de noir & blanc, de petites Bêtes blanches, qui quittent leur peau, qui la traînent après elles lorsqu'elles l'ont quittée, & qui se nourrissent de certains Poux verds. Elles se font un cocon de cette peau, d'où sortent des mouches couleur de bois. Les Chenilles produisent des Papillons bruns & blancs, qui ont, sur les aîles de derriere, quatre taches couleur d'orange.

L'Althea, qui se nomme *Okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux sortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de rose, & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles produisent des Papillons rougeâtres. On trouve sur ses feuilles une petite Bête blanche, tachetée de noir, qui se change en un petit Animal aîlé, mais qui ne fait que sauter, pour éviter qu'on le touche.

Vigueur & beauté des Chenilles d'une espece de Ricin.

Une espece de *Ricin*, qui croît de la hauteur de huit piés, dont les fleurs sont d'un rouge obscur, les feuilles vertes, & bordées d'une sorte de frange dont chacune est terminée par un petit nœud, nourrit une très curieuse Chenille. Elle est vigoureuse ; & quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens : mais lorsqu'on la touche, elle repousse avec force. Après avoir quitté sa peau perte, elle est rouge un jour entier ;

(37) M. Commelin, qui a joint quelques Notes au Recueil de Mlle Merian, remarque ici qu'il n'a vu nulle part cette Plante décrite ni dessinée ; & croit pouvoir la nommer, *Coronilla Americana arborescens, floribus dilutè rubescentibus*.

Insectes et Plantes de Surinam.

& dès le lendemain, elle se trouve transformée en une feve couleur de rose séche, à laquelle il reste une trompe : mais, ce qui est plus nouveau, c'est que cette feve, qui est immobile dans les autres, se donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart-d'heure. Enfin, six jours après, il en sort un grand Papillon nocturne, dont le corps est orné de six taches rondes, couleur d'orange, avec quatre aîles & six piés. Il est noir, & merveilleusement tacheté. Sa trompe consiste en deux tuïaux, qu'il fait joindre ensemble pour n'en former qu'une, dont il suce le miel des fleurs. Ensuite il la roule, & la cache si bien sous sa tête, entre ses deux yeux, qu'on ne la découvre presque point. Il est si vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs, qu'il pond, sont blancs & en fort grand nombre.

Arbres aux boîtes de Marmelade.

Comme il seroit trop long de suivre Mlle Merian dans toutes ses descriptions, on ne s'attache plus qu'à celles qui regardent des Plantes ou des transformations extraordinaires. Sur un arbre, que les Hollandois nomment dans leur langue, l'*Arbre aux boîtes de Marmelade*, parceque son fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une substance moelleuse, du goût des Nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une Chenille noire, dont le corps est tout couvert de pointes, au bout desquelles pend une sorte de petite étoile. Il en sort un Papillon charmant, qui a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait observer que les branches de l'arbre poussent de petites excrescences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poumon.

Papillon nommé Page de la Reine.

On ne peut être sans curiosité, pour la couleur des Chenilles qui se trouvent sur un arbre dont les Indiens tirent leur plus fameuse peinture. C'est le Rocou ; grand arbre, qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des Pommiers de l'Europe. En tombant, elles font place à des cosses longues & rondes, couvertes de pointes, comme l'écorce de la châtaigne. Ces cosses contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache, & se précipite au fond. On verse doucement l'eau ; & prenant la couleur, qui demeure séparée, on la fait sécher. Les Indiens l'emploient à se peindre toutes sortes de figures sur la peau. C'est uniquement de la feuille de l'arbre, que les Chenilles tirent leur nourriture. Elles sont brunes, raïées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation sont dures & velues. Les Papillons sont nocturnes, & d'un verd tirant sur le brun.

Fleur ou Crete de Paon, qui fait accoucher les Femmes.

La Plante, qu'on nomme *Fleur* ou *Crete de Paon*, est célebre par la vertu qu'on attribue, à sa graine, de faire accoucher sur-le-champ les Femmes en travail. Mlle Merian assure même que les Indiennes, Esclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour se faire avorter, dans la seule vue de ne pas donner le jour à des Enfans qui ne naîtroient que pour être aussi malheureux qu'elles. La Chenille de cette Plante (38) est verte, la feve brune, & le Papillon couleur de cendre.

(38) On la trouve dessinée dans l'*Hortus Malabaricus*, & décrite sous le nom de *Tsjetti Mandaru*. Elle a reçu d'autres noms, que M. Commelin a rassemblés dans sa *Flore* du Malabar. M. de Tournefort, aïant jugé qu'elle ne pouvoit être mise dans aucune classe connue, lui en a forgé un nouveau, qui est *Poinciana flore pulcherrimo*.

Insectes et Plantes de Surinam.

Retraite des Serpens & des Lezards.

Une espece de Jasmin, d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buisson, dans les Campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des Serpens & des Lezards, surtout de l'Iguana. C'est une chose admirable que la maniere dont ce dernier Reptile s'entortille au pié de cette Plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les Chenilles, qui se nourrissent des feuilles, sont vertes ; leur feve est raiée de brun & noir. Leur Papillon, qui est nocturne, a les aîles de dessous jaunes, & tout le reste couleur de cendre.

Tabrouba, & ses effets.

Les Indiens de Surinam ont un fruit verd, nommé *Tabrouba*, qui croît sur un grand arbre de même nom, dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre & servent de nourriture aux Singes. La chûte des fleurs laisse un chapiteau, d'où croit insensiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les Figues. On en exprime le suc, qui devient noir lorsqu'il est exposé au Soleil. C'est alors une teinture, dont les Indiens se servent pour se bigarrer diverses parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font sortir une liqueur lactée, dont ils se frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits Insectes volans y jettent leur semence, qui produit de petits Vers fort incommodes, que ce suc tue. La Chenille du Tabrouba est jaune & noire, couverte de crins séparés en petits tas, comme une brosse.

Ver de Palmier, qui se mange.

Le Ver de Palmier, ainsi nommé parcequ'il se nourrit sur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moelle. Il n'est pas plus grand, d'abord, que les mites du Fromage ; mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange grillé ; & Mlle Merian ne condamne point le goût de ceux qui le regardent comme un mets très délicat. Il sort, de ce ver, un Escarbot noir, que les Hollandois nomment, dans leur langue, *Mere des Vers de Palmier.*

Escarbots & Mouches d'especes singulieres.

L'article suivant mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur. » Sur un Grenadier, raconte Mademoiselle Merian, Arbre qui croît de » tous côtés à Surinam, j'ai trouvé une espece d'Escarbots, naturellement » lents & paresseux, & par conséquent très faciles à prendre. Ils ont par » devant, sous la tête, une longue trompe, qu'ils savent appliquer sur » les fleurs pour en sucer le miel. Le 20 Mai, ils se tinrent en repos ; & » leur peau s'étant fendue sur le dos, il en sortit des Mouches vertes, » dont les aîles étoient transparentes. On en trouve beaucoup, dans ce » Païs, dont le vol est si léger, qu'on est long-tems à courir pour en » prendre une. Cette espece de Mouches fait un bourdonnement, qui res» semble au son d'une Vielle & qui se fait entendre d'assez loin. Aussi » les Hollandois lui ont-ils donné le nom de *Lierman*, qui signifie *Vielleur.* » Elles avoient conservé la trompe d'Escarbot ; leurs pattes, leurs yeux, » en un mot tout leur corps étoit sorti par le dos, lorsqu'elles avoient » quitté leur dépouille, qu'on auroit prise pour le véritable Insecte qu'elle » avoit renfermé. Les Indiens ont voulu me persuader que de ces Mouches » provenoient les *Lantarendragers*, ou Porte-Lanternes. Ce sont d'autres » Mouches du Païs, dont j'ai dessiné le Mâle & la Femelle, volans & » en repos. Leur tête, ou pour mieux dire, un long Capuchon qui la ter-

Porte-lanternes.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

» mine, est luisant dans les ténebres : pendant le jour, il est transparent » comme une vessie, & raié de rouge & de verd. La lueur, qui en sort » pendant la nuit, ressemble si bien à celle d'une Lanterne, qu'elle ser- » viroit à lire aisément. Je conserve une de ces Mouches, qui est prête » à se transformer. Toute sa forme de Mouche lui reste encore, sans en » excepter les aîles ; mais la vessie commence à lui croître au bout de la » tête. Les Indiens nomment cette Mouche *Mere des Portes-Lanternes*, » comme ils nomment l'Escarbot la Mere de ces Mouches. J'ai dessiné » un *Vielleur*, qui prend peu à peu la forme d'un Porte-Lanterne. Au » reste, on ne leur donne ces noms que pour distinguer leur figure ; car » ils rendent tous deux un son pareil à celui d'une Vielle, apparemment » avec la trompe qui leur est commune, & qu'ils ne perdent point dans » toutes leurs transformations. Quelques Indiens m'aïant un jour appor- » té un grand nombre de Porte-Lanternes, je les renfermai dans une » Boîte, ignorant alors qu'ils jettoient cette lumiere. La nuit, entendant » du bruit, je sautai du lit, & je me fis apporter une chandelle. Bien- » tôt, je trouvai que le bruit venoit de ma Boîte, & je l'ouvris avec » précipitation : mais, effraïée d'en voir sortir une flamme, ou plutôt » autant de flammes qu'il y avoit d'Insectes, je la laissai tomber d'entre » mes mains. Mais, étant revenu de ma fraïeur, je n'eus pas de peine » à rassembler les Insectes auxquels je venois de reconnoître une pro- » priété si singuliere.

Ouikebokje.

Des Chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos est armé de pointes, se nourrissent sur un Arbre nommé *Ouike-Bokje* par les Indiens. Sa fleur a de longues fibres blanches. Les capsules, qui portent la semence, forment une cosse longue & recourbée, qui renferme des Féves noires, couvertes d'une glue blanche, & si agréable qu'on prend plaisir à la sucer. Les Hollandois donnent à cette espece de légume le nom de Féves douces, sans en connoître autrement l'usage. La beauté des Chenilles en avoit fait amasser beaucoup à Mademoiselle Merian ; mais elle eut le chagrin de les voir mourir toutes, parceque les feuilles, qu'elle avoit cueillies en même-tems pour les nourrir, se séchent aussi-tôt qu'elles sont séparées de l'Arbre. Une seule, qui s'étoit déja transformée en Féve, devint, quinze jours après, un des plus beaux Papillons du Monde.

Grandeur extraordinaire des Orangers de Surinam.

Surinam n'a point de Chenilles plus grosses & plus grasses, que celles de l'Oranger, qui y croît aussi haut que le plus grand Pommier de l'Europe. Elles sont vertes, avec une raie jaune sur tout le corps, & chaque jointure offre quatre grains d'une espece de Corail orangé, environés de petits poils forts délicats. Ce cocon, qu'elles se filent, est couleur d'ocre. Il en sort de beaux Papillons nocturnes, dont chaque aîle est ornée d'une tache, qu'on prendroit pour du Talc. Ils volent avec une extrême vîtesse. Le fil de leur cocon est si fort, que Mademoiselle Merian, persuadée qu'on en pouvoit faire de très bonne soie, en rapporta beaucoup en Hollande, où l'on en prit la même opinion.

Un jour, dit-elle, parcourant un lieu désert, je trouvai, entre plusieurs arbres, une espece de Neflier, auquel les gens du Païs donnent même ce nom, quoique son fruit contienne un corps blanc de la forme d'un

d'un cœur, & couvert de ſemences noires. Il a d'ailleurs ſous lui deux feuilles épaiſſes, couleur de ſang; & ſous elles, cinq autres feuilles verdâtres; ce qui forme enſemble un ſpectacle fort agréable. Sur cet Arbre, je trouvai une Chenille jaune, dont le corps étoit raïé, en long, de couleur de roſe. Les pattes étoient de même couleur, la tête brune, & chaque jointure armée de quatre pointes noires. A peine l'eus-je fait porter chez moi, qu'elle ſe transforma en Féve couleur de bois claire. Quinze jours après, j'admirai le Papillon qui en ſortit. Il ſembloit être d'argent bruni, au travers duquel brilloient le verd, le bleu & le pourpre : en un mot il étoit d'une beauté, que la plume & le pinceau même ne peuvent repréſenter : chacune de ſes aîles avoit trois taches rondes, d'un jaune orangé, bordées d'un cercle noir; ce cercle étoit environné d'un autre, qui étoit verd. L'extrêmité des aîles étoit orangée, avec des raies noires & blanches.

Nid des Guêpes de Surinam.

Au mois d'Avril, continue Mademoiſelle Merian, je trouvai, contre ma fenêtre, une maſſe de boue, qui avoit la figure d'un œuf. Je l'ouvris. Elle contenoit, dans quatre compartimens, des Vers blancs qui avoient auprès d'eux leur dépouille. J'en deſſinai deux. Le 3 de Mai, il en ſortit des Guêpes farouches. Ces Inſectes m'incommodoient beaucoup à Surinam; ils ne ceſſoient pas de me voler devant les yeux & de me bourdonner aux oreilles, pendant que j'étois à deſſiner. Je leur voïois faire leur nid avec de l'argile, à côté de moi, dans ma boîte aux couleurs, auſſi parfaitement rond que s'il eut été tourné dans la roue d'un Potier. Il étoit ſur une eſpece de petit pié-d'eſtal, que les Guêpes entouroient d'une couverture d'argile, pour empêcher que rien n'y entrât. Elles avoient laiſſé, vers le haut, une ouverture ronde, qui leur ſervoit pour entrer & pour ſortir. Je remarquai qu'elles y portoient, tous les jours, de petites Chenilles, dont je jugeai qu'elles nourriſſoient leurs Jeunes. Enfin, leur compagnie m'importunant beaucoup, je briſai leur demeure, & je les chaſſai toutes; après quoi je contemplai à loiſir leur Architecture.

Scorpions d'eau.

Dans un Etang, où croiſſoient des fleurs ſemblables au Crocus violet, ſur une tige d'une aune de hauteur, ſans autres feuilles qu'une ſeule, bleue & tachetée de jaune, ſous chacune des fleurs, Mademoiſelle Merian trouva des Inſectes que les Habitans du Païs nomment *Scorpions d'eau*; elle en prit pluſieurs, le 10 de Mai 1701; & dès le 12, il en ſortit un Inſecte volant fort hideux, qu'elle deſſina. Elle n'en explique point autrement la nature. Dans le même Etang elle trouva pluſieurs Grenouilles, pommelées de verd & de brun, qui avoient deux oreilles, & une petite boule à l'extrêmité des doigts de chaque patte. Cette ſeconde propriété lui parut un préſent aſſez ſingulier de la Nature, pour les aider, non-ſeulement à nager, mais encore à marcher ſur la boue. Ces Grenouilles jettent leur ſemence ſur le bord des Etangs. Pour en obſerver les transformations, elle mit de cette ſemence ſur un gazon, au fond d'un vaſe rempli d'eau. La ſemence n'eſt qu'un petit grain noir, enveloppé d'une ſorte de flegme blanc, qui paroît ſervir de nourriture au grain, juſqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de ſe remuer. Dans l'eſpace de huit jours, il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques

Grenouilles qui ont des Oreilles.

Insectes et Plantes de Surinam.

jours après, il lui vient des yeux; ensuite viennent les pattes de derriere; & huit jours après, les pattes de devant, qui paroissent sortir de la peau. Aussitôt que l'Animal a ses quatre pattes, sa queue tombe; & se trouvant une parfaite Grenouille, il sort de l'eau, pour se promener sur terre. Cette expérience demande que l'eau & le gazon soient renouvellés de tems en tems, & qu'on jette des miettes de pain dans l'eau, dès qu'on remarque un peu de mouvement au grain (38).

Sur un Arbre, que M. Commelin prend, dans sa Note, pour la Malakka-Pela, décrite dans la troisieme partie de l'*Hortus Malabaricus*, on trouve une Chenille verte qui a six raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde sur chaque jointure, & sur la derniere une corne rouge. En vingt jours, il sort de sa Féve un Papillon nocturne, dont les aîles sont couleur de cendre, marbrée de noir & de blanc. Il a, sur le corps, dix taches couleur d'Orange. Sa tête est armée d'une longue trompe rouge, dont il se sert pour sucer les fleurs. Quelque singulier que soit cet Insecte, Mademoiselle Merian vit avec plus d'étonnement, sur le même Arbre, d'autres Chenilles toutes couvertes de poil, blanc ou jaune, qui avoient la peau tout-à-fait semblable à celle de l'Homme. Elles sont si venimeuses, que pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs; & quoiqu'elles aient quatre pattes, elles se reposent sur leurs jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles se renferment est composé de leur poil. Il n'en sort que de vilaines petites Mouches; & cette étrange transformation est d'autant plus certaine, que Mademoiselle Merian la vérifia dans plusieurs des mêmes Chenilles. Une autre, trouvée sur l'Arbre aux Féves douces, est sujette aux mêmes Loix. Elle a des poils jaunes & des crins noirs, dont elle se dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée & de la forme d'un œuf. Renfermée dans ce nid, elle s'y transforme d'abord en Féve, & trois jours après en Mouche. Plusieurs autres, de la même espece, aïant subi les mêmes changemens, devinrent des Mouches, dont les aîles étoient brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Chenilles fort venimeuses.

Leur transformation en mouches.

Crapaud qui porte ses Petits sur son dos.

Près d'une Plante aquatique, qui est une sorte de Cresson d'un rouge pâle, & qui se mange fort bien en salade, Mademoiselle Merian trouva une espece de Crapauds dont la Femelle porte ses Petits sur le dos. Elle a l'*Uterus* le long du dos même, & c'est là que ses Embrions sont conçus. Ensuite, lorsqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un passage au travers de sa peau, & sortent les uns après les autres. L'ingenieuse Allemande voulut se mettre en état de vérifier, pour l'Europe, une propriété si singuliere: elle jetta une Mere dans de l'Esprit de vin, avec ses Petits, dont les uns avoient déja la tête hors de l'*Uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle ajoute que les Negres de la Colonie mangent ces Crapauds, & les trouvent excellens. Ils sont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant ressemblent à celles des Grenouilles, & celles de derriere à celles des Canards.

Le grand Atlas, & sa beauté.

Au mois de Janvier 1701, dans un Bois proche de Surinam, Mademoiselle Merian trouva sur une belle fleur rouge, d'un Arbre dont les

(38) Leuwenhoek a donné la même observation dans sa Lettre du 15 Septembre 1699, pages 113 & suivantes.

Zak-Rot, ou Rat de Surinam



Habitans du Païs ne purent lui apprendre le nom ni les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit, sur chaque jointure, trois grains, comme de Corail bleu, de chacun desquels sortoit une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans son cocon, & se transforma en Féve tout-à-fait rare. Il en sortit un Papillon admirable : les aîles de derriere étoient, en dessous, d'un beau bleu, & par dessus raïées de blanc & de bleu, mêlé de brun. Celles de devant avoient trois cercles, noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé ce beau Papillon le *grand Atlas*.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Une des plus grandes especes de Chenilles est de celles qui se trouvent sur l'Arbre du Cacao. L'Auteur y en prit une, d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il sortit de sa Féve un grand Papillon nocturne, couleur de rose, dont les aîles de dessous avoient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette espece est très venimeuse, & les doigts, dont Mademoiselle Merian l'avoit touchée, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur, qui se communiqua bientôt à la main, & jusqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de Scorpion, qui passe pour un spécifique certain contre les piquûres de la plûpart des Insectes, & dans moins d'une demie heure elle fut guerie. Une autre Chenille, qui paissoit l'herbe au pié de la même Plante, & qui étoit de diverses couleurs, avec des raies & des cercles noirs, donna une très belle Mouche grise, & d'un beau verd de Mer, ornée de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues & de troisiemes aîles, qu'elle avoit à ses aîles de dessous.

Mlle Merian est empoisonnée par une Chenille.

Entre les Chenilles qui se trouvent sur les Citroniers, l'Auteur regrete beaucoup que l'espece de celles qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & sur la queue une double raie qui forme une flamme, ne soit pas plus commune. Le fil de leur cocon est une sorte de soie, plus brillante & plus épaisse que celle des Vers à soie : il y a beaucoup d'apparence que si l'on trouvoit le moïen de les élever facilement, on en tireroit plus de profit. Leur Papillon est fort grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches sur toutes les aîles, dont chacune est ornée d'une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc & l'autre noir. Cette tache ressemblant beaucoup à un Miroir encadré : les Hollandois ont nommé l'Insecte *Spiegeldrager*, c'est-à-dire, Porte-Miroir.

Belle soie de Chenille.

Mademoiselle Merian observe que plusieurs Voïageurs sont tombés dans une erreur grossiere, lorsqu'ils ont cru & même assuré que l'Animal, auquel les Hollandois donnent, dans leur Langue, le nom de *Feuille ambulante*, croît d'un Arbre, d'où il tombe comme un fruit, dans sa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle assure qu'il provient d'un œuf, comme les autres Insectes, dont elle explique en deux mots la génération. » Elle se fait, dit-elle, par les copulations na-» turelles. La Femelle jette ses œufs dans les endroits, où les Petits qui » doivent naître peuvent trouver leur nourriture. D'abord, ce sont des » Vers ou des Chenilles, qui croissent en paissant l'herbe ou les feuilles.

Erreur sur l'Animal nommé Feuille ambulante.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

» Lorſqu'ils ont la grandeur qui leur eſt propre, ils filent, & ſe transforment en Féves, qui ont beſoin de plus ou de moins de tems pour acquérir la vigueur qui leur convient. L'Inſecte, qui ſort de ces Féves, eſt » humide & retortillé; & ce n'eſt qu'après qu'il s'eſt agité pendant plus » d'une demie heure, que ſes aîles, s'étant ſéchées, commencent à s'étendre, & laiſſent voir un Papillon parfait, qui eſt ſouvent dix fois » plus grand que la Féve dont il eſt ſorti. La feuille ambulante n'eſt qu'une eſpece de Sauterelle qui naît de même. Voici les lumieres que l'Auteur doit là-deſſus à ſes Obſervations. Un jour, ſon Negre, qui avoit ordre de lui apporter les Vers, les Chenilles, & les autres Inſectes qu'il trouvoit dans les Bois, lui préſenta une feuille repliée; elle l'ouvrit aſſez adroitement pour y trouver, dans leur ſituation naturelle, quelques œufs, d'un verd de Mer, de la groſſeur d'un grain de Coriandre. Peu de jours après, il en ſortit de petits Inſectes noirs, ſemblables à des Fourmis. En croiſſant, ils prirent à peu-près la forme d'une Ecreviſſe de Mer; & lorſqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle, il leur vint des aîles, ſans qu'ils ſe fuſſent transformés en Féves, comme les Papillons. Ces aîles reſſemblent à une Feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres; dans les uns, elles ſont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même, de marbrées, de griſes, & couleur de feuille ſéche. L'Inſecte, après avoir pris forme dans ſon nid, qui tient à quelque branche d'arbre, s'y couvre un peu d'une ſorte de toile: enſuite, il s'agite avec violence, juſqu'à ce que ſes aîles deviennent libres. Alors, ne manquant plus de vigueur, il briſe ſa toile, & tombe ou s'envole de l'Arbre. Comme ſes aîles ſont vertes, & qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voïageurs ignorans ſe ſont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils le voïoient tomber.

Nature de cet Inſecte.

Rats de Forêts, qui portent leurs Petits ſur leur dos.

Mademoiſelle Merian vit & deſſina ſoigneuſement un de ces gros Rats de Forêts, qui portent leurs Petits ſur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou ſix, d'une portée. Leur couleur eſt un brun jaunâtre, à la réſerve du ventre, qu'ils ont blanc. Lorſqu'ils ſortent, pour chercher leur nourriture, leurs Petits les ſuivent: mais à leur retour, ou s'ils ſont effraïés de quelque bruit, les Petits ſautent ſur le dos de la Mere, s'attachent à ſa queue par la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite.

Transformation des Grenouilles en Poiſſon.

Enfin, Mademoiſelle Merian termine ſa collection par de curieux Deſſeins, & des explications encore plus curieuſes, de toutes les transformations des Grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle offre d'abord une Grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre qui tire un peu ſur le brun, tachetée ſur le dos & ſur les côtés: la couleur du ventre eſt un peu pâle. Les pattes de derriere reſſemblent à celles du Canard, & celles de devant à celles des Grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la Riviere de Surinam, ſurtout dans les Anſes de *Cornacciana* & de *Pirica*. Lorſqu'elles ſont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît, inſenſiblement, une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu, juſqu'à diſparoître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere; après quoi, il ne reſte plus aucune apparence de la Grenouille, qui ſe trouve chan-

Transformations des Grenouilles d'Amerique



gée en un Poiſſon, dont Mademoiſelle Merian donne la figure, avec tous les degrés de cette étrange métamorphoſe. Les Originaires du Païs, & les Européens qui l'habitent, nomment ce Poiſſon *Jarkjes*, & le trouvent ſi délicat, qu'ils le comparent à la Lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ſes arrêtes, ſans excepter celle du dos, ſont tendres, cartilagineuſes, & diviſées par des jointures proportionnées. Sa peau eſt douce, & couverte de petites écailles. De petites nageoires, très délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête juſqu'à la queue, & delà juſqu'au milieu du ventre. Sa couleur change auſſi; & ce qui étoit d'un brun obſcur devient gris.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Elle eſt toute contraire à celle des Grenouilles de l'Europe.

Cette transformation, remarque Mademoiſelle Merian, eſt contraire à celle des Grenouilles de l'Europe, qu'elle donne auſſi dans la même Planche. Elle en fixe le tems aux mois de Mars & d'Avril, lorſque le Printems commence à donner plus de chaleur à l'air. Alors les Grenouilles des deux ſexes ſe cherchent, & ſe joignent dans les Etangs & dans les Marais. Lorſqu'elles ont jetté leur ſemence, elles croaſſent & ſoufflent deſſus, juſqu'à l'échauffer: cette matiere viſqueuſe s'épaiſſit, & l'on y voit paroître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie, du Soleil. Bientôt chaque œil noir acquert une eſpece de mouvement, & paroît comme un petit Poiſſon fort noir, qui groſſit de jour en jour. Il lui vient deux pattes par derriere. Huit ou dix jours après, on le prendroit pour un petit Poiſſon, à qui la Nature a donné deux pattes. Enſuite une des pattes de devant ſort; & l'on voit l'autre prête à ſortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de force pour la percer. Lorſque les quatre pattes ſe montrent, on voit la tête & la véritable forme d'une Grenouille. La queue ne diſparoît néanmoins que par degrés. Il n'en reſte enfin qu'un très petit bout, qui, étant tombé, laiſſe voir une Grenouille parfaite. Le tems la fait croître dans les mêmes proportions; & peu à peu, elle prend auſſi la couleur naturelle à ſon eſpece.

Le Sauvegarde, eſpece de Serpent.

Au reſte, c'eſt à M. *Seba*, que Mademoiſelle Merian fait profeſſion de devoir ces remarques, ſurtout celles qui regardent les Grenouilles formées de Poiſſons, & les Poiſſons formés de Grenouilles. Il paroît qu'elle n'a pas oſé ſe fier non plus à ſes lumieres, ſur une eſpece de Serpens, qui ſe trouvent dans les Forêts de Surinam, & que les Hollandois nomment *Sauvegardes*. Elle le diſtingue, non-ſeulement du Lezard, parcequ'il eſt incomparablement plus grand, mais de l'Iguana, dont il n'a pas la groſſeur, & du Cayman, dont il n'a pas la voracité. Ses écailles ſont menues & polies. Il vient d'un œuf, comme tous les Lezards; & ſon inſtinct le porte à dévorer les œufs des Oiſeaux. Mademoiſelle Merian fut effraïée, plus d'une fois, de trouver un Sauvegarde attaché ſur cette proie, dans ſa Baſſe-cour. Mais quoiqu'il ſe nourriſſe auſſi de Charognes, jamais il ne fait la guerre aux Hommes. Dans ſa jeuneſſe, il grimpe ſur les Arbres, pour y chercher des œufs dans les nids. La maniere de pondre les ſiens reſſemble à celle du Cayman; c'eſt à-dire, qu'il creuſe le ſable ſur le bord de quelque Riviere, & qu'il laiſſe au Soleil de les faire éclore. Ils ſont de la groſſeur d'un œuf d'Oie, mais un peu plus longs;

& les Indiens ne font pas difficulté d'en manger. Mais après cette explication, répétée même dans deux figures, Mademoiselle Merian déclare que l'expérience & les lumieres lui manquent, pour expliquer mieux la nature même de l'Animal.

Remarque sur les Grenouilles d'Asie & d'Afrique.

Elle parle avec plus de confiance des Grenouilles d'Asie & d'Afrique, quoiqu'elle n'eut jamais fait le voïage de ces deux grandes Régions. On souhaiteroit qu'elle eût du moins cité ses garans. Mais le silence qu'elle garde là-dessus n'aïant pas rendu sa bonne foi suspecte au Public, on croit devoir ajouter, sur son témoignage, que la différence entre les Grenouilles d'Europe & celles d'Asie & d'Afrique ne consiste que dans la couleur & la grosseur; c'est-à-dire, autant qu'on peut en juger par son récit, que les nôtres sont moins grosses & moins brunes. Leur génération & leur accroissement sont d'ailleurs les mêmes. Il vient des pattes de derriere à celles d'Asie & d'Afrique, qui ressemblent alors aux Grenouilles Européennes. La patte gauche de devant sort ensuite. L'autre ne fait encore que commencer; mais perçant bientôt la peau, elle se montre à son tour. La queue se racourcit par degrés, & ne tarde point à disparoître. Mademoiselle Merian n'est embarrassée que sur un point, dont elle a dû prévoir que tous ses Lecteurs ne le seroient pas moins qu'elle : c'est de savoir si, avec le tems, les Grenouilles d'Asie & d'Afrique redeviennent Poissons, comme celles de l'Amérique méridionale.



CHAPITRE X.

Voïages sur l'Orinoque, et sur la suite des Côtes de l'Amérique Meridionale.

NOus rentrons ici dans le cours naturel de cet Ouvrage, en paſſant aux Relations de la Guiane, après avoir parcouru avec nos Voïageurs toutes les Régions plus méridionales. Si celle où nous allons pénétrer n'offre pas de grands Etabliſſemens, l'abandon même où elle eſt reſtée, & les difficultés qui ont refroidi la premiere ardeur des Européens, en font un ſujet d'autant plus intéreſſant, qu'on ne comprend point encore ce qui peut avoir jetté tout-d'un-coup dans l'indifférence & l'inaction ceux qui avoient entrepris de s'y établir avec les plus hautes eſpérances. L'intérieur de la Guiane n'eſt pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu, qu'il ne l'étoit il y a deux ſiecles. Quelques Miſſionnaires y ont tourné leurs courſes Evangeliques; mais avec ſi peu d'ordre dans leur marche & dans leurs Obſervations, qu'il n'y a preſqu'aucune lumiere à recueillir de leurs Journaux: ils nomment des lieux, dont ils ne marquent point la poſition; ils avancent au hazard, ſans jetter les yeux autour d'eux. On fait deux cens lieues, avec les Peres Grillet & Bechameil (39); & l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir ſuivis. D'autres, dont on trouve quelques Relations fort courtes dans le Recueil des Lettres Edifiantes, ſe bornent au récit de leurs Miſſions, & ſe croient quittes en nommant quelques Egliſes qu'ils ont formées dans les Terres, ſans nous en apprendre la ſituation. En un mot, on ne leur reconnoît point cette glorieuſe curioſité, qu'ils ſavent accorder dans d'autres Païs avec les devoirs de leur profeſſion, & qui leur a fait rendre, aux Sciences humaines, autant de ſervices qu'à la Religion.

Introduction.

C'eſt pour ſuppléer à la ſtérilité des connoiſſances modernes ſur l'intérieur de la Guiane, que malgré la Loi qu'on s'eſt impoſée, de fondre, la plûpart des Relations dans le Texte, on veut en excepter deux, dont la premiere porte un nom reſpecté. Le Chevalier *Walter Raleigh* eſt également célebre par ſon mérite, par ſes entrepriſes, & par ſa malheureuſe fin. Il s'étoit propoſé de faire tourner ſur ſa Patrie, par de nouvelles Découvertes, une partie de la gloire de l'Eſpagne: & bientôt on verra ſes vues remplies d'un autre côté, avec plus de ſuccès. Mais c'eſt à lui-même qu'il faut en laiſſer l'explication.

(39) Leur Relation ſe trouve à la ſuite de celle de la Riviere des Amazones par d'Acuña, dans la Traduction de Gomberville.

§ I.

Voïage de Sir Walter Raleigh, sur la Guiane.

CEt illustre Voïageur partit d'Angleterre, le Jeudi, 6 de Février 1595 (40). Il ne donne aucune connoissance du nombre de ses Vaisseaux, quoique la suite fasse juger qu'il ne mit pas seul à la voile. Une Frégate de Plymouth, le Capitaine Preston, & les autres, le quitterent, dit-il, ou furent écartés de lui, & se firent attendre inutilement. Il n'eut, pour Compagnie, qu'une Barque commandée par le Capitaine *Crosses*.

Raleigh se rend à l'Ile de la Trinité.

Mais laissons tout ce qui paroît moins intéressant que son Entreprise. C'est à l'Ile de la Trinité qu'il arrive le 23 de Mars. Il y jetta l'ancre à la Pointe de *Curiapan*, que les Espagnols nomment *Punta del Gallo*, & dont la situation est à 8 degrés de Latitude Nord. Après y avoir passé quatre jours, sans aucune liaison avec les Espagnols & les Indiens de l'Ile, redouté des premiers, comme ils l'étoient assez des Indiens pour leur interdire toute communication avec lui, il s'avança vers un endroit de la Côte, qu'il ne fait connoître que par le nom Indien de *Parico*, & qui lui sembla désert. Delà, il se rendit dans un lieu, nommé *Piche* par les Indiens & *Tierra de Bray* par les Espagnols. Il y trouva plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui tombent dans une eau salée, qu'il prit pour une Riviere, bordée d'arbres, dont les branches sont si basses, que les Huîtres s'y attachent, & qu'on peut les y cueillir comme une sorte de fruits. Tierra de Bray produit un Godron excellent, dont les Anglois firent l'essai, & qu'ils jugerent incomparablement meilleur que celui du Nord : il ne se fond point au Soleil ; avantage extrême pour les Païs méridionaux. Raleigh alla mouiller ensuite sous *Anna Perima*, d'où il passa vers Rio-Carone, dans le dessein de s'avancer insensiblement jusqu'à *Puerto de los Hispaniolos*.

Différentes parties de l'Ile.

Sa forme & ses propriétés.

La Forme de la Trinité lui parut celle d'une Houlette de Berger. Cette Ile est élevée du côté du Nord. Le terroir en est fort bon, & propre aux Plantations de Sucre, de Gingembre, de Tabac, &c. Elle a diverses sortes d'Animaux, surtout quantité de Porcs sauvages. Le Poisson, les Oiseaux & les fruits y sont dans une grande abondance ; & les Espagnols avouerent à Raleigh, qu'il se trouvoit de l'or dans les Rivieres. L'ancien nom de l'Ile est *Cairi* ; mais les Habitans Indiens de ses différentes parties étoient alors distinguées par différens noms. Ceux de Parico s'appelloient *Jaïos* ; ceux de Carao, *Arvacas* ; ceux d'entre Carao & Curiadan, *Salvojos* ; ceux d'entre Carao & Punta Galera, *Nepojos*, &c.

Embarras des Espagnols à l'arrivée de Raleigh.

En mouillant près de Puerto de los Hispaniolos, les Anglois apperçurent une Trouppe d'Espagnols qui faisoient garde sur la Côte, & qui les inviterent d'abord à s'approcher. Raleigh leur envoïa le Capitaine Whidon, auquel ils témoignerent une forte envie d'entrer en commerce &

(40) Sa Relation occupe trente-trois pages in-folio, dans la Collection d'*Hackluyt*, en y comprenant l'Epitre & l'Avis au Lecteur, page 62.

de

de l'exercer de bonne foi : mais ces apparences d'amitié ne venoient que de la défiance de leurs forces. Le même jour, deux Indiens, arrivés à bord dans un fort petit Canot, instruisirent les Anglois de l'état de l'Ile, & de la distance du principal Etablissement des Espagnols, qui se nommoit Saint Joseph. Ensuite quelques Négocians de la Colonie, sous prétexte d'acheter de la toile & d'autres Marchandises, vinrent observer les forces des Anglois. Ils furent traités civilement : mais Raleigh avoit aussi d'autres vues. » Je voulois, dit-il, tirer des informations d'eux-mêmes, » sur la partie du Continent qui regarde l'Ile, particulierement sur la » Guiane ; & malgré leur dissimulation il y a beaucoup d'apparence qu'ils » m'apprirent tout ce qu'ils en pouvoient savoir, parceque je ne leur » épargnai pas le vin, dont ils n'avoient pas bû depuis long-tems. Au » milieu de cette joie, non-seulement ils vanterent la Guiane & ses ri- » chesses, mais ils ne firent pas même difficulté de m'apprendre les meil- » leures routes. Pour moi, loin de leur expliquer mes desseins, je fei- » gnis que ma navigation avoit un autre objet, & je leur fis entendre » que je n'avois relâché à la Trinité que pour y prendre des rafraichis- » semens.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

Sa dissimulation.

Cependant Raleigh n'étoit arrêté que par deux raisons, dont la principale étoit celle qu'il dissimuloit si soigneusement ; & l'autre, l'espoir de tirer vengeance de Dom Antoine Berreo Gouverneur de Saint Joseph, qui l'année d'auparavant avoit enlevé huit Hommes au Capitaine *Whidon*. Il savoit que Berreo avoit fait un Voïage sur l'Orinoque, qu'il avoit tenté la Conquête de la Guiane, & que l'aïant manquée, il se proposoit de renouveller son entreprise. Bientôt il apprit, d'un Cacique des parties Septentrionales de l'Ile, que cet Ennemi des Anglois étoit actuellement dans le Fort de Saint Joseph ; qu'il faisoit lever des Soldats à la Marguerite & sur la Côte de Cumana, pour les surprendre ; qu'il avoit défendu sous peine de mort, aux Indiens de l'Ile, d'avoir le moindre commerce avec eux ; que pour tenir ces malheureux Insulaires sous le joug, il avoit fait arrêter plusieurs vieux Caciques, qu'il gardoit dans les chaînes, & que de tems en tems il faisoit dégouter du lard bouillant sur leur peau. Ces dernieres informations, & celles que Raleigh avoit déja reçues sur la situation du Fort, le déterminerent à ne pas différer sa vangeance. Dès la nuit suivante, il fit marcher le Capitaine Calfield avec soixante Soldats ; & le suivant lui-même à la tête d'un autre corps, ils attaquerent si vivement la Place, qu'elle se rendit avant le jour. Ils y trouverent, dans les chaînes & dans les tourmens, cinq Caciques à demi-morts, auxquels ils donnerent la liberté ; & tous les Habitans éprouverent la même douceur : mais Berreo fut enlevé avec ses gens, & conduit à bord.

Double but de son Voïage.

Berreo, Gouverneur Espagnol de l'Ile, & ses offenses contre les Anglois.

Ils le forcent & l'enlevent.

Le jour qui suivit cette Expédition, deux Vaisseaux Anglois, commandés par les Capitaines *Gifford* & *Keymis*, arriverent à Puerto de los Hispaniolos. Après un Grand Conseil, qui se tint entre les Officiers sur le projet de Raleigh, tous les Caciques Ennemis des Espagnols furent assemblés ; car il y en avoit quelques-uns d'attachés à Berreo, qui avoient contribué à l'établir dans leur Ile. Ceux qui ne refuserent pas de venir à bord y furent traités avec distinction. » Je leur déclarai, dit Raleigh, par mon

Raleigh est renforcé par deux Vaisseaux de sa Nation.

Comment il se lie avec les Indiens.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595.

» Interprete Indien, que j'étois sujet d'une Reine très puissante, qui avoit » plus de Caciques sous sa domination, qu'on ne voïoit d'arbres dans » l'Ile. Cette grande Princesse, ajoutai-je, est ennemie des Espagnols, à » cause de leur tyrannie. Elle en a délivré tous les Peuples voisins de ses » Etats, & les parties Septentrionales du Monde. C'est elle qui m'en- » voie pour vous affranchir de ce joug, & pour défendre votre Patrie » contre leurs usurpations. Ensuite je leur présentai le Portrait de la Reine » Elisabeth. Ils l'admirerent, & le baiserent. J'eus beaucoup de peine à » les empêcher d'en venir à l'adoration. Dans la suite, j'emploïai le » même moïen chez les Peuples que je traversai; & cette méthode (41) » me réussit si bien, qu'ils connoissent encore la Reine sous le nom d'*Ezra-* » *beta Cassipuna Aquererouna*, c'est-à-dire, Elisabeth, Cacique Souveraine » & très puissante.

Il quitte la Trinité.

Les Anglois quitterent enfin Puerto de los Hispaniolos, & retournerent à Curiapan avec leurs Prisonniers. Berreo, qu'ils interrogerent ardemment, leur fit des réponses auxquelles ils ne donnerent pas toute leur confiance. Cependant ils changerent de disposition, lorsqu'ils l'eurent reconnu pour un Gentilhomme de bonne Maison, qui avoit servi longtems son Roi dans les guerres d'Italie & des Païs-bas. Raleigh lui trouva beaucoup de mérite; & n'aïant à lui reprocher que sa cruauté, il le traita, dit-il, en Gentilhomme. Il avoit épousé la fille de Gonzales Ximenès de *Casada*, qui avoit tenté avant lui, mais avec aussi peu de succès, de pénétrer dans la Guiane, & qui, dans les derniers momens de sa vie lui avoit fait promettre avec serment de suivre jusqu'à la fin de la sienne le projet de cette entreprise. Berreo jura aux Anglois qu'elle lui coûtoit déja trois cens mille Ducats d'or, & leur en fit un récit que Raleigh se hâta d'écrire.

Caractere de Berreo.

Récit de son expédition pour découvrir la Guiane.

Berreo avoit d'abord cherché la Riviere de *Cassanar*, qui se jette dans celle de *Pato*; comme celle-ci se jette dans *Meta*, & Meta dans l'Orinoque, appellé jusqu'à ce lieu, le *Baraquan*. Il avoit fait plus de cinq cens lieues sans trouver aucun passage, ou sans y pouvoir pénétrer; & moins rebuté que fatigué, il avoit pris sa route par le nouveau Roïaume de Grenade, où les biens de sa Femme étoient situés. En partant pour son Expédition, sa suite étoit de sept cens Chevaux, & d'un grand nombre d'Esclaves Indiens, des deux sexes (42).

(41) Il n'avoit pas l'honneur de l'invention. On a vu, au Tome X de ce Recueil, que Drake fit la même chose, après avoir découvert la nouvelle Albion.

(42) Raleigh, dans cette Relation qu'il fit publier à Londres, promettoit une Carte du Païs, qui devoit contenir le cours de toutes les Rivieres, la route de Casada, celle de Berreo & la sienne. On ignore s'il l'a publiée. Il ajoute que les François s'étoient déja efforcés aussi de découvrir les Terres, mais inutilement, parcequ'ils ne prenoient pas la bonne route. Ils la cherchent, dit-il, par la Riviere des Amazones, où ils font de fréquens Voïages pour en rapporter de l'or. Jamais ils ne la trouveront de ce côté-là. Raleigh parle, à cette occasion, des Amazones, & croit leur existence réelle. Un Cacique l'assura que ces Femmes guerrieres habitoient au Sud de l'Orinoque, dans la Province de Topango; que leurs principales forces sont dans ces Iles; qu'elles ne voïoient les Hommes qu'une fois l'année; mais pendant l'espace d'un mois. Ce ne sont pas là les Montagnes, où M. de la Condamine panche à croire qu'elles ont leur retraite, sur tous les témoignages dont on a parlé dans l'extrait de sa Relation.

Suivant le Mémoire de Raleigh, la Riviere de Caſſanar a ſa ſource dans les Montagnes voiſines de *Tunia*, d'où ſort auſſi celle de Pato. Celle de Meta, qui les reçoit toutes deux, ſort des Montagnes voiſines de Pampelune. Le Meta & la Guaïare viennent des Montagnes de Timanga, perdent toutes deux leur nom dans le Baraquan, qui commence, peu après, à prendre celui d'Orinoque. Le Rio grande prend ſon cours de l'autre côté des Montagnes de Timana, & va ſe joindre à la Mer près de Sainte Marthe. Lorſque Berreo eut paſſé la Caſſanar, il arriva au bord du Meta; & faiſant ſuivre le rivage à ſes gens, il les conduiſit au Baraquan: mais la rapidité de ce Fleuve, ſes ſables, & les rochers dont il eſt coupé, firent échouer une partie de ſes Barques & périr beaucoup de monde. Il erra une année entiere, ſans pouvoir trouver le chemin de la Guiane. Enfin, il ſe rendit à l'extrêmité d'Amapeia, qu'il ne traverſa point ſans peine, & la Riviere de Charles borna ſa courſe.

Les Indiens d'Amapeïa lui avoient beaucoup vanté la Guiane. La Province qu'il nommoit Amapeïa eſt ſur l'Orinoque. Il y perdit ſoixante de ſes meilleurs Soldats & preſque tous ſes Chevaux. Après y avoir paſſé trois mois, ſans avoir pû réduire cette Nation, il fit avec elle une eſpece de tréve, qui lui fit obtenir, des Caciques, cinq figures d'or pur, & divers ouvrages fort curieux. L'induſtrie de ces Peuples à travailler l'or, ſans aucun inſtrument de fer, & ſans les ſecours qui facilitent le même travail à nos Orfévres, mérite beaucoup d'admiration. Les Indiens d'Amapeïa, dont Berreo reçut ce préſent, ſe nomment *Anabas*, & ſont à douze milles de l'Orinoque. De leurs Habitations, il n'y en a pas moins de huit cens juſqu'à l'embouchure de ce Fleuve. Cette Province eſt baſſe & marécageuſe; ſes Marais, formés par les débordemens du Fleuve, contiennent des eaux rouſſâtres & mal-ſaines, remplies de Vers, de Serpens & d'autres Inſectes. Elles cauſerent de fâcheuſes dyſſenteries aux Eſpagnols, qui n'en connoiſſoient pas le danger. La plûpart de leurs Chevaux en furent d'abord empoiſonnées; & les Hommes n'y réſiſtant pas mieux, ils ſe trouverent réduits de ſept cens, à ſix vingts. Les Indiens, qui n'ignorent pas les mauvaiſes qualités de leurs eaux, ne laiſſent pas d'en faire un continuel uſage; ils ont appris, par l'expérience, à choiſir, pour en faire leur proviſion, l'heure du Midi. L'ardeur du Soleil les rend potables, mais elles s'alterent enſuite; & jamais elles ne ſont plus pernicieuſes qu'à minuit. Les Rivieres du Païs ſe reſſentent auſſi des mêmes altérations. Berreo partit d'Amapeïa, au commencement de l'Eté, pour chercher une entrée dans la Guiane par la Frontiere du Midi. Ses efforts furent inutiles. Des Montagnes inacceſſibles, qui s'étendent à l'Orient de l'Orinoque juſqu'à Quito, lui fermerent le paſſage. D'ailleurs ſes gens, accablés de fatigue & de miſere, avoient ſans ceſſe à combattre des Peuples féroces, ennemis jurés du nom Eſpagnol. Il aſſura les Anglois qu'il avoit traverſé une centaine de grandes Rivieres qui ſe jettent dans l'Orinoque; mais il en ignoroit les noms & le cours, parcequ'aïant perdu ſes Interpretes, il n'entendoit rien aux Langues du Païs, & qu'il manquoit d'ailleurs d'étude & de lumieres juſqu'à ne pouvoir diſtinguer l'Orient de l'Occident. Raleigh, profitant de cet exemple, ſe procura un Interprete natif de Guiane, qui ſavoit une

partie des divers Langages de ces Peuples, & qui lui rendit d'importans services. Il fit chercher les plus vieux Indiens, & les plus exercés aux courses qui sont en usage dans toutes ces Contrées. Ses questions continuelles lui firent acquérir une connoissance assez étendue des Rivieres & des Provinces, depuis la Mer du Nord jusqu'aux Frontieres du Pérou, & depuis l'Orinoque jusqu'à la Riviere des Amazones. Il apprit aussi leur Gouvernement & leurs usages; connoissance indispensable, dit-il, parceque ces Peuples étant sans cesse en guerre, il faut savoir distinguer leurs Amis & leurs Ennemis, pour tirer parti de leurs affections & de leurs haines; comme Fernand Cortez & François Pizarre, qui durent leurs Conquêtes à cette ruse.

De si fâcheux obstacles firent perdre, à Berreo, tout espoir de réussir dans son entreprise. Cependant, il eut le courage de pénétrer encore jusqu'à la Province d'Emeria, vers l'embouchure du Fleuve, où il trouva des Peuples d'un caractere plus doux, & des vivres en abondance. Leur principal Cacique se nommoit *Carapana*, Vieillard sage, d'un tempérament vigoureux & d'une longue expérience. Ce Seigneur Indien, qui n'avoit pas moins de cent ans, avoit été dans sa jeunesse à l'Ile de la Trinité, où le commerce des Espagnols lui avoit appris à connoitre la différence des Nations & celle des Hommes. Il aimoit la paix; ce qui servoit plus que la fertilité des Terres à faire regner l'abondance dans son Païs, par le commerce qu'il entretenoit avec ses Voisins. Berreo passa plus de cinq semaines dans les Habitations de Carapana, moins pour s'y rafraîchir que pour reprendre des espérances auxquelles il ne pouvoit renoncer: mais il lui restoit si peu de monde, qu'il remit enfin son projet à l'année suivante, dans la vue de prendre des mesures plus justes, & d'attendre un renfort d'Espagne.

Il s'embarqua dans un Canot, à l'embouchure de l'Orinoque, pour passer à l'Ile de la Trinité. Delà, s'étant rendu à la Côte de Paria, il alla jusqu'à la Marguerite, où il raconta ses Découvertes à Dom Juan Sarmiento, Gouverneur de cette Ile. Sarmiento, frappé des richesses de la Guiane, lui donna cinquante Hommes, & lui fit promettre de retourner aussi-tôt chez Carapana, pour y chercher de nouvelles ouvertures. Mais Berreo, qui ne se croïoit point assez fort, se contenta de retourner à la Trinité, d'où il renvoïa son Lieutenant & quelques Soldats vers le Cacique, avec ordre d'emploïer tous leurs soins à se concilier les Indiens plus éloignés. Carapana reçut bien les Députés, & les fit conduire chez un autre Cacique, nommé *Morquito*, après les avoir assurés que personne n'étoit plus propre à leur donner de bonnes informations sur la Guiane. En effet, Morquito, un des plus puissans Caciques du Païs, avoit de grandes Relations de Commerce. Mais aïant voïagé chez les Espagnols de Cumana, il s'étoit lié d'amitié avec *Vides*, Gouverneur de cette Province, qui sur les récits du Cacique, avoit envoïé demander en Espagne la permission & les secours nécessaires pour tenter la Conquête de la Guiane. Vides ignoroit alors l'entreprise de Berreo: il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il mit tout en œuvre pour la traverser, & ces deux Officiers Espagnols conçurent l'un pour l'autre une haine furieuse. On ignore quelle part Vides

eut à la conduite de Morquito : mais ce Cacique, après avoir reçu favorablement les Soldats de Berreo, les fit massacrer tous, à la réserve d'un seul, qui eut le bonheur de se sauver en traversant une Riviere à la nage. Berreo entreprit aussi-tôt de vanger la mort de ses gens : il fit passer tout ce qu'il put rassembler de Trouppes, dans la Province d'Aromaja, qui étoit celle de Morquito. Le Cacique, traversant l'Orinoque & les Terres des Saymas & des Ouikiris, passa promptement à Cumana, où il se croïoit en sureté sous la protection de Vides. Berreo le fit demander au nom du Roi, comme un perfide assassin, qui devoit être en horreur aux Espagnols, & Vides n'aïant osé refuser de le remettre entre ses mains, il le fit mourir dans les supplices.

Les Trouppes de Berreo n'en ravagerent pas moins la Province d'Aromaja, & firent quantité de prisonniers, entre lesquels se trouva Topiavari, Oncle de Morquito. C'étoit un Vieillard, dont l'âge passoit cent ans. Il fut chargé de chaînes, & traîné longtems dans cet état, pour servir de Guide aux Espagnols. A la fin, il se racheta pour cent plaques d'or. Le supplice de Morquito avoit fort aigri les Indiens. Il fit perdre à Berreo les liaisons qu'il avoit commencées avec Carapana : mais le succès de ses Trouppes & l'or de Topiavari ne faisant qu'augmenter la passion qu'il avoit de pénétrer dans la Guiane, il résolut de ne rien épargner pour se mettre en état d'y porter heureusement ses armes. Toutes les richesses, qu'il avoit acquises par des pillages ou par des rançons, furent envoïées en Espagne, dans l'espérance que tant d'or enflammant les desirs de ses Compatriotes, il lui viendroit assez de Soldats pour l'exécution de ses grands desseins. Il envoïa au Roi même divers présens, d'Hommes, de Bêtes, d'Oiseaux, & de Poissons, d'or massif. Ses demandes étoient d'autant plus spécieuses, que les trésors qu'il promettoit, & dont il envoïoit comme un essai, coutoient peu de peine à recueillir ; au lieu que dans les autres Contrées de l'Amérique il falloit d'immenses travaux & des frais sans bornes, pour tirer l'or des Mines. En même-tems, il donna ordre à son Fils, qu'il avoit laissé dans la Nouvelle Grenade, de lui envoïer des renforts, dont il n'oublia point de regler la marche : ils devoient entrer dans la Province d'Emetia, & suivre les rives de l'Orinoque. Telles étoient ses vues & ses espérances, lorsqu'il étoit tombé entre les mains des Anglois.

Raleigh déclare ses vues à Berreo.

Raleigh, après avoir tiré de lui ces instructions, lui déclara qu'il avoit formé le même dessein ; c'est-à-dire, qu'il étoit résolu de pénétrer dans la Guiane, & qu'il n'étoit venu à la Trinité que dans cette vue. » Il dut » me croire sincere, dit-il, puisque l'année d'auparavant, & dans le tems » même qu'il se donnoit de si grands mouvemens, j'avois envoïé un de » mes Officiers pour prendre Langue, & que c'étoit à cette occasion qu'il » avoit enlevé dix Anglois au Capitaine Whidon. Cependant ma décla- » ration parut lui causer un vif dépit. Ensuite il ne négligea rien, pour » me détourner de mon entreprise : il me représenta les dangers & les » peines où j'allois m'engager ; que mes Vaisseaux ne pourroient entrer » dans la Riviere, ou qu'ils y seroient arrêtés par les sables & les Bas- » fonds, dont ses Canots étoient un témoignage certain, puisque tirans

Objection de l'Espagnol.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

» à peine douze pouces d'eau, ils touchoient souvent le fond; que les » Indiens éviteroient ma rencontre & se retireroient dans les terres; que » si je les faisois poursuivre, ils brûleroient leurs Habitations. Il ajouta » que l'Hiver approchant, les inondations alloient commencer; qu'on ne » pourroit profiter de la Marée; qu'il ne falloit point espérer des provi- » sions suffisantes par le secours des petites Barques; enfin, ce qu'il » crut le plus capable de me décourager, que tous les Caciques des Fron- » tieres de la Guiane refuseroient d'entrer en commerce avec moi, par- » cequ'à l'exemple de tant d'autres Peuples, ils se croiroient menacés de » leur destruction par les Chrétiens. Je ne trouvai pas ses raisons sans » force; mais outre la défiance que je devois naturellement aux conseils » d'un Espagnol, je fus soutenu par les puissantes idées dont j'étois rempli.

Raisons qui soutiennent Raleigh, & ses lumieres sur la Guiane.

Il les explique : 1°. Il étoit persuadé, en général, que ce Païs étant à-peu-près sous le même climat que le Pérou, l'or n'y devoit pas être moins commun; & les richesses des Incas, dont il avoit vu l'étalage dans toutes les Relations Espagnoles, avoient tellement saisi son imagination, qu'il ne pouvoit voir sans gémir, *qu'elles eussent rendu le Roi d'Espagne un des plus grands Monarques de l'Univers, de pauvre petit Roi de Castille qu'il étoit auparavant.* 2°. Il avoit entendu raconter que Huayna-Capac, Empereur du Pérou, n'avoit laissé que trois fils; & qu'après la mort des deux premiers, Huascar & Atahualipa, le troisieme étoit échappé aux cruautés des Espagnols; qu'il étoit sorti du Pérou avec toutes ses richesses & quelques milliers d'Hommes, accrus par la jonction de quantité d'autres Indiens, nommés *Orejones;* qu'il s'étoit établi dans cette étendue de terre, qui est entre la Riviere des Amazones & l'Orinoque; qu'il y avoit formé des Villes plus florissantes que ne le furent jamais celles du Pérou dans la plus grande prospérité des Incas, & qu'on y suivoit leur Gouvernement & leurs Loix. Observons que Raleigh auroit trouvé peu de vrai-semblance à ce récit, s'il avoit su que Manco Inca, Frere d'Huascar & d'Atahualipa, fut massacré au Pérou après la Conquête; que Paulu Inca, un autre de leurs Freres servit fidelement les Espagnols, & que tous les autres Princes du même Sang eurent la funeste fin qu'on a rapportée au Tome XIII dans l'article des Vicerois. 3°. On lui avoit raconté aussi des choses merveilleuses de la prétendue Ville de *Manoa*, connue des Espagnols sous le nom d'*El Dorado*, & visitée par quelques Voïageurs de cette Nation(43). Il savoit que Juan *Martinez*, Maître de l'Artillerie à *Ordaco*, avoit découvert, le premier, Manoa, Capitale du nouvel Empire des Incas; qu'on voïoit, à la Chancellerie de Portoric quel avoit été le succès de son entreprise; qu'il avoit passé sept mois dans cette Ville, où il avoit été reconnu pour Espagnol; que cependant il avoit été bien reçu, mais qu'on ne lui avoit permis d'aller nulle part sans Gardes, & sans avoir les yeux couverts; qu'enfin, aïant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avoit été volé par les Indiens à l'embouchure de l'Orinoque, & qu'il n'avoit sauvé que deux Bouteilles remplies d'or, que les Indiens avoient crues pleines de liqueur : qu'ensuite s'étant rendu à Portoric, il y étoit mort;

(43) Voïez, ci-dessus, le Voïage de M. de la Condamine sur la Riviere des Amazones.

qu'en mourant il s'étoit fait apporter ſon or & la Relation de ſes Voïages ; qu'il avoit donné l'or à l'Egliſe pour fonder des Meſſes, & ſa Relation à la Chancellerie (44). 4°. Enfin, Raleigh n'ignoroit pas les Voïages de Pedro d'Orſua, de Jerôme d'Ortal, de Pedro Hernandez de Serpa, & de Gonzales Ximenès de Caſada, entrepris pour vérifier la Découverte de Martinez. Il étoit confirmé dans la même idée par la perſuaſion de Berreo. C'étoit ſur ces fondemens qu'il étoit parti d'Angleterre, & qu'il aſſure « que celui qui conquerra la Guiane poſſedera plus d'or & regnera » ſur plus de Peuples que le Roi d'Eſpagne & l'Empereur des Turcs. Il répete pluſieurs fois que ce qu'il entend par la Guiane, eſt l'intervalle entre l'Amazone & l'Orinoque, à trois cens lieues, ou ſix cens milles des Côtes de la Mer du Nord.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

Ses meſures pour y pénétrer.

Vraies ou chimériques, ſtoutes ces preuves rendirent l'Anglois ſi ſourd aux objections de Berreo, qu'il ſe hâta de faire partir Gifford, ſon Vice-Amiral, & le Capitaine Calfield, pour reconnoître l'embouchure de la Riviere de Capuri. Il y avoit envoïé auparavant Whidon & Douglas, qui n'y avoient pas trouvé moins de neuf piés d'eau ; mais c'étoit avec le flux ; & la Marée aïant baiſſé, avant qu'ils euſſent franchi les Bas-fonds, ils avoient abandonné leur entrepriſe. Un autre Officier, chargé de ſonder la Baie de *Guanipa*, ou *Amana*, pour chercher le moïen d'y paſſer avec les Vaiſſeaux, n'y trouva pas plus de facilité, & n'oſa ſe hazarder fort loin dans la Baie, parcequ'il apprit, de ſon Guide Indien, que ce lieu étoit ſans ceſſe infeſté de Cannibales, qui ne manqueroient pas de tomber ſur lui avec leurs fleches empoiſonnées.

Il fait conſtruire une Galéaſſe.

Gifford & Galfield aïant trouvé, dans la Riviere de Capuri, cinq piés d'eau, après le reflux, Raleigh fit faire des Bancs pour la rame ; & commençant à craindre pour *King*, qu'il avoit envoïé à Guanipa, il le fit ſuivre par Douglas, avec un vieux Cacique de la Trinité, qui lui ſervit de Pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pouvoit entrer dans le Capuri par quatre endroits, tous également commodes. La Galéaſſe fut équipée avec trois Chaloupes, qui portoient des Proviſions pour un mois. Raleigh, & quelques Officiers, s'y embarquerent avec cent hommes. Leur Pilote, nommé *Arouacan*, étoit un Indien de la Riviere de *Baienua*, ſituée ou Sud de l'Orinoque, entre ce Fleuve & celui des Amazones. Il avoit promis de les conduire à l'Orinoque ; mais s'ils n'avoient pas eu d'autre ſecours, ils auroient erré ſans fin dans toutes ces Rivieres, comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait, dans l'Univers, un tel amas d'eaux, les unes entrelaſſées dans les autres. Lorſqu'il croïoit avoir trouvé la route, à la faveur de la Bouſſole & des hauteurs du Soleil, il ne faiſoit que tourner autour d'une infinité de petites Iles, toutes remplies d'arbres ſi hauts & ſi touffus, qu'ils troubloient également la vue & la navigation. Il nomma une de ces Rivieres, ou de ces Canaux, *Red-croſs*, c'eſt-à dire Croix rouge, parcequ'il jugea qu'aucun Chrétien n'y étoit entré avant lui. Là, il découvrit un petit Canot, qui portoit qnelques Indiens ; & la Galéaſſe les joignit, avant qu'ils puſſent ſe dérobber dans les détours. D'au-

Route qui la conduit à l'Orinoque.

(44) Telle étoit, en effet, l'opinion qui s'étoit répandue.

tres Indiens, qui se présentoient sur le rivage, sembloient observer la conduite des Anglois; & ne voïant aucune marque de violence, ils s'avancerent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh fit aussitôt gouverner vers eux. Mais pendant qu'il leur offroit ce qu'ils avoient desiré, son Pilote Indien, s'étant un peu écarté pour reconnoître le Païs, rencontra un Cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des Etrangers dans leurs Terres, & n'eut pas peu de peine à se sauver par la fuite. Les Indiens qui habitent ces Iles sont les *Tinitives*, dont on distingue deux especes; les *Ciaouaris* & les *Ouaraouaris*.

Embouchure de ce Fleuve.

L'Orinoque se divise en seize bras, à son embouchure; neuf qui courent au Nord, & sept au Sud. Les derniers forment des Iles considérables. Du bras le plus septentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues : ainsi, conclut-il, l'embouchure de ce Fleuve surpasse, en grandeur, celle du Fleuve des Amazones. Les Tinitives ont leurs Habitations, dans les Iles qui sont formées par cette multitude de bras. Ces Indiens, divisés en deux Peuples, ont chacun leur Cacique, qui sont continuellement en guerre. Ils ont leurs Habitations sur terre en Eté; mais, pendant l'Hiver, ils demeurent sur des Arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable industrie, les garantissent des grandes inondations de l'Orinoque, qui, depuis Mai jusqu'en Septembre, monte d'environ vingt piés au-dessus des Terres. Cette incommodité ne leur permet gueres de semer. Ils font un pain de moelle de Palmite, auquel ils joignent, pour nourriture, leur pêche, leur chasse, & divers fruits de leurs arbres. Les Cuparis & les Macureos, deux Nations qui habitent les bords de l'Orinoque, ne sont pas moins renommés par leur adresse & leur courage. Avant l'arrivée des Espagnols, ils faisoient une guerre continuelle à leurs voisins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces Peuples contre leur plus dangereux Ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs usages : à la mort de leurs Caciques, ils commencent le dueil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps. Ils les laissent pourrir; & lorsque les chairs sont entierement consumées, ils prennent le squelette, qu'ils ornent de ses plus précieux joïaux, avec des plumes de diverses couleurs aux bras & aux jambes, & le gardent suspendu dans sa Cabane. Les Arouacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orinoque, réduisent en poudre le squelette de leurs Parens morts, & brûlent cette cendre dans une liqueur qu'ils avallent.

Indiens qui habitent sur des Arbres.

Marque singuliere de respect pour les Morts.

Grand lit de l'Orinoque.

En quittant les Ciaouaris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orinoque, qu'il étoit question de remonter : mais après quatre jours de navigation, il échoua vers le soir dans un lieu si dangereux, qu'en travaillant à soulager la Galéasse de son lest, il faillit d'y perdre soixante hommes. Enfin l'aïant remise à flot : il continua plus heureusement sa route, pendant trois jours; & le quatrieme, son Pilote Indien le fit entrer dans une grande Riviere, nommée *Amana*, dont les eaux sembloient descendre paisiblement sans aucun détour : mais le cours en étoit si rude, qu'on n'y pouvoit avancer qu'à force de rames. Les Matelots eurent besoin des plus vives exhortations de leur Chef, pour soutenir un travail si continuel : la chaleur étoit extrême; & les branches des arbres, qui bordoient les deux

Difficulté de le remonter.

deux rives, causoient une autre peine aux Rameurs. Cet obstacle dura si long-tems, que les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ses Gens. Cependant il leur représenta que le Pilote promettant dans peu de jours une route plus facile & des provisions en abondance, il y avoit moins de risque à continuer leur navigation, qu'à retourner en arriere. D'ailleurs ils ne manquoient pas de fruits, sur les bords de la Riviere, ni de poisson & de gibier; sans compter que les Fleurs & les Plantes, dont les terres étoient couvertes, sembloient confirmer toutes les promesses du Pilote.

Cet Indien, sur le visage duquel Raleigh croïoit remarquer souvent de l'embarras, lui proposa de faire entrer, à droite, les Canots dans une Riviere, qui les conduiroit promptement à quelques Habitations des Arouacas, où l'on trouveroit toutes sortes de rafraîchissemens, & de laisser la Galeasse à l'ancre, en assurant qu'on pouvoit être de retour avant la nuit. Il étoit midi. Cette ouverture fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduite des Canots, & ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvoient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures, sans voir aucune apparence d'Habitations, ses défiances augmenterent. On rama trois autres heures, avec aussi peu de succès; & les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglois des Canots, se croïant trahis, parloient déja de vangeance. Envain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre, que le châtiment d'un Traître ne changeroit rien à leur situation, ou ne la rendroit que plus misérable. La colere & la faim ne leur laissoient sentir que le mal présent; lorsqu'enfin une lumiere qu'ils apperçurent, & quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappellerent à des sentimens plus modérés. C'étoit, en effet, une Habitation des Arouacas, où ils n'arriverent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouverent peu de monde, parceque le Cacique de la Bourgade étoit allé en Traite à l'embouchure de l'Orinoque, avec un grand nombre de ses Indiens : mais les Cabanes étoient remplies de provisions, dont les Anglois chargerent leurs Canots.

Comment les Anglois trouvent des vivres.

Ils retournerent sans peine à leur Galeasse. Les bords de la Riviere, dont leurs souffrances sembloient leur avoir dérobbé les agrémens, leur parurent alors d'une merveilleuse beauté. Ils découvrirent une charmante Vallée, d'environ vingt milles de longueur, & remplie de différentes especes de Bestiaux. Le Gibier n'y étoit pas moins abondant, & la Riviere continuoit de leur fournir d'excellent Poisson. Ils se crurent desormais à couvert de la faim, dans une contrée si riche. Mais il s'y trouve de monstrueux Serpens. Un jeune Negre, qui voulut passer à la nage sur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglois y virent paroître quatre Canots, qui descendoient la Riviere où ils étoient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montoient s'échapperent dans les Bois; & les deux autres suivirent si legerement le cours de l'eau, qu'il fut impossible de les joindre : mais Raleigh ne se bornant point à se saisir des deux premiers Canots, & des provisions qu'on y trouva, fit chercher les Fugitifs. On en prit quelques-uns, à peu de

Sauvages qu'ils rencontrent.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

distance. C'étoient des Arouacas, qui avoient servi de Pilotes à trois Espagnols échappés plus heureusement, entre lesquels il y avoit un Rafineur d'or. Envain Raleigh mit une partie de ses Gens à terre pour suivre leurs traces. Mais il retint un des Pilotes, dont l'intelligence & la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connoissances, il tira de lui celle de divers endroits où les Espagnols venoient chercher de l'or. Elle lui servit peu, parceque l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ses gens, de peur que le chagrin de manquer une si belle occasion de s'enrichir ne refroidît entierement leur courage. Les eaux croissent avec tant de promptitude & d'impétuosité dans cette Province, que le soir elles sont de la hauteur d'un homme, dans des lieux où l'on passoit le matin presqu'à sec ; & ces débordemens sont fort ordinaires à toutes les Rivieres qui se jettent dans l'Orinoque.

Ils ne peuvent profiter des Mines d'or.

Sagesse de Raleigh à les conduire.

L'Arouaca, que Raleigh avoit retenu pour Pilote, parut craindre que son sort ne fût d'être mangé vif. » Car telle étoit, dit Raleigh, l'idée » que les Espagnols donnoient de ma Nation à tous ces Peuples : mais » il se désabusa bientôt, comme tous les autres Indiens avec lesquels » nous eûmes à traiter, lorsqu'il eut reconnu notre caractere & nos usa- » ges. L'effet de cette imposture retomba sur nos Ennemis, dont notre » humanité fit sentir plus que jamais les injustices & les violences. Au- » cun de mes gens ne toucha jamais aux Femmes du Païs, pas même du » bout du doigt. A l'égard des denrées, on n'en prenoit point sans avoir » satisfait ceux qui venoient les offrir. Enfin, pour n'avoir rien à me » reprocher, je ne quittois jamais une Habitation sans demander aux » Indiens s'ils avoient quelque plainte à faire de mes Gens ; je les con- » tentois avant mon départ, & je faisois châtier le Coupable. Les deux » Canots mêmes, que j'avois fait enlever, furent rendus aux Arouacas, » & le Pilote ne fut emmené, qu'après avoir consenti volontairement » à me suivre. Les Espagnols lui avoient donné le nom de Martin.

Ce fut sous sa conduite, que les Anglois continuerent leur route. Quinze jours de navigation, pendant lesquels ils ne furent pas exposés à d'autre danger que celui des sables, les ramenerent à la vue de l'Orinoque. Raleigh ne donne point le nom de plusieurs Rivieres, dans lesquelles il s'engagea successivement, & ne tient pas un meilleur compte des hauteurs ; mais, dans le lieu où il se représente ici, il avoit à l'Est la Province de *Carapana*, qui étoit alors occupée par des Espagnols. Les Indiens de trois Canots, qu'il se félicita d'avoir rencontrés, l'aborderent sans crainte, après avoir sû qu'il n'étoit pas de cette odieuse Nation ; & lui voïant jetter l'ancre, ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur Cacique. Il se trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de Tortues, qui furent un rafraîchissement fort agréable pour les Anglois. Le jour suivant, ils virent arriver le Cacique qu'on leur avoit annoncé, avec une suite de quarante Indiens. Sa Bourgade, qui n'étoit pas éloignée, se nommoit *Toparimaca*. Il apportoit aux Anglois diverses sortes de provisions, pour lesquelles ils lui firent boire du vin d'Espagne, dont il ne cessoit point d'admirer le goût. Raleigh lui aïant demandé une route courte &

Cacique de Toparimaca.

ture pour la Guiane, il offrit alors aux Anglois de les conduire à sa Bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avoit réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. Elle est composée, dit Raleigh, de poivre de l'Amérique & du suc de plusieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de grands Vases. Le Cacique & les Indiens s'enivrerent aussi.

Liqueur qui enivre les Anglois.

Après cette Fête, le Cacique fit paroître, devant les Anglois, le secours qu'il avoit vanté. C'étoit un Indien fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connoissoit parfaitement toutes les parties de l'Orinoque, & sans lequel en effet ils ne se seroient jamais garantis des sables, des rochers & des Ilots qu'on ne cesse point d'y rencontrer. Raleigh le reçut comme un présent du Ciel.

Ils reçoivent un bon Guide.

Dès le jour suivant, les Anglois éprouverent l'habileté de ce nouveau Guide, par le conseil qu'il leur donna de profiter d'un vent d'Est, qui leur épargna le travail des rames. L'Orinoque, suivant Raleigh, est assez exactement Est & Ouest, depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant son cours, depuis Toparimaca, les Anglois auroient pû pénétrer en plusieurs endroits du Popayan & de la Nouvelle Grenade. Pendant le premier jour, ils suivirent un bras du Fleuve, qui a sur la gauche l'Ile d'Assapana, longue de vingt-cinq milles sur cinq de large, & le grand Canal au-delà. Sur la droite du même bras est une autre Ile, nommée *Jouana*, fort grande aussi, & séparée de la terre, du même côté, par un second bras du Fleuve, qui se nomme *Arrarropana*. Toutes ces eaux sont navigables pour les plus gros Bâtimens; & l'Orinoque, en y comprenant les Iles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-dessus d'Assapana, un peu plus qu'à l'Ouest, on trouve une autre Riviere, nommée *Aropa*, qui vient se jetter du Nord dans l'Orinoque. Les Anglois mouillerent au-delà, & du même côté, près d'une Ile, nommée *Occaoueta*, longue de six milles & large de deux. Raleigh mit à terre, ici, sur la rive du Fleuve, deux Indiens de la Guiane, qu'il avoit pris avec son nouveau Pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devans pour annoncer son arrivée au Cacique de Putimac, Vassal de Topia-Ouari, qui avoit succedé à Morquito dans la Province d'Arromaja : mais Putima étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Indiens de revenir le même jour ; & la Galéasse fut obligée de mouiller le soir près de Putapayma, autre Ile, de même grandeur que la précédente. Vis-à-vis de cette Ile, la Côte du Fleuve offre une grande Montagne, qui se nomme Occopa. Les Anglois aimoient à mouiller proche des Iles, parcequ'il s'y trouvoit quantité d'œufs de Tortues, & que la pêche y est plus commode que sur la Côte, où les rochers ne leur permettoient pas de jetter la Senne. La plûpart de ceux, qui bordent le Fleuve, sont de couleur bleuâtre, & paroissent contenir du fer, comme toutes les pierres qui se trouvent sur les Montagnes voisines.

Cours de l'Orinoque.

Le matin du jour suivant, continue Raleigh, notre cours fut droit à l'Ouest, avec moins de peine à résister au courant du Fleuve. La terre s'ouvroit des deux côtés, & les bords en étoient d'un rouge fort vif. J'envoïai quelques Hommes dans des Canots, pour reconnoître le Païs : ils

Suite de la Navigation des Anglois.

me rapporterent que dans toute l'étendue de leur vue, & du haut des Arbres où ils étoient montés pour l'observer, ils n'avoient découvert que des Plaines, sans aucune apparence de hauteur. » Mon Pilote de Topa-» rimaca dit que ces belles Campagnes se nommoient les Plaines de Say-» mas; qu'elles s'étendoient jusqu'au Païs de Cumana & de Carracas, & » qu'elles étoient habitées par quatre puissantes Nations, les Saymas, » les Assaouais, les Aroras & les Wikiris, qui battirent Hernando de » *Serpa*, lorsqu'il vint de Cumana vers l'Orinoque, avec 300 Chevaux, » pour conquérir la Guiane. Les Aroras ont la peau presqu'aussi noire que » les Negres. Ils sont robustes & d'une valeur singuliere. Le poison de » leurs fleches est si subtil, que sur le récit de mes Indiens je me four-» nis des meilleurs Antidotes, pour en garantir nos gens. Outre qu'il est » toujours mortel, il cause d'affreuses douleurs, & jette les Blessés dans » une espece de rage. Les entrailles leur sortent du corps: ils deviennent » noirs, & la puanteur qu'ils exhalent est insupportable.

Plaines de Saymas.

Poison subtil des Fléches.

Difficulté du remede.

Raleigh s'étonne beaucoup que les Espagnols, à qui les fleches empoisonnées de ces Sauvages ont été si funestes, n'aient jamais trouvé de remede pour leurs blessures. A la vérité, dit-il, les Indiens n'en connoissent point eux-mêmes; & lorsqu'ils sont blessés d'un coup de fleche, ils ont recours à leurs Prêtres, qui leur tiennent lieu de Médecins, & qui font un grand mystere des remedes qu'ils emploient. L'Antidote ordinaire des Indiens est le suc d'une racine nommée *Tupara*, qui guérit aussi toutes sortes de fievres & qui arrête les hémorragies internes. Raleigh apprit, de Berreo, que quelques Espagnols avoient emploïé avec succès le jus d'ail: Mais pour les poisons extrêmement subtils, tels que celui des Aroras, il exhorte à s'abstenir de boire; parceque tout ce qu'on avalle de liquide sert à la propagation du venin, & que si l'on boit, surtout, peu de tems après avoir été blessé, la mort est inévitable.

Montagnes d'Arvami & d'Aio.

Le troisieme jour de leur navigation, les Anglois mouillerent près de la rive gauche du Fleuve, entre deux Montagnes, dont l'une se nomme *Arvami*, l'autre *Aio*. Après s'y être arrêtés jusqu'à minuit, ils passerent une grande Ile nommée *Manoripano*, d'où ils furent suivis par un Canot, chargé de quelques Indiens, qui les inviterent à se reposer dans leurs Habitations: mais s'étant défendus civilement de leurs instances, ils entrerent, le cinquieme jour, dans la Province d'Aromaja, où ils mouillerent à l'Ouest d'une Ile nommée Murrecoermo, qui a dix milles de long & cinq de large. Le lendemain, ils arriverent au Havre de Morquito, où ils étoient résolus de s'arrêter, pour renouveller leurs provisions. Un de leurs Indiens fut envoïé au Cacique Topiaouari, qui vint dès le jour suivant, faire les honneurs de son Port. C'étoit un Vieillard de cent dix ans, si robuste encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pié pour venir voir ses Hôtes, il retourna le même jour à sa Bourgade. Les rafraîchissemens, qu'il leur apporta, étoient une grande abondance de Gibier, de racines & de fruits.

Age & force du Cacique Topiaouari.

Informations qu'il donne à Raleigh.

Raleigh fit diverses questions, à ce vieux Cacique, sur la mort de son Neveu, & sur les entreprises des Espagnols. » Je lui appris; dit-il, quelle » étoit ma Nation, & le dessein où j'étois d'affranchir les Indiens de la

» tyrannie des Espagnols. Ensuite, lui parlant de la Guiane, je le priai » de me donner quelques instructions sur la maniere d'y pénétrer. Il me » répondit que le País où j'étois, & tout ce qui bordoit la Riviere jusqu'à la Province d'Emeric, en y comprenant celle de Carapana, faisoient partie de la Guiane; qu'en général les Nations de toutes ces Terres se nommoient *Orinoccoponi*, parcequ'elles confinent à l'Orinoque; » que celles qui habitoient entre ce Fleuve & les Monts de Wacarimar » étoient comprises sous le même nom; & que de l'autre côté de ces Montagnes, il y avoit une grande Vallée, nommée *Amariocopana*, habitée » aussi par d'anciens Peuples de la Guiane. Je lui demandai quels étoient » ceux qui habitoient au-delà de cette Vallée, derriere les Montagnes qui » la bordoient de ce côté-là; surquoi, il me dit, en soupirant, que dans » sa jeunesse, & du vivant de son Pere, qui étoit mort fort âgé, il étoit » venu dans cette grande Vallée de la Guiane, des lieux où se couche » le Soleil, un Peuple innombrable, qui portoit de grandes robbes & » des bonnets rouges; qu'il étoit composé de deux Nations, nommées » les *Orejones* & les *Eporemerios*; qu'aïant chassé les anciens Habitans » du País, elles s'étoient emparées de leurs Terres, jusqu'au pié des Montagnes, à l'exception des *Iraouaquaris* & des *Cassipagotos*: que son fils » aîné, qui avoit été choisi dans la suite de cette guerre pour mener du » secours aux Iraouaquaris, avoit péri avec tous ses gens dans un combat contre les Usurpateurs, & qu'il ne lui étoit resté qu'un seul Fils. » Il ajouta que les Eporemerios avoient bâti, au pié de la Montagne, à » l'entrée de la Vallée, une grande Ville, dont les édifices étoient fort » hauts; que l'Empereur des deux Nations étrangeres faisoit garder constamment les passages par de nombreuses Trouppes, qui n'avoient pas » cessé, pendant longtems, de ravager & de piller leurs Voisins; mais » que depuis que les Espagnols cherchoient à s'emparer du País, la paix » s'étoit faite entre les Indiens, qui s'accordoient tous à les regarder comme leurs plus mortels Ennemis (45).

Arrivée d'un nouveau Peuple dans la Guiane.

Ville qu'il bâtit.

Raleigh, fort satisfait du vieux Cacique, dans lequel il n'avoit reconnu que de la sagesse & de l'honneur, continua de remonter le Fleuve droit à l'Ouest, & mouilla le soir proche d'une Ile, nommée Catuma, dont la longueur est de cinq ou six milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la Riviere de *Caroli*. Cette Riviere, sans être moins large que la Tamise à Woolvich, fait une chute si considérable, que non-seulement les Anglois en avoient entendu le bruit depuis le Port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuosité des eaux ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher. Après avoir emploïé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'espace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, & d'envoïer un Indien au Cacique du País, pour lui déclarer qu'ils étoient Ennemis jurés des Espagnols. C'étoit dans ce lieu, que Morquito en avoit fait massacrer dix. Le Cacique, nommé *Wanuretona*, vint jusqu'au bord du Fleuve, avec un grand nombre de ses gens, & prodigua les rafraîchissemens aux Anglois.

Les Anglois arrivent à la Riviere de Caroli.

Ce qui les oblige de s'y arrêter.

(45) Raleigh place ce País entre quatre & cinq degrés de Latitude du Nord.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595.

Raleigh lui répéta qu'il étoit venu pour faire la guerre aux Espagnols, & reçut de lui de nouvelles informations sur la Guiane.

Diverses Nations qui habitent cette Riviere.

Les Indiens de la Riviere de Caroli ont une haine égale pour les Espagnols & pour les Eporemerios. Leur Païs est riche en or. Raleigh apprit, du Cacique, que vers la source de la Riviere les Terres étoient habitées par trois puissantes Nations, nommées les Cassipagatos, les Eparagotos & les Araouragotos; que le Caroli sort d'un grand Lac; que tous les Peuples du Païs se joindroient volontiers à ceux qui voudroient les délivrer des Espagnols; enfin qu'après avoir passé les Montagnes de Curca, il trouveroit beaucoup d'or & de pierres précieuses. Un des Officiers Espagnols, qu'il avoit pris avec Berreo, se vanta d'avoir découvert dans ses Voïages une Mine d'argent très riche, à peu de distance de la Riviere: mais l'Orinoque & toutes les Rivieres voisines étoient haussées de cinq piés; sans compter la difficulté de remonter celle de Caroli. Raleigh se contenta d'envoïer par terre quelques-uns de ses gens, dans une Bourgade éloignée de vingt milles, & nommée Annatapoi. Ils y trouverent des Guides pour les conduire plus loin dans une grande Ville, qui se nomme *Capurepana*, située au pié des Montagnes, sous la domination d'un Cacique, proche Parent de Topiaouri. Cependant Whidon fut chargé, avec quelques Soldats, de suivre, autant qu'il étoit possible, le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouvoit quelque apparence de Mine.

Observations de Raleigh sur le Païs, & sur les Pierres à fil d'or.

En même-tems Raleigh, accompagné des Capitaines Gifford & Calfield, monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit toute la Riviere de Caroli, qui se divise en trois bras à vingt milles de l'Orinoque. Il remarqua dix à douze Sauts de cette Riviere; & tous d'une si grande hauteur, que les particules d'eau, séparées dans leur chûte, forment comme un tourbillon de fumée. Ensuite, s'étant approché des Vallées, il admira le plus beau Païs qu'il eut jamais vu. L'herbe y est d'une verdure charmante, le terrein ferme, le Gibier en abondance: & les Oiseaux, dont le nombre & la variété sont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. » Nous remarquâmes, dit Raleigh, des fils d'or & d'argent dans les pierres; mais n'aïant que nos mains & nos épées, nous ne pûmes en vérifier parfaitement la nature. Cependant nous en rapportâmes quelques-unes, que je fis examiner dans la suite. Un Espagnol de Caracas me les nomma dans sa Langue, *Madre del oro*, Or mere, ou Matrice d'or, & m'assura qu'il devoit se trouver une Mine au-dessous. On ne me soupçonnera point de m'être trompé moi-même, ou de vouloir tromper ma Patrie, par de fausses imaginations. Quel motif auroit pû me faire entreprendre un si pénible Voïage, si je n'avois été sûr qu'il n'y a point, sous le Soleil, de Païs aussi riche en or que la Guiane? Whidon, & *Milechap*, notre Chirurgien, m'apporterent pour fruit de leurs recherches quelques pierres fort semblables au Saphir. Je les fis voir à divers Orinoccoponis, qui me vanterent une Montagne, où il s'en trouvoit en abondance. J'en ignore la nature & la valeur; mais je n'en puis avoir qu'une haute opinion: & je suis sûr, du moins, que ce Canton ressemble à ceux dont on tire les plus précieuses pierres, & qu'il est à-peu-près à la même hauteur.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

A gauche de la Riviere, on trouve les Iraouaquaris, Ennemis irréconciliables des Eporemerios. Le Lac, d'où elle prend sa source, se nomme Cassipa. Il est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en Canot, dans l'espace d'un jour. Plusieurs Rivieres s'y jettent, & le sable que l'on y trouve pendant l'Eté est ordinairement mêlé de grains d'or. Au-delà du Caroli, on rencontre la Riviere d'*Arvi*, qui passe le long du Lac, à l'Ouest, & vient se jetter aussi dans l'Orinoque. Ces deux Rivieres forment entr'elles une espece d'Ile, dont Raleigh vante la fertilité & l'agrément. Mais il paroît ici fort embarrassé, à rapporter ce qu'il ne sait, dit-il, que sur le témoignage d'autrui, & dont il avoue néanmoins qu'il ne lui est pas resté le moindre doute. » La Riviere d'Arvi en a deux autres » assez près d'elle, qui se nomment *Atoïca* & *Caora*. Sur les bords de » la seconde, on trouve une Nation d'Indiens, qui ont la tête tout d'une » piece avec les épaules; ce qui doit paroître monstrueux (46), continue » Raleigh, & ce que je ne laisse pas de croire certain. Ces Indiens extraordinaires se nomment les *Eouaipanomas*. On prétend qu'ils ont les » yeux sur leurs épaules, la bouche dans la poitrine, & les cheveux sur » le dos. Le fils de Topiaouari, que j'amenai en Angleterre, m'assura » que c'est la plus redoutable Nation de cette Contrée, & que ses armes, qui sont des arcs & des fleches, ont trois fois la grandeur de » celles des Orinoccoponis. Mon Indien, qui ne fut pas tout-d'un-coup » persuadé de son récit, me protesta que les Iraouaquaris avoient pris » depuis peu un de ces Monstres, & qu'il avoit été vû de toute la Province d'Aromaïa. Raleigh ajoute que s'il eut appris toutes ces circonstances avant son départ, il auroit tenté l'impossible pour enlever un » de ces étranges Indiens, & pour l'amener jusqu'en Europe. Lorsqu'il » fut retourné sur la Côte de Cumana, un Espagnol, Homme d'esprit & » d'expérience, apprenant qu'il avoit pénétré dans la Guiane jusqu'à la » Riviere de Caroli, lui demanda s'il avoit rencontré des Eouaipanomas, & l'assura qu'il avoit vû plusieurs de ces Acéphales. Raleigh atteste » là-dessus de célebres Négocians (47), connus de toute la Ville de Londres.

Nation monstrueuse.

Riviere de Casnero.

Le Casnero est une quatrieme Riviere qui se jette dans l'Orinoque, au-dessus du Caroli vers l'Ouest, mais du côté de l'Amapeia. Sa grandeur l'emporte sur celle des plus grands Fleuves de l'Europe. Elle prend sa source, au Midi de la Guiane, dans les Montagnes qui séparent ce Païs des Terres de l'Amazone. Les Anglois auroient entrepris de la remonter, si l'approche de l'Hiver ne leur eut fait craindre d'y trouver leur perte: non que l'Hiver mérite proprement ce nom, dans un Païs où les arbres sont continuellement chargés de feuilles & de fruits; mais il y est accom-

(46) On n'a pu se dispenser de rapporter ce trait, d'après un Voïageur tel que le Chevalier Raleigh: mais une partie du merveilleux disparoîtra, si l'on suppose que l'usage de cette Nation est de rendre le cou fort court aux Enfans, par quelque pratique semblable à celle d'un autre Peuple de l'Amérique, qui applatit la tête des siens avec des ais constamment appliqués & serrés. D'ailleurs les Indiens de la Guiane, & les Espagnols de Cumana, peuvent être soupçonnés d'un peu d'exagération.

(47) MM. Moucheron.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595.

pagné de pluies violentes, qui causent de prodigieux débordemens. Toutes les Campagnes sont inondées ; & le tonnerre y est si terrible, qu'il semble menacer la Nature de sa ruine. Raleigh en fit une triste expérience à son retour.

Diverses Rivieres.

Du côté du Nord, le *Cari* est la premiere Riviere qui se jette dans l'Orinoque, & qu'on rencontre en remontant ce grand Fleuve. On trouve ensuite celle de Limo. Les Terres de l'une à l'autre sont habitées par la Nation des *Aouacaris*, espece de Cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent, pour des Haches, leurs Femmes & leurs Filles à leurs Voisins, qui les revendent aux Espagnols. A l'Ouest de la Riviere de Limo, on trouve celle de Pao ; ensuite le *Caouti* ; puis le *Vocari*, & le Capuri, qui vient de la Riviere de Meta, par laquelle Berreo étoit venu de la Nouvelle Grenade. La Province d'Amapaïa est à l'Ouest du Capuri ; & c'est là que Berreo aïant passé l'Hiver avec ses gens, les eaux lui en firent perdre un grand nombre. Au-dessus de l'Amapeïa, en tirant vers la Nouvelle Grenade, le Pato & le Cassanar tombent dans le Meta. A l'Ouest de ces Rivieres, on a les Terres des Aschaques & des Catuplos, & les Rivieres de Beta, de Dauney & d'Ibarra. Sur les Frontieres du Pérou, on trouve les Provinces de Tomebamba & de Caxamalca, & tirant vers Quito & le Popayan, au Nord du Pérou, les Rivieres de Guayara & de Guayacuro. Au-delà des Montagnes du Popayan, on rencontre le Pampamena, ou Payanano, qui descend jusqu'à la Riviere des Amazones, en traversant les Terres des Moteyones, où Pedro d'Orsua eut le malheur de périr. C'est entre le Dauney & le Beta, qu'est la grande Ile de Baraquan. L'Orinoque est inconnu sous ce nom, au-delà du Beta ; il y porte celui d'*Athule* ; & plus loin, il est coupé par de grandes chutes d'eau, qui ne permettent pas aux Vaisseaux d'y passer. Raleigh, qu'on suit mot à mot dans cette Description, assure que pour ce qu'il nomme des Vaisseaux de charge, la navigation est libre sur ce Fleuve, l'espace d'environ mille milles d'Angleterre, & que pour les Canots elle ne l'est pas moins, du double ; que ses eaux, soit par elles-mêmes, ou par les Rivieres qui s'y jettent, conduisent au Popayan, à la Nouvelle Grenade & au Pérou ; que par d'autres Rivieres, on peut se rendre aux nouveaux Etats des Incas, descendus, dit-il toujours, de ceux du Pérou, aux Amapaïas & aux Annabas ; enfin qu'une partie de ces Rivieres, qu'on peut nommer les branches de l'Orinoque, prennent leurs sources dans les Vallées qui séparent la Guiane des Provinces Orientales du Pérou.

L'Orinoque change de nom. Il porte celui d'Athule.

Longueur de son cours.

Raisons qui font retourner les Anglois vers l'Est.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour, mille dangers, dont les Anglois se crurent menacés, leur firent souhaiter leur retour. Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avoit acquis d'heureuses lumieres ; mais l'inondation ne lui laissoit aucune espérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ses gens étoient sans habits ; & ceux qui leur restoient étant percés de la pluie dix fois par jour, ils n'avoient pas même le tems de les faire secher. Il se détermina donc à retourner vers l'Est, dans le dessein de reconnoître mieux toutes les parties du Fleuve : observation importante, qu'il se reprochoit d'avoir négligée.

En quittant l'embouchure du Caroli, il alla mouiller, le premier jour, au

au Port de Morquito, qu'il regardoit comme un séjour de confiance, par celle qu'il avoit au caractere de Topiaouari. Ce vieux Cacique, qu'il fit avertir de son arrivée, se hâta de le venir voir, suivi d'une abondante provision de vivres. Après des caresses fort tendres, Raleigh, qui avoit formé un petit camp sur une éminence, au bord du Fleuve, fit sortir tout le monde de sa Tente, pour s'entretenir seul avec ce sage Vieillard. On doit concevoir, néanmoins, que ces entretiens ne se faisoient pas sans un Interprete. C'est dans la bouche de l'Auteur, qu'il faut laisser des explications de cette importance.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595. Raleigh revoit Topiaouari.

Je commençai par lui dire que lui connoissant une haine égale pour les Eporemerios & pour les Espagnols, j'attendois de lui qu'il m'apprendroit le chemin de la Ville Impériale des Incas. Il me répondit qu'il ne s'étoit pas figuré que mon dessein fut de prendre cette route, non-seulement parceque la saison ne me le permettoit pas, mais plus encore parcequ'il ne me croïoit pas assez de monde pour une si dangereuse entreprise; que si je m'obstinois à la tenter avec si peu de forces, il m'assuroit que j'y trouverois ma perte; que la puissance de l'Empereur de Manqa (48) étoit formidable, & que le triple de mes gens ne suffiroit pas pour lui causer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devois jamais espérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane, sans l'assistance des Ennemis de ce grand Etat, soit pour en recevoir des secours d'hommes, ou pour en tirer des rafraîchissemens & des provisions, que la longueur du chemin & l'excès de la chaleur rendoient également nécessaires; que trois cens Espagnols, qui avoient entrepris la même expédition, étoient demeurés ensévelis dans la Vallée de Maccureguary, sans autre effort, du côté de leurs Ennemis, que de les avoir investis de toutes parts, & d'avoir mis le feu aux Herbes, dont la fumée & la flamme les avoient étouffés. » D'ici, continua-t'il, on compte, à Maccureguary, quatre grandes journées de chemin. Les Peuples de cette Vallée sont les premiers Indiens de la frontiere des Incas : ils sont leurs Sujets, & leur Ville est d'une richesse extrême. Tous les Habitans portent des habits. C'est de Maccureguary, que viennent toutes les plaques d'or qu'on voit aux Indiens de la Côte; c'est à Maccureguary qu'elles se fabriquent. Mais plus loin, le travail est incomparablement plus beau. On y fait, en or, des figures d'Hommes & d'Animaux.

Sa conférence avec lui.

Il propose d'attaquer le nouvel Empire des Incas.

Comment les Espagnols avoient péri dans cette entreprise.

Je lui demandai combien il croïoit qu'il me fallût d'hommes pour prendre la Ville? Sa réponse fut incertaine. Je lui demandai encore, s'il croïoit du moins que je pusse compter sur le secours de ses Indiens? Il m'assura que tous les Peuples des Païs voisins se joindroient à moi dans cette guerre, supposé que faute de Canots pour tant d'hommes, la Riviere offrît alors des gués, & pourvu que je lui laissasse cinquante Soldats, qu'il me promettoit d'entretenir jusqu'à mon retour. Je lui répondis qu'avec mes Matelots & mes Ouvriers, je n'avois gueres que ce nombre; &

Propositions de Topiaouari.

Réponses de Raleigh.

(48) On voit que non-seulement la transmigration des Incas, mais encore l'existence de la Ville de Manoa, continue de passer pour constante dans l'imagination de Raleigh. Comment des faits de cette nature sont-ils demeurés sans éclaircissement? Nous ne cessons point de renvoïer au Voïage de M. de la Condamine sur l'Amazone.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595.

que d'ailleurs, ne pouvant leur laisser de poudre, ni d'autres munitions, ils seroient en danger de périr par les mains des Espagnols, qui chercheroient à se vanger du mal que je leur avois fait à la Trinité. Cependant les Capitaines *Calfield*, *Grenville*, *Gilbert*, & quelques autres, paroissoient disposés à demeurer : mais je suis sûr qu'ils y auroient tous péri. Berreo attendoit du secours, d'Espagne & de la Nouvelle Grenade. J'appris même ensuite qu'il avoit déja deux cens Chevaux prêts à Caracas.

Haine du Cacique contre les Espagnols.

Topiaouari me dit alors que tout dépendroit donc de l'avenir, & des forces avec lesquelles je reviendrois dans ses Terres; mais qu'il me prioit de le dispenser, pour cette fois, de me fournir le secours de ses Indiens, parcequ'après mon départ les Eporemerios ne manqueroient pas de faire tomber sur lui leur vangeance. Il ajouta que les Espagnols cherchoient aussi l'occasion de le traiter comme son Neveu, qu'ils avoient fait périr par un infâme supplice; qu'il n'avoit pas oublié avec quelle rigueur ils l'avoient tenu dans les chaînes, & promené comme un Chien, jusqu'à cequ'il eut païé cent plaques d'or pour sa rançon; que depuis qu'il étoit Cacique, ils avoient tâché plusieurs fois de le surprendre, mais qu'ils ne lui pardonneroient point l'alliance que je lui proposois. Il me dit encore : » Après avoir tout emploïé pour soulever mes Peuples contre moi, ils » ont enlevé un de mes Neveux, nommé *Aparacano*, qu'ils ont fait bap» tiser, sous le nom de Dom Juan; ils l'ont armé & vêtu à l'Espagnole, » & je sais qu'ils l'excitent, par l'espérance de ma succession, à me dé» clarer la guerre «. Enfin Topiaouari me pria de suspendre mes résolutions jusqu'à l'année suivante, & me promit que dans l'intervalle il disposeroit les esprits en ma faveur. Entre diverses raisons, qui lui faisoient détester les Eporemerios, il me raconta que dans leur derniere guerre ils avoient enlevé ou violé toutes les Femmes de son Païs. Nous ne leur demandons que nos Femmes, continua-t'il; car nous ne faisons aucun cas de leur or. Il ajouta, les larmes aux yeux : » autrefois, nous avions dix » ou douze Femmes, & nous sommes réduits maintenant à trois ou qua» tre; tandis que nos Ennemis en ont cinquante, & jusqu'à cent «. En effet l'ambition de ces Peuples consiste à laisser beaucoup d'Enfans, pour rendre leurs Familles puissantes par une nombreuse postérité.

Injures qu'il avoit reçues des Eporemerios.

Ses conventions avec Raleigh.

Je demeurai persuadé, par les raisons du Cacique, qu'il m'étoit impossible de rien entreprendre, cette année, contre les Incas. Il fallut réprimer notre passion pour l'or, qui nous auroit attiré, comme aux Espagnols, la haine & le mépris de ces Indiens. Qui sait même si reconnoissant que nous ne pensions aussi qu'à les piller, ils ne se seroient pas joints à eux pour nous fermer l'entrée de leur Païs ? C'étoit préparer de nouvelles difficultés aux Anglois qui pourront s'ouvrir la même route après nous; au lieu que, suivant toute apparence, ces Peuples, déja familiarisés avec nous, préfereront notre voisinage à celui des Espagnols, qui ont toujours traité leurs Voisins avec la derniere cruauté. Le Cacique, à qui je demandai un de ses Indiens pour l'emmener en Angleterre & lui faire apprendre notre Langue, me confia son propre Fils. Je lui laissai deux jeunes Anglois, qui ne marquerent point de répugnance à de-

meurer dans un Païs, où nous n'avions reçu que des témoignages de bonne foi & d'humanité.

Il lui apprend la fabrique des Plaques d'or.

Je demandai à Topiaouari comment se fabriquoient les plaques d'or, & quelle méthode on emploïoit pour les tirer des pierres ou des mines? Il me répondit : » La plus grande partie de l'or, dont on fait les plaques » & les figures, se tire du Lac de Manoa, & de plusieurs Rivieres, où » il se trouve en grains, & quelquefois en petits lingots. Les Epore- » merios y joignent une portion de cuivre, pour le travailler. Voici leur » méthode : ils prennent un grand vase de terre, plein de trous, dans » lequel les grains & le cuivre sont mêlés ensemble; ils mettent le vase » sur un feu ardent; & garnissant les trous, de tuïaux de terre, ou de » pipes, ils soufflent jusqu'à ceque les deux métaux soient fondus. En- » suite, ils les versent dans des moules de terre ou de pierre «. J'ai apporté deux de ces Figures en or, moins pour leur valeur, que pour en faire connoître ici la forme; car affectant de mépriser les richesses des Eporemerios, je donnai en échange, au Cacique, quelques Médailles du même métal, qui contenoient le portrait de la Reine. J'ai pris soin d'apporter aussi du Minerai d'or, qui n'est pas rare dans ce Canton, & que je crois aussi bon qu'il y en ait au monde : mais faute d'Ouvriers & d'instrumens, pour séparer l'or, il me fut impossible d'en prendre une grosse quantité.

Ordre que Raleigh donne à deux Anglois qu'il laisse en Guiane.

Raleigh n'oublia point de recommander aux deux Anglois, qu'il laissoit à Topiaouari, de se procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Maccureguari, & de reconnoître soigneusement la route & les environs de cette Ville. Il leur abandonna, dans cette vue, diverses marchandises, avec ordre de pénétrer, s'il étoit possible, jusqu'à celle de Manoa. Ensuite il continua de descendre le Fleuve, accompagné du Cacique de Putima, Chef de la Province de Warrapana, qui, se trouvant chez Topiaouari, avoit prié les Anglois d'aborder sur ses Terres. Ils apprirent, de lui-même, que c'étoit lui qui avoit massacré les Espagnols de Berreo; & sa confiance paroissant extrême pour les Ennemis d'une Nation qu'il avoit offensée, il leur offrit de les conduire au pié d'une Montagne, où la roche paroissoit de couleur d'or.

Il visite une Montagne de couleur d'or.

Raleigh ne se reposa sur personne, d'une observation de cette importance. Il partit lui-même, avec les principaux de ses gens, pour visiter une si riche Montagne. On lui fit suivre d'abord le bord d'une Riviere, nommée *Mana*, en laissant à droite un Village d'Indiens qu'il entendit nommer *Tutevitona*, & qui appartient à la Province de Taraco. Au-delà, vers le Sud, il arriva dans la Vallée d'Amariocapana, qui contient un Village du même nom, & qui lui parut un des plus beaux Païs du monde : elle s'étend de l'Est à l'Ouest, au moins de soixante milles; mais c'est le Voïageur même, qu'il faut entendre dans ces recits.

De la rive du Mana, nous passâmes à celle de l'*Oiana*, autre Riviere qui traverse la Vallée; & nous nous arrêtâmes au bord d'un Lac, que cette Riviere forme de ses propres eaux. Comme nous étions fort mouillés, un de nos Guides fit du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, & nous en allumâmes un assez grand pour y faire sécher nos ha-

Voïgais sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

bits : mais tandis que nous prenions ce ſoin, l'apparition ſubite de quelques Manatées, de la groſſeur d'un tonneau, qui ſe firent voir dans le lac, nous cauſa autant d'effroi que de ſurpriſe. Ce ne fut pas ſans peine, que nous continuâmes notre marche. Il nous reſtoit une demie journée de chemin jusqu'à la Montagne. Je pris le parti de renvoïer à bord le Capitaine Keymis, parceque les informations du Cacique me firent comprendre qu'à mon retour, je pouvois me rapprocher de l'Orinoque par une voie plus courte. Keymis portoit ordre à la Galeaſſe de deſcendre à l'embouchure du Cumaca, où je promis de l'attendre, pour m'épargner la peine de retourner juſqu'à Putima.

Il en rencontre une de même couleur.

Le même jour je paſſai au pié d'une Montagne, dont les divers Rochers étoient de couleur d'or, comme ceux qu'on m'avoit annoncés ; mais je ne pus vérifier s'ils étoient réellement de ce précieux métal. On me fit remarquer, ſur la gauche, une autre Montagne, qui ſembloit contenir auſſi diverſes ſortes de Minéraux. Ainſi je n'eus que la joie d'un brillant ſpectacle. Delà, je me rendis, par un chemin aſſez court, au Village d'Ariacoa, où l'Orinoque ſe partage en trois canaux. La Galeaſſe étoit déja deſcendue à Cumana, mais ſans Keymis, qui n'avoit pas eu le tems de lui porter mes ordres. Je laiſſai, à Cumana, deux de mes gens pour l'attendre ; & me propoſant d'y revenir joindre les canots, je fis partir les Capitaines Thyn & Grenville avec la Galeaſſe. Enſuite je me remis en chemin vers la Montagne du Cacique, en prenant ma route vers Emeriac, qui n'eſt pas éloigné du Fleuve. Il fallut paſſer la Riviere de Cararopana, qui ſe jette dans l'Orinoque, & dont pluſieurs petites Iles rendent la vue fort agréable. Vers le ſoir, nous arrivâmes au bord d'une autre Riviere, nommée Winicapara, qui ſe joint auſſi à l'Orinoque. C'eſt à quelque diſtance de ce lieu, qu'on me fit voir enfin la fameuſe Montagne que je cherchois : mais, contre l'eſpérance du Cacique, l'inondation étoit déja ſi forte dans ce canton, qu'il nous fut impoſſible d'en approcher. Je fus réduit à contempler la Montagne d'aſſez loin. Elle me parut fort haute, de la forme d'une tour, & de couleur blanche plutôt que jaune ; ceque je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un torrent impétueux, qui ſe précipitoit du ſommet, formé apparemment par les pluies continuelles de la ſaiſon, faiſoit un bruit que nous n'avions pas ceſſé d'entendre depuis quelques heures, & qui nous rendoit preſque ſourds, à la diſtance où nous étions. Je jugeai, par le nom du Païs & par d'autres circonſtances, que cette Montagne étoit la même dont Berreo m'avoit raconté différentes merveilles, telles que l'éclat des diamans & d'autres pierres précieuſes qu'elle renferme dans toutes ſes parties. Je n'oblige perſonne à me croire ; mais il eſt certain que j'y vis éclater une extrême blancheur. Cependant je dois ajouter auſſi que Berreo n'y avoit pas été lui-même, parcequ'outre l'inondation, qui l'avoit arrêté, les Naturels du Païs étoient mortels Ennemis des Eſpagnols. Après avoir pris un peu de repos ſur le bord du Winicapara, nous le ſuivîmes juſqu'au Village du même nom, dont le Cacique m'offrit de me conduire à la Montagne, par de grands détours : mais la longueur & les difficultés du chemin m'effraïerent, ſurtout pour une entrepriſe où je n'avois à ſatisfaire que ma curioſité.

Ce qu'il voit dans celle qu'on lui avoit annoncée.

C'étoit celle que Berreo avoit vue.

Je retournai ensuite à l'embouchure de Cumana, où tous les Caciques voisins vinrent m'offrir des provisions de leurs Terres : c'étoient des liqueurs, des Poules & du Gibier, avec quelques-unes de ces pierres précieuses que les Espagnols nomment *Piedras Huadas*. En revenant de Winicapara, j'avois laissé à l'Est quatre Rivieres, qui descendent des Montagnes d'Emeria, & qui vont se jetter dans l'Orinoque. D'autres, sorties des mêmes Montagnes, coulent vers la Mer du Nord ; telles que l'*Araturi*, l'*Amacuma*, le *Batima*, le *Wana*, le *Maroaca*, le *Paroma*. La nuit avoit été sombre & fort orageuse. Ce fut le matin que j'arrivai à l'embouchure de Cumana, où j'avois laissé Eques & Porter, pour attendre le Capitaine Keymis, qui revenoit par terre. Ils n'avoient point encore eu de ses nouvelles ; mais il arriva le jour suivant.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE.

RALEIGH. 1595.

Rivieres du Païs.

Raleigh, aïant pris congé des Caciques, qui le quitterent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans ses Canots, & mouilla le soir à l'Ile d'Assipana. Le lendemain, il trouva sa Galéasse à l'ancre, près de Toparimaca. Il faisoit cent milles par jour, en descendant : mais il ne put retourner par la route qu'il avoit prise en entrant dans le Fleuve, parceque la Brise & le courant de la Mer portoient vers l'Amana. La nécessité lui fit suivre le cours du Capuri, qui est un des bras de l'Orinoque, par lequel il se rendit à la Mer. Il se croïoit à la fin de tous les dangers. Cependant, la nuit suivante, aïant mouillé à l'embouchure du Capuri, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de se mettre à couvert sous la Côte, avec ses Canots ; & quoique la Galéasse eut été tirée aussi près de terre qu'il étoit possible, on eut beaucoup de peine à la sauver du naufrage. A minuit, le tems changea fort heureusement ; & vers neuf heures du matin, les Anglois eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs Vaisseaux, qui les avoient attendus à Curiapana.

Raleigh continue de descendre l'Orinoque.

Danger qu'il court à son embouchure.

On trouve ensuite, dans la Relation de Raleigh, un retracement assez inutile de tous les Païs qu'il avoit visités : mais ses remarques sur quelques-uns de leurs Peuples, & sa conclusion, méritent de sortir de la ténébreuse collection d'Hackluyt.

On l'assura, dit-il, que les Eporemerios observent la Religion des Incas du Pérou, c'est-à-dire qu'ils croient l'immortalité de l'Ame, qu'ils rendent hommage au Soleil, &c. Personne ne désavouera que ce point, s'il étoit mieux établi, ne donnât beaucoup de vraisemblance à la transmigration des Péruviens : mais il resteroit encore à prouver qu'elle fût arrivée depuis la Conquête. On assura aussi Raleigh que l'Inca, qui regnoit dans la Guiane, y avoit fait bâtir un Palais, tout-à-fait semblable à ceux que ses Ancêtres avoient au Pérou. » Tout le monde sait, dit-il à cette occasion, la quantité d'or que les Conquérans Espagnols ont tiré de ce » vaste Empire : mais je suis convaincu que le Prince, qui regne à Ma» noa, en possede beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les Indes Oc» cidentales.

Ses remarques sur les Incas de la Guiane.

» A présent, dit-il encore, je vais parler de ce que j'ai vû moi-même. » Ceux, qui aiment les découvertes, peuvent compter qu'ils trouveront de» quoi se satisfaire en remontant l'Orinoque, où tombe un si grand nom-

Jugement qu'il porte de ce Païs.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595.

» bre de Rivieres, qui conduisent dans une étendue de Terres, à laquelle » je donne, de l'Est à l'Ouest, plus de deux mille milles d'Angleterre, » & plus de huit cens du Nord au Sud. Toutes ces Terres sont riches en » or, & en Marchandises propres au Commerce. On y trouve les plus » belles Vallées du monde. En général, le Païs promet beaucoup, à ceux » qui entreprendront de le cultiver. L'air y est si pur, qu'on y rencontre » partout des Vieillards de cent ans. Nous y passâmes toutes les nuits, » sans autre couverture que celle du Ciel; & dans tout le cours de mon » voïage, je n'eus pas un Anglois malade. Le Sud de la Riviere a du » bois de teinture, qui l'emporte, suivant mes lumieres, sur celui du » reste de l'Amérique. On y trouve aussi beaucoup de coton, d'herbe à » soie, de Baume & de Poivre, diverses sortes de Gommes, du Gin- » gembre, & quantité d'autres productions qui ne sont dûes qu'à la » Nature.

» Le trajet n'est, ni trop long, ni trop dangereux. Il peut se faire » dans l'espace de six ou sept semaines; & l'on n'a point à franchir de » mauvais passages, tels que le Canal de Bahama, la Mer orageuse des » Bermudes, le Cap de Bonne-Esperance, &c. Le tems propre à ce Voïa- » ge, est le mois de Juiller, pour arriver au commencement de l'Eté du » Païs, qui dure à-peu-près jusqu'au mois de Mars. Le tems du retour » est Mai ou Juin.

» La Guiane peut être regardée comme un Païs Vierge, auquel les » Européens n'ont point encore touché; car les foibles Etablissemens, » qu'ils ont sur les Côtes de la Mer du Nord, ne méritent pas le nom » de Conquêtes: mais celui qui bâtiroit seulement deux Forts, à l'entrée » du Païs, n'auroit pas à craindre que ce vaste terrein lui fût disputé. » On ne pourroit remonter le Fleuve, sans essuïer le feu des deux Forts. » D'ailleurs les Vaisseaux chargés n'y peuvent aborder facilement qu'en » un seul endroit, & l'on ne peut même approcher de la Côte qu'avec » de petits Bateaux & des Canots. On rencontre, sur les bords du Fleu- » ve, des Bois fort épais, & de deux cens milles de longueur. La route » de terre n'est pas moins difficile: on a de toutes parts un grand nom- » bre de hautes Montagnes; & si l'on n'est pas bien avec les Naturels du » Païs, les vivres y sont difficiles à trouver. C'est ce que les Espagnols » ont toujours éprouvé avec perte, quoiqu'ils aient souvent tenté de con- » quérir cette vaste Région.

Conclusion qu'il tire de ses propres lumieres.

» Enfin, conclut le sage Raleigh, je suis persuadé que la Conquête de la Guiane aggrandira merveilleusement le Prince à qui ce bonheur est réservé, & qu'il en pourra tirer assez de richesses & de forces, pour contrebalancer celles de l'Espagne. » Si c'est à l'Angleterre que le Ciel destine un si beau partage, je ne doute pas que la Chambre de Commer- » ce, qui sera établie à Londres pour la Guiane, n'égale bientôt celle de » la *Contratacion*, que les Espagnols ont à Seville pour toutes leurs con- » quêtes Occidentales.

Témoignages ſur la Guiane.

HACKLUYT joint, à cette Relation, une copie authentique de pluſieurs Lettres (49) qui furent ſaiſies vers le même tems, dans un Vaiſſeau Eſpagnol, par un Capitaine Anglois nommé Georges *Popham*, & préſentées au Conſeil d'Etat d'Angleterre. Il ſuffira d'en détacher quelques traits, pour juſtifier l'opinion que les Eſpagnols & les Anglois avoient alors conçue de l'intérieur de la Guiane.

Lettres interceptées.

Dom Alonſo écrivoit de la grande Canarie, à quelques Négocians de San Lucar, qu'il n'y avoit point d'autres nouvelles, que celles de la découverte d'une Ville nommée Manoa ou el Dorado, & d'un Païs où l'or étoit dans une prodigieuſe abondance. Il ajoutoit qu'il en étoit informé par diverſes perſonnes qui en avoient fait le voïage, & qu'il étoit lui-même dans la réſolution de l'entreprendre. Enfin, il y joignoit l'Extrait ſuivant, d'une Relation qui ne pouvoit être ſuſpecte, puiſque c'étoit au Roi d'Eſpagne qu'elle devoit être envoïée :

A la Riviere de Pato, le 23 d'Avril 1593.

Comment Domingo de Verâ prit poſſeſſion de la Guiane.

EN préſence de moi, Rodriguez *de Corança*, Secretaire de Marine : Domingo *de Vera*, Lieutenant pour Antonio de Berreo, fit aſſembler ſes Soldats ; & les aïant mis en ordre de bataille, il leur tint ce diſcours. » Amis, vous ſavez tous quels ſoins Dom Antonio de Berreo notre Général s'eſt donnés, & dans quelles dépenſes il s'eſt engagé depuis onze ans, pour découvrir le puiſſant Etat de la Guiane & del Dorado. Vous n'ignorez pas les peines extraordinaires qu'il a eſſuïées dans cette illuſtre entrepriſe. Cependant le défaut de proviſions & le mauvais état de ſes gens aïant rendu ſes dépenſes & ſes travaux inutiles, il me charge de faire aujourd'hui de nouvelles tentatives. Dans cette vue, je dois prendre poſſeſſion de la Guiane au nom de Sa Majeſté & de notre Général. Ainſi, vous, François *Carillo*, je vous charge de relever cette Croix, qui eſt à terre, & de la tourner enſuite vers l'Orient. » Carillo aïant obéi, le Lieutenant, les autres Officiers & tous les Soldats s'agenouillerent devant la Croix, & firent leur priere. Enſuite Domingo de Vera prit une taſſe pleine d'eau, la but, en prit une ſeconde & jetta l'eau à terre auſſi loin qu'il put, tira ſon épée ; & coupant l'herbe qui étoit autour de lui, puis quelques branches des arbres, il dit : » Au nom de Dieu je prens poſſeſſion de cette Terre pour S. M. Dom Philippe, notre Souverain Seigneur «. Après quoi l'on ſe remit à genoux ; & tous les Aſſiſtans, Officiers & Soldats, répondirent qu'ils défendroient cette poſſeſſion juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Alors Domingo de Vera, l'épée nue à la main, m'ordonna de lui donner Acte de cette priſe de poſſeſſion, & de déclarer que tous ceux qui ſe trouvent ici préſens en ſont témoins.

(49) Collection de Richard Hackluyt, pages 662 & ſuivantes.

Voïages sur l'Orinoque. Témoignages sur la Guiane.

Tentative qu'il fait pour y pénétrer.

Ensuite le Lieutenant pénétra, deux lieues plus loin dans le Païs, jusqu'au premier Village, où il fit déclarer au Cacique par Antonio *Bizante*, notre Interprete, qu'on s'étoit mis en possession du Païs au nom de S. M. Le Cacique répondit qu'il consentoit à se faire Chrétien, & qu'il permettoit que la Croix fût élevée dans ses Terres. Le premier de Mai, nous arrivâmes à Carapana, d'où nous passâmes à Toraco, qui est cinq lieues plus loin. L'Interprete, aïant fait la même déclaration au Cacique de ce Village, obtint aussi la permission d'arborer la Croix.

Province fort riche en or.

Poudre d'or dont les Habitans s'enduisent le corps.

Le 4, nous entrâmes dans un Païs fort peuplé. Le Cacique vint au-devant de nous, & nous conduisit à sa Maison, où, nous traitant avec beaucoup d'amitié, il nous fit présent de quantité d'or. L'Interprete lui demanda d'où il tiroit ce métal : il répondit; d'une Province, qui n'est éloignée que d'une journée. Il ajouta que les Indiens du Païs en avoient autant qu'il en pouvoit tenir dans la Vallée où nous étions. L'usage des Habitans de cette Province est de se frotter la peau, du suc de certaines herbes, & de se poudrer ensuite tout le corps de poudre d'or. Le Cacique offrit de nous conduire jusqu'à leurs premieres Habitations; mais il nous avertit que leur Nation étoit fort nombreuse, & capable de nous faire périr tous sans pitié. Nous lui demandâmes comment ces Peuples s'y prenoient pour trouver de l'or ? Il nous répondit que dans un Canton de leur Province, ils creusoient la terre, enlevant l'herbe même avec sa racine; qu'ils mettoient l'herbe & la terre dans de grands Vaisseaux, où ils lavoient tout, & qu'ils en tiroient ainsi quantité d'or.

Vera conçoit de grandes espérances.

Comment il les déguise.

Elles sont ruinées.

Le 8, nous fîmes plus de six lieues, jusqu'au pié d'une Montagne où nous trouvâmes un Cacique, accompagné d'environ 3000 Indiens des deux Sexes, qui étoient chargés de Poules & d'autres vivres. Ils nous les offrirent, en nous pressant d'aller jusqu'à leur Village, qui consistoit en cinq cens Maisons. Le Cacique nous dit qu'il tiroit cette abondance de provisions, d'une vaste Montagne, dont nous appercevions la Côte, à peu de distance de son Habitation; qu'elle étoit extrêmement peuplée; que tous ses Habitans portoient des plaques d'or sur l'estomac, & des pendans du même métal aux oreilles; enfin qu'ils étoient couverts d'or. Il ajouta que si nous voulions lui donner quelques Coignées, il nous apporteroit des plaques d'or en échange. On ne lui en fit donner qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité, & pour lui laisser croire que nous faisions plus de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bientôt un lingot d'or, du poids de vingt-cinq livres. Le Lieutenant se rendit maître de sa joie; & nous montrant cette piece, d'un air sérieux, il affecta de la jetter à terre, & de la faire reprendre sans aucune marque d'empressement. Nous étions tranquilles, dans les plus agréables espérances, lorsqu'au milieu de la nuit, un Indien nous avertit que les peuples de la Montagne étoient en mouvement pour venir nous attaquer. Vera nous fit partir aussi-tôt, armes en mains, & dans le meilleur ordre.

Autres Témoignages pour l'existence d'el Dorado.

Le reste de cette Relation aïant été supprimé, il y a beaucoup d'apparence que Vera fut arrêté par la résistance des Indiens. Mais on lit dans l'extrait d'une autre Lettre, que les Espagnols ne s'entretenoient alors, à Carthagene, que de la Découverte d'el Dorado, & que depuis peu il en

en étoit arrivé une Frégate, qui avoit à bord une figure gigantesque d'or massif, du poids de quarante-sept quintaux. C'étoit, disoit-on, la Divinité d'une grande Province, dont les Habitans avoient pris la résolution d'embrasser le Christianisme; & tous les Espagnols de la Fregate assuroient que le Païs del Dorado renfermoit d'immenses richesses. Une autre Lettre, de Rio de la Hacha, portoit que le Nuevo Dorado de Martinez n'étoit point une chimere; qu'on avoit eu le bonheur de le retrouver, & qu'il contenoit réellement une immense quantité d'or. Enfin, parmi d'autres témoignages, qu'on ne peut soupçonner de collusion, ni de fausseté, on trouve celui d'un François de Cherbourg, nommé *Boutillier*, qui avoit rencontré un Vaisseau Espagnol, chargé de deux millions en or, & dont le Capitaine, avec lequel il eut plusieurs entretiens, lui confessa qu'il venoit du Nuevo Dorado, où ce Métal étoit dans une extrême abondance.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE.

Temoignages sur la Guiane.

Mais rien ne donne plus de vraisemblance à l'opinion qui s'en étoit établie, que deux autres Voïages des Anglois, qui suivirent immédiatement celui de Raleigh; l'un entrepris dès l'année suivante par le Capitaine Keymis, qui étoit de la premiere Expédition; l'autre en 1597 aux frais de Raleigh même (50), que son élévation (51) n'avoit pas refroidi pour son projet d'établissement dans la Guiane. La Relation de Keymis est d'autant plus curieuse, qu'avec de nouveaux éclaircissemens sur cette Région, elle contient la suite des entreprises de Berreo, & les raisons qui firent également avorter les espérances des Anglois & des Espagnols. Elle fut dédiée à Raleigh, sous ses nouveaux titres; & pour la rendre digne de son nom, Keymis, qui paroît avoir été plus Lettré qu'on ne se l'imagineroit d'un Homme de Mer, & d'un Anglois de ce siecle, y joignit un Poème Epique dans sa Langue, avec quelques Vers Latins qu'Hackluyt nous a conservés (52).

Introduction à la Relation suivante.

Poème à l'honneur de Raleigh.

(50) Le titre laisse en doute, néanmoins, s'il ne prit pas réellement la conduite de l'entreprise. D'ailleurs, c'est à Thomas *Masham*, Officier, ou Volontaire, de l'Equipage, que le Journal est attribué. *Collection d'Hackluyt*, *p. 692.*

(51) Il est qualifié, non-seulement de digne Chevalier, mais encore de *Lord Warden of the stanneries*, de Capitaine des Gardes de Sa Majesté, & de Lieutenant Général du Comté de Cornouailles, dans une Lettre écrite à Mylord Howard, dont on parlera bientôt.

(52) Leur singularité mérite la place qu'on leur donne ici. Observons que les Anglois avoient nommé l'Orinoque, la Raleane, ou Riviere de Raleigh, en lui attribuant, quoique mal-à-propos, l'honneur de l'avoir découvert.

Montibus est Regio, quasi muris obsita multis,
    Circumsepit aquis quos Raleana suis.
Intus habet largos Guaiana recessus,
    Hostili gestans libera colla jugo.
Hispanus clivis illis sudavit, & alsit,
    Septem annos novies; nec tamen invaluit.
Numen & omen inest numeris. Fatale sit illi!
    Et nobis virtus sit recidiva precor!
Gualtero patefacta via est duce & auspice Raleigh
    Mense uno: o! factum hoc, nomine quo celebrem?
Nocte dieque, datis velis, remisque laborans,
    Exegit summa dexteritatis opus.
Scilicet expensis magnis non ille pepercit,
    Communi natus consuluisse bono.

Voïages sur l'Orinoque.

§ II.

Voïage de Laurent Keymis dans la Guiane.

Départ de Keymis.

L'Embarquement de Keymis fut celui d'un Avanturier, qui se fioit au secours de la fortune, & qui attendoit plus, de sa conduite & de sa résolution, que de ses forces. Il partit de Portland, pour une entreprise qui demandoit une Flotte nombreuse, avec un seul Vaisseau, nommé le *Cheri de Londres*, & une Pinasse qu'il perdit bientôt en Mer. Le reste de sa navigation fut heureux, jusqu'au Continent de l'Amérique, où il jetta l'ancre à l'embouchure de la belle & grande Riviere d'*Agrouaria*, qu'il place à 1 degré 40 minutes du Sud : c'étoit, dit-il, pour suivre le conseil de Raleigh, qu'il s'étoit avancé si loin au Sud.

Où il arrive.

Il donne le nom de Cecile à un Cap.

Il ne trouva point d'Habitans sur la Côte ; & l'aïant suivie jusqu'à la Pointe Nord de la Baie, qu'il nomma le Cap *Cecile*, il vit deux hautes Montagnes, qui se présentent comme deux Iles, quoiqu'elles soient jointes au Continent. Plusieurs Rivieres se jettent dans la Mer au Nord & au Nord-Ouest, le long de la Côte. Keymis mouilla près des deux Montagnes, pour y faire sa provision d'eau. Ensuite, laissant son Vaisseau à l'ancre, il se mit dans sa Chaloupe, avec huit ou neuf de ses gens & son Interprete Indien, pour aller reconnoître les Rivieres & faire quelque liaison avec les Habitans du Païs. Vingt ou trente Cabanes, qu'il découvrit sur la Riviere d'*Ouiapoco*, le firent aborder à la rive ; & les aïant trouvées désertes, l'espérance d'en rappeller les Habitans lui fit prendre la résolution d'y passer la nuit. Mais le jour même ne lui ramena personne. Delà il passa devant le *Wanari*, sans y mouiller, parceque le fond est de roche à l'entrée, & qu'il a fort peu de profondeur. Il fit quarante milles dans la Riviere de Caperouaca, sans y appercevoir un Indien : mais il y trouva, sur le revers d'une Montagne, du bois de teinture, dont il remplit sa Chaloupe ; & parmi quantité d'autres arbres, il reconnut une sorte de Caneliers, dont il ne manqua point de prendre un Essai. De la Riviere de Caperouaca, étant entré dans celle de Caouo, il vit enfin un

Ses observations.

Comment il se lie avec les Indiens.

Providus excubuit, simili discrimine, Joseph.
Sic Fratres Fratrem deseruere suum.
Fama coloratam designet si bona vestem :
Vestis scissa malis sic fuit illa modis.
Mira leges. Aures animumque tuum arrige : Tellus
Hæc aurum & gemmas, graminis instar, habet.
Ver ibi perpetuum est ; ibi prodiga terra quotannis
Luxuriat, sola fertilitate nocens.
Anglia nostra, licet dives sit & undique felix,
Angliæ, si confers, indiga frugis erit.
Expertes capitum, Volucres, Piscesque, Ferasque
Prætereo : haud prosunt quæ novitate placent.
Est ibi, vel nusquam, quod quærimus. Ergo petamus:
Det Deus hanc Canaam possideamus. Amen.

Canot, chargé de quelques Indiens, qui ne penserent d'abord qu'à fuir, dans l'idée qu'il étoit Espagnol; mais lorsqu'ils eurent appris de l'Interprete le nom de sa Nation & sa haine pour l'Espagne, ils vinrent lui offrir de le mener à leur Habitation.

Visite qu'il leur rend.

Les Anglois y furent reçus fort humainement: le Cacique leur apprit qu'il avoit été chassé de son Canton avec tous ses Sujets, par les Espagnols de Moruga, Riviere voisine de l'Orinoque; qu'il étoit de la Nation des Jaos, une des plus puissantes de la Côte; mais qu'aïant eu le chagrin de voir brûler sa Bourgade & donner ses Terres aux Arrouacas, il étoit résolu d'abandonner sa Patrie, pour aller s'établir vers la Riviere des Amazones, dans des lieux qui le mettroient à couvert de la violence des Espagnols. Ensuite il donna volontairement un Pilote aux Anglois, pour les conduire à l'Orinoque: mais cette précaution ne les garantit point d'une Tempête, qui les força de jetter leur bois de teinture, avant qu'ils eussent pû rejoindre leur Vaisseau. Les orages sont fréquens autour de l'Ile d'*Oneario*, qui est à six lieues de la Riviere de Caperouaca; & la navigation n'y est pas moins mauvaise, que dans la Manche à notre Solstice d'Hiver. C'est le vent du Nord, qui regne le plus souvent sur cette Côte; mais il tient un peu de l'Est. Plus loin à l'Ouest, on trouve l'Ile de Gouater, habitée par les Sebaïos; & du même côté, la Baie offre de fort bonnes Rades sous diverses petites Iles. Au-delà des Montagnes, le Païs produit naturellement beaucoup de poivre, de coton & d'herbe à soie, sans compter une racine, nommée *Ouïapassa*, dont le goût approche de celui du Gingembre, & qui passe pour un spécifique contre les maux de tête & les dyssenteries. Toutes les Rivieres de cette Côte & celles des environs de l'Orinoque viennent des Vallées de la Guiane: cependant les Indiens ne vont point au-delà de Berbice, pour la Traite. On recueille beaucoup de miel au-dessus de *Curitini*. Les Espagnols n'avoient pas encore pénetré au-delà de la Riviere d'Essequebe, que les Naturels du Païs nomment la Sœur de l'Orinoque, parcequ'elle est aussi fort grande, & qu'elle forme plusieurs Iles à son embouchure. Ils la remontent pendant vingt jours; ensuite, portant à dos leurs Canots & leurs provisions, ils se rendent, dans une journée de marche, au bord d'un Lac, que les Jaos nomment *Roponcouini*, & d'autres Indiens *Parimé*, d'une si grande étendue, qu'ils le comparent à la Mer. Ils le représentent couvert d'un nombre infini de Canots; ce qui fit juger à Keymis que ce devoit être le Lac sur lequel la Ville de Manoa étoit située.

Iles d'Onéario, & de Gouater.

Fertilité du Païs.

Lac que Keymis croit celui de Parimé.

Division des Espagnols.

Quelques Espagnols pensoient alors à bâtir une Ville sur la Riviere d'Essequebe; mais ils n'étoient pas du nombre des Partisans de Dom Berreo. Au contraire, s'étant rassemblés de la Marguerite & de Caracas, sous la conduite d'un Officier nommé Sant'Iago, ils se proposoient d'arrêter les tentatives de Berreo; & cette entreprise couta la liberté à leur Chef. Keymis en donne l'Histoire, parcequ'il s'y vit bientôt intéressé. Après les dernieres disgraces de Berreo (53), les deux Gouverneurs de Caracas & de la Marguerite, piqués de ne pas lui trouver plus de déférence pour leurs avis,

On veut perdre Berreo à la Cour d'Espagne.

(53) Voïez le Voïage précédent.

avoient entrepris de le ruiner dans l'esprit du Roi d'Espagne, & d'obtenir pour eux-mêmes la Commission de découvrir la Guiane. Ils avoient envoïé à la Cour chacun leur Député, avec ordre d'insinuer que Berreo étoit trop âgé pour l'exécution d'un si grand dessein; qu'il ne pensoit plus qu'à jouir de ses richesses dans une vie molle, & qu'une Expédition de cette nature demandoit un Homme de tête & de main. Ils n'avoient pas manqué d'informer le Roi que les Anglois, sous la conduite de Raleigh, avoient déja fait de redoutables progrès dans le Païs, & qu'après avoir connu les richesses de la Guiane, il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils reparoîtroient bientôt avec plus de forces. Berreo, qui ne se défioit point de cette trahison, étoit en danger de se voir supplanté, si Domingo de Vera, son Lieutenant, n'étoit arrivé en Espagne dans ces circonstances, avec tout l'or qu'il avoit recueilli dans sa course. Non-seulement il rétablit son Chef dans l'esprit du Roi & de la Nation, mais il obtint pour lui dix Vaisseaux, & toutes les provisions nécessaires à ses desseins; & la Cour, disposée à ne rien négliger pour un objet de cette importance, commanda dix-huit autres Voiles, pour croiser autour de la Trinité. Les Gouverneurs de Curacas & de la Marguerite avoient trop compté sur le succès de leur intrigue, pour attendre le retour de leurs Députés. Ils avoient voulu déposséder Berreo, qui s'étoit retiré vers la Riviere de Caroli, dans l'espérance d'y recevoir quelque secours de la Nouvelle Grenade. Mais l'arrivée des Vaisseaux d'Espagne aïant rompu toutes les mesures de ses Ennemis, Sant'Iago, qui s'étoit avancé pour le chercher, se vit arrêté par ses ordres, & les Trouppes des deux Gouverneurs furent bientôt dispersées.

Il triomphe de ses Ennemis.

Keymis avoit déja mouillé à l'embouchure de l'Orinoque, lorsqu'il reçut ces informations, d'un Indien qui avoit servi Berreo. Il apprit, en même-tems, que Sant-Iago avoit enlevé, dans les Terres du Cacique Topiaouari, Sparrow, l'un des deux Anglois que Raleigh y avoit laissés. Mais loin d'en être abbattu, il se promit tout de la même faveur du Ciel, qui l'avoit fait échapper aux Espagnols, en passant presqu'à leur vue; & dès le jour suivant, il entra dans le Fleuve, d'où le bruit de son arrivée se répandit chez les Caciques voisins. La plûpart étoient ennemis des Espagnols, qui leur avoient enlevé, dit-il, plusieurs de leurs Femmes, & dont quelques-uns ne faisoient pas scrupule d'en emploïer dix ou douze à leurs plaisirs. Deux des plus mortels Ennemis de l'Espagne vinrent au-devant des Anglois, & leur apporterent des provisions. » Ils me » demanderent, raconte Keymis, si j'avois amené des forces dont ils pussent » espérer leur délivrance? Je leur répondis qu'aïant cru leur Païs » tranquille, & n'étant venu que pour faire la Traite, je n'avois amené » qu'un seul Vaisseau; mais qu'à mon retour en Angleterre une Flotte » nombreuse mettroit à la voile, & que jusqu'à mon départ je les assis» terois de tout mon pouvoir. Alors un des Caciques me fit cracher dans » sa main droite, pour confirmer l'alliance qu'il faisoit avec moi. Ensuite » il fit avertir un Corps d'Indiens, qui étoient plus loin dans une ving» taine de Canots, qu'ils pouvoient s'approcher sans défiance. Bientôt je » les vis rassemblés autour de nous. Ils allumerent des feux; ils se mirent

Keymis entre dans l'Orinoque.

Questions que lui font les Caciques.

Alliance qu'il fait avec eux.

» dans leurs Hamacs, où ils récitoient entr'eux les grandes actions de » leurs Ancêtres, en maudissant les Ennemis de leur Nation, & relevant » leurs Amis par des éloges & des titres magnifiques.

Le même Cacique, qui avoit fait divers Voïages dans l'intérieur des Terres, ne se fit pas presser pour communiquer ses lumieres aux Anglois. Il leur apprit que la Province, où Maccuregouari étoit situé, portoit le nom de Muchikari, & que cette Ville passoit pour la principale de la Guiane; qu'elle étoit dans une belle Vallée, près des hautes Montagnes qui s'étendent au Nord-Ouest; qu'on comptoit six lieues de Carapana à cette Ville, & que Manoa étoit de six journées plus loin; que les Indiens prenoient la route des Iraouakeris le long de la Riviere d'Amacur, comme la plus commode, quoiqu'elle ne soit pas la plus courte; mais que les Montagnes rendent celle de Carapana fort difficile; que les Cassanares, Peuple qui porte des habits, étoient situés aux environs des lieux où l'Orinoque commence à prendre ce nom, & que s'étendant fort loin dans le Païs, leurs limites alloient jusqu'au Lac de Parimé; que Manoa étoit à vingt journées de l'embouchure de l'Ouiapoko, à 16 du Barimo, à 15 d'Amacur, à 10 d'Aratori; enfin que les Indiens qui habitoient le haut de l'Orinoque connoissoient fort bien les autres Nations du Païs, & parloient le même langage que l'Interprete des Anglois. Keymis demanda au Cacique de nouvelles lumieres sur les Acéphales, dont on a vû la Description dans le Journal de Raleigh; & non-seulement elle lui fut confirmée, avec des circonstances qui acheverent de lever ses doutes, mais le Cacique ajouta qu'une autre Nation de Caraïbes avoit trouvé l'art, en pressant la tête aux Enfans, de la leur rendre fort longue, & presque semblable à celle d'un Chien. Keymis déclare qu'il n'exige point la foi de ses Lecteurs pour des récits de cette nature: cependant il vérifia par ses propres yeux, que plusieurs de ces Nations, soit pour se distinguer des autres, ou pour se rendre redoutables à leurs Voisins, affectent de se défigurer la tête, & font gloire de leur difformité. Les Jaos, par exemple, ont l'usage de se faire d'étranges balafres aux deux joues, avec une dent d'Animal, qu'ils conduisent comme un Burin. Keymis en fut témoin, dans le séjour qu'il fit chez cette Nation. Le Cacique lui parla aussi d'une Riviere nommée Caouiomo, qui se jette dans l'Aratori, & qui produit des Poissons monstrueux. Il lui dit que les Montagnes de Cuepyn, aux environs desquelles on trouve les Habitations des Carapanas, sont inaccessibles; que les *Amapagotos* ont des figures d'or massif, d'une incroïable grosseur, & quantité de Chevaux, qu'on croit de race Espagnole, & venus de Caracas.

Informations qu'il reçoit.

Confirmation de l'existence d'une Nation d'Acéphales.

Autres singularités du Païs.

Les Anglois, ne pouvant refuser leur confiance à des Indiens qui leur marquoient tant d'affection, remonterent avec la petite Flotte de Canots vers le Port de Carapana; d'où quelques Emissaires, dont ils s'étoient fait précéder, revinrent les avertir qu'il étoit passé depuis peu dix Espagnols, qui alloient faire la Traite à la Riviere de Barimo, & qui avoient annoncé au Cacique de Carapana l'arrivée de deux Barques de leur Nation par la Riviere d'Amana. Là-dessus les Indiens de Keymis tinrent Conseil, & se déterminerent à retourner à leurs Habitations, dans la crainte que

Voïages sur l'Orinoque. Keymis. 1596.

les Espagnols, qui les trouveroient sans défense, n'enlevassent leurs Femmes & leurs provisions. Ils prirent même la résolution de les attaquer; & les Anglois apprirent, à leur retour, qu'ils les avoient massacrés tous. Cependant Berreo fut informé qu'il étoit entré un Vaisseau Anglois dans l'Orinoque, & fit demander aussi-tôt du secours à la Trinité. On verra bientôt où il étoit alors, & quel usage il faisoit des forces qu'il avoit reçues d'Espagne.

Allarmes que Keymis cause à Berreo.

Un vent favorable fit remonter les Anglois, en huit jours, jusqu'au Port de Topiaouari; mais, dans tout cet intervalle, ils ne virent pas paroître un seul des Indiens qu'ils avoient connus l'année précédente. Leur inquiétude devint extrême, surtout lorsque l'Interprete, chargé de prendre des informations, leur rapporta que les Amis qu'ils s'étoient faits dans cette Province, aïant vu passer le tems où Raleigh leur avoit promis de revenir, & désesperant de le revoir, s'étoient dispersés dans d'autres Païs. Il ajouta que les Espagnols avoient pris assez d'ascendant sur les bords du Fleuve, pour avoir formé à peu de distance une Habitation de vingt ou trente Maisons; qu'ils avoient bâti plus haut un petit Fort, vis-à-vis de l'embouchure du Caroli, dans une petite Ile pierreuse, qui leur servoit de retraite lorsqu'ils se croïoient menacés de quelque danger; mais qu'aïant appris l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, ils avoient également abandonné l'Habitation & l'Ile, pour unir toutes leurs forces à l'embouchure même du Caroli, où ils avoient dressé plusieurs embuscades, dans lesquelles ils esperoient de faire tomber leurs Ennemis.

Les Espagnols se retirent & se fortifient.

Keymis ne put entendre, sans un mortel chagrin, qu'il falloit renoncer à toutes ses espérances, & chercher apparemment sa sureté dans la fuite. Bientôt il vit lui-même les Maisons que les Espagnols avoient quittées. Il ne laissa point de mouiller près de la rive, à cent pas de ce nouvel Etablissement; mais tandis qu'il se livroit à ses tristes réflexions, un Indien vint à lui, d'un air affligé, pour l'informer que les Espagnols étoient en grand nombre à l'embouchure du Caroli; qu'ils avoient à leur tête Berreo, & son fils, qui étoit arrivé de la Nouvelle Grenade avec quelques Trouppes; qu'ils avoient envoïé à la Trinité, par des Rivieres connues, pour y demander d'autres secours, & qu'ils attendoient de jour en jour deux Pinasses bien armées. Pendant ce discours, l'Indien parut observer avec beaucoup d'attention l'état du Vaisseau Anglois. Enfin il demanda, au Capitaine, s'il avoit ramené, suivant la promesse de Raleigh, le fils du Cacique Topiaouari.

Espion de Bereo.

La curiosité de cet Inconnu, & d'autres circonstances, le rendirent suspect aux Anglois. Ils emploïerent les menaces, pour arracher la vérité de sa bouche, & cette voie leur réussit. C'étoit un Espion des Espagnols. Il prit le parti de confesser que Berreo n'avoit pas plus de cinquante-cinq Hommes de sa Nation, avec quelques Arrouacas, qu'il avoit trouvé le moïen de s'attacher; qu'à la vérité, il attendoit son Fils, de la Nouvelle Grenade, & son Lieutenant de la Trinité; mais que s'étant hâté d'avancer avec si peu de forces, il n'oseroit s'écarter du poste où il s'étoit établi. Le Cacique Topiaouari étoit mort. Les Indiens de la Bourgade s'étoient réellement dispersés, à l'exception de quelques uns des principaux,

Lumieres que Keymis tire de lui.

dont Berreo s'étoit saisi sous prétexte qu'ils avoient participé à la mort des dix Espagnols qui avoient été tués par l'ordre de Morquito. Iviakanar, proche Parent de Topiaouari, avoit pris le titre de Cacique, & gouvernoit la Province depuis plusieurs mois. Il étoit certain que les Espagnols avoient actuellement dix Vaisseaux à la Trinité ; & Berreo attendoit six pieces de Canon, qui devoient être placées dans son Fort, pour lui assurer le commandement de la Riviere. Enfin les Indiens, qui avoient conservé de l'affection pour les Anglois, croïoient Raleigh & tous ses gens dans les Prisons des Espagnols, ou détruits avec leur Flotte ; c'étoit le bruit que Berreo avoit fait répandre dans la Guiane ; & le Cacique de Putima, effraïé de cette nouvelle, s'étoit retiré avec les plus fideles Serviteurs de Topiaouari, dans les Montagnes voisines de l'Aio.

Il desespere de forcer les Espagnols.

Ce récit aïant paru sincere à Keymis, il passa deux jours à délibérer sur ses résolutions. Le souvenir de l'embouchure du Caroli lui étoit trop présent, pour lui laisser l'espérance de pouvoir forcer Berreo dans ce Poste ; & c'étoit néanmoins l'unique moïen de s'ouvrir un passage, dont il connoissoit les difficultés naturelles. Il prit le parti de retourner sur ses traces, pour chercher le Cacique de Putima dans les Montagnes. L'ancre fut levée aussi-tôt, & dans l'espace de cinq heures, il fit vingt milles, en s'abandonnant au cours du Fleuve. Le jour suivant, il descendit devant Putima ; & prenant à sa suite dix Fusiliers, il s'avança vers cette Bourgade. Si les Habitans ne se croïoient point assez forts pour attaquer les Espagnols avec lui, son dessein étoit de faire avec eux des échanges de haches & d'autres outils de fer, pour des grains d'or, & pour ces riches pierres que les Anglois n'avoient vues que de loin l'année précédente, mais dont un de ses Pilotes Indiens le flattoit de le faire approcher par d'autres voies. Il ne trouva pas un Habitant dans la Bourgade, quoiqu'il pût juger à diverses marques qu'elle n'étoit pas abandonnée depuis long-tems. Son Pilote Indien, qu'il avoit nommé *Gilbert*, lui offrit de le conduire, ou à la Mine de pierres couleur d'or, proche de la Riviere d'Oainacapara, ou à l'autre Mine que Raleigh avoit voulu visiter avec le Cacique de Putima.

Il descend à Putima.

Belles espérances qu'on lui donne.

» Je voïois dans l'éloignement, dit Keymis, la Montagne qui touche » à cette Mine ; & me souvenant du chemin que nous avions fait l'année » précédente, je jugeois qu'elle ne pouvoit pas être à plus de quinze mil- » les, de l'endroit où nous étions à l'ancre. Je me rappellois fort nette- » ment que c'étoit cette même Montagne, que le Cacique nous avoit » fait observer avec tant d'attention : mais nous avions mal compris ses » signes : la Mine est au bas ; & nous avions jugé qu'il nous la montroit » au sommet, lorsqu'il ne pensoit qu'à nous faire voir la chute du tor- » rent qui forme la Riviere de *Curouara*. Mon Pilote m'expliqua com- » ment, sans se donner la peine de fouir, on tire l'or du sable d'une » autre petite Riviere nommée *Macaouini*, qui descend aussi de quelques » rochers voisins. Il me dit qu'il étoit à Putima lorsque Morquito fut » condamné à mort par les Espagnols, & que les Caciques du Païs avoient » déliberé alors s'ils pouvoient espérer de racheter sa vie en découvrant » cette Mine à ses Ennemis ; mais que jugeant leur haine implacable, ils

VOIAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

» s'étoient imaginé que cette offre n'étoit propre qu'à causer la ruine de » leur Païs, sans leur faire obtenir grace pour leur Chef; qu'ils s'étoient » confirmés, depuis, dans la résolution de ne pas faire connoître la Mine » aux Etrangers; & que pour en éloigner même le commun des Indiens, » ils avoient publié qu'un affreux Serpent dévoroit ceux qui avoient le » malheur de s'en approcher. J'aurois souhaité, au péril de ma vie, d'al- » ler du moins vérifier l'existence de cette Mine. Mon voïage n'avoit pas » d'autre motif: & combien n'avois-je pas pris de peines, pour des ob- » jets de moindre importance? Mais considérant d'un autre côté, qu'il » ne nous venoit point un Indien de notre connoissance; que Dom Juan, » Neveu de Topiaouari, s'étant révolté contre les Espagnols, après avoir » embrassé leur Religion, prenoit dans toute cette Contrée le titre de » Chef des Indiens, & ne pouvoit être bien disposé pour nous qu'il re- » gardoit comme les Amis & les Protecteurs de son Cousin (54); que Ber- » reo nous faisoit sans doute observer, & qu'il pouvoit surprendre, ou » mon Vaisseau, lorsque j'en serois éloigné avec une partie de mes gens, » ou moi-même, dans un travail auquel cette raison ne me permettoit » pas d'en emploïer un grand nombre: pensant aussi que notre découverte » ne pouvoit être connue que par nous, & que si nous avions le mal- » heur d'être pris ou tués, tous les fruits de notre Voïage étoient perdus » pour notre Patrie; enfin, jugeant que s'il y avoit quelque réalité dans » les secours qui devoient venir à Berreo, nous ne pouvions nous arrêter » sans nous exposer au risque de trouver le passage fermé & de nous voir » peut-être dans la nécessité d'abandonner notre Vaisseau pour chercher » un azile dans les Terres, je conclus que la prudence & l'honneur ne » me laissoient point d'autre parti que de hâter notre départ, & de nous » mettre à couvert de tant de dangers qui nous menaçoient.

Raisons qui l'y font renoncer.

Il prend trois Emissaires de Berreo.

Pendant que Keymis faisoit chercher quelque Indien sur la rive du Fleuve, sa Chaloupe arrêta un Canot qui portoit trois Hommes, dont l'un étoit au Service de Berreo, & les deux autres, Marchands de Cassave. Ils étoient chargés d'une Lettre, qu'ils devoient faire passer à la Trinité: mais leur Commission particuliere étoit d'acheter, sur le Fleuve, cinq Canots, & de louer des Indiens qui devoient aller vers la Nouvelle Grenade, pour amener le Fils de Berreo & tous ses gens. La Lettre, qu'ils ne firent pas difficulté de remettre à Keymis, ne contenoit que des plaintes du retardement des deux Pinasses, & quelques explications sur les desseins des Anglois, que Berreo supposoit déja sortis du Fleuve avec leur Vaisseau. Keymis jugea que si cinq Canots suffisoient pour transporter les secours d'Hommes & de provisions que l'Espagnol attendoit de son Fils, ce renfort ne devoit pas être fort redoutable pour les Ennemis de l'Espagne.

Outre la confiance de Berreo, qui pouvoit faire juger avantageusement de l'Indien qu'il emploïoit, les Anglois lui trouverent plus de lumieres

(54) Ce Cousin, que Raleigh avoit emmené en Angleterre, est ici nommé plusieurs fois; mais Keymis ne dit nulle part qu'il fut à bord. Il pouvoit être resté à Londres, où il est certain qu'il étoit arrivé, & que tous les Anglois l'avoient vû. Il paroît même qu'il s'y étoit fait Chrétien, & qu'il avoit pris le nom de baptême de Raleigh, qui étoit Walter ou Gautier.

&

& d'habileté, qu'ils n'en avoient reconnu dans la plûpart des Naturels du Païs. Il leur expliqua comment les cinq Canots, qu'il devoit acheter pour des haches & des couteaux qu'il avoit dans le sien, auroient pû pénétrer par diverses Rivieres, jusqu'aux Terres d'une Nation de Cassanares; & paroissant bien instruit des vues de son Maître, il ajouta que pour former plus de liaison entre les Indiens Amis des Espagnols, ceux qui seroient partis avec les Canots, auroient été pourvus de quelques Emplois chez les Cassanares, tandis qu'un même nombre de Cassanares auroient pris leur place sur les Canots, & seroient revenus avec les Espagnols de la Nouvelle Grenade, pour exercer aussi quelque Office dans la Nation des autres. Un autre dessein de Berreo étoit de chasser, de la Trinité, tous les Habitans qu'il auroit peine à réduire; de prendre ceux qui seroient traitables, pour les répandre en différentes parties de la Guiane, & d'établir uniquement dans cette Ile & sur les bords de l'Orinoque, la nombreuse Nation des Arrouacas, qui avoit toujours marqué de l'attachement pour les Espagnols. Il avoit déja fait acheter un assez grand nombre de Negres, pour le travail des Mines qu'il connoissoit sur les bords du Fleuve. Enfin il esperoit, par ces transmigrations, ou de se concilier tous les Indiens, ou d'entretenir parmi eux des haines & des guerres continuelles, qui les empêcheroient du moins de réunir leurs forces contre lui. Keymis apprit aussi du Confident de Dom Berreo, que peu de mois après le départ de Raleigh, l'arrivée des Espagnols avoit fait chercher au Cacique Topiaouari une retraite dans les Montagnes, avec Godouin, l'un des deux Anglois que Raleigh lui avoit laissés; que depuis, on avoit publié que le Cacique étoit mort, & que Godouin avoit été dévoré par un Tigre; mais que les Espagnols croïoient ce bruit faux: qu'ils n'attendoient pas les dix Vaisseaux qu'ils avoient à la Trinité, avant le tems des pluies, où l'abondance des eaux rendroit le Fleuve plus navigable; que Berreo, depuis son arrivée dans la Guiane, n'avoit emploïé le tems qu'à se procurer des vivres; que rien n'étoit si rare, parceque la plûpart des Indiens aïant abandonné leurs Habitations, une grande partie des Terres étoit demeurée sans culture; de sorte que les Espagnols manquoient souvent de provisions, ou qu'ils étoient obligés d'en chercher fort loin.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

Ce qu'il apprend d'un de ces Indiens.

De tout ce récit, rien ne fut plus agréable, à Keymis, que le retardement des Vaisseaux de la Trinité, qui le délivroit du moins de la plus forte de ses craintes. Quoiqu'il lui restât celle des deux Pinasses, il se flattoit que leur rencontre ne pouvoit l'engager que dans un combat égal, dont son courage leur feroit partager le péril; quoique dans la supposition de sa défaite, il n'eut pas les mêmes ressources que ses Ennemis. Il se remit à suivre le Fleuve, jusqu'au Port de Toperimaka; mais le Bras par lequel il étoit descendu avoit si peu d'eau près de ce Port, qu'il fut obligé de le remonter longtems, pour reprendre le grand Canal, du côté du Sud.

Il continue de se retirer.

A quelque distance du Port de Carapana, il vit paroître cinq ou six Canots, qui sembloient venir au-devant de lui, sans aucune marque de crainte. Il mouilla, pour les recevoir. C'étoit une Députation du Cacique de ce Port, qui le faisoit prier de ne pas descendre devant sa Bourgade, mais qui promettoit de le venir voir à bord. Plusieurs jours se passerent

Son arrivée Carapana.

Voïages sur l'Orénoque. Keymis. 1596.

Il reçoit une Députation du Cacique.

Récit du Député.

à l'attendre. Enfin, un Indien fort âgé vint déclarer de sa part, qu'il étoit vieux, foible, malade, & que les chemins étoient trop mauvais pour lui permettre de se rendre au bord du Fleuve. Ce Confident du Cacique ne dissimula point, aux Anglois, que dans l'espérance de leur retour, son Maître avoit passé le tems de leur absence dans des Montagnes inaccessibles; que les Espagnols, irrités du refus qu'il avoit fait de leur fournir des vivres, lui avoient enlevé une partie de ses Femmes; que Dom Juan, qui se faisoit surnommer *Eparacamo*, avoit pris le commandement du Païs, & ne lui avoit laissé qu'un petit nombre d'Hommes qui ne l'avoient pas quitté dans sa retraite; que se rappellant avec amertume tout ce qu'il avoit souffert depuis qu'il avoit ouvert l'entrée de sa Province aux Etrangers, il avoit formé plusieurs fois le dessein d'aller chercher un établissement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité il mettoit beaucoup de différence entre les Anglois, dont il avoit reconnu la modération, & les Espagnols qui n'avoient pas cessé de traiter ses Peuples avec la derniere cruauté; mais que ne voïant point paroître les secours qu'on lui avoit promis d'Angleterre, il devoit juger que les plus méchans étoient les plus forts, surtout lorsqu'il n'entendoit parler que de l'armement qui se faisoit à la Trinité, & des entreprises de Berreo; que les révolutions, qui étoient arrivées dans le Païs, en avoient banni non-seulement la tranquillité, mais l'humanité & la bonne foi, & leur avoient fait succeder les défiances, les trahisons, & les plus étranges barbaries; que l'amitié n'y étoit plus connue; que personne n'y dormoit en paix, & qu'on ne voïoit point de remede à tant de maux: enfin que perdant l'espérance d'être secouru par les Anglois, & ne pouvant se résoudre à vivre avec les Espagnols, il avoit pris la résolution d'éviter tout commerce avec les uns & les autres, disposé à souffrir patiemment des malheurs qu'il ne pouvoit empêcher, c'est-à-dire sa ruine & celle de sa Patrie.

Keymis admire sa politique.

Keymis fut extrêmement surpris, d'entendre sortir des plaintes si sensées de la bouche d'un Indien. Son étonnement augmenta, lorsque le Vieillard entreprit volontairement de lui apprendre quels étoient les Cantons les plus riches en or, comment on l'y recueilloit, & par quels chemins on y pouvoit pénétrer. Il ne douta point que cette explication ne fût l'effet d'une profonde politique, pour engager les Anglois à revenir avec des forces supérieures à celles des Espagnols, & que le doute qu'il avoit marqué de leur puissance ne fût une autre ruse, pour les piquer d'honneur. L'Indien ajouta, & vraisemblablement dans les mêmes vues, qu'après tout les Espagnols n'avoient que les Arrouakas, sur l'attachement desquels ils pussent compter; que les Caraïbes de Guanipa, les Cievanas, les Sebaïos, les Amapagotos, les Cassipagotos, les Purpagotos, les Samipagotos, les Serouos, les Etaiguinacous, & quantité d'autres Peuples dont il fit l'énumération, seroient toujours prêts à s'armer contre eux; sans compter le puissant Empire des Orejones & des Eporemerios, dans lequel ils trouveroient une résistance invincible: que la Nation des Pariagotos, dont ils avoient le Païs à traverser, étoit capable seule, par la valeur & le nombre, de les arrêter & de les détruire; que les Iouarcouakaris avoient laissé croître, depuis trois ans, toutes leurs herbes, pour y mettre le feu

lorsque l'Ennemi seroit entré sur leurs Terres : enfin que tous les Indiens du Païs étoient résolus de ne pas aller au-devant des Espagnols, parcequ'ils craignoient à la vérité leurs Canons & leurs fusils, mais qu'ils périroient tous pour la défense de leurs Provinces ; & que dans l'intervalle ils ne manqueroient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveroient dispersés, pour diminuer insensiblement leur nombre.

Voïages sur l'Orinoque. Keymis. 1596.

Le lieu de cette grave conférence n'étoit pas à plus d'une journée de Carapana. Keymis, extrêmement curieux d'entretenir le Cacique même, proposa au vieil Indien de demeurer à bord avec les gens de sa suite, & de lui donner seulement un Guide, pour le conduire à la demeure du Cacique. On lui répondit que sa proposition n'étoit pas sans danger ; que les Espagnols pouvoient avoir des Espions dans le voisinage ; qu'ils avoient tenté plusieurs fois de se réconcilier avec le Cacique ; que depuis quelque tems il les avoit amusés par des espérances, en évitant, avec le même soin, de leur marquer de la haine ou de l'amitié ; mais que s'ils apprenoient qu'il eut vû secretement leurs Ennemis, ils ne garderoient plus de mesures, avec un Homme dont le grand âge ne leur laissoit rien à craindre ; & qu'au fond, c'étoit le seul motif qui l'avoit empêché de se rendre au bord du Fleuve.

Il ne peut obtenir de voir le Cacique.

Je compris alors, dit Keymis, que les instances seroient inutiles pour fléchir des têtes si prudentes ; & je me bornai à leur demander de la fermeté dans leur amitié, en leur promettant de revenir bientôt avec un grand nombre de Vaisseaux & de Trouppes. Un Capitaine des Ciavanas, à qui les Espagnols avoient tué vingt Hommes, pour leur avoir refusé quelques figures d'or, vint me joindre dans le même lieu, avec quinze Canots chargés d'Indiens : mais n'aïant aucune utilité à tirer de son service, je lui recommandai seulement de faire passer, à tous nos Amis, la promesse que je faisois de revenir promptement avec un puissant secours. Ensuite, laissant au vieux Député un présent de fer pour son Maitre, je remis à la voile.

Parti que la nécessité lui fait prendre.

Les Anglois emploïerent huit jours à descendre jusqu'à l'embouchure du Fleuve. Dans un grand nombre d'endroits, ils trouvoient jusqu'à vingt brasses de fond ; mais, souvent aussi, c'étoit deux brasses & demie, & quelquefois une (55). Keymis, qui n'avoit pas fait usage de sa sonde en arrivant, fut surpris qu'un si grand Fleuve eût si peu de profondeur, & craignit peu les insultes des Espagnols jusqu'à l'extrêmité du Canal. Il ne s'étend point d'ailleurs sur les avantages de l'Orinoque, parcequ'il craint, dit-il, de n'en pouvoir dire assez. Ce fut lui qui la nomma Riviere de Raleigh ou *Raleane*. En sortant de l'embouchure, il fut agréablement surpris de rencontrer sa Pinasse, qu'il croïoit perdue. Elle étoit tombée sur cette Côte, un peu au Sud du Cap Cecile, d'où elle avoit continué de ranger la terre, avec divers obstacles qui ne lui avoient pas permis de pénétrer bien loin dans les Rivieres, ni d'arriver à l'embouchure de l'Orinoque : mais aïant trouvé des vivres, & n'aïant point rencontré d'Espagnols, elle étoit en état de secourir Keymis, qui commençoit

Il sort du Fleuve.

(55) L'Auteur ne disant point de quelle grandeur étoit son Vaisseau, on pourroit juger qu'il devoit être fort petit, pour n'être point arrêté dans ces passages. Mais il avertit que le grand Canal est partout de bonne profondeur ; ce qui doit faire croire que les sondes se faisoient sur les Côtes avec la Chaloupe.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

à se ressentir des difficultés de son expédition. Aussi prit-il le parti d'en tirer non-seulement les provisions, mais les Hommes, les armes & les munitions, pour se fortifier contre toutes sortes d'évenemens; après quoi, ne voïant que de l'embarras à la traîner à sa suite, il finit par la brûler.

Il brûle sa Pinasse.

A quelques périls qu'il fut exposé de la part des Espagnols, il étoit résolu de s'approcher de la Trinité, pour s'y ménager une explication avec les Indiens de l'Ile, dont il lui paroissoit important de connoître les dispositions. Il s'avança seize lieues à l'Est de la grande embouchure du Fleuve, pour se délivrer de la violence des Courans; & delà, il se rendit en vingt-quatre heures à *Punta de Galera*, partie la plus Nord-Est de la Trinité : mais étant à la vûe de l'Ile de Tabago, l'espérance d'y recevoir les mêmes éclaircissemens avec moins de danger, lui fit prendre la résolution d'y relâcher. Sa surprise fut extrême, de trouver, sans Habitans, une Ile dont il vante la fertilité. Il attribua leur fuite aux cruautés des Caraïbes, ou des Espagnols; & retournant à Punta de Galera, il jetta l'ancre à cinq ou six milles au Nord de cette Pointe. Un coup de canon qu'il fit tirer, & sa chaloupe même, qu'il envoïa au rivage, ne lui procurerent la vue d'aucun Indien. Dans le chagrin de ne pas tirer plus de fruit de sa hardiesse, il offrit une grosse récompense à ceux de ses Gens qui oseroient pénétrer dans les Terres; mais effraïés du voisinage des Espagnols, qui pouvoient, à tous momens, les surprendre, ils donnerent pour excuse, que cette partie de l'Ile étoit celle qu'ils connoissoient le moins.

L'Ile de Tabago sans Habitans.

Retour de Keymis.

Toutes les autres voies paroissant fermées, Keymis ne pensa plus qu'à reprendre le chemin de sa Patrie, pour aller rendre compte au Chevalier Raleigh des facilités & des obstacles qu'il avoit trouvés dans cette seconde expédition. C'étoit, dit-il, un mêlange d'espérances & de craintes, qui, tout compensé, lui sembloit moins capable de refroidir que d'échauffer le courage & la confiance des Anglois. En effet, Hackluyt nous a conservé la Relation d'un troisieme Voïage (56), entrepris sous les mêmes auspices, c'est-à-dire aux frais & sur les instructions de Raleigh, mais avec aussi peu de succès & moins d'habileté que les deux premiers. On ne pense point à le tirer de l'oubli qu'il mérite : mais après cette derniere tentative, Raleigh & Keymis ne revinrent point de leur prévention. Ils ne cesserent point de solliciter la Cour & d'encourager les Sociétés de Commerce. Le premier, dans une Lettre à Mylord Charles Howard, qu'il nomme le plus célebre des Amiraux d'Angleterre, proteste qu'il emploiera volontiers, à la même entreprise, le reste de sa fortune & de sa vie; & dans un Mémoire (57) qu'il fit publier à Londres, il donne l'évaluation du profit qu'on avoit tiré des Marcassites & d'autres Minerais de Guiane, qu'il avoit exposés à la curiosité des Incrédules. Ce calcul est surprenant, s'il n'est point exageré (58). Keymis, plus ardent

Troisieme voïage des Anglois en Guiane.

Entêtement de Raleigh & de Keymis.

(56) Ecrite, comme on l'a dit, par Thomas Masham, un des Avanturiers. *Collection d'Hackluyt*, *pp. 692 & suivantes*.

(57) Ces deux Pieces sont aussi dans Hackluyt.

(58) On tira, dit-il, dans un essai, la valeur de douze ou treize mille livres sterling d'un tonneau de pierre; le double d'un autre tonneau, & le poids de huit livres six onces d'or, d'un quintal de poudre. Il atteste le Public, & nomme les Essaïeurs. Ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que les François, les Hollandois, les Espagnols & les Portugais, qui possedent aujourd'hui différentes parties de la Guiane, ont grand tort de négliger la source de tant de richesses.

encore, mais inſtruit des difficultés par de fâcheuſes expériences, reconnut que la Conquête de la Guiane demandoit d'autres forces que celles d'une Société particuliere, & paſſa le reſte de ſes jours à preſſer les Miniſtres d'y emploïer celles de l'Etat. Rien n'eſt ſi ſingulier que ſes raiſonnemens, dans l'épilogue qui termine ſa Relation. Mais ces chimeres ſeroient moins utiles ici, que la Table qu'il y a jointe, des Rivieres & des Nations dont il s'attribue la découverte : elle peut ſervir à jetter du jour (59) ſur l'article ſuivant.

Rivieres.	*Habitans, en 1596.*
1 Arrouari.	Arrouaes. Pararrouaes. Caribes.
2 Jouaricopo.	Mapuromanas. Jaos.
3 Maipari.	Arricaris.
4 Caypurog.	Aricourris.
5 Arcoa.	Marouanas.
6 Ouïacopo.	Counorakos. Ouacacoas. Ouaricaos
7 Ouanari. } 8 Capurouac. }	Caribes.
9 Caouo.	Jaos.
10 Ouïa.	Maourias.
11 Caiene.	Ouiacas.
12 Gouateria, Ile.	Sebaios.
13 Macouria.	Piraos.
14 Caourora. } 15 Mamanuri. }	Ipaios.
16 Curari. } 17 Curaſſamini. }	Sebaios.
18 Cunanama.	Jaos & Arrouacas.
19 Moraga.	Les mêmes.
20 Maouarpari.	Les mêmes.
21 Amana.	Caribes.
22 Capalepo.	Paracoſtos.
23 Maraouini.	Les mêmes.
24 Oucoui.	Les mêmes.
25 Ouiaviami.	Les mêmes.
26 Aramatapo.	Les mêmes.
27 Ouiapo.	Les mêmes.
28 Macuruma.	Les mêmes.
29 Ouracco.	Les mêmes.
30 Carapi.	Les mêmes.
31 Charimaouimi.	Caripinis.
32 Euroouto.	Apotamos.
33 Paro.	Arrouacas.

Rivieres.	*Habitans, en 1596.*
34 Surinam.	Caribines.
35 Churama.	Les mêmes.
36 Cupana.	Arrouacas.
37 Ouioma.	Nequeris.
38 Ivana.	Les mêmes.
39 Cuſwini.	Les mêmes.
40 Curitimi.	Charibinis.
41 Ouiniuari.	Arrouacas. Paraouinis.
42 Berbice.	Arrouacas.
43 Ouapari.	Sebaios & Arrouacas.
44 Ouaicavini.	Panipis.
45 Mahaouaica.	Arrouacas.
46 Lemerare.	Ouacavaios.
47 Eſſequebe.	Jaos. Sebaios.
48 Marouroui.	Caribes.
49 Coquini.	Maripis.
50 Chipanama.	Ouacovaïos.
51 Ararouana.	Iraouaqueris.
52 Horebeci.	Les mêmes.
53 Paouraoma.	Jaos.
54 Aripacoio.	Panipis.
55 Ecaouini.	Les mêmes.
56 Manutiouini.	Les mêmes.
57 Moruga.	Jaos.
58 Piara.	Arrouacas.
59 Chaimeragoro.	Les mêmes.
60 Ouaini.	Caribes.
61 Barima.	Arrouacas.
62 Caitouma.	Les mêmes.
63 Aouoca.	
64 Amacur.	
65 Aratori.	
66 Caourouma.	
67 Orinoque, ou Raleana.	

(49) On ne répond pas de l'Ortographe Angloiſe, où l'on n'a changé que le *w* en *ou*.

§ III.

GUIANE FRANÇOISE.

AVEC quelque ſoin qu'on ait traité, dans un autre Tome, tout ce qui regarde l'Ile de Cayenne & la Colonie Françoiſe, diverſes lumieres, qu'on n'a pu manquer de recueillir à l'occaſion des Régions voiſines, attendoient une place qu'elles doivent trouver ici ; ſurtout celles qu'on a tirées de M. Barrere (57) & du Pere Gumilla (58).

Origine de l'établiſſement François.

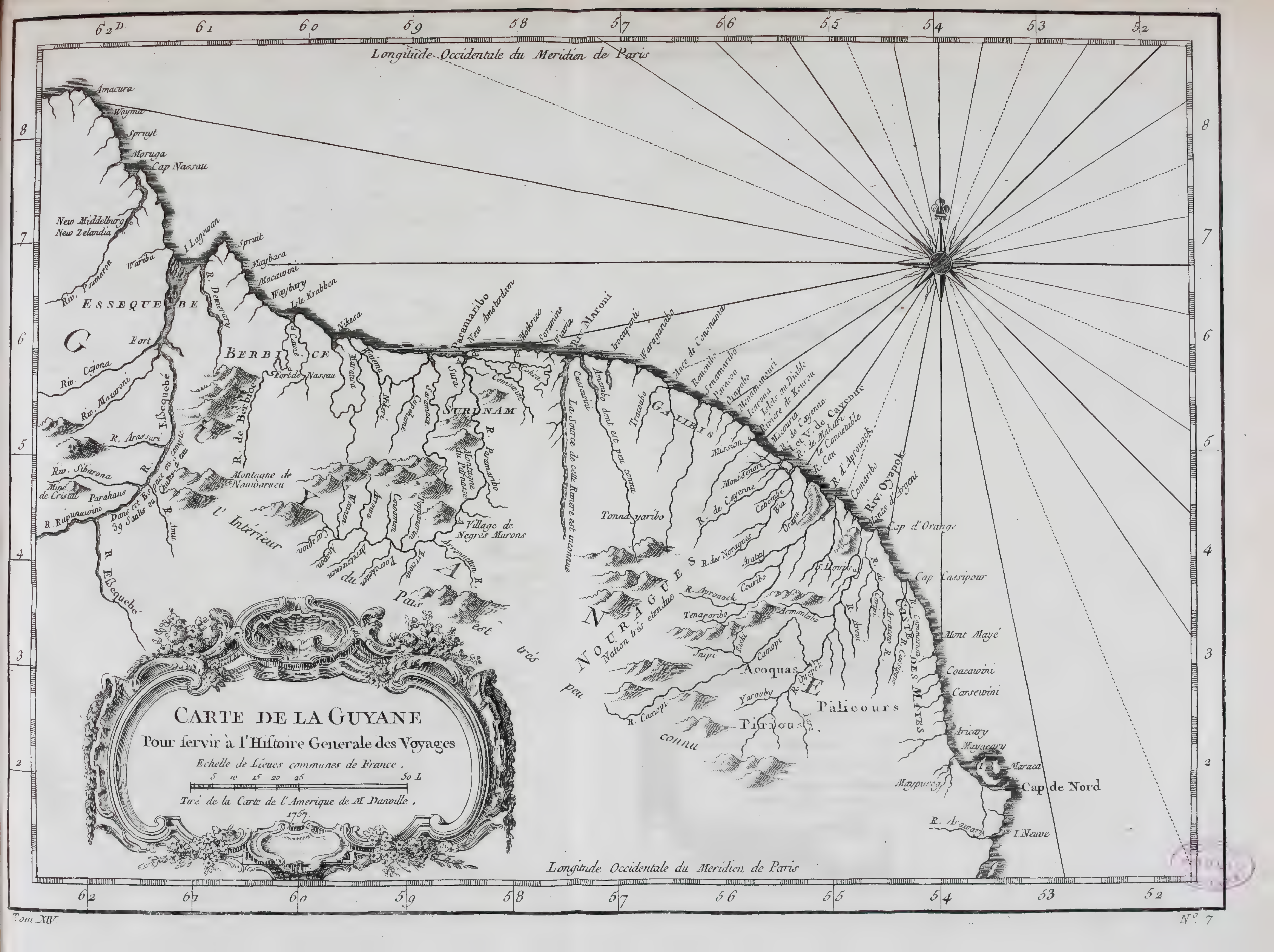
Ce fut immédiatement après la grande découverte de l'Amérique, que les François commencerent à s'établir dans la Guiane. Laet nous apprend, ſur le témoignage de diverſes Relations étrangeres, qu'ils y alloient d'abord charger des Bois de teinture, & qu'ils continuerent d'y voïager ſans interruption : il ne fait remonter qu'à l'année 1624, leur premier Etabliſſement. Quelques Marchands de Rouen, y envoïerent alors une Colonie de 26 Hommes, ſur les bords de la Riviere de *Tinamary*, qui ſe jette dans la Mer par les cinq degrés & demi de Latitude Septentrionale. Deux ans après, d'autres s'établirent ſur la Riviere de *Conamarac*. Dans la ſuite, on y envoïa des renforts d'Hommes & de munitions, qui augmenterent ſenſiblement ces deux Colonies naiſſantes. Enfin pluſieurs Marchands de la même Nation formerent une Compagnie, avec des Lettres Patentes du Roi Louis XIII, qui les autoriſoient à faire ſeuls le Commerce de la Guiane, dont elles marquoient les bornes par les Rivieres des Amazones & d'Orinoque. Cette Compagnie reçut le nom de Compagnie du Cap du Nord, qui eſt celui qui borne l'embouchure de l'Amazone, du côté gauche ou Septentrional, & devint fameuſe par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à diverſes perſonnes de qualité, en leur accordant de nouveaux Priviléges. Ils y envoïerent ſucceſſivement près de huit cens Hommes, autant pour découvrir de nouvelles Terres que pour affermir les premiers Etabliſſemens. Enfin Louis XIV, aïant établi en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, lui donna, par de nouvelles Patentes, la propriété de toutes les Iles & des autres Terres habitées par des François dans l'Amérique méridionale, & cette Compagnie prit poſſeſſion de Cayenne & des Païs voiſins de cette Ile.

Côte de la Guiane.

M. Barrere donne à la Guiane, ou plutôt à toute la Côte, près de trois cens lieues de long, depuis le Cap du Nord juſqu'à l'embouchure de l'Orinoque. Il confeſſe que malgré les courſes des Eſpagnols, des Anglois, & de quelques Miſſionnaires Jéſuites, l'intérieur du Païs n'eſt encore que très imparfaitement connu. *C'eſt un Païs Vierge*, dit-il dans les termes de Raleigh, que juſqu'à préſent aucun Prince Chrétien n'a

(57) Son Ouvrage porte le titre de nouvelle Relation de la France équinoxiale, &c. par Pierre Barrere, Correſpondant de l'Académie des Sciences, Docteur & Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Perpignan, Médecin de l'Hôpital Militaire, ci-devant Médecin Botaniſte du Roi dans l'Ile de Cayenne. A Paris, 1743. in-12.

(58) El Orinoco illuſtrado y defendido, Hiſtoria Natural, Civil y Geographica, &c, por el Padre Joſeph *Gumilla*, de la Compañia de Jeſus, &c. Madrid, 1745, 2 vol. in-4°.


CARTE DE LA GUYANE
Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 50 L
Tiré de la Carte de l'Amerique de M. Danville, 1757.
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Amacura
Wayma
Spruyt
Moruga
Cap Nassau
New Middelburg
New Zelandia
I. Lagewan
Spruit
Waybaca
Macawini
Waybary
Lele Krabben
ESSEQUEBE
BERBICE
SURINAM
GALIBIS
NOURAGUES
Nation très étendue
Fort de Nassau
Paramaribo
New Amsterdam
Riv. Maroni
Montagne de Nauwarucu
Village de Negres Marons
Tonnayaribo
Riv. Oyapok
Cap d'Orange
Cap Cassipour
Mont Mayé
Coacawini
Carsewini
Aricary
Mayacary
Maraca
Cap de Nord
Maypurca
R. Arawary
I. Neuve
Acoquas
Palicours
Pirious
COSTE DES MAYES
R. Aprouack
R. d'Aprouack
R. de Cayenne
I. et V. de Cayenne
Mont Senori
Mission
R. Rupunuwini
Mine de Cristal
Parahaus
Riv. Sibarona
R. Arassari
Riv. Mazaroni
Riv. Cajona
Riv. Poumaron
Wariba
Fort
R. Essequebé
R. Demerary
R. de Berbice
R. Paramaribo
R. Camopi
Camopi
Armontabo
Tenaporibo
Couribo
R. des Noragues
S. Louis
Comaribo
Monts d'Argent
Dans cet Espace on compte 39 Saults ou Chutes d'eau
l'Interieur
Pais est très peu connu
La Source de cette Riviere est inconnue
Amanibo dont est peu connu
Tom. XIV.
N.° 7

tenté sérieusement de conquérir. Mais il représente toute la Côte, comme un Spectacle admirable par sa verdure. Ce ne sont que d'épaisses Forêts de différentes especes d'arbres, qui s'étendent si loin dans les Terres qu'on les perd de vue. Pendant les trois quarts de l'année, les pluies presques continuelles y rendent l'air assez tempéré. Le froid du matin y est même assez vif, pour obliger quelquefois d'y faire du feu. Sur la Côte même, la plûpart des Terres sont fort basses, & noïées de Mer haute; mais à mesure qu'on s'éloigne du rivage, elles s'élevent, souvent même par des Montagnes, quoique peu comparables en hauteur à celles des Alpes & des Pyrenées. Entre les Bois, il se trouve des terreins plats & découverts, & des Prairies marécageuses, qui ne sechent qu'en Eté; retraite d'un grand nombre de Caymans, toujours dangereux pour les Voïageurs. Mais ces endroits mêmes n'en seroient pas moins fertiles avec un peu de culture. Les *Saults*, qui interrompent le cours des Rivieres, sont un autre obstacle pour ceux qui veulent pénétrer dans l'intérieur des Terres. On donne ce nom à de gros Rochers, qui barrent ordinairement tout le Lit, & qui, s'étendant quelquefois de plus d'un quart de lieue, obligent de quitter les Canots, de les isser, & de les transporter jusqu'au-delà. L'eau tombe avec une impétuosité qui forme des *rémoux* plus ou moins grands, suivant la hauteur des Terres. Les Indiens, pour s'épargner la peine de transporter leurs Canots & leur Bagage, ont quelquefois la hardiesse de franchir ces Cascades, dont la rapidité cause de l'effroi : mais il en coute souvent la vie aux Européens qui entreprennent de les imiter.

On ne peut trop recommander aux Voïageurs de se regler par les Marées, lorsqu'ils rangent la Côte, surtout vers l'Amazone, où l'on a continuellement la Barre à combattre. On appelle Barre, le flot qui charie quantité de vase, ou, suivant le langage des François du Païs, le *montant* des grandes Marées, qui renverse les plus fortes Pyrogues, seuls Bâtimens néanmoins qu'on puisse emploïer. Elles ne soutiennent point l'effort des lames, dans les pleines & les nouvelles Lunes.

L'Auteur aïant parcouru toute cette Côte, y jette un nouveau jour par ses Observations. La plus grosse Riviere, dit-il, qu'on trouve après avoir doublé le Cap du Nord, est celle du *Cachipour* (*). Elle descend de plusieurs Montagnes fort éloignées dans les Terres, & vient se décharger dans l'Océan par les deux degrés de Latitude Septentrionale. Vers ses sources habitent des Indiens qui se nomment *Palicouris* & *Noragues*, dont les derniers passent pour les plus grands Antropophages de l'Amérique. Au-delà de Cachipour, on ne rencontre, sur la Côte, que de petites Anses. Mais ensuite, on reconnoît le Cap d'Orange, Terre assez haute, qui s'avance fort peu en Mer. Proche du Cap est une petite Riviere, que les Indiens nomment Coupiribo. Plus loin, rangeant la Côte de l'Est à l'Ouest, on entre dans l'embouchure d'*Ouyapok*, la plus grande Riviere de toute cette Côte. M. Barrere la place à trois degrés & demi du Nord. Un Fort, que les Hollandois y bâtirent en *1676*, montre encore ses ruines sur une hauteur, à la droite de l'entrée du Port. Cette Riviere a, dans son em-

(*) C'est le Cachipuri des Anglois. On remarquera de même, dans toutes les autres, la différente Ortographe des deux Nations.

bouchure, non-seulement un bon mouillage pour les gros Vaisseaux, mais encore divers endroits qui peuvent être aisément fortifiés. C'est l'avantage de cette situation, qui avoit invité les Hollandois à s'y établir; d'autant plus que toutes les Terres y sont fort bonnes. Après leur retraite, les François formerent aussi le dessein d'y faire un Etablissement : mais ce projet n'a commencé à s'effectuer qu'en 1726, par la construction d'un nouveau Fort, où l'on a mis un Commandant & une Garnison. En 1735 les Missionnaires ont engagé plusieurs Nations Indiennes, répandues sur les bords de l'Ouyapok, à se réunir dans le même Canton; & delà s'est formée une Mission, nommée Saint Paul, à quelques lieues du Fort.

En remontant l'Ouyapok, on rencontre, à quatre lieues de l'embouchure, une grosse barre de rochers, qu'on appelle son premier Sault, plus facile à franchir qu'un second, qui est de quelques lieues plus loin. On en trouve ensuite un troisieme. Le rétrécissement de la Riviere, qui augmente considérablement la vîtesse des eaux dans ces dangereux passages, joint aux torrens qui tombent des ravines formées par les pluies, y rendent la navigation presqu'impossible. Les Nations qui habitent les bords de cette Riviere sont les Pirivas, les Maraones, les Taroupis, les Ouens, les Maurions, les Karannes & les Tokoyenes. Un usage particulier de tous ces Indiens est de se graver sur le visage des barres, ou des lignes, qui vont d'une oreille à l'autre. Ils donnent à ce bizarre ornement le nom de Jouparats; & les François celui de *Barbe à la Palicouri*.

Le *Camoppi*, qui suit l'Ouyapok, est une Riviere assez considérable, dont le cours va du Couchant au Levant, & que ses eaux ramassées rendent plus navigable, quoiqu'il s'y trouve aussi quantité de rochers & plusieurs Sauts qui obligent d'y faire ce qu'on y nomme des portages. Ses Habitans Indiens sont les *Coussanis*, les *Armagoutous*, les *Caïomerancos*, & particulierement les *Acoquoas*, qui se font des ouvertures aux joues pour y mettre des ornemens de plumes. Cette Riviere arrose un fort beau Païs, & contient une Montagne qu'on a nommée *Mont d'argent*, parcequ'on y a découvert autrefois des veines de ce Métal, auxquelles il y a beaucoup d'apparence que les Hollandois ont fait travailler.

Dix-huit lieues au-dessous de l'Ouyapok, on rencontre une Riviere que les Indiens nomment *Aprouak*, anciennement fréquentée des François. Le voisinage de Cayenne & le bon naturel des Nations Indiennes du Païs y attirent encore les Marchands, pour la Traite, & pour la pêche du Lamantin & de la Tortue. Il paroît que les Hollandois s'étoient établis dans ce Canton, après avoir reconnu la bonté des Terres, car on y voit les débris d'un Fort de leur Nation, construit à l'entrée de la Riviere, pour en fermer le passage; non qu'elle n'ait aussi ses Bancs & ses Saults, mais on les franchit avec moins de danger. A sept lieues de l'Aprouak, en tirant du Sud au Nord, on découvre au milieu des flots un rocher pelé, & taillé en forme de Dôme, auquel on a donné le nom de grand-Connétable, pour le distinguer d'un autre, plus petit & presqu'à fleur d'eau, qu'on nomme le Petit-Connétable. Cet écueil, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de circuit, est un point fixe que tous les Pilotes viennent reconnoître pour regler leur navigation dans cette Mer.

Les

Les courans y sont toujours fort impétueux. Quelques vieux Habitans de Cayenne assurerent l'Auteur qu'on trouve, sur le Rocher même, une sorte d'eau douce & minérale. On pourroit, dit-il, lui donner le nom d'Ile aux Oiseaux, parcequ'il est sans cesse entouré ou couvert d'Oiseaux, tels que des Goilands, des Mouettes, des Fregates & des Fous, qui vont y faire leur ponte.

GUIANE FRANÇOISE.

La Riviere de *Cau*, qui suit celle d'Aprouak, avoit autrefois sur ses bords un Etablissement François, dont il ne reste aucune trace; mais ils sont habités aujourd'hui par quelques Indiens, avec lesquels Cayenne entretient commerce pour la Pêche. Après la Riviere de Cau, on entre bientôt dans celle d'Oyak, qui sépare du Continent l'Ile de Cayenne, & qui a une des Pointes de l'Ile à son embouchure. On a formé, en 1724, une Paroisse nommée *Roura*, sur les bords de l'Oyak, pour la commodité des Habitans de Cayenne qui ont leurs Etablissemens le long de cette Riviere. En descendant de l'Ouest, elle reçoit, à huit lieues de son embouchure, celles de Gennes & d'Ourapeu. C'est vers la source de l'Ourapeu qu'on avoit commencé le fameux chemin qui devoit conduire, par terre, jusqu'à la Riviere des Amazones, non-seulement pour chasser les Portugais qui s'étoient établis dans les Terres du Gouvernement de Cayenne, mais pour faciliter aussi la découverte des Mines, & le Commerce avec un nombre infini de Nations Indiennes qui sont répandues dans cette vaste Contrée. Tout le Païs, qui est arrosé par ces deux Rivieres, est peu défriché. Il n'offre que d'épaisses Forêts, où l'Ebene, le Bois violet, le Bois de rose, le Bois de lettin, le Bois de fer, & d'autres Bois colorés, croissent dans la plus grande abondance. La Vanille & les arbres de Copaü sont des productions naturelles à toutes ces Terres. Elles n'ont presque point de Montagnes qui ne soient remplies de Mines de fer, dont les apparences se présentent à chaque pas. Le Talc n'y est pas rare. On y trouve aussi une terre blanche & molle, qu'on ne fait que détremper dans l'eau pour blanchir les Maisons, & cette espece de *Bol*, ou de terre rougeâtre, que les Esclaves emploient à faire leurs pipes. Les Portugais du Para en font d'excellente Potterie, surtout des *Bardagues*, qui sont de grandes cruches où l'on fait rafraîchir l'eau. M. Barrere s'étonne qu'on n'en fasse pas le même usage à Cayenne. Toute cette partie du Continent, qui paroît semblable, dit-il, à celle du Bresil, est si riche en Minéraux, qu'il ne doute point qu'avec un peu de peine on n'y découvrît quelque précieuse Mine, qui dédommageroit des avances nécessaires pour cette recherche. Outre la Riviere d'Oyak, le Païs en contient plusieurs petites, au bord desquelles les François ont diverses Habitations, & où les Vaisseaux vont faire de l'eau & du bois. Elles se déchargent dans celle de Mont-Senery, qui, en s'unissant avec l'Oyak, forme ce qu'on nomme proprement la Riviere de Cayenne.

Si l'on continue de suivre la Côte, on trouve, à sept lieues de Cayenne, une petite Riviere, nommée *Makouria*, où les Marées, de six en six heures, laissent une vase fort profonde. Toutes ses rives sont bordées de Paletuviers (59), aux branches desquels les Huîtres s'attachent en Mer

(59) Nommés Mangliers, dans d'autres Relations.

haute. On trouve, au pié des mêmes Arbres, quantité de Crabes, nourriture ordinaire des Esclaves. Les pâturages de ce Canton sont excellens. Aussi toute la Côte est-elle remplie de Métairies Françoises, où l'on nourrit des Troupeaux. Les Arbres, que nous nommons Bois-rouge, & les Indiens *Coumery*, sont plus communs du côté de Makouria que vers les autres Rivieres; ils sont extrêmement résineux, & répandent de fort loin une odeur agréable, qui approche de celle du Storax. Leur tronc distille une liqueur rouge, dont M. Barrere vante les vertus pour toute sorte de blessures. Il regrette, pour un si bon Païs, que les Serpens, surtout ceux qu'on nomme Serpens à Sonnettes, ou à Grelots, y soient en grand nombre.

La Riviere de *Kourou* suit, à la distance de huit lieues, celle de Makouria. Quelques Bancs de sable, & d'autres écueils, qui se font voir en Mer basse, rendent son entrée fort difficile. L'eau salée, que les vagues y jettent sur de gros rochers assez plats, se crystallise d'elle-même jusqu'à se changer en sel: mais ce changement ne se fait que dans les grandes chaleurs, surtout lorsque le vent du Nord souffle. Le Kourou reçoit, dans son cours, quelques petites Riveres, telles que l'*Ikaroua*, l'*Aoussa*, *la Passoura*, & les eaux de plusieurs Anses très poissonneuses. On voit, sur ses bords, une Habitation de plus de cinq cens Indiens, formée en 1714, par le P. Crossart, Jésuite & célebre Missionnaire. En sortant de l'embouchure de cette Riviere, on passe devant cinq ou six écueils, qui sont à quatre lieues au large, & nommés vulgairement *Ilets au Diable*. Les Indiens y prennent, aux mois de Juillet & d'Août, quantité de Tortues & de Lezards, sans autre peine que de mettre le feu au Bois de ces petites Iles, pour obliger ces Animaux d'en sortir. Il ne se trouve plus d'Habitations Françoises au-delà du Kourou; & c'est proprement le Païs des Galibis, Nation nombreuse qui habite toute cette Côte, & dont on a rapporté les usages dans la Description particuliere de l'Ile de Cayenne.

Les Rivieres, qui suivent celle de Kourou jusqu'au Fleuve de Surinam, sont le Sinamary, le Karoua, le Canamana, l'Irakou, l'Organa, l'Amana & le Marony. Le Sinamary est plus grand que le Kourou, dont il n'est éloigné que de douze lieues, & M. Barrere nous apprend que les premieres Colonies Françoises de cette Côte ont commencé sur ses bords. Les Anses, qu'on rencontre entre ces deux Rivieres, sont continuellement fréquentées pendant la pêche de la Tortue, qui se fait depuis Mars jusqu'en Juin; tems auquel ces Animaux font leur ponte dans le sable. On trouve, dans le Sinamary, une espece d'Huîtres, nommées *Meypa*, dont l'écaille a jusqu'à huit pouces de diametre, mais beaucoup moins bonnes que les petites Huîtres de roche, qui sont meilleures aussi que celles de Paletuvier.

Le Karoua, que les François nomment *Karouabo*, est à quelques lieues du Sinamary, & n'a de remarquable que les Karbets de quelques Galibis qui habitent son embouchure. On passe delà au Canamana, où les François avoient autrefois un nombreux Etablissement; mais on n'y voit à présent que des Galibis, qui ont leurs Karbets sur ses rives. Plus loin, on arrive à l'Irakou, Riviere habitée par des *Tayras*; nom qu'on donne

ici aux Indiens qui sont établis à l'embouchure des Rivieres, pour les distinguer de ceux qu'on nomme *Aouranés*, c'est-à-dire Habitans des Montagnes. L'Iracou est suivi de l'Organa, nommé vulgairement *Organabo*, qui signifie grande Anse. On y voit quelques Indiens établis. L'Amana, qu'on trouve ensuite, est une des grandes Rivieres du Païs. On ne donne pas moins d'une demie lieue à son embouchure. Les Terres, qu'elle arrose, fournissent toutes sortes de provisions aux Indiens qui habitent ses rives, & la pêche n'y est pas moins abondante. Le *Marony*, derniere Riviere du Gouvernement de Cayenne, sépare les Terres Françoises de celles des Hollandois. M. Barrere place son embouchure à sept degrés de Latitude du Nord. Elle n'est pas mal peuplée de Galibis. Ses bords, comme ceux des Rivieres précédentes, sont si bas, que les Terres voisines ne peuvent être garanties de l'inondation en haute Marée. En général, toute cette Côte est fort basse; & l'on ne trouve même, assez loin dans l'intérieur des Terres, que des Savannes, ou des Prairies, qui sont autant de Marais en Hiver. Mais, comme elles sechent en Eté, c'est cette route qu'on prend alors, pour aller par terre de Korou à Surinam. Les Déserteurs François, qui ne peuvent se procurer des Canots, profitent de ce passage, avec le secours des Indiens, & les trouvent toujours disposés à les servir.

Il ne manque rien, répete M. Barrere, à cette Description de la Côte de Guiane. Cette grande Province, dont les François s'étoient mis en possession les premiers, est aujourd'hui comme partagée entre plusieurs Puissances maritimes de l'Europe, & la France n'en occupe réellement que la plus petite partie. Les Hollandois, malgré les bornes marquées par la Riviere du Marony, lui disputent encore quelques Terres en deça de cette Riviere. Les Portugais ne cessent pas de faire des courses vers Cayenne, & s'emparent insensiblement de ce qui appartient aux François. Ils eurent la hardiesse, en 1723, de venir faire un abbatis d'arbres sur la Riviere d'Ouyapok, & d'y ériger, sur un poteau, les Armes du Roi de Portugal. Ainsi, laissant la discussion des droits à ceux qui se les attribuent, on peut dire que le Gouvernement de Cayenne est aujourd'hui resserré entre le Marony & l'Ouyapok, c'est-à-dire dans un espace d'environ cent lieues. M. Barrere ne fait pas difficulté d'assurer que cette petite portion du Continent ne peut être d'une grande utilité pour les François de Cayenne, surtout lorsqu'il paroît impossible de pénétrer bien loin dans l'intérieur du Païs. » Il se trouve, dit-il, si peu d'Indiens libres » entre ces deux Rivieres, qu'on n'en peut tirer aucun secours pour la » guerre; & l'on n'a plus d'espérance de s'y procurer des Esclaves pour » la culture des Terres. D'ailleurs les Indiennes sont très propres au mé» nage, & les Hommes fort adroits à la Chasse & à la Pêche. Ainsi les » François sont entierement privés d'un avantage qui faisoit autrefois la » richesse de cette Colonie, & qui étoit assez considérable pour y attirer » des Vaisseaux Marchands. Comment espérer qu'elle se releve de cette » chute, aussi longtems qu'on ne lui restituera point un Païs qu'elle pos» sédoit depuis si longtems, & qui lui est injustement usurpé? Il seroit » du moins à souhaiter, continue le même Voïageur, qu'on arrêtât dé-

GUIANE FRANÇOISE.

» ſormais les nouvelles entrepriſes des Portugais. On ne comprend point
» ſur quel fondement ils oſent prétendre à des Terres qu'ils n'ont con-
» nues qu'après les François, & dont Philippe V apporta tant de ſoin à leur
» dérober la connoiſſance. Leurs Habitations de *Corrupa* & de *Deſtierro*,
» ſituées ſur le bord Septentrional de l'Amazone, à plus de cent lieues
» du Cap de Nord, étant poſtérieures à l'Etabliſſement des François dans
» la Guiane, ne peuvent leur donner de droit ſur ce Païs, au préjudice
» des premiers Poſſeſſeurs. La France ſeroit bien mieux fondée à leur re-
» demander dans le Breſil, le Païs de Janeiro, de Tamarica, de Rio
» Grande, & l'Ile de Maragnan, où l'on a vû qu'elle avoit des Colonies
» avant eux (59).

Obſervations ſur l'Ile & la Ville de Cayenne.

La Deſcription qu'on a déja donnée de l'Ile de Cayenne & de ſa Ville recevra un nouveau luſtre des Obſervations de M. Barrere, qui étant poſtérieures de plus de 40 ans, repréſentent mieux l'état actuel de cette Colonie. La Ville, qu'il nomme plus volontiers le Bourg, eſt compoſée d'environ cent cinquante Maiſons, la plûpart bâties de terre, quoiqu'il y en ait quelques-unes de charpente à deux étages, & couvertes de bardeaux. Celle du Gouverneur eſt aſſez commode. Les Jéſuites ſont auſſi fort bien logés. En 1736 ils étoient dix Peres & trois Freres, non-ſeulement occupés à deſſervir les Paroiſſes de l'Ile & du Continent voiſin, mais encore à faire des Miſſions parmi les Sauvages. L'Egliſe Paroiſſiale de Cayenne eſt le plus bel édifice du Païs; mais on auroit peine à s'y remuer, ſi tous les Habitans y étoient raſſemblés.

L'enceinte de la Ville eſt fort baſſe. Elle forme un Exagone irrégulier, avec cinq Baſtions, munis de pluſieurs Pieces de Canon: mais les Foſſés ont peu de profondeur & ſont mal entretenus. La Garniſon a preſque toujours été de 200 Hommes de Troupes reglées, qui faiſoient quatre Compagnies détachées de la Marine. Elle fut augmentée de deux Compagnies en 1724. Outre l'Etat-Major, il y a un Conſeil Souverain, où le Commiſſaire Ordonnateur préſide, dans l'abſence du Gouverneur. La néceſſité de faire valoir les Terres oblige tous les Habitans de ſe tenir dans leurs Plantations; ce qui rend la Ville ordinairement fort déſerte. Souvent on n'y voit perſonne dans les rues; & ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, on y pourroit tuer un Homme en plein jour, ſans riſque d'être apperçu. Ce n'eſt qu'aux grandes Fêtes, ou dans le tems des Revues, qu'elle eſt mieux peuplée. On voit arriver alors les Habitans dans leurs Canots, ou quelquefois dans leurs Hamacs, avec une ſuite de Negres & de Negreſſes, qui portent de la Volaille, de la Caſſave, du Taffia (60), des racines & d'autres proviſions.

Les Habitans de Cayenne ſont fort affables, & fort libéraux. Ils reçoivent civilement les Etrangers. Quoiqu'ils parlent tous la Langue Françoiſe, à peine leurs Enfans en ſavent-ils deux mots. Le Jargon de l'Ile, tient beaucoup du Negre, ſurtout dans la maniere de prononcer. Les Negreſſes, à qui l'on eſt obligé de confier l'éducation des Enfans, ont introduit une infinité de mots Afriquains : cependant le langage Créole de Cayenne eſt

(59) *Ubi ſuprà*, pages 35 & précédentes.
(60) Eau-de-vie de Sucre.

moins ridicule que celui des autres Iles Françoises. Les Femmes y sont aussi mieux faites. Elles n'ont pas le teint jaune ou pâle de celles de la Martinique & de Saint Domingue, & la plûpart ont naturellement beaucoup d'esprit. La propreté, qui ne leur est pas moins naturelle, contribue à la santé dont elles jouissent; mais, dans leur parure, elle est quelquefois poussée trop loin. A Cayenne, comme dans les autres Iles, les Maris sont obligés, pour satisfaire la vanité des Femmes, de faire une dépense extraordinaire à l'arrivée de chaque Vaisseau, & leurs affaires en souffrent beaucoup. Une Loi, qui éloigneroit le luxe des Familles particulieres, feroit la richesse des Colonies.

Pertes arrivées à l'Ile.

Divers changemens, arrivés à l'Ile de Cayenne depuis les premiers Etablissemens, y avoient causé des pertes dont elle n'a pas eu peu de peine à se relever. M. Barrere en rapporte quelques circonstances, qui ne se trouvent point dans les Histoires du tems. Les François, dit-il, s'étoient attachés, dès l'origine, à faire valoir leurs Plantations avec autant d'habileté que de zele. Le profit que leurs Navires Marchands y tiroient de leur Commerce fit naître la jalousie des Hollandois, qui étoient depuis longtems en possession d'aller vendre leurs denrées & d'autres Marchandises aux Colonies Françoises. Ils envoïerent, en 1676, onze Vaisseaux pour s'emparer de l'Ile; & s'en étant saisis par surprise, non-seulement ils augmenterent les Fortifications & l'Artillerie de la Ville, mais ils y mirent une Garnison de quatre cens Hommes. Les Etablissemens, qu'ils avoient commencés avec aussi peu de droit sur les Rivieres d'Ouyapok & d'Aprouak, furent aussi fortifiés. Mais ils ne les posséderent pas longtems. Le 20 Décembre de la même année, une Escadre de six Vaisseaux, sous le Commandement du Maréchal d'Etrées, rendit Cayenne aux François, & ne laissa, dans les Colonies naissantes d'Ouyapok & d'Aprouak, que les traces des Forts qu'on y avoit élevés. Alors, les François penserent à s'affermir dans leur Ile & dans le Continent voisin. Tout ce qui pouvoit être utile au Commerce fut cultivé avec une extrême ardeur. On attira des Vaisseaux Marchands, pour faire valoir les productions de la Colonie; & quantité de nouvelles Familles allerent s'y établir. Les Flibustiers ne contribuerent pas peu à ses progrès, par les richesses qu'ils y apporterent de la Mer du Sud, d'où les moins heureux revenoient avec huit ou dix mille livres en Piastres. Enfin Cayenne se retrouvoit assez bien peuplée, lorsque Ducasse y étant arrivé, en 1688, dans la vue de surprendre Surinam, il engagea, par l'espérance du pillage, la plus grande partie des Habitans à s'embarquer avec lui. L'Expédition eut si peu de succès, que presque tous les Volontaires y furent faits prisonniers, & transportés delà aux Iles Françoises, où d'autres espérances les inviterent à se fixer.

C'est depuis cette disgrace, que l'Ile de Cayenne n'a pû réparer la perte de ses Habitans. Du tems de M. Barrere, on n'y comptoit gueres plus de quatre-vingt-dix François; diminution bien surprenante, lorsqu'on compare ce nombre à celui des Esclaves Indiens & Negres. Dans une revue générale, qui s'étoit faite assez récemment, il s'étoit trouvé cent vingt-cinq Indiens, Hommes, Femmes, ou Enfans, & quinze cens Negres, capables de travail. Avec si peu de proportion entre les Maîtres & les

GUIANE FRANÇOISE.

Ouvriers, l'ordre ne laissoit pas de s'y soutenir. On voïoit en pié soixante Fabriques de Roucou, dix-neuf Sucreries, & quatre Indigoteries. Tous les Esclaves, au-dessous de soixante ans & au-dessus de quatorze, donnoient au Domaine sept livres & demie pour la Capitation annuelle, qui se paie en denrées du Païs, & qu'on faisoit alors monter à six ou sept mille livres.

Son Commerce.

L'Ile presqu'entiere est une Terre sablonneuse, relevée de Montagnes, ou de collines, sur lesquelles on cultive les Cannes à sucre, le roucou, l'indigo, le cacao, le caffé, le coton, le gros mill, le maniok & d'autres racines. Le reste est un terrein fort bas, & si marécageux en quelques endroits, qu'on ne peut aller par terre d'un bout de l'Ile à l'autre; ce qui oblige les Habitans de faire de longs détours pour se rendre à leurs Plantations. On y voit quantité de Chevaux, depuis que les Anglois de Boston & de la Nouvelle Yorck y sont venus réguliérement pour le Commerce. Ces Animaux coûtent peu à nourrir. On ne les enferme point. L'usage, après leur avoir ôté la selle & la bride, est de les laisser paître à leur gré. On y nourrit aussi des Moutons, des Chevres & de gros Bestiaux, avec le soin de mettre le feu dans les Savannes aux mois d'Août & de Septembre, pour en faire de bons pâturages. Ces terres, brûlées avant la saison des pluies, produisent d'excellente herbe. Aussi le Mouton & le Bœuf de Cayenne est-il de meilleur goût que celui des autres Iles, où la viande de Boucherie est détestable; ce qui paroît dépendre uniquement de la bonté des pâturages. La nécessité de faire multiplier ces Bestiaux ne permet point d'en tuer beaucoup : encore faut-il une permission du Gouverneur. Le plus grand obstacle à leur multiplication vient des Tigres, surtout de ceux qu'on nomme dans le Païs Tigres rouges, & qui passent du Continent, à la nage, pour chercher leur proie. On est souvent obligé d'assembler tous les Negres & les Indiens Chasseurs, pour donner la chasse à ces furieux Animaux. Celui qui en tuoit un recevoit autrefois, pour récompense, un de ces gros fusils qu'on nomme Boucaniers. Aujourd'hui, l'usage est encore de promener dans les Habitations la machoire du Tigre, & chacun fait son présent au Vainqueur.

Proprietés de l'Ile.

Quoique la Cayenne soit une Ile montagneuse & remplie de Forêts, elle ne laisse pas de manquer de bois en quelques endroits, surtout à la Côte, où l'on est obligé de brûler dans les Fabriques, des Bagasses, c'est-à-dire les Cannes à sucre qu'on a passées deux fois au moulin, & dont il ne reste rien à tirer. Le séjour des Plantations est beaucoup plus agréable que celui de la Ville. L'abondance y regne, particulierement à l'arrivée des Vaisseaux Marchands. On y fait très bonne chere. Il n'y a point d'Habitant aisé qui n'entretienne une basse-cour, où l'on fait élever quantité de volaille, dont on vante le goût, quand elle est nourrie quelque tems de mill. La Campagne fournit toutes les especes de Gibier qui se trouvent dans le Continent; & le Poisson est excellent dans les Rivieres & sur la Côte. Chaque Plantation à son Jardin. Les Arbres à fruit de l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Ile : mais, en récompense, les herbes potageres y croissent fort bien. On y fait de bonnes salades de laitue,

de cerfeuil, de pimpernelle, de chicorée & de céleri. On y cultive des petits-pois, des citrouilles, des potirons, & surtout des melons d'eau, d'un goût délicieux, qui désalterent merveilleusement dans les grandes chaleurs. Tous les fruits de l'Amérique méridionale y viennent avec peu de soin. Le *Tayom* est une Plante du Païs, dont les feuilles se mangent comme les épinards, & dont les racines servent de nourriture aux Esclaves (61). On apprête aussi, sous le nom d'épinards, les feuilles d'une autre Plante, qui ne differe du *Phytolacca* ordinaire, que par la petitesse de son fruit. L'Auteur juge que c'est la même Plante, un peu changée par la différence du climat. On mange d'excellentes figues à Cayenne, & la Vigne y croît très bien : mais on a beaucoup de peine à sauver le raisin, des Oiseaux, surtout des Fourmis. Il est aisé d'en avoir dans son Jardin pendant toutes les saisons. On partage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'est-à-dire d'un mois à l'autre, & le raisin croît successivement sur l'une & sur l'autre. Cependant les grosses pluies de l'Hiver l'empêchent de meurir parfaitement, ou du moins lui font conserver un petit goût d'acide dans sa plus grande maturité. On a tenté plusieurs fois, & toujours avec succès, d'en faire du vin ; il est bon, & même facile à garder, pourvu qu'on le laisse fermenter sept à huit jours avant que de le mettre en bouteille.

Le climat de l'Ile est fort pluvieux, mais sain. On n'y connoît point le mal de Siam, qui fait tant de ravage à la Martinique & à Saint Domingue. Les fievres malignes & la petite vérole y sont rares. On n'y ressent pas non plus ces vives chaleurs, qui font la principale incommodité des autres Iles. Un Vent d'Est, qui s'éleve tous les jours sur les neuf heures du matin, y rafraîchit l'air. Mais la sécheresse & l'humidité y sont excessives : il y pleut neuf mois entiers ; & c'est ce tems de pluie qu'on nomme l'Hiver. Cette saison commence à se déclarer par des grains, qui sont fréquens dans le cours d'Octobre, & qui s'appellent pluies d'Acajou, parceque ces fruits meurissent alors ; & bientôt ils sont suivis de pluies si continuelles & si abondantes, qu'on ne sauroit conserver de meubles dans les Cases. Mais alors les Bestiaux trouvent partout de bons pâturages ; au lieu qu'en Eté les Campagnes sont quelquefois si séches, que la pâture & l'eau manquant à la fois, une partie des Chevaux & des Bœufs périt de faim & de soif. Les Moustiques, les Maringoins, les Maks, les Chiques, les Tiques, les Poux d'Agouthy & ceux de Bois, les Fourmis, les Raverds ou Scarabées, & les Crapauds, seroient d'autres fléaux de l'Ile par leur nombre & leur voracité, si tous ces Insectes ne se faisoient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'est plus admirable qu'une Fourmi passagere, qu'on appelle vulgairement, *Fourmi-coureuse*. Aussi-tôt qu'elle arrive dans un Canton, elle y tue tout, Mouches, Guêpes, Raverds, Araignées, & jusqu'aux Rats : de quelque grosseur qu'ils puissent être, elles en font de parfaits squellettes.

Avant que l'Ile fut défrichée, les Habitans y étoient sujets à de très fâcheuses Maladies. La plûpart des petits Negres mouroient, presqu'en naissant, d'un mal auquel on ne trouvoit point de remede. Il subsiste mê- Maladie singuliere.

(61) M. Barrere l'appelle *Arum maximum, Ægyptiacum, quod vulgo Colocasia.*

GUIANE FRANÇOISE.

me encore, quoiqu'il ſoit fort diminué. M. Barrere, qui traite ce curieux article en Médecin, remarque qu'on lui donne improprement le nom de Catharre. » C'eſt, dit-il, une convulſion univerſelle, ou un » véritable *Tethanos*. S'il attaque principalement les Negrillons, il n'é» pargne pas non-plus les Negres d'un âge avancé : mais on n'a jamais » vu de Blanc qui en ait été ſaiſi, ou du moins rien n'eſt plus rare. » Une obſervation conſtante a fait connoître que le tems, où les Enfans » y ſont plus ſujets, eſt l'eſpace de neuf jours après leur naiſſance ; s'ils » le paſſent ſans aucune apparence du mal, on les croit hors du danger, » & les Femmes ne craignent plus de les expoſer à l'air. Quelques-uns » naiſſent avec cette maladie, & meurent auſſi-tôt. Ses premieres mar» ques ſont la difficulté qu'ils ont à ſucer le lait, par une petite convul» ſion de la machoire, & leur cri, qui eſt tout-à-fait gêné. Enſuite la » machoire continue de ſe ſerrer ; les extrémités deviennent roides ; & » des mouvemens convulſifs, qui ſont les avant-coureurs de la mort, en» levent promptement le Malade.

» Les Adultes réſiſtent plus long-tems (62). A cet âge, le mal ſe ma» nifeſte par une douleur qu'on ſent au cou, & que les Malades com» parent à l'effet d'une corde dont ils auroient le cou fort ſerré. La ma» choire ſe reſſerre, & ne laiſſe plus de paſſage à la nourriture. Les » bras & les jambes deviennent ſi roides, qu'en prenant le Malade par » la tête ou par un pié, on le leve comme une piece de bois ; cepen» dant la roideur des membres n'eſt pas ſi continuelle, qu'il n'arrive » quelquefois des contractions involontaires. Ces accidens fatiguent ſi » fort, qu'ils font jetter de hauts cris aux Malades. Ils demandent qu'on » les ſoutienne ; ils veulent qu'on leur tienne la tête un peu élevée, » pour leur faciliter la reſpiration. Mais ceque ce mal a de plus ſingu» lier, c'eſt une faim ſi inſatiable, qu'on mangeroit à chaque moment, » ſi l'on avoit la liberté d'avaller. La fievre ne manque point de ſur» venir. Des ſueurs abondantes ſe répandent par tout le corps ; & les » douleurs ne faiſant plus qu'augmenter, on meurt avec d'horribles con» vulſions.

L'Auteur joint, à cette deſcription, les remedes qu'une heureuſe expérience lui a fait découvrir. Pluſieurs Eſclaves, dit-il, qu'il eut le bonheur de guérir dans la Colonie, doivent leur témoignage au ſuccès de ſa méthode. Il veut que pour arrêter d'abord le progrès du mal, on arroſe les Malades, pluſieurs fois le jour, avec de l'eau la plus fraîche qu'on puiſſe trouver ; ſurtout les Enfans, dès qu'on s'apperçoit qu'ils ne ſucent le lait qu'avec peine. Ces aſperſions doivent être continuées juſqu'à ceque les accidens ſe diſſipent, & que les parties du corps aient repris leur ſoupleſſe naturelle. Pour ſoutenir les forces du Malade, ſurtout dans l'âge avancé, on doit lui faire prendre des bouillons, peu & ſouvent, & quelques cuillerées de vin dans l'intervalle. Il faut mettre en uſage le Mercure doux, ou l'Etioph minéral, mêlé avec des Purgatifs, tels que la Rhubarbe, le Diagrede & le Jalap. L'extrait d'Aloës a quel-

(62) Comparez ce mal, avec celui qu'on a repréſenté au Tome XIII, dans l'article de Carthagene.

quefois

quefois réussi : & si le Malade ne peut avaller des *Bolus*, on doit y substituer une infusion de Senné, avec la Manne, & les autres Purgatifs ordinaires. Depuis ces leçons, les Négresses n'ont pas plutôt remarqué, dans leurs Enfans, les premiers symptômes du mal, qu'elles les baignent sans préparation, & les arrosent ensuite avec de grands vases d'eau.

Makaque, ou Ver de la Cayenne.

On ne parle point du ver de Guinée, sur lequel on a déja fait plusieurs observations ; mais c'est ici l'occasion de parler du *Makaque*, qui est fort commun à la Cayenne entre les Indiens, les Negres & les Créoles, & que les Etrangers mêmes y contractent par un long séjour. Il est de la grosseur d'un tuïau de plume, long d'un pouce, roussâtre, ou d'un brun foncé, approchant d'une Chenille par la figure. Il naît sous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuisses, près des articulations, surtout au genou. D'abord il se fait sentir par une démangeaison, qui est bientôt suivie d'une tumeur sur la peau. On la perce, après l'avoir laissée grossir. L'Animal s'y trouve, nageant dans le sang. La maniere de l'en tirer, est de presser simplement la peau, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la crasse qui se forme dans les Pipes à fumer. Après l'opération, la plaie ne tarde point à se fermer d'elle-même.

Caffé de cette Colonie.

Entre les observations de M. Barrere, sur le Commerce de la Cayenne, on en trouve de curieuses sur quelques Plantes que cette Colonie a comme adoptées. Il nous apprend qu'on n'y a commencé qu'en 1721 à cultiver le Caffé. Quelques Deserteurs François, qui étoient passés à Surinam, se flatterent d'obtenir leur Amnistie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques feves de Caffé, que les Hollandois avoient déja commencé à cultiver avec succès dans leur Colonie. Elles furent mises en terre. Trois piés de Caffé, qui leverent bientôt, produisirent un bon nombre de feves, qui furent distribuées entre les Habitans ; & dans l'espace de peu d'années, toute l'Ile en fut pourvue : mais la forme des arbres differe beaucoup de celle d'Arabie (63).

Le Caffé de Cayenne ne s'éleve gueres qu'à la hauteur de dix piés. La racine produit une tige droite, de deux pouces de grosseur par le bas, branchue dès sa naissance. Les branches, qui sont opposées les unes aux autres, en croix & deux à deux, s'étendent à la ronde jusqu'à trois ou quatre piés, & forment un arbrisseau assez touffu, de forme presque pyramidale. Les feuilles croissent aussi deux à deux, semblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes : leur longueur commune est d'un demi pié, sur deux pouces & demi de large. Elles sont d'un verd foncé par dessus, d'un verd pâle par dessous, & un peu ondées sur les bords. De leurs aisselles naissent, par étages, plusieurs fleurs, assez serrées, presque sans odeur. Chacune est un petit tuïau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant de celui du petit jasmin, & divisé par le haut en cinq parties. Le Pistil, qui part du fond, n'est d'abord qu'un très petit bouton plat, & surmonté par un filet fourchu, d'environ six lignes de long ; il se change en baie verte, qui prend la couleur de cerise

(63) Voïez le Voïage de l'Arabie heureuse, au Tome X de ce Recueil.

GUIANE FRANÇOISE.

en meuriſſant, & qui contient deux ſemences, ou deux feves, convexes d'un côté, applaties de l'autre, chacune renfermée dans une capſule blanchâtre.

La ſaiſon, où les arbres fleuriſſent & donnent leur fruit, eſt principalement le tems des pluies. Dans l'origine de leur culture, on doutoit qu'ils puſſent s'accommoder du climat. L'extrême ſécheresſe en faiſoit périr beaucoup; & les pluies exceſſives de l'Hiver empêchoient les fruits de meurir, ou pourriſſoient même les racines, à meſure qu'elles s'étendoient vers le fond. D'ailleurs on avoit une peine infinie à garantir les nouveaux Plans, des Fourmis & d'autres Inſectes qui les devoroient. Mais tous ces obſtacles furent ſurmontés. Aujourd'hui les arbres croiſſent en perfection; & lorſqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils donnent, pour récolte ordinaire, chacun douze livres de feves. M. Barrere aſſure que le Caffé de Cayenne, un peu ſuranné, ne le cede gueres au Moka. Il s'en fait deux récoltes; la premiere au mois de Juin, & la ſeconde vers Noel. Les branches qui fleuriſſent dans le cours de Juin rapportent du fruit en Décembre, & celles qui fleuriſſent vers Noel donnent leur fruit en Juin. L'arbre s'accommode mieux d'un terrein élevé que des fonds bas; il croît mieux auſſi, dans les terres noires & graſſes, qui ſont malheureuſement aſſez rares dans la Colonie, que dans les terres ſablonneuſes. Enfin il ſe multiplie plus aiſément par la graine, que par la bouture.

Son Cacao, ſon Cotton, & ſa Pitte.

Dès l'année 1735, on avoit planté du Cacao, & ſes progrès faiſoient concevoir de grandes eſpérances à la Colonie. On y cûltive auſſi le coton, que l'Auteur juge plus fin & plus beau que celui des autres Iles, quoiqu'il ſoit de même eſpece, c'eſt-à-dire de la claſſe de celui qu'on nomme Coton-arbriſſeau, parcequ'il s'éleve à la hauteur de dix ou douze piés. La Pitte, qui n'eſt pas négligée dans l'Ile, fournit une filaſſe très utile. On aſſure que le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoie; & la crainte de nuire aux Manufactures de ſoie eſt la ſeule raiſon qui en arrête le tranſport en Europe. Les Portugais en font des Bas, qu'ils eſtiment; & les Indiens teignent cette Plante comme le Chanvre, pour en faire des cordes & des Hamacs.

Mais quoiqu'avec ces nouvelles adoptions l'Ile de Cayenne ait naturellement d'excellens Arbres, & qu'une ſoigneuſe culture y pût faire croître tous les fruits étrangers, ſans en excepter la Canelle & le Poivre, ſon principal Commerce eſt celui du Sucre & du Rocou, dont M. Barrere fait monter le produit annuel, avec celui des autres Marchandiſes, à plus de cent mille écus. Les Vaiſſeaux qu'on y envoie bornent leur cargaiſon au vin, à la farine, au Bœuf ſalé, aux groſſes toiles, ſurtout aux toiles peintes; aux ferremens, à diverſes ſortes d'Etoffes & de Merceries, en un mot aux Marchandiſes les plus ſimples & les plus néceſſaires à la vie. Encore, ſeroit-il inutile ou nuiſible d'y en porter trop, parcequ'on ne trouveroit pas aiſément à s'en défaire. Le malheur de l'Ile eſt de manquer d'Habitans, ſurtout de Negres, pour cultiver quantité de bonnes terres, qui reſtent en friche, dans une ſi petite étendue.

Iles voiſines de Cayenne.

A quatre lieues de la Côte, vis-à-vis de la partie qu'on nomme *Remire*,

on trouve cinq petites Iles, qui, suivant la tradition des Sauvages, tenoient autrefois à celle de Cayenne. Les deux plus éloignées, qui sont à-peu-près de la même grandeur, & qui se présentent en pointe de Mamelon, se nomment *les deux Mamelles*, ou *les Fils*; comme les noms des trois autres, pris aussi de leurs qualités ou de leur forme, sont *le Pere, la Mere*, & la *Malingre*. La plus grande n'a qu'environ trois quarts de lieue de tour. Ce sont moins des Iles, que de gros Rochers, criblés d'un nombre infini de Fourmillieres. Cependant elles sont couvertes de Bois, & peuplées de Gibier. On y releguoit anciennement ceux qui avoient mérité cette punition dans la Colonie. Aujourd'hui, les Habitans de la Côte ont pris l'usage d'aller faire, entre ces Ecueils, la pêche de l'Espadon & des grosses Tortues de Mer, qui se retirent ordinairement près des rochers, contre lesquels les vagues se viennent briser. C'est un espece de Filet, nommé la Fole, qu'ils emploient à cette pêche. Il est large de quinze à vingt piés, sur 40 ou 50 de long. Les mailles ont un pié d'ouverture en quarré, & le fil n'a pas plus d'une ligne & demie de grosseur. On attache, de deux en deux mailles, deux flots de demi pié de long, faits d'une tige épineuse que les Indiens appellent *Moucou-moucou*, & qui tient lieu de Liege. On amarre à la relingue, qui est au bas du Filet, quatre ou cinq grosses pierres, du poids de 40 ou 50 livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts, qui sont à fleur d'eau, on met des bouées, c'est-à-dire d'autres gros morceaux de Moucou-moucou, qui servent à marquer l'endroit où il est placé. Les Foles se placent ordinairement fort près des Ilots, ou de quelques Brisans, parceque les Tortues mâles, les seules qu'on prenne à cette Pêche, vont brouter une Plante Marine, ou plutôt une espece de *Fucus*, qui croît sur les Rochers à fleur-d'eau. Les Pêcheurs font exactement le quart, c'est-à-dire que de tems en tems ils visitent les Filets. Lorsque la Fole commence à *caler*, suivant leur langage, ce qui signifie s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de l'isser. Les Tortues ne peuvent se dégager aisément de cette sorte de réts, parceque les lames, qui sont assez élevées près des Ilots, donnent, aux deux bouts, un mouvement continuel qui les étourdit, ou qui les embarrasse. Au contraire, l'Espadon s'agite quelquefois si furieusement lorsqu'il est pris, qu'il s'échappe en brisant le Filet; & l'on reconnoît, à la rupture des mailles, si c'est un de ces Poissons qui a passé. Pour peu qu'on differe à visiter les Filets lorsqu'on y a pris quelques Tortues, on les trouve ordinairement noïées & tout-à-fait mortes.

Pêche de l'Espadon, & des Tortues.

Le tems reglé, pour foler la Tortue, est depuis Janvier jusqu'en Mai; mais la pêche de l'Espadon se fait au commencement de l'Hiver, surtout lorsque le vent du Nord regne. Dans le cours de Décembre, Janvier, Février & Mars, ce vent a quelquefois tant d'impétuosité, qu'il brûle & déracine les Plantes. Jamais l'Espadon ne s'approche tant de la Terre, que la Tortue. On place les Foles un peu plus au large; & lorsque ce Poisson est pris, on ne manque point de lui couper, avec une hache, l'espece d'épée qui fait sa défense, avant même que de l'isser dans le Canot, surtout lorsqu'il est d'une grosseur extraordinaire; sans cette précaution, il tueroit ou blesseroit dangereusement quelque Pêcheur. Il

GUIANE FRANÇOISE.

s'en trouve de vingt-cinq & trente piés de long. La chair n'en étant pas assez bonne, pour compenser le travail & le danger, elle est abandonnée aux Indiens & aux Negres : mais le Foie est fort utile, par la quantité d'huile qu'on en tire, & qu'on brûle dans les Fabriques de Sucre. La grosse Tortue, au contraire, est excellente dans cette Mer.

On prend aussi, entre les quatre Iles, mais plus rarement, cette belle espece de Tortue qu'on nomme *Carret*, & dont l'écaille a toujours fait le fond d'un riche Commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre, aux environs de Cayenne, & regrette encore ici que le petit nombre des Habitans ne leur permette point d'en faire une Pêche réglée (64).

Observations sur la difficulté de pénétrer en Guiane.

Les mœurs & les usages des Indiens de la Guiane sont les mêmes dans les deux Relations auxquelles on s'est ici attaché, que dans celles qui les ont précédées ; & cette confirmation doit plaire à ceux qui aiment l'exacte vérité dans ces peintures. M. Barrere a le mérite particulier de joindre à toutes les siennes un dénombrement des différentes Nations, qui sont connues des François. » On les distingue, dit-il, en Indiens des Côtes & des » Terres. Le nombre de celles qui sont répandues dans le fond du Païs » doit être beaucoup plus grand ; mais l'éloignement où elles sont les » unes des autres, & la difficulté de pénétrer dans une Région si vaste, » par d'affreux Déserts, des Forêts de cent lieues, & par des Rivieres, » telles qu'on les a représentées, ne permettent gueres de se procurer les » informations qu'on desire, & permettent encore moins d'y tenter quel» que Commerce. Non-seulement cette difficulté seroit insurmontable par » la longueur & les mauvaises qualités du chemin, mais encore par la » diversité des Langues, par les pluies démesurées & presque continuel» les, qui rendent les Rivieres aussi dangereuses à traverser, qu'elles le » sont naturellement à remonter, & surtout par la férocité des Habitans, » qui, n'aïant jamais vû d'Européens, tueroient également un Voïageur » pour le plaisir de lui enlever ses habits, ou pour celui de le manger ; » car il est certain qu'ils sont tous Antropophages (65).

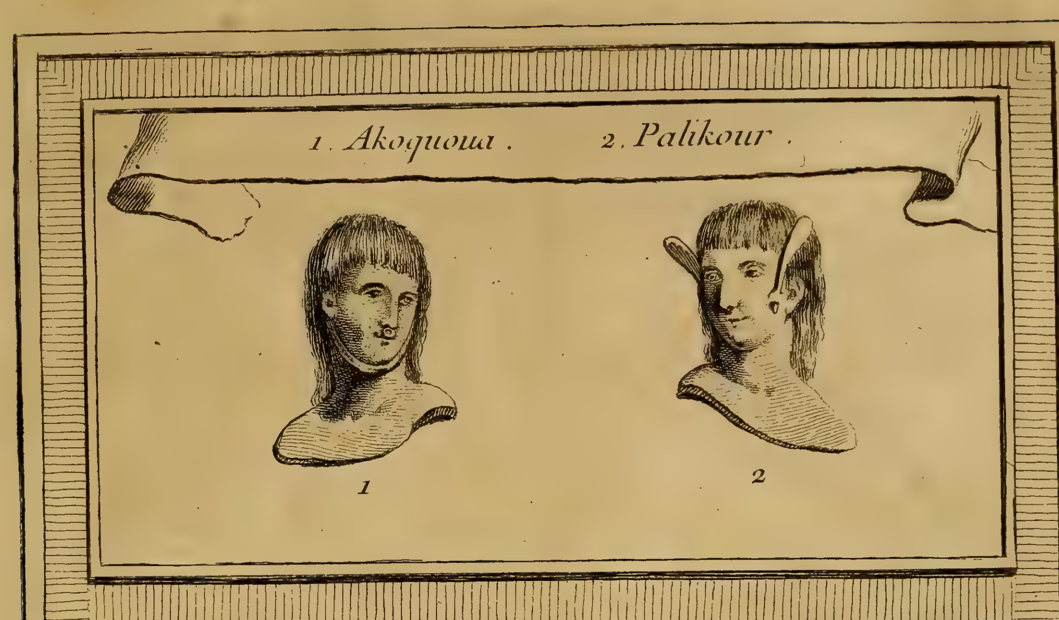
Habitans actuels des Côtes.

A l'égard de ceux qu'on nomme Indiens des Côtes, on a déja remarqué que leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze mille. Si l'on excepte les Galibis, qui sont les seuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis l'Ile de Cayenne jusqu'au-delà de l'Orinoque, tous les autres sont des Indiens Portugais, qui ont apporté avec eux leurs usages particuliers, en divers Cantons, d'où les Galibis n'ont point entrepris de les chasser. Depuis près d'un siecle, on s'efforce de leur communiquer des principes d'humanité & de Religion. Les Jésuites en ont rassemblé une partie dans des Habitations régulieres, & ne cessent point d'y exercer leur zele (66). C'est apparemment par cette voie qu'on est parvenu à connoître la plûpart de leurs noms ; mais si la totalité de ces

(64) Voïez, ci-dessus, le Tome XI, article d'Histoire naturelle, où l'on a recueilli quantité d'observations curieuses, sur les transmigrations, les Pontes, & les différentes especes de Tortues.

(65) *Ubi suprà*, pp. 234. & 235.

(66) Voïez les Lettres Edifiantes & curieuses, & la Relation des PP. Grillet & Bechameil.



Indien et Indienne de la Guïane.

GUIANE FRANÇOISE.

s'en trouve de vingt-cinq & trente piés de long. La chair n'en étant pas assez bonne, pour compenser le travail & le danger, elle est abandonnée aux Indiens & aux Negres : mais le Foie est fort utile, par la quantité d'huile qu'on en tire, & qu'on brûle dans les Fabriques de Sucre. La grosse Tortue, au contraire, est excellente dans cette Mer.

On prend aussi, entre les quatre Iles, mais plus rarement, cette belle espece de Tortue qu'on nomme *Carret*, & dont l'écaille a toujours fait le fond d'un riche Commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre, aux environs de Cayenne, & regrette encore ici que le petit nombre des Habitans ne leur permette point d'en faire une Pêche réglée (64).

Observations sur la difficulté de pénétrer en Guiane.

Les mœurs & les usages des Indiens de la Guiane sont les mêmes dans les deux Relations auxquelles on s'est ici attaché, que dans celles qui les ont précédées ; & cette confirmation doit plaire à ceux qui aiment l'exacte vérité dans ces peintures. M. Barrere a le mérite particulier de joindre à toutes les siennes un dénombrement des différentes Nations, qui sont connues des François. » On les distingue, dit-il, en Indiens des Côtes & des » Terres. Le nombre de celles qui sont répandues dans le fond du Païs » doit être beaucoup plus grand ; mais l'éloignement où elles sont les » unes des autres, & la difficulté de pénétrer dans une Région si vaste, » par d'affreux Déserts, des Forêts de cent lieues, & par des Rivieres » telles qu'on les a représentées, ne permettent gueres de se procurer les » informations qu'on desire, & permettent encore moins d'y tenter quel- » que Commerce. Non-seulement cette difficulté seroit insurmontable par » la longueur & les mauvaises qualités du chemin, mais encore par la » diversité des Langues, par les pluies démesurées & presque continuel- » les, qui rendent les Rivieres aussi dangereuses à traverser, qu'elles le » sont naturellement à remonter, & surtout par la férocité des Habitans, » qui, n'aïant jamais vû d'Européens, tueroient également un Voïageur » pour le plaisir de lui enlever ses habits, ou pour celui de le manger ; » car il est certain qu'ils sont tous Antropophages (65).

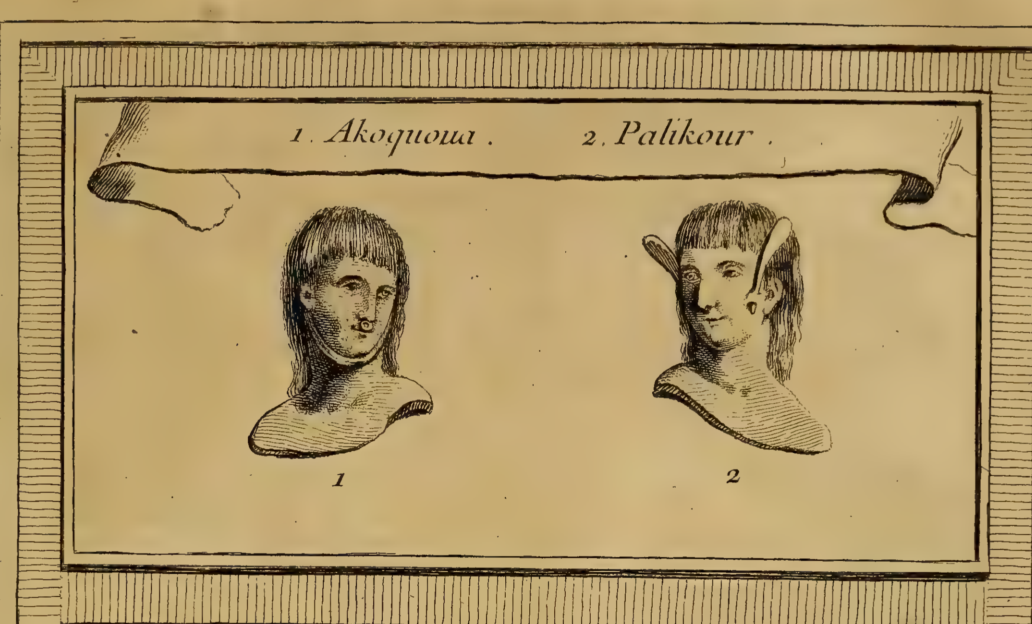
Habitans actuels des Côtes.

A l'égard de ceux qu'on nomme Indiens des Côtes, on a déja remarqué que leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze mille. Si l'on excepte les Galibis, qui sont les seuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis l'Ile de Cayenne jusqu'au-delà de l'Orinoque, tous les autres sont des Indiens Portugais, qui ont apporté avec eux leurs usages particuliers, en divers Cantons, d'où les Galibis n'ont point entrepris de les chasser. Depuis près d'un siecle, on s'efforce de leur communiquer des principes d'humanité & de Religion. Les Jésuites en ont rassemblé une partie dans des Habitations régulieres, & ne cessent point d'y exercer leur zele (66). C'est apparemment par cette voie qu'on est parvenu à connoître la plûpart de leurs noms ; mais si la totalité de ces

(64) Voïez, ci-dessus, le Tome XI, article d'Histoire naturelle, où l'on a recueilli quantité d'observations curieuses, sur les transmigrations, les Pontes, & les différentes especes de Tortues.

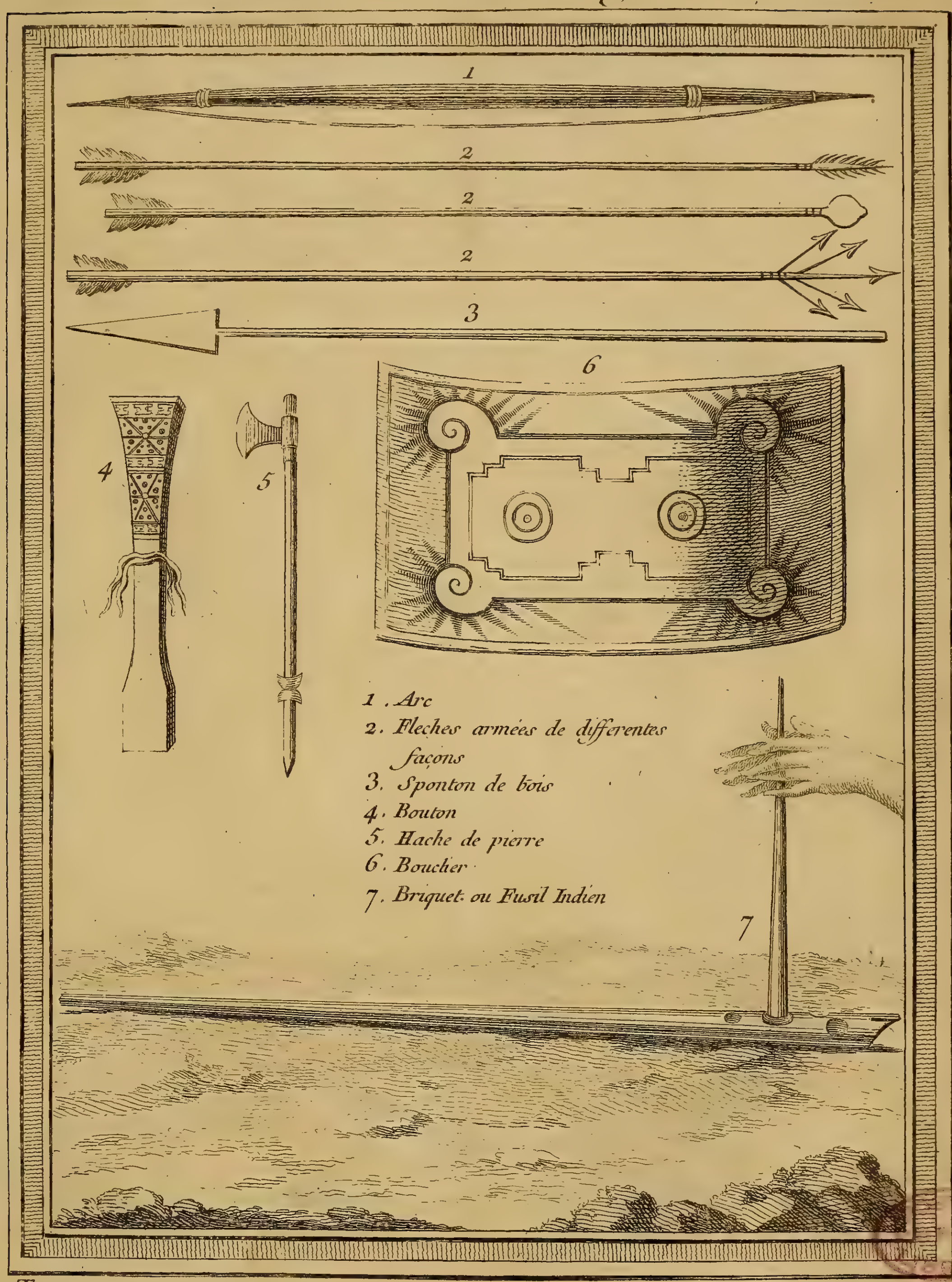
(65) *Ubi suprà*, pp. 234. & 235.

(66) Voïez les Lettres Edifiantes & curieuses, & la Relation des PP. Grillet & Bechameil.



Indien et Indienne de la Guïane.

Armes des Indiens Guyanois.



Indiens ne passe point quinze mille, on doit juger que dans une si grande variété de Nations, chaque Karbet ne peut être fort peuplé.

Les Galibis sont donc la Nation principale & la plus nombreuse. M. Barrere donne le second rang aux *Coussanis* & aux *Maraonés*. Les Arouas, auxquels il donne le troisieme, sont guerriers & laborieux. La Mission de Kourou est composée d'un grand nombre d'Indiens de ces quatre Nations.

Les *Taïras* sont moins une Nation particuliere, qu'un mélange de diverses Nations qui habitent l'embouchure des Rivieres. Les *Karanes*, quoique voisins des François & des Missions, passent encore pour Antropophages. Les *Ouayas*, que les François nomment *Ouens*, n'ont de remarquable que leur goût pour le Commerce. On a parlé des *Palicouris*, qui se gravent le visage, d'une oreille à l'autre, d'une ligne circulaire qui passe par le menton. Les *Aramayons*, les *Noragues*, les *Pirioux*, les *Macouanis*, les *Maurious*, les *Tokoyenes*, les *Palangues*, les *Tareupis*, les *Armagoutous*, & les *Maprouanes*, sont dix Nations éparses le long des Criques & des Rivieres qui se déchargent dans l'Ouyapok. Les *Acouquas*, qui ont l'usage de se percer les joues pour y inserer des plumes, habitent les bords du Kamops. On ne fait que nommer les *Mayets*, les *Marakoupis*, les *Maykas* & les *Karanarious*, sans faire connoître leurs Cantons. Les *Arikarets* sont les anciens Habitans de l'Ile de Cayenne; leur Nation est presqu'entierement éteinte. Les *Itoutanes*, divisés en *Maoapés*, *Oyanpis*, *Ayouaniqués*, *Caïcoucianés*, & *Machicouens*, habitent des Forêts; & c'est ce que signifie leur nom commun d'*Itoutanés*. On nomme dix Nations, établies vers l'embouchure de l'Amazone; les *Arouacanés*, les *Arouakas*, les *Coumaouts*, les *Maikianes*, les *Amacidous*, les *Ouroubas*, les *Ameneyous*, les *Apiaouas*, & les *Acouchiens*. Les *Farpouyranas*, qu'on paroît placer aussi du même côté, sont des Peuples feroces, qui ont le front & le derriere de la tête fort applatis. Dès la naissance, les Meres donnent cette forme à la tête de leurs Enfans, avec de petites planches qu'elles lient fortement ensemble. Les *Maroupis*, les *Manauts*, les *Certanés*, & les *Aronkayous* sont d'autres Nations établies dans les Terres. Celle des *Calipourus* parle une Langue, qu'on appelle du même nom, & qui est répandue dans une grande partie de l'Amérique méridionale. Les *Sakaqués*, les *Bacikourres*, les *Makés* ou *Anchions*, les *Ayés*, les *Parakouaris*, les *Cayas*, les *Salinés*, les *Soupayés*, & les *Pacaxés*, paroissent venus de différentes parties du Bresil. Il n'est pas douteux que les Tapouyas ne soient une branche de la Nation Brasilienne du même nom: elle habite un Canton de la Guiane, d'où l'on tire des pierres vertes.

Leurs Langues.

Au reste, la plûpart de ces Nations se trouvent nommées aussi dans Laët, mais sans aucun éclaircissement sur leur origine. Il s'est même attaché à recueillir plusieurs mots de leur langage, surtout, dit-il, de celui des *Yaos*, qui est le plus commun dans cette Région, & de celui des *Arouakas* & des *Chebaos*. Il en compare quelques-uns entr'eux, pour faire sentir leur rapport ou leur différence; observation curieuse, & que nous n'avons jamais négligée, lorsqu'elle s'est présentée.

	Yaos.	*Arouakas.*	*Chebaos.*
Pere.	Pape.	Pilplii.	Heja.
Mere.	Immes.	Saecki.	Hamma.
Tête.	Boppé.	Ouaſſiki.	Ouakeouirri.
Oreille.	Pannaë.	Ouadiké.	Ouakenoely.
Oeil.	Voëré.	Ouakoſié.	Noëyery.
Nez.	Hoënaly.	Ouaſſieri.	Ouaſſibaly.
Bouche.	Hopataly.	Daleroké.	Darrimaily.
Dents.	Hoicelii.	Darii.	Ouadacoely.
Jambes.	Pollelii.	Dadane.	Ouatabayé.
Piés.	Poëpé.	Dackoſié.	Ouakehirry.
Arbres.	Ouéoué.	Hada.	Ataly.
Arc.	Hoërappé.	Lemarapé.	Hoërapally.
Fleches.	Mapoëtoé.	Symaré.	Heouerry.

Tous ces Indiens diſtinguent les tems, par les Lunes. Les Yaos nomment la Lune *Nonna*, ou *Noêné*; les Arouakas *Cattchi*, & les Chebaos *Kirtrirré*. Le Soleil eſt nommé *Ouejo* par les premiers, qui emploient auſſi ce mot pour ſignifier le jour; *Adaly* par les ſeconds, & *Ouëcoëlié* par les Chebaos.

Quoique l'uſage commun de ces Barbares ſoit de compter par les doigts, en levant les deux mains pour ſignifier le nombre de dix, & montrant en même-tems les doigts des deux piés pour exprimer vingt, les Yaos ont des noms propres pour chaque nombre. 1, *Teouyn*. 2, *Tagé*. 3, *Terreouan*. 4, *Taginé*. 5, *Mepatoën*. 6, *Teouyn Ieclikené*. 7, *Tagé Ieclikené*. 8, *Terreouan Ieclikené*. 9, *Taginé Ieclikené*. 10, *Iemerale Mepatoën*. Enſuite ils joignent un autre mot aux cinq premiers nombres; c'eſt-à-dire que 11 eſt *Teouyn Abopené*, &c. 15, *Teouyn Habopbopené*; 20, *Teouyn Pemoené*.

Les mots ſuivans ſont auſſi de la Langue des *Yaos*;

Goſier, *Icené*.	Air & Vent, *Pepeïté*.	Oie, *Raponé*.
Col, *Boppomery*.	Pluie, *Kenapé*.	Heron, *Ouakaré*.
Epaule, *Hoomotaly*.	Tonnerre, *Tonimerou*.	Perroquet, *Kourga*.
Cœur, *Hoppelabollé*.	Terre, *Soïé*.	Ecreviſſe, *Coïa*.
Ventre, *Holopotacy*.	Mer, *Parona*.	Hache, *Ouoé*.
Poitrine, *Pielapo*.	Feu, *Ouapoto*.	Couteau, *Rapoie*.
Mammelles, *Mannatii*.	Pierre, *Tapou*.	Rame, *Aguebuté*.
Bras, *Iapelly*.	Or, *Carecoury*.	Hoïau, *Maſſeta*.
Genoux, *Goenaly*.	Arbre, *Ouéoué*.	Manger, *Oueouine*.
Frere, *Huoroié*.	Cerf, *Ouſſari*.	Boire, *Evenike*.
Sœur, *Ouarié*.	Sanglier, *Pingo*.	Dormir, *Uniguené*.
Fille, *Corui*.	Tigre, *Aroua*.	Venir, *Taſe*.
Ciel, *Capou*.	Chien, *Pero*.	Pleurer, *Ouamonci*.
Etoile, *Chirika*.	Lapin, *Acouri*.	Battre, *Pogué*.

Ils compoſent quantité de Verbes, en ajoutant, au nom ſubſtantif, le mot *Ery*, qui ſignifie faire. Ainſi *Amaca-Ery*, c'eſt faire, ou l'art de faire, un

Hamak. *Iasay* signifie oui; *Ouati*, non; *Toporoué*, blanc; *Couré*, bon; *Iconé*, mauvais; *Topiorumé*, noir; *Nomoné*, grand; *Enchiqué*, petit (67).

Témoignages des Hollandois sur la position de divers lieux.

Les Hollandois, à qui l'on doit ces remarques, & dont le témoignage n'est pas plus suspect sur la situation de quelques lieux où l'on a vû qu'ils s'étoient établis, mettent la Riviere d'*Oyac*, qu'ils nomment *Wia*, par les quatre degrés quarante minutes de Latitude septentrionale, la font venir de fort loin dans le Continent, vantent la fertilité de ses bords, & les font habiter par la Nation des *Chebaos*. Ils placent, comme Keymis, à peu de distance de cette Riviere, une excellente Rade, sous certaines Iles, qui font face au Continent, dont ils nomment la plus grande *Gouateri*, habitée aussi par des Chebaos, & fort abondante en toute sorte de Provisions, où l'on trouve d'ailleurs un très bon Port. Ils en comptent trois autres, plus extérieures, qui tirent leur nom, dit Laet (68), de leur situation en forme de triangle. Enfin ils mettent, entre la Riviere d'Oyak & celle de Cayenne, une Ile nommée *Mattory*, qui ne peut être que l'Ile même de Cayenne, puisqu'ils lui donnent seize lieues de tour. D'autres, dit Harcourt, la nomment *Mayeri*, & donnent le nom de *Moriori*, à la haute partie de l'Ile qui regarde l'Oyac, & celui de *Matorouy* à d'autres hauteurs qui sont au milieu de l'Ile. Ils ajoutent qu'elle étoit anciennement habitée par une Nation de Caraïbes, mais fort humaine, & qu'il y croît, à chaque pas, dans les Campagnes, des arbrisseaux de la hauteur de deux palmes, qui portent une espece de Prune, couleur de pourpre, & presque du même goût que les Myrobolans. Enfin ils parlent de quatre petites Iles qui sont à peu de distance de la grande vers l'Orient, dont ils nomment la plus orientale *Sannaoum*, la plus occidentale *Spenesari*, & les deux autres *Eporceregemera*: mais ils avouent que ce sont des noms barbares, qui peuvent avoir été changés par divers Européens (69).

Le même Harcourt assure que l'Ile de Cayenne étoit nommée Muccumbro par ses anciens Habitans; qu'ils étoient en effet Caraïbes, & qu'Araouicary leur principal Chef, faisoit sa demeure proche d'une Montagne, nommée *Cillicidemo*, du sommet de laquelle on avoit la vue de l'Ile entiere. Ce Voïageur, qui se vante d'avoir observé fort soigneusement la Côte suivante, ne compte que deux lieues de la Riviere d'Amana à celle de Marony; & place le Marony à cinq degrés 45 minutes de Latitude Nord. Il remonta cette Riviere en 1608. » Elle est large, dit-il, de plus » d'un mille d'Allemagne à son embouchure; mais quoiqu'assez profon» de, plusieurs Bancs de sable en rendent l'entrée difficile. Après avoir » surmonté cet obstacle, on trouve, vers la rive gauche, huit brasses d'eau; » & cette profondeur continue jusqu'à trois petites Iles, au-dessus des» quelles elle diminue de plus en plus. Ces Iles portent, entre les In» diens, le nom de Curouapory, & ne peuvent être habitées, parce» qu'elles se couvrent d'eau dans la Saison des pluies «. Depuis la Mer jusqu'à ce lieu, la Riviere en reçoit plusieurs autres, entre lesquelles

(67) Laet. Descript. Ind. Occid. l. 17. cap. 12.
(68) *Ibid.* cap. 9.
(69) *Ibidem.*

GUIANE FRANÇOISE.

Harcourt nomme celle de Cusseouini, qui s'y jette à deux milles de l'embouchure. » Au-dessus des trois Iles, il prit terre dans un Bourg nommé » *Mogunan*, & situé sur la rive gauche, dont les Habitans, de la Nation » des Paragots, avoient pour Chef *Maperitaka*, un des plus honnêtes » Hommes du monde. Le lendemain, il descendit, sur la rive droite, » dans une autre Habitation, dont le Chef se nommoit *Minapa*. Deux » Canots, qu'il reçut de cet Indien, le conduisirent à plus de vingt lieues » de l'embouchure, entre plusieurs Bourgades qui se présentoient sur les » deux rives; mais il rencontra quantité de rochers, d'où les eaux se pré- » cipitoient avec beaucoup de violence. Le secours des Indiens lui fit » passer heureusement plusieurs de ces cataractes, qui ne faisoient qu'aug- » menter à mesure qu'il avançoit. Enfin, se trouvant à quarante lieues » de la Mer après six jours de navigation, & l'obstacle des rochers ne » lui permettant pas de pénétrer plus loin, il découvrit d'un lieu haut » nommée *Sapporou*, des Monts beaucoup plus élevés, que ses Guides » Indiens nommoient *Mataouere-Moupanana*. *Bosher*, son Cousin, pro- » fitant d'une crûe d'eau, continua de remonter avec les mêmes Guides, » & parvint au Bourg de Taupuramuné, qui est à cent lieues de l'em- » bouchure. Delà s'étant avancé jusqu'à celui de Moreshego, quatre jour- » nées plus loin, il y apprit qu'à six journées delà on trouvoit des Indiens » plus grands & plus robustes, qui se perçoient les oreilles, le nez & » la levre inférieure, & dont les arcs & les fleches étoient d'une gran- » deur extraordinaire. Dans une si longue route, il vit quantité de Ri- » vieres, qui se jettent dans le Marony; telles que l'*Arrené*, le *Toppa- » naouin*, l'*Errewin*, le *Coouama*, le *Poraketté*, l'*Arrova*, l'*Arretoueré*, » l'*Ouaouné*, l'*Anapé*, l'*Aunimé* & le *Karapion*. Du Bourg de Taupuramuné, » on l'assura qu'il y avoit vingt journées jusqu'aux sources du Marony.

§ IV.

ETABLISSEMENS DE LA NOUVELLE ANDALOUSIE, DEPUIS L'ORINOQUE JUSQU'A RIO DE LA HACHA.

LA partie Orientale du Continent, qui s'étend depuis l'Orinoque jusqu'à Rio de la Hacha, contient diverses Provinces, que les Espagnols ont longtems comprises sous le nom de Nouvelle Andalousie : mais, quoique plusieurs Ecrivains le lui conservent encore, on le trouve borné, dans ses nouvelles divisions, aux Contrées de Paria & de Cumana; & le reste y est distingué par celui de Venezuela. Après avoir rapporté la Découverte de cette Côte (70) & la fondation de ses premiers Etablissemens (71), on ne pense à la rappeller ici, que pour donner quelque idée de son état actuel, & pour achever le tour du Continent jusqu'à Tierra-Firme, par laquelle on a commencé la Description de l'Amérique méridionale.

(70) Au Tome XII de ce Recueil, pag. 89.
(71) Au Tome XIII, pag. 51.

NOUVELLE ANDALOUSIE.

Il est fort étrange que tout ce grand Païs, qui est un des premiers que les Espagnols aient découverts, ait été le plus négligé par leurs Ecrivains, & le moins fréquenté des Voïageurs. On ne connoît point une seule Relation qui en porte le titre, ni qui en donne particulierement la Description : mais on ne manque point de lumieres, dispersées dans les Voïageurs, & d'autres secours, qu'il n'est question que de rassembler.

En sortant du Golfe de Paria, par Bocca del Drago, qu'on a décrit au tems de sa découverte, on trouve, à l'angle de l'Ile de la Trinité vers l'Ouest, le Cap *de Salinas*, qu'on nomme aussi Cap de *Paria*, du nom de la Province à laquelle il appartient : on a peine à comprendre pourquoi cette Contrée, qui n'a pas moins de soixante-dix lieues de Côte jusqu'au Cap d'Araya, est si peu connue, & vraisemblablement si peu habitée, que l'Amérique méridionale a peu de parties plus obscures. A l'exception d'un petit nombre de Pointes & de Golfes, qu'on trouve placés comme au hazard dans les Cartes hydrographiques, tels que *Tres Puntas*, que la plûpart mettent presqu'au milieu de cette espace, la Province de Paria ne figure que par son nom.

Cap d'Araya.

Le Cap d'Araya, fort célebre dans cette Mer, s'avance en angle presqu'aigu, vis-à-vis de la pointe Occidentale de la Marguerite, & forme, à l'Est, un Golfe, qui pénetre de plusieurs lieues dans le Continent. Les Espagnols le nomment *Golfo de Cariaco*. Il est ici d'une fort grande largeur; mais il se resserre un peu, vers la petite Ville de Cumana. Les environs du Cap, comme tout le terrein du Continent, dans l'espace de quelques lieues, sont bas & couverts de ronces. Derriere le Cap, la Nature a placé une Saline, qui seroit utile pour les Navigateurs, si elle n'étoit trop éloignée du rivage. Mais dans l'intérieur du Golfe, le Continent forme un coude, près duquel est une autre Saline, la plus grande peut-être qu'on ait connue jusqu'aujourd'hui. Elle n'est pas à plus de trois cens pas du rivage, & l'on y trouve, dans toutes les Saisons de l'année un excellent sel, quoique moins abondant au tems des pluies. Les opinions varient sur l'origine de ce sel. Quelques-uns croient que les flots de la Mer, poussés dans l'Etang par les tempêtes, & n'aïant point d'issue pour en sortir, y sont coagulés par l'action du Soleil, comme il arrive dans les Salines artificielles de France & d'Espagne : d'autres, à qui le rivage paroît trop convexe pour donner passage aux flots, jugent que les eaux salées s'y rendent de la Mer par des conduits souterrains; enfin d'autres encore attribuent aux Terres mêmes une qualité saline, qu'elles communiquent aux eaux de pluie. Ce sel est si dur, qu'on n'en peut prendre sans y emploïer le fer. On se sert de petites barques, pour l'apporter au bord de l'Etang, d'où il se transporte au rivage sur de petits traîneaux. Quoique la Saline soit dans un lieu fort uni, elle est bordée, de plusieurs côtés, par de hautes Montagnes. Tout le Païs est d'ailleurs fort sec, sans aucune apparence de Sources ou de Ruisseaux; ce qui met les Travailleurs dans la nécessité de tirer leurs vivres & leur eau de l'autre côté du Golfe, où l'on trouve, à trois lieues dans les Terres, une petite Riviere nommée *Bardones*. Les vivres leur viennent de la Ville même de Cumana. Cependant ce Canton est assez peuplé de Bêtes sauvages,

Saline extraordinaire.

NOUVELLE ANDALOUSIE.

telles que des Cerfs, des Chevres, des Lievres, & des Lapins; outre divers Animaux inconnus en Europe. Les Tigres & les Serpens y sont en grand nombre. La Saline même est environnée de ronces si piquantes, qu'on ne peut en approcher sans avoir commencé par ouvrir avec beaucoup de peine, un chemin, qui se ferme en peu de tems lorsqu'on cesse d'y passer. Les Hollandois étoient dans l'usage d'y aller prendre du sel; mais aïant été surpris, dans le cours du siecle passé, par quelques Vaisseaux de guerre Espagnols, ils furent enlevés, & traités avec beaucoup de rigueur. Ensuite l'Espagne, pour se conserver une possession sans partage, fit construire dans ce lieu un Fort, muni d'une bonne Artillerie & d'une Garnison proportionnée. Laet en donne la Description, qu'il tenoit de plusieurs Hollandois qui avoient vu ce nouvel Etablissement. Il est bâti sur un Rocher assez élevé, à la distance d'environ cent pas de la Mer. C'est un quarré, flanqué de quatre Bastions, du côté oriental: le mur est de pierre vive, & n'a gueres moins de quarante palmes de hauteur: le côté qui regarde la Mer est le plus bas. On n'y compte pas moins de trente trois Pieces de Canon, dont la moitié sont de fonte, ni moins de deux cens Hommes de Garnison. Son unique foible est de se trouver commandé par une Montagne, qui n'en est séparée que par une Vallée assez étroite. Il tire, deux fois la semaine, ses provisions de Cumana, outre le Vin, l'Huile & les Etoffes qu'il reçoit par la Mer. Une guérite, perchée sur la Montagne voisine, sert continuellement à découvrir les Vaisseaux qui viennent à la Côte. Enfin ce Fort, que les Espagnols nomment *Sant'Iago*, est situé si avantageusement pour la défense des Salines, que les plus petites pieces d'Artillerie peuvent foudroïer les Vaisseaux & les Barques qui entreprendroient de s'en approcher.

Fort de Sant'Iago.

Province de Cumana.

Le Païs qui suit le Cap d'Araya, & qui est séparé des Terres précédentes par le Golfe de Cariaco, est la Province de Cumana. Si l'on s'en rapporte à la Description des Espagnols, elle s'étend d'environ quarante lieues dans les Terres. On a donné, dans un autre lieu, le caractere & les usages de ses Habitans (72), avec les premieres expéditions des Espagnols & la fondation de quelques Villes. Celle qui porte le nom de Cumana est située à deux milles de la Mer, entre des Bois qui la cachent à ceux qui abordent sur la Côte; excepté la Maison du Gouverneur, que sa situation sur une Colline fait appercevoir dans l'éloignement. La Rade est extrêmement commode, par sa profondeur, qui est de douze ou treize brasses, sur un fond très net, & par sa forme demi-circulaire, dont elle tire l'avantage d'être à couvert de plusieurs vents; sans compter qu'on y peut mouiller à peu de distance du rivage.

Province de Venezuela.

La Province de *Venezuela*, ou petite Venise, nom dont on a rapporté l'origine (73), s'étend aujourd'hui des confins de la Nouvelle Andalousie jusqu'à ceux du Gouvernement de Rio de la Hacha. On donne environ cent trente lieues de longueur à cette étendue, sur quatre-vingt dans sa plus grande largeur, jusqu'au nouveau Roïaume de Grenade. Les Terres y sont si fertiles, qu'on en tire annuellement deux moissons: on y nour-

(72) Voïez, ci-dessus, Tome XIII, pag. 9.
(73) Tome XII, p. 89 & suiv.

rit, dans les Pâturages dont elle abonde, un très grand nombre de Bestiaux; & ces deux avantages lui ont mérité le nom de Grenier, entre plusieurs autres Provinces qu'elle fournit de farine de Froment, de Biscuit de Mer, de Fromage, de Sain-doux, de Coton, & de diverses sortes d'étoffes. Elle donne aussi quantité de Cuirs & de Salsepareille, qui se transportent en Europe des Ports de Guayra & des *Caracas*, ou Caraques. La Chasse & la Pêche n'y sont pas moins abondantes. Le Fleuve *Unaré* qui la traverse est si poissonneux, que dans le dernier siecle les Naturels du Païs avoient souvent la guerre entr'eux, pour le droit ou la facilité d'y pêcher. Elle ne manque pas non plus de Mines, surtout de Mines d'or, qui passe même pour pur, & qu'on évalue à 22 Carats & demi.

Nouvelle Andalousie.

Ce Gouvernement renferme plusieurs Provinces particulieres, distinguées par leurs propres noms, sur la Côte & dans l'intérieur du Païs, telles que *Curianam*, *Cuicas*, *Caracas*, *Bariquicemeto*, *Tacuyo*, & quelques autres; mais comme on ne trouve rien de fixe pour leurs bornes, c'est assez d'avoir nommé les principales, dont le nom pourra revenir à l'occasion des Villes habitées aujourd'hui par les Espagnols. Laet rapporte, d'après leurs Voïageurs & leurs Historiens, que toutes ces Provinces contiennent plus de cent mille Indiens, Tributaires de l'Espagne, sans comprendre dans ce nombre ceux qui étant au-dessous de dix-huit ans & au-dessus de cinquante ont été dispensés du Tribut par un ordre particulier du Conseil des Indes.

Autres Provinces du même Gouvernement.

La fameuse entreprise des *Velsers* d'Allemagne a fait, dans un autre lieu, le sujet d'un article intéressant (74). Dès l'année 1550, on avoit fait transporter d'Afrique, dans la Province de Venezuela, un grand nombre de Negres, sur lesquels on formoit les plus hautes espérances; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'aïant entrepris de se révolter, tous les mâles furent massacrés par leurs Maîtres.

On compte, dans ce Gouvernement, huit Villes, ou grandes Bourgades, habitées par les Espagnols, dont la principale se nomme ordinairement *Coro*, quoiqu'elle soit connue aussi sous le nom de *Venezuela*. Les Indiens l'appellent *Corana*. Sa situation est vers les onze degrés de Latitude Nord, dans un Canton assez tempéré, mais absolument dépourvu d'eau. Quoiqu'au milieu d'une Plaine, elle a des Montagnes autour d'elle; ce qui contribue peut-être à rendre son climat si sain, qu'on n'y connoît point les maladies, ou qu'on n'y a pas besoin d'autres remedes que les Simples & les autres Plantes, qui y croissent en abondance. Les Animaux de Terre & de Mer y sont les mêmes que dans les autres parties de l'Amérique méridionale. On remarque seulement que les Lions y sont si timides, qu'un Indien les met en fuite avec un Bâton; tandis qu'au contraire les Tigres y sont d'une férocité singuliere. La Ville de Coro a deux Ponts, l'un à l'Occident, éloigné d'une lieue, dans une Baie qui s'enfonce derriere le Cap Saint Romain, où la Mer n'est jamais violente, mais n'a pas plus de trois brasses d'eau; l'autre au Nord, à deux lieues de la Ville, beaucoup plus profond, & plus orageux. C'est devant cette

Villes Espagnoles.

Coro.

(74) Voïez, ci-dessus, Tome XIII, p. 52. & suiv.

partie du Continent, que sont situées les Iles d'Aruba, de Curacao, de Bonaire, d'Aves ou des Oiseaux, & quelques autres qui s'étendent de l'Est à l'Ouest, à-peu-près sous une même ligne. Toute la Côte est exposée à des vents qui la rendent peu sure pour le mouillage. Elle a d'excellentes Salines, à la distance d'une lieue dans les Terres.

De la Ville de Coro, le Continent s'avance de douze lieues dans la Mer, & forme une espece de Peninsule, que les Indiens nomment *Paragoana*. C'est l'extrêmité de sa Pointe, qui compose le Cap Saint Romain. On donne environ vingt-cinq lieues de tour à cette Peninsule. La plus grande partie en est platte, & peuplée de Bêtes féroces : mais cet obstacle & la disette d'eau douce n'empêchent point qu'elle ne soit habitée d'un bon nombre d'Indiens, dont on vante beaucoup la douceur. Coro est la résidence ordinaire du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque, Suffragant de l'Archevêché de San-Domingo dans l'Ile Espagnole.

Plaine de Carora.

C'est dans le voisinage de la même Ville qu'on trouve cette fameuse Plaine, que les Espagnols nomment *los Llanos de Carora*, longue de seize milles, & large de six, qui, dans cette étendue, renferme avec une abondance extraordinaire toutes les nécessités & les délices de la vie humaine.

De Coro à la Province de Bariquicemeto, le chemin est par des Montagnes nommées *Xizabaras*, qui commencent assez proche de la Ville, moins incommodes par leur hauteur que par la rudesse du terrein, & dont les Habitans, connus sous le nom d'Axaguas, sont des Antropophages que les Espagnols n'ont encore pû dompter.

Caravaleda.

La seconde Ville de ce Gouvernement se nomme *Nostra Señora de Caravaleda*. Elle est située dans une Province dont les Indiens se nomment *Caracas*, à peu de distance de la Mer du Nord. On compte environ quatre-vingt lieues de Coro à Caravaleda. Cette Ville est accompagnée d'un Port, mais dangereux & peu fréquenté. Les Espagnols ont fait construire, à peu de distance, sur le rivage même, un Fort qu'ils nomment Caracas. Le Continent s'éleve ici en Montagnes, dont on compare la hauteur à celle du Pic de Tenerife. La Mer qui les borde est toujours si orageuse, qu'à l'exception d'une petite Anse qui contient le Fort, il n'y a point d'endroits dont on puisse approcher sans difficulté avec les Chaloupes.

Sant'Iago de Leon.

Sant'Iago de Leon, troisieme Ville du Gouvernement de Venezuela, est situé aussi dans la Province des Caracas, à quinze ou seize lieues de la Mer, à soixante-dix-sept de Coro vers l'Est, & suivant Herrera à trois ou quatre de Caravaleda vers le Sud. C'est la résidence du Gouverneur. Deux chemins conduisent de cette Ville à la Mer : l'un assez facile, mais qui peut être fermé & défendu par les Indiens voisins, surtout vers la moitié de la route, où il est rétréci par des Montagnes & des Bois inaccessibles, qui ne lui laissent pas plus de vingt piés de large : l'autre, très rude, au travers des Montagnes mêmes & de leurs précipices. Après les avoir traversés, en venant de la Mer, on descend dans un Païs plat où la Ville est située.

La quatrieme Ville, nommée *Nova Valencia*, est à vingt-cinq lieues de Sant'Iago de Leon, à sept d'un Port qui se nomme *Burburata*, & à soixante de Coro, suivant Herrera : mais Laet le soupçonne de se tromper, & juge, dit-il, par la comparaison des distances, que Coro ne peut être à plus de quarante-cinq lieues de Nova Valencia. NOUVELLE ANDALOUSIE. Nova Valencia.

Nova Xeres, cinquieme Ville, en est à quinze lieues, presque droit au Sud, à soixante de Coro vers l'Est, & à vingt-un de *Nova Segovia*. On ignore le tems de sa fondation; mais elle paroît assez moderne, parceque c'est depuis peu, qu'on trouve son nom dans les Historiens & les Voiageurs. Nova Xeres.

La sixieme Ville, qui porte celui de *Nova Segovia*, fut bâtie en 1552, par Jean de Villegas, qui commandoit dans la Province au nom des Velsers. Il s'étoit avancé de la Province de Tucuyos, avec quelques Troupes, jusqu'au pié des Montagnes qui se nomment aujourd'hui les *Monts Saint Pierre*, proche d'un Fleuve que les Indiens nommoient alors *Buria*, & que les Espagnols nommerent *Saint Pierre*, parcequ'ils y étoient arrivés le jour de cette Fête. Villegas, aïant découvert quelques apparences de Mines d'or dans les Montagnes voisines, choisit ce lieu pour y former une Colonie : mais ensuite l'intempérie de l'air la fit transférer au bord du Fleuve de Bariquicemeto, sous le nom de Nouvelle Segovie. Ce Fleuve tire le nom Indien, qu'il a continué de porter, de la couleur de ses eaux, qui deviennent cendrées, pour peu qu'elles reçoivent d'agitation. Le Païs est habité par diverses Nations Barbares, qui ne parlent point la même Langue. Il differe peu, pour le climat, des Contrées voisines. La chaleur y est très vive dans les Plaines; mais les Montagnes, dont il est environné comme d'un mur, lui communiquent le soir un air frais. Le tems de l'Eté y répond exactement à celui de l'Hiver d'Espagne. Les Habitans, aïant peu de Maïz & d'autres grains, se nourrissent de Plantes & de racines. Ils ne manquent pas de Poisson, dans les Rivieres d'*Acarigua* & de *Borante*, & dans quantité de Ruisseaux qui traversent leurs Terres. Les Montagnes leur fournissent aussi toute sorte de Gibier, surtout dans les mois d'Eté. Comme il descend alors dans les Plaines, les Habitans mettent le feu à l'herbe seche, & se tiennent postés avec leurs lances & leurs fleches pour tuer quantité de Sangliers, de Cerfs & de Daims. On prétend que toutes les Rivieres de cette Contrée, & plusieurs autres qui descendent du côté méridional des Montagnes, se rendent par un long cours dans l'Orinoque. Le Païs montagneux, qui est à gauche de Nova Segovia, est habité par des Peuples qu'on nomme *Chicas*, & passe pour riche en or : toute cette Province étoit autrefois fort peuplée ; mais les maladies, &, si l'on s'en rapporte aux Espagnols, les vices mêmes des Habitans l'ont rendue presque déserte. Nova Segovia.

A quelque distance de la Nouvelle Segovie, on voit couler une petite Riviere, que la clarté de ses eaux a fait nommer *Rio Claro*, & qui rentre dans la Terre, assez proche de sa source. Elle est fort petite en Hiver; & contre les Loix communes, elle grossit si singulierement en Eté, que les Habitans en tirent alors des Ruisseaux pour arroser leurs Terres & leurs Bleds, qui leur rendent par ce secours une très abondante moisson. Ce

NOUVELLE ANDALOUSIE. Païs étant propre d'ailleurs à nourrir diverses sortes de Bestiaux, les Habitans tirent un grand profit de ceux qu'ils font passer dans le Nouveau Roïaume de Grenade. Ils y portent aussi des Etoffes de coton.

Nova Segovia, ou la Nouvelle Segovie, est à vingt lieues de Nova Xerez, à dix de Tucuyo, & à quatre-vingt de Coro. On va de cette Ville à Tucuyo, par une Vallée d'environ douze lieues de long.

Tucuyo. La septieme Ville du Gouvernement de Venezuela s'appelle *Tucuyo*, du nom de sa Vallée, qui s'étend entre Nord & Sud, & qui dans une si grande longueur n'a pas plus d'une demie lieue de large. Une Riviere, qui passe au milieu, porte aussi le même nom. On vante la douceur de l'air, & l'abondance des productions du terroir. Il n'y manque rien aux besoins ni aux plaisirs des Habitans. La Ville est à cinquante lieues de la Mer du Nord, à soixante-dix de Sant'Iago de Leon, à onze de Nova Segovia, à quatorze de ce qu'on nomme *Portillo*, ou petit Port de *Carora*, à 85 de Coro, & à 25 de Truxillo. Les Cannes de Sucre croissent heureusement dans la Vallée. Le coton, dont les Indiens font des Etoffes, & commencent à se faire des habits, diverses sortes de grains, de Plantes, & de légumes, les fruits même étrangers qui prosperent dans une si bonne Terre, rendent cette Vallée une des plus fertiles du monde. Les Campagnes & les Forêts voisines sont remplies de Bêtes farouches, surtout de Cerfs, dont on a tué quelquefois jusqu'à cinq cens dans un espace fort court. Malheureusement il s'y rassemble quantité de Tigres & d'autres Animaux nuisibles aux Habitans. Quoiqu'on ait reconnu, à plusieurs apparences, que le Païs a des Mines d'or, la disette d'Ouvriers n'a point encore permis de les ouvrir. On s'y borne à l'Agriculture, & à nourrir du Bétail, particulierement des Chevaux.

Les Habitans de cette Contrée sont de la Nation des *Caibas*. On en distingue plusieurs branches, dont les Langues ne laissent pas d'être fort différentes; mais elles sont toutes fort belliqueuses. Leurs armes, avec l'arc & les fleches, sont des massues & des pierres. Une partie de ces Peuples a reçu le joug des Espagnols, & commence à perdre son ancienne férocité. On compte, de Tucuyo au Nouveau Roïaume de Grenade, cent cinquante lieues, dont cent n'offrent que d'agréables Plaines, fécondes en toutes sortes de fruits, & traversées par des Rivieres fort poissoneuses. De hautes Montagnes & d'épaisses Forêts rendent le reste du chemin plus difficile.

Truxillo, ou N. S. de la Paz. *Truxillo*, huitieme Ville, qui se nomme aussi *Nostra Señora de la Paz*, est située dans une Province dont les Habitans naturels sont distingués par le nom de *Cuicas*. Elle est à près de quatre-vingt lieues de Coro, droit au Midi, à vingt-cinq de Tucuyo vers l'Ouest, & à dix-huit du grand Lac de *Maracaïbo*, qui a sur ses bords une Bourgade, de la dépendance de cette Ville, où elle envoie diverses sortes de denrées, telles que de la farine du Biscuit de Mer, de la chair de Porc &c, qu'on y embarque aux mois de Mai & de Novembre, pour les transporter en diverses Provinces de l'Amérique méridionale. Ce commerce la rend florissante.

Laguna. Les Espagnols ont, dans le même Gouvernement, une autre Ville qu'ils nomment *la Laguna*, située sur la rive Occidentale du Lac de Maracaï-

bo, à quarante lieues de Coro. Mais cette partie du Lac, ou plutôt l'Anse qui contient la Ville, est embarrassée de tant de sables, qu'elle ne peut recevoir que de fort petites Barques. Aussi le Commerce y est-il si négligé, que les Campagnes voisines, quoique fort unies, demeurent incultes & désertes. On y trouve une extrême abondance de toutes sortes de Gibier, surtout de Palombes & de Perdrix, & du miel dans le tronc de tous les Arbres. Les Tigres y sont en si grand nombre, & d'une si furieuse audace, qu'ils font ouvertement la guerre aux Habitans.

NOUVELLE ANDALOUSIE.

Lac de Maracaïbo.

Le grand Lac de Maracaïbo, qu'on vient de nommer, a reçu aussi des Espagnols le nom de *Lago de Nostra Señora*. C'est proprement un Golfe maritime, puisqu'il est formé par la Mer, d'où il pénetre dans le Continent, les uns disent de quarante lieues, d'autres de vingt-cinq. Sa plus grande largeur est de dix lieues; & toute sa circonférence, suivant la premiere opinion, est d'environ quatre-vingt. On ne donne pas plus d'une demie lieue à son embouchure. Il a ses Marées régulieres; ce qui fait que malgré la quantité de Rivieres & de Torrens qu'il reçoit, ses eaux ont toujours quelque chose de saumâtre. Un assez grand Fleuve, qui y descend du Nouveau Roïaume de Grenade, sert à l'entretien d'un Commerce fort avantageux entre ce Roïaume & le Gouvernement de Venezuela.

Différentes Nations d'Indiens.

Quelques-uns des Peuples Indiens qui habitent ses rives, conservent encore l'usage de se faire des Cabanes sur les arbres, au milieu des eaux dont leurs champs sont inondés. Ces Nations sont fort variées. On donne le premier rang à celle des *Pocabuyes*, qui possedent, dit-on, beaucoup d'or. Les *Alcoholades*, qu'on nomme après eux, ne sont pas moins riches, mais joignent à l'abondance de l'or le goût de l'agriculture, qui leur fait tirer de leurs terres toutes sortes de provisions. On vante beaucoup aussi leur douceur, & la police qui regne dans leurs Habitations. Entre les Montagnes & le Lac, est un Canton fort uni nommé Xurnara, qui n'est pas moins cultivé: mais les Montagnes qui le bordent sont habitées par la Nation féroce & belliqueuse des *Coromochis*. Le fond du Lac, que les Espagnols nomment *Culata*, a pour Habitans les *Bolaques*, autres Barbares, dont le Païs est rempli d'une vase humide, qui le rend fort mal sain, & qui y produit une incroïable quantité d'Insectes.

De Xurnara jusqu'à Coro, c'est-à-dire dans un espace d'environ quatre-vingt lieues, on trouve plusieurs autres Nations Indiennes, pauvres & barbares, qui n'ont point encore été subjuguées par les Espagnols.

Ce Gouvernement a presque pour borne, à l'Est, le Port de Maracapana, qui passe pour le principal de cette Côte. Entre les Montagnes, qui s'étendent, les unes à deux lieues, d'autres à six & à dix de ce Port, on trouve une Nation, nommée les *Chuigotos*, dont les différentes branches s'accordent mal entr'elles, quoiqu'elles parlent la même Langue, mais se ressemblent par la férocité de leur caractere, & surtout par leur haine pour les Espagnols. La Colonie de l'Ile de Cubagua avoit autrefois sur cette Côte, un Fort, où elle entretenoit une assez nombreuse Garnison, sous prétexte de veiller à la défense de la Province, mais au fond pour enlever ces misérables Indiens, & pour en faire autant d'Esclaves, qui étoient transportés dans les autres Colonies. Cette violence a beaucoup

servi à dépeupler un Gouvernement si vaste. Entre Maracapana & la Province de Bariquicemeto, il n'y a qu'une grande Plaine, d'environ cent lieues de long, où l'on ttouve aujourd'hui plus de Tigres que d'Indiens, & dans laquelle il y a peu de sureté à voïager.

Laet a pris soin de recueillir tout ce qui regarde les Côtes de la Nouvelle Andalousie, c'est-à-dire des deux Gouvernemens de Cumana & de Venezuela.

Côtes de la Nouvelle Andalousie.

De Cumana, la Côte va, dit-il, au Nord. Elle s'ouvre d'abord pour le passage du Fleuve que les Espagnols nomment *Rio de Canoas*, ensuite pour celui de Bardones. On trouve le Port de *Moxina*, ou Moxino, que sa situation met à couvert de tous les Vents; & plus loin la Baie de Sainte Foi. Ensuite on rencontre un écueil nommé *Borats* par les Hollandois, & fort dangereux, si le Canal qui le sépare du Continent n'étoit assez profond pour laisser un passage libre aux plus grands Vaisseaux; après lequel on arrive à l'entrée d'une autre Baie, nommée *Commenagos*, Ouest de Maracapana, également belle & commode pour la navigation, & dont la partie Occidentale reçoit une petite Riviere où l'aiguade est très facile. Sur les bords de cette Baie & dans l'intérieur des terres, on trouve des arbres fort estimés pour diverses sortes de teinture, surtout jaune & rouge. De cette belle station, on ne compte pas plus de quatre milles jusqu'aux petites Iles de *Pirito*, & son angle occidental répond à la Pointe orientale de ces Iles.

Les Iles de Pirito, qui sont au nombre de deux, ne sont éloignées que d'un mille l'une de l'autre, & sont à la même distance de la Côte. Elles sont desertes, & si basses, qu'elles paroissent au niveau de la Mer. Le Continent s'ouvre, vis-à-vis d'elles, par une Riviere dont les eaux sont salées jusqu'à trois milles dans les terres : elle se nomme *Rio de Ermacito*, & ses bords sont habités par la Nation des Caribos. Devant la Pointe occidentale de la seconde Ile de Pirito, on trouve dans le Continent une Baie nommée *Oychiero*, où le mouillage n'est pas commode.

On rencontre ensuite, une Montagne remarquable, que les Espagnols appellent *Morro de Correbicho*, devant laquelle est située l'Ile de la Tortue, à onze degrés douze minutes de Latitude du Nord. Bientôt après, on arrive au Cap de la *Caldera*, ou *Cordileira*, qui est une Pointe assez basse, mais d'où les terres commencent à s'élever si sensiblement, qu'après l'avoir doublée vers l'Ouest, on découvre, dans l'éloignement, de très hautes Montagnes, qui se nomment *Caracas*, ou les Caraques. Figueredo place ce Cap à dix degrés de Latitude du Nord, & d'autres y ajoutent quelques minutes. C'est à quinze milles du même Cap, qu'est situé le Fort de Caracas; & deux milles plus loin on trouve un autre Cap, nommé *Blanco* par les Espagnols, derriere lequel le mouillage est assez commode, sur neuf brasses d'eau. A treize milles de Blanco, on arrive au Port *Turiamé*, dont la Côte est ornée d'arbres fort verds, & s'ouvre par une petite Riviere d'eau douce. A deux milles de ce Port, qui est très sûr, & qui contient des salines fréquentées, on découvre les Iles de Burburata.

Après Turiamé, on rencontre une Baie que les Espagnols ont nommée *Golfo*

Golfo triste, devant laquelle est située l'Ile Hollandoise de Bonaire. Plus loin, le Continent s'avance par une Pointe qui se nomme *Punta seca*. Les lieux suivans sont moins connus, ou sont demeurés sans noms & sans description, jusqu'au Cap Saint Romain, qui est situé, suivant les Cartes Hollandoises, à douze degrés six minutes du Nord : il fait la derniere Pointe de la Peninsule dont on a parlé sous le nom de Paragrana, qui est basse dans toutes ses parties, & qui ne laisse découvrir dans l'éloignement, qu'une seule Montagne, nommée Sainte Anne.

NOUVELLE ANDALOUSIE.

Du Cap de Saint Romain, la Côte tourne à l'Ouest pendant sept ou huit milles; ensuite, se retirant vers le Midi elle s'avance vers *Coro*, principale Ville du Gouvernement de Venezuela, où le Lac de Maraïbo décharge ses eaux au fond de la Baie; & de l'entrée de cette Baie, elle reprend vers le Nord.

Caps de Coquibocoa & de Vela.

La saison la plus favorable à la navigation est ici depuis le mois de Mai jusqu'en Octobre; car entre ceux de Novembre & d'Avril, les Vents du Nord y soufflent avec violence, & rendent la Mer fort dangereuse. Ce Détroit, comme Laet le nomme, parcequ'il est bordé d'un grand nombre de petites Iles, est fermé à l'Ouest par le Cap de *Coquibocoa*, situé, suivant les observations des Espagnols, à douze degrés de Latitude du Nord, bas, & s'avançant en Mer par une Pointe sablonneuse. L'intérieur du Continent offre, en cet endroit, de hautes & rudes Montagnes, que les Espagnols nomment *Sierras de Azieyte*. Devant le Cap sont les Iles de *Mongas*, vers lesquelles on gouverne ordinairement pour se rendre à Carthagene : ce sont trois ou quatre petites Iles, dont la plus Méridionale est fort haute, & blanche de fiente d'Oiseaux. Celle qui regarde le Nord se fait distinguer par une Montagne en forme de selle. Les autres sont moins des Iles que des Rochers.

Du Cap de Coquibocoa au fameux Cap de Vela, Figueredo compte vingt-cinq lieues. Le Continent a plusieurs Baies dans cet intervalle. Celle, qu'on nomme *Bahia Honda*, est fort ouverte, très sabloneuse, & comme dentelée sur ses Côtes, par quantité de petites Anses. Les Indiens, qui l'habitent, sont extraordinairement maigres & pâles, vont nus, & different peu des Bêtes. On trouve ensuite une autre Baie, qui se nomme *El Portete*, à quatre lieues du Cap de Vela, vers l'Orient. On la croit aussi pleine de sable & d'écueils; quoique, suivant quelques Relations, elle ne manque point d'eau dans l'intérieur, & que le danger ne soit qu'à l'embouchure.

Le Cap de Vela, qui sépare le Gouvernement de Venezuela de celui de Rio de la Hacha, est fort élevé du côté de la Mer; & comme il s'abbaisse par dégrés vers le Continent, on le prend pour une Ile en approchant du côté de la Côte. Ses terres sont si stériles, qu'à peine y voit-on croître un peu d'herbe.

Iles de la Côte.

Aux Iles qu'on a nommées, & qui sont face à la Côte de Venezuela, joignons celles de Blanca, d'Orchilla, de Rocca, & d'*Aves* ou des Oiseaux; les trois dernieres sur une même ligne entre Tortuga & Bonaire; la premiere, plus avancée en Mer au Nord-Est. Celle-ci, c'est-à-dire *Blanca*, est, suivant quelques-uns, à douze degrés de Latitude du Nord,

Blanca.

NOUVELLE ANDALOUSIE.

& , selon d'autres, à onze degrés quarante-huit minutes. Elle n'est éloignée que de quarante lieues au Sud-Ouest de la Grenade, & de seize au Nord-Ouest de la Marguerite. Sa circonférence est d'environ seize milles. On ne lui connoît point d'autre Port que du côté occidental, dans une Baie fort sabloneuse. Elle a peu de Montagnes & peu d'Arbres, dans cette partie; mais tout le côté oriental est couvert de Bois; & sous la plûpart des arbres, on voit encore une espece de sauge dont l'odeur parfume l'air. Le terroir est d'ailleurs si pierreux & si sec, qu'il ne peut recevoir de culture. On n'y trouve point de sources, ni d'autre eau que celle de pluie, qui se rassemble dans divers étangs. Entre les Herbes odoriférantes, les Forêts y sont remplies de Plantes armées de pointes fort aigües, qui pénetrent la chair jusqu'à n'en pouvoir être arrachées sans beaucoup de peine. Les Champs & les Plaines n'offrent que de grandes herbes, qui montent jusqu'aux genoux. Il ne faut pas chercher, dans cette Ile, d'autres Animaux que des Boucs & des Chevres; mais, sans qu'on en connoisse l'origine, ils s'y sont tellement multipliés, qu'on les rencontre par mille; & quoique l'Ile ait toujours été déserte, cette Chasse y attire souvent les Espagnols & les Hollandois. On y trouve aussi quelques Salines, mais dans une situation fort incommode.

Tortuga.

L'Ile Tortuga, qui suit celle de Blanca, est par les onze degrés douze minutes, & n'est éloignée de la Marguerite, que d'environ quatorze milles, comme elle n'est qu'à quinze ou seize de Blanca. Sa longueur est de trois ou quatre milles de l'Est à l'Ouest, & sa largeur d'un demi mille. Toute sa partie occidentale est couverte d'un Bois fort épais. Elle n'a de remarquable qu'une Saline, située derriere sa Pointe orientale, où l'on trouve, au mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, assez de sel pour la charge de trois ou quatre Vaisseaux: mais le mouillage n'y est pas commode; & l'Ile entiere n'a qu'une assez bonne station à la Pointe du Nord, qui s'avance par un Col fort étroit, derriere lequel les Vaisseaux sont à l'abri.

Orchilla.

Orchilla est à quinze milles de Tortuga, vers Nord-Ouest. Cette Ile est composée de plusieurs parties, dont la plus grande représente fort bien un croissant, & n'est séparée des autres que par des canaux fort sabloneux. Celles-ci regardent le Nord. La grande est une Terre basse, qui n'a quelque apparence de Montagnes qu'à ses Pointes de l'Est & de l'Ouest, où l'on trouve quantité de Chevres. Le côté Méridional & celui du Couchant sont fort escarpés. On ne trouve d'arbres que dans les parties du Sud & du Nord; mais comme le fond du terroir est d'une extrême sécheresses, sans source, & sans aucune sorte d'eau douce, les arbres mêmes y sont arides & difformes. La même raison fait qu'on n'y voit presque point d'Oiseaux, ni d'autres Insectes que des Lézards.

Rocca.

Rocca, qui succede, est à six milles d'Orchilla, vers l'Occident, en déclinant un peu au Sud. Sa Latitude, suivant l'observation des Hollandois, est douze degrés quatre minutes. C'est moins une Ile, qu'une assez longue suite de Rochers, dont quelques-uns néanmoins sont revêtus d'un grand nombre d'arbres. On lui donne cinq milles de long, entre l'Est & l'Ouest, & environ trois de large. De toutes les parties de Rocca, on découvre le Continent de l'Amérique méridionale. Celle

du Nord eſt diſtinguée par une haute Montagne, que ſa blancheur fait voir de fort loin. Le côté méridional de toutes ces petites Iles eſt eſcarpé, & la Mer y eſt ſi profonde, que la ſonde n'y trouve point de fond; tandis qu'au contraire, le côté Occidental offre quantité de ſables. Il eſt aſſez ſurprenant que dans un terrein pierreux, qui n'eſt propre à nourrir aucun Animal, & dont les Arbres mêmes n'attirent preſque aucune eſpece d'Oiſeaux, on ne laiſſe pas de trouver celle que les Eſpagnols nomment *Flamingos*, diſtinguée, comme l'on ſait, par la beauté de ſon plumage, par ſes jambes, auſſi longues que celles des Cigognes, & par la forme extraordinaire de ſon bec, qui eſt, tout-à-la-fois, long & recourbé.

Aves. L'Ile d'Aves, ou des Oiſeaux, n'eſt auſſi qu'un compoſé de pluſieurs petites Iles, dont la plus orientale, qui eſt la plus grande, eſt de forme triangulaire, preſqu'au niveau de la Mer, & revêtue d'arbres, quoique le terrein en ſoit fort pierreux. Elle eſt à dix milles de Rocca, vers l'Oueſt, en déclinant un peu au Nord. Les Hollandois la placent à douze degrés de Latitude Boreale. Huit ou neuf petites Iles, qui environnent la grande, en ſont ſéparées par des Canaux ſabloneux, d'un mille de large.

La Marguerite & Cubaga. On ne parle point de la Marguerite & de Cubaga, qui ſont face à la Côte de Cumana, parcequ'on en a donné la deſcription dans un autre lieu. Cette Côte, depuis la Bouche du Dragon juſqu'à la Pointe d'Araya, a porté autrefois le nom de Côte des Perles, qu'on trouve même étendu juſqu'au Cap de Vela, dans le tems que les Perles y étoient en abondance, & que les Eſpagnols tiroient d'immenſes richeſſes de cette précieuſe Pêche. Coche. *Coche* eſt une autre Ile, mais plus petite que les deux précédentes, à quatre milles de Cubaga, vers l'Eſt & le Continent. On lui en donne trois de circonférence. Sa terre eſt ſi baſſe, qu'à peine s'éleve-t-elle au-deſſus des flots. Les Perles y étoient auſſi fort communes; & ſi l'on en croit les Hiſtoriens de la Découverte, on y en a pêché juſqu'à douze & quinze cens dans l'eſpace d'un jour. La Mer aïant ceſſé d'en fournir, épuiſée apparemment par l'ardeur infatigable des Pêcheurs, cette recherche eſt abandonnée depuis plus d'un ſiecle: mais quelques Voïageurs ſoupçonnent que dans un ſi long repos, les Huîtres perlieres aïant eu le tems de ſe former, de groſſir, & de ſe multiplier, on pourroit recommencer le travail, & s'en promettre autant de fruit que jamais. On aſſure même qu'il a été tenté avec ſuccès.

Los Teſtigos. A l'Eſt de la Marguerite, on rencontre pluſieurs petites Iles, qui portent le nom de los Teſtigos. Les Hollandois, qui les ont viſitées, aſſurent qu'elles ſont au nombre de huit, & les repréſentent comme de ſimples Rochers. Ils les placent à onze degrés trente-cinq minutes de Latitude du Nord. On apprend auſſi, dans leurs Relations, que le meilleur Fort que les Eſpagnols aient eu dans la Marguerite ſe nommoit *Monpater*; que leurs Vaiſſeaux mouilloient ſous le canon de cette Place, ſituée ſur la Pointe Orientale de l'Ile, & qu'elle eſt tombée, par degrés, avec la Pêche des Perles. Herrera nomme deux Bourgades Eſpagnoles; l'une proche du Fort, nommée *Makanao*; l'autre à deux lieues

NOUVELLE ANDALOUSIE.

de la Mer, qu'il appelle *El Valle de Santa Luzia*. Il donne à l'Ile quinze lieues de long, & six de large. Oviedo assure que toute sa circonférence n'est que de trente-cinq lieues. Suivant d'exactes observations, dit Laet, la Marguerite est par les onze degrés du Nord; ce qui ne doit être entendu que du centre de l'Ile.

Tabago.

Quoique l'Ile de Tabago, que les Hollandois ont nommée la *Nouvelle Valachrie*, ne soit éloignée que de sept à huit milles à l'Est de la Trinité, on remet sa description entre les Antilles, au nombre desquelles elle est comptée.

§ V.

GOUVERNEMENS DE RIO DE LA HACHA ET DE SAINTE MARTHE.

Ville de Rio de la Hacha.

APRÈS le Cap de Vela, on entre dans le Gouvernement de Rio de la Hacha, dont la principale Ville, qui porte aujourd'hui le même nom, reçut d'abord des Espagnols celui de *Nostra Señora de los Nieves*, & dans la suite celui de *los Remedios*. Elle est placée sur l'Océan septentrional, à trente lieues de la Ville de Sainte Marthe vers l'Est & soixante de Coro vers le Couchant, au Midi du Cap de Vela. Sa situation est sur une Colline, à mille pas du rivage, & son Port n'est pas défendu contre les Vents du Nord. Du Cap de Vela jusqu'à cette Ville, on compte dix-huit lieues, d'un terrein bas & fort uni, où l'on ne rencontre point point d'eau ni de pierres. Le Canton de la Ville même ne s'étend que d'environ huit lieues dans le Continent; mais il est d'une extrême fertilité. On y trouve tous les Fruits d'Espagne, des Mines d'or, & diverses sortes de Pierres précieuses, dont on ne vante pas moins la vertu que la beauté; sans compter d'excellentes Salines. Cette belle Campagne est malheureusement infestée d'un grand nombre de Bêtes féroces, surtout de Tigres & d'Ours, & ses Rivieres sont remplies de Caymans. La Ville est composée d'une centaine de Maisons, autrefois très riches, lorsque les Perles étoient en abondance sur toutes les Côtes voisines.

On retombe ici dans le chagrin de trouver peu de lumieres sur l'état présent de cette Contrée. Cooke & d'autres Anglois assurent que Rio de la Hacha est à vingt lieues du Cap de Vela vers l'Ouest; que la Ville est petite, mais qu'il ne manque aucun agrément à son territoire; que vers l'Est, à une lieue de ses Murs, la Mer a des sables & des écueils, dont il ne faut pas s'approcher de plus d'un mille pour s'avancer vers le Port; que du même côté, un petit Fleuve descend à peu de distance de la Ville, & que son embouchure est presque bouchée de sable, mais qu'en y entrant avec de petits Navires, on peut la remonter plus librement l'espace de sept ou huit lieues.

La Rancheria, & deux autres Bourgades.

A six lieues de la Ville, & toujours vers l'Est, on trouve une Bourgade nommée la *Rancheria*, autrefois peuplée de ceux qui s'emploioient à la pêche des Perles. A cinq lieues vers l'Ouest, en suivant la Côte,

on en trouve une autre, nommée *Tapia*, environnée de plusieurs Métairies Espagnoles; & plus loin, une troisieme, nommée *Osalamanca*, qu'on trouve citée aussi sous le nom de *Ramada*.

GOUVERNEMENT DE RIO DE LA HACHA.

Les Anglois aïant brûlé la Ville & les Bourgades, dans le tems que la pêche des Perles y étoit florissante, il y a peu d'apparence que depuis que cette source de richesse est tarie, elles aient pû se relever avantageusement de leurs ruines. On ne laisse pas d'y emploïer encore quelques Indiens au même travail; mais le fruit n'en doit pas être considérable, puisque tous ces lieux sont aujourd'hui si peu fréquentés, & même si peu connus.

SAINTE MARTHE.

Son étendue.

Le Gouvernement de Sainte Marthe, quoique plus étendu, n'est pas représenté plus avantageusement dans les nouvelles Relations. Il s'étend de l'Est à l'Ouest, l'espace d'environ soixante-dix lieues, depuis Rio de la Hacha jusqu'à la Province de Carthagene, avec l'avantage de n'avoir gueres moins de largeur, depuis la Mer jusqu'au nouveau Roïaume de Grenade qui le borne au Sud, & de renfermer dans cette étendue plusieurs autres petites Provinces. On nomme *Pozigueica*, *Betonia*, *Tairona*, *Chimila* & *Buritaca*; sans compter quelques belles Vallées, qui forment autant de Cantons particuliers, sous des noms qui leur sont propres.

Ses Provinces, & leurs propriétés.

Dans la partie de cette Région, qui regarde la Mer, les chaleurs sont incommodes; mais le voisinage des Montagnes, qui s'avancent jusqu'à vingt lieues de la Capitale, rendent l'air moins chaud dans l'intérieur des terres, surtout dans la Province de Taivona, où la hauteur du terrein fait quelquefois ressentir un froid fort vif. Sur la Côte, on est rafraîchi par les Vents d'Est & de Nord, qu'on nomme Brises. Pendant les mois de Septembre & d'Octobre, où ces Vents secs ne soufflent point, il y pleut beaucoup, & l'on y éprouve alors un Vent du Continent que les Espagnols nomment *Vandavals*.

Entre la Ville de Sainte Marthe & le pié des Montagnes, dans un espace de trois lieues en sortant des murs, le terrein est fort uni; mais à mesure qu'on avance vers les hauteurs, on le trouve plus pierreux & plus stérile, sans arbres, aussi peu propre à nourrir des Bestiaux qu'à produire aucune sorte de grains. Il ne laisse pas d'être arrosé par quantité de Torrens & de petites Rivieres, qui descendent des Montagnes. Dans les Campagnes les plus fécondes, on voit souvent les moissons brûlées ou corrompues par des Vents qui n'épargnent rien, & qui exposent les Habitans à toutes les horreurs de la famine. Mais on en tire ordinairement toutes sortes de grains & de fruits, sans excepter les productions d'Espagne, qui croissent ici fort heureusement. Les Poules & les Pigeons d'Europe s'y sont multipliés avec le même succès; mais le Païs, comme celui de la Hacha, contient quantité d'Ours & de Tigres.

Dans la Province de Buritaca, vers le chemin qui conduit de Sainte Marthe à Salamanca, on connoît plusieurs veines d'or. Celle de Tairona produit des pierres précieuses, dont quelques-unes ont de puissantes vertus contre différentes infirmités du corps, telles que les maladies néphretiques & le flux de sang. On y trouve aussi du Jaspe, du Porphyre, & quelques veines d'or. A moins d'une demie lieue de Sainte Marthe, la

Nature a formé des Salines, d'où l'on tire d'excellent sel, qui se transporte dans les Provinces voisines.

Les Indiens de ce Gouvernement ne manquent point d'agilité, ni d'industrie; mais ils sont de mauvais caractere, & d'une arrogance révoltante. Leurs Cantons sont gouvernés par des Chefs. Ils empoisonnent leurs fleches, pour la guerre, & se couvrent le corps d'une casaque de coton, bigarrée de diverses couleurs & d'un tissu fort épais, qui les défend des fleches d'autrui. Il reste encore un fort grand nombre de ces Barbares, avec qui les Espagnols n'ont jamais pu s'accorder. La guerre est fréquente entr'eux; & plusieurs tentatives sanglantes n'ont encore pû mettre l'Espagne en possession de la riche Province de Tairona. La Vallée de même nom est très grande, & d'une extrême fertilité. Elle est à six ou sept lieues de Sainte Marthe (75), à six de la Mer, & proche d'une autre Vallée, nommée *Mongay*, qui n'est pas moins riche.

Buritaca est à treize lieues de Sainte Marthe, vers Salamanca; & Bonda, à trois lieues & demie. Pozigueica est séparé de la même Ville par une grande & belle Vallée, qui se nomme *Coto*. On ne parle point ici de celle d'*Euparis*, dont on rappellera la fertilité dans un autre lieu. La Province de Chimila est célebre par la force & le courage des Indiens qui l'habitent, & par la beauté des Femmes Indiennes. C'est dans cette Contrée qu'on voit naître cette chaîne de Montagnes couvertes de néges, que les Espagnols ont nommées *las Sierras Nievadas*, & qui parcourant une infinité de Provinces, vont se terminer au Détroit de Magellan. Elles se font voir de trente lieues en Mer, & le voisinage de la Vallée de Tairona les fait nommer Monts de Tairona par les Matelots. Il en descend quelquefois, lorsqu'on s'y attend le moins, des Vents d'une extrême violence, qui font la terreur de la navigation sur cette Côte.

Ses Villes.

Sainte Marthe.

On ne compte aujourd'hui, dans le Gouvernement de Sainte Marthe, que cinq Villes de quelque considération. La premiere, qui lui donne son nom, est Sainte Marthe, qu'Herrera place à dix degrés de Latitude du Nord, Pierre Martyr à onze, & quelques Voïageurs à dix degrés 30 minutes. Les Espagnols la mettent à soixante-quatorze de Longitude, Ouest du Méridien de Tolede. Elle est dans une situation fort saine, sur le bord de l'Océan Septentrional, avec un Port vaste & sûr, également commode pour le mouillage, & pour la réparation des Vaisseaux. Il a, du côté de la Ville, une haute Montagne, qui le met à couvert de plusieurs vents. La Mer y est d'une profondeur médiocre, mais elle n'a ni sables, ni rochers; & l'eau ni le bois ne manquent point sur ses bords. Sainte Marthe étoit autrefois une Ville fort peuplée, & n'est devenue déserte que depuis que les Flottes Espagnoles ont cessé d'y aborder. Elle est éloignée de Salamanque, ou Ramada, d'environ vingt-quatre lieues vers l'Ouest; & de Tenerife, qui est située proche du grand Fleuve de la Magdeleine, de quarante lieues vers le Nord. Le Gouverneur de la Province y fait son séjour, avec tous les Officiers Roïaux. C'est un Siége Episcopal, Suffragant du Métropolitain de la Nouvelle Grenade. Laet rapporte

(75) Herrera dit à dix-huit lieues.

une Lettre de Jean-Baptiste *Antonelli*, Ingénieur célebre, écrite au Roi Catholique en 1587, pour lui proposer divers moïens de fortifier le Port, dans la supposition qu'on voulût y faire passer les Flottes qu'on envoïoit à la Nouvelle Espagne; ce qu'il conseilloit, avec l'approbation, dit-il, de tous ceux qui entendoient la Marine, parceque delà on pouvoit se rendre, avec des vents réguliers, droit au Cap Saint Antoine dans l'Ile de Cuba, & facilement ensuite à Vera-Cruz; au lieu que l'expérience apprenoit tous les jours ce qu'il y avoit à craindre par la route de l'Ile Espagnole. Il ajoutoit que la pierre, le sable, le ciment & le bois, se trouvoient en abondance dans le voisinage de la Ville. On ignore ce que la Cour d'Espagne pensa de cette offre; mais voici, d'après le même Historien, ce qu'un Gouverneur de Sainte Marthe écrivoit au Roi, vers le milieu du dernier siecle. » La Côte s'étend ici entre Est & Ouest. L'ouverture de la Baie a deux Pointes, qui s'avancent en forme de croissant; nommées, l'une *Taganga*, & l'autre *Lipar*. Le milieu est occupé par une Ile sabloneuse, qui se nomme *el Morro*, & qui défend l'ouverture, de l'impétuosité des vagues. Sur la Pointe de Taganga, qui est celle de l'Est, il y a un petit Fort, gardé nuit & jour par trois ou quatre Hommes, dont l'Office est d'avertir du nombre de Vaisseaux qu'ils voient approcher. La Ville est située au fond de la Baie, dans un lieu bas, & presqu'au niveau des flots. Elle a, vers l'Ouest, un Château quarré, long de cent piés sur chaque face, dont le mur, haut d'environ trente palmes, est bordé de quatre Pieces de Canon. La Garnison ordinaire est de sept ou huit Hommes (76).

Tenerife.

Entre les autres Villes, on donne le premier rang à celle de Tenerife, qu'on place à huit degrés de Latitude du Nord, à deux lieues du Fleuve de la Magdeleine, & à quarante de Sainte Marthe vers le Sud. La chaleur est extrême dans ce Canton, parcequ'il est exposé aux vents du Sud, pendant une grande partie de l'année, & quelquefois à des vents malsains de l'Ouest. Le terrein, quoique haut & pierreux, offre des pâturages fort unis & des Bois épais, surtout le long du Fleuve, dont les inondations y laissent des Terres plus grasses, & forment aussi quantité d'Etangs. C'est dans les parties séches de ces lieux marécageux, que les Indiens ont leurs Cabanes. Ils y vivent de leur pêche, dont l'abondance supplée au défaut des autres alimens; car si l'on excepte les Oranges, & les racines qui se nomment Gouïaves, la terre n'y produit presque rien.

Los Reyes.

La troisieme Ville est celle de *Los Reyes*, ou Ciudad de los Reyes, située dans la Vallée d'*Euparis*, à cinquante lieues de Sainte Marthe vers l'Est, à trente de la Hacha, & à cent quatre-vingt de la Capitale du Nouveau Roïaume de Grenade, sur le bord d'un Fleuve large & rapide, qui se nomme le *Guatori*. La chaleur n'est pas excessive dans ce Canton, parcequ'en Eté, c'est-à-dire ici en Décembre, Janvier, Février, Mars & Avril, les vents d'Est, qui sont continuels, rafraîchissent l'air, & qu'en Hiver le voisinage des Montagnes y attire de fort grosses pluies: mais on y est sujet à diverses maladies, telles que des catarres & des fievres, sur-

(76) Descript. Ind. Occid. lib. 8. cap. 19.

SAINTE MARTHE.

tout celle qu'on nomme *quarte*. Tout le Païs est divisé, du Nord au Sud, par des Montagnes d'où sort, des deux côtés, un grand nombre de Rivieres & de Torrens. Les Terres ont d'excellens pâturages & produisent toutes sortes de Fruits. Toute la Province est fort peuplée d'Indiens, la plûpart livrés à tous les vices, mais si guerriers & si braves, que les Espagnols n'ont encore pû les réduire. On observe que lorsqu'ils ont été mordus par quelque Bête venimeuse, ils n'emploient point d'autre remede que la racine de *Scorsonere*, qu'ils mangent crue, & dont ils mettent les feuilles sur la plaie. Contre les catarres & les maux de tête, ils prennent par le nez du Tabac en poudre, comme ils en avallent le suc verd pour se procurer la liberté du ventre.

On est persuadé, sur de fortes apparences, que leurs Montagnes contiennent des Mines d'airain, de plomb, & même des Mines d'argent; mais, au milieu de tant de Nations belliqueuses, les Espagnols n'ont jamais été assez forts, ou assez hardis, pour les ouvrir. Ils ne s'emploient qu'à nourrir des Bestiaux, surtout des Chevaux, qui sont excellens ici. Le terrein seroit favorable aux Cannes de Sucre, si les Habitans étoient capables d'industrie & de travail.

Ocanua.

Ocanua, qui se nomme aussi Sainte Anne, est la quatrieme Ville du Gouvernement de Sainte Marthe. C'est une petite Place, située au fond d'une Baie, sur les confins d'une Province nommée *Tamalameque*.

Ramada.

Enfin, la cinquieme Ville est Ramada, ou Nouvelle Salamanque, dont on a déja marqué la situation à huit lieues de la Ville & du Fleuve de la Hacha. Elle est au pié de la Sierra Nievada, proche de la Vallée d'Euparis, qu'elle termine au Sud. On y trouve, suivant l'expression d'Herrera, autant de veines de cuivre que de pierres.

Fleuves du Païs.

Sur la Côte maritime de ce Gouvernement, le premier Fleuve qui se jette dans la Mer est celui de *Bahia*, peu éloigné de Ramada; ensuite le Fleuve *Piras*, qui est suivi du *Palomini*. Ce dernier tire son nom d'un Capitaine Espagnol, qui eut le malheur de s'y noïer, en voulant le traverser à cheval. On trouve ensuite le Fleuve *Didaci*, nommé vulgairement *Dom Diego*. Un peu plus loin, la Côte offre plusieurs Anses, que les Espagnols nomment *Ancones* de Buritaca. Tous les Voïageurs observent qu'en arrivant de la Mer, on apperçoit ici de fort loin un rivage blanchâtre, auquel on ne trouve rien de semblable sur toute la Côte : c'est du côté Occidental des Anses. Au-delà se présente le Cap de Aguja, dont la Latitude, observée par d'habiles Pilotes, est douze degrés du Nord.

Cette Plage est sujette à des tourbillons de vent, qui causent de fréquentes & dangereuses tempêtes; ce qu'on attribue à la disposition du Continent, qui s'éleve en Collines hautes & séparées. Au Nord-Ouest du Cap, on trouve une petite Ile, remarquable par la blancheur de ses pierres. Ensuite la Côte se dérobe à l'Ouest, & l'on découvre, à trois milles du Cap, une vigie, au sommet d'un Rocher; après quoi, l'on rencontre encore une petite Ile, qui forme, entr'elle & le Continent, un Canal par lequel on s'avance jusqu'à la Baie de Sainte Marthe.

Après cette Baie, en suivant la Côte à l'Ouest, le premier Fleuve qui se présente est celui de *Gayra*, qui est assez grand suivant la Description

de

de Pierre Martyr, pour recevoir des Vaiſſeaux du premier ordre. Il deſcend d'une très haute Montagne, toujours couverte de nége. Les Indiens prétendent que ſes eaux ne ſont point potables; mais on trouve bientôt un autre Fleuve, qui offre d'excellentes eaux, quoique ſon nom ne ſe trouve dans aucun Journal.

SAINTE MARTHE.

Dans l'intérieur des Terres, on nomme les Fleuves ſuivans: le Guatapori, ſur les bords duquel Ciudad de los Reyes eſt ſitué, & qui, deſcendant des Sierras nievadas, roule des eaux ſi froides qu'elles cauſent des catarres & des flux de ventre. Il ſe jette dans un autre Fleuve, nommé *Ceſar*, à moins d'une lieue de los Reyes. Ce Fleuve Ceſar coule au Sud, & porte entre les Indiens le nom de *Pompatao*, qui ſignifie Prince des Rivieres, parcequ'il en reçoit un fort grand nombre, ſurtout celle de *Badillo*, qu'on prétend ſortie de trois différens Lacs. Ses eaux ſont verdâtres & fort poiſſoneuſes; ce qui la fait nommer par les Indiens *Socuigua*, qui ſignifie *abondant*. L'Ayumas eſt une autre Riviere, qui ſe perd dans le Ceſar. Il parcourt ainſi plus de ſoixante-dix lieues vers l'Oueſt, pour ſe décharger enfin dans le grand Fleuve de la Magdeleine. Tout le Païs, qui borde ſes rives, eſt agréable & fertile.

A la diſtance d'environ vingt lieues de Los Reyes, on trouve entre des rochers trois grands Puits, ſitués en triangle, où les Indiens aſſurent qu'il réſide un Serpent d'immenſe groſſeur, qui a dévoré quantité d'Hommes. Les Eſpagnols ont tenté inutilement de le découvrir; mais ils croient en avoir vu quelques veſtiges. La crainte éloigne de ce redoutable lieu tous les Sauvages de la Province. On connoît dans le même Canton pluſieurs autres Puits, qui vomiſſent une ſorte de bitume, ſi viſqueux & ſi tenace, qu'il arrête les plus gros Oiſeaux. Les Indiens en enduiſent les rets qui leur ſervent à la pêche.

Fleuve de la Magdeleine.

Quoique le Fleuve de la Magdeleine, qui ſépare le Gouvernement de Sainte Marthe, de la Province de Carthagene, deſcende du Popayan, dont on a déja donné la Deſcription, c'eſt ici le lieu de faire connoître ſes propriétés vers la Mer. On le trouve quelquefois nommé *Rio grande*, pour relever ſa grandeur, quelquefois Fleuve de la Magdeleine, parceque c'eſt le jour auquel il fut découvert, & quelquefois Fleuve de Sainte Marthe, parcequ'il borde cette Province, & qu'il en fait la principale richeſſe. Comme les Barques peuvent le remonter, pendant l'eſpace d'environ cent lieues, on n'a beſoin que d'environ deux mois pour tranſporter à cette diſtance toutes les Marchandiſes de l'Europe, tantôt à la rame, tantôt à la toue; & réciproquement, les richeſſes du nouveau Roïaume de Grenade peuvent deſcendre à la Mer par cette voie, dans l'eſpace de trois ſemaines. Il ſe jette dans l'Océan par une vaſte embouchure, à vingt-ſix lieues de Carthagene & à dix de la Ville de Sainte Marthe. On marque ſa Latitude à douze degrés du Nord.

Acoſta, qui l'avoit viſité, rend témoignage qu'à dix lieues en Mer on diſtingue encore le cours de ſes eaux, & que leurs tourbillons, dans le combat qu'elles ſemblent livrer aux flots marins, ne permettent point aux Vaiſſeaux d'en approcher ſans péril. Il a, dans ſon embouchure, une Ile de cinq lieues de long, ſur une demie lieue de large. Son plus grand

SAINTE MARTHE.

Canal d'entrée eſt celui qui touche à la Province de Sainte Marthe ; & delà vient apparemment que les Eſpagnols lui en donnent le nom.

Les Hollandois, qui en ont ſouvent approché, s'accordent tous à lui donner trois embouchures, dont l'une, qu'ils repréſentent comme la plus proche de Sainte Marthe, coupe une partie fort baſſe du Continent, & les deux autres ſont formées par l'Ile ; mais ils ne parlent point de la différence de ſes eaux, ni de tourbillons : ils obſervent ſeulement que devant cette Côte, ſurtout à l'embouchure du Fleuve, vers le ſoir & pendant la nuit, on eſſuie des vents de Nord très froids, parcequ'ils viennent des Montagnes ; & qu'ils expoſent toujours les Vaiſſeaux à quelque danger. Le tonnerre, les éclairs & la pluie ſont d'autres incommodités très fréquentes ſur ce Fleuve, particulierement depuis minuit juſqu'au lever du Soleil. Entre les mois d'Octobre & d'Avril, ſes eaux s'enflent prodigieuſement, & roulent des flots terribles, dont on ne connoît pas d'autre cauſe que les pluies continuelles qui tombent alors dans les Montagnes du Popayan, où il prend ſa ſource.

§ VI.

Nouveau Roïaume de Grenade.

Dans l'intérieur de cette grande partie de l'Amérique méridionale, il ne reſte à parler que du nouveau Roïaume de Grenade, dont on a remis ici la Deſcription, parcequ'il forme un Gouvernement particulier (77), qui n'a rien de commun avec ceux du Pérou & de Tierra-Firme, auxquels il touche de divers côtés. Il n'eſt pas queſtion de ſa découverte, qu'on a rapportée dans un autre tems (78), ni même de ſa Conquête par Conſalve Ximenes *de Queſada*, qui y fonda *Santa Fé de Bogota*, premiere Ville Eſpagnole du Païs (79). On ne s'arrête qu'à ſon état préſent.

Son état préſent.

Les Eſpagnols donnent, à cette Contrée, cent trente lieues de long ; trente, dans ſa plus grande largeur ; & vingt, ou quelque choſe de moins, dans ſes parties les plus étroites. Elle a pour bornes à l'Eſt, la Province de Venezuela ; au Nord, celle de Sainte Marthe, dont elle eſt ſéparée par les vaſtes Montagnes d'Opono ; à l'Oueſt le Popayan, & au Sud de vaſtes Régions, qui ne ſont pas encore aſſez connues. Sa diſtance de l'Equateur, vers le Nord, eſt de trois ou quatre degrés, & plus. Il y pleut beaucoup. Les Forêts y ſont très grandes & très épaiſſes : on y trouve quantité de Nations Indiennes, qui portent encore une haine mortelle aux Eſpagnols, & des Beſtiaux ſans nombre ; ſurtout des Chevaux & des Mules, dont une partie paſſe en différentes parties du Pérou.

Indiens qui l'habitent.

Les principales Provinces, dès le tems de la Découverte, étoient celles de *Bogota* & de *Tunia*, dont les Habitans ſe nomment les *Moxos*. La

(77) Voïez, ci-deſſus, Tome XIII, p. 241.

(78) Au Tome XII.

(79) Il y étoit remonté, en 1536, par le Fleuve de la Magdeleine ; & l'on a vu que dans le même tems Belalcazar y deſcendoit du Popayan par le même Fleuve ; ce qui fit naître de grands démêlés pour les limites.

plus grande partie de ce Païs est environnée des Indiens qui se nomment *Panchis*, dont le Païs est fort chaud, tandis que celui de Bogota est froid, ou du moins plus temperé. A l'arrivée des Espagnols, tous ces Barbares étoient gouvernés par de petits Rois, ou des Caciques : l'or & les émeraudes y étoient communs parmi eux. Leurs Maisons étoient composées de planches, assez proprement sciées, & couvertes de paille ou de feuilles. Ils se nourrissoient de Maïz, de racines, & de la chair des Bêtes sauvages. Le sel, qu'ils avoient en abondance, leur faisoit un Commerce assez étendu avec les Habitans des Montagnes & ceux de Rio grande, qui en recevoient d'eux, pour des plumes, des pierres précieuses & diverses sortes de commodités ou d'ornemens. Ces usages subsistent encore.

NOUVEAU ROÏAUME DE GRENADE.

Dans ces Provinces, les usages, les mœurs & la figure même des Indiens ne sont pas moins différens que la température de l'air. Ceux de Bogota & de Tunia ont la taille haute & bien prise. Ils sont agiles & laborieux. Leurs Femmes sont belles, & plus blanches, ou moins brunes, que dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Les deux sexes portent une espece de manteau, s'enveloppent le corps d'une piece d'étoffe, tressent leurs cheveux, & les ornent de fleurs, ou de petites couronnes tissues de fleurs & de coton. Quelques-uns même se couvrent la tête d'un bonnet. Ils aiment la danse & le chant : enfin les Voïageurs ne leur reprochent point d'autre vice que le penchant au mensonge, & peu d'industrie pour les Arts. Au contraire, les Panchis sont féroces, lents, difformes, & livrés à toutes sortes de vices. On assure même qu'ils étoient autrefois Antropophages, tandis que les Moxos ont toujours eu de l'horreur pour tout ce qui blesse l'humanité. Quoiqu'en général ce Païs ne manque point d'alimens, ils devoient être fort rares dans quelques Cantons, puisque les premiers Espagnols y trouverent plusieurs Peuples qui se nourrissoient de grosses Fourmis, & qui en élevoient pour cet usage.

Climat du Païs.

Les Provinces de Bogota sont fermées au Nord-Ouest par celles de *Musa* & de *Colyma*, dont les Peuples se nomment *Canapeyes*, & qui ont vingt-cinq lieues de long sur treize de large. Ce Païs est fort chaud & fort humide. Il a régulierement deux Etés & deux Hivers. Son premier Eté commence avec le mois de Décembre, & dure jusqu'à la fin de Février : l'Hiver qui succede dure jusqu'à la fin de Mai, & fait place au second Eté, qui dure jusqu'à la fin de Septembre. Ensuite recommence un autre Hiver, qui ne finit qu'avec le mois de Novembre. C'est moins le froid, que la pluie, qui forme cette différence. Dans les deux Etés, l'air est d'une sérénité continuelle ; & la pluie n'est pas moins constante pendant les nuits des deux Hivers, car il pleut fort rarement le jour : d'ailleurs elle est accompagnée d'horribles tonnerres, & d'impétueux combats entre les vents du Nord & du Sud.

Ses Villes Espagnoles.

Entre les Habitations Espagnoles de ce Gouvernement, on nomme avec le titre de Villes, *Santa-Fé de Bogota*, *Saint Michel*, *Tocayma*, *Trinidad*, *Tunia*, *Pamplona*, *Merida*, *Belez*, *Marequita*, *Ybague*, *Vittoria*, *San Juan de los Llanos*, *Palma & Saint Christophe*.

Santa Fé.

Santa-Fé de Bogota est tout-à-la-fois la Ville Capitale & l'Eglise Mé-

NOUVEAU ROÏAUME DE GRENADE.

tropolitaine du Nouveau-Roïaume de Grenade. Sa ſituation eſt par les quatre degrés de Latitude du Nord, & par les 72 degrés 30 minutes de Longitude Oueſt du Méridien de Tolede, au pié des Montagnes qui portent le même nom. On y compte ſix cens Familles Eſpagnoles. C'eſt le ſéjour du Gouverneur, celui de l'Audience Roïale, & du Tribunal de la Monnoie, que les Eſpagnols nomment *Caſa de Fundicion*, celui de l'Archevêque & de tous les Chefs Civils & Eccléſiaſtiques de la Province. Les Suffragans de cette Métropole ſont les Evêques de Carthagene, de Sainte Marthe & de Popayan. L'Egliſe Cathédrale fait le principal ornement de la Ville, qui n'a d'ailleurs que celles des Religieux de Saint François & de Saint Dominique. On trouve, à peu de diſtance de Santa-Fé, un Lac nommé *Guatavita*, ſur les bords duquel les anciens Idolâtres du Païs faiſoient des Sacrifices à leurs Idoles, en leur offrant beaucoup d'or & d'autres choſes précieuſes, qu'ils jettoient dans l'eau du Lac. L'air du Canton eſt fort ſain, & l'abondance y regne pour toutes les commodités de la vie.

Saint Michel.

La Ville de Saint Michel eſt à douze lieues au Nord de Santa-Fé. Elle doit ſon origine au Commerce que cette Capitale a voulu entretenir avec les Panchis, qui, vivant dans un Païs fort chaud, ne ſe déterminoient pas facilement à paſſer dans un air beaucoup plus froid.

Tocayma.

Tocayma eſt une autre Ville, ſituée entre l'Oueſt & le Nord-Oueſt, à quinze lieues de la Capitale, ſur le bord du *Pati*, grande Riviere qui va ſe perdre dans le Fleuve de la Magdeleine. L'air y eſt ſec & ſerein, pendant preſque tous les mois de l'année. Les Indiens du Païs ſont des Panchis, qui, ſans y être auſſi difformes que dans les autres parties de leur Province, ont le front d'une extrême petiteſſe, & ſont redoutés de leurs Voiſins. Ils n'ont aucun goût pour l'or, qu'ils donnent même fort libéralement; mais la vangeance eſt leur plus forte paſſion. Entre divers uſages barbares, ils ſe noirciſſent les dents avec le ſuc d'une herbe qu'ils ont ſans ceſſe à la bouche. Ils vont nus, ſans diſtinction de ſexe, à la réſerve d'une petite piece d'étoffe que leurs Femmes portent à la ceinture. Ils ſont livrés à l'ivrognerie: en un mot le Commerce des Eſpagnols n'a point adouci leur férocité.

Fontaines curieuſes.

On trouve, aux environs de Tocayma, des Fontaines qui rendent une ſubſtance ſulfureuſe. La terre d'où elles ſortent eſt emploïée utilement pour toutes les maladies de la peau, ſans autre préparation que de s'en frotter, & de ſe baigner enſuite dans l'eau des mêmes ſources. Dans une Vallée voiſine, on trouve auſſi des Fontaines ſalées, dont l'eau répand & laiſſe, ſur les Plantes qu'elle arroſe, une ſorte de bitume que les Indiens emploient à calfater leurs Barques. Enfin le même Canton a des Bains chauds & fort ſalutaires, entre deux Torrens d'une eau très froide. Au milieu des néges, dont le ſommet des Montagnes voiſines eſt couvert, il s'eſt formé un Volcan, qui vomit, tantôt des flammes & tantôt de la fumée, avec une ſi grande quantité de cendre, qu'elle ſe répand quelquefois à neuf ou dix lieues. Les Campagnes de Tocayma n'en ſont pas moins fertiles. Elles donnent du Raiſin, des Figues, des Oranges, des Cannes de Sucre, & tous les fruits de l'Amérique & de l'Europe. Le Froment même y croît, dans les parties hautes, où le froid eſt plus ſenſi-

ble. On y fait annuellement deux moiſſons de Maïz. Les Beſtiaux y proſperent merveilleuſement, malgré les Ours & les Tigres, qui leur font la guerre. On y éleve de fort bons Chevaux. Il n'y a que les Brebis & les Chevres, qui ne s'accommodent point du climat ou des pâturages. Le bois de Gayac, les Cedres, les Chênes, & d'autres arbres utiles, sont ici fort communs. L'Indigo y croît naturellement; mais les Habitans négligent de le perfectionner par la culture. On parle, avec admiration, d'un arbre du Païs, dont les feuilles tombent & repouſſent tous les jours: il ſe nomme *Zeyba*. NOUVEAU ROÏAUME DE GRENADE.

Une des premieres Villes habitées par les Eſpagnols fut celle de *Tudela*, dans le Païs des Muſas & des Colymas, ſur le bord d'un Fleuve nommé *Zarbi*: mais la difficulté des Montagnes & l'exceſſive férocité des Indiens la firent abandonner de ſes Fondateurs, pour ſuivre Pierre d'Orſua dans la célebre Expédition del Dorado. Enſuite d'autres Eſpagnols bâtirent une ſeconde Ville, ſous le nom de *Trinidad*, à peu de diſtance de la premiere, & l'abandonnerent encore, pour la transferer dans un lieu beaucoup plus commode, où elle n'a pas ceſſé de ſubſiſter. Elle eſt à vingt-quatre lieues au Nord-Oueſt de Santa-Fé; & vers l'Oueſt, à ſix des Sierras Nievadas, qui s'étendent, comme on l'a dit, depuis la Province de Sainte Marthe juſqu'au Détroit de Magellan. Herrera place cette Ville à ſept degrés de l'Equateur vers le Nord: mais à juger par ſa diſtance de la Capitale, elle ne peut être à plus de cinq degrés. Tudela. Trinidad.

La Riviere de Zarbi, qui coule à trois milles de Trinidad, eſt groſſie de pluſieurs autres; & prenant ſon cours vers le Nord, elle ſe trouve fort reſſerrée entre deux hautes Montagnes, dans un lieu que les Indiens nomment *Furatena*, c'eſt-à-dire dans leur Langue, mâle & femelle, ſans qu'on ſache mieux l'origine de ce nom. Tout ce Païs étoit autrefois riche en émeraudes, en cryſtal de la dureté du Diamant, & ſurtout en marbre blanc & veiné. Le Mont *Ytoco* étoit particulierement diſtingué par l'abondance de ſes pierres précieuſes; & de cette Montagne à celle d'Abipi, on avoit trouvé, dans un eſpace de trois lieues, quantité de veines des meilleures & des plus belles émeraudes: mais ſoit qu'elles ſoient épuiſées, ou que la diſette d'eau rebute les Ouvriers, on a ceſſé depuis long-tems d'en chercher. Aux environs de Trinidad, on trouve encore des Berilles, & des cryſtaux d'une blancheur admirable.

Une autre Ville de la même Province eſt *la Palma*, bâtie par les Eſpagnols en 1572, à quinze lieues de Santa-Fé vers le Nord-Oueſt, dans un Canton aſſez chaud. La Palma.

Tunia, Ville qui tire ſon nom de la Province où elle eſt ſituée, eſt à vingt-deux lieues de Santa-Fé vers le Nord, ſur une haute Colline, qui en fait une retraite ſure contre les incurſions des Barbares. C'eſt d'ailleurs la premiere échelle du Commerce pour toute cette Contrée. La température de l'air y eſt douce, & l'abondance des vivres les y tient toujours à fort bas prix. On y peut armer tout-d'un-coup deux cens Hommes de Cavalerie; & l'on y compte, avec l'Egliſe Paroiſſiale, deux Couvens, de Dominiquains & de Cordeliers. Tunia.

La Ville de *Pamplona*, ou Pampelune, eſt à 60 lieues de Santa-Fé Pamplona.

NOUVEAU ROÏAUME DE GRENADE.

vers le Nord. Les Dominiquains y ont un riche Couvent. Ce Canton est célebre par ses Mines d'or & par l'abondance de ses Bestiaux.

Saint Christophe.

De Pampelune à Saint Christophe, qui est situé aussi vers le Nord, on compte trente lieues. Cette Ville est à l'extrêmité d'une petite Province, qu'on nomme *Grilta*, pauvre en or, mais riche en Troupeaux, & propre en effet à les engraisser, par l'excellence de ses pâturages.

Merida.

Merida est presque sur les confins de Venezuela & du nouveau Roïaume de Grenade, à quarante lieues de Pamplona & dix-huit du Lac de Maracaïbo. On vante beaucoup aussi la fertilité de son terroir, qui n'est pas même sans quelques Mines d'or. Elle a, sur le bord du Lac, une Bourgade, qui sert au transport de ses denrées & de ses Marchandises.

Belez.

Belez, petite Ville à trente lieues de Santa-Fé vers le Nord, & à quinze de Tunia, n'a de célebre qu'un riche Couvent de Saint François. Son Canton, comme toute la Province voisine, est sujet à de furieux éclairs & d'autres feux du Ciel. On y voit un Volcan, qui vomit des nuées de pierres.

Marequita.

La Ville de *Marequita*, qu'on nomme aussi *Saint Sebastien del oro*, est à trente ou quarante lieues au Nord-Ouest de Santa-Fé. Elle est située dans un Canton fort uni, au pié d'une Montagne, qui rend la chaleur très vive dans la Plaine; tandis que par une admirable variété, on est presque menacé du froid dans la courte distance qu'il y a jusqu'à Santa-Fé. On prétend qu'au commencement du dix-septieme siecle, les Espagnols découvrirent ici des Mines fort riches. Marequita est à deux cens lieues de Carthagene.

Ybague.

Ybague, Ville située sur les confins du nouveau Roïaume, vers le Popayan, est à trente lieues de Santa Fé vers l'Ouest; & n'a de remarquable qu'un Couvent de Dominiquains.

Vittoria.

Vittoria de los remedios est une autre Ville, à cinquante lieues de Santa-Fé, vers le Nord-Ouest, abondante en veines de divers Métaux.

Planis.

Enfin *Saint Jean de Planis*, Ville située à cinquante lieues de Santa-Fé vers le Sud, passe pour riche en veines d'or.

Laet parle, sur le témoignage d'un Espagnol qui avoit vécu longtems au Pérou, d'une Ville du nouveau Roïaume de Grenade, nommée *Sarragosse*, & d'une Mine d'or qu'il appelle *Scuro* : mais il n'ose assurer que ce ne soit pas un nouveau nom de quelqu'un des lieux qu'on a nommés.



CHAPITRE XI.

Voïages et Etablissemens dans l'Amérique Septentrionale.

Etablissement des François dans la Floride.

Qu'il soit permis aux François de faire valoir d'anciens avantages ; & qu'un Ecrivain de la même Nation ne soit pas soupçonné de flatterie, pour s'étendre sur cet article avec un peu de complaisance. Ce n'est pas seulement *Ribaut*, *Laudoniere*, l'*Escarbot*, de *Mourgues* & d'autres Voïageurs François, dont je veux citer le témoignage ; les Espagnols & les Anglois fournissent ici des Mémoires ; & je ne demande pas plus de confiance & d'attention, qu'on ne me trouvera d'exactitude à les emploïer.

Introduction.

On donne le nom de Floride à toute cette partie du Continent de l'Amérique, qui est renfermée entre l'un & l'autre Mexique, la Nouvelle Espagne, & la Caroline septentrionale. Les Espagnols, ne mettant point de bornes à leurs prétentions (80), lui font comprendre tout ce qui est à l'Est de la Province de Panuco ; c'est-à-dire, dans cette supposition, qu'elle embrasseroit tout ceque les François & les Anglois possedent aujourd'hui dans l'Amérique Septentrionale, ou plutôt, qu'elle n'auroit point de bornes au Nord, à l'Est & au Sud, & que tout ce qui n'est pas au pouvoir de l'Espagne seroit une usurpation sur les Droits de cette Couronne. Mais les Auteurs Espagnols n'établissant de si vaines idées que sur les Découvertes de Ponce de Leon (81), & sur d'autres Expéditions postérieures, ce titre tombe, lorsqu'il est certain que, plusieurs années auparavant, des François, des Anglois & des Portugais avoient déja découvert les mêmes Côtes ; & s'il est vrai d'ailleurs, comme on s'est toujours accordé à le penser, que c'est le premier Etablissement qui forme le premier droit, personne ne conteste aux François l'honneur d'avoir établi la premiere Colonie de la Floride. On ne parle point ici des parties plus Septentrionales : car c'est jetter trop de ridicule sur les Espagnols, que de leur faire prétendre qu'un nom, imposé par un Voïageur de leur Nation à un Païs situé sur le Golfe du Mexique, leur ait acquis tout le reste du Continent, jusqu'au Pôle du Nord ; surtout dans un tems, où l'on a remarqué (82) que les François avoient, depuis plusieurs années un Commerce établi, avec les Peuples du Païs qui se nomme aujourd'hui la Nouvelle France.

Fausses préventions des Espagnols.

(80) Histoire générale de la Nouvelle France, l. 1. pp. 23 & suiv.
(81) Voïez l'Essai chronologique sur l'Histoire de la Floride, par Gonzales de Barcia.
(82) Voïez les Tomes XII & XIII de ce Recueil.

Etablissem. des François dans la Floride.

Introduction.

L'Amiral de Coligny envoie des Protestans à la Floride.

Répétons que la Découverte de Ponce de Léon, & les courses des Espagnols dans la Floride, avec la qualité même de Gouverneurs, dont leurs Chefs étoient honorés par la Cour d'Espagne, n'y avoient été suivies d'aucun établissement, & que vingt ans après, cette Contrée étoit à-peu-près dans son ancien état; lorsque l'Amiral de Coligny forma le dessein d'y établir une Colonie Protestante. On a vu que ses entreprises s'étoient évanouies au Bresil. Il se flatta d'une meilleure fortune dans un Païs, où il comptoit de ne pas trouver d'opposition, & dont il ne pensoit à peupler que la partie découverte, au nom de la France, par Verazzani (83). On doute s'il représenta ses vues au Roi Charles IX, comme un projet de Religion; mais il paroit que dans la suite ce Prince ne les ignora point, & que loin de les condamner, il se réjouit de l'occasion qu'on lui offroit de se défaire d'un grand nombre de Calvinistes, qu'il regardoit comme les Ennemis de l'Etat. Cette politique lui fit laisser à l'Amiral la liberté d'user, pour son Expédition, de tout le pouvoir attaché à son Emploi.

Voïage de Jean de Ribaut.

1562.

Son départ.

Dans le choix d'un Chef, Coligny se détermina pour un Officier de Marine, nommé *Jean de Ribaut*, natif de Dieppe, homme d'expérience & Protestant fort zelé. Les préparatifs ne furent pas languissans, sous les auspices d'un Amiral. Ribaut se vit en état de partir, le 18 de Février 1562, avec deux de ces Bâtimens qu'on nommoit alors *Roberges*, & qui differoient peu des Caravelles Espagnoles. Entre les Volontaires des Equipages, on comptoit quelques Personnes d'une naissance distinguée.

Ses Découvertes.

La premiere Terre qu'ils reconnurent fut une Pointe assez basse & couverte de Bois, située par les trente degrés du Nord, à laquelle Ribaut donna le nom de *Cap François*; mais ne s'y étant point arrêté, & tournant à droite, il apperçut bientôt une Riviere, qu'il nomma la Riviere des Dauphins; & quinze lieues plus loin il en découvrit une plus grande, qui fut nommée *Riviere de Mai*, parceque les deux Vaisseaux François y entrerent le premier jour de ce mois. Les Sauvages, qui se présenterent à leur arrivée, parurent charmés du spectacle. Ribaut ne fit pas difficulté de descendre, & de visiter leur Chef, auquel il fit quelques présens. En mettant le pié sur la rive, son premier soin fut de dresser une petite colonne de pierre, sur laquelle il avoit fait graver les Armes de France.

Le Jourdain, qui avoit été découvert (*) par Luc Vasquez d'Aillon, ne lui sortant point de la mémoire, il remit à la voile vers le Nord, pour chercher ce Fleuve. A quatorze lieues de la Riviere de Mai, il en découvrit une troisieme, qu'il nomma la Seine. Ensuite il continua de donner à toutes celles qu'il rencontra dans l'espace de soixante lieues, les noms des principales Rivieres de France; mais le tems fit connoître qu'il avoit pris plusieurs Anses pour des embouchures de Rivieres.

(83) Voïez, ci-dessus, Tome XIII, p. 20.
(*) *Ibidem*, pag. 3.

vieres. Enfin il se crut arrivé à celle qu'il cherchoit : nouvelle erreur ! Le Jourdain étoit encore plus loin au Nord ; & la Riviere où il mouilla sur dix brasses d'eau a reçu, depuis, divers noms. Les Espagnols l'ont nommée Sainte Croix : les Anglois, qui ont bâti sur ses bords la Ville de Saint Georges, ou le nouveau Londres, l'appellent *Ediscow* ; & dans plusieurs de nos Cartes Françoises elle se trouve nommée Riviere des Chouanons. Ribaut, persuadé que c'étoit le Jourdain, donna le nom de Port-Roïal à l'endroit où il étoit à l'ancre. Les Armes de France y furent arborées ; & l'on traça dans une Ile voisine, un petit Fort, qui fut bientôt en état de loger tous les Volontaires François. Il fut nommé *Charles-Fort*. On ne pouvoit choisir une plus belle situation : les Campagnes voisines sont agréables, le terrein fertile, la Riviere abondante en Poisson, & les Bois remplis de Gibier. Une multitude d'arbres aromatiques, tels que des lauriers & des lentisques, y répandent la plus douce odeur ; & les Sauvages du Canton ne parurent pas moins sociables que ceux de la Riviere de Mai. Ribaut, satisfait de son établissement, ne pensa qu'à retourner en France, pour en amener de nouveaux renforts. Il donna pour Chef, à sa Colonie naissante, un de ses Officiers, nommé *Albert*, auquel il ne put laisser beaucoup de provisions ; mais lui aïant promis de revenir bientôt avec un grand convoi de munitions & de vivres, il quitta l'Amérique, & rentra dans le Port de Dieppe vers la fin de Juillet.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. I. VOÏAGE. 1562.

Etablissement de Charles Fort.

Retour de Ribaut en France.

Le nouveau Commandant eut à peine achevé de mettre sa Place hors d'insulte, qu'il emploïa le tems à visiter le Païs. Il y fut bien reçu des *Paraoustis*, ou Chefs Indiens, qui lui donnerent même des Fêtes ; mais quoique ces courses ne fussent pas sans utilité, elles lui firent négliger un soin plus pressant, qui étoit celui d'ensemencer les Terres. L'Amiral, instruit par les malheurs du Bresil, n'avoit rien recommandé avec tant d'instances : mais on ne pensoit qu'à chercher des Mines, dans la folle opinion qu'il n'y avoit point un seul Canton de l'Amérique où l'on ne dût en trouver. Les provisions, que Ribaut avoit laissées, manquerent bientôt. On y supplea, quelque tems, par le secours de la poudre & du plomb, qui ne tarderent pas à manquer aussi. La Pêche fut longtems d'une grande ressource ; mais, dans les Rivieres de cette Contrée, le Poisson ne donne qu'en certaines saisons. On eut recours alors aux Indiens, qui ne refuserent point de partager leurs vivres avec des Etrangers qu'ils avoient pris en affection : ils fournirent généreusement ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres besoins ; mais le surperflu des Sauvages a des bornes fort étroites, surtout pour la subsistance d'une Trouppe d'Européens, peu accoutumés à la sobriété de ces Peuples. Pour comble d'infortune, après avoir amassé, avec beaucoup de peine, une provision de Maïz, qui étoit venu de fort loin, & lorsqu'on se croïoit en état de respirer, le feu prit au Fort, qui fut consumé en peu d'heures avec tous les Magasins. Cette perte fut néanmoins réparée par de nouveaux secours des Indiens ; mais un accident beaucoup plus tragique mit la Colonie dans un desordre qui causa sa ruine. Avec du courage & de la conduite, le Commandant de Charles Fort étoit d'une brutalité révoltante. Outre la

Embarras de sa Colonie.

Brutalité du nouveau Commandant.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. I. VOÏAGE. 1562.

Il est assassiné.

dureté du langage, il punissoit avec excès les moindres fautes. Il pendit lui-même un Soldat qui n'avoit pas mérité la mort; il en dégrada un autre des armes, avec aussi peu de raison; puis il l'exila, dans la vue apparemment de le faire mourir de faim & de misere. Il menaçoit sans cesse du dernier supplice; & ceux, qui avoient le malheur de lui déplaire, étoient réduits à trembler continuellement pour leur vie. Enfin, la patience manquant aux plus modérés, on forma contre lui une conspiration, dont le succès fut d'autant plus sûr, que malgré la haine qu'il inspiroit, & qu'il ne pouvoit ignorer, il affectoit de ne prendre aucune précaution pour sa sureté. Après s'être défait de lui, on lui donna un Successeur; & ce choix fut plus sage qu'on ne devoit l'attendre d'une Trouppe furieuse, dont les mains fumoient encore du sang de leur Chef; il tomba sur un fort honnête homme, qui s'efforça de rétablir la paix dans la Colonie.

Nouveaux sujets de crainte.

Mais Ribaut ne paroissoit point, & l'on se voïoit près de retomber dans toutes les horreurs de la famine. Les Sauvages étoient refroidis. On ne pouvoit emploïer la violence, sans s'exposer à tous les effets de leur ressentiment. Le nouveau Chef, qui se nommoit Barré, assembla tous les Habitans du Fort, & leur représenta vivement ce qu'ils avoient à craindre de l'avenir. Ils conclurent, d'une seule voix, que sans perdre un jour il falloit construire un Bâtiment, & s'en servir pour retourner en France.

Desertion de la Colonie, & ses horribles suites.

Le Lecteur touche au fameux évenement, qu'on a déja cité à l'occasion d'une autre disgrace du même ordre, & le seul, peut-être, de son espece, où la certitude leve tous les embarras sur la vrai-semblance. Quelque difficulté qu'il y eut dans un projet, pour l'exécution duquel on étoit sans Constructeurs, sans voiles, sans cordages, & sans aucune sorte d'agrêts, la néceffité fit juger tout possible. Chacun mit la main à l'entreprise. Des Avanturiers, qui de leur vie n'avoient manié aucune sorte d'outils, devinrent autant de Charpentiers & de Forgerons. La mousse, & cette espece de filasse qui croît sur les arbres dans une grande partie de la Floride, servirent d'étoupe pour calfater le Bâtiment. Chacun donna ses chemises & les draps de son lit pour faire des voiles. On fit des cordages de l'écorce des arbres. Enfin le Navire fut achevé & lancé à l'eau. L'Auteur observe qu'un peu de cette industrie & de cette ardeur, mieux appliqué, auroit pû leur faire trouver les moïens de prolonger leur subsistance.

L'embarquement ne fut pas différé d'un seul jour; & la même confiance qui avoit fait entreprendre la construction d'un Vaisseau, sans matériaux & sans Ouvriers, fit affronter tous les périls de la Mer avec des Soldats pour Matelots. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que le seul mal réel, qu'on vouloit éviter, fut celui contre lequel on ne prit point de précautions. Les Avanturiers n'étoient pas bien loin en Mer, lorsqu'ils furent arrêtés par un calme opiniâtre, qui leur fit consumer le peu de provisions qu'ils avoient embarqué. La portion fut bientôt réduite à douze ou quinze grains de Maïz par jour. Cette triste égalité n'aïant pû même durer long-tems, on se jetta d'abord sur les souliers; & tout ce qu'il y avoit de cuir dans le Vaisseau fut dévoré. L'eau douce manqua aussi tout-

à-fait. Quelques-uns voulurent boire de l'eau de Mer, qui leur causa une mort violente. D'un autre côté, le Bâtiment faisoit eau de toutes parts; & l'Equipage, exténué par la faim, n'étoit plus capable de travailler à la pompe. Chaque circonstance n'offrit alors qu'un sujet de desespoir. Dans cette affreuse situation, quelqu'un eut la hardiesse de dire qu'un seul pouvoit sauver la vie de tous les autres aux dépens de la sienne; & non-seulement une si brutale proposition ne fut pas rejettée avec horreur, mais elle fut applaudie. On étoit prêt à remettre au sort le choix de la victime, lorsqu'un Soldat qui se nommoit Lachau, le même que le Capitaine Albert avoit dégradé des armes, & condamné à l'exil, déclara qu'il offroit sa vie pour reculer de quelques jours la mort de ses Compagnons. Il fut pris au mot; on l'égorgea sur le champ, sans qu'il fît la moindre résistance. Il ne se perdit pas une goutte de son sang; tous en burent avec la même avidité; & le corps aïant été mis en pieces, chacun en obtint sa part. Ce prélude eut été suivi, sans doute, d'une boucherie beaucoup plus sanglante, & la disposition des victimes n'eut pas été consultée, si bientôt après on n'eut apperçu la terre, & presqu'aussitôt un Vaisseau qui s'approchoit. Il fut attendu : c'étoit une Frégate Angloise, dans laquelle il se trouva un François, du nombre de ceux qui étoient partis de la Floride avec Ribaut. On apprit de lui que la guerre civile, rallumée en France plus vivement que jamais, n'avoit gueres permis à l'Amiral de s'occuper de sa Colonie; mais qu'après la paix, qui venoit de se conclure, il avoit rapporté tous ses soins au soutien de cet Etablissement.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. I. VOÏAGE. 1562.

VOÏAGE DE RENÉ DE LAUDONIERE. 1564.

En effet, il n'eut pas plutôt obtenu la liberté de reparoître à la Cour, qu'il engagea le Roi Charles à lui donner trois Navires, bien équipés, pour renvoïer des vivres à Charles-Fort. Le commandement en fut confié à René *Laudoniere*, Gentilhomme d'un mérite connu, bon Officier de Marine, qui avoit embrassé ce parti après avoir servi sur terre avec distinction. Il avoit été du voïage de Ribaut. On lui donna d'habiles Ouvriers, dans tous les Arts qui conviennent aux besoins d'une Colonie. Quantité de jeunes gens, entre lesquels on en comptoit plusieurs d'un nom distingué, entreprirent le voïage à leurs frais; & l'on y joignit des Soldats exercés dans leur Profession. On observe que l'Amiral prit soin d'exclure de cet armement tous les Catholiques. Le Roi fit compter cinquante mille écus à Laudonniere (84). Les deux premiers Vaisseaux de l'Escadre avoient pour Pilotes Michel & Thomas *le Vasseur*, deux Freres, d'une expérience consommée dans leur Art.

Son arrivée à la Floride.

Laudoniere prit sa route par les Canaries, cotoïa la plûpart des petites Antilles, & se trouva, le 22 de Juin 1564, à la vue de la Floride. Il mouilla, peu de jours après, à l'entrée de la Riviere des Dauphins; d'où étant passé à celle de Mai, il y débarqua sous les yeux d'un grand nombre d'Indiens. Ces Barbares, qui avoient à leur tête un Paraousti,

(84) Le Moine de Mourgues, qui fut de l'Expédition, fait monter ce présent à cent mille écus; mais ce n'est pas le seul point sur lequel il ne s'accorde pas avec Laudonniere.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE 1564.

nommé *Saturiova*, le reconnurent, le comblerent de caresses, & le conduisirent d'abord à la colomne de pierre où Ribaut avoit arboré les armes de France. Ils avoient jugé que ce monument devoit contenir quelque chose de mystérieux; & dans cette idée, ils s'étoient accoûtumés à lui faire des offrandes, dont les François le trouverent environné. Il y a beaucoup d'apparence que Laudoniere ne fut informé qu'ici, de la desertion des Habitans de Charles-Fort; ou du moins il ne paroît pas qu'il le fut en partant de France.

Ses premieres Observations.

Le lendemain, il rendit une visite à Saturiova dans son Habitation. Ce Paraousti, auquel il témoigna quelque desir de connoître le Païs arrosé par la Riviere, y mit pour condition qu'il ne s'y arrêteroit pas longtems. Il le fit même accompagner d'une Trouppe de Sauvages, qui suivirent les deux rives. Laudoniere n'alla pas bien loin; mais, aïant fait dresser sa Tente au pié d'une colline, il chargea d'*Ottigny*, son Lieutenant, & d'*Erlach*, son Enseigne, de remonter la Riviere pendant quelques jours. Ils rencontrerent bientôt des Sauvages d'une autre Nation, qui les menerent chez un vieux Paraousti, dont ils vantoient l'âge jusqu'à lui donner deux cens cinquante ans, & six générations. Il étoit effectivement fort décrépit, aveugle, & si maigre qu'il n'avoit qu'une peau livide, collée sur les os; mais l'aîné de ses Fils ne paroissoit point au-dessus de soixante ans. D'Ottigny & d'Erlach, ne voïant rien à recueillir de leurs découvertes, retournerent vers leur Commandant, & monterent avec lui sur la Colline dont il occupoit le pié. La perspective leur parut charmante. Autant que la vue pouvoit s'étendre, ils voïoient la même largeur à la Riviere, & de vastes Plaines, qui sembloient fertiles : elles étoient bordées de Forêts, dont les arbres, d'une hauteur singuliere, offroient un melange de vignes, de lauriers & de lentisques. Cette belle scene étoit terminée d'un côté par la Mer, & de l'autre par une chaîne de Montagnes, où les Sauvages, qui commençoient à juger de l'intention des François dans leurs courses, ne cesserent pas de leur répéter qu'il y avoit des Mines. On se persuade aisément ce qu'on desire. Tous ceux, qui devoient composer la nouvelle Colonie, n'étoient venus à la Floride que pour y chercher de l'or ou de l'argent; & pendant que l'esprit de libertinage & de fainéantise leur donnoit de l'aversion pour la culture d'une Terre qui auroit païé leur travail au centuple, ils comptoient pour rien la fatigue & le danger, pour chercher bien loin des richesses dont ils n'avoient aucune certitude. Cette malheureuse prévention faillit même de les engager, tout-d'un-coup, dans une entreprise qui pouvoit causer leur perte. Laudoniere aïant demandé à Saturiova, d'où venoit un petit lingot d'argent, dont on lui avoit fait présent à son arrivée, le Paraousti, qui avoit reconnu le foible des François, répondit qu'on le tiroit d'un Païs assez éloigné, nommé Timopoa, dont les Peuples étoient Ennemis mortels des siens, & que si les François vouloient l'aider à les vaincre, il leur feroit trouver, après leur défaite, autant d'or & d'argent qu'ils en pouvoient desirer. Le Commandant donna d'abord dans le piége; mais soit qu'il regrettât de s'être avancé trop legerement, ou qu'il eut quelque espérance de se rendre maître des Mines sans en avoir l'obligation aux Sauvages, il se rembarqua le lendemain

Avidité pour les Mines d'or & d'argent.

avec tout ſon monde. En comparant ces premieres apparences de Mines, avec les efforts qu'on a faits inutilement pour en découvrir, on eſt porté à croire que tout l'or & l'argent, qui ſe trouvoit entre les mains des Sauvages du Païs, leur venoit des Vaiſſeaux Eſpagnols qui avoient quelquefois péri ſur leurs Côtes.

Etabliſſem. des François dans la Floride.

Laudonniere 1564.

L'Eſcadre Françoiſe ne ſortit de la Riviere de Mai, que pour y rentrer bien-tôt. Après avoir viſité la Seine, la Somme, & d'autres Rivieres, un Conſeil, aſſemblé pour déliberer ſur le choix d'un lieu propre à l'établiſſement, jugea que le Cap François étoit un Païs trop bas & trop humide; que Charles-Fort avoit été bâti dans un Port commode, mais que le terrein n'en étoit pas auſſi fertile que celui de la Riviere de Mai; & que d'ailleurs cette Riviere étoit le plus court chemin pour pénétrer juſqu'aux Mines. Dans la diſpoſition où l'on étoit, la derniere de ces raiſons parut la plus concluante. On retourna ſur le champ à la Riviere de Mai, où l'on arriva le 29.

Conſtruction du Fort de la Caroline.

Le jour ſuivant fut emploïé à tracer le plan d'un Fort, dans une ſituation fort avantageuſe, à deux lieues de la Mer. On y commença le travail avec une vive ardeur, & Laudoniere lui donna le nom de Caroline. Sa figure étoit un triangle, dont le côté occidental, qui étoit celui de terre, fut fermé d'une tranchée, bordée d'un Parapet de la hauteur de neuf piés. Les deux autres étoient revêtus d'une paliſſade; & l'angle qui regardoit la Mer avoit un Baſtion, dans lequel étoit le Magaſin. Tout l'Ouvrage étoit compoſé de faſcines, revêtues de gazon; & le milieu formoit une Place quarrée de dix-huit pas, ſur laquelle on bâtit vers le Nord une Maiſon aſſez haute, avec un Corps-de-Garde vers le midi. Le Four fut placé hors de l'enceinte, pour éviter l'incendie, que les vents, auſſi fréquens qu'impétueux ſur ces Côtes, pouvoient rendre fort dangereux, parcequ'on n'avoit pû couvrir les Barraques que de feuilles de Palmiers.

Mutinerie de la Garniſon.

Les Sauvages ne ſe firent pas preſſer pour fournir à la Caroline des farines de Maïz, des viandes boucanées & des racines fort nourriſſantes. Cette abondance dura longtems. Quelquefois les préſens de vivres étoient accompagnés de petits lingots d'or & d'argent, de Perles & de pierres précieuſes. L'ordre fut donné, ſous peine de mort, de porter au Magaſin public tout ce qu'on recevoit de précieux; mais il paroît que la ſource de ces tréſors tarit bientôt. Dans l'intervalle, les François reconnurent les ſervices de leurs Voiſins, par divers ſecours qu'ils ne ceſſerent point de leur donner dans leurs guerres. Ils battirent pluſieurs fois de belliqueuſes Nations. On paſſe ſur les détails qui ne font honneur qu'à leur courage. Laudonniere s'étoit toujours conduit avec beaucoup de ſageſſe; il faiſoit continuer les travaux, il les animoit par ſon exemple: mais la rigueur de ſa diſcipline révolta les Fainéans, ſurtout pluſieurs jeunes Gentilshommes, qui ſe plaignoient d'être emploïés aux mêmes travaux que les plus vils Manœuvres, & qui ne ceſſoient de répéter que S. M. ne les avoit pas envoïés en Amérique pour y être traités en Eſclaves. Ces diſcours paſſerent bientôt des entretiens particuliers dans les Aſſemblées publiques; & du murmure, on en vint à conſpirer contre la vie du Commandant, qui

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE. 1564.

n'eut pas peu de peine à se garantir des piéges qu'on ne cessa de lui dresser. Il fit Justice, d'un Malheureux qui abusoit de sa confiance pour le trahir. Ensuite, concevant qu'une rigueur excessive avoit ses dangers, il prit le parti de renvoïer en France les Chefs des Mutins, par un Navire arrivé au mois de Septembre, qui remit à la voile le 10 de Novembre. Alors, il se crut le maître; mais le feu, loin de s'éteindre, tira des forces de son erreur. Il la reconnut, & pour faire avorter à la fois tous les complots, il fit partir ceux dont il avoit sujet de se défier, sous la conduite d'un Gentilhomme, nommé la Rocheferriere, avec ordre d'achever la Découverte du Canton d'*Eutina*, qu'il avoit commencée lui-même. Il retint auprès de lui d'Ottigny & d'Erlach, dont il connoissoit la droiture & l'affection.

Révolte & ses suites.

Ces précautions étoient sages: mais Laudoniere n'avoit pas connu tous les Mécontens. Peu de jours après le départ de la Rocheferriere, treize Matelots enleverent une des deux Barques qui servoient à recueillir des vivres, & prirent une route qui fut ignorée. Deux Charpentiers, nouvellement arrivés de France, se saisirent de l'autre, sans qu'on ait jamais pû savoir ce qu'ils étoient devenus. Ces Bâtimens étant nécessaires, il fallut se hâter d'en construire deux autres; mais ils n'étoient pas achevés, lorsqu'une révolte ouverte priva le Commandant de cette ressource & fit perdre à la Colonie une grande partie de ses Habitans. Un Genevois, nommé Etienne, & deux François, qui se nommoient la Croix & des Fourneaux, inspirerent à quelques Volontaires l'envie d'entreprendre des courses sur les Espagnols, en leur persuadant que la prise d'un Vaisseau, ou le pillage du moindre Etablissement de cette Nation, étoit capable de les enrichir. La partie fut bientôt liée. Ces Corsaires se trouverent au nombre de soixante-six, & leurs préparatifs se firent avec beaucoup de secret. Un jour, que le Commandant étoit retenu dans sa chambre, par une légere indisposition, les plus déterminés y entrerent. Quelques-uns garderent la porte. Un seul s'approcha de son lit, & lui déclara qu'ils étoient résolus d'aller croiser sur les Côtes Espagnoles. Envain représenta-t'il qu'un projet de cette importance demandoit des réflexions, & que le Roi lui avoit expressément défendu de souffrir la moindre entreprise sur les Colonies de l'Espagne. D'affreuses menaces suivirent la déclaration, & furent accompagnées de tant de violences, qu'elles aboutirent à se saisir de la personne du Commandant. Il fut transporté dans un Navire qui étoit à l'ancre sous le Fort, & gardé à vue pendant quinze jours. Enfin les Séditieux dresserent eux-mêmes une Commission, pour aller croiser dans le Golfe du Mexique, & le forcerent de la signer, le poignard sur la gorge. Ils enleverent, par les mêmes voies, le Pavillon François du Vaisseau, & forcerent aussi un Pilote, nommé *Tranchant*, de prendre la conduite de leur navigation.

Fuite & avanture des Rebelles.

Ils n'avoient armé que les deux nouvelles Barques; la voile fut déploïée, le 8 de Décembre. Leur dessein étoit d'aller droit à l'Ile Espagnole, & de piller *Yaquana*, Ville alors considérable, dont les débris subsistent encore, à deux lieues de Léogane. Ils comptoient d'y arriver la nuit de Noel, pour faire leur attaque pendant que tous les Habitans se-

roient à l'Eglise. Mais avant qu'ils fussent sortis de la Riviere de Mai, la division se mit dans leur Trouppe. Les deux Barques se séparerent : l'une suivit la Côte, pour traverser à l'Ile de Cuba ; l'autre, aïant pris droit au large, pour ranger les Iles Lucaies, périt vraisemblablement en Mer, ou du moins ne reparut plus.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE. 1564.

Ils se séparent.

La premiere, commandée par un des Rebelles, nommé d'Oranger, avec Tranchant pour Pilote, rencontra, peu de jours après, un Brigantin Espagnol, chargé de vin & de Cassave, dont elle se rendit maître sans combat, & dans lequel d'Oranger mit une partie de ses gens & de ses vivres. Ensuite il gagna la Côte Occidentale de l'Ile Espagnole, s'y rafraîchit dans un Havre, & fit radouber sa prise. Delà, passant à Beracoa, dans l'Ile de Cuba, il trouva dans ce Port une Caravelle de 50 à 60 tonneaux, dont l'équipage n'étoit point à bord ; il s'en saisit, & laissa sa propre Barque à la place. Avec cette augmentation de forces, il rabbatit sur l'Ile Espagnole, où il enleva, près du Cap Tiburon, une Patache richement chargée, qui portoit le Gouverneur de la Jamaïque avec ses deux Fils. Il se promettoit une forte rançon de ces Prisonniers ; mais lorsqu'il se fut approché de la Jamaïque, le Gouverneur tenta, pour se délivrer, un stratagême qui lui réussit. Il proposa d'envoïer, par un de ses Fils, une Lettre à sa Femme, pour lui apprendre sa captivité, & pour apporter la somme dont les Corsaires faisoient dépendre sa liberté. Ils donnerent dans un piége si grossier ; & le Gouverneur, aïant montré à d'Oranger une Lettre qui ne contenoit rien de plus, donna au Porteur des ordres secrets, dont l'exécution fut très prompte. Dès le matin du jour suivant, ils furent investis par trois Bâtimens bien armés. La partie étoit trop inégale, pour tenter un combat. La Caravelle, où le Gouverneur étoit avec d'Oranger, tomba au pouvoir des Espagnols. Le Brigantin, qui portoit vingt-cinq Hommes, eut le tems de couper son cable & de se dérober par la fuite.

Rencontre & succès des uns.

Ils prennent le Gouverneur de la Jamaïque.

Comment il se tire de leurs mains.

Il doubla le Cap Saint Antoine, qui fait la Pointe Occidentale de Cuba, & rangea toute la Côte Septentrionale de l'Ile. Alors, Tranchant, qui le commandoit, prit le tems de la nuit pour s'avancer vers le Canal de Bahama : il y entra vers le jour. Ses gens furent extrêmement surpris de reconnoître les Terres de la Floride : mais ils manquoient de vivres ; & dans la crainte de n'en pouvoir trouver, ils consentirent à se rapprocher de la Riviere de Mai, où leurs liaisons récentes avec les Indiens leur faisoient esperer d'en tirer quelque secours. Ils ne mouillerent néanmoins qu'à l'entrée du Fleuve : mais Laudoniere, informé de leur approche par les Sauvages, se hâta d'envoïer toutes ses Barques, avec la meilleure partie de sa Garnison. Les plus mutins tenterent quelque défense. Les autres prirent le parti de se rendre. On les mit tous dans les fers. Leur Procès étoit déja instruit, & le Conseil de Guerre les avoit condamnés au Gibet : cependant on fit grace à ceux qui s'étoient rendus volontairement. Lorsqu'ils furent débarqués, Laudoniere parut à la tête des Trouppes, pour faire exécuter la Sentence contre les quatre Malheureux qui s'étoient obstinés dans leur révolte. Leurs supplications n'aïant pû fléchir leurs Juges, ils commencerent à s'occuper de leur sort pour l'autre

Ils sont ramenés malgré eux à la Caroline.

Supplice de quatre Rebelles.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE. 1564.

vie, à l'exception d'un ſeul, qui ſe tournant vers la Garniſon du Fort, s'écria d'un ton douloureux ; Hé quoi, chers Camarades, ſouffrirez-vous que nous périſſions honteuſement ? Le Commandant répondit que les Serviteurs du Roi ne reconnoiſſoient point des Rebelles pour leurs Compagnons. On ne laiſſa point de remarquer un peu de mouvement dans les Trouppes, & pluſieurs demanderent que la peine des Coupables fût du moins changée. Laudoniere, après s'être fait preſſer longtems, conſentit enfin qu'ils fuſſent paſſés par les Armes ; & l'exécution ſe fit ſur-le-champ. Trois de ces Malheureux étoient Etienne, Genevois ; la Croix & des Fourneaux. Le quatrieme n'eſt pas nommé dans la Relation.

Continuation des Découvertes.

Si le nombre des François diminuoit à la Floride, le Païs n'en continuoit pas moins de ſe découvrir. La Rocheferriere avoit pénétré juſqu'aux Nations voiſines des Monts Apalaches, où il avoit fait alliance avec pluſieurs Paraouſtis, & revint à la Caroline avec de fort beaux préſens. Laudoniere conçut d'autant plus d'eſpérance de cette Expédition, qu'entre les préſens il y en avoit d'aſſez précieux. C'étoient de petites plaques d'or & d'argent, des Carquois bien travaillés, des peaux fines, des fleches armées d'or, des tapis d'un tiſſu de plumes d'Oiſeaux, des pierres figurées bleues & vertes, pluſieurs haches des mêmes pierres, & d'autres raretés du Païs. Un Soldat, nommé Pierre *Gambier*, qui avoit entrepris auſſi des Découvertes avec la permiſſion du Commandant, & qui revenoit chargé de Marchandiſes, troquées pour des curioſités de l'Europe, fut aſſaſſiné dans ſa Pirogue par deux Indiens, qu'il avoit choiſis pour guides. On apprit en même-tems, qu'aſſez loin de la Caroline vers le Sud, il ſe trouvoit deux Européens, chez un Paraouſti, nommé *Onathaca*. Laudoniere fit offrir leur rançon, elle fut acceptée ; & bientôt, on les vit arriver au Fort. C'étoient deux Eſpagnols, qu'on préſenta nus au Commandant. Ils n'étoient couverts que de leurs cheveux, qui leur pendoient juſqu'aux genoux, & ſous leſquels l'un d'eux avoit caché un morceau d'or, de la valeur d'environ vingt-cinq écus. Ils ſe les firent couper, mais ſans vouloir ſouffrir qu'ils fuſſent jettés ; dans le deſſein de les conſerver précieuſement & de les envoïer à leurs Familles, comme un monument de leur longue & pénible captivité. Ces deux Hommes raconterent, qu'outre Onathaca, qui faiſoit ſa réſidence ſur la Côte Orientale de la Preſqu'Ile de Floride, il y avoit à la Côte Occidentale un autre Paraouſti, nommé *Carlos*, ou Calos, auſſi puiſſant & beaucoup plus riche que le premier. La plûpart des Vaiſſeaux qui avoient fait naufrage en revenant de l'Amérique aïant échoué près de ſon Canton, il étoit comme à la ſource des Mines, d'où ſortoient tout l'or, l'argent & les pierreries qu'on avoit trouvés dans la Floride. Les deux Eſpagnols aſſurerent que ce Barbare avoit creuſé une foſſe de ſix piés de profondeur, ſur trois de large, qu'il avoit remplie de toutes ſortes de richeſſes ; qu'il retenoit actuellement dans ſa Bourgade, quatre ou cinq Femmes de condition & leurs Enfans, qui avoient fait naufrage avec eux il y avoit quinze ans ; qu'il avoit eu l'art de perſuader, à ſes Sujets, que toutes ſes richeſſes étoient le fruit du pouvoir qu'il avoit de les faire produire à la terre, & que tous les ans, il ſacrifioit un Homme, qui étoit ordinairement un de ceux que

Deux Eſpagnols trouvés entre les Sauvages.

Leur recit ; & ſource des richeſſes de la Floride.

quelque

quelque tempête avoit fait tomber entre ses mains. Ils avertirent aussi les François de ne pas se fier aux Floridiens, Sauvages qui n'étoient jamais plus à craindre que lorsqu'ils faisoient le plus de caresses. Ils ajouterent qu'avec cent Hommes bien armés, ils étoient sûrs de pouvoir se saisir de tous les trésors de Carlos. L'un des deux aïant été souvent envoïé à ce Paraousti, par Onathaca son Maître, avoit découvert, à-peu-près vers la moitié du chemin, un grand Lac d'eau douce, nommé *Serropi*, au milieu duquel il y avoit une Ile, dont les Habitans faisoient un grand commerce des Dattes de leurs Palmiers, & plus encore d'une racine qui servoit à faire du Pain.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE. LAUDONIERE. 1565.

D'Ottigny, qui fut renvoïé à la découverte, pénétra jusqu'au bord d'un Lac, dont on ne voïoit point l'extrêmité, du haut même des plus grands arbres (85). C'est apparemment le même que Ferdinand de Soto apperçut en approchant des Monts Apalaches, & qui n'est pas encore bien connu; non plus qu'un autre de moindre grandeur, qui est situé, dit-on, entre ces Montagnes mêmes, assez loin au Nord-Est du premier, & où l'on prétend que le sable est mêlé de quelques grains d'argent. D'Ottigny, en retournant à la Caroline, fit plusieurs détours dans un beau Païs.

Famine.

Quelques hostilités des Sauvages, qui obligerent les François à la vangeance, n'eurent pas d'effet plus fâcheux que de précipiter la consommation des vivres. Laudoniere avoit compté de recevoir des secours de France, au plus tard dans le cours d'Avril. Cependant il voïoit le mois de Juin arrivé, sans aucune marque d'attention du côté de la Cour. La famine devint extrême à la Caroline. Déja le gland y étoit la nourriture ordinaire. Il manqua même bientôt; & l'on fut réduit à chercher, dans la terre, des racines, qui suffisoient à peine pour faire traîner une vie languissante. Il sembloit que tous les élémens eussent conspiré contre ces infortunés Habitans. Le Poisson disparut de la Riviere, & le Gibier, des Forêts & des Marais. Une provision de Maïz, qu'un des Pilotes apporta de la Riviere de Somme, fut reçue comme une faveur du Ciel dans cette misérable situation : mais Laudoniere, n'osant se flatter de recevoir souvent le même secours, résolut de saisir cette occasion pour repasser en France. Il s'y disposoit déja, lorsque le 3 d'Août quatre Voiles parurent à la vue du Fort. Tous les Habitans se livrerent à la joie, dans l'idée que ces Bâtimens ne pouvoient venir que de France; mais l'erreur fut courte : c'étoient des Anglois, qui cherchoient à faire de l'eau, dont ils avoient un pressant besoin.

Arrivée d'une Escadre Angloise à la Caroline.

Ils étoient commandés par un Officier, nommé *Hawkins*, déja célebre dans ce Recueil, qui, loin d'abuser du triste état où il trouva les François, apporta tous ses soins à les soulager, surtout après avoir reconnu qu'ils étoient Protestans. Il commença par faire demander au Commandant la permission de faire de l'eau; & n'aïant pas eu de peine à l'obtenir, il se présenta aux François, seul & sans armes. Il fut reçu, avec une civilité digne de la sienne; & sur-le-champ il fit apporter au Fort un présent de pain & de vin, dont aucun François, sans en excepter le

Civilités mutuelles entre les deux Nations.

(85) L'Escarbot a cru que ce Lac communiquoit avec la Mer du Sud : erreur excusable, dans un tems où l'on ne connoissoit encore que les Côtes de l'Amérique Septentrionale.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE. 1565.

Commandant, n'avoit goûté depuis quelques mois. Cette bonne intelligence, entre des Européens que les Sauvages crurent d'une même Nation, servit à rapprocher ces Barbares, par crainte ou par intérêt; & de toutes parts, ils recommencerent à fournir des vivres.

Laudoniere achete un Vaisseau Anglois pour repasser en France.

Laudoniere en avoit acheté aussi des Anglois; & non-seulement Hawkins les lui avoit vendus à bon prix, mais il lui avoit offert de le transporter en France avec tout son monde. Un peu de défiance arrêta le Commandant François. Cependant, ne doutant plus que la Cour & l'Amiral n'eussent cessé de s'intéresser à la Floride, il continua de faire travailler à mettre le Brigantin des Rebelles en état de tenir la Mer, pour s'embarquer au plutôt. Hawkins visita ce Bâtiment, & le trouvant fort mauvais, il renouvella ses offres. Elles ne furent point acceptées; mais Laudoniere se fit moins presser pour acheter de lui un de ses Bâtimens, surtout lorsque la Garnison du Fort eut déclaré qu'elle étoit résolue de sortir d'un Païs, où elle seroit toujours en danger de mourir de faim. Chose étonnante, observe l'Auteur, que parmi tant de moïens de subsister, auxquels la Famine avoit fait recourir, il ne fût venu dans l'esprit à personne de cultiver la terre, pour ne jamais retomber dans la même situation. Mais de tous les vices, la fainéantise est le plus difficile à surmonter, lorsqu'elle est passée en habitude. D'ailleurs on avoit perdu toute espérance de découvrir des Mines dans la Floride; & l'on étoit dégouté d'un Païs où l'on ne pouvoit compter sur l'abondance des vivres, qu'autant qu'on seroit disposé à s'en procurer par le travail.

Ce qui retient les François à la Caroline.

Les Anglois aïant remis à la voile, Laudoniere ne pensa plus qu'à faire usage de leur Vaisseau pour partir. Tout se trouva prêt le 15 d'Août; & l'on n'attendoit plus que le vent; mais il n'arriva que le 28. On se hâta; on étoit occupé à lever les ancres, lorsqu'on crut découvrir plusieurs Voiles. Laudoniere envoïa aussitôt une Barque pour les reconnoître: elle ne revint point. Un incident de cette nature aïant jetté tout le monde dans la défiance, on retourna promptement au Fort; & le travail fut ardent, pour se mettre en état d'y pouvoir faire du moins quelque défense. Avant que d'évacuer la Place, on en avoit ruiné presque toutes les Fortifications, dans la crainte que les Espagnols ou les Anglois ne pensassent à s'y établir, ou que les Sauvages mêmes n'en prissent possession, pour empêcher les François d'y rentrer. Le lendemain, on apperçut à l'entrée de la Riviere, sept Barques, remplies de gens armés, le Morion en tête, & l'Arquebuse en main. Elles remonterent en bon ordre, jusqu'au Fort; & quelque demande que fissent les Sentinelles, on ne leur fit aucune réponse. On les salua de quelques coups de fusil; mais comme elles étoient encore hors de portée, on alloit leur lâcher une volée de Canon, lorsqu'on entendit crier que c'étoit Ribaut.

SECOND VOÏAGE DE RIBAUT.

LA surprise & la joie furent égales dans le Fort; mais elles y furent mêlées de quelque crainte. Quoique Laudoniere n'eût rien à se reprocher, cette conduite, d'un Homme avec lequel il avoit toujours vécu en bonne intelligence, ne lui permettoit pas de douter qu'on ne l'eût desservi au-

près de l'Amiral, ou du Roi même. Il apprit bientôt, de la bouche de Ribaut, que sa crainte n'étoit pas sans fondement. On avoit écrit en France qu'il gouvernoit avec une hauteur tyrannique, & l'on étoit même parvenu à rendre sa fidélité suspecte. La Cour n'avoit pas eu de plus forte raison pour faire armer sept Navires, dont le commandement avoit été confié à Ribaut. Quantité de Gentilshommes & d'Officiers, que la paix laissoit sans emploi, avoient saisi cette occasion de s'occuper; & l'Amiral de Coligny, chargé encore de la Direction de l'armement, n'avoit pas eu, comme auparavant, l'attention d'en exclure les Catholiques. La Flotte, après avoir été repoussée sur les Côtes de France & d'Angleterre par des vents furieux, s'étoit ressentie si continuellement des mêmes obstacles, qu'elle avoit emploïé deux mois à sa navigation; & Ribaut s'étoit encore arrêté longtems en différens endroits de la Côte, apparemment pour s'assurer des Indiens, dans la supposition qu'il trouvât quelque résistance de la part du Commandant de la Caroline.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

Mauvais Offices rendus à Laudoniere.

Ces Barbares l'avoient reconnu à sa barbe, qu'il portoit toujours fort longue, & témoignerent beaucoup de joie de son retour. Celle qu'il eut lui-même, de trouver dans Laudoniere une fidélité qui démentoit toutes les accusations, lui fit offrir à cet Officier de lui laisser le commandement de la Caroline, & d'aller s'établir dans quelque autre lieu; mais il le trouva ferme dans la résolution de retourner en France, pour s'y justifier. Cependant les soins, qu'ils donnerent ensemble à la réparation du Fort, retarderent le départ de Laudoniere. La Riviere n'aïant point assez d'eau pour les gros Navires de la Flotte, on fut obligé d'en laisser quatre dans la Rade, & d'emploïer des Chaloupes pour en tirer les munitions & les vivres. Quelque diligence qu'on eût apportée à tous ces travaux, ils n'étoient point achevés, lorsque le Ciel en permit la ruine & celle de la Colonie entiere, par des évenemens sans exemple.

Arrivée des Espagnols à la Caroline.

Le 4 de Septembre, vers quatre heures du soir, six Navires Espagnols vinrent mouiller dans la Rade, assez près des quatre Vaisseaux François qui y étoient restés. Cette Flotte étoit commandée par Dom Pedro *Menendez de Avilez*, Chevalier de Saint Jacques, Commandeur de Santa-Cruz de la Corça. Son arrivée n'étoit pas, comme celle de Hawkins, un hazard ordinaire de la navigation. Des causes & des effets de cette importance méritent d'être éclaircis jusques dans leur origine. Menendez, dont la suite même de ce récit fera connoître le caractere, se trouvant embarrassé, à la Cour d'Espagne, où ses Ennemis lui avoient suscité de fâcheuses affaires, fut surpris de recevoir, de la bouche même du Roi Philippe II, l'ordre de se transporter en Floride, d'en visiter soigneusement les Côtes, & d'en dresser une Carte exacte, pour l'usage des Pilotes, dont on attribuoit les fréquens naufrages, dans le Canal de Bahama & sur les Côtes voisines, au peu de connoissance qu'on avoit des atterrages. Une Commission de cette nature rendit le courage à Menendez, qui s'étoit cru disgracié: mais la jugeant trop bornée, il représenta au Roi qu'il n'y avoit rien de plus important pour son service, qu'un Etablissement dans la Floride: que cette immense Contrée jouissoit d'un climat fort sain, & que les Terres en étoient extrêmement fertiles; que d'ailleurs ses Peuples étant

Source de leur Expédition.

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

encore Idolâtres, Sa Majesté, au nom de laquelle on avoit déja pris possession du Païs, étoit obligée d'y répandre la connoissance du vrai Dieu, puisque c'étoit à ce prix que le Saint Siége avoit accordé à ses Prédécesseurs le Domaine du Nouveau Monde. Il ajouta qu'en particulier, il se sentoit disposé à verser tout son sang pour l'avancement de la Religion. Son zele plut au Roi. Il fut reglé qu'il conduiroit cinq cens Hommes en Floride, avec des vivres pour un an, mais à ses frais, sans que S. M. & ses Successeurs fussent obligés au moindre dédommagement; que l'établissement de la Floride & la Carte des Côtes seroient achevés dans l'espace de trois ans; qu'avec les cinq cens Hommes destinés à peupler le Païs, entre lesquels il y auroit cent Laboureurs & quatre Missionnaires, il y porteroit des Bestiaux de toutes les especes; qu'il y établiroit une Audience roïale, dont il seroit Alguasil Mayor; qu'il y formeroit deux ou trois Bourgades, chacune au moins de cent Habitans, & défendue par des Forts; qu'il auroit toujours la liberté d'aller dans les Iles Espagnoles, & de venir même en Espagne, sans païer de droits pour les provisions, ni pour les Marchandises, à l'exception de l'or, de l'argent & des pierres précieuses; que pendant six ans il pourroit armer deux Galions de cinq à six cens tonneaux, & deux Pataches de cent cinquante ou deux cens; que toutes ses prises seroient à lui; qu'il seroit honoré du titre héréditaire d'Adelantade de la Floride, avec toutes les prérogatives de ceux de Castille, & deux mille Ducats d'appointemens, à prendre sur le revenu de la Province, & que celui de ses Enfans, ou de ses Gendres, qu'il nommeroit pour son Successeur, jouiroit des mêmes avantages; enfin que pendant sa vie il auroit en propriété, dans toutes ses Conquêtes, un quinzieme de l'or & de l'argent, des Mines, des Perles, des fruits de la terre, & de tout ce qui appartenoit à la Couronne. Ses Provisions lui furent délivrées le 22 de Mars 1565.

Massacre des François dans la Floride, & ruine de leur Etablissement.

Ce fut vers le même tems, qu'on fut informé, pour la premiere fois en Espagne, qu'une Trouppe de Protestans François s'étoient établis depuis trois ans dans la Floride; qu'ils y avoient construit des Villes, & qu'on se disposoit en France à leur envoïer un puissant renfort. L'Adelantade étoit occupé à recueillir de l'argent pour les frais de son Expédition. Il fut appellé à la Cour, où le Roi lui dit, qu'aïant besoin de plus grandes forces pour chasser les Hérétiques de la Floride, que pour y faire un simple Etablissement, il n'étoit pas juste que cette augmentation tombât sur lui, & qu'il y auroit des ordres expédiés pour lui faire trouver prêts, dans les Indes, deux cens Chevaux, quatre cens Fantassins & trois Navires, dont la paie, les vivres, les munitions & l'artillerie seroient fournies du Trésor Roïal. Menendez représenta que ces nouvelles dispositions retarderoient beaucoup son arrivée en Floride, & que tandis qu'il seroit occupé de ses préparatifs, les Hérétiques auroient le tems de fortifier leurs Places, de faire alliance avec les Indiens & de les discipliner. Il demanda deux Galeres & deux Galiotes, de celles qui étoient destinées à secourir Malte contre les Turcs, avec promesse de partir au premier vent, de prévenir le secours de France, & d'entrer dans le Port le plus voisin de celui des François de la Floride, où se fortifiant pen-

dant l'Hiver, il seroit en état au Printems prochain, lorsque sa Cavalerie arriveroit, de tenir la Campagne, & d'attaquer l'Ennemi avec avantage. Son projet fut approuvé : mais le danger étoit si pressant pour Malte, que le Roi ne voulant point affoiblir sa Flotte, donna d'autres ordres ; & quoique précis, ils furent exécutés avec tant de lenteur, que l'Adelantade ne put mettre à la voile avant le 29 de Juin. Sa Flotte étoit composée du Saint Pelage, Galion de neuf cens quatre-vingt-seize tonneaux, & de dix Navires, dont les Equipages montoient à neuf cens quatre-vingt quinze Hommes, avec une nombreuse Artillerie, dont une partie étoit destinée pour les Forts qui devoient être construits à la Floride. A l'exception du Saint Pelage, de deux cens quatre-vingt-dix Soldats & de quatre-vingt-quinze Matelots, tout le reste étoit aux frais de Menendez. Cet armement, qui fut encore renforcé en sortant du Port de Cadix, se trouva de quinze cens quatre Hommes en arrivant aux Canaries. On y comptoit plusieurs Gentilhommes, des meilleures Maisons de Biscaie, de Galice & des Asturies. L'Adelantade avoit pour Lieutenant Dom Estevan de las Alas : mais il avoit nommé Amiral de la Flotte, Dom Pedro Menendez Marquez son Neveu, qui étoit pourvu aussi, par la Cour, de l'Office de Trésorier général du Roi dans la Floride. Comme on avoit donné à cette Expédition, l'air d'une guerre sainte, entreprise contre les Hérétiques, & de concert avec le Roi de France, qui désavouoit, disoit-on, l'établissement de ces Fugitifs, il se présenta tant de monde pour cette espece de Croisade, qu'en partant des Canaries, où l'on s'arrêta peu, toutes les forces réunies montoient à deux mille six cens Hommes, parmi lesquels il y avoit douze Religieux Franciscains, un Religieux de la Merci, cinq Prêtres Séculiers & huit Jésuites. Avec ce que Menendez avoit reçu de la Cour, on assure que de son propre fond ou de celui de ses Amis, il avoit dépensé, dans l'espace d'un an, un million de Ducats.

A peine se fut-il remis en Mer, qu'une tempête dissipa sa Flotte. Il ne resta autour de lui que six Vaisseaux, qu'une seconde disgrace obligea de jetter dans les flots une partie de leur charge. Le 9 d'Août, en passant à l'Ile de Portoric, il y apprit que Ribaut s'y étoit fait voir avant lui, mais qu'ensuite il avoit emploïé plus de deux mois à visiter diverses parties des Côtes de la Floride. Le Conseil de Guerre fut assemblé. Après avoir reconnu, en gémissant, que la Flotte se trouvoit réduite à la troisieme partie de ses forces, l'Adelantade représenta que ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'ambition, qui l'avoient engagé dans son entreprise ; qu'aïant eu le seul zele de la gloire de Dieu pour motif, il croïoit devoir expliquer le malheur qui lui étoit arrivé, comme une disposition du Tout-puissant, qui vouloit que le succès de l'Expédition ne pût être attribué qu'à la force de son bras ; que dans cette confiance, il étoit d'avis que sans perdre le tems à délibérer, on devoit faire voile pour la Floride & surprendre les Hérétiques avant l'arrivée du secours qu'ils attendoient. La plûpart des Officiers applaudirent : mais quelques-uns, qui méditoient de passer au Pérou, ou à la Nouvelle Espagne, répondirent qu'une attaque brusquée, avec si peu de forces, ne pouvoit tourner heureusement. Cependant, après quel-

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

ques débats, le grand nombre étant toujours déclaré pour l'avis du Général, tous les autres feignirent de s'y rendre.

On remit en Mer; & le 20 d'Août, on découvrit les Côtes de la Floride. L'embarras fut de savoir si l'on étoit au Sud ou au Nord de l'Etablissement François; & dans cette incertitude, on chercha pendant quatre jours à prendre Langue. Le cinquieme, quelques Sauvages aïant paru sur la Côte, Valdez, Mestre de Camp, fut envoïé vers eux avec vingt Arquebusiers. A l'approche des Chaloupes, ces Barbares semblerent disposés à combattre; ensuite ils se retirerent lentement, sans tourner le dos, & leurs Arcs toujours bandés. Valdez n'osa les poursuivre, dans la crainte de quelque embuscade; mais, ne voulant pas retourner sans informations, il fit quitter les armes à un de ses gens, qui avoit mérité la mort, & qu'on avoit réservé pour des occasions de cette nature. Il luit mit en main quelques Marchandises, lui ordonna de suivre les Indiens, & lui promit sa grace, s'il revenoit avec l'éclaircissement qu'on desiroit. Non-seulement ce Soldat réussit dans sa Commission, mais après avoir appris que les François étoient à vingt lieues delà au Nord, il eut l'adresse d'engager les Sauvages à s'approcher des Chaloupes, & Valdez acheva de se les concilier par ses présens. Ensuite l'Adelantade ne fit pas difficulté de descendre lui-même, avec cinquante Hommes; mais il ne put tirer plus de lumieres qu'on ne lui en avoit porté à bord.

Il remit à la voile; & le 28, passant devant l'embouchure de la Riviere des Dauphins, qu'il trouva fort belle, il lui donna le nom de Saint Augustin, parceque c'étoit la Fête du jour. Le lendemain, il apperçut quatre Navires à l'ancre: il ne put les méconnoître; & ce nombre lui fit juger que les François avoient reçu le secours, qu'il avoit esperé de prévenir. Son Conseil fut d'avis de retourner sur-le-champ, & d'aller attendre, à l'Ile Espagnole, que toute sa Flotte s'y fût réunie. Cette proposition lui causa d'autant plus de chagrin, qu'il ne pouvoit se flatter de n'avoir pas été découvert; que ses Navires étoient en mauvais état; qu'il faisoit fort peu de vent, & qu'il avoit tout à craindre s'il étoit poursuivi. Aussi, loin de se laisser entraîner par l'opinion d'autrui, il représenta qu'il lui paroissoit plus sûr d'attaquer les quatre Vaisseaux François, qui n'étoient apparemment dans la Rade que parcequ'ils ne pouvoient entrer dans la Riviere où le Fort étoit situé; que se croïant en pleine sureté, ils avoient sans doute peu de monde à bord: qu'après s'en être saisi, rien ne pourroit l'empêcher d'entrer dans la Riviere de Saint Augustin, & de s'y fortifier, tandis qu'il enverroit à l'Ile Espagnole, pour y donner avis de sa situation, & se faire joindre par le reste de sa Flotte, avec des munitions & des vivres: qu'alors, toutes ses forces étant réunies & son Etablissement commencé, il pourroit attaquer les François par Mer & par terre, sûr qu'après la perte de leurs grands Vaisseaux ils ne pourroient résister à de si grands efforts, ni tenter même de retourner en France.

Ces raisons eurent la force de ramener tout le monde à son sentiment. Toutes les voiles furent aussitôt déploïées; & l'Escadre n'étoit plus qu'à trois lieues des Navires François, lorsque le plus profond calme, suivi de pluie & de tonnerre, la rendit comme immobile. Vers les

neuf heures du soir, le vent devint bon, & le Ciel se découvrit; mais l'Adelantade jugea que quelque diligence qu'il pût faire il ne pouvoit joindre les François avant la nuit, & que s'ils se trouvoient trop foibles pour combattre, ils se laisseroient peut-être accrocher par les Navires Espagnols, dans l'espérance de les brûler, quoiqu'avec le même risque pour les leurs, & de se sauver à terre dans leurs Chaloupes. Il avoit observé que tous les matins, jusqu'à midi, la Mer étoit basse à l'entrée des Rivieres, qui ont toutes des barres; & cette remarque lui fit former le dessein de jetter les ancres aussi près des Ennemis qu'il seroit possible, ensuite de filer du cable, pour se trouver au milieu d'eux à la pointe du jour, lorsqu'ils ne pourroient, ni manœuvrer, ni recevoir du secours de leurs autres Vaisseaux, qui étoient devant le Fort de la Caroline.

Après avoir donné les ordres qui convenoient à ce plan, il fit avancer à petites voiles; & les ancres furent jettées vers onze heures & demie. En filant ses cables, il se trouva bientôt par le travers du premier Vaisseau François, assez proche, suivant nos Relations, pour demander des nouvelles de Ribaut & de ses principaux Officiers, qu'il nomma, comme s'il les eut connus tous. Ensuite il assura que son arrivée dans cette Rade ne devoit pas causer d'inquiétude aux François, & qu'il n'avoit pas même dessein de s'y arrêter. En effet il appareilla dès la pointe du jour; mais au lieu de prendre le large, il arriva tout court sur les Navires François, qui n'eurent que le tems de couper leurs cables, & de faire voile aussi-tôt. Les Espagnols (86) prétendent au contraire » que les François, voïant » approcher d'eux des Vaisseaux Etrangers dans l'obscurité, firent un » feu continuel; que Menendez ne tira point un seul coup, & fit coucher » tous ses gens sur ses Ponts; qu'aux premiers raïons du jour, le Vais- » seau qu'il montoit se trouvant engagé entre les deux plus grands de » l'Ennemi, il fit sonner les Trompettes, comme pour saluer les Fran- » çois, qui lui rendirent le salut; qu'alors, paroissant lui-même, il de- » manda de quelle Nation étoient ces Navires, & ce qu'ils venoient faire » dans la Floride? qu'on lui répondit qu'ils étoient de France, & qu'ils » apportoient des munitions & des Hommes pour un Fort que le Roi » leur Maître avoit dans la Riviere de Mai: que Menendez continua de » leur demander s'ils étoient Catholiques ou Luthériens (87), & qu'ils » répondirent qu'ils étoient Luthériens; qu'ensuite ils lui demanderent » eux-mêmes qui il étoit, quel étoit son dessein; & qu'il leur dit: je » suis Dom Pedro Menendez, Général du Roi Catholique. Je suis venu » dans cette Contrée pour y faire pendre ou égorger tous les Luthériens » que j'y trouverai, ou que je rencontrerai en Mer. J'ai là-dessus des » ordres si précis du Roi mon Maître, qu'il ne m'est pas permis de faire » grace. Ils seront exécutés à la lettre, & les Hérétiques mourront tous; » mais, après m'être rendu maître de vos Navires, si j'y trouve quelque » Catholique, je le traiterai avec bonté. L'Adelantade, suivant les mê- » mes Auteurs, fut interrompu par des huées, accompagnées d'injures. » La colere ne lui permit plus de penser qu'aux armes, & l'ordre fut

(86) L'Historien de la Nouvelle France cite l'*Ensaio Chronologico* de Barcia.

(87) On sait que les Espagnols confondent sous ce nom tous les Protestans.

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

» donné aussi-tôt d'aborder : mais, en achevant de filer les cables, ils » s'embarrasserent dans les ancres, & les François eurent le tems de prendre le large. Envain furent-ils poursuivis, & leur tira-t'on quelques » volées : ils étoient déja trop loin.

Menendez, désespérant de les joindre, se rapprocha de la Riviere de Mai, dans le dessein d'y entrer ; mais il changea bientôt de résolution. Cinq Bâtimens, qu'il vit à l'ancre devant le Fort, & deux Bataillons rangés en bon ordre, qui firent feu sur lui lorsqu'il parut, lui firent comprendre que s'il entreprenoit de forcer le passage, les autres Vaisseaux pouvoient revenir sur lui, & le mettre entre deux feux. Cette crainte lui fit prendre le parti de retourner à la Riviere de Saint Augustin.

Les quatre Navires François, qui ne l'avoient pas perdu de vue, revinrent aussi-tôt au mouillage qu'ils avoient quitté ; & *Cosset*, leur Commandant, informa Ribaut de son retour. Le Conseil fut assemblé. On jugea qu'il falloit se hâter, sans relâche, d'achever les réparations du Fort, & faire marcher un gros détachement par terre, pour tomber sur les Espagnols dans leur Riviere, avant qu'ils eussent le loisir de s'y fortifier. Ribaut produisit une Lettre, qu'il avoit reçue de l'Amiral de Coligny peu de jours avant son départ de Dieppe, par laquelle ce Seigneur lui apprenoit qu'un Officier Espagnol, nommé Dom Pedro Menendez, étoit envoïé à la Floride, & lui recommandoit de ne pas souffrir qu'on y entreprît rien contre les droits de la France. Quoique cette Lettre ne dût rien changer à la résolution du Conseil, il en conclut qu'elle l'obligeoit de partir sur-le-champ avec ses quatre plus grands Navires, pour attaquer trois de ceux d'Espagne, qui étoient restés au large, suivant l'information de Cosset, & qu'il crut important d'enlever ou de détruire, pour triompher plus facilement des autres. Envain la Grange, un de ses Capitaines, qui avoit beaucoup de part à la confiance de l'Amiral de Coligny, Laudoniere & tous les Officiers du Fort, combattirent son dessein, en lui représentant que la Côte étoit sujette à des Ouragans qui duroient quelquefois plusieurs jours, & que si par malheur il en survenoit un pendant que les nouvelles forces de la Colonie seroient en Mer, rien n'empêcheroit les Espagnols de former quelque entreprise par terre. Non-seulement il s'obstina dans ses idées, mais il obligea Laudoniere, en lui laissant le commandement de la Caroline, à lui donner sa Garnison & la meilleure partie de ses vivres. La Grange refusoit de s'embarquer, & ne se laissa vaincre qu'après avoir résisté pendant deux jours. Il ne resta dans le Fort, avec Laudoniere, qui étoit malade, qu'un Ingénieur nommé *du Lys*, deux Gentilshommes, qui se nommoient *la Vigne & Saint Clair*, & cinquante personnes ; d'autres disent quatre-vingt cinq, & quelques-uns en font même monter le nombre à deux cens quarante ; mais tous conviennent qu'il n'y en avoit pas vingt en état de tirer un coup de Mousquet. Les uns étoient des Soldats, qui avoient été blessés dans les derniers combats contre les Indiens ; les autres, de vieux Artisans, des Vivandiers, des Femmes & des Enfans. Ce fut le 6 de Septembre que Ribaut s'embarqua pour aller chercher les Espagnols ; mais il fut retenu dans la Rade jusqu'au 10, par des vents contraires.

Menendez

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

Menendez étoit entré le 7 dans la Riviere qu'il avoit nommée Saint Augustin. Il y avoit fait débarquer trente Hommes, sous le commandement d'André *Lopez Patiño* & *Jean de Saint Vincent*, deux de ses principaux Officiers, avec ordre de choisir un Poste avantageux & d'y faire quelques retranchemens, pour se mettre à couvert pendant la construction d'un Fort plus régulier. Ensuite, étant descendu lui-même, il s'étoit fait prêter un nouveau serment de fidélité par ses Trouppes, il avoit visité l'emplacement que Patiño avoit choisi; & dans la crainte que les François ne vinssent attaquer ses trois grands Vaisseaux, qui étoient à l'ancre assez loin de la Côte, il en avoit fait tirer tout ce qui étoit nécessaire pour l'Etablissement. A peine étoit-il retourné à bord, que Ribaut se fit voir avec les siens. La nuit approchoit: il donna ordre au Commandant du Saint Pelage d'appareiller dans l'obscurité, pour l'Ile Espagnole; & s'approchant de la Riviere avec ses deux autres Bâtimens, qui tiroient beaucoup moins d'eau, il mouilla sur la Barre même, à deux brasses de fond.

Les Vaisseaux François parurent à la pointe du jour, dans l'endroit que les deux Espagnols avoient quitté, & bientôt ils s'avancerent vers la Barre. L'Adelantade comprit à quel péril il étoit exposé: mais, heureusement pour lui, la marée étoit basse; & les François furent obligés d'attendre son retour. Il se passa deux heures entieres. Le tems étoit beau; mais tout d'un-coup il s'éleva un vent de Nord si violent, que Ribaut se vit contraint de s'éloigner, & d'abandonner sa proie, au moment que, suivant toutes les apparences, elle ne pouvoit lui échaper.

Les Espagnols attribuerent leur bonheur à la protection du Ciel, & ne penserent qu'à profiter de l'éloignement de leurs Ennemis. Menendez leur fit remarquer que l'Escadre Françoise, qui fuïoit devant eux trois jours auparavant, ne pouvoit être venue les attaquer que parcequ'elle avoit renforcé ses Equipages de tout ce qu'il y avoit de Trouppes dans le Fort de la Caroline; que la tempête, qui l'écartoit, ne lui permettroit pas de se réfugier dans son Port, & que vrai-semblablement elle n'y pourroit rentrer de plusieurs jours. Un Historien de sa Nation lui fait ajouter: » D'ailleurs ce sont des Hérétiques; & nous savions, avant que de » partir d'Espagne, que leur Général avoit défendu sous peine de la vie » à tout Catholique de s'embarquer avec lui. Ne nous ont-ils pas déclaré » eux-mêmes qu'ils étoient tous Luthériens? Nous sommes donc obligés » de leur faire une guerre mortelle, non-seulement parceque nous en » avons l'ordre exprès, mais encore, parceque de leur côté ils sont résolus de ne nous faire aucun quartier, & d'empêcher que la Foi Ca» tholique ne soit plantée dans un Païs où ils veulent faire regner leur » abominable Secte. Périssons, plutôt que de ne pas achever ce que nous » venons de commencer heureusement, avec le secours visible du Ciel. Ensuite il expliqua ouvertement son projet: c'étoit de choisir cinq cens Soldats, Arquebusiers & Picquiers, de leur faire prendre des vivres pour huit jours, de les diviser en dix Compagnies, chacune avec son Capitaine & son Drapeau, de les faire marcher vers la Caroline, & de les précéder lui-même de deux lieues, avec une Boussole, un François qui étoit tombé entre ses mains, & quelques Soldats armés de haches, pour ou-

vrir un passage au travers des Bois. S'il arrivoit sans avoir été découvert, il vouloit tenter l'escalade, & porter des échelles dans cette vue : s'il avoit le malheur d'être apperçu en sortant des Bois, il étoit résolu de se retrancher aussi près du Fort qu'il le pourroit, & de faire sommer delà les François, avec offre de leur fournir un Bâtiment & des vivres pour retourner en Europe. Il esperoit que le jugeant plus fort qu'il n'étoit, ils accepteroient ses offres, ou que du moins ils n'oseroient le venir attaquer dans un lieu couvert; & qu'au Printems prochain, après avoir reçu le secours qu'il avoit fait demander à l'Ile Espagnole, il seroit en état de les réduire par la force.

Ces propositions ne furent pas applaudies de tout le monde, & firent naître même de grandes contestations entre les Officiers : mais enfin, le plus grand nombre s'étant déclaré pour le Général, on commença par des exercices publics de piété. Le choix des cinq cens hommes, qui devoient composer le détachement, fut abandonné au Sergent Major. Comme on avoit déja jetté les fondemens d'un Fort, qui est devenu une Ville célebre sous le nom de Saint Augustin, l'Adelantade y établit pour Gouverneur Dom Barthelemy Menendez, son Frere, & remit à son Amiral le commandement des Vaisseaux qui lui restoient. Il s'éleva néanmoins de nouveaux murmures; mais aïant réprimé les Séditieux par sa fermeté, il se mit à la tête de son Avant-garde avec Martin d'Ochoa, accompagné de vingt Asturiens auxquels il avoit fait prendre des haches pour ouvrir les routes. Le reste de la Trouppe suivit, sous les ordres du Mestre de Camp & du Sergent Major.

Après une marche de quatre jours, ils se trouverent à une demie lieue du Fort François. Une pluie violente, dont l'incommodité augmentoit par un vent furieux, n'empêcha point Menendez d'avancer un quart de lieue plus loin. Il s'y arrêta, dans un terrein fort marécageux, derriere quelques Pins qui le couvroient : mais la crainte que ses gens ne se fussent égarés le fit retourner pour leur servir de guide. A dix heures du soir, toute l'Armée se réunit, mais extrêmement fatiguée, après avoir été obligée de traverser des Marais où l'on avoit de l'eau jusqu'à la ceinture. La pluie, qui n'avoit pas discontinué depuis le premier jour de marche, redoubla tout-d'un-coup avec tant de violence, qu'il ne fut pas aisé d'en garantir les armes, la poudre & les mêches. Tant d'incommodités acheverent de faire perdre patience aux Soldats. De toutes parts on n'entendoit que des malédictions contre le Général. Un Enseigne, nommé *Perez*, osa dire tout haut » qu'il ne comprenoit pas comment tant » de braves Guerriers se laissoient vendre par un Montagnard d'Asturie, » qui n'entendoit pas mieux la guerre qu'un Cheval, & qui auroit mérité, en partant de Saint Augustin, d'être traité comme ils alloient l'être tous par les François.

Menendez n'ignoroit point ces emportemens; mais on loue la force d'esprit qui les lui faisoit dissimuler. Deux heures avant le jour, il assembla tous les Officiers du Camp; & prenant le langage de la Religion, il leur dit que pendant toute la nuit il n'avoit pas cessé de consulter le Ciel, & de lui demander ses inspirations sur ce qui convenoit à son service;

qu'il ne doutoit point que chacun ne l'eût sollicité aussi par ses prieres, & qu'il étoit tems de mettre en commun les lumieres qu'ils en avoient reçues, dans une extrêmité où le pain & les munitions ne manquant pas moins que les forces, il ne restoit aucune ressource humaine. Quelques-uns répondirent brusquement que sans perdre le tems à déliberer, il falloit reprendre à l'heure même la route de Saint Augustin ; que les Palmiers suppléeroient au pain, & que les moindres retardemens avoient leurs dangers. L'Adelantade convint de la sagesse de leur avis, & ne leur demanda plus que la liberté d'ajouter un mot, après lequel il protesta qu'il seroit prêt à les suivre : » si jusqu'alors il ne s'étoit attaché qu'à ses » propres idées, il vouloit se regler désormais par le conseil de ses Amis » & de ses Compagnons d'armes «. Voïons donc, lui dit un d'entr'eux, ce que vous pouvez avoir de raisonnable à nous proposer. » Je crois, mes » Amis, reprit-il, qu'étant à la porte du Fort François, il y auroit une » honte éternelle à ne pas tenter l'avanture. Si nous ne pouvons emporter la Place, nous ne craignons pas du moins que nos Ennemis, dont » le nombre ne peut être fort grand, s'engagent dans les Bois pour nous » en chasser, & notre retraite y est toujours sure. Qui sait même si nous » voïant en bon ordre & disposés à les attaquer, ils ne se rendront point, » sans attendre un assaut qu'ils ne sont point en état de soutenir ? Sinon, » rien ne nous empêchera de prendre alors le parti que vous proposez, » & nous ne tournerons pas le dos sans honneur «. Le Mestre-de-Camp, le Sergent Major, & les autres Officiers qui lui étoient dévoués, lui laisserent à peine le tems d'achever, & le conjurerent de les mener à l'assaut. Quelques-uns résisterent encore, mais ils se laisserent bientôt entraîner par l'exemple. Menendez, dans le transport de sa joie, fit mettre tout le monde à genoux, pour remercier le Ciel, auquel il attribua ce changement. Ensuite, aïant rangé ses Compagnies dans l'ordre qu'elles devoient garder pour l'attaque, il se mit à leur tête, avec son Prisonnier François (88) auquel il avoit fait lier les mains derriere le dos. La nuit étoit fort obscure, & la pluie ne diminuoit point. On fut obligé, pour attendre le jour, de faire halte dans un lieu où l'on avoit de l'eau jusqu'aux genoux.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

D'un autre côté Laudoniere, également inquiet sur le sort de Ribaut pendant l'Ouragan, & sur l'état du Fort où il restoit encore trois grandes breches, n'avoit de confiance qu'à l'éloignement des Espagnols, qu'il croïoit occupés de leurs propres embarras dans la Riviere de Saint Augustin. Il arriva même que le mauvais tems de cette nuit, qui avoit causé leur découragement, servit beaucoup au succès de leur entreprise. La Vigne, qui étoit de garde, voïant ses Soldats trempés de pluie, leur permit par compassion d'aller prendre quelque repos, avant qu'ils fussent relevés dans leurs postes. Ainsi le mauvais tems étoit un autre sujet de sécurité pour les François. Cependant Menendez se remit en marche au point du jour, après avoir ordonné sous peine de la vie, à tous ses Soldats, de ne pas quitter leurs rangs. Il se trouva bientôt au pié d'une Col-

(88) Quelques Historiens prétendent que c'étoit un Déserteur de la Caroline.

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

line, derriere laquelle étoit le Fort, à trois ou quatre portées d'Arquebuse. Il monta sur cette hauteur, d'où il ne découvrit qu'un petit nombre de Maisons, qui cachoient encore la Place. Ochoa & le Mestre-de-Camp, qui continuerent d'avancer, l'observerent à leur aise; mais en retournant vers le Général, pour lui rendre compte de leurs Observations, ils prirent un chemin pour un autre, & cette erreur leur fit rencontrer un François, qui dans la surprise de voir deux Inconnus, leur cria, qui vive? Ochoa répondit, *France*; & cet Homme, persuadé que c'étoit quelques Fugitifs de la Flotte de Ribaut, s'avança vers eux. Cependant une juste défiance l'aïant porté tout-d'un-coup à s'arrêter, Ochoa courut sur lui; & de son épée, qu'il tenoit en main, sans avoir eu l'attention ou le loisir de la tirer du fourreau, il lui donna un grand coup sur la tête. L'effet n'en fut pas violent, parceque le François rompit le coup, du bras; mais le Mestre-de-Camp lui en donna un second, qui l'étourdit & le renversa par terre. Ensuite lui mettant la pointe de son épée sur la poitrine, parcequ'il commencoit à crier, il le menaça de le tuer s'il continuoit ses cris. Cet Infortuné fut lié & mené vers la Trouppe, qui avoit tremblé, au bruit, pour Ochoa & le Mestre-de-Camp. Menendez, voïant paroître ses deux Officiers, se tourna vers ses Soldats, & leur dit: mes Amis, Dieu est pour nous; le Fort ne tiendra point. A ces mots, ils partirent tous avec un mouvement furieux. Les premiers rencontrerent Ochoa & le Mestre-de-Camp, qui désesperant de pouvoir garder leur Prisonnier, le tuerent, & se mirent à crier; Compagnons, suivez-nous, Dieu est pour les Espagnols.

Dans ce moment, un Soldat de la Garnison du Fort, étant monté sans dessein sur le Rempart, apperçut les Ennemis, qui descendoient la Colline & marchoient en ordre de Bataille. Il donna l'allarme. Laudoniere accourut avec les plus braves: mais avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître, l'Ennemi entra par les trois breches, & par le guichet même, que quelqu'un avoit eu l'imprudence d'ouvrir, pour observer ce qui se passoit. Aussi-tôt on entendit retentir les gémissemens des Femmes, des Enfans & des Malades, qui étoient impitoïablement égorgés. Laudoniere se précipita du Rempart pour les secourir; mais il étoit trop tard. L'unique parti fut de se cantonner, pour faire tête aux Espagnols, dans l'attente du secours qu'il pouvoit encore espérer des trois Vaisseaux qui étoient à l'ancre vis-à-vis du Fort. Il se montra partout; il combattit avec une valeur qui le fit admirer de ses Ennemis mêmes: mais n'aïant pas été plutôt reconnu, que le fort du combat tomba sur lui, il comprit qu'il ne lui restoit plus de ressource que dans la retraite. Il la fit, sans cesser de combattre; ce qui facilita, au petit nombre de Guerriers qui lui restoit, le moïen de se sauver dans les Bois. Les Espagnols rendent témoignage qu'il y entra le dernier, précedé de sa Servante, qui étoit dangereusement blessée.

On lit dans les mêmes Historiens, que la Place fut emportée par les deux premieres Compagnies Espagnoles, sous la conduite du Sergent & de Diego de Maya; que la vue des Enseignes, arborées en même-tems sur les murs, & le bruit des trompettes, firent bientôt accourir toute l'Ar-

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

mée ; que l'Adelantade, voïant que les François ne se défendoient plus, fit publier l'ordre d'épargner les Femmes & les Enfans au-dessous de 15 ans, & qu'on en sauva soixante-dix. Il mit ensuite une Garde au Magasin, qui étoit fort bien fourni de munitions & de Marchandises ; après quoi, s'approchant de la Riviere, il fit inviter les trois Navires à se rendre. Sur leur refus, il entreprit de les couler à fond. Cependant lorsqu'il eut dressé sa Batterie, des Canons du Fort, il fit faire une nouvelle sommation au Commandant, que les uns donnent pour le Fils, d'autres pour le Neveu de Ribaut. Son Prisonnier François, qu'il lui envoïa dans une Chaloupe, avoit ordre de lui offrir un des trois Vaisseaux, pour y embarquer tout ce qui restoit d'Habitans dans le Fort, avec des provisions suffisantes, de lui promettre un Passeport, mais à condition qu'il partiroit sans Artillerie & sans autres munitions de guerre, & de lui déclarer que s'il n'acceptoit pas ce parti, il seroit traité sans quartier. L'Envoïé rapporta pour réponse, que le Commandant François avoit peine à comprendre pourquoi les Espagnols lui faisoient la guerre, lorsqu'il étoit muni d'une Commission du Roi son Maître, avec qui le Roi Catholique étoit en paix ; qu'au reste, il se défendroit s'il étoit attaqué, & qu'il se promettoit de le faire avec succès. Menendez, irrité de cette vigueur, fit tirer un coup de Canon, qui perça un des trois Navires à fleur d'eau. L'Equipage, n'y pouvant remedier qu'en s'exposant au feu de l'Ennemi, se servit des Chaloupes pour passer sur les deux autres Navires, qui couperent aussi-tôt leurs Cables, & se retirerent hors de la portée du Canon.

Jusqu'à présent, c'est aux Relations Espagnoles qu'on s'est attaché, & l'on ne pouvoit tirer que de cette Nation les éclaircissemens qui regardent ses propres vues. Mais on n'a pas besoin, pour le reste, d'autre témoignage que celui de Laudoniere, qui a publié lui-même l'exact récit de son infortune, & dont le caractere est également respecté des deux Partis. Après s'être ouvert un chemin, par les armes au travers des Espagnols, il trouva dans les Bois une douzaine de ses gens, auxquels il proposa de s'approcher de la Riviere, pour s'embarquer dans les trois Navires du jeune Ribaut (86) ; mais quelques-uns aimerent mieux se réfugier chez les Sauvages. Il se mit en chemin avec les autres. Dans leur marche, qui dura jusqu'au soir, ils eurent presque toujours de l'eau jusqu'à la ceinture. Vers le coucher du Soleil, ils perdirent terre ; & trop fatigués pour avancer à la nage, ils furent contraints de s'arrêter. Cependant deux des plus robustes consentirent à risquer leur vie, pour donner de leurs nouvelles aux Navires & pour en amener des Chaloupes. En effet elles arriverent le lendemain. Il étoit tems. Laudoniere sentoit défaillir ses forces, & la plûpart des autres n'en avoient pas beaucoup plus. On parvint à les leur rappeller avec des liqueurs fortes, dont on avoit eu la précaution de se fournir. Lorsque le Commandant se trouva un peu moins foible, il ne voulut point s'embarquer, sans avoir fait un tour dans les Bois, pour chercher les François qui pouvoient s'être égarés. Ceux qui s'étoient d'abord séparés de lui l'avoient rejoint presque tous ; & quan-

(89) Son nom de Baptême étoit Jacques.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

tité d'autres s'étant rendus aussi, par différentes routes, sur le bord de la Riviere, il eut la satisfaction d'en sauver encore près de vingt.

Il n'étoit resté, vis-à-vis du Fort, que le plus grand des trois Navires. Le jeune Ribaut, qui le commandoit, avoit vu les Espagnols entrer dans la Place sans avoir tiré sur eux un seul coup de Canon, quoiqu'il fût à portée de les incommoder beaucoup, & qu'il eût à bord soixante Soldats, avec un bon Equipage. On peut l'excuser à la vérité par deux raisons; l'une, que le Fort avoit été pris si brusquement, qu'il n'avoit pas eu le tems de s'y opposer; & l'autre, que le voïant au pouvoir des Espagnols, il n'avoit pu tirer sur eux sans craindre que ses coups ne portassent sur les François: mais il est plus difficile de trouver des excuses pour la conduite qu'il tint avec Laudoniere, lorsqu'il l'eut reçu à bord. Les efforts des Espagnols n'aïant pû empêcher que son Vaisseau ne rejoignît les deux autres, qui s'étoient retirés vers l'embouchure du Fleuve, Laudoniere lui proposa d'aller chercher le Général Ribaut, dont on ignoroit encore la situation: mais il déclara qu'il étoit résolu de passer en France; ce qui choqua si vivement Laudoniere, qu'il prit le parti de le quitter, & de passer sur un autre bord. Malheureusement, ce Vaisseau étoit sans Pilote, ou n'en avoit pas d'assez habile pour oser mettre seul à la voile. Ribaut en avoit quatre, & ne voulut pas en céder un. Le troisieme Navire & un autre Bâtiment qui étoit resté à la Côte, n'avoient point assez de Matelots pour la manœuvre; il falloit nécessairement les abandonner, & Laudoniere avertit Ribaut qu'il étoit important d'y mettre le feu, dans la crainte que les Espagnols ne s'en servissent, ou contre lui-même, ou contre l'Escadre du Général, si elle reparoissoit: il le refusa si constamment, que Laudoniere, jugeant cette précaution d'une nécessité absolue, fut obligé d'envoïer secretement son Charpentier, pour les briser à force de bras & les couler à fond.

On ignore quel fut ensuite le sort du jeune Ribaut. Laudoniere partit seul, fut longtems retardé par les Vents, eut beaucoup à souffrir de la faim, & se vit poussé dans le Canal de Saint Georges, où il fut contraint de prendre terre à Bristol. La maladie, qu'il avoit apportée de la Floride, le retint longtems en Angleterre. Sa guérison l'aïant mis en état de retourner en France, les Espagnols ont écrit qu'il y avoit été mal reçu du Roi; ce qui prouveroit néanmoins assez mal que ce Prince eut été de concert avec le Roi leur Maître pour exterminer les Protestans de la Floride, comme ils s'efforcent de le persuader. Il est plus vraisemblable que l'Amiral de Coligny étant alors moins bien que jamais à la Cour, on y voïoit de fort mauvais œil tous ceux qui lui étoient attachés.

Malgré l'attention & les offres de Laudoniere, tous les François qui étoient sortis du Fort n'avoient pas eu le pouvoir ou la volonté de fuir avec lui. Quelques-uns s'étoient retirés parmi les Sauvages; & d'autres se rendirent aux Espagnols, qui les joignirent aux Prisonniers qu'ils avoient faits le jour de l'attaque. Toutes les Relations Françoises assurent que les uns & les autres furent pendus à un Arbre, auquel on attacha un Ecriteau, avec cette Inscription: « ces Misérables n'ont pas été traités de la sorte » en qualité de François, mais comme Hérétiques & Ennemis de Dieu. »

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

Elles ajoutent que les Espagnols, informés ensuite que plusieurs François avoient été bien reçus des Indiens, firent de si grandes recherches, & causerent tant d'épouvante à leurs Protecteurs, que la plûpart de ces malheureux Fugitifs se virent forcés de se livrer eux-mêmes à leurs Ennemis, qui ne leur firent pas plus de grace qu'à leurs Compagnons. D'autres, au nombre de vingt, aïant pris la fuite au travers des Bois, furent poursuivis, & tués à coup de fusil comme des Bêtes sauvages.

Menendez, se trouvant maître de la Floride Françoise, donna au Fort de la Caroline le nom de *San-Matheo* (90), qu'il porte encore, & fit substituer les armes d'Espagne à celles de France & de l'Amiral de Coligny, qui étoient sur la principale porte. Dans la revue qu'il fit de ses Trouppes, il ne trouva pas quatre cens Hommes, quoiqu'il en eut perdu très peu dans l'action : mais, pendant sa marche, plusieurs, désesperant du succès de l'entreprise, étoient retournés à Saint Augustin; quelques-uns s'étoient égarés; d'autres étoient restés derriere, par lâcheté ou par lassitude. Gonzale de Villerval, Sergent Major, fut laissé à San-Matheo avec la qualité de Gouverneur & trois cens Hommes de Garnison. L'Adelantade, inquiet pour Saint Augustin, où le Général Ribaut pouvoit être retourné dans son absence, comptoit d'y être suivi du reste de ses gens; mais la plûpart lui déclarerent qu'ils étoient trop fatigués pour se remettre sitôt en marche, & d'environ cent Hommes il n'y en eut que trente-cinq qui partirent avec lui. Les Historiens de la Nation font une affreuse peinture de ce qu'il eut à souffrir dans le voïage. On le croïoit mort, à Saint Augustin, sur le témoignage des Déserteurs, qui, pour cacher la honte de leur fuite, avoient publié qu'il avoit péri avec toute son Armée. Deux Soldats, qui prirent les devants, y aïant annoncé son retour, on y passa de la derniere consternation aux plus grands excès de joie. Toute la nouvelle Colonie, précédée du Clergé avec la Croix, alla au-devant du Vainqueur des Hérétiques, & le reçut en triomphe. Mais divers évenemens troublerent sa joie. Il apprit bientôt qu'un incendie avoit réduit en cendre presque tous les Edifices de San-Matheo. Peu de tems après, la Garnison de cette Place se souleva contre ses Officiers, & lui couta beaucoup de peine à réduire. Ces malheurs ne furent pas les seuls. Il avoit embarqué, sur le Saint Pelage, plusieurs François qu'il avoit fait Prisonniers en arrivant sur les Côtes de la Floride, avec ordre de les faire passer de l'Ile Espagnole à l'Inquisition d'Espagne : mais à peine furent-ils en Mer, qu'avec le secours de quelques autres Etrangers & d'une partie des Matelots, ils firent main-basse sur les Officiers; & s'étant assurés du reste de l'Equipage, ils conduisirent le Galion en Dannemark.

L'Escadre du Général Ribaut, dont le sort n'étoit pas encore éclairci, causoit d'autres inquiétudes au Général Espagnol; mais ses craintes furent enfin dissipées. La tempête, qui avoit forcé Ribaut de s'éloigner, dura jusqu'au 23 de Septembre, le jetta vers le Canal de Bahama, & brisa tous ses Vaisseaux sur divers écueils. Les Hommes se sauverent à la nage, excepté la Grange, qui eut le malheur de se noïer; mais tout ce qu'ils

(90) Le Fort avoit été pris le 21 Septembre, fête de ce Saint.

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

avoient à bord fut enséveli dans les flots. La suite de ce naufrage est racontée si différemment par les François & les Espagnols, que dans l'impossibilité de les concilier, on prend le parti d'exposer les deux récits au jugement des Lecteurs.

Suivant les Relations Françoises, Ribaut, se trouvant sur une Côte qu'il ne connoissoit point, sans armes & sans provisions, voulut tenter de retourner à la Riviere de Mai. On laisse à juger combien d'obstacles, de miseres & de fatigues, cette malheureuse Trouppe essuïa dans un Païs inconnu, désert, coupé de Montagnes & de Marais inaccessibles. Enfin le hasard aïant fait appercevoir au Général une Chaloupe abandonnée sur la Côte, il y fit embarquer Michel le Vasseur, un de ses Pilotes, pour aller observer s'il n'étoit point arrivé de changement à la Caroline. Le Vasseur y reconnut les Enseignes Espagnoles. Son retour, avec une si triste nouvelle, consterna Ribaut & tous ses gens. Après une longue incertitude, ils prirent le parti d'y envoïer Nicolas Verdier, Capitaine d'un de leurs Vaisseaux submergés, & la Caille, Sergent militaire, pour savoir du Commandant Espagnol quel traitement ils en pouvoient espérer. Ces deux Hommes arriverent au bord de la Riviere, vis-à-vis du Fort; & sur leur signal on leur envoïa une Chaloupe. Ils furent menés au Commandant; & lui aïant demandé ce qu'étoient devenus Laudoniere & la Garnison Françoise, il leur répondit qu'après la prise du Fort on leur avoit donné un Navire bien équipé, sur lequel ils étoient retournés en France, & que si Ribaut vouloit se rendre à discrétion il ne seroit pas traité moins généreusement. Cette réponse, que les deux Envoïés crurent sincere, eut le pouvoir de les rassurer. Ils se hâterent de la porter à leur Général, auquel ils communiquerent d'abord une partie de leur confiance. Cependant les avis furent partagés dans sa Trouppe. Les uns craignoient de se fier aux Ennemis de leur Secte, à des gens qui croïoient plaire à Dieu, en exterminant tous ceux qui ne suivoient pas la Religion Romaine; & les autres, ne considérant que ce qu'ils avoient souffert, jugeoient qu'une prompte mort étoit préférable à leur situation. Ribaut, qui se déclara pour les derniers, entraîna tout le monde dans son sentiment. La Caille fut renvoïé à San-Matheo, & ne demanda que ce que le Commandant avoit offert, c'est-à-dire un Vaisseau, avec des provisions pour repasser en France. Cette promesse lui fut renouvellée, & le Commandant ne fit pas difficulté de la confirmer avec serment.

Après des assurances si formelles, les François ne balancerent plus. On leur envoïa plusieurs Chaloupes. Ils se livrerent entre les mains des Espagnols. Mais aussi-tôt qu'ils eurent passé la Riviere, ils comprirent qu'ils étoient trahis. A mesure qu'ils sortirent des Chaloupes, on les lia quatre à quatre. Ribaut & d'Ottigny furent menés seuls dans la Place du Fort, où, lorsqu'ils demanderent à parler au Commandant pour savoir de lui-même la raison d'un traitement si dur, on leur répondit qu'il n'étoit pas visible. Quelques momens après, un simple Soldat, s'approchant de Ribaut, lui demanda s'il n'étoit pas le Général des François? Il répondit qu'il l'étoit. N'avez-vous pas toujours prétendu, reprit le Soldat, que ceux qui étoient sous vos ordres les exécutassent ponctuellement? Sans doute, répliqua

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

répliqua Ribaut, qui ne comprenoit pas où ce discours pouvoit tendre. Hé bien, ajouta l'Espagnol, ne soïez donc pas surpris que j'exécute aussi l'ordre de mon Commandant; & sur-le-champ, il lui enfonça un poignard dans le cœur. Un autre Soldat aïant fait les mêmes questions & le même traitement à d'Ottigny, cette premiere exécution fut un signal pour les Trouppes Espagnoles, qui se jetterent aussi-tôt sur les François, & dans un instant tous furent égorgés. On en fait monter le nombre à huit cens; mais il y faut comprendre apparemment tous ceux qui avoient été tués à la prise du Fort. D'ailleurs il paroît certain que Menendez avoit réservé plusieurs Artisans & d'autres gens de travail, pour les Ouvrages de Saint Augustin & de San-Matheo. On publia que Ribaut avoit été écorché vif, & sa peau envoïée en Espagne; mais ce bruit, quoiqu'adopté par quelques Ecrivains du tems, paroît mal fondé. Un Mémoire plus vraisemblable, qui fut présenté l'année suivante (91) au Roi Charles IX, rapporte seulement que le Général fut frappé par derriere; qu'étant tombé sans connoissance il fut achevé sur-le-champ; qu'ensuite on lui coupa la barbe, & qu'elle fut envoïée à Seville; que sa tête partagée en quatre fut exposée sur le même nombre de piquets; que les Cadavres de ceux qui avoient été tués à la prise du Fort furent apportés dans le lieu où les derniers venoient d'être massacrés; que tous ces affreux restes furent traités avec une indignité sans exemple, brûlés ensuite, & leurs cendres dispersées.

Ce premier détail, que Laudoniere a pris soin lui-même d'ajouter à sa Relation, est particulierement fondé sur le récit d'un Matelot François, dont l'avanture a quelque chose de fort étrange. Cet Homme, qui étoit de la Trouppe de Ribaut, avoit été lié comme les autres; & plusieurs coups de poignard l'avoient fait tomber sous les trois François avec lesquels il se trouvoit attaché. On ne douta point qu'il ne fût mort: mais la nuit suivante, il revint à lui, & se servit d'un couteau qu'il avoit dans sa poche, pour couper ses liens. Il se leva; il gagna le Bois, où il banda ses plaies de tout ce qu'il put emploïer à cet office; & ne se croïant pas en sureté si près des Espagnols, il marcha devant lui pendant trois jours, sans autre regle que le Soleil. Il arriva dans une Habitation Indienne, dont le Chef eut l'humanité de le recevoir & de faire guérir ses blessures: mais huit mois après, ce Paraousti lui déclara qu'il ne pouvoit le garder plus long-tems. Il comprit d'où venoit le changement des Indiens; & la crainte d'être livré aux Espagnols lui fit prendre le parti de la fuite. Après avoir erré long-tems, il se retrouva fort près de San-Matheo. Un redoublement de fraïeur, qui le mit hors de lui-même, le rendit comme immobile dans le lieu où il étoit. Il résolut d'y demeurer, & de s'y laisser mourir de faim. Plusieurs jours passés sans nourriture lui avoient déja presqu'ôté la figure humaine, lorsqu'il fut rencontré par un Chasseur Espagnol, dont le premier mouvement en fut un d'horreur, à la vue d'un Malheureux qui lui demandoit la vie à mains jointes. Ensuite la compassion agissant

(91) Sous le titre de supplique des Veuves & des Enfans de ceux qui avoient été massacrés à la Floride. Elle est, en Appendix, à la fin du Journal de Lery, de la même édition qu'on a suivie dans son Article.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

ſur ſon cœur, il lui promit de s'emploïer auprès du Gouverneur pour lui faire obtenir grace, avec la précaution même de ne pas vouloir qu'il parût au Fort, avant qu'elle lui fût accordée. Il l'obtint, c'eſt-à-dire pour la vie, car ce Malheureux n'en fut pas moins mis au rang des Eſclaves, & paſſa une année entiere dans le Fort en cette qualité. A la fin, il fut tranſporté à la Havane, avec un Gentilhomme François, nommé *Bompierre*, qui étoit dans les chaînes depuis la ſédition qui s'étoit élevée à San-Matheo, & dans laquelle il avoit été engagé malgré lui. Ils furent vendus enſemble à des Portugais qui étoient en route pour le Breſil. Heureuſement, pour eux, le Vaiſſeau qui les portoit fut pris par un Capitaine François, nommé *Bontems*; & le Ciel leur fit retrouver ainſi la liberté, dans le tems qu'ils s'attendoient à ne voir finir leur eſclavage qu'avec leur vie.

C'eſt dans cette Relation que tous les Ecrivains poſterieurs ont puiſé la derniere cataſtrophe des François de la Floride; & quoiqu'ils ne s'accordent pas toujours dans les circonſtances, ils conviennent, ſur les plus eſſentielles, particulierement ſur la parole, donnée avec ſerment, de fournir à Ribaut un Navire pour repaſſer en France avec tous ſes gens. Indépendamment de la bonne foi naturelle & du droit des gens, ſi les François de la Floride n'ont pas été déſavoués par leur Souverain, & ſi leurs Commandans avoient au contraire des Commiſſions de ce Prince (92) pour faire des Etabliſſemens dans cette partie de l'Amérique, où l'Eſpagne n'en avoit jamais eu, comment juſtifier le cruel traitement qu'on leur fit en pleine paix? Cependant ce n'eſt pas ſur le fond, que les Hiſtoriens Eſpagnols s'écartent des nôtres: ils ne different que ſur le nom du lieu & ſur une partie du détail. On a promis que leur récit (93) ſuivroit celui des François.

Premiérement, la Scene eſt tranſportée de San-Matheo à Saint Auguſtin. Pendant que Menendez ſe hâtoit de s'y fortifier, dans la crainte d'y être ſurpris par Ribaut, il fut informé, par les Sauvages, qu'à quatre lieues du Fort on avoit vû quantité de Chrétiens qui cherchoient à paſſer une Baie, ou plutôt l'embouchure d'une petite Riviere. Il prit auſſi-tôt quarante Soldats, pour aller reconnoître lui-même de quelle Nation étoient ces Etrangers; mais, étant parti fort tard, il ne put arriver au bord de la Riviere avant la nuit. Il fit camper ſes gens à quelque diſtance; & leur aïant fait prendre, le lendemain, un poſte dans lequel ils ne pouvoient être apperçus, il monta ſur un arbre, d'où il découvrit ſur l'autre rive une Trouppe nombreuſe d'Hommes armés, qui avoient même des Enſeignes. Il deſcendit, & s'approcha de la Riviere avec dix Hommes. A peine ſe fut-il montré, qu'un Gaſcon, de Saint Jean de Luz, paſſant à la nage, vint lui dire que les malheureux Européens qu'il voïoit étoient des François qui avoient fait naufrage. Il ne fit pas difficulté d'ajouter que c'étoient les gens du Général Ribaut, Gouverneur de la Floride pour le Roi de

(92) M. de Thou rejette le mal ſur quelques Miniſtres de la Cour de France, qui donnerent avis à Menendez du départ de Ribaut, pour l'engager à pourſuivre les Proteſtans François.

(93) Le principal eſt celui de *Solis de las Meras*, dont Pedro Menendez avoit épouſé la Sœur, & qui aïant accompagné ce Général dans ſon Expédition, en parle comme témoin oculaire.

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

France. A la demande s'ils étoient Catholiques ? il répondit naturellement qu'ils ne l'étoient pas. » Retournez à votre Général, repliqua l'Adelan-» tade ; & dites-lui de ma part que je suis Pedro Menendez, Viceroi » & Capitaine Général de la Floride pour le Roi d'Espagne. Mes troup-» pes sont à deux pas, & je suis venu ici parceque j'ai su que vous y » étiez. Le François repassa la Riviere. Bientôt il revint. Ses ordres se bornoient à demander un Bateau & un Sauf-conduit, pour son Commandant, qui souhaitoit de traiter avec les Espagnols. On avoit envoïé des vivres de Saint Augustin, pendant la nuit, dans une Chaloupe qui ne faisoit qu'arriver. Menendez répondit qu'il vouloit bien l'accorder, & que le Commandant François pouvoit passer la Riviere sur sa parole. En effet, un Officier, qui n'est pas nommé, passa aussi-tôt avec quelques Soldats. Ils furent reçus assez civilement. L'Adelantade n'avoit encore que ses dix Hommes autour de lui ; mais il avoit eu soin de disposer le reste de son Détachement à quelque distance & derriere des Buissons, dans un ordre qui le faisoit paroître plus nombreux qu'il n'étoit réellement.

L'Officier François dit, au Général Espagnol, que la derniere tempête avoit fait périr les quatre Navires de Ribaut ; & que dans ce désastre aïant eu le bonheur de gagner la terre avec environ deux cens Hommes, il supplioit l'Adelantade de leur prêter sa Chaloupe, pour se rendre au Fort que le Roi leur Maître avoit à vingt lieues delà. Menendez ne lui fit qu'une question : êtes-vous Catholiques ? & recevant pour réponse qu'ils étoient de la Religion Réformée ; » Monsieur, lui dit-il, je me suis ren-» du maître de votre Fort. J'ai fait main basse sur la Garnison, & je » n'ai épargné que les Femmes & les Enfans au-dessous de quinze ans. » Vous n'en douterez point, car entre les Soldats qui sont ici sous mes » ordres, j'en ai deux de votre Nation, auxquels j'ai fait grace parce-» qu'ils se sont déclarés Catholiques ; vous les verrez tous deux. Repo-» sez vous : je vais vous faire apporter quelques rafraîchissemens.

Il lui fit donner des vivres, tandis qu'il prit lui-même quelque chose avec ses gens. Les deux Catholiques François furent amenés dans l'intervalle ; l'Officier, convaincu de la prise du Fort, conjura Menendez de lui accorder un Navire pour retourner droit en France. » Je le ferois » volontiers, répondit le Général Espagnol, si vous étiez Catholiques. » D'ailleurs je n'ai point de Bâtimens qui ne me soient nécessaires. Du » moins, reprit l'Officier, qu'il nous soit permis de demeurer sous vos » ordres, pour attendre l'occasion de nous embarquer : il n'y a point de » guerre entre nos deux Nations, & nos Rois sont Freres & Amis. Il » est vrai, répliqua l'Adelantade, que les François Catholiques sont nos » Alliés ; mais nous ne mettons point dans ce rang les Hérétiques. Je leur » fais ici une guerre mortelle : je la ferai de même, sur Mer & sur Ter-» re, à tous les Partisans de cette Secte que j'y pourrai rencontrer, & » c'est un service que je crois rendre aux deux Rois. En un mot, je suis » venu en Floride pour y établir la Foi Catholique & Romaine : si vous » voulez vous rendre à discrétion & me livrer vos armes & vos ensei-» gnes, je ferai de vous ce qui me sera inspiré par le Ciel ; sinon, pre-» nez le parti qui vous convient, mais n'esperez, de ma part, amitié ni

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

» tréve. Il les quitta là-dessus, en les exhortant à se consulter.

Le même Gascon, qui avoit déja passé deux fois la Riviere à la nage, entreprit de la repasser, pour aller rendre compte à la Trouppe de ce qu'il venoit d'entendre. Il revint deux heures après. Sur ses explications, l'Officier & ceux qui l'accompagnoient offrirent vingt mille Ducats à l'Adelantade, s'il vouloit accepter leurs propositions : il leur répondit, » qu'il n'étoit qu'un pauvre Soldat, mais qu'il ne connoissoit point l'in- » térêt ; & que s'il avoit à faire une grace, il ne suivroit que le mou- » vement de sa générosité. L'Officier insistant, il protesta qu'on verroit » le Ciel se joindre à la Terre, avant qu'il changeât de résolution.

Alors, l'Officier prit le parti de repasser la Riviere avec son Escorte, & revint une demie heure après, comme il l'avoit promis en partant. Il apportoit les Enseignes, soixante & dix Arquebuses, vingt Pistolets, quantité d'Epées & de Boucliers, quelques Casques & quelques Cuirasses. En remettant ces dépouilles au Général Espagnol, il lui dit qu'il s'abandonnoit à sa clémence. Menendez les fit prendre par Valdez, son Mestre-de-Camp ; & sur-le-champ il fit embarquer dans la Chaloupe vingt Soldats, avec ordre de faire passer la Riviere à tous les François, mais par pelotons, & de ne leur faire aucune insulte. De son côté, il mena l'Officier & ceux qui étoient venus avec lui, à quelque distance de la rive, où il leur fit lier les mains derriere le dos, sous prétexte qu'étant en beaucoup plus grand nombre que ses gens, ils ne pouvoient s'offenser de cette précaution. Valdez traita de même tous les autres ; c'est-à-dire qu'à mesure qu'il les mettoit à terre, il les faisoit lier aussi, après leur avoir donné quelques alimens. Ensuite Menendez leur demanda s'il y avoit entr'eux quelques Catholiques ? Il s'en trouva huit, qui furent embarqués dans la Chaloupe, pour être conduits à Saint Augustin. Tous les autres, aïant déclaré qu'ils étoient Chrétiens, mais de la nouvelle réformation, furent partagés en plusieurs bandes, chacune de dix. L'Adelantade les fit marcher séparément, avec ordre à ceux qui les conduisoient, de les égorger dans un lieu où il avoit tracé une ligne sur le sable avec sa canne. Cette barbare commission fut exécutée.

Sort de Ribaut & de ceux qui l'accompagnoient.

Le jour suivant, étant retourné à Saint Augustin, il y reçut avis qu'on voïoit sur le bord de la Riviere d'autres Européens, en plus grand nombre & dans le même embarras que les premiers. Comme il ne pouvoit douter que ce ne fût le Général François avec le reste de ses gens, il se mit à la tête de cent cinquante Hommes, qu'il alla poster, pendant la nuit, dans une situation convenable à ses vues. A la pointe du jour, il apperçut les François à quelque distance de l'autre bord, & sur la rive une espece de Radeau, qu'ils avoient déja construit pour leur passage. A peine eurent-ils découvert les Espagnols, dont la disposition sembloit présenter une Armée nombreuse, que sonnant l'allarme, déploïant l'Enseigne Roïale, & faisant jouer leurs Fifres & leurs Tambours, ils se mirent en ordre de bataille. Ici l'Auteur de la Relation entre dans un détail, qui donne toute la vraisemblance possible à son récit.

L'Adelantade ordonna, dit-il, à ses Soldats, de s'asseoir, de déjeuner, & d'affecter une parfaite sécurité. Pour lui, il se promena aussi tranquil-

lement sur la rive, avec son Mestre-de-Camp & deux autres Officiers, que s'il n'eut observé personne de l'autre côté. Alors les François firent cesser les Fifres & les Tambours, sonnerent une Trompette, & se hâterent d'arborer un Pavillon blanc. On fit de même, du côté des Espagnols. Aussi-tôt un François s'avança sur le Radeau, & leur cria de faire passer quelqu'un. L'Adelantade fit répondre qu'aïant un Radeau, on pouvoit venir à lui, si l'on avoit besoin de ses services. Le François répliqua que la force du courant ne permettoit gueres de s'y exposer sur un Radeau, mais qu'on pouvoit lui envoïer une Pirogue, qui étoit sur la rive. Menendez lui conseilla de passer à la nage. Ce François étoit un Matelot, qui ne balança point à se jetter dans l'eau. Il passa heureusement. L'Adelantade le fit bien traiter; mais, sans le vouloir entendre, il lui dit de prendre la Pirogue, & d'aller déclarer de sa part au Commandant François, que s'il desiroit quelque chose des Espagnols, il devoit le faire demander. Le Matelot revint avec un Gentilhomme, qui s'étant annoncé pour Sergent Major du Général Ribaut, Commandant de la Floride au nom du Roi Très Chrétien, ajouta que la derniere tempête avoit brisé ses Vaisseaux, qu'il avoit avec lui trois cens cinquante François, avec lesquels il souhaitoit de pouvoir se rendre vingt lieues plus loin, & qu'il prioit les Espagnols de lui prêter des Chaloupes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

Menendez fit la même réponse qu'il avoit faite aux premiers François, & ne dissimula point qu'il avoit déja puni de mort une autre Trouppe, échappée au même naufrage; mais il donna pour raison qu'elle s'étoit mal comportée. Il conduisit l'Officier dans le lieu où les cadavres de ces Malheureux étoient encore étendus. Ensuite il protesta qu'il n'avoit point de Chaloupes à prêter. L'Officier, sans marquer la moindre altération, lui demanda s'il n'auroit pas la bonté d'envoïer au Général François un de ses Gentilshommes, ou de passer lui-même la Riviere, pour lui déclarer ses intentions. » Mon Frere, répondit l'Adelantade, portez mes explications » à votre Commandant, & dites-lui que s'il souhaite de me voir, il peut » me venir trouver avec cinq ou six des siens; je lui promets toute sorte » de sureté. Le Gentilhomme partit; & revenant une demie heure après, il assura l'Adelantade que son Général étoit disposé à se rendre auprès de lui sur sa parole, mais qu'il le prioit de lui envoïer une Chaloupe. Menendez rejetta cette demande, & répondit que le Général François pouvoit passer dans la Pirogue sans aucun risque.

Ainsi Ribaut se trouva forcé d'accepter l'offre de la Pirogue. Il se fit accompagner de huit Gentilhommes. Menendez le reçut bien, & lui fit servir aussi-tôt des rafraîchissemens. Ensuite il lui montra les corps morts de ses gens, & lui répeta tout ce qu'il lui avoit fait dire de la prise du Fort François. Mais s'appercevant qu'il ne le persuadoit pas, il fit paroître les deux François Catholiques, qui avoient été témoins de cette disgrace de leur Nation, & qui en confirmerent la vérité. Ribaut, quoique fort consterné de cette explication, dit au Général Espagnol que dans la variété continuelle des évenemens de la vie, ce qui venoit d'arriver aux François pouvoit lui arriver un jour à lui-même; que leurs Rois étoient Freres & Amis, & qu'au nom de cette alliance, il le conjuroit de lui

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOIAGE. 1565.

fournir un Bâtiment & des vivres pour retourner en France. Mais il n'en put obtenir d'autre réponse, que celle qui avoit trompé la premiere Trouppe. Il demanda la liberté d'aller prendre l'avis de son Conseil, parcequ'aïant avec lui quantité de Gentilshommes, il ne pouvoit rien conclure sans leur participation. On ne s'y opposa point. Il repassa la Riviere, & dans l'espace de trois heures il fut de retour. Ses gens consentoient à se fier aux Espagnols; mais ce n'étoit pas le plus grand nombre. Menendez répondit froidement qu'ils étoient maîtres de leurs résolutions. Cent mille Ducats que Ribaut lui offrit, & l'offre même de s'établir dans le Païs sous ses ordres, n'attirerent qu'une réponse encore plus froide : » J'aurois grand besoin de ce secours, lui dit l'Espagnol, pour l'exécution » des ordres du Roi mon Maître, qui sont de conquérir la Floride, de » la peupler, & d'y établir l'Evangile; je regrette de ne le pouvoir ac- » cepter. Cependant Ribaut, concluant de ce langage que l'Adelantade pourroit se laisser enfin tenter par l'espoir d'une fortune présente, demanda jusqu'au lendemain pour aller déliberer encore avec sa Trouppe, & pour apporter une derniere réponse. Cette proposition parut plaire. Il revint, le jour suivant; & pour ouvrir sa négociation, il commença par remettre au Commandant Espagnol deux Etendards, l'un de France, & l'autre de l'Amiral de Coligny, les Enseignes des Compagnies, une Epée, un Poignard, un Casque d'or d'un fort beau travail, un Bouclier, un Pistolet, & un Sceau, donné par l'Amiral de Coligny, pour sceller en son nom toutes les Provisions qui pourroient s'expédier. Ensuite il déclara que de trois cens cinquante personnes qui s'étoient rassemblées sous ses ordres, deux cens s'étoient retirées pendant la nuit, mais que les autres consentoient comme lui à se livrer entre les mains des Espagnols, & qu'ils pouvoient envoïer leur Chaloupe pour les passer. L'ordre en fut donné sur-le-champ à Valdez, avec celui de ne pas prendre ensemble plus de dix François, & de les lier à mesure qu'ils descendroient sur la rive. Ribaut même & ceux qui l'accompagnoient furent liés : après quoi Menendez leur demanda s'ils étoient Catholiques. Leur réponse fut qu'ils étoient de la nouvelle Réformation. Ribaut se mit à réciter un Pseaume (94); & l'aïant fini, il dit d'un air ferme : » nous sommes sortis de la terre, pour » y retourner; vingt ans de plus ou de moins n'y mettent aucune diffé- » rence. Qu'on dispose de nous comme on le voudra «. Un ordre de l'Adelantade les fit aussi-tôt expédier. Il se trouvoit dans cette Trouppe quatre Catholiques, auxquels on fit grace. Les Espagnols étant retournés à Saint Augustin, quelques-uns reprocherent à Menendez un excès de cruauté. Mais d'autres, louant sa conduite, prétendirent qu'il n'auroit pas dû traiter plus humainement les François, quand ils auroient tous été Catholiques, parcequ'il y avoit trop peu de vivres à Saint Augustin pour la subsistance d'un si grand nombre de Prisonniers; sans compter qu'ils auroient pû se rendre maîtres du Fort, & vanger leur Nation du massacre de la Caroline.

Avec quelle constance Ribaut meurt.

(94) Le Pseaume *Domine Memento mei*, dit l'Auteur : mais il a voulu dire apparemment, *Memento Domine David*. D'ailleurs Ribaut le récita sans doute, en François, à la maniere des Protestans.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

Sort des François qui avoient quitté Ribaut.

Barcia raconte qu'environ trois semaines après cette expédition, Menendez reçut avis qu'à huit journées de Saint Augustin vers le Sud, à la Côte de Cañaveral, qui borde le Canal de Bahama, on avoit encore vû des François, qui sembloient y bâtir un Fort. Il ne douta point que cette troisieme Trouppe ne fût celle qui avoit quitté Ribaut; mais, jugeant par leur résolution, qu'il n'auroit pas la même facilité à les trahir, il fit venir de San Matheo un renfort de cent cinquante Hommes, auxquels il en joignit un même nombre de sa Garnison. Il se mit en marche le 26 d'Octobre, avec cette petite Armée, suivi de deux Barques, chargées de vivres, qui mouilloient chaque jour au soir vis-à-vis de son Camp. Dès le premier de Novembre, il découvrit les François. Leurs fortifications n'étant point encore capables de les couvrir, ils ne penserent, dans la premiere surprise, qu'à prendre un meilleur poste sur une Montagne. Menendez, loin de marquer de l'ardeur à les poursuivre, leur fit dire qu'ils pouvoient le venir joindre sans crainte, & qu'il leur promettoit non-seulement toute sureté pour la vie, mais de les traiter comme ses propres Soldats. La plûpart prirent confiance à sa parole; & l'on assure, sans donner aucune raison de ce changement, qu'aïant été fidele à l'observer, il emploïa leurs services, dans la suite de ses Expéditions. On ajoute même qu'il en rappella une partie à la Religion Catholique. Mais leur Commandant, & dix-huit ou vingt autres répondirent qu'ils aimoient mieux être dévorés par les Sauvages, que de se livrer à des Espagnols. Menendez prit, dit-on, le parti de les laisser en repos. Cependant il ne reprit la route de Saint Augustin qu'après avoir détruit leur Fort, & brûlé un Vaisseau qu'ils avoient commencé aussi à construire.

Réflexions sur les recits des deux Nations.

Telles sont les deux Relations. Quoiqu'on en laisse le jugement au Lecteur, on peut remarquer, avec un Historien sensé (95), qu'à la distance où nous sommes aujourd'hui de l'évenement, c'est dans celle des Espagnols que la vraisemblance paroît l'emporter. » Une perfidie, aussi » noire que celle dont le Gouverneur de San-Matheo est chargé dans la » premiere, est-elle croïable sur la foi d'un seul homme, dans les cir- » constances où il se trouvoit, aigri par une longue & dure captivité, » animé par sa haine contre les Catholiques? Il est surprenant que dans » le tems même, on n'ait pas révoqué en doute un fait de cette nature, » qui n'étoit appuïé que sur un témoignage si suspect «.

Effets du désastre des François de la Floride.

Mais, tel qu'il est rapporté par les Espagnols, il suffisoit pour exciter en France une juste indignation. Elle ne se borna point aux Protestans. Si l'aversion de la Cour pour l'Amiral de Coligny y fit affecter plus d'indifférence, parceque les François, qui venoient de périr par la main des Espagnols, y furent moins regardés comme des Sujets du Roi, que comme les Partisans du plus mortel Ennemi de l'Etat & de la Religion, tout le reste de la Nation ne respira que vangeance; & ce feu, répandu dans toutes ses parties, produisit un des plus étranges évenemens qui aient servi de matiere à l'Histoire.

(95) Histoire de la Nouvelle France, l. 2. p. 94.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

VOÏAGE DE GOURGUES, ET VANGEANCE DES FRANÇOIS.

1567.

Caractere & premieres Avantures de Gourgues.

BAZANIER, Challus, Morgues, l'Escarbot, & tous ceux qui ont publié la Relation de cette fameuse Entreprise, font un portrait fort avantageux de leur Heros. Il se nommoit Dominique de Gourgues, Gentilhomme Gascon, né à Mont-de-Marsan ; dans le Comté de Comminges, d'une Famille distinguée par son attachement à l'ancienne Religion, dont lui-même ne s'étoit jamais éloigné, quoique les Espagnols l'aient traité de furieux Hérétique. La France n'avoit pas alors d'Officier subalterne qui se fut acquis plus de réputation dans les armes ; mais la fortune aïant mal servi son courage, il n'en avoit pas recueilli d'autre fruit que beaucoup d'expérience & d'honneur. Un jour qu'il commandoit un Détachement de trente Hommes, dans la guerre d'Italie, il soutint long-tems l'attaque d'une partie de l'Armée Espagnole. Enfin, tous ses Gens aïant été tués autour de lui, il fut pris, & mis à la chaîne sur une Galere, en qualité de Forçat. Tel étoit l'acharnement qui faisoit alors oublier les loix de la guerre. Un autre malheur fit tomber la Galere où le Chevalier de Gourgues étoit à la rame, entre les mains des Turcs, qui la conduisirent à Constantinople : mais aïant été remise en Mer, elle fut reprise par les Galeres de Malte ; & cette suite de disgraces conduisit de Gourgues à la liberté. L'envie le prit de voïager. Il passa d'abord en Afrique ; delà au Bresil & dans d'autres lieux (96).

On ne nous apprend point quel fût l'objet de ces courses, ni quels avantages il en recueillit : mais il ne faisoit qu'arriver en France, avec la réputation d'un des plus habiles & des plus hardis Navigateurs de son Siecle, lorsqu'on y apprit le massacre des François dans la Floride. L'honneur de sa Nation, l'intérêt qu'il prit, pour elle, à la conservation d'un si beau Païs, & sans doute le souvenir de ses propres injures, échaufferent son ressentiment jusqu'à lui faire prendre la résolution d'emploïer sa fortune & son sang à la vangeance de sa Patrie. Une entreprise de cette importance sembloit être au-dessus de son pouvoir ; mais un caractere tel que le sien ne connoissant point d'obstacles, il vendit tout son bien, il fit des emprunts, & se mit promptement en état d'armer deux Roberges, auxquelles il joignit une Patache, en forme de Frégate du Levant. Ces trois Bâtimens pouvoient aller à la rame dans le calme, & tiroient si peu d'eau, qu'il compta de les faire entrer, sans peine, dans les Rivieres de la Floride. Quatre-vingt Matelots choisis en formerent l'Equipage ; mais ils portoient cent cinquante Soldats, ou Volontaires, dont cent étoient Arbalétriers, & la plûpart Gentilhommes, avec des provisions pour un an. L'Armement s'étoit fait à Bordeaux, d'où l'Escadre mit à la voile le second jour d'Août, 1567. Elle fut arrêtée huit jours à Royan, par des vents contraires, & forcée ensuite, par une tempête, de se jetter dans la Charente, où elle demeura jusqu'au 22.

Son dessein & ses préparatifs.

Son départ.

Avec quelle sagesse il se conduit.

De Gourgues s'étoit muni d'une Commission de Lieutenant de Roi de Guienne ; mais, déguisant encore son départ, il ne l'avoit pas demandée

(96) L'Historien de la Nouvelle France cite deux Relations Manuscrites, l'une qui se garde à la Bibliotheque du Roi, l'autre dans la Famille de MM. de Gourgues.

pour

pour la Floride ; elle regardoit la Côte de Benin en Afrique, où il avoit feint de ne penſer qu'à prendre des Negres. A peine fût-il en pleine Mer, qu'une ſeconde tempête fit diſparoître un de ſes Navires. La crainte de cet accident lui avoit fait nommer pour rendez-vous l'embouchure de Rio del Oro, & ſon Bâtiment l'y rejoignit en effet. De-là, il rangea la Côte juſqu'au Cap Blanc, où trois Princes Negres l'attaquerent, à la ſollicitation des Portugais : il les battit deux fois. Enfin, commençant à lever le maſque lorſqu'il ſe vit au Cap Verd, il tourna tout-d'un coup vers l'Amérique.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES.

1567.

Il paſſe en Amérique.

D'heureux vents le conduiſirent d'abord à la Dominique, une des petites Antilles, enſuite à Portoric & à la Mona, où il prit des rafraîchiſſemens. Il ſe croïoit prêt à toucher au Continent de la Floride ; mais une nouvelle tempête le força d'entrer dans le Port de Saint Nicolas, à la Côte Occidentale de l'Ile Eſpagnole. Il y radouba un de ſes Vaiſſeaux, qui avoit beaucoup ſouffert de la tempête, & qui avoit perdu une partie de ſes proviſions. Ce n'étoit pas ſa derniere infortune : les Eſpagnols refuſerent de lui vendre des vivres ; & preſqu'en ſortant du Port, un furieux ouragan, qui le portoit à la Côte, lui fit croire ſa perte infaillible. Il ne laiſſa point d'arriver heureuſement au Cap de Saint Antoine, qui fait la Pointe occidentale de l'Ile de Cuba.

Ouverture qu'il fait de ſon deſſein.

Là, s'ouvrant enfin à ſes Gens, il commença par leur peindre des plus vives couleurs, les cruautés que les Eſpagnols avoient exercées contre les François de la Floride : » Camarades, ajouta-t'il, vous connoiſſez le » crime de nos Ennemis ! Quel ſeroit le nôtre, ſi nous differions plus » long-tems à vanger le nom François ? C'eſt dans cette vue que j'ai » vendu tout mon bien, & que j'ai puiſé dans la bourſe de mes Amis. » J'ai compté ſur vous ; je vous ai crus aſſez jaloux de la gloire de votre Patrie, pour lui ſacrifier juſqu'à votre vie ; me ſuis-je trompé ? Je » promets de vous donner l'exemple, d'être ſans ceſſe à votre tête, de » prendre pour moi les plus grands périls ; quelqu'un refuſe-t-il de me » ſuivre ? « L'ouverture de ce diſcours avoit cauſé quelqu'étonnement ; mais l'ardeur des Gens de guerre s'étant bientôt déclarée par des cris de joie, tous s'accorderent à proteſter qu'ils répondroient à la confiance de leur Chef. Il auroit profité de cette chaleur, pour remettre à la voile auſſi-tôt, ſi la prudence ne l'eut obligé d'attendre la Pleine-Lune, pour traverſer le Canal. Enfin, l'aïant paſſé ſans péril, il découvrit les Terres de la Floride.

Il arrive à la Floride.

Les Eſpagnols de San Matheo s'imaginoient ſi peu qu'on penſât en France à ſe remettre en poſſeſſion de cette Contrée, qu'à l'approche des trois Navires ils ne douterent point qu'ils ne fuſſent de leur Nation ; & lorſqu'ils les virent paſſer devant la Riviere de Mai, ils les saluerent de deux coups de Canon. De Gourgues leur rendit coup pour coup, avec la précaution de tourner un peu au large. La nuit ſuivante, il entra dans la Riviere de Seine, à quinze lieues de celle de Mai. Les Sauvages du Canton, prenant ſes Vaiſſeaux pour une Flotte d'Eſpagne, tenterent de s'oppoſer au débarquement ; mais de Gourgues leur envoïa ſon Trompette, qui avoit ſervi en Floride ſous Laudoniere, & qui n'entendoit pas

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES.

1567.

Comment il se lie avec les Sauvages.

mal la Langue du Païs. Cet Homme reconnut le Paraousti Saturiova, qui se trouvoit par hazard à l'embouchure de la Riviere; & n'aïant pas eu plus de peine à se faire reconnoître, il lui dit que les François venoient renouveller avec lui leur ancienne alliance. La maniere dont cette déclaration fut reçue lui fit juger que ces Indiens n'étoient pas contens des Espagnols. En effet, ils laisserent aux François la liberté de descendre; & Saturiova, s'étant approché d'eux, n'eut rien de si pressant que de leur expliquer ses plaintes: il ajouta que les François aïant aussi leurs injures à vanger, il ne doutoit pas qu'ils ne se joignissent à lui pour la ruine de leurs Ennemis communs.

De Gourgues répondit, par son Interprete, qu'il n'étoit pas venu dans ce dessein, mais uniquement pour renouveller l'alliance des François avec les Floridiens, & qu'après avoir connu leurs dispositions, il avoit compté de retourner en France, pour en amener de plus grandes forces; mais que les voïant dans l'impatience de se délivrer de leurs Voisins, il changeoit d'avis, & que dans l'espoir qu'ils se joindroient à lui, pour le seconder avec autant de fidélité que de valeur, il se déterminoit sur-le-champ à tomber sur les Espagnols, à la tête de ce petit nombre de Guerriers qu'il avoit sur ses Vaisseaux. Ce discours aïant excité des transports de joie parmi les Indiens, la Ligue fut aussi-tôt conclue. On commença par des présens mutuels: mais entre ceux du Paraousti il y en eut un qui ne laissa aucun doute de sa bonne foi. Il remit à de Gourgues un jeune Homme nommé Pierre de Bray, qu'il avoit refusé constamment de livrer aux Espagnols, & qu'il avoit toujours traité avec amitié. Les jours suivans furent emploïés à délibérer sur la maniere dont on attaqueroit l'Ennemi, & l'on convint qu'un Gentilhomme de Comminge, nommé d'*Estampes*, & Pierre de Bray, iroient avec Olocotara, Neveu du Paraousti, reconnoître l'état des Fortifications Espagnoles. Cependant d'Estampes ne fut confié aux Sauvages qu'avec de justes précautions; Saturiova donna des ôtages, qui furent ses propres Fils & celle de ses Femmes qu'il aimoit le plus. Trois jours suffirent à d'Estampes pour observer qu'aux anciens Ouvrages de San Matheo, les Espagnols avoient ajouté deux petits Forts, qui paroissoient en très bon état; & de Bray assura que la Garnison de ces trois Postes étoit d'environ quatre cens Hommes: mais les Espagnols, endormis par une longue sécurité, n'y étoient point sur leurs gardes. De Gourgues en conclut qu'il pouvoit tout espérer de la surprise & du secret.

Ses dispositions pour attaquer les Espagnols.

Il part avec les Sauvages.

Le rendez-vous général des Trouppes alliées fut marqué à la Riviere de Somme, où elles se trouverent en bon ordre. Les Sauvages s'engagerent à la fidélité par un serment solemnel, & l'on se mit aussi-tôt en marche. On eut beaucoup à souffrir, dans une saison qui étoit celle des pluies. Dès le premier jour, les François se trouverent extrêmement fatigués. Il restoit encore deux lieues, jusqu'au premier des deux Forts qui couvroient San Matheo; & de Gourgues n'avoit rien pris de tout le jour. Mais comme tout dépendoit de la diligence, il n'en partit pas moins, avec un Guide & dix Arquebusiers, pour aller reconnoître de ses propres yeux la Place qu'il étoit résolu d'attaquer le lendemain. Malheureu-

sement, une petite Riviere qu'il falloit passer se trouva si grossie par les pluies, & par la Marée qui montoit encore, qu'il lui fut impossible d'aller plus loin. Il s'en retournoit au Camp fort triste, lorsqu'un Sauvage offrant de le conduire par un chemin plus aisé, il se remit en marche avec les François, après avoir donné ordre aux Indiens de prendre par les Bois, & de se trouver au point du jour sur le bord de la Riviere. Il fut obéi : mais le passage ne se trouva pas plus facile dans ce lieu ; & la pluie augmenta si furieusement, qu'on n'eut pas d'autre soin que d'en garantir les armes. Enfin, le tems aïant commencé à s'éclaircir, de Gourgues, à la faveur d'un petit Bois, découvrit assez le Fort pour observer que tout le monde y étoit en mouvement. Il ne douta point qu'il n'eut été découvert : mais il sut ensuite qu'il s'étoit trompé, & que c'étoit une Fontaine à laquelle on faisoit quelques réparations. Vers dix heures du matin, la Marée aïant achevé de se retirer, on passa la Riviere. Ce ne fut pas sans difficulté ; car avec de l'eau jusqu'à la ceinture, on trouva un fond semé de grandes Huitres tranchantes, qui coupoient les souliers & blessoient les piés. Les Indiens, quoique piés nus, savoient le moïen de s'en garantir.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES.

1567.

Embarras de sa marche.

Il voit San Matheo.

Il paroît certain que jusqu'alors les Espagnols ignoroient qu'il y eût des François dans la Floride ; & rien ne marque mieux combien ils s'y étoient rendus odieux, que le secret qu'on vit garder aux Indiens. L'ardeur de toutes les Trouppes n'aïant fait qu'augmenter après avoir passé la Riviere, de Gourgues, sans perdre le tems à les haranguer, se contenta de leur représenter en peu de mots la justice de leur cause. Il avoit divisé les François en deux bandes, à l'une desquelles il donna Cassenove pour Commandant ; & se mettant à la tête des autres, il s'avança le premier, en ordre de Bataille.

L'attaque commence.

A peine fut-il sorti du Bois, que les Espagnols commencerent à l'appercevoir. Deux Coulevrines, du nombre des Pieces que Laudoniere avoit laissées, tirerent bientôt : mais les premiers coups n'aïant produit aucun effet dans l'éloignement, on devoit s'attendre qu'ils seroient redoublés avec plus de succès ; lorsqu'Olocotara, qui s'étoit déja glissé jusqu'au pié de la Platte-forme où les deux Coulevrines étoient dressées, sauta dessus, & tua le Canonier d'un coup de picque. La hardiesse de cet Indien fit juger aux Espagnols qu'il n'etoit pas seul. L'épouvante les saisit ; ils sortirent du Fort, & se mirent à courir tumultueusement du côté de Casenove, qui en avertit le Général par de grands cris. De Gourgues y courut, mit les Ennemis entre la Trouppe de son Lieutenant & la sienne, & tomba si brusquement sur eux, que la plûpart furent taillés en pieces. De soixante qu'ils étoient, il n'en resta que quelques-uns, qui furent pris, & réservés à une fin moins glorieuse.

Le premier Fort est pris.

Cependant le Canon du second Fort avoit commencé à tirer, & pouvoit devenir fort incommode. Il falloit passer le Fleuve. Le Général ne trouva point d'autre expédient, pour faire cesser ce feu, que de placer sur la rive les deux Coulevrines, & deux autres Pieces d'Artillerie qu'on avoit trouvées dans le premier Fort. Ensuite passant le Fleuve avec quatre-vingt François, dans une Barque qui servoit à la communication des

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES.

1567.

Prise du second.

deux Postes, il comptoit de la renvoïer aux Indiens : mais ils n'eurent point la patience de l'attendre. Aussi-tôt qu'ils le virent toucher à l'autre bord, ils se jetterent à la nage en poussant des cris affreux. Les Espagnols en furent effraïés ; & ne se croïant point en sureté derriere leurs retranchemens, ils se sauverent dans un Bois voisin, où de Gourgues, qui s'y étoit déja mis en embuscade, en tua quarante-cinq & fit quinze Prisonniers. Il entra dans le Fort, qu'il trouva désert. Il se hâta de le démolir, & d'emporter les vivres & les munitions dans le premier, dont il fit sa Place-d'armes. On rapporte cet évenement au Samedi d'après Pâque (97).

San Matheo avoit encore plus de deux cens Hommes de Garnison ; mais la consternation y étoit extrême. Il se trouva parmi les Prisonniers un vieux Sergent de bande, dont on tira des éclaircissemens sur l'état de la Place. De Gourgues, en aïant examiné soigneusement la situation, comprit que le plus sûr moïen de s'en rendre maître étoit l'escalade. Il emploïa les deux jours suivans aux préparatifs ; & dans l'intervalle, il lui vint un si grand nombre d'Indiens, que les environs de San Matheo en étant remplis, il ne fut pas possible aux Espagnols d'en sortir, pour reconnoître les forces des Assiégeans. Cependant il en sortit un, déguisé en Sauvage ; mais étant tombé entre les mains d'Olocotara, qu'il ne put tromper, il fut amené au Général. Dans ses premieres explications, il assura qu'il étoit de la Garnison du second Fort ; qu'il ne s'étoit travesti que pour échapper aux Sauvages, dont il n'espéroit aucun quartier ; que son dessein avoit été de se jetter entre les bras des François, & que se voïant Prisonnier d'une Nation dont il connoissoit l'humanité, il croïoit sa vie hors de danger. Mais tandis qu'il parloit au Général, & qu'il s'efforçoit de le tromper par cette fable, il fut reconnu du Sergent, qui le trahit sans dessein, en déclarant qu'il étoit de la Garnison de San Matheo ; surquoi il fut mis au nombre de ceux qu'on réservoit au supplice. On apprit de lui que ce qui faisoit perdre courage aux Espagnols, étoit l'opinion que les François n'étoient pas moins de deux mille ; & de Gourgues sentit de quelle importance il étoit pour lui, de ne pas leur laisser le tems de se désabuser.

Espion Espagnol, & lumieres qu'on en tire.

On marche vers San Matheo.

Le Mardi, au point du jour, tout se trouva disposé pour l'attaque. De *Mesmes* fut commandé, avec vingt Arquebusiers, pour veiller à l'embouchure du Fleuve, & les Sauvages eurent ordre de se mettre en embuscade dans le Bois, des deux côtés de la Place. De Gourgues marcha lui-même avant le lever du Soleil, accompagné du Sergent & de l'Espion, qui devoient servir de Guides. Olocotara étoit près de lui. Ce Sauvage, persuadé sur quelque fondement qu'on ignore, qu'il périroit dans cette Expédition, dit au Général qu'il étoit sûr d'être tué à l'attaque de la Place, & que loin de regreter la vie, il étoit charmé de mourir en Brave ; mais qu'il le prioit de faire donner à sa Femme la part du butin qui devoit lui revenir, afin que ces dépouilles étant enterrées avec son corps, il en fût reçu plus agréablement dans le Païs des Ames. De Gourgues lui répondit qu'il comptoit de le rendre en bonne santé à sa Famille, mais que

Superstition d'un Indien.

(97) L'éloignement des Forts entr'eux, & leur disposition, par rapport à la Place, ne sont pas mieux expliqués.

vif ou mort, son souvenir seroit cher à tous les François, & qu'ils reconnoîtroient ce qu'ils devoient à son zele.

Etablissem. des François dans la Floride.

De Gourgues. 1567.

On marchoit à découvert, sur le bord du Fleuve. Bientôt on se vit incommodé du feu de deux Coulevrines, placées sur un Boulevard qui commandoit le rivage; & la seule ressource fut de se mettre à couvert derriere la Colline, au pié de laquelle on doit se rappeller que San Matheo étoit situé. Mais de Gourgues en tira l'avantage d'examiner plus tranquillement la Place; & s'aidant du secours de ses deux Guides, il comprit que c'étoit par la Colline même qu'il falloit entreprendre l'attaque, comme les Espagnols en avoient donné l'exemple. Le jour étoit avancé, lorsque tout le monde eut pris son poste; on panchoit à remettre l'affaire au jour suivant. Mais les Assiégés firent une sortie qui hâta leur perte. Leur Détachement étoit de quatre-vingts Hommes. Casenove eut ordre de s'avancer contr'eux avec vingt Arquebusiers, pour les attirer plus loin de leurs murs, tandis que le Général leur couperoit la retraite & fondroit sur eux avec toutes ses forces. Ils donnerent dans le piége, & leur étonnement fut extrême de se voir entre deux feux: cependant ils se battirent en désespérés, & se firent tuer tous jusqu'au dernier; les autres, témoins de cette défaite, furent saisis d'une si vive fraïeur, que sans écouter les Chefs, ils prirent la fuite vers le Bois, où les Sauvages, qui les attendoient, ne firent grace à personne. Quelques-uns prirent une autre route; mais ils rencontrerent les François, qui en tuerent d'abord une partie, & qui n'eurent pas peu de peine à sauver les autres des mains des Indiens, pour les faire passer entre celles des Bourreaux.

Comment San Matheo est pris.

La Place étant demeurée sans Défenseurs, de Gourgues en prit possession avec toutes ses Trouppes, qui firent un butin considérable. On y trouva cinq doubles Coulevrines, quatre moïennes, quelques petites Pieces de fer & de fonte, & dix-huit Barrils de poudre, avec quantité d'armes de toute espece, qui furent transportées dans la Barque dont on s'étoit servi pour le passage du Fleuve. Cependant la poudre fut perdue, par un accident contre lequel on ne pouvoit être en garde. Un Indien, faisant cuire du Poisson assez loin du Magasin, laissa tomber du feu sur une traînée de poudre qu'on n'avoit pas remarquée, & par laquelle on sut des Espagnols mêmes, qu'ils avoient eu l'espérance de faire sauter les François, lorsqu'ils se présenteroient à la bréche. Mais le Magasin sauta seul, & personne n'en reçut le moindre mal.

Ce qu'on y trouve, & suite de la victoire.

Après le pillage, de Gourgues fit conduire tous les Prisonniers au même lieu, où les François avoient été massacrés, & où Menendez avoit placé son Inscription. Il leur reprocha leur cruauté, leur perfidie, la violation de leur serment; & les livrant aux Bourreaux, il les fit pendre à ses yeux. A la place de l'ancienne Inscription, qu'on lisoit encore, il fit mettre celle-ci, sur une planche de Sapin: » Je ne fais ceci comme à Espagnols, » ni comme à Maranes; mais comme à Traîtres, Voleurs & Meurtriers. Quelque justice qu'il y eut dans cette action, il semble qu'une Expédition, si glorieuse pour son Chef & pour toute la France, auroit été plus relevée encore, par une conduite où la modération & la générosité Françoise eussent fait un beau contraste avec l'inhumanité des Espagnols.

Traitement fait aux Prisonniers Espagnols.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES.

1567.

Retour du Vainqueur.

Les applaudiſſemens qu'on ne put refuſer au brave de Gourgues, dans toutes les parties de l'Europe, furent le ſeul fruit qu'il tira de ſa victoire. Il n'avoit pas aſſez de monde pour ſe ſoutenir dans la Floride, contre les Eſpagnols de Saint Auguſtin; & de quelques années il ne devoit pas s'attendre à recevoir des ſecours de France. Il conçut auſſi que l'amitié des Sauvages ne dureroit pas plus qu'il ne ſeroit capable de les ſervir, & ſurtout de les mettre à couvert de la vangeance d'une Nation contre laquelle ils avoient eu la hardieſſe de ſe déclarer. Cependant on doute s'il ſavoit que les Eſpagnols euſſent un autre Etabliſſement ſur la même Côte; & l'Hiſtorien de la Nouvelle France n'oppoſe rien à quelques Ecrivains du tems, qui ſuppoſent que la Riviere des Dauphins ne fut habitée, ſous le nom de Saint Auguſtin, que quelques années après.

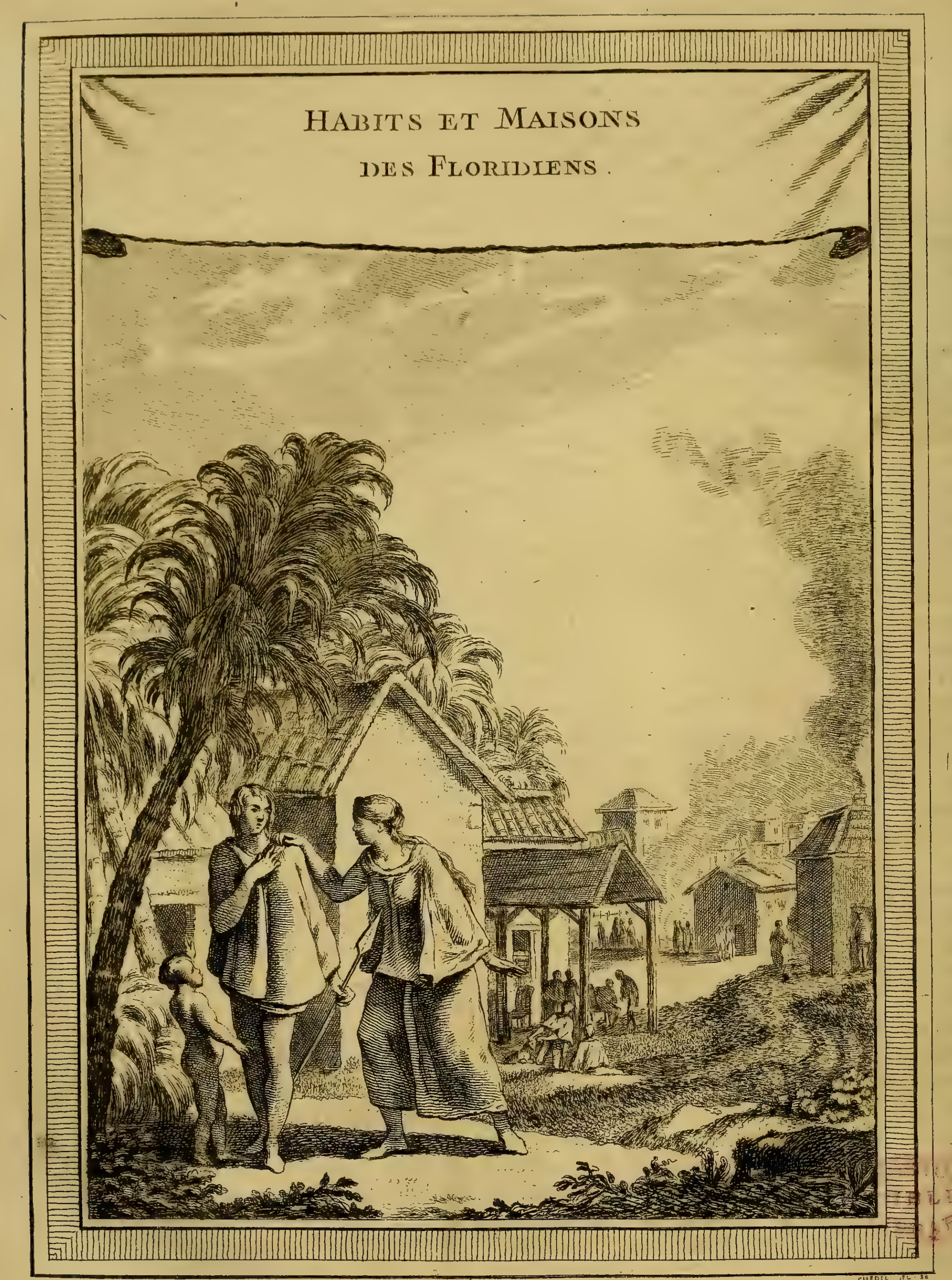
Il ne reſtoit, au Vangeur du nom François, que les proviſions néceſſaires pour retourner en Europe; & cette raiſon le détermina ſeule à faire démolir les trois Forts qu'il avoit conquis. Toute l'Artillerie fut envoïée, par Mer, aux Vaiſſeaux qui étoient demeurés dans la Seine, & l'on s'y rendit par terre. On y prit congé des Indiens, auxquels le départ de leurs Alliés parut causer du regret. Saturiova, & ſon Neveu, dont les preſſentimens ne s'étoient pas trouvés juſtes, furent comblés de préſens. Enfin les trois Vaiſſeaux mirent à la voile.

Navigation malheureuſe.

Cette Expédition n'avoit coûté, à de Gourgues, que quelques Soldats, & cinq Gentilhommes; l'un nommé *de Pons*, qui étoit de Saintonge; les autres, Gaſcons, qui ſe nommoient de *Limoſni*, *de Bierre*, *Carreau* & *de Gachie*. Mais dans ſon retour, aïant eu beaucoup à ſouffrir de pluſieurs tempêtes & de la faim, il perdit ſa Patache, montée de huit Hommes. L'un des deux Navires, qui fut ſéparé de lui à la hauteur de la Bermude, ne put arriver en France que longtems après. Il mouilla lui-même aſſez heureuſement, le 6 de Juin, dans le Port de la Rochelle; mais il y fut menacé d'un ſort plus fâcheux que le naufrage qu'il venoit d'éviter. On ignore comment le bruit de ſon entrepriſe, dont il croïoit apporter la premiere nouvelle en France, avoit déja pû parvenir à la Cour d'Eſpagne. A peine étoit-il parti de la Rochelle pour ſe rendre à Bordeaux, qu'on vit entrer dans la Rade dix-neuf Pataches Eſpagnoles, avec un autre Bâtiment de deux cens tonneaux, qui venoient dans le deſſein de l'enlever, & qui le pourſuivirent même juſqu'à Blaye. Les éloges qu'il reçut à Bordeaux, & le conſeil de Montluc, ſous lequel il avoit ſervi en Toſcane, l'encouragerent à faire le voïage de la Cour; mais il y fut mal reçu. On l'avertit même ſous main de diſparoître, s'il ne vouloit être ſacrifié au reſſentiment du Roi d'Eſpagne, qui demandoit hautement ſa tête, après l'avoir miſe à prix, & qu'on ménageoit beaucoup alors, parcequ'on en attendoit du ſecours contre les Rebelles. En effet la Reine-Mere & la Faction des Princes Lorrains s'étant déclarées contre de Gourgues, on propoſa de lui faire ſon Procès, pour avoir entrepris ſon Expédition ſans ordre. Il fut longtems caché à Rouen, chez le Préſident de Marigny; & comme il s'en falloit beaucoup qu'il eut rapporté, de la Floride, dequoi païer les dettes qu'il avoit contractées avant ſon départ, il auroit manqué du néceſſaire, ſans les ſecours qu'il reçut de ce Magiſtrat & de quelques

Périls de la part des Eſpagnols.

Comment de Gourgues eſt traité en France.



Tom. XIV. N° V.

autres Amis. La Reine Elisabeth, qui regnoit alors en Angleterre, également touchée de son mérite & de son infortune, lui fit faire des propositions avantageuses pour se l'attacher : mais le Roi son Maître, qui malgré les apparences, avoit été réellement charmé de son Action, lui aïant rendu publiquement ses bonnes graces, il remercia cette Princesse. Enfin, Dom Antoine de Bragance lui offrit le commandement de la Flotte qu'il armoit, pour soutenir son droit à la Couronne de Portugal. Une si belle occasion, de faire encore une fois la guerre aux Espagnols, eut plus de pouvoir que l'ambition pour lui faire accepter cet emploi. Mais en se rendant auprès du Prince Portugais, il tomba malade à Tours, où il mourut, avec la réputation d'un des plus braves & des plus habiles Capitaines de son siecle.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES.

1567.

Combien il est estimé des Etrangers.

Au reste ceux, qui ont cru que le nom de *Caroline*, donné par Laudoniere au Fort que les Espagnols nommerent San Matheo, après l'avoir pris, & qui fut reconquis par de Gourgues, étoit l'origine de celui que porte aujourd'hui la Colonie Angloise dont on va traiter dans un des articles suivans, se sont d'autant plus trompés, que la Caroline d'aujourd'hui ne comprend pas même tout ce qu'on nommoit alors la Floride Françoise, & que le Fort de Laudoniere est à présent de la Floride Espagnole, sous le nom de San Matheo, qu'il reçut de Menendez. On aura l'occasion d'y revenir, en traitant de quelques autres Places, que les Espagnols ont fondées depuis sur cette Côte, & dans la presqu'Ile de Tegeste.

Erreur sur le nom de la Caroline.

Ici, ce qui s'offre de plus curieux dans la Relation de Laudoniere est le caractere des Peuples voisins de l'ancien Fort François, avec quelques observations sur les propriétés du Païs (*). Les Floridiens de ce Canton, dit-il, sont bien faits, braves & fiers, quoiqu'assez traitables lorsqu'on sait les prendre par la douceur. Ils n'ont pas la cruauté des Canadiens pour leurs Prisonniers ; & quoiqu'ils soient Antropophages comme eux, ils ne poussent pas l'inhumanité jusqu'à se faire un plaisir de voir souffrir un malheureux Captif, ni un art de le tourmenter. Ils se contentent de réduire à l'esclavage les Femmes & les Enfans qu'ils enlevent ; ils immolent les Hommes au Soleil, & se font un devoir de Religion de manger la chair de ces Victimes. Dans les marches & dans les Combats, les Paraoustis sont toujours à la tête de leurs Trouppes. Le bagage est porté par des Hermaphrodytes, dont Laudoniere assure que le nombre est grand parmi ces Sauvages. Un de leurs usages est d'arracher, comme chez les Nations qui sont plus au Nord, la peau de la tête de leurs Ennemis après les avoir tués ; mais, dans les réjouissances qui suivent la victoire, ce sont les vieilles Femmes qui se parent de ces chevelures. Il paroît que le Soleil est leur unique Divinité ; ou du moins tous leurs Temples sont consacrés à cet Astre : mais le culte qu'ils lui rendent varie avec les Cantons. La Polygamie n'est permise, dans la Floride, qu'aux Paraoustis ; ils ne donnent même le nom d'Epouse qu'à une de leurs Femmes. Les autres sont de véritables Esclaves, & leurs Enfans n'ont aucun droit à la succession du Pere. On rend de grands honneurs à ces Chefs pendant leur vie, & de plus grands encore après leur mort. Le lieu de leur sépulture est environné de

Remarques sur la Floride Françoise.

Usages des Indiens.

(*) Tout ce qui suit doit être entendu de ce tems-là ; car on y verra quelques différences, dans un tems postérieur.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

fleches, plantées en terre, & la coupe dont ils se servoient pour boire est placée sur la tombe. Toute l'Habitation pleure & jeûne pendant trois jours. La Cabane du Mort est brûlée, avec tout ce qui étoit à son usage; comme si personne n'étoit digne de s'en servir après lui. Ensuite les Femmes se coupent les cheveux & les sement sur le Tombeau, où plusieurs vont tour à tour, pendant six mois, pleurer trois fois chaque jour. Les Paraoustis des Bourgades voisines viennent aussi rendre, en cérémonie, les derniers devoirs à leur Allié. Presque toute l'éducation qu'on donne aux Enfans est de les exercer à la course, sans distinction de sexe. Aussi tous les Indiens du Païs, Hommes & Femmes, sont d'une agilité merveilleuse. On les apperçoit plutôt au sommet des plus grands arbres, qu'on ne les y a vus grimper. Ils ont une extrême adresse à tirer de l'Arc, & à lancer une espece de Javelots, qui les rendent plus redoutables à la guerre, que leurs Macanas, ou leurs massues. Enfin ils nagent avec beaucoup de vîtesse; les Femmes, chargées de leurs Enfans, qu'elles portent entre leurs bras, passent de grandes Rivieres à la nage.

Animaux du Païs.

Les Animaux les plus communs dans cette partie de la Floride sont deux sortes de Lions, le Cerf, le Chevreuil, le Bœuf, qui ne different en rien de ceux des Païs plus au Nord, le Léopard, le Daim, le Loutre, le Castor, le Loup, le Lievre, le Lapin, le Chat sauvage, & le Rat de Bois; mais ces especes ne se trouvent pas toutes dans les mêmes Cantons. On y voit partout la plûpart de nos Oiseaux de proie & de Rivieres, aussi bien que des Perdrix, des Tourterelles, des Ramiers, des Cigognes, des Poules-d'Inde, des Grand-gosiers, quantité de Perroquets & diverses especes de petits Oiseaux. L'Oiseau-mouche n'y paroît point en Eté; mais il s'y retire pendant l'Hiver, des climats apparemment dont il ne peut supporter le froid. Les Rivieres y sont remplies de Caymans, les Campagnes & les Bois de Serpens, surtout de cette terrible espece, qu'on appelle Serpens à Sonnettes.

Arbres.

Les Forêts sont remplies de Pins, mais qui ne portent point de fruits, de Chênes, de Noïers, de Merisiers, de Muriers, de Lentisques, de Lataniers, de Châtaigniers, de Cedres, de Cyprès, de Lauriers, de Palmiers & de Vignes. On y voit aussi des Mesliers, dont les fruits sont plus gros & meilleurs qu'en France. Mais l'arbre le plus estimé dans ce Païs est le Sassafras, que les Floridiens nomment *Palamé*, ou *Pavanca*. Quoiqu'il ne soit pas rare dans plusieurs autres parties de l'Amérique, l'excellence qu'on lui trouve ici doit y faire placer sa description & ses usages.

Sassafras de la Floride.

Sa description & ses propriétés.

Le Sassafras de la Floride ne devient jamais plus grand qu'un Pin médiocre. Il ne jette point de branches. Son tronc est uni; & sa tête touffue compose une espece de coupe. Ses feuilles sont à trois pointes, comme celles du Figuier, d'un verd obscur & d'une fort bonne odeur, surtout lorsqu'elles sont séches; en naissant elles ont la forme de celle du Poirier. Son écorce est polie, un peu rougeâtre, avec un goût d'Anis. Son bois est léger, d'un goût & d'une odeur aromatiques, approchant du Fenouil. Sa racine, est plus dure, plus pesante, & ne s'étend qu'en superficie. Cet Arbre croît sur le bord de la Mer & sur les Montagnes; mais toujours dans un terrein qui n'est ni trop sec ni trop humide. Son bois est

chaud

chaud au second degré, & son écorce l'est presqu'au troisieme. Lorsqu'il se trouve plusieurs Sassafras dans un même lieu, ils jettent une odeur qui differe peu de celle de la Canelle. Les premiers Espagnols de San Matheo & de Saint Augustin, c'est-à dire de la Riviere Dauphine & de celle de Mai, étant presque tous attaqués de fievres, causées par la nourriture du Païs & par la mauvaise qualité des eaux, leurs Prisonniers François leur apprirent l'usage du Sassafras, comme ils l'avoient vû pratiquer aux Sauvages. Ils en coupoient la racine en petits morceaux, qu'ils faisoient bouillir dans l'eau; ils buvoient de cette eau à leurs repas & à jeun : elle les guérissoit parfaitement. Les mêmes François en firente nsuite d'autres expériences, sur lesquelles ils publierent qu'il n'y a presque point de maladies qui résistent à cette boisson; elle étoit, non-seulement leur remede unique, mais leur préservatif universel dans la Floride. Mais ils n'en usoient point lorsqu'ils manquoient de vivres, parcequ'elle leur causoit une faim plus insupportable encore que les maladies. On prétend aussi que le Sassafras est un spécifique admirable contre les maux vénériens; mais il paroît qúe pour ce mal & pour tous les maux contagieux, les Floridiens ont plus souvent recours à la Squine. Dans plusieurs maladies, ils coupent en petits morceaux les racines, les petites branches, & les feuilles du Sassafras; ils en laissent tremper une once, toute une nuit, dans environ douze livres d'eau : ensuite, ils font cuire le tout à petit feu, jusqu'à ce que l'eau soit diminuée d'un tiers : mais on observe que pour l'usage, il faut avoir égard au tempéramment du Malade, & qu'il doit garder un grand régime. On assure même que dans les maladies invétérées, ou lorsque le Malade est trop foible, ce remede est fort nuisible. Quelques-uns, avant que d'en user, se purgent beaucoup; mais d'autres se contentent d'emploïer cette décoction pour leur breuvage ordinaire. Il est certain que depuis la découverte du Nouveau-Monde le Sassafras a toujours passé pour un remede excellent contre les maux d'estomac & de poitrine, & généralement contre tous ceux qui viennent du froid. Ximenès raconte que s'étant trouvé près de la Baie de Ponce Leon, dans une grande disette d'eau, il s'avisa de couper du bois de Sassafras en petits morceaux, & de le tremper dans une eau, presqu'aussi salée que celle de la Mer: huit jours après, il but de cette eau, & la trouva fort douce.

Etablissem. des François dans la Floride.

Maniere de l'emploïer.

Arbrisseaux.

Entre les Arbrisseaux du même Païs, le plus remarquable est la *Cassine* ou l'Apalachine (*), dont les Indiens tirent une liqueur qu'ils aiment beaucoup. Entre les Simples, on vante l'*Apoyomatsi*, ou *Patzisiranda*, dont on fait la description suivante. Ses feuilles ressemblent à celles du Poireau, mais sont plus longues & plus déliées. Son tuïau est une espece de jonc, plein de poulpe, noueux, & d'une coudée & demie de haut. Sa fleur est petite & étroite, sa racine déliée, fort longue, semée de nœuds, ou de bossettes, ronde & velue. C'est ce que les Espagnols nomment Chapelets de Sainte Helene; & les François *Patenotres*. Ces boulettes, coupées & exposées au Soleil, deviennent très dures, noires au dehors, & blanches en dedans. Elles ont une odeur aromatique, qui approche de

Apoyomatsi, sa description & ses vertus.

Patenotres.

(*) Voïez, ci-après, l'Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale.

Etablissem. des François dans la Floride.

celle du Galanga. Elles sont séches & chaudes au troisieme degré & plus ; un peu astringentes & résineuses : cependant elles ne se trouvent que dans les lieux humides. Les Sauvages broient les feuilles entre deux pierres, en tirent un suc, & s'en frottent tout le corps après s'être baignés ; dans la persuasion qu'il fortifie la peau, & qu'il répand une odeur agréable. Les Espagnols ont appris d'eux aussi à réduire ce Simple en poudre, qu'ils prennent dans du vin, comme un remede pour la Pierre & pour les obstructions des reins. Ils le broient & le prennent en bouillon pour les maux de poitrine. Ils l'appliquent en emplâtre, pour arrêter le sang, pour fortifier l'estomac, & pour les douleurs de l'Uterus.

Sur toute la Côte de cette partie de la Floride, il se trouve quelquefois de l'Ambre gris.

Mais on ne s'est arrêté à ce court détail, que pour faire honneur aux François de leurs observations, dans un Païs où personne ne leur dispute la gloire de s'être établis les premiers. On y reviendra dans un tems fort postérieur, à l'occasion d'une Colonie plus heureuse, qui s'y est formée sans opposition, quoique sans autre prétexte, que le droit vague d'occuper des lieux qu'on trouve abandonnés par leurs premiers Possesseurs (*).

(*) On verra, là-dessus, quelques remarqnes, dans l'établissement des François à Saint Domingue.



CHAPITRE XII.

Voïages, Découvertes et Etablissemens des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.

Introduction.

Jusqu'ici, l'Amérique n'avoit vû les Anglois qu'avec l'odieuse qualité de Pirates : mais leur émulation s'étant ennoblie tout d'un coup, ils penserent enfin à s'y établir. L'Histoire de leurs progrès, dans la formation de plusieurs Colonies, se trouve divisée naturellement par la date de leurs Voïages & par l'ordre de leurs entreprises.

§ I.

Etablissement de la Virginie.

Voïage d'Amidor et de Barlow. 1583.

Raleigh (98), Jean Smith (99), & le Virginien anonyme (1) qui a publié l'Histoire de sa Patrie, sont les meilleures sources où l'on puisse chercher des lumieres sur l'Etablissement des Anglois dans la Virginie ; car on conçoit bien que, sur tout ce qui regarde l'origine de cette belle Colonie, les Ecrivains plus modernes, Etrangers ou de la même Nation, n'ont pû prendre que ces premieres Relations pour guides.

On lit donc dans ces Mémoires, que le Chevalier Raleigh, excité non-seulement par l'exemple & les prodigieux succès des Espagnols, mais par les observations mêmes de quelques Avanturiers de sa Nation, qui avoient déja tenté moins heureusement la fortune (2), resolut, en 1583, d'entreprendre quelques decouvertes à ses propres frais. On ne nous apprend point s'il avoit un objet fixe ; quoiqu'il pût s'en être formé plus d'un, sur les tentatives que Sebastien Cabot avoit déja faites au nom de l'Angleterre, & sur les diverses expéditions des François vers le Nord du Continent ; mais aïant fait entrer dans ses vues quelques Particuliers de Londres, qui pouvoient y contribuer par leurs richesses, il obtint de la Reine Elizabeth des Lettres Patentes, datées du 25 de Mars 1584, par lesquelles tous les avantages de l'entreprise étoient abandonnés à sa Compagnie ; & dès le mois d'Avril de l'année suivante, il mit deux petits Vaisseaux en Mer, sous les ordres des Capitaines Philippe *Amidor* & Arthur *Barlow*.

Compagnie formée par le Chevalier Raleigh.

Après un heureux Voïage, dont il paroit que le terme étoit encore incertain, ces deux Officiers mouillerent à l'entrée d'une Baie, que les Habitans du Païs nommoient Roënoke, & qui appartient aujourd'hui au Gouvernement de la Caroline Septentrionale. Ils y firent quelque com-

(98) Dans le Recueil d'Hackluyt.
(99) Sa Relation a été traduite en François.
(1) Traduite aussi en François.
(2) Voïez le Tome XII de ce Recueil.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Amidor et Barlow. 1585.

Origine du nom de Virginie.

merce avec les Indiens, pour se donner le tems d'étendre leurs observations autour d'eux ; & contens de ce qu'ils avoient vus, ils se haterent d'en venir faire le recit en Angleterre.

Ils rapporterent que le Païs, auquel ils avoient abordé, offroit une grande variété d'excellens fruits, des arbres de toute espece, des Animaux en abondance. Ils n'y avoient pas vu d'or ; mais les terres sembloient si fertiles, le climat si doux, les Habitans si traitables, que de si belles apparences promettoient quelque chose de plus heureux à d'autres recherches, surtout après l'exemple de ce qui venoit d'arriver aux Espagnols dans les deux riches Contrées du Mexique & du Pérou. Ils avoient amené deux Indiens, l'un nommé *Wanchiso*, l'autre, *Manteo*, qui, commençant à parler déja quelques mots d'Anglois, augmenterent l'idée qu'on donnoit de leur Patrie. Toute la Nation Angloise prit feu sur cette peinture. La Reine même en fut si charmée, que malgré la guerre qu'elle avoit alors contre l'Espagne, elle promit de puissans secours aux Avanturiers ; & pour les encourager par des marques éclatantes de sa protection, elle consentir que le Païs découvert fût nommé Virginie, à son honneur : » Soit, parcequ'elle étoit vierge, observe l'Historien, soit » parceque le Païs même & ses Habitans sembloient retenir encore la » pureté, l'abondance & la simplicité de la premiere création «.

Voïage de Greenwill. 1586.

Au Printems de l'année suivante, le Chevalier Richard Grenwill, un des principaux Associés de Raleigh, fut nommé pour commander sept Vaisseaux, bien pourvus de vivres, d'armes & de munitions, & chargés d'un bon nombre de Volontaires, qui devoient servir à former un Etablissement. Quoiqu'il eut à bord les deux Indiens de Roenoke, il avoit ordre de pousser plus loin ses Découvertes. Cependant, étant arrivé sur cette Côte, vers la fin du mois de Mai, il s'y arrêta, pour faire l'essai du terrein. Des Pois & des Féves, qu'il y fit semer, prospererent merveilleusement dans l'espace de deux mois. Cette heureuse expérience l'aïant fixé au même lieu, il se contenta d'y recueillir des Fourrures, quelques Perles & d'autres productions du Païs ; après quoi, confiant cent huit hommes à la bonne-foi des Indiens, sous le commandement de Ralphe *Lane*, il ne pensa qu'à retourner en Angleterre.

Premier Etablissement des Anglois.

Mais à peine eut-il mis à la voile, que cette Trouppe indocile oublia l'ordre qu'il lui avoit laissé, de se fortifier dans une Ile voisine. Les plus hardis s'écarterent parmi les Indiens, & pénétrerent si loin dans le Païs, que cette indiscretion les aïant rendus suspects, quelques-uns y furent égorgés, & tous les autres se virent menacés du même sort. Après ces premieres hostilités, les Indiens, naturellement soupçonneux & vindicatifs, jugerent qu'il n'y avoit plus de réconciliation à se promettre avec ceux qu'ils avoient épargnés, & ne penserent plus qu'à leur nuire. Lane prit le parti de les adoucir par la patience, & se flatta de les contenir, en leur annonçant l'arrivée d'un puissant secours de sa Nation. Cette ruse eut assez de succès, pour lui donner la liberté d'étendre ses Découvertes le long de la Côte, près de cent milles au Nord ; mais n'y aïant point trouvé de Port commode, il revint à la Baie de Roenoke, sans les avoir poussées jusqu'à la Baie de Chesapeak.

Il se soutint assez heureusement pendant tout l'Hiver ; mais ne voïant point paroître au Printems le secours qu'il attendoit ; & commençant à tout craindre de la barbarie des Indiens, il ne pensoit plus qu'à trouver le moïen de s'échapper, lorsqu'avant la fin du mois d'Août il eut la joie de voir paroître une Flotte Angloise. C'étoit celle du Chevalier Drake, composée de vingt-trois Vaisseaux que la Reine envoïoit sur les Côtes de l'Amérique, pour y surprendre les Galions d'Espagne. Cet Amiral avoit ordre de passer à la Baie de Roënoke, & de fournir à la Colonie, qu'on y supposoit fortifiée, toute l'assistance dont elle auroit besoin. Il fut surpris de la trouver dans une si triste situation. Lane lui demanda un renfort d'hommes, des vivres, & une Frégate, pour se mettre en état de chercher un autre établissement, s'il y étoit forcé par quelque nouveau malheur. L'Amiral ne lui refusa rien ; mais tandis qu'il faisoit transporter des vivres & des munitions dans la Frégate, une furieuse tempête jetta ce Vaisseau si loin en Mer, qu'on perdit l'espérance de le revoir. Envain Drake en offrit un autre à des Gens accablés de fatigues & de chagrins, qui regarderent cette avanture comme un obstacle que la Providence opposoit à leur Etablissement. Ils supplierent l'Amiral de les prendre sur sa Flotte ; & la facilité qu'il eut à les satisfaire fit manquer toutes les espérances de la Compagnie.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Greenvill. 1587.

Cependant les Associés travailloient à faire partir de nouveaux secours : mais outre les difficultés ordinaires, ils eurent entr'eux des démêlés qui retarderent leurs préparatifs. Enfin ils équiperent quatre gros Vaisseaux, & le Chevalier Raleigh prit la résolution de les commander lui-même. Celui qu'il devoit monter s'étant trouvé prêt avant les autres, il mit seul à la voile, dans l'impatience de visiter sa chere Colonie. Il toucha au Cap de Hattoras, un peu au Sud du Canton où les cent huit Hommes s'étoient établis ; mais après les avoir cherchés inutilement, son chagrin & ses propres embarras lui firent prendre le parti de revenir. Greenwill, qui étoit parti quinze jours après lui, mouilla dans la Baie de Roenoke, où ne trouvant que de foibles traces de l'Etablissement, sa premiere crainte fut que les Anglois qu'il y avoit laissés n'eussent été détruits par les armes des Indiens. Manteo, qui se présenta pour le recevoir, ignoroit que Drake eût abordé sur la Côte & qu'il les eût pris à bord ; mais quoiqu'il ne pût s'imaginer lui-même ce qu'ils étoient devenus, il assura si constamment qu'ils n'avoient reçu aucun mal de sa Nation, que Greenwill, reprenant confiance, laissa cinquante Hommes dans la même Ile, leur fit construire des Logemens, & leur donna des provisions pour deux ans ; après quoi il remit à la voile vers l'Angleterre.

Voïage du Chevalier Raleigh. 1587.

L'année suivante, Jean White fut envoïé avec trois Vaisseaux, chargés non-seulement de munitions & de vivres, mais d'un bon nombre d'Hommes & de Femmes, qui devoient faire prendre une forme réguliere à la Colonie. Il avoit ordre d'y demeurer lui-même en qualité de Gouverneur, & d'emploïer tous ses soins à gagner l'affection des Indiens. En arrivant à Roenoke, vers la fin de Juillet, il eut, comme Raleigh & Greenvill,

Voïage de White. 1588.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

WHITE. 1588.

le chagrin de trouver l'Etablissement désert. Manteo l'informa qu'une partie des cinquante Anglois avoit été tuée par surprise, & que les autres avoient pris la fuite. Le terrein, qu'ils avoient occupé, étoit déja couvert de ronces. White étoit d'un caractere ferme : loin de se décourager, il fit réparer l'Habitation; & s'y étant logé le premier, son exemple engagea tous ses gens à s'y établir. Manteo reçut le Baptême, avec le titre de Seigneur d'*Assamoupeack*, qui étoit le nom d'une des Nations Indiennes. Cette distinction, que les Anglois crurent devoir à la fidélité de son attachement, servit beaucoup à leur concilier les Indiens voisins. On fit des Traités de Paix & d'Alliance. La Colonie, dirigée par un Chef & douze Conseillers, qui formerent un Corps sous le nom de Gouverneur & Assesseurs de la Ville de *Raleigh* en Virginie, prit une face qui la fit respecter. L'union y fut bien établie. Une Angloise, Femme d'Ananias *Dare*, aïant mis au monde une Fille, qui fut nommée *Virginie*, l'heureuse naissance de ce premier Enfant d'un Pere & d'une Mere Chrétiens, fut célébrée avec des transports de joie, & passa pour une marque éclatante de la protection du Ciel sur la nouvelle Colonie.

Cependant une juste défiance de l'avenir les obligea de renvoïer leur Gouverneur en Angleterre, pour y solliciter des secours d'Hommes & de vivres. Personne n'étoit plus propre à cette Commission; & son habileté n'étant pas moindre pour les détails de l'administration, il ne partit qu'après avoir pourvû à la sûreté de la Colonie, qu'il laissoit composée de cent quinze personnes : mais la diligence de son voïage, & la vivacité de ses instances à Londres n'empêcherent point qu'il ne fut expédié avec lenteur. Il se passa deux années entieres, avant qu'il put obtenir trois Vaisseaux, avec lesquels il partit de Plymouth vers la fin de l'année 1589. On ne connoissoit point encore d'autre route que celle des Antilles; ou du moins, malgré les lumieres qui commençoient à se répandre sur la navigation, l'ancien usage avoit tellement prévalu, qu'on aimoit mieux faire un détour de mille lieues que de tenter un passage plus direct. White, retardé par tant d'obstacles, n'arriva au Cap de Hattoras que vers le milieu du mois d'Août suivant. Il y débarqua, pour gagner du tems, dans l'impatience de revoir sa Colonie. Mais quelques Inscriptions, qu'il trouva sur l'écorce des Arbres, lui apprirent qu'elle étoit passée à *Croatan*, une des Iles qui forment le détroit, à vingt lieues de Roenoke. Comme elle n'avoit laissé d'ailleurs aucune explication sur les motifs de cette retraite, le Gouverneur se vit obligé de retourner à bord. A peine y fut-il rentré avec tous ses gens, qu'une tempête rompit ses Cables, lui fit perdre une partie de ses ancres, & jetta ses trois Vaisseaux en pleine Mer. Dans ce triste état, il n'eut pas d'autre ressource que de retourner en Angleterre, sans avoir vû la Colonie; & le mécontentement des Armateurs aïant fait remettre à d'autres tems les nouveaux frais qui étoient devenus nécessaires, l'entreprise demeura suspendue. Ensuite, les embarras où Raleigh, qui en étoit l'ame, se trouva malheureusement engagé, la firent abandonner tout-à-fait pendant l'espace de douze ans.

Ce ne fut qu'en *1602*, que le Capitaine *Gosnold*, un des anciens Associés, équipa un petit Vaisseau à ses propres frais, & partit de Darmouth avec environ trente-cinq Hommes, dans la résolution de tenir une route plus droite, c'est-à-dire d'éviter le détour qu'on faisoit ordinairement vers le Sud. Cette tentative lui réussit : mais, en arrivant sur les Côtes de l'Amérique, il se trouva beaucoup plus au Nord que tous ceux qui avoient fait le même Voïage avant lui. Il se vit d'abord entre les Iles qui forment le côté Septentrional de la Baie de Massachuset, dans la Nouvelle Angleterre. Là, n'aïant point découvert les commodités de cette belle Rade, il tourna au Sud, pour se dégager de la Côte ; mais lorsqu'il se croïoit en pleine Mer, il se trouva tout-d'un-coup devant la Pointe du Cap *Codd*. Cette vue lui fit naître l'envie de descendre à terre, un peu au Sud du Cap. Il y fit quelque commerce avec les Indiens. Deux des Iles voisines reçurent de lui les noms de *Vigne de Marthe* & de *Sainte Elisabeth*, qu'elles ont conservées jusqu'aujourd'hui. Il sema, dans la seconde, divers grains d'Angleterre, qui n'y crurent pas moins vîte qu'à Roenoke. Ses gens s'y bâtirent des Cabanes, d'où ils continuerent de faire des échanges avantageux de leurs petites Marchandises, pour des fourrures & des gommes. Après un mois de séjour, ils retournerent dans leur Patrie, aussi satisfaits de la beauté naturelle & de la fertilité du Païs, que des richesses qu'ils en apportoient. On observe, que pendant tout le Voïage, ils ne furent atteints d'aucune sorte de maladie.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

VOÏAGE DE GOSNOLD. 1602.

Le bruit d'une si prompte & si heureuse Expédition réveilla l'ardeur des Marchands Anglois. Dès le commencement de l'année 1603, ceux de Bristol firent partir deux Vaisseaux, qui aborderent au même lieu, & qui en revinrent bien chargés. En 1605, un Vaisseau de Londres mit à la voile, dans le dessein de prendre terre, sur la même Côte, au trenteneuvieme degré de Latitude ; mais les vents l'aïant poussé trop au Nord, il arriva sous l'Ile qui porte aujourd'hui le nom d'*Ile longue*. Les Anglois y trouverent d'abord de l'humanité dans les Indiens ; mais, les aïant vus changer de disposition, ils rangerent la Côte l'espace de quarante milles, ils remonterent la Riviere de Connecticut, & donnerent le nom de Pentecôte au Havre où ils avoient mouillé, parcequ'ils y étoient arrivés le jour de cette Fête. Dans ces trois derniers Voïages, on ne pensa point à se procurer des informations sur la Colonie de 1587 ; & l'avidité du gain éteignit tout sentiment de compassion, pour des Malheureux dont le sort étoit encore ignoré.

AUTRES VOÏAGES DES ANGLOIS.

Cependant les Sociétés de Londres, de Bristol, d'Exeter & de Plymouth, reconnoissant l'avantage qu'il y avoit à tirer d'une entreprise réguliere, lorsqu'elle seroit bien conduite, & que ses fondemens seroient une fois bien établis, s'adresserent de concert au Roi Jacques I, pour obtenir la permission de former une Compagnie, & d'y emploïer des fonds dont le bon usage fût garanti par son autorité. Ce Prince leur accorda ses Lettres, dattées le 10 d'Avril *1606* : mais s'étant réservé la direction de l'entreprise, il créa deux Compagnies différentes, dont chacune devoit faire sa Colonie. Les Chevaliers Thomas *Gates* & Georges *Summer*, avec Richard

Deux Compagnies formées en Angleterre.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Hackluyt, Chanoine de Weſtminſter, Edouard Marie *Wingfield*, & ceux qu'ils voudroient s'aſſocier, étoient nommés pour la premiere, & recevoient le droit de commencer leur Etabliſſement dans l'endroit de la Côte de Virginie qu'ils jugeroient convenable, entre les 34 & les 41 degrés de Latitude Septentrionale. Ils pouvoient s'étendre ſur la Côte à droite & à gauche, l'eſpace de cinquante milles d'Angleterre, & pénétrer de cent milles dans l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la même Côte, avec défenſe à tout autre de s'établir dans leur voiſinage, ſans une permiſſion expreſſe du Conſeil de leur Colonie. Les mêmes Patentes portoient, pour la ſeconde, que *Hanham*, *Gilbert*, *Parker*, *Popham*, Marchands de Plimouth, & leurs Aſſociés, auroient la liberté de s'établir entre les 38 & 45 degrés, avec la même étendue de Terres, pourvu que ce fût à cent milles des premiers.

VOÏAGE DE JEAN SMITH. *1606.*

En vertu de cette conceſſion, Jean *Smith*, Auteur d'un Journal auquel on va s'attacher, fut choiſi par la Compagnie de Londres pour commander trois Vaiſſeaux, qui mirent en Mer au mois de Décembre *1606*. Il étoit revêtu d'une Commiſſion qui lui donnoit le pouvoir de former une Colonie, & d'établir, pour la gouverner, un Conſeil, avec un Préſident annuel. Tout ſembloit promettre un heureux ſuccès; & le Ciel même parut favoriſer l'entrepriſe, en faiſant aborder Smith dans cette partie du Continent à laquelle on a borné enſuite le nom de Virginie. Il mouilla ſans peine, à l'entrée de la Baie de Cheſapeak, quoique ſon deſſein eût été de ſe rendre droit à Roenoke, c'eſt-à-dire, dans le lieu où Jean White avoit laiſſé cent quinze Hommes. Son débarquement s'étant fait au Cap méridional de la Baie, il lui donna le nom de *Cap Henri*, comme il donna celui du *Cap Charles* au Cap Septentrional, à l'honneur des deux Princes Fils du Roi. La premiere Riviere qu'il reconnut, nommée *Pouhatan* par les Indiens, reçut le nom du Roi même, c'eſt-à-dire celui de *Jaques*, ou *James* en Langue Angloiſe.

Etabliſſement dans la Riviere de Pouhatan.

Après avoir ſoigneuſement obſervé cette Riviere, tous les Chefs de l'Eſcadre s'accorderent à choiſir, pour l'Etabliſſement, une Peninſule, qui eſt à cinquante lieues de l'embouchure. Outre la fertilité du terroir, cette ſituation parut également avantageuſe, pour une Place d'Armes & de Commerce, parceque les deux tiers en étoient baignés par la grande Riviere, qui offre partout un bon mouillage, & que l'autre tiers ſe trouvoit environné d'une Riviere étroite, mais capable néanmoins de recevoir des Bâtimens de cent tonneaux, juſqu'à l'endroit où n'étant ſéparée de la grande Riviere que par un eſpace de trente verges, ſes eaux y regorgent ordinairement dans les grandes Marées: c'eſt ce qui a fait donner le nom d'Ile à ce terrein. Les Vaiſſeaux peuvent mouiller dans la petite Riviere, amarrés à terre, ou ſimplement attachés les uns aux autres, & s'y trouvent à couvert de toute ſorte de vents. La Ville fut honorée du nom du Roi (3) comme la Riviere. Toute l'étendue de l'Ile contient environ deux milles âcres de terre haute, & pluſieurs milliers d'un terroir marécageux, mais ferme, où les pâturages ſont excellens.

Fondation de Jameſtown.

(3) *Jame's-Town* en Anglois, c'eſt-à-dire, Ville de Jaques.

Dans un lieu où l'on ne pouvoit arriver que par un défilé, les Anglois se voïoient à couvert de l'insulte des Indiens, avec l'avantage, qu'ils ignoroient encore, de n'y avoir point à redouter, pour leurs Vaisseaux, une espece de Vers, qui fourmillent dans les eaux saumâtres du Païs. Mais ils ne furent pas plutôt tranquilles, après le départ de leurs Vaisseaux, qui les avoient laissés au nombre de cent trente-huit, que l'avidité pour les Trésors des Indiens, & de mutuelles jalousies de Commerce, firent naître entr'eux la division.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, & ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

JEAN SMITH. 1606.

Les Habitans naturels étoient ici du même caractere, que ceux des autres parties du Continent Septentrional; humains & traitables au premier moment, mais soupçoneux, & capables de passer tout-d'un-coup de la défiance à la haine. Ils fournirent à la subsistance de la Colonie, pendant qu'ils crurent y trouver de la bonne foi dans les échanges: mais s'étant apperçus que les Anglois n'avoient pas de méthode fixe, & que pour se supplanter les uns les autres ils enchérissoient arbitrairement leurs Marchandises, cette variété de prix leur fit juger qu'on cherchoit à les tromper, & les fit bientôt penser à la vangeance. C'est à cette cause que l'Auteur rapporte tous les maux que sa Nation eut à souffrir de la part des Indiens. Un nouvel objet, qui attira toute l'attention des Anglois, jusqu'à leur faire perdre celle qu'ils devoient à leur sureté, devint encore plus funeste à leur Commerce. Ils découvrirent, sur une Langue de terre, derriere l'Ile de James, un Ruisseau d'eau douce, qui sortant d'un petit Banc de sable entraînoit une poussiere de talc, qu'on voïoit briller au fond. Leur penchant, à prendre pour de l'argent ou de l'or tout ce qui en avoit l'éclat, ne leur laissa plus d'autre ardeur que pour recueillir cette boue dorée; & se persuadant qu'ils ne pouvoienr manquer de rien avec tant de richesses, ils négligerent leurs soins ordinaires pour se procurer des vivres. Un incendie, qui vint de la même négligence, consuma dans le même tems une grande partie de leur Ville & le reste de leurs provisions. Ils furent tout-d'un-coup réduits à vivre de fruits sauvages, d'Ecrevisses & de Moules. Les Indiens, irrités de leur conduite, qui leur avoit déja fait rompre tout Commerce avec eux, ne se furent pas plutôt apperçus de leur embarras, qu'ils l'augmenterent par diverses sortes d'hostilités. Ils massacrerent ceux qui eurent l'imprudence de s'écarter; & les autres se virent resserrés dans les étroites bornes de leur Ile.

Caractere des Indiens du Païs.

Illusion funeste aux Anglois.

Telle étoit leur situation, lorsqu'il leur arriva un Vaisseau, de deux que la Compagnie avoit fait partir chargés d'Hommes & de vivres, & dont le second fut poussé vers les Antilles, d'où il ne put reprendre sitôt sa route. L'expérience d'une longue misere avoit peu servi à détromper les Habitans de James-town, puisqu'après avoir soulagé leur faim, toutes les forces qu'elle leur avoit laissées furent emploïées à charger de leur poudre d'or le Vaisseau qui leur avoit apporté des provisions. Le second étant arrivé après le départ du premier, ils le remplirent aussi de ces richesses imaginaires. A peine y laisserent-ils place pour quelques fourrures, & pour une petite quantité de bois de Cédre: biens réels, dont la comparaison avec leur ridicule trésor fit rire toute l'Europe, de la préférence qu'ils avoient donnée à cette chimere. Cependant, avec les secours qu'ils

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

JEAN SMITH. 1608.

avoient reçus, ils firent plusieurs découvertes sur la Riviere James, & dans quelques autres parties de la Province. D'ailleurs l'année 1608 fut pour eux un tems d'abondance, parcequ'ils y recueillirent la premiere moisson du Blé d'Inde qu'ils avoient semé.

Diverses Plantations se forment.

Smith, dans le chagrin de voir des désordres auxquels il ne pouvoit remédier, avoit emploïé le tems à former deux nouvelles Plantations; l'une à *Nausamond*, sur la Riviere James, à plus de trente milles du premier Etablissement; l'autre à Pouhatan, dont il acheta le terrein du Chef Indien, pour une certaine quantité de cuivre, au-dessous de la chûte de cette Riviere. Peu de tems après, il en forma une autre à Kikotan, vers l'embouchure de la même Riviere.

Naufrage de Gates & de Summers aux Bermudes.

D'un autre côté, la Compagnie de Londres, ne tirant point de ses avances le profit qu'elle en avoit attendu, jugea que toutes les disgraces dont elle fut informée ne pouvoient venir que d'une mauvaise administration. Elle conçut le dessein d'un nouvel ordre de Gouvernement pour la Colonie, & son plan fut autorisé par de nouvelles Lettres de la Cour. Neuf Vaisseaux, équipés à grands frais & chargés de provisions, avec un renfort considérable d'Hommes, partirent sous le commandement des Chevaliers *Gates* & *Summers* (4), & du Capitaine *Newport*, nommés tous trois Gouverneurs, & revêtus d'un pouvoir égal. Malheureusement ils s'étoient embarqués sur le même bord, qui fut séparé des autres par une rude tempête, & si maltraité, qu'après avoir couru les plus grands dangers, il alla échouer à l'une des Iles Bermudes, où il s'entr'ouvrit. Ce naufrage ne coûta la vie à personne; mais, dans une si fâcheuse extrêmité, les trois Chefs ne purent s'accorder. Après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, & celui qu'ils eurent encore de trouver quantité de vivres dans l'Ile, surtout des Cochons d'Espagne qui s'y étoient sauvés apparemment de quelque naufrage, & qui s'y étoient multipliés, ils se diviserent par des querelles & des haines, dont les suites faillirent de leur être plus funestes que la ruine de leur Vaisseau. Cependant lorsque les deux Chevaliers furent parvenus à se faire chacun leur parti, ils convinrent que chacun construiroit un Vaisseau, du bois de l'Ile, & que tout ce qu'on pourroit sauver des débris du premier seroit partagé de bonne foi entre les deux Chefs. Au lieu de goudron & de poix, ils emploïerent de l'huile de Poisson & de la graisse de Porc, mêlées avec de la chaux & des cendres. L'Ouvrage fut lent; mais il s'acheva plus heureusement qu'on n'avoit dû se le promettre de la mauvaise disposition des Ouvriers. Une juste allusion à la peine qu'il avoit coûtée, fit nommer l'un des deux Bâtimens *la Patience*, & l'autre *la Délivrance*.

Retour de Smith.

Dans cet intervalle, Smith, blessé dangereusement par un Baril de poudre, où le feu prit, pendant qu'il s'occupoit de ses découvertes & de ses nouvelles Plantations, s'étoit vu forcé de retourner en Angleterre pour s'y faire traiter. Il étoit parti sur un petit Vaisseau qu'il avoit réservé de son Escadre, pour les besoins de la Colonie. Son départ y avoit fait renaître des troubles mal étouffés. Quelques-uns des neufs Vaisseaux, dont

Divisions dans la nouvelle Colonie.

(4) C'est de lui que les Anglois ont donné le nom de Summers-Islands aux Iles Bermudes.

la tempête avoit séparé celui des Gouverneurs, arriverent au Port de James, avec une partie des Volontaires, dont le plus grand nombre refusa de se soumettre au Gouvernement établi, sous prétexte que la nouvelle Commission détruisoit la précédente, & qu'ils attendoient des Gouverneurs, nommés à la place du Président. Cette affectation d'indépendance produisit tout-d'un-coup un affreux désordre. Toute la Colonie en prit occasion de secouer le joug des Loix; & dans une espece d'anarchie, qui fit disparoître toute sorte de discipline, on négligea de se munir contre les insultes des Indiens. Ces Barbares, déja résolus d'exterminer tous les Anglois, eurent l'adresse de profiter de leurs divisions. Bientôt, on n'entendit plus parler que de massacres. Les Plantations un peu éloignées furent abandonnées, pour se retirer dans la Ville. Celle de Kikotan, où l'on avoit construit un petit Fort, nommé *Algernoon*, fut la seule qui se garantit de cet orage. Dans la Ville, où le nombre des Habitans se trouvoit grossi par celui des Fugitifs, les vieilles provisions aïant été consumées sans qu'on eut pris soin d'en faire de nouvelles, on se vit exposé à toutes les horreurs de la famine. L'Ile se trouvoit dépourvue de tout; & personne n'avoit eu la hardiesse de sortir, pour la Pêche, pour la Chasse, ou pour cueillir des fruits dans les Bois. Enfin l'extrêmité devint telle, qu'après avoir mangé jusqu'au cuir des Chevaux, les misérables Habitans de James-town dévorerent les cadavres des Indiens qu'ils pouvoient tuer. On assure même qu'en aïant déterré quelques-uns, ils les mangerent à demi pourris. C'est une époque qu'on n'a point oubliée en Virginie, & qu'on y nomme encore *le tems de la Famine*.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Jean Smith. 1609.

Triste état de Jamestown.

Cette fatale situation fut d'assez longue durée, puisqu'on ajoute au récit de ses effets, que six mois après le départ de Smith, il ne restoit dans la Ville que soixante Hommes, de cinq cens qu'il y avoit laissés, & que ce triste reste auroit eu le sort de tous les autres, si le secours qu'ils attendoient fut arrivé plus tard d'une semaine. Mais les trois Gouverneurs, étant partis des Bermudes avec les deux Vaisseaux qu'ils y avoient construits, sur lesquels ils n'avoient pas moins de cent cinquante Hommes, arriverent ensemble à la Virginie le 25 de Mai 1610. Ils trouverenr la Ville Angloise dans le malheureux état qu'on vient de représenter. Leur premier soin fut d'assembler tous les Habitans, & de les avertir que les deux Bords contenoient à peine des provisions pour quinze ou seize jours. Ils demanderent si l'on vouloit se mettre en Mer avec si peu de vivres, ou courir tous les dangers dont on étoit menacé dans la Colonie. Dans le second cas, ils promirent de ne les pas abandonner, & de partager avec eux ce qui restoit pour leur subsistance; mais ils exigerent une prompte réponse. Sur-le-champ, l'Assemblée se détermina pour le parti de retourner en Angleterre. On résolut de passer vers les Bancs de Terre-neuve, dans l'espérance que la saison étant avancée pour la pêche, il s'y trouveroit quelques Vaisseaux, dont on pourroit acheter des vivres; & pour les ménager avec plus d'égalité, on regla que le nombre des Passagers seroit à-peu-près égal sur chaque Bord.

On veut abandonner la Colonie.

Toute la Colonie s'embarqua; & la nuit du 9 de Juin on étoit à la hauteur de l'Ile des Porcs. Le lendemain, les premiers raïons du jour

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS. 1611.

Mylord Delawar est nommé Gouverneur.

firent reconnoître la Pointe de l'Ile des Meuriers, à dix-huit milles au-dessous de James-town. Ici la Trouppe fugitive découvrit une Barque longue, que Mylord Delawar, arrivé avec trois Vaisseaux, avoit envoïée pour faire sonder le Canal. Ce Seigneur, accompagné de quelque Noblesse, venoit prendre possession du Gouvernement de la Virginie, dont il avoit été revêtu par la Cour. Il força les Fugitifs de retourner à leur Ville, où les aïant rétablis, il fit regner l'ordre jusqu'au mois de Mars de l'année suivante : mais une grosse maladie, dont il fut attaqué, l'obligea de remettre à la voile pour l'Angleterre, en laissant environ deux cens Hommes dans la Colonie.

Le Chevalier Dale lui succede.

Le Chevalier Dale, nommé pour lui succeder, se rendit à la Virginie le 10 de Mai 1611, avec trois Navires, qui portoient un nouveau secours d'Hommes & de Bestiaux. Il trouva les Habitans prêts à retomber dans toutes leurs infortunes, par la négligence qu'ils avoient eue pour la culture des Terres. Un ordre pressant les força au travail; & quoiqu'ils ne l'eussent entrepris que vers le milieu de Mai, ils recueillirent une fort belle moisson.

Dans le cours du mois d'Août, le Chevalier Gates arriva heureusement, avec six Vaisseaux chargés de Bestiaux, de Volaille, de munitions de guerre, & de tout ce qui pouvoit servir à la formation d'une nouvelle Colonie. Trois cens cinquante Hommes, qu'il avoit à bord, étoient destinés à cet Etablissement. Dès le commencement de Septembre, il jetta les fondemens d'une Ville, dans le Canton d'Arrabatuck, cinquante milles au-dessus de James-town. Une Langue de terre, qu'il trouva le moïen d'y enclaver, à plus de deux milles de la Pointe, & d'un bras de la Riviere à l'autre, lui donna la facilité d'y bâtir des Forts. Il nomma cette Place *Henrico*, à l'honneur de Henri, Prince de Galles. Ensuite il fit une grande enceinte de Palissades, à Coxendale, de l'autre côté de la Riviere, pour mettre les Bestiaux en sûreté.

Nouvelle Ville, nommée Henrico.

Histoire de la Princesse Pocahontas.

En 1612, on vit arriver deux Vaisseaux, avec de nouvelles provisions. *Argall*, qui en commandoit un, fut envoïé à *Patowmeck*, pour y former une liaison de Commerce. Il y trouva une Princesse Indienne, nommée *Pocahontas*, Fille du Chef de Pouhatan; & l'aïant engagée à passer sur son Vaisseau, sous prétexte de lui rendre les honneurs dûs à son rang, il l'amena Prisonniere à James-town, dans la vue de faire servir sa délivrance à conclure une paix solide avec son Pere. Mais le fier Indien fut si vivement piqué de cet outrage, que malgré la tendresse du Sang, on ne put lui faire accepter d'autres conditions que le mariage de sa Fille avec un Gentilhomme Anglois, nommé Jean *Rolfe*. Cette marque d'estime, qu'il jugea sincere, le fit consentir à se lier par un Traité. On observe que dès les premiers tems de la découverte, les Indiens avoient proposé ces mariages, & qu'en plusieurs occasions ils avoient témoigné que si les Anglois rejettoient cette offre, jamais les Indiens ne supposeroient de sincérité dans leur amitié. L'Auteur regrete, pour l'intérêt de sa Nation, qu'on n'eût pas reconnu plutôt l'utilité de ces alliances. » Elles auroient servi, dit il, à prévenir les soupçons des Indiens, & par » conséquent les meurtres & les brigandages qui se commirent de part

» & d'autre. Les désordres du premier Gouvernement n'auroient pas attiré une juste haine sur la Colonie. Elle auroit prosperé par des mariages qui en auroient multiplié les Habitans. Il y a toute apparence que la plûpart des Indiens auroient embrassé le Christianisme. Alors différentes Nations que la guerre dispersa, & qui sont presqu'éteintes aujourd'hui, n'auroient pas quitté leurs anciennes demeures, & la prosperité des Plantations n'auroit fait qu'augmenter; au lieu que de continuels désastres n'ont pas cessé d'y faire regner le trouble & la crainte.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois, 1613.

Le mariage de Pocahontas, qui se fit en 1613, rendit la Paix ferme avec son Pere; & quoiqu'un reste de défiance ne lui eût pas permis d'assister à la célébration, on en recueillit d'autres fruits, par la bonne intelligence qu'elle rétablit aussi avec les Indiens de Chirkahomony & la plûpart des Nations voisines. En 1616, le Chevalier Dale crut pouvoir profiter de cette tranquillité pour faire le voïage d'Angleterre; & laissant l'administration de la Colonie entre les mains d'*Yardly*, son Lieutenant, il s'embarqua sur un Vaisseau de rencontre, qui le rendit à Plymouth le 12 de Juin.

Elle se marie avec un Anglois.

Il s'étoit fait accompagner de Rolfe & de Pocahontas son Epouse, qui avoit reçu le Baptême avec cette qualité. Smith, qui se trouvoit encore en Angleterre, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la Princesse Indienne, qu'il n'épargna rien pour lui marquer sa reconnoissance. On va voir qu'il lui devoit la vie. Il étoit prêt à s'embarquer pour un voïage de Mer; mais craignant de manquer l'occasion de la servir, il n'attendit point qu'elle fût à Londres, pour présenter à la Reine, un Mémoire en sa faveur. Cette Piece est si singuliere & contient des traits si curieux, qu'on entre ici volontiers dans les vûes qui l'ont fait conserver. Le titre étoit dans ces termes: Requête du Capitaine Smith à Sa Majesté, très haute & très vertueuse Reine de la Grande-Bretagne, en faveur de Pocahontas, Fille de *Pouhatan*, Empereur Indien.

Elle passe en Angleterre.

Madame, L'amour que j'ai pour mon Dieu, mon Roi & ma Patrie, m'a si souvent rempli de hardiesse au milieu des plus grands périls, que l'honneur de mes propres actions me fait sortir aujourd'hui de mes bornes, pour offrir cette humble Requête à Votre Majesté. Si l'ingratitude est le mortel poison de toutes les vertus, je souillerois la gloire de ma vie, en oubliant ce que je dois à la plus juste reconnoissance.

Requête que Smith présente pour elle à la Reine.

Il y a dix ans que Powhatan, un des principaux Rois de l'Amérique, me fit Prisonnier en Virginie, & que je reçus de lui des témoignages extraordinaires de bonté. *Nautakan*, son Fils, l'Homme le mieux fait, le plus robuste & le plus hardi que j'aie vû parmi les Sauvages, & Pocahontas, chere & bien-aimée Fille de ce Monarque, signalerent pour moi leur compassion, dans le triste état où j'étois réduit. Le souvenir de leurs bienfaits ne doit jamais sortir de ma mémoire. Quoique je fusse le premier Chrétien que cette Cour barbare eût jamais vu, ou du moins qui fût tombé sous son pouvoir, je leur dois cette justice, que malgré la haine & les menaces du Peuple, ils pourvurent abondamment à tous mes besoins. Je fus engraissé pendant six semaines, & la Nation s'attendoit à me dévorer. Mais lorsqu'on se préparoit à me faire sauter la cer-

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois. 1616.

velle, Pocahontas hasarda sa tête, en la mettant sur le bloc près de la mienne, ce qui arrêta tout-d'un-coup l'Exécuteur. Ensuite elle obtint de son Pere que je fusse conduit en sureté à James-town, où je ne retrouvai que trente-huit misérables Anglois, accablés de maladies, seule garde alors des vastes territoires de la Virginie. Telle étoit la foiblesse de cette Colonie naissante ; & mon retour n'auroit point empêché sa ruine, si Pocahontas n'eut joint, à sa premiere générosité, celle de nous envoïer des vivres.

C'est à elle, très puissante Reine, c'est à cette noble & généreuse Princesse, que nous eûmes toute l'obligation de notre salut. Dans l'âge le plus tendre, & malgré la guerre qui continuoit avec les Indiens, elle se hasardoit à venir nous voir, elle appaisoit souvent nos querelles, & jamais elle ne manquoit de fournir à nos besoins. Je ne puis dire si c'étoit son Pere, qui la faisoit agir, par des vues politiques, qui ne sont pas inconnues à ces Barbares, ou si la Providence se servoit d'elle, comme d'un instrument pour nous conserver, ou si ce qu'elle faisoit pour nous venoit d'un simple mouvement d'affection ; mais il est certain que lorsque son Pere paroissoit chercher à nous surprendre, ni l'épaisseur des Forêts, ni les ténebres de la nuit, ni la difficulté des chemins, ne l'empêchoient pas de me venir trouver, les larmes aux yeux, & de me donner des avis qui nous déroboient à la fureur de nos Ennemis, au risque de périr elle-même s'ils en avoient eu quelque soupçon. Ensuite, pendant une Paix de deux ou trois ans, cette bonne Princesse, suivie de son cortége, fréquenta James-town avec la même liberté que l'Habitation de son Pere ; elle entretint la tranquillité par ses bons offices : ce fut elle, après Dieu, qui garantit la Colonie de la famine & d'une entiere désolation. Après mon départ, les Anglois éprouverent de nouvelles disgraces ; & pendant une guerre longue & pénible qu'ils eurent avec Pouhatan, ils n'entendirent plus parler de la Princesse sa Fille. Enfin, ils trouverent l'occasion de l'enlever. Elle fut retenue, pendant deux ans, Prisonniere à James-town ; expédient qui servit non-seulement à faire obtenir des vivres pour la Colonie, mais encore à procurer la paix. La Princesse Pocahontas, renonçant aux droits de sa naissance, épousa un Gentilhomme Anglois, avec qui j'apprens qu'elle est arrivée en Angleterre. C'est la premiere Indienne qui ait embrassé le Christianisme, la premiere qui ait parlé notre Langue, & la premiere qui ait un Enfant, d'un mariage légitime avec un Anglois : des évenemens de cette nature ne méritent-ils pas l'attention de notre auguste & vertueuse Reine ?

Je ne doute pas, Madame, que nos plus fideles Historiens n'entreprennent d'écrire, avec plus d'étendue, ce que je n'ai rapporté qu'en peu de mots, & que V. M. n'emploie quelques heures de son précieux loisir à cette intéressante lecture : mais si l'Angleterre a de meilleurs Ecrivains, elle n'en a pas de plus sinceres que moi. Je n'ai jamais demandé de grace à l'Etat ; c'est l'impuissance où je me trouve de secourir cette Princesse, qui me fait penser à lui procurer d'autres secours que les miens. A qui m'adresserai-je avec plus de confiance qu'à Votre Majesté, dont la bonté n'est pas moins connue que le pouvoir ; & pour qui sollicitera-t'on

jamais avec plus de hardiesse, que pour un mérite extraordinaire, pour la naissance, pour la vertu, accompagnés d'une extrême simplicité, & réellement exposés aux embarras du besoin ? Le Mari de cette illustre Indienne n'est pas même en état de lui donner des habits décens, pour se présenter à Votre Majesté. Que vos yeux, Madame, se tournent un moment sur elle, quoiqu'elle ne vous soit recommandée que par un de vos moindres Serviteurs. Mon pouvoir ne va pas plus loin pour cette Princesse, qui a l'ame très grande, dans un corps de fort petite taille. Si votre protection lui manquoit, & ne lui procuroit pas un bon accueil dans ce Roïaume, à qui ses bons offices en peuvent acquérir un autre, ne seroit-il pas à craindre qu'elle ne perdît son ancienne affection pour nous, que le Christianisme ne devînt méprisable parmi les Indiens, & que tout le bien que nous en espérons ne se convertît dans le plus grand de tous les maux ? Au contraire, si, pour avoir été généreuse & bienfaisante à l'égard de vos Sujets, Votre Majesté lui fait plus d'honneur qu'elle n'en attend, elle sera si touchée, qu'elle n'épargnera rien pour engager son Pere à nous acccorder toutes sortes de faveurs.

JEAN SMITH.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS. 1616.

Comment Pocahontas fut traitée à Londres.

Cette Requête fut reçue de la Reine avec bonté. La Princesse se rendit à Londres avant le départ de Smith, qui engagea son Mari à se loger d'abord hors de la Ville. Elle avoit cru jusqu'alors que Smith, dont elle n'avoit point entendu parler depuis son embarquement, étoit mort de sa blessure. Il paroît même que l'amour aïant eu beaucoup de part à tout ce qu'elle avoit fait pour lui & pour les Anglois, on s'étoit servi de cette ruse pour la faire consentir à devenir la Femme d'un autre. Lorsqu'il se présenta pour la voir, elle refusa de paroître; & son ressentiment fut très vif, d'avoir été trompée par un mensonge. Il en coûta beaucoup de supplications à Smith, pour obtenir la permission de lui parler; mais enfin, s'étant déterminée à le voir, elle lui reprocha fort amerement l'oubli dont il avoit païé ses bienfaits. Elle avoit à sa suite un Indien de distinction, nommé *Uttamacomak*, qui étoit chargé par Pouhatan de compter le nombre des Habitans d'Angleterre, pour en faire un rapport exact à ce Prince. Comme ces Sauvages n'avoient aucun caractere d'écriture, il ne fut pas plutôt débarqué qu'il se munit d'un long & gros bâton, sur lequel il se proposoit de faire autant de marques qu'il alloit voir d'Anglois : mais s'étant bientôt lassé de ce pénible exercice, le dépit lui fit jetter son bâton; & lorsqu'à son retour Pouhatan lui demanda compte de sa Commission, il ne répondit qu'en montrant les Etoiles du Ciel, les feuilles des arbres, & le sable du rivage.

Pocahontas reçut de grands honneurs de la Reine. Mylady Delawar, chargée du soin de son entretien, la conduisit souvent à la Cour. Elle fut traitée en public avec toutes les distinctions établies pour les Princesses du Sang roïal, & dans les Maisons particulieres avec les plus hautes marques d'attention & de respect. On assure qu'elle soutint merveilleusement l'opinion que Smith avoit donnée de son caractere, & qu'elle s'attira tant d'estime, qu'on mit en délibération si l'on ne feroit pas le pro-

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

cès à son Mari, pour avoir eu la témérité d'épouser la Fille d'un Roi, sans l'approbation de son Pere. » Il est vrai, ajoute l'Auteur, qu'on avoit » d'abord accusé Rolfe d'avoir tiré avantage de sa qualité de Prisonniere, » pour la forcer à ce mariage ; & Pouhatan en avoit d'abord marqué beau- » coup de chagrin : mais, après quelques éclaircissemens, ce Monarque » avoit déclaré qu'il en étoit satisfait. Il y a beaucoup d'apparence que » si Pocahontas étoit retournée en Virginie, elle auroit engagé son Pere » à l'acquitter de la reconnoissance qu'elle croïoit devoir aux Anglois : » mais étant tombée malade à Gravesend, lorsqu'elle se disposoit à se » rembarquer, elle y mourut dans les plus pieux sentimens du Christia- » nisme. Elle ne laissa qu'un Fils, nommé Thomas *Rolfe*, dont la pos- » térité tient encore un rang distingué en Virginie.

1616.

Sa mort.

Yardly, Gouverneur de la Virginie. Sa négligence.

Yardly, Successeur du Chevalier Dale au Gouvernement, tira peu d'honneur de son administration. Il laissa tomber en ruines les Edifices & les Forts. Il négligea la sûreté de la Colonie contre les Indiens ; & sans penser à semer du Blé pour l'entretien des provisions, il n'occupa son monde qu'à planter du Tabac, dont il avoit plus de profit à tirer. James-town & les autres Etablissemens étoient dans cette situation, en 1617, lorsque le Capitaine Argall y fut envoïé avec la qualité de Gouverneur. Il n'y trouva qu'environ quatre cens Anglois, dont il n'y avoit que la moitié de propre au travail. Les Indiens, qui vivoient en bonne intelligence avec eux, avoient appris l'usage des armes à feu. Ils ne s'en servoient à la vérité que pour la Chasse, à laquelle ils étoient emploïés par les Anglois mêmes ; mais il sembloit que le mariage de Pocahontas avec Rolfe eut endormi la Colonie entiere, & que la défiance fut bannie pour jamais. Argall condamna hautement cet excès de sécurité, & prit de nouvelles méthodes pour remédier à tous les maux qu'elle avoit produits. La Colonie devint florissante, & s'accrut beaucoup sous son Gouvernement. Mylord Delawar y fut renvoïé, en 1618, avec deux cens Hommes ; mais aïant pris la route des Iles, il eut les vents si longtems contraires, que la maladie se mit dans son Equipage, & qu'il en mourut lui-même avec une partie de ses gens. Pouhatan, mort aussi dans le cours de cette année, laissa pour Successeur *Itopatin* son second Fils, dont le mérite n'approchoit pas de celui d'*Oppechancanough*, son aîné, qu'il avoit deshérité pour avoir engagé à la révolte les Indiens de Chicahomony, qui l'avoient reconnu pour leur Roi. Cet Oppechancanough, aussi redoutable par l'artifice que par la valeur, ne tarda point à se rendre maître de tout l'Empire ; quoique de concert, avec Itopatin, il eût renouvellé la Paix avec la Colonie, depuis la mort de leur Pere.

1617.

Oppechancanough, Indien redoutable.

Dans la prospérité dont elle continuoit de jouir sous Argall, elle chercha de nouvelles occasions d'étendre son Commerce. Le Gouverneur entreprit lui-même un Voïage le long de la Côte, vers le Nord, pour visiter les lieux où les Vaisseaux Anglois avoient souvent abordé, & pour s'avancer delà jusqu'aux Bancs de Terre-Neuve, où il vouloit établir quelque correspondance avec James-town. En arrivant au Cap Codd, il fut informé, par les Indiens du Païs, qu'un petit nombre d'Hommes blancs, qui lui ressembloient, s'étoient établis plus au Nord, sur une Côte peu éloignée.

Jalousie de la Colonie Angloise contre les François.

éloignée. Comme il n'avoit point appris que les Anglois eussent la moindre Plantation de ce côté-là, il ne douta point que ce ne fût des Européens de quelque autre Nation. Un mouvement de jalousie lui fit chercher à connoître ces nouveaux Voisins. Il découvrit leur retraite. C'étoient des François, qui avoient pris poste sur une petite Montagne, & qui commençoient à s'y fortifier (5). Ils avoient encore leur Vaisseau à l'ancre dans le voisinage. Argall, aïant emploïé beaucoup de précautions pour les surprendre, n'eut pas de peine à se saisir d'un Vaisseau qu'il trouva sans défense, & d'un Fort dont on n'avoit fait que jetter les fondemens. Les François, qui n'avoient point encore débarqué leur Artillerie & leurs munitions, ne firent aucune résistance, & remirent aux Anglois la Commission qu'ils avoient obtenue pour leur Etablissement. Argall n'abusa point de ses avantages. Il permit à ceux qui vouloient retourner en France de chercher leur passage sur les Vaisseaux de la Pêche, & ses offres déterminerent les autres à le suivre en Virginie. Ces Avanturiers étoient sous la direction de deux Jésuites, venus de la Plantation Françoise de Port-roïal, au Sud-Ouest de l'Acadie. Argall ne put entendre parler de cet autre Etablissement d'une Nation redoutable pour le sien, sans former aussi la résolution de le détruire. Il prit la route de l'Acadie, & cette Expédition ne lui réussit pas moins que la premiere. Les François n'y pensoient qu'au travail : ils avoient déja semé & recueilli leur moisson; ils avoient bâti des Granges, des Moulins & d'autres édifices, que les Anglois eurent la modération de ne pas détruire : mais après avoir laissé aux Habitans la liberté de se retirer, ils enleverent toutes leurs provisions, & retournerent à la Virginie chargés de butin. Des François, les uns retournerent dans leur Patrie, & les autres allerent s'établir sur la grande Riviere du Canada. Il paroît, suivant l'observation de l'Auteur, que la conduite d'Argall fut désapprouvée en Angleterre. Un Vaisseau, qui fut envoïé à James-town, au mois d'Avril suivant, ne servit qu'à le ramener en Europe.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Il laissa, pour lui succeder au Gouvernement, le Capitaine *Powell*, qui fut bientôt relevé par le même Yardly qu'on a déja vu revêtu de cet Office, & qui vint le reprendre, avec le titre de Chevalier, dont il venoit d'être honoré par sa Cour. Cette année, l'Angleterre fit partir pour la Virginie quantité de Bestiaux & d'autres provisions, avec mille ou douze cens Hommes. On rétablit alors toutes les anciennes Plantations, qui étoient désertes; on ajouta de nouveaux Membres au Conseil; & l'on convoqua l'Assemblée de tous les Cantons, par des Députés de chaque Plantation, qui se rendirent à James-town, où le Gouverneur & le Conseil tinrent le premier rang, à l'exemple du Parlement d'Ecosse, pour délibérer sur le fond des affaires & du Gouvernement. Cette convocation fut la premiere; & l'Auteur assure que depuis on n'a jamais vû la réunion des deux Chambres, quoiqu'il la croie nécessaire pour l'intérêt du Païs. Au mois d'Août suivant, un Vaisseau Hollandois y débarqua plusieurs

Powel succede au Gouvernement.

(5) On suit ici les Relations Angloises; mais ces évenemens seront mieux expliqués dans l'Article des Etablissemens François.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Progrès de la Colonie.

Negres, qui furent exposés en vente. C'étoient les premiers qu'on y eut transportés depuis l'origine de la Colonie.

Dans le cours de la même année, on borna l'étendue de chaque Plantation : mais les titres des Octrois furent si négligés, qu'on ne trouve, dans les Regîtres, qu'un témoignage du Gouverneur à l'égard des bornes de la Communauté de James-town. Elle n'a d'ailleurs aucune Patente, sur laquelle ses droits soient fondés. On fit plusieurs partages des terres, pour la Compagnie, pour le Gouverneur, pour la fondation d'un Collége, & pour divers Particuliers. Quelques portions furent destinées pour les Curés des Paroisses, & le nombre des Plantations fut augmenté sur les Rivieres. Alors, chacun connoissant ses droits, & ne pouvant plus douter qu'il ne recueillît le fruit de son travail, l'industrie devint plus vive. On s'efforça mutuellement de se surpasser, en culture, en Bâtimens, & dans tout ce qui porte le nom d'élégance ou de commodité. On se crut à couvert de tous les dangers, de la part des Indiens. Les Donations commencerent, pour l'Eglise, pour le Collége, & pour l'éducation même des jeunes Sauvages. On prit la résolution de n'accorder des Terres qu'à ceux qui apporteroient des effets réels, ou qui ameneroient un certain nombre de personnes pour l'accroissement de la Colonie. La forme des Patentes fut dressée. Enfin les Habitans de la Ville & des Plantations commencerent à se regarder comme le plus heureux de tous les Peuples.

Salines & Mines.

Les secours qui ne cessoient plus de leur arriver, & la multiplication des Etablissemens, donnerent en effet beaucoup d'éclat à la Virginie. On fit une Saline au Cap Charles, sur la rive Orientale, & des Forges de fer à *Falling-Crook*, sur la Riviere James. Cette Mine se trouva si bonne, qu'on se promit, en moins d'un an, de pouvoir renoncer au fer de l'Europe. Les richesses & l'abondance de la Colonie passerent en Proverbe. Mais, avec une si belle occasion de réparer ses anciennes fautes, Yardly laissa retomber le Peuple dans son ancienne sécurité, & négligea ce qui demandoit ses premiers soins. D'ailleurs il permit qu'on plantât une si grande quantité de Tabac, que la Compagnie surchargée se vit dans la nécessité d'implorer le secours du Roi, pour empêcher que chaque Habitant en fît plus de cent livres. Le Chevalier Wyat, jeune Homme sans maturité, vint prendre le Gouvernement dans ces circonstances. Il visita toutes les Plantations; & cette année aïant amené plus de treize céns Hommes, il en fit faire de nouvelles, jusqu'à la Riviere de Patowmeck, mais il n'y fit pas regner plus d'ordre que son Prédécesseur. L'établissement d'une Assemblée générale des Cours subalternes n'empêchoit point que le Gouverneur & le Conseil ne formassent toujours la Cour Souveraine; & la négligence de ce Tribunal, à faire observer les Reglemens, avoit introduit une licence si singuliere, que les Indiens, vivant au milieu des Anglois, avoient appris en quoi consistoient leurs forces, en quel tems & dans quels lieux ils pouvoient les surprendre, en un mot, se trouvoient réellement maîtres de leurs vies & de leur fortune.

Mauvaise administration de Wyat, nouveau Gouverneur.

Ses fâcheuses suites.

On éprouva bientôt de tristes effets d'une si mauvaise administration. Un Capitaine Indien, nommé *Nimettanau*, aïant été tué dans une occasion où sa mort devoit paroître juste, Oppechancanough, qui l'aimoit,

en fut si choqué, qu'il prit la résolution d'en tirer vangeance par le massacre général des Anglois. Il fixa le jour au 21 de Mars de la même année, qui étoit 1622, un peu avant midi, c'est-à-dire dans le tems que tous les Habitans des Plantations étoient dispersés sans armes, & tous livrés au travail. Ce dessein devoit s'exécuter au même instant dans tous les Cantons de la Colonie, excepté vers le rivage oriental, où l'on savoit que les Indiens portoient une affection plus sincere aux Anglois. Mais tous les autres, qui n'avoient jamais cessé de les haïr, quoiqu'ils vécussent librement avec eux, pousserent la perfidie jusqu'à profiter de cette familiarité pour emprunter d'eux leurs Bateaux & leurs Canots, lorsqu'ils avoient des Rivieres à traverser en allant engager leurs Voisins dans la conspiration. La veille du jour marqué pour l'exécution, ils firent aux Anglois des présens extraordinaires de Bêtes fauves, de Volaille, de Poisson & de Fruits. Le jour même, au matin, ils parurent sans armes, ils mangerent avec eux, & toutes les apparences furent soutenues jusqu'au dernier moment. Alors, fondant sur eux de toutes parts, ils assommerent les uns avec de certaines haches, qu'ils nomment *Tomahauks*, & les autres avec leurs propres houes, qu'ils trouvoient autour d'eux, ou que dans cette surprise ils leur arrachoient d'entre les mains. Ils se saisirent aussi des armes à feu, pour tirer sur ceux qui étoient échappés à leur premiere furie; & suivant le barbare usage de toutes ces Nations, ils n'épargnerent ni l'âge ni le sexe, afin qu'il ne restât personne qui pût se vanger de leur cruauté. Le nombre des Anglois, qui périrent dans ce jour, fut d'environ trois cens cinquante, la plûpart massacrés de leurs propres instrumens. Cette boucherie auroit été beaucoup plus sanglante, si la mine ne se fut éventée quelques heures auparavant. Deux Indiens, qu'on emploïoit ordinairement à la Chasse, avoient couché la veille dans la Plantation d'un Anglois, où l'un d'eux avoit des relations particulieres de service. L'autre voulut lui persuader de se lever la nuit pour aller tuer son Maître, avec promesse de tuer aussi le sien dès le jour suivant; & croïant l'encourager, il lui découvrit le fond du complot. Le Domestique, avec une fidélité qui ne demeura pas sans récompense, feignit d'entrer dans les vûes de sa Nation; mais il ne se leva que pour aller révéler à son Maître l'horrible secret qu'il venoit d'apprendre. Cet Anglois ne perdit pas un moment. Après avoir mis sa Maison en sûreté, il se rendit avant le jour à James-town. Les Habitans de la Ville & des Plantations voisines eurent le tems de pourvoir à leur défense, & l'Equipage d'un Vaisseau qui étoit dans la Riviere de *Patowmeck* fut sauvé par le même avis; mais les Plantations éloignées ne purent être informées assez tôt, pour se garantir d'un cruel massacre.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Conspiration des Indiens contre les Anglois.

Massacre général.

Nimettanau, dont la mort avoit porté Oppechancanough à cet excès de fureur étoit un Guerrier fort estimé de toutes les Nations Indiennes, & redouté même des Anglois. Les Indiens le croïoient immortel, ou du moins invulnérable, parcequ'il s'étoit trouvé dans un grand nombre d'Actions fort vives sans y avoir jamais reçu la moindre blessure. Comme il n'étoit pas moins rusé que brave, il s'efforçoit d'entretenir cette opinion; & jusques dans sa parure, il affectoit une singularité qui achevoit de le

Cause de cette révolution.

Caractere de Nimettanau.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

faire passer pour un Etre supérieur à la race humaine. Il étoit couvert de plumes, arrangées si bizarrement, que les Anglois, à qui ce spectacle n'inspiroit que l'envie de rire, lui avoient donné le nom de *Jean l'emplumé*, dont il se faisoit autant d'honneur que du sien. Un Marchand de la Colonie aïant étalé quelques bagatelles qui lui plurent, il n'avoit rien épargné pour l'engager à les aller vendre dans une Bourgade Indienne, nommée *Pamouki*, où il tenoit le premier rang. Le Marchand s'étoit laissé persuader par de folles espérances; mais on ne l'avoit pas revu depuis son départ, & l'on n'avoit pas douté que Nimettanau ne l'eût tué en chemin, pour se saisir de ses Marchandises, surtout lorsqu'on lui avoit vû, sur la tête, quelques ornemens qu'il n'avoit pû se procurer par une autre voie. Deux Domestiques du Marchand, qui n'avoient pû s'y tromper, lui avoient demandé ce qu'étoit devenu leur Maître; & n'aïant reçu qu'une réponse insolente, ils l'avoient tué d'un coup de fusil.

En mourant, il eut la générosité de leur pardonner sa mort; mais à deux conditions, auxquelles il les pressa fortement de s'engager; l'une de ne pas dire qu'ils lui eussent ôté la vie, & l'autre de l'enterrer secretement parmi les Anglois. Son ambition étoit de faire durer l'opinion de son immortalité, qu'il avoit eu l'adresse d'établir parmi les Indiens. Peut-être la prudence devoit-elle faire entrer les Anglois dans ses vues, puisque cette politique les auroit mis à couvert de la vangeance d'Oppechancanough; mais après en avoir éprouvé des effets si sanglans, & sachant d'ailleurs qu'il s'efforçoit d'engager tous les Rois voisins dans sa querelle, ils conçurent qu'ils ne pouvoient espérer de repos que par sa ruine & celle de sa Nation. Tout ce que la Colonie avoit de gens armés fut emploïé pendant quelques mois à lui faire une guerre ouverte. On fit main-basse sur ses Indiens, & toutes ses Habitations furent ravagées: mais la difficulté de le poursuivre, dans les Bois, fit revenir enfin à la ruse, qu'on regrettoit de n'avoir pas plutôt emploïée. Le Gouverneur fit offrir la Paix au Roi Fugitif, & promit d'ensevelir tout le passé dans l'oubli. L'Auteur anonyme, qui ne croit pas cette perfidie glorieuse à sa Nation, assure qu'on voit encore dans les Regîtres de la Colonie, que le but des Anglois étoit d'attirer Oppechancanough hors de sa retraite, d'engager ses Indiens à planter leur Maïz dans les terres voisines des Habitations Angloises, & de ruiner ensuite leur travail, lorsque l'Eté seroit trop avancé pour en pouvoir attendre une seconde récolte. Ce projet fut exécuté; mais, avec cette différence, qu'après une fausse réconciliation, les Anglois prirent le tems de la moisson même pour fondre sur leurs Ennemis, les taillerent en pieces, & firent leur profit d'une abondance de grains, qui ne leur couta que la peine de l'enlever.

Les Anglois se vangent par une perfidie.

Cependant cette guerre, & la triste avanture qui l'avoit fait naître, replongerent la Colonie dans un fâcheux embarras. Les entreprises, dont on s'étoit promis le plus de profit, demeurerent sans exécution. Le massacre avoit été si général en quelques endroits, qu'il n'en étoit échappé personne; & diverses malversations, inévitables pendant les troubles suivans, avoient causé de grosses pertes à la Compagnie. La plûpart des Associés, rebutés de faire des avances dont ils recueilloient si peu de fruit, vendirent leurs

La Colonie en souffre.

capitaux ; & ceux qui prirent leur place se hâterent d'envoïer de nouveaux secours : mais on remarqua bientôt qu'ils n'avoient en vue que d'enlever ce qui restoit de bon dans la Colonie, sans se mettre en peine d'y établir un meilleur Gouvernement. A la vérité plusieurs Particuliers, d'un nom connu, s'y transporterent avec leurs Familles & leurs effets, sans aucune part aux fonds de la Compagnie, & dans la seule espérance d'obtenir du Gouvernement, des Terres & des Lettres de propriété, suivant le Reglement établi. D'autres demanderent ces concessions à la Compagnie, & les obtinrent, avec une Jurisdiction particuliere, qui ne devoit pas relever des Gouverneurs : mais ce fut la source de mille nouveaux désordres. Les Indiens, qui ne respiroient que la vangeance, en profiterent pour surprendre les Anglois, & trouverent l'occasion d'en faire un sanglant carnage.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Ordre que Charles I y établit.

Charles I étoit alors sur le Trône. Tant d'évenemens funestes attirerent son attention, & le déterminerent à prendre connoissance d'une Colonie, dont il entendoit plaindre la ruine, par ceux qui l'avoient regardée longtems comme le principal espoir de sa Couronne. Dès l'année *1626*, c'est-à-dire en prenant les rênes du Gouvernement, il cassa la Compagnie ; il réduisit la Virginie sous sa direction immédiate ; il nomma le Gouverneur & les Membres du Conseil ; il ordonna que toutes les Patentes & les Procédures se fissent en son nom ; & pour encourager tout le monde par son désintéressement, il ne se réserva qu'une rente fonciere de deux Schellings, sur chaque centaine d'Acres, d'ancienne & de nouvelle culture. Aussi-tôt, la Colonie prit une autre face, & tout sembla concourir à lui donner de l'éclat. On y vit passer une foule de nouveaux Habitans. Chacun y prenoit des terres à son gré, sans autre formalité que d'y arriver avec une Patente, & sans faire attention qu'en s'écartant les uns des autres dans une grande étendue de Païs, la défense commune en seroit plus difficile. Les Indiens furent intimidés par la vue d'un si grand nombre d'Anglois, & demeurerent tranquilles : mais on s'apperçut trop tard que cette liberté de prendre les Terres qu'on vouloit choisir, & l'ambition de posséder un vaste terrein, quoiqu'inculte, joint à la multitude des Rivieres, qui fournissoient à chaque Particulier un Port & toutes sortes de commodités à sa porte, nuisoient aux principales vues de la Cour. Il en est arrivé que jusqu'à ce jour, il n'y a pas, dans toute la Virginie, une seule Habitation qui puisse porter le nom de Ville.

Raison pour laquelle il n'y a pas proprement de Ville en Virginie.

Etablissement de Mylord Baltimore.

Cependant, aussi longtems que l'administration y fut bien reglée, l'ardeur ne se refroidit point pour y former des Etablissemens. Diverses personnes de qualité s'y transporterent avec leurs Familles. Cecile *Calvert*, Lord Baltimore, fut de ce nombre. Il étoit Catholique Romain ; & l'Auteur anonyme ne lui attribue point d'autre motif que l'exercice libre de sa Religion ; mais ne la trouvant pas moins opprimée en Virginie qu'en Angleterre, il perdit l'envie de s'y arrêter. Les Anglois n'avoient encore aucune Habitation, dans le beau Païs qui est à la hauteur de la Baie de Chesapeak ; il y fit un Voïage, dans la seule vue de le reconnoître ; & tout y répondant à ses espérances, il se hâta de retourner en Angleterre, pour en demander la propriété, avec une dépendance fort légere de la

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Origine du nom de la Colonie de Maryland.

L'Angleterre y trouve peu d'avantage.

Couronne. Elle lui fut accordée, sous le nom de *Maryland*, c'est-à-dire *Terre de Marie*, à l'honneur de la Reine Epouse de Charles I. Ce Païs est borné au Sud par la Riviere de Patowmeck, du côté du rivage occidental; à l'Est, par une ligne tirée depuis la Pointe *Look-out*, du côté oriental. Mylord Baltimore n'eut pas la satisfaction de revoir cette Terre promise; mais après sa mort, elle fut confirmée à son Fils, qui s'y rendit en 1635, pour y former une Colonie dont ses Descendans jouissent encore aux mêmes titres. On fait regarder comme un grand malheur pour l'Angleterre, qu'un Païs qui sembloit demander, par sa situation, d'être sous un seul Gouvernement, ait été partagé en deux Colonies différentes. Elles ont beaucoup souffert de cette division. Comme elles sont les seuls endroits de la dépendance d'Angleterre où l'on plante une quantité considérable de Tabac, il arrive que si l'une défend le débit du mauvais pour faire hausser le prix du bon, l'autre ne manque pas d'en tirer avantage, en prenant cette occasion pour faire passer indifféremment, en Angleterre, tout ce qu'elle en peut recueillir de bon & de mauvais. Un autre mal, qu'on fait venir de la même cause, & qui eut des suites encore plus tristes, fut l'effet de cet exemple pour exciter les Seigneurs à demander aussi des Concessions indépendantes. Dans l'espace de quelques années, on vit donner, non-seulement les Terres & les rentes foncieres de la Virginie, mais les Jurisdictions mêmes; surtout pendant l'administration du Chevalier Harvey, contre lequel cette violation des anciens Priviléges irrita si vivement toute la Colonie, qu'il fut arrêté, & conduit à Londres, avec deux Députés chargés des accusations. Le Roi n'approuva point d'abord cette espece de révolte, & renvoïa même le Chevalier dans son Gouvernement. Ensuite, après s'être fait instruire du désordre, il prit le parti de le rappeller, & de lui donner pour Successeur le Chevalier Berkeley, dont la prudence arrêta le cours du mal.

Mauvais effet des Concessions indépendantes.

Nouveau massacre des Anglois.

Mais la Colonie en avoit déja ressenti de furieux effets. Les Indiens, attentifs à profiter de tous les desordres, avoient formé, sous la conduite d'Oppechancanough, le projet d'un nouveau massacre, dans lequel plus de cinq cens Anglois perdirent la vie. Il ne fut pas si général que le premier, parceque ces Barbares n'avoient plus la même liberté dans l'intérieur du Païs. Leur fureur étoit tombée sur les Habitations du côté méridional de la Riviere de James, & vers les sources des autres Rivieres, surtout de celle d'York, où le redoutable Oppechancanough faisoit sa demeure.

Sage Gouvernement de Berkeley.

Oppechancanough est fait prisonnier.

Berkeley trouva la Virginie dans les mouvemens d'une guerre, qui sembloit ne devoir finir que par la ruine absolue des Indiens ou des Anglois. Cependant, après avoir remedié aux maux les plus pressans, il conçut que la tranquillité pouvoit être rétablie par des voies moins sanglantes. L'âge & les fatigues militaires avoient rendu Oppechancanough si décrépit, que n'aïant plus la force de marcher, il étoit réduit à se faire porter. » Son corps, dit l'Anonyme, étoit tout flétri; ses nerfs s'étoient » relâchés, & ses paupieres étoient devenues si pesantes, qu'elles lui » fermoient continuellement les yeux. Il ne pouvoit les ouvrir qu'avec » l'aide d'un de ses Gens, qui étoit chargé de cet office, & de celui de

» les ſoutenir «. Berkeley prit la réſolution de le ſurprendre & de l'enlever. L'eſpoir d'une groſſe récompenſe engagea quelques Indiens à lui montrer les chemins. Il s'avança, ſi legerement, avec un Corps de Cavalerie, que l'aïant ſurpris, en effet, dans ſon quartier même, il l'amena priſonnier à James-town. Son deſſein étoit de le faire tranſporter en Angleterre, autant pour ſe faire honneur par une action de cette importance, que pour donner un exemple de la bonté du climat de Virginie, & de la longue vie de ſes Habitans; mais il eut le chagrin de ne le pouvoir garder plus de quinze jours. Un Soldat Anglois, outré des maux que ce terrible Vieillard avoit cauſés à la Colonie, eut la lâcheté de le tuer d'un coup de fuſil, qu'il lui tira dans le dos. Il n'avoit pas témoigné la moindre foibleſſe dans ſa priſon, & ſa grandeur d'ame ſe ſoutint juſqu'au dernier moment de ſa vie. Un jour, qu'il entendoit marcher beaucoup de monde autour de lui, il ſe fît ouvrir les paupieres; & ſe voïant environné de quantité d'Inconnus que la curioſité amenoit pour le voir, il demanda, d'un ton indigné, qu'on lui fît venir le Gouverneur. Berkeley ne fit pas difficulté de paroître: ſi le ſort, lui dit-il fierement, t'avoit fait tomber entre mes mains, je n'aurois pas eu la baſſeſſe de t'expoſer à la riſée du Peuple. Ce Prince barbare avoit la taille avantageuſe, & l'air noble. Sans avoir reçu plus d'inſtruction que le commun des Indiens, il avoit trouvé, dans ſon génie naturel, l'art de gouverner & de faire la guerre. Ses Sujets les plus éloignés reſpectoient ſon nom, & recevoient, en tremblant, ſes moindres ordres. Quelques Anglois l'ont cru Fils, ou Frere, de Powhatan; comme on l'a dit après Smith: mais les Indiens ſoumis aſſuroient qu'il étoit venu d'une Région étrangere, fort loin au Sud-Oueſt, & faiſoient juger par leurs récits qu'il étoit né dans la dépendance des Eſpagnols, vers le Mexique, proche des fameuſes Mines de Sainte Barbe. Sa captivité, & ſurtout ſa mort, eurent l'effet que le Gouverneur en avoit eſperé, pour le rétabliſſement de la paix.

Découverte de la Virginie, et Etabliſſement des Anglois.

Sa mort indigne.

Son caractere.

Une ſage adminiſtration acheva de la rendre ſi ſolide, qu'on n'appréhendoit plus de rupture, lorſque la cataſtrophe de Charles I replongea la Colonie dans de nouveaux troubles. Envain Berkeley crut les prévenir, en interrompant toute correſpondance avec l'Angleterre. Olivier Cromwell, nommé Protecteur, envoïa une puiſſante Eſcadre en Virginie; & malgré la réſiſtance de quelques Habitans, fideles à l'autorité roïale, pluſieurs Conſeillers, qui craignoient pour leur fortune, entrainerent toute la Colonie ſous le joug de l'Uſurpateur. Berkeley même ne put réſiſter au torrent; mais on remarque, à ſa gloire, que de tous les Païs ſoumis au Roi, il fut le dernier qui reconnut Cromwell, & le premier qui rompit ſes chaînes. Après avoir gémi dans l'oppreſſion, borné à la culture de ſes terres, il ſe vit rappellé par les cris du Peuple, pour ſuccéder au Gouverneur *Matthews*, dont la mort imprévue avoit laiſſé le Païs ſans Chef. Loin de céder aux premieres inſtances, il déclara qu'il étoit réſolu de ne jamais ſervir que le légitime Héritier de la Couronne. Cette généroſité, dans un tems où l'on ne voïoit encore aucune apparence au rétabliſſement de la Maiſon Roïale, fit tant d'impreſſion ſur le

Troubles de la Virginie cauſés par la mort de Charles I.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Peuple, qu'on lui répondit, d'une seule voix, que la Colonie étoit prête à tout sacrifier pour le service du Roi. Aussi-tôt, acceptant l'autorité qu'on lui offroit, il fit proclamer Charles II, Roi d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande & de la Virginie, avec ordre que toutes les Procédures se fissent desormais en son nom. Ainsi ce Prince fut revêtu de la Dignité roïale en Virginie, avant que de l'être en Angleterre : mais bien-tôt après, étant remonté heureusement sur le Trône de ses Ancêtres, il se hâta d'envoïer une nouvelle Commission de Gouverneur à Berkeley, avec d'autres récompenses de sa fidélité & de son zele.

Batt tente de nouvelles Découvertes.

La Colonie reçut des augmentations considérables & prospera longtems, sous un Chef si sage. Elle chercha même à s'étendre par de nouvelles Découvertes. *Batt*, accompagné de quatorze Anglois & d'un même nombre d'Indiens, partit d'Appamatox & se rendit au pié des Montagnes, après sept jours de marche. Elles ne lui parurent d'abord, ni hautes, ni fort escarpées : mais lorsqu'il eut passé la premiere chaine, il en trouva d'autres qui sembloient toucher aux nues, & si perpendiculaires, que dans l'espace d'un jour entier, il ne pouvoit faire plus de trois milles en ligne droite. En d'autres endroits, il rencontra de vastes Plaines, & des Savannes de trois ou quatre milles de large, peuplées d'une infinité de Poules d'Inde, de Cerfs, d'Elans & de Bufles, qui loin de fuir à sa vue, se laissoient approcher, & presque prendre avec la main. Il y trouva aussi du Raisin, d'une si étrange grosseur, que chaque grain avoit celle d'une prune. Après avoir traversé toutes les Montagnes, il arriva dans une autre Plaine, arrosée par une petite Riviere qu'il suivit pendant plusieurs jours. Ce Païs désert aboutissoit à des Champs cultivés, & séparés par quantité de Cabanes, dont les Habitans prirent la fuite à l'approche des Anglois. Batt n'y laissa pas moins quelques bagatelles de l'Europe, pour faire connoître aux Indiens qu'on n'étoit pas venu dans le dessein de leur nuire. Au-delà des Cabanes, on voïoit de grands Marais, où les Guides refuserent de s'engager, sous prétexte que cette Contrée basse étoit habitée par une Nation puissante, qui faisoit commerce de Sel avec ses Voisins, mais qui retenoit les Etrangers. Envain Batt les pressa d'avancer. Leur timidité l'obligea de retourner sur ses traces, sans avoir poussé plus loin ses recherches. Sur le rapport qu'il fit de cette Expedition, Berkeley résolut d'en faire lui-même une nouvelle, & de partir assez fort pour n'être arrêté par aucune crainte : mais une guerre civile, qui s'éleva dans la Colonie, rompit toutes ses mesures ; & depuis ce tems, les Anglois de la Virginie n'ont tenté aucune découverte.

On n'en a pas tenté depuis.

Guerre civile en Virginie.

On a déja touché les deux premieres causes du mécontentement des Virginiens ; l'une étoit l'excessive médiocrité de la valeur du Tabac, qui causoit beaucoup de préjudice à la Colonie dans les échanges, sans que tous les efforts de l'Assemblée générale y pussent remédier ; l'autre, un partage arbitraire des Terres, contre l'établissement primordial. Charles II se crut en droit de suivre là-dessus l'exemple du Roi son Pere ; il fit de grosses Donations à divers Seigneurs, qui abuserent indiscretement de leur supériorité, pour faire tomber sur les Pauvres tout le poids des

taxes,

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

taxes. A ces deux ſujets de plainte, qui mettoient déja le Peuple au deſeſpoir, l'Anonyme joint les obſtacles que le Parlement d'Angleterre fit naître, tout-d'un-coup, au Commerce de la Colonie entiere. Un Acte de cette Cour établit divers droits d'une Plantation à l'autre ; impoſitions d'autant plus cruelles, qu'elles ne tournoient qu'au profit des Officiers nommés pour les recueillir. Le même Acte en mettoit auſſi de conſidérables ſur l'entrée du Poiſſon ſalé dans la Colonie, quoique l'Angleterre fut exempte de ce droit, & ſur toutes les Denrées qui ſe tranſportoient de la Virginie en Angleterre, dans les Vaiſſeaux même de fabrique Angloiſe & montés par des Anglois. Ces trois griefs excitoient déja de violens murmures, lorſqu'un incident, beaucoup plus terrible, acheva de ſoulever les eſprits. On avoit chaſſé de *Monadas*, nommé aujourd'hui la Nouvelle Yorck, les Hollandois (*) qui s'y étoient établis, & qui, pendant leur ſéjour ſur cette Côte, avoient entretenu un Commerce réglé avec les Habitans Indiens du fond de la grande Baie de Cheſapeak. Ces Sauvages s'étoient accoutumés à paſſer & repaſſer ſur les Frontieres de la Virginie, pour aller acheter diverſes ſortes de Fourrures des Indiens du Sud. Comme ils en vendoient une partie aux Anglois, & qu'ils portoient le reſte à Monadas, les deux Nations Européennes s'étoient contentées de ce trafic, & la paix avoit duré aſſez long-tems ſans interruption. Mais d'autres raiſons aïant porté les Anglois à ruiner la Colonie de Monadas, le reſſentiment des Hollandois en fut ſi vif, qu'ils trouverent le moïen d'inſpirer contr'eux une haine implacable aux Indiens. Elle ſe déclara d'abord par des brigandages & des maſſacres du côté de la Baie. Enſuite les Indiens du Sud, qui avoient perdu la meilleure partie de leur Commerce, & qui n'en pouvoient accuſer que les Anglois, formerent auſſi des projets de vangeance, & les exécuterent avec la derniere barbarie. Alors la terreur, jointe à l'oppreſſion des impôts, rendit les Virginiens capables de toute ſorte d'excès. Cependant ils ne commencerent encore qu'à s'attrouper tumultuairement, pour demander des ſecours que le Gouvernement n'étoit pas en état de leur offrir : mais ils trouverent bientôt un Chef. Ce fut un jeune Officier, nommé Nathanael *Bacon*, éloquent, vif, hardi, d'une phyſionomie impoſante, propre, en un mot, à conduire une Populace furieuſe. Berkeley, qui avoit été juſqu'alors l'Idole de la Colonie, ſe vit tout-d'un-coup abandonné, & réduit à ſe fortifier dans ſa Maiſon, avec quelques-uns des principaux Habitans de James-town. La révolte fut ſi générale, & dura ſi long-tems, que Bacon, aïant convoqué une Aſſemblée dans les formes, & s'étant fait reconnoître Général de la Colonie, prit en effet toutes les marques de l'autorité abſolue, comme il en exerça le pouvoir ; ſans autre modification que d'attendre les ordres de la Cour, par des Députés qu'il promit d'y envoïer, & dont il ſe propoſoit de ſuſpendre long-tems le départ, ou d'empêcher le retour. Un petit nombre d'honnêtes Gens n'aïant pas laiſſé de prendre parti pour le Gouverneur, ces mouvemens ne ſe firent point ſans pluſieurs eſcarmouches, qui couterent la vie à quantité de

(*) On a déja parlé, & l'on parlera encore de la Nouvelle Belge.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

personnes des deux Partis : mais on doute que l'Angleterre même eût pû remédier au désordre, si la mort naturelle de Bacon n'eut renversé ses ambitieux projets. Les Mécontens, désunis par la perte de leur Chef, ne penserent qu'à demander grace, & le Chevalier Berkeley fut rétabli dans son Gouvernement. Mais avant que la paix put être bien affermie, un des Capitaines de Bacon, nommé *Lawrence*, desespéré du sort de quelques autres, qui s'étant rendus à condition d'une amnistie, n'avoient pas laissé d'être déclarés incapables d'exercer jamais aucun Emploi dans la Colonie, conçut l'horrible dessein de réduire James-town en cendres, & le suivit avec une si furieuse obstination, que ne trouvant point ses Gens disposés à lui obéir, il l'exécuta de sa propre main. Cette malheureuse Ville n'est pas remontée, depuis, à l'état florissant, où elle étoit parvenue. Berkeley mourut, peu de tems après l'incendie ; & l'on verra, dans la Description, qu'un autre Gouverneur prit le parti de transferer les Cours de Justice & l'Assemblée générale à Williamsbourg.

Jamestown est ruiné par le feu.

Les Anglois sont devenus tranquilles en Virginie.

Depuis la révolte de Bacon, l'ordre que la Cour a mis dans le Gouvernement de la Virginie l'a préservée des révolutions de cette nature. Ses Habitans y ont cultivé si tranquillement leurs Plantations, que leur Histoire n'offrant plus d'évenemens extraordinaires, on se contentera de représenter, dans un autre article, l'état actuel de cette Colonie. Ses progrès doivent avoir été fort prompts, puisque dès l'an 1723 on trouve la peinture suivante de son Commerce.

Commerce de cette Colonie en 1723.

» La Virginie & Maryland, dit l'Auteur Anglois d'un Ecrit politique, » n'ont pas d'autre objet que la culture de leur Tabac. On en a porté » la perfection si loin en Virginie, qu'il passe pour le meilleur de l'U- » nivers, surtout celui qui croît sur la Riviere d'York. C'est presque le » seul dont on fasse usage en Angleterre. Les autres, qu'on nomme *Oro-* » *noac*, & celui de Maryland, sont plus chauds dans la bouche : cepen- » dant ils se vendent aussi fort bien, parcequ'on les aime en Hollande, » en Dannemark, en Suede, & dans toute l'Allemagne. Il s'en exporte » annuellement 30000 Bariques, qui produisent à l'Angleterre, cinq li- » vres sterling par Barique, dans les Echelles Etrangeres, & qui augmen- » tent par conséquent le fond général de la Nation de 150000 livres ster- » ling par an. Ce Commerce est, sans contredit, un de nos principaux avan- » tages. Tous les ans, il emploie deux cens de nos Vaisseaux, & fait » entrer, année commune, entre trois & quatre cens mille livres ster- » ling dans les Coffres du Roi. Si ce calcul paroît excessif à ceux qui » n'en connoissent point le secret, ou qui n'en ont pas des idées justes, un » peu d'explication le fera trouver modeste. Il est certain, par les Re- » gîtres publics, qu'on frette tous les ans deux cens Vaisseaux de Tabac » dans toute la Baie de Chesapeak, où je comprens Maryland, & que » l'un portant l'autre ils ne peuvent porter moins de 700 Bariques. C'est » en tout soixante-dix mille, dont je suppose que la moitié se vend & » se consomme en Angleterre : mais les droits pour ces trente-cinq mille » Bariques, à ne supposer le poids de chacune que de quatre quintaux, » donneront déja huit livres sterling par Barique, & deux cens quatre- » vingt mille pour le total. L'autre moitié, qui s'exporte, ne produira

» pas plus d'un cinquieme de cette somme à l'Echiquier, parcequ'elle » est à couvert de toutes sortes d'impôts & d'une partie des subsides : ce- » pendant si l'on accorde seulement cinquante mille livres pour le droit » des trente-cinq mille Bariques d'exportation, il revient annuellement » à la Douane trois cens trente mille livres sterlings pour les soixante- » dix mille Bariques. Il n'y auroit que les tems de guerre, qui pussent me » faire rabattre quelque chose de ce compte. Quelques Négocians, qui » se prétendent bien informés du Commerce de la Virginie, assurent » qu'on a quelquefois embarqué dans une seule année jusqu'à cent mille » Bariques, pour Virginie & Maryland, & qu'il s'en est consommé qua- » rante mille en Angleterre. Si leurs Mémoires sont justes, mon calcul » ne peut être accusé d'exagération ; mais je me suis attaché aux lumie- » res les plus certaines : & pour n'en laisser aucun doute, il suffit de faire » observer combien ce Commerce s'est accru dans les autres parties d'An- » gleterre, comme dans le Port de Londres. Depuis plusieurs années la » Ville de *Liverpool* reçoit annuellement, ou du moins année commu- » ne, cinquante Vaisseaux de la Baie de Chesapeak. La plûpart de nos » autres Ports en emploient tous les ans huit ou dix à ce Commerce, & » l'on assure que la Ville de Bristol paie annuellement soixante mille li- » vres sterling de droits, pour le Tabac qu'elle consomme : ce qui ne » paroîtra point sans vraisemblance, s'il est vrai, comme on le dit dans » cette Ville même, qu'un seul de ses Vaisseaux, nommé le *Marchand* » *de Bristol*, a païé, depuis vingt ans, entre huit & dix mille livres an- » nuelles à la Douane, & que fort souvent il est entré tout-à-la-fois » dans la Saverne trente & quarante voiles de la Virginie, sans comp- » ter les Avanturiers qui fraudent la Douane. Si les Ports extérieurs n'em- » ploient pas moins de cent Vaisseaux tous les ans, on conviendra sans » peine que Londres peut emploïer les cent autres ; & tout ce que j'ai » dit de la Douane & des droits ne peut paroitre incertain.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

» Mais, outre l'extrême avantage qui nous revient de l'exportation du » Tabac dans toutes les autres parties de l'Europe, considérons de quelle » utilité ce Commerce est pour nous, par le prodigieux nombre de mains » qu'il emploie, & de Familles qu'il fait subsister en Angleterre & en » Virginie. Il ne monte pas à moins de soixante-dix mille Anglois en » Virginie, ni certainement à moins en Angleterre. Combien n'envoïons- » nous pas, tous les jours, de Marchandises de nos Manufactures aux Vir- » giniens, qui sont obligés de tirer d'ici tout ce qui leur est nécessaire » pour se vêtir, tous les instrumens de leur travail, & tout ce qui sert » au luxe? Ajoutons que les Marchandises qu'on leur envoie sont celles » qui viennent des métiers les plus utiles, qui occupent le plus grand » nombre d'Ouvriers, qui en nourrissent le plus, & par conséquent les » plus avantageuses au bien public ; telles sont celles des Tisserands, des » Cordonniers, des Chapeliers, des Serruriers, des Tourneurs, des Me- » nuisiers, des Tailleurs, des Couteliers, des Cordiers, des Brasseurs, » & je puis dire de tous les Artisans d'Angleterre.

§ II.

Description de la Virginie et de Maryland.

Son étendue.

ON a déja pris soin de faire observer que les Anglois donnerent d'abord, au hazard, le nom de Virginie à toute la partie Septentrionale du Continent de l'Amérique, & que les Concessions de la Cour pour leurs premieres Colonies furent expédiées sous ce titre. Longtems même, celles qu'on distingua dans la suite par des noms particuliers furent regardées comme des membres de la Virginie. Enfin ce nom n'est demeuré qu'à l'étendue de Païs qui est située le long de la Baie de Chesapeak, un peu vers le Sud, & qui renferme la Virginie & Maryland. Sous cette acception, la moindre longueur qu'on lui donne est de deux cens milles vers le Nord, depuis la Pointe de Confort, à l'entrée de la Baie, & la même à peu-près, vers le Sud : mais l'Anonyme, s'arrêtant à la Virginie proprement dite, & distinguée de Maryland, la représente bornée au Sud par la Caroline Septentrionale, au Nord par la Riviere de Patowmeck, à l'Est par la Mer, & au Nord-Ouest par cette grande chaîne de Montagnes au-delà desquelles on a vu que les Anglois, sous la conduite de Batt, s'efforcerent vainement de pénétrer.

Qualités de la Côte.

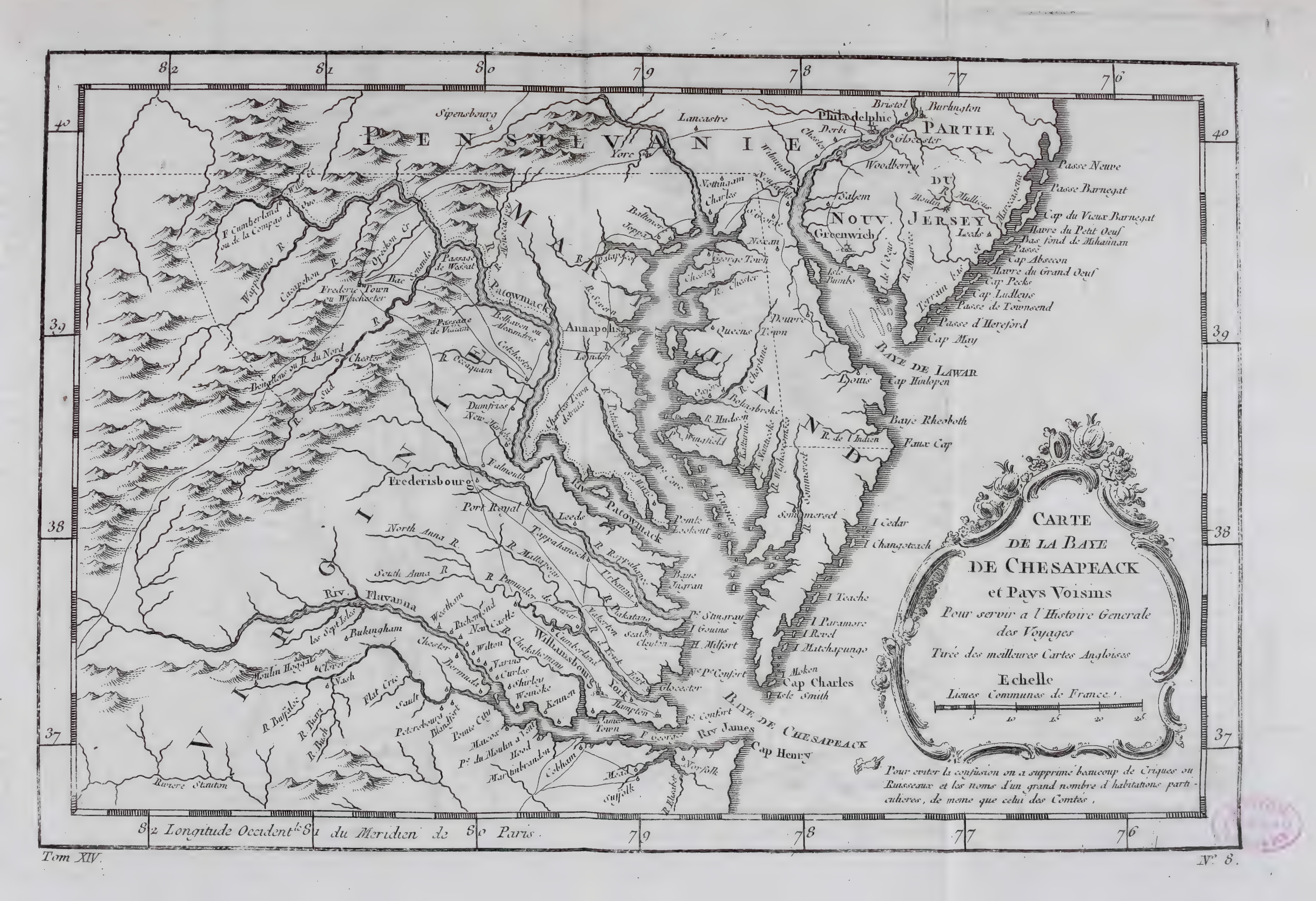
La Côte du Continent, vers la Virginie, est fort estimée des Navigateurs, parcequ'aussitôt que la sonde y trouve le fond, ce qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante lieues de terre, sur quatre-vingt ou quatre-vingt-dix brasses d'eau, cette profondeur diminue par degrés, & si régulierement, qu'un Pilote expérimenté peut juger de la distance par le fond.

Baie de Chesapeak.

Une belle Carte de la Baie de Chesapeak, publiée à Londres avec des éloges extraordinaires (*), place son embouchure par les trente-sept degrés de Latitude du Nord, entre le Cap Henry au Sud & le Cap Charles au Nord, & lui donne dix-huit milles de large. La profondeur ordinaire du Canal, est de neuf brasses, qui diminuent en quelques endroits jusqu'à sept. Sa partie la plus sure est la plus proche du Cap Henri, exactement à 37 degrés; de sorte qu'aïant pris cette Latitude à midi, le jour qu'on s'attend d'arriver à l'entrée, on peut sans crainte avancer pendant la nuit, & suivre le rivage méridional jusqu'à deux lieues au-delà du Cap, où l'on se trouve dans une excellente Rade, nommée *Lyn-Haven*. De cette Rade, la Baie pénetre environ deux cens milles dans les Terres. Sa largeur y est de dix à quinze milles, excepté vers le fond, où elle se rétrécit beaucoup. Elle contient plusieurs petites Iles, dont quelques-unes sont couvertes de Bois. Entre une infinité de Rivieres qu'elle reçoit, surtout du côté de l'Ouest, on en distingue quatre par leur grandeur, qui sont celles de James, d'York, de Rapahanok & de Patowmek. Les principales des autres, dont quelques unes portent les plus gros Vaisseaux Marchands, se nomment l'Elisabeth, le Nansamon, le Chickahomony, le Pocoson, le Pamunki, le Norck, l'Ester-*North*, le Corottonan, le Wi-

Rivieres qu'elle reçoit.

(*) On la donne ici.


CARTE
DE LA BAYE
DE CHESAPEACK
et Pays Voisins
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Tirée des meilleures Cartes Angloises
Echelle
Lieues Communes de France.
5 10 15 20 25
Pour eviter la confusion on a supprimé beaucoup de Criques ou
Ruisseaux et les noms d'un grand nombre d'habitations parti-
culieres, de meme que celui des Comtés.
PENSILVANIE
MARYLAND
VIRGINIE
PARTIE DU NOUV. JERSEY
BAYE DE LAWAR
BAYE DE CHESAPEACK
Philadelphie
Bristol
Burlington
Lancastre
Yorc
Annapolis
Baltimore
Fredericksbourg
Port Royal
Williamsbourg
Hampton
Norfolk
Suffolk
Richmond
Petersbourg
Blandfort
Cap Henry
Cap Charles
Cap May
Cap Hinlopen
Baye Rheoboth
Faux Cap
Riv. James
Riv. Patowmack
Tappahanock
Riv. Fluvanna
Greenwich
Salem
Woodberry
Passe Neuve
Passe Barnegat
Cap du Vieux Barnegat
Havre du Petit Oeuf
Cap Absecon
Havre du Grand Oeuf
Passe de Townsend
Passe d'Hereford
Sommerset
I. Cedar
I. Teache
I. Paramore
I. Revel
I. Matchapungo
Isle Smith
Riviere Stauton
82 Longitude Occident.le 81 du Meridien de 80 Paris 79 78 77 76
40
39
38
37

comoko, le Pocamoki, le Chiffoneffik & le Pungotego. On se dispense de marquer leur position, qui est fort exacte danr la Carte. Toutes ces Rivieres sont si commodes & si bien distribuées, que de six en six milles on trouve presque toujours une bonne Rade. Elles se forment du concours d'une infinité de sources, d'où l'eau sort en si grande abondance, qu'elle rend celle des Rivieres douce, jusqu'à soixante & cent milles au-dessous du flot des Marées, & quelquefois à trente ou quarante milles de la Baie même. Quelques-unes de ces sources forment tout-d'un-coup un si gros courant, qu'à cinq cens pas de leur origine, elles font tourner des Moulins à blé. Le grand avantage de cette multitude de Rivieres est de donner à chaque Habitation la commodité de recevoir les Navires & les Barques à sa Porte; d'où il est arrivé, comme on l'a fait observer, qu'on ne s'est gueres embarrassé de former des Villes dans la Virginie.

Description de la Virginie.

Vers fort nuisibles dans les Rivieres.

On ne fait qu'un reproche aux Rivieres du Païs; c'est que tous les ans au mois de Juin, il paroît sur l'eau salée des légions de Vers, qui percent les Chaloupes, les Barques & les Vaisseaux mêmes, partout où la Poix, le Godron & la Chaux laissent le bois découvert, & qui s'y forment des cellules assez semblables à celles des raïons de miel. Ils ne cessent point d'être nuisibles jusqu'au tems des grosses pluies, qui arrive vers la fin de Juillet. Alors ils disparoissent jusqu'au retour de l'Eté, ou du moins, ils ne causent aucun mal. On remarque qu'ils ne percent jamais que la seule planche à laquelle ils se sont attachés. L'Anonyme donne quatre moïens de s'en garantir, les seuls que l'expérience ait fait découvrir: 1°. d'espalmer si bien les Bâtimens, qu'il n'y reste aucun vuide; 2°. Si l'on arrive dans la saison des vers, de mouiller au fort de la Marée, parceque le courant les entraîne, & de haler à terre les petites Barques & les Chaloupes; 3o. de nettoïer le Vaisseau, & surtout d'y passer le feu, aussitôt que la saison des Vers est finie, parceque n'étant point encore enfoncés dans les Planches, le moindre feu les tue; 4o. de quitter l'eau salée pour aller mouiller dans l'eau douce, pendant les cinq ou six semaines que les Vers se tiennent sur l'eau.

Division de la Virginie, en vingt-cinq Comtés.

On divise la Virginie en vingt-cinq Cantons, sous le nom de Comtés, qui contiennent trente-neuf Paroisses. Le plus ancien, c'est-à-dire celui où les Anglois formerent leur premier Etablissement, & qui étoit nommé Pouhatan par les Indiens, se nomme aujourd'hui le Comté de Norfolk. C'est le plus méridional. Il est situé sur la Riviere James, qui n'a pas moins d'un mille de large proche de la Ville du même nom, & dont le cours est d'environ cent quarante milles depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la Baie, droit à l'Ouest du Cap Henri: elle reçoit de grands Vaisseaux, l'espace de cent milles. Le Comté de Norfolk n'a qu'une Paroisse, nommée l'*Elisabeth*, & contient cent douze mille dix-neuf acres de terre. Il est arrosé par une Riviere qui se nomme aussi l'Elisabeth, & qui prenant sa source dans le Comté même, se joint à celle de James, entre deux Anses qui portent le nom d'*Est-Bay* & d'*Ouest-Bay*.

On trouve ensuite sur la Riviere James, le Comté de la *Princesse Anne*, qui contient quatre-vingt-dix-huit mille trois cens cinq acres, & la

Paroiſſe de *Lyn-haven*, au-deſſous du Cap Henri; enſuite le Comté de Nanſamon, qui a cent trente-un mille cent ſoixante-douze acres, & trois Paroiſſes; l'une qu'on nomme Paroiſſe haute, l'autre, Paroiſſe baſſe, & la troiſieme, Chuckahek. La Riviere de Nanſamon, qui prend naiſſance dans ce Comté, ſe joint à celle de James au-deſſus de l'Anſe nommée *Bennet's creek*. Enſuite, le Comté de *Wight*, dans lequel on compte cent quarante-deux mille ſept cens quatre-vingt-ſeize acres, & deux Paroiſſes, nommées *Warwik-ſqueek* & *Newport*. Ce Comté offre une ſource, d'où l'eau coule avec une abondance extraordinaire. Enſuite le Comté de *Surrey*, qui a cent onze mille cinquante acres, & deux Paroiſſes, nommées *Southwark* & *Lyon's creek*. Enſuite le Comté d'*Henrico*, qui eſt le dernier ſur le bord méridional de la Riviere James, & qui contient cent quarante-huit mille ſept cens quatre-vingt ſept acres; il a deux Paroiſſes, *Henrico* & *Briſtol*. On avoit bâti, dans ce Comté, une Ville, nommée Henri-polis, qu'on a laiſſée tomber en ruine. Vingt milles au-deſſus du premier ſaut de la Riviere, on trouve la Bourgade de Monacan, où les Réfugiés François ſe ſont établis.

Vis-à-vis du Comté d'Henrico, au Nord de la même Riviere, s'offrent les Comtés du Prince Georges & du Prince Charles, qui contiennent cent ſoixante & un mille deux cens trente-neuf acres, & trois Paroiſſes, *Martin-Brandon*, *Oüianoke*, & *Oueſtover*.

Deſcription de James-town.

Enſuite, le Comté de James, où l'on compte cent huit mille trois cens ſoixante-deux acres & cinq Paroiſſes, dont l'une nommée *Hundered* eſt ſituée de l'autre côté de la Riviere, avec une partie de ce Comté: les noms des quatre autres ſont *Wallingford*, *Wilmington*, *James-town*, & *Brutton*. Ce Comté a toujours tenu le premier rang, parcequ'il contient James-town, ou la Ville de Jacques, ſituée ſur le bord Septentrional de la Riviere de même nom, à quarante milles de ſon embouchure. Quoiqu'elle n'ait jamais paſſé pour une belle Ville, on y voïoit avant l'incendie pluſieurs Edifices de brique, & des Hôtelleries pour la commodité des Voïageurs. Le nombre des Maiſons, qui ne monte aujourd'hui qu'à ſoixante ou ſoixante-dix, devoit être beaucoup plus grand, puiſqu'il y avoit pluſieurs belles rues, & deux ou trois Forts. Mais une partie aïant été conſumée par le feu, la tranſlation des Cours de Juſtice à Williamsbourg, la réſolution qu'on prit d'y tenir les Aſſemblées générales, & le Collége qu'on y fit bâtir, ſemblerent condamner James-town à ne ſe relever jamais de cette diſgrace; d'autant plus que le goût des Virginiens les portant à vivre dans leurs Plantations, il y a peu d'apparence qu'ils penſent jamais à rebâtir une Ville qui n'avoit jamais été fort peuplée. D'ailleurs on a remarqué, depuis longtems, que les Etabliſſemens qui bordent la Riviere de James, dans tout l'eſpace où elle eſt ſaumâtre, ſont ſujets à des fievres lentes; & cette ſeule raiſon auroit pû ſuffire pour faire transférer la Capitale du Païs à Williamſbourg, dont la ſituation eſt beaucoup plus ſaine. Le Chevalier Berkeley fit bâtir pour ſa réſidence, près de James-town, une fort belle maiſon, nommée *Green-Spring*, où l'on voit une ſource d'eau ſi froide, que dans les chaleurs de l'Eté on n'en ſauroit boire ſans danger.

Description de Williamsbourg.

C'est aussi dans le Comté de James, qu'est situé Williamsbourg. Le terrein que cette Ville occupe, à sept milles de James-town dans les Terres, se nommoit auparavant *Middleplantation*. Mais quelques avantages qu'on se soit efforcé d'y rassembler, il ne paroît pas qu'elle mérite un autre titre que celui de Bourg. Quoiqu'on y tienne les Cours de Justice & les Assemblées de la Colonie, à peine est-elle composée de trente Maisons. On y voit néanmoins la trace de plusieurs rues, qui devoient être bâties dans la forme du double W Anglois, mais qui ne sont pas même commencées, & qui ne le seront peut-être jamais. Le seul édifice remarquable est l'Hôtel-de-Ville, bâti par le Colonel Nichokson, sous le nom de *Capitole*, avec un petit Fort, ou plutôt une Batterie de dix ou douze Canons.

Une Lettre de M. *Hugh Jones*, un des Supérieurs du Collége de Williamsbourg, publiée à Londres il y a plusieurs années, fait une peinture plus exacte de l'état actuel de cette Ville. » Nous avons ici, dit M. Jones, trois Bâtimens, qui passent aux yeux des Habitans pour les plus » superbes de toute l'Amérique; le Collége, l'Hôtel-de-Ville, qu'on » nommoit d'abord le Capitole, & la Prison publique; sans compter la » Maison du Gouverneur, qui n'est pas de la grandeur des trois autres, » mais qui les surpasse encore par la beauté de ses ornemens. L'Eglise & » l'Arsenal sont aussi deux fort beaux édifices. Quoique les rues ne soient » point achevées, on a changé le plan bizarre du double W en celui » d'une M, qui promet une forme plus agréable & plus réguliere. Tous » les Bâtimens sont de brique, & couverts de Bardeaux, excepté la Prison, dont le toît est à la Mosaïque, par une idée du Gouverneur *Spotswood*, dont on a reconnu l'utilité. La façade du Collége, qui se présente droit à l'Est, est double, & longue de cent trente-six piés, avec un » grand Portique, qui s'avance en forme de Dôme. Les deux aîles re» tournent en équerre, & forment à l'Ouest une belle & vaste Place, » où l'on entre du même côté par une grande Porte, au milieu d'un mur » qui ferme cette Cour ou cette Place. Hors du mur, il y a d'autres » cours, & d'autres logemens pour les Maîtres des Indiens & pour leurs » Ecoliers, avec différens Jardins, & un champ clos en forme de Parc, » d'environ cent cinquante acres de terre. Le grand édifice fut bâti d'abord sur un plan du fameux Chevalier Wren; ensuite, aïant été fort » endommagé par le feu, il fut réparé, avec un peu de changement, » & fort orné par le Gouverneur Spotswood. Il ressemble assez, aujourd'hui, à l'Hôpital de Chelsey.

Suivant le dessein, dont on attend l'exécution, une rue fort droite, qui doit partir de la façade, n'aura gueres moins d'un mille de long; mais l'Auteur ne nous apprend point combien on y compte déja de Maisons. Cependant il ajoute que c'est à l'autre bout qu'est situé le Capitole, édifice aussi noble, dit-il, aussi commode, qu'il y en ait dans ce genre. » C'est là que se tiennent toutes les Cours de Justice. La forme du Bâtiment est celle d'une H, avec un Escalier à chaque aîle. Des deux côtés » de cette grande rue, on en a tracé une parallele, de moindre largeur, » pour former l'M, avec plusieurs petites, de communication. L'Eglise est

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

» au centre. C'est un édifice de Brique, en forme de Croix, qui n'est pas » moins commode, ni moins orné, que les meilleures Eglises de Londres. » Assez proche, s'éleve une grande Tour octogone, qui sert de Magazin » pour les armes & les munitions. Un peu plus loin, on trouve une Place, » destinée à servir de Marché; & proche de cette Place, un lieu réservé » pour les exercices d'amusement, tels que le Jeu de Boule, avec un » espace où l'on se propose de faire un Bâtiment pour la Comédie. Mal- » heureusement, de si beaux projets ne subsistent qu'en idée. Cependant » quelques Particuliers se sont fait bâtir des Maisons de brique, & quel- » ques-unes de pierre, avec quantité d'appartemens de plain pié : mais » comme on ne manque pas de terrein, pour s'étendre, & qu'on y est » quelquefois exposé à des vents furieux, on ne cherche point à multi- » plier les étages. Un des premiers soins est de se ménager de grandes » Chambres, où l'on puisse être fraîchement en Eté. L'ameublement en » est magnifique, & l'on y perce de grandes fenêtres, dont les Chassis » sont à panneaux de Crystal. Tous les Offices sont détachés du Corps- » de-Logis. Les Magasins à Tabac, dont chaque Maison est toujours ac- » compagnée, pour un Commerce qui fait toute la richesse de la Colo- » nie, sont bâtis de bois, avec un grand nombre d'ouvertures, qui don- » nent passage à l'air, sans en donner à la pluie. Quoique le Païs ne man- » que point d'ardoise, on n'y connoît point encore d'autre usage, pour » la couverture des toîts, que celui des planches & du bardeau de Cy- » près ou de Pin.

Etat du College.

L'Anonyme observe que la fondation du Collége de Williamsbourg est de l'année 1692, sous le Regne du Roi Guillaume & de la Reine Marie, qui donnerent pour cette entreprise la somme de dix-neuf cens quatre vingt-cinq livres sterling, vingt mille acres de terre, le droit d'un sou pour livre sur le Tabac qui se transporte de la Virginie & de Maryland, & l'Office de Grand-Voïer de la Colonie, alors vacant, avec le droit de nommer un Député à l'Assemblée générale. Jusqu'à présent, les Terres n'ont presque rien produit. Le droit d'un sou pour livre, sur le Tabac, rapporte annuellement environ deux cens livres sterling, & l'Office de Grand-Voïer près de cinquante livres. L'Assemblée y a joint un droit sur la sortie des peaux & des fourrures, qui peut monter à cent livres. Ce fut en 1705, le 29 d'Octobre, que l'édifice fut presque ruiné par le feu. Quoiqu'on n'ait rien négligé pour les réparations, on n'y voit plus autant d'Ecoliers que dans l'origine; relâchement que l'Auteur déplore, & qu'il attribue à la mauvaise conduite de quelques Gouverneurs. Ils réduisent, dit-il, la plûpart des Habitans à faire passer leurs Enfans en Angleterre pour le cours de leurs Etudes, plutôt que de s'exposer à de continuels chagrins. D'ailleurs les Professeurs, devenus comme indépendans, négligent leurs Ecoliers, & ne pensent qu'à tirer parti du revenu de leurs Chaires avec l'argent des Plantations (6).

Suite des Comtés.

Mais reprenons la suite des Comtés. Après celui de James, on entre dans le Comté d'York, qui est situé entre les deux Rivieres de James &

(6) Relation de la Virginie, liv. 4. chap. 8.

d'Yorck,

d'Yorck, & qui contient soixante mille sept cens soixante sept acres de terre. Il y a trois Paroisses; *Hampton*, *York*, & le nouveau *Pokoson*; la derniere, à l'embouchure de la Riviere d'York.

Description de la Virginie.

On trouve ensuite le Comté de Warwick, où l'on compte trente-huit mille quatre cens quarante-quatre acres, & deux Paroisses; *Denby* & *Malberry*. La Riviere de Pokoson prend sa source dans ce Comté, & va se décharger dans la Baie de Chesapeak, proche de l'embouchure de l'York. Warwick est suivi du Comté d'Elisabeth, qui ne contient que vingt-neuf mille acres & une seule Paroisse. C'est le moins grand de toute la Virginie; mais il s'honore d'une Ville de même nom, qui, sans avoir jamais été fort considérable, l'est aujourd'hui beaucoup moins que dans son origine. Elle avoit alors plusieurs bonnes Maisons de brique & de pierre, avec un Fort, bâti pendant la guerre contre les Hollandois. Tout est en ruines; » par une espece de fatalité, qui menace, dit l'Au- » teur, toutes les Villes qui se formeront en Virginie.

En traversant une Langue de terre, qui sépare ici le Pokoson de l'York, on arrive à l'embouchure de cette derniere Riviere, que les Indiens nommoient *Pamunky*, & dont un bras conserve encore ce nom dans le Comté du Roi Guillaume. L'York est navigable pour les grands Vaisseaux pendant soixante milles, & trente de plus pour les Chaloupes & les Barques. Son cours, dans l'espace d'environ cent milles, suit la même direction que celui de la Riviere de James, à si peu de distance, qu'en plusieurs endroits on ne compte pas plus de cinq milles de l'une à l'autre. Aussi les avantages qu'on en tire, dans l'espace qui les sépare, le rendent-ils un des plus riches Cantons de la Virginie. A quarante milles de son embouchure, l'York se divise en deux bras, navigables l'un & l'autre pour les Chaloupes. C'est dans l'intervalle qui est entre les deux Rivieres d'York & de James, que croît le meilleur Tabac de la Colonie. Cette heureuse situation reçoit un autre lustre, de deux petites branches qui se détachent des deux Rivieres; l'une, de celle de James, à cinq milles de la Baie, où elle forme une Anse commode pour le débarquement; l'autre de celle d'York, plus haut dans les Terres, mais qui s'approche de la premiere, jusqu'à ne laisser que la distance d'un mille entre deux: & comme c'est dans cet étroit espace que Williamsbourg est situé, on peut dire qu'il commande la navigation des deux Rivieres. Après la derniere révolte des Indiens, on avoit proposé de planter, d'une Riviere à l'autre, une forte Palissade, pour leur interdire absolument l'entrée de ce Canton, où les Anglois vivroient d'autant plus tranquillement, que chaque Plantation y peut recevoir toutes ses provisions par eau: mais il ne paroît point que ce projet ait été rempli.

On nous fait remonter ici au travers des Comtés d'York, de Warwick & d'Elisabeth, en suivant la Riviere de James, pour arriver au Comté du *Nouveau Kent*, un des plus grands & des plus peuplés de la Virginie. Il contient cent soixante onze mille trois cens quatorze acres de terre, arrosées par le bras méridional de la Riviere d'York. On y compte deux Paroisses, *Blisland* & *Saint Pierre*. Les bornes de ce Comté, à l'Ouest, sont d'assez hautes Collines, d'où tombe un sable brillant, semblable à

la limure de cuivre, que les Anglois, dans l'origine de leur établissement, prirent pour de la poudre d'or.

Après le Nouveau Kent, on trouve le Comté du *Roi Guillaume*, qui contient quatre-vingt-quatre mille trois cens vingt-quatre acres, & la seule Paroisse de *Saint Jean*. Il est arrosé par le Pamunki, bras méridional de la Riviere d'York. Au Sud de ce Comté, on entre dans celui de *King and Queen's*, c'est-à-dire du Roi & de la Reine, auquel on ne donne pas moins de cent trente-un mille sept cens seize acres. Il a deux Paroisses, *Staton-Major*, & *Saint Etienne*. La Riviere de Chicohomony, qui y prend naissance, va tomber dans celle de James, proche d'une grande Plantation nommée *Bromfield*.

De King and Queen's, en retournant par le Guillaume & le nouveau Kent au bord Septentrional de la Riviere d'York, on arrive dans le Comté de Glocester, le mieux peuplé de tout ce Païs. Il a cent quarante-deux mille quatre cens cinquante acres, & quatre Paroisses; *Perso*, *Abington*, *Ware* & *Kingston*.

Le Comté de Glocester est séparé de celui de Middlesex par la Riviere de *Prankitang*, navigable pendant vingt ou trente milles; & Middlesex s'étend sur le bord méridional de celle de *Rapahanok*, qui est fort large, fort profonde, & navigable pendant plus de quarante milles. On remarque ici que contre la nature de toutes les autres Rivieres du Païs, qui tirent leurs sources des Montagnes, ou de quelques Collines, celles d'York & de Rapahanok sortent d'un terrein bas & marécageux. Middlesex n'a qu'environ quarante-neuf mille cinq cens acres, & qu'une seule Paroisse, nommée *Christ-Church*.

Au-dessus de ce Comté, on trouve celui d'Essex, qui contient cent quarante mille neuf cens vingt acres. C'est dans ces deux Comtés que se trouve la grande Lande, qu'on nomme le Désert du Dragon, & qui a près de soixante lieues de long. Elle est couverte de bruïeres & de ronces, & remplie de Bêtes féroces, qui s'y tiennent comme dans une retraite inaccessible. Essex a trois Paroisses; *Farnham*, *Sittinburn*, & *Sainte Marie*. La partie méridionale de ce Comté est arrosée par le Mattapony, bras occidental de la Riviere d'York.

Plus loin, on entre dans les Comtés de *Richemond* & de *Stafford*, dont il ne paroît point qu'on ait encore mesuré l'étendue : ce sont de nouveaux Cantons, qui sont compris sous le nom de Rapahanok, & qui ne laissent pas d'avoir trois Paroisses; *Farnham du Nord*, *Saint Paul* & *Ove worton*.

Entre Rapahanok & la Riviere de Patowmeck, on trouve le Comté de Westmoreland, qui est fort étendu, & qui a deux Paroisses; Copely & Wosthington. Plus bas est le Comté de Lancaster, le long du bord Septentrional de la Riviere de Rapahanok; il est arrosé par celles de *Cartomain* & de *Corotoman*, qui tombent dans l'autre à trois lieues de son embouchure. On y compte deux Paroisses; *Christ-Church* & *White Chapel*.

Northumberland est le dernier Comté de cette partie, sur le bord méridional du Patowmek : il a trois Paroisses; *Fairfield*, *Boutracy*, & *Wicomoco*. La Riviere qui l'arrose, & qui porte le nom de cette derniere Paroisse parcequ'elle y prend sa source, va se jetter dans la Baie de Che-

ſapeak à l'embouchure du Patowmeck, qui fait les bornes de la Virginie au Nord, & qui la ſépare de Maryland.

Riviere de Patowmeck.

L'embouchure du Patowmeck a ſept milles de large. Les Géographes Anglois donnent à cette Riviere un cours de cent quarante milles, juſqu'à ſes premieres cataractes, qui ſont à ſoixante milles de ſa ſource. En tombant, elle ſe diviſe en pluſieurs bras, dont l'un s'étend fort loin au Nord-Oueſt, tandis qu'un autre prend au Sud-Oueſt. Sa ſource eſt dans les Monts Apalaches. L'eſpace, qui eſt entre le Patowmeck & le Wicomoco juſqu'à la Baie, porte le nom de *Northen-Heck*.

On nous fait paſſer ici la Baie, & ſuivre le rivage maritime, depuis le Cap Charles juſqu'à la Riviere de Pokamoki, qui ſépare la Virginie de Maryland à l'Eſt. Dans cet eſpace on trouve deux autres Comtés : celui d'Acomak, qui a conſervé ſon ancien nom, & qui contient deux cens mille vingt-trois acres. C'eſt le plus grand de toute la Virginie, quoiqu'il ſoit moins peuplé que ceux de l'autre côté de la Baie, & qu'il n'ait qu'une Paroiſſe, nommée auſſi Acomak. La Riviere de Chiſſoneſſik & quelques autres moins conſidérables y prennent leur ſource. Le ſecond Comté eſt celui de Northampton : il eſt fort étroit, & ne conſiſte que dans une Langue de terre aſſez longue, qui s'etend entre la Mer de Virginie & la Baie de Cheſapeak. Le Cap Charles, qui en fait la partie la plus méridionale, eſt directement oppoſé au Cap Henri ; & ces deux Caps ſont ce qu'on nomme ordinairement les Caps de Virginie.

Une Hiſtoire Angloiſe de cette Colonie (7) ajoute quatre autres Comtés, mais compris dans les précédens : King's George, ou le Comté du Roi Georges, avec une Paroiſſe nommée Saint Georges, entre les Rivieres de Rapahanok & de Patowmeck ; Spotſylvanie, dans l'eſpace qui eſt entre la Riviere d'York, avec une Paroiſſe, nommée Saint Georges ; Hanovre, dans le même eſpace, avec la Paroiſſe de Saint Paul ; Brunſwick, vers les gorges méridionales des Montagnes, avec la Paroiſſe de Saint André.

Obſervations générales ſur la Virginie.

Les Montagnes qui bornent la Virginie à l'Oueſt ſont une partie de celles qu'on nomme Apalaches. Il eſt aſſez ſingulier que toutes les Cataractes des Rivieres qui en ſortent, & qui arroſent la Virginie, ſoient régulierement à quinze ou vingt milles l'une de l'autre, & que les plus proches des Montagnes en ſoient à ſoixante ou ſoixante-dix milles. Toutes les anciennes Relations de la Virginie en parlent comme d'un Païs plat, qui n'a pas même de Collines remarquables : l'Hiſtorien qu'on vient de citer traite cette opinion d'erreur. Il eſt plat, dit-il, » vers la Mer, » & proche des grandes Rivieres, mais dans les parties plus éloignées, » je ſuis monté, au milieu même des Plantations, ſur de très hautes » Collines, du ſommet deſquelles je voïois tout le Païs autour de moi, » par deſſus la pointe des arbres. Je puis nommer les Collines de Man- » horn, proche des Cataractes de la Riviere de James ; celles qu'on ren- » contre ſur celle de Matapony, à quatorze ou quinze milles de ſon em- » bouchure, le Mont Taliver, ſur la Riviere de Rapahanok, & les Col-

(7) L'Auteur ne s'eſt fait connoître que par deux Lettres initiales, qui ſont R. B.

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

» lines du Comté de Stafford, proche des Cataractes du Patowmeck.

Les bords de la plûpart des Rivieres de la Virginie sont sabloneux. On y trouve des pierres fort dures & transparentes, dont quelques-unes coupent le verre, comme les Diamans, & jettent le même éclat. Tous les lieux un peu élevés sont remplis de veines de fer. Mais le travail des Mines demande tant de frais, que personne n'ose l'entreprendre ; ou plutôt les Virginiens sont si livrés à leurs Plantations de Tabac, qu'ils négligent tout autre avantage.

Le même Historien parle d'une Ville nommé *Dale's-gift*, qui a subsisté pendant quelque tems dans le Comté de James, & qui se trouve aujourd'hui ruinée par les incursions des Indiens, par le feu, & par d'autres accidens.

DESCRIPTION DE MARYLAND.

On se dispense de répéter que le Païs de Maryland faisoit autrefois partie de la Virginie, dont elle n'est séparée que par la Riviere de Patowmeck, & que souvent dans l'usage commun, il est encore compris sous le même nom. Cependant comme ces deux Contrées forment réellement deux Colonies différentes, qui ont chacune leur Gouverneur, & dont on a fait remarquer que les intérêts ne s'accordent pas toujours, celle de Maryland demande une Description particuliere. Elle est située, comme la Virginie, sur la Baie de Chesapeak, avec cette singularité pour l'une & pour l'autre, qu'on ne peut dire précisément de quel côté, parcequ'elles y touchent diversement, & qu'elle coupe les deux Gouvernemens par le centre. Les bornes de Maryland, commençant à la Riviere de Patowmeck, s'étendent le long de la Baie vers le Nord, jusqu'à ce qu'elles coupent une ligne tirée Ouest de l'embouchure d'une autre Baie, nommée *Delaware*, qui est située par les quarante degrés de Latitude du Nord. Elle a de hautes Montagnes vers l'Ouest, & cette même Baie à l'Est. Sa partie orientale est bornée à l'Ouest par la Baie de Chesapeak, à l'Est par l'Océan, au Nord par la Baie de Delaware, & au Sud par la Riviere de Pokamoki. On la divise en onze Comtés ; six du côté occidental, & cinq du côté oriental de la Baie de Chesapeak. Toute la Province n'a qu'une seule Ville, nommée *Sainte Marie*, qui donne son nom à l'un des Comtés, & qui est dans une situation fort commode, entre les Rivieres de Patowmeck & de *Patuxent* : c'étoit autrefois le siége du Gouvernement. On compte dans Maryland plusieurs Bourgs, mais peu considérables, à l'exception néanmoins d'*Anapolis* & de *Williamstadt*, qui sont deux Ports où tout le Commerce extérieur est réuni. Ses principales Rivieres sont le *Patowmeck*, le *Patuxent*, la *Saverne*, le *Chiptonk*, le *Chester* & le *Sassafras*.

Sa situation.

Sa division en onze Comtés.

On commence l'énumération des Comtés, par ceux qui sont au côté occidental de la Baie. *Sainte Marie*, qui est le premier, prend à la Pointe de *Look-out*, & s'étend le long du Patowmek, jusqu'à l'anse de *Bud*, sur cette Riviere, & jusqu'à l'Anse Indienne sur la Riviere de Patuxent. En 1698, on y découvrit des eaux médecinales, qui furent nommées *Cool-Springs*, & que le Gouvernement fit acheter avec les Terres voisines. On y a bâti des Maisons pour le soulagement des Pauvres. Les Assemblées générales de la Province se tenoient autrefois dans la Ville de Sainte Marie. L'Hôtel, qu'on y avoit fait bâtir pour cet usage, servoit aussi au Conseil établi en faveur des Orphelins, qui se tenoit cinq fois l'année, aux

mois de Septembre, de Novembre, de Janvier, de Mars & de Juin. Mais cette Ville n'a pas plus de soixante Maisons; & depuis que le Gouvernement & les Cours de Justice ont été transférés à Anapolis, il y a peu d'apparence que le nombre de ses Habitans augmente jamais. *Metapany* est un Château que les Lords Baltimore, Seigneurs de la Colonie de Maryland, se sont fait bâtir dans ce Comté. Il est situé à l'embouchure de la Riviere de Patuxent, avec plus de commodité que de magnificence. On compte, dans le Comté de *Sainte Marie*, les Paroisses de *Saint Jean*, de *Saint Clement*, & d'*Hervington*, dont la derniere s'attribue le titre de Bourg.

Le second Comté, sous le nom de *Charles*, commence aux Anses *Indienne* & de *Bud*, où finit celui de Sainte Marie, & s'étend jusqu'à l'Anse de Mattawoman. Ses Paroisses sont *Bristol* & *Pisentaway*.

Le *Prince Georges*, troisieme Comté, s'étend depuis l'Anse de Mattawoman & celle de *Swanson*, le long du Patowmeck à l'Ouest, & du Patuxent à l'Est. Il a plusieurs Paroisses, entre lesquelles on ne nomme que *Masterkone*.

Le Comté de *Calvert* regne vis-à-vis des deux précédens, le long du Patuxent qui l'en sépare; & ses Paroisses sont *Harrington*, *Warrington*, & *Calverton*.

Ann-Arundel & *Baltimore* sont deux Comtés dont les bornes ont été marquées par des Arbres, qui commencent à cinq quarts de mille de l'Anse de Bodkin, du côté occidental de la Baie de Chesapeak. Delà, cette division court d'abord à l'Ouest, & devient ensuite moins réguliere; mais tout ce qui est au Nord appartient au Comté de Baltimore, & toute la partie du Sud à celui d'Ann-Arundel. Le principal Bourg d'Ann-Arundel est *Anapolis*, nommé *Severn* jusqu'en *1694*, où par un Acte de l'Assemblée générale il prit le nom d'Anapolis, avec les titres & les Priviléges de Ville maritime ou de Port. En même-tems les Cours de Justice, l'Assemblée générale, le Conseil des Orphelins, & tout le Gouvernement, y furent transférés de Sainte Marie. On y fit bâtir une Eglise, qui devint la principale Paroisse de la Province; & dès l'an *1699* la Ville avoit pris une forme, qui n'a fait que se perfectionner depuis, par divers accroissemens. Un autre Acte y fonda une Ecole publique, sous le nom d'*Ecole du Roi Guillaume*, dont les Archevêques de Cantorberi furent nommés Chanceliers perpétuels. Il s'est formé d'autres Colléges, à cet exemple, avec un Conseil pour l'administration. Mais, quelque soin qu'on ait apporté à l'embellissement d'Anapolis, il paroit que le goût des Marilandois pour leurs Plantations, où ils vivent séparément comme les Virginiens, empêchera toujours qu'elle ne soit assez peuplée, pour devenir une Ville florissante. Dans le tems même qu'on représente, elle n'avoit pas plus de quarante Maisons, qu'on ne croit pas augmentées du double.

Description d'Anapolis.

Le Comté de Baltimore a son Bourg, de même nom, où les Maisons sont si dispersées, qu'il mérite à peine la qualité de Village. On observe que la grande Riviere de Sasquehanagh vient se jetter dans la Baie de Chesapeak, un peu au-dessus du Bourg de Baltimore.

Ces six Comtés étant du côté occidental de la Baie, on nous la fait traverser, pour la description des cinq autres. Le premier, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, est celui de *Cecil*, dont la partie occidentale est si

proche de la Baie de Delaware, qu'on n'auroit pas plus de huit ou dix milles à couper, pour joindre cette Baie à celle de Chesapeak. Le Comté de Cecil regne le long d'une partie considérable de la Pensilvanie. On ne trouve rien de certain sur ses propriétés & sur le nombre de ses Paroisses.

Le Comté de *Kent*, forme comme une Isthme dans la Baie de Chesapeak, où il s'avance assez loin; mais on n'est pas mieux instruit du nombre & du nom de ses Paroisses.

Le Comté de Talbot est séparé de celui de Kent par une double ligne d'Arbres. Celle de ses parties, qui est au Nord de l'Anse de *Corscica*, fait les bornes méridionales du Comté de Kent, & les bornes Septentrionales du Comté de Cecil. Le principal Bourg de ce Comté se nommoit Oxford; mais un Acte de l'Assemblée, qui l'érigea en Port, ou Ville maritime, lui fit prendre en même-tems le nom de *Williamstadt*. L'Ecole qu'on n'a pas manqué d'y établir, la Douane, & quelques Officiers Roïaux, n'en ont pû faire une Ville considérable. Les autres Paroisses du Comté sont *Saint Michel* & *Bollingbroke*.

Ville & Port de Williamstadt.

Le Comté suivant est celui de Dorchester, dont la principale Paroisse porte le même nom. C'est un petit Bourg, où l'on compte à peine dix Maisons. Ce Comté renferme plus d'Habitations Indiennes, que tout le reste de la Colonie. Un Acte de l'Assemblée générale de 1698 déclara que toutes les Terres qui sont au Nord de la Riviere de *Nanticoke*, en commençant à celle de *Chicacoan*, jusqu'à l'embouchure de celle-ci, appartenoient à *Pancache* & *Annatouquin*, deux Rois Indiens, & perpétuellement à leurs Successeurs, sous la seule condition de païer annuellement aux Anglois une peau de Castor.

Sommerset, onzieme Comté de Maryland, a plusieurs Paroisses, dont on ne marque que celle du même nom. La Relation Angloise, à laquelle on s'est attaché, fait observer aussi que les aurres Comtés peuvent en avoir quelques-unes qui ne sont pas mieux connues. Elle ajoute qu'en 1665, on comptoit environ 16000 Anglois dans cette Colonie.

Autre division de la Virginie.

Outre cette division générale de la Virginie & de Maryland, on en fait une autre en Langues de terre, qui servent de bornes aux Receveurs des Droits. On ignore celle de Maryland; mais en Virginie, elle se fait en cinq quartiers: 1. L'Isthme Septentrional, qui est entre les Rivieres de Patowmeck & de Rapahanok. 2. L'Isthme qui est entre les deux mêmes Rivieres, & qui renferme celui de Pamunki. 3. L'Isthme qui est entre les Rivieres d'Yorck & de James. 4. Les terres qui sont au Sud de la Riviere de James. 5. Celles qui sont sur la Côte Orientale.

Une troisieme division est celle qui se fait en quartiers, distingués par les Rivieres, pour servir également de limites aux Officiers de la Marine & aux Receveurs: 1. Le quartier supérieur de la Riviere James, depuis Hogs-Island, ou l'Ile des Porcs, tirant vers le haut. 2. Le quartier inférieur de la même Riviere, depuis l'Ile des Porcs, vers le bas, jusqu'aux Caps, & dans le circuit de *Confort* jusqu'à la Riviere postérieure, ou *Bak-River*. 3. Les Rivieres d'Yorck, Pocoson, *Pikanquetang*, & la Baie de *Mobiac*. 4. La Riviere de Rapahanok. 5. Depuis celle de Wicomoco, vers le haut, jusqu'à celle de Patowmeck. 6. Depuis le

même endroit, vers le bas, jusqu'à la même Riviere, & le long de la Baie, jusqu'au quartier de Rapahanok. 7. Pocomoki, & les autres parties de la Côte orientale formoient autrefois deux quartiers, & n'en font aujourd'hui qu'un.

§ III.

Etat actuel de la Virginie.

Le caractere, les mœurs & les usages des Indiens, en Virginie & Maryland, étant à-peu-près les mêmes que dans tout le reste de l'Amérique Septentrionale, on en remet la peinture après la description des autres Colonies : mais on ne sauroit passer de même sur le Gouvernement particulier des Anglois Virginiens, sur leurs usages, sur leur Commerce, & sur les propriétés particulieres du Païs. Observons uniquement que les Colonies Angloises n'étant pas plus ouvertes aux Etrangers que celles des Portugais & des Espagnols, ou n'attirant peut-être pas beaucoup leur curiosité, c'est d'après les Anglois mêmes que notre Description sera continuée.

Forme du Gouvernement.

On se rappelle sans doute que le premier Etablissement des Anglois se fit sous la direction d'une Compagnie de Marchands ; qu'ils mirent d'abord l'administration entre les mains d'un Président, choisi chaque année par la Colonie, & d'un Conseil dont ils nommoient eux-mêmes les Membres ; qu'en 1610, cette Police fut altérée, & que la Compagnie obtint un nouvel Octroi de la Cour, qui lui donnoit le droit de nommer un Gouverneur ; que la même année on convoqua, pour la premiere fois, une Assemblée de tous les Députés des Plantations, pour regler, avec le Gouverneur & le Conseil, tous les intérêts de la Colonie ; ce qui donna une sorte de perfection au Gouvernement : qu'après la séparation de l'Assemblée, la Cour d'Angleterre laissa toujours l'administration des affaires au Gouverneur, au Conseil & aux Députés, & qu'on donna le titre d'Assemblée générale à ce Corps : qu'ensuite cette Assemblée générale eut la connoissance de toutes les affaires de la Colonie, & le pouvoir de faire des loix, dont l'exécution étoit abandonnée à la sagesse du Gouverneur & du Conseil ; enfin que le Roi nommoit le Gouverneur & les Membres du Conseil, mais que le Peuple élisoit ses Députés à l'Assemblée générale.

Les Gouverneurs obtinrent bien-tôt un pouvoir si peu borné, que leur approbation devint nécessaire pour toutes les résolutions de l'Assemblée, sans autre modification que d'être obligés de prendre l'avis du Conseil. Jusqu'à la révolte de Bacon, c'est-à-dire en 1676, un Gouverneur n'avoit pas le droit de casser, ni même de suspendre les Membres du Conseil ; mais alors il y fut autorisé, avec la seule obligation d'expliquer à la Cour les raisons de sa conduite. Cependant la Colonie obtint des Lettres roïales, qui lui confirmoient le privilege d'être toujours gouvernée par l'Assemblée générale, & qui remettoient même l'administration ordinaire au Président du Conseil, dans l'absence du Gouverneur, ou dans la supposition de sa mort.

ÉTAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Avant l'année 1689, le Conseil s'assembloit dans une même Chambre avec les Députés du Peuple ; ce qui approchoit de la forme du Parlement d'Ecosse : mais *Colepeper*, alors Gouverneur, prit occasion de quelques démêlés pour engager le Conseil à se départir de cet usage. On forma deux Chambres, à l'imitation du Parlement d'Angleterre, & cette séparation a continué jusqu'aujourd'hui.

Droits actuels du Gouverneur.

La forme actuelle est que le Gouverneur soit nommé par le Roi, qui lui donne sa Commission sous le Sceau privé, pour un tems dont il se réserve les bornes. Il doit obéir aux ordres de S. M., dont il représente la Personne. Il a le droit d'approuver ou de rejetter les loix de l'Assemblée générale ; de confirmer celles qu'il approuve ; de proroger ou de congédier cette espece de Parlement ; d'assembler le Conseil d'Etat & d'y présider ; de nommer des Commissaires & des Officiers pour l'administration de la Justice ; de choisir des Officiers militaires, au-dessous du degré de Lieutenant Général, qui est le titre dont il est revêtu lui-même ; de disposer des Trouppes pour la défense commune ; de publier des proclamations ; d'aliéner les terres de la Couronne suivant les Loix établies, & d'avoir en garde, pour cet usage & pour d'autres occasions, le sceau de la Colonie. Il doit autoriser, de son Certificat, tous les paiemens qui se font du revenu public. Enfin, il est revêtu de la charge de Vice-Amiral.

Ses appointemens.

Il n'y a pas fort long-tems que le Gouverneur de la Virginie n'avoit que mille livres sterling d'appointemens, avec environ cinq cens de casuel. Le Chevalier Berkeley fut le premier, à qui son mérite & ses importans services firent accorder deux cens livres de plus, par l'Assemblée ; & cette augmentation devoit finir avec son Gouvernement. Ensuite, le prétexte de la Pairie fit obtenir à Mylord Colepeper, deux mille livres d'appointemens fixes, & cent cinquante pour les frais du logement, que la Colonie ne fournissoit point aux Gouverneurs. Sous le même voile, ce Seigneur obtint de l'Assemblée tous les subsides qu'il proposa, fit assurer à perpétuité, pour lui & ses Successeurs, une taxe de deux schellings sur chaque barique de Tabac, & les droits du Fort, avec cette spécieuse clause, que le Roi pourroit emploïer le produit de ce revenu à l'utilité de l'administration. Depuis l'union de ces avantages, qui n'ont fait que se multiplier, la Virginie est devenue un Pérou pour tous les Gouverneurs.

Conseil, & ses Prérogatives.

Le Conseil est composé de douze Membres, créés par Lettres Patentes, ou nommés par un ordre particulier du Roi. Si, par interdiction, ou par mort, il s'en trouve moins de neuf dans le Païs, alors le droit, comme le devoir du Gouverneur, est de choisir entre les principaux Habitans, pour remplir le nombre. Les Conseillers doivent l'assister de leurs avis dans les affaires du Gouvernement, & s'opposer à ses entreprises lorsqu'il excede les bornes de sa Commission. Ils ont voix délibérative comme lui, nommément pour convoquer l'Assemblée générale, pour disposer du Trésor public, pour examiner les comptes, pour nommer ou casser les Officiers établis par Commission, pour faire des Ordonnances, publier des Proclamations, donner des terres, faire enregistrer les Octrois. Mais ce qui augmente beaucoup la considération du Conseil, c'est qu'il compose la Chambre haute dans l'Assemblée générale, & qu'il s'attribue

tribue le droit de rejetter tous les Actes de la Chambre basse, comme la Chambre des Seigneurs dans le Parlement d'Angleterre. Les gages du Conseil ne montent qu'à trois cens cinquante livres sterling, qui sont distribuées aux Conseillers à proportion du nombre auquel ils se trouvent dans les Cours & aux Assemblées générales. Ainsi cet Office est moins une affaire d'intérêt que d'honneur.

Etat actuel de la Virginie.

Chaque Province, ou Comté, envoie deux Députés à l'Assemblée générale. La Ville de James & le College ont le droit particulier d'y en envoïer deux, c'est-à-dire chacun le sien; ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Ils sont convoqués par un ordre qui s'expédie sous le seing du Gouverneur & sous le sceau de la Colonie, & qui doit être adressé au Sheriff de chaque Province, quarante jours au moins avant la formation de l'Assemblée. Tous les Particuliers qui jouissent d'un Franc-fief, à l'exception des Femmes & des Mineurs, ont droit de suffrage pour l'Election; & voici la méthode commune à tous les Comtés. On publie, dans chaque Eglise, deux fois consécutives, l'ordre qui est venu au Sheriff, & le jour qu'il lui a plu d'indiquer : on s'assemble : l'Election se fait à la pluralité des voix. Si l'on se divise, & que l'un des deux Partis soupçonne l'autre de mauvaise-foi, il peut exiger une copie du rôle des Suffrages, & porter ses plaintes à l'Assemblée générale des Députés. D'ailleurs, on s'est efforcé de prévenir les Elections frauduleuses, par divers Actes, assez conformes à ceux qu'on a faits depuis en Angleterre.

Forme des Assemblées générales.

Aussi-tôt que les Députés se sont rendus à Williamsbourg, ils choisissent un Orateur, qu'ils présentent en corps au Gouverneur, pour obtenir son approbation. Ensuite l'Orateur le prie, au nom de la Chambre, de confirmer ses Privileges, qui sont particulierement l'accès toujours libre auprès de lui pour la communication des Affaires, la liberté de déliberer, sans rendre compte de leurs discours & de leurs débats, la sureté de leurs Personnes, & la protection de leurs Domestiques. On passe ensuite aux affaires; & dans tout le reste on imite, autant qu'il est possible, les usages de la Chambre des Communes de Londres. Lorsque les Actes ont passé dans les deux Chambres, ils sont envoïés au Roi, pour être revêtus de son autorité; mais ils ne laissent point d'avoir force de loi, aussi-tôt qu'ils sont approuvés du Gouverneur, quand le Roi même suspendroit son approbation, pourvu qu'il ne les rejette pas. Il n'y a point de tems fixe pour la convocation de l'Assemblée générale. Elle s'est quelquefois tenue tous les ans, & quelquefois d'une année à l'autre; mais il n'arrive gueres qu'elle soit différée jusqu'à trois. C'est un avantage que les Députés assurent à la Colonie, en n'accordant que pour un tems fort court les taxes & les subsides.

Outre le Gouverneur & le Conseil, la Virginie a deux Officiers principaux, qui reçoivent immédiatement leur Commission du Roi; l'Auditeur des Comptes & le Secrétaire d'Etat. L'Office du premier est d'examiner l'emploi des revenus publics, & d'en vérifier les comptes. Il a sept & demi pour cent sur tous ces deniers, & ce profit lui tient lieu d'appointemens. Le Secrétaire a la garde de toutes les Archives du Païs, c'est-à-dire de tous les Jugemens rendus par la Cour générale, & de

Autres Officiers publics.

Auditeur des Comptes.

Secrétaire d'Etat.

Etat actuel de la Virginie.

tous les Actes qu'elle a vérifiés. Il expedie tous les ordres par écrit ; soit du Gouverneur ou des Cours. Il enregître toutes les Patentes qui regardent la distribution des Terres. C'est dans ce Bureau qu'on tient regître des Procurations pour les Affaires, des vérifications de Testamens, des Mariages, des Enfans qui naissent dans la Colonie, du nombre des Morts & de ceux qui quittent le Païs, des Offices publics, enfin de tout ce qui concerne l'ordre, & dont il est important de conserver la mémoire. On lit, dans la Relation anonyme, qu'après la révolte de Bacon la Secrétairerie d'Etat de la Virginie se trouva dans le dernier desordre.

Ordre des Regîtres.

» Les Octrois des Terres y étoient enregîtrés en blanc ; on y voïoit quantité d'Actes originaux & de précieux Mémoires, dispersés, sales, déchirés & rongés des Vers. Un Gouverneur, nommé le Chevalier Andros, réforma tous ces abus en *1692*. Il fit transcrire dans de nouveaux Livres tous les Actes volans ou déchirés, qui pouvoient être de quelque usage ; il fit bâtir des lieux commodes pour les y placer ; il inventa des méthodes pour les garantir de la poussiere & de l'humidité, & pour les ranger dans un ordre qui pût les faire retrouver au premier besoin. Tant de sages précautions devinrent inutiles, par un incendie qui consuma l'Hôtel-de-Ville en 1698 : mais le même Gouverneur, aïant tourné ses principaux soins à la conservation des Papiers, rassembla tous ceux qu'on avoit sauvés des flammes, & les plaça dans un meilleur ordre que jamais (8) «. Les appointemens du Secrétaire de la Virginie consistent uniquement dans les droits qu'il tire de tout ce qui s'expédie dans son Bureau, & montent annuellement à près de soixante-dix mille livres de Tabac ; maniere de compter ordinaire, dans une Colonie où tout est rapporté à ce Commerce. D'ailleurs les Greffiers & les Notaires des Provinces lui en paient tous les ans quarante mille livres, à titre de gratification.

Deux autres Officiers Généraux, mais qui ne reçoivent pas immédiatement leur Commission du Roi, sont le Commissaire Ecclésiastique, & le Trésorier Général. Le premier, qui tient sa nomination de l'Evêque de Londres, Evêque né de toutes les Plantations, visite les Eglises, a droit d'inspection sur les Ecclésiastiques, & reçoit du Gouverneur cent livres sterling d'appointemens, qui se prennent sur les Rentes foncieres. L'Office du Trésorier est de recevoir l'argent des Collecteurs particuliers, & de regler les comptes des impôts extraordinaires. Il tire six pour cent, de tous les deniers qui passent par ses mains.

Il est assez étrange que l'Amirauté n'ait point d'Officier constant, dans un Païs de Navigation & de Commerce. Mais il y a des Officiers de Marine, qui dépendent du Gouverneur ; des Receveurs pour les droits d'Aubaine, des Collecteurs, des Greffiers, un Scheriff dans chaque Comté, des Arpenteurs en charge, & des *Coroners*, uniquement établis, comme à Londres, pour juger, avec l'assistance de douze Jurés, si les corps qu'on trouve sans vie sont morts de mort naturelle ; des Inspecteurs des grands chemins, des Connétables, & des Chefs de Communautés, qui sont renouvellés tous les ans.

(8) *Ubi suprà*, liv. 1. chap. 4.

On distingue, en Virginie, cinq sortes de Revenus publics : 1. Une Rente que le Roi, se réserve sur toutes les Terres données par Lettres Patentes. 2. Un Revenu accordé au Roi, par Acte de l'Assemblée générale, pour l'entretien du Gouvernement. 3. Un fond établi par l'Assemblée, & dont elle dispose, pour des occasions extraordinaires. 4. Les Rentes fondées pour l'entretien du College. 5. Les levées qui se font, par Acte du Parlement d'Angleterre, sur le Commerce de la Colonie.

Etat actuel de la Virginie.

Revenus fixes, ou Fonds publics.

Le premier de ces revenus n'est que la Rente fonciere de deux schellings sur chaque centaine d'arpens de terre. Elle se porte au Trésorier général; méthode qui épargne les frais des Collecteurs pour un objet peu considérable en lui-même, quoiqu'à force de se multiplier, il soit monté à plus de douze cens livres sterling annuelles. Ce fond demeure en caisse pour les nécessités pressantes, depuis la révolte de Bacon, qui, faute d'une précaution de cette nature, coûta plus cent mille livres sterling à la Cour. Le revenu accordé pour l'entretien du Gouvernement est pris de la taxe de deux schellings sur le Tabac; des quinze sols par tonneau, que chaque Navire, plein ou vuide, paie au retour d'un voïage; des six sous par tête que tous les Passagers, libres ou Esclaves, doivent païer en arrivant dans la Colonie; des amendes & des confiscations établies par divers Actes de l'Assemblée; des Epaves, & des Bêtes égarées que personne ne reclame; enfin du droit d'Aubaine, sur les Terres & sur les Biens mobiliers de ceux qui ne laissent point de légitime Héritier. Tous les deniers qui viennent de ces Fonds sont portés au Trésor, pour être emploïés aux dépenses publiques, sur l'ordre du Gouverneur & du Conseil; & les comptes en sont vérifiés par l'Assemblée générale. Ils montent annuellement à plus de trois mille livres sterling. Le fond qui regarde les occasions extraordinaires, & dont l'Assemblée se réserve la disposition, vient d'une taxe sur l'entrée des Liqueurs, & d'un droit qui se leve sur tous les Esclaves, Valets & Servantes qui arrivent dans le Païs. Le premier de ces droits monte, par an, à plus de six cens livres sterling; & le produit du second varie, suivant le nombre des Vaisseaux qui vont à la traite des Negres : mais on paie constamment vingt schellings pour chaque Esclave, & quinze pour tout Domestique qui n'est pas né Anglois : c'est de ces sommes accumulées qu'on a bâti le Capitole de Williamsbourg : elles sont à la garde du Trésorier. On a déja rendu compte du produit & de l'usage des deux autres revenus, qui appartiennent également au College.

Capitation en Tabac.

Il y a deux manieres de lever de l'argent en Virginie; l'une, qu'on vient d'expliquer, par des droits sur le Commerce; l'autre, qui est une sorte de Taille réelle, (ou plutôt de Capitation,) dont il n'y a que les Femmes blanches qui soient exceptées, & qui consiste à païer une certaine quantité de Tabac. Tous les ans, au tems de la Moisson, le Scheriff de chaque Province fait faire, par les Juges de Paix, un Dénombrement exact des Personnes sujettes à la Dîme, c'est-à-dire de tous les Blancs mâles, & de tous les Negres de l'un & l'autre Sexe. On oblige chaque Chef de Famille, sous de grosses amendes, de donner une liste fidelle du nombre d'Ames dont elle est composée. Ce tribut se leve trois fois, &

Etat actuel de la Virginie.

pour différens usages : le premier est levé, par Acte de l'Assemblée générale, sur toutes les Personnes sujettes à la Dîme, dans toute l'étendue de la Colonie, & sert à diverses charges publiques, telles que les frais nécessaires pour le supplice d'un Esclave criminel, dont il faut dédommager le Maître ; pour arrêter ou faire poursuivre les Deserteurs ; pour la paie de la Milice lorsqu'elle est sur pié, pour l'expédition des ordres de la Secrétairerie, pour l'élection des Députés à l'Assemblée générale, & pour d'autres dépenses de cette nature. La seconde Capitation est Provinciale, c'est-à-dire particuliere à chaque Comté : elle est imposée par les Juges de Paix, qui l'emploient à faire bâtir ou réparer les Cours de Justice, les Prisons, & généralement à toutes les charges publiqnes du Comté. Enfin la troisieme, qui se nomme Paroissiale, est imposée par les Chefs de chaque Paroisse, pour la construction & l'ornement des Eglises, pour y annexer les terres lorsqu'il se présente une occasion d'en acheter, pour les gages des Ministres, des Lecteurs, des Clercs & des Sacristains.

Cours de Justice.

Dans l'origine de la Colonie, les Cours de Justice, qu'on a nommées tant de fois sans en faire connoître l'ordre, étoient des modeles de droiture & d'équité. On n'y admettoit point ces formalités qui rendent les Procès également pénibles & ruineux dans toutes les Contrées de l'Europe. Une seule Cour prenoit connoissance de toutes les Causes, civiles & ecclésiastiques ; & l'affaire la plus compliquée étoit terminée en peu de jours, avec droit d'appel à l'Assemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à la terminer. Cet ordre se soutint si long-tems, qu'en 1688, Mylord Colepepper, un des plus sages Gouverneurs de la Virginie, admirant la méthode simple & facile à laquelle on s'étoit attaché jusqu'alors, pensa moins à la changer qu'à l'affermir, & ne s'occupa qu'à retrancher quelques innovations qui commençoient à s'y introduire. Mais son Successeur affecta de prendre une voie toute opposée ; ensuite le Chevalier Edmond Andros, nommé Gouverneur en 1692, fit recevoir tous les Statuts & toutes les formalités d'Angleterre. Enfin Nicholson, qui passa en 1698, du Gouvernement de Maryland à celui de Virginie, introduisit toutes les ruses de la plus subtile chicane. Les affaires de la Colonie sont jugées à présent par deux sortes de Cours ; celles des Comtés, ou les Cours particulieres, qui sont composées du Scheriff, de ses Officiers subalternes & des Jurés ; & la Cour générale, ou l'ancienne Cour, composée du Gouverneur & du Conseil. Celle-ci, à laquelle toutes les autres ressortissent, est Souveraine, mais avec quelque restriction. Dans les Causes civiles, lorsque la demande monte à plus de trois cens livres sterling, on peut appeller de son Jugement au Roi, qui choisit, pour la derniere décision, un *Commité*, qu'on nomme les Seigneurs des appels : le même usage est établi dans toutes les autres Colonies d'Angleterre. A l'égard des affaires criminelles, il n'appelle point de la Sentence de cette Cour, mais le Gouverneur a droit de faire grace pour tous les crimes, à l'exception de la trahison d'Etat & du meurtre volontaire ; & dans ces deux cas mêmes, il peut accorder aux Criminels ceque les Anglois nomment le *Retrieve*, c'est-à-dire un délai, qui peut être prolongé jus-

qu'à la décision du Roi. Cette Cour ne se tient que deux fois l'an, à commencer le 15 d'Avril & le 15 d'Octobre; & chaque fois, ses séances ne durent que dix-huit jours.

Etat actuel de la Virginie.

Religion & Affaires Ecclésiastiques.

Presque tous les Habitans de la Virginie sont attachés à la Religion établie par les Loix, c'est-à-dire à l'Eglise Anglicane; & quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tout Chrétien qui veut se soumettre aux charges de la Paroisse, on ne connoît dans toute la Colonie que cinq Conventicules non-conformistes; trois de Quakers, & deux de Presbytériens. En 1642, lorsque les Sectaires commencerent à se multiplier en Angleterre, l'Assemblée générale de la Virginie défendit, par un Acte solemnel, qu'ils y fussent reçus, & qu'on y admît aucun Ministre qui ne tint son Ordination d'un Evêque Anglican. Ensuite la nécessité de peupler le Païs, fit étendre les Privileges aux Chrétiens de toutes les Nations qui voudroient s'y faire naturaliser; formalité qui ne consiste qu'à prêter serment entre les mains du Gouverneur, de qui l'on reçoit en même-tems un Certificat sous le sceau de la Colonie. Tous les François réfugiés, que le Roi Guillaume y fit passer à ses frais, obtinrent cette faveur à leur arrivée. Dans le cours de l'année 1699, leur nombre monta jusqu'à sept ou huit cens, auxquels on donna un terrein très fertile, du côté méridional de la Riviere de James, dans un Canton habité autrefois par des Indiens belliqueux qui se nommoient les Monacans, & que la guerre avoit entierement détruits. Il s'y forma une Ville Françoise, qui prit le nom de *Monacan*, & qui s'accrut beaucoup, dès l'année suivante, par la jonction de quantité d'autres Réfugiés: mais, à l'occasion de quelques démêlés, plusieurs se disperserent, & leur exemple fut suivi de ceux qui arriverent après eux. Cependant l'Assemblée générale aïant accordé diverses faveurs à la Ville de Monacan, elle s'est soutenue avec une distinction, qui la fait regarder aujourd'hui comme un des plus heureux Cantons de la Virginie. Non-seulement les Bestiaux y sont en abondance, mais l'industrie de ses Habitans y a formé plusieurs Manufactures; & des vignes sauvages, qu'ils ont trouvées dans les Bois, ils sont parvenus à faire de très bon vin.

Ville de Monacan, formée par des François réfugiés.

La grandeur d'une Habitation se mesure moins ici par l'étendue de son terroir, que par le nombre de personnes qui y paient la dîme. Chaque Paroisse a son Eglise; celles, dont les Paroissiens sont trop dispersés, ont une ou deux Chapelles de plus, où le Service divin se fait tour à tour. Mais, que la Paroisse soit grande ou petite, le revenu du Ministre est fixé par an à seize mille livres de Tabac. Il tire, d'ailleurs, quelques droits, des Mariages, des Enterremens, & surtout des Oraisons funebres, qui accompagnent toujours les cérémonies de la sépulture; de sorte que la différence des richesses du Clergé ne peut venir que de celle du Tabac, dont le prix varie suivant la bonté des terres, & de la grandeur des Paroisses, qui donne occasion à plus ou moins de Mariages & d'Oraisons funebres. Le droit d'un Ministre, pour ces discours, est fixé à quarante schellings, ou quatre cens livres de Tabac, & pour un Mariage à cinq schellings ou cinquante livres de Tabac. Lorsque ces appointemens furent accordés aux Ministres, le Tabac n'étoit estimé qu'à dix schel-

lings le quintal ; & sur ce pié les seize mille livres revenoient, en argent, à quatre-vingt livres sterling : mais le bon Tabac se vend aujourd'hui presque le double. Les revenus des Ministres ont doublé aussi, dans les Paroisses qui produisent le meilleur. Quelques Eglises ont des terres, sur lesquelles la Paroisse entretient une certaine quantité de Bestiaux & de Negres, au profit du Ministre, qui n'est responsable que du fond, lorsqu'il abandonne son Bénéfice. On fait observer qu'il ne faut pas moins de douze Negres, pour cultiver le Tabac qu'on lui paie ; surtout s'il est de la meilleure espece, que les Anglois nomment *Sweet-scented*, c'est-à-dire d'odeur douce, ou parfumé.

Le Gouvernement Ecclésiastique de chaque Paroisse est entre les mains du Ministre, & de douze des principaux Habitans, que les Paroissiens nommoient autrefois : mais, aujourd'hui, lorsqu'il en meurt un, ce sont ses Collegues qui lui choisissent un Successeur. Ils doivent avoir souscrit tous, aux dogmes & à la discipline de l'Eglise Anglicane. Suivant l'usage particulier du Païs, les Cours des Comtés peuvent accorder la vérification des Testamens ; mais l'Acte en doit être signé du Gouverneur, sans qu'il en tire le moindre profit. Les dispenses, pour les Mariages, sont expédiées par les Secrétaires des mêmes Cours, & signées par le premier Juge en commission. Le pouvoir, de mettre les Ministres en possession des Bénéfices qu'ils ont obtenus, est entre les mains du Gouverneur. Tous ces usages ont pris force de loi par des Actes particuliers de l'Assemblée, & les Rois d'Angleterre joignent toujours aux instructions des Gouverneurs l'ordre de les faire exécuter avec soin. L'unique sujet de plainte, qu'on ait laissé aux Ministres, est que la plûpart ne possedent point leurs Bénéfices à titre de Franc-fief, & qu'ils en peuvent être dépouillés sans aucune forme de Procès. Ils sont entretenus, d'une année à l'autre, ou pour un certain nombre d'années, suivant leur convention avec les Chefs de la Paroisse.

Milice de la Virginie.

Les Trouppes de la Colonie se réduisent à un certain nombre d'Habitans, enrôlés par classes, sous le nom de Milice à cheval & à pié. On n'a pas besoin d'autres forces militaires, dans un Païs où les Habitans jouissent d'une paix profonde, avec aussi peu de crainte de la part des Indiens, qui ne sont plus en état de leur nuire, que de celle des Etrangers, dont ils ne redoutent point les invasions ; car ne cultivant que du Tabac, ils ne s'imaginent point qu'on puisse porter envie à des feuilles entassées dans leurs Magasins ; & la conquête de leurs Plantations, qui sont éloignées les unes des autres, couteroit plus de peine qu'on n'en tireroit jamais d'avantage. Le seul Ennemi, qu'ils craignent par intervalles, est un Gouverneur qui abuse de l'autorité roïale dont il est revêtu, & qui les opprime ou les humilie par l'exercice d'un pouvoir arbitraire.

Ils n'ont aucune sorte de Forteresses ; & six petites pieces de canon, qu'ils avoient autrefois à Jamestown, ont été transportées à Williamsbourg, où elles ne servent qu'à faire quelques décharges aux jours de fête. Le Gouverneur est Lieutenant Général de la Milice par sa Commission. Il a droit de nommer, dans chaque Comté, un Colonel, un Lieutenant Colonel & un Major, qui ont sous eux des Capitaines & d'autres Officiers

ſubalternes. Tout Virginien libre eſt enrôlé dans la Milice, depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à ſoixante. Chaque Province eſt obligée d'aſſembler la ſienne une fois tous les ans, pour la paſſer en revue, & de faire exercer trois ou quatre fois les Compagnies ſéparées. Des Gens, qui paſſent une partie de leur vie à chaſſer dans leurs Forêts, devroient être habiles à manier les armes. Le nombre de la Cavalerie étoit, il y a quelques années, de treize cens ſoixante-trois Maîtres, & celui de l'Infanterie, de ſept mille cent ſoixante-neuf hommes. Comme il y a peu d'Habitans qui n'aient des chevaux, on obſerve que dans l'occaſion il eſt toujours facile de changer en Dragons une grande partie de l'Infanterie. Au lieu de quelques Trouppes régulieres, qu'on avoit autrefois ſur pié, & qui ſervoient à nettoïer les Frontieres, il eſt ordonné, depuis peu, qu'en cas d'allarme la Milice des Cantons où elle eſt donnée marchera ſous le commandement de l'Officier en chef du Comté. Si la marche dure trois jours, ou plus, elle doit être païée pour le tems de ſon ſervice; & ſi l'allarme eſt reconnue fauſſe, elle n'a point de ſalaire à prétendre. Les Compagnies de Cavalerie ou de Dragons ſont compoſées de trente ou quarante Maîtres, ſuivant les forces de la Province, & celles d'Infanterie d'environ cinquante hommes. La Relation anonyme aſſure qu'elles peuvent être aſſemblées en vingt-quatre heures (9).

Etat actuel de la Virginie.

Ordre établi pour les Domeſtiques.

Par une des premieres loix du Païs, qui s'eſt communiquée à toutes les Colonies Angloiſes, on diſtingue les Gens de ſervice, en Domeſtiques perpétuels & paſſagers. Les Negres & leur poſtérité ſont du premier ordre, ſans que les Anglois en donnent d'autre raiſon que la maxime commune, *partus ſequitur ventrem*; c'eſt-à-dire que les Peres & les Meres étant achetés pour l'eſclavage, la nature ſemble condamner leurs Enfans au même ſort. Les autres Domeſtiques ne ſervent qu'un certain nombre d'années, ſuivant leurs conventions avec les Maîtres, ou ſuivant la loi, qui s'exécute littéralement au défaut de Contrat : elle porte que les Domeſtiques, qui s'engagent au-deſſous de dix-neuf ans, doivent être préſentés à la Cour, afin qu'elle détermine leur âge; & qu'enſuite ils ſeront obligés de ſervir juſqu'à vingt-quatre ans : mais que s'ils ſont plus âgés, leur ſervice ne doit être que de cinq ans.

Les Valets & les Eſclaves, de l'un & de l'autre Sexe, ſont emploïés aux mêmes travaux; ils cultivent la terre, ils ſement les grains, & plantent le Tabac : leur diſtinction n'eſt que dans les habits & la nourriture. Mais le travail des uns & des autres n'eſt pas plus pénible que celui des Maîtres, qui s'emploient comme eux aux plus rudes exercices de l'agriculture. On reproche injuſtement, aux Virginiens, de traiter leurs Eſclaves avec cruauté. L'Auteur aſſure que les fonctions de l'eſclavage ne ſont pas plus laborieuſes en Virginie, & n'y prennent pas même une ſi grande partie du jour, que celles de l'Œconomie ruſtique en Europe (*).

Loix en leur faveur.

Il donne un extrait des loix du Païs en faveur des Domeſtiques. 1. Les Cours de Juſtice doivent recevoir les plaintes des Domeſtiques, libres ou eſclaves, ſans en tirer aucune ſorte de profit : mais s'il ſe trouve que le Maître ait tort, la loi le condamne aux frais. 2. Tous les Juges de Paix ſont

(9) *Ubi ſuprà*, liv. 4. chap. 9.

(*) Il n'en eſt pas de même des Iles Angloiſes, où les Negres ſont traités cruellement.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

autorisés à recevoir ces plaintes, & doivent remédier au mal jusqu'aux premieres séances de la Cour Provinciale, où les affaires de cette nature se terminent sans appel. 3. Les Maîtres sont soumis à la censure des Cours Provinciales, s'ils ne fournissent point à leurs Domestiques des alimens sains, de bons habits, & un logement commode. 4. Ils sont obligés de se présenter à la Cour, sur la plainte d'un Domestique ; & jusqu'à la décision, ils sont privés de son service. 5. Les plaintes d'un Domestique doivent être reçues en tout tems par les Juges de paix, à chaque séance par les Cours ; & sans égard aux formalités légales, on doit passer tout-d'un-coup à l'examen de leurs griefs. Si quelque Maître entreprend d'y apporter du délai, ou refuse de se présenter, la Cour est autorisée à lui ôter le Domestique, pour le faire garder à ses frais, ou à le faire vendre au prix courant, qui lui sera restitué après en avoir déduit les frais. 6. Après le Contrat d'engagement, pour les Domestiques libres, un Maître ne peut faire avec eux de nouveau marché, sans l'approbation d'un Juge de Paix. 7. Ils doivent avoir l'entiere disposition de l'argent & des effets qui leur viennent d'autre part, ou qu'ils ont apportés. 8. Si quelque Maître a la cruauté de maltraiter un Domestique malade, ou devenu impotent à son service, les Chefs Ecclesiastiques de la Paroisse doivent le faire transporter dans une autre Maison, pour y être nourri aux dépens du Maître jusqu'à la fin de son engagement ; après quoi la pension roule sur le compte de la Paroisse. 9. Chaque Domestique libre reçoit de son Maître, à la fin du terme, quinze boisseaux de blé, provision suffisante pour une année entiere, & deux habits complets de toile & de laine. Alors, il redevient libre ; & rentrant, sans exception, dans tous les Privileges du Païs, il peut prendre trente acres de terre vacantes, pour les cultiver.

Population.

Avec les avantages qu'on a représentés, on ne s'étonnera point que la Virginie ait attiré, par degrés, un grand nombre d'Habitans. Les premiers y étoient venus sans Femmes ; & n'osant épouser des Indiennes, dans la crainte d'exposer leur vie, ils se flatterent que l'abondance où ils commençoient à vivre pourroit engager quelques Angloises, sans bien, à venir partager les douceurs de leur situation. Cependant ils n'en voulurent point recevoir sans un certificat de sagesse. Celles qui apporterent de la vertu n'eurent pas besoin d'autre dot. Loin de leur demander de l'argent, ou des effets, on les achetoit, de ceux qui les avoient amenées, sur le pié de cent livres sterling ; & cette espece de Commerce n'excita pas moins d'ardeur dans les Marchands, que la facilité de s'établir en inspiroit aux jeunes Filles. Ensuite lorsqu'il ne resta aucun doute sur les avantages du climat & la fertilité du terroir, des personnes de considération y passerent avec leurs Familles, soit pour augmenter leur bien, ou pour mettre leur Religion & leur liberté à couvert. Ce fut ainsi qu'après la mort de Charles I, quantité de Roïalistes s'y retirerent, dans la seule vue de se dérober à la tyrannie de l'Usurpateur. Au contraire, la Maison roïale ne fut pas plutôt rétablie, que plusieurs Partisans de Cromwell y chercherent un asyle. Cependant le nombre en fut moins grand que celui des autres, parceque les Virginiens avoient marqué un penchant ouvert pour le parti roïal.

roïal. La plûpart des Républiquains passerent à la Nouvelle Angleterre, autre Colonie qui commençoit à devenir florissante. On a vu combien celle de la Virginie reçut d'accroissement des François, sous le regne de Guillaume III. A l'égard des Criminels qui sont condamnés au bannissement, l'Anonyme, jaloux de l'honneur de sa Patrie, assure qu'on y en reçoit fort peu, & qu'on s'y est même interdit, par des Loix séveres, la liberté d'en admettre.

Etat actuel de la Virginie.

Température de l'air.

Rien n'attache tant les Virginiens à leur Païs, que la douceur d'un climat, également éloigné des excès du froid & du chaud. On convient que dans la partie la plus habitée, l'air est humide ; ce qui vient des Rivieres & des Lagunes, qui sont en grand nombre dans un terrein bas & marécageux : mais vers les Bois, où l'on commence à faire de nouvelles Plantations, il est sec, & l'on n'y voit que des Ruisseaux de l'eau la plus pure, qui se partagent, dès leur naissance, en mille petits bras, pour arroser les Terres voisines. On observe que la Virginie est presqu'à la même Latitude que la Terre promise, & que ces deux Païs ont plusieurs conformités : ils abondent tous deux en Rivieres ; ils sont tous deux situés sur une grande Baie, qui les rend fort propres au Commerce; & dans l'un, comme dans l'autre, le terroir est d'une singuliere fertilité. Mais on avoue que les Virginiens profitent mal de ces avantages, & que l'abondance les a plongés dans une paresse inexcusable. L'Anonyme en déplore les effets : » N'est-» il pas honteux, dit-il, qu'on y reçoive d'Angleterre tout ce qui sert à » s'habiller, comme les toiles, les étoffes de laine & de soie, les Cha-» peaux & le cuir, tandis qu'il n'y a point d'endroit au Monde où le lin & le » chanvre soient meilleurs ? Les Brebis y portent une bonne toison, mais on » ne les tond que pour les rafraîchir. Les Meuriers, dont les feuilles ser-» vent à nourrir les Vers à soie, croissent ici naturellement, & ces Vers » mêmes y prosperent ; cependant on n'y fait pas la moindre attention. » Il y a beaucoup d'apparence que les fourrures, dont on fait les cha-» peaux en Angleterre, retournent sous cette forme à la Virginie, d'où » elles sont venues. D'ailleurs on y laisse pourrir une infinité de peaux, » dont on ne se sert que pour couvrir quelques denrées séches. Si l'on » en tanne quelques-unes pour faire des souliers aux Domestiques, c'est » avec si peu d'intelligence & de propreté, que les Maîtres n'en veulent » pas faire usage ; & celui qui s'avise de porter une culotte de peau de » Cerf, s'entend reprocher de l'avarice. Enfin les Virginiens sont si pa-» resseux & si mauvais Œconomes, qu'au milieu des vastes Forêts qui » couvrent le Païs, ils font venir d'Angleterre leurs Cabinets, leurs Chai-» ses, leurs Tables, leurs Coffres, leurs Tabourets, leurs Caisses, leurs » roues de Charette, &, ce qui paroîtra incroïable, jusqu'à des Balais » de Bouleau (10).

On explique pourquoi les Voïageurs Anglois, qui visitent la Virginie, en décrient l'air par leurs plaintes : » ils ont l'imprudence d'y porter pendant » tout l'Eté leurs habits de drap, & l'injustice de se plaindre ensuite d'un » excès de chaleur. Ils s'y gorgent de fruits, souvent sans attendre leur

(10) Relation de la Virginie, l. 4 chap. 18.

ÉTAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

» maturité ; & les dyssenteries, les fievres que cette intempérance leur » attirent, ils les attribuent à l'air. Comme il n'y a point ici de Villes » maritimes, & que les Equipages des Navires sont obligés de rouler, pen- » dant un ou deux milles, les Bariques de Tabac pour les embarquer, ils » sont échauffés par cet exercice, autant que par l'ardeur du Soleil; ils boi- » vent avidement pour se rafraîchir, surtout du Cidre nouveau, qu'ils » trouvent en abondance chez tous les Habitans, & les coliques qui » viennent à la suite les font crier, avec l'énergie Angloise, que Dieu » damne & confonde le Païs ! Mais ceux, qui sont capables de vivre avec » modération, trouvent en Virginie un des meilleurs & des plus agréables » climats du monde (11).

Les incommodités du Païs se réduisent à trois ; le Tonnerre, quelques jours d'une chaleur plus incommode que dangereuse, & les Insectes nuisibles. On avoue que les coups de tonnerre y sont furieux en Eté ; mais au lieu d'y causer beaucoup de mal, ils servent si réellement à rafraîchir & purifier l'air, qu'on les souhaite plus qu'on ne les craint. D'un autre côté, la Virginie n'est pas sujette aux tremblemens de Terre, qui sont si fréquens dans les Antilles. Ce qu'on nomme les jours de chaleur peut être réduit à quelques heures. Elle n'est difficile à supporter, que lorsqu'elle est accompagnée d'un grand calme, qui dure peu, & qui n'arrive, au plus, que deux ou trois fois l'année. On peut même s'en garantir à la faveur de l'ombre, qu'on trouve toujours sous les Arbres touffus, les Grottes & les Berceaux des Jardins, ou dans des Chambres & des Pavillons exposés au grand air. Mais le Printems & l'Automne sont d'un agrément extraordinaire, dans tous les Cantons de la Colonie. Enfin les Insectes sont les Grenouilles, les Serpens, les Moustiques, ou Moskites, les Punaises, les Tiques, & les Vers rouges, ou Poux de Bois. On ne disconvient point que les Habitans n'aient beaucoup à souffrir de cette vermine ; mais la vigilance & la propreté peuvent les en garantir.

Les Hivers de la Virginie sont fort courts. Leur durée n'est que d'environ trois mois ; & trente jours après, on y jouit d'un Soleil pur & d'un air serein. Si la gelée y est quelquefois très rude, elle ne dure pas plus de trois ou quatre jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que le vent change ; car il ne gele jamais que lorsqu'il vient des Monts Apalaches, entre le Nord-Est & le Nord-Ouest. D'ailleurs rien n'approche de la beauté du Ciel, pendant ces courtes gelées. A l'exception de l'Hiver, où les pluies sont fâcheuses par leur excès, elles n'ont rien que de sain & d'agréable. Rarement celles d'Eté durent plus d'une demie heure ; elles se font souvent desirer, comme le dédommagement d'une longue sécheresse, pour faire reprendre un air riant à toute la Campagne.

Maladies.

Les maladies du Païs n'y étant pas causées, comme dans quelques parties de l'Amérique Septentrionale, par un air épais & des brouillards, ni, comme dans les Régions plus méridionales, par une chaleur étouffante, on croit ne les devoir attribuer qu'à l'abus qu'on y fait des présens de la Nature. C'est ainsi, dit l'Anonyme, que j'ai vû non-seulement

(11) *Ibidem*, chap. 19.

des Etrangers, mais d'anciens Habitans, assez peu sensés, dans les chaleurs, pour se coucher presque nus sur l'herbe froide, à l'ombre d'un Arbre, & s'y endormir. D'autres s'y mettent le soir & ne craignent point d'y passer toute la nuit : mais si cette confiance marque la bonne opinion qu'ils ont de l'air du Païs, il ne laisse pas d'arriver quelquefois, comme dans les autres parties du monde, que les vapeurs de la Terre & la rosée font de fâcheuses impressions sur le corps. Il en est de même de ceux qui s'exposent nus à l'air, ou qui boivent de l'eau froide après quelque rude exercice, & des Etrangers qui mangent trop avidemment toute sorte de fruits. Mais, en général, il y a si peu de Malades en Virginie, que par une conséquence naturelle on y voit fort peu de Médecins. Si l'on y est quelquefois sujet à la fievre, l'usage du Quinquina, qui s'y est introduit, en arrête presque toujours les accès; & d'ailleurs le Païs fournit diverses racines, dont on ne vante pas moins l'infaillibilité pour le même effet.

Etat actuel de la Virginie.

Terroir de la Virginie.

Quoiqu'il y ait une extrême variété de terroir dans une Colonie de si grande étendue, il résulte du total, que la Virginie peut porter toutes sortes de Plantes & de fruits. Si, des hautes Montagnes qui sont au Nord-Ouest, & qu'on croit couvertes de nege, il ne venoit souvent un vent froid, qui nuit à la végétation, les Habitans jugent que sans aucun soin ils pourroient conserver, en plein air, pendant toutes les saisons de l'année, les plus délicieux fruits des climats méridionaux : mais l'Eté donne assez de chaleur pour les mûrir en perfection. On distingue particulierement trois sortes de terroirs, celui du plus bas Païs; celui du milieu, & le troisieme vers les sources des Rivieres.

Vers l'embouchure des Rivieres, la Terre est presque partout humide & grasse, propre par conséquent pour les grains les plus grossiers, tels que le Riz, le Chanvre, le Maïz, &c. Il s'y trouve aussi des veines froides, maigres, sabloneuses, & souvent couvertes d'eau, qui n'en sont pas plus stériles, puisqu'elles produisent des Baies de *Huckle* & de *Cran*, des *Chincapins*, &c. D'ailleurs ces parties basses sont presque généralement bien garnies de Chênes, de Peupliers, de Pins, de Cyprès, de Cédres, & de diverses especes d'arbres aromatiques, dont les tiges ont depuis trente jusqu'à soixante-dix piés de haut, sans aucune branche dans cet espace. On y voit même du Houx, du Mirthe, & quantité d'arbrisseaux toujours verds, dont la plûpart n'ont point de noms dans les Langues de l'Europe. Le Chêne y laisse tomber ses glands pendant neuf mois de l'année, & ne cesse point d'en produire de nouveaux.

Vers le milieu du Païs, le terroir est fort uni, à la réserve de quelques petites Montagnes, & de leurs Vallées, qui sont arrosées par une infinité de Ruisseaux. En quelques endroits, la terre est grasse, noire & forte; en d'autres, elle est maigre & plus légere. Quelquefois, le fond offre, à peu de distance, de l'argile, ou du gravier, ou de grosses pierres, ou de la Marne commune. Le milieu des Langues qui sont entre les Rivieres est ordinairement un terroir pauvre, d'un sable léger, ou d'argile; ce qui n'empêche point qu'il n'y croisse des Châtaigniers, des Chincapins, & pendant l'Eté une sorte de petites Cannes, qui font une

Etat actuel de la Virginie.

bonne nourriture pour les Bestiaux. Les endroits les plus fertiles sont proches des Rivieres & de leurs bras : ils sont couverts de Chênes, de Noiers, d'Hickories, de Frênes, de Hêtres, de Peupliers, & de quantité d'autres Arbres, d'une prodigieuse grosseur.

Vers les sources des Rivieres, c'est un mélange de Montagnes, de Vallées & de Plaines, les unes plus fertiles que les autres, où l'on trouve une grande variété de Plantes, d'arbres & de fruits. Dans les endroits marécageux de cette partie, on admire la grosseur des arbres, & l'Auteur doute que dans aucun autre Païs du monde il y en ait d'aussi gros ; il regrete, en même-tems, que leur éloignement de la Mer & des grandes Rivieres ne permette point de les embarquer.

Les Rivieres & les Anses forment, en divers endroits, des Marais fort vastes, où les pâturages sont excellens. D'autres lieux offrent diverses sortes de terres, les unes médicinales, d'autres propres à la poterie. Il s'y trouve de l'antimoine, du talc, de l'ocre jaune & rouge, de la terre à dégraisser, de la marne, & d'excellente glaise, dont on fait des pipes. Le haut Païs a du charbon, des ardoises, des pierres propres à bâtir, du pavé plat, de la pierre à fusil. A l'égard des Mineraux, la Latitude du Païs, & d'autres circonstances, font juger qu'ils doivent être en abondance ; mais on ne s'est gueres occupé de ce soin. Quelques Mines de fer & de plomb, que le seul hasard avoit fait découvrir, furent abandonnées dans les troubles, & n'ont pas été retrouvées depuis ; mais on connoît des veines de fer en plusieurs endroits. On parla beaucoup, il y a quelques années, d'une Mine d'or, qui s'est comme évanouie. L'Anonyme espere du moins qu'on y trouvera quelque autre Métal. Il assure que les pierres transparentes, qui se voient sur la surface des terres, sont de quelque prix, & que par leur éclat elles approchent plus du Diamant que les pierres de *Bristol* & de *Karry* : elles n'ont, dit-il, que le défaut d'être molles ; mais exposées quelque tems à l'air, elles durcissent. Il ajoute que cette Mine est dans le même lieu que Purchas nomme *Utamussak* (12), où étoit autrefois le principal Temple du Païs & le Siége des Grands-Prêtres, sous le regne de *Powhatan*. On y voïoit une pierre d'Autel du plus beau crystal du monde, qui formoit un quarré de trois ou quatre pouces. Un Ministre, nommé *Whitakar*, écrivit autrefois à la Compagnie Angloise, de Henrico où il étoit emploïé, » qu'à douze mil- » les des Cascades de la Riviere de James il y avoit un Rocher de crys- » tal, dont les Indiens faisoient des têtes à leurs fleches, & qu'à trois » lieues de là on trouvoit une Montagne pierreuse, dont le sommet con- » tenoit une Mine d'or : que quelques Anglois, emploïés à cette recher- » che, aïant porté deux pics de mauvaise trempe, dont la pointe se re- » broussoit à chaque coup, ils n'avoient pû pénétrer bien loin dans les » entrailles de la Mine ; mais que le peu d'or, qu'ils en avoient rapporté, » s'étoit trouvé fort bon dans l'essai (13). On ne comprend point par quel enchantement la Mine a disparu, ou par quel excès de paresse on ne s'est plus embarrassé d'y travailler.

(12) *Pilgrimage* de Purchas, liv. 4.
(13) *Ubi supra*, l. 2. ch. 3.

Etat actuel de la Virginie.

Rien ne causa plus d'étonnement aux premiers Anglois, que la multitude & la variété des fruits qu'ils trouverent à chaque pas, comme dans un Jardin naturel, où tout croissoit sans culture. On ne s'arrêtera ici, suivant l'ancienne méthode de cet Ouvrage, qu'à ceux qui paroissent les plus propres au Païs (*), tantôt sous les noms Indiens qu'ils ont conservés, tantôt sous ceux qu'ils ont reçus des Anglois. Le Virginien anonyme, qu'on suit particulierement, ne parle, dit-il, que de ce qu'il connoît.

Plantes particulieres au Païs.

Il distingue trois sortes de fruits à noïau; des Cerises, des Prunes & des *Persimons*. Les Cerises viennent dans les Bois, & sont de plusieurs especes, dont deux croissent sur des arbres de la grosseur du Chêne blanc d'Angleterre, & dont l'une porte son fruit par bouquets, comme les grappes de raisin: elles sont toutes deux noires en dehors; mais l'une est rouge en dedans, & d'un goût plus agréable que notre Cerise noire, parcequ'elle n'en a pas l'amertume: l'autre est blanchâtre en dedans, & d'un goût fade, qui n'empêche point que les petits Oiseaux n'en soient très friands. Une troisieme espece croît plus loin dans le Païs, & se trouve le long des Rivieres sur de petits Arbres de la grosseur de nos Pêchers. C'est la plus agréable Cerise du monde. Sa couleur est un pourpre foncé. Elle est fort petite: les Oiseaux ont tant d'avidité pour le fruit, qu'ils n'attendent pas sa maturité pour le dévorer. Cette raison le rend extrêmement rare, & les Anglois n'ont encore trouvé aucun moïen de le conserver du moins dans leurs Vergers.

La Virginie a deux sortes de Prunes sauvages, toutes deux petites, mais du goût de notre meilleur Damas. Ce que les Indiens nomment *Persimon* en est une autre espece, que Smith, Purchas, & Laet après eux, appellent *Prune des Indes*; nom que l'Anonyme juge trop vague. On trouve des Persimons de différentes grosseurs. Le goût en est fort âpre, s'ils ne sont tout-à-fait mûrs; mais dans leur maturité, rien n'approche de leur agrément. Quelques Curieux les font sécher, pour en composer une pâte, qui, détrempée dans l'eau, forme une excellente liqueur.

Toutes les baies de la Virginie sont bonnes dans leurs especes. On y distingue trois sortes de Mûres, deux noires & une blanche: les noires, & longues de la grosseur du pouce, passent pour les meilleures. Les deux autres n'ont rien qui differe des nôtres dans la figure, mais leur goût est d'une douceur fade. Leurs Arbres sont fort gros, & croissent avec une vîtesse surprenante. Les feuilles des trois especes servent également à nourrir les Vers à soie. On nomme *Huckles* trois sortes de baies, qui croissent sur des Buissons de différentes hauteurs, depuis deux jusqu'à dix piés. Elles aiment les Vallées & les lieux couverts. Le goût n'en est pas le même; mais il est fort agréable dans chaque espece, surtout dans les grosses. Les baies de *Chau* viennent dans des lieux bas & steriles, sur de petits buissons qui approchent beaucoup de nos Groseillers: elles ont un goût excellent, qui n'est pas celui de la Groseille, quoique Smith l'y compare. Il les appelle *Raw-comers*, apparemment parcequ'il n'en avoit vû que de vertes. La Framboise sauvage est si bonne en Virginie, qu'on la préfere à

(*) Ce qui est commun aux autres Contrées, est renvoïé à l'Histoire naturelle de l'Amérique Septentrionale.

celles qu'on y a transplantées d'Angleterre. Les Fraises y sont délicieuses; elles croissent partout, dans les Bois & dans les Champs: & quoique la plûpart des Animaux en mangent avidement, elles sont en si grande abondance, qu'on ne prend gueres soin d'en transplanter.

Les Châtaignes de la Virginie sont plus petites que celles de France, quoique leurs arbres soient d'une extrême hauteur, & sont à peu-près de même goût. Les *Chincapins* sont un fruit de la même substance que la Châtaigne, mais moins gros que le Gland, & couvert aussi d'une double écorce. On vante son goût. Il croît sur de grands buissons, dans les lieux stériles. Tous les lieux marécageux, & ceux qui sont voisins des sources, sont couverts de Noisettiers, & ces Arbrisseaux le sont de fruits. Les *Hickories*, dont on distingue plusieurs especes, sont les fruits d'un grand arbre. Ils sont revêtus d'une coquille fort dure, qui l'est d'une tunique verte; & la substance du fruit est couverte d'une pellicule, dont on a peine à la séparer. C'est une espece de noix, dont le goût n'est pas sans agrément. On en distingue une autre, sous le nom de *Black-nut*, ou noix noire, plus grosse du double que les nôtres, & renfermée dans une coquille épaisse & sale, dont on ne la détache point aisément. Ce fruit est d'un goût très rance, mais il donne beaucoup d'huile.

L'Anonyme a remarqué, dans les Bois de la Virginie, sept différentes sortes de Glands. Ceux du Chêne verd bourgeonnent, meurissent & tombent presque toute l'année: ils sont beaucoup plus gros que les autres, & l'on en pourroit tirer une très bonne huile. Aussi les Bêtes sauvages en mangent-elles avidement.

Observations sur les Vignes de la Virginie.

Les observations de l'Anonyme sont curieuses sur le raisin. Il en croît naturellement, dit-il, une grande variété, dont quelques-uns sont très doux, & d'un goût fort agréable. D'autres sont fort âpres, & seroient peut-être de meilleur usage pour en faire du vin ou de l'eau-de-vie. J'ai vû, continue-t'il, de gros arbres couverts d'un simple sep, & cachés sous les grappes, & j'en ai distingué jusqu'à six différentes sortes. Deux viennent entre les bancs de sable sur les extrêmités des terres basses, & dans les Iles voisines de la grande Baie: les grappes en sont petites, & rares sur la souche, qui est d'ailleurs fort basse, mais le raisin en est exquis; & quoiqu'il croisse sans aucune culture, chaque grain a la grosseur des Groseilles de Hollande. On en trouve de blancs & de bleus, mais ils sont à peu-près de même goût. Une troisieme espece croît dans les Marais & sur les Côteaux. Les grappes en sont petites, comme le sep qui les porte; mais le grain est de la grosseur de nos Prunes sauvages. Dans leur maturité même, il a le goût acre; & cette apparence trompeuse l'a fait nommer *raisin de Renard*. Cependant, il est de très bon goût, lorsqu'il est cuit; & l'on en fait des Tartes, que l'Auteur vante beaucoup. Il ne doute pas que ce raisin ne put être perfectionné par une sage culture. De deux autres especes, fort communes dans tout le Païs, l'une est noire en dehors & l'autre bleue; mais toutes deux portent beaucoup de fruits. On pourroit les subdiviser en plusieurs classes, dont chacune differe en couleur, en grosseur & en goût: mais l'Anonyme en fait une distinction plus simple, qui est celle de la premiere & de la derniere saison. Les raisins de la pre-

Etat actuel de la Virginie.

miere sont beaucoup plus gros, plus doux, incomparablement meilleurs que les autres. Quelques-uns de cette espece sont tout-à-faits noirs, d'autres bleus ; il y en a même qui meurissent six semaines ou deux mois avant les autres. Ceux-ci demeurent ordinairement sur le sep jusqu'à la fin de Novembre, ou même de Décembre, sont moins gros & d'un goût moins agréable. C'est de la premiere de ces deux especes, que les François établis à Monacan ont tenté de faire du vin rouge. On lui a trouvé du corps & de la vigueur, quoiqu'il ne fût fait que de grappes cueillies dans les Bois ; & l'Anonyme, qui a perdu de vue cette entreprise, ne doute point qu'on n'ait transplanté des seps, pour en faire des vignobles réguliers. Cependant il se fait une objection, qui mérite d'être rapportée dans ses termes.

» On dira peut-être que le même dessein aïant été conçu à la Caro-» line, plusieurs François y sont passés dans l'espérance d'y faire du vin, » & que leurs efforts n'ont pas réussi. J'en conviens : mais qu'il me soit » permis d'expliquer le progrès de leur travail, & les obstacles qui le » firent échouer. Le Pin & le Sapin sont si nuisibles à la Vigne, que » suivant les observations elle ne prospere jamais lorsqu'elle est exposée » aux influences de ces arbres : ils croissent dans les lieux bas, voisins » des Rivieres ; jusques-là, que si l'on y défriche une Terre, le premier » arbre qu'on y voit repousser est toujours un Pin, quoique peut-être il » n'y en eût point auparavant. La Vigne, au contraire, croît plus heureu-» sement sur les Côteaux, sur le gravier, & dans le voisinage des Fon-» taines. Or les Vignes, qu'on a plantées à la Caroline, ont été placées » non-seulement près de l'eau salée, qui leur est mortelle, mais, pour » comble de méprise, sur des Terres basses où le Pin se multiplie beau-» coup. L'essai qu'*Isaac Jamart*, Négociant François, avoit fait d'abord » en Virginie au-dessous de l'anse nommée *Archers-Hope creeck*, avoit man-» qué de succès, pour avoir été sujet à tous ces désavantages ; & son » exemple n'empêcha point qu'on ne commît la même faute à la Caro-» line, en plantant des Vignes le long des Rivieres salées & dans des » lieux bas, d'où l'on avoit arraché les Pins. Depuis peu le Chevalier » Johnson, un des derniers Gouverneurs de la Caroline, en a fait plan-» ter sur des Côteaux ; mais il est à craindre que ses démêlés avec la Co-» lonie n'en arrêtent le succès (14).

Une sixieme sorte de raisin, plus agréable que toutes les autres, & de la grosseur du Muscat blanc, ne se trouve que sur les frontieres de la Virginie, vers les sources des Rivieres. Le sep qui le porte est fort petit, & ne monte pas plus haut que la Plante, ou le buisson, qui lui sert d'appui, L'avidité des Oiseaux, & même des Bêtes sauvages qui y peuvent atteindre, est si grande pour le raisin de cette espece, qu'il s'en trouve rarement de mûr ; mais l'Anonyme est persuadé qu'on en feroit un excellent Vin.

Les Anglois n'ont pas toujours manqué d'attention pour ces riches présens du Ciel. Dès l'année 1622, qui précéda celle du massacre, époque fatale de la ruine d'une infinité d'utiles projets, on fit passer d'Angleterre en Virginie quelques Vignerons François, pour faire l'essai d'une bonne

(14) *Ubi suprà*, l. 2. chap. 4.

Etat actuel de la Virginie.

culture. Ils furent si frappés des avantages du climat, que dans leurs Lettres à la Compagnie Angloise, ils assuroient qu'il l'emportoit beaucoup sur leur Province de Languedoc; que les Vignes y croissoient partout en abondance; qu'il s'y trouvoit des raisins d'une si étrange grosseur, qu'ils les avoient pris pour un autre fruit, avant que d'en avoir vû les pepins; qu'après avoir taillé les Vignes, ils en avoient planté de simples branches à la Saint Michel, & qu'elles avoient donné du fruit au Printems d'après; enfin qu'ils n'avoient entendu parler de rien d'approchant, dans aucun autre Païs du monde (15). L'Anonyme confirme leur témoignage par sa propre expérience: elle lui a réussi merveilleusement sur le sep naturel du Païs, & sur du Plant venu de l'Europe. Mais depuis le tems qu'on a marqué, une incroïable négligence ferme les yeux aux Virginiens sur leurs intérêts.

L'arbre qui porte le miel, & celui qui donne du Sucre, croissent en Virginie vers les sources des Rivieres. Le miel est contenu dans une gousse épaisse & fort enflée, qu'on prendroit de loin pour une cosse de Pois ou de Féves. Le Sucre d'Arbre n'est qu'une liqueur, qui découle du tronc percé, & qu'on fait bouillir au feu. De huit livres de cette liqueur, on en fait une de Sucre: il est humide, mais brillant, d'un beau grain; & sa douceur approche de celle de la Cassonade. Il n'y a pas longtems que les Virginiens ont fait cette découverte. Quelques Soldats, qu'on avoit envoïés sur les Frontieres, étant à se reposer dans un Bois, à quarante milles des Quartiers habités de la Riviere de Patowmek, apperçurent un suc épais qui distilloit de quelques troncs d'arbres, & dont le Soleil avoit même fait candir une partie. La curiosité leur en fit goûter; & le trouvant fort doux, ils conçurent qu'on en pouvoit faire du Sucre. Malheureusement ces arbres sont trop éloignés des lieux habités, pour devenir fort utiles au commerce (16).

Découverte des baies dont on fait de la Cire verte.

On trouve vers l'embouchure des Rivieres, le long de la Mer & de la Baie, & dans le voisinage de plusieurs Anses, une espece de Myrthe, dont les baies donnent une cire d'un très beau verd, dure, cassante, propre à faire de la bougie qui ne salit point les doigts, qui ne fond point dans les plus grandes chaleurs, & qui jette une odeur fort agréable. On attribue cette découverte à un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui aïant trouvé le secret de fondre les baies, en fit aussi une emplâtre d'une singuliere vertu. Pour l'un ou l'autre de ces usages, on les fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que le noïau qui est au milieu, & qui fait à peu-près la moitié de leur grosseur, soit détaché de la substance qui le couvre (*).

Bois, Plantes, & racines de teinture.

L'Eglantier de la Virginie ressemble un peu à la Salsepareille, & porte des baies de la grosseur d'un Pois, rondes, d'un cramoisi fort luisant, dures, & si polies qu'elles peuvent servir à divers ornemens. On y trouve

(15) On trouve quelques-unes des Lettres de ces François, dans le quatrieme Tome de Pilgrimage de Purchas.

(16) La plûpart des sucs doux, qui distillent des arbres, peuvent être réduits en sucre; témoin l'*Elæomeli* des Anciens, qui n'étoit que de la seve de bouleau. L'Hortus Malabaricus donne un long détail de la maniere dont on cuit & l'on rafine le *Jagra* des Indes Orientales, qui est un sucre composé de la liqueur du Coçotier.

(*) On verra que la Louisiane donne les mêmes baies aux François.

non-seulement

non-seulement plusieurs bois de teinture, mais quantité de plantes & de terres, dont on tire les plus belles couleurs. Le *Pucoon* & le *Muskajun* sont deux racines que les Indiens emploient à se peindre en rouge. Le Sehumak & le Sassaffras donnent un jaune foncé. Le *Wasebur* est une Plante, le *Chapakour* une racine, & le *Tangomokonomingé* une écorce, qui donnent aussi de belles teintures. La *Serpentine*, antidote si vanté contre toute sorte de venins & de maladies pestilentielles, n'est meilleure nulle part qu'en Virginie. On fait le même éloge d'une racine qu'on nomme *Serpent à Sonnette*, parcequ'elle guerit la morsure du redoutable Serpent de ce nom. Elle opere dans l'espace de deux ou trois heures, par le vomissement & les sueurs. La Plante, que les Historiens ont nommée *Pomme de James-town* parcequ'elle ressemble beaucoup à la Pomme épineuse du Pérou, joint à la vertu de rafraîchir, des qualités fort dangereuses lorsqu'on en mange avec excès. Quelques Anglois nouvellement arrivés, aïant jugé qu'on la pouvoit manger cuite, en firent une salade bouillie à l'eau, qui produisit d'étranges effets: » ils devinrent tous imbecilles, pendant plusieurs jours: l'un passoit le tems à souffler des plumes en l'air; un autre à darder des pailles; un troisieme, se tapissant dans un coin, faisoit les grimaces d'un Singe; un quatrieme ne cessoit point d'embrasser ceux qu'il rencontroit & leur rioit au nez, avec mille postures bouffones. On fut obligé de les enfermer l'espace d'onze jours, qui fut la durée de cette phrénésie; & pendant ce tems, ils prenoient plaisir à se rouler dans leurs excrémens. L'usage de la raison leur revint, mais sans aucun souvenir de ce qui leur étoit arrivé.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Herbes & racines salutaires.

Pomme de James-town, & ses effets.

Pendant la plus grande partie de l'année les Plaines & les Vallées de la Virginie sont couvertes de fleurs. On n'approche point d'un Bois, sans être frappé de la variété d'odeurs qu'il exhale. Entre les fleurs, on vante la beauté extraordinaire des Impériales, des Cardinales, & des Moleasines. Le Virginien anonyme en décrit une, à laquelle on ne connoît rien de semblable dans aucune Relation. » Un jour, dit-il, me promenant à quelque distance de ma Plantation, je distinguai une fleur de la grosseur d'une Tulipe, & qui lui ressembloit beaucoup aussi par la tige. Elle étoit couleur de chair, couverte d'un duvet à l'une de ses extrêmités, & toute unie à l'autre. Sa figure représentoit les parties naturelles de l'Homme & de la Femme, jointes ensemble. Après avoir découvert cette rareté, j'engageai un de mes Amis à l'aller voir avec moi, en me contentant de lui dire qu'il n'avoit peut-être jamais vû ce que j'allois lui montrer. Je cueillis cette fleur, que je lui donnai. C'étoit un Homme grave, qui parut comme honteux de ce badinage de la nature. Il jetta la Fleur, avec une espece d'indignation; & je ne pus l'engager à la reprendre, pour l'observer mieux.

Fleur monstrueuse.

Le beau Laurier qui porte des Tulipes, un autre gros arbre qui en porte aussi, & que les Virginiens nomment Tulipier, un Carouge qui ressemble beaucoup au Jasmin, & divers Pommiers sauvages, sont autant d'arbres odoriférans qui parfument les Bois.

On ne parle point ici des racines & des grains qui servent d'aliment aux Indiens, ni des Animaux & des Poissons du Païs, parcequ'ils diffe-

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

rent peu de ceux des autres parties de l'Amérique Septentrionale, dont on remet à traiter dans un même article. Mais quoiqu'on se propose aussi de rassembler, sous un même point de vue, ce que la plûpart des Habitans de cette vaste Région ont de commun dans leurs mœurs & leurs usages, plusieurs différences, observées dans ceux de la Virginie & des autres Colonies Angloises, demandent ici quelque explication.

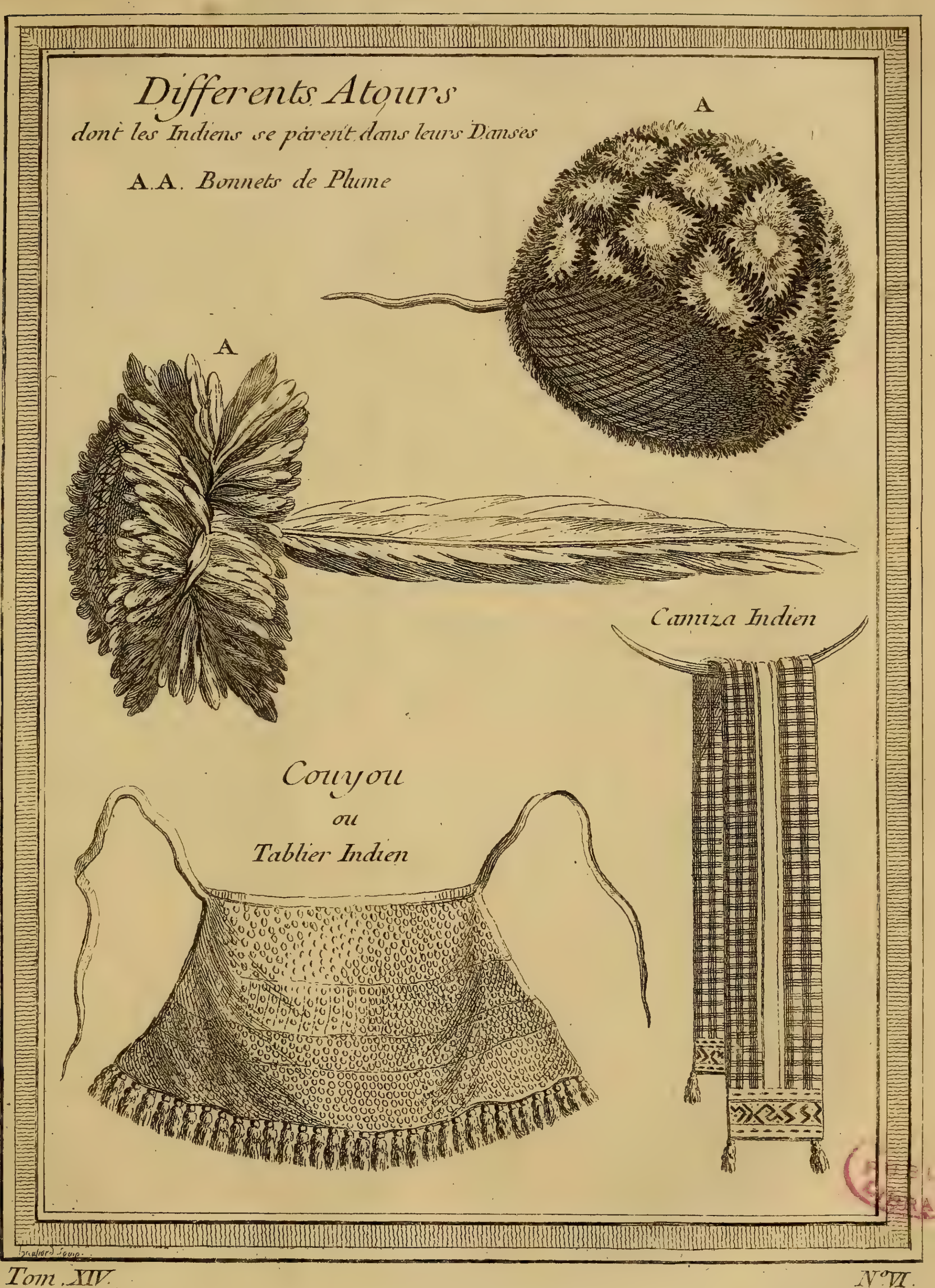
Figure des Indiens de la Virginie.

Les Naturels de la Virginie sont communément de la plus haute taille des Anglois. Ils sont droits & bien proportionnés. La plûpart ont les bras & les jambes d'une beauté merveilleuse. On ne leur voit pas la moindre imperfection sur le corps; & les Anglois n'en ont jamais connu de nain, de bossu ou de contrefait. Leurs Femmes se retirent seules dans les Bois, pour se délivrer de leurs Enfans, & l'on assure qu'elles enterrent sur-le-champ ceux qui viennent au monde avec quelque défaut.

La couleur des deux sexes est un brun châtain, qui est beaucoup plus clair dans l'Enfance, mais que l'ardeur du Soleil, & la graisse dont ils s'enduisent le corps, rendent plus foncé par degrés. Leurs cheveux sont d'un noir de charbon. Ils ont aussi les yeux fort noirs, & ce regard louche qu'on observe dans la plûpart des Juifs. Presque toutes les Femmes sont d'une grande beauté : elles ont la taille fine, les traits délicats; en un mot il ne leur manque qu'un beau teint.

Habits des Hommes & des Femmes.

Les Hommes se coupent les cheveux, de différentes formes, & s'arrachent le poil de la barbe avec une coquille de moule : mais les plus distingués gardent une longue tresse derriere la tête. L'usage commun des Femmes est de porter leurs cheveux fort longs, flottans sur le dos, ou noués en une seule tresse, avec un filet de grains. Dans l'un & l'autre sexe, les Chefs ne paroissent jamais sans une espece de Couronne, large de cinq ou six pouces, ouverte au-dessus, & composée de coquilles & de baies, qui forment plusieurs figures, par un mélange curieux de traits & de couleurs. Ils portent aussi quelquefois, autour de la tête, un morceau de fourrure teinte. Les Indiens du commun vont tête nue; mais, sans autre regle que le caprice, ils la parent de grandes plumes. L'Habit des Chefs est une sorte de Manteau fort ample, dont ils s'enveloppent négligemment le corps, & qu'ils lient quelquefois d'une ceinture autour des reins. Le haut prend juste sur les épaules, d'où le reste pend jusqu'au dessous des genoux. Ils ont, sous ce manteau, une piece de toile, ou une petite peau, attachée autour au-dessous du ventre, qui s'étend jusqu'au milieu de la cuisse. Le Peuple n'a qu'un cordon autour des reins, & passe entre les cuisses une bande de toile ou de peau, dont chaque bout, devant & derriere, est soutenu par le cordon. Ceux qui portent des souliers, usage qui n'a rien de fixe, & qui dépend des occasions, les font de peau de Daim, à laquelle ils joignent une seconde piece par dessous, pour rendre la semelle plus épaisse : cette chaussure est serrée au-dessus du pié avec des cordons, comme on ferme une bourse, & les cordons sont noués autour de la cheville. On fait observer que les Femmes, fort différentes ici de celles des autres Païs de l'Amérique, ont le sein petit, rond, & si ferme, que dans la vieillesse même on ne leur voit presque jamais les mamelles pendantes. Elles sont d'ailleurs pleines d'esprit, tou-


Differents Atours
dont les Indiens se parent dans leurs Danses
A.A. Bonnets de Plume
A
A
Camiza Indien
Couyou
ou
Tablier Indien

jours gaies, & leur sourire est d'un agrément qu'on ne se lasse point de vanter. Il ne manque rien non plus à leur sagesse; & l'Anonyme reproche à ceux qui les accusent de libertinage, d'être sans goût pour les agrémens d'une liberté honnête. Mais c'est aux Graveurs, qu'il faut laisser le reste de cette peinture dans les Planches.

Etat actuel de la Virginie.

Gouvernement.

Les Indiens de la Virginie & des Païs voisins forment entr'eux des Communautés, qui sont quelquefois de cinq cens Familles dans une même Bourgade: ordinairement chacune de ces Habitations est un Roïaume; c'est-à-dire que le pouvoir du Roi, ou du Chef, ne s'étend point au-delà. Mais quelques-uns de ces petits Monarques regnent sur plusieurs Bourgades, qui se trouvent réunies, sous ses Loix, par droit de conquête ou de succession. Ils ont, dans chacune, des Vicerois, ou des Lieutenans qui paient un tribut au Maître, & qui sont obligés de le suivre à la guerre avec leurs propres Sujets. Les Maisons de ces Indiens se bâtissent à peu de frais: ils coupent de jeunes arbres, dont ils enfoncent le gros bout en terre; & repliant le sommet, ils attachent l'un à l'autre avec des bandes d'écorce d'arbre. Les plus petites de ces Cabanes sont de figure conique, à peu-près comme une ruche d'Abeilles; mais les grandes sont oblongues, & les unes comme les autres sont couvertes de grands lambeaux d'écorce d'arbre. On y laisse de petits trous, qui donnent passage à la lumiere, & qui se ferment dans le mauvais tems. Le Foïer est toûjours au milieu de la Cabane. Si les Habitans ne s'éloignent pas beaucoup de leur demeure, ils ne ferment leur porte que d'une simple natte: mais pendant un long voïage, ils la barricadent avec de gros troncs de bois. Chaque Maison n'a qu'une seule Chambre. Ils y couchent le long des murs, sur des lits de Cannes & de branches, soutenus par des fourchettes à quelque distance de terre, & couverts de nattes & de peaux. En Hiver, ils se placent autour du feu, sur de bonnes fourrures. Dans leurs Voïages, ils n'ont pas l'usage des Hamaks; & l'herbe leur sert de lit, sous le premier arbre. Les fortifications de leurs Bourgades consistent dans une palissade de dix ou douze piés de hauteur, dont ils triplent les pieux quand ils se croient menacés de quelque danger: mais, en paix, ils négligent ordinairement cette défense, excepté pour la Cabane Roïale, qui n'est jamais nue, & dans l'enceinte de laquelle ils ont toujours un certain nombre d'édifices, qui suffisent pour contenir tout le monde, dans le cas d'une surprise.

Forme des Maisons & Bourgades.

Religion des Indiens de la Virginie.

Ces usages sont fort éloignés de la barbarie, qui semble augmenter à mesure qu'on avance vers le Nord. On passe sur tout ce qui regarde leurs mœurs, & leurs cérémonies de guerre & de paix; deux points, sur lesquels ils different peu des Indiens plus Septentrionaux: mais leur Religion & leur culte méritent d'autant plus d'observations, qu'on ne connoît rien de semblable dans la même partie du Continent d'Amérique. Le témoignage du Virginien anonyme est à couvert ici de toute sorte d'exception.

Quioccosan, ou Temple que le hazard fait découvrir.

Il se croit obligé, dit-il, de rapporter naïvement ce qu'il a vérifié par ses yeux. » Dans plusieurs voïages qu'il fit aux Bourgades Indiennes, il » se procura l'occasion de converser familierement avec quelques-uns des

Etat actuel de la Virginie.

» principaux Habitans, & jamais il ne put rien tirer de leur bouche; » parcequ'ils regardent la révélation de leurs principes comme un sacrilége : mais une avanture imprévue lui en fit découvrir quelque chose. » Un jour, qu'il se promenoit dans les Bois, accompagné de quelques » Amis, le hazard le fit tomber sur le *Quioccosan*, ou le Temple des » Indiens, dans le tems où toute la Bourgade étoit assemblée, pour tenir Conseil sur les bornes de quelques Terres que les Anglois leur » avoient cédées. L'occasion ne pouvant être plus favorable, il résolut de » la saisir, à toute sorte de risques, & de prendre une parfaite connoissance de ce Quioccosan, dont ils cachent soigneusement la situation » aux Anglois. Après avoir dégagé la porte, de douze ou quinze troncs » d'arbres dont elle étoit bouchée, il y entra, lui & ses Compagnons. » Au premier coup d'œil, ils n'apperçurent que des murailles nues, avec » un Foïer au milieu; ce qui les fit douter, s'ils n'avoient pas pris une » Cabane ordinaire pour un Temple. Sa forme n'étoit pas différente de » celle des autres. Elle avoit environ dix-huit piés de large, sur trente » de long, un trou au toît, pour le passage de la fumée, & la porte à » l'un des bouts. En dehors, à quelque distance du Bâtiment, il y avoit » une enceinte de pieux, dont les sommets étoient peints, & représentoient des visages d'Hommes en relief : mais les curieux Anglois ne » découvrant dans tout le Temple aucune fenêtre, ni d'autre endroit que » la porte & le trou de la cheminée par où la lumiere pût entrer, commençoient à perdre l'espérance, lorsqu'ils remarquerent, à l'extrêmité » opposée à la porte, une séparation de nattes fort serrées, qui renfermoit un espace où l'on ne voïoit pas la moindre clarté. Ils eurent d'abord quelque répugnance à s'engager dans ces affreuses ténebres : mais » ils y entrerent, en tâtonant de côté & d'autre. Vers le milieu de cet » enclos, qui avoit environ dix piés de longueur, ils trouverent de grandes planches, soutenues par des pieux; & sur ces planches, trois nattes roulées & cousues, qu'ils se hâterent de porter au jour, pour voir » ce qu'elles contenoient. Sans perdre de tems à les délacer, ils couperent les fils avec leurs couteaux, & leur unique soin fut de ne pas endommager les nattes. Dans l'une, ils trouverent quelques ossemens, » qu'ils prirent pour des os d'Homme; & l'os d'une cuisse, qu'ils mesurerent, avoit deux piés neuf pouces de long. Dans l'autre il y avoit » quelques *Tomahaukes* à l'Indienne (17), bien peintes & bien gravées, » qui ressembloient aux coutelas dont les Gladiateurs se servent en Angleterre, avec cette différence qu'elles étoient d'un bois dur & pesant, » & n'avoient point de garde pour couvrir la main. A l'une on avoit attaché la barbe d'un Coq-d'Inde; & les deux plus longues de ses aîles » pendoient au bout, par un cordon de cinq ou six pouces. La troisieme natte contenoit diverses pieces de rapport, que les Anglois prirent » pour l'Idole des Indiens : c'étoit d'abord une planche de trois piés & » demi de long, au haut de laquelle on voïoit une entaillure pour y enchasser la tête, & des demi-cercles vers le milieu, cloués à quatre » pouces du bord, qui servoient à représenter la poitrine & le ventre de

Idole trouvée dans le Quioccosan.

(17) C'est apparemment ce que les Relations Françoises nomment *Macanas*, ou Casse-têtes.

» la Statue. Au-dessous, il y avoit une autre planche, plus courte de la » moitié que la précédente, & qu'on y pouvoit joindre avec des mor- » ceaux de bois, qui, enchassés de part & d'autre, s'étendoient à quinze » ou seize pouces du corps, & paroissoient destinés à former la courbure » des genoux. D'ailleurs il y avoit, dans la même natte, des rouleaux » qui sembloient devoir tenir lieu de bras & de jambes, & des pieces » de toile de coton, bleu & rouge. Les Anglois mirent ces habits sur les » cercles, pour en faire le corps; ils fixerent les bras & les jambes, & » dans cet état ils se firent une idée assez juste de la Statue; mais ils ne » trouverent rien qu'ils pussent prendre pour la tête. Après avoir emploïé » plus d'une heure à satisfaire leur curiosité, la crainte d'être surpris leur » fit remettre tous ces matériaux dans les nattes, & les nattes dans le lieu » où ils les avoient trouvées.

L'Auteur jugea que cette Idole, revêtue de ses ornemens, étoit capable d'imprimer du respect, dans un lieu obscur où le jour ne pouvoit être introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison, qu'on pouvoit relever facilement. D'un autre côté il ne douta point que les Prêtres, y entrant seuls, ne pussent remuer les jambes & les bras de la Statue, sans que leur ruse fut apperçue. Il ajoute que tous les Indiens ne donnoient pas le même nom à leur Idole : les uns l'appelloient *Okos*, d'autres *Quioco* ou *Kiousa*.

Explication donnée par un Sauvage.

On lit, dans la Relation du Pere *Hennequin* (18), que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, qu'il eut occasion de connoître dans ses longues courses, ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont incapables des raisonnemens communs à l'espece humaine : il assure qu'ils n'ont aucune cérémonie extérieure d'où l'on puisse conclure qu'ils reconnoissent quelque Divinité, & qu'on ne voit parmi eux, ni Sacrifices, ni Temples, ni Prêtres. Au contraire, le Baron de la Hontan leur attribue des notions rafinées & des argumens subtils. Le Virginien anonyme, s'écartant de l'un & de l'autre, accuse le premier d'erreur, & l'autre d'exagération. Comme on ne peut suppofer, dit-il, que les Indiens de la Virginie & des autres Colonies Angloises soient plus ou moins éclairés que ceux de la même partie du Continent, avec lesquels ils ont de fréquentes communications, il juge des lumieres de toutes ces Nations Barbares par celles qu'il trouva dans un Indien, des plus honnêtes & des plus sensés de sa Colonie. Ces qualités, qu'il lui connoissoit, lui aïant fait desirer de l'entretenir, » il trouva le moïen de l'attirer seul dans sa Plantation, il lui fit boire beaucoup de vieux Cidre, près d'un bon feu, pour le faire parler avec ouverture; & lorsqu'il le crut bien échauffé par la » liqueur, par le feu & par ses caresses, il lui demanda quel étoit le Dieu » des Indiens, & quelle idée ils en avoient? Il me répondit naturelle- » ment, raconte l'Anonyme, qu'ils croïoient un Dieu plein de bonté, qui » demeuroit dans les Cieux, & dont les benignes influences se répan- » doient sur la terre. Je lui dis qu'on les accusoit d'adorer le Diable; & » le voïant balancer, je lui demandai pourquoi ils n'adoroient pas plu- » tôt ce Dieu bon, qu'ils reconnoissoient Auteur de tous les biens? Il

(18) Nouveau Voïage, &c. chap. 13.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

» me répondit qu'à la vérité Dieu étoit l'Auteur de tous les biens, mais » qu'il ne se mêloit pas de les distribuer aux Hommes : que les aban- » donnant à eux-mêmes il leur laissoit la liberté d'user des biens qui » étoient son ouvrage, & de s'en procurer le plus qu'ils pouvoient ; que » par conséquent il étoit inutile de le craindre & de l'adorer : au lieu » que s'ils n'appaisoient pas le mauvais Esprit, que j'appellois le Diable, » il leur enleveroit tous ces biens que Dieu avoit donnés à la terre, & » leur enverroit la guerre, la famine & la peste ; que pendant que Dieu » jouissoit de son bonheur dans le Ciel, ce méchant Esprit étoit sans » cesse occupé de leurs affaires, qu'il les visitoit souvent, & qu'il étoit » dans l'air, dans le tonnerre & les tempêtes.

» Je lui parlai ensuite de l'Idole qu'ils adoroient dans leur Quiocco- » san, & je l'assurai que c'étoit un morceau de bois insensible, fait par » la main des Hommes, qui ne pouvoit entendre, ni voir, ni parler, » incapable par conséquent de leur faire ni bien ni mal. Il parut embar- » rassé. Il hésita. J'entendis quelques mots entrecoupés, tels que : ce sont » nos Prêtres.... ils nous disent.... ils nous font croire.... ce sont nos » Prêtres. Alors il m'assura que sa conscience ne lui permettoit pas de m'en » dire davantage.

L'application, que le Virginien apporta long-tems au même sujet, lui fit observer que les Devins ont beaucoup de pouvoir sur ces Indiens ; qu'ils leur tiennent lieu de Prêtres ; qu'ils font leur Service religieux & leurs enchantemens dans une Langue générale, qu'il croit celle des Algonquins ; qu'ils n'épargnent point les Sacrifices au mauvais Esprit ; qu'au commencement de chaque saison, ils lui offrent les prémices des Fruits, des Oiseaux, du Bétail, du Poisson, des Plantes, des Racines, & de tout ce qui peut causer quelque profit ou quelque plaisir. Ils renouvellent leurs offrandes, lorsqu'ils reviennent avec succès de la guerre, de la Chasse & de la Pêche.

Enchantement rapporté par Smith.

Smith fait le récit d'un enchantement dont il fut témoin à Pamonky, pendant qu'il y étoit Prisonnier. A la pointe du jour, dit-il, on alluma un grand feu dans une Maison longue, & l'on y étendit des nattes, sur l'une desquelles on me fit asseoir. Alors mes Gardes ordinaires reçurent ordre de sortir. Je vis entrer aussi-tôt un grand Homme, d'un air rude, dont le corps étoit peint de noir, & qui avoit sur la tête un paquet de peaux de Serpens & de Belettes, farcies de mousse, dont les queues, attachées ensemble, formoient au-dessus une espece de houpe, & dont les corps, flottans sur ses épaules, lui cachoient presqu'entierement le visage. Une Couronne de plumes soutenoit cet ornement bizarre. Il avoit à la main une sonnette, qu'il fit retentir longtems en faisant mille postures grotesques. Ensuite il commença son invocation d'une voix forte, & se mit à tracer un cercle autour du feu, avec de la farine. Alors, trois autres Devins, peints de noir & de rouge, à l'exception de quelques parties des joues, qui l'étoient de blanc, vinrent sur la scene avec diverses gambades. Ils commencerent tous à danser autour de moi ; & bientôt il en parut trois autres, aussi difformes que les premiers, mais les yeux peints seulement de rouge, avec plusieurs traits blancs sur le visage. Après une assez longue danse, ils s'assirent tous vis-à-vis de moi, trois de chaque

côté du Chef; & tous sept ils entonnerent une chanson, qui fut accompagnée du bruit des sonnettes. Lorsque cette étrange musique fut finie, le Chef mit à terre cinq grains de blé, il ouvrit les bras, & les étendit avec tant de violence, que ses veines parurent s'enfler. Il fit alors une courte priere, après laquelle ils pousserent tous un soupir. Ensuite il remit trois grains de blé à quelque distance des autres, & le même exercice fut répété jusqu'à ce que les grains formerent trois cercles autour du feu. Ils prirent alors un paquet de petites branches, apportées pour cet usage, dont ils mirent une dans chaque intervalle des grains. Cette opération dura tout le jour. Ils le passerent, comme moi, sans prendre aucune sorte d'aliment; mais à l'entrée de la nuit, ils se traiterent de ce qu'ils avoient de meilleur. La même cérémonie fut recommencée trois jours de suite, sans que je pusse deviner à quoi elle devoit aboutir. Enfin ils me dirent que la Nation avoit voulu savoir si j'étois bien ou mal disposé pour elle; que le cercle de fa rine signifioit leur Païs, les cercles de grains les bornes de la Mer, & les petites branches ma Patrie. Ils s'imaginent, ajoute Smith, que la terre est platte & ronde, & que leur Païs est au milieu.

Etat actuel de la Virginie.

Un Colonel Anglois, nommé M. *Byrd*, a rendu solemnellement témoignage d'un fait qui s'étoit passé sous ses yeux. On éprouvoit tous les maux d'une grande sécheresse vers les sources des Rivieres, surtout dans la partie haute de la Riviere de James, où M. Byrd emploïoit quantité de Negres à ses Plantations. Il étoit si respecté de tous les Indiens voisins, que son seul nom suffisoit pour les contenir sous le joug. Un d'entr'eux parut touché de voir périr le Tabac d'un Homme si cher, & vint offrir à l'Inspecteur de faire tomber de la pluie, s'il vouloit lui promettre, au nom du Colonel, qui étoit absent, deux bouteilles de liqueur Angloise. Quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence de pluie, & que l'Inspecteur n'eût pas beaucoup de confiance à la magie Indienne, les deux bouteilles furent promises au retour du Maître. Aussi-tôt l'Indien entreprit ses conjurations, ce qui s'appelle *Paouaouci* dans la Langue du Païs; & moins d'une demie heure après, on vit paroître un nuage épais, qui amena une grosse pluie sur le grain & le tabac du Colonel, sans qu'il en tombât sur les terres voisines. L'Inspecteur, extrêmement surpris, partit aussitôt & fit plus de quarante milles, pour le seul plaisir de l'informer lui même de cette avanture. M. Byrd, quoique naturellement peu crédule, ne put rien opposer au témoignage d'un Homme sensé. Cependant ses doutes le ramenerent aux Plantations, où ils furent levés par la déposition unanime de tous les Anglois. La conduite qu'il tint avec l'Indien fut si sage, qu'elle semble donner un nouveau poids à son récit. Il lui accorda les deux Bouteilles, mais en le traitant d'imposteur, & lui soutenant qu'il avoit vu le nuage, sans quoi il n'auroit pu amener la pluie ni la prédire. Pourquoi donc, répondit l'Indien, vos voisins n'en ont-ils pas eu? Pourquoi ont-ils perdu leur récolte? Je vous aime, & je n'ai pas eu d'autre motif pour sauver la vôtre (*).

Témoignage du Colonel Byrd.

(*) Nos propres Relations sont remplies de ces Histoires, & ce n'est pas ce qui leur fait le plus d'honneur. Dieu est tout-puissant; mais entre les Hommes, les uns sont bien fourbes, & les autres bien crédules.

Etat actuel de la Virginie.

Sacrifice, & sort des Victimes.

Ces Barbares sont accusés de sacrifier quelquefois de jeunes Enfans ; mais ils s'en défendent : & si l'on voit disparoître ces jeunes victimes, ils assurent que leurs Prêtres les écartent de la Société, pour les former à leur Profession. Smith donne la Relation d'un de ces Sacrifices. » On peignit » de blanc, dit-il, quinze garçons des mieux faits, qui n'avoient pas » plus de douze ou quinze ans. Le Peuple passa une matinée entiere à » danser & à chanter autour d'eux, avec des sonnettes à la main. L'a- » près-midi, ils furent placés sous un arbre ; & l'on fit entr'eux une dou- » ble haie de Guerriers, armés de petites Cannes liées en faisceau. Cinq » jeunes Hommes, vifs & robustes, prirent tour à tour une des Victi- » mes, la conduisirent au travers de la haie, & la garantirent, à leurs » dépens, des coups de canne, qu'on faisoit pleuvoir sur eux. Pendant » ce cruel exercice, les Meres pleuroient à chaudes larmes, & préparoient » des nattes, des peaux, de la mousse & du bois sec, pour servir aux » funérailles de leurs Enfans. Après cette scene (que l'Auteur compare » au supplice des Baguettes) on abbatit l'arbre avec furie, on mit en pie- » ces le tronc & les branches, on en fit des guirlandes pour couronner » les Victimes ; & leurs cheveux furent parés de ses feuilles. Smith ne » peut dire ce qu'elles devinrent. On jetta, dit-il, ces quinze Malheu- » reux, les uns sur les autres, dans une Vallée, comme s'ils eussent été » morts ; & toute l'Assemblée y fit un festin.

Cérémonie Indienne, nommée Huscanaouiment

Le Virginien anonyme doute de la vérité d'un fait, dont Smith ne dit pas qu'il ait été témoin. Sans l'accuser de mauvaise foi, il le soupçonne de s'être trompé sur quelques circonstances d'une cérémonie Indienne, qui se nomme *Huscanaouiment* parcequ'elle ne se célebre qu'une fois en quinze ou seize ans, & que les jeunes gens ne se trouvent pas plutôt en état d'y être admis. C'est une épreuve par laquelle ils doivent passer, avant que d'être reçus au nombre des Braves de la Nation, qui sont distingués par le nom de *Cokarouses*. On a vû quelque chose d'approchant dans la Description du Mexique. En Virginie, les Chefs Indiens choisissent les jeunes Hommes de belle taille, qui se sont déja distingués à la chasse ou dans leurs guerres. Ceux qui se refusent au choix sont deshonorés, & n'osent plus se montrer dans leur Patrie. On leur fait faire d'abord quelques-unes des folles cérémonies qu'on a rapportées d'après Smith ; mais la principale est une longue retraite dans les Bois, où ils sont renfermés, sans aucune communication, & sans autre nourriture que la décoction de quelques racines, qui ont la vertu de troubler le cerveau. Ce breuvage, qu'ils appellent *Ouisoccan*, joint à la séverité de la Discipline, les jette dans une espece de folie, qui dure dix-huit ou vingt jours. L'édifice où ils sont gardés est environné d'une forte palissade. L'Anonyme en vit un en 1694, dans les terres des Indiens de Pamonky : sa forme étoit celle d'un pain de sucre ; & percé de trous comme il étoit, pour donner passage à l'air, on l'auroit pris pour une cage d'Oiseaux. Lorsqu'on leur a fait assez boire de leur liqueur, on en diminue la dose, pour les ramener par degrés au bon sens : mais avant qu'ils soient tout-à-fait rétablis, on les conduit dans toutes les Bourgades de la Nation. Ensuite ils n'osent pas dire qu'ils conservent le moindre souvenir du passé, dans la crainte d'être

d'être *huscanoués* une seconde fois ; parcequ'alors le traitement est si rude, qu'il finit ordinairement par la mort. Il faut qu'ils deviennent comme sourds, muets, & qu'ils paroissent avoir perdu toutes leurs connoissances, pour en acquerir de nouvelles. L'Anonyme en vit plusieurs exemples. » Je ne sais, dit-il, si leur oubli est feint ou réel : mais il est sûr qu'ils » affectent de ne rien savoir de ce qu'ils ont sû, & que leurs Guides » les accompagnent jusqu'à ce qu'ils aient repris les idées communes. L'o- » pinion, que Smith s'étoit formée du sacrifice, venoit apparemment de » ce qu'il en meurt toujours quelques-uns dans cette pénible épreuve. Au » reste, les Indiens prétendent que le but d'un usage si violent est de » délivrer la Jeunesse des mauvaises impressions de l'Enfance, afin que les » préjugés de l'éducation & de l'habitude n'aient aucune part au juge- » ment qu'elle doit porter des choses, surtout dans l'administration de la » Justice (19).

Etat actuel de la Virginie.

Offrandes religieuses, années, jours, regîtres, &c.

Les offrandes qu'ils présentent à leur Idole sont des fourrures, la graisse & les meilleures pieces du Gibier qu'ils prennent à la chasse, des Fruits, du Pucoon, & particulierement du Tabac, dont la fumée leur tient lieu d'encens. Leurs Fêtes sont reglées par les saisons : ils célebrent un jour, à l'arrivée de leurs Oiseaux sauvages, c'est-à-dire, des Oies, des Canards &c ; un autre, au tems de leur chasse ; un troisieme à la maturité des fruits : mais le plus solemnel est celui de la moisson, à laquelle ils travaillent tous, sans exception de rang & de sexe, comme ils contribuent tous à la culture des Terres.

Ils comptent par unités, par dixaines & par centaines ; mais le calcul des années se fait par celui des Hivers, qu'ils nomment *Cahonqs*, du cri des Oies sauvages, qui n'arrivent que dans cette saison. Ils distinguent l'année en cinq parties ; 1 celle où les Arbres bourgeonnent & fleurissent ; 2 celle où les épis sont formés & bons à rôtir ; 3 l'Eté, ou la Moisson ; 4 la chute des feuilles ; 5 Cahonq, ou l'Hiver. Leurs mois répondent au cours de la Lune, & prennent leurs noms, des choses qui reviennent périodiquement dans cet espace ; la Lune des Cerfs, la Lune du grain, la premiere & la seconde Lune de Cahonq &c. Au lieu de diviser le jour en heures, ils en font trois portions, qu'ils nomment le lever, le montant & le coucher du Soleil. Ils tiennent leurs Regîtres à-peu-près comme au Pérou, par divers nœuds qu'ils font à des cordons, ou par des coches taillées sur le bois.

Ce n'est pas seulement leur Quioccosan, ou leur Temple, qui est environné de pieux, dont le sommet représente des visages d'Hommes en relief & peints ; ils en plantent dans quelques autres lieux, sacrés ou célebres pour leur Nation, autour desquels ils dansent à certains jours. Souvent ils élevent des pyramides & des colomnes de pierre, qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une sorte de culte ; non comme à la Divinité suprême, qu'on a déja dit qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblême de sa durée & de son immutabilité. Leurs Cabanes offrent des paniers de pierre, qu'ils gardent dans la même vue. Ils ren-

(19) Relation de la Virginie, liv. 3. chap. 8.

dent aussi des honneurs aux Rivieres & aux Fontaines, parceque leur cours perpétuel représente l'Eternité de Dieu. En un mot ils élevent des Autels, à la moindre occasion, & quelquefois pour des raisons mystérieuses; tel étoit ce cube de crystal, dont Smith parle avec admiration, & que plusieurs de leurs Nations honoroient également. Ils le nommoient *Pacorance*, par allusion au nom d'un Oiseau des Bois, dont le chant exprime ce mot, qui va toujours seul, & qui ne paroît qu'à l'entrée de la nuit. Ils croient, dit-on, que ce petit Oiseau est l'ame d'un de leurs Princes, & le respect qu'ils lui portent est extrême.

Sépulture des Rois.

On nous apprend la maniere dont ils conservent les corps de leurs Rois. Ils fendent la peau le long du dos, & la levent avec tant d'adresse, qu'ils n'en déchirent aucune partie. Ensuite ils décharnent les os, sans offenser les nerfs, afin que toutes les jointures demeurent entieres. Après avoir fait un peu sécher les os au Soleil, ils les remettent dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide, avec une huile, qui la préserve aussi de corruption. Les os étant rétablis dans leur situation naturelle, ils remplissent les intervalles avec du sable très fin. Alors la peau est recousue, & le corps ne paroît pas moins entier que si la chair y étoit encore. On le porte au lieu de la sépulture, où il est étendu sur une grande planche nattée, un peu au-dessus de terre, & couvert d'une natte. La chair qu'on a tirée du corps est exposée au Soleil sur une claie, & lorsqu'elle est tout-à-fait séche, on la met aux piés du cadavre, renfermée dans un panier bien cousu. Les Nations un peu anciennes ont ainsi d'assez longues rangées de tombeaux, ou plutôt de corps, étendus, sous la même voûte. Elles y placent, pour garde, non-seulement un *Quioccas*, c'est-à-dire une Idole, mais encore un Prêtre, qui est chargé tout-à-la-fois de l'entretien de l'Autel & du soin des corps.

Monnoie.

Avant l'arrivée des Anglois, les Indiens de la Virginie avoient une espece de Monnoie, qui servoit également pour leur parure & pour leur Commerce. C'étoient plusieurs sortes de coquilles, enfilées, qu'ils nommoient *Peak*, *Runtis*, & *Roenokes*. Les Peaks étoient différentes parties d'une même coquille, polies & formées en petits cylindres, assez semblables à nos petits tuïaux de verre, mais moins transparens & moins fragiles. Il y en avoit de bruns & de blancs. Leur longueur étoit d'un tiers de pouce, sur environ trois lignes de diametre. Les Runtis étoient ovales, & polis comme les Peaks. Les Roenokes n'étoient que de petits fragmens de la coquille du Petoncle, dont les bords demeuroient fort raboteux. Lorsque ces Barbares eurent appris des Anglois à faire plus de cas de leurs peaux & de leurs fourrures, par l'avantage qu'ils en tiroient dans les échanges, leur ancien goût parut un peu refroidi pour les coquilles : cependant ils les reçoivent encore dans le Commerce, surtout le Peak brun, qu'ils nomment *Peak Wampon*, & qui est le plus cher. Les Négocians Anglois l'estiment dix-huit sols la verge, & le blanc neuf sols.

On répete que tout ce que les Indiens de la Virginie ont de commun avec les autres Nations Sauvages, est remis plus loin. Nos Auteurs avouent que le nombre des Naturels est extrêmement diminué dans cette Colonie. Quoiqu'il s'y trouve encore plusieurs Bourgades qui conservent leurs

anciens noms, elles n'ont pas, toutes ensemble, cinq cens Hommes capables de porter les armes. Ces Peuples vivent dans la misere, & dans une crainte continuelle, de la part des Indiens du voisinage. Par un Traité conclu en 1677, chacune de leurs Habitations doit païer, tous les ans, trois fleches & vingt peaux de Castors pour la protection des Anglois : mais celle, qui leur est accordée, ne va pas jusqu'à former en leur faveur des entreprises dangereuses ou pénibles. On nous donne une liste de toutes leurs Bourgades.

Etat actuel de la Virginie.

Etat & nom des Bourgades Indiennes de la Virginie.

La Province d'Acomac en contient neuf: *Manoquin*, que les ravages de la petite vérole ont réduite presqu'à rien; *Gingoteque*, dont les tristes restes se sont joints à une des Nations de Maryland; *Kiekotang*; *Machopungo* & *Occahenok*, qui n'ont qu'un fort petit nombre d'Hommes; *Pungoteque*, où commande une Reine, mais sur une très petite Nation; *Ouanancok*, qui n'a pas plus de quatre ou cinq Familles; *Chiconessex*, qui n'en a pas beaucoup plus; *Nanduy*, siége d'une Reine qu'on nomme Impératrice, & dont toutes les Nations de cette Côte sont Tributaires, quoiqu'il n'y ait pas plus de vingt Familles dans son Bourg.

La Province de Northampton n'a que celui de *Gangasko*, mais le nombre de ses Habitans est presqu'égal à celui de tous les Bourgs qu'on vient de nommer. Dans la Province du Prince Georges, celui d'*Oayanok* est presque désert. Dans le voisinage de Charles Town, on trouve le Bourg d'*Appamabox*, qui contient six ou sept Familles. *Nattaouay*, qui est dans la Province de Surrey, commence depuis peu à prospérer, & n'a pas moins de cent Hommes de guerre. Près de Nansamon, on compte deux Bourgs, l'un assez peuplé, qui porte le même nom, & l'autre nommé *Membiring*, qui peut armer environ trente Hommes. La Province du Roi Guillaume offre aussi deux Bourgs; Pamunky, où l'on comptoit environ quarante Hommes de guerre, dont le nombre diminue; & *Chickahomony*, où l'on n'en comptoit que seize, mais qui commencent à se multiplier. La Nation de *Rapahanok*, dans la Province d'Essex, est réduite à un petit nombre de Familles, qui sont dispersées dans les Plantations Angloises. Dans la Province de Richemond, le Bourg de *Port-Tabago* n'a que cinq ou six Familles qui dépérissent. La Province de Northumberland a le Bourg d'*Oniccocomoco*, où il ne reste que trois Familles, qui n'en conservent pas moins leurs anciens usages, & qui vivent séparées des autres Indiens comme des Anglois.

§ IV.

Etablissement de la Nouvelle Angleterre.

La méthode chronologique est celle que j'ai toujours préférée, dans l'ordre des Découvertes & des Etablissemens; mais pour la liaison des événemens Historiques, elle tire beaucoup d'avantage de la proximité des lieux.

On doit se rappeller qu'en 1602 un Capitaine Anglois, nommé Barthe-

ETABLISSEMENT DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Origine de cette Colonie Angloise.

lemi *Gosnold*, s'arrêta le premier sur cette Côte, pour y faire quelque séjour. Il lui restoit à bord trente-deux Hommes, qui paroissoient disposés à s'y établir, s'ils trouvoient quelque lieu dont la situation les y invitât, & qui avoient apporté diverses sortes de grains & de semences, pour faire l'essai du terroir. Après avoir pris terre par les 42 degrés & quelques minutes de Latitude du Nord, entre les Iles qui forment le côté Septentrional de la Baie des *Massachusets*, le dégoût, qui leur prit pour ce Canton, les fit tourner au Sud, jusqu'à la vue d'un Promontoire qu'ils nommerent Cap *Cod*, ou des Morues, parcequ'ils y prirent une quantité prodigieuse de ce Poisson. C'est aujourd'hui la pointe Septentrionale du Comté de Plymouth. Ils descendirent dans une petite Ile, qu'ils nommerent l'Ile *Elisabeth*, & dans une autre, qui fut nommée *Vigne de Marthe*. Enfin, sans répéter leurs observations & leurs entreprises, ils revinrent l'année suivante, si contens du Commerce qu'ils avoient eu avec les Sauvages, que sur leur récit divers Particuliers tenterent le même Voïage : mais ce ne fut qu'en *1606*, qu'il se forma, sous l'autorité de la Cour de Londres, une Compagnie qui fut nommée le *Conseil de Plymouth*, parceque la plûpart des Associés étoient de cette Ville, & dont les Patentes portoient un droit spécial de s'établir, entre les trente-huit & les quarante-cinq degrés, dans les terres de cette Latitude, auxquelles on ne donnoit point encore d'autre nom que celui de Virginie méridionale. Cette Compagnie aïant pris naissance dans le même tems que celle de la Virginie proprement dite, on peut dire que l'origine de ces deux Colonies est de même date, quoique celle-ci ait eu des fondemens plus anciens dans quelques Etablissemens particuliers qui manquerent de succès.

Premiere entreprise.

Popham & Gilbert, deux des principaux Associés, partirent avec deux Vaisseaux, & cent Hommes. Ils commencerent à s'établir sur les bords de la Riviere de *Sagadabok*, à peu de distance de la Riviere de *Casco*, dans cette partie du Continent que les vieux Géographes appellent *Norembegue*, sans nous faire bien connoître l'origine de ce nom. Ils bâtirent un Fort qu'ils nommerent Saint George, à l'embouchure même de cette Riviere. Mais Popham étant mort en *1608*, & Gilbert n'aïant pas fait un long séjour dans la nouvelle Colonie, elle tomba dans une langueur à laquelle divers Particuliers, qui firent ce voïage pendant quatre ou cinq ans, apporterent peu de remede, & qui dura jusqu'à celui du Capitaine Jean *Smith*, le même qui avoit eu tant de part à la formation de l'Etablissement de Virginie. Il ne tomba pas néanmoins au Fort de Saint Georges; mais aïant abordé vers l'Ile d'*Aenahigan*, il y tira de si grands avantages de son commerce avec les Indiens, que les richesses dont il revint chargé encouragerent également la Cour d'Angleterre & la Compagnie ou le Conseil de Plymouth. Le plan qu'il rapporta du Païs fut présenté au Prince Charles, qui prit plaisir à donner des noms aux principaux lieux. La nouvelle Colonie, ou plutôt l'espace qu'elle devoit occuper, reçut de ce Prince celui de Nouvelle Angleterre. La Riviere des Massachusets fut nommée Riviere de *Charles*; la Baie du Cap Cod, Baie de *Milford*, & le Cap même, Cap de James; mais il n'a pas laissé

Noms donnés d'avance à divers lieux, par le Prince Charles.

de conserver le nom qu'il devoit au Capitaine Gosnold, qui avoit eu l'honneur de le découvrir.

Etablissement de la Nouvelle Angleterre.

On ne pensa plus qu'à tirer parti d'un si beau fond; & quelques disgraces, dont les Anglois ne purent accuser que leur mauvaise conduite, n'empêcherent point qu'il ne se formât une nouvelle Compagnie de Marchands de Londres & de Plymouth, secondée par un grand nombre d'honêtes gens de toutes les conditions, à qui les troubles de Religion faisoient souhaiter une tranquillité qu'ils ne trouvoient plus dans leur Patrie même.

Religionnaires de diverses Sectes, qui vont former la Colonie.

Ces Partisans de l'indépendance mirent à la voile le 6 de Septembre 1721, & prirent terre au Cap Cod le 9 de Novembre; tems fâcheux pour commencer leurs Plantations. Après avoir pris un peu de repos, ils tournerent au Sud, pour chercher la Riviere de Hudson, où leur dessein étoit de s'établir: mais un de leurs Guides, nommé *Jones*, s'étant laissé corrompre par les Hollandois, qui pensoient à prendre possession de ce Païs, comme ils firent quelque tems après, engagea le Navire dans des écueils, où il fut pris d'une tempête qui l'exposa au dernier danger, & qui le repoussa enfin vers le Cap. Ce contretems, joint à la rigueur de la saison, fit prendre aux Anglois la résolution d'entrer dans la Baie. Cependant, comme cette partie de la Côte n'étoit pas comprise dans la premiere Patente de la Compagnie, ils se déterminerent à former de leur propre autorité un Corps politique, en se reconnoissant, par un Acte solemnel, Sujets de la Couronne d'Angleterre; cette fameuse Association fut signée de toute l'Assemblée. Ensuite, ils choisirent, pour leur Gouverneur, un riche Gentilhomme, nommé *Carver*, qui avoit apporté toute sa fortune, pour l'emploïer à leur entreprise.

Autorité qu'ils s'attribuent.

Carver fonde une Ville sous le nom de nouvelle Plymouth.

Carver descendit, avec seize Hommes, dans un Canton qui se nomme aujourd'hui le Comté de Barnestable, & se mit à chercher un lieu convenable à ses desseins. En s'éloignant de la Côte, il découvrit cinq Indiens, qui prirent la fuite avec tant de vîtesse, qu'il lui fut impossible de les joindre. Le lendemain, il arriva dans une belle Campagne, plantée de Maïz, où il trouva plusieurs tombeaux, & les débris d'une Maison. Mais n'y découvrant point d'eau, il revint peu satisfait de son Expédition. L'Hiver approchoit, & le tems étoit déja fort rude. L'impatience fit entrer quelques Avanturiers dans la Chaloupe, pour visiter toute la Baie du Cap Cod. Ils arriverent, le 6 Décembre, au fond de la Baie, où Taunton est aujourd'hui situé; & la vue d'une douzaine d'Indiens, qui s'étoient rassemblés autour d'une Baleine morte, ne les empêcha point d'y prendre terre. La nuit se passa tranquillement; mais le jour aïant amené quantité de Sauvages, qui ne parurent point disposés à la paix, on remit en Mer avec un bon vent, qui conduisit la Chaloupe dans un Port commode, nommé *Patuxet*, du nom des Indiens voisins. Le Païs fut visité sans aucune apparence de danger. Il étoit non-seulement planté de Maïz, mais si bien arrosé de plusieurs petits Ruisseaux, que les Avanturiers y trouvant toutes leurs vues remplies se hâterent de porter cette heureuse nouvelle à leurs Compagnons. Le Vaisseau se rendit aussi-tôt au même lieu. Il y arriva le 16 Décembre; on débarqua le 19; & dès le 25, jour

Etablissement de la Nouvelle Angleterre.

de Noël, on jetta les fondemens d'une Ville. La Colonie fut divisée en dix-neuf parties, auxquelles on assigna le terrein nécessaire pour des Maisons & des Jardins. Ensuite le premier soin fut d'environner tout cet espace d'un fossé, bordé d'une bonne Palissade, pour mettre les Ouvriers à couvert. On convint aussi de quelques Reglemens Civils, Ecclésiastiques & Militaires. La Ville naissante reçut le nom de Nouvelle Plymouth.

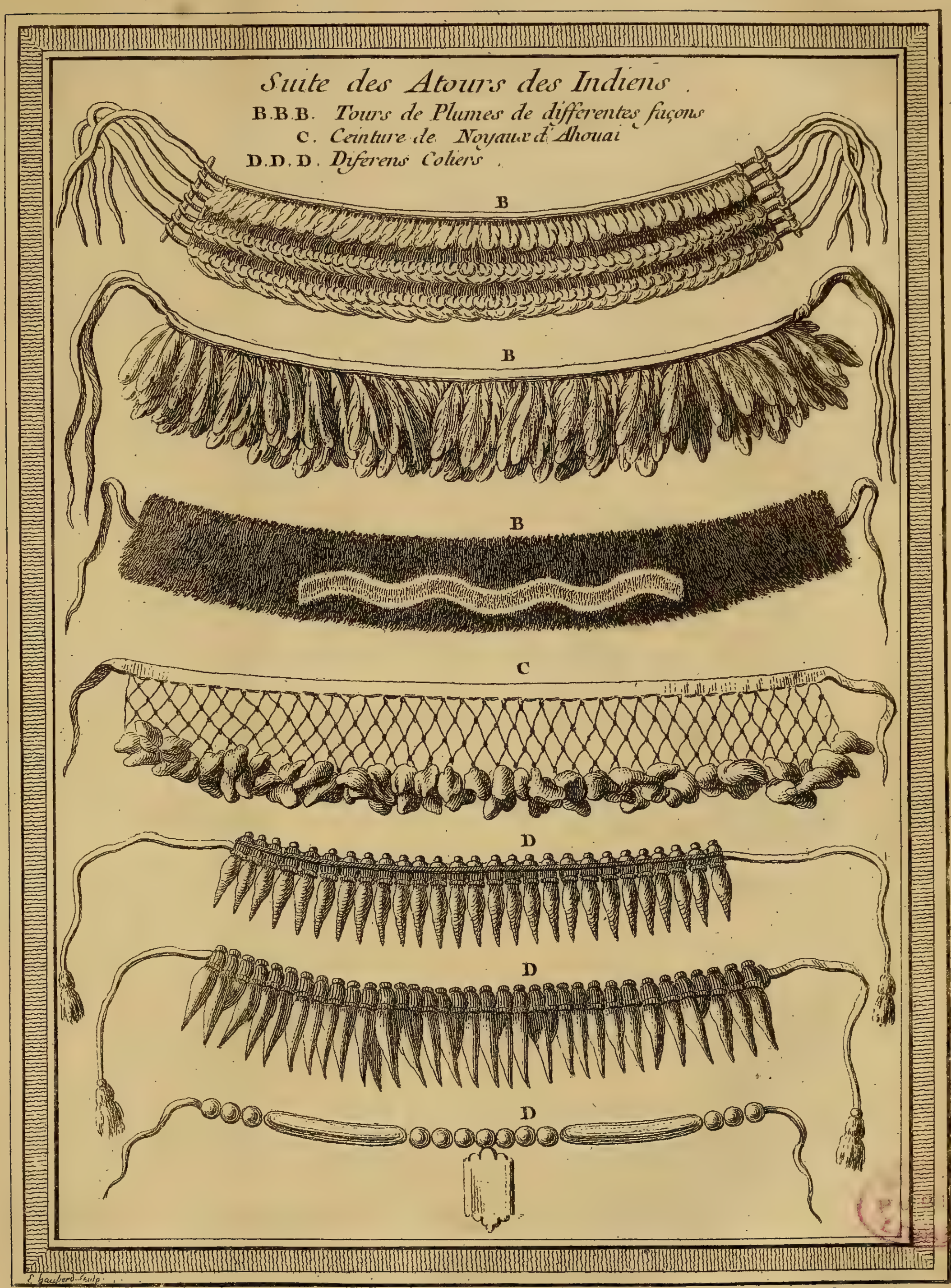
On ne vit paroître aucun Indien pendant tout l'Hiver; mais diverses maladies, qui se répandirent parmi les Anglois, diminuerent beaucoup leur nombre. Ils commençoient à manquer de vivres, lorsqu'un Indien, nommé *Squanto*, qui avoit appris quelques mots de leur Langue dans les premiers Voïages de leur Nation, vint se présenter fierement au milieu d'eux, armé de son arc & de ses fleches. C'étoit un des Ségamores, ou des Princes du Païs, mais dont la demeure étoit éloignée de cinq ou six journées. Il étoit nu, excepté vers le milieu du corps, où il étoit couvert d'une piece de cuir. Sa taille étoit droite, & d'une singuliere hauteur; ses cheveux noirs & fort longs. Quelques explications, qui le firent assez entendre pour ne laisser aucun doute de son amitié, lui attirerent tant de caresses de la part des Anglois, qu'étant parti avec de grandes marques de joie, il revint huit jours après, accompagné de plusieurs autres Indiens. On ne les traita pas moins civilement; & leur satisfaction fut si vive, qu'après avoir bû & mangé longtems, ils se leverent avec transport & se mirent à danser. On apprit d'eux qu'ils étoient Sujets du Roi des *Massasoits*, distingué par le titre de *Grand Sachem*, & que ce Prince étoit résolu de venir lui-même, pour lier connoissance avec les Etrangers. En effet il arriva le 22 de Mars, suivi de *Quandebanco*, son Frere, & d'une escorte de soixante Hommes. Il fut reçu par la Milice de la Colonie, & conduit à la Maison du Gouverneur, où il s'assit sur trois Coussins, qu'on avoit tenus prêts pour son arrivée. Sa parure étoit peu différente de celle de ses gens, à la réserve d'une chaîne de petits os qu'il portoit autour du cou, & d'un grand couteau qui lui pendoit sur l'estomac. Il avoit d'ailleurs, comme tous les autres, un petit paquet de Tabac derriere le dos, une piece de cuir à la ceinture, & le visage peint de diverses couleurs. Carver entra dans la Chambre, précedé d'un Tambour & d'un Trompette. Le Monarque Indien se leva, pour lui faire l'honneur de l'embrasser. Ils s'assirent tous deux. On apporta des liqueurs fortes, dont le grand Sachem avalla tout-d'un-coup un si grand verre, qu'il en eut la fievre pendant le reste du jour. Squanto, qui l'accompagnoit, & dont le zele ne se démentit point pour les Anglois, servit d'Interprete entre lui & le Gouverneur. On fit une alliance, qui renfermoit des engagemens mutuels d'affection & de service. Le grand Sachem donna aux Anglois, pour eux & pour leurs successeurs, toutes les terres voisines de leur Ville, & leur laissa Squanto, pour leur apprendre la culture du Maïz & la maniere de pêcher du Païs.

Premiere liaison des Anglois avec les Sauvages du Païs.

Mort de Carver.

Bradfort lui succede. Son ambassade au grand Sachem.

La mort de Carver, qui arriva dans le cours d'Avril, ne changea rien à ces heureuses dispositions. Bradfort, choisi pour lui succeder, envoïa aussi-tôt deux de ses principaux Habitans au grand Sachem, avec la qua-


Suite des Atours des Indiens.
B.B.B. Tours de Plumes de differentes façons
C. Ceinture de Noyaux d'Ahouai
D.D.D. Diferens Coliers.
B
B
B
C
D
D
D

Tom. XIV. N.° VII.


CARTE
DE LA NOUVELLE ANGLETERRE
NOUVELLE YORCK ET PENSILVANIE
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues communes de France
5 10 15 20 25 50 L
Par M B Ing. de la Mar.
1757
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Lac Ontario
Lac Erie
Les V. Nations Iroquoises
Baye de Niaouré
Fl. S. Laurent
Cataracoui Fort Fr.
Fort Taronto Fran.
Fort de Niagara
Sault de Niagara
L. Champlain
L. du S. Sacrement ou Lac Georges
Province de Main
Nouvelle Angleterre
New Hampshire
Massachussets
Connecticut
Rhode Island
Nouv. York
Nouv. Jersey
Pensilvanie
Philadelphie
New York
Albany
Baye de Baston
Cap Cod
Cap Malbarc
I. Nanturket
La Longue Isle
Penobscot ou Pentagoet
Isles Mentinicost
Baye de Sagadahock
Baye de Casco
Baye Saco
Baye Wells
Cap Anne
Suite des Montagnes des Apalaches
Sources de l'Oyo peu connues
Pays inconnu
Rivière Hudson
Tom. XIV

lité d'Ambassadeurs de la Colonie. Entre les honneurs qu'ils reçurent dans l'habitation roïale des Massassoits, on compte celui d'avoir couché dans le lit même du Roi & de la Reine ; mais on ajoute à la vérité qu'il ne consistoit que dans quelques planches, élevées d'un pié au-dessus du rez de-chaussée de la Cabane, & que deux ou trois Grands de la Nation partagerent avec eux cette faveur. Le Grand Sachem & sa Femme étoient d'un côté sur une natte fort mince, & les Ambassadeurs de l'autre, avec les Grands. D'ailleurs la Cour étoit si mal pourvue de vivres, que les deux Anglois furent menacés d'y mourir de faim. Ils remarquerent que le Païs étoit mal peuplé. Une longue peste avoit fait périr neuf dixiemes des Habitans : mais on leur dit que les Narragausets, qui habitoient l'autre côté de la Baie, où la Nouvelle Londres est aujourd'hui, étoient une nombreuse & redoutable Nation.

Etablissement de la Nouvelle Angleterre.

Quelque espoir que les Anglois eussent conçu de parvenir par la douceur à se faire respecter des Sauvages, ils se virent bientôt dans la nécessité d'emploïer la terreur. Squanto, leur fidele Ami, fut maltraité par quelques *Segamores* voisins, nom que les Indiens donnoient à de petits Seigneurs, qui reconnoissoient l'autorité du grand Sachem. Bradford envoïa sur leurs Terres un Corps de Trouppes, dont la seule approche y répandit tant de crainte, qu'ils vinrent lui demander grace. On saisit l'occasion, dit l'Auteur d'une Relation Angloise, pour leur faire signer un Traité de dépendance, qu'il rapporte dans ces termes : » Nous déclarons, par cet Acte, que nous nous reconnoissons Sujets du Roi Jacques, Roi de la Grande-Bretagne &c ; en foi dequoi nous avons souscrit nos noms, ou nos marques. Ces Segamores étoient au nombre de neuf, qui se nommoient *Ohquamchud*, *Kaonnacomé*, *Obatinoua*, *Nattaouahunt*, *Coubatant*, *Chillabak*, *Kouadaquina*, *Huttamoiden* & *Apadnau*. Après cet engagement, volontaire ou forcé, la Colonie Angloise ne tarda point à s'étendre ; & les troubles d'Angleterre continuerent de lui fournir un grand nombre de Fugitifs, surtout de Sectaires, bien ou mal intentionés, qui cherchoient une retraite qu'on leur refusoit dans le reste de l'Univers, & qui s'établirent dans les diverses Provinces dont on va lire la Description.

Comment les Anglois se rendent maîtres du Païs.

Description de la Nouvelle Angleterre.

LA Nouvelle Angleterre ne s'étend gueres moins de trois cens milles sur la Côte maritime, sans compter les angles. On ne lui donne nulle part plus de cinquante milles de largeur (20). Sa situation est entre les 41 & les 45 degrés de Latitude du Nord ; & ses bornes sont la Nouvelle France au Nord, la Nouvelle York à l'Ouest, & l'Océan à l'Est & au Sud. Quoiqu'au milieu de la Zone tempérée, son climat n'est pas si doux, ni si régulier, que celui des Païs paralleles en Europe, tels que plusieurs Pro-

(20) Cependant M. Néal, dans son Histoire de la Nouvelle Angleterre, lui donne trois cens trente milles de long ; & cent quatre-vingt-dix de large, depuis le Cap Cod au Nord-Est jusqu'à la Nouvelle York.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

vinces d'Italie & de France. On assure que le climat de la Nouvelle Angleterre, est, à celui de la Virginie, ce que le climat d'Ecosse est à celui d'Angleterre. Les Etés y sont plus courts & plus chauds que les nôtres; les Hivers plus longs & plus froids. Cependant l'air y est sain, avec si peu de variété, qu'on y jouit souvent du tems le plus pur & le plus serein pendant deux ou trois mois consécutifs. Les jours y sont d'une bonne longueur. A Boston, qui est aujourd'hui la Capitale, le Soleil se leve, dans le cours du mois de Juin, à quatre heures 26 minutes, & se couche trente-six minutes après sept heures. Le treizieme jour de Décembre, qui est le plus court de l'année, il se leve à sept heures trente-cinq minutes, & se couche vingt-sept minutes après quatre heures.

Province des Massachusets.

On commence la Description Géographique du Païs par la Province des Massachusets, qui est aujourd'hui la plus grande, la plus peuplée, & qui renferme l'ancienne Colonie de la Nouvelle Plymouth avec celle de Cornouailles ou la Nouvelle Hampshire. Elle s'étend ainsi, de l'Est à l'Ouest le long de la Côte, près de cent dix milles depuis *Scituate* dans le Comté de Plymouth, jusqu'à la Riviere de Saco dans celui de Maine; & près de soixante milles, du même point, jusqu'à Enfield dans Hampshire. Son étendue est moins considérable dans les Terres; on a construit de ce côté là, sur les limites qui la séparent des Possessions Indiennes, un Fort nommé *Punmaquid*, qui est même hors de l'espace reglé par les Patentes roïales; mais en suivant les bornes prescrites, le premier Comté qui la suit est celui de Maine, qui dépend du Gouverneur des Massachusets, & dans lequel on compte les cinq Bourgades d'York, Falmouth, Scarborough, Wells & Kittery. Celle d'York donne son nom à un Comté, qui fait une petite partie de celui de Maine; comme celui de Cornouailles en fait une de la Nouvelle Hampshire. Au reste, ce qu'on nomme ici Bourgades est quelquefois qualifié du nom de Villes; parcequ'on s'y est muni de quelques petites Fortifications, contre les surprises des Sauvages, qui, sans cette précaution, pourroient inonder la Province en vingt-quatre heures. Celle de la Nouvelle Hampshire, ou Cornouailles, qui est contenue aussi dans le Gouvernement des Massachusets, a, pour Bourgades, *Douvres*, *Exeter*, *Hampton*, *Hedeb* ou *Newcastle*, *Portsmouth*, *Edgar's-town*, *Berwicb*, *Priddiford*, & *Shoals*.

Elle comprend celle de Maine & de la Nouvelle Hampshire.

A six milles de Scarborough, ou Saco, vers l'Ouest, on trouve une autre Bourgade, nommée Blak Point, à l'Est de laquelle sont celles de Sagodahok & de Kennebek, renommées toutes deux pour la pêche. Le bord de la Riviere de Saco offre ici un petit Fort, muni de douze pieces de Canon.

On comptoit autrefois cent Familles, dans la Bourgade ou la Ville de Wells; mais les Indiens en ont enlevé une grande partie pendant les dernieres guerres. Les limites de ce Canton, au Nord, vers la Nouvelle Ecosse, sont la Riviere de Casco, où celle de Saco décharge ses eaux. Toute la Province est arrosée par d'autres Rivieres, telles que le *Kennebek*, le *Piskataha*, le *Sagadahok*, le *Spurwisk*, l'*York*, dont la plûpart donnent leur nom à quelque Bourgade, & sont navigables l'espace de quelques lieues. On y trouve aussi plusieurs bons Ports, entre lesquels

les

les Relations nomment *Porpus*, *Unstar*, *Pistrataques*; & plusieurs Iles sur la Côte, dont quelques-unes n'ont pas moins de dix milles de long. L'intérieur du Païs est montagneux, & par conséquent stérile; mais vers les Côtes & proche des Rivieres, on vante la fertilité du terroir. Le Commerce des Habitans se réduit néanmoins à celui du Poisson, des peaux de Castor & d'autres Fourrures. Les Cours de Justice ont leur Siége à Douvres & à Portsmouth.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Province d'Essex.

La seconde Province de la Nouvelle Angleterre est celle d'Essex, dont les Bourgades sont *Amersburg*, *Andover*, *Beverly*, *Boxford*, *Glocester*, *Havers-hill*, *Ipswich*, *Lynn*, *Manchester*, *Marble-head*, *Newbury Est*, *Newbury Ouest*, *Rowley*, *Salem*, *Salisbury*, *Topsfield*, & *Wenham*. On donne le premier rang à Salem, qui est situé sur le bras Septentrional de la Riviere de Charles. Cette Bourgade est située dans une Plaine, entre deux Rivieres, qui lui forment deux Ports. C'est dans ce Canton que la Colonie Angloise des Massachusets fit son premier Etablissement. Au Nord de Salem, on trouve le haut Promontoire de *Trabigzando*, nommé aujourd'hui le Cap Sainte Anne, célebre par sa pêcherie & par son Port. Ipswich est situé un peu plus loin, sur le bord d'une fort belle Riviere. La situation de Lynn est au fond d'une Baie, près d'une Riviere qui ne porte ses eaux, jusqu'à l'Océan, que pendant l'Hiver. Newbury est à l'embouchure de la Riviere de *Merrimack*, dans une position agréable: on y pêche quantité d'Esturgeons, qui se marinent comme sur les bords de la Mer Baltique. Sur la rive opposée à celle de Newbury, on trouve Salisbury; & ces deux Bourgades sont comme liées par un Bac qui entretient leur Commerce, quoique la Riviere qui les sépare n'ait pas moins d'un demi mille de large. A quatre milles au Sud de Salem, on trouve le Bourg de *Marble-head*.

Le terroir du Comté d'Essex n'est pas d'une extrême fertilité, excepté vers les Côtes maritimes, où la plûpart des Plantations sont situées pour la commodité de la Pêche. La Riviere de Merrimack, qui l'arrose, seroit navigable dans une partie de son cours, sans plusieurs Bancs de pierres & de sable qui la bouchent. Un peu au-dessus d'une de ses chutes, dans un lieu qui se nomme *Amuskeag*, on voit, au milieu de son lit, un grand rocher, dont le sommet est creusé en plusieurs Puits, de la rondeur d'un Barril, la plûpart capables de contenir plusieurs tonnes d'eau. Les Indiens n'en connoissent point l'origine; & l'on a peine à comprendre que sans instrumens de fer, ils aient pû faire un Ouvrage de cette nature. La seule utilité qu'ils en tirent est d'y cacher leurs biens, dans leurs guerres, persuadés que le Ciel en a fait présent à leur Nation pour cet usage. Neal, Historien de la Nouvelle Angleterre, assure qu'après les avoir observés soigneusement, il y reconnut l'Ouvrage de la Nature; d'où il conclut que les anciens Amériquains, peut-être plus près de Noé que de Christophe Colomb, étoient plus grands Artistes que ceux d'aujourd'hui, malgré les lumieres qu'ils ont reçues des Européens.

Province de Middlesex.

La Province de Middlesex, où l'on entre de la précédente, a les Bourgades de *Billerica*, *Charlestown*, *Concord*, *Groton*, *Marlbourough*, *Medfort*, *Reading*, *Shireburn*, *Stow*, *Woburn*, *Lexington*, *Cambridge*,

Chelmsford, *Dunſtable*, *Lancaſter*, *Malden*, *Newton*, *Oxford*, *Sudbury*, *Eſt Waterton*, *Weſt Waterton*, *Worceſter*, *Framlingham* & *Waſton*.

Cambridge eſt la principale Place de ce Comté. Son premier nom étoit *New-town*, c'eſt-à-dire Ville-neuve. Elle eſt ſituée ſur le bras Septentrional de la Riviere de Charles, à quelques milles de Boſton. On vante ſes rues & ſes édifices. Elle prit le nom de Cambridge, en devenant le ſiége d'une Univerſité, dont les avantages ſeront relevés dans un autre article.

Charles-town, qu'on nomme la Mere de Boſton, & qui eſt beaucoup plus peuplée que Cambridge, eſt ſituée entre deux Rivieres, celle de *Miſtik*, & celle de Charles, qui la ſépare de Boſton. Elle communique à cette Capitale par un Bac ſi commode, qu'il tient lieu du meilleur Pont, excepté pendant l'Hiver, où l'abondance des glaces ne laiſſe aucun paſſage pour la navigation. La Ville eſt ſi grande (16), qu'elle occupe tout l'eſpace entre les deux Rivieres. On y voit une fort belle Egliſe, une grande & belle Place, & deux belles rues qui y conduiſent. On aſſure qu'il part tous les ans, de Charleſtown & de Boſton, mille Navires de plus, que de toutes les autres Colonies d'Amérique qui n'appartiennent point aux Anglois. *Reading* eſt une petite Ville aſſez peuplée, mais fort mal bâtie, quoique dans une ſituation commode, ſur le bord d'un grand Lac. On y voit deux Moulins, l'un à blé, l'autre à ſcier des planches, qui font un bon Commerce dans toutes les Iles où il croît du Sucre. *Waterton* eſt renommé pour les Foires qui s'y tiennent aux mois de Juin & de Septembre.

Ce Comté n'a point de grandes Rivieres ; mais le nombre en eſt ſi grand, que répandant de toutes parts la fraîcheur, elles en font un des plus agréables & des plus fertiles Cantons de la Nouvelle Angleterre. Les pâturages y ſont remplis de toute ſorte de Beſtiaux, & ne fourniſſent pas moins à l'exportation qu'à la conſommation intérieure. Il n'y a point de Collines qui ne ſoient couvertes de nombreux Troupeaux. Enfin les Anglois comparent cette Province à leur Devonshire d'Europe.

Province de Suffolk.

Elle eſt ſuivie de celle de Suffolk, qui a les Bourgades de *Braintry*, *Dedham*, *Dorcheſter*, *Hingham*, *Hull*, *Medfield*, *Mendon*, *Milton*, *Roxbury*, *Weymouth*, *Woodſtok*, *Wrentham*, *Brocklin* & *Needham*. Sa Capitale eſt Boſton, qui paſſe pour la plus grande Ville d'Amérique, à l'exception de deux ou trois Villes Eſpagnoles du Continent.

Boſton, Capitale de la Nouvelle Angleterre.

Sa deſcription.

Boſton, que les Anglois prononcent *Baſton*, eſt agréablement ſituée, dans une Peninſule de quatre milles de long, au fond de la belle Baie des Maſſachuſets. Elle eſt défendue contre l'impétuoſité des flots par quantité de rocs, qui ſe font voir au-deſſus de l'eau, & par une douzaine de petites Iles, la plûpart fertiles & habitées. La Baie n'a qu'une entrée ſure, & de ſi peu de largeur, qu'à peine trois Vaiſſeaux y peuvent paſſer de front : mais l'intérieur offre un mouillage commode pour cinq cens Voiles. La plus remarquable de ſes Iles ſe nomme *Caſtle Iſland*, ou l'Ile du Château, & préſente effectivement un Château, ou un Fort, ſi favo-

(21) Une Relation du Capitaine *Vring* ne donne à Charles-town que la moitié de la grandeur de Boſton.

rablement situé à une lieue de la Ville, dans le Canal même qui y conduit, qu'aucun Vaisseau n'y pourroit passer sans se mettre au hazard d'être abîmé par l'artillerie. Sous les regnes de Charles & de Jacques II, les fortifications de Castle Island étoient fort irrégulieres ; & ces deux Princes s'occuperent peu de la sureté d'un Peuple qui avoit mieux aimé se retirer parmi les Sauvages de l'Amérique, que de vivre en Angleterre sous la protection des Loix ; mais le Roi Guillaume prit le parti d'envoïer à Boston le Colonel Romer, Ingénieur d'un mérite distingué, qui commença par détruire tous les anciens Ouvrages, pour faire, de l'Ile du Château, la Forteresse la plus réguliere de toutes les Colonies Angloises, & qui lui donna le nom de *Fort Guillaume*. On y compte, en plusieurs batteries, environ cent pieces de Canon, dont la plûpart, de quarante-deux livres de balle, ont été données à cette Province par la Reine Anne, & sont si bien disposées qu'elles peuvent battre un Vaisseau par l'avant & l'arriere, avant qu'il puisse être en état de lâcher sa bordée. Pendant la guerre, cinq cens Hommes sont exemptés des devoirs ordinaires de la Milice, pour se tenir toujours prêts au service du Château ; & s'il est vrai, comme on ne fait pas difficulté de l'assurer, que dans l'espace de vingt-quatre heures Boston peut armer dix mille Hommes pour sa défense, on doit juger que ses Habitans n'ont rien à craindre de la surprise. Il y a d'ailleurs, à deux grandes lieues de la Ville, un Fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être apperçus de la Forteresse, qui les répete aussi-tôt pour la Côte ; & dans le besoin, Boston donne aussi les siens, pour répandre l'allarme dans toutes les Habitations voisines : de sorte qu'à l'exception d'une brume fort épaisse, à la faveur de laquelle quelques Vaisseaux Ennemis pourroient se glisser entre les Iles, il n'y a point de cas, dit-on, où la Ville n'ait cinq ou six heures pour se disposer à les recevoir. Mais supposé qu'ils passassent impunément sous l'Artillerie du Château, ils trouveroient, au Nord & au Sud de Boston, deux Batteries qui commandent toute la Baie, & qui arrêteroient les plus grandes forces ; tandis que les Bâtimens Anglois & toutes les dépendances du Commerce pourroient se retirer dans la Riviere de Charles, hors de la portée du Canon.

Description de la Nouvelle Angleterre.

La Baie de Boston est assez vaste, pour contenir toute la Marine militaire des Anglois. Aussi les mâts des Vaisseaux y forment-ils, dans la saison du Commerce, une espece de Forêt, comme dans les Ports d'Amsterdam & de Londres ; ce qu'on peut s'imaginer aisément, dit l'Auteur de la même Relation, si l'on considere que suivant les Regîtres de la Douane, on y charge ou décharge annuellement vingt-quatre mille tonneaux de Marchandises. Le fond de la Baie offre un Môle d'environ deux mille piés de long, couvert, du côté du Nord, d'une rangée de Magasins. Il s'avance si loin dans la Baie, que les plus grands Vaisseaux peuvent décharger sans le secours des Chaloupes & des alleges. La principale rue de la Ville, qui vient jusqu'à l'extrêmité du Mole, offre en face, à l'autre bout, l'Hôtel-de-Ville, grand & bel édifice, où l'on a réuni la Bourse Marchande, la Chambre du Conseil, celle de l'Assemblée générale, & toutes les Cours de Justice. La Bourse est environnée de Librai-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

res, qui s'enrichissent de leur Commerce. On compte dans Boston jusqu'à cinq Imprimeries, dans l'une desquelles s'imprime une Gazette, qui sort deux fois la semaine. Les Presses sont continuellement occupées, pour l'usage des gens de Lettres, des Colléges & des Prisons, qui sont ici en grand nombre; au lieu que la Nouvelle York n'a qu'un seul Libraire; & que la Virginie, Maryland, la Caroline, la Barbade, & les autres Iles Angloises, sans en excepter la Jamaïque, n'en ont pas un.

La forme de la Ville, qui est disposée en forme de Croissant autour du Port, & qui contient entre trois & quatre mille Maisons, doit former une belle perspective. On ajoute que le Quai est assez haut, que les rues sont larges, & qu'il ne manque rien à la beauté des Maisons: mais on compare le pavé à celui de Londres; c'est-à-dire, qu'il est extrêmement mauvais. Aussi est-il défendu, sous peine d'amende, d'y faire galoper les Chevaux. On nous fait juger du nombre des Habitans de Boston par le rôle annuel des Morts, qui fait la principale regle des Arithméticiens politiques: il y a plus de vingt ans, dit-on (22) qu'il portoit trois cens trente-quatre Blancs & quarante-six Negres; c'est-à-dire trois cens quatre-vingts Habitans; & les derniers portent environ quatre cens quinze: surquoi Neal observe qu'en gardant les proportions du calcul de Londres, Boston doit contenir dix-neuf ou vingt mille Ames. La Milice de cette Ville n'étoit composée, il y a plus de quarante ans, que de quatre Compagnies d'Infanterie: dix ans après, elle fut augmentée du double, & d'une Compagnie de Cavalerie. Si l'augmentation de la Milice est proportionnée à celle des Habitans, il faut conclure que leur nombre a doublé dans cet espace.

Boston contient dix Eglises, dont les noms marquent la variété des Sectes dont cette Colonie est composée: telles sont, l'Eglise *Anglicane*, l'Eglise *Françoise*, l'Eglise *Anabaptiste*, l'Eglise *Quaker* &c. Ce bizarre mélange n'empêche point que la Société n'y soit aussi douce que dans les meilleures Villes d'Angleterre. La plûpart des Négocians, faisant le voïage de l'Europe, en rapportent les modes & les usages. Un Anglois, qui passe de Londres à Boston, ne s'apperçoit point qu'il ait changé de demeure; il y trouve le même air, la même conversation, les mêmes habillemens, la même propreté dans les meubles, les mêmes goûts dans les alimens & les préparations: en un mot, Boston est la plus florissante Ville de l'Amérique Angloise. On en a vu partir dans une seule année, six cens voiles, pour l'Europe & d'autres lieux. C'est la résidence du Gouverneur, le Siége des Cours de Justice, celui de l'Assemblée générale, & le centre de toutes les affaires du Païs. On donne à la Ville environ deux milles de long, & près d'un mille dans sa plus grande largeur. La Baie des Massachusets, au fond de laquelle elle est située s'étend d'environ huit milles dans les Terres.

Autres Villes de la même Province.

Dorchester, seconde Ville de la Province, est située à l'embouchure de deux Rivieres, fort près de la Côte. Roxbury occupe le fond d'une Baie qui a fort peu d'eau, & qui n'offre pas la moindre retraite aux Vaisseaux: mais le Canton est arrosé d'un grand nombre de sources, & la Ville est

(22) La Relation qu'on suit ici, est de 1741.

PLAN DE LA VILLE DE BOSTON

et ses Environs

Renvoy pour la Ville de Boston

A. *Batterie de 25 Pieces de Canon*
B. *Batterie de 16 Pieces de Canon*
C. *Batterie de 25 Pieces de Canon*
D. *Temple du Nord des Presbiteriens*
E. *Temple de Quaquers*
F. *Maison de Ville*
G. *Temple des Anabaptistes*
H. *Place d'Armes*
J. *Fanal*
K. *Guerite elevée avec un Sentinelle*
L. *Magasin a Poudre*
M. *Moulin et petite Digue*
N. *Petit Bassin qui asseche de basse mer*
O. *Maison de Force et Prisons*
P. *Temple du Sud des Presbiteriens*
Q. *Porte de Terre deffendue par un fosse et 2 Batteries*

Echelle de deux milles Anglois

$\frac{1}{4}$ $\frac{1}{2}$ 1 2 *Milles*

Echelle de deux mille Toises

100 500 1000 2000 T



remarquable par une Ecole ouverte à toutes les Sectes. Braintry jouit du même avantage. Weymouth est la plus ancienne Ville de la Province, mais elle est fort déchue de sa premiere splendeur, quoique son Bac soit un passage très fréquenté.

Description de la Nouvelle Angleterre.

La Province de Suffolk n'a pas de grandes Rivieres ; mais elle est si bien arrosée par quantité de petites, que sa fertilité & ses agrémens la font nommer le Paradis de la Nouvelle Angleterre. On ne trouve pas moins de douze ou quinze jolies Bourgades autour de la Baie des Massachusets, avec quantité de belles Vallées. La pointe Septentrionale de l'entrée se nomme *Pulling-Point*, & celle du Sud *Merton Point*. Celle-ci est accompagnée d'un petit Village, où les Vaisseaux mouillent ordinairement à leur arrivée.

Province de Hampshire.

A l'Ouest des Provinces de Suffolk & de Middlesex, on entre dans celle de Hampshire, qui a les Bourgades d'*Enfield*, ou *Hatfield*, *Hadley*, *Northampton*, *Springfield*, *Southfield*, *Westfield*, & *Brookfield*. Cette Province, étant montagneuse & dans l'intérieur du Païs, n'approche point de la fertilité de celles des Côtes, quoiqu'elle soit arrosée par la grande Riviere de Connecticut, sur les bords de laquelle toutes ses Bourgades sont situées. La principale est Northampton, qui est le Siége de la Cour de Justice.

Province de Plymouth.

La Province voisine, sur la Côte, & vers le Sud, est celle de Plymouth, premier Etablissement des Anglois dans la Nouvelle Angleterre. Elle contient les Bourgades de Plymouth, *Scituate*, *Bridge-Water*, *Duxbury*, *Marshfield*, *Middleborough*, *Pembroke* & *Plympton*. Celle de Plymouth, à laquelle on ne peut refuser le nom de Ville, est composée d'environ quatre cens Familles, ou deux mille quatre cens ames ; mais elle s'est laissée surpasser, dans ces derniers tems, par Scituate, où l'on croit pouvoir en compter le double. Cette Province a deux ou trois petites Rivieres, & differe peu de Suffolk pour la qualité du terroir. En passant d'ici, par Mer, dans la Province de Barnestable, qui est la plus voisine, on trouve le Cap Cod, également remarquable par sa hauteur, & par l'abondance des Morues qu'on y pêche. Il forme une Baie large & commode, qui contiendroit mille grands Vaisseaux, & dont l'entrée a quatre milles de large. Elle étoit environnée autrefois jusqu'à la Mer, de Chênes, de Pins, de Sassafras, & de plusieurs sortes d'arbres aromatiques ; mais la Loi qu'on a proposée dans la Nouvelle Angleterre, pour défendre de couper du bois à moins de dix lieues des Côtes, fait juger que le tems en a diminué l'abondance. Ce qu'on a dit des Baleines, qu'on trouvoit en grand nombre dans la Baie, ne paroît convenir qu'à l'ancien tems. Mais la pêche des Morues s'y fait toujours avec tant d'avantage, que malgré la stérilité du terroir, les environs du Cap sont aussi peuplés qu'aucune autre partie de la Nouvelle Angleterre. Tout le Canton d'Estham est renommé pour son opulence.

Province de Barnestable.

La Province de Barnestable, qui suit, comme on l'a remarqué, celle de Plymouth, a neuf Bourgades : *Barnestable*, *Estham*, *Manimoy*, *Truro*, *Rochester*, *Sandwich*, *Yarmouth*, *Harrwich*, & *Nantubet*. On compte, aux environs d'Estham, environ cinq cens Indiens Chrétiens, qui ont des

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Ecoles pour l'instruction de leurs Enfans, & six Instructeurs de leur Nation, avec un Ministre Anglois, dont les Sermons se font dans leur Langue. Au Sud de cette Province, on rencontre une Baie, qui se nomme la Baie du Monument, devant laquelle sont les deux Iles que le Capitaine Gosnold nomma, en 1602, la Vigne de Marthe & l'Ile Elisabeth. Les Anglois se récrient ici contre une Relation Hollandoise, qui les fait découvrir vingt ans après, par deux Hollandois, nommés *Christian* & *Block*, & qui prétendant qu'elles ont fait partie de la *Nouvelle Belge*, leur donne les noms de ces deux Avanturiers.

Les Détroits, qui séparent ces deux Iles de la Côte de Barnestable, forment un très dangereux passage, connu sous le nom de *Malabar*. Une autre Ile, nommée *Nantubet*, dont on ne nous apprend point la situation, mais habitée par des Indiens Chrétiens, devoit être fort peuplée il y a cinquante ans, puisqu'on y comptoit alors cinq Eglises, dont quatre avoient des Ministres de la même Nation, & la cinquieme un Anglois nommé *Gardiner*.

Province de Bristol.

On trouve ensuite, au Sud, la Province de Bristol, qui a les Bourgades de *Bristol*, *Swansey*, *Rehobeth*, *Taunton*, *Artleborough*, *Little-Compton*, *Norton*, *Darmouth*, *Deighton* & *Friton*. Bristol, quoiqu'une des moins anciennes, est la plus grande & la plus peuplée. Pour le Commerce, elle est, à l'égard de Boston, ce que le Bristol d'Angleterre est à l'égard de Londres. Neal confesse que son terroir n'appartient aux Anglois que par le droit de conquête. Ensuite quelques riches Avanturiers s'étant accommodés avec les Indiens voisins, y bâtirent une Ville plus réguliere que toutes celles de la même Province ; & les avantages de sa situation l'ont fait prospérer, avec un succès égal, pour le Commerce & pour l'augmentation de ses Habitans.

Rehobeth dut son origine, il y a plus d'un siecle & demi, à quantité de Familles Angloises, qui se trouvoient trop resserrées dans leur premier Etablissement de Weimouth. Son nom Indien étoit *Saconet*, que plusieurs Relations lui donnent encore. Elle est située dans une Plaine, en forme circulaire, d'un mille & demi de diametre ; & l'Eglise, avec l'Ecole & la Maison du Ministre, occupent le centre. La Bourgade d'Artleborough s'est formée d'un détachement de quelques Familles de Rehobeth, dont elle est peu éloignée vers le Nord.

Swansey & Taunton sont deux grandes Bourgades, ou plutôt deux Habitations composées de Maisons dispersées, dans lesquelles on compte autant de différentes Sectes que de Familles. Une Lettre du Docteur Mather au célebre *Woodward*, pour qui toutes les découvertes extraordinaires étoient un riche présent, assure qu'à Taunton, sur le bord d'une Riviere où la Marée monte, on trouve un Rocher dont le côté perpendiculaire est gravé de sept ou huit lignes d'écriture, dans des caracteres auxquels on ne connoît rien de ressemblant. Proche de Bristol est une Montagne remarquable, nommée *Mount-Hope*, ou Mont de l'Espérance, qui servit long-tems de retraite à un Prince Indien, contre les persécutions des Anglois. Enfin la force des armes les y aïant fait pénétrer, ils s'y attribuerent les droits de Conquête : surquoi l'Auteur nous apprend que sous le

Regne de Charles II, un Poëte Comique, nommé Jean Crown, Auteur de deux bonnes Comédies, demanda cette Montagne au Roi, qui avoit du goût pour ses Ouvrages. Il ne paroit point qu'il l'ait obtenue; mais le Roi, mal informé de ce qui se passoit dans la Nouvelle Angleterre, y écrivit aussi-tôt, pour se plaindre qu'on lui laissât ignorer ce que c'étoit que le Mont Hope, » quoique suivant l'Auteur de la Relation, cette » affaire le regardât peu, & qu'il n'eût aucun droit sur un terrein qui » avoit coûté à ses Possesseurs leur sang & leurs trésors. Le même Ecrivain suppose que Crown étoit né dans cette Colonie, parcequ'il avoit d'ailleurs quelques prétentions sur une partie de la Nouvelle Ecosse, qui étoit passée entre les mains des François, & qu'il faisoit valoir ce prétexte pour demander le Mont Hope. On peut supposer aussi qu'il devoit son éducation à la Nouvelle Angleterre; car aïant fait le Voïage de Turin avec un Ambassadeur Anglois, & voulant tenir compte des raretés qu'il y vit dans la Galerie du Palais, il prit les Statues des douze Césars pour celles des douze Apôtres, & cette savante observation fut publiée dans son Journal. Les Colléges de Boston n'avoient point encore la splendeur qu'on nous assure qu'ils ont aujourd'hui.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Anecdote sur Crown, Poëte Anglois.

Ile de Rhode. Origine & caractere de ses Habitans.

Au-delà du Mont Hope, on trouve l'Ile de Rhode, que les Indiens nomment *Aquetnea*, vers la Baie de *Narraguntset*. Sa longueur est de quatorze ou quinze milles, sur quatre ou cinq de largeur. Elle étoit habitée dès l'an 1639, par des Anglois d'une Secte particuliere, dont on prétend que faute de Ministres & d'instruction la posterité est devenue aussi barbare que les Indiens. Cependant elle a su conserver ses Priviléges, qui consistent à se gouverner elle-même, ou du moins par un Conseil qu'elle choisit, sans aucune dépendance de la Couronne & de ses Officiers. Elle fait ses propres Loix, avec cette seule restriction, qu'elles ne doivent rien avoir de contraire à celles d'Angleterre. Le terroir de cette Ile est d'une rare fertilité, & le séjour en est si agréable, qu'on la nomme le Jardin de cette Côte. Ces avantages y avoient attiré un si grand nombre d'Habitans, qu'une partie d'entr'eux fut forcée de retourner au Continent, où ils bâtirent deux Villes, nommées *la Providence* & *Warwick*, qui jouissent de tous les Priviléges de l'Ile. Elle entretient un Commerce considérable de Chevaux, de Moutons, de Beurre, de Fromage & d'autres provisions, avec les Antilles Angloises; effet de ses richesses naturelles, qui ne manqueront point, observe l'Auteur, d'y rappeller quelque jour la politesse. On compte, dans l'Ile de Rhode, deux Villes ou deux Bourgades; Newport, qui est la Capitale, & Portsmouth. Sa distance de Boston est d'environ soixante-six milles.

La Providence & Warwick.

La Providence & Warwick, deux Villes fondées, comme on vient de le remarquer, par des Colonies de l'Ile de Rhode, sont situées entre les Provinces de Plymouth & de Bristol. On les représente, non-seulement grandes & riches, mais heureuses dans leur Gouvernement, quoique composées de Sectaires, qui vivent sans Magistrats & sans Ministres. Ils s'entretiennent, dit-on, en bonne intelligence avec leurs Voisins. » La liberté qu'ils ont de satisfaire tous leurs desirs n'empêche point que » les crimes ne soient rares parmi eux; ce qu'on attribue à leur profonde

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

» vénération pour l'Ecriture Sainte, qu'ils lisent & qu'ils expliquent tous » à leur gré. Ils ont une mortelle aversion pour toutes sortes de taxes. » Leur charité ne se dément jamais pour les Etrangers. Un Voïageur, qui » passe par l'une ou l'autre de ces deux Villes, peut s'arrêter dans la pre- » miere Maison, avec autant de liberté que dans une Hôtellerie, & s'as- » surer d'y être bien traité. La principale occupation des Habitans, est de » nourrir des Bestiaux, & de faire du Beurre & du Fromage, deux Mar- » chandises qui les ont enrichis.

Provinces de Connecticut & de Newhaven.

Les Provinces dont il reste à traiter sont celles des Colonies réunies de *Connecticut* & de *Newhaven*, qui ont conservé, comme l'Ile de Rhode, tous les Privileges qu'elles avoient obtenus dans leur origine. Ces deux Provinces ont soixante-dix milles de long, depuis *Stoniton*, dans le Comté de la Nouvelle Londres, jusqu'à *Rye*, dans celui de Fairfied, sur les confins de la Nouvelle York, & cinquante de large, depuis *Saybrook*, dans le Comté de la Nouvelle Londres, jusqu'à Windsor, dans celui de Hartford.

Comté de la Nouvelle Londres.

Le premier de ces Comtés, qu'on rencontre sur la Côte, est celui de la Nouvelle Londres, qui a les Bourgades de *Stomton*, *Saybrook*, *Preston*, *Dansik*, *New-London*, *Lyme*, *Lebanon*, & *Killingworth*. Les parties Orientales de ce Païs sont agréables & fertiles : celles du Couchant sont remplies de Montagnes & de Marécages. *Saybrook*, la plus ancienne Ville du Comté, tire son nom de ses deux Fondateurs, Mylord *Say* & Mylord *Brook*, zélés Puritains, qui la firent bâtir à l'embouchure de la Riviere de Connecticut. *Lyme* est vis-à-vis, sur l'autre rive. *New-London* est située sur une Riviere, nommée *la Tamise*, qui se divise en trois bras, sous les noms de *Glass-River*, *Russels-deligt*, & *Indian River*.

Comté de Hartford.

Le Comté de *Hartford*, qui touche au précédent dans l'intérieur des terres, est le seul de la Nouvelle Angleterre qui n'ait point de Ville maritime ou de Port ; ce qui n'empêche point qu'il ne soit bien peuplé, & que ses Habitans ne vivent dans l'abondance. Il a les Bourgades de *Hartford*, *Farmington*, *Glastonbury*, *Middle-town*, *Winsor*, *Hadham*, *Sinsburg*, *Weatherburg*, *Watersfield*, *Farm*, & *Windham*. La principale, qui est celle de son nom, a deux Paroisses, nommées l'Eglise vieille & l'Eglise neuve ; surquoi l'on observe que les différentes Sectes, dont la Nouvelle Angleterre est composée, s'accordent à ne jamais donner des noms de Saints à leurs Eglises. Proche d'Hadham, la Riviere de Connecticut, qui arrose les bords septentrionaux de ce Comté, est divisée par une Ile, nommée *Thirty-miles*, ou trente milles, parcequ'elle est à cette distance de l'embouchure. On trouve, dans les Parties occidentales du Comté de Hartford, plusieurs chaînes de Montagnes, & d'épaisses Forêts, qui fournissoient beaucoup de teintures & de cuirs, lorsque ce Commerce étoit en honneur dans la Colonie.

Comté de Newhaven.

Deux Comtés forment la Province de Newhaven, qui s'est unie à celle de la Nouvelle Londres : l'un, nommé aussi *Newhaven*, a les Bourgades de *Brainford*, *Derby*, *Guilford*, *Milford*, *Newhaven*, & *Wallingford*, dont la principale, qui est Newhaven, a pris un air de Ville peuplée, depuis qu'on y a fondé un College, avec une Bibliotheque publique. Brainford

Description de la Nouvelle Angleterre.

ford a l'avantage d'une Forge de fer, sur les bords d'une petite Riviere qui porte ses eaux jusqu'à l'Océan. On est surpris de trouver ici la premiere Forge de fer, dans un Païs où l'on prétend que les Mines en sont fort communes, & où les Forêts ne sont pas plus rares. Quelle doit être la paresse des Habitans, observe l'Auteur de la Relation, si c'est elle qui leur fait négliger un métal, dont ils auroient à tirer presqu'autant d'utilité que de l'or! Deux autres petites Rivieres, l'une qui se jette dans la Mer à Gailfort, & l'autre à Milford, ne seroient pas moins favorables au même travail.

Comté de Fairfield.

Le Comté suivant est celui de Fairfield, qui a les Bourgades de *Fairfield*, *Danbury*, *Norwich*, *Stamford*, *Woodbury*, *Greenwich*, *Rie*, & *Stratsford*. Ce Comté n'a point de Rivieres navigables; car celle qui tombe dans la grande Riviere de Hudson, quoique fort large à son embouchure, ne mérite point cette qualité, parcequ'elle ne conserve pas sa largeur plus de trois ou quatre milles, & qu'elle n'en a pas plus de vingt dans tout son cours. La plûpart des Bourgades, ou plutôt des Villages du Païs, sont situées dans de petites Anses & sont aussi peu remarquables pour leur Commerce que pour leur grandeur. L'intérieur des terres est rempli de Marais inhabités. C'étoit autrefois cequ'on nommoit le Canton de Mohegin, où les Hollandois s'étoient établis. Il est bordé par la Nouvelle York.

Outre l'Ile qu'on a décrite sur cette Côte, on y voit celles des *Faucons*, de *Fisher*, & de *Block*, où les Pyrates sont venus souvent faire de l'eau; sans parler de vingt Ilots sans noms, qui ne servent qu'à défendre diverses parties du rivage contre la fureur des vents & des flots.

Gouvernement de la Nouvelle Angleterre.

Les Productions naturelles de la nouvelle Angleterre ne different point assez de celles de la Virginie, pour demander un article particulier; mais on ne se dispensera point d'un peu d'éclaircissement sur son administration. Elle paroîtra curieuse, si l'on considere la variété de Religions & d'intérêts qui regnent dans toute la Colonie.

On a vu que le premier Etablissement s'étoit formé avec une sorte d'indépendance, & sans autre rapport à la Couronne que celui d'une soumission vague, qui consistoit à reconnoître les Rois d'Angleterre pour Souverains. Cependant deux Chartres, ou deux Ordonnances, envoïées successivement par la Cour, furent reçues avec respect, parcequ'elles furent trouvées favorables, & devinrent les fondemens d'une administration plus réguliere. Le Gouverneur, qu'on nomme Général, quoique les Colonies de Connecticut & de l'Ile de Rhode ne soient pas renfermées dans sa Commission, son Lieutenant, les Officiers Militaires & ceux de Justice, sont nommés par la Couronne; mais la nomination de la Cour de l'Amirauté appartient au Gouverneur. Le Conseil, qu'on peut nommer celui de la Colonie, plutôt que celui du Gouverneur, est choisi annuellement par une Assemblée générale des principaux Habitans, dont la Province des Massachusets fournit dix-huit, celle de Plymouth quatre, celle de Maine trois, & toutes les autres deux. Le pouvoir de cette Assemblée est très étendu. Toute la partie exécutive du Gouvernement dépend de son approbation, & la Législature même n'en dépend gueres moins. Elle se

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

tient tous les ans à Boston, vers la fin de Mai. Tous les Membres commencent par prêter le serment de fidélité à l'ordre actuel de la Succession roïale ; & le zele de la Nouvelle Angleterre est si ardent pour la Maison d'Hanovre, qu'on s'y vante de n'avoir point un Jacobite dans toute la Colonie. Ensuite le Gouverneur déclare & signe de sa main, qu'il approuve & qu'il confirme les Elections : mais malgré cette formalité on ne lit nulle part qu'il ait droit de s'y opposer, non-plus qu'à celle des Conseillers qui sont choisis par l'Assemblée. Après les avoir élus, elle procede à la création des Cours de Justice, à la levée des taxes, & de tems en tems à porter des loix, qui ne doivent jamais être opposées à celles d'Angleterre. Elles demandent d'être envoïées à la Cour, pour être confirmées par le Roi ; mais si la confirmation n'arrive point dans l'espace de trois ans, elles ont leur plein effet. » Une autorité si peu restreinte a » fait représenter plus d'une fois à la Cour, que dans la dépendance où » sont les Gouverneurs de la Nouvelle Angleterre, jusqu'à l'égard de leur » subsistance, ils peuvent être tentés, pour se rendre l'Assemblée favora- » ble, d'abandonner les prérogatives de la Couronne, & de trahir les » intérêts de la Grande Bretagne.

Loix de la Nouvelle Angleterre.

Tout Particulier qui jouit d'un revenu de quatre schellings en terres, ou qui possede un fond de cinquante livres sterling, est réputé Citoïen libre, & participe au droit d'élire les Membres de l'Assemblée. Ils sont au nombre de cent. On a publié un Recueil des Loix de la Nouvelle Angleterre, dont il suffira de détacher ici quelques traits, pour faire connoître l'esprit de cette singuliere Colonie : *Adultere* ; puni de mort, dans l'homme & la femme. *Bâtardise* ; le Pere obligé de fournir à l'entretien de l'Enfant ; déchargé, si le fait est douteux. *Blasphême* ; la mort. *Prix constant du blé* ; trois schellings le boisseau. *Membre d'une Eglise* ; on n'est point censé tel, si l'on n'y a pas reçu la Communion. *Enfans* ; la mort pour ceux qui ont maudit ou battu leur Pere ou Mere. *Faux témoignage* ; la mort, s'il met en danger la vie d'autrui. *Jeu pour de l'argent* ; Amende du triple. Amende de cinq schellings, pour s'être servi de cartes ou de dez. Amende de cinq livres sterling, pour en avoir vendu ou gardé provision. Amende, ou le fouet, au gré du Juge, pour avoir dansé. *Héréfie* ; pour avoir nié le quatrieme Commandement, le Baptême des Enfans, l'autorité des Magistrats, &c. le bannissement. *Jésuites & Prêtres Romains* ; le bannissement ; & s'ils reviennent, la mort. *Quakers* ; pour en avoir amené un, paiement de cent livres ; pour en avoir amené un qui n'est point Habitant, banni ; pour l'avoir ramené, la mort. Le Quaker étranger, fouetté, marqué de la lettre Q sur l'épaule gauche, & banni ; s'il revient, la mort. *Indiens* ; pour leur avoir vendu des liqueurs fortes, amende de deux livres sterling la pinte ; pour leur avoir vendu une livre de plomb, deux livres ; une livre de poudre, cinq livres. Un Indien, qui ne cultive point sa terre, en perd la propriété. *Ivrognes* ; fouettés en plein marché. *Menteurs* au préjudice d'autrui, fouettés. *Mariage* ; point de Mariage reconnu, s'il n'est fait par le Magistrat. Un Mari qui bat sa Femme, ou une Femme qui bat son Mari, dix livres d'amende. *Dimanches* ; violation du Dimanche, trois livres d'amende. *Sa-*

medis ; pour avoir dansé le Samedi après le coucher du Soleil, cinq schellings d'amende, ou le fouet. *Juremens* ; jurer ou maudire, un schelling. *Filer* ; tout Particulier qui est sans emploi ou sans travail, obligé de filer. *Sorciers* ; la mort. *Loups* ; pour avoir tué un Loup dans les Plantations, ou dans la circonférence à dix milles, deux livres sterling de récompense. *Culte* ; pour le culte des images & l'idolatrie, la mort. &c.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Collège de Harvard, à Cambrigde.

On a parlé d'un College fondé à Cambridge, en 1630, sous le nom de College de Harvard. Cette Ville, qui n'est qu'à six milles de Boston, se nommoit auparavant *New-Town*. Le College est composé d'un Président, de cinq Professeurs & d'un Trésorier, & soumis à la visite du Gouverneur, ou de son Député, de tous les Magistrats de la Colonie & des Ministres des six Bourgades voisines. Les appointemens étoient d'abord pris sur le tresor public; mais le revenu du Bac de Charles-town aïant été attaché au College, & plusieurs Particuliers de l'ancienne & de la Nouvelle Angleterre aïant contribué libéralement à lui faire d'autres fonds, il s'est trouvé en état de subsister avec ces deux secours. Quelque tems après sa fondation, on en fit bâtir un autre, pour l'éducation de la jeunesse Indienne ; mais la difficulté d'inspirer aux Indiens du goût pour les Sciences, l'a fait changer en Imprimerie; surquoi l'Auteur de la Relation fait observer que rien n'est moins nécessaire en effet qu'un College Indien, lorsque la Colonie ne manque point de Ministres pour instruire les jeunes Sauvages, & que la Langue Angloise est devenue comme la Langue générale du Païs. Quel besoin, ajoute-t'il, de tirer de la charrue des Indiens capables de travail, pour s'efforcer d'en faire des Gens de Lettres? D'ailleurs ce changement n'empêche point que le College de Harvard ne puisse recevoir ceux qu'on croiroit propres à l'étude : mais jusqu'à present, il ne s'en est pas trouvé plus de quatre ou cinq, entre lesquels on nomme *Caleb Cheaschaumuk* & *Eleazar*, qui prirent leurs degrés il y a plus de quarante ans.

Sa Bibliotheque.

Il n'est pas surprenant qu'avant la fondation du College, les Livres fussent aussi rares dans la Nouvelle Angleterre, qu'ils le sont encore dans la plûpart des autres Colonies Angloises : mais par les libéralités d'un grand nombre d'Amateurs des Sciences, il s'y est formé une Bibliotheque publique, qui dès le tems de la Reine Anne contenoit environ quatre mille volumes. On regrete seulement qu'elle ne soit composée que de Livres d'érudition, & que la partie des Belles-Lettres y ait été négligée, quoiqu'elle fût la plus propre à répandre & perpétuer la politesse dans toutes les Habitations de la Colonie. Un des premiers Livres, qui sont sortis de l'Imprimerie du College, est une traduction des Pseaumes en vers. Trois Ministres, nommés *Eliot*, *Mather*, & *Wells*, furent choisis pour cette entreprise, & publierent leur Ouvrage en 1640. Il ne fut point applaudi; & quoique revu, dans une seconde édition, par le Docteur *Dunstar*, Président du College, le Public n'en fut pas plus satisfait. Ces quatre Savans, observe l'Auteur de la Relation, ne devoient pas ignorer que l'érudition & la connoissance des Langues ne suffisent pas pour faire des Poètes, & qu'elles doivent être accompagnées du génie, qui les fait seul, sans le secours de l'érudition. Voici le Jugement que l'Angleterre Euro-

Traduction des Pseaumes en vers.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

péenne a porté de leur traduction : » Quoique déteſtable dans tout cequi » regarde la Poéſie, elle a l'avantage d'être plus fidelle au ſens qu'aucune verſion connue ; ce qu'il faut peut-être attribuer aux corrections du Docteur Dunſtar, qui étoit fort verſé dans les Langues Orientales. » L'excuſe, que les Traducteurs apportent pour le mauvais tour & les mauvaiſes rimes de leurs vers, eſt que *les Autels de l'Etre ſuprême ne demandent point d'être polis* : comme s'ils avoient pû faire mieux, ou comme ſi les louanges de Dieu ne devoient pas être chantées avec toute la perfection dont les Hommes ſont capables. Si les Traducteurs ne vouloient donner qu'une verſion fidelle, pourquoi ne pas la donner en Proſe ?

College de Newhaven.

Le College libre de Newhaven, dont on a rapporté auſſi la fondation, raſſemble des Ecoliers de toute ſorte de Sectes, ſans en excepter apparemment les Quakers, puiſqu'on cite leur témoignage à ſon honneur. Les Etudians de ces deux Colleges, qu'on fait monter entre trois ou quatre cens, ſont en plus grand nombre, à proportion, que ceux des Univerſités d'Oxford & de Cambrigde ; » car, en ſuppoſant que » la Nouvelle Angleterre contienne deux cens mille Ames, & que les » Ecoliers y ſoient au nombre de quatre cens, l'Angleterre Européene, » où l'on compte huit millions d'Ames, devroit avoir ſeize mille Ecoliers dans ſes deux Univerſités ; tandis qu'elle n'a pas la moitié de ce » nombre.

Indiens de la Nouvelle Angleterre.

Il reſte ſi peu d'Indiens dans la Juriſdiction de la Nouvelle Angleterre, & ceux qui s'y trouvent établis ont pris ſi généralement l'habit, les mœurs, les uſages, la Religion & la Langue des Anglois, qu'on ne les diſtingue plus, dans le dénombrement total des Habitans. Cependant ils conſervent leurs anciens noms.

Maſſaſſoits.

Les Maſſaſſoits, ou Wampanags, habitent les environs du Mont-Hope dans le Comté de New-Briſtol. C'eſt la premiere Nation avec laquelle les Anglois lierent commerce. Ils firent une étroite alliance avec leur Sachem, ou leur Roi ; mais le Petit-fils de ce Prince, quoique lié auſſi avec eux, juſqu'à s'être fait honneur de recevoir d'eux le nom de Philippe, devint le plus mortel de leurs Ennemis, & ſuſcita toutes les Nations voiſines contre la Colonie de Plymouth. Il périt dans cette guerre, avec ſi peu d'attachement au Chriſtianiſme qu'il avoit embraſſé, qu'on lui entendit déclarer qu'il ne faiſoit aucun cas d'une Religion dont il mépriſoit les Partiſans.

Pokaſſets.

Pikots.

Les Pokaſſets ſont les Habitans naturels du Comté de Plymouth : leur ancienne Reine, amie de Philippe, périt dans la même guerre. Les *Pikots*, Nation autrefois intraitable, avoient leurs habitations vers l'embouchure de la Riviere de Connecticut, entre les Comtés de New-London & de Fairfield. Ils s'efforcerent long-tems de troubler l'établiſſement des Anglois ſur les bords de cette Riviere ; mais leurs guerres n'aïant tourné qu'à leur propre deſtruction, le nombre de ceux qui ont ſurvécu eſt demeuré fort petit. Les Patuxets habitent le Païs qui ſépare les Comtés de New-London & de New-Briſtol. Les Makas, quoique rangés autrefois entre les Nations de la Nouvelle Angleterre, appartiennent aujourd'hui à la

Patuxets.

Makas.

Nouvelle York, & ſont une des cinq qui ont fait une alliance perpétuelle avec cette Province. Les Narraganſets ont été redoutables pour la Colonie Angloiſe, avant qu'elle fût ſortie de ſa premiere foibleſſe. Ils habitoient aux environs de New-London. Les *Neumteaks* occupoient le Païs qui forme aujourd'hui le Comté d'Eſſex. Les Maſſachuſets, anciens Habitans des Comtés de Suffolk & de Middleſex, étoient la plus nombreuſe Nation de cette Contrée : elle a donné ſon nom à toute la Province de la Nouvelle Angleterre ; car la Commiſſion du Gouverneur Général porte le titre de Baie des *Maſſachuſets*, dont il n'y a d'excepté que les deux petits Gouvernemens de Connecticut & de l'Ile de Rhode. On en prend occaſion de nous apprendre l'origine de ce nom. A l'arrivée des Anglois, le Sachem du Païs avoit ſon *Wigwam*, ou ſon Habitation, ſur une petite hauteur, à ſix milles de Boſton. Cette colline avoit la forme d'une tête de fleche Indienne, qui ſe nomme *Mas*, en Langue du Païs, comme une hauteur ſe nomme *Wiluſet*. Delà, par eſtime ou par dériſion, la demeure & les Sujets du Sachem reçurent des Nations voiſines le nom de *Maſwiluſet*, que le tems a fait changer en *Maſſachuſet*.

Description de la Nouvelle Angleterre.

Neumteaks.

Maſſachuſets.

Les *Mohegins* étoient établis proche de la Riviere de Hudſon, ou de la Nouvelle York, & n'étoient proprement qu'une extention des Maquas. Les *Manimogs* habitoient le Comté de Barneſtable ; & les *Namoskets*, le Païs qui eſt entre les Rivieres de la Providence & de Menimak. Les anciens Habitans des Terres, au-delà de Maine, étoient diſtingués par différens noms, & formoient quantité de petits Etats, longs de huit ou dix milles, dont chacun étoit gouverné par ſon Sachem. Ces Chefs, ou ces Rois, n'étoient ordinairement que de ſages Particuliers, choiſis par les Anciens du Canton ; & la Dignité roïale demeuroit dans une Famille, auſſi longtems que la ſageſſe & le courage de ceux qui en étoient revêtus paroiſſoient juſtifier ce choix. On ne connoiſſoit point d'autre nobleſſe. Quelle barbarie ! obſerve ironiquement l'Auteur de la Relation. Cependant il y avoit quelque exception à cette regle ; car les Deſcendans des Sachems jouiſſoient de pluſieurs Prérogatives dans leur Nation.

Mohegins.

Manimogs.

Namoskets.

Si l'on demande quelles ſont aujourd'hui les forces des Indiens de la Nouvelle Angleterre ? l'Auteur aſſure que la dixieme partie de la Milice Angloiſe, qui eſt ici claſſée comme à la Virginie, ſuffiroit pour les précipiter tous dans leurs Lacs, ou pour les détruire juſqu'au dernier. Ils ne ſont que les Valets des Plantations, vivant, comme les Pauvres dans nos Paroiſſes, du paiement de leurs ſervices, ou des libéralités gratuites de ceux qui les emploient. La plûpart, ſans excepter ceux qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, ſont d'une pareſſe qui les rend fort ennemis du travail.

Forces de tous ces Indiens.

On demandera peut-être auſſi, ſi dans la multitude de Sectes dont cette Colonie eſt compoſée, il ne s'éleve point des troubles qui nuiſent au repos public ? Un éclairciſſement, qui répondroit à toute l'étendue de cette queſtion, feroit la matiere de pluſieurs volumes. A meſure que l'Egliſe Anglicane a pris le deſſus ſur les autres Religions, elle s'eſt livrée à toute ſorte d'emportemens contre les Non-conformiſtes, & les effets en ont quelquefois été fort ſanglans. Les Quakers, ſurtout, les Puritains & les Antimoniens, ont été perſécutés avec une véritable fureur. Ce zele Anglican

Troubles inteſtins de la Nouvelle Angleterre.

s'est étendu jusqu'aux Sorciers. On auroit peine à s'imaginer quels en ont été les excès, & plus encore à se les persuader, s'ils n'étoient attestés par les Actes mêmes de la Colonie. Un sujet si singulier mérite quelques momens de digression.

Histoire des Sorciers du Païs.

En 1691, un Ministre de Salem, nommé *Paris*, fut le premier qui ouvrit une scene également ridicule & tragique, en déclarant que sa Fille & sa Niece, âgées l'une & l'autre de dix à onze ans, étoient sous le pouvoir de la sorcellerie : il faisoit tomber ses soupçons sur une Femme Indienne nommée *Tomba*, qui étoit à son service. On la fouetta rigoureusement, pour tirer d'elle un aveu : elle confessa qu'elle étoit sorciere. Un ordre du Magistrat la fit resserrer dans une étroite Prison, où elle demeura fort longtems. Enfin, par honte de la tenir renfermée sans preuve, on lui laissa voir le jour ; mais ce fut pour être vendue, & le prix fut emploïé à païer les frais de sa détention. Le Gouverneur Général, qui étoit alors Sir William *Phips*, ferma les yeux sur cette étrange avanture.

Elle commençoit à tomber dans l'oubli, lorsqu'au mois d'Août de l'année suivante, Georges *Burrough*, Ministre de Falmouth, dans le Comté de Maine, fut accusé d'avoir jetté un charme sur une Femme de Salem, nommée Marie *Wolcor*, & sur plusieurs autres. Son Procès fut instruit dans les formes, & six Femmes déposerent contre lui. Leurs imputations sont si badines, qu'elles semblent choquer le bon sens : mais le malheureux Ministre n'en fut pas moins condamné au Gibet, & la Sentence eut son exécution. Tous les détails du Procès ont été recueillis dans la Collection du Docteur *Matheo*. Quatre des mêmes Femmes formerent la même accusation contre une Angloise du même lieu, qui fut condamnée au même supplice. Deux hommes accuserent une autre Femme, nom-Susanne *Martin*. L'Auteur donne une partie de son Dialogue, avec le Juge de Paix qui la fit mettre en prison, & demande si le bon sens n'est pas de son côté plus que de celui du Juge.

Le Juge : Êtes-vous Sorciere ? *L'Accusée* : Non. *Le Juge* : Expliquez-moi donc d'où viennent les plaintes du Peuple ? *L'Acc.* Je n'en sais rien. *Le Juge :* Mais d'où pensez-vous qu'elles viennent ? *L'Acc.* Je ne veux point exercer là-dessus mon jugement. *Le Juge :* Ne croïez-vous pas que ceux qui se plaignent sont ensorcelés ? *L'Acc.* Non, je n'en crois rien. *Le Juge :* Dites donc ce que vous en pensez ? *L'Acc.* Non ; mes pensées sont à moi, aussi long-tems qu'elles demeurent en moi-même ; mais lorsqu'elles sont dehors, elles sont aux autres. Leur Maître.... *Le Juge :* Qu'entendez-vous par leur Maître ? *L'Acc.* Si quelqu'un a commerce avec l'Enfer, vous devez m'entendre. *Le Juge :* Fort bien ; mais quelle part avez-vous à ce qu'on en dit ? *L'Acc.* Je n'en ai aucune. *Le Juge :* c'est vous néanmoins qu'on accuse d'avoir apparu, & c'est pour le même crime que d'autres ont été condamnés. *L'Acc.* Je ne puis empêcher ce qu'on dit & ce qu'on fait. *Le Juge :* Le Maître dont vous parlez est sans doute le vôtre. Autrement comment pourriez-vous avoir apparu ? *L'Acc.* Je n'en sais rien. Celui, qui apparut autrefois sous la forme de Samuel, peut avoir pris toute forme.

L'Auteur demande, encore une fois, si ce langage est celui d'une Femme

digne du supplice pour sortilege ? Elle ne laissa point d'y être condamnée. Toutes les dépositions furent choquantes pour le bon sens. Elles se trouvent dans le Recueil que le Docteur Matheo a publié, & sur lequel Néal fait cette remarque : » Il est fort étrange, dit-il, qu'après avoir donné » avec beaucoup d'étendue toutes les dépositions des Accusateurs, on passe » en termes vagues sur les défenses des Accusés. On se contente d'assu- » rer que leurs réponses ne méritoient point d'attention ; qu'elles étoient » pleines de contradictions & d'équivoques ; que les Coupables furent » confondus ; que leur contenance changea, &c. Ainsi le Lecteur est laissé » dans les ténebres, & ne peut démêler la vérité. Si la défense des Pri- » sonniers fût aussi foible qu'on la représente, l'honneur des Juges ne » demandoit-il pas que toutes les circonstances en fussent oubliées ? Et si » elle étoit de quelque force, la Justice permettoit-elle de l'étouffer ?

Ce fut néanmoins par cette odieuse procédure, que vingt-huit personnes (23) reçurent la Sentence de mort. Une Femme pieuse & respectable, nommée Rebecca Nurse, qui avoit joui jusqu'alors d'une excellente réputation, & qui l'avoit méritée par de grands exemples de vertu, se voïant accusée, & trouvant aussi peu d'attention que de faveur pour ses réponses, prit le parti de se disposer à la mort, & de la recevoir en silence, avec les plus hautes marques de patience & de Religion. Le recit de son exécution ne peut être lû sans horreur. Sa Sœur, condamnée pour le même crime, sans avoir été plus entendue, présenta aux Juges un Mémoire qu'on n'a pas fait difficulté d'insérer dans le Recueil, quoiqu'il semble les couvrir de honte. Il est si court & si singulier, qu'on ne se plaindra point d'en trouver ici la traduction. » Votre humble & malheu- » reuse Suppliante, connoissant sa propre innocence, & voïant les basses » subtilités de ses Accusateurs, ne peut juger que favorablement de ceux » qui se trouvent dans le cas dont elle gémit pour elle-même. Je me suis » vue renfermée l'espace d'un mois, sur la même accusation qui m'at- » tire aujourd'hui votre Sentence, & j'ai été déchargée par diverses per- » sonnes qui m'avoient accusée. Deux jours après, de nouvelles dépositions » vous ont encore portés à me faire arrêter, & je me vois aujour- » d'hui condamnée à mourir. Le Ciel connoissoit alors mon innocence, » & ne la connoît pas moins aujourd'hui. Elle sera connue de même au » grand jour, à la face des Hommes & des Anges. Je ne vous demande » point la vie, car je vois que ma mort est résolue, & que le tems en » est arrivé : mais je souhaite, & Dieu connoît mes intentions, qu'on » mette fin à l'effusion du sang innocent, qui ne peut manquer d'être » continuée, si les choses ne prennent point un autre cours. Quoique je » sois persuadée que vous emploïez tous vos efforts à découvrir la vé- » rité, & que pour le monde entier vous ne voudriez point trem- » per vos mains dans le sang innocent ; cependant le témoignage de ma » propre conscience m'assure que vous êtes dans la plus malheureuse de » toutes les erreurs. Puisse la miséricorde infinie du Ciel vous conduire » & vous désiller les yeux ! Permettez que je vous supplie très humblement » d'examiner, de plus près, quelques-uns des malheureux Accusés que la

(23) Deux Ministres furent de ce nombre.

» foiblesse de leur esprit, ou d'autres raisons, ont fait consentir à se reconnoître coupables. Vous verrez qu'ils vous trompent, ou qu'ils se trompent eux-mêmes : je suis sûre du moins qu'on le verra dans l'autre monde, où vous êtes prêts à me faire passer ; & je ne doute pas, non-plus, qu'il n'arrive tôt ou tard un grand changement dans vos idées. On m'accuse, moi & d'autres, d'avoir fait une ligue avec l'Esprit de perdition : nous ne pouvons avouer un crime dont nous sommes innocens. Je sais qu'on m'accuse injustement, & j'en conclus qu'on ne fait pas moins d'injustice aux autres. Dieu, je le répete, Dieu, qui pénetre au fond des cœurs, & devant le Tribunal de qui je vais paroître, m'est témoin que je ne connois, & que je n'entens rien, à tout ce qui regarde les sortiléges. Comment pourrois-je mentir à lui-même, & livrer volontairement mon ame à sa vangeance éternelle ? Je vous conjure de ne pas rejetter cette humble supplique, de la part d'une malheureuse Innocente, qui touche au dernier moment de sa vie.

Une piece si forte & si touchante ne fit aucune impression sur les Juges. Cette Femme, qui se nommoit Marie *Egly*, dit adieu, d'un air ferme, à son Mari, à tous ses Enfans, à tous ses Amis, & se laissa conduire au supplice avec une grandeur d'ame qui ne causa pas moins d'attendrissement que d'admiration aux Assistans. Quoique la crainte eut porté plusieurs des Accusés à se confesser coupables, Néal observe qu'il n'y en eut pas un qui ne se rétractât en mourant, & qui ne demandât au Ciel que son sang retombât sur ses Accusateurs & ses Juges. Quelques Femmes aïant obtenu un répit, les unes parcequ'elles étoient enceintes, d'autres parcequ'elles étoient si jeunes qu'il s'en trouvoit une de dix à onze ans, leur bonheur voulut que dans cet intervalle le Gouvernement ouvrit les yeux. Ce changement leur sauva la vie, & ne fut pas moins heureux pour environ cent cinquante personnes qui étoient alors en prison pour la même cause. Mais, ce qui paroîtroit incroïable, sur des témoignages moins certains, c'est que les Juges de Paix, qui refuserent enfin leur ministere aux Accusateurs, se virent accusés, à leur tour, & forcés de quitter la Colonie pour se dérobber aux fureurs du Peuple. On parla diversement du Gouverneur ; c'est-à-dire qu'étant d'un caractere foible, quoiqu'Ami de la Justice, il fut tantôt favorable, & tantôt contraire à la persécution : mais il paroît que la source du mal vint particulierement des Puritains ; & qu'on eut obligation du remede à l'Assemblée générale.

§ V.

ETABLISSEMENS DE LA NOUVELLE YORK, ET DE LA NOUVELLE JERSEY.

LA liaison ne cessant point, vers le Nord, entre les Colonies Angloises du Continent, on ne sort de la Nouvelle Angleterre que pour entrer dans un autre Etablissement de la même Nation, connu aujourd'hui sous le nom de *Nouvelle York*, après avoir porté long-tems celui de *Nouvelle*

Belge

Belge sous les Hollandois ses premiers Maîtres. Rien n'avoit pû causer tant de chagrin aux Anglois, que d'avoir vu passer, entre des mains étrangeres, la possession d'un Païs qui avoit été découvert par un Avanturier de leur Nation. Le fameux Henri *Hudson*, qu'on verra paroître avec plus d'éclat dans l'article des Voïages au Nord, aïant fait d'inutiles efforts, sous les auspices de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour trouver dans les parties Septentrionales de l'Amérique un passage aux Mers de l'Est ou de l'Ouest, retourna au Sud le long du Continent, passa devant la Nouvelle France, & vint aborder, par les quarante-un degrés quarante-trois minutes, sur une Côte qu'il prit d'abord pour celle d'une Ile. Il lui donna le nom de Nouvelle Hollande, à l'honneur de ceux qui avoient emploïé ses services. Après avoir reconnu les propriétés du Païs & les dispositions des Habitans, il remit à la voile pour la Hollande, d'où il étoit parti; & dans un tems où l'ambition n'échauffoit pas moins les Hollandois que le Commerce, son recit excita plusieurs Vaisseaux d'Amsterdam à prendre aussi-tôt la même route. Les Anglois confessent qu'Hudson vendit, aux Etats Généraux, le droit qu'il tiroit de sa Découverte, & prétendent qu'ils y formerent opposition, parceque ce marché s'étoit conclu sans la participation du Roi Jacques. Mais on ne voit point quel droit ce Prince pouvoit s'attribuer aux fruits d'une entreprise à laquelle il n'avoit pas eu la moindre part; & s'il avoit à faire quelque plainte, ce ne pouvoit être que de l'infidélité d'un Sujet, qui sembloit avoir oublié sa Patrie. Quelque Jugement qu'on en doive porter, les Marchands d'Amsterdam obtinrent, dès l'année 1610, une Commission des Etats Généraux, pour aller jetter les fondemens de leur Commerce à la Nouvelle Hollande. Dans le cours de l'année 1615, ils y bâtirent un Fort, par l'ordre des mêmes Etats, qui firent prendre alors au Païs le nom de *Nouvelle Belgé*. Ensuite diverses Colonies, transportées successivement, y fonderent quelques Villes, dont la principale fut nommée la Nouvelle Amsterdam.

ETABLISSEM. DE LA NOUVELLE YORK.

Découverte du Païs par Hudson.

Il lui donne le nom de Nouvelle Hollande.

Il vend ses droits aux Hollandois.

Le Païs prend le nom de Nouvelle Belge.

Malgré la jalousie des Anglois, cet Etablissement se soutint, sans troubles, jusqu'à la premiere guerre que la Hollande eut avec eux, sous le regne de Charles II. Il ne fut insulté, du moins, que par une attaque passagere du Capitaine Argall, qui, dans son Voïage de la Virginie à la Nouvelle Ecosse, y ruina quelques Plantations; & les Hollandois, pour se garantir des mêmes insultes, s'adresserent à la Cour d'Angleterre, qu'ils mirent dans leurs intérêts, en lui représentant qu'ils n'avoient formé cette Colonie que dans la vue d'y faire quelques Cabanes, & d'y tenir des provisions en réserve, pour le rafraîchissement des Vaisseaux de leur Nation qui pouvoient se trouver dans ces Mers. Ils n'avoient pas laissé, s'il faut s'en rapporter aux Relations Angloises, » d'étendre considérablement leurs » limites, de bâtir plusieurs Villes, de les fortifier, & de rendre leur » situation très florissante. Leur Nouvelle Amsterdam étoit placée dans » une Ile nommée *Monahattan*, à l'embouchure de la Riviere à laquelle » Henri Hudson avoit donné son nom, & qu'ils appelloient la *grande* » *Riviere*. La Baie, qui en est à l'Est, avoit reçu d'eux le nom de *Nassau*. » Ils avoient construit, sur cette Riviere, à cent cinquante milles de

Ancien état de la Colonie Hollandoise.

ETABLISSEM. DE LA NOUVELLE YORK.

» l'embouchure, un Fort, sous le nom d'Orange; & delà, ils faisoient » un Commerce très avantageux avec les Indiens, qui leur apportoient » de fort loin leurs Pelleteries. Henri Christian, le même qui avoit » donné son nom à l'Ile nommée, par les Anglois, la Vigne de Marthe, » avoit été leur premier Gouverneur; & Jacob Elkin lui avoit succedé.

Défiance des Hollandois.

Quoique ce témoignage puisse être suspect dans un Anglois, il paroît que dès les premiers tems la Compagnie Hollandoise avoit senti le danger qu'il y avoit pour elle à s'établir trop près des Colonies Angloises. On a vu que les Puritains, qui passerent à la Nouvelle Angleterre, se proposoient de choisir pour leurs Plantations le terrein qui est entre les Rivieres de Connecticut & de Hudson, proche du Comté de Fairfield, & qu'un de leurs Guides, nommé Jonas, fut soupçonné de s'être laissé gagner par les Hollandois pour leur faire prendre une autre route. Enfin cette défiance fut justifiée, même avant la guerre, par le présent que Charles II fit au Duc d'York, son Frere, de tout ce qui appartenoit aux Hollandois dans la Nouvelle Belge. On n'ajoute point de quel droit, ou sur quel fondement; mais le Duc n'attendit point que la guerre fut déclarée (24), pour se mettre en possession de ce qui lui étoit offert: il fit partir Robert *Carre*, avec des forces, auxquelles il y avoit peu d'apparence que les Hollandois se trouvassent capables de résister en pleine paix (25).

Procedé des Anglois qui la justifie.

Carre se rendit à l'embouchure de la Riviere de Hudson vers la fin de 1664, c'est-à-dire dans un tems où la Colonie Hollandoise ne pouvoit encore être informée de la rupture de l'Angleterre avec les Etats Généraux. Il débarqua trois mille hommes dans l'Ile de Monahattan. On n'avoit jamais envoïé, tout-à-la-fois, dans l'Amérique, un si grand nombre d'Anglois armés. Ils marcherent droit à la Nouvelle Amsterdam. Le Gouverneur étoit un vieux Soldat, qui avoit perdu un jambe au service de la République; mais surpris, dans le sein de la paix & de la confiance, il n'entreprit point de résister. Carre avoit ordre d'annoncer la paix & la protection de la Couronne d'Angleterre, à ceux qui le recevroient avec soumission. Tous les Habitans accepterent cette loi. On trouva les Maisons de la Ville fort bien bâties, de pierre & de briques, & couvertes d'un mêlange de tuiles rouges & noires, qui, sur un terrein assez haut, formoient une agréable perspective du côté de la Mer. Plus de la moitié des Hollandois demeurerent, & ne firent pas difficulté de prêter serment au Roi d'Angleterre. Les noms d'une partie des principaux, marquent encore leur origine, tels que ceux des *Schuylers*, des *Bekmans*, des *Isbecks*, des *Bankers*, des *Lancays*, des *Rensalaers*, des *Remsdans*, des *Vandams*, &c. Ceux qui se refuserent au joug des Vainqueurs obtinrent la liberté de se retirer, avec leurs effets (26); & leur Place fut bientôt remplie par les Anglois, qui donnerent le nom de Nouvelle York à la Ville & à la Province.

Ils se rendent maîtres de la Nouvelle Belge.

Elle reçoit le nom de Nouvelle York.

(24) La date de la Déclaration de guerre est postérieure de plusieurs mois à celle de la Commission de Robert Carre.

(25) Ainsi; ce n'est pas d'aujourd'hui que les Anglois ont commené à se rendre coupables de ces odieuses infidélités.

(26) On a vu que par accommodement l'Angleterre leur ceda Surinam.

Quelques jours après cette facile conquête, ils se rendirent par la Riviere de Hudson, au pié du Fort d'Orange, qui ne fit pas plus de résistance. Ils lui donnerent le nom de *Fort* d'Albanie, un des titres du Duc d'York. Les Plantations Hollandoises étoient plus dispersées, qu'elles ne le sont ordinairement dans les Colonies Angloises. Il n'y en avoit pas une, du côté occidental de la Riviere. La plus considérable étoit celle de *Hehgate*, au Sud, vers Rye dans la Nouvelle Angleterre. Une fameuse *Antinomienne*, Angloise, nommée Madame Hutchinson, qui s'y étoit retirée, après avoir été bannie de la Province des Massachusets, y avoit été massacrée par les Indiens, avec toute sa Famille, composée de seize personnes. Il n'en couta de toutes parts, aux Anglois, que la peine de changer les noms. Carre laissa pour Gouverneur un de ses Officiers, nommé *Nichols*, & vint se glorifier en Angleterre d'une si prompte expédition.

ETABLISSEM. DE LA NOUVELLE YORK.

Description de la Nouvelle York.

Division de cette Province.

LES premieres bornes de la Nouvelle Belge, dans la Commission Hollandoise, avoient été Maryland au Sud, les Terres Indiennes à l'Ouest, les Terres Françoises au Nord, & la Nouvelle Angleterre à l'Est. Elles furent beaucoup plus resserrées, après les nouvelles dispositions du Roi Charles. Le Duc d'York ne se vit pas plutôt maître du Païs, qu'il en ceda une partie considérable à des Propriétaires subalternes, qui la diviserent en *Jersey* orientale & occidentale, apparemment pour faire honneur au Chevalier Georges *Carteret*, un de leurs Collegues, originaire de l'Ile de Jersey. C'est la partie de ce nom, qui fait aujourd'hui les limites de la Nouvelle York à l'Ouest & au Sud. Au Nord, elle est bornée par *Long-Island*, ou l'Ile longue; & vers l'Est, par la Nouvelle Angleterre. La Riviere de Hudson la sépare de Jersey; & c'est une ligne, tirée de Rye à Greenwich, qui la sépare de la Nouvelle Angleterre. Ainsi toute la Province n'a pas plus de vingt milles de profondeur dans le Continent; mais sa longueur est d'environ cent vingt milles sur les Côtes. Dans cette acception, elle est située entre quarante degrés & demi & quarante-un degrés cinquante minutes de Latitude du Nord, & par conséquent dans un climat plus tempéré que celui de la Nouvelle Angleterre.

Description de son état actuel.

Toutes les Colonies Angloises de l'Amérique ont affecté de diviser leur Païs en Comtés, peuplés ou non; & les Voïageurs de leur propre Nation traitent cette vanité de ridicule. C'est ainsi que les deux Jerseys, l'Ile longue, & les autres parties de la Nouvelle York composent aujourd'hui neuf Comtés, dont cinq, principalement habités par les anciens Hollandois, portent les noms d'*Albanie*, *Ulster*, *Duchesse*, *Orange*, & *King's County*, ou Comté du Roi. Les quatre autres sont ceux de la Reine, ou *Queen's County*, *Suffolk*, *Chester*, & *New-York*, ou Nouvelle York.

Capitale du Païs.

La Ville de ce dernier nom est aujourd'hui beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit sous celui de Nouvelle Amsterdam, & forme, par conséquent, une perspective encore plus agréable. On y compte onze cens Maisons,

Descript. de la Nouvelle York.

& près de sept mille Habitans. Les édifices y sont fort beaux ; & l'on assure que la moindre Maison y vaut cent livres sterling, ce qu'on ne pourroit pas dire, avec verité, de la meilleure Ville d'Angleterre. La principale Eglise, qui fut bâtie en 1695, est d'une singuliere beauté. On en compte trois autres ; l'Eglise Hollandoise, la Françoise & la Luthérienne ; car ici, comme dans la Nouvelle Angleterre, l'entrée est ouverte à toute les Sectes chrétiennes. Les Habitans, d'extraction Hollandoise, font une partie considérable de la Ville ; mais la langue Angloise leur étant devenue naturelle, ils ne fréquentent gueres d'autre Eglise que celle de la même Nation, surtout ceux qui prétendent aux Emplois municipaux. Avec une Ecole libre, la Capitale de la Nouvelle York a son Imprimerie, d'où sortent, à la vérité, peu d'Ouvrages, puisqu'il n'y a dans la Ville qu'un seul Libraire, & qu'on ne vante pas beaucoup son Commerce. Il ne reste presqu'aucune partie des anciens murs. La principale défense de la Ville est le Fort Georges, muni de deux Batteries qui regardent la Mer. Il est en bon ordre, & gardé par deux Compagnies de Trouppes reglées. L'Hôtel de Ville est un fort bel édifice. On ne nous fait remarquer aucune différence entre le Gouvernement de la Nouvelle York, & celui des Villes d'Angleterre ; mais les factions, qui s'y élevent entre les Magistrats, causent souvent du trouble dans la Province.

Ses Maisons & ses Eglises.

Fort Georges.

Ile de Monahattan.

L'Ile de Monahattan, où cette Capitale est située, a quatre milles de long. Elle est fertile, agréable, & la Riviere de Hudson qui l'arrose en fait une riche & délicieuse Plantation. Enfin, pour la vue, pour le plaisir & l'utilité, la Ville & ses environs ne le cedent à aucune Ville d'Angleterre.

Kingston.

Celle de *Kingston* est située entre New-York & Albanie, sur le bord occidental de la Riviere, à 50 milles de la premiere. Ses Maisons sont dispersées, à l'exception d'une centaine, qui composent le centre, & qui sont fort bien bâties. On y compte environ deux cens Familles. Une Riviere nommée l'*Esope*, qui descend de la Nouvelle Jersey, se jette dans celle de Hudson près de cette Ville, & forme une communication avantageuse entre les deux Provinces.

Comté d'Ouest-Chester.

Le Comté d'Ouest-Chester n'a qu'une Paroisse, ou du moins, qu'une Eglise Paroissiale, qui est dans la Bourgade de même nom. *Taskars*, *Chams* & *Munerenok* sont d'anciennes Plantations Hollandoises.

Albanie.

La Ville d'Albanie, autrefois le Fort d'Orange, est à cent quarante milles de New-York, vers le Canada & Quebec. La plûpart de ses Habitans sont encore de race Hollandoise, & montent à près de trois cens Familles, qui menent une vie douce, & qui s'enrichissent même par leur Commerce avec les Indiens. C'est là que les Gouverneurs de la Province tiennent ordinairement leurs Conférences avec les Sachems. Une des plus célebres fut celle qui se tint sous la Reine Anne, où l'on vit deux Sachems des Hurons du Canada, cinq des Indiens nommés les *Twightwights* & les *Tronondades*, & ceux des cinq Nations alliés avec les Anglois, qui se nomment les *Oneydes*, les *Ouandages*, les *Cayanges*, les *Sinekas*, & les *Maquas* ou Maquois. On observe ici qu'excepté le dernier de ces cinq noms, il n'y en a pas un qui s'écrive & qui se prononce

toujours de même. Le territoire de tous ces Indiens s'étend jusqu'aux Etablissemens François du Canada, dont les limites au Sud, dit l'Auteur Anglois, ne sont pas à plus de deux cens milles de celles de la Nouvelle York au Nord. Albanie est défendue par un bon Fort de pierre; & l'on y entretient une Garnison de deux Compagnies, dont une partie est détachée à *Schenectada*, autre Ville, située vingt milles plus haut, & défendue aussi par un Fort, qu'on a rebâti dans ces derniers tems. La Vallée de Schenectada est un lieu dont on vante les agrémens; & la situation de la Ville, au milieu des Plantations Indiennes, y rend le Commerce florissant. On y compte environ cent cinquante Familles, mêlées d'Anglois & de Hollandois.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE YORK.

Schenectada.

Entre Schenectada & New-York, dans un espace de cent soixante-dix milles, on voïoit autrefois plusieurs Nations Indiennes, qui se sont retirées dans l'intérieur du Continent, telles que les *Makentouonis*, les *Pokanis*, les *Ouoranis*, & les *Maukikams*. Les Maquas étoient à l'Ouest d'Albanie. Ces Frontieres ont deux ou trois petits Forts, qui se nomment *Half-Moon*, ou la demie Lune, *Nestigau* & *Saraclage*. Tout le Païs, qui borde la Riviere jusqu'à son embouchure, est également agréable & fertile. Il appartenoit entierement aux Indiens avant le siecle où nous sommes, à l'exception du Canton de *Sopersbill* sur le bord occidental de la Riviere de Hudson, où les Hollandois n'avoient jamais eu d'Etablissemens, mais qui est aujourd'hui cultivé par les Anglois. Les Plantations sont rares encore, dans l'intérieur du Païs.

Au Sud-Est de New-York est située *Long-Island*, ou l'Ile longue, nommée autrefois l'Ile de Nassau, qui s'étend le long du Comté de Fairfield, dans la Nouvelle Angleterre, presque jusqu'à l'embouchure de la Riviere de Hudson. On vante la bonté de son terroir. Sa longueur est de cent cinquante milles, sur douze de large. Cent Familles Angloises, venues du Comté d'Essex dans la Nouvelle Angleterre, en habitoient une partie avant la Conquête de la Nouvelle York; mais les Hollandois de la Nouvelle Amsterdam ne cessant point de les chagriner, elles s'étoient retirées à la Pointe Orientale de l'Ile, où elles avoient bâti une Ville nommée *Southampton*, qui s'étoit érigée d'elle-même en Gouvernement particulier, sous la protection de la Colonie des Massachusets. Elle se soutient encore sous le même nom; & ses Habitans sont devenus assez nombreux, pour avoir formé dans le voisinage une Bourgade, nommée Bridge-Hampton. L'Ile longue compose aujourd'hui trois Comtés de la Nouvelle York; celui de la Reine, Suffolk & Richemond; car les Anglois, regardant cette Ile comme une dépendance de la Nouvelle Belge, ne manquerent point de s'en saisir, en vertu des droits du Duc d'York. On s'étonne que les Habitans de Southampton, qui en avoient de plus anciens, ne s'y soient pas opposés.

Long Island; ou l'Ile longue.

Le Comté de la Reine, ou *Queen's County*, a deux Paroisses; l'une à *Jamaïque*, Bourgade d'environ quarante Familles; l'autre, dans celle de Hampstead, au milieu d'une belle Plaine de même nom, qui est célebre par la bonté des Chevaux qu'elle nourrit, & que cette raison oblige de fournir sa portion de Milice, en Cavalerie. On trouve, dans le même Comté, quelques autres petites Places, telles qu'*Utrecht* & Constable. Celui de Suffolk n'est

Queen's County, ou Comté de la Reine.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE YORK.

Comté de Suffolk.

habité que par des Preſbyteriens, des Quakers, & d'autres Sectaires, que les Anglois nomment *Indépendans*. *Huntington* & *Oiſter-Bay*, ſes deux principales Bourgades, ſont compoſées d'environ quarante Familles. Les Hollandois avoient établi dans l'Ile longue des Potteries de terre, qui n'étoient pas moins eſtimées que celles de Delft; mais les Anglois ont ſubſtitué, à ce Commerce, celui des grains, des Chevaux & des Pelleteries. Le milieu de l'Ile offre une plaine, longue de ſeize milles & large de quatre, qui produit d'excellente herbe, & dont les Chevaux ne ſont pas moins en honneur que ceux de Hampſtead. Dans tout cet eſpace, on ne trouve point une pierre, ni un buiſſon. Le Commerce des Chevaux y eſt encouragé par des courſes & des prix. On a profité auſſi de cet avantage, pour établir à *Nortfleet*, Bourgade de l'Ile, une Poſte, qui entretient deux fois la ſemaine une communication reglée entre *Nettlebed*, *Egerton*, *Afford*, *Huntington*, *Oiſter-Bay*, *Fluſhing*, *Newton* & *New-York*. A peu de diſtance de la Côte, on trouve pluſieurs petites Iles déſertes; mais celle que les Hollandois ont nommée Ile des Etats, ou *Staten*, à la Pointe occidentale de Longue-Ile, n'a pas moins de dix milles de long ſur cinq ou ſix de large, & contient trois Habitations; *Billop*, au Sud; *Palmer*, au Nord, & *Dover*, ou Douvres, à l'Eſt. On prenoit autrefois des Baleines & des Souffleurs autour de ces Iles; & pendant l'Hiver, on y prend encore quantité de Veaux marins, dont on tire une excellente huile.

Les productions de la Nouvelle York different peu de celles de la Nouvelle Angleterre. On n'y compte pas plus de mille Indiens; & le nombre des Anglois, vers la fin du dernier ſiecle, montoit à huit ou dix mille, dont le principal Commerce étoit en Pelleteries, en Poiſſon ſec, & ſurtout en Merrain, qu'ils fourniſſoient à l'Ile de Madere & aux Açores. Ils portent auſſi diverſes ſortes de viandes fumées, du Lard, de la Farine, des Oignons, des Pois & des Pommes, aux Antilles.

Ancienne Langue des Indiens de la Nouvelle York.

Laet nous a conſervé, ſur les Mémoires des Hollandois de la Nouvelle Belge, pluſieurs mots de l'ancienne Langue de cette Contrée. On y comptoit juſqu'à cent, ce qui eſt aſſez rare parmi les Sauvages de l'Amérique; & les noms des nombres n'y avoient aucun rapport avec ceux des autres parties du Continent. C'étoit, *Cotté* 1. *Niſſé* 2. *Naba*, 3. *Ouious* 4. *Parenagh* 5. *Cottaſh* 6. *Niſſas* 7. *Gekas* 8. *Peskon* 9. *Terren* 10. *Miſſinak* 20. *Nabinak* 30. *Ouéouinak* 40. *Parathginak* 50. *Cottaginak* 60. *Niſſaſtigen*, 70. *Gahashinak* 80. *Peskonginak* 90. *Cottapak* 100. Les parties du corps ſe nommoient; *Ouier*, la tête. *Sehinkoy*, les yeux. *Toonne*, la bouche. *Ouieranou*, la langue. *Dukhé*, les épaules. *Nachk*, les bras. *Hyckaes*, les ongles. *Theſé*, le ventricule. *Syt*, les piés. *Mytrak*, les cheveux. *Akyouan*, le nez. *Chettoen*, les levres. *Hochkoy*, le menton. *Toorſay*, la poitrine. *Rinskan*, les doigts. *Chet*, les nerfs. *Natheg*, le ventre. *Nachkaronck*, le front. *Hittrouab*, les oreilles. *Ouipit*, les dents. *Nekoykangam*, le cou. *Noenakam*, les mamelles. *Rideren*, le pouce. *Mokocht*, le ſang, *Prominc*, la cuiſſe.

L'Homme, *Renoes*. La Femme, *Oskoiau*. Le feu, *Tinteiou*. L'eau, *Empie*. La pluie, *ſoukeri*. La grêle, *Taſſikii*. La gelée, *Kepatten*. La nege, *Ouinoui*. Un arbre, *Hitteocke*. Un Cerf, *Atto*. Un Ours, *Mackoivo*. Un

Castor, *Temakoy*. Un Loup, *Metumnu*. Un Lion, *Sinkoy-Mackirggh*. Loutre, *Kounamock*. Chien, *Aram*. Renard, *Ououcous*. Cigne, *Ouinckicso*. Canard, *Camconcke*. Paon, *Siekenam*. Perdrix, *Ouokin*. Grue, *Tarecka*. Tourterelles, *Ourikink*. Oie, *Ciahac*. Anguilles, *Syackamek*. Perche, *Caouicakanosse*. Truite, *Cackikanem*. Bon, *Ouret*. Mauvais, *Matet*.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE YORK.

L'Auteur d'une Relation Angloise admire que la premiere syllabe du mot, qui signifie le *cou*, ait la même signification dans sa Langue.

Description de la Nouvelle Jersey.

Les Suedois étoient établis dans ce Païs avant les Hollandois & les Anglois.

CEUX, d'après lesquels on vient d'attribuer la Découverte de la Nouvelle York à Hudson, ne pouvoient ignorer que les Cabots, Verazzani, Gosnold même & Smith, avoient déja reconnu la même partie du Continent, ni faire par conséquent cet honneur à Hudson, qui n'y avoit abordé que longtems après; mais ils paroissent avoir tout-à-fait ignoré que les premiers Européens, qui s'établirent sur cette Côte, furent les Suedois, qui y avoient formé trois Bourgades, ou trois Habitations, nommées *Christina*, *Elsimbourg* & *Gottembourg*. Leurs principaux établissemens étoient du côté méridional de la Riviere, vers la Pensylvanie; & l'on y voit encore les ruines d'un Fort, qu'on n'a pas cessé de nommer le Fort d'Elsimbourg. Cependant les Suedois tirerent peu d'avantages de leurs Plantations; & les Hollandois, toujours industrieux dans les entreprises du Commerce, pousserent si loin les leurs, que le Païs de Berghen, partie Septentrionale de la Nouvelle Jersey, fut presque entierement défriché par leurs mains. Quoique Charles II eut compris ce Païs dans la Donation qu'il avoit faite au Duc d'York, les Anglois ne commencerent à s'y établir, que plusieurs années après avoir étendu leurs Plantations dans les autres parties de la Nouvelle York. Ensuite le Duc aïant cedé ses droits, sur celle-ci, à Mylord Berkeley & au Chevalier Carteret, sous le nom de la *Nouvelle Canarée*, ces deux Seigneurs, ou leurs Députés, convinrent de la subdiviser en deux autres parties, qu'ils nommerent, comme on l'a déja fait remarquer, Nouvelle Jersey de l'Est, & Nouvelle Jersey de l'Ouest; & cette division forma, pendant plusieurs années, deux propriétés distinctes.

Formation de la Nouvelle Jersey, & sa division.

Sa situation.

La Nouvelle Jersey de l'Est, ou cette partie qui borde la Nouvelle York, tomba en partage au Chevalier Carteret; & celle de l'Ouest, ou la partie qui borde la Pensylvanie, à Mylord Berkeley. Toute la Province, qui contient ainsi les deux Jerseys, a pour bornes l'Océan au Sud-Est, la Riviere Delavare à l'Ouest, la Riviere de Hudson à l'Est, & l'intérieur du Continent au Nord. Sa position est entre les trente-neuf & les quarante degrés de Latitude Septentrionale. En longueur, elle s'étend d'environ cent vingt milles sur les Côtes maritimes, & le long de la Riviere de Hudson; & les Anglois ne lui donnent gueres moins d'étendue dans sa plus grande largeur. C'est suivant sa division en Est & Ouest qu'on nous fait connoître ses Comtés, ou, si l'on veut, ses Cantons.

Ses Comtés.

La plus grande, & la plus peuplée des deux divisions, est celle d'*Est-Jersey*. Elle s'étend, à l'Est & au Nord, le long des Côtes & de la Riviere

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE JERSEY.

de Hudson, depuis le Port de *Little-Egg*, jusqu'à cette partie de la même Riviere qui est par les quarante-un degrés. Au Sud & à l'Ouest; elle est séparée de l'Ouest-Jersey, par une ligne tirée de Little-Egg jusqu'aux Rivieres de Cresswick & de Stony, & jusqu'au bras méridional de celle de Raritan. Elle s'étend ainsi, de cent milles en longueur, sur la Riviere de Hudson & sur la Côte maritime; mais sa largeur est fort inégale. On la divise en Comtés, qui semblent mériter peu ce titre. Tels sont *Berghen*, *Essex*, *Middlesex* & *Montmouth*.

Comté de Berghen.

Le Comté de Berghen est situé sur la Riviere de Hudson, vis-à-vis New-York, & fut le premier cultivé de cette Province. Il est arrosé de plusieurs Rivieres, comme toutes les autres parties des Jerseys. On nomme, après celle de Hudson, le *Hatinsak*, le *Pasaak*, & quantité d'autres de moindre grandeur. La principale Ville du Comté est *Berghen*; & ce nom, qui est celui de la Capitale de Norverge, fait douter si la premiere Colonie ne fût point Danoise. Il n'y a point d'autre Ville, & tout le reste consiste en Plantations dispersées. La plûpart des Habitans de Berghen sont Hollandois, & toute la Ville ne contient pas plus de soixante Familles. Elle est située sur la pointe occidentale d'une Langue de terre, qui forme un Détroit entre l'Ile des Etats & le Continent.

Comté d'Essex.

Dans le Comté d'Essex, la Ville principale est *Elisabeth*, située au fond d'une Anse, vis-à-vis de la Pointe occidentale de l'Ile des Etats. C'est le premier Etablissement des Anglois, & celui qui paroit avoir fait le plus de progrès; car malgré le dessein qu'on a eu d'ériger *Perth* en Capitale, il est incomparablement plus peuplé. On y compte plus de deux cens cinquante Familles. D'ailleurs c'est le Siége du Gouverneur, des Cours des Justices, de l'Assemblée générale, & le centre de tout le Commerce de la Province. *Nework*, autre Ville du même Comté, est à six ou sept milles au Nord d'Elisabeth, & contient environ cent Familles. Toute la partie occidentale d'Essex est arrosée par les Rivieres de *Rockway*, de *Pasauk* & de *Whipanny*. La partie du Nord est une chaîne de Montagnes, qui se nomment *Blue-Hills*, ou les Montagnes bleues.

Comté de Middlesex.

Le Comté de Middlesex est la plus peuplée & la plus florissante partie du Païs, dans ses Plantations; tandis que Perth, sa Capitale, mérite à peine le nom de Village. Mylord Berkeley & le Chevalier Carteret, auxquels on avoit vanté la situation de cette Place, avoient ordonné à leurs Agens d'y rassembler le gros de la Colonie; mais Elisabeth ne l'a pas emporté pour le nombre. Ce Comté a deux autres Bourgades; 1. *Piscataway*, à six milles de la Riviere de *Raritan*, & composée de quatre-vingt Familles; 2. *Woodbridge*, huit milles plus loin, dans une Anse du Détroit formé par l'Ile des Etats, & composée de cent vingt Familles. La partie occidentale de Middlesex est arrosée par la Riviere de *Milston*, qui coule dans une belle Vallée. Une grande partie des Habitans est de race Ecossoise. On a vu, parmi eux, le Comte de Perth, créé Duc en France par le Roi Jacques II; & ce fut à son honneur que la Ville de Perth prit ce nom, auquel on joint *Amboy*, qui est celui de la Pointe où elle est située; de sorte qu'elle se nomme vulgairement *Perth-Amboy*. Elle est à l'embouchure de la Riviere de Raritan, qui se jette dans une Baie, nommée

mée *Sandyhook*, & capable de contenir cinq cens Vaisseaux (27). Le Plan d'une Ville, que les Ecossois du Païs honorent du titre de Cité, avoit été tracé fort régulierement. On avoit divisé le terrein en cent cinquante quarrés, où l'on devoit bâtir des Maisons, & le centre devoit être une Place ou un Marché de trois arpens. L'espace n'avoit pas été plus ménagé pour tous les lieux qui devoient servir au Commerce. Enfin, le Plan général de la Ville ne contenoit pas moins de mille arpens, avec deux grandes routes qui devoient conduire, du centre, aux Bourgades de Piscataway & de Woodbridge. Quelques Ecossois commencerent à bâtir; mais l'entreprise est demeurée suspendue, & la Ville n'a pas plus de trois cens Habitans. Cependant on assure qu'il ne manque rien à la commodité de sa situation. Un Navire de trois cens tonneaux peut remonter au Port, & jusqu'à la porte des Marchands, dans une seule Marée. Tout le Païs qui borde la Riviere de Raritan n'offre que de belles Plantations, dont la plus distinguée fut formée par Robert *Barclay*, ce fameux Quaker Ecossois qui a publié, en fort beau Latin, l'apologie de sa Secte. Divers bras de la Riviere arrosent quantité de bonnes Terres, qui attendent encore des mains pour les cultiver.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE JERSEY

Plan de la Ville de Perth.

Dans le Comté de Monmouth, on trouve d'abord Middletown, une des jolies Villes du Païs, composée d'environ cent Familles, au milieu d'un grand nombre de Plantations qui ne prennent pas moins de trente mille acres de terre. Elle est située à douze lieues au Nord de Shrewsbury, & vingt-six milles au Sud de Pisentaway, assez proche de la Côte maritime, qui, se courbant dans cet endroit, forme une Baie sabloneuse de son nom. *Shrewsbury*, Ville ou Bourgade la plus méridionale du Comté, passe pour sa Capitale, & contient environ cent soixante Familles. Elle est située sur le bord d'une Riviere d'eau douce, à peu de distance de l'embouchure. *Trée-hold* est une autre Bourgade, d'environ quarante Familles, fondée depuis peu dans le même Canton.

Comté de Monmouth.

Cette Province n'avoit point encore d'Eglise, il y a trente ou quarante ans; mais il s'y faisoit des Assemblées de la Religion Anglicane, dans les Bourgades de Srewsbury, de Perth-Ambay & d'Elisabeth. Les Quakers & les Ecossois non-conformistes avoient aussi les leurs; & vraisemblablement le progrès de chaque Secte a répondu, depuis, au succès de leurs Plantations.

Ouest New-Jersey, ou la partie Occidentale de la Nouvelle Jersey, n'est pas divisée en Comtés, comme la plûpart des autres Colonies Angloises. Sa pointe la plus orientale est le Cap *May*, à l'embouchure de la Riviere Delaware, vis-à-vis du Comté de Sussex en Pensylvanie. L'espace de terre, qui est entre ce Cap & le Port de Little-Egg, ne laisse pas de se nommer le Comté du Cap de May; mais, jusqu'à présent, il n'a point eu de Jurisdiction ni d'Officiers. On n'y trouve que des Plantations dispersées; & la Côte n'a gueres d'autres Habitans que des Pêcheurs. Le Cap May est suivi de la Riviere *Maurice*, la plus grande du Canton; & plus loin, de celle de *Cohenzy*, petite, mais navigable pour les Barques l'espace

Ouest New-Jersey, ou partie Orientale de la Nouvelle Jersey.

(27) On a vérifié qu'il y a de l'exagération dans l'étendue qu'on donne à tous ces Ports.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE JERSEY.

de dix ou douze milles, jusqu'à la Bourgade du même nom, qui est composée d'environ quatre-vingt Familles. La Baie & la Riviere Delaware arrosent toutes les parties Sud-Est, Sud & Sud-Ouest de la Nouvelle Jersey occidentale. Les Plantations, dont quelques-unes sont si voisines qu'elles en ont pris le nom de Bourgades, sont situées sur le bord de la Baie & de la Riviere, la plûpart dans des Anses. Cette Province, quoiqu'une des plus agréables & des plus commodes pour la vie, est fort éloignée d'être une des mieux peuplées. La Nouvelle York d'un côté, & la Pensylvanie de l'autre, sucent toute sa nourriture.

Antioche est une petite Bourgade, située dans une Anse. *Gibbon* & *Allonny* en sont deux autres, plus proches de l'embouchure du Delaware. Ensuite on trouve le Fort d'Elsembourg, à l'embouchure même & vis-à-vis du Comté de Newcastle en Pensylvanie. Sur la Riviere de *Salham*, qui se jette dans le Delaware proche de ce Fort, on rencontre une Bourgade, qui prend son nom, ou qui lui donne le sien, à vingt milles de Cohenzy.

La Pointe de Fin, & la Bourgade de même nom, sont situées vis-à-vis de la Bourgade de Newcastle. On trouve ensuite les Anses de *Namau*, de *Raccocos*, & d'Almon, *Low-Island* ou l'Isle basse, & l'Anse de Wash, qui est vis-à-vis de Chester en Pensylvanie; ensuite l'Anse de *Great-many*, la Riviere de *Wrodberry*, *Green Bank* ou le Banc verd, & l'Anse de *Glocester*, vis-à-vis de Philadelphie. Tout ce Païs est délicieux, sain, & commode pour les besoins de la vie. Glocester est une fort belle Bourgade, d'environ cent Familles. Elle est suivie de l'Anse de *Ponthakin*, de la Riviere de Northampton, & de la Bourgade ou Ville de *Burlington*, Capitale de la Province, vis-à-vis de Bristol en Pensylvanie. Vingt milles plus loin, on ne trouve plus de Plantations.

Burlingthon, Capitale.

C'est à Burlington, que se tenoient les Assemblées de la Province, lorsqu'elle étoit sous un Gouvernement régulier; mais divers troubles aiant aigri les Habitans, ils ont jugé que le seul moïen de parvenir à la paix étoit de rendre à la Cour toutes les Chartes de leurs Priviléges, pour vivre dans une sorte d'Anarchie qui approche de l'indépendance. La Ville contient environ deux cens Familles. Ses Maisons, toutes de brique, ne sont point inférieures à celles de l'Europe, & ses Marchés sont fournis d'excellentes provisions. Au-dessus de Burlington est une autre Bourgade, nommée *Maiden-Head*, qui contient cinquante Familles; & plus loin, une autre encore, dont on ne nous apprend point le nom, mais plus petite, avec quelques Plantations dispersées qui bordent la Nation Indienne des *Minosinks*. La Riviere d'Esope, qui sépare cette Province de la Nouvelle York, se jette dans celle de Hudson proche de Kinston. Il seroit aisé de faire communiquer aussi la Nouvelle Jersey occidentale avec Maryland, par une Riviere qui ne coule pas à plus de huit milles du fond de la Baie de Chesapeak; mais par des raisons qu'on n'explique point, la Virginie & Maryland se sont toujours opposées à la proposition d'ouvrir un Canal.

Les deux Jerseys offrant de toutes parts un terrein fertile, il est surprenant qu'elles soient presque désertes. On n'y comptoit pas plus de seize

mille Ames au commencement de ce siecle; & quelque soin qu'on y ait apporté à gagner l'affection des Indiens, il n'en restoit alors qu'environ deux cens, dans une si grande étendue de Païs. Cependant on assure que les premiers Anglois pousserent le scrupule, jusqu'à n'avoir voulu commencer leurs Plantations qu'après avoir acheté, des Habitans naturels, les Terres à fort haut prix. Les droits des Berkleys & des Carterets sont passés, par des ventes & des transactions, à d'autres Propriétaires.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE JERSEY.

§ VI.

ETABLISSEMENT DE LA PENSYLVANIE.

Commencemens tardifs de cette Colonie.

L'ANGLETERRE regarde aujourd'hui la Pensylvanie comme un de ses principaux Etablissemens en Amérique, & n'en a point en effet dont les progrès aient été si prompts. Quoique la découverte de ce Païs fût aussi ancienne que celle de la Virginie, il étoit demeuré presque désert jusqu'à l'année 1680, où le goût de la liberté porta de nouveaux Sectaires à s'y établir. On ne remontera point ici à la naissance du Quakerisme; cette étrange Secte avoit déja fait éclater ses bizarres principes de Religion, lorsqu'elle chercha un asyle en Amérique : mais il est important de faire connoître quel fut le Chef de cette fameuse transmigration.

Pen, Chef des Quakers.

Il étoit fils d'un Chevalier Anglois, nommé Guillaume *Pen*, qui avoit commandé une partie des Flottes Angloises sous le Gouvernement de Cromwell, & qui malgré son éloignement pour l'Eglise Anglicane avoit fait sa paix avec la Maison Roïale lorsqu'il l'avoit vûe remonter sur le Trône. Ainsi le jeune Pen avoit comme sucé, en naissant, l'esprit d'indépendance; & loin d'être ébranlé par l'exemple de son Pere, il ne trouva, dans les Ordonnances de Charles II, que de nouveaux motifs pour se révolter contre la forme établie. Ce Prince aïant voulu, dès le commencement de son regne, que le Service Ecclésiastique se fît en surplis, suivant l'usage des anciens tems, Pen, qui étudioit à l'Université d'Oxford, prit cette occasion pour lever le masque. Secondé de Mylord Spencer, son Compagnon d'étude, qui devint ensuite un Politique célebre sous le nom de Comte de Sunderland, & de quelques autres de leurs Collegues, il insulta les premiers qui parurent en surplis. Au bruit de cette avanture, il fut rappellé à Londres par sa Famille, & forcé de passer en France, pour voïager pendant quelques années : mais il reçut, à Turin, une Lettre de son Pere, qui étant nommé Vice-Amiral ne voulut point se mettre en Mer sans laisser à son Fils le Gouvernement de sa Maison. Le Chevalier Pen ne jouit pas longtems de sa Dignité; il mourut au retour de son Expédition, après avoir obtenu, pour récompense de ses services, la promesse d'une Donation considérable dans le Continent de l'Amérique. On ne doute point qu'un de ses Parens, établi à la Nouvelle Angleterre, ne lui eût inspiré ce dessein par de flatteuses peintures du Païs : mais le jeune Pen, plus occupé de ses idées de Religion, fut longtems sans solliciter la faveur promise à son Pere; jusqu'à ce que voïant sa Secte persécutée

ETABLISSEM. DE LA PENSYLVANIE.

en Angleterre par toutes les Cours ſpirituelles, il réſolut de s'offrir pour Chef à ceux qui voudroient le ſuivre, & d'aller prendre poſſeſſion, avec eux, des Terres qui lui furent enfin accordées. Ses Lettres Patentes ſont du 4 Mars 1680 : elles lui donnoient, ſous le nom de Penſylvanie, qui eſt formé du ſien, tout l'eſpace ſitué entre les quarante-trois degrés de Latitude du Nord, incluſivement, avec les Iles qui appartiennent à cette étendue ; de ſorte que le Païs, dont il devenoit Propriétaire, étoit bordé à l'Eſt par la Baie & la Riviere Delaware ; au Nord par la Nouvelle Jerſey occidentale, ou plutôt la Nouvelle York, car il s'étend bien loin au-deſſus des deux Jerſeys ; à l'Oueſt par les Nations Indiennes, vers les ſources des Rivieres de *Suſquahanough* & de Delaware ; au Sud, par Maryland, depuis celle de *Pensberry*, proche des Sauts, juſqu'à *Henlope* vers l'embouchure de la Baie ; ce qui fait plus de cent cinquante milles en ligne droite, mais d'une largeur reſſerrée par Maryland.

Il obtient un grand Païs qu'il fait nommer Penſylvanie.

Bornes de cette Conceſſion.

Deſcription de la Penſylvanie.

TELLES ſont les bornes qui ſe trouvent aſſignées dans les Lettres de conceſſion : mais Pen, aïant enſuite obtenu du Duc d'York une partie déſerte de l'ancienne Belge, la fit joindre au premier Acte, & diviſa tout, ſous le même nom de Penſylvanie, en ſix Comtés, dont les trois premiers, qui forment la partie haute, furent nommés *Buckingham*, *Philadelphie*, & *Cheſter* ; & les trois autres, ou la partie baſſe, *Newcaſtle*, *Kent* & *Suſſex*. La partie haute ſe termine à *Mercus Hook*, quatre milles au-deſſous de la Ville de Cheſter ; & la baſſe s'étend environ cent vingt milles le long de la Côte, ſur quarante milles de profondeur vers Maryland. Ainſi toute la Province de Penſylvanie, depuis les ſauts de Penſberry juſqu'au Cap Guillaume, vingt milles au-deſſous de Henlope, n'a pas moins de trois cens trente milles de long, ſur deux cens de large.

Sa diviſion en Comtés.

On convient qu'il n'y a point un vingtieme de ce grand Païs qui ſoit habité ; mais il eſt plus généralement défriché, qu'aucune autre des Colonies Angloiſes de l'Amérique. Dans la diſtribution des Terres, Pen ſe réſerva quatre belles poſſeſſions dans chaque Comté. La partie baſſe de Penſylvanie eſt la plus capable de culture & la plus propre au Commerce. La haute eſt ſi mal peuplée, que la plûpart de ſes Villages n'ont point encore paru dignes de recevoir des noms.

Comté de Buckingham.

La principale Ville du Comté de Buckingham eſt Briſtol. Elle eſt ſituée à vingt milles de Philadelphie, vis-à-vis de Burlington dans la Nouvelle Jerſey occidentale, & compoſée d'environ quatre-vingt Familles. On lui donne, pour Fondateur, Samuel *Carpenter*, riche Partiſan du Quakeriſme. Cette Ville n'a rien de plus remarquable que différentes ſortes de Moulins. *Pensberry* eſt une Bourgade, ſituée dans une petite Anſe, & l'une des poſſeſſions que Pen ſe réſerva. Il y bâtit une fort belle Maiſon, accompagnée de Jardins & de Vergers, où les fruits ſont excellens ; avantage qu'ils paroiſſent devoir à la Riviere de Delaware, qui en fait trois fois le tour. On compte d'ailleurs, dans ce Comté, dix ou douze autres petites Bourgades, qui envoient ſix Députés à l'Aſſemblée générale,

Le Comté de Philadelphie, dont la Capitale, de même nom, est aussi celle de toute la Province, offre de toutes parts un terrein fort agréable. Sa plus ancienne Bourgade est *Francfort*, qui est assez bien bâtie, & de la grandeur de Bristol. Ce Canton fut d'abord habité par des Suedois, ensuite par des Hollandois; mais les uns & les autres s'étoient renfermés dans les Anses des Rivieres, comme s'ils n'eussent point connu les agrémens qu'ils auroient pû trouver plus au Sud de la Riviere de Hudson. Les Hollandois avoient une Plantation vers la Baie, dans le lieu qui est occupé à présent par la Bourgade d'Oxford, composée de soixante-dix ou quatre-vingt Familles. Ensuite on trouve *Philadelphie*, plus digne du nom de Capitale par le plan de sa fondation, que par le nombre actuel de ses Maisons & de ses Habitans. Dans les vues de Pen, elle auroit mérité d'être celle d'un grand Empire. Quoiqu'elles n'aient point été remplies, on ne laisse pas de la représenter comme une grande Ville, fort avantageusement située entre deux Rivieres navigables, le Delaware & le *Schuilkill*: mais elle étoit tracée pour former un quarré long, d'environ deux milles, d'une Riviere à l'autre. Elle devoit avoir huit rues de cette longueur, coupées à angles droits par seize autres rues d'un mille, toutes d'une belle largeur, & bordées de magnifiques Maisons. On avoit laissé des espaces convenables pour les Marchés & d'autres Places publiques, pour les Eglises, les Ecoles, les Hôpitaux, les Quais & les Magasins. Il paroît même que ce Plan n'a pas été tout-à-fait négligé dans les Edifices qu'on y a faits, & qui se multiplient de jour en jour. On assure du moins, que deux des faces de la Ville sont achevées, l'une à l'Est vers la Riviere de Schuilkill, & l'autre à l'Ouest vers le Delaware, qui est large ici de deux milles. La rue qui borde le Schuilkill a déja trois quarts de mille de long; les Maisons y sont belles, les Magasins en grand nombre, & les Quais commodes. On juge aisément que le reste de l'espace est emploïé en beaux Jardins. Mais le principal avantage de Philadelphie est la Riviere de Delaware, où les Vaisseaux peuvent mouiller sur un bon fond, avec six ou sept brasses d'eau.

DISCRIPT. DE LA PENSYLVANIE.

Comté de Philadelphie.

Sa Capitale, & celle de toute la Pensylvanie.

Premier Plan de cette Ville, tracé par Pen.

Ses premiers Habitans furent des Quakers, qui continuent encore d'en faire le plus grand nombre. On fut même assez long-tems sans y voir une Eglise Anglicane; mais, sous le Roi Guillaume, il s'en forma une, à laquelle on donna le nom de *Christ-Church*, & qui compose une Paroisse de plus de douze cens Ames. Ce ne fut pas sans peine que les Quakers consentirent à cet Etablissement, & se familiariserent avec des Voisins qu'ils n'avoient pû souffrir en Europe. Cependant comme ils tiennent le premier rang, non-seulement par le nombre, mais en qualité de Fondateurs de la Colonie, ils ont reçu, avec les Anglicans, différens Sectaires, qui ont aussi leurs Eglises, tels que des Presbyteriens, des Luthériens Suedois & des Anabaptistes. Ce mélange d'Anglois & d'Etrangers, joint aux facilités de la navigation & du Commerce, a déja rendu Philadelphie une des plus opulentes Villes de l'Amérique; & ses Habitans se flattent qu'un jour elle en sera la plus belle. Les François, dit l'Auteur d'une Relation Angloise avec la jalousie ordinaire à sa Nation, n'ont rien & ne peuvent rien avoir à lui comparer.

DESCRIPT. DE LA PENSYLVANIE.

Autres Villes ou Bourgades du même Comté.

A peu de distance, la nature a placé sur les bords du Schuilkill, un très beau Bois, qui fait les délices des Habitans. *Wioco* est une Bourgade à demi mille de Philadelphie, où plusieurs Familles Suedoises se sont établies. La même Nation possede une autre Bourgade, nommée *Tenecum*, dont la situation est si incertaine, qu'on ignore si elle est du Comté de Buckingham ou de celui de Philadelphie. *Abingdon* & *Dublin* sont deux jolies petites Villes, peuplées de Quakers Anglois. *German-Town* en est une autre, qui n'est composée que de Quakers Allemands & Hollandois, dont on fait monter le nombre à deux ou trois cens Familles. On observe, comme une rareté singuliere, que toutes ses rues sont plantées de Pêchers. Dans l'intérieur du Comté, on trouve *Radnor*, Bourgade de plus de cinquante Familles, bien bâtie & dans une belle situation. Elle portoit autrefois le nom d'Amstel, qu'elle avoit reçu des Hollandois, ses premiers Fondateurs. Amersland est encore une Bourgade du même Comté, située entre deux Anses, dont l'une se nomme *Derby*. Delà, passant par *Redloyer*, on entre dans le Comté de Chester.

Comté de Chester.

Sa premiere Bourgade est *Neuwton*, qui ne contient pas plus de trente ou quarante Familles. Chester, Capitale du Comté, deviendra tôt ou tard une bonne Ville par sa situation, qui offre un excellent mouillage dans sa Baie. On n'y compte encore, qu'environ cent Familles, mais la plûpart Anglicanes. Plus loin, on trouve une autre Ville, nommée Chichester, dont les Habitans sont à peu-près au même nombre, & qui est située aussi dans une Anse fort commode à la navigation. La petite Bourgade de Concorde s'offre ensuite. En général les Bourgades de ce Comté ont peu de grandeur, & sont mal peuplées; mais les Plantations y sont en grand nombre. Celle de *Marcus Hoock*, à quatre mille de Chester, termine la partie haute de la Pensylvanie.

Canton nommé Nouvelle Suede.

Au-dessous de Chichester est une grande Anse, nommée *Brandevin*, qui contiendroit de fort nombreuses Flottes. Elle est suivie de celle qu'on nomme *Christina*, où les Suedois avoient autrefois une Ville & des Plantations. Ce Canton & celui de l'autre côté du Delaware étoient leurs principaux Etablissemens; ce qui leur a fait donner, par un Géographe François, le nom de Nouvelle Suede. L'Anse de Christina est assez grande & l'on y voïoit encore, dans ces derniers tems, un Village Suedois, accompagné d'une Eglise. Entre cette Anse & celle qui la suit, on rencontre la Ville de Newcastle, qui donne son nom au Comté voisin. Les Terres des environs portent le nom de Païs de Galles, parcequ'elles doivent leur premiere culture à des Gallois. Elles sont remplies de Villages, ou de petites Bourgades, telles qu'*Haverford-Ouest*, *Merioneth*, &c; & l'industrie des Habitans y fait regner l'abondance.

Premier Canton de l'Amérique qui ait donné de la pierre à chaux.

Montjoy est un terrein considérable, où la Sœur de Pen s'étoit établie, & le premier de toute l'Amérique où l'on ait trouvé de la Pierre à chaux. Le reste du Païs n'est pas moins remarquable par son excellent gravier; propriété fort rare dans tout le Continent de l'Amérique. Il est habité par un mélange d'Anglois & de Hollandois. Newcastle approche de Philadelphie, pour le Commerce & le nombre des Habitans. Les Maisons y sont fort belles, & l'on y comptoit, dans ces derniers tems près de six cens

Familles. Les Gallois Anglicans & les Presbyteriens Hollandois y ont des Eglises. A dix milles de Nevcastle, on trouve un beau Village de Quakers, dont l'Eglise se nomme *Saint Georges*, & fait un sujet d'admiration pour ceux qui savent que ces Sectaires ne reconnoissent point de Saints. Il est suivi des Anses de *Blackbird*, & d'*Apaquanamy*, dont la derniere offre une Bourgade de même nom. On trouve plus loin une autre Anse, qui se nomme de même; leur distinction est celle du Sud & du Nord.

DESCRIPT. DE LA PENSYLVANIE.

Comté de Kent.

En passant par la Pointe de Bombay & l'Anse de *Duck*, on arrive dans le Comté de Kent, qui contient les Bourgades de *Cranebrook*, *Dover*, *Marden*, & *Mispelliven*, dans autant d'Anses des mêmes noms. *Dover*, autrefois nommé *Saint John's-town*, est composé d'environ cinquante Familles, & passe pour la Capitale du Comté, qui a, comme la Virginie, moins de Villes & de Bourgades que de Plantations dispersées. La situation de Dover, ou Douvres, est sur le bord de la Baie de Delaware.

Comté de Sussex.

La principale Bourgade du Comté de Sussex est *Lewes*, située dans une Anse de même nom & peu éloignée de celle de *Phemb*; on vante la beauté de sa situation, sur le bord d'une Riviere, qui la sépare de la Mer sans lui en ôter la vue, & qui forme un Port commode. Cedar est une autre Bourgade, à laquelle Pen donna ce nom, de celui de sa Maison de Campagne dans le Comté de Sussex d'Angleterre. A peu de distance au dessous de *Lewes*, vers l'embouchure du Delaware, on trouve le Cap *Henlopen*, ou Cap Guillaume; & vingt milles plus loin, le Cap James, qui fait les dernieres bornes de la Pensylvanie. Le Comté de Sussex, comme celui de Kent, n'a gueres que des Plantations dispersées.

Population de la Pensylvanie.

On ne compte pas moins de quatre-vingt mille Anglois dans les six Comtés de la Pensylvanie, & de quinze mille autres Européens, François, Hollandois, Suedois, & Palatins. C'est trois milles au-dessous de l'Anse de *Lewes*, que commence la ligne de partition, qui sépare la Pensylvanie de Maryland. Pen fait observer adroitement, dans une Relation de l'état de sa Colonie, que cette partie de l'Amérique est, par sa Latitude, à la même distance du Soleil que Naples en Italie & Montpellier en France, c'est-à-dire, que les deux Cantons qui passent pour les plus sains & les plus agréables de l'Univers. Mais d'autres ont remarqué que les climats du Continent de l'Amérique different beaucoup de ceux de la même Latitude en Europe. La Baie de Hudson & la Tamise, qui sont dans la même position à l'égard du Soleil, n'en éprouvent pas les mêmes influences; & les Naturalistes en donnent aisément la raison. Il est certain qu'en Pensylvanie, l'air est doux & pur : mais les pluies y commencent vers le 20 d'Octobre, & durent jusqu'au commencement de Décembre. Le froid y est souvent si vif, que la Riviere Delaware se glace, malgré sa largeur. Le Printems dure depuis Mars jusqu'à Juin; mais le tems n'est point uniforme dans cette saison. Pendant les mois d'Eté, qui sont Juillet, Août & Septembre, les chaleurs seroient insuportables, si elles n'étoient tempérées par des vents frais. Le vent est Sud-Ouest en Eté. Celui d'Hiver est généralement le Nord-Ouest, qui, soufflant des Montagnes glacées, des néges & des Lacs du Canada, apporte ici tout le froid qu'on y éprouve dans cette saison.

Son climat.

Descript. de la Pensylvanie. Ses Productions.

La nature du sol, en quelques endroits de la Colonie, est un sable jaune & noir, en d'autres un gravier, & le plus souvent une terre grasse, surtout entre les petites Rivieres & les Ruisseaux, où les Terres sont incomparablement plus fécondes que près des Rivieres navigables. On y trouve aussi une terre noire & poudreuse, sur un fond pierreux. Les productions naturelles du Païs sont les mêmes que dans les Colonies précédentes, avec cette différence qu'elles y paroissent mieux nourries & plus fortes; observation qui ne regarde pas moins les grains, les légumes & les fruits qu'on y a transportés de l'Europe. Un boisseau de grain en rapporte ici quarante, souvent cinquante, & quelquefois jusqu'à soixante. On a remarqué, avec admiration, dans un champ voisin de la Riviere de Schuilkill, qu'un grain d'orge d'Angleterre avoit rendu cinquante beaux épis sur la même tige.

Son premier Gouvernement.

L'éloignement que les Quakers ont, dans leurs principes, pour toutes sortes de divisions, surtout pour celles qui peuvent conduire à la guerre, a fait regner dans la Colonie une paix si constante, qu'on n'y connoît pas le moindre évenement qui puisse servir de matiere à l'Histoire. Pen, après avoir obtenu ses Lettres Patentes, ne s'étoit pas contenté d'un titre de cette nature; il y avoit joint le consentement des Indiens, qu'ils ne lui firent pas païer fort cher. Ensuite il donna, pour premier Gouverneur, à son Etablissement, un de ses Neveux, nommé Guillaume *Markam*, auquel les Quakers des différentes Nations ne firent pas difficulté de se soumettre. Le Chevalier Jones, célebre Jurisconsulte, dressa les Constitutions du Gouvernement. Par le premier article, le pouvoir législatif devoit résider dans le Gouverneur & l'Assemblée du Peuple; faveur fort juste, pour une Société de gens à qui l'amour de la paix, de la liberté, & de leur Religion, avoit fait abandonner leur Patrie. D'autres articles établissoient, non-seulement qu'on ne feroit point de Loi & qu'on ne leveroit point d'argent sans le consentement du Peuple; mais encore que tous les Priviléges & tous les droits des Anglois d'Europe auroient leur pleine valeur en Pensylvanie, & qu'en conservant beaucoup de respect pour la Cour & le Gouvernement d'Angleterre, on n'attendroit point des ordres du dehors pour tout ce qui concernoit le bien, la sureté & la tranquillité du Païs. Ces Reglemens & quantité d'autres furent confirmés par deux Assemblées générales, que Pen tint pendant son séjour dans la Colonie. Il créa des Cours de Justice dans chaque Comté; & pour diminuer le nombre des difficultés & des Procès, il établit, sous le titre de *Peacemakers*, c'est-à-dire de Pacificateurs, des Officiers particuliers, qui devoient être choisis par le Peuple dans chaque Canton & prendre connoissance de tous les démêlés avant que de les faire parvenir aux Tribunaux réguliers.

Comment il change de forme.

Il passa deux ans entiers dans le Païs, pour donner une forme constante à ces Etablissemens. Mais, étant retourné en Angleterre, & la liberté naturelle de son caractere ne lui aïant pas toujours permis de ménager ses expressions, il y devint suspect, après la disgrace de Jacques II, sans qu'on eut d'autre reproche à lui faire que son ancienne faveur auprès de ce Prince, qui n'étant encore que Duc d'York lui avoit donné une

une bonne partie de la Nouvelle Belge. Le Gouvernement de la Pensylvánie lui fut ôté ; & la Cour profita de cette occasion, pour changer la forme qu'il y avoit établie. Quelques années après, d'autres conjonctures servirent à le mettre mieux dans l'esprit du Roi Guillaume ; mais il n'en tira aucun avantage pour rétablir la constitution de sa Colonie : le Gouvernement de cette Province est aujourd'hui le même que celui des autres possessions de l'Angleterre dans le Continent de l'Amérique. Pen mourut en 1718, & laissa un Fils fort jeune, qui n'alla prendre possession qu'en 1732, de l'immense héritage de son Pere.

DESCRIPT. DE LA PENSYLVANIE.

§ VII.

ETABLISSEMENT DES ANGLOIS A LA CAROLINE.

C'EST ici, qu'on est absolument forcé de faire céder l'ordre des lieux à celui des tems. On ignore si depuis l'année 1507, où de Gourgues quitta la Caroline après son Expédition, les François ou les Espagnols firent d'autres tentatives pour s'y établir : mais il paroît qu'elle étoit déserte en 1622, lorsque plusieurs Familles Angloises, pour se dérober à la fureur des Indiens dans les massacres de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre, vinrent aborder sur la Côte de cette Province, à l'embouchure de la Riviere de May, & prirent le parti de s'y établir. L'état du Païs ne pouvoit être alors florissant, sous quelques Nations Indiennes qui l'habitoient. On en trouve une courte peinture, dans un Mémoire de l'année 1644, publié par un Anglois nommé *Briestock*, qui y avoit abordé l'année précédente, & qui y fut bien reçu de ses Compatriotes. Leur Colonie n'avoit pas reçu beaucoup d'accroissement, puisqu'on n'y connoissoit encore que les anciens noms, François & Espagnols.

En quel tems les Anglois commencerent à visiter la Caroline.

» La premiere Riviere, dit Briestock, ou du moins la plus remarquable vers la Virginie, est le Jourdain, qui se jette dans la Mer par les trente-deux degrés de Latitude du Nord. A vingt milles de son embouchure au Sud, on trouve le Cap de Sainte Helene, proche du lieu que les François avoient nommé *Port Roïal*, & qu'ils avoient choisi pour y commencer leurs Plantations. Entre le Jourdain & Sainte Helene sont les débris d'*Oristan*, d'*Ostan* & de *Cayagne* ; Oristan à six lieues du Cap ; Ostan à quatre d'Oristan, & Cayagne à huit d'Ostan. Du Cap de Sainte Helene à la Baie *dos Baxos*, on compte trois lieues ; delà, trois à la Baie d'Asapo ; & de suite, trois à Casanusium, trois à Capula, neuf à Saron, quatorze à Saint Alcany, vingt à Saint Pierre, qui est par les trente-un degrés, enfin cinq à San Matteo. Il seroit difficile de concilier ces noms avec ceux qui leur ont succedé : d'ailleurs il ne paroît point que Briestock les donne pour des Habitations régulieres, ni que l'Etablissement Anglois eut pris aucune forme avant le regne de Charles II.

Ce ne fut qu'en 1663, que ce Prince, sollicité par quelques Sei-

ETABLISSEM. DES ANGLOIS A LA CAROLINE.

Concession du Roi Charles II.

gneurs (28) qui fondoient leurs prétentions sur les anciennes découvertes de Sebastien Cabot, entreprises au nom de l'Angleterre, leur accorda des Lettres Patentes (29), par lesquelles il leur cédoit, sans autre condition que de païer à la Couronne un tribut annuel de vingt marcs d'or, toute la partie du Domaine qu'il s'attribuoit en Amérique, depuis le trente-sixieme degré de Latitude du Nord jusqu'à la Riviere de San Matteo, qui est renfermée dans le trente-unieme, avec tous les droits roïaux sur les Pêcheries & les Mines, sur la vie, les *membres*, & les possessions de leurs Vassaux. L'Auteur Anglois d'une Histoire de la Caroline avoue qu'il ignore, à quel titre le Roi Charles donnoit si libéralement de vastes parties de l'Amérique : » mais on ne sauroit contester, dit-il, la réalité de » l'Acte ; & les François ou les Espagnols auroient mauvaise grace de » prétendre, qu'une Terre qu'ils ont cessé de cultiver ne doive jamais » l'être par d'autres.

Tolérance universelle accordée pour la Caroline.

Les Proprietaires n'eurent pas plutôt obtenu leurs Lettres, que suivant une méthode, justifiée alors par le succès, ils commencerent par ouvrir l'entrée de leurs possessions à toutes les Sectes. Cette tolérance étoit même autorisée, sans restriction, par l'Acte roïal. On nous donne en substance le premier Reglement qui fut publié à cette occasion. Il portoit que les Propriétaires, aïant reconnu les avantages de la tolérance pour enrichir & peupler une Province, étoient résolus d'accorder la plus grande liberté de Religion qu'on pût desirer, ou dont on eut jamais eu l'exemple dans aucune Société humaine ; que les Naturels du Païs n'aïant pas encore la moindre connoissance du Christianisme, leur idolâtrie & leur ignorance ne donnoit assurément aucun droit de les maltraiter ; que les Chrétiens, qui apporteroient dans la Colonie des principes différens de ceux de l'Eglise Anglicane, s'attendroient sans doute à n'être pas contraints dans leurs opinions, & que par conséquent ce seroit manquer à la bonne foi que de leur faire la moindre violence ; qu'à l'égard des Juifs, des Païens, & des autres Ennemis du Christianisme, on ne voïoit pas plus de raison de les rejetter, puisque leur malheur ne pouvant venir que d'un défaut de lumiere, on devoit se flatter au contraire que la connoissance de l'Evangile & l'exemple des vertus Chrétiennes pourroient servir quelque jour à leur désiller les yeux ; qu'ainsi tout le monde étoit invité à la Caroline, & sûr d'y jouir d'une parfaite indépendance pour les sentimens & pour le culte : qu'on ne mettoit qu'une condition à cette tolérance universelle ; c'étoit que toutes les personnes au-dessus de dix-sept ans, qui prétendroient à la protection des Loix civiles, fussent attachées à quelque Eglise, ou quelque corps de Religion, & que leurs noms fussent inscrits dans le Regître de leur Secte.

Motifs des Propriétaires.

Unique restriction.

Toutes ces idées furent rédigées en cent vingt articles, sous le titre de Constitutions fondamentales de la Caroline, & signées par les huit Seigneurs qu'on a nommés, avec cette addition formelle ; qu'elles seroient à jamais

(28) Les principaux étoient Edouard Comte de Clarendon, Georges Duc d'Albermale, Mylord Craven, Mylord Berkeley, Mylord Ashley, les Chevaliers Cartexet, Berkeley & Colliton.

(29) Du 24 Mars.

le fondement inaltérable & la regle ſacrée du Gouvernement de la Colonie. On doit comprendre que les Ordonnances civiles en faiſoient partie. C'étoit le fameux Loke, qu'on avoit choiſi pour dreſſer cette étrange Piece de Légiſlature, à la priere de Mylord Schaftsbury, qui devint un des Propriétaires. Donnons auſſi quelques-uns des principaux articles qui concernent le Gouvernement.

Etablissem. des Anglois a la Caroline.

Ordonnances civiles, & Gouvernement.

Le premier établiſſoit pour Gouverneur, ſous le titre de *Palatin*, un des Seigneurs Propriétaires, dont le pouvoir devoit durer toute ſa vie, & pour Aſſeſſeurs, trois autres d'entr'eux. Le Succeſſeur du Palatin (30) devoit toujours être le plus âgé du même corps. Cette Cour, où l'on donnoit droit de ſéance à tous les autres Propriétaires avec le droit de ſuffrage & d'autres Priviléges, étoit nommée *Cour Palatine*. Le pouvoir légiſlatif appartenoit à la Cour ſeule, & le pouvoir exécutif au ſeul Palatin. Les Députés des Propriétaires pouvoient les repréſenter, avec toute l'autorité de leurs Maîtres.

La Charte Roïale accordant aux Propriétaires le droit de créer de la Nobleſſe, avec la ſeule reſtriction de ne pas lui donner les mêmes titres qu'en Angleterre, un article portoit qu'après la diviſion du Païs en Comtés, ils créeroient dans chaque Comté trois Nobles; l'un ſous le nom de Landgrave, les deux autres ſous celui de Caciques, dont les Lettres ſeroient ſcellées du grand Sceau de la Colonie, & qui composeroient avec les Seigneurs Propriétaires, ou leurs Députés, la Chambre haute d'un Parlement: l'Election de la Chambre baſſe étoit laiſſée au Peuple. On comptoit de faire monter le nombre des Landgraves à vingt cinq, & celui des Caciques à cinquante. Les Landgraves devoient avoir quatre Baronies, attachées à leurs Dignités; chaque Baronie, composée de ſix mille acres de terre. La Dignité de Cacique n'emportoit que deux Baronies, chacune de trois mille acres. Les uns & les autres ne pouvoient aliéner ces fonds, par donation, ni par vente; mais ils pouvoient en louer un tiers pour trois vies. Les Membres de la Chambre baſſe du Parlement devoient être choiſis entre les Tenanciers libres de chaque Comté, comme ceux des Communes d'Angleterre. Ce Parlement devoit s'aſſembler une fois en deux ans; ou plus ſouvent, ſi l'intérêt public demandoit des convocations extraordinaires. Outre la Cour Palatine, qui devoit être regardée comme le Conſeil ſuprême de la Colonie, on devoit établir des Cours ſubalternes de Juſtice dans tous les Comtés, des Juges de Paix, des Connétables, une Cour de Chancellerie &c. Chaque Tenancier n'avoit à païer qu'un ſou par acre, aux Propriétaires, & pouvoit même racheter ce droit. Tous les Habitans, libres ou non, depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à ſoixante, étoient obligés de prendre les armes au premier ordre de la Cour Palatine.

Le premier Gouverneur, ou Député du Palatin, fut le Colonel Guillaume *Sayle*; & les premieres Plantations furent celles des Rivieres d'Albermale & de Port-roïal. Enſuite, la beauté des pâturages aïant attiré plus de monde vers les Rivieres d'Ashley & de Cooper, cette derniere par-

(30) Le premier Palatin fut le Duc d'Albermale.

ETABLISSEM. DES ANGLOIS A LA CAROLINE.

tie de la Province se trouve aujourd'hui la plus peuplée. Bientôt tout le Païs fut divisé en Comtés, qui le furent en quarrés de douze mille acres, autant pour le partage des Propriétaires que pour la distinction des Landgraves & des Caciques. Mais les affaires & l'Histoire de la Colonie n'appartenant point à ce Recueil, il est tems de passer à la Description.

Description de la Caroline Angloise.

ON divise la Caroline en deux parties, qui forment aujourd'hui deux petits Gouvernemens; celle du Nord & celle du Sud: mais la derniere porte ordinairement le seul nom de Caroline, parcequ'elle est la plus peuplée. D'ailleurs cette division n'empêche point qu'elles n'appartiennent toutes deux aux mêmes Propriétaires.

Tout ce Païs conserve la longueur, qu'il a reçue dans la Charte de Concession; c'est-à-dire qu'il n'a pas moins de trois cens milles entre les trente-un & les trente-six degrés de Latitude Septentrionale. Sa largeur seroit immense, si le Roi Charles avoit eu droit de l'étendre, comme il fit puerilement dans sa Charte, *jusqu'aux Mers du Sud*, c'est-à-dire au travers de tout le Continent de l'Amérique. Sa situation est des plus commodes pour le Commerce; sa Côte est fort agréable, sans orages & sans glaces pendant tout l'Hiver. A l'égard du climat, *Archdale*, Voïageur Anglois, en fait cet éloge: » la Caroline, dit-il, est la partie méridionale de » la Floride, entre les vingt-neuf degrés & les trente-six. C'est le cen- » tre de la partie habitable de l'Hémisphere du Nord; car en supposant » cette moitié du Globe habitable jusqu'aux soixante-quatre degrés, son » centre est la Caroline, qui est par les trente-deux, & parallele à la » Terre de Canaan. On peut lui donner le nom de Zone temperée, du » moins comparativement; parcequ'elle n'est point sujette aux chaleurs » excessives des Colonies plus méridionales, ni aux froids violens des Eta- » blissemens opposés: ses productions répondent au nom de *Floride*.

Division de la Caroline.

Sa division présente est en six Comtés; deux dans la Caroline du Nord, Albermale & Clarendon: quatre au Sud; *Craven*, *Berkeley*, *Colliton* & *Carteret*.

Comté d'Albermale.

Le premier, qui est le Comté d'Albermale, borde la Virginie. Il est arrosé par une Riviere de même nom: c'est dans cette partie de la Province qu'est située l'Ile de Roanoke, où Philippe *Amidas* & *Barlow* descendirent ensemble, dans le Voïage qu'ils avoient entrepris sous les auspices du Chevalier Raleigh. Ce Comté devoit appartenir à la Virginie par sa situation; ce qui justifie peut-être un peu l'indiscrete libéralité du Roi Charles. On a remarqué que dans l'origine, le Comté d'Albermale avoit eu plus de Plantations qu'aucun autre, & qu'il s'y rassembla d'abord plus de trois cens Familles: mais le Canton d'Ashley l'emporta bientôt. La Riviere d'Albermale offre, sur ses deux bords, quantité d'Anses, qui mériteroient elles-mêmes le nom de Rivieres, si leurs eaux venoient de plus loin dans les Terres. A la pointe qu'on nomme *Sandy*, elle se divise en deux bras, le *Noratoke* & le *Notaway*; & sa pointe Nord est habitée par la Nation Indienne des *Matoromags*. Entre cette Pointe & la Riviere de


CARTE
DE LA CAROLINE
ET GEORGIE
Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle
Lieues Communes de France
5 10 15 20 25 30
Tirée des Auteurs Anglois par
M. B. Ing. de la Marine
1757
VIRGINIE
CAROLINE
GEORGIE
LOUISIANE
PAIS DES APALACHES
Edenton
Bath
Cap Hattoras
Cap Lookout
Cap Fear
Wilmington
Charles Town
Augusta
Savannah
Telliquo
Kittowa
Quanesé
Tom XIV.
Nº. 11

Pontego, qui la suit, on trouve le Cap *Hattoras*, dont on a parlé dans la Description de la Virginie. Ensuite, on rencontre celle de *Neusa*. Les Koranins, Nation Indienne, habitent les environs du Lac de *Lookout*.

Descript. de la Caroline Angloise.

Comté de Clarendon.

Après le Comté d'Albermale, on entre dans celui de Clarendon, qui contient le fameux Cap de Fear, ou Cap *de crainte*, à l'embouchure de la Riviere de Clarendon, que l'on nomme aussi Riviere du Cap de Fear. Les environs sont habités par une Colonie de la Barbade. On représente les Indiens voisins, comme les plus sauvages de toute la Province. Ce qu'on trouve ensuite est la Riviere de *Waterey*, ou *Winnyan*, à vingt-cinq lieues de celle d'Ashley. Quoiqu'inférieure à celle de Port-roïal, elle est capable de porter de grands Vaisseaux; mais elle n'est point encore habitée. Une autre, nommée *Wingau*, qui coule entre celle-ci & celle de Clarendon, arrose une petite Place, qu'on honore du nom de Charles-town ou Ville de Charles, si peu peuplée, qu'elle mérite à peine le nom de Village.

Comtés de Craven & de Berkley.

D'ici, l'on passe immédiatement dans la Caroline du Sud, séparée de l'autre par la Riviere de Zanti. Le premier Comté qui se présente est celui de Craven, habité par un mélange d'Anglois & de François, dont les derniers ont un Etablissement particulier sur la Riviere de Zames. Après celle de Zanti, on rencontre celle de *Sewer*, où quelques Familles de la Nouvelle Angleterre sont venues s'établir. *Berkeley*, second Comté, où l'on passe aussi du Nord au Sud, n'est bien peuplé que du côté méridional, qui est arrosé par les Rivieres d'Ashley & de Cooper. Au Nord, il a la petite Riviere de Bowal; & sur la Côte, plusieurs petites Iles, nommées *Hunting-islands* & *Sullivant*. Entre la derniere & la Riviere de Bowal s'éleve une chaîne de Montagnes, que la nature de leur terrein a fait nommer *Sand-hills*, ou Monts de sable. La Riviere de *Wando*, qui arrose les parties Nord-Ouest de ce Comté, offre quantité de bonnes Plantations, & se joint à la Riviere de Cooper, pour aller se perdre ensemble dans celle d'Ashley à Charles-town.

Charles-town, Capitale de la Caroline.

Sa description.

Cette Capitale, honorée du nom Roïal de Charles par les Anglois, comme les François avoient donné celui de Caroline à toute la Province en considération de Charles IX, est située sur une Langue de terre entre les Rivieres d'Ashley & de Cooper, & jouit de l'avantage de deux Anses, l'une au Nord & l'autre au Sud. Sa position est par les trente-deux degrés quarante minutes de Latitude Septentrionale, à deux lieues de la Mer. C'est le seul Port libre de la Province; & ce Privilége, qui nuit beaucoup au Commerce, n'a pas manqué d'exciter des plaintes. Les fortifications de la Ville servent plutôt à l'orner qu'à la défendre: elles consistent en six Bastions, trois sur la Riviere d'Ashley & trois sur celle de Cooper, avec une Demie-lune de chaque côté; mais la disposition de ces Ouvrages est si mal entendue, qu'on n'en peut tirer beaucoup d'utilité. Un Fort, qui commande l'embouchure de la Riviere d'Ashley, rend le passage fort difficile.

Charles-town est le centre du Commerce de la Caroline. Il ne manqueroit rien à sa situation, si son Port pouvoit recevoir des Navires au-dessus de deux cens tonneaux. Tous les environs sont également agréables

DESCRIPT. DE LA CAROLINE ANGLOISE.

& fertiles. On vante beaucoup la beauté des grands chemins, surtout de celui qui se nomme *Broad-way*. Les arbres, dont la verdure est continuelle pendant l'espace de quatre milles, forment une promenade si réguliere, que suivant les termes de la Relation, » tout l'art des Princes de l'Europe ne fera jamais rien d'approchant. La Ville a plusieurs grandes rues, & quantité de beaux édifices, entre lesquels on en nomme douze ou quinze d'une Architecture distinguée. L'Eglise Paroissiale n'est pas moins remarquable par sa beauté : mais on lui reproche d'être trop petite pour le nombre des Habitans, qui ne cesse point de se multiplier. On trouve, à Charles-town, une Bibliotheque publique, fondée par le Docteur *Bray*, à qui la plûpart des Bibliotheques de l'Amérique Angloise doivent aussi leur fondation, & dont le zele, tourné particulierement à l'augmentation du Savoir, s'emploïa toute sa vie à solliciter des contributions en Angleterre. Les Presbyteriens & les Anabaptistes ont leurs Eglises dans la Ville; & celle des Presbyteriens François fait un des ornemens de la principale rue. Celle des Quakers est releguée dans un Fauxbourg, vers la Riviere d'Ashley. On ne compte pas plus de deux cens cinquante Familles, dans la Ville & les Fauxbourgs de Charles-town; mais l'air y étant favorable à la propagation, il n'y a presque point de mariage qui ne produise dix ou douze enfans. Cette Capitale est la résidence du Gouverneur général & le Siége des principales Cours de Justice. En un mot, c'est l'ame de toute la Province. Tout le Païs voisin est rempli de belles Plantations, qui forment comme autant de petites Bourgades. On nomme celles de *Ferguson*, *Underwood*, *Gilbertson*, *Garnett*, *Mathews*, *Green*, *Gray*, *Starkeys*, *Grimboll*, *Dickson*, *Izard*, *Ytoman*, *Bellenger*, *Gibbs*, *Shinking*, *Moor* & *Quarry*.

La Riviere de *Backe*, qui tombe dans celle de Cooper à trois milles de Charles-town offre les Plantations de *Commins* & de *Johnson*, qui bordent ce qu'on nomme la Baronie de *Colliton*. Sur les bords de la Riviere d'Ashley, on trouve celles de *West*, *Gibbs*, *Baden*, *Godfrey*, *Simonds*, *Trevillian*, *Pendarvis*, & *Marshall*. Ce Canton, qui appartient aux Shaftsburys, a pour bornes, au Sud-Ouest de la Riviere, une Commune, distinguée par le nom de *grande Savane*. A l'extrêmité du Comté, vers celui de Colliton, on trouve une Ville, nommée Dorchester, dont les Habitans qu'on ne fait pas monter à plus de trois cens cinquante, sont des Sectaires indépendans. La Riviere de Stono, qui coule à peu de distance, sépare les Comtés de Berkeley & de Colliton. Elle est jointe, par un Canal, à celle de *Wadmola*, proche d'une Plantation nommée *Blake*.

Comté de Colliton.

Les parties Nord-Est du Comté de Colliton sont encore habitées par des Indiens : mais ses Rivieres offrent quantité de Plantations Angloises, dont la plûpart ne sont pas indignes du nom de Bourgades. Le Stono & d'autres eaux forment, au-dessous de Charles-town, une Ile fort peuplée, qui se nomme *Bouny's Island*. L'*Edistow* Nord & l'*Edistow* Sud, deux des plus grandes Rivieres de ce Comté, ont des bords fertiles, dont la culture n'est pas négligée. Elles se joignent toutes trois, six ou sept milles au-dessus d'une Bourgade, ou Plantation, nommée *Paul-Grimboll*. Deux mil-

DESCRIPT. DE LA CAROLINE ANGLOISE.

les plus haut, on rencontre, *Wilton*, qui se nomme aussi *New London*, petite Ville d'environ quatre-vingt Maisons. Deux Landgraves, & d'autres Nobles, ont des Plantations considérables dans ce Canton.

Comté de Carteret.

Le Comté de Carteret n'est point encore habité, quoiqu'il passe pour le plus agréable & le plus fertile de la Province. Il est arrosé par une grande Riviere, nommée *Cambage*, qui se joignant à celle de May, forme, à leur embouchure, une Ile maritime, nommée *Edelano*. Tout le Païs de May étoit habité par la Nation Indienne des *Westos*. On y voit un très beau Lac, dans une grande Vallée, où les premiers Anglois qui arriverent à la Caroline étoient résolus de s'établir; mais les Indiens mêmes leur représenterent qu'étant voisins de Port-roïal, le plus beau Port de la Floride, il y avoit peu d'apparence qu'ils y fussent longtems soufferts par les Espagnols. En effet, quelques Ecossois, qui avoient tenté de s'y établir sous la conduite de Mylord *Cardross*, s'étoient vus forcés d'abandonner leur Etablissement.

Port-Roïal.

Port-roïal est situé à vingt lieues au Sud de la Riviere d'Ashley, par les trente-un degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord. L'entrée en est commode, & n'a jamais moins de dix-sept piés d'eau sur la barre. Son bassin est vaste, sûr, & s'étend dans une belle & fertile Contrée, à laquelle on ne connoît rien d'égal dans toute la Caroline. La Riviere qui le forme communique par divers bras à d'autres grandes Rivieres. Il n'est pas à plus de deux cens milles de S. Augustin, où l'Etablissement des Espagnols n'est pas assez considérable pour leur faire voir sans jalousie, ou sans crainte, une autre Nation si proche d'eux. Après Port-roïal, on trouve la Riviere de May, qui est suivie de *San Matteo*, dernier Canton de la Caroline, ou de la Floride Angloise.

Observations sur la Caroline, & ses Habitans.

Quoiqu'à l'exception d'un peu plus de douceur dans l'air, & d'une plus prompte maturité pour les productions, cette Contrée n'ait rien qui la distingue beaucoup des Colonies précédentes, on remarque qu'elle produit particulierement de si bon riz, que les Relations Angloises le mettent au-dessus du riz Oriental. Les Indiens de la Caroline étoient plus féroces que ceux de la Virginie; mais leurs guerres mutuelles, la petite vérole & d'autres maladies contagieuses, en ont détruit un grand nombre. La dureté naturelle de leur caractere ne leur ôte point un goût passioné pour la danse. Un Maître à danser François, s'étant attaché, dans le Comté de Craven, à leur apprendre des contre-danses de l'Europe, au son de la Flute & du Hautbois, y fit une fortune considérable.

On ne comptoit point, il y a trente ans, plus de douze mille ames dans toute la Colonie; mais les dernieres Relations assurent que ce nombre est fort augmenté; & sans l'expliquer, elles donnent une table de proportion, plus curieuse qu'utile (31). On lira plus volontiers quelques

(31) La voici:

Blancs	Colons, Marchands, Artisans,	comme	8 / 1 ½ / 2	à 12

Tous les Blancs, les Indiens soumis, les Esclaves Negres, à l'égard du total; les pemiers, comme 12 à cent; les seconds, comme 66 à cent; les troisiemes, comme 22 à cent.

Le Parti Episcopal, les Presbytériens François & autres, les Anabaptistes & les Quakers, à l'égard du total; les premiers & les seconds, comme 4 ½ à 10; les troisiemes, comme 1 à 10; les derniers, comme ¼ à 10.

Descript. de la Caroline Angloise.

autres Observations de la même date. En général, le terrein de la Caroline est uni. Dans l'espace de cent milles de long, sur à-peu-près la même largeur, on ne rencontre aucune hauteur considérable. Cependant il s'en trouve de toutes parts d'assez douces, depuis cinq piés jusqu'à soixante-dix. Derriere une vaste étendue de Païs plat, regne une haute chaîne de Montagnes, qui commençant par les trente-quatre degrés de Latitude, environ cent milles à l'Ouest du Missisipi, courent presque parallelement avec la Côte maritime, derriere la Floride, la Caroline, la Virginie & Maryland. C'est ce qu'on a déja nommé les Monts Apalaches, quoiqu'on leur donne aussi le nom d'*Alpelchen*, d'*Apelachéens* & d'*Apelléans*. De leur pié jusqu'à la Mer, on compte assez régulierement deux cens milles. Les sources de toutes les grandes Rivieres, qu'on a décrites, sont dans ces Montagnes.

La Province est capable de contenir & de nourrir soixante-six fois le nombre de ses Habitans actuels. On y seme le Blé d'Inde, ou le Maïz, depuis le premier de Mars jusqu'au 10 de Juin. Un acre de Terres communes produit depuis dix-huit jusqu'à trente Boisseaux. La saison, pour semer le riz, est entre le premier d'Avril & le 20 de Mai. On le seme dans des sillons, à dix-huit pouces l'un de l'autre. Chaque acre donne rarement moins de trente boisseaux, & quelquefois plus de soixante : mais la récolte ordinaire monte ou baisse entre ces deux termes, suivant la qualité du terrein. Cette derniere moisson se fait en Septembre, jusqu'au 8 d'Octobre, & devient si abondante qu'elle fait à l'Angleterre un Commerce annuel de plus de quatre-vingt mille livres sterling. Les Anglois se flattent qu'avec le tems on ne verra plus, dans les Marchés de l'Europe, d'autre riz que celui de cette Province.

Les Vers à soie n'y commencent pas moins à prosperer. Ils sortent de leurs œufs vers le 6 de Mars, qui est le tems où les feuilles du Meurier s'ouvrent. La résine, le Tar, ou Godron, & la Poix sont en abondance dans toute la Colonie. On tire la résine, en ouvrant, dans les troncs d'arbres, des sillons qui descendent jusqu'au pié, où il se trouve des Bassins pour la recevoir. Mais c'est après avoir ôté l'écorce, du côté qui regarde le Soleil ; afin que le suc, poussé par la chaleur, tombe plus abondamment. On le fait cuire ensuite dans de grandes Chaudieres, où il se change en résine. Le Tar & la Poix se tirent par les méthodes communes.

La multiplication des Bestiaux s'est fait admirer ici, depuis l'origine de la Colonie. Avant la fin du dernier siecle, on regardoit comme une grande richesse d'avoir trois ou quatre Vaches : il n'est pas rare aujourd'hui d'en avoir mille, & la plûpart des Particuliers n'en ont pas moins de deux cens. Elles vont paître dans les Forêts. On les rassemble le soir. Les Veaux, retenus pendant le jour dans des pâturages bien fermés, viennent les têter. Quelque tems après, on les traie ; on les renferme pendant la nuit ; & le lendemain, on les traie encore avant que de les renvoïer dans les Bois. Les Porcs, dont le nombre est encore plus grand, sont nourris de même. Ils s'écartent de plusieurs lieues, pour chercher du gland & des racines ; mais, étant accoutumés à trouver un abri dans les Plantations, ils ne manquent point d'y retourner le soir.

Le

Le Commerce, qui eſt le même entre la Caroline & l'Angleterre que dans les autres Colonies, emploie tous les ans vingt-deux Vaiſſeaux; & l'on n'en compte pas moins de ſoixante, qui viennent annuellement à Charles-town, de divers Cantons de l'Afrique & de l'Amérique.

DESCRIPT. DE LA CAROLINE ANGLOISE.

Impôts, Monnoie, prix du travail.

Il n'y a point d'autre impôt, à la Caroline, que les droits ſur les liqueurs fortes, les Vins, les Sucres, la Farine, le Biſcuit, le Poiſſon ſec, les Pelleteries &c, qui montent chaque année à quatre mille cinq cens livres ſterling, & qui forment le tréſor public: ſurquoi l'on paie mille livres aux Miniſtres Anglicans, qui ne ſont que dix pour toute la Colonie, mille pour l'achevement & l'entretien des Fortifications, ſix cens aux Officiers militaires & aux Sentinelles, deux cens au Gouverneur, trois cens pour les munitions de guerre, & quatre cens pour les Charges accidentelles. Il en reſte par conſéquent mille, qui forment un fond d'amortiſſement pour les Billets de crédit, qu'on n'avoit anciennement créés que juſqu'à la ſomme de ſix mille livres ſterling, mais qui furent enſuite augmentés juſqu'à dix mille. Outre ces Billets, dont le cours eſt bien établi, les Monnoies dont on fait ici le plus grand uſage ſont les Louis de France, les piſtoles d'Eſpagne, les Dallers de Hollande & les Piaſtres du Pérou. On y voit peu de monnoie Angloiſe, parceque tout le Commerce avec l'Angleterre conſiſte en échanges. On nous apprend juſqu'aux gages des Ouvriers, qui, arrivant dans la Colonie ſans aucun fond, veulent louer leur travail; c'eſt cinq shellings par jour pour un Tailleur; deux shellings & demi pour un Cordonnier; ſept shellings & demi pour un Forgeron; trois shellings pour un Tiſſerand; ſix shellings pour un Briquetier, & quatre pour un Tonnelier.

§ VIII.

FLORIDE ESPAGNOLE, ET VOÏAGE DU P. DE CHARLEVOIX SUR SES CÔTES.

INTRODUCTION.

Avec Saint Auguſtin, qui doit ſon origine à Menendez (*), les Eſpagnols n'ont pas d'Etabliſſemens plus conſidérables dans la Floride, que Saint Marc, Saint Joſeph, & Penſacola, tous trois dans la partie Méridionale, qui regarde le Golfe du Mexique. Mais comme ce n'eſt jamais dans les Relations d'Eſpagne qu'il faut chercher des éclairciſſemens ſur les poſſeſſions de cette Couronne, on connoîtroit peu l'état de ces trois petites Colonies, ſi l'infortune d'un Voïageur François n'avoit ſervi à lui procurer des lumieres qu'il a publiées: c'eſt le P. de Charlevoix, dans le Journal Hiſtorique de ſes Voïages. Il avoit eu le malheur de faire naufrage dans un Vaiſſeau nommé l'*Adour*, à la vue de la Floride, près d'une des Iles des Martyrs, en retournant de la Louiſiane en France. Une partie de l'Equipage ſe ſaiſit de la Chaloupe, une autre du Canot; & la troiſieme, avec le P. de Charlevoix, les Officiers du Vaiſſeau & les principaux Paſſagers, prit le parti de conſtruire une Barque que l'Auteur nomme un Bateau, pour retourner à la Loui-

Naufrage du P. de Charlevoix.

(*) Voïez, ci-deſſus, l'Etabliſſement des François dans la Floride.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

Comment il retourne à la Louisiane.

siane. C'est de ce point qu'il faut suivre le Voïageur & recueillir ses observations, sans en détacher les incidens de sa route, qui ont aussi leur utilité.

Nous partîmes, dit-il, le 25 d'Avril 1722, sur le midi, & nous voguâmes de concert pendant plusieurs lieues; mais vers le coucher du Soleil, nous vîmes entrer la Chaloupe dans le Canal qu'il falloit traverser pour gagner la Havane, sans se mettre en peine du Canot, dont elle portoit les vivres, & qui ne pouvant la suivre, fut obligé de se joindre à nous. Le soir, nous débarquâmes ensemble dans l'Ile, où les trois Bâtimens étoient convenus de se réunir. Une bande de Sauvages, qui s'y étoit déja rendue, nous fit passer toute la nuit sur nos gardes; & nous remîmes de grand matin à la voile.

Foiblesse de son Bâtiment.

Le tems étoit beau & la Mer tranquille. Notre Equipage envia bientôt le sort de la Chaloupe. Ensuite, il en vint aux murmures; & nos Chefs crurent devoir feindre, au moins, de le satisfaire. On prit donc la route du Canal. Deux heures après, le vent devint plus fort, & fit voir toutes les apparences d'un orage. Tout le monde reconnut alors qu'on ne pouvoit s'engager sans témerité dans une si longue traverse, avec des Bâtimens tels que les nôtres; car rien n'étoit plus foible que notre Bateau, & l'eau y entroit déja de toutes parts. On parla de se rendre à Saint Augustin; mais comme il auroit fallu retourner par le chemin qu'on avoit fait, on convint assez unanimement de prendre vers le Biloxi (32). Nous fîmes l'Ouest, dans cette vue. On avança peu pendant le jour, & nous passâmes la nuit dans le Bateau, où il s'en falloit beaucoup que chacun eut assez de place pour s'étendre. Le 27, nous campâmes dans une Ile, où nous trouvâmes des Cabanes abandonnées, des chemins fraïés, & des vestiges de souliers Espagnols. Cette Ile est la premiere des Tortues. Le terrein en est si mauvais, que je ne comprens point ce que des Hommes vont faire dans un si mauvais Païs, & si loin de toute Habitation humaine. Nous ne cessions point de faire l'Ouest, & nous voguions avec une rapidité qui ne pouvoit venir que des courans. Le 28, on continua d'avancer beaucoup; & quoiqu'avec peu de vent, il sembloit que les Iles volassent à côté de nous. L'observation de la hauteur, à midi, nous fit trouver vingt-quatre degrés quinze minutes. Si nos Cartes Marines étoient exactes, nous étions à l'extrêmité occidentale des Tortues : c'étoit nous engager beaucoup en pleine Mer, & j'étois d'avis de laisser toutes ces Iles à gauche; mais nos Officiers craignoient de ne pouvoir trouver de passage, entr'elles & le Continent. Ils ne furent pas longtems à s'en repentir, car nous fûmes deux jours sans voir aucune terre, quoiqu'on fit le Nord & le Nord-Est. Alors le désespoir saisit l'Equipage; il ne falloit qu'un coup de vent, tel que nous en avions essuïé plus d'un, pour nous submerger. Le calme même avoit ses inconvéniens; il falloit ramer tout le jour, & la chaleur étoit excessive. Enfin la terre parut devant nous, & nous y arrivâmes avant midi. Le 4, vers le milieu du jour, nous étions par les vingt-six degrés cinquante-six minutes, toujours avec la terre en perspective, mais sans pouvoir en approcher, parcequ'elle est bordée d'Iles &

Desespoir de l'Equipage.

(32) Voïez, ci-dessous, l'Etablissement des François à la Louisiane, & la Description de la Nouvelle France.


CARTE
DE LA LOUISIANE
et Pays Voisins
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France
25
50
75
100 L.
Par M. B. Ing. de la Marine 1757.
NOUVEAU
MEXIQUE
L O U I S I A N E
Ces Contrées et les Nations Sauvages sont peu connues
GOLPHE DU MEXIQUE
FLORIDE
GEORGIE
PRESQU ISLE DE LA FLORIDE
LAC MICHIGAN
L. ERIE
L. Ste Claire
Belle Riviere par les Anglois
Missisipi
Missouri R.
Lac des Tintons
Lac des Vieux Deserts
R. S. Pierre
F. le Sueur
Saguinam
F. Toronto
le Detroit
F. Checagou
R. S. Joseph
F. des Miamis
Sandoske
F. Duquesne
Montagnes Pelées
Peoria Poste Fr.
Fort Crevecoeur
Caoquias
Ft de Chartres
Cascaquias
les Kansez
Octatas
Maha
Aiouez
R. des Panis
Osages
R. des Padoucas
les Mentons
CHERAQUIS
R. des Cheraquis
Apalaches
les Acansas
les Chicachas
les Tchatas
Alibamous
les Cadodaquios
les Chouanans
les Natchitoches
Natchez
Yasous
Tonicas
Pte Coupée
Nle Orleans
Biloxi
Entrée de la Mobile
Embouchures du Missisipi
Pays des Cenis
Apaches des Sept Rivieres
Riviere du Nord ou du Nouveau Mexique
Rio Bravo
Rio Colorado
Baye S. Louis ou S. Bernard
Anse de la Trinité
S. Marc d'Apalache
S. Augustin
Cap Canaveral
Charles-town
Chester
110
105
100
95
90
85
80
44
43
42
41
40
39
38
37
36
35
34
33
32
31
30
29
107
106
105
104
103
102
101
100
99
98
97
96
95
94
93
92
91
90
89
88
87
86
85
84
83
82
81

de presqu'Iles, la plûpart très basses, entre lesquelles un Canot d'écorce auroit peine à passer. Notre plus grande peine étoit de n'y pas trouver d'eau. Nous trouvions assez d'abris, & quelquefois un peu de Chasse & de Pèche.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

Païs fort desert.

On voit peu de Sauvages dans tout ce Païs; & trois seulement, que nous apperçûmes un jour dans une Pirogue, n'eurent pas la hardiesse de venir à nous. Le 10, on fut obligé de retrancher la ration d'Eau-devie, & de réserver le peu qui restoit, pour les plus pressans besoins. Les vivres commençant aussi à manquer, surtout le Biscuit, dont une partie avoit été gâtée, nous fûmes réduits au pur nécessaire; c'est-à-dire qu'à chaque repas, nous n'avions souvent qu'une poignée de riz, qu'on faisoit cuire dans de l'eau saumâtre. Mais cette Côte est l'Empire des Huîtres, comme le Banc de Terre-Neuve, le Golfe & le Fleuve Saint Laurent sont celui des Morues. Toutes ces Terres basses, que nous rangions de fort près, sont bordées de Mangliers, auxquels s'attachent une prodigieuse quantité de petites Huitres d'un goût exquis. D'autres, beaucoup plus grandes & moins délicates, sont dans la Mer même, en si grand nombre qu'elles y forment des écueils, qu'on prend d'abord pour des Rochers à fleur-d'eau.

Naufrage d'un Vaisseau Espagnol.

Le 15 au matin, nous rencontrâmes une Chaloupe Espagnole, qui portoit environ quinze Hommes; c'étoit une partie de l'Equipage d'un Navire, qui avoit fait naufrage vers la Riviere de Saint Martin. Ils étoient quarante-deux; mais leur Chaloupe étoit si petite, que s'en servant tour à tour, les deux tiers de leur nombre étoient obligés de suivre la Côte à pié. Cette rencontre fut pour nous une faveur du Ciel: sans les instructions que nous reçûmes du Capitaine Espagnol, il y avoit peu d'apparence que nous pussions trouver la route; & le désespoir auroit pû porter nos Mutins à quelque violence. Le 16, le Canot nous quitta, pour suivre les Espagnols. Nous avions le vent contraire; & les dangers de la Côte, qui est platte & chargée de cailloux pointus, nous forçoient d'avoir continuellement la sonde à la main. Ces embarras ne diminuerent point, les deux jours suivans; & le 20 nous campâmes dans une Ile, qui fait la pointe orientale de la Baie des Apalaches. Toute la nuit, nous apperçûmes des feux sur le Continent, dont nous étions fort proche.

Arrivée des François au Fort Saint Marc.

Le 21, étant partis avec un brouillard fort épais, qui se dissipa bientôt, nous apperçûmes des Balises, que les Espagnols nous avoient avertis de suivre. On les suivit, en portant au Nord; & nous reconnûmes que sans ce secours nous n'aurions pas évité des bancs de sable, couverts d'Huîtres, dont toute cette Côte est semée. Enfin, vers dix heures, nous découvrîmes un petit Fort de pierre, quarré, & fortifié assez régulierement. Nous arborâmes aussi-tôt le Pavillon blanc: mais, quelques momens après, on nous cria, en François, de ne pas avancer davantage. Nous nous arrêtâmes; & bientôt, nous vîmes venir une Pirogue, avec trois Hommes à bord. Un des trois étoit Basque: il avoit été Canonier à la Louisiane, & les Espagnols lui avoient confié le même emploi. Après nous avoir appris que nous étions devant le Fort de Saint Marc, & nous avoir fait les demandes ordinaires, il jugea que, le Capitaine & moi, nous devions descendre seuls, pour nous expliquer avec le Commandant. Nous en fûmes bien reçus. Cet Officier Espagnol étoit un simple Lieutenant,

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

Homme d'esprit, qui nous accorda la permission de faire avancer notre Bateau, vis-à-vis du Fort. Il invita les Officiers & les principaux François à dîner; mais ce ne fut qu'après avoir fait visiter le Bateau, & s'être fait apporter dans son Magasin les armes & les munitions, avec parole de les restituer pour notre départ.

Description de ce Fort Espagnol.

Ce Poste, que de l'Isle a marqué dans sa Carte sous le nom de *Sainte Marie d'Apalache*, n'a jamais porté que celui de *San Marco*, ou Saint Marc. Les Espagnols y avoient autrefois un Etablissement considérable, mais déja fort affoibli, lorsqu'en 1704 il fut entierement détruit par les Anglois de la Caroline, soutenus d'un grand nombre d'Indiens *Alibamons*. La Garnison Espagnole, qui étoit de trente-deux Hommes, fut faite prisonniere de guerre; ce qui n'empêcha point les Sauvages d'en brûler dix-sept, entre lesquels on comptoit trois Religieux de Saint François: & de sept mille Apalaches, établis dans ce Canton, il n'y en resta que quatre cens, qui se retirerent ensuite vers la Maubile, où la plûpart sont encore.

Qualités du Païs.

Les Forêts, & les Prairies voisines du Fort, sont remplies de Bœufs & & de Chevaux, que les Espagnols y ont laissés multiplier. On y voit quelques Habitations de Sauvages, qui sont apparemment une partie de ces mêmes Apalaches que l'irruption des Anglois avoit mis en fuite, & qui revinrent après la guerre. Leur Baie est précisément ce que les premieres Relations Espagnoles nomment le Port d'*Auté*. La situation du Fort est sur une petite éminence, environnée de marécages, un peu au-dessous de la jonction de deux petites Rivieres, dont l'une vient du Nord-Est & l'autre du Nord-Ouest. Deux lieues plus haut, on trouve sur celle du Nord-Ouest un Village d'Apalaches; & un second à l'Ouest, dans les Terres. Cette Nation, autrefois très nombreuse, & maîtresse d'un fort grand Païs, est réduite aujourd'hui presqu'à rien, quoiqu'elle ait embrassé depuis longtems la vraie Religion: mais les secours spirituels lui manquent; sans compter qu'il est difficile de faire de bons Chrétiens, d'un Peuple, à qui l'on a commencé par rendre le Christianisme fort odieux. On nous dit, au Fort Saint Marc, que la résolution étoit prise de rétablir ce Poste dans son ancienne splendeur, & qu'on y attendoit cinq mille Familles: c'est beaucoup plus que toute la Floride Espagnole n'en peut fournir. Saint Marc dépend de Saint Augustin, pour le militaire & le civil, mais de la Havane pour le spirituel: cependant c'est du Couvent des Cordeliers de Saint Augustin, qu'il tire ses Prêtres. On va, par terre, de Saint Marc à Saint Augustin: le voïage est de quatre-vingt lieues, & le chemin fort mauvais.

Route de Saint Marc au Fort Saint Joseph.

Quelques presens aïant disposé le Commandant Espagnol à nous donner des Guides pour Saint Joseph, qui est à trente lieues de Saint Marc, nous partîmes le 23; & nous suivîmes assez lentement la Côte pendant deux jours, après lesquels nos Guides nous firent entreprendre une traversée de trois lieues, pour entrer dans une espece de Canal, formé par le Continent, & par une suite d'Iles de différentes grandeurs. Sans eux, nous n'aurions jamais osé nous y engager, & nous aurions manqué la Baie de Saint Joseph. Cependant nos vivres diminuoient, & l'eau étoit fort difficile à trouver. Un jour, qu'aïant creusé à dix pas de la Mer,

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

ſur un terrein aſſez élevé, on n'en avoit tiré que de l'eau ſaumâtre, je m'aviſai de faire un trou ſur le bord même de la Mer & dans le ſable; il ſe remplit auſſi-tôt d'une eau auſſi douce & auſſi claire que celle de la plus belle ſource : mais elle ne fut pas long-tems à tarir, ce qui me fit juger que c'étoit de l'eau de pluie, qui, aïant rencontré un fond dur, s'étoit amaſſée dans cet endroit. Lorſque nous fûmes à la tête des Iles, nous allâmes à la voile juſqu'au ſoir. Alors le vent tomba; mais la Marée, qui commençoit à deſcendre, y ſuppléa pendant toute la nuit. C'eſt la premiere fois que j'ai vu des marées reglées dans le Golfe du Mexique; & nos deux Guides nous aſſurerent que depuis les Iles juſqu'à Penſacole, le flux eſt de douze heures, & le reflux d'autant. Le lendemain 26, un vent contraire nous retint dans une Ile aſſez bien fournie de bois, & longue de dix ou douze lieues, où les Alouettes & les Bécaſſes ſont en abondance. Nous y vîmes auſſi quantité de Serpens à ſonnettes. Elle ſe nomme auſſi l'*Ile à Chiens*; & de ſa premiere Pointe, nos Guides ne comptoient que dix lieues à Saint Marc, & quinze à Saint Joſeph : mais ils ſe trompoient ſur cette derniere diſtance, qui eſt au moins de vingt lieues.

Le 27, nous échouâmes, à minuit, ſur un Banc d'Huîtres, auſſi larges que la forme d'un chapeau, & nous fûmes plus d'une heure à nous tirer d'embarras. Nos Guides nous firent aborder à la Maiſon de Campagne d'un Capitaine de la Garniſon de Saint Joſeph, où nous paſſâmes le reſte de la nuit. Nous n'étions plus qu'à ſept lieues de Saint Joſeph, & nous y arrivâmes le jour ſuivant, à cinq heures du ſoir. Nous y fûmes bien reçus du Gouverneur. Deux grandes Chaloupes Françoiſes y étoient arrivées du Biloxi, avec quatre Officiers qui venoient reclamer des Deſerteurs; mais ils ne les y avoient point trouvés, & nous crûmes les avoir apperçus le 24, dans une Barque à voile, qui avoit paſſé à quelque diſtance de nous.

Fort Saint Joſeph, & ſa deſcription.

Je ne crois pas qu'il y ait un lieu au monde, où l'on dût moins s'attendre à trouver des Hommes, ſurtout des Européens, qu'à Saint Joſeph. La ſituation de cette Baie, ſes rivages, ſon terroir, tout ce qui l'environne, rien ne peut faire comprendre la raiſon qui a porté les Eſpagnols à s'y établir. Une côte platte, expoſée à tous les vents, un ſable ſtérile, un Païs perdu, qui ne peut avoir aucune ſorte de Commerce, & qui ne peut même ſervir d'entrepôt; c'eſt le lieu qu'ils ont choiſi (33). Nous avions fait, avant eux, la même folie (34), mais elle a peu duré. Le Fort n'eſt pas ſitué dans la Baie même; il eſt au retour d'une Pointe recourbée, qui renferme une Ile, & n'eſt bâti que de terre, mais bien revêtu de paliſſades & monté d'une bonne artillerie. La Garniſon eſt nombreuſe, l'Etat Major complet; & preſque tous les Officiers ont avec eux leurs Familles. Les Maiſons ſont propres, commodes, & fort bien meublées; mais dans les rues on a du ſable juſqu'à la cheville du pié. Les Dames ne ſortent que pour aller à l'Egliſe; & c'eſt toujours avec l'appareil & la gravité qui ſont propres à leur Nation. Nous fûmes traités à dîner par

(33) Par jalouſie des Etabliſſemens François à la Louiſiane.
(34) Voïez, ci-deſſous, les Etabliſſemens des François.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

Politesse d'un Sergent Major Espagnol.

le Sergent Major, qui, s'étant trouvé à la Louisiane, où il avoit été reçu avec politesse, voulut nous en marquer sa reconnoissance (35). Il y mit le comble, en nous fournissant des vivres pour la suite de notre navigation. Nous partîmes le 30, avec les deux Chaloupes Françoises, & le Fort nous salua de cinq coups de canon.

Route de Saint Joseph à Pensacole.

On fit environ sept lieues ce jour-là, jusqu'à l'entrée d'une Riviere qui sort d'une Baie ouverte au Sud-Est, où nous mouillâmes. Vers minuit, nous profitâmes d'un bon vent, pour gouverner à l'Ouest-Nord-Ouest. Toute la Côte court sur le même air de vent, pendant vingt lieues, jusqu'à l'Ile sainte Rose, sans un seul endroit pour s'y mettre à l'abri. Le 31, nous avions fait ces vingt lieues à quatre heures du soir; & nous mouillâmes derriere une Ile, qui ferme la grande Baie de Sainte Rose, dont l'entrée est dangereuse quand la Mer est grosse. Le premier de Juin, profitant de la Marée qui commençoit à monter, nous fîmes une petite lieue, & nous entrâmes dans le Canal de Sainte Rose, qui en a quatorze de long : il est fermé par une Ile de même nom, qui a toute cette longueur, mais qui est fort étroite, & qui ne manque point de bois, quoiqu'elle paroisse toute couverte de sable. Le Continent est ici fort élevé, & porte diverses sortes d'arbres. Le terrein y est presqu'aussi sabloneux qu'à Saint Marc; mais pour peu qu'on y creuse, on rencontre l'eau. Toute la Côte fourmille de Gibier, & la Mer de Poissons. L'entrée du Canal est fort étroite : il s'élargit ensuite, & conserve, jusqu'à Pensacola, une demie lieue de largeur. Vers midi, nous doublâmes la *Pointe aux Chevreuils*, dont le détour fait le commencement de la Baie : on y tourne au Nord, puis au Nord-Est; & le Fort, qui n'est qu'une petite lieue plus loin, se fait appercevoir de cette Pointe. Nous y arrivâmes une heure après.

Origine de l'établissement Espagnol.

La Baie, qui porte aujourd'hui le nom de Pensacole, aïant été découverte, suivant les Relations Espagnoles, par Pamphile de Narvaez, dans sa malheureuse Expédition de la Floride; Diegue de Maldonado, un des Capitaines de Fernand *Soto*, la reconnut de nouveau, & lui donna le nom de *Port d'Anchusi*. En 1558, Dom Tristan de Luna lui donna celui de *Baie Sainte Marie*. Dom André *de Pès*, Commandant de la Flotte de *Barlovento*, l'aïant reconnue aussi en 1693, ajouta au dernier de ces deux noms celui de *Galve*, à l'honneur du Comte de Galve, alors Viceroi de la Nouvelle Espagne. Ainsi cette Baie n'est connue, parmi les Espagnols, que sous le nom de *Santa Maria de Galve*. Cependant celui de *Pensacola*, que portoient les Indiens du Canton, est demeuré à la Province. En 1696, Dom Andrés d'*Arriola*, créé premier Gouverneur, en alla prendre possession, & bâtit dans la Baie de Sainte Marie de Galve un Fort à quatre Bastions, qu'il nomma le *Fort Saint Charles*;

Fort Saint Charles de Pensacole.

(35) Il y avoit fait amitié avec M. Hubert, alors Commissaire Ordonnateur de la Colonie, qui étoit de la Troupe errante, & qui avoit avec lui sa petite Fille, agée de trois ans. Elle n'avoit été qu'ondoïée. Le Sergent Major souhaita que les cérémonies du Baptême lui fussent suppléées à Saint Joseph, & cette Fête fut célébrée avec éclat. Il fut le Parrain; une Niece du Gouverneur fut la Maraine; & par une faveur rare, toutes les Dames Espagnoles furent du souper.

(36) Voïez le Tome II. de ce Recueil.

avec une Eglise & quelques Maisons. Tel étoit encore l'état de cette Place en 1719, lorsque les François en firent le Siége, sous le commandement de M. de Serigny (37), au nom de la Compagnie d'Occident, qui saisit l'occasion d'une rupture passagere entre les deux Couronnes, pour se procurer le seul Port qu'il y ait sur toute la Côte de la Floride, depuis le Canal de Bahama jusqu'au Mississipi. Dans le cours de la même année, le Fort Saint Charles fut pris par Serigny, repris par les Espagnols, & repris encore par les François (38), qui le possedoient tranquillement lorsque nous y arrivâmes; mais il étoit en si mauvais état, qu'on ne paroissoit pas s'attendre à le garder. Le Commandant, nommé *Carpeau de Montigny*, étoit au Quartier général du Biloxi, & nous n'y trouvâmes que quelques Soldats. Il ne restoit du Fort Espagnol (39), qui avoit été pris deux ans auparavant par le Comte de Champmêlin, qu'une fort belle citerne, qui a coûté, dit-on, quatorze mille piastres à bâtir.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1721.

Il est possedé par les François.

Qualités de la Baie.

La Baie de Pensacole seroit un assez bon Port, si les vers n'y perçoient pas les Navires, & si son entrée avoit un peu plus de profondeur. L'*Hercule*, que montoit le Comte de Champmêlin, y toucha. Cette entrée est directement entre l'extrémité occidentale de l'Ile Sainte Rose & un Récif : elle est si étroite, qu'il n'y peut passer à la fois qu'un Navire; & son ouverture est Nord & Sud. De l'autre côté du Récif, on trouve un second Canal, ouvert au Sud-Ouest, qui n'a de l'eau que pour les Barques, & qui est aussi fort étroit. Le mouillage, dans la Baie, est par le long de l'Ile Sainte Rose.

Nous partîmes de Pensacole, à minuit; & sur les quatre heures du matin nous laissâmes à droite *Rio de los Perdidos*, Riviere célebre par le naufrage d'un Vaisseau Espagnol, dont la perte, & celle de l'Equipage entier lui ont fait donner ce nom. L'Ile *Dauphine* est cinq lieues plus loin, sur la gauche. Entre cette Ile & celle de *la Corne*, qui n'en est éloignée que d'une lieue, il y a peu d'eau. La derniere de ces deux Iles est suivie d'une autre, que sa figure a fait nommer l'*Ile ronde*. Vis-à-vis est la Baie des *Pascagoulas* (40), où se décharge une Riviere du même nom, qui descend du Nord. Delà nous ne mîmes qu'une heure à nous rendre au Biloxi.

Pensacole est restitué aux Espagnols.

Le sage Voïageur, à qui l'on doit ces éclaircissemens, se retrouvant dans la Colonie Françoise d'où il étoit parti, fut bientôt informé de la paix conclue avec l'Espagne, & de la double alliance entre les deux Couronnes. Un des articles étoit la restitution de Pensacole. Cette nouvelle fut apportée de Vera-cruz à la Louisiane par Dom Alexandre *Walcop*, Irlandois, & Capitaine de Vaisseau dans la Nouvelle Espagne, sur un Brigantin commandé par Dom Augustin Spinola. Ces deux Officiers ne

(37) Le détail précédent n'est pas tiré du Journal Historique.

(38) Voïez-en le recit au Tome II. de l'Histoire de la Nouvelle France, p. 436 & suiv.

(39) Les François, après l'avoir repris, avoient ruiné les deux Bastions du côté de Terre, n'avoient conservé que les deux qui regardoient le Port, & y avoient laissé un Officier, deux Sergens, vingt Soldats & douze Sauvages. *Ibid.*

(40) Madame de Chaumont avoit une Concession dans cette Baie.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

dissimulerent point que le dessein des Espagnols étoit d'y faire un Etablissement considérable, & d'y transporter la Garnison & tous les Habitans de Saint Joseph. Dom Walcop en étoit nommé Gouverneur. On ne peut douter que ce Plan n'ait été suivi de l'exécution.

Observation sur la température de ce climat.

Le Voïageur ajoute deux observations, qui ne peuvent convenir qu'à cet article. Dans son retour, étant le 2 de Juillet Nord & Sud de Pensacole, d'où il vouloit assurer son point de Longitude, parceque celle de l'embouchure du Missisipi n'étoit pas encore bien fixée, il avoit le Soleil directement sur sa tête; & dans son Voïage des Martyrs au Biloxi, il avoit essuïé les plus grandes chaleurs du Solstice, sans pouvoir s'en garantir, non plus que des rosées qui tomboient en abondance pendant les nuits: cependant il souffrit beaucoup plus du chaud, dans le cours du mois de Juillet, qu'il n'en avoit souffert avant son naufrage. Là-dessus, dit-il, il se souvint qu'il avoit été surpris plus d'une fois, de voir des Personnes, nées sous la Zone torride, se plaindre beaucoup des grandes chaleurs de France. Il avoit été dans le même cas au mois d'Avril. La différence, qu'il éprouvoit, au mois de Juillet, ne pouvoit venir des vents; car ils étoient les mêmes, & il en eut toujours dans les deux saisons: ce n'étoit pas, non-plus, qu'il y fut plus accoutumé; car, ni lui, ni ses Compagnons, n'étoient pas sujets aux sueurs continuelles qui les avoient fort incommodés au mois d'Avril. Voici l'explication qu'il croit pouvoir donner. Au Printems, l'air est encore chargé de vapeurs, que l'Hiver y assemble: lorsque le Soleil s'approche, elles en sont d'abord embrasées: & voilà, dit-il, ce qui causoit ces chaleurs pesantes & ces abondantes sueurs, dont nous étions accablés au mois d'Avril. En Juillet, ces vapeurs étoient dissipées; & quoique le Soleil fut beaucoup plus près de nous, le moindre vent suffisoit pour nous rafraîchir, en émoussant la vivacité de ses raïons, presque perpendiculaires sur nos têtes. Or, en France, le Soleil ne dissipe jamais les vapeurs aussi bien qu'entre les Tropiques: du moins sont-elles ici plus grossieres; & c'est ce qui produit, non la différence de la chaleur, mais celle de la sensation du chaud.

Observation sur le Canal de Bahama.

La seconde observation regarde le Canal de Bahama. Le Vaisseau, sur lequel on retournoit en France, n'aïant pû obtenir l'entrée du Port de la Havane où l'on avoit compté de s'arrêter, on prit le parti de s'avancer vers la Baie de Matance, & l'on y trouva d'autres obstacles, qui déterminerent le Capitaine à continuer sa route. Dans l'espace d'environ vingt-quatre heures, on découvrit, du haut des mâts, les Terres de la Floride. A cette vue, on mit le Cap au Nord-Nord-Est: deux heures après, on prit un peu plus de l'Est, & s'étant remis en route, on se trouva, deux autres heures après, dans le vrai courant qui mene au Canal de Bahama. On alloit avec la vitesse d'un trait. Nous vîmes en ce moment, dit le Journaliste, l'*Adour*, ce même Vaisseau dans lequel nous avions fait naufrage, qui montroit encore un bout du mât; mais dont la carcasse étoit toute couverte d'eau; & nous reconnûmes qu'il s'en falloit bien qu'elle eut échoué vis-à-vis de la plus septentrionale des Martyrs, comme on se l'étoit persuadé d'abord, car nous l'avions par notre travers à dix heures

heures & demie du matin ; & vers une heure & demie, la derniere de ces Iles nous restoit au Nord. Vers les trois heures, on apperçut, de la Hune, un Brisant que nous allions ranger de bien près, & plus loin une Batture, qui avançoit beaucoup au large. Cette Batture est apparemment la fin des Martyrs ; & pour l'éviter, nous reprîmes du Sud & de l'Est pendant le reste du jour, avec le courant toujours au Nord : sur le soir, nous portâmes au Nord-Est. Le lendemain à midi, nous étions à l'entrée du Canal, par les vingt-cinq degrés trente minutes. A sept heures & demie du soir, on craignit d'être trop près de terre, & le Cap fut mis au Sud-Sud-Est jusqu'à minuit, avec un très bon vent. Nous reprîmes la route à minuit, & le jour suivant nous ne vîmes plus de terre. Le soir, on se crut hors du Canal ; mais, par une sage précaution, le Pilote continua de faire le Nord-Nord-Est jusqu'à dix heures.

Route de ce Canal à l'Ile Saint Domingue.

Lorsqu'on est sorti du Canal de Bahama, la droite route, pour gagner l'Ile de Saint Domingue, seroit le Sud-Est ; mais les vents, qui soufflent presque toujours de la partie de l'Est, ne permettent gueres de la prendre. Il faut s'élever, par une ligne parabolique, jusqu'à la hauteur de la Bermude, qu'il seroit même à propos de reconnoître, s'il étoit possible, pour assurer son point de Longitude. C'est faute de cette connoissance, qu'on est quelquefois obligé d'aller jusqu'au grand Banc de Terre-neuve, avant qu'on puisse compter d'être assez à l'Est de tous les écueils qui sont au Nord & à l'Orient de l'Ile Saint Domingue. Cependant on n'a pas toujours pris ce grand détour, pour aller du Golfe Mexique à cette Ile. Dans les premiers tems de la Découverte, après avoir suivi la Côte septentrionale de l'Ile de Cuba, jusqu'à la Pointe d'Itaque, qui en est l'extrémité Orientale, à quatorze lieues de Matance, on tournoit à droite, laissant à gauche toutes les Iles Lucaies, & celle de Bahama, qui est de ce nombre. C'est ce qu'on nomme à present le vieux Canal de Bahama ; route où l'eau ne manque point pour les plus grands Navires, mais si pleine d'écueils, qu'à peine les grandes Barques osent aujourd'hui s'y engager.

§ IX.

Etablissement et Descript. de la Nouvelle Georgie.

Motifs de cet Etablissement.

Revenons aux Etablissemens Anglois, dans l'ordre des tems, après l'avoir fait ceder à celui des lieux, dans l'Article précedent. La plus méridionale & la plus récente des Colonies Angloises de l'Amérique est celle de la Georgie, qui s'est formée sous nos yeux. Ses Fondateurs existent encore. Leur vue, telle qu'ils la publierent en 1732, en obtenant des Lettres d'Etablissement qui portent cette date, fut de procurer une honnête subsistance à quantité de malheureux Citoïens, qui avoient besoin de ce secours, & de délivrer en même-tems l'Angleterre d'une charge incommode. Ils inviterent dans ces termes, tous les Patriotes bien disposés, à seconder une si charitable entreprise.

Etendue de la concession.

Les Lettres roïales leur accordent, pour eux & pour leurs successeurs,

Etablissement et Description de la Georgie.

toutes les Terres qui sont entre la Riviere de Savannah, le long de la Côte maritime, & la Riviere d'Alatamaha; avec les Iles situées devant la même Côte, qui n'en sont pas éloignées de plus de vingt lieues. C'est un Païs assez vaste, au Sud de la Caroline, séparé de cette Province par la Riviere de Savannah, & bordé au Sud par celle d'Alatamaha, qui est grande & navigable. D'une Riviere à l'autre, du côté de la Mer, on prétend que son étendue est de cent vingt milles (41); & vers l'Ouest, jusqu'aux Monts Apalaches, qui se retirent beaucoup dans cet espace, on ne lui donne pas moins de trois cens milles. Tout ce Païs fut érigé en Province particuliere, sous le nom de *Nouvelle Georgie*, formé de celui du Roi d'Angleterre.

Une Compagnie se forme.

Dès le mois d'Août de la même année, le Chevalier Heathcote, aïant expliqué aux Directeurs de la Banque les deux principaux objets de cette Concession, y joignit d'autres avantages qui devoient en revenir à l'Angleterre, tels que de fortifier ses Colonies d'Amérique, d'augmenter son Commerce, de multiplier ses Vaisseaux, & surtout de tirer de la soie crue de son propre fond; ce qui pouvoit lui épargner annuellement plus de cinquante mille livres sterling, qu'elle faisoit passer en Italie. Ensuite il déposa une somme considérable pour jetter les fondemens de l'entreprise, & son exemple fut suivi par un grand nombre de riches Particuliers, entre lesquels on en choisit vingt-trois (42) pour la direction générale. Le résultat de cette Assemblée ne fut pas plutôt publié, que toute l'Angleterre s'empressa de contribuer à l'exécution, & le Parlement donna dix mille livres sterling dans la même vue.

Voïage de M. Oglethorpe. 1732.

Le 6 de Novembre, cent personnes de l'un & de l'autre sexe, choisies avec plus de soin qu'on n'en apporte ordinairement à cette Commission, furent embarquées à Gravesend, sur le Vaisseau l'*Anne*, commandé par le Capitaine Thomas, avec toutes sortes d'instrumens, d'armes & de munitions. M. *Oglethorpe*, un des Directeurs, se mit à la tête de cette Troupe, pour regler les premieres démarches & présider à l'Etablissement. Le 15 de Janvier suivant, ils arriverent heureusement à la Caroline.

1733.

Ils y prirent des Guides, qui les conduisirent d'abord à Port-roïal. Le 18, M. Oglethorpe, aïant débarqué dans la petite Ile de Trench, laissa une garde sur la pointe de cette Ile qui commande le Canal, & qui est entre Beaufort & la Riviere de Savannah. Delà il se rendit à la Bourgade de Beaufort, où il trouva le plus officieux empressement à préparer des hutes pour la réception de sa Colonie. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, il alla visiter la Riviere de Savannah; & son premier choix, pour l'Etablissement, tomba sur un fort beau terrein, à dix milles de l'embouchure. Mais c'est à lui-même qu'il faut laisser ce récit, dans les termes de sa propre Relation.

» Dans le lieu que j'ai choisi, la Riviere forme un croissant, dont les

(41) La premiere Relation dit, soixante ou soixante-dix milles.

(42) Voici leurs noms : Mylord Shaftsbury, Mylord Percival, Mylord Tyrconnel, Mylord Limerick, Mylord Carpenter, MM. Digby, Oglethorpe, Georges Heathcote, Tower, Mock, Huks, Sloper, Eylis, la Roche, Vernon, Hales, Chandler, Frederick, l'Apôtre, Guillaume Heathcote, White, Kendal, & Bundy.

» bords ont environ quarante piés de hauteur dans sa partie méridionale.
» Le sommet est fort uni, & forme une Plaine qui s'étend de cinq ou six milles dans le Païs, & de près d'un mille sur la Riviere. Un Navire, qui tire douze piés d'eau, peut mouiller à quinze piés de la rive. J'ai commencé la fondation d'une Ville au milieu de cette Plaine, sur le bord de la Riviere, vis-à-vis d'une Ile où le pâturage est excellent. La Riviere est large, & d'eau douce; du Quai de ma Ville on découvre la Mer, & l'Ile des Tibigoqui forme l'embouchure. De l'autre côté, la vue s'étend sur la Riviere, l'espace d'environ soixante milles. Rien n'approche de l'agrément de ce Païsage, entre de grands Bois qui bordent les deux rives. Tous mes gens arriverent ici le premier de Février. Leurs Tentes furent dressées avant minuit. J'écris le 19. La premiere Maison fut achevée hier après-midi. Une petite Nation Indienne, la seule qu'il y ait autour de nous dans l'espace de cinquante lieues, offre de se soumettre au Roi Georges, demande des Terres parmi les nôtres, & que ses Enfans soient élevés dans nos Ecoles. Leur Chef, & son Favori, qui tient le premier rang après lui dans la Nation, sont déja résolus d'embrasser le Christianisme.

Etablissement et Description de la Georgie. M. Oglethorpe. 1733.

Savanah, premiere Ville de la Nouvelle Georgie.

M. Oglethorpe ne chercha point d'autre nom pour sa Ville, que celui de la Riviere dont elle alloit faire l'ornement. Ainsi le premier Etablissement, ou, si l'on veut, la Capitale de la Nouvelle Georgie se nomme *Savanah*. Une seconde Relation, du 20 de Février, acheve de faire connoître sa situation; » J'ai choisi le lieu, où ma Ville est située, non-seulement pour l'agrément de sa situation, mais encore parceque la bonté du terroir, la fraîcheur des eaux, & d'autres signes, me persuadent que l'air y est fort sain. Elle est garantie des vents d'Ouest & du Sud, les plus dangereux de ce Païs, par de vastes Forêts de Pins, la plûpart hauts de cent piés. On ne voit point de mousse sur leurs troncs, comme sur ceux de la Caroline. J'ai fait mesurer la largeur de la Riviere, qui est d'environ mille piés.

Premiere Alliance de la Colonie avec les Indiens du Païs.

Les Indiens, qui cherchoient à se lier avec les Anglois, se nommoient les Gammaçraus. Ils faisoient partie d'une Nation considérable, qui a reçu le nom de *Lowercreek*, ou Indiens de l'Anse basse, & qui est divisée en huit Tribus, dont chacune a son Gouvernement. M. Oglethorpe fut averti que tous les Chefs demandoient à le voir, pour former une alliance réguliere avec la Nouvelle Colonie. Il les reçut dans un de ses nouveaux édifices. Cette Audience, & les noms des Tribus & des Micos, paroissent avec dignité dans sa Relation. *Mico* signifie Roi, dans le langage de ces Indiens.

De la Tribu des Couetas: *Yahou-Laki*, Mico, & *Essa bou*, son Capitaine, ou son Général, fils du vieux Brinn, que les Espagnols avoient nommé Empereur des Anses. Huit Hommes & deux Femmes à leur suite.

De la Tribu des Cussetas; *Cusseta*, Mico, & *Tatchiglcutchi*, son Capitaine, quatre Hommes à leur suite.

De la Tribu des *Ousichays*: *Ogise*, Mico; & *Neathloutko*, son Capitaine. *Ougaki*, autre Capitaine, & trois Hommes de suite.

De la Tribu des *Checkaus*: *Outhleteboa*, Mico; *Thlentotluki*, *Figir*, & *Soutamilla*, Capitaines, avec trois Hommes de suite.

Etablissement et Description de la Georgie. M. Oglethorpe. 1733.

De la Tribu des *Echetas* : *Chutabké* & *Robin*, deux Capitaines, dont le second avoit été élevé chez les Anglois de la Caroline, avec quatre Hommes de ſuite.

De la Tribu des *Pulachucolas* : *Guillati*, Capitaine, & cinq Hommes de ſuite.

De la Tribu des *Oconas* : *Ouikachumpa*, & *Kououo* ſon Capitaine.

De la Tribu des *Euſaules* : *Tomaumi*, Capitaine, & trois Hommes de ſa ſuite.

Le Mico des *Yamocraws*, qu'on range entre ces Indiens ſans les diſtinguer par le nom de Tribu, ſe nommoit *Tomokochi*.

Tous les Micos & leurs Capitaines s'étant aſſis autour de M. Oglethorpe, Ouekachumpa, Vieillard remarquable par la hauteur de ſa taille, fit un long diſcours, que l'Interprete réduiſit aux articles ſuivans : » Les Tribus établirent d'abord leurs anciens droits ſur le Païs qui eſt au Sud de » la Riviere de Savannah. Quoique pauvres & ſans lumieres, celui qui » avoit donné la reſpiration aux Anglois leur avoit accordé la même faveur. » Mais elles étoient perſuadées que le grand Pouvoir, qui faiſoit ſon » ſéjour au Ciel, & qui avoit donné la reſpiration à tous les Hommes, » avoit envoïé les Anglois pour l'inſtruction des Indiens, de leurs Fem- » mes & de leurs Enfans ; & dans cette confiance elles leur cédoient vo- » lontiers leurs droits, ſur toutes les Terres dont elles ne faiſoient aucun » uſage. Le Mico aſſura que ce n'étoit pas ſeulement ſon propre avis, » mais que c'étoit auſſi la réſolution de huit Tribus des Anſes, dont cha- » cune avoit tenu Conſeil à part, & qui s'étoient accordées toutes à faire » partir leurs Chefs, chargés d'un Préſent des richeſſes du Païs.

Alors, tous les Indiens de la ſuite apporterent huit pacquets de peaux, qu'ils étendirent aux piés de M. Oglethorpe. Ouekachumpa lui dit que c'étoit ce qu'ils avoient de plus précieux, & qu'ils l'offroient de bon cœur. Il ajouta qu'il remercioit les Anglois de la bonté qu'ils avoient marquée au Mico Tomokichi, qui étoit ſon Parent, & à ſes Indiens ; qu'à la vérité Tomokichi étoit banni de la Nation, mais qu'il étoit Homme d'honneur, grand Guerrier, & que c'étoit ſon courage, ſa prudence & ſa juſtice qui avoient porté d'autres Bannis à le choiſir pour leur Chef. Enfin il déclara que les Tribus n'ignoroient point la mort de quelques Anglois, tués par les Cherokis ; & que ſi M. Oglethorpe le deſiroit, elles étoient prêtes à vanger cette violence en portant le carnage & la déſolation dans les Terres de ſes Ennemis. Lorſqu'il eut fini ſon diſcours, Tomokichi entra ſuivi de quelques Yamacraws, & faiſant une profonde inclination, il demanda la liberté de parler : » J'étois, dit-il, un pauvre » Banni. Je ſuis venu dans cette Terre, pour m'y établir auſſi près qu'il » m'étoit poſſible du tombeau de mes Ancêtres. Lorſque les Anglois » ſont arrivés, j'appréhendois qu'ils ne me forçaſſent d'en ſortir ; car je » ſuis foible, & je manque de blé : mais ils m'ont confirmé dans mes poſ- » ſeſſions, & ils me fourniſſent de vivres.

Articles du Traité.

Tous les Chefs des autres Tribus firent ſucceſſivement chacun leur harangue, qui revenoit à celle d'Ouekachumpa. Enſuite ils conclurent un Traité d'alliance perpétuelle, qui fut ſigné des deux Partis. M. Oglethorpe fit

donner, à chacun des Micos & des Capitaines, un Fusil & un Manteau. Les Hommes de suite reçurent quelques Pieces d'étoffe plus grossiere, & d'autres présens. On rapporte aussi les articles du Traité : I. Les Anglois promettoient de porter dans les Habitations des huit Tribus toute sorte de Marchandises, & de les y vendre au prix dont on conviendroit. II. La restitution des biens enlevés ou perdus & la réparation des injures se feroient de bonne foi, de part & d'autre ; & les coupables seroient jugés & punis suivant les Loix Angloises. III. Nulle Habitation Indienne ne seroit exceptée du Commerce. IV. Les Anglois posséderoient toutes les Terres que les Indiens laissoient sans usage, à condition néanmoins que lorsqu'ils feroient quelque nouvel Etablissement, la séparation des Terres seroit marquée de bonne foi par les Chefs des deux Nations. V. Les Negres fugitifs seroient rendus par les Indiens, & conduits à quelque Bourgade Angloise ; & pour chaque Negre, s'il étoit pris au-delà de la Riviere d'*Okorivi*, les Anglois donneroient quatre pieces d'Etoffe, ou deux Fusils. VI. Les huit Tribus s'engageoient à chérir les Anglois comme leurs Freres, & promettoient de ne jamais aider aucune autre Nation blanche à s'établir dans le Païs.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

1733.

Il paroît, suivant les comptes de M. Oglethorpe, que les premiers frais de l'Etablissement ne monterent pas à plus de vingt-trois mille livres sterling. Outre les Passagers, qui furent embarqués aux dépens de la Direction, vingt-un Maîtres & cent six Domestiques firent le Voïage à leurs propres frais. Dès la premiere année, on comptoit dans la Colonie six cens dix-huit personnes : composées de trois cens vingt Hommes, cent treize Femmes, cens deux Garçons, & quatre-vingt-trois Filles.

1734. Retour de M. Oglethorpe, avec plusieurs Chefs Indiens.

En 1734, M. Oglethorpe revint en Angleterre, vers la fin de l'Eté, accompagné de Tomokichi, Mico des *Yamacraws*, de *Senanki*, Femme de ce Prince, de *Tonakoui* leur Neveu, d'*Hillispili*, Capitaine Indien, & d'*Apakouski*, *Stimaleki*, *Sintouki*, *Pinguitki* & *Vanpiki*, Chefs d'Habitations, avec leur Interprete. Ils furent logés au vieux Palais de Londres, où l'on prit soin de leur faire faire des habits, pour les faire paroître à la Cour, qui étoit alors à Kensington. Tomakichi présenta au Roi plusieurs belles plumes d'Aigles, qui, dans l'usage de ces Barbares, sont le plus respecteux de tous les présens, & fit à Sa Majesté Britannique un discours dont toutes les expressions furent soigneusement recueillies : » En » ce jour, je vois la majesté de votre face, la grandeur de votre Mai» son, & la multitude de vos Sujets. Je suis venu, au nom de toute la » Nation qui se nomme les *Creecks*, pour renouveller la paix qu'ils ont » avec les Anglois. C'est dans mes vieux jours que je suis venu ; mais » quoique je ne puisse espérer de recueillir moi-même les fruits de mon » voïage, je suis venu pour l'avantage de tous les Indiens des hautes & » basses Anses, & pour demander qu'ils soient instruits de toutes les con» noissances des Anglois. Ces plumes sont celles de l'Aigle, qui est le » plus actif de tous les Oiseaux, & qui vole sans cesse autour de nos » Nations. Ces plumes sont un signe de paix dans notre Patrie, & nous » les avons apportées pour vous les laisser, O grand Roi ! comme le si» gne d'une paix éternelle. O grand Roi ! les moindres paroles qui me

Discours de Tomakichi.

Etablissement et Description de la Georgie.

M. Oglethorpe.

1734.

Sépulture d'un Indien à Londres.

Tomakichi retourne en Georgie.

» seront adressées par votre bouche, je les rapporterai fidelement à tous » les Micos de la Nation des Creecks.

Le jour suivant, un Indien du Cortége de Tomakichi étant mort de la petite vérole, on prit soin de le faire enterrer dans un Cimetiere de Londres, mais à la maniere de son Païs; c'est-à-dire que le corps enveloppé de deux pieces d'étoffe, entre deux planches liées d'une corde, fut porté dans une biere au lieu de la sépulture, & qu'on jetta dans la fosse non-seulement ses habits, mais une grande quantité de grains de verre & quelques pieces d'argent. Tomakichi passa quelque tems en Angleterre, & parut prendre plaisir aux amusemens qu'on lui procura. Il partit à bord du Vaisseau *le Prince de Galles*, commandé par le Capitaine *Dumbar*, qui étoit chargé de transporter en Georgie une trouppe d'*Emigrans* de Saltzbourg. Ces Protestans fugitifs arriverent à Savannah, le 17 de Décembre; & le bruit s'y étant répandu que les Indiens Espagnols avoient passé la Riviere d'Ogiki, Dumbar sortit de celle de Savannah, pour ranger la Côte avec quelques autres Bâtimens Anglois.

1735.

Recit du Capitaine Dumbar.

Nous arrivâmes, dit-il dans sa Relation, à *Thunderbolet* le 8 de Janvier; & les Terres nous y parurent si bien cultivées par les nouveaux Habitans, qu'elles promettoient une abondante récolte. Ils avoient fait de grands progrès, dans leur fabrique de pots de terre. Leur Bourgade n'avoit encore que trois Maisons achevées, mais l'enceinte étoit bien fortifiée. Ils avoient déja chargé de merrein une grande Barque, pour l'Ile de Madere. Nous allâmes passer la nuit à *Skidaway*, où les progrès surpasserent mon attente, pour les édifices & la culture des Terres. La garde ne laisse pas de s'y faire si régulierement, qu'il ne passe point une Chaloupe qu'on n'oblige d'amener, quoique la Batterie ne soit composée que de quelques petites Pieces de Campagne, qui sont à la vérité en fort bon ordre. A deux milles de cet Etablissement vers le Sud, les nouveaux Colons ont une Barque d'observation, qui commande une grande étendue de côte; & qui est toujours prête à mettre en Mer. Nous visitâmes toutes les Iles, jusqu'à celle de *Jekil*, & nous reconnûmes l'embouchure de la Riviere d'Alatamaha : mais, n'aïant rencontré que des Indiens amis de notre Nation, nous prîmes le parti de retourner à Savanah, où nous arrivâmes le 19 de Janvier.

Au mois de Mai 1735, le Fort de cette nouvelle Colonie étoit presque achevé, & la Ville avoit déja quantité de bonnes Maisons, dont quelques-unes étoient de Brique. Au mois de Janvier suivant, cent cinquante Montagnards Ecossois y aborderent, dans le dessein de s'établir sur les Frontieres de la Province, vers les Etablissemens Espagnols; mais après avoir longtems attendu M. Oglethorpe, qui n'étoit pas encore revenu de Londres, l'impatience leur fit prendre le parti de s'avancer vers les *Puïagas*, où ils se fixerent sur le bord de la Riviere d'Alatamaha, à douze milles de la Mer. Ils y bâtirent un petit Fort, un Magasin, une Chapelle & plusieurs Cabanes, sous le nom de *Darien*. Trois cens Anglois, qui arriverent à Savannah le mois suivant, consolerent les Habitans de n'avoir pû retenir les Ecossois.

Dans le cours de la même année, M. Pierre *Pury*, de Neuchatel en

Suisse, qui avoit été Directeur de la Compagnie des Indes en France, rassembla un grand nombre de ses Compatriotes, à la tête desquels il demanda au Gouvernement d'Angleterre la permission de former un Etablissement particulier dans la Nouvelle Georgie. Non-seulement elle lui fut accordée; mais aïant obtenu de la Cour de France, à la priere de S. M. B., la liberté de s'embarquer à Calais, & s'y étant rendu avec sa Trouppe, les Anglois lui firent l'honneur de l'envoïer prendre par un Vaisseau de Roi, qui le transporta heureusement à Savannah. Il y bâtit une Ville, qu'il nomma Purysbourg, à vingt-quatre milles de celle des Anglois, sur le bord Septentrional de la même Riviere. On y comptoit cent Maisons dès l'origine.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

1735.

Purysbourg, Etablissement Suisse de M. Pury.

Les Emigrans de Saltzbourg avoient aussi formé leur Etablissement au-dessus de la Ville Angloise, & lui avoient donné le nom d'*Ebenezer*: mais divers inconvéniens, qu'ils n'avoient pû prévoir, les dégoûterent bientôt de cette situation, & leur firent souhaiter d'être transferés à l'embouchure de la Savannah. Le Baron *Van Reek*, qui les commandoit, n'eut pas plûtôt appris le retour de M. Oglethorpe, qu'il le pria d'approuver ce changement. Aux motifs communs de sa Colonie, deux Ministres Saltzbourgeois, dont il s'étoit fait accompagner, joignirent celui d'arrêter d'autres Emigrans, qui étoient en chemin pour la Georgie, dans le dessein de s'établir plus au Sud, & qu'ils vouloient engager à demeurer avec eux. M. Oglethorpe ne rejetta point leur demande; mais il voulut reconnoître, par ses propres yeux, la justice de leurs plaintes. Ce délai pouvoit passer d'ailleurs pour un Acte d'autorité, qui confirmoit le domaine des Anglois. Il fit, dans la même vue, non-seulement le Voïage d'Ebenezer, mais en même-tems celui des autres Etablissemens Etrangers. C'est à sa Relation qu'on s'attache ici.

Ebenezer, Etablissement des Emigrans de Saltzbourg.

M. Oglethorpe visite les Colonies étrangeres.

Je me rendis d'abord à la Plantation Angloise du Chevalier François Bathurst, six milles au-dessus de Savannah. J'y montai à cheval; & delà, passant par un Moulin à scier, établi par quelques Anglois, j'arrivai le soir du même jour à Ebenezer. Les Saltzbourgeois y avoient déja construit un beau Pont de bois, sur la Riviere. Leur Ville étoit composée d'un grand nombre de Cabanes, toutes de simples planches, à l'exception de quatre grands édifices de Brique & de Charpente, deux desquels tenoient lieu d'Eglise, & servoient aussi de logement aux Ministres: le troisieme étoit une Ecole, & le quatrieme un Magazin public. J'admirai que les Habitans pensassent à quitter un Etablissement si avancé, & je m'efforçai de leur ôter ce dessein; mais ils insisterent sur leurs motifs avec tant de prieres & de larmes, que je fus obligé de me rendre, & je promis de leur tracer le plan d'une autre Ville dans le lieu qu'ils desiroient. J'allai passer la nuit à la Plantation de M. Pury; & dès le lendemain je retournai à Savannah, d'où je partis aussi-tôt, pour aller prendre possession de l'Ile Saint Simon: ce fut un voïage d'environ deux jours. En arrivant dans cette Ile, je fis mettre la main au travail. On eut bientôt élevé quelques Maisons de bois, couvertes de feuilles de Palmier, avec un Cellier & un Magasin. Je traçai le plan d'un Fort à quatre Bastions.

Delà, j'allai visiter les Montagnards Ecossois, dans leur Ville de Da-

Darien, Ville Ecossoise.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

1735.

Fort de Frederica.

rien. Ils me firent toute sorte d'honneurs, je les trouvai sous les armes, avec leurs *Plades* (43), leurs larges épées, leurs Targes & leurs Mousquets. En reconnoissance, je me fis habiller à leur mode, & je gardai cette parure pendant quelques jours que je passai avec eux. Ensuite, étant retourné à l'Ile Saint Simon, j'y pressai si vivement le travail, que dans l'espace de six semaines j'eus la satisfaction de voir le Forr achevé, & trente-sept Maisons régulierement bâties. Le Fort fut nommé *Frederica*. C'est un quarré régulier, flanqué de quatre Bastions, & ceint d'un fossé, avec quelques Ouvrages extérieurs, bordés d'une Palissade de Cédres. La Ville est derriere, dans un terrein commode, dont j'avois fait la division; & je mis chacun en possession de son espace, pour y bâtir, & l'améliorer à son gré (44). Tout ce qui avoit été déja semé & planté, dans les Terres voisines, fut déclaré commun, pour l'utilité publique.

Quelques jours après mon arrivée dans l'Ile Saint Simon, le Mico Tomokichi & son Neveu, escortés d'un grand nombre d'Indiens, m'apporterent une provision de chair de Daims & d'autres Bêtes fauves, qui répandit l'abondance dans la Colonie. Ils me dirent que leur dessein étoit d'aller à la chasse du Bufle, jusqu'aux Frontieres Espagnoles; mais jugeant qu'ils cherchoient l'occasion de tomber sur les Gardes d'Espagne, que notre foiblesse nous oblige de ménager, je leur fis suspendre leur projet, en leur disant que je voulois être de cette Expédition. Le lendemain ils me conduisirent dans une Ile, à l'embouchure du Détroit de Jerkil, où remarquant un terrein élevé qui commande la Riviere, je laissai un Détachement d'Ecossois, sous la conduite de M. Mackay, après leur avoir tracé le plan d'un Fort, dont ils souhaiterent que le nom fut *Saint André*: mais l'Ile fut nommée *Cumberland*.

Le jour suivant, nous passâmes le Clogother, autre bras de la Riviere d'Alatamaha; & je découvris une autre belle Ile, longue de seize milles, couverte d'Orangers, de Mirthes, & de Vignes sauvages, à laquelle je donnai le nom d'*Amelia*. Le troisieme jour, arrivant près de la Vedette Espagnole, les Indiens se disposoient à fondre dessus; mais pour leur en ôter le pouvoir, je les laissai dans une Ile, & descendant par la Riviere Saint Jean, je doublai la pointe Saint Georges, qui est la partie Septentrionale de cette Riviere, & la pointe la plus méridionale des possessions Angloises sur la Côte du Continent, où les Espagnols ont une garde de l'autre côté de la même Riviere. Pendant ma course, j'avois donné ordre à M. Mackay de faire, avec un détachement, le chemin par terre depuis Savannah jusqu'à Darien, pour fixer la distance entre ces deux Villes. Il trouva soixante-dix milles en droite ligne, & quatre-vingt-dix par la route que les Lacs & les Marais permettent de suivre.

1738.

Progrès de la Ville de Savannah.

En 1738, le nombre des Maisons étoit presque doublé, dans la Ville de Savannah; sans y comprendre d'autres nouveaux édifices, tels que des Magazins & des Atteliers. On y voïoit une Cour de Justice, consistant en trois Juges & un Greffier. La même année, il se forma au-dessus d'Ebe-

(43) Sorte de vêtement, que les Montagnards d'Ecosse portent au lieu de Manteau.

(44) Cette nouvelle Ville étoit apparemment bâtie pour les Saltzbourgeois qui quittoient Ebenezer.

nezer,

nezer, que les Saltzbourgeois venoient d'abandonner, une autre Ville, nommée *Augusta*, dans un Canton si fertile, qu'un acre de terre y produit régulierement près de trente boisseaux de Maïz. Ce nouvel Etablissement attiroit déja une partie considérable du Commerce Indien, & l'on ne doutoit pas que ses avantages naturels n'en fissent bientôt une des plus florissantes Colonies des Anglois. La Ville d'Augusta est à deux cens trente six milles, par eau, de l'embouchure de la Riviere de Savanah, & reçoit dans cet éloignement de fort grandes Barques. C'est là que tous les Indiens de la Caroline & de la Georgie portent leurs Pelleteries au Printems. On y comptoit, en 1739, six cens Européens, avec une petite Garnison, que les Directeurs avoient crue nécessaire pour la sureté du Commerce. La situation de la Ville est sur un terrein de quelque hauteur, au bord même de la Riviere. Diverses routes, tracées vers les Etablissemens voisins, vers les *Chetokis*, Nation Indienne au Nord-Ouest, & vers la Vallée des Monts Apalaches, rendent les communications faciles à cheval & à pié. A l'Ouest d'Augusta sont les Habitations des *Lowers Creeks*, ou des Anses basses, dont la principale se nomme *Rouetas*, & sur la Frontiere desquelles on a bâti un Fort nommé *Albamas*. Au-delà, les premiers Peuples qu'on rencontre sont les *Chickesas*, dont les possessions s'étendent jusqu'au Fleuve du Micissipi. Les Anglois commencoient à se flatter qu'une étroite alliance, avec cette Nation, leur ouvriroit un commerce avantageux jusqu'à l'embouchure de ce Fleuve.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE. M. OGLETHORPE.

Fondation d'Augusta, & ses avantages.

1739.

Nation des Chickesas, qui s'étendent jusqu'au Micissipi.

On voïoit, dans le même-tems, plusieurs belles Plantations au Sud de Savanah, deux petites Bourgades, nommées *Highute* & *Hampstead* à quatre milles de cette Ville, & plusieurs Villages en diverses autres parties de la Province. Il s'en étoit formé aussi quelques-uns, dans l'Ile Saint Simon; & la Ville de Frederica recevoit tous les jours de nouveaux accroissemens. L'industrie des Habitans les avoit fait parvenir, en ouvrant quantité de fossés pour l'écoulement des eaux, à se faire au voisinage de leurs murs une belle Prairie de trois cens vingt acres, où ils trouvoient le double avantage de nourrir un grand nombre de Bestiaux & de recueillir beaucoup de foin. A peu de distance de la même Ville, le Camp de M. Oglethorpe avoit fait naître une Habitation réguliere, composée de Soldats mariés, auxquels il avoit accordé des Terres. Le nombre en devoit être assez grand, puisqu'avant son départ il apprit que dans une seule année ils avoient eu cinquante-cinq Enfans. On commençoit, dans tous ces Etablissemens, à brasser de la Bierre & d'autres liqueurs Angloises. Les Femmes s'emploïoient à filer du coton, dont elles faisoient des bas, de fort bonne qualité. Une Cour, établie à Frederica, étoit le Siége de la Justice pour toute la partie méridionale de la Province.

Après le retour de M. Oglethorpe, qui avoit commandé long-tems avec le titre de Général des forces de la Caroline & de la Georgie, une suite de disgraces arrêta tout-d'un-coup le cours de cette prospérité. Les différends, qui s'éleverent entre l'Angleterre & l'Espagne, eurent de si fâcheuses influences en Amérique, que les Anglois s'y crurent autorisés à garder moins de ménagemens pour la Colonie Espagnole de Saint Augustin. Ils l'attaquerent; ils furent repoussés avec perte; & les Espagnols aïant

Disgraces arrivées à la Colonie.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

1739.

porté la guerre à leur tour dans la Nouvelle Georgie, y pousserent leurs entreprises avec plus de succès. Les Relations, auxquelles on s'est attaché jusqu'ici, sont d'un tems où la fin de ces hostilités étant incertaine, les Anglois se flattoient encore des plus belles espérances. L'Auteur supposant que la Georgie doit être regardée comme une partie de la Caroline, qui appartient, dit-il, à l'Angleterre par des droits incontestables & reconnus des Espagnols mêmes, traite de pretention *insolente* la demande qu'ils en avoient faite, & ne doutoit point, ajoute-t'il, qu'ils n'en reçussent le châtiment qu'ils méritent. Mais il auroit senti que l'insolence n'étoit que dans son langage, s'il eut pu prévoir que loin de parvenir à se vanger des Espagnols, les Anglois, par de nouvelles disgraces qui n'ont pas paru moins justes à leurs Ennemis, ont eu l'humiliation de voir leur Colonie ruinée avant la fin de la guerre. On ignore quels efforts ils ont faits pour la rétablir, & par conséquent dans quel état elle est aujourd'hui.

Terminons l'article des Etablissemens Anglois du Continent, par quelques Observations générales, qui portent leur date, & l'explication de leur source.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES COLONIES ANGLOISES DU CONTINENT DE L'AMERIQUE.

CE NE SONT pas seulement les Côtes, dit M. d'Ulloa (45), qui sont habitées & peuplées d'Anglois; tout l'intérieur du Païs, à plus de cent milles de la Mer, l'est également. On n'y rencontre que des Villes, des Bourgades, des Villages & des Maisons de Campagne. Tout est défriché, cultivé, fertile. Ainsi cette laborieuse Nation jouit du fruit de son travail, & ne cesse de cultiver la terre, sans se reposer, comme d'autres, sur de vaines idées de fertilité naturelle du Païs. Boston, Capitale de la Nouvelle Angleterre, est si grande, si bien bâtie, si opulente, qu'elle peut être comparée aux plus florissantes Villes de l'Europe.

L'assemblage de tant de Nations différentes, qui composent les Colonies Angloises du Continent, rend le nombre de leurs Habitans si considérable, qu'elles forment un vrai Roïaume, dont l'étendue, quoique moins grande, sur la Côte, que celle de quelques autres Païs de l'Amérique, le cede à peu d'autres dans l'intérieur des Terres, qui ont d'ailleurs l'avantage d'être extrêmement peuplées. La diversité d'origine n'empêche point que tant de Colons ne soient soumis aux mêmes Loix civiles; mais quant à la Religion, la tolérance y est généralement établie pour toutes les Sectes connues. Il n'y a d'exceptée, que la seule Religion Romaine.

Tout le Païs abonde, particulierement, en bois de construction pour les Vaisseaux : aussi s'en fabrique-t'il une quantité considérable dans tous les Ports de ses Côtes. Cependant l'opinion commune est que ce bois n'est pas de la meilleure qualité, & que les Bâtimens qu'on en fait ne durent pas plus de huit ou neuf ans. Delà vient qu'on ne l'emploie gueres que pour les Belandres, les Brigantins, & d'autres Bâtimens du même ordre

Des Contrées si peuplées ne sont sujettes au Prince, qu'autant que ses Loix leur plaisent. La douceur du Gouvernement le rend aimable. Un Gou-

(45) Voïage historique de l'Amérique méridionale, &c. Tome 2, liv. 3, chap. 9. On n'en retranche que quelques traits d'éloquence un peu affectés.

verneur est regardé de tous les Habitans comme un Concitoïen, qui est chargé de la sûreté commune & du bien public. Ils se taxent eux-mêmes, pour son entretien & pour la subsistance des Juges, sans aucune autre espece d'impôt, de Gabelle & de Tribut. C'est pour se maintenir dans la jouissance de ces exemptions, qu'ils ne souffrent ni Places fortifiées, ni Trouppes de Garnison; dans la crainte que le prétexte de les défendre ne devînt un piége pour leur liberté. Toutes ces Provinces peuvent être regardées comme une sorte de République, qui, suivant en partie les Loix politiques d'Angleterre, réforme, ou rejette, celles qui lui paroissent contraires à ses libertés. Les Villes, les Bourgs & les Villages sont ses Forteresses, & les Habitans en sont les Garnisons. Ils vivent entr'eux dans une union, qui les feroit prendre pour les Enfans d'une même Famille. Les Grands & les Riches ne s'y distinguent point des Pauvres par l'orgueil & le luxe. La diversité même de Religion, entre cinq ou six Sectes différentes, ne produit point les divisions ordinaires sur un point si délicat; &, ce que l'Auteur juge encore plus surprenant, la différence de Nation, entre des Européens, des Créoles, des Métifs & des Indiens, n'altere jamais la tranquillité du Gouvernement établi par les premiers. Une société si bien reglée ne sauroit manquer, dit-il, de s'accroître & de prospérer. Les jeunes gens s'y marient dès qu'ils ont atteint l'âge viril, parcequ'il leur est aisé d'acquérir de quoi subsister; le Païs est assez grand, assez fertile, pour fournir des Terres aux nouvelles Familles: & c'est ainsi que la propagation ne se relâche jamais; surtout dans une température d'air & sous des Loix, qui éloignent presqu'également les maladies & la débauche.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

Monnoie singuliere des Colonies Angloises de l'Amérique.

Il est remarquable que dans une si florissante Colonie la monnoie courante ne soit pas de métal, & qu'elle ne soit que de papier, avec la forme ordinaire de la monnoie. Chaque piece est composée de deux feuilles rondes, collées l'une sur l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui leur convient. Il y en a de toutes valeurs. C'est avec ces especes qu'on achete, qu'on vend, en un mot, qu'on fait tout le Commerce intérieur. Mais, comme le papier se salit & s'use, chaque Province a son Hôtel de Monnoie, où l'on prépare les Pieces. Outre cet Hôtel général, il y a des Maisons particulieres, pour la distribution. On y porte les pieces usées, ou trop sales. Des Officiers établis en remettent autant de neuves, qu'on en apporte de vieilles. Ils seroient deshonorés par le moindre défaut de bonne foi, & l'on n'a point d'exemple qu'ils en aient jamais manqué. M. d'Ulloa croit en trouver la raison dans les maximes des Quakers, qui furent chargés, dit-il, des premiers Reglemens, du maniment, de la distribution, de la fabrique des Monnoies, non-seulement dans la Pensylvanie dont ils furent les premiers Colons, mais dans d'autres Provinces où ils s'établirent. On sait qu'avec plusieurs rites extravagans, ces Sectaires sont estimables par l'exactitude qu'ils apportent à l'observation des Loix naturelles: ils la poussent jusqu'à la superstition: & l'on n'ignore pas non plus que tous les tourmens, imaginés en Angleterre pour les forcer à prêter les sermens prescrits par la Loi, n'aïant pu les y faire consentir, le Parlement se vit dans la nécessité de statuer que la simple pa-

Etablissement et Description de la Georgie.

role des Quakers auroit la force d'un serment solemnel. Cette opiniâtreté, qui mérite peut-être un meilleur nom, les a suivis dans les Colonies d'Amérique, où ils jouissent du même Privilége; & l'Auteur juge que l'exemple de leur droiture & de leur équité peut s'être communiqué aux autres Sectaires. Comme il est inoui, dit-il encore, que les Officiers de la Monnoie aient manqué à la confiance publique, ce seroit un scandale du premier ordre, que de former le moindre soupçon sur leur bonne foi.

Les Négocians vendent les Marchandises de l'Europe, & reçoivent en paiement cette monnoie, dont ils achetent ensuite des Marchandises du Païs, qu'ils envoient vendre ailleurs par leurs Correspondans, & dont ils tirent de bonnes especes d'or & d'argent, pour les placer à la Banque de Londres. N'aïant besoin, ni d'or, ni d'argent monnoïé dans le Païs même, ils achetent avec les retours annuels de leurs gains toutes les Marchandises qui leur conviennent, & les font apporter à Boston pour leur compte; ce qui entretient le Commerce d'un côté à l'autre. Ainsi l'or & l'argent monoïés ne sortent point d'Angleterre; & les riches Habitans de Boston ont à la fois le maniment de deux fonds, celui des Marchandises & de la monnoie de papier, & celui qui leur revient de la Banque, où le capital demeure toujours sans diminution (46).

(46) M. d'Ulloa fait profession de devoir ces lumieres au Marquis de *la Maison-forte*, qui aïant été fait prisonnier par les Anglois & conduit à Boston, y composa une Relation exacte de cette Colonie, dont il lui laissa prendre un extrait. *Ubi sup.*



CHAPITRE XIII.

Suite des Voïages, des Découvertes, et des Etablissemens des François

Dans l'Amérique Septentrionale.

Introduction.

Depuis l'année 1549, où l'on a vu les François refroidis tout-d'un-coup pour les Etablissemens en Amérique, on ne connoît d'eux aucune autre entreprise réguliere, que celle du Bresil & de la Floride, dont on a donné les Relations (47). Ce ne fut qu'en 1598, après cinquante ans de troubles domestiques, & dans la tranquillité dont ils recommençoient à jouir sous un de leurs meilleurs & de leurs plus grands Rois, qu'ils reprirent le goût des Colonies.

Voïage du Marquis de la Roche. 1598.

Un Gentilhomme Breton, nommé de la Roche, obtint de Henri le Grand la même Commission & les mêmes pouvoirs qui avoient été accordés à Roberval sous François I, & qu'il avoit déja obtenus lui-même de Henri III, mais dont il n'avoit pu se mettre en état de faire usage. Ses Lettres Patentes, datées du 12 Janvier, le nomment *Troilus* de Mesgouet, Chevalier de l'Ordre, Conseiller d'Etat, Capitaine de cent Hommes d'armes des Ordonnances de S. M. Marquis de Contemneal, Baron de Las, Vicomte de Carentan & de Saint Lo en Normandie, Vicomte de Trevalet, sieur de la Roche, Gommard, Kermoulec, Gornal, Bonteguigno & Liscuit. Elles portent que conformément à la volonté du feu Roi Henri III, Sa Majesté l'a créé son Lieutenant-Général aux Païs de Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Labrador, Riviere de la grande Baie, par laquelle on entendoit alors le Fleuve de Saint Laurent, Norimbegue, & Terres adjacentes. Les conditions étoient, qu'il se proposeroit particulierement le progrès de la Foi Catholique; que son autorité s'étendroit sur tous les gens de guerre; qu'il choisiroit les Capitaines, les Maîtres de Navires & les Pilotes, & qu'ils seroient obligés de lui obéir; qu'il pourroit disposer des Navires & des Equipages qui se trouveroient prêts à mettre en Mer dans les Ports de France, lever autant de Trouppes qu'il jugeroit à propos, faire la guerre, bâtir des Forts & des Villes, & leur donner des Loix; accorder, aux Gentilshommes, des Terres en Fief, des Seigneuries, des Châtellenies, des Comtés, des Vicomtés, des Baronies, & autres Dignités relevantes du Roi; donner des Terres aux personnes de moindre condition, avec les charges qu'il lui plairoit d'imposer, mais dont ils seroient exempts les six premieres années, ou plus longtems s'il le jugeoit nécessaire au Service du Roi: qu'au retour de son Expédition, il lui seroit permis de répartir, entre ceux qui auroient fait

(47) Ci-dessus, dans ce même Tome; & voïez les premiers Voïages des François dans l'Amérique Septentrionale, au Tome XIII.

Suite de l'Etablissement des François dans l'Amérique Sept.

De la Roche. 1598.

le Voïage avec lui, le tiers de tous les gains & profits mobiliaires, d'en retenir un autre pour lui, & d'emploïer le troisieme aux frais de la guerre, des Fortifications & des autres dépenses communes; que tous les Gentilshommes, les Marchands, & autres, qui voudroient l'accompagner, en auroient la liberté, mais qu'il ne leur seroit pas libre de faire le Commerce sans sa permission, & cela, sous peine de confiscation de leurs Navires & de leurs effets; qu'en cas de maladie ou de mort, il pourroit nommer un ou deux Lieutenans pour tenir sa place; qu'il auroit la liberté de lever, dans tout le Roïaume, des Ouvriers & d'autres gens nécessaires à son entreprise; en un mot, qu'il jouiroit des mêmes pouvoirs & Priviléges, qui avoient été accordés à Roberval.

Son départ.

Il aborde à l'Ile de Sable.

Avec une Commission de cette étendue, la Roche voulut commencer par aller prendre lui-même quelque connoissance du Païs. Il se hâta d'armer un Vaisseau, sur lequel il s'embarqua la même année avec *Chedotel*, célebre Pilote de Normandie. La premiere terre, à laquelle il aborda, fut *l'Ile de Sable*, éloignée d'environ vingt-cinq lieues au Sud-Est de l'Ile Roïale, & où l'on assure que dès l'année 1508 le Baron de Lery avoit voulu former une Colonie. On ne pouvoit faire un plus mauvais choix. A peine cette Ile, qui est fort petite & sans Ports, produit-elle quelques herbes & quelques brossailles. Sa situation est par les quarante-quatre degrés douze minutes du Nord, & la variation observée y est de treize degrés Nord-Est. Dans une circonférence d'environ dix lieues, elle renferme un Lac qui n'en a pas moins de cinq. Ses deux extrêmités sont des Ecueils de sable, dont l'un court Nord-Est-quart-d'Est, & l'autre Sud-Est. Elle a des Montagnes, qu'on découvre de sept ou huit lieues; & sa distance est de trente-cinq lieues Nord & Sud de Camceau, Port de l'Acadie. La Roche y débarqua quarante Misérables, qu'il avoit tirés des Prisons de France, & qui eurent sujet d'y regretter leurs Cachots. Ensuite il alla reconnoître les Côtes du Continent le plus proche, qui sont celles de l'Acadie. Il s'y arrêta peu. Après avoir recueilli les connoissances qu'il crut suffisantes pour ses vues, il reprit la route de France, sans pouvoir aborder à l'Ile de Sable, d'où les vents ne cesserent point de l'écarter. D'autres obstacles (48), qui sembloient l'attendre à son retour, l'aïant empêché de suivre son entreprise, on assure que le chagrin de n'avoir tiré aucun fruit de ses avances, & de se voir hors d'état de les continuer, le mit au tombeau.

Il visite l'Acadie.

Son retour.

Inutilité de son voïage & sa mort.

Sort de quarante François dans l'Ile de Sable.

On lui reproche de n'avoir pas commencé un Etablissement dans l'Acadie, où la Pêche seule lui auroit produit des retours certains. Les quarante Malheureux, qu'il avoit laissés dans l'Ile de Sable, y rencontrerent sur le rivage quelques planches de Vaisseaux, dont ils se fabriquerent des Barraques, pour se mettre à couvert des injures du tems. C'étoit le débris de plusieurs Navires Espagnols, qui étoient partis pour faire un Etablissement à l'Ile Roïale. Il en étoit sorti quelques Moutons & quelques Bœufs, qui aïant multiplié dans l'Ile de Sable, furent pendant quelque tems une ressource pour les quarante François. Le Poisson devint ensuite

(48) Il fut plus d'un an Prisonnier du Duc de Mercœur, qui étoit encore le Maître en Bretagne; & ses Ennemis lui rendirent de mauvais offices à la Cour.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

leur unique nourriture; & lorsque leurs habits furent usés, ils s'en firent de la peau des Loups marins. Ils passerent plus de sept ans dans cette situation. Enfin le Roi, informé de leur avanture, chargea le Pilote Chedotel de les aller prendre: mais, la plûpart étant morts de misere, il ne s'en trouva plus que douze. Henri IV eut la curiosité de les voir, dans l'état où Chedotel les avoit trouvés, c'est-à-dire couverts de leurs peaux de Loups marins, les cheveux & la barbe d'une affreuse longueur, & toute leur figure, dans le désordre qu'on peut s'imaginer. Ce bon Prince leur fit donner à chacun cinquante écus, & les déchargea de toutes les poursuites de la Justice.

VOÏAGE DE CHAUVIN.

La mort de la Roche n'aïant point fait oublier sa Commission, un fameux Négociant de Saint Malo, nommé *Pontgravé*, qui avoit fait plusieurs Voïages au Port de Tadoussac, sur le Fleuve Saint Laurent, & qui avoit compris que la traite des Pelleteries, entre les mains d'un seul, pouvoit être le fond d'un riche Commerce, engagea un Capitaine de Vaisseau, nommé *Chauvin*, à demander au Roi un Privilége exclusif, avec toutes les prérogatives accordées à la Roche. Chauvin trouva de puissans Amis, qui le firent écouter à la Cour. Il équipa aussi-tôt quelques petits Bâtimens, & les conduisit lui-même à Tadoussac. Pontgravé, qui l'accompagna, vouloit monter jusqu'aux trois Rivieres, parceque ce lieu, qu'il avoit visité avec soin, lui paroissoit propre à l'Etablissement qu'il méditoit: mais Chauvin, qui ne pensoit qu'à troquer des Marchandises pour des Pelleteries, dont il eut bientôt rempli ses Navires, ferma l'oreille à cette proposition. Cependant, en quittant Tadoussac, il y laissa quelques-uns de ses gens, qui y seroient morts de faim ou de maladie pendant l'Hiver, s'ils n'eussent trouvé du secours dans la compassion des Sauvages. L'année d'après, il fit un second Voïage, dont il ne tira pas moins de profit que du premier. Il étoit à la veille d'en faire un troisieme, lorsque la mort interrompit ses projets.

PREMIER VOÏAGE DE CHAMPLAIN.

On vit naître presqu'aussitôt à Rouen, sous la protection du Commandeur de Chatte, Gouverneur de Dieppe, une Compagnie de Marchands, avec lesquels plusieurs personnes de distinction entrerent en Société. Ils firent un armement, dont la conduite fut confiée à Pontgravé, qui avoit obtenu du Roi des Lettres Patentes, pour continuer les Découvertes dans le Fleuve du Canada & pour y faire des Etablissemens. Dans ces circonstances, Samuel de *Champlain*, Gentilhomme de Saintonge & Capitaine de Vaisseau, étant arrivé des Indes Occidentales, où il s'étoit fait de la réputation, le Commandeur de Chatte lui proposa de partir sur la Flotte Marchande. Il y consentit, avec l'agrément du Roi. La navigation fut assez heureuse. On s'arrêta peu à Tadoussac, où les Vaisseaux demeurerent à l'ancre; mais Pontgravé & Champlain, s'étant mis dans un Bateau léger avec cinq Matelots, remonterent le Fleuve jusqu'au Sault de Saint Louis, dernier terme du Voïage de Cartier. Le silence, que Champlain garde sur la Bourgade d'Hochelaga, semble marquer qu'elle ne subsistoit plus (*).

(*) Voïez les Relations du Tome XIII.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. I. VOÏAGE.

De Monts entreprend de peupler l'Acadie.

A leur retour en France, ils trouverent de Chatte mort, & sa Commission de Chef de la Compagnie donnée à Pierre de Guat, sieur de Monts, Saintongeois, Gentilhomme ordinaire de la Chambre & Gouverneur de Pons, qui avoit d'ailleurs obtenu le Commerce exclusif des Pelleteries, depuis les quarante degrés de Latitude du Nord jusqu'aux cinquante-quatre, avec le droit d'accorder des Terres jusqu'aux quarante-six, & des Lettres Patentes de Vice-Amiral & de Lieutenant-Général, dans toute cette étendue de Païs. De Monts étoit Calviniste; & le Roi lui permettoit, pour lui & pour les siens, l'exercice de sa Religion en Amérique, suivant l'usage établi dans le Roïaume. De son côté, il s'étoit engagé à peupler le Païs; avec cette promesse, singuliere pour un Protestant, d'y établir la Religion Catholique parmi les Sauvages. On le représente comme un honnête homme, qui avoit du zele pour l'Etat, & toute la capacité nécessaire à son entreprise; mais il paroît qu'il fut malheureux, & que son Privilége exclusif lui aïant fait des jaloux, il fut toujours mal servi. Comme il avoit conservé la Compagnie formée par son Prédécesseur, il l'augmenta de plusieurs Négocians des principaux Ports de France. Tant de forces réunies le mirent en état de faire un armement, plus considérable qu'aucun de ceux qui avoient précédé le sien. Il étoit composé de quatre Vaisseaux, dont l'un étoit destiné à faire la traite des Pelleteries à Tadoussac. Pontgravé eut ordre de conduire le second à Camceau, & de croiser delà dans tout le Canal qui sépare l'Ile Roïale de celle de Saint Jean, pour écarter ceux qui entreprendroient quelque Commerce, avec les Sauvages, au préjudice de la Compagnie. De Monts, accompagné de plusieurs Volontaires, de Champlain, de Biencour, & de Poutrincour, qu'il fit ensuite son Lieutenant, conduisit les deux autres Navires en Acadie.

Son caractere.

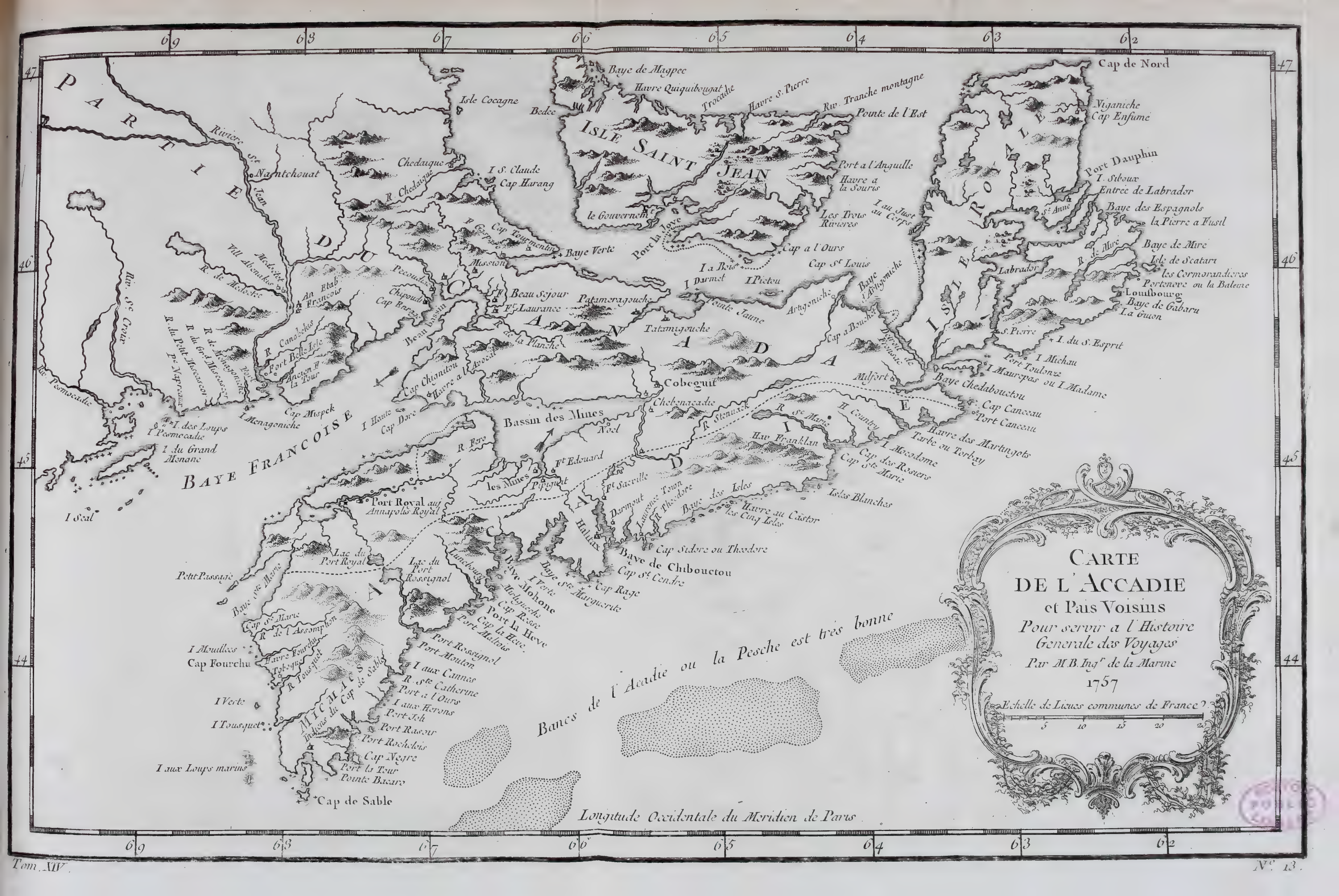
Son départ.

On partit du Havre de Grace le 7 de Mars 1604; & le 6 de Mai, de Monts arriva dans un Port de cette Peninsule, qui borne l'Amérique au Sud-Est. Il y trouva un Vaisseau François, que les défenses n'avoient point empêché d'y aller faire la Traite: il ne balança point à le confisquer, en vertu de son Privilege exclusif; mais pour dédommager le Capitaine, qui se nommoit *Rossignol*, par une faveur plus glorieuse qu'utile, il donna son nom au Port. Un autre, dans lequel il alla mouiller immédiatement, fut nommé *le Port an Mouton*, parcequ'un de ces Animaux s'y noïa. Il y passa plus d'un mois, tandis que Champlain visitoit toute la Côte dans une Chaloupe, pour chercher un endroit propre a l'Etablissement. On observe qu'il auroit pu s'épargner une si longue recherche, puisqu'il se trouvoit entre Camceau & la Haive, les deux meilleurs Ports de l'Acadie, & les mieux situés pour le Commerce: mais il ne s'y arrêta point; il n'entra pas même dans le Port Roïal, ni dans la Baie Françoise, ni dans la Riviere de Saint Jean. Il s'avança vingt lieues plus loin, jusqu'à une petite Ile, où de Monts, qui s'y rendit peu de tems après, résolut de s'établir. Elle reçut le nom d'Ile de Sainte Croix. Comme elle n'a qu'une demie lieue de circuit, elle fut entierement défrichée, & les grains qu'on y sema rapporterent fort abondamment. Cependant on ne fut pas longtems à reconnoître qu'on auroit pu faire un meilleur choix. A l'arrivée de l'Hiver,

Port Rossignol.

Port au Mouton.

Etablissement dans l'Ile Sainte Croix.


Carte
de l'Accadie
et Pais Voisins
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages
Par M.B. Ingr. de la Marine
1757
Echelle de Lieues communes de France
5 10 15 20
69 68 67 66 65 64 63 62
47 46 45 44
Partie du Canada
Baye Françoise
Isle Saint Jean
Isle Royale
Accadie
Cap de Nord
Niganiche
Cap Enfumé
Port Dauphin
I. Siboux
Entrée de Labrador
Baye des Espagnols
la Pierre a Fusil
Baye de Mire
Isle de Scatari
les Cormorandieres
Portenove ou la Baleine
Louisbourg
Baye de Gabaru
I. a Guion
Labrador
St. Anne
R. de Mire
St. Pierre
I. du S. Esprit
I. Michau
Port Toulouse
I. Maurepas ou I. Madame
Baye Chedaboutou
Cap Canceau
Port Canceau
Havre des Martingots
Tarbe ou Torbay
I. Mocodome
Cap des Rosiers
Cap Ste. Marie
Isles Blanches
Havre au Castor
les Cinq Isles
Baye des Isles
Cap Sidore ou Theodore
Baye de Chibouctou
Cap St. Cendre
Cap Rage
Baye Ste. Marguerite
Halifax
Darmout
Laurence Town
R. Theodore
Ft. Sacville
Baye Mohone
I. Verte
Cap Rosse
Port la Heve
Cap la Heve
Port Maltois
Port Rossignol
Port Mouton
I. aux Cannes
R. Ste. Catherine
Port a l'Ours
I. aux Herons
Port Joli
Port Rasoir
Port Rocholois
Cap Negre
Port la Tour
Pointe Bacaro
Cap de Sable
Micmacs
Indiens du Cap de Sable
I. aux Loups marins
I. Tousquet
I. Verte
Cap Fourchu
I. Mouillees
Havre Fourchu
Tobogue
R. Tousquet
Cap Ste. Marie
R. de l'Assomption
Baye Ste. Marie
Petit Passage
Lac du Port Royal
Lac du Port Rossignol
Lunebourg
Port Royal auj. Annapolis Royal
I. Seal
I. du Grand Menane
I. des Loups
I. Pesmocadie
I. Menagoniche
Riv. Pesmocadie
Riv. Ste. Croix
R. du Petit Mecescout
R. du Grd. Mecescout
R. de Menagoniche
Pt. Naxouat
Ancien Ft. la Tour
Port Belle Isle
R. Canibekis
An Etab. François
Vill. Abenakis
R. de Medocte
Medocte
Riviere St. Jean
Nantchouat
Chedaique
R. Chedaique
Isle Cocagne
I. S. Claude
Cap Harang
Bedec
Baye de Magpec
Havre Quiquibougat
Trocadie
Havre S. Pierre
Riv. Tranche montagne
Pointe de l'Est
Port a l'Anguille
Havre a la Souris
Les Trois Rivieres
I. au Juste au Corps
le Gouvernemt.
Port la Joye
Cap a l'Ours
Cap St. Louis
I. a Bois
I. Darmet
I. Pictou
Pointe Jaune
Artigoniche
Baye d'Artigoniche
Cap a Bouche
Detroit de Fronsac
Milfort
Cap Tourmentin
Baye Verte
Mission
Pecoudiac
Chipoudi
Cap Enragé
Beau Sejour
Ft. Laurance
Patameragouche
Tatamigouche
Beau bassin
R. de la Planche
Cap Chignitou
Havre a l'Avocat
Cobeguit
Chebenacadie
R. Stenuiack
R. Ste. Marie
H. Country
Hav. Franklan
Cap Mispek
I. Haute
Cap Doré
Bassin des Mines
Noel
Ft. Edouard
Pisiguit
les Mines
R. Fere
Bancs de l'Acadie ou la Pesche est très bonne
Longitude Occidentale du Meridien de Paris

l'Hiver, on se trouva sans bois & sans eau douce. Les chairs salées, auxquelles on fut bientôt réduit, & l'eau de nége fondue, qu'on prit le parti de boire, pour s'épargner la peine d'en aller chercher d'autre dans le Continent, produisirent le Scorbut, qui fit de grands ravages. Enfin; la navigation ne fut pas plutôt libre, que de Monts se hâta de chercher un séjour moins incommode.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. I. VOÏAGE.

Course de de Monts.

Il prit sa route au Sud, & rangea la Côte, qui court Est & Ouest, l'espace de quatre-vingt lieues, depuis la Riviere Saint Jean jusqu'au Kinibequi; puis Nord & Sud, jusqu'à une Pointe que Champlain, dans les courses qu'il avoit faites pendant l'Hiver, avoit nommée *Malebarre*, parceque sa Barque avoit couru risque d'y échouer. Il en avoit même pris possession pour la France, aussi bien que du Cap Cod, ou Cap Blanc, qui est au-delà; ce qui n'empêcha point, comme on l'a vu dans l'article précédent, que les Anglois ne s'y établissent bientôt. Vers la moitié du chemin de Sainte Croix à la Riviere de Kinebeki, on rencontre celle de Pentagouet, qui traverse, par le milieu, ce qu'on nommoit le Norimbegue, & qu'on a représenté longtems comme une belle & puissante Province, quoiqu'il n'y ait jamais eu que quelques Villages d'Etchemins, assez mal peuplés. De Monts n'aïant pû trouver, dans un si long espace, aucun lieu qui lui convînt, prit le parti de retourner à Sainte Croix, où Pontgravé vint le joindre. Ils trouverent cette Habitation en si mauvais état, que de Monts se confirmant dans la résolution de la transferer, prit celle de retourner vers l'Acadie. Ce fut alors qu'étant entré avec Pontgravé, dans un Port, qu'il nomma Port-Roïal, il le trouva si convenable à ses vues, qu'il résolut sur-le-champ d'y transporter sa Colonie. Pontgravé, qu'il créa son Lieutenant, fut chargé de cette Commission.

Il établit les François à Port-roïal.

Situation de ce Port.

On observe, dans la Description de Port-Roïal, qu'il n'a qu'un défaut, sans lequel il seroit un des plus beaux Ports du monde; c'est la difficulté d'y entrer & d'en sortir. La force des Courans & de la Marée ne permet d'y faire entrer qu'un seul Navire à la fois; encore faut-il qu'il y entre la Poupe en avant, avec des précautions infinies. On ajoute que les Brouillards y sont fort fréquens. Sa longueur est d'environ deux lieues, sur une grande lieue de large. Il contient, presqu'au centre du Bassin, une petite Ile qu'on a nommée l'*Ile aux Chevres*, dont les Vaisseaux peuvent approcher de fort près. On n'y trouve, nulle part, moins de quatre à cinq brasses d'eau, & l'entrée en a dix-huit. Le fond y est excellent, & les Navires y sont à l'abri de tous les vents. L'extrêmité du Port offre une Pointe qui s'avance entre deux Rivieres, & qui ne manque point d'eau pour les Chaloupes. Le climat y est temperé, l'Hiver moins rude, qu'en d'autres parties de la Côte, la chasse abondante & le Païs agréable. Ce sont de vastes Prairies, environnées de grandes Forêts, & toutes les Terres y sont fertiles. Du Port Roïal à la Riviere S. Jean, on compte deux lieues; & cette traverse fait la largeur de la Baie Françoise, qui n'a pas moins de profondeur.

Ile aux Chevres.

Riviere de Saint Jean, & singularité d'un arbre.

L'entrée de la Riviere de Saint Jean est plus difficile encore, que celle du Port Roïal. On recommande aux Navigateurs de prendre sur la droite, sans approcher trop des terres. Ils rencontrent, à la portée du Canon, un

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Champlain. I. Voïage.

Rapide, sur lequel les Chaloupes & les Barques mêmes peuvent passer en haute Marée, mais à la chute duquel il se trouve une fosse d'environ quatre cens pas de circuit, fort remarquable autrefois par un grand arbre qu'on y voïoit debout, & qui sembloit flotter, quoique la violence du courant ne le fît jamais changer de place. Il paroissoit de la grosseur d'une Barrique; mais la Mer le couvroit, quelquefois, pendant plusieurs jours. Il sembloit tourner aussi, comme sur un pivot; car on ne le voïoit pas toujours d'un même côté. Les Sauvages lui rendoient une sorte de culte, en y attachant des peaux de Bêtes; & lorsqu'ils étoient en route, ils regardoient comme un mauvais augure, de ne pas l'appercevoir. Cette Riviere est une des plus grandes du Païs. Ses bords sont couverts de beaux Chênes, & de plusieurs sortes d'arbres dont le bois est estimé; surtout de Noïers, dont le fruit est triangulaire & de très bon goût, avec cette autre proprieté, qu'il s'ouvre difficilement s'il n'est présenté au feu. On trouve aussi, sur la Riviere de Saint Jean, des Vignes dont le raisin est fort gros, la peau dure & épaisse, & le goût délicieux.

Poutrincour obtient la concession de Port-Roïal.

Pontgravé prit moins de goût que de Monts, pour le Port Roïal; mais Poutrincour, à qui ce lieu plut aussi, dans le dessein où il étoit de s'établir en Amérique avec sa Famille, en demanda la concession, & n'eut pas de peine à l'obtenir. Elle lui fut accordée par de Monts, en vertu du pouvoir dont il étoit revêtu, & confirmée ensuite par des Lettres Patentes; mais aïant tourné son attention à la Traite, plus qu'à la culture des Terres & à la solidité de son Etablissement, cette faute lui coûta cher.

De Monts perd son Privilege.

Il s'embarqua vers l'Automne, pour aller prendre sa Famille en France, avec de Monts, qui étoit rappellé par les plaintes des Pêcheurs de tous les Ports, & par la facilité de la Cour à les écouter. Un Mémoire, présenté au Conseil, avoit fait craindre que les Privileges exclusifs ne fussent nuisibles au Commerce de la Pêche; & de Monts eut le chagrin, à son arrivée, de voir révoquer le sien, qui devoit durer encore deux ans. Cependant, loin de perdre courage, il fit un nouveau Traité avec Poutrincour, & lui fit armer à la Rochelle un Vaisseau, qui mit à la voile le 13 de Mai 1606. Outre plusieurs François de distinction, Poutrincour fut accompagné de Marc l'*Escarbot*, Avocat au Parlement de Paris, d'un mérite connu, & son Ami particulier, à qui la seule curiosité de voir l'Amérique faisoit quitter sa Patrie. La Relation qu'il a publiée de son Voïage (*); & son Histoire de la Floride Françoise, l'ont mis dans un rang également distingué entre les Voïageurs & les Ecrivains.

Voïage de Marc l'Escarbot.

Comment Port-Roïal se soutient.

L'absence de Poutrincour avoit été si longue, qu'elle avoit fait craindre aux nouveaux Habitans du Port Roïal de se voir abandonnés. Pontgravé, qui les commandoit, n'avoit rien épargné pour soutenir leur constance; mais à la fin, découragé lui-même par la disette des vivres, il s'étoit embarqué avec tout son monde pour reprendre la route de France, & n'avoit laissé dans le Fort que deux Hommes, qui avoient consenti à demeurer seuls parmi les Sauvages, pour garder les effets qui ne pouvoient être transportés. Il étoit encore presqu'à la vue de la Baie Françoise, lorsqu'il apprit, par une Barque, l'arrivée de Poutrincour à Camceaux. Cette nouvelle le fit retourner à Port Roïal, où Poutrincour s'étoit déja rendu

(*) Voïez l'Avertissement de ce Tome.

ſans qu'ils euſſent pû ſe rencontrer : ſur quoi l'on fait obſerver que pour aller de Port Roïal à Camceaux, la route eſt entre le Continent & l'Ile longue ; au lieu que pour aller de Camceaux à Port Roïal, les Courans obligent de prendre la pleine Mer. L'abondance aïant recommencé dans la Colonie, on ne penſa plus qu'à s'y fortifier. Champlain vouloit continuer ſes découvertes ; mais la ſaiſon avancée ne lui permit point de faire plus de dix ou douze lieues au-delà de Malebarre. La culture des Terres eut plus de ſuccès. Tous les grains, qui furent ſemés aux environs du Port Roïal, fructifierent au-delà des eſpérances.

Diſgraces de de Monts.

Mais, dans cet intervalle, de Monts achevoit de perdre les ſiennes en France. Ses Ennemis parvinrent à lui faire ôter abſolument ſa Commiſſion, ſans autre dédommagement qu'une ſomme de ſix mille livres, à prendre ſur les Vaiſſeaux qui feroient le Commerce de la Pelleterie. Champlain l'accuſe d'être tombé, à peu-près, dans les mêmes fautes que ſes Prédéceſſeurs. Une dépenſe de quatre ou cinq mille livres, dit-il, auroit pû lui faire reconnoître tout-d'un-coup un Poſte avantageux, pour y jetter les fondemens de ſa Colonie ; & rien ne l'eut empêché de s'y maintenir avec ſuccès, ſans avoir recours à cet odieux Privilége, qu'il n'avoit jamais dû ſe promettre de conſerver longtems. Il ſemble que le lieu, où il devoit s'arrêter, étoit Camceaux, qui eſt la tête de l'Acadie, & dans une ſituation propre à recevoir, en toutes ſaiſons, des ſecours de France. C'eſt un Havre d'environ trois lieues de profondeur, composé de pluſieurs Iles, dont la plus grande, qui eſt au milieu des autres, n'a pas moins de quatre lieues de circuit. Le terrein en eſt fertile, riche en bois, & bien arroſé. Elle forme deux anſes, où le mouillage eſt très ſûr ; & dans le Continent, qui en eſt fort proche, il ſe trouve une Riviere, nommée la *Riviere aux Saumons*, où ce Poiſſon eſt dans une prodigieuſe abondance. Une autre précaution, que de Monts négligea, fut de ſe pourvoir de ſemences, qu'il auroit emploïées en arrivant, & de quelques Beſtiaux, qui auroient aiſément multiplié dans un Païs ſi fertile. Ainſi le ſuccès de ſon Entrepriſe n'auroit pas dépendu des Navires de France, dont il devoit prévoir les retardemens ; & le ſeul établiſſement d'une Pêche fixe auroit été capable de l'enrichir.

Ses fautes.

Situation de Camceaux.

Riviere aux Saumons.

Second Voïage de Champlain.

L'année ſuivante, il eut le crédit de ſe faire rétablir dans ſon Privilége, mais à condition qu'il entreprendroit un Etabliſſement dans le Fleuve de Saint Laurent. Sa Compagnie n'avoit pas renoncé à ſes ſervices. Il paroît que n'aïant en vue que le Commerce des Pelleteries elle avoit pris ſeulement le change, & que cet objet lui fit abandonner l'Acadie. Elle équipa deux Navires à Honfleur. Champlain & Pontgravé, auxquels ils furent confiés, reçurent ordre d'aller faire la Traite à Tadouſſac, pendant que de Monts ſolliciteroit de nouvelles faveurs. Elles ne lui furent point accordées ; ce qui ne l'empêcha point d'envoïer un des Navires dans le Fleuve Saint Laurent : mais s'appercevant bientôt que ſon nom nuiſoit à ſes Aſſociés, il prit enfin le parti de ſe retirer. En effet, lorſqu'ils eurent ceſſé de l'avoir à leur tête, le Privilége leur fut rendu ; mais des Marchands, qui n'avoient pas d'autre objet que de remplir leurs coffres, penſoient auſſi peu à faire un nouvel Etabliſſement, qu'à ſoutenir celui qui dépériſſoit dans l'Acadie.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Champlain II. Voïage.

Fondation de Quebec.

Cependant Champlain, moins esclave du Commerce, après avoir soigneusement examiné en quel lieu l'on pouvoit fixer l'établissement que la Cour desiroit sur le Fleuve, se détermina pour celui où l'on a bâti la Ville de *Quebec*; nom formé, ou corrompu, de celui de *Quebeio*, ou *Quelibec*, que les Sauvages donnoient déja au même Canton, & qui signifie dans leur Langue, *Rétrécissement*, parceque le Fleuve s'y rétrécit jusqu'à n'avoir plus qu'un mille de large; quoique dix lieues au-dessous, il reprenne encore quatre ou cinq lieues de largeur. On compte, delà, six vingt lieues jusqu'à la Mer. Champlain y étant arrivé le 3 de Juillet 1608, y construisit quelques Barraques, & s'attacha aussi-tôt à faire défricher les Terres. Ainsi c'est à cette année, qu'on peut rapporter la premiere fondation de Quebec (*).

Voïage du Pere Biart.

L'Acadie demeura fort négligée jusqu'à l'année 1611, où quelques Jésuites y furent envoïés pour la premiere fois, sous l'autorité de la Reine Mere, & sous la protection d'une Dame (49) de sa Cour, qui avoit pris fort à cœur les Missions de l'Amérique. L'arrivée de ces Peres, dont l'un, nommé le Pere Biart, a publié une Relation de son Voïage, sembla relever un peu les espérances des Habitans du Port Roïal: mais l'absence de Poutrincour, qui s'arrêta trop en France, & qui s'accorda mal avec la Protectrice des Missions, les fit retomber dans la langueur. En 1613, cette Dame forma un autre projet, qu'elle fit goûter à la Reine-Mere; ce fut d'armer un Vaisseau, dont le Commandement fut donné à la Saussaie, & d'y embarquer tout ce qui étoit nécessaire pour commencer une nouvelle Colonie. Ce Bâtiment mit à la voile le 12 de Mars; & le 6 de Mai il mouilla dans le Port de la Haive; mais quoiqu'il ne manque rien à la beauté de ce Port, & que les Terres y soient excellentes, la Saussaie ne jugea point à propos de s'y arrêter. Il passa au Port Roïal, où il ne trouva que cinq Habitans, avec deux Jésuites, & un Apotiquaire qui y commandoit. Tous les autres François étoient allés bien loin dans les Terres, pour s'y procurer des vivres. Les deux Jésuites monterent sur le Vaisseau de la Saussaie, & rangerent avec lui toute la Côte, jusqu'à la Riviere de Pentagoet, où il entra, dans le dessein de s'y établir. Cette Riviere, que les anciennes Relations nomment la Riviere de Norimbegue, est à quarante-cinq lieues de celle de Saint Jean. On rencontre dans l'intervalle, mais plus près de la derniere, celle des *Etchemins*, ou de *Peskadamionkanti*, nom que lui donnent les Sauvages. Autrefois, tout ce Païs, depuis le Port Roïal jusqu'au Kinibequi, étoit peuplé de ces Indiens qu'on nomme *Malecites*, & dont le nombre est aujourd'hui fort diminué. L'embouchure de la Riviere de Pentagoet est par les quarante degrés vingt minutes. Elle est assez large, & capable de recevoir des Navires de trois cens tonneaux. On vante les agrémens de ses environs & la fertilité du terrein. Outre les Bois communs en France, tels que le Chêne, le Hêtre, le Frêne & l'Erable, il s'y trouve des Pins de soixante piés de haut, dont le grain n'est pas fort gros: sur quoi l'on fait deux observations; l'une que plus on descend au midi, plus les arbres sont pro-

Entreprise de la Marquise de Guercheville.

Riviere de Pentagoet.

Arbres du Midi & du Nord plus propres à la mâture que ceux des climats tempérés.

(*) Voïez ci-dessous sa Description.

(49) La Marquise de Guercheville.

pres à la mâture ; & l'autre, que ceux de la Norvege y sont néanmoins plus propres que ceux des Païs tempérés. On ajoute que cette différence doit être attribuée au grand froid & au grand chaud, qui empêchent également le grain de grossir en le tenant plus serré. Le Païs de Pentagoet a, comme l'Acadie, quantité d'Ours, qui vivent de glands, & qui n'ont pas la chair moins blanche & moins délicate que celle du Veau ; des Orignaux, des Castors, des Loutres, des Lievres, des Perdrix, des Outardes & des Tortues. Autour de plusieurs Iles, qui sont vis-à-vis de l'embouchure de la Riviere, on pêche quantité de Maquereaux, dont les Anglois font un grand Commerce dans les Antilles. Les Morues, & le *Gasparot*, qui est une petite espece de Hareng, y sont aussi dans une grande abondance. Entre le Pentagoet & le Kinibequi, les Terres étoient autrefois habitées par des Indiens, nommés *Armouchiquois*, sur lesquels Champlain & l'Escarbot s'étendent beaucoup, mais que les François n'ont pû apprivoiser, & qui se sont retirés vers la Nouvelle Angleterre. Ce fut dans ce lieu que la Saussaie jetta les fondemens de sa Colonie, sur la rive Septentrionale du Pentagoet. Il y fit un petit retranchement, auquel il donna le nom de *Saint Sauveur*. Les Volontaires, destinés à l'habiter, n'étoient qn'au nombre de vingt-cinq ; mais l'Equipage du Navire, qui étoit de trente-cinq Hommes, prêta la main au travail. Après avoir achevé les édifices, on commençoit à cultiver les terres voisines, lorsqu'un orage imprévu renversa l'Etablissement dans sa naissance. On a remis ici l'explication d'un évenement, qui est demeuré fort obscur dans l'article de la Virginie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. II. VOÏAGE.

Colonie de Saint Sauveur.

Argal, Capitaine Anglois, étant parti de James-town avec un Navire armé, pour escorter quelques Bâtimens Pêcheurs, apprit que des Etrangers s'étoient établis à Pentagoet. Il ne douta point qu'ils ne fussent François ; & quoiqu'il n'y eut point de guerre alors entre les deux Couronnes, il résolut de profiter de leur foiblesse pour arrêter leurs progrès, fondé, comme on l'a vu, sur la concession du Roi Jacques I, qui avoit permis à ses Sujets de s'établir jusqu'au quarante-cinquieme degré. L'allarme fut vîve à Saint Sauveur, en voïant paroître un Vaisseau qui venoit à toutes voiles, avec le Pavillon d'Angleterre. La Saussaie prit généreusement le parti de demeurer dans son Fort, pour le défendre ; & la Motte le Vilin, son Lieutenant, fut chargé de la défense du Navire, qui étoit en Rade : mais l'un & l'autre étoient sans Canons, & le Capitaine Anglois en avoit quatorze. Il s'attacha d'abord au Retranchement, sur lequel il fit un très grand feu, qui tua quelques Hommes, entr'autres un Frere Jésuite, nommé Gilbert *du Thet*, à qui Laet attribue moins de prudence que de courage (50). La Saussaie, ne pouvant rien espérer d'une plus longue résistance, se rendit ; & son Lieutenant fut bientôt forcé de l'imiter : mais le Pilote, nommé *Lamets*, & quatre autres, trouverent le moïen de se sauver dans les Bois. Argal commença par faire abbattre la Croix, que les Missionnaires avoient plantée dans l'Habitation. En-

Elle est détruite en naissant.

Eclaircissemens sur ce fait.

(50) Descript. Ind. lib. 2. cap. 21. Il donne aux François une grosse Artillerie, dont il prétend que ce Frere Jesuite fit un très bon usage : mais on suit l'Historien de la Nouvelle France, qui écrit, sans doute, sur les Mémoires de ses Confreres.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. II. VOÏAGE.

suite, aïant visité les Coffres de la Saussaie, il y trouva sa Commission ; qu'il prit, sans que personne l'eût remarqué. Après ce vol, il ne laissa point de demander à la voir. La Saussaie ouvrit son Coffre, pour l'en tirer, & fut fort surpris de ne l'y plus trouver. Argal, prenant alors un air sérieux, le traita de Pirate, lui déclara qu'il méritoit la mort, & livra aussi-tôt l'Habitation & le Navire au pillage.

Supercherie d'un Capitaine Anglois.

Cependant il parut s'adoucir, à la sollicitation des Jésuites, pour lesquels il avoit d'abord marqué quelques égards. Il offrit même, aux François, une Barque, ou une espece de Chaloupe pontée, pour retourner en Europe ; mais elle se trouva trop petite pour le nombre. Alors il s'efforça d'engager ceux, qui savoient quelque métier, à le suivre en Virginie, en leur promettant l'exercice libre de leur Religion, & la liberté de repasser en France après une année de service. Plusieurs accepterent cette offre. La Motte le Vilin, & le P. Biart même, prirent le même parti. Deux autres Jésuites, qui étoient venus de France avec la Saussaie, s'embarquerent avec eux, pour aller joindre un Navire Anglois qui devoit bientôt partir pour l'Angleterre. Ainsi la Barque se trouva suffisante pour ce qui restoit de François, avec leur Commandant, & un quatrieme Jésuite qui ne voulut point les abandonner. Ils n'avoient point de Pilotes ; mais en rangeant la terre de fort près, pour se rendre au Port Roïal, ils apperçurent Lamets & ses Compagnons, qu'ils ne manquerent point de prendre à bord. De-là, faisant voile vers l'Acadie, ils traverserent la Baie Françoise, sans toucher au Port Roïal ; & plus loin, au-delà du Port de la Haive, ils rencontrerent un Vaisseau Breton, qui les reçut tous & les mena heureusement à Saint Malo.

Ceux qui avoient suivi le Capitaine Argall n'eurent pas le même bonheur. En arrivant à James-town, ils se virent traités de Corsaires, & condamnés à la mort. Envain Argall représenta qu'il leur avoit donné sa parole, & que c'étoit sous cette caution qu'ils l'avoient suivi volontairement : le Gouverneur lui répondit qu'il avoit passé ses pouvoirs, & que leur Chef n'aïant point eu de Commission, il ne pouvoit se dispenser de les traiter en Forbans. Ils s'attendoient au supplice, lorsqu'un mouvement d'humanité porta le Capitaine Argall à leur sauver la vie, par l'aveu de son imposture. La Commission, qui fut produite, désarma le Gouverneur ; mais il prit la résolution de chasser les François de toute l'Acadie. Argall, qui fut chargé de cette Expédition, partit avec trois Navires, sur lesquels il embarqua tous les Prisonniers qu'il avoit amenés de Saint Sauveur. En arrivant à Pentagoet, il y arbora les armes d'Angleterre. De-là, étant passé à Sainte Croix, il y ruina ce qui restoit de l'ancienne Habitation. Il traita de même celle du Port Roïal, quoiqu'il l'eût trouvée déserte. Tout y fut consumé par le feu ; & la principale perte étant tombée sur Poutrincour, ce brave Officier se vit forcé de renoncer à l'Amérique. Après une Conquête si facile, Argall remit à la voile vers James-town, toujours accompagné des François & des trois Jésuites, qu'il avoit rendus spectateurs de la ruine du Port Roïal.

Les établissemens François sont ruinés dans l'Acadie.

On lui avoit inspiré, contre ces Missionnaires, des soupçons qui commencerent à leur attirer de fort mauvais traitemens, & qui devoient leur

en faire craindre de plus rigoureux en Virginie; mais la Providence veilloit à leur sureté. Une tempête, qui dura deux jours avec une extrême violence, disperſa les trois Navires Anglois. Le plus petit, qui n'étoit qu'une Barque, diſparut, ſans qu'on ait jamais appris quel fut ſon ſort. Celui d'Argall arriva heureuſement à James-town. Le troiſieme, ſur lequel étoient les trois Jéſuites, & qui étoit commandé par un Officier nommé *Turnel*, fut porté fort loin au Nord, & pris enfin d'un vent forcé de Sud-Oueſt, qui l'obligea de faire vent arriere juſqu'aux Açores. Turnel, manquant de vivres, mouilla dans la Rade de l'Ile de Fayal. Il n'étoit pas ſans inquiétude ſur le traitement qu'il avoit fait aux Miſſionnaires; & vrai-ſemblablement la moindre plainte leur auroit fait obtenir, des Portugais, une ample vangeance. Dans cette crainte, il leur propoſa de ſouffrir qu'il les tînt cachés, pendant qu'on feroit la viſite de ſon Bâtiment. Ils eurent la vertu d'y conſentir; après quoi, n'aïant trouvé aucune difficulté à ſe procurer des rafraîchiſſemens, il remit en Mer, & le reſte de ſon Voïage fut heureux. Mais il tomba dans un autre embarras, en touchant au premier Port d'Angleterre: il n'avoit point de Commiſſion; & le récit qu'il fit de ſon avanture n'empêcha point qu'il ne fût mis en priſon, comme déſerteur de la Virginie. Le ſeul témoignage des Jéſuites ſervit à le délivrer. On aſſure que vivement touché de cette double générosité, ſurtout du ſervice qu'ils lui avoient rendu à Fayal, il n'oublia rien pour leur en marquer ſa reconnoiſſance, & qu'ils reçurent toutes ſortes de careſſes pendant le ſéjour qu'ils firent en Angleterre. Ils furent enfin redemandés par l'Ambaſſadeur de France à la Cour de Londres, qui les fit embarquer pour Calais.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. II. VOÏAGE.

Belle action de trois Miſſionnaires.

On ne s'arrête point à relever, avec nos Voïageurs & nos Hiſtoriens, diverſes imprudences qui firent échouer les premieres entrepriſes des François dans l'Acadie. L'expérience leur ſervit ſi peu, qu'ils retomberent dans les mêmes fautes autant de fois qu'ils tenterent de s'y rétablir. Mais laiſſant toutes les révolutions qui firent paſſer cette belle Peninſule, tantôt entre leurs mains, tantôt entre celles des Anglois, juſqu'à l'année 1712, où elle fut cedée à l'Angleterre par la paix d'Utrecht, il ſuffit au deſſein de cet article d'avoir rapporté les premiers Etabliſſemens des François; & l'on remet, à la Deſcription, tout ce qui regarde l'état & les proprietés du Païs.

L'Acadie cedée aux Anglois par la Paix d'Utrecht.

D'un autre côté, Champlain, plus ardent que jamais pour le progrès de ſa Ville de Quebec, y retourna dans le cours de l'année 1610, & retrouva tout dans le meilleur état qu'il pût eſperer. La récolte du ſeigle & du Froment, qu'il y avoit fait ſemer l'année précédente, avoit été fort heureuſe. Il y avoit auſſi planté de la Vigne; mais elle y avoit ſi peu réuſſi, que ſes gens l'avoient arrachée dans ſon abſence. Quoique la Ville n'eût pas reçu beaucoup d'accroiſſement, les Habitans s'étoient alliés avec les *Hurons*, les *Algonquins* & les *Montagvez*, trois Nations d'Indiens aſſez nombreuſes, qui les avoient ſoulagés dans leurs beſoins, & qui trouvoient de l'avantage elles-mêmes à ſe fortifier du ſecours de ces nouveaux Voiſins, contre d'autres Sauvages, nommés les Iroquois, redoutables depuis longtems dans cette partie de l'Amérique. Champlain,

TROISIEME VOÏAGE DE CHAMPLAIN.

Etat où il trouve Quebec.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. III. VOÏAGE.

Spectacle barbare.

pour augmenter la confiance des Alliés de sa Colonie, se mit à leur tête dans une guerre qu'ils avoient déclarée à leurs anciens Ennemis, & battit ces Barbares. Sa surprise fut extrême, au retour, de voir un spectacle qu'il ne connoissoit point encore. Après avoir fait une partie du chemin, les Vainqueurs s'arrêterent, & prenant un de leurs Captifs, ils lui reprocherent toutes les cruautés qu'il avoit exercées contr'eux. Ensuite, lui aïant déclaré qu'il devoit s'attendre aux mêmes traitemens, ils ajouterent que s'il avoit du courage, il le témoigneroit en chantant. Ce Misérable entonna aussi-tôt sa chanson de mort, puis sa chanson de guerre, & toutes celles qu'il savoit; mais sur un ton que les François trouverent fort triste, parcequ'ils n'avoient pas encore eu l'occasion de connoître que toute la Musique des Sauvages est lugubre. Son supplice, accompagné de toutes les horreurs qu'on rapportera dans un autre article, effraïa Champlain, qui fit envain ses efforts pour s'y opposer. Cependant les Chefs des Sauvages, s'appercevant qu'il étoit choqué de leur trouver si peu de complaisance, lui dirent à la fin qu'il étoit le maître d'abreger les peines de leur victime, par une prompte mort; surquoi, il le tua aussi-tôt d'un coup d'arquebuse. Alors les Sauvages lui ouvrirent le ventre, jetterent ses entrailles dans un lieu voisin, lui couperent la tête, les bras & les jambes, qu'ils disperserent de part & d'autre, sans toucher au tronc, quoique leur coutume fût d'en manger du moins une partie, ne garderent que la chevelure, qu'ils mirent avec celles de quantité d'autres, tués sur le champ de bataille, & le cœur, qui fut coupé en petits morceaux. On fit manger ces morceaux aux autres Prisonniers, parmi lesquels étoit un propre Frere du Mort, qui fut forcé, comme les autres, d'en recevoir un dans la bouche; mais il le rejetta aussi-tôt.

Tout le Païs, que Champlain avoit traversé dans ce Voïage, lui avoit paru fort beau. Les Iles étoient remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils; mais surtout d'une grande quantité de Castors, parceque le voisinage des Iroquois ne permettant point de s'y arrêter long-tems pour la chasse, ces Animaux, à la faveur des guerres qui regnoient continuellement entre les Hommes, jouissoient d'une paix profonde. Le Poisson étoit innombrable, non-seulement dans la Riviere, mais encore dans un grand Lac qu'elle traverse, auquel Champlain donna son nom, qu'il n'a pas cessé de porter. Il a plus de vingt lieues de long, sur dix ou douze de large dans son milieu; & sa figure tire sur l'ovale. Du milieu de ce Lac, on découvre, au Sud & à l'Ouest, de très hautes Montagnes, dont les plus éloignées, qui en sont à vingt-cinq lieues, paroissent presque toujours couvertes de nége; les Vallées qui les séparent, & qui sont très fertiles, étoient alors toutes peuplées d'Iroquois. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'au Sud. Le Lac de Champlain est suivi d'un second Rapide, après lequel on entre dans un autre Lac, qui n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long, & qui fut nommé *Lac du Saint Sacrement*.

Lac de Champlain.

Lac du Saint Sacrement.

Les Indiens, qui s'étoient réunis sous le commandement de Champlain, retournerent dans leurs Cantons, c'est-à-dire les Hurons & les Algonquins aux environs de Quebec, & les Montaguez vers Tadoussac, où il les suivit. Aussi-tôt qu'ils furent à la vue de leurs Cabanes, ils couperent

perent de longs bâtons, auxquels ils attacherent les chevelures qu'ils avoient eues en partage, & les porterent comme en triomphe : les Femmes accoururent au-devant des Canots; & se jettant à la nage, elles prirent, des mains de leurs Maris, ces marques de leur victoire, qu'elles s'attacherent au cou. Les Guerriers en avoient offert une à Champlain, & lui firent present de quelques armes de leurs Ennemis.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Champlain. III Voïage.

Il s'étoit flatté de trouver un Navire à Tadoussac, pour aller rendre compte au Roi de l'état de la Colonie; mais il ne put s'embarquer qu'au mois de Septembre 1609. Il fut bien reçu à la Cour, & ce fut alors que le nom de Nouvelle France fut donné au Canada. De Monts faisoit ses derniers efforts, pour rentrer dans son Privilege, & n'obtenoit pas plus de faveur; mais ses Associés ne l'abandonnant point, il parvint encore avant la fin de cette année à faire armer deux Navires : & comme l'établissement de Quebec, s'étoit fait au nom de la Compagnie, qui l'avoit reconnu pour Chef, ce fut de lui que Champlain & Pontgravé reçurent le Commandement de ces deux Vaisseaux. Leur Voïage, qui se fit dans le cours de l'année 1610, n'eut gueres d'autre effet que de réprimer, par de nouvelles victoires, les barbaries des Iroquois. Champlain, retourné en France l'année suivante, y trouva de Monts absolument ruiné par la mort du Roi. Ce Gentilhomme, aïant perdu, avec son Maître, tout ce qui lui restoit de crédit, ne se vit plus en état de rien entreprendre. Cependant il exhorta Champlain à ne pas perdre courage, & à chercher quelque puissant Protecteur pour la Colonie. Cette idée, que les Associés regretterent de n'avoir pas eue plutôt, fut exécutée d'abord avec succès. Charles de Bourbon, Comte de Soissons, à qui Champlain s'adressa, au nom de la Compagnie, fut sensible à l'opinion qu'on avoit de son crédit. Il se fit donner en effet par la Reine Mere tout l'autorité nécessaire, & nomma Champlain même pour son Lieutenant, avec un pouvoir sans restriction. A la vérité ce Prince mourut peu de tems après; mais sa mort ne changea rien aux affaires de l'Amérique, parceque la voie étant ouverte, le Prince de Condé se fit honneur de lui succéder. Champlain, confirmé dans son emploi, partit au commencement de l'année 1613 avec Pontgravé. Ils trouverent l'Habitation de Quebec en si bon état, que rien n'y demandant leur présence, ils remonterent jusqu'à Montréal, où Champlain avoit formé, dans son dernier voïage, le projet d'un nouvel Etablissement. On ne nous apprend point si son entreprise étoit avancée; mais d'autres vues le rappellerent bientôt en France.

Le Canada est nommé la Nouvelle France.

Autres Voïages de Champlain.

Princes du Sang qui s'en rendent les Protecteurs.

Il y conclut, en 1614, un nouveau Traité d'Association avec des Marchands de Saint Malo, de Rouen & de la Rochelle; & le Prince de Condé, qui avoit pris le titre de Viceroi de la Nouvelle France, obtint aux Associés des Lettres Patentes, dans lesquelles son nom parut avec cette qualité. Alors Champlain, ne doutant plus qu'une Colonie, à laquelle il venoit d'intéresser tant de Personnes riches, & qui avoit à sa tête le premier Prince du Sang, ne prît enfin la forme qu'il desiroit, y retourna, suivi de quatre Récollets, qui paroissent en avoir été les premiers Directeurs spirituels, & qui devoient être entretenus aux frais de la Compagnie. Malheureusement une guerre des Hurons contre les Iroquois, dans

Suite de l'Établiss. des François dans l'Amérique Sept.

Champlain.

Autres Voïages.

Langueur de la Colonie.

laquelle il fut blessé, en commandant les premiers, retarda ses opérations. Ensuite les troubles de France aïant arrêté les secours qu'il en attendoit, il fut obligé de repasser en Europe. Ainsi, son tems étoit emploïé à des voïages inutiles. La Cour, n'entrant pour rien dans les affaires de la Colonie, les abandonnoit à des Particuliers qui ne songeoient qu'à remplir leurs Magasins de Pelleteries, & ne faisoient des avances qu'à regret, pour un établissement dont ils s'embarrassoient peu. Le Prince de Condé croïoit faire beaucoup en prêtant son nom. D'ailleurs les troubles de la Régence, qui lui couterent sa liberté, & les ressorts qu'on fit jouer pour lui ôter le titre de Viceroi, & pour faire révoquer la Commission du Maréchal de Themines, à qui il avoit confié la protection du Canada pendant sa Prison; le défaut de concert entre les Associés; la jalousie du Commerce, qui fit naître des démêlés parmi les Négocians; enfin tous ces obstacles réunis exposerent plusieurs fois la Colonie naissante au danger de sa ruine. On admire ici le courage de Champlain, qui étoit capable de le soutenir, dans une entreprise où il n'avoit pas cessé d'essuïer des contradictions & des caprices. En 1620, M. le Prince céda, pour onze mille écus, sa Viceroïauté au Maréchal de Montmorency son Beaufrere, qui conserva Champlain pour Lieutenant, & qui chargea des affaires de la Colonie en France, *Dolu*, Grand Audiencier, dont la probité & l'intelligence étoient connues. Alors Champlain, persuadé que la Nouvelle France alloit prendre une meilleure face, y transporta toute sa Famille. Mais de nouvelles guerres l'occuperent contre les Iroquois. Il étoit fort éloigné d'avoir des forces suffisantes pour réprimer ces Barbares. La nécessité le força de faire représenter, par des Députés, au Roi & au Maréchal de Montmorency, que sa Compagnie le laissoit sans secours, & qu'elle ne pensoit point à remplir ses engagemens. Ces plaintes furent si bien reçues, que la Compagnie fut supprimée; & deux Particuliers (51) entrerent dans tous ses droits. Champlain en fut d'abord informé par une Lettre du Viceroi, qui lui ordonnoit de prêter main-forte à ces deux Négocians. Ensuite une Lettre, du Roi même, l'assura que Sa Majesté étoit satisfaite de ses services. Mais l'unique fruit qu'il tira de cette faveur fut l'augmentation de son autorité, dont il avoit plus besoin que jamais, pour arrêter les querelles qui s'élevoient chaque jour entre les Partisans de l'ancienne Compagnie & ceux de ses Successeurs: non que les Habitans de la Ville fussent en grand nombre; car malgré tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour la peupler, on n'y comptoit encore, en 1622, que cinquante personnes, en y comprenant les Femmes & les Enfans, & le commerce n'y étoit pas non plus bien ouvert; mais il se faisoit à Tadoussac avec plus de succès, & l'on avoit établi une autre Traite aux Trois Rivieres, vingt-cinq lieues au-dessus de Quebec. Il paroît que ce fut à l'occasion des troubles domestiques, autant que pour opposer une forte barriere aux incursions des Sauvages, que Champlain fit bâtir de pierre, en 1623, le Fort de Quebec. On est surpris de le voir ensuite repasser la Mer avec sa Famille. Si ce n'étoit pas pour y solliciter du se-

Champlain fait supprimer la Compagnie.

(51) Ils se nommoient Guillaume & Emeric de Caen, Oncle & Neveu.

Champlain.

Autres Voïages.

cours, on ne peut lui supposer d'autre motif qu'un changement qui l'intéressoit, & dont il pouvoit être informé. Le Maréchal de Montmorency avoit commencé à traiter de sa charge de Viceroi de la Nouvelle France, avec Henri de Levy, Duc de Vantadour, son Neveu, & le Traité fut conclu. Ce Duc, qui s'étoit retiré de la Cour, & qui avoit embrassé l'état Ecclésiastique, se proposoit bien moins d'augmenter ses richesses ou sa réputation, que de faire travailler à la conversion des Sauvages. Les Jésuites lui avoient inspiré ce pieux dessein; ils s'offrirent pour l'exécuter(52). On en vit partir plusieurs, en 1625, accompagnés d'Ouvriers & d'Artisans; & leur zele, partagé entre le salut des Indiens & le progrès de la Colonie, s'emploïa des deux côtés avec un égal succès. Quebec, auquel on n'avoit osé donner jusqu'alors que le nom de Bourgade ou d'Habitation, prit réellement la forme d'une Ville. Cependant, comme on n'y avoit point encore assez de forces pour arrêter les courses des Sauvages, l'impunité sembloit augmenter l'insolence de ces Barbares. Des allarmes continuelles retardoient la culture des terres; & les deux de Caen, ou leurs Associés, plus occupés de la traite des Pelleteries, que de la sûreté des Habitans, s'attiroient tous les reproches qui avoient fait supprimer l'ancienne Compagnie. Champlain fit là-dessus des représentations si vives au Conseil du Roi, qu'elles firent prendre la résolution, non-seulement de mettre le Commerce de la Nouvelle France en d'autres mains, mais de former un Plan invariable pour le soutien & l'accroissement de la Colonie. On proposa, au Cardinal de Richelieu, de créer une Compagnie de cent Associés. Il s'y détermina, sur un Mémoire qui lui fut présenté (53), & qu'on nous donne en substance, comme la source des prospérités de l'établissement François, en assurant même que si l'exécution avoit répondu parfaitement à la beauté du projet, la Nouvelle France seroit aujourd'hui la plus puissante Colonie de l'Amérique.

Le Duc de Ventadour succede à la Viceroïauté.

Premiers Jésuites de la Nouvelle France.

Création d'une nouvelle Compagnie.

Il portoit que dès l'année suivante, les Associés y feroient passer deux ou trois cens Ouvriers de toutes sortes de Professions, & qu'ils promettroient d'augmenter, dans un certain nombre d'années, le nombre des Habitans jusqu'à seize mille, de les loger, les nourrir & les entretenir d'abord pendant trois ans; de leur assigner ensuite une portion des terres qu'on leur auroit fait défricher, & de leur fournir des grains pour les ensemencer; que tous les Colons seroient François naturels & Catholiques; que chaque Habitation auroit au moins trois Prêtres, défraïés par la Compagnie, pour leurs Personnes & leur ministere, pendant quinze ans, après quoi ils pourroient subsister des Terres défrichées qu'on leur assigneroit: que pour dédommager la Compagnie de tant de frais, le Roi accorderoit aux Associés, & perpétuellement à leurs Successeurs, le Fort & l'Habitation de Quebec, tout le Païs de la Nouvelle France, y compris la Floride, que les Prédecesseurs de Sa Majesté avoient fait habiter, tout le cours du grand Fleuve & des Rivieres qui s'y déchargent, ou qui se rendent à la Mer dans cette étendue de Païs, les Iles, les Ports, Ha-

A quelles conditions.

(52) Les premiers furent les Peres Lallemand, Masse, & de Brebœuf, avec deux Freres Convers.

(53) Par MM. de Roquemont, Houal, de Lattaignant, Dablon, Duchene & Castillon.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Champlain. Autres Voïages.

vres, Mines, conformément à l'Ordonnance, les Pêches, &c. Sa Majesté ne se réservant que le ressort de la foi & hommage, avec une Couronne d'or du poids de huit marcs à chaque mutation de Roi, & les Provisions des Officiers de la Justice souveraine, qui seroient nommés & presentés par les Associés lorsqu'on jugeroit convenable d'y en établir: que Sa Majesté accorderoit aussi le pouvoir de faire fondre des canons, de bâtir & fortifier des Places, de forger toutes sortes d'armes, offensives & défensives, & de faire généralement tout ce qui seroit nécessaire pour la sûreté du Païs & la conservation du Commerce; avec le droit de conceder des terres, en telle quantité que la Compagnie jugeroit à propos, de leur attribuer des titres, des honneurs, droits & pouvoirs, suivant les qualités, conditions & mérites des Personnes, aux charges, réserves & conditions qu'elle y voudroit joindre; mais que pour l'érection des Duchés, des Marquisats, Comtés & Baronies, on seroit obligé de prendre des Lettres de confirmation du Roi, sur la présentation du Cardinal de Richelieu, Grand-Maître, Chef, & Sur-Intendant de la Navigation & du Commerce de France: qu'afin que les Associés pussent jouir pleinement & paisiblement de ce qui leur étoit accordé, Sa Majesté révoquoit toutes concessions faites des mêmes Terres & Ports, accordoit pour toujours aux Associés le trafic des Cuirs, Peaux & Pelleteries; & pour quinze années seulement, à commencer au premier de Janvier 1628, tout autre Commerce par terre ou par mer dans l'étendue actuelle du Païs & autant qu'il pourroit s'étendre, à la réserve de la pêche des Morues & des Baleines, qui seroit libre à tous les Sujets de la Couronne; révoquant toute autre concession contraire, & nommément les Articles accordés aux de Caen & leurs Associés, sous peine de confiscation des Vaisseaux & des Marchandises, au profit de la Compagnie: que cependant tous les François habitués dans les mêmes lieux, qui ne seroient nourris ni entretenus aux dépens de la Compagnie, pourroient faire librement la traite des Pelleteries avec les Indiens, à condition qu'ils ne vendroient les peaux de Castors qu'aux Facteurs de la Compagnie, qui seroient obligés d'acheter les bonnes sur le pié de quarante sols tournois la piece, avec défense de les vendre à d'autres sous peine de confiscation: que le Roi feroit present, aux Associés, de deux Vaisseaux de guerre, du port de deux à trois cens tonneaux, mais sans provisions; & que si ces Vaisseaux venoient à périr, la Compagnie les remplaceroit à ses frais, hors le cas où ils seroient pris par les Ennemis de l'Etat en guerre ouverte: que si la Compagnie manquoit à faire passer, dans les dix premieres années, au moins quinze cens François de l'un & l'autre sexe, elle restitueroit à Sa Majesté la somme à laquelle seroient estimés les deux Vaisseaux de guerre; & que si, dans les cinq années suivantes elle manquoit encore de faire passer le même nombre d'Hommes & de Femmes, sauf le cas de la prise des Vaisseaux en guerre, elle feroit la même restitution, & seroit privée du Commerce accordé par les articles: qu'il lui seroit permis d'embarquer, dans ces deux Vaisseaux, des Capitaines, des Soldats & des Matelots, mais à condition que sur sa nomination, les Capitaines prendroient leurs Commissions de Sa Majesté, aussi-bien que les Com-

mandans des Places & Forts, déja construits ou à construire ; & qu'à l'égard des autres Vaisseaux entretenus par les Associés, le commandement en seroit donné, suivant l'usage, à ceux qu'ils voudroient choisir : que Sa Majesté feroit aussi présent à la Compagnie de quatre coulevrines de fonte verte, accordées auparavant à celle des Moluques : que pour l'encouragement des Arts & des Manufactures, tous Artisans, du nombre de ceux que la Compagnie s'engageoit à faire passer, retournant en France après avoir exercé leurs métiers pendant six ans dans la Colonie, seroient réputés Maîtres, & pourroient tenir Boutique ouverte dans Paris & toutes les autres Villes : que les Marchandises venant du même Païs & manufacturées par l'industrie des François seroient exemptes pendant quinze ans d'impôts & de subsides, dans toutes les parties du Roïaume ; & que de même les munitions de guerre, les vivres & toutes les choses nécessaires pour l'avictuaillement & les embarquemens qui regarderoient la Nouvelle France, jouiroient aussi long-tems des mêmes exemptions : que toutes Personnes, Ecclésiastiques, Nobles, Officiers, & autres, sans distinction d'état & de qualité, pourroient entrer dans la Compagnie, sans déroger aux Privileges de leurs Ordres ; que les Associés mêmes pourroient recevoir ceux qui se présenteroient ; que s'il s'en trouvoit qui ne fussent pas Nobles d'extraction, Sa Majesté en ennobliroit jusqu'à douze, qui entreroient aussi-tôt dans tous les Privileges de la Noblesse, & dont la condition passeroit à leurs Enfans ; & que Sa Majesté fourniroit, dans cette vue, douze Lettres de Noblesse, signées, scellées & expédiées, avec les noms en blanc, pour être distribuées par le Cardinal Grand-Maître à ceux qui lui seroient presentés par la Compagnie : que les Descendans des François habitués dans la Nouvelle France, & les Sauvages amenés au Christianisme, seroient réputés Naturels François, pourroient en cette qualité venir habiter en France, y acquérir des terres, tester, succeder, recevoir des Legs & des Donations, comme les vrais originaires & regnicoles François, sans aucunes Lettres de Déclaration, ou de Naturalité : enfin que s'il arrivoit quelque guerre, étrangere ou domestique, qui mît obstacle à l'exécution de ces Articles, Sa Majesté accorderoit une continuation de délai, telle qu'on la jugeroit à propos dans son Conseil, feroit expedier & ratifier toutes Lettres nécessaires, & dans le cas d'opposition s'en réserveroit la connoissance à elle-même. On ajoutoit que si les Associés reconnoissoient dans la suite qu'il fût besoin d'expliquer ou d'étendre quelques-uns des Articles, ou d'y en ajouter de nouveaux, Sa Majesté y feroit pourvoir ; qu'elle leur permettoit aussi de dresser des Articles de Compagnie, avec les Reglemens & les Ordonnances qu'ils jugeroient nécessaires pour le maintien de leur Société, & qui étant une fois approuvés par le Grand-Maître, revêtus de l'Autorité roïale & enregîtrés, seroient inviolablement gardés à l'avenir, tant par les Associés, que par les Habitans établis de la Nouvelle France, ou par ceux qui s'y établiroient dans la suite.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. AUTRES VOÏAGES.

Ces Articles, signés, le 19 d'Avril 1627, par le Cardinal de Richelieu & par ceux qui avoient presenté le projet, furent approuvés du Roi, & publiés en forme d'Edit. Ensuite le Duc de Ventadour aïant remis sa charge

Le Cardinal de Richelieu & le Maréchal d'Effiat Chefs de la Compagnie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT. CHAMPLAIN.

de Viceroi, la Compagnie, qui prit le titre de Compagnie de Nouvelle France, se trouva bien-tôt composée de cent sept Associés, dont le Cardinal de Richelieu, & le Maréchal d'Effiat, Sur-Intendant des Finances, furent déclarés les Chefs. On comptoit de ce nombre le Commandeur de Razilly, Champlain, l'Abbé de la Magdeleine, & plusieurs autres Personnes de condition. Le reste étoit d'habiles Négocians, & de riches Bourgeois des principales Villes du Roïaume.

AUTRES VOÏAGES.

Obstacles qui arrêtent longtems la Compagnie.

On ne douta plus que la Nouvelle France, soutenue par une Compagnie si puissante, ne devînt un des principaux objets de l'attention du Ministere. Cependant l'exécution de l'Edit du Roi fut suspendue pendant quelques années. Les Anglois, prenant occasion du Siege de la Rochelle pour commettre des Hostilités contre la France, quoique les deux Couronnes fussent en paix, surprirent la Colonie & se saisirent des premiers Convois qui y furent envoïés. Cette disgrace refroidit une partie des Associés, jusqu'à leur faire mettre en doute si l'on avoit fait une perte réelle, & s'ils devoient presser la Cour de demander la restitution de Quebec? Les objections & les réponses semblent mériter d'autant plus d'attention, qu'elles font connoître les véritables vues de la France, dans tout ce qu'elle a fait depuis pour se conserver cet Etablissement. Les uns représentoient que le climat y étoit trop dur, que les avances excedoient le retour, & que le Roïaume ne pouvoit peupler un Païs si vaste sans s'affoiblir beaucoup. » D'ailleurs, disoient-ils, comment le peupler? Et de quelle utilité peut-il » être, s'il n'est pas peuplé? Les Indes Orientales & le Bresil ont dépeu- » plé le Portugal. L'Espagne voit plusieurs de ses Provinces presque deser- » tes, depuis la conquête de l'Amérique. A la vérité, ces deux Monar- » chies ont été dédommagées par d'autres avantages, si la perte des Hom- » mes peut se compenser : mais depuis cinquante ans que nous connois- » sons le Canada, qu'en avons-nous tiré? Il ne peut donc être d'aucune » utilité pour nous; ou, du moins, il faut convenir que notre Nation n'est » pas propre à tirer parti de ces Etablissemens. Enfin, l'on s'en est bien » passé jusqu'ici; & peut-être les Espagnols mêmes voudroient-ils être à » recommencer. Qui ne sait que Charles-Quint, avec tout l'or & l'argent » qu'il tiroit du Pérou & du Mexique, n'a jamais pû entamer la France, » & qu'il a vu souvent échouer toutes ses entreprises, faute de païment » pour ses Trouppes; tandis que François I, son Rival, trouvoit dans ses » coffres dequoi se relever de ses pertes, & faire tête à un Prince dont » l'Empire étoit plus vaste que celui des premiers Césars? Faisons valoir » la France, conservons-y les Hommes, profitons des avantages qu'elle » a pour le Commerce, mettons en œuvre l'industrie des Habitans; & » nous verrons entrer dans nos Ports toutes les richesses de l'Asie, de l'A- » frique & du Nouveau Monde «. A ces raisons, d'autres répondoient que le climat de la Nouvelle France ne manqueroit pas de s'adoucir, à mesure que le Païs seroit découvert, & qu'on n'en pouvoit gueres douter, puisqu'elle est située sous les mêmes Paralleles que les Régions les plus temperées de l'Europe : que le climat en est sain, le terroir fertile, & qu'avec un travail modique on peut s'y procurer toutes les commodités de la vie : qu'il ne falloit pas juger de la France, comme de l'Espagne &

Les Anglois surprennent Quebec.

On doute en France, s'il doit être conservé.

Raisons pour & contre.

du Portugal, deux Etats que la guerre des Maures & leur retraite avoient épuisés d'Hommes avant la Découverte des deux Indes, & qui, malgré ces pertes, avoient entrepris de peupler d'immenses Régions; que loin de tomber dans les mêmes fautes, on devoit ne faire passer, tous les ans, en Amérique, qu'un petit nombre de Familles, n'y envoïer que des Soldats réformés, avec des Filles tirées des Hôpitaux, & placer les Habitations de maniere qu'elles pussent s'étendre, à mesure que les Habitans s'y multiplieroient; qu'on avoit déja l'expérience que les Femmes Françoises y sont fécondes, que les Enfans s'y élevent sans peine, qu'ils y deviennent robustes, bien faits, & d'un très beau sang : que la seule Pêche des Morues étoit capable d'enrichir le Roïaume, qu'elle ne demandoit pas de grands frais, & que c'étoit une excellente Ecole pour former des Matelots; mais que pour en tirer tout l'avantage qu'elle peut produire, il falloit la rendre sédentaire, c'est-à-dire y occuper les Habitans mêmes de la Colonie : que les Pelleteries pouvoient devenir un objet aussi considérable, si l'on avoit l'attention de n'en pas épuiser la source, pour s'enrichir tout-d'un-coup : qu'on pouvoit emploïer, pour la construction des Vaisseaux, les plus belles Forêts du Païs : enfin que le seul motif d'empêcher que les Anglois ne se rendissent trop puissans dans cette partie de l'Amérique, en joignant les deux bords du Fleuve Saint Laurent à leurs possessions, étoit plus que suffisant pour engager la Cour à se faire restituer Quebec. A l'objection du peu de progrès qu'on avoit fait en Canada depuis cinquante ans, Champlain répondit qu'il venoit uniquement de la mauvaise conduite des Sociétés particulieres.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT. CHAMPLAIN. AUTRES VOÏAGES.

Les motifs d'honneur & de Religion se joignirent aux raisons de politique & d'intérêt, pour déterminer Louis XIII à ne pas abandonner aux Anglois l'ouvrage de tant d'années. On emploïa les Négociations; & pour leur donner plus de force, on arma six Vaisseaux, sous les ordres du Commandeur de Razilly. Le Traité de restitution fut signé à Saint Germain en Laie, le 29 de Mars 1630; & l'Acadie y fut comprise, avec l'Ile Roïale, qu'on nommoit encore l'Ile du Cap Breton. On juge que la facilité des Anglois, à restituer l'Acadie, vint de ce qu'ils n'avoient pas encore pris de mesures pour s'y établir, & de son éloignement de la Nouvelle Angleterre, où la prudence les obligeoit de se fortifier avant que de penser à de nouvelles entreprises. Cependant, dès l'année 1621, la Cour de Londres avoit accordé au Comte de Sterling tous les Païs enlevés aux François; & ce Seigneur y envoïa, l'année suivante, un Officier, pour y jetter les fondemens d'une Habitation : mais cet Envoïé, étant parti trop tard, fut obligé de passer l'Hiver dans le Port de Saint Jean, en Terre-Neuve. Delà il se rendit en Acadie, mais ce ne fut que pour entrer dans le Port au Mouton, dont il changea le nom en celui de Baie de Saint Luc, & deux lieues plus loin dans un autre, qu'il nomma le Joli Port, *Pretty Port*, ou le Port Noir, *Black-Port*. Il reprit ensuite la route de Terre Neuve, d'où il retourna bien-tôt en Angleterre; & l'on ignore ce qui empêcha le Comte de Sterling de pousser plus loin cette entreprise : mais après la conclusion du Traité de Saint Germain, le Commandeur de Razilly & d'autres François y formerent de nouveaux Etablissemens.

Quebec & l'Acadie sont restitués aux François.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. AUTRES VOÏAGES.

Accroissement & confirmation de l'établissement de la Nouvelle France.

La Compagnie étant rentrée alors dans tous ses droits, on vit partir une Flotte nombreuse pour la Nouvelle France, avec tout ce qui pouvoit servir, non-seulement à réparer les maux que la Colonie avoit soufferts, mais à la mettre en état de n'y jamais retomber. Champlain en fut nommé Gouverneur Général. On s'attacha une partie des Sauvages par le lien de la Religion; & les armes furent emploïées heureusement, pour éloigner ceux qui s'obstinerent à rejetter l'Evangile. Le College de Jésuites, fondé à Quebec par la Maison de Gamache, & d'autres Institutions Religieuses qui s'y firent successivement, ne contribuerent pas moins à l'ornement de cette Ville qu'à l'affermissement de la foi & du bon ordre dans les Nations converties. On forma de nouveaux Etablissemens, qui se peuplerent par degrés. Celui de Mont-real, aujourd'hui si florissant, prit une forme solide en 1642; & depuis l'Ile de ce nom jusqu'à Quebec, les bords du Fleuve Saint Laurent furent enrichis de belles Habitations. Mais c'est assez, pour répondre au titre de cet article, d'avoir conduit le Lecteur jusqu'à la perfection de l'Etablissement. Tout ce qui regarde ce Païs, les Villes & les Habitans, sera rappellé dans la Description générale, & dans les Relations particulieres de quelques Voïageurs. Ici nous continuerons de suivre les découvertes & l'origine des Colonies.

DECOUVERTE DU MISSISSIPI, ET VOÏAGE DU PERE MARQUETTE.

Celle de la Nouvelle France s'étoit accrue & fortifiée pendant une longue suite d'années; lorsqu'en 1670, sous le Gouvernement de M. le Comte de Frontenac & l'Intendance de M. Talon, quelques François du Païs entreprirent de faire de nouvelles découvertes. On savoit, par le rapport des Sauvages, qu'il y avoit, à l'Occident, un grand Fleuve, nommé Michassipi par les uns & Mississipi par les autres, qui ne couloit, ni au Nord, ni à l'Est; d'où l'on concluoit qu'il devoit se rendre dans le Golfe du Mexique s'il avoit son cours au Sud, ou dans la Mer du Sud s'il alloit se décharger à l'Ouest; & l'on ne pouvoit douter qu'il n'y eût beaucoup d'avantages à tirer de l'une ou l'autre navigation. M. Talon, qui avoit obtenu la liberté de retourner en France, ne voulut pas quitter l'Amérique sans en avoir fait éclaircir un point de cette importance. Il en chargea le P. *Marquette*, Missionnaire Jésuite, qui avoit déja parcouru presque toutes les Contrées du Canada, où sa vertu l'avoit fait respecter des Sauvages, & un Bourgeois de Quebec, nommé *Jolyet*, homme d'esprit & d'expérience.

Elle est entreprise par le Pere Marquette & Jolyet.

Leur départ & leur route.

Ils partirent ensemble (54) de la Baie du Lac Michigan, s'embarquerent sur la Riviere des Renards qui s'y décharge, & la remonterent jusqu'assez près de sa source, malgré les Rapides qui en rendent la navigation fort pénible. Ensuite, l'aïant quittée pour marcher quelque tems, ils se rembarquerent sur l'*Ouisconsing*; & s'avançant toujours à l'Ouest, ils se trouverent sur le Mississipi, vers les quarante-deux degrés & demi de Latitude du Nord. Ce fut le 17 de Juin 1673 qu'ils entrerent dans ce fameux Fleuve, dont la largeur, & surtout la profondeur, leur parut répondre à l'idée qu'ils en avoient prise sur le récit des Sauvages. En se

(54) Nous avons la Relation de leur Voïage, sous le titre de Découverte de quelques Païs & Nations de l'Amérique Septentrionale dans un Recueil de Thevenot, publié à Paris chez Moette, en 1687. *in*-4°.

laissant

laissant conduire au courant, qui n'est encore ici que d'une rapidité médiocre, ils ne furent pas longtems sans rencontrer trois Bourgades de la Nation des *Illinois*, situées au-dessous de l'endroit où le Missouri, que le P. Marquette nomme *Pekitanoni* dans sa Relation, joint ses eaux à celles du Mississipi. Ils en furent d'autant mieux reçus, que ces Sauvages redoutant les Iroquois, qui commençoient à faire des incursions dans leur Païs, apprirent avec joie le secours qu'ils pouvoient esperer de l'alliance des François. Les deux Voïageurs continuerent leur route, après quelques jours de repos, & descendirent le Fleuve jusqu'au Païs des *Akansas*, vers les trente-trois degrés de Latitude. Alors, commençant à manquer de vivres, considerant qu'avec trois ou quatre Hommes sa prudence ne leur permettoit pas de s'engager trop loin dans un Païs dont ils ne connoissoient pas les Habitans, & d'ailleurs ne pouvant plus douter que le Mississipi ne se déchargeât dans le Golfe du Mexique, ils retournerent aux Illinois, ils entrerent dans la Riviere de même nom, & la remonterent jusqu'à Chicagou, sur le Lac Michigan, d'où ils étoient partis. Là, ils se séparerent; le P. Marquette pour demeurer chez les *Miamis*, Nation puissante qui habitoit le fond du Lac; & Jolyet pour aller rendre compte de leur Voïage à Quebec.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Le P. Marquette.

1673.

Ce n'étoit pas la premiere liaison que les François avoient faite avec les Miamis. M. Talon, qui s'étoit fait une étude de bien établir les droits de la Couronne dans toutes les parties du Canada, avoit déja fait assembler des Députés d'un grand nombre de Nations de l'Ouest & du Nord, qui s'étoient volontairement soumises à la France; & *Saint Lusson*, Subdélegué de l'Intendance de Quebec, s'étoit rendu au Sault de Sainte Marie, chargé d'une Commission spéciale pour prendre possession, au nom du Roi, de tous les Païs occupés par ces Peuples. Les Miamis, qui étoient du nombre, firent un accueil plein d'affection au P. Marquette. Ce Missionnaire mourut parmi eux en 1675, après avoir emploïé quatre ans à leur conversion.

Droits de la France établis dans le Canada.

Sa mort & le départ de M. Talon firent perdre de vue le Mississipi jusqu'en 1676. Enfin un autre François, qui étoit depuis quelques années en Amérique, & qui n'y étoit passé que pour s'enrichir, ou se distinguer par quelque entreprise honorable, comprit qu'il n'en pouvoit trouver de plus belle occasion. Il se nommoit Robert *Cavelier*, sieur de la Salle. Sa jeunesse s'étoit passée chez les Jésuites, & les engagemens qu'il avoit pris dans cet Ordre l'avoient exclu de l'héritage de sa Famille. Il avoit de l'esprit & de la résolution; mais on lui attribue un excès de hauteur & de dureté, qui l'empêcha de recueillir le fruit de ses travaux.

Voïage de Cavelier de la Salle.

1676.

Son caractere.

Son premier projet avoit été de chercher un passage au Japon, ou à la Chine, par le Nord ou par l'Ouest du Canada; & quoique dépourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour un si grand dessein, il s'en occupoit uniquement, lorsque Jolyet revint à Montréal avec la nouvelle de sa Découverte. Non-seulement la Salle ne douta point, après l'avoir entendu, que le Mississipi n'allât se rendre dans le Golfe du Mexique, mais il espera qu'en remontant ce Fleuve au Nord, il pourroit découvrir le premier objet de ses recherches. Le Comte de Frontenac, dont il avoit obtenu l'a-

Son premier projet.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Cavelier de la Salle. 1676.

mitié, l'assura de son secours, & lui conseilla de repasser en France, pour communiquer son dessein au Gouvernement. Il partit sur le premier Vaisseau.

Faveurs qu'il reçoit à la Cour de France.

En arrivant à la Cour, il apprit la mort de M. Colbert, & ce contretems lui fit craindre pour le succès de son Voïage: mais aïant remis ses Lettres au Marquis de Seignelay, qui avoit succedé au Département de la Marine, ce Ministre fut si satisfait de son esprit & prit tant de goût pour ses ouvertures, qu'il lui fit obtenir du Roi toutes sortes de faveurs. Sa Majesté lui fit expédier des Lettres de Noblesse, lui accorda la Seigneurie de Catarocouy, proche du Lac Ontario, avec le Gouvernement d'un Fort du même nom, dont il pouvoit tirer de l'utilité pour ses vues, & le revêtit d'un pouvoir fort étendu, pour le Commerce & pour la continuation des découvertes. Le Prince de Conti, près duquel il avoit trouvé de l'accès, devint un de ses plus ardens Protecteurs, & ne lui demanda point d'autre reconnoissance que d'associer à l'entreprise un Homme qu'il honoroit de sa protection. C'étoit le Chevalier de *Tonti*, frere d'un Officier militaire de la Nouvelle France, & Fils du célebre Auteur de la Tontine. La Salle regarda cette demande du Prince comme une nouvelle faveur, & n'eut en effet qu'à se louer des services de Tonti, sous le nom duquel nous avons une Relation de ses Voïages (*). Il avoit servi en Sicile avec honneur; il y avoit même eu la main emportée d'un éclat de Grenade: mais il s'en étoit fait mettre une de fer, dont il se servoit fort adroitement.

1678. Il part avec le Chevalier Tonti.

Ils s'embarquerent tous deux à la Rochelle, le 14 de Juillet 1678, avec trente Hommes, entre lesquels ils n'avoient pas négligé de prendre des Pilotes & des Ouvriers. Leur navigation fut heureuse. Ils s'arrêterent peu à Quebec, dans l'impatience de se rendre au Fort de Catarocouy. Le premier soin de la Salle fut de réparer cette Place, qui n'avoit que des pieux pour défense, & de faire construire une Barque. Ensuite s'étant avancé jusqu'à Niagara, il y traça un autre Fort, dont il confia la garde au Chevalier de Tonti, avec trente Hommes. Il laissa ses ordres pour la construction d'une seconde Barque, à l'entrée du Lac Erié, au-dessus de la chute de Niagara, tandis que parcourant à pié tout le Canton de *Tsonontouan*, il fit, pendant tout le reste de l'Hiver, quantité de courses, qui n'eurent point d'autre objet que le Commerce des Pelleteries. Une expédition, telle qu'il la méditoit, ne demandoit pas peu de secours; & c'étoit pour ne les devoir qu'à lui-même, qu'il vouloit commencer par augmenter sa Fortune. Il revint par terre à Catarocouy, d'où il envoïa sa Barque à Niagara, chargée de provisions & de Marchandises. Elle continua de faire heureusement quelques autres Voïages; mais s'étant un jour trop approchée de terre, elle s'y brisa.

Son ardeur & ses préparatifs.

1679. Divers accidens qui le retardent.

Cette disgrace ne le déconcerta point. La Barque, qu'il avoit fait construire à l'entrée du Lac Erié, se trouvant prête au mois d'Août 1679, il s'y embarqua, avec quarante Hommes, & prit la route de Michillimakimak. Une rude tempête, qu'il essuïa dans cette traverse, dégoûta une grande partie de ses gens, jusqu'à les faire déserter: mais le Chevalier de Tonti, qui avoit pris une autre route, eut le bonheur de les rencontrer, & les engagea presque tous à le suivre. De Michillimakimak, la

(*) On verra, ci-dessous, l'idée qu'il en faut prendre.

Barque passa dans la Baie, d'où elle fut renvoïée chargée de Pelleteries à Niagara. La Salle se rendit, en Canot, à la Riviere de Saint Joseph, & retourna bientôt à Catarocouy, où il apprit la perte de sa seconde Barque. On rapporte que les Sauvages, l'apperçevant sur leurs Lacs, se crurent perdus s'ils ne faisoient abandonner aux François l'idée de les visiter avec des Bâtimens de cette grandeur; que les Iroquois, surtout, profiterent de l'occasion pour jetter de la défiance parmi les Nations Algonquines, & qu'une Trouppe d'Outaouais, aïant vu la Barque à l'ancre dans une Anse, y accourut, sous prétexte de voir un spectacle si nouveau pour les Habitans du Païs; qu'avec la confiance qu'on a pour des Alliés, on leur permit de monter à bord, où il ne se trouvoit que cinq ou six Hommes, qui furent égorgés par ces Barbares; & que les Assassins, après avoir enlevé toute la charge du Bâtiment, y mirent le feu.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1679.

Mauvais sort d'une Barque Françoise.

Ce malheur en eut un autre à sa suite. La Nation, dont la Salle se promettoit le plus pour le succès de son entreprise, étoit celle des Illinois, alors très nombreuse, & qui occupoit plusieurs Postes dont on pouvoit faire des Entrepôts commodes entre le Canada & le Mississipi. Le Chevalier de Tonti s'étoit avancé de ce côté là, pour mettre ces Indiens dans ses intérêts, & n'avoit pas eu de peine à réussir; mais aïant peu de monde avec lui, il ne put garantir ses nouveaux Alliés d'une incursion des Iroquois, qui les surprirent presque sous ses yeux, & qui en massacrerent un très grand nombre. La Salle arriva dans ces circonstances, & n'eut pas peu de peine à ménager l'esprit des Illinois, que leur disgrace avoit refroidis pour les François. Ses chagrins augmenterent bientôt par la perte d'une partie de ses gens, & de ceux mêmes sur lesquels il faisoit le plus de fond. Ces Perfides étoient convenus de l'empoisonner; mais ils furent découverts, & se déroberent au châtiment par la fuite. Sa seule ressource, pour les remplacer, fut d'engager à son service une trouppe de jeunes Illinois, avec lesquels il résolut, malgré tant d'obstacles, de commencer sérieusement ses découvertes.

Il chargea d'abord un François, nommé Dacan, & le Pere Hennepin, Récollet, qu'il avoit amené de Quebec, de remonter le Mississipi au-dessus de la Riviere des Illinois, & s'il étoit possible, jusqu'à sa source. Ces deux Voïageurs partirent du Fort de Crevecœur le 28 de Février 1680. Ils entrerent dans le Missisipi, & le remonterent jusqu'aux quarante six degrés de Latitude du Nord. Là ils furent arrêtés par une chute d'eau assez haute, qui prend toute la largeur du Fleuve, & que le P. Hennepin nomme le Sault de Saint Antoine de Padoue. Ils tomberent alors entre les mains d'une Nation Indienne, nommée les *Sious*, qui les retint assez longtems Prisonniers, mais sans leur faire aucun mauvais traitement, & qui les rendit à d'autres François, arrivés du Canada. L'Historien de la Nouvelle France ne paroît pas persuadé qu'ils aient continué leur Voïage jusqu'à la source du Mississipi (55), & les fait retourner du Sault de Saint

1680.

La Salle fait remonter le Missisipi.

Difficultés sur la Relation de ce Voïage.

(55) Il traite de Roman la Relation du P. Hennepin, qui leur fait rencontrer plusieurs Habitations Françoises sur ce Fleuve, trouver sa source sur une haute Montagne, & pousser leur course jusqu'au Lac des *Assiniboils*; il porte le même jugement des Missions de Récollets, qu'on trouve marquées en plusieurs endroits sur les Cartes, & qui désignent tout

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1680.

Nouveaux obstacles qui arrêtent la Salle.

Antoine » pour descendre le Fleuve jusqu'à la Mer, d'où ils retournérent, dit-il, au Fort de Crevecœur, sans qu'il leur fût rien arrivé de considérable.

Quelque jugement qu'on en doive porter, de nouveaux embarras, survenus à la Salle après leur départ, le retinrent dans son Fort de Crevecœur jusqu'au mois de Novembre, & l'obligerent ensuite de retourner à Catarocouy. Dans cette route, aiant remarqué sur la Riviere des Illinois un lieu qui lui parut fort avantageux pour la construction d'un nouveau Fort, il en traça le plan, & fit venir le Chevalier de Tonti, qu'il chargea de l'exécution. Mais à peine l'ouvrage fut commencé, que Tonti, informé du soulevement des François dans le Fort de Crevecœur, se vit dans la nécessité d'y courir. Il n'y trouva que sept ou huit Hommes, abandonnés par leurs Compagnons, qui avoient pris la fuite avec tout ce qu'ils avoient été capables d'emporter. De nouvelles hostilités des Iroquois lui faisant craindre de ne pouvoir s'y défendre, il en tira les huit François, pour aller passer l'Hiver avec eux dans la Baie du Lac Michigan.

La Salle, qui n'avoit pu recevoir aucun avis de cette retraite, fut extrêmement surpris, au Printems de l'année suivante, lorsqu'étant allé au Fort de Crevecœur, il le vit désert. Quoiqu'il n'eût pas un grand nombre d'Hommes, il trouva le moien d'y mettre une nouvelle Garnison, & de faire travailler au second Fort, qu'il avoit tracé, l'année précédente, sous le nom de Fort Saint Louis. Ensuite s'étant rendu à Michillimakimac, où Tonti étoit arrivé avec sa Trouppe, ils en partirent ensemble, vers la fin d'Août, pour Catarocouy. Trois mois se passerent, soit à faire de nouvelles levées de François, soit à rassembler des provisions. Enfin la Salle prit la route des Illinois, avec tout son monde; & trouvant ses deux Forts dans l'état où il les avoit laissés, il ne pensa plus qu'à l'exécution du projet que tant de malheurs & de contretems avoient retardé.

1682. La Salle descend le Fleuve du Mississipi jusqu'à l'embouchure.

Ce fut au commencement de l'année 1682, qu'il descendit la Riviere des Illinois; & le 2 de Février, il se trouva sur le Fleuve Mississipi. Le 4 de Mars, il prit possession, avec toutes les formalités ordinaires, du Païs des Akansas; & le 9 d'Avril, il reconnut l'embouchure du Fleuve. On verra, dans les Relations particulieres, quelques autres circonstances de ce Voïage; mais elles y sont mêlées de tant d'erreurs, qu'il n'y a de bien certain que ce qu'on en vient de rapporter. Après avoir achevé cette importante découverte, avec le soin d'établir, par des prises de possession, auxquelles on ne pouvoit rien opposer (56), les droits de la France sur tout le

au plus, dit-il, des lieux où le Pere Hennepin a dit la Messe, ou planté des Croix. Il ajoute que ce Religieux ne savoit pas un mot des Langues de tous ces Peuples, & ne s'est arrêté chez aucun, que pendant sa captivité chez les Sious. En effet, la source du Missisipi est encore inconnue; le Lac des Assiniboils est fort éloigné des lieux où les deux Voïageurs avoient été, & les François n'avoient alors aucun Etablissement sur les bords du Fleuve qu'ils descendirent. Il est même assez difficile de comprendre comment ils purent aller jusqu'à son embouchure, le descendre, & le remonter jusqu'aux quarante-six degrés, demeurer Prisonniers chez les Sious pendant plusieurs mois, & cela dans l'espace de moins d'une année. *Histoire de la Nouvelle France*, *l.* x. *p.* 461.

(56) On a déja vu que Ferdinand Soto avoit

cours connu d'un des plus grands Fleuves du Monde, la Salle se rembarqua, l'onzieme jour d'Avril, & remonta heureusement jusqu'aux Illinois, d'où étant allé passer l'Hiver à la Baie, il ne put arriver, à Quebec, qu'au Printems de l'année suivante. Quelques mois après, il quitta la Nouvelle France, pour aller rendre compte de son Expédition à la Cour.

Suite de l'Établiss. des François dans l'Amérique Sept.

Cavelier de la Salle. 1683.

Son retour en France.

Quelques mauvais offices que ses Ennemis lui eussent rendus par leurs Lettres, il y fut reçu avec de si hautes marques d'estime, qu'elles l'encouragerent à proposer au Ministre le dessein qu'il avoit formé de reconnoître par Mer l'embouchure du Mississipi, pour en fraïer le chemin aux Vaisseaux François, & pour y commencer un Etablissement. Non-seulement son projet fut approuvé, mais il fut chargé des préparatifs.

Il entreprend de visiter le Mississipi par Mer.

Sa Commission & ses préparatifs.

Sa Commission portoit que tous les François & les Sauvages, depuis le Fort Saint Louis des Illinois jusqu'à la Nouvelle Biscaie, seroient sous ses ordres; que le Commandant de l'Escadre, qui le porteroit de France en Amérique, se conduiroit par ses conseils sur la route, & lui donneroit, à son débarquement, tous les secours qui pourroient s'accorder avec la conservation des Vaisseaux du Roi. Quatre Bâtimens de différentes grandeurs furent armés à Rochefort, & l'on y embarqua deux cens quatre-vingt personnes, en y comprenant les Equipages. Le reste étoit composé, d'une Famille Canadienne (57), de cent Soldats, de trente Volontaires, dont plusieurs étoient Gentilshommes, de quelques Filles, & d'un certain nombre d'Engagés & d'Artisans. Mais on avoue que ce choix fut fait avec peu de soin. La plûpart des Soldats étoient des Misérables, réduits à l'aumône; plusieurs étoient estropiés ou contrefaits, & ne savoient pas manier un Fusil. Les Ouvriers ne valoient pas mieux; & l'expérience fit connoître qu'il n'y en avoit pas un qui entendît sa profession. Entre les Volontaires, on comptoit deux Neveux de la Salle, nommés *Cavelier* & *Moranget*, dont le premier n'avoit pas plus de quatorze ans; trois Ecclésiastiques de Saint Sulpice, l'un Frere, l'autre Parent de la Salle, & le troisieme nommé *Majulle*; quatre Récollets, qu'on nomme aussi; le Pere *Mambré*, qui avoit accompagné la Salle dans ses découvertes; le Pere le *Clerc*, qui avoit passé quelque-tems en Canada; le Pere *Douay* & le Pere *Marquet*, destinés, les uns à demeurer dans le nouvel Etablissement, les autres à faire des Missions parmi les Sauvages; mais le quatrieme, étant tombé malade dès le premier jour de la navigation, fut débarqué & dispensé du Voïage; enfin un Bourgeois de Rouen, nommé *Joutel*, à qui la Salle reconnut tant de probité & d'intelligence, qu'il en fit comme son Intendant. Les quatre Bâtimens étoient *le Joli*, Fregate d'environ quarante Canons; une autre Fregate de six Canons, nommée *la Belle*, que le Roi avoit donnée à la Salle; la Flutte l'*Aimable*, du port de trois cens tonneaux, sur laquelle étoient tous ses effets, & une Caiche de trente tonneaux, chargée de munitions & de Marchandises. Le Commandant de la

traversé plus d'une fois le Mississipi, que les Espagnols nommoient *Cucagua*; mais il n'y fit aucun établissement. *Voïez* l'Histoire de la Compagnie de la Floride, traduite de l'Espagnol, par Citry de la Guette.

(57) Dont le Chef se nommoit *Talon*.

(58) On a de lui une Relation fort estimée.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1684.

Fregate Roïale, nommé de *Beaujeu*, avoit pour Lieutenant le Chevalier d'*Here*, & *Duhamel* pour Enseigne.

Départ de l'Escadre.

Cette petite Escadre partit de la Rochelle, le 24 de Juillet 1684, avec la Flotte des Iles & du Canada, qui devoit faire voile sous les ordres du Commandant, jusqu'à la vue des Terres d'Espagne. Elle en fut séparée par un accident, qui la retarda de cinq ou six jours, mais qui ne l'empêcha point d'arriver le 16 d'Août à la vue de Madere. Quelques jalousies d'autorité, qui s'éleverent entre le Commandant & la Salle, firent mal augurer du succès d'une entreprise dont ils devoient partager l'honneur, surtout lorsqu'elles eurent causé la perte de la Caiche, qui fut enlevée, à la Côte de Saint Domingue, par deux Pyrogues Espagnoles. Cependant, après avoir relâché dans un Port François de cette Ile, on doubla heureusement la Pointe Occidentale de Cuba; & le 28 de Septembre on découvrit les Terres de la Floride.

Fâcheux démêlés entre lui & le Commandant.

Erreurs & embarras de la Route.

On avoit dit, à la Salle, que dans le Golfe du Mexique les courans portoient à l'Est; d'où il conclut que l'embouchure du Mississipi devoit être encore bien loin à l'Ouest. Cette erreur causa toutes ses disgraces. Elle le fit tourner de ce dernier côté : mais il avançoit peu, parceque de tems en tems il s'approchoit de la terre, qu'il se voïoit obligé de suivre à vue, pour découvrir ce qu'il cherchoit. Le 10 de Janvier 1685, il se trouva, comme on l'a conjecturé depuis, assez proche de l'embouchure du Fleuve; mais persuadé qu'il étoit par le travers des Apalaches, il passa outre, sans y envoïer même sa Chaloupe. Quelques jours après, sur quelques explications qu'il reçut des Sauvages, il voulut retourner vers le même lieu. Alors le Commandant, quoiqu'obligé à la déférence par l'ordre du Roi, refusa de suivre ses intentions. De part & d'autre, on s'aigrissoit de plus en plus; & la Salle, après s'être obstiné mal-à-propos sur d'autres points, ceda plus mal-à-propos encore lorsqu'il falloit user de l'autorité dont il étoit revêtu. La route fut continuée à l'Ouest, & l'Escadre arriva bientôt à la Baie de Saint Bernard; mais sans la connoître. Cette Baie est éloignée de cent lieues, à l'Ouest, de l'embouchure du Mississipi.

1685.

On passe au-delà du Mississipi.

On se trouve, sans le savoir, dans la Baie de Saint Bernard.

On y mouilla, & les Chaloupes furent envoïées à la découverte. Elles apperçurent une fort belle Riviere, à l'entrée de laquelle il n'y a pas plus de dix ou douze piés d'eau. Après beaucoup de recherches, & plusieurs conseils où l'on ne concluoit rien, parceque l'un des deux Chefs n'ouvroit point un avis auquel l'autre n'affectât de s'opposer, la Salle, qui ne se croïoit pas loin du Mississipi, & que la présence du Commandant ne faisoit plus que gêner, résolut de débarquer dans le lieu où il étoit. Dès le lendemain, qui étoit le 10 de Février, il envoïa ordre au Capitaine de *la Flutte*, de la décharger de ce qu'elle avoit de plus pesant, & de lui faire passer la Barre. En même-tems, comme il ne se fioit point assez à l'habileté de cet Officier, pour se reposer sur lui d'une manœuvre qui avoit ses difficultés, il ordonna au Capitaine de *la Belle*, de se charger de l'opération. Celui de la Flutte regarda cette préférence comme un outrage, & refusa d'obéir. La Salle, embarrassé d'un refus auquel il n'avoit pas dû s'attendre, voulut que ce mouvement de la Flutte se fît du moins sous ses yeux : mais lorsqu'il se disposoit à s'y rendre, un Lieute-

La Salle prend le parti d'y débarquer.

Nouvelle disgrace qui lui arrive.

nant d'Infanterie, nommé la Sabloniere, & cinq ou six autres François, qui étoient à se promener dans un Bois voisin, furent enlevés par des Indiens; & cette nouvelle l'obligea de courir pour les dégager. Tandis qu'il s'éloignoit du rivage, aïant jetté les yeux vers l'embouchure de la Riviere, il apperçut sa Flute, qui manœuvroit de mauvaise grace, & qui sembloit menacée de se briser contre des battures. Le desir de délivrer ses gens l'emporta sur cette crainte; il continua de marcher vers les Indiens, qu'il força de les lui rendre: mais un coup de Canon, qu'il entendit, lui fit juger qu'on l'avertissoit du malheur de sa Flutte. En effet, il la trouva échouée. On n'a point douté que cet accident ne fût venu d'un dessein prémédité du Capitaine, qui se nommoit *Aigron*. Ce Bâtiment aïant à bord les munitions, les ustensiles, les outils, & tout ce qui étoit nécessaire pour un Etablissement, la Salle, qui se reprochoit de n'avoir pas regardé cette perte comme le plus grand malheur qu'il pût redouter, se hâta d'y apporter du remede: mais il fut surpris de voir une partie des Témoins dans l'inaction. Cependant, avec la Chaloupe & le Canot de la Frégate, que Beaujeu n'osa lui refuser, il commença par sauver l'Equipage. Ensuite il songea aux poudres, aux vivres & aux liqueurs, dont il fit porter à terre environ trente Barriques. Si la Chaloupe de la Flutte eut partagé le travail, presque tout auroit été déchargé; mais il paroît qu'on l'avoit éloignée à dessein, & la nuit étant survenue, il fallut attendre au jour suivant pour achever le transport. Bientôt, le vent qui venoit de haute Mer, se renforca & grossit les vagues. La Flute heurta contre des Rochers, qui l'ouvrirent; & dans les ténebres, quantité de Marchandises, sorties par diverses fentes, furent emportées par les flots. Comme on ne s'en apperçut qu'au point du jour, on ne put sauver, au plus, que trente Barriques de vin & d'eau-de-vie, avec quelque partie des farines, des viandes salées & des légumes.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1685.

Comment la Salle perd un de ses Bâtimens.

Ce qu'on en sauve.

Cette perte entraîna des suites encore plus fâcheuses. On commençoit à se trouver environné de Sauvages, que toutes les précautions ne purent empêcher d'enlever une partie de ce qu'on avoit sauvé du naufrage. On ne s'en apperçut même, que lorsqu'ils se furent retirés avec leur butin. Ils avoient laissé au rivage plusieurs Canots, dont on se saisit; mais ces foibles représailles furent païées bien cher. Ils revinrent, pendant la nuit, pour reprendre leurs Canots; & trouvant endormis ceux qui les gardoient, ils en tuerent deux, *Orry* & *Desloges*: ils en blesserent quelques autres, & se retirerent sans autre perte que celle des Canots, qu'ils n'eurent pas le tems d'emporter. Tant de disgraces consécutives rebuterent une partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette Expédition; surtout lorsque les plus mal intentionnés eurent commencé à décrier la conduite du Chef, en traitant son entreprise même, de folle & de téméraire. Mais loin d'en être abbattu, jamais il ne montra plus de courage & de résolution. Il fit construire un Magasin, qu'il environna de bons retranchemens; & s'imaginant que la Riviere, où il étoit entré, pouvoit être un des bras du Mississipi, il résolut de la remonter. Comme la Fregate se disposoit à reprendre la route de France, il pria Beaujeu de lui remettre les Canons & les Brûlots qu'il avoit à bord, & qui n'avoient été embarqués que pour

Fâcheuses suites de cette perte.

Départ de Beaujeu. En quel état il laisse la Salle.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1685.

l'Etabliſſement. Beaujeu répondit qu'ils étoient au fond du Vaiſſeau, dont il faudroit changer tout l'arrimage pour les en tirer, & que cette opération demandoit plus de tems qu'il ne lui en reſtoit pour éviter, dans ſon retour, les dangers de la mauvaiſe ſaiſon. Ainſi la Salle ſe vit réduit aux ſix petites Pieces de campagne qu'il avoit ſur la Belle, ſans un ſeul boulet. Mais Beaujeu lui donna une preuve encore plus éclatante de ſes mauvaiſes intentions. Quoique la perfidie du Capitaine de la Flute fût avérée, il le reçut dans ſon bord, avec tout l'Equipage de ce Bâtiment, dans la ſeule vue de le ſouſtraire à la punition qu'il méritoit, & contre la parole qu'il avoit donnée à la Salle de n'embarquer perſonne ſans ſon conſentement. Il mit à la voile vers le 15 de Mars.

Fort bâti à l'embouchure de la Riviere de Saint Bernard.

Le nombre des François, qu'il laiſſoit dans la Riviere de Saint Bernard, étoit d'environ deux cens vingt. La Salle fit jetter auſſitôt les fondemens d'un Fort; & chargeant Joutel de l'achever, avec cent-vingt perſonnes dont il lui laiſſa le commandement, il s'embarqua lui-même ſur la Riviere, dans le deſſein de la remonter auſſi loin qu'il ſeroit poſſible. Entre les cinquante Hommes qui devoient l'accompagner, il avoit pris Cavelier ſon Frere, Chefdeville, deux Récollets & pluſieurs Volontaires.

La Salle veut remonter cette Riviere.

Mais ſa navigation fut bientôt interrompue. Les Sauvages s'approchant toutes les nuits du Fort qu'il avoit fait commencer, Joutel, qui avoit ordre de les tenir en reſpect, fit tirer ſur eux quelques coups de fuſil, dont le bruit alla juſqu'aux oreilles de la Salle. Il ne devoit pas être bien loin. Auſſi retourna-t'il ſur le champ avec ſix ou ſept Hommes; & trouvant Joutel en ſûreté, il lui apprit qu'il avoit déja découvert un très beau Païs; qu'il avoit deſſein d'y conſtruire un ſecond Fort, dans le lieu où il avoit laiſſé ſa Trouppe, & qu'il en avoit même donné l'ordre en la quittant. Il partit enſuite, pour la rejoindre; mais à ſon arrivée, il trouva que pluſieurs de ſes Ouvriers s'étoient laiſſés enlever leurs outils par les Sauvages, & leur en aïant fait donner d'autres, il reconnut bientôt qu'ils n'étoient pas plus capables de s'en ſervir que de les garder. Il fut obligé de faire venir une partie des Artiſans, qui étoient demeurés dans le premier Fort; & non-ſeulement le travail n'en alla pas plus vite, mais les Ouvriers qui reſtoient à Joutel, irrités apparemment de voir leur tâche plus peſante, conſpirerent contre lui. Il en fut informé aſſez tôt, pour arrêter le déſordre en ſe ſaiſiſſant des plus coupables; & ſur l'avis qu'il en fit donner à la Salle, il reçut ordre de l'aller joindre avec tout ſon monde. Ainſi le premier Fort fut abandonné: mais le ſecond en fut pouſſé avec plus de chaleur. Malgré le chagrin que la Salle reſſentoit de tant d'obſtacles, il ſe fit lui-même l'Architecte de ſon Ouvrage: il donnoit l'exemple du travail; & ſa fermeté eut le pouvoir d'inſpirer enfin l'émulation.

Il s'arrête & bâtit un ſecond Fort.

Fort nommé Saint Louis.

Le nouveau Fort reçut le nom de Saint Louis. On y étoit du moins à couvert de l'inſulte des Sauvages du Païs, qu'on avoit déja reconnus pour une Nation fort dangereuſe. Ils ſe nomment les *Clamcoets*. On les repréſente cruels, perfides, d'une humeur bouffone, naturellement railleurs, contrefaiſant tout ce qu'ils voient faire, & cachant ſi bien tous ces défauts ſous une apparence de gaieté & de franchiſe, qu'ils ne ſont jamais plus à craindre

Odieux caractere des Clamcoets.

à craindre, que lorsqu'ils s'empressent à marquer de l'amitié. Les Hommes vont presque nus, & les Femmes ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; mais les uns & les autres ont un air affreux. Plus loin dans les terres, on rencontre d'autres Peuples, qui ont à-peu-près la même barbarie, & qui sont distingués par différens noms. Leurs usages n'ont presqu'aucune ressemblance avec ceux des autres Nations de l'Amérique Septentrionale. Ils seront rappellés dans un autre article, aussi bien que les propriétés de leur Païs. Environ cent lieues plus loin, vers le Nord, on trouve les *Cenis*, ou *Assenis*, qui sont plus humains, plus sédentaires, qui cultivent la terre, où ils sement du Maïz, des Féves, des Citrouilles, des Melons, & d'autres légumes. Ils plantent du Tabac & nourrissent quantité de chevaux, qu'ils emploient ordinairement à porter le Gibier, qu'ils tuent dans leurs Chasses. La maniere, dont ils font la guerre, n'est pas moins différente de celle des autres Indiens de la Floride. Ils sont à cheval, armés d'un Carquois de peau de Bœuf, rempli de fleches, qui leur pend derriere le dos en Bandouliere. Ils ont un arc, & sur le bras gauche un petit plastron de cuir, avec lequel ils parent les fleches. Le mors de leurs Chevaux n'est qu'une corde de crin. Leurs étriers sont soutenus d'une corde du même fil, & tiennent à une peau de Biche, pliée en quatre, qui sert de Selle. Ce ne sont que de petites planches, larges de trois pouces, & longues de cinq. Les Cenis ont pour voisins les *Ayenis*, avec lesquels ils vivent en bonne intelligence, & dont la Nation est moins nombreuse, quoique Joutel ne donne pas, aux Cenis mêmes, plus de mille Hommes en état de porter les armes. Ces Sauvages sont bien faits, Hommes & Femmes, & n'ont rien de désagréable dans les traits du visage ; mais ils se picquent & se peignent le corps. On ne les voit couverts que pendant le regne des vents du Nord, qui les obligent de se couvrir de peaux bien passées. Quoiqu'on ne leur connoisse ni Temples, ni culte reglé, ils donnent quelques marques de Religion dans le tems de leur récolte, par une certaine consécration des premices, & par l'offrande qu'ils en font à quelque Divinité qu'on ignore. Leur maniere de marquer de l'affection est singuliere : les uns se contentent de souffler dans l'oreille, à ceux qu'ils veulent saluer. D'autres commencent par se frotter la poitrine & le bras avec la main, & font ensuite la même chose à ceux qu'ils veulent honorer ou caresser.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1685.

Cenis, ou Assenis.

Ces Indiens different de tous ceux de la Floride.

La Salle, après avoir achevé son Fort, résolut de faire, sur sa Frégate, le tour de la Baie Saint Bernard, qu'il nomma aussi la Baie de Saint Louis. Il s'embarqua au mois d'Octobre, & ne laissa dans son Fort que trente-quatre Hommes sous les ordres du sage Joutel, en lui défendant de recevoir aucun de ceux qu'il avoit choisis pour l'accompagner, s'il ne se présentoit avec une Lettre de sa main. La mort lui avoit enlevé plusieurs de ses plus braves gens, tels que *Villeperdry*, & *le Gros*, son Garde Magazin, qui aïant été piqué d'un Serpent à sonnettes, & ne connoissant point le remede que le Païs offre à chaque pas pour cette blessure, s'étoit fait couper la jambe, & n'avoit survécu que peu de jours à l'opération. Non-seulement ces pertes affligeoient la Salle, mais elles lui don-

Diverses courses de la Salle.

noient un air sombre, qui sembloit augmenter sa hauteur & sa dureté naturelles.

Retour d'un François nommé du Haut.

Son absence dura plus de trois mois, sans qu'on eut la moindre de ses nouvelles au Fort Saint Louis. Enfin, dans le cours de Janvier 1686, on en reçut de fort tristes, par un François nommé *Du Haut*, dont le Frere, qu'on distinguoit par le nom de *Dominique* étoit resté dans le Fort. L'aîné, qui avoit suivi la Salle, arriva sans aucune Lettre de sa part. Il étoit seul, dans un Canot; & vers le soir, on l'entendit sur le bord du Fleuve, d'où il appelloit son Frere. La Sentinelle en avertit le Commandant, qui s'attendit d'abord à quelque accident funeste. Il s'avança, pour recevoir ces premieres informations. Du Haut l'assura que son Commandant jouissoit d'une parfaite santé, & confessa naturellement qu'il étoit revenu sans permission; mais il donna un tour si naïf au récit de ses avantures, que Joutel crut pouvoir se dispenser d'un excès de rigueur. Voici ce qu'il en a publié lui-même.

Ce qu'il raconte.

La Salle, étant arrivé à la vue de sa Fregate, y envoïa cinq de ses meilleurs Hommes, pour ordonner de sa part au Pilote de sonder le mouillage avec un Canot. Le Pilote emploïa un jour entier à cet exercice; & le soir, se trouvant excedé de fatigue, il descendit à terre avec ceux qui lui avoient apporté l'ordre. Ils y allumerent un feu, près duquel ils s'endormirent, sans avoir pris aucune précaution contre les Sauvages. Ces Barbares, avertis par le feu, qu'il y avoit des Etrangers dans leur voisinage, s'approcherent pendant la nuit, massacrerent les six Hommes, qui dormoient paisiblement, & briserent le Canot. La Salle, ne les voïant point revenir, les alla chercher lui-même, & trouva les restes de leurs cadavres, à demi dévorés par quelques Animaux carnaciers. Il regretta beaucoup son Pilote, dont il connoissoit l'habileté: mais il eut bientôt l'occasion de ressentir plus vivement cette perte. Son premier soin fut de faire avancer sa Fregate dans la Baie, & d'y envoïer toutes les provisions dont il avoit besoin pour son entreprise. Il y laissa quelques-uns de ses gens, avec défense de s'éloigner sans un ordre de sa part, ni de descendre à terre sans escorte. Ensuite il prit vingt Hommes, pour traverser la Riviere dans deux Canots; & lorsqu'il fut à l'autre bord, il enfonca ses deux Canots dans l'eau, & continua son chemin par terre. Quelques jours de marche le conduisirent au bord d'une belle Riviere, qu'il nomme la *Maligne*. Un peu plus loin, Du Haut, s'étant arrêté derriere ses Compagnons, eut le malheur de s'égarer, erra longtems, & se trouva, sans le savoir, vis-à-vis du Fort Saint Louis.

Retour de la Salle au Fort Saint Louis.

Comme ce récit n'avoit rien que de vraisemblable, Joutel n'en prit aucune défiance, & se contenta de veiller sur la conduite de Du Haut. Dans le cours de Mars, on vit arriver au Fort, la Salle, avec une partie de ses gens. On avoit envoïé les autres chercher sa Fregate; mais on ne nous apprend point où il l'avoit laissée. Quoiqu'il n'eut point trouvé ce qu'il avoit cherché dans sa course, il parut satisfait d'avoir parcouru de fort beaux Païs. La vue de Du Haut, qu'il avoit soupçonné de désertion, le surprit beaucoup; mais lorsqu'il eut appris de Joutel les raisons

qui l'avoient fait disparoître, il ne demanda point d'autre excuse. Le reste de ses gens étant revenu le lendemain, sans avoir pû trouver la Fregate, il en eut d'autant plus de chagrin, qu'il avoit laissé sur ce Bâtiment, son linge, ses habits, ses papiers & ses meilleurs effets. D'ailleurs son dessein étoit de s'en servir, pour visiter quelques-unes des Rivieres qu'il avoit découvertes, & de l'envoïer ensuite aux Iles Françoises pour y demander quelque secours ; ou de la monter lui-même, lorsqu'il auroit perdu l'espérance d'entrer dans le Missisipi par les Rivieres qui se déchargent dans la Baie, & de ranger toute la Côte du Golfe jusqu'à ce qu'il eut trouvé l'embouchure de ce Fleuve.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1686.

Il ne retrouve point sa Frégate.

Mais après avoir emploïé six semaines à d'inutiles recherches, il prit, avec sa fermeté ordinaire, le parti de se remettre en marche, pour faire une nouvelle course. A peine fut-il parti, que Chefdeville, la Sabloniere, & quelques autres de ceux qui étoient restés sur la Frégate, arriverent au Fort dans un Canot, avec ses habits, une partie de ses papiers & quelques provisions. Ils venoient apprendre, à Joutel, que la Fregate s'étoit brisée. Les circonstances d'un évenement, qui ôtoit à la Salle son unique ressource après tant de disgraces, ne doivent pas être supprimées. L'eau aïant manqué sur la Frégate, on avoit envoïé quelques Hommes dans la Chaloupe, pour en faire une nouvelle provision. Pendant qu'ils retournoient à bord avec leur charge, ils furent arrêtés par un vent contraire, & la nuit les prit, avant qu'ils pussent arriver. Ceux de la Fregate, qui les avoient vus en chemin pour revenir, allumerent un feu, qu'ils crurent capable de les guider dans l'obscurité : mais cette lumiere s'étant éteinte, & personne n'aïant eu l'attention d'y suppléer, ni la Chaloupe, ni aucun de ceux qu'elle portoit, n'ont paru depuis. On les avoit attendus quelques jours, avec des vœux inutiles. Enfin les gens de la Fregate, pressés de la soif, avoient voulu se rapprocher de la Riviere de Saint Bernard ; mais leur extrême foiblesse, autant que le défaut d'habileté, ne leur aïant pas permis de bien manœuvrer, & le vent étant devenu contraire, ils avoient été jettés à la Côte, de l'autre côté de la Baie, & n'avoient pû se garantir d'y échouer. Sans Chaloupe, & dégradés dans un Païs inconnu, ils n'avoient point imaginé d'autre ressource que de construire un Radeau, pour traverser la Baie ; mais ils l'avoient fabriqué si mal, que les premiers qui en avoient fait l'essai s'étoient noïés sans exception. Les autres en avoient construit un meilleur, sur lequel ils avoient mis tout ce qu'ils avoient pû sauver de la Fregate. Ils avoient fait le trajet : mais la crainte d'un autre danger, de la part des Sauvages, ne leur permettant point de faire le chemin par terre, & leur Radeau ne pouvant remonter la Riviere, ils avoient été trop heureux de trouver un mauvais Canot, qu'ils avoient réparé, & qui leur avoit servi à se rendre au Fort.

Nouvelles qu'on reçoit de sa perte.

Comment l'Equipage se sauve.

Deux mois se passerent ensuite, sans qu'on pût savoir ce que la Salle étoit devenu ; & son absence fit naître beaucoup de mécontentemens dans la Colonie. Du Haut l'aîné, dont le Frere étoit parti avec la Salle, se mit à la tête des Mutins, & Joutel fut informé qu'il ne prétendoit à rien moins qu'au commandement. Il y a peu d'apparence, néanmoins, qu'il eut déja formé le noir dessein qu'on lui verra bientôt exécuter.

Mutinerie qui s'éleve dans le Fort.

SUITE DE L'ÉTABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT. CAVELIER DE LA SALLE. 1686.

Les menaces de Joutel eurent même la force de le contenir jusqu'au retour de la Salle, qui revint au Fort vers la fin du mois d'Août. La perte de sa Fregate l'affligea beaucoup, sans lui rien faire perdre de sa constance. Il avoit pénétré jusqu'aux Cenis, avec lesquels il avoit fait alliance; mais il n'en étoit pas mieux instruit de ce qu'il cherchoit à découvrir, & le fruit de son voïage se réduisoit à cinq Chevaux chargés de provisions, dont ses nouveaux Alliés lui avoient fait présent. De vingt Hommes, dont il s'étoit fait accompagner, il n'en ramenoit que huit. Le jeune Du Haut, & quatre autres, qu'il avoit renvoïés au Fort S. Louis, n'y étoient pas revenus. Un cinquieme, nommé *Bihorel*, s'étoit égaré dans le chemin, & n'avoit pas reparu depuis. Un autre, qui se nommoit *Dumênil*, avoit été entraîné au fond de l'eau & dévoré par un Crocodile. Quatre autres avoient deserté dans le Païs des Cenis. Des infortunes, dont on ne voïoit pas la fin, ne pouvoient manquer de faire une vive impression sur la Colonie. La Salle y fit trop peu d'attention. Il avoit déja formé le plan d'un troisieme Voïage; mais les chaleurs, qui étoient extrêmes, l'obligerent de le différer jusqu'au mois d'Octobre. Dans cet intervalle, les Clamcoets, avec lesquels on n'avoit pû faire de solide alliance, lui tuerent deux Hommes, presque sous ses yeux; ce qui le confirma dans la résolution de s'éloigner de cette race barbare. Son dessein étoit de chercher une route, qui put le conduire aux Illinois. Il étoit prêt à se mettre en marche, lorsqu'il fut attaqué d'une violente hernie. Joutel, le voïant dans cet état, offrit de faire le voïage avec quinze Hommes, & son offre ne fut pas acceptée. La Salle croïoit sa présence nécessaire aux Illinois, & se proposoit d'ailleurs d'envoïer delà son Frere à Quebec, pour donner de ses nouvelles en France.

La Salle y revint après avoir perdu plusieurs de ses gens.

Ses nouvelles vues.

Avec quelle fuite il se remet en route.

Vers la fin de Décembre, il crut ses forces assez rétablies, pour lui permettre d'exécuter ses résolutions; & Joutel aïant souhaité de l'accompagner, il laissa, pour commander dans le Fort à sa place, un autre de ses Amis, nommé *le Barbier*. Depuis son retour, les fortifications avoient été mises en état de résister aux insultes des Sauvages. Il y mit assez de vivres & de munitions, pour le nombre d'Habitans qui devoient y rester, c'est-à-dire pour vingt personnes, entre lesquelles on comptoit sept Femmes, deux Recollets, Chefdeville, la Sabloniere & un Chirurgien.

1687.

Il partit le 12 de Janvier, avec seize Hommes, dont l'importance des évenemens a fait conserver les noms: c'étoient Cavelier, son Frere; Moranget & le jeune Cavelier, ses Neveux; le P. Anastase, Recollet; Joutel, Du Haut, *Marle*, *l'Archevêque*, un Allemand de Wirtemberg, nommé *Hiens*, que d'autres nomment *Jemme* ou *James* & donnent pour un Soldat Anglois, *Liotot*, Chirurgien, *Tessier*, Pilote, le jeune *Talon*, *Sajet*, Domestique de la Salle, & un Sauvage, bon Chasseur. Les cinq Chevaux des Cenis étoient chargés de la plus grande partie du bagage & des provisions. Quoique la marche se fît par un des plus beaux Païs du monde, on ne laissa point d'avoir beaucoup à souffrir de l'eau des Rivieres, que les pluies avoient fait déborder. On rencontra souvent des Sauvages; mais la Salle eut toujours l'art de les apprivoiser par ses caresses. Le plus grand obstacle étant celui des Rivieres qu'on avoit quelquefois à

Sa marche pour aller aux Illinois.

traverser, il inventa la construction d'un Canot qui se portoit avec des perches, & qui fut d'une extrême utilité. A mesure qu'on avançoit, le Païs paroissoit plus peuplé; & lorsqu'on fut à quarante lieues des Cenis, on apprit que ces Sauvages avoient un François dans leurs Habitations.

Son Neveu est assassiné.

Mais le tems des malheurs approchoit. Le 17 de Mai, Moranget aïant traité avec un peu de hauteur, dans une partie de Chasse, Du Haut, Hiens, & Liotot, ces trois Hommes résolurent de se défaire de lui, & de commencer par le Domestique & le Chasseur de son Oncle, qui l'accompagnoient & qui auroient pû le défendre. Ils communiquerent leur dessein à l'Archevêque & à Tessier, qui non-seulement l'approuverent, mais voulurent participer à l'exécution. Ils ne s'ouvrirent point à Marle, qui étoit aussi de la Chasse, & qu'ils auroient souhaité de pouvoir éloigner. Dès la nuit suivante, tandis que ces trois malheureuses victimes dormoient tranquillement, Liotot commença la scene sanglante, en leur donnant à chacun plusieurs coups de hache sur la tête. Le Laquais & le Chasseur expirerent sur-le-champ. Moranget se leva, mais sans avoir la force de prononcer un seul mot; & les Assassins forcerent de Marle de l'achever, en le menaçant du même traitement, s'il leur refusoit sa main; dans la vue apparemment de l'obliger au secret, en le rendant leur complice. Mais jugeant ensuite que toutes leurs précautions ne seroient pas capables d'en imposer à la Salle & de les dérober à sa vangeance, ils prirent la résolution de le prévenir.

Circonstances du meurtre.

Dans ce noir emportement, ils ne penserent d'abord qu'à le rejoindre, pour tomber sur lui, en faisant main basse sur ceux qui entreprendroient de les arrêter: mais un incident, qu'ils n'avoient pû prévoir, changea quelque chose à leur projet. Une Riviere qui les séparoit du Camp, & dont les eaux étoient grossies depuis qu'ils l'avoient passée, les retint un jour ou deux; & ce retardement, qui leur parut d'abord un obstacle, devint un secours pour leur fureur. La Salle, surpris de ne pas revoir son Neveu, ni les deux Hommes qui l'accompagnoient, ne voulut se fier qu'à lui-même du soin de les chercher. On observa qu'en se mettant en chemin, il marqua un trouble extraordinaire, & qu'il s'informa si Moranget n'avoit pas eu de querelle avec quelqu'un. Ensuite, aïant appellé Joutel, il lui confia la garde du Camp, & lui recommanda d'y faire des rondes, de n'en laisser sortir personne, & d'allumer des feux; pour aider à son retour, s'il lui arrivoit de s'égarer.

La Salle est tué par les mêmes Assassins.

Il partit, le 20, avec le P. Anastase & un Sauvage. En s'approchant du lieu, où les Assassins s'étoient arrêtés, il vit plusieurs Aigles, qui voltigeoient à peu de distance, & qui lui firent juger qu'il y avoit quelque Bête morte aux environs. Il tira un coup de fusil; les Conjurés, qui ne l'avoient point encore apperçu, ne douterent point que ce ne fût lui, & préparerent leurs armes. La Riviere les séparoit encore. Du Haut & l'Archevêque la passerent; & voïant la Salle, qui s'avançoit lentement, ils s'arrêterent. Du Haut se cacha dans de grandes herbes. L'Archevêque s'avança un peu plus. Un moment après, la Salle, qui le reconnut, lui demanda ce qu'étoit devenu son Neveu. Aussi-tôt Du Haut tira son coup, qui lui donna dans la tête, & qui le fit tomber roide mort.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1687.

Observations sur ce tragique événement.

C'est Joutel, qui rapporte ces circonstances : il les tenoit du P. Anastase, qui étoit présent. Le Pere Hennepin, moins croïable, quoiqu'il cite le même témoignage, prétend que la Salle vécut encore une heure après sa blessure, & que s'étant confessé au P. Anastase, il mourut dans des sentimens fort chrétiens. L'Historien de la Nouvelle France parle d'une Relation manuscrite, dont l'Auteur s'accorde avec Joutel sur la maniere dont la Salle fut tué, mais change quantité de circonstances. L'Archevêque y est nommé d'Yvetot ; peut-être portoit-il ces deux noms. Au lieu d'Hiens, Allemand, elle nomme Jemme, Soldat Anglois, qui avoit exercé la profession de Flibustier, & que la Salle avoit engagé en passant à Saint Domingue. Elle ajoute que ce fut au Domestique du même d'Yvetot que la Salle demanda où étoit Moranget ; que le Domestique, conduit par l'ordre de son Maître, répondit brusquement & le chapeau sur la tête, qu'il étoit à la dérive ; que la Salle, choqué de son insolence, le menaça, & que le Domestique n'en marqua que plus d'audace ; que la Salle s'étant avancé pour le frapper, il se mit à fuir du côté des Assassins ; que la Salle le poursuivit ; & que ces Malheureux, le voïant à portée, tirerent en même tems sur lui, mais qu'il n'y en eut qu'un qui tira juste.

Observations sur son caractere & sur sa mort.

Telle fut la fin d'un Voïageur, à qui les François ont l'obligation de la découverte d'un vaste Païs, dont on ne leur dispute pas la possession ; Homme éclairé, ferme, entreprenant, & digne d'une réputation plus brillante comme d'une meilleure fortune, s'il n'eut ruiné l'une & l'autre par des excès d'entêtement, de mauvaise humeur & de dureté, que ses Amis mêmes & ses Panégyristes se sont accordés à lui reprocher. Quelques-uns de ses Ennemis ont voulu diminuer la compassion qu'on doit du moins à son sort, en publiant qu'il avoit tué de sa main le jeune Du Haut ; qu'il avoit fait le même traitement à plusieurs autres, & que l'ardeur de la vangeance, avoit armé, contre lui, des gens qu'il ne cessoit point de maltraiter. Mais des témoignages moins suspects doivent faire regarder cette imputation comme une calomnie. A l'égard de son entreprise, qui eut si peu de succès, on ne doute point qu'elle n'eût réussi plus heureusement, s'il n'eut pas eu d'autre vue que de former un Etablissement à l'embouchure du Mississipi. Il paroît certain qu'après avoir été dégradé dans la Baie de Saint Bernard, aïant bientôt reconnu qu'il étoit à l'Ouest du Fleuve qu'il cherchoit, il auroit pû, dès le premier voïage qu'il fit aux Cenis, obtenir un Guide de ces Sauvages, puisque dans la suite ils en donnerent à Joutel : mais on assure qu'il vouloit s'approcher d'abord des Espagnols, pour se procurer la connoissance des fameuses Mines de Sainte Barbe. On ajoute même qu'il avoit apporté cette idée de France, où elle étoit si commune, que l'obstination qu'on y eut longtems, à réaliser la même chimere (59), retarda le fruit qu'on auroit pû tirer de son infortune & de ses fautes.

Ce qui fit manquer son entreprise.

Les suites de sa mort sont rapportées dans un grand détail par Joutel, qui nous représente ses Meurtriers périssant par la main les uns des au-

(59) On se flatta même d'y réussir par une intrigue concertée avec le Comte de Peñalossa : mais les excessives prétentions de ce Comte la firent manquer.

tres, & qui aïant tremblé lui-même pour sa vie, trouva le moïen, avec les deux Caveliers, le P. Anastase, de Marle, un jeune Parisien, nommé Barthelemy, & Tessier, de passer des Cenis aux Illinois, d'où ils ne partirent que le 21 de Mars 1688 pour Michillimakimac, & delà pour Montréal & pour Quebec. Un Vaisseau, prêt à faire voile en France, les rendit à la Rochelle le 5 d'Octobre. Mais leurs avantures n'appartiennent à cet article, que par le rapport qu'elles ont au Fort qu'ils avoient quitté.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

Sort de la Colonie du Fort Saint Louis.

Il y a beaucoup d'apparence que s'ils n'eussent pas été obligés de passer l'Hiver aux Illinois, & s'ils s'étoient rendus en France une année plutôt, la Cour auroit pû prendre des mesures pour secourir, ou pour retirer la petite Colonie, qu'ils avoient laissée dans le Païs des Clamcoets. On conclut, à leur arrivée, qu'il étoit trop tard pour y penser; & suivant d'autres lumieres, il n'auroit pas été moins inutile d'y penser plutôt. Les Clamcoets, qui furent bientôt instruits de la mort du Chef des François & de la dispersion de sa Trouppe, fondirent sur le Fort Saint Louis lorsque les Habitans y pensoient le moins, & les massacrerent, à la réserve des trois Fils de Talon, de leur Sœur, & d'un Parisien nommé Eustache de Bremon, qu'ils emmenerent dans leur Village. Un Italien, qui étoit venu du Canada par terre pour joindre la Salle, & qui lui auroit sans doute été fort utile s'il fût arrivé plutôt, sauva sa vie par une ruse assez singuliere. Les Sauvages paroissant disposés à le tuer, il leur dit qu'ils avoient tort de vouloir faire périr un Homme qui les portoit tous dans son cœur. Ce discours les étonna: l'Italien continua de les assurer que s'ils vouloient lui donner jusqu'au lendemain, il leur en feroit voir la vérité; ce qui devoit leur coûter d'autant moins, qu'ils seroient toujours maîtres de sa vie. Il obtint le délai qu'il demandoit; & s'étant ajusté sur la poitrine un petit miroir, il se présenta le jour suivant dans cet état. Leur surprise fut si vive, de se voir dans la glace, ensemble ou séparément, que la prenant en effet pour le cœur de cet Homme, ils lui firent grace.

Ruse qui sauve la vie à un Italien.

D'un autre côté, les Espagnols du Nouveau Mexique, que l'entreprise de la Salle avoit allarmés, s'étoient déja donné du mouvement pour la traverser. Ils envoïerent chez les Cenis, cinq cens Hommes, qui n'y trouverent à leur arrivée, que l'Archevêque & un Matelot Rochellois, nommé Grollet, & les firent Prisonniers. On ignore si ces deux Hommes leur apprirent la mort de la Salle; mais il est certain que peu de tems après, d'autres Espagnols rencontrerent *Munier*, & Pierre *Talon*, Frere des Talons qui étoient Prisonniers des Clamcoets, & les menerent dans une Habitation des Cenis, où ils les traiterent assez bien. Ils avoient, dans leur Trouppe, quelques Religieux Francisquains, qu'ils vouloient établir parmi ces Sauvages; & comprenant que les deux François, qui entendoient parfaitement la Langue du Païs, pouvoient être fort utiles à leurs Missionnaires, ils crurent devoir emploïer la douceur pour les y engager. Talon y prit assez de confiance pour leur apprendre que ses Freres & sa Sœur étoient esclaves chez les Clamcoets. Ils y envoïerent une Compagnie de Soldats: mais ce détachement ne put amener que deux des Talons, leur Sœur & l'Italien, que leurs Maîtres, qui les avoient pris

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

en affection, eurent beaucoup de peine à relâcher. L'année suivante, deux cens cinquante Espagnols retournerent au même Village, d'où ils tirerent Jean-Baptiste Talon & Bremont. Ils les conduisirent à Mexico, avec les deux autres Talons & leur Sœur; & le Viceroi les prit tous à son service.

L'Archevêque & Grollet avoient d'abord été conduits en Espagne, d'où ils furent renvoïés au Nouveau Mexique, apparemment pour y travailler aux Mines. L'Italien fut transporté à Vera-Cruz, & renfermé dans une Prison, d'où probablement il ne sortit que pour être emploïé au même travail. On ne nous instruit point du sort de Bremont. Peut-être sa jeunesse le fit-elle joindre aux Talons, car on attribue la faveur que ces trois Freres obtinrent du Viceroi, à leur âge, qui ne leur avoit pas permis de prendre une profonde connoissance du Païs; au lieu que les autres étoient des Hommes faits, qui venant à s'échapper auroient pû donner des lumieres en France, sur tout ce qu'ils auroient observé dans leurs courses. Huit ans après, les deux aînés des Talons, étant en âge de porter les armes, furent enrôlés pour l'Armadille, & embarqués sur le *Christo*, qui en étoit le Vice-Amiral. Ce Vaisseau fut pris, en 1696, par le Chevalier des Augiers; & les deux Freres, heureusement tombés entre les mains des François, revinrent dans leur Patrie, où l'on a sû d'eux-mêmes toutes ces circonstances. Ensuite le Viceroi du Mexique, qui avoit retenu chez lui leur plus jeune Frere, & leur Sœur, les mena l'un & l'autre en Espagne.

La Louisiane est oubliée pendant plusieurs années.

Quoique jusqu'à la fin du siecle, les François aient paru comme assoupis sur les découvertes de la Salle, on verra bientôt qu'avant sa mort, ou du moins avant qu'elle fût connue au Canada, le Chevalier de Tonti étoit descendu jusqu'à l'embouchure du Missisipi, dans l'espérance de l'y trouver, & qu'il avoit remonté le Fleuve, avec le chagrin de n'avoir pû découvrir ses traces. Mais ce ne fut qu'en 1697, qu'un Gentilhomme Canadien, déja célebre par diverses Expéditions, réveilla l'attention du Ministere pour la Louisiane. On prit, à sa persuasion, le dessein de construire un Fort à l'entrée du Fleuve, que cet Officier, nommé d'*Iberville*, se flattoit de découvrir.

VOÏAGES DE D'IBERVILLE. 1698. Départ de deux Vaisseaux pour le Missisipi. 1699.

Le Comte de Pontchartrain, alors Ministre de la Marine, fit armer à Rochefort le *François* & la *Renommée*, deux Vaisseaux de guerre, dont il donna le commandement au Marquis de Château-Morand & à d'Iberville. Ils mirent à la voile le 17 d'Octobre de l'année suivante; & le 27 Janvier 1699, ils apperçurent les terres de la Floride. La prudence ne leur permettant point de s'approcher trop d'une Côte qui leur étoit inconnue, ils envoïerent un de leurs Officiers, pour faire de l'eau & prendre Langue. A son retour, il leur apprit qu'ils étoient vis-à-vis d'une Baie, nommée Pensacola, où trois cens Espagnols, partis de Vera-Cruz, s'étoient nouvellement établis.

L'Officier François étoit entré dans le Port; & s'étant présenté au Gouverneur, il lui avoit demandé la permission de faire de l'eau & du bois. L'Espagnol, après s'être informé de quelle part il lui faisoit cette demande, s'étoit contenté de lui dire qu'il feroit réponse à ses Commandans; & sur-le-champ il avoit envoïé son Major avec lui, pour complimenter les

les deux Capitaines. Cette civilité étoit accompagnée d'une Lettre du Gouverneur, qui portoit que les deux Vaisseaux François étoient libres de faire de l'eau & du bois, & de choisir même un lieu pour y mouiller; mais qu'il y avoit d'expresses défenses de recevoir aucun Navire étranger dans le Port : que cependant, comme il pouvoit arriver qu'un mauvais tems forçât les Capitaines François d'entrer dans la Baie, il leur envoïoit un Pilote pour les y conduire. Ils écrivirent au Gouverneur, par le Major même, que la Mer étant si grosse qu'ils désesperoient de pouvoir trouver un autre abri, ils se voïoient dans la nécessité d'accepter ses offres. Dès le jour suivant, ils envoïerent, pour sonder l'entrée du Port, Laurent de *Graaf*, fameux Flibustier, qui s'étoit fait redouter des Espagnols sous le nom de *Lorencillo*, & qu'ils avoient embarqué en passant au Cap François. D'Iberville s'y rendit aussi dans sa Chaloupe, avec le Chevalier de Surgeres, & trouva 21 ou 22 piés d'eau pour la moindre profondeur. Mais le Gouverneur, qui avoit eu le tems de faire ses réflexions, changea d'avis tout-d'un-coup (60), & fit prier les François de chercher un autre abri.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT. D'IBERVILLE. 1699.

Les deux Vaisseaux prirent le parti de continuer leur route. D'Iberville, qui avoit pris les devants pour reconnoître la Côte, mouilla au Sud-Sud-Est de la Pointe Orientale de la *Maubile*, grande Riviere, parallele au Missisipi. Le 2 de Juillet, il descendit dans une Ile voisine, qui a quatre lieues de circuit, & qui avoit alors un Port assez commode, mais dont l'entrée, où l'on trouvoit en tout tems cinq brasses d'eau, est fermée aujourd'hui par des sables. D'Iberville la nomma l'*Ile Massacre*, parcequ'il apperçut vers la Pointe du Sud-Ouest des têtes & des ossemens d'environ soixante personnes, qu'il jugea qu'on y avoit massacrées. De cette Ile, qui reçut ensuite le nom d'*Ile Dauphine*, il passa au Continent, & découvrit la Riviere des Pascagoulas, où il rencontra quantité de Sauvages. Là, il s'embarqua sur deux Biscayennes, avec Bienville son Frere; *Sauvole*, Enseigne du Vaisseau, un Pere Recollet & quarante-huit Hommes, pour chercher le Missisipi, dont les Sauvages lui avoient parlé sous le nom de *Malbouchia*, & les Espagnols sous celui de *Palissade*, quoiqu'on ait déja remarqué que leurs Historiens le nomment *Cucagua*.

Ile Massacre, ou Dauphine.

Il eut enfin la satisfaction d'y entrer, le 2 d'Août; & trouvant l'embouchure toute hérissée d'arbres, que le courant y entraînoit sans cesse, il jugea que c'étoit l'origine du nom qu'elle avoit reçu des Espagnols. Après avoir reconnu soigneusement des lieux si longtems cherchés, il alla se réjouir de sa découverte avec Châteaumorand, qui le suivoit à petites voiles, & qui n'étant venu que pour l'accompagner jusqu'à cet heureux éclaircissement, partit le 20, avec le Vaisseau, qui étoit sous ses ordres.

D'Iberville découvre l'embouchure du Missisipi.

Aussi-tôt qu'il eut mis à la voile, d'Iberville rentra dans le Missisipi, pour le remonter, & n'avança pas bien loin sans reconnoître qu'il y avoit peu de fond à faire sur la Relation attribuée au Chevalier de Tonti,

(60) On a su, depuis, que le motif de l'Etablissement Espagnol, avoit été de prévenir les François.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

D'IBERVILLE. 1699.

Temple des Bayagoulas.

& sur toutes celles du P. Hennepin (61), qui étoient déja publiées. Il arriva dans une Habitation de Sauvages, qui se nommoient les Bayagoulas, & qui le conduisirent dans un Temple singulierement orné. Le toît offroit plusieurs figures d'Animaux, parmi lesquelles on distinguoit un Coq, peint en rouge. L'entrée étoit un appentis, large de huit piés sur onze de long, & soutenu de deux gros piliers par une poutre de traverse. Aux deux côtés de la porte, on voïoit d'autres figures d'Animaux, tels que des Ours, des Loups & divers Oiseaux, au-dessus desquelles étoit celle d'un *Chouchouaca*. Cet Animal a la tête & la grosseur d'un Cochon de lait : son poil, gris & blanc, ressemble à celui du Blereau. Il a la queue d'un Rat, & les pattes d'un Singe. La Femelle a sous le ventre une bourse, où elle porte ses Petits.

Le Chef Sauvage, qui conduisoit d'Iberville, fit ouvrir la porte. Elle n'avoit que trois piés de haut & deux de large. Ce Temple n'étoit qu'une Cabane, de la même forme que celles du Village, en forme de Dôme un peu applati, & de trente piés de diametre. Il y avoit, au milieu, deux buches de bois sec & vermoulu, posées bout à bout, qui brûloient & faisoient beaucoup de fumée. On voïoit au fond, une espece d'échafaut, sur lequel étoient plusieurs paquets de peaux de Chevreuils, d'Ours & de Bœufs, qui avoient été offertes au Chouchouaca. Cet Animal, qui est le Dieu des Bayagoulas, étoit peint en rouge & en noir dans plusieurs endroits. L'Habitation avoit un second Temple, qui devoit ressembler au premier, puisque la Relation de d'Iberville n'en fait aucune description. Elle étoit composée de sept cens Cabanes, dont chacune ne contenoit qu'une Famille, & ne tiroit de jour que par la porte, & par une ouverture de deux piés de diametre, au milieu du toît.

D'Iberville s'assure qu'il est sur le Missisipi.

Il trouve une Lettre du Chevalier de Tonti.

Delà les François monterent jusqu'aux Oumas, où ils furent bien reçus. Cependant d'Iberville doutoit encore que le Fleuve sur lequel il navigeoit fût le Missisipi, parcequ'avec quelques indices, qui pouvoient lui faire juger que le Chevalier de Tonti avoit passé chez les Bayagoulas, il n'en trouvoit pas d'autres, qui sont marquées dans la Relation qu'il croïoit de lui. Une Lettre, qui lui fut remise par un Chef Sauvage, acheva de l'éclaircir. Elle étoit du Chevalier même : & l'adresse, à M. de la Salle, Gouverneur de la Louisiane. Tonti lui écrivoit du Village des Quinipissas, le 29 d'Avril 1688, » qu'aïant trouvé les poteaux, où la Salle » avoit arboré les armes du Roi, renversés par les bris de la marée, il » en avoit fait planter un autre, en deçà, environ à sept lieues de la » Mer, & qu'il avoit laissé une Lettre dans un arbre à côté; que toutes » ces Nations l'avoient bien reçu, & qu'elles avoient paru le craindre » beaucoup, ce qu'il attribuoit à la terreur que la Salle leur avoit inspi» rée; mais qu'il ressentoit un mortel chagrin de s'en retourner sans l'a» voir trouvé, après avoir fait visiter par deux Canots les Côtes du Mexi» que pendant trente lieues, & celles de la Floride pendant vingt-cinq.

(61) Il n'en fut pas surpris, parcequ'il les avoit déja trouvées en défaut sur le Canada & sur la Baie d'Hudson. C'est ce qu'il marqua au Ministre, dans une Lettre qui est au dépôt de la Marine.

Cette explication fit retourner d'Iberville dans la Baie du Biloxi, ſituée entre le Miſſiſſipi & la Maubile. Il y bâtit un Fort, à trois lieues des Paſcagoulas, y laiſſa *Sauvole* pour Commandant, *Bienville* pour Lieutenant, & retourna droit en France.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

D'IBERVILLE. 1700.

Il s'y arrêta ſi peu, qu'il étoit de retour, au Biloxi, dès le 8 de Janvier 1700. A ſon arrivée, on l'informa que vers la fin de Septembre une Corvette Angloiſe de douze Canons étoit entrée dans le Miſſiſſipi; que Bienville, en allant ſonder les embouchures du Fleuve, avoit rencontré les Anglois dans le circuit que fait ce Fleuve, & qu'on a nommé depuis, le *détour aux Anglois*; qu'il leur avoit déclaré que s'ils ne ſe retiroient, il étoit en état de les y forcer, & que cette menace avoit eu ſon effet: mais qu'en ſe retirant, ils lui avoient dit qu'ils reviendroient bientôt avec de plus grandes forces; qu'ils avoient découvert ce Païs depuis plus de cinquante ans, & qu'ils y avoient plus de droit que les François. D'Iberville apprit auſſi que d'autres Anglois, venus de la Caroline, étoient chez les Chicachas, où ils faiſoient Commerce de Pelleteries & d'Eſclaves.

Anglois qui entrent dans le Miſſiſſipi.

Leur retraite & leurs menaces.

Ces avis le déterminerent à renouveller la priſe de poſſeſſion de la Salle, depuis laquelle on comptoit déja vingt ans. Enſuite il fit conſtruire, sur le bord du Fleuve, un petit Fort, où il mit quatre pieces de Canon, & dont il confia la garde à & Saint Denis, Gentilhomme Canadien. Ce Fort, qui étoit placé preſqu'à l'embouchure du Fleuve du côté de l'Eſt, n'a pas ſubſiſté longtems. Pendant qu'on y travailloit, d'Iberville fut agréablement ſurpris de voir arriver le Chevalier de Tonti, avec environ vingt Canadiens établis chez les Illinois. Il ne manqua point de lui parler de la Relation publiée ſous ſon nom. Tonti lui proteſta qu'il n'y avoit aucune part, & qu'elle étoit apparemment l'ouvrage de quelque Avanturier, qui l'aïant compoſée ſur de mauvais Mémoires avoit compté de l'accréditer en la lui attribuant. L'Hiſtorien de la Nouvelle France obſerve que le P. Hennepin ne pouvoit déſavouer de même ſa troiſieme Relation; parcequ'on ſavoit que lui-même en étoit l'Editeur, & que ce fut ſur ſes Mémoires que les Anglois entrerent dans le Miſſiſſipi. Une Lettre de M. de Callieres à M. de Pontchartrain, du 2 de Mai 1699, aſſure » qu'on préparoit alors, en » Angleterre & en Hollande, des Vaiſſeaux pour le voïage de la Louiſiane, ſur la Relation du P. Hennepin, Recollet, qui en avoit fait » un Livre dédié au Roi Guillaume. Dans une autre Lettre, écrite un mois après la premiere, il marquoit au même Miniſtre qu'on l'avoit aſſuré que le Roi Guillaume, dans l'embarras où l'on étoit en Angleterre pour faire ſubſiſter les Réfugiés François, en avoit envoïé, l'Automne précédent, un grand nombre ſur trois Vaiſſeaux, pour prendre poſſeſſion du Miſſiſſipi, & que vingt Anglois de la Nouvelle York étoient partis pour ſe rendre aux Illinois, dans la vaine prévention que toutes les Terres du côté du Sud leur appartenoient.

Fort conſtruit ſur ce Fleuve.

Relation de Tonti deſavouée.

Effet de celles du P. Hennepin.

En effet, dès le mois d'Octobre 1698, trois Navires avoient fait voile de Londres pour la Louiſiane; mais ils avoient relâché à la Caroline, d'où quelque tems après, il en étoit parti deux, l'un de vingt-quatre Canons, & l'autre de douze. Ils allerent chercher le Miſſiſſipi au fond du Golfe,

Deſſeins du Roi d'Angleterre ſur le Miſſiſſipi.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

D'Iberville. 1700.

parceque leurs Cartes y plaçoient ce Fleuve. Après de longues recherches, ils reprirent à l'Est ; en suivant la Côte, le plus petit des deux Bâtimens entra dans le Fleuve, & c'étoit celui que Bienville en avoit chassé. L'autre retourna vers l'Ouest, & pénétra jusqu'à la Province de Panuco dans la Nouvelle Espagne. Outre le dessein que le Roi d'Angleterre avoit conçu, de jetter sur le Missisipi un grand nombre de Réfugiés François, qui se trouvoient à la Caroline, & dont cette Colonie n'auroit pas été fâchée de se défaire après en avoir tiré de grands services, ce Prince auroit souhaité de pouvoir s'établir quelque droit sur ce Fleuve, qui lui auroit donné une Croisiere commode sur le Golfe. D'un autre côté les Réfugiés François, qui n'avoient pas tout-à-fait perdu l'amour de la Patrie, auroient volontiers saisi l'occasion d'assurer à leur Prince naturel la possession d'un si beau Païs. On assure même qu'un d'entr'eux, embarqué sur le Navire Anglois qui étoit entré dans le Missisipi, ne le dissimula point à Bienville : il lui dit qu'ils souhaitoient tous que le Roi voulût leur permettre de s'établir, sous sa protection, dans la Louisiane ; qu'ils ne lui demandoient que la liberté de conscience ; qu'ils s'y rendroient bientôt en grand nombre, & qu'en peu d'années ils en feroient un Païs très florissant. Mais cette proposition ne fut pas goûtée de Louis XIV, qui avoit résolu de ne pas souffrir, en France, ni dans les Colonies qui en dépendoient, d'autre Religion que la sienne. On ajoute, sur le témoignage du feu Maréchal d'Etrées, qu'après la mort de ce Prince les mêmes Réfugiés renouvellerent leurs offres au Duc d'Orléans, Régent du Roïaume, & qu'elles furent rejettées par les mêmes raisons.

Louis XIV refuse d'y admettre les Réfugiés François.

Politique des Espagnols.

Observons, avec l'Historien, que les Espagnols ne se déclaroient pas aussi ouvertement que les Anglois, contre un Etablissement dont ils avoient conçu de grands ombrages, mais qu'ils s'y prirent avec plus d'adresse, pour arrêter ses progrès. Ils ont réussi longtems, par l'appas d'un Commerce de peu d'importance, à retenir les François entre le Fleuve, qu'on négligeoit de peupler, & Pensacola, sur la Côte sabloneuse du Biloxi, dans l'Ile Dauphine, qui ne valoit pas mieux ; & sur la Riviere de Maubile, dont il n'étoit pas inutile, à la vérité, de s'assurer, mais qui ne méritoit pas qu'ils y apportassent tous leurs soins : sur quoi l'on ajoute, qu'en cette occasion d'Iberville prit le change, ou que s'il avoit de meilleures vues, il en fut détourné par d'autres Expéditions. Après avoir achevé son Fort, sur le Missisipi, & remonté ce Fleuve jusqu'aux *Natchés*, où il projettoit de former une Ville sous le nom de *Rosalie* (62), il retourna dans la Baie du Biloxi, dont il fit comme le centre de sa Nouvelle Colonie. Les Espagnols n'y apporterent aucune opposition. Au contraire, le Gouverneur de Pensacola répondit, lorsqu'on lui fit demander la permission d'entrer dans son Port, qu'il avoit ordre d'empêcher les Anglois & toute Compagnie de s'établir aux environs du Missisipi, mais non de refuser l'entrée de son Port aux Vaisseaux François. Il exigea même qu'on lui montrât les Provisions du Commandant, pour s'assurer qu'il étoit au service de France ; & là-dessus, d'Iberville fit observer à la Cour que jamais on n'établiroit la Louisiane, si le Commerce n'y étoit libre à tous les Né-

D'Iberville y est trompé.

Ville dont il projette la Fondation.

(62) Pour faire honneur à la Comtesse de Pontchartrain, qui portoit ce nom.

gocians du Roïaume. On avoit alors deux principaux objets, expreſſément marqués dans ſes instructions; la laine, qu'on pouvoit tirer des Bœufs du Païs, & la pêche des Perles. Quoique les Perles, qu'on avoit préſentées au Roi, ne fuſſent, ni d'une belle eau, ni d'une belle forme, on eſperoit qu'il s'en trouveroit d'autres; & d'Iberville avoit ordre, non-ſeulement d'en apporter autant qu'il pourroit, mais de reconnoître les lieux propres à cette pêche, & de la faire tenter en ſa préſence. On eut bientôt reconnu que cet objet méritoit peu d'attention: mais il paroît encore étonnant que l'autre ait toujours été négligé, pour les cuirs comme pour la laine, & qu'on n'ait jamais tenté de faire multiplier en France les Bœufs de la Louiſiane (*). D'Iberville donna là-deſſus, avant ſon retour, des ordres qui ne furent point exécutés.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT. D'IBERVILLE. 1700.

Objets de la France dans l'Etabliſſement de la Louiſiane.

En partant il chargea *le Sueur*, ſon Parent, d'aller avec vingt Hommes former un Etabliſſement vers le Païs des Sious, & prendre poſſeſſion d'une Mine de Cuivre qu'on y avoit découverte. Ce détachement remonta le Miſſiſſipi juſqu'au Sault de Saint Antoine, entra dans la Riviere de Saint Pierre, y fit quarante lieues, & trouva ſur la gauche, à cette diſtance, une autre Riviere qui s'y décharge, qu'il nomma la *Riviere verte*, parceque la terre lui communique cette couleur. Les glaçons dont elle étoit couverte, quoiqu'on ne fut qu'à la fin de Septembre, ne lui aïant pas permis d'y faire plus d'une lieue, il bâtit, dans cet endroit, une eſpece de Fort, pour y paſſer l'Hiver, qui dura juſqu'au commencement d'Avril. Dans un ſi long intervalle, les vivres manquerent. Il fallut y ſuppléer par la chaſſe du Bœuf. Pour en garder la chair, on fut obligé, faute de ſel, de la couper en pieces, & de la laiſſer à l'air: mais elle s'y corrompit bientôt. L'Auteur aſſure qu'après avoir eu d'abord beaucoup de peine à s'accommoder de cette nourriture, qui cauſoit à tout le monde des flux de ventre & la fievre, avec un ſi grand dégoût qu'on n'en pouvoit même ſouffrir l'odeur; inſenſiblement les eſtomacs s'y accoutumerent ſi bien, » qu'au bout de ſix ſemaines il n'y eut perſonne qui » n'en mangeât dix livres par jour, & qui n'en bût quatre écuellées de » bouillon. Enfin, loin d'en être incommodés, ils devinrent tous extrêmement gras, & toutes les infirmités diſparurent. Au mois d'Avril, ils viſiterent la Mine, dont ils n'étoient plus qu'à trois quarts de lieue. En vingt-deux jours, ils en tirerent plus de trois cens quintaux de matiere minérale, dont le Sueur choiſit quatre milliers, qui furent envoïés en France. Le lieu, où il fit travailler, eſt le commencement d'une Montagne, qui a dix lieues de long, & qui paroît entierement compoſée de cette matiere. Elle eſt ſur le bord de la Riviere; elle ne produit pas un ſeul arbre; & dans le plus beau tems, elle eſt ſans ceſſe environnée de brouillards. La terre, d'où l'on tire la Mine, eſt verte, & ſi chargée de Métal, qu'on l'y gratte avec un couteau: mais il faut en ôter, auparavant, une eſpece de croute, auſſi dure que le Roc, noire, & brûlée, comme du charbon, par la vapeur qui ſort de la Mine. Divers incidens empêcherent le Sueur de pouſſer plus loin ſon entrepriſe.

Découverte d'une riche Mine de Cuivre, & Voïage que le Sueur y fait.

On peut bien vivre avec de la viande pourrie.

Situation de la Mine de cuivre.

L'année ſuivante, d'Iberville fit un troiſieme Voïage à la Louiſiane,

1701.

(*) Voïez l'Hiſtoire naturelle de l'Amérique Septentrionale.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

D'IBERVILLE. 1702.

& commença un Etablissement sur la Maubile. Il y jetta les fondemens d'un Fort, où peu de tems après, Bienville, devenu Commandant en chef de toute la Colonie par la mort de Sauvole, transporta tout ce qui étoit au Biloxi, & ce dernier Poste fut abandonné.

Plusieurs Voïages de d'Iberville à la Louisiane.

L'Ile Massacre, ou Dauphine, est peuplée.

En 1702, d'Iberville revint pour la quatrieme fois, & fit construire dans l'Ile Massacre, des Magazins & des Cazernes. Cette Ile aïant un bon Port, il étoit beaucoup plus facile d'y transporter les effets qui venoient de France, que de les envoïer dans des Chaloupes au Fort de la Maubile. Ce fut alors qu'elle reçut le nom d'Ile Dauphine. Elle se peupla par degrés. On y bâtit, quelques années après, un Fort & de plus grands Magazins. Insensiblement, elle devint le Quartier général de la Colonie.

Diron d'Artaguette sert utilement la Colonie.

Cependant l'Etablissement de la Louisiane ne commença réellement à prendre quelque forme, qu'en 1708, par l'arrivée de *Diron d'Artaguette*, en qualité de Commissaire Ordonnateur. Son premier soin fut de mettre les Habitans en état de cultiver les terres, qui paroissoient assez bonnes le long de la Maubile, pour les garantir d'un mal où l'on a vû tomber toutes les Colonies naissantes du nouveau Monde, qui étoit la nécessité de courir le Païs pour vivre de la chasse, ou avec les Sauvages, quand les Vaisseaux de l'Europe manquoient à leur apporter des vivres. A la vérité, le succès ne répondit pas à ses esperances. Outre que les environs de la Maubile n'ont qu'une superficie de bonne terre, les brouillards n'y sont point amis du Froment : mais on s'en dédommagea quelque tems par des Plantations de Tabac, qui eurent plus de succès. D'Artaguette estimoit le Tabac de la Maubile, supérieur à celui de la Virginie.

L'Ile Dauphine ravagée par un Corsaire.

Les ravages causés dans l'Ile Dauphine en 1710, par un Corsaire Anglois, qui brûla les Habitations & les Magazins, firent penser à fortifier cette Ile. Il eut été plus naturel, observe l'Historien, d'en prendre occasion de transporter l'Etablissement dans le Mississipi, comme on l'auroit dû faire d'abord, & comme on y fut obligé quelques années après : mais il falloit une plus longue expérience pour s'instruire. D'Artaguette, étant retourné en France, y porta de grandes lumieres sur le Païs d'où il venoit.

Cession de la Louisiane à Mr Crozat.

Ce fut alors que M. Crozat demanda un Privilége exclusif du Commerce de la Louisiane, qu'il obtint pour seize années, avec la propriété des Mines, Minieres & Minéraux qu'il pourroit découvrir. Entre les conditions portées par ses Lettres Patentes, le Roi l'obligeoit de faire transporter six Filles, ou Garçons, sur chaque Navire qu'il enverroit dans la Colonie. M. de la Motte Cadillac fut nommé pour y commander, & M. Duclos pour y faire les fonctions de Commissaire Ordonnateur. Comme la Louisiane n'avoit encore aucun Officier de Justice, & qu'on ne pouvoit y créer des Juges aussi long-tems qu'elle ne seroit pas plus peuplée, la Cour prit le parti d'y établir un Conseil supérieur, pour juger toutes les affaires, civiles & criminelles ; & ce Conseil fut composé du Gouverneur, du Commissaire ordonnateur & d'un Greffier.

Nouvel ordre dans la Colonie.

M. Crozat, qui avoit associé M. de la Motte Cadillac à son Commerce, lui recommanda particulierement de faire des détachemens du côté

des Illinois, pour la découverte des Mines, & du côté de l'ancien & du nouveau Mexique, pour établir quelque relation avec les Espagnols de ces deux Provinces. Mais on tira peu d'avantage de la premiere de ces entreprises, & la seconde fut encore moins heureuse. La Motte Cadillac ne fut pas plutôt débarqué à l'Ile Dauphine, qu'il fit partir pour Vera-Cruz le Navire qui l'avoit apporté. Voïage inutile. M. de la Jonchere, qui commandoit ce Bâtiment, ne put même obtenir du Viceroi la liberté de vendre sa cargaison. Ce Seigneur lui fit présent de quelques provisions dont il avoit besoin, & l'obligea de remettre aussi-tôt à la voile.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Le Gouverneur de la Louisiane se flatta d'un succès plus certain, dans une tentative par les Terres. Elle ne réussit pas mieux; mais la singularité de quelques évenemens, dont elle fut l'occasion, mérite un récit plus étendu. Saint Dénis, le même à qui d'Iberville avoit laissé en garde le Fort du Mississipi, Fils d'un Pere à qui sa valeur avoit fait accorder des Lettres de Noblesse, fut chargé de cette nouvelle Expédition. La Motte Cadillac lui donna pour dix mille francs de Marchandises, & convint avec lui qu'il les laisseroit en dépôt chez les Natchitochés, Nation Sauvage établie sur la Riviere rouge. On avoit fait alliance avec eux, en 1701; & depuis quelques années, plusieurs de ces Indiens étoient venus s'établir sur le Mississipi, aux environs de *Colapissas*.

Tentative singuliere pour établir un Commerce avec le Mexique.

Saint Denis crut devoir prendre avec lui ces Natchitochés, & leur en fit faire la proposition par un François, nommé *Penicaut*, Charpentier de Navire, qui avoit accompagné le Sueur à la Mine de cuivre, & qui aïant fait plusieurs autres Voïages sur le Mississipi entendoit presque toutes les Langues des Sauvages de la Louisiane. C'étoit lui-même qui avoit engagé les Natchitochés à leur transmigration; & la confiance, qu'ils avoient pour lui, les disposa facilement à le suivre. Mais les Colapissas, qui les avoient bien reçus, furent si choqués de les voir partir sans leur participation, qu'ils les poursuivirent, en tuerent dix-sept, & leur enleverent un assez grand nombre de Femmes. Le reste se sauva par la fuite, au travers des Bois, & rejoignit heureusement Saint Denis, qui les attendoit au Biloxi.

Voïage de Saint Denis, et ses Avantures.

Il partit avec eux; & dans sa marche, aïant passé par le Village des *Tunicas*, il engagea le Chef de cette Nation à le suivre, avec quinze de ses plus habiles Chasseurs. Le Village des Natchitochés est situé dans une Ile de la Riviere rouge, à quarante lieues de sa jonction avec le Mississipi. Saint Denis y étant arrivé sans obstacle, y fit bâtir des Maisons, pour quelques François qu'il vouloit y laisser. Il engagea quelques autres Sauvages à se joindre avec les Natchitochés, en les assurant d'une protection constante. Il leur fit même distribuer des outils propres à cultiver leurs Terres, & des grains pour les ensemencer. Ensuite, aïant choisi douze François, entre ceux qu'il avoit amenés, & quelques Sauvages, il quitta la Riviere rouge, qui cesse d'être navigable au-dessus des Natchés, & prit sa route à l'Ouest.

Vingt jours de marche le conduisirent chez les *Assinaïs*, voisins des Cenis, qu'on croit de la même race, assez près du lieu où la Salle avoit été tué. Ces Sauvages ne se souvenoient pas d'avoir jamais vû de Fran-

Il se rend à Presidio del Norte.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Saint Denis.

çois, & ne connoissoient pas d'autres Européens que des Espagnols, qui alloient nus comme eux, & qui menoient une vie fort misérable. Ils ne laisserent point d'accorder des guides à Saint Denis, avec lesquels il fit encore cent cinquante lieues au Sud-Ouest, avant que d'arriver aux premieres Habitations des Espagnols. Enfin, il trouva sur le bord d'une grande Riviere, un Fort, qui portoit le double nom de Saint Jean-Baptiste & de *Presidio del Norte*. Dom Pedro de Vilescas, qui y commandoit, le reçut fort civilement, le logea chez lui, avec Medard *Jallot*, son Chirurgien, & Penicaut, & fit donner d'autres logemens aux gens de sa suite.

Sa Négociation avec le Commandant.

Après quelques jours de repos, la négociation s'ouvrit. Saint Denis déclara qu'il étoit venu de la part du Gouverneur de la Louisiane, pour proposer aux Espagnols un Commerce reglé avec cette Colonie; & qu'il seroit maître des conditions. Dom Vilescas répondit qu'il ne pouvoit rien sans la permission du Gouverneur de *Caouis*, auquel il promit d'envoïer un Exprès pour lui demander ses ordres. Caouis est à soixante lieues de Presidio del Norte, sur le chemin de la Capitale du Mexique. Le Gouverneur, aïant reçu le Courier de Vilescas, envoïa prendre Saint Denis par vingt-cinq Cavaliers, examina soigneusement sa Commission, & lui conseilla de se rendre à Mexico, pour y conférer avec le Viceroi. Saint Denis y consentit; mais il ne partit que l'année suivante, avec Jallot; après avoir donné ordre aux François, qui étoient demeurés à Presidio del Norte, de retourner aux Natchitochés. On compte deux cens cinquante lieues de Caouis à Mexico: il fit ce Voïage sous la conduite d'un Officier, avec une escorte de vingt-quatre Hommes.

Il est mené à Mexico, & mis en Prison.

En arrivant dans la Capitale de la Nouvelle Espagne, il fut mené chez le Viceroi, auquel il présenta sa Commission & ses Passeports. Ce Seigneur les lut, & les lui remit; mais, sans vouloir l'écouter, il l'envoïa sur-le-champ dans une Prison. Saint Denis y passa trois mois, & n'en seroit peut-être jamais sorti, si quelques Officiers François attachés au service d'Espagne, qui connoissoient d'Iberville, & qui savoient que sa Femme étoit Niece de Saint Denis, n'eussent sollicité en sa faveur. Il fut élargi. Le Viceroi lui fit donner trois cens Piastres, & l'invita souvent à sa table. L'estime n'aïant fait qu'augmenter avec la connoissance, il n'omit rien pour l'engager à préférer le service du Roi Catholique à celui d'une pauvre Colonie. Les Officiers, qui lui avoient fait obtenir la liberté, emploïerent eux-mêmes de grandes instances pour le déterminer à suivre leur exemple. Il n'avoit alors aucun grade à la Louisiane; on lui offroit une Compagnie de Cavalerie, & cette offre étoit séduisante pour un Gentilhomme Canadien qui n'étoit pas riche. Il fut ferme néanmoins à la refuser. Le Viceroi lui dit: vous me surprenez d'autant plus, que je vous croïois à demi Espagnol; car je suis informé que vous recherchez la Fille de Dom Pedro de Vilescas. Saint Denis ne dissimula point qu'il aimoit cette jeune personne; mais il protesta qu'il ne s'étoit point flatté de l'obtenir. Vous l'obtiendrez néanmoins, repliqua le Viceroi, si vous acceptez mes offres, & je vous donne deux mois pour y penser. Ce tems expiré, il renouvella ses instances; & le trouvant inflexible, il lui mit entre les mains une bourse de mille Piastres. C'est, lui dit-il en le congédiant,

Comment il est délivré.

Offre qu'il refuse.

diant, pour la célébration de vos Nôces ; car j'espere que la Fille de Vilescas aura plus de pouvoir que moi, pour vous arrêter dans la Nouvelle Espagne : à l'égard du Commerce avec la Louisiane, que vous êtes venu solliciter de si loin, il ne m'est pas possible d'y consentir. Le lendemain, il lui envoïa un très beau Cheval bai de son écurie, & le fit reconduire à Caouis par un Officier & deux Cavaliers.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

SAINT DENIS.

Son retour à Presidio del Norte, & service qu'il rend au Commandant Espagnol.

Saint Denis y retrouva Jallot, à qui son habileté dans sa profession avoit attiré beaucoup de considération & de faveurs. Delà, ils se rendirent ensemble chez Vilescas, qu'ils trouverent dans un mortel embarras. Il venoit d'apprendre que tous les Habitans de quatre Bourgades sauvages, rebutés de la tyrannie des Espagnols, avoient abandonné le Païs pour chercher d'autres retraites ; & sa crainte étoit qu'on ne le rendît responsable de cette désertion, qui réduisoit d'ailleurs sa Place à de fâcheuses extrêmités, parceque la Garnison ne subsistoit que du travail de ces Indiens. Il communiqua sa peine à Saint Denis, qui lui offrit sur-le-champ de marcher sur les traces de ces Barbares, & de faire ses efforts pour les ramener. Dom Pedro l'embrassa tendrement ; mais il l'avertit que c'étoit s'exposer beaucoup que d'y aller seul. Le brave François n'en monta pas moins à cheval, avec le seul Jallot. Il joignit facilement les Sauvages, dont le bagage, les Femmes & les Enfans rendoient la marche fort lente ; & d'aussi loin qu'il les apperçut, mettant son mouchoir au bout d'une Baguette, en forme de Pavillon, il s'avança vers les Chefs, qui ne firent pas difficulté de l'attendre. Il leur représenta en langue Espagnole, le péril auquel ils alloient s'exposer, par un nouvel Etablissement chez des Peuples qu'ils connoissoient peu, ou qu'ils devoient connoître cruels & peu sociables. Ensuite, les pressant de revenir à leur ancienne demeure, il leur promit, de la part de Vilescas, non-seulement, que jamais aucun Espagnol ne mettroit le pié dans leurs Villages s'ils n'y consentoient, mais que dans le Commerce, ils n'auroient qu'à se louer de la Garnison du Fort. Ces promesses eurent la force de les persuader. Dom Pedro, charmé de voir revenir son Hôte avec tous les Sauvages, ratifia ses engagemens. Ces Barbares rentrerent avec joie dans leurs Bourgades, où il fut défendu aux Espagnols, sous peine de mort, d'aller, sans une permission expresse. Un service de cette importance fit obtenir à Saint Denis la Fille du Commandant de Presidio del Norte. Il passa six mois avec sa Femme & son Beau-Pere. Enfin, ne pouvant differer plus long-tems d'aller rendre compte de sa Commission, il partit pour la Maubile, avec Dom Juan de Vilescas, Oncle de sa Femme, qu'il laissa enceinte. Quelque tems après, elle le rejoignit dans la Louisiane, où elle eut la satisfaction de le trouver honoré d'un Brevet de Capitaine & de la Croix de Saint Louis, par les bons offices du Comte de Champmelin, Chef d'Escadre, qui avoit rendu, au Conseil de la Marine, des témoignages fort avantageux de sa conduite & de sa valeur.

Il épouse sa Fille.

Récompenses qu'il reçoit de la Cour.

Pendant le cours de son voïage & de sa négociation, la Motte Cadillac avoit fait divers établissemens chez les Sauvages, soumis quelques Nations, & fait perdre aux Anglois de la Caroline l'habitude qu'ils avoient prise de venir susciter des guerres parmi ces Barbares, pour avoir occa-

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

SAINT DENIS.

Fort de Rosalie.

sion d'en obtenir des Captifs. Bienville, après avoir eu quelque peine à réduire les Natchés, les força de construire, à leurs frais, dans leur grand Village, un Fort, avec des Magazins & les logemens nécessaires pour la Garnison & les Commis. Ce Poste fut nommé *Rosalie*, au lieu de la Ville qu'on avoit eu dessein d'y fonder sous le même nom. Comme c'étoit vers le même tems, que Saint Denis étoit revenu de Presidio del Norte, & que la réponse qu'il apportoit, du Viceroi de la Nouvelle Espagne, ôtoit tout espoir d'un Commerce ouvert avec les Espagnols, on crut devoir prendre aussi des précautions pour empêcher qu'ils ne s'approchassent trop de la Colonie; & dans cette vue on fit construire un Fort dans l'Ile des Natchitochés.

Raisons qui s'opposent au succès de M. Crozat.

Mais on s'apperçut bientôt que le Commerce exclusif, accordé en 1712 à M. Crozat, étoit moins utile que nuisible au progrès du Commerce. La principale raison qu'on en apporte, est que n'aïant pas compris lui-même qu'on ne tire rien du meilleur Païs quand on empêche les Habitans de s'enrichir, il ne fut pas plutôt en possession de ses Droits exclusifs, que les Vaisseaux des Iles n'eurent plus la liberté de paroître à la Louisiane, & qu'en même-tems il fut défendu aux François de la Colonie d'aller à Pensacole, d'où venoit tout l'argent qui rouloit entr'eux. On leur fit défense aussi de vendre leurs Marchandises à d'autres, qu'aux Commis de M. Crozat, qui se virent ainsi maîtres de donner aux Denrées du Païs une valeur arbitraire, & qui abuserent de ce pouvoir. Ils mirent les Pelleteries à si bas prix, que les Chasseurs, trouvant à s'en défaire avec plus d'avantage dans le Canada & dans les Colonies Angloises, se déterminerent à les y porter. D'un autre côté M. Crozat faisoit aussi des plaintes, qui méritent d'être observées. Il ne cessoit point de répéter, dans les Mémoires qu'il présentoit à la Cour, que les François de sa Colonie, étant trop foibles pour se faire respecter des Sauvages, se voïoient exposés à de continuelles attaques, qui ne leur permettoient d'établir aucun Commerce régulier; que d'ailleurs, tandis qu'ils étoient cantonnés sur la Maubile & dans l'Ile Dauphine, où les terres ne produisoient rien, on laissoit libres, aux Anglois, tous les bords du Missisipi, où rien ne les empêchoit de s'établir, & de pénétrer ensuite au Nouveau Mexique; qu'il étoit difficile de comprendre d'où venoit l'indifférence que la Cour marquoit pour la Louisiane, quoiqu'un peu d'attention pût faire connoître que la France n'avoit point de Colonie dont la conservation lui fût plus importante. Enfin M. Crozat se plaignoit de ce qu'on avoit refusé jusqu'alors d'enregîtrer ses Lettres Patentes au Conseil de cette Province. Tout le Monde s'y opposoit; & ces oppositions étoient fomentées par les Officiers mêmes, accoûtumés à faire le commerce avec les Espagnols.

Il fait de nouvelles propositions qui ne réussissent pas mieux.

Il fit de nouvelles propositions, qui sembloient tendre à mettre les Trouppes dans ses intérêts: mais cette démarche n'aïant pas mieux réussi, il n'attendit pas que le terme de son Privilege fut expiré, pour y renoncer. Son chagrin le lui fit remettre au Roi, en 1717.

Etablissement de la Compagnie d'Occident.

Ce fut alors qu'on vit naître cette fameuse Compagnie d'Occident, qui, sous la direction du célebre *Law*, se chargea peu à peu de la plus grande

partie du Commerce de France, & du sein de laquelle est sortie la Compagnie des Indes. Ses Lettres Patentes, portant un nouvel Etablissement de Commerce, sous le nom de Compagnie d'Occident, furent enregîtrées au Parlement le 6 de Septembre. Elles lui accordoient, pour vingt-cinq ans, » 1°. le Commerce du Canada, à la charge de faire travailler aux Cultures & aux Plantations. 2°. Le Commerce de la Louisiane pendant le » même tems, & à perpétuité les Terres, Ports, Côtes, Havres & » Iles qui composoient cette Province, à laquelle on attacha, peu après, » le Païs des Illinois, pour en jouir en toute propriété, Seigneurie & » Justice, sans réserve d'autre droit, pour Sa Majesté & ses Successeurs, » que la seule Foi & Hommage lige que la Compagnie sera tenue de » rendre à chaque mutation de Regne, avec une Couronne d'or du poids » de trente marcs. 3°. Le pouvoir de traiter & de faire alliance, au nom » du Roi, dans l'étendue de la Concession, avec toutes les Nations du » Païs qui ne sont pas dépendantes des autres Puissances de l'Europe, » de leur déclarer la guerre, de traiter de paix & de treve, &c. 4°. La » possession absolue des Mines & Minieres, qu'elle fera ouvrir pendant » la durée de son privilege. 5°. La permission de vendre & d'aliener les » terres de sa concession, de faire construire tels Forts, Châteaux & Places qu'elle jugera nécessaires pour la défense du même Païs, d'y mettre » des Garnisons, de lever des Gens de guerre en France avec l'agrément » de Sa Majesté, & d'établir des Gouverneurs, des Majors, & des Officiers pour le commandement des Trouppes.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Nouvelle forme de la Colonie.

La Motte Cadillac & Duclos avoient quitté la Louisiane avant cette révolution. Leurs Successeurs, MM. de l'Epinay & Hubert, étoient arrivés à l'Ile Dauphine au mois de Mars de cette année; & quelques mois après, Bienville fut nommé, par la Compagnie d'Occident, Commandant Général de toute la Province. L'Epinay étoit venu avec trois Vaisseaux, qui portoient un grand nombre d'Officiers & de Soldats, quantité de munitions, de vivres, & diverses sortes de Marchandises. Tout fut débarqué dans l'Ile Dauphine, à l'exception des Marchandises. Le Vaisseau qui les portoit, commandé par M. de Golleville, eut ordre de les aller trafiquer à Vera-Cruz; mais cet Officier, informé que cinq ans auparavant un autre Navire François n'avoit pû obtenir la permission de faire le Commerce dans ce Port, prit le parti de ne se pas exposer au même refus; il alla mouiller à Villa-ricca (63) d'où il fit avertir secretement les Marchands Espagnols, qui vinrent acheter toute sa cargaison à bord & la païerent comptant.

Malheur qui fait abandonner l'Ile Dauphine.

L'Epinay s'emploïoit de son côté à fortifier l'Ile Dauphine, qui contenoit tous les Magasins. Il y reçut les Députés de vingt-quatre Nations Indiennes, alliées aux François. Mais la joie qu'il eut de ce concours volontaire fut troublée par un fâcheux accident. Vers la fin du mois d'Août, l'entrée du seul Port de l'Ile Dauphine fut bouchée par un prodigieux amas de sable, qu'une tempête y rassembla tout-d'un-coup. L'Ile même fut presqu'entierement inondée, & quantité de Bestiaux y périrent. Cette

(63) C'est l'ancienne Vera-Cruz, bâtie par Fernand Cortez.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

disgrace, qui rendoit inutiles toutes les dépenses qu'on venoit de faire, obligea les François de chercher un autre mouillage pour leurs Vaisseaux. Ils choisirent celui de l'Ile Surgere, qui a reçu depuis le nom d'*Ile aux Vaisseaux*. Elle n'a qu'une Rade foraine, assez bonne lorsque le vent n'est pas du Nord ou du Nord-Est; & ces vents mêmes, les seuls dangereux, y sont rares & peu violens. On se hâta d'y élever un petit Fort; & l'Etablissement de l'Ile Dauphine fut transporté au Biloxi, qui est au Nord de l'Ile aux Vaisseaux, mais dont les Navires ne peuvent approcher de plus près que de quatre lieues. Observons que c'étoit faire un mauvais choix pour le centre d'une Colonie. On nous représente ce lieu comme un sable stérile, inabordable à toute autre espece de Bâtimens que des Chaloupes. Elle n'a pas laissé d'y subsister cinq ans entiers.

Ile Surgere.

La Colonie est transportée au Biloxi.

Fondation de la Nouvelle Orleans.

Cependant ce fut avant la fin de cette même année, qu'on jetta, sur le bord oriental du Mississipi, les fondemens d'une Ville, qui est devenue la Capitale de la Louisiane sous le nom de *Nouvelle Orléans* (*). Bienville, étant venu des Natchès à la Maubile pour saluer le nouveau Gouverneur, parla d'un Poste commode qu'il avoit remarqué sur le Fleuve, & fut chargé d'y faire un Etablissement. L'Epinai lui donna des Charpentiers pour y bâtir quelques Maisons, & quatre vingt Faussoniers nouvellement arrivés de France, pour en faire les premiers Habitans. On en verra la situation & le Plan dans un autre article. Cette entreprise fit sentir enfin la nécessité de sonder l'entrée du Mississipi, pour reconnoître quelle sorte de Navires il étoit capable de recevoir, & s'ils pouvoient y entrer avec toute leur charge. On trouva seize piés d'eau sur la Barre. Le Neptune, qui arrivoit de France, y fut envoïé aussi-tôt, & remonta sans peine jusqu'à la Nouvelle Orleans. Mais une expérience si presente ne fit point encore ouvrir les yeux sur l'importance d'y établir le Quartier général; & sous prétexte qu'on manquoit de Bateaux pour le transport de la Colonie, on continua de laisser périr de misere & de maladie des milliers d'Hommes, tandis qu'on pouvoit les débarquer à la Nouvelle Orleans sur les mêmes Vaisseaux qui les apportoient de France.

L'entrée du Mississipi est sondée.

Arrivée des premiers Concessionnaires.

Au mois de Mars 1718, on vit arriver les premiers Concessionnaires, accompagnés de M. Dugué de Boisbriand, que la Compagnie avoit nommé pour commander aux Illinois. Dans le même-tems, plusieurs Nations Sauvages, dont quelques-unes avoient été long-tems opposées aux François, telles que les *Chetimachas*, vinrent s'établir sur le Mississipi, près de la Nouvelle Orleans. La plûpart de ces Indiens étant dans l'usage de cultiver la terre, ils défricherent de grands terreins; & leur travail devint une ressource pour cette Ville, à laquelle ils ont quelquefois fourni des vivres. Quelques Concessionnaires envoïerent aussi une partie de leurs gens sur le Fleuve; & les avantages, qu'ils y trouverent pour s'établir, firent regreter à ceux qui en jugeoient le mieux, qu'on en eût empêché d'autres de prendre le même parti. Les inquiétudes s'étoient dissipées, de la part des Anglois. Toutes les Nations, qui bordoient le Mississipi, vivoient en bonne intelligence avec la Colonie. L'unique moïen de la faire respecter des uns & des autres, étoit de la bien peupler & de s'y fortifier.

Divers Etablissemens.

On veut s'établir dans la Baie de Saint Joseph.

(*) On auroit dû dire le *Nouvel Orleans*; mais l'usage l'emporte.

Bienville fit prendre possession, au mois de Juin, de la Baie de Saint Joseph, située à cinquante lieues de l'Ile Dauphine vers l'Est. On y construisit un Fort de pierre : mais quoiqu'il y eût dix-huit ans que les Espagnols avoient abandonné cette Baie, le Gouverneur de Pensacole, informé du mouvement des François, leur fit déclarer qu'elle appartenoit au Roi Catholique. Ils avoient déja reconnu qu'elle ne méritoit pas d'être disputée à l'Espagne ; & les raisons, qui les porterent à se retirer, en contiennent une peinture qui peut tenir lieu de description : premiérement, ce poste leur parut absolument inutile, non-seulement parcequ'il est éloigné de leur Colonie, & peu sûr pour les Vaisseaux, mais encore plus, parceque l'entrée aïant plus d'une grande lieue de largeur, la défense en est presqu'impossible. En second lieu il est également incommode par la difficulté d'y débarquer les secours, par la stérilité du terrein, qui est de sable pur, par l'intempérie de l'air, fort mal sain dans toute cette Contrée, & par la mauvaise qualité des eaux. Enfin les Vaisseaux n'y sont à couvert d'aucun vent.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

Raisons qui la font quitter.

L'année suivante, après la Déclaration de guerre contre l'Espagne, les François se trouverent assez forts, par l'arrivée de divers secours, pour se saisir de Pensacole, qu'ils ne restituerent qu'à la paix. Ils avoient conçu tant de dégoût pour la Baie de Saint Joseph, qu'ils ne penserent pas même à prendre cette occasion pour s'y rétablir : mais ils tenterent de s'assurer de celle de Saint Bernard, ou Saint Louis ; & les obstacles qu'ils y trouverent de la part des Sauvages, qui étoient résolus de ne plus souffrir d'Etrangers dans leur Païs, les firent renoncer à cette entreprise. Cependant on apprit, l'année suivante, que les Espagnols de Vera-Cruz étoient parvenus à bâtir un Fort dans la même Baie.

On se saisit de Pensacola.

Fort Espagnol dans la Baie de Saint Bernard.

En 1722, lorsque la bonne intelligence fut rétablie entre les deux Nations, on commença enfin, par l'ordre de la Compagnie d'Occident, à transporter à la Nouvelle Orleans tout ce qui se trouvoit dans les Magasins du Biloxi, pour y établir le Quartier général. Dans cette transmigration, une Compagnie de Suisses aïant été embarquée avec beaucoup de vivres & de munitions, tourna vers la Caroline, Enseignes déploïées & le Capitaine à la tête. Ce ne fut pas la seule désertion ; mais la Ville ne laissa point de prendre alors une forme réguliere, qu'elle conserve encore. Comme il suffit au dessein de cet article d'avoir conduit la Colonie Françoise jusqu'à ce point, le reste est remis aux Descriptions.

La Nouvelle Orleans se peuple.

PENDANT le cours de cette longue suite d'évenemens, dont le récit ne devoit pas être interrompu, il s'étoit fait d'autres Etablissemens, dans un Païs plus désert, & moins digne en apparence d'exciter la jalousie des Nations de l'Europe, mais qui n'est pas néanmoins sans quelques avantages naturels, auxquels on attachoit assez de prix pour souhaiter de s'y établir des Droits & de s'en assurer la possession. C'étoit la Baie d'Hudson, dont on a rapporté la découverte en 1607. Quoiqu'on ne puisse douter qu'elle n'eut été connue avant le Voïage de Henri Hudson, dans ceux qu'on avoit déja faits pour découvrir un passage à la Chine & au Japon par le Nord de l'Amérique, il étoit celui qui s'étoit avancé le

ETABLISSEMENS DANS LA BAIE D'HUDSON.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

plus loin au Nord (64) dans cette vue. Il y étoit retourné trois fois dans l'espace de quatre ans ; & les Historiens de sa Nation assurant qu'il y périt en 1611, on ne peut lui contester l'honneur d'avoir donné son nom à la Baie. Mais il n'est pas moins certain qu'uniquement occupé du passage qui faisoit l'objet de ses recherches, il ne pensa jamais à s'y établir. Les Danois, qui y pénétrerent sous le regne de Christian IV, & d'autres Anglois, tels que Wilson, le Chevalier Button, les Capitaines Baffin, James, Fox &c. (65) nommerent aussi, comme on le verra dans un autre article, différentes parties de ces Mers & de leurs Détroits, sans avoir entrepris d'y faire le moindre établissement ; & si quelques-uns furent obligés d'y passer l'Hiver, ce fut comme au hazard, dans les lieux où de fâcheuses circonstances les forçoient de s'arrêter. Ensuite, les guerres civiles d'Angleterre aïant fait perdre à la Nation le goût des Découvertes, ce ne fut, suivant le témoignage des Anglois mêmes, qu'en 1667, que Zacharie *Gillam*, conduit par deux transfuges François, traversa les Détroits d'Hudson dans une Ketche nommée la *Nonsuch*, ou la Nompareille, passa dans la Baie de Baffin, jusqu'au soixante-quinze degrés, & delà au Sud vers les cinquante-un degrés, où il bâtit, sur une Riviere qui fut nommée ensuite la Riviere de Rupert, un Fort auquel il donna le nom de *Charles-Fort*.

Les François s'y établissent les premiers.

Mais les François avoient déja fait des démarches mieux concertées, qui firent regarder cette entreprise comme une usurpation. Dès l'année 1659, ils avoient envoïé à la Baie d'Hudson un Officier nommé *Bourdon*, pour en assurer la possession à la France, & ce soin continua quelque tems de les occuper. Il paroît qu'ensuite ils se relâcherent. Dans cet intervalle, deux François de Quebec, nommés Chouart des Groseillers & Radisson, les mêmes qu'on a déja traités de transfuges, se trouvant au Lac des Assimpouals, apprirent de quelques Sauvages qu'on pouvoit se rendre par terre au fond de la Baie d'Hudson, où les Anglois n'avoient point encore pénetré. Ils s'y firent conduire. A leur retour, ils proposerent aux principaux Négocians de Quebec d'y envoïer quelques Vaisseaux ; & leur projet n'aïant point été goûté, ils passerent en France dans l'esperance d'y être écoutés avec plus de faveur : mais la Cour parut faire si peu d'attention à tous leurs Mémoires, que dans le chagrin de se voir négligés, ils s'adresserent à l'Ambassadeur que l'Angleterre avoit alors à Paris.

Avantures de des Groseillers & Radisson.

Témoignage des Relations Angloises.

On ne trouve ici de lumieres que dans les Relations Angloises. Nous avions, dit celle que je consulte, nos anciennes prétentions sur la Baie ; quoique la partie du Continent qui en fait le fond semble appartenir aux François, parcequ'elle n'est pas éloignée de plus de cent cinquante milles de la Riviere Sainte Marguerite, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent. Mylord Montaigu, notre Ambassadeur, persuada aux deux Mécontens de se rendre à Londres, où ils furent bien reçus de quelques Personnes de distinc-

(64) Jusqu'aux quatre-vingt degrés trente minutes, suivant les Relations Angloises. L'Historien de la Nouvelle France ne les avoit pas consultées, lorsqu'il a dit qu'on ignore ce qu'Hudson fit dans ces lieux, & s'il y pénétra bien loin.

(65) Voïez, ci-dessous, les Voïages au Nord-Est & au Nord-Ouest.

tion & des Marchands. Gillam fut nommé pour faire le voïage qu'ils proposoient. Ils l'accompagnerent, & l'aiderent à bâtir un Fort à l'embouchure de la Riviere de Rupert, que les François nomment *Nemiscau*. Gillam ne fut pas plutôt revenu à Londres, qu'il se forma, sous l'autorité de Charles II, une Compagnie, qui prit le titre de Compagnie de la Baie d'Hudson. La date de ses Lettres Patentes est le 2 de Mai 1670, vingt-deuxieme année du Regne de Charles; & le nom du Prince Rupert (ou Robert) paroît à la tête de ses principaux Membres.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Baie d'Hudson.

L'Historien de la Nouvelle France fait une description générale de la Baie. » Après qu'on a doublé, dit-il, la Pointe septentrionale de l'Ile de » Terre-neuve, en faisant le Nord-Ouest, & côtoïant toujours la Terre » de Labrador, on s'éleve jusques vers les soixante-trois degrés de Latitude Nord, & l'on trouve un Détroit qui porte le nom d'Hudson. Ce Détroit court Est & Ouest, en prenant du Nord-Ouest, & sa » sortie est par les soixante-quatre degrés. En cet endroit, la Mer forme » une Baie d'environ trois cens lieues de profondeur, & c'est ce qu'on » nomme la Baie d'Hudson. Sa largeur est inégale; car, en allant du » Nord au Sud, elle diminue toujours, depuis deux cens lieues jusqu'à » trente-cinq. Son extrémité méridionale est par les cinquante-un degrés. » Rien n'est plus affreux que le Païs dont elle est environnée. De quel- » que côté qu'on jette les yeux, on n'apperçoit que des terres incultes » & sauvages, & des Rochers escarpés qui s'élevent jusqu'aux nues, en- » trecoupés de profondes ravines & de vallées stériles, où le Soleil ne » pénetre point, & que les néges ou les glaçons, qui ne fondent jamais, » rendent absolument inaccessibles. La Mer n'y est bien libre que depuis » le commencement de Juillet jusqu'à la fin de Septembre: encore y » rencontre-t'on quelquefois, alors, des glaces d'une énorme grosseur, » qui jettent les Navigateurs dans le plus grand embarras. Lorsqu'on y pense » le moins, une Marée, ou un Courant, assez fort pour entraîner le Na- » vire, l'investit tout à coup d'un si grand nombre de ces écueils flot- » tans, qu'aussi loin que la vue puisse porter, on n'apperçoit que des » glaces. Il n'y a pas d'autre moïen de s'en garantir, que de se grapi- » ner sur les plus grosses, & d'écarter les autres avec de longs bâtons fer- » rés. Mais dès qu'on s'est ouvert un Passage, il faut en profiter au plu- » tôt; car s'il survient une tempête pendant qu'on est assiégé de glaçons, » quelle espérance de s'en tirer?

Description de la Baie d'Hudson.

Les Relations Angloises ne s'attachent qu'à la Description géographique. Elles placent la Baie entre soixante-quatre degrés de Latitude Nord & cinquante-un, & lui donnent dix degrés, ou six cens milles Anglois, de longueur. L'embouchure du Détroit, suivant les mêmes Journaux, est vers les soixante-un degrés. Sa largeur est de six lieues. A l'entrée même, on trouve une Ile, nommée *la Résolution*; ensuite les Iles de Charles, de Salisbury & de Nottingham dans le Détroit, & celle de Mansfield à l'embouchure intérieure. La longueur du Détroit est de cent vingt lieues. Des deux côtés, les Terres sont habitées par des Sauvages peu connus. La Côte méridionale est connue sous le nom de Terre de Labrador, & celle du Nord sous autant de noms qu'il y est passé de Navigateurs de diffé-

Description Angloise de la même Baie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

rentes Nations, qui s'attribuent l'honneur de la Découverte. Au côté occidental, les Anglois ont bâti un Fort, nommé le Port Nelson, & donné le nom de *New-south Wales* (*) à tout le Païs. Cette partie de la Baie porte celui de *Button*. C'est l'endroit le plus large de toute la Baie d'Hudson, & cette largeur est d'environ cent trente lieues.

Sur la Côte de Labrador, on rencontre plusieurs Iles, nommées Iles de *Sleeper* & *Baker's-dozen*. Le fond de la Baie, par lequel on entend toute cette partie qui est entre le Cap de *Henriette-Marie* dans New-south-Wales, & *Redonda* au-dessous de la Riviere de Rupert, n'a pas moins de quatre-vingt lieues de longueur. On y trouve aussi quantité d'Iles, auxquelles les premiers Avanturiers Anglois ont donné différens noms, tels que *Weston*, *Thomas Roé*, *Charlton*, &c.

Singularité de l'Ile de Charlton.

Le Fort que les Anglois bâtirent à la Riviere de Rupert, sous le nom de Charles-Fort, n'étoit accompagné d'aucune Plantation; & vrai-semblablement il ne le sera jamais. Ils y vécurent d'abord dans de petites Hutes, où leur principal soin étoit de se défendre de la pluie & du froid, mais bien plus souvent du froid que de la pluie. L'Ile, qu'on vient de nommer *Charlton*, fait une figure extrêmement singuliere dans sa situation. Elle est non-seulement couverte d'une mousse fort verte, mais remplie d'arbres, surtout de Bouleaux, de Sapins, & de Genevriers; ce qui fait une perspective si riante pour ceux qui arrivent après un Voïage de trois mois, dans la plus dangereuse des Mers, qu'ils croient voir naître tout-d'un-coup le Printems. Découvrir de la verdure & des arbres qui étendent agréablement leurs branches, au milieu des glaces & des néges, c'est un spectacle, pour emploïer les termes de la Relation, qui cause la plus étrange surprise & le plus délicieux plaisir. L'air, au fond de la Baie, quoique plus proche du Soleil que celui de Londres, qui n'est qu'à cinquante-un degrés, est d'un froid excessif pendant neuf mois. Les trois autres sont chauds, mais temperés par les vents de Nord-Ouest. Le terrein, à l'Est comme au Couchant, ne porte aucune sorte de grain. Vers la Riviere de Rupert il donne quelques fruits, tels que des Groseilles & des Fraises.

Climat de la Baie.

Marchandises qu'on y porte & qu'on en tire.

Les Marchandises, dont on tire le meilleur parti dans la Baie, sont les fusils, la poudre à tirer, le plomb, les draps, les haches, les chaudrons & le Tabac, qu'on y troque avec les Indiens pour diverses pelleteries. On nous donne un tarif des premiers échanges de la Compagnie Angloise. Pour un fusil, dix bonnes peaux de Castor. Une peau pour la demie livre de poudre. Une, pour quatre livres de plomb. Une, pour chaque hache. Une, pour huit grands couteaux. Une, pour la demie livre de grains de verre. Six, pour un habit de bon drap. Six, pour la livre de Tabac. Une, pour une grande boîte à poudre, ou pour deux petites. Une, pour chaque livre de fonte dans un chaudron. Deux, pour un miroir & pour un peigne. L'Auteur de la Relation donne à juger, sur ce compte, quels durent être les premiers gains de la Compagnie: il les fait monter à trois cens pour cent.

Au premier avis qui vint en France, du nouvel Etablissement des Anglois, on se crut obligé quelque tems à la dissimulation, en faveur de la

(*) Nouvelle Galle.



CARTE DE
LA BAYE DE HUDSON
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France.
25 50 75 100 Ls.
Par M. B. Ingr. de la Marine 1757.
ISLE DE BONNE FORTUNE
DETROIT DE HUDSON
BAYE DE HUDSON
LABRADOR
nomée anciennement par les François
NOUVE. BRETAGNE
ESQUIMAUX
BAYE JAMES
Baye de Cumberland
Cap God Mercy
B. de Repulse Decouv par Middleton en 1742
Detroit de la Bête sauve
Havre de Duglas
Wager Water
Les Anglois cherchent un Passage dans cette Partie mais il n'existe pas
Lac qui se decharge dans Wager Water
B. de Chesterfield qui n'a pas été entierement decouverte
Cap Tolinson
LE WELCOME
I Marble
Ce fond est inconnu
Grande Entrée et Baye qui n'a pas été visitée
I du Chevalier
Cap Southampton
ISLE BARREN
I Mansel aut Notre Dame
Cap des Eskimaux
Baye Kaps
BAYE DE BUTTON
R. Seal
F. du Prince Wales
R. Churchill
Port Nelson
I Salisburi
I Nottingham
I Diggs
I de Resolution
Cap Warwick
I Sauvage
Cap Chidley ou Isles de Button
la Pointe Noire
Isles du Cardinal
Pointe Stoye
Isles Sadel
Havre S. Pierre
Baye St. Anne
Ice Baye
C. Confort
C. Christian
Cap Elizabeth
Passe de Lumley
Dormeurs du Nord
Dormeurs du Sud
la Douzaine du Boulanger
Ce Fond est inconnu
Cap Smith
Il n'y a point ici de comunication comme quelques Auteurs l'ont cru mais une longue chaine de montagnes
Toute cette Coste n'est presque pas connue
F. Richemont
Cap Jones
Etendue de Pays entierement Inconnue
Hauteur des Terres
Lac des deux Decharges
I des Ours
I Charlton
F. Rupert Ang
Mistassins
Nation du Caribou
Lac du Loup Marin Inconnu
Non. de la Loutre
Albany
Fort de Nieu Severn
Cap Henriette Marie
Plumes de l'Ouest
Plumes de l'Est
I Warnens
Roche Noire
R. Maricour
Flambourough Poste Ang.
B des Esquimaux
Lac Ouvapouchonac
Cap S. Francois
Longitude 85 Occidentale du 80 Meridien de Paris

bonne intelligence qui regnoit alors entre les deux Couronnes. Cependant l'Intendant de la Nouvelle France chercha quelque moïen d'empêcher du moins la prescription. Le plus court étoit de découvrir un chemin facile, pour aller par terre à la Baie d'Hudson. Une députation des Sauvages du Saguenay, qui venoient demander des Missionnaires, en fournit heureusement l'occasion. Le Pere Albanel, Jésuite, de race Angloise, fut choisi pour les accompagner à leur retour, avec deux François, dont l'un se nommoit *Saint Simon*, Gentilhomme Canadien, Neveu de celui dont on a des Mémoires sur l'Acadie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Mesures que les François prennent pour arrêter les entreprises des Anglois.

Ils partirent de Quebec, le 22 du mois d'Août 1671, & dès le 10 de Septembre ils furent informés que deux Navires Anglois étoient à l'ancre dans le fond de la Baie d'Hudson, où ils faisoient la Traite avec les Sauvages. Cette nouvelle les obligea d'envoïer demander, à Quebec, des Passeports, qui leur furent accordés : mais le tems qu'ils avoient passé à les attendre leur aïant fait perdre la saison propre à naviguer sur la Riviere, ils furent contraints d'hiverner sur les bords du Lac de Saint Jean, d'où ils ne purent sortir avant le premier de Juin de l'année suivante. Le 13, ils rencontrerent dix-huit canots, remplis de Sauvages de la Nation des Mistassins, qui semblerent disposés à leur couper le passage. Le Pere Albanel s'avança seul, & leur dit que les François aïant purgé leur Païs, des Iroquois, un service de cette importance méritoit bien qu'il leur fût permis d'y passer. Ce discours aïant produit l'effet qu'il s'en étoit promis, les Voïageurs entrerent dans le Lac des Mistassins, auquel on donne vingt journées de tour; & le 25 ils arriverent au bord de celui de Nemiscau, qu'on représente beaucoup moins grand. Le premier de Juillet, ils se trouverent dans un lieu nommé *Miscoutenagechit*, où les Sauvages, qui avoient demandé des Missionnaires, les attendoient & les reçurent avec de grands témoignages de joie. Cependant ils parurent craindre qu'on ne voulût s'opposer au Commerce des Anglois, qui s'étoient avancés jusqu'à ce Canton, où ils avoient bâti une loge pour la Traite : mais le P. Albanel eut l'adresse de les rassurer. Quelques jours après il partit de ce Village, avec ses deux Compagnons, il parcourut tous les environs du Lac Nemiscau, & s'étant embarqué sur la Riviere de même nom, que les Anglois nommoient Rupert, il entra dans la Baie où elle se décharge. Il exécuta l'ordre qu'il avoit de faire divers Actes de prise de possession, qui furent signés non-seulement de lui, mais de Saint Simon, & de dix ou douze Chefs Sauvages, qu'il avoit rassemblés pour cette cérémonie (66).

Voïage du P. Albanel & de Saint Simon.

Possession qu'ils prennent de la Baie d'Hudson.

(66) Les Relations Angloises rapportent l'arrivée de ce Missionnaire au 30 d'Août 1673. Elles racontent qu'il étoit chargé d'une Lettre du Gouverneur de Quebec pour *Baily*, Gouverneur du Fort Anglois, & d'une pour des Groseillers; que par la premiere, Baily étoit prié, en vertu de l'étroite amitié qui étoit alors entre les deux Couronnes, de traiter civilement un Jésuite né de race Angloise; mais que la seconde fit naître des soupçons aux Anglois sur la Correspondance que des Groseillers entretenoit à Quebec, où il avoit son Gendre, qui avoit même accompagné le P. Albanel pendant une partie du chemin; que Baily traita fort civilement ce Missionnaire, & qu'il le fit vêtir, parcequ'il avoit été dépouillé de ses habits par quelques Indiens: Que le P. Albanel passa plusieurs mois dans ce Fort, sous prétexte qu'aïant de la répugnance à retourner par terre au Canada, il étoit résolu de profiter du premier Vaisseau Anglois pour repasser en Europe; qu'il participa aux miseres où le Fort fut réduit,

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

Suite des avantures de des Groseillers & de Radisson.

On ne lit point dans les Relations Françoises, ce que devint le Pere Albanel, ni comment des Groseillers & Radisson quitterent le service des Anglois. Ces deux Transfuges, dit l'Historien de la Nouvelle France, poussés par quelque mécontentement particulier, ou par un retour d'affection pour leur Patrie, revinrent en France, quoique Radisson eut épousé la Fille du Chevalier *Kirke*; & Sa Majesté leur permit de retourner à Quebec, où elle leur accorda même des graces qu'ils sembloient peu mériter. Quelques années après, il s'y forma une Compagnie du Nord, qui entreprit de chasser les Anglois de la Baie d'Hudson. Personne ne parut plus propre à cette entreprise, que ceux qui avoient été la premiere cause du mal. D'ailleurs ils s'y offrirent d'eux-mêmes; & tout le monde jugea qu'avec la connoissance qu'ils avoient du Païs, l'ardeur ne leur manqueroit pas pour réparer leur faute, ou pour vanger leurs propres injures. Ils partirent en 1682, avec deux Navires assez mal équipés, & se rendirent droit au Fort Anglois de la Riviere Rupert: mais ils le trouverent en si bon état, qu'ils n'oserent l'attaquer. Ils rangerent ensuite la Côte occidentale de la Baie, pour chercher un poste avantageux; & le 26 d'Août ils entrerent dans une Anse où se déchargent deux grandes Rivieres qui se réunissent à leur embouchure. L'une, qu'on a remontée fort loin, sans trouver sa source, avoit été nommée la Riviere de Bourbon par un Navire François qui y avoit hiverné en 1675. Des Groseillers nomma l'autre *Sainte Therese*, du nom de sa Femme, Sœur de Radisson. C'est la petite Baie où ces deux Rivieres se joignent, que les Anglois ont appellée *Port Nelson*, à l'honneur de Nelson, Pilote de leur Henri Hudson, qui la découvrit en 1611.

Comment ils servent la France après l'avoir trahie.

Variété des témoignages sur leur conduite.

Ici les témoignages varient beaucoup (67). L'Historien croit devoir la préférence à celui d'un Mémoire qui fut présenté l'année suivante au

jusqu'à l'arrivée du Gouverneur Lyddal, qui vint relever Baily; & qu'il avoit des communications fort intimes avec des Groseillers. Les mêmes Relations, sans parler du tems de son départ, ni de celui de des Groseillers & de Radisson, disent seulement que ces deux François déserterent, & que la Compagnie Angloise les déclara hors de son service.

(67) Une Relation, qui se trouve dans le Recueil d'Arrêts, & autres Pieces pour l'Etablissement de la Compagnie Françoise d'Occident, & publiée (Amsterdam, chez Bernard, 1720. in-12.) sous le nom de M. *Jeremie*, qui commandoit dans la Baie d'Hudson avant le Traité d'Utrecht, dit simplement que tandis que Radisson & son Beaufrere hivernoient dans la Riviere de Sainte Therese, des Anglois étoient campés à sept lieues d'eux, sur les bords de la Riviere de Bourbon; que des Groseillers & Radisson les aïant découverts, sans que ceux-ci se défiassent d'avoir des Voisins si proches, les attaquerent & les firent tous Prisonniers, au nombre de quatre-vingt, quoique les François ne fussent que quatorze; mais qu'à la vérité, les Anglois étoient ivres, dans un jour de réjouissance que des Groseillers avoit choisi pour les surprendre: que peu de tems auparavant, étant à la chasse, le long de la Mer, il avoit trouvé, dans une mauvaise Chaumine six Matelots Anglois, mourans de froid & de faim, qui avoient été dégradés par un Navire de Boston, & qui n'aïant aucune connoissance du Pais, se trouverent fort heureux de tomber entre les mains des François. Voïez, ci-dessous, les Voïages au Nord-Ouest.

Les Relations Angloises se réduisent au détail suivant: en 1682, le Capitaine *Bridger* partit de Londres pour le Port Nelson, avec ordre d'y établir un Comptoir, & d'y bâtir un Fort: mais avant qu'il y fut arrivé, le Capitaine Benjamin *Gillam*, Commandant du Vaisseau le *New-England*, & Fils d'un autre Gillam, Commandant du Vais-

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Baie d'Hudson.

Marquis de Seignelay, & qui mérite, dit-il, plus de créance que les Relations des Voïageurs. Suivant ce Mémoire, Radiſſon & ſon Beaufrere avoient à peine commencé à ſe loger ſur les bords de la Riviere de Sainte Thereſe, lorſqu'une Barque, venant de Boſton, parut à l'entrée de cette Riviere. Quelques jours après, un grand Navire de Londres vint mouiller au même lieu, & n'allarma pas moins les Boſtonnois, qui n'avoient point de Commiſſion, que les François, qui n'étoient pas encore aſſez bien retranchés pour ſe défendre; mais il excita bientôt la compaſſion des uns & des autres. D'affreuſes glaces, pouſſées par la Mer, le heurterent ſi rudement, que l'aïant enlevé de deſſus ſes ancres, elles l'emporterent au large, où il fut briſé par d'autres glaçons. Tous les Anglois, qui étoient à bord, ſe ſauverent ſur ces mêmes glaces qui avoient cauſé leur malheur, & qui les reporterent à l'entrée de la Riviere de Sainte Thereſe. Ils y furent accueillis fort humainement des François. Radiſſon & des Groſeillers leur fournirent des vivres, & leur permirent de dreſſer des Baraques ſur les bords de la Riviere de Bourbon, après leur avoir fait promettre, par écrit, qu'ils ne s'y fortifieroient point, & qu'ils ne feroient rien au préjudice des Droits de la France. Mais cette promeſſe fut mal gardée. Les Anglois n'eurent pas plutôt réflechi ſur la ſupériorité de leur nombre, qu'ils commencerent à ſe retrancher. Enſuite ils prirent des meſures pour ſurprendre leurs Voiſins, & pour leur ôter le pouvoir de leur nuire. Mais ils furent prévenus, & ſurpris eux-mêmes par les François, qui les firent tous Priſonniers: leur nombre devint bientôt embarraſſant aux Vainqueurs; ſans compter que les vivres commençoient à leur manquer. Auſſi-tôt que la ſaiſon permit de ſe mettre en Mer, ils embarquerent une partie des Anglois ſur un des deux Bâtimens qu'ils avoient

ſeau le *Prince Rupert*, alors au ſervice de la Compagnie, s'établit dans le même lieu. Il n'y étoit que depuis quatorze jours, lorſque Radiſſon & des Groſeillers, Deſerteurs du ſervice d'Angleterre, arriverent du Canada. Ces deux François, pour ſe vanger de quelques injures qu'ils prétendoient avoir reçues des Anglois, avoient entrepris de former ici un Etabliſſement pour la Compagnie du Canada: Gillam ne ſe trouva point aſſez fort pour les repouſſer; mais il ne laiſſa point de demeurer au Port Nelſon. Dix jours après, Bridger arriva. Les François n'eurent pas plutôt apperçu ſon Vaiſſeau, qu'ils lui envoïerent déclarer que les Capitaines Radiſſon & des Groſeillers avoient pris poſſeſſion de ce lieu, au nom de la France. Bridger, qui ſe crut aſſez autoriſé par la Commiſſion de ſa propre Compagnie, n'en déchargea pas moins une partie de ſes effets, & ſe hâta de conſtruire un petit Fort. Des Groſeillers & Radiſſon, loin de l'attaquer, firent avec lui une liaiſon fort étroite, qui dura depuis le mois d'Octobre 1682 juſqu'au mois de Février ſuivant. Alors ils ſe ſaiſirent de Brigder, de Gillam, de tout leur monde, & de tous leurs effets. Après les avoir gardés quelque tems comme Priſonniers, ils mirent une partie de leurs Gens dans une mauvaiſe Barque, qui eut le bonheur de rencontrer un Navire Anglois proche du Cap *Henriette-Marie*. Mais Bridger & Gillam furent menés au Canada, où Radiſſon & des Groſeillers déchargerent furtivement une partie de leur Cargaiſon, dans la vue de tromper leur Compagnie. On ne ſait ſi cette fraude leur réuſſit; mais ils ſe ſauverent promptement en France. La Compagnie Angloiſe, informée de cette avanture, écrivit à Radiſſon, en reçut réponſe, & lui promit non-ſeulement d'oublier les torts qu'il avoit avec elle, mais de l'emploïer, au prix qu'il demanderoit lui-même, s'il vouloit entreprendre de livrer les François qu'il avoit laiſſés au Port Nelſon, & de leur enlever toutes les Pelleteries qu'il y avoit amaſſées. Il y conſentit. On lui tint parole, comme il la tint auſſi en reprenant le Port Nelſon pour la Compagnie Angloiſe.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Ils trahissent encore une fois la France.

amenés de Quebec, en les laissant maîtres de leur route ; ensuite ils partirent eux-mêmes avec le reste, sur le Navire qu'ils s'étoient réservé, & sur la Barque de Boston, dont ils n'avoient pas eu de peine à se saisir.

Ils se rendirent à Quebec, où la conduite, qu'ils avoient tenue à l'égard des Anglois, ne plut pas à la Compagnie du Nord. On les chagrina même sur plusieurs articles, qui concernoient la Traite des Pelleteries, dont ils avoient néanmoins rapporté une riche cargaison. Leur mécontentement les obligea de passer en France, dans l'espoir d'y obtenir plus de faveur. Mais soit qu'ils fussent réellement coupables, ou que leurs Ennemis eussent prévenu le Ministere, leur espérance fut trompée, & le desespoir qu'ils en conçurent les fit recourir encore aux Anglois. Mylord Preston, Ambassadeur à la Cour de France, apprit leur situation, & leur conseilla de passer à Londres. Radisson prit ce parti, & fut bien reçu du Chevalier Kirke, son Beau-Pere, qui lui fit même obtenir de la Cour une Pension de cinquante guinées, dont il a joui jusqu'à sa mort.

Radisson remet les Anglois en possession de la Baie d'Hudson.

L'année suivante, la Compagnie Angloise lui donna deux Navires, pour aller se saisir du Fort qu'il avoit construit lui-même à l'entrée de la Riviere de Sainte Thérese, & où *Chouart*, son Neveu, Fils de des Groseillers étoit resté avec huit hommes. Il y fut reçu sans difficulté, sur les signaux dont le Commandant étoit convenu avec son Pere & son Oncle. Cependant on nous fait observer que, suivant un autre Mémoire, c'étoit des Groseillers même qui étoit resté dans la Baie d'Hudson, & que son Fils & Radisson traiterent avec l'Ambassadeur par l'entremise d'un Anglois, nommé *Gods*. Mais l'Historien cite une Lettre du Marquis de Dénonville, Gouverneur du Canada, par laquelle il paroît qu'il eut ordre d'assurer le jeune Chouart d'une récompense de la Cour. D'ailleurs il est certain que Chouart est mort en Canada, & Radisson en Angleterre.

Perte qu'y firent les François.

La perte, que les François essuïerent à la Riviere de Sainte Therese, doit faire juger quelle étoit l'importance de ce Poste. On l'a fait monter à trente-deux milliers de Castors, six balles de Martres, deux de Loutres, & quantité de Pelleteries moins précieuses, qui n'étoient néanmoins que le produit d'une année, puisque Radisson & des Groseillers avoient porté, à Quebec, tout ce qui s'étoit trouvé dans leurs Magasins lorsqu'ils étoient partis de la Baie. Aussi le Roi en fit-il faire de grandes plaintes à Charles II ; & ce Prince desavoua l'entreprise de ses Sujets : mais il n'eut pas le crédit de faire restituer à son Allié, ce qu'il n'avoit perdu que par une perfidie. Quelques années se passerent dans cette attente.

Ils y sont rétablis par le Chevalier de Troie.

Enfin la Compagnie de Quebec, perdant jusqu'à l'espérance d'obtenir des Trouppes de la Cour, pour se remettre en possession du Fort, prit le parti d'en faire elle-même les frais. Elle se procura, sous l'autorité du Gouverneur de la Nouvelle France, quatre-vingts Hommes, presque tous Canadiens, & pour Commandant le Chevalier de Troie, ancien Capitaine, d'une expérience & d'une valeur connues. Sainte Helene, d'Iberville (*) & Maricour, tous trois Fils d'un Gentilhomme de Quebec, s'offrirent généreusement pour une Expédition dont ils n'avoient que de la fatigue & de l'honneur à recueillir.

(*) Le même dont on a déja parlé avec éloge ; mais à l'occasion d'un tems postérieur.

Cette petite Armée se mit en marche au mois de Mars 1686; & suivant la Relation Françoise, elle n'arriva au fond de la Baie d'Hudson que le 20 de Juin. Le premier Fort qu'elle attaqua fut celui de *Monsipi*, dans la Riviere de Monsoni. Il n'étoit environné que de pieux, avec quatre Bastions revêtus de terre, au centre desquels s'élevoit une Maison de quarante piés en quarré. Ce Poste fut d'abord escaladé; & les Anglois, après avoir perdu leur Canonier, le seul qui parut se mettre en défense, se rendirent Prisonniers de guerre. Ils étoient au nombre de seize, & leur Artillerie consistoit en douze Canons, de huit & de six. D'Iberville eut ordre ensuite de s'embarquer avec neuf Hommes, dans deux Canots d'écorce, pour aller aborder un petit Bâtiment qu'on voïoit à l'ancre. Quatorze Hommes qui le montoient, & qui étoient commandés par le Général même de la Baie, composerent aussi-tôt pour leur vie. Sainte Helene, détaché en même tems avec cinquante Hommes, rencontra un autre Bâtiment à la Côte, mais qui n'étoit pas gardé. Il s'y embarqua, & fit voile vers le Fort Rupert, éloigné d'environ vingt lieues de celui de Monsipi. Il descendit fort près de la Place, sans aucune opposition, & son premier mouvement fut de marcher à l'assaut. La Garnison, frappée de cette hardiesse, rendit aussi-tôt les armes. Ce Fort avoit été nouvellement rebâti, & le Canon n'y étoit pas encore sur les affuts. Après cette seconde Conquête, tous les François se réunirent; & s'étant embarqués sur les deux Bâtimens qu'ils avoient pris, ils tournerent vers le Fort de *Quitchichouen*, dont la réduction ne leur couta que de la poudre & des balles. Les grands Magazins Anglois étoient dans cette Place, & furent le principal fruit de cette petite guerre, qui rendit les François maîtres de toute la partie méridionale de la Baie d'Hudson. La Garnison de Quitchichouen fut envoïée au Port Nelson, sur un des deux Bâtimens.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Trois Forts qu'il enleve aux Anglois.

On croit devoir joindre, à ce récit, celui des Anglois; moins pour en faire observer les différences, qui ne changent rien au fond de l'évenement, que pour faire connoître les noms qu'ils donnoient aux mêmes lieux. Suivant leur principale Relation, ils avoient, en 1686, cinq Etablissemens dans la Baie d'Hudson; la Riviere d'*Albanie*, l'Ile de *Hayes*, la Riviere de *Rupert*, le Port *Nelson*, & la *Nouvelle Severne*. Leur Commerce y étoit si considérable, qu'ils tiroient annuellement, de la seule Riviere d'Albanie trois mille cinq cens Castors. L'Auteur, sans se souvenir que c'étoient les François qui avoient à se plaindre de sa Nation, observe » qu'ils pouvoient tout entreprendre sous le regne de Jacques II, » & qu'il n'y avoit point d'outrage, qui fut capable de refroidir l'attache- » ment de ce Prince pour Louis XIV.

Relation Angloise des mêmes Faits.

Le 8 de Juillet, dit-il, on vit arriver le Chevalier de Troies, avec un Corps de Trouppes, devant le Fort de la Riviere d'Albanie, où *Sergeant*, Gouverneur Général de la Baie, avoit établi sa résidence. On venoit d'y être informé par quelques Indiens, non-seulement que les François étoient venus de Quebec par terre, mais qu'ils avoient déja surpris les Forts de l'Ile de Hayes & de la Riviere de Rupert, & qu'ils amenoient avec eux la grosse Artillerie de ces deux Postes. Deux heures après, les Anglois apperçurent l'Ennemi à peu de distance; & bientôt ils entendirent le bruit

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

des armes à feu. Une partie de la Garnison déclara qu'elle n'exposeroit point sa vie pour la défense du Fort, sans être bien sûre d'une récompense proportionnée. Le Gouverneur fit distribuer des présens à ces Mutins, & parvint à les ranger au devoir : mais le jour suivant, ils se soulevèrent avec une nouvelle furie. Le Canonier, nommé *Elie Turner*, leur avoit persuadé qu'il étoit impossible de tenir dans une Place si foible, & paroissoit résolu de se jetter parmi les François. Il poussa l'audace jusqu'à demander au Gouverneur la liberté de sortir du Fort : mais, sur la menace d'être passé sur-le-champ par les armes, il prit le parti de retourner à son poste.

Le Canon du Fort obligea les François de se mettre à couvert sous les bords du Fleuve, où les boulets ne pouvoient atteindre ; & delà ils incommoderent beaucoup, par leur Mousqueterie, les Anglois qui se présentoient sur leurs remparts. Le Gouverneur, les voïant travailler à la terre, s'imagina d'abord qu'ils ne pensoient qu'à se couvrir d'un retranchement ; mais il reconnut bientôt qu'ils formoient une Batterie. Alors se persuadant qu'ils avoient apporté leur Canon par eau, il se flatta de pouvoir couler leurs Barques à fond ; & l'ordre fut donné de tirer dessus, lorsqu'elles paroîtroient : mais les François avoient trouvé le moïen de transporter leurs plus grosses pieces au travers des Bois, & les mirent en batterie avant qu'on put s'en appercevoir. Deux Soldats de la Garnison, sortis pour les observer, rapporterent qu'ils avoient vû la Batterie formée, & l'Ennemi occupé à charger les Pieces. Ce récit fit perdre le courage à tous les autres. Ils s'assemblerent en tumulte, pour faire presser le Gouverneur de demander une bonne composition, & de rendre une Place, qu'ils ne pouvoient défendre sans s'exposer à de fâcheux accidens dont ils ne seroient jamais récompensés. S'ils avoient, lui firent-ils dire, le malheur de perdre une jambe, un bras, ou celui d'être tués, qui prendroit soin de leurs Femmes & de leurs Enfans ? Le Canon Ennemi s'étant fait entendre pendant ces délibérations, ceux à qui l'on avoit confié la garde des Postes ne penserent qu'à les abandonner. Cependant le Gouverneur s'obstinoit à ne vouloir rien entendre, & menaçoit du supplice ceux qui refuseroient de combattre sous ses ordres. Mais la breche, qui fut ouverte aussi-tôt, & le dommage que les boulets avoient déja fait aux Maisons, le déterminerent enfin à faire arborer le Drapeau blanc. La datte du Traité, entre le Chevalier *de Troies*, Commandant en chef les Trouppes de la Compagnie du Canada & Henri *Sergeant*, Gouverneur de la Baie d'Hudson pour la Compagnie Angloise, est le 16 Juillet 1686. On nous en donne les articles, qui ne se trouvent dans aucune autre Relation. I. Le Fort de la Riviere d'Albanie & tous les effets qui appartiennent à la Compagnie Angloise seront remis au Commandant François ; après un exact inventaire des effets, pour la décharge mutuelle des deux Partis. II. Tous les Anglois du Fort, conserveront ce qui est à l'usage de leurs personnes. III. Le Gouverneur demeurera en possession de tout ce qui lui appartient en propre, & pourra garder près de lui son Ministre, & ses quatre Domestiques. IV. Le Chevalier de Troies fera conduire tous les Anglois du Fort à l'Ile de Charlton, pour y attendre l'arrivée de quelque

Capitulation des Anglois avec le Chevalier de Troie.

Baie d'Hudson.

Vaiſſeau Anglois, & les aidera de tout ſon pouvoir juſqu'à leur embarquement. V. Les Magazins ſeront fermés ſur-le-champ, & les clés remiſes au Chevalier de Troies. VI. Tous les Anglois ſortiront du Fort ſans armes, à l'exception du Gouverneur & de ſon Fils.

Reglement entre les deux Couronnes.

Nouvelles hoſtilités.

Ces articles furent exécutés ; mais on ſe plaignit beaucoup à Londres de l'entrepriſe des François, quoiqu'elle ne dût paſſer que pour une juſte repréſaille. Il ne reſtoit aux Anglois que le Port Nelſon & le Fort de la Nouvelle Severne. Quelque tems après, il fut reglé, entre les deux Couronnes, que le Port Nelſon ſeroit commun aux deux Nations, avec une égale liberté pour le Commerce ; projet mal conçu, qui ne fit que donner lieu à de nouvelles hoſtilités. En 1689, d'Iberville & ſes Freres, s'étant rendus avec quelques Trouppes au fond de la Baie d'Hudſon, rencontrerent à trente lieues du Port Nelſon, le Gouverneur de la Nouvelle Severne, & l'arrêterent ſur diverſes plaintes. Entre ſes papiers, qui lui furent enlevés, ils trouverent des Lettres de la Compagnie de Londres, qui contenoient l'ordre de proclamer, dans la Baie, le Prince & la Princeſſe d'Orange Roi & Reine d'Angleterre, avec déclaration expreſſe que la Baie appartenoit toute entiere à la Couronne d'Angleterre. Une prétention ſi contraire au Reglement de Louis XIV & de Jacques II fut bientôt ſoutenue de deux Vaiſſeaux, qui parurent à la vue d'un des Forts François, où d'Iberville s'étoit rendu. L'un de ces deux Bâtimens avoit dix-huit pieces de Canon & quatre Pierriers ; l'autre, un même nombre de Pierriers, & dix Canons. Ils étoient chargés tous deux d'une grande quantité d'armes, de munitions & de vivres ; & leurs Equipages montoient à quatre-vingt trois Hommes, parmi leſquels il y avoit onze Pilotes, de douze que l'Angleterre entretenoit pour la Baie d'Hudſon. Les Anglois s'étoient flattés de ſurprendre les François & de les chaſſer de tous leurs poſtes. Quoique d'Iberville eut peu de monde avec lui, ils n'oſerent l'attaquer ; & lui propoſant au contraire un accommodement, qu'il ne rejetta point, ils chercherent à l'endormir dans une ſécurité apparente, pour tomber ſur lui lorſqu'ils le verroient ſans défiance. Sa pénétration lui fit découvrir toutes leurs meſures. Alors, il ſe crut en droit d'emploïer auſſi la ruſe ; & dans pluſieurs embuſcades qu'il leur dreſſa, il leur enleva ſucceſſivement vingt de leurs meilleurs Hommes, avec un de leurs principaux Officiers.

Services de d'Iberville dans la Baie d'Hudſon.

Ruſe qu'il oppoſe à celle des Anglois.

Son but étoit de les affoiblir. Lorſqu'il s'y crut parvenu, il les fit ſommer de ſe rendre Priſonniers de guerre. Leur réponſe fut qu'étant encore plus de quarante ſans les Malades, ils étoient réſolus de ſe défendre, avec tout le courage qu'on devoit connoître à leur Nation. D'Iberville n'attendoit que cette réponſe, pour détacher une partie de ſes gens, avec ordre de les harceler, tantôt dans une petite Ile, où ils s'étoient cantonnés, & tantôt ſur leurs Navires, qui étoient arrêtés dans les glaces. Deux jours après, il ſuivit lui-même. On ſe canonna pendant quelques heures, ſans s'incommoder beaucoup ; & l'impatience des François leur fit prendre le parti de ſommer encore une fois le Commandant, avec menace de le traiter ſans quartier. Il répondit qu'il y avoit un Traité entre les deux Couronnes, & qu'il étoit ſurpris qu'on le reſpectât ſi peu. D'Iberville repliqua que la premiere infraction n'étoit pas venue des François, & que ſans

Comment il ſe rend maître de deux Vaiſſeaux Anglois.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

perdre le tems en explications, il prétendoit que les deux Navires & tous leurs Equipages lui fussent remis. On lui demanda un jour de délai, qu'il accorda. Enfin la réponse, qui lui fut envoïée par écrit, contenoit que les deux Navires seroient remis au Commandant François avec toute leur charge, mais que là-dessus il consentiroit à païer les appointemens des Officiers, qui montoient à la somme de deux mille cinq cens livres, & qu'il leur donneroit un Bâtiment bien équipé pour se retirer. Ces deux articles furent accordés, avec quelque restriction néanmoins sur le nombre des Anglois auxquels il seroit permis de suivre leurs Officiers. Tous les autres demeurerent Prisonniers : & d'Iberville fut ferme, surtout, à ne relâcher aucun des onze Pilotes.

Retour de d'Iberville.

Il laissa Maricour, un de ses Freres, avec trente-six Hommes, pour garder tous les Postes du fond de la Baie; Garnison qu'il dût juger trop foible, dans l'attente où il étoit lui-même que les Anglois ne tarderoient point à prendre leur revanche : mais il étoit rappellé à Quebec par le Gouverneur Géneral, qui lui envoïa ordre d'y mener la plus considérable de ses deux prises. Il partit le 12 de Septembre, avec ses Prisonniers. Dans sa route, il rencontra un Navire d'Angleterre, à bord duquel étoit le jeune Chouart, qui n'avoit encore pû se délivrer des mains des Anglois depuis la surprise du Port Nelson. Avec peu de monde, & dans la nécessité de garder ses Prisonniers, il ne put emploïer la force pour s'en saisir; mais tentant la ruse, il arbora le Pavillon d'Angleterre; & le Capitaine, qui le prit effectivement pour un Anglois, convint avec lui qu'ils iroient de conserve, que d'Iberville porteroit le feu pendant la nuit, & qu'ils attendroient un beau tems pour se visiter. Son dessein étoit d'arrêter le Capitaine & l'Equipage de la Chaloupe, lorsqu'ils viendroient à son bord, & de tomber ensuite sur leur Navire, où il comptoit de ne pas trouver beaucoup de résistance : mais ils eurent la Mer si grosse, jusqu'à l'extrêmité du Détroit, que les deux Vaisseaux n'aïant pû s'approcher, d'Iberville prit la route de Quebec, où il arriva le 25 d'Octobre.

Comment il feint d'être aux Anglois.

Les Anglois rentrent dans la Baie d'Hudson.

Le Fort de la Riviere d'Albanie, que les François avoient nommé *Sainte Anne* après leur conquête, demeura paisiblement entre leurs mains jusqu'à l'année 1693, & n'en seroit pas sorti, si la Garnison n'eut pas été négligée. Mais la rigueur du climat en aïant fait périr une partie, Maricour, chagrin apparemment de ne recevoir aucun secours, étoit parti lui-même en 1690, pour en aller solliciter à Quebec. Il y fut retenu par des embarras encore plus pressans (68); & pendant plusieurs années, la Baie d'Hudson fut oubliée. En 1693, on apprit, à Quebec, que le Fort de Sainte Ane avoit été pris par les Anglois. Trois de leurs Navires avoient hiverné à 70 lieues de ce Fort, & s'étoient approchés lorsque la navigation avoit été libre. Quoiqu'ils se fussent attendus à n'y pas trouver une forte Garnison, ils n'avoient pû s'imaginer qu'il n'y restât que quatre Hommes, dont l'un étoit aux fers. Ce Malheureux, dans un accès de phrénésie, avoit tué le Chirurgien du Fort, & le Pere Dalmas Jésuite. Peut-

(68) C'est l'année où Phibs, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, alla mettre le Siege devant Quebec avec toutes ses forces. Il fut repoussé, mais cette guerre dura longtems.

être

être auroit-il poussé plus loin ses fureurs, si l'on ne s'étoit hâté de l'enchaîner. Ceux qui restoient, comprenant que leurs efforts seroient inutiles contre un grand nombre d'Anglois qui étoient déja débarqués, laisserent leur Prisonnier dans le Fort, avec quarante ou cinquante milliers de Pelleteries, s'embarquerent dans un Canot, sans être apperçus, & furent assez heureux pour gagner Quebec. Les Anglois s'étant emparés de toutes les Pelleteries, & n'aïant pas manqué de mettre une bonne Garnison dans le Fort, cette disgrace fut d'autant plus sensible aux François, qu'ils n'en pouvoient accuser que leur négligence : sur quoi l'on observe que tandis que Louis XIV surprenoit ses Ennemis, par la diligence avec laquelle il faisoit entrer ses Armées en Campagne, les Vaisseaux qu'il envoïoit en Amérique étoient toujours d'une extrême lenteur à partir.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Les Anglois rentrent dans la Baie d'Hudson.

Cependant l'arrivée de d'Iberville & de Serigny son Frere (68), qui avoient armé deux Navires, le *Poli* & la *Charante*, & qui prirent par le Canada pour s'y fortifier de cent Soldats du Païs, releva les espérances de la Compagnie du Nord. Elle se promit, non-seulement de reprendre le Fort Sainte Anne, mais d'enlever aux Anglois le Port Nelson, & tout ce qu'ils possedoient dans la Baie. Jeremie, qui étoit de cette Expédition, s'en est fait l'Historien. » Nous partîmes, dit-il, le 10 d'Août 1694, & » nous arrivâmes à la Rade du Port Nelson le 24 de Septembre. Notre » descente se fit aussi-tôt, avec l'Artillerie & toutes les munitions de guerre. » Le Fort Anglois étoit composé de quatre Bastions, qui formoient un » quarré de trente piés, rempli dans le centre par un grand Edifice à dou» ble étage. Un des Bastions contenoit le Magazin de la Traite; un autre » le Magazin des vivres; & les deux autres servoient de Corps-de-garde, » pour loger la Garnison. Tous ces Bâtimens étoient de bois. En ligne de » la premiere Palissade, il y avoit deux autres Bastions; l'un, qui ser» voit de logement aux Officiers; l'autre de cuisine & de Forge pour la » Garnison. L'espace, de l'un à l'autre, étoit occupé par une espece de » demie Lune, montée de huit Canons, qui la défendoient du côté de » la Riviere, & terminée au bas par une platte-forme à raze-d'eau, dé» fendue aussi par six grosses Pieces de Canon. Le côté du Bois étoit sans » Batteries; mais chaque Bastion avoit la sienne. On comptoit dans tout » le Fort, qui ne consistoit d'ailleurs qu'en deux Palissades de pieux, » trente-deux Canons & quatorze Pierriers. La Garnison étoit de cin» quante-trois Hommes.

Elle est reprise par les François.

VOÏAGE DE JEREMIE.

Les François commencerent par établir leurs batteries sur de bonnes Platte-formes, à cinq cens pas des Palissades. Mais le commencement du siége fut triste pour les deux Commandans. *Châteaugué*, leur Frere, jeune encore, qui servoit sur *le Poli* en qualité d'Enseigne, s'étant avancé, le 4 de Novembre, pour arrêter les sorties des Assiégés, fut tué d'un coup de Mousquet. D'Iberville, quoiqu'irrité par cette perte, ne voulut point faire jouer son Canon & ses Mortiers sans avoir fait sommer les Anglois(69).

Ils prennent le Port Nelson.

(68) Il paroît que ces braves Freres étoient en grand nombre. On trouve le nom de sept; *Longueil*, d'Iberville, Maricour, Sainte Heleine, Bienville, Serigny, & Châteaugué; leur nom de Famille étoit *le Moine*. Plusieurs furent tués, en combattant pour leur Prince & leur Patrie.

(69) Il est assez étrange que Jeremie dise,

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Ils lui donnent le nom de Bourbon.

Leur Gouverneur, effraïé de l'appareil des Batteries, manquant de bois & désespérant d'en pouvoir faire si les François s'obstinoient à passer l'Hiver dans leur Camp, mais surtout n'aïant aucune expérience de la guerre (70), accepta la composition qu'on lui offrit. Il demanda que tous ses Officiers fussent logés dans le Fort, pendant l'Hiver; qu'on ne touchât point à leurs habits, ni à leurs papiers, & qu'au Printems ils fussent transportés en France, pour se retirer delà dans leur Patrie. Ces articles furent signés le 14 d'Octobre; & le lendemain d'Iberville prit possession du Fort, qu'il nomma le *Fort Bourbon* (71). Le butin n'y fut pas considérable en Pelleteries, parcequ'au mois d'Août précédent deux Frégates Angloises avoient embarqué tout le Castor; mais on y trouva quantité de provisions de bouche, dont les François étoient mal pourvus, & qui aiderent à leur faire passer plus agréablement l'Hiver. Cent cinquante Canots, qui leur vinrent ensuite, chargés des plus belles Pelleteries du Nord, les dédommagerent de celles dont ils s'étoient vus frustrés.

La gelée fut si rude en 1695, & l'Hiver si long, qu'il se passa plus de la moitié de l'année, sans que les glaces fussent assez ouvertes pour la navigation. Ce ne fut que le 28 de Juillet, qu'elles permirent de lever les ancres. Le scorbut avoit fait périr vingt François. Il ne restoit, sur les deux Navires, que cent quinze Hommes, dont plusieurs n'étoient pas en état de servir. D'Iberville prit la résolution d'attendre les Vaisseaux Anglois, dans l'espérance de les enlever; de renvoïer ensuite le Poli en France, & d'aller passer l'Hiver au fond de la Baie, avec la Salamandre, pour se remettre en possession du Fort Sainte Anne. Mais, les Anglois n'aïant point paru jusqu'au 7 de Septembre, une saison si avancée, qui ne laissoit plus d'espérance de les voir, le fit changer de dessein. Il prit le parti de faire voile pour Quebec, avec ses deux Bâtimens. Le Gouvernement du Fort Bourbon fut donné à *la Forêt*, & la Lieutenance à Martigny, avec soixante-quatre François & six Indiens. D'Iberville prit ensuite la route du Canada; mais les vents contraires l'aïant arrêté longtems à la Côte de Labrador, & le scorbut continuant d'affoiblir ses Equipages,

au contraire; » qu'ils ne pouvoient plus » résister à nos Bombes, joint à ce qu'ils » étoient continuellement chagrinés par » nos Fusiliers, qui tiroient sans cesse dans » leurs meurtrieres; ils furent enfin obligés » de se rendre, & ne demanderent que la » vie sauve «. On s'attache néanmoins à l'Historien de la Nouvelle France, parcequ'aïant connu la Relation de ce Voïageur, dont il parle même avec éloge, il ne laisse pas de s'en écarter ici, sur des Mémoires aparemment plus certains. *L. 15. p. 148.*

(70) C'étoit un bon Marchand, dit l'Historien, qui n'avoit jamais eu d'occasion de voir le feu.

(71) » D'Iberville, suivant Jeremie, fit » son entrée le 15. Le Fort fut nommé » Bourbon, & la Riviere sur laquelle il est » situé, reçut le nom de Sainte Therese, » parceque le jour de la soumission des Anglois fut le 14 Octobre, Fête de cette » Sainte «. Ainsi l'Historien s'est trompé en lui donnant plutôt ce nom. » Le Fort, continue Jeremie, étoit assez bien fourni de » toutes sortes de Marchandises & de Munitions. Nos Navires hivernerent là, » parceque la saison étoit trop avancée. En » 1695, le 20 Juillet, d'Iberville partit » avec ses deux Vaisseaux, & nous laissa au » nombre de soixante-sept Hommes, sous » le commandement d'un nommé M. de la » Forêt. M. de Martigny étoit Lieutenant, » & moi Enseigne, Interprete des Langues » Sauvages & Directeur du Commerce «. Ce recit differe de celui de l'Historien.

il tourna vers la France, où il arriva le 9 d'Octobre. Il sembloit que les deux Nations se fissent un amusement des droits qu'elles s'attribuoient sur la Baie d'Hudson; toujours ardentes à les vanter, & d'une négligence extrême à les bien établir. Dès l'année suivante, Serigny, qui y fut envoïé avec un renfort d'Hommes & de munitions, partit trop tard pour y aborder. Quatre Navires Anglois, quoique presqu'aussi tardifs, puisqu'ils n'arriverent que le 2 de Septembre, avoient déja paru à la vue du Fort Bourbon, avec une Galiote à bombes. On assure qu'il n'y avoit pas deux heures qu'ils avoient mouillé dans la Rade, lorsque le *Dragon*, commandé par Serigny, & le *Hardi* sous les ordres de la Motte Egron, y arriverent aussi. L'inégalité des forces ne leur permettant point de hazarder un combat, ils se retirerent. Serigny reprit la route de France, où il arriva heureusement; la Motte Egron fit naufrage en voulant se rendre à Quebec, & fut enseveli dans les flots.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

Naufrage de la Motte Egron.

Le Fort Bourbon, épuisé de vivres, n'étoit point en état de mieux résister. Après quelques jours d'une bonne défense (72), le Gouverneur demanda d'être conduit sur les Terres de France, avec sa Garnison & tous ses effets; & ces deux articles furent accordés: mais les Anglois ne furent pas plutôt dans la Place, qu'oubliant la Capitulation, ils dépouillerent les Assiegés, & les menerent en Angleterre. Cependant leur prison dura peu: ils obtinrent la liberté, quatre mois après; on les reconduisit même à la Côte de France, où ils ne descendirent, que pour être aussi-tôt embarqués sur quatre Vaisseaux qu'on y armoit pour la Baie d'Hudson.

Perfidie des Anglois.

Serigny avoit communiqué, au Ministre, le chagrin qu'il avoit eu de son retour. On lui donna quatre Vaisseaux, dont il devoit remettre le commandement à d'Iberville son Frere, qui étoit alors dans l'Ile de Terre-Neuve, pour aller reprendre ensemble le Fort Bourbon. D'autres ordres, dont ils étoient chargés, auroient encore pû retarder leur Expédition, si d'Iberville, qui en conçut le danger, n'eut trouvé de justes prétextes pour ne pas s'écarter de sa route. Ils arriverent dès le 28 de Juillet à l'entrée du Détroit de Hudson, qu'ils passerent le troisieme d'Août. Aux

D'Iberville reprend la Baie d'Hudson, & détruit une Escadre Angloise.

(72) C'est à Jeremie qu'il faut laisser ce recit: » Le 5, dit-il, les Anglois commencerent à nous attaquer, avec leur Galiote, » qu'ils avoient fait avancer à la portée du » canon, soutenue de deux Navires. Le 6, » nous observâmes qu'ils faisoient quelque » mouvement pour tenter une descente. Le » Gouverneur me donna quatorze hommes, » avec lesquels j'entrepris de m'y opposer. » Les Ennemis n'étoient pas moins de quatre cens. Ils firent plusieurs tentatives: » mais comme j'étois embusqué dans des » buissons épais, & que j'avois soin de faire » tirer mes Gens à propos, les uns après » les autres, si-tôt que je voïois paroître » une Chaloupe armée, les Anglois retournoient promptement à leur bord, n'osant » risquer de nous forcer, parcequ'ils ne » pouvoient juger de notre nombre. Cependant ils ne cessoient point de tirer des » bombes, dont il tomba vingt-deux dans » le Fort, qui faillirent plusieurs fois d'y » mettre le feu. Enfin, n'aïant presque plus » de vivres & de munitions, ni la moindre » espérance d'être secourus, nous fûmes » obligés de capituler. Tout ce que nous demandâmes fut accordé, & les articles » furent très avantageux; mais on nous » tint mal promesse. Nous fûmes emmenés en Angleterre, & jettés dans une » prison, pendant que nos Pelleteries & » autres Effets furent enlevés. Quatre mois » après, nous repassâmes en France. L'Historien donne quatre cens Hommes à Jeremie? Où les auroit-il pris?

Suite de l'Establiss. des François dans l'Amérique Sept.

quatre Navires que Serigny avoit amenés, d'Iberville avoit joint une Flutte nommée *le Profond*, qu'il avoit armée à Plaisance en Terre-Neuve, montée de vingt-six Canons & de six vingts Hommes. Les autres Bâtimens étoient le *Pelican*, de cinquante Canons, le *Palmier* de quarante, le *Vespe* & un Brigantin, dont on ne nomme point les forces.

Baie d'Hudson.

Toutes les difficultés sembloient vaincues après avoir passé le Détroit; mais bientôt on se trouva si serré par les glaces, qu'il fallut se grapiner sur les plus grandes. Cette situation étoit dangereuse, parceque les glaces, portées avec violence par les Courans, donnoient de rudes secousses aux Navires. Aussi le Brigantin fut-il écrasé entre ces écueils flottans; & sa perte fut si prompte, qu'à peine eut-on le tems de sauver les Hommes. Le 28, d'Iberville qui montoit le Pelican, se trouva heureusement dégagé des glaces, mais seul, & sans savoir ce qu'étoient devenus ses autres Vaisseaux, qu'elles lui avoient cachés depuis plus de quinze jours. Il se flatta néanmoins qu'ils avoient pris les devants, parceque la veille il avoit entendu le bruit du Canon; & dans cette idée il s'avança vers le Port Nelson, à la vue duquel il arriva le 4 de Septembre (73). Le soir, aïant mouillé fort près du Fort Bourbon, il donna sa Chaloupe à Martigny, pour aller reconnoître la Place.

Le lendemain, aux premiers raïons du jour, il découvrit, à trois lieues sous le vent, trois Vaisseaux qui louvoïoient pour entrer dans la Rade; & ne doutant point que ce ne fût les siens, il leur fit les signaux dont il étoit convenu avec Serigny. Ils n'y répondirent point. C'étoit une Escadre Angloise: il se disposa sur-le-champ à l'attaquer. Cette résolution demandoit une extrême hardiesse. A peine avoit-il cent cinquante Hommes en état de combattre; & des trois Navires qu'il avoit en tête, l'un étoit plus fort que lui, & chacun des deux autres avoit trente-deux pieces de Canon montées. Malgré l'inégalité, il arriva sur eux avec une intrépidité qui les étonna. Ils l'attendirent: vers neuf heures & demie du matin, on commença de part & d'autre à se canoner; & pendant quatre heures, le feu fut très vif. Cependant le Pelican n'eut qu'un Homme de tué & dix-sept de blessés. Alors d'Iberville, qui avoit su conserver l'avantage du vent, arriva tout court sur les deux Frégates, & leur envoïa de fort près plusieurs bordées, dans la vue de les désemparer. A l'instant, il vit faire au troisieme, nommé le *Hampshire*, un mouvement pour l'approcher. Ce Vaisseau avoit en batterie vingt-six canons sur chaque bord, & deux cens trente Hommes d'Equipage.

Le brave François n'en alla pas moins à sa rencontre, son canon pointé à couler bas; il le rangea sous le vent, vergues à voiles, & lui envoïa sa bordée. Elle fut lâchée avec tant d'adresse ou de bonheur, que le Hampshire, après avoir fait au plus sa longueur de chemin, fut englouti dans les flots (74). Aussi-tôt, d'Iberville revirant de bord tourna sur le *Hudson-*

(73) Le 5, suivant la Relation de Jeremie.

(74) Jeremie change un peu l'ordre de cette action. » Les Anglois, dit-il, furent » bien étonnés, lorsqu'ils virent l'intrépi- » dité avec laquelle M. d'Iberville alla les » attaquer. Dès sa ptemiere volée, il en fit » arriver un, qui se rendit, sans oser plus » remuer. Ensuite il pressa le côté à l'Ami- » ral, qui étoit de cinquante canons, con- » tre lequel il fit tirer sa volée si à propos,

Bay, celui des deux autres Vaisseaux Anglois qui pouvoit entrer le premier dans la Riviere de Sainte Therese : mais lorsqu'il fut prêt à l'aborder, le Commandant baissa Pavillon. Le troisieme, nommé le *Daring*, c'est-à-dire le *Hardi*, prit la fuite au Nord-Est ; &, dans la premiere chaleur, d'Iberville entreprit d'abord de le chasser : mais reconnoissant bientôt que ce Bâtiment étoit aussi léger à la voile que le sien, & se trouvant lui-même fort maltraité du Canon, qui lui avoit fait plusieurs voies d'eau qu'on avoit peine à fermer, il cessa de le poursuivre. Sa prise l'obligeoit d'ailleurs à quelques précautions. Il envoïa vingt cinq Hommes dans sa Chaloupe, pour l'amariner. Ensuite, aïant bouché ses voies d'eau & réparé ses manœuvres avec une diligence extrême, il se remit à la poursuite du seul Ennemi qui lui restât.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Déja ce Vaisseau étoit à trois lieues de lui. Cependant, il commençoit à le découvrir, avec l'espérance de le joindre ; lorsque vers le soir, une brume épaisse le déroba tout-à-fait à sa vue. Ce contretems l'obligea de retourner au Port Nelson, où il mouilla près du Hampshire, dont on ne voïoit plus que l'extrêmité des Mâts, sans qu'on en eut pû sauver un seul Homme. Il apprit de ses Prisonniers, qu'ils avoient été retenus dans les glaces, pendant vingt-cinq jours, & qu'ils y avoient perdu un Brûlot par le même accident qui avoit fait périr le Brigantin François ; qu'ensuite ils avoient rencontré une Flute Françoise contre laquelle ils s'étoient battus six heures entieres, & qui leur étant échappée après une défense opiniâtre, avoit rejoint deux autres Navires de sa Nation dans les glaces. C'étoit le *Profond*, commandé par Dugué. Cette Flute avoit été séparée du *Palmier* & du *Vespe*, le 25 d'Août ; & peu de jours après, elle étoit tombée entre les trois Navires Anglois, qui l'avoient criblée de coups, sans avoir pû l'aborder, ni la forcer de se rendre.

Rien, après une victoire si complete, ne paroissant capable de retarder le Siége du Fort, d'Iberville leva l'ancre le 6 (75), pour aller mouiller au fond de la Rade ; & sa Chaloupe, qui étoit demeurée à la Côte depuis qu'il y avoit envoïé Martigny, lui amena deux Sauvages, dont il reçut diverses informations. La plus importante regardoit l'état du Fort, dont il apprit que la Garnison n'étoit que de trente-cinq Soldats. Il résolut de ne pas attendre ses autres Vaisseaux pour commencer l'attaque ; & sur-le-champ, il fit embarquer dans sa Prise un Mortier & cinquante Hommes. Mais le lendemain, observant que la Mer grossissoit beaucoup, signe certain d'une tempête dans la Baie, il se crut obligé de quitter la Rade & d'aller mouiller au large. Cette précaution fut inutile. Le vent, après s'être un peu calmé, reprit avec tant de violence, que tous les cables s'étant rompus pendant la nuit, le Pelican & le Vaisseau Anglois furent jettés à la Côte, où ils échouerent à l'entrée de la Riviere de Sainte Therese. L'obscurité n'avoit pas permis de prendre des mesures, qui auroient pû les faire échouer dans un lieu moins dangereux. Aussi se trouverent-ils crevés & pleins d'eau avant le jour. Vingt-trois Hommes y fu-

Naufrage de d'Iberville.

» qu'avant qu'ils eussent le tems de changer » de bord on vit la moitié de leurs voilures » dans l'eau, & couler à fond.

(75) Le 7, suivant Jeremie.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

rent noïés (76) : mais le reste de l'Equipage se sauva heureusement ; & dans ce trouble, d'Iberville eut l'attention de faire emporter tout ce qui étoit nécessaire pour l'attaque du Fort. Il compta pour rien les vivres, parcequ'il regardoit l'assaut comme une ressource, qui le rendroit maître de toutes les provisions de l'Ennemi. L'ordre étoit déja donné pour s'y préparer, lorsqu'il apperçut les trois Navires, qui mouillerent bientôt dans la Rade. Ils avoient essuïé la même tempête qui avoit brisé le Pelican & le Hudson-Bay ; mais comme ils étoient beaucoup plus au large, elle avoit cessé avant qu'ils pussent être poussés vers la Côte. Le Palmier n'avoit pas laissé d'y perdre son Gouvernail, & deux voies d'eau l'obligeoient de faire jouer continuellement ses pompes.

Il ne rentre pas moins dans le Fort Bourbon.

Cette jonction procurant des vivres à d'Iberville, il renonça au projet de l'assaut, qui n'étoit pas nécessaire, & qui pouvoit lui coûter beaucoup de monde. Le 10, il fit débarquer ses Mortiers & ses Bombes à une demie lieue du Fort, où l'Equipage du Pelican étoit cantonné. Les batteries furent dressées, & le feu commença aussi-tôt. Dès le jour suivant, Baily, Gouverneur général de la Baie, fit proposer les articles, qui sembloient être passés en usage dans les attaques & les redditions mutuelles des deux Nations : qu'on ne toucheroit point à ses Papiers, ni à ses Livres de compte, qui appartenoient à sa Compagnie ; qu'on laisseroit aux Officiers & aux Soldats leurs habits & leurs coffres ; qu'ils seroient traités comme les François ; qu'on prendroit soin de les renvoïer en Angleterre ; enfin qu'ils sortiroient avec leurs armes & toutes les marques d'honneur. Ces conditions ne furent pas plutôt signées, que le Gouverneur parut à la tête de cinquante-deux Hommes ; c'est-à-dire que dans la confusion du naufrage les François aïant fait peu d'attention à leurs Prisonniers, il s'en étoit sauvé dix-sept, qui furent compris dans la Capitulation.

La Baie d'Hudson demeure aux François.

D'Iberville, aïant pris possession de sa Conquête, y laissa cinquante Hommes, sous le commandement de Serigny son Frere, dont le Vaisseau n'étoit point en état de supporter sitôt la navigation, & s'embarqua sur le Profond avec l'Equipage du Pelican, & quarante-quatre Prisonniers qui lui restoient. Il fit voile le 24 de Septembre, accompagné du Vespe, seul Navire de son Escadre qui n'eut rien souffert des flots ni des armes ; & le 8 de Novembre il arriva heureusement à Bell'Ile. En 1698, Serigny, étant parvenu à réparer son Vaisseau, remit le commandement à Martigny (77), & laissa les François tranquilles dans leur Fort.

Il paroît que l'Angleterre se lassa de leur en contester la possession, & qu'ils la conserverent longtems, avec tous les avantages qu'ils pouvoient espérer du Commerce. Jeremie, qui étoit resté Lieutenant Interprete, après le départ de d'Iberville, continua d'exercer ces deux Offices jusqu'à l'année 1707, & rend témoignage que sous trois Commandans qui se succederent dans cet intervalle, il n'arriva rien de fâcheux à la Colonie. Il obtint alors la permission de repasser en France : mais en arrivant à la Rochelle, il fut choisi pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon. Son départ fut remis à l'année suivante ; & dans l'intervalle, il

Jeremie en est fait Gouverneur.

(76) Cette perte est échappée à l'Historien.

(77) Son Cousin germain.

leva une Compagnie, pour se faire une nouvelle Garnison. C'est lui seul qu'il faut entendre, dans le cours de quelques années où l'on n'a point d'autres Mémoires que les siens.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

Il partit de la Rochelle en 1708. » Lorsque nous fûmes, dit-il, à l'embouchure du Détroit d'Hudson, les vents nous furent si longtems contraires, qu'ils nous obligerent de relâcher à Plaisance, en Terre-neuve. Nous tirâmes des vivres du Canada. L'année d'après, étant arrivés au Fort Bourbon, je trouvai le Gouverneur & la Garnison dans le dernier embarras. Ils manquoient de munitions & de vivres. Comme nous y étions arrivés fort tard, & que le Navire s'étoit fort endommagé dans les glaces, il fallut faire un second hivernement; perte considérable pour la Compagnie, qui avoit à nourrir tout-à-la-fois un gros Equipage & deux Garnisons. Pendant l'Hiver, le Gouverneur que je venois relever fut attaqué d'un asthme, dont il mourut. Sa mort me laissa toute l'autorité.

Etat où il la trouve.

Les lumieres que Jeremie se procura pendant six ans, soit par ses yeux ou par des récits fideles, ne doivent pas être détachées de cet article. Quoique le Fort soit bâti sur la Riviere de Sainte Therese, c'est par celle de Bourbon qu'on voit descendre tous les Sauvages qui viennent faire la Traite. Cette Riviere, qui roule majestueusement ses eaux, descend par un si long cours, qu'elle traverse plusieurs Lacs, dont le plus proche de la Mer, qui est éloigné de cent cinquante lieues, en a cent de circonférence. Les Indiens le nomment *Tatusquoyacu Secahigan*, c'est-à-dire Lac des Forts. Une Riviere, nommée *Quisisquatchioum*, s'y décharge du côté du Nord; elle prend sa source d'un autre Lac, qu'on place à plus de trois cens lieues du premier, & qui se nomme *Michinipi*, ou grande eau, parcequ'en effet il est le plus grand & le plus profond de tous les Lacs de cette Contrée: on lui donne plus de sept cens lieues de tour. Il reçoit plusieurs Rivieres, dont les unes communiquent avec la Riviere Danoise, & les autres dans le Païs des *Placotés de Chiens*. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivieres on trouve quantité de Sauvages, dont les uns se nomment *gens de la grande eau*, & d'autres *Assinibouels*; la plûpart d'un caractere fort humain; au lieu que les Esquimaux, Habitans naturels de la Baie d'Hudson & des lieux voisins sont farouches & barbares. A l'extrêmité du Lac, la Riviere de Bourbon reprend son cours qui vient d'un autre Lac, nommé *Anisquaouigaonou*, c'est-à-dire jonction des deux Mers; parceque vers son centre les Terres se rapprochent beaucoup. Le côté oriental de ce Lac, qui s'allonge entre Nord & Sud, est un Païs de Forêts, où l'on trouve beaucoup de Castors & d'Orignaux. Là commence le Païs des *Cristinaux*, & le climat y est beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté occidental offre de fort belles Prairies, où paissent quantité de Bestiaux. Toutes les Terres sont habitées par des Assinibouels. On donne au Lac environ quatre cens lieues de tour; & sa distance du premier est de deux cens lieues.

Ses observations sur le Païs.

Cours de la Riviere de Bourbon.

Cent lieues plus loin, à l'Ouest Sud-Ouest, & toujours remontant la même Riviere, on rencontre un autre Lac, nommé *Ouenipigoçuhi*, ou petite Mer. Le Païs y ressemble au précédent; & ses Habitans sont des

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

Assinibouels, des Cristinaux & des Sauteurs. On donne à ce Lac environ trois cens lieues de tour. Une Riviere, qui sort de son extrêmité, và se décharger dans un Lac moins grand, nommé *Tacoamiouen*, où se décharge aussi la Riviere *du Cerf*, dont on ne connoît point encore la source, mais par laquelle on peut en joindre une autre, qui porte ses eaux à l'Ouest; au lieu que toutes celles qu'on vient de nommer vont se rendre, ou dans la Baie d'Hudson, ou dans le Fleuve de Saint Laurent. » J'ai » tenté, continue Jeremie, pendant mon séjour au Fort Bourbon, d'en» voïer des Indiens de ce côté là, pour découvrir si cette Riviere ne se » déchargeoit point dans quelque Mer; mais ils ont trouvé des Nations » Barbares qui leur ferment le passage. J'ai interrogé des Prisonniers de » ces Nations, que mes Indiens m'ont amenés. Ces Prisonniers m'ont » dit qu'ils étoient sans cesse en guerre avec une autre Nation, beau» coup plus éloignée qu'eux vers l'Ouest, qui a pour voisins des Peuples » barbus, logés dans des Maisons de pierre, vêtus autrement qu'eux, & » dont les Chaudieres sont blanches. Je leur montrai une tasse d'argent: » ils me dirent qu'ils y trouvoient de la ressemblance, & que ces Peuples » cultivent la terre avec des outils du même métal. La peinture du grain, » qu'ils sement, me fit reconnoître du Maïz (78).

A l'extrêmité Sud-Ouest du Lac Tacamiouen, on trouve une Riviere qui se décharge dans un autre Lac, nommé *Lac des Chiens*, & qui n'est pas fort éloigné du Lac Supérieur, où les Voïageurs François vont tous les jours par la Riviere de Montréal.

Riviere de Sainte Therese.

A l'égard de la Riviere de Sainte Therese, sa largeur n'est que d'une demie lieue à l'embouchure, où est situé le Fort Bourbon. En 1700, on fit bâtir, à deux lieues de ce Fort vers le Sud, un autre Fort, qui fut nommé *Phelipeaux*, avec un grand Magazin pour servir de retraite aux Marchandises, dans les cas d'attaque où l'on s'étoit trouvé tant de fois. C'est là que cette Riviere commence à se diviser, par un grand nombre d'Iles dont elle est entrecoupée. A vingt lieues du Fort, elle se partage en deux; & le bras qui vient du Nord, nommé par les Sauvages Apitsibi, ou Riviere du *Battefeu*, communique avec la Riviere de Bourbon. C'est par là que la plûpart des Sauvages viennent en Traite, à l'aide d'un portage, depuis le Lac des Forêts à cette Riviere. Vingt lieues audessus de cette premiere fourche, on en trouve une autre, qui vient du Sud, & que les Sauvages nomment *Mataouang*, c'est-à-dire grande fourche : elle communique avec une Riviere, que les François ont nommée Riviere des *Saintes Huiles*. Le bras qui vient de l'Ouest continue de se nommer Sainte Therese; mais, ne s'étendant plus bien loin, il se disperse en plusieurs petits Ruisseaux d'où il paroît prendre sa source, & sur lesquels il se trouve quantité de Castors, de Loups Cerviers & de Martres.

(78) Le Voïageur ajoute que M. Begon, Intendant de Quebec, lui aïant demandé ses lumieres, pour faire entreprendre la Découverte de ces Païs par le Canada, il lui avoit répondu qu'elle seroit plus facile par les routes qu'on vient de lire; que ce chemin seroit le plus court, que le Païs y est plus beau, que l'on n'y manque point de chasse; & que diverses sortes de fruits, tels que des Prunes, des Pommes, du Raisin, & quantité d'autres, y croissent sans culture.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

Entre les Forts Bourbon & Phelipeaux, coule une petite Riviere, nommée l'*Egarée*, par laquelle on tire quelque bois de chauffage, qui est fort rare autour des deux Forts. Plus bas, & fort proche de la Mer, on en trouve une autre, qui se nomme *Gargoussu*, où la Marée amene quantité de Marsouins. Jeremie croit qu'en y établissant une pêche, on en pourroit tirer annuellement plus de six cens Bariques d'huile.

Riviere de Saintes Huiles.

La Riviere des Saintes Huiles est éloignée du Fort Bourbon d'environ cent lieues au Sud, tirant vers le fond de la Baie. Les Anglois y avoient un Etablissement, qu'ils détruisirent eux-mêmes, après avoir perdu l'espérance de le conserver. En 1702, *Flamanville*, qui commandoit alors au Fort Bourbon, reçut ordre de fortifier ce poste : mais le logement qu'il y fit faire ne subsista que deux ans, parceque la Compagnie de Quebec se lassa des frais. D'ailleurs, quoiqu'il y ait beaucoup de Castors & que le bois y soit moins rare qu'au Fort Bourbon, la Riviere est si platte qu'elle ne reçoit point de Bâtimens au-dessus de cinquante ou soixante tonneaux.

Propriétés du climat, & passage des Animaux.

Au Fort Bourbon, la Traite est avantageuse avec les Sauvages, lorsqu'ils y trouvent les Marchandises qu'ils aiment. Sa situation est par les 57 degrés de Latitude Nord. L'Hiver y est extrêmement froid. Il commence vers la Saint Michel, & ne finit gueres avant le mois de Mai (*). Au mois de Décembre, le Soleil s'y couche à deux heures trois quarts & se leve à neuf heures. Dans les beaux jours de froid, où l'air est un peu plus temperé, on est surpris de la quantité de Perdrix & de Lievres qui s'y rassemblent. Jeremie eut la curiosité de compter combien les Chasseurs en apportoient au Fort dans un Hiver. Entre 80 Hommes, il se trouva, au Printems, qu'on y avoit mangé quatre-vingt-dix mille Perdrix & vingt-cinq mille Lievres. A la fin d'Avril, les Oies, les Outardes & les Canards y arrivent dans la même abondance, & ne sont pas plus difficiles à tuer. Ces Oiseaux passent deux mois dans le Païs. On donne aux Sauvages une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt Oies ou vingt Outardes, qu'ils sont obligés d'apporter au Fort. Les Cariboux passent deux fois l'année, & leur premier passage est dans le cours de Mars & d'Avril. Ces Animaux, qui viennent du Nord pour aller au Sud, sont en si grand nombre qu'ils occupent plus de soixante lieues d'étendue le long des Rivieres ; & Jeremie ne craint point d'assurer que les chemins, qu'ils font dans la nége, sont plus entrecoupés que les rues de Paris. Les Sauvages font alors des Barrieres, avec des arbres entassés les uns sur les autres ; & laissant par intervalles des ouvertures, où ils tendent des piéges, la quantité de Cariboux qu'ils prennent est incroïable. Le second passage, ou le retour, est dans le cours de Juillet & d'Août.

Passage des Cariboux.

Poissons.

La pêche est une autre ressource en Eté pour les Européens de la Baie d'Hudson. Ils ne manquent point de tendre des filets, qu'ils ne retirent jamais sans y trouver diverses sortes d'excellens Poissons, tels que du Brochet, de la Truite, de la Carpe, & surtout un Poisson blanc, à-peu-près de la forme du Hareng, auquel Jeremie ne croit point qu'il y en ait de comparable dans tout l'Univers. On en fait d'abondantes provisions pour l'Hiver ; & la seule maniere de le conserver est de le mettre dans

(*) Voïez, ci-dessous, les Voïages au Nord-Ouest, & l'Hist. natur. de l'Amérique Sept.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

la nége : il s'y gele, & ne se corrompt plus jusqu'au retour de l'Eté. La viande même & toutes les especes de Gibier qu'on a nommées ne se conservent point autrement. Ainsi, conclut le même Voiageur, sous un fort mauvais climat rien ne manque pour la vie, lorsqu'on y reçoit de l'Europe du pain & du vin. Quoique l'Eté y soit très court, on s'y fait de petits Jardins, qui produisent de bonnes laitues, des choux verds, & d'autres herbes, qu'on prend soin de saler pour l'Hiver.

Massacre de plusieurs François.

Malgré ces secours, la Compagnie de Quebec aïant laissé passer quatre ou cinq ans sans renouveller les munitions & les marchandises du Fort, Jeremie, qui n'avoit pas cessé d'y commander, s'en trouva si dépourvu, qu'il ne put continuer la Traite avec les Sauvages. En 1712, il se vit forcé, au mois de Juillet, d'envoïer une partie de ses gens à la chasse des Cariboux. Sa Garnison étoit fort affoiblie. » Je fis partir, dit-» il, mon Lieutenant, les deux Commis & cinq de mes meilleurs Hom-» mes, auxquels je m'étois efforcé de donner une assez bonne quantité » de poudre & de vivres. Ils se posterent malheureusement proche d'un » Camp de Sauvages, qui manquoient de poudre, parceque la conser-» vant pour ma sureté & celle de mes gens, je leur refusois la Traite. » Ces Barbares, se voïant comme bravés par les Chasseurs François, qui » tuoient toute sorte de Gibier, & qui faisoient bonne chere à leurs yeux » sans leur en faire part, conçurent le dessein de les tuer, pour se saisir » de leurs armes & de leurs munitions. Ils en redoutoient particuliere-» ment deux, qu'ils avoient reconnus pour les plus adroits. Une fête » nocturne, dont nous connoissions l'usage, leur donna l'occasion de les » y inviter. Mes gens se défioient si peu d'une trahison, qu'aïant laissé » partir leurs Compagnons pour le Camp Sauvage, ils se coucherent tran-» quillement. Les deux Convives arriverent au Camp, dans la même con-» fiance ; mais, en entrant dans l'enceinte, ils trouverent les Indiens ran-» gés des deux côtés, la hache & le couteau à la main, & furent poi-» gnardés d'autant plus facilement, qu'ils étoient sans armes. Ces Perfi-» des, résolus d'égorger aussi les six autres, se mirent en chemin avec » leurs armes à feu, pour les attaquer pendant leur sommeil. Ils com-» mencerent par une décharge : ensuite, se jettant sur eux la baïonnette » à la main, ils les égorgerent avant qu'ils fussent bien éveillés. Il y en » eut un, néanmoins, qui, n'aïant été blessé que d'un coup de balle à » la cuisse, feignit d'être mort. Les Indiens le voïant étendu & sans mou-» vement, se contenterent de lui ôter sa chemise, comme à tous les au-» tres ; & dans la fraïeur qui accompagne toujours le crime, ils se hâ-» terent de piller la Cabane, pour fuir aussi-tôt. Le malheureux François » retrouva la force de lever la tête lorsqu'il ne les entendit plus, & vit » ses Compagnons morts autour de lui. Il se traîna jusqu'au Bois, où re-» connoissant qu'il n'avoit reçu le coup que dans les chairs, il arrêta son » sang avec quelques feuilles d'arbre ; & dans cet état, il prit le chemin » du Fort, au travers des ronces. Il étoit neuf heures du soir, lorsque je » le vis arriver, nu, sanglant, & tel qu'il devoit être après avoir fait » dix lieues sans aucun secours. Qu'on juge de ma surprise & de ma » douleur, surtout lorsqu'il m'eut annoncé la mort de mon Lieutenant &

» de tous ses Compagnons. Cependant, je pensai d'abord à me tenir sur » mes gardes, dans la crainte que leurs Meurtriers ne fissent quelque tentative sur le Fort. L'artillerie fut mise en état. Comme il ne restoit que » neuf Hommes autour de moi, il me parut impossible de garder les » deux postes, & je rappellai aussi-tôt la petite Garnison de Phelipeaux, » pour faire garde nuit & jour, sans oser sortir du Fort. L'évenement » fit sentir la nécessité de cette précaution. Ces Barbares, après nous avoir » observés quelques jours, s'approcherent aussi de Phelipeaux, où n'appercevant personne, ils pillerent tout ce que mes gens n'avoient pas » eu le tems d'en apporter, surtout une certaine quantité de poudre, que » j'y tenois en réserve pour le dernier besoin. Ainsi nous passâmes tout » l'Hiver dans le Fort, sans vivres, sans poudre, menacés d'y périr de » misere, & dans l'appréhension continuelle d'y être attaqués par des Traîtres, affamés de nos Marchandises.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept. Baie d'Hudson.

Caractere des Sauvages de la Baie.

Un Navire de la Compagnie, qui arriva l'année suivante, fit renaître l'abondance au Fort Bourbon : mais rien n'y étoit plus nécessaire que les Marchandises de Traite, dont les Sauvages avoient autant de besoin que les François. La faim en avoit fait périr un grand nombre. Comme ils ont perdu l'usage des fleches, depuis que les Européens leur portent des armes à feu, ils n'ont pas d'autre ressource en Hiver que le Gibier qu'ils tuent au Fusil. Jamais ils n'ont tenté de cultiver une Terre, dont ils connoissent la stérilité. Sans cesse errans au milieu des néges, ils ne passent point huit jours dans un même lieu. Jeremie assure que lorsqu'ils sont pressés par la faim, les Peres & les Meres tuent leurs Enfans pour les manger, & qu'ensuite le plus fort des deux mange l'autre. Il ajoute que les exemples n'en sont pas rares. » J'en ai connu un, dit-il, qui après » avoir dévoré sa Femme, & six Enfans qu'il avoit d'elle, avouoit qu'il » n'avoit eu le cœur attendri qu'au dernier ; qu'il lui avoit donné ce rang, » parcequ'il l'aimoit plus que les autres ; qu'en ouvrant la tête, pour manger la cervelle, il s'étoit senti touché, & qu'il n'avoit pas eu la force » de lui casser les os pour en sucer la moelle. On pourroit trouver ce récit peu vrai-semblable, sur le témoignage d'un seul Voïageur ; mais il est confirmé par les Relations Angloises des mêmes Contrées. On y lit, comme dans celle du Commandant François, que ces Indiens vivent fort longtems, malgré leur misere ; que si l'âge les met hors d'état de travailler, ils font un Festin, auquel ils invitent toute leur Famille ; qu'après une longue harangue, dans laquelle ils recommandent l'union, ils présentent, à celui de leurs Enfans qu'ils aiment le mieux, une corde, qu'ils se passent eux-mêmes au cou, & le prient de les étrangler, pour les délivrer d'une vie qui fait leur tourment & celui des autres. Tout le monde applaudit à leur résolution, & le Fils s'empresse de leur obéir. On aura l'occasion, dans un autre article, de rappeller leurs usages.

Ils mangent leurs Enfans.

La Baie d'Hudson est cedée, sans retour, aux Anglois.

Jeremie fut enfin relevé, en 1714, mais ce fut par une Lettre du Comte de Pontchartrain, qui lui ordonnoit de remettre aux Anglois le Fort Bourbon, & tout ce que la France avoit possedé jusqu'alors dans la Baie d'Hudson. Louis XIV s'étoit déterminé à leur ceder sans retour, par l'article XII du Traité d'Utrecht, cette partie de ses Domaines, avec l'A-

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

cadie & l'Ile de Terre-Neuve. Ce fut un ſacrifice conſidérable qu'il fit à la Paix. Jeremie aſſure qu'avec un peu de dépenſe, la Baie d'Hudſon pouvoit devenir le meilleur Poſte de l'Amérique Françoiſe, & que le ſeul Fort Bourbon, bien entretenu de Marchandiſes, rapportoit alors un profit clair de plus de cent mille livres.

Baie d'Hudson.

Etat préſent des Anglois dans la Baie d'Hudſon.

Nous apprenons d'un célebre Anglois, dans la Relation de ſon Voiage à la Baie d'Hudſon, en 1746 & 1747 (79), que le Fort Bourbon a repris ſon ancien nom de *Fort d'York*, & que les Anglois ont dans la Baie trois autres Poſtes, qui portent aujourd'hui les noms de *Churchill*, *Saint Alban*, & *Riviere de Mooſe*. La peinture qu'il fait de ces Etabliſſemens, & les remarques qu'il y joint ſur le Commerce de ſa Nation, ne feront pas la moins curieuſe partie de cet article.

Le Fort d'York eſt ſitué, dit-il, ſur la branche méridionale de la Riviere du Port Nelſon, appellée par les Anglois Riviere de *Haies*, à cinq lieues de l'endroit où elle ſe jette dans la Mer, par les cinquante-ſept degrés vingt minutes de Latitude, & quatre-vingt treize degrés cinquante-huit minutes de Longitude de Londres; poſition que je déterminai moi-même, par des Obſervations très exactes ſur l'Eclipſe de Lune du 14 Février 1747. Ce Fort, pour en parler ſincerement, n'eſt qu'un Bâtiment quarré, flanqué de quatre petits Baſtions, qui ſont aujourd'hui couverts, & ſervent de logemens ou de Magazins. Chaque Courtine a trois petites Pieces d'Artillerie, & le tout eſt garni de paliſſades. Une Batterie d'aſſez gros Canons, qui défend la Riviere, eſt défendue elle-même par un petit Parapet de terre. Dans les tems de guerre, lorſque tous les Habitans doivent être raſſemblés, leur nombre eſt d'environ trente-trois; d'où l'on peut conclure que ce Fort, quelque formidable qu'il puiſſe paroître aux Sauvages, ne ſeroit gueres en état de ſe défendre, s'il étoit attaqué régulierement par les moindres Trouppes de l'Europe.

A la diſtance d'environ ſept lieues, on voit un Canton couvert de pierres, entre leſquelles il ſe trouve quantité de Pyrites, parfaitement ronds, à-peu-près de la groſſeur d'un boulet de Canon de ſix livres. Les Anglois du Païs ont la ſimplicité de croire que la forme de ces pierres eſt l'ouvrage des François, qui les emploïerent dans leurs Canons, lorſqu'ils ſe rendirent maîtres du Fort. M. Ellis n'y reconnut que l'ouvrage de la Nature, & les regarde comme une preuve certaine que ce Païs eſt rempli de Métaux, ſans en excepter les plus précieux. Les Pyrites, dit-il, contiennent toujours un peu d'or, & ſont ſouvent très riches en argent; mais il eſt fort rare qu'on y trouve du Plomb ou de l'Etaim.

Obſervations ſur le Commerce actuel des Anglois.

L'Etabliſſement du Fort d'York paſſe, avec raiſon, pour le plus important de la Compagnie Angloiſe qui porte le nom de Compagnie de la Baie d'Hudſon. C'eſt le vrai centre de ſon Commerce. Elle en tire annuellement, entre quarante & cinquante mille peaux; & ſuivant tous les témoignages, il lui ſeroit aiſé, avec un peu d'induſtrie, d'en tirer cinq fois plus. Mais par une Politique inconcevable, & fort nuiſible aux intérêts de la

(79) M. Henry Ellis, chargé de faire de nouvelles recherches, pour la découverte d'un Paſſage au Nord-Oueſt dans la Mer du Sud. 2 vol. in-12, traduits en François, & publiés à Paris en 1749. Voïez, ci-deſſous, les Voïages au Nord-Oueſt.

Nation, elle décourage elle-même ses Comptoirs, jusqu'à mettre tout en usage pour les empêcher d'étendre leur Commerce. L'Auteur ajoute qu'elle ne fait pas le moindre mouvement pour arrêter les progrès des François, en Canada, qui empietent, dit-il, journellement sur ses avantages, en établissant des Habitations sur ses Rivieres, par le moïen desquelles ils interceptent les meilleures especes de fourrures, telles que les Martres, les Zibelines & les Loutres; » les meilleures, parcequ'elles sont les » plus légeres, & parconséquent les plus faciles à transporter : car les » endroits où elles s'achetent étant fort éloignés de leur domicile, ils ne » trouveroient pas leur compte à se charger de fourrures ordinaires & » pesantes. D'ailleurs ils ont à cet égard un avantage considérable; c'est » que les Indiens ont toujours plus de penchant à trafiquer avec eux, » qu'avec les Anglois.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

M. Ellis croit trouver la raison de cette préférence, dans le prix des Marchandises, que les François paient beaucoup mieux que les Anglois; ce qui lui semble évident par le tarif du Commerce de la Compagnie Angloise, qui réduit généralement toutes les Pelleteries au Castor. » Deux » Loutres, par exemple, ou trois Martres, y sont équivalens à un Castor; tandis qu'il n'y a pas de Castor qui vaille une seule de ces Pelleteries fines. Il arrive delà que les Indiens achetent les Marchandises » Angloises trois fois plus cher que celles des François : non qu'ils manquent de Castors, pour en fournir dans leur Traite; mais ces peaux sont » si lourdes & leur causent tant d'embarras pour le transport, qu'ils sont » obligés d'en porter aux Anglois de plus légeres, & par conséquent plus » recherchées; ce qui leur fait une condition bien dure. Il est même certain, que si les François étoient aussi proche des Etablissemens Septentrionaux de l'Angleterre qu'ils le sont de ses Colonies méridionales, le » Commerce de la Compagnie Angloise seroit encore moins considérable; puisqu'à la Riviere de Moose & à Saint Alban, elle a déja le chagrin de ne pouvoir acheter que leur rebut.

Cependant l'Auteur est persuadé qu'il seroit facile aux Anglois de remédier à ces inconvéniens; ils n'auroient, dit-il, qu'à traiter plus honnêtement avec les Indiens : comme il est certain, d'un côté, que l'intérêt est le seul motif qui les attache aux François, il est sûr de l'autre que les Anglois peuvent donner leurs Marchandises, au même, ou peut-être, à meilleur compte que leurs Rivaux; ce qui arriveroit effectivement, si ce Commerce n'étoit pas dégéneré en monopole dans leur Nation.

Une autre maxime de la Compagnie Angloise, que l'Auteur ne condamne pas moins, » est de choisir ordinairement, pour Facteurs, les moindres & les plus stupides des Emploïés. N'est-il pas sensible que des Officiers de cette trempe sont les moins propres à soutenir un Commerce? » S'ils ont quelque subtilité, elle se borne à tromper les Indiens; à fourrer, par exemple, le pouce dans la mesure, lorsqu'ils leur vendent de » la poudre à tirer; à mêler une moitié d'eau, dans l'Eau-de-vie qu'ils » leur fournissent; en un mot, à pousser sans scrupule & sans remors » la fourberie au dernier excès. D'ailleurs ils ne font pas difficulté de » vendre au-dessus du prix fixé par la Compagnie. C'est par ces artifi-

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

» ces, joint aux présens qu'ils extorquent des Sauvages, qu'ils gagnent » ce qu'ils nomment le surplus, & qui ne va pas à moins d'un tiers du » Commerce. Doit-il paroître surprenant que les sorties annuelles des » Marchandises de la Compagnie ne passent pas ordinairement trois ou » quatre mille livres sterling, & que dans l'espace d'environ quarante ans » le total ne soit pas monté à plus de soixante-mille ? Cependant un ob- » jet, qui paroit de si peu d'importance pour le Public, devient consi- » dérable, par le petit nombre de personnes intéressées, & surtout par » les immenses profits qu'ils en tirent. Mais on sait qu'une branche de » Commerce peut être tellement ménagée, qu'elle tourne au profit de » quelques Particuliers, tandis qu'elle est très désavantageuse à tout une » Nation.

Les regrets du Voïageur augmentent, en considerant les avantages des Etablissemens Anglois, par leur situation, par les Nations nombreuses qui les environnent, par la prodigieuse quantité de Pelleteries que ces Indiens peuvent fournir, & par l'estime qu'ils font des Marchandises Angloises. Il porte envie au Commerce des François avec les mêmes Nations, qui est immense, dit-il, quoique leurs Etablissemens n'aient rien de si favorable, & qu'ils soient sujets au contraire à quantité d'inconvéniens : il fait sentir la facilité qu'il y auroit à redresser des abus qui causent un » tort extrême à sa Patrie : » toute la peine consiste à former de nou- » veaux Etablissemens plus loin, dans l'intérieur du Païs, à donner aux » Indiens des encouragemens convenables, & surtout à faire regner plus » de justice & d'honnêteté dans le Commerce. Alors, la consommation » des Marchandises d'Angleterre monteroit à dix fois plus ; & bientôt » les Anglois prendroient l'ascendant, dans des lieux où les François les » ont supplantés. Il y a beaucoup d'apparence que ces représentations ont » échauffé la Nation Angloise, & n'ont pas eu peu de part aux injustes » entreprises, qui lui font troubler aujourd'hui la paix de l'Europe.

Les trois Forts, qu'on a nommés avec celui d'York, ne méritent point de Description. Ils contiennent environ soixante-dix Habitans, qui, joints à ceux du Fort d'York, ne font pas plus de cent Anglois dans toute la Baie d'Hudson.

Animaux de la Baie d'Hudson.

Coq de Bruiere.

En parlant des Oiseaux de passage, M. Ellis en décrit quelques-uns qui n'abandonnent point le Païs. Le Coq de Bruïere, brun & tacheté, abonde pendant toute l'année dans les terres voisines de la Baie. Il est un peu plus fort que la Perdrix d'Angleterre, avec le corps plus allongé, & la queue plus longue à proportion. Le bec est noir, & couvert de plumes brunes ; la peau, au-dessus de l'œil, est rouge ; le haut de la tête, du col & de tout le corps, d'un brun noirâtre, mêlé d'Orange foncé & de couleur de cendre, la queue, d'un brun noirâtre ; la gorge, sous le bec, d'un blanc jaunâtre ; le col & l'estomac, d'un Orange foncé, avec des taches noires en forme de demi-Lunes : le dessus du corps est blanc, nuancé de couleur de crême, & tacheté de demi-Lunes noires : les pattes, depuis la jointure jusqu'aux piés, sont couvertes d'une espece de duvet brun, mêlé de noir ; & les piés sont d'un brun rougeâtre. Les trois doigts de devant ont des ongles assez longs, noirs, & dentelés, au lieu que celui de der-

riere est uni. Il est remarquable que ces Oiseaux habitent ici les Plaines, & les Païs fort bas ; pendant que sous un autre Ciel, la même espece ne se trouve que dans des Païs fort élevés & même au sommet des Montagnes.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

Perdrix blanche.

La Perdrix blanche est d'une grosseur moïenne, entre la Perdrix commune & le Faisan. Sa figure differeroit peu de celle des nôtres, si la queue n'étoit plus longue. Ces Oiseaux sont ordinairement bruns en Eté, & deviennent tout-à-fait blancs en Hiver, à la réserve des plumes extrêmes de la queue, qui sont noires & tachetées de blanc. Pendant la rigueur du froid, ils passent, tous, les nuits dans la nége, qu'ils secouent le matin, en s'élevant droit en l'air. Le jour, ils se chauffent au Soleil, & ce n'est que le matin & le soir qu'ils cherchent leur nourriture. Un Naturaliste Anglois (80), prétend que cet Oiseau n'est pas proprement une Perdrix, & le prend pour l'Oiseau de Bruïere (81), assez commun en Amérique, & même en Europe, sur les Montagnes d'Italie, de Suisse & d'Espagne ; mais nulle part en si grande abondance que dans la Baie d'Hudson.

Pélican.

Le Pelican n'y est pas plus rare, & ressemble à celui d'Afrique ; mais il est moins gros, & la poche de son bec est moins large.

Aigle à queue blanche.

L'Aigle à queue blanche est un des plus curieux Oiseaux de la Baie. Sa grosseur est à-peu-près celle d'un coq d'Inde. Sa Couronne est applatie. Il a le col extrêmement court, l'estomac large, les cuisses fortes, les aîles fort longues & fort larges à proportion du corps, noirâtres sur le derriere, & plus claires aux côtés. L'estomac est marqueté de blanc ; les plumes des aîles sont noires ; la queue, lorsqu'elle est fermée, paroît très blanche, en haut comme en bas, à l'exception de la pointe qui est noire ou brune. Les cuisses sont couvertes de plumes brunes noirâtres, parmi lesquelles il se trouve en quelques endroits un duvet blanc. Les jambes sont couvertes, jusqu'aux piés, d'un duvet brun, un peu rougeâtre : chaque pié a quatre doigts gros & forts, trois en avant, & le quatrieme en arriere, couvert d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus, d'un beau noir luisant.

Le Hibou couronné.

Le *Hibou couronné*, Oiseau singulier, & fort commun dans la Baie, a la tête presqu'aussi grosse que celle du Chat. Il a des plumes qui s'élevent en forme de cornes, précisément au-dessus du bec, où elles sont mêlées de blanc, & qui par degrés deviennent d'un rouge brun, marqueté de noir. On voit aussi dans les mêmes lieux de grands Hiboux blancs, & d'une blancheur si éblouissante, qu'on a peine à les distinguer sur la nége. Ils y sont en abondance, pendant toute l'année. Souvent ils volent en plein jour, & donnent la chasse aux Perdrix blanches.

Gros Hiboux blancs.

Porc Epi de la Baie d'Hudson.

Le Porc-Epi de la Baie d'Hudson ressemble beaucoup au Castor, par la forme & la grandeur. Sa tête, peu différente de celle du Lapin, a le nez plat, & tout-à-fait couvert d'un poil court. Ses dents de devant, deux en haut & deux en bas, sont jaunes & très fortes. Il a les oreilles si courtes, qu'elles paroissent à peine, entre le poil de sa peau ; les pattes fort courtes aussi, mais les ongles, dont on compte quatre aux pattes de de-

(80) M. Edouards.

(81) En Anglois, *Heath-Game*.

vant & cinq à celles de derriere, très longs, creux en dedans, & extrêmement pointus. Tout le corps est couvert d'un poil fort doux, long d'environ quatre pouces, parmi lequel il se trouve, au haut de la tête, du corps & de la queue, une espece de tuïaux, roides & picquans, de couleur blanche, à pointes noires, qu'on ne retire pas aisément de la peau lorsqu'on en est picqué. Cet Animal fait ordinairement son nid sous les racines des plus grands arbres, où il dort beaucoup. Sa principale nourriture est leur écorce. Il mange de la nége en Hiver, & boit de l'eau en Eté; mais sans y mettre les piés. Les Indiens mangent sa chair, & la trouvent également agréable & saine.

Le Volverene.

Un Quadrupede, encore plus singulier, est le *Volverene*; nommé *Quick-Hatch* par les Anglois. Il est de la grosseur d'un grand Loup. Son museau est noir jusqu'au dessous des yeux; le dessus de la tête, blanchâtre; les yeux noirs; la gorge & le bas du cou, tachetés de noir, les oreilles, petites & rondes, tout le corps, d'un brun rougeâtre, foncé du côté des épaules, plus clair sur le dos & aux côtés; tout le poil du corps, assez long, peu épais; les pattes couvertes d'un petit poil noir, jusqu'à la premiere jointure; les cuisses, brunes; les ongles, d'une couleur claire; enfin, la queue brune jusques vers la pointe, qui est plus épaisse, touffue même, & noire. Le Volverene porte la tête fort bas, en marchant; & son dos paroît toujours vouté. S'il est attaqué, il se défend avec autant d'opiniâtreté que de vigueur. On lui attribue l'adresse de briser ou déchirer en mille pieces toutes les especes de piéges qu'on lui tend.

Observations de M. Ellis, sur les Habitans de la Baie d'Hudson.

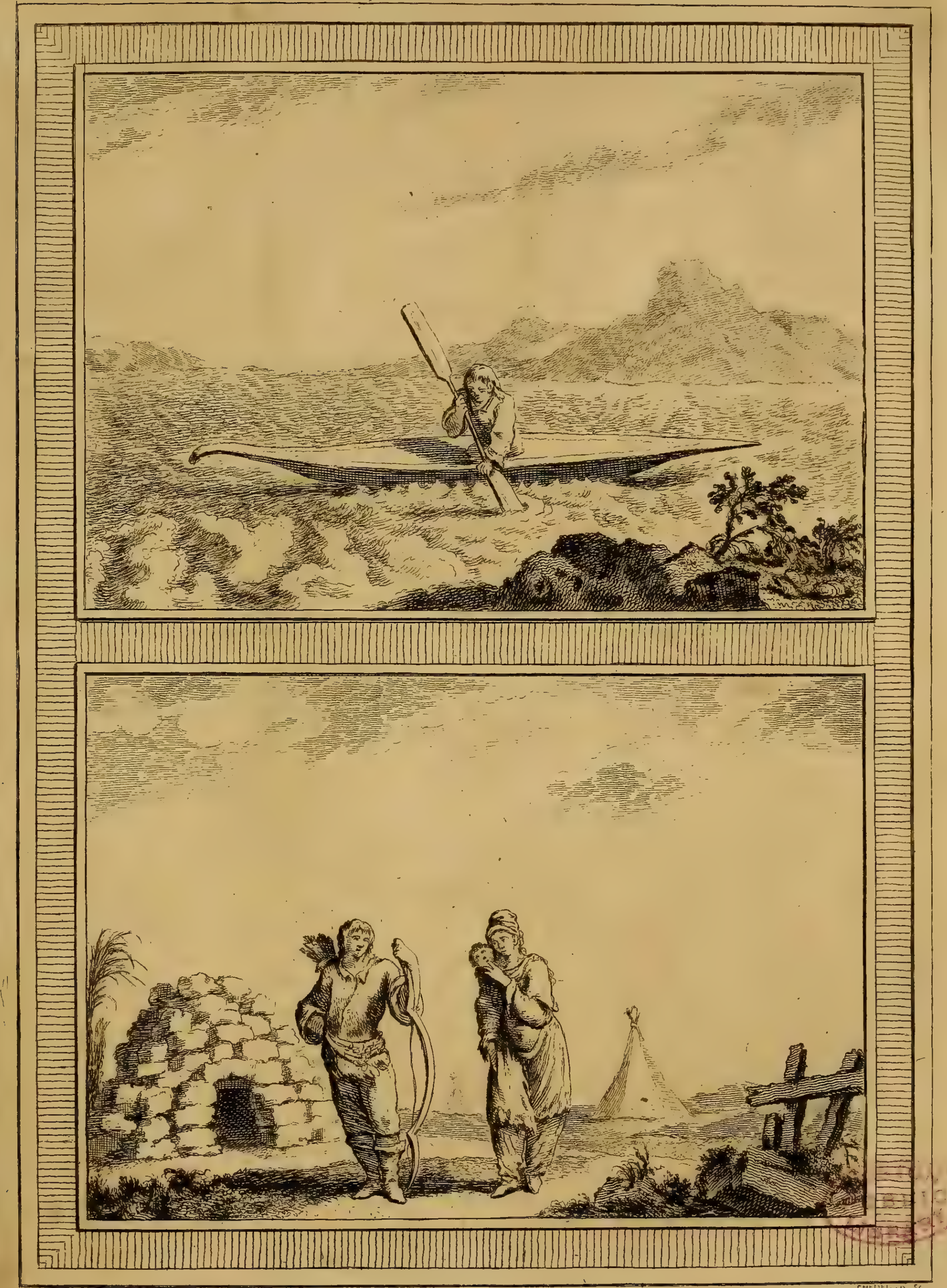
Répétons que cet article ne regardant que la Baie d'Hudson, & n'aïant été détaché des Voïages au Nord qu'à l'occasion des Etablissemens dont on a donné l'Histoire, tout ce qui est commun à cette Baie avec les autres parties des mêmes Régions est remis à l'article général. Ainsi quelques traits, qui nous restent à recueillir de la Relation de M. Ellis ne conviennent qu'aux Indiens du Païs. En confirmant ce que nous en avons déja rapporté, sur le témoignage de Jeremie, de la Potherie, & de quelques autres Voïageurs, il ajoute plusieurs observations, qui répondent à la Commission qu'il avoit particulierement, de reconnoître la nature du Païs & le caractere de ceux qui l'habitent.

Leur figure & leur caractere.

Les Habitans de la Baie d'Hudson, que les Anglois nomment *Nodwais*, & les François, *Esquimaux*, sont d'une stature médiocre, généralement robustes, d'un embonpoint raisonnable, & bazanés. Ils ont la tête large, la face ronde & plate, les yeux noirs, petits & étincellans, le nez plat, les levres épaisses, les cheveux noirs & longs, les épaules larges, & les piés extrêmement petits. Ils sont gais & vifs; mais subtils, rusés, & fourbes. Les flatteries ne leur coûtent rien. Il est aisé de les irriter; on leur voit prendre alors un air fier : mais il n'est pas moins facile de les intimider. Leur attachement pour leurs usages est extrême. » Je sais, dit M. » Ellis, que plusieurs de ces Indiens, aïant été pris dans leur jeunesse, » & transportés aux Comptoirs Anglois, ont toujours regreté leur Païs » natal. L'un d'eux, qui avoit vécu longtems parmi les Anglois, & qui » avoit toujours mangé à la maniere Angloise, voïant ouvrir un Veau » marin par un de nos Matelots, se jetta sur l'huile qui en sortoit fort

» abondamment,

Un Esquimau dans son Canot



Esquimaux du coté du Nord-Ouest de la Baye de Hudson.

» abondamment, & se hâta d'avaller avec une avidité surprenante tout » ce qu'il en put ramasser dans ses mains : ensuite, il s'écria dans le même » transport, ah ! que j'aime mon cher Païs, où je pouvois me remplir le » ventre de cette huile, aussi souvent que je le voulois. Il ne seroit pas difficile de civiliser ces Peuples, si le Commerce qu'on fait avec eux demandoit qu'on en prît la peine.

Divers usages de ces Peuples.

Ils sont fort habiles à gouverner leurs Canots. M. Ellis en donne la figure, qu'on pourra comparer avec celle des autres Bâtimens de la même espece, dans les Relations du Nord-Ouest & du Nord-Est. Ils sont, ou de bois, ou de côtes de Baleine, fort minces, & tout-à-fait couverts de peau de Veaux marins, à l'exception d'un trou, vers le milieu, qui est garni d'un rebord de bois ou de côtes, pour empêcher l'eau du Pont d'y entrer, & qui n'a que la grandeur nécessaire pour contenir un seul Homme, qui s'y tient assis, en étendant les jambes vers l'avant du Canot. De ce rebord, s'éleve une piece de peau, qu'il se lie autour du corps, & qui ferme tout passage à l'eau. Les coutures des peaux sont enduites d'une espece de godron, ou de colle, qui n'est qu'une préparation d'huile de Veau marin. C'est dans ces Canots, que les Indiens prennent avec eux tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, surtout des instrumens pour la pêche. Ils y ont aussi des frondes & des pierres, dont ils se servent fort habilement. Leurs harpons sont armés, par un bout, d'une dent de Cheval marin (*), qui sert à darder les gros Poissons, lorsqu'ils ont été blessés, pour achever plus vîte de les tuer. L'autre bout est proprement fait pour les blesser : c'est une sorte de barbe, garnie de fer, qui se crampone & s'arrête dans le corps du Poisson, au lieu que la pointe d'os en sort d'elle-même. Une Sangle, attachée à la barbe, soutient à l'autre bout une peau de Veau marin enflée, qui tient lieu de bouée, pour marquer l'endroit où le Poisson se plonge dans l'eau, & qui le fatigue beaucoup dans sa nage, jusqu'à ce qu'épuisé de forces, il expire. Alors, les Pêcheurs le tirent à terre, & le dépouillent de sa graisse ou de son huile, qui leur sert de nourriture, & qu'ils brûlent dans leurs lampes.

Leurs Canots.

Ces petits Canots, qui ne sont que pour les Hommes, ont environ vingt piés de long, sur dix-huit pouces de large, & se terminent en pointe aux deux bouts. Le Navigateur n'a qu'une rame, assez large, qui sert à ramer alternativement des deux côtés. Mais il y a, pour les Femmes, des Canots plus grands, & ouverts, dont elles manient les rames & qui portent jusqu'à vingt personnes ; les matériaux en sont les mêmes.

Leur habillement.

L'habillement des Hommes est ordinairement de peaux de Veaux marins, ou de Bêtes fauves. Ils s'en font aussi de peaux d'Oiseaux, terrestres & marins, qu'ils ont l'art de coudre ensemble. Tous ces habits ont une sorte de Capuchon, sont serrés autour du corps, & ne descendent que jusqu'au milieu de la cuisse. Les culottes se ferment devant & derriere avec une corde, comme on ferme une bourse. Plusieurs paires de Bottes & de Soques, les unes sur les autres, servent aux deux sexes à se tenir chaudement les jambes & les piés. La différence, pour les Hommes & les Femmes, est que les Femmes portent à leur robbe une queue qui

(*) C'est ce que les François nomment Vache marine.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

leur tombe jusqu'aux talons, que leurs Capuchons sont plus larges du côté des épaules, pour y mettre leurs Enfans lorsqu'elles les veulent porter sur le dos, & que leurs bottes, plus grandes aussi, sont ordinairement garnies de baleine. Un Enfant, qu'elles sont obligées d'ôter un moment d'entre leurs bras, est mis dans une des bottes, en attendant qu'elles puissent le reprendre. On voit, à quelques Hommes, des chemises de vessies de Veaux marins, cousues ensemble, & presque de la même forme que nos chemises. En général, leurs habits sont cousus fort proprement, avec une aiguille d'ivoire, & des nerfs de Bêtes, fendus en lacets fort minces, qui leur servent de fil. Ils ne manquent pas même de goût, pour les orner de bandes de peaux, en maniere de galons, de rubans & de guirlandes, qui leur donnent un air fort propre.

Leurs Lunettes contre la nége.

Rien ne fit prendre, à M. Ellis, une plus haute idée de leur industrie, que ce qu'ils appellent dans leur Langue *des yeux à nége*. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire, formés pour la conservation des yeux, & noués derriere la tête. Leur fente est précisément de la longueur des yeux; mais elle est fort étroite; ce qui n'empêche point de voir fort distinctement au travers, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette invention les garantit de l'aveuglement; maladie terrible pour eux, & fort douloureuse, qui est causée par l'action de la lumiere fortement réfléchie de la nége, surtout au Printems, quand le Soleil est plus élevé au-dessus de l'horison. L'usage de ces machines leur est si familier, que s'ils veulent observer quelque chose dans l'éloignement, ils s'en servent comme d'une Lunette d'approche.

Leurs Instrumens.

On observe le même esprit d'invention, dans leurs instrumens de pêche & de chasse à l'Oiseau. Leurs harpons & leurs dards sont bien faits, & convenables à l'usage qu'ils en font. La construction de leurs arcs est surtout fort ingénieuse; ils sont composés de trois morceaux de bois, garnis avec autant d'art que de propreté. C'est du Sapin, ou du *Latix*; mais ces bois n'étant, ni forts, ni élastiques, les Sauvages suppléent à ces deux défauts, en les renforçant par derriere, avec une bande de nerfs, ou de tendons de leurs Bêtes fauves. Ils mettent souvent leurs arcs dans l'eau; & l'humidité, qui fait rétrécir ces cordes, leur donne tout-à-la-fois plus de force & d'élasticité. Mais on a vu que depuis qu'ils sont en Commerce avec les Européens, ils abandonnent l'arc pour le fusil.

Remedes pour leurs maux.

On ne connoît, dans la Baie, aucun mal contagieux. Les maux de poitrine, qui y sont les plus communs, se guérissent en buvant l'infusion d'une herbe, nommée *Vuizze Kapukka* (*), ou par des sueurs. Ces Indiens, pour se faire suer, prennent une grande pierre ronde, sur laquelle ils font un feu, qu'ils entretiennent jusqu'à ce que la pierre en devienne rouge. Ensuite, ils élevent, autour, une petite Cabane, qu'ils ferment soigneusement; ils y entrent nus, avec un vase plein d'eau, dont ils arrosent la pierre; & l'eau, se changeant en vapeurs chaudes & humides, qui remplissent bientôt la Cabane, cause au Malade une transpiration très prompte. Lorsque la pierre commence à se refroidir, ils se hâtent de sortir, avant que leurs pores soient fermés, & se plongent sur-le-

(*) Voïez, ci-dessous, l'Histoire Naturelle.

champ dans l'eau froide. Si c'est en Hiver, où le Païs est sans eau, ils se roulent dans la nége. Cette méthode est généralement établie, & passe pour un remede infaillible contre la plûpart des maladies du Païs. Celui qu'ils emploient pour la Colique & pour tous les désordres des intestins n'est pas moins singulier; c'est de la fumée de Tabac, qu'ils avallent en abondance.

Leur Religion.

Leurs idées de Religion sont fort bornées. M. Ellis découvrit, sans rien donner, dit-il, aux conjectures, qu'ils reconnoissent un Etre d'une bonté infinie, & qu'ils le nomment *Ukcouma*, c'est-à-dire, dans leur Langue, le *Grand Chef*. Ils le regardent comme l'Auteur de tous les biens dont ils jouissent; ils en parlent avec respect; ils chantent ses louanges dans un Hymne, d'un ton fort grave, & même assez harmonieux : mais leurs opinions sont si confuses sur sa nature, qu'on ne comprend rien à cette espece de culte. Ils reconnoissent de même un autre Etre, qu'ils appellent *Ouitikka*, & qu'ils représentent comme la source & l'instrument de toutes sortes de maux. Ils le redoutent beaucoup; mais le Voïageur Anglois ne put découvrir, s'ils lui rendent quelque hommage, pour l'appaiser.

Leur tendresse pour leurs Enfans.

Quelque peinture que des Voïageurs mal informés puissent nous faire de leur barbarie, il assure qu'ils ont un fond d'humanité, qui les rend sensibles aux malheurs d'autrui. La tendresse, qu'ils ont pour leurs Enfans, mérite de l'admiration. M. Ellis en rapporte un exemple singulier, qui s'étoit passé presque sous ses yeux. Deux Canots, passant une Riviere fort large, arriverent au milieu de l'eau. L'un, qui n'étoit que d'écorce, & qui portoit un Indien, sa Femme & leur Enfant, fut renversé par les flots. Le Pere, la Mere & l'Enfant passerent heureusement dans l'autre; mais il étoit si petit, qu'il ne pouvoit les sauver tous trois. Une contestation s'éleve. Il ne fut pas question, entre l'Homme & la Femme, de mourir l'un pour l'autre, mais uniquement de sauver l'objet de leur affection commune. Ils emploïerent quelques momens à peser lequel des deux pouvoit être le plus utile à sa conservation. L'Homme prétendit que dans un âge si tendre, il avoit plus de secours à tirer de sa Mere; mais elle soutint, au contraire, qu'il n'en pouvoit esperer que de son Pere, parcequ'étant du même sexe, il devoit prendre de lui des leçons de Chasse & de Pêche; & recommandant à son Mari de ne jamais négliger les soins paternels, elle se jetta dans le Fleuve, où elle fut bientôt noïée. L'Homme parvint au rivage avec son Enfant. Mais cette avanture surprit d'autant moins M. Ellis, qu'il avoit déja remarqué, dans ces Peuples, fort peu d'égards pour les Femmes. Un Homme, qui est assis à terre, se trouve fort offensé qu'une Femme lui cause la moindre incommodité dans cette posture; & c'est un usage établi, que jamais les Hommes ne boivent dans le même vase après leurs Femmes.

Leurs Femmes peu considérées.

Mort violente des Vieillards.

La coutume d'étrangler les Vieillards, qu'on a rapportée sur le témoignage de Jeremie, est confirmée par M. Ellis, mais avec des circonstances qui la rendent encore plus étrange. Il l'étend aux deux sexes. » Quand » les Peres & les Meres sont dans un âge qui ne leur permet plus le » travail, ils ordonnent à leurs Enfans de les étrangler. C'est, de la part » des Enfans, un devoir d'obéïssance, auquel ils ne peuvent se refuser. » La vieille Personne entre dans une Fosse qu'ils ont creusée pour lui

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Baie d'Hudson.

» servir de tombeau. Elle y converse quelque tems avec eux, en fumant » du tabac, & buvant quelque verre de liqueur. Enfin, sur un signe » qu'elle leur fait, ils lui mettent une corde autour du cou; &, chacun » tirant de son côté, ils l'étranglent en un instant. Ils sont obligés en- » suite de la couvrir de sable, sur lequel ils élevent un amas de pierre. » Les Vieillards, qui n'ont pas d'Enfans, exigent le même office de leurs » Amis; mais ce n'est plus un devoir, & souvent ils ont le chagrin d'être » refusés. On ne voit point que, dans le dégoût qu'ils ont de la vie, ils » pensent jamais à s'en délivrer par leurs propres mains.

Charlatans Indiens.

M. Ellis, qui fait profession de ne rien publier qu'il n'ait vu de ses propres yeux, s'étend sur une autre pratique des mêmes Indiens, qu'on prendroit pour un badinage, s'il n'y joignoit une invective amere contre sa Nation. » On en voit plusieurs, qui font le métier de Charlatans, » avec toutes sortes de Drogues qu'ils achetent dans nos Comptoirs, telles » que du sucre, du gingembre, de l'orge, toutes sortes d'épiceries, des » graines pour le Jardinage, de la réglisse, du tabac en poudre, &c. Ils » les débitent en petites portions, qu'ils vantent comme des remedes » pour diverses maladies, ou comme des specifiques pour la pêche, la » chasse, les combats, &c. C'est des Anglois mêmes, qu'ils reçoivent » toutes ces idées; & je ne puis dissimuler qu'un tiers du Commerce de » la Baie d'Hudson dépend aujourd'hui de ces Charlatans Indiens, qui » trompent leurs propres Amis, en troquant leurs fausses drogues pour » de bonnes fourrures, qu'ils viennent trafiquer parmi nous. Cette im- » posture est, sans doute, avantageuse aux Interessés; mais ne seroit-il » pas plus honorable & plus utile pour nous, d'établir un debit sûr & » constant des Marchandises de nos Fabriques, en laines & en fer, que » de souffrir un Commerce infâme, dont les suites ne peuvent être que » préjudiciables à l'Angleterre?

Avantures cruelles de leurs voïages.

Un reproche, qui ne tombe que sur les Indiens, c'est celui qu'ils méritent, pour l'imprudence qui les empêche de se précautionner contre les miseres auxquels ils sont exposés tous les ans. Ils emploient généreusement leurs provisions, lorsqu'elles sont abondantes; sans penser jamais à les conserver pour l'Hiver. A peine gardent-ils un peu de Poisson & de Gibier. Il arrive très souvent à ceux qui viennent trafiquer dans les Comptoirs de la Baie, d'être obligés en chemin, pour avoir compté sur des secours qui ne se presentent point, de griller un millier de peaux, & de les manger. A la vérité, ces disgraces n'ont pas la force de les abbattre. Ils ont recours à toutes sortes de voies, pour se soutenir avec leurs Familles; & dans les dernieres extrémités, leur patience est inébranlable. Souvent ils font deux ou trois cens lieues, dans le fort de l'Hiver, par des Païs nus & glacés, sans tentes, pour se mettre à couvert des injures du tems, ou pour reposer la nuit. Dans ces Voïages, ils élevent, à l'approche de la nuit, une petie haie d'arbrisseaux, qui leur sert de retranchement contre le vent & les Bêtes farouches. Ils allument un grand feu, du côté de la haie, qui est opposé au vent; & sans autre soin que d'écarter la nége, ils se couchent à terre, pour dormir entre le feu & la haie. S'ils sont surpris par la nuit dans une Plaine sans bois, où ils ne

Suite de l'Établiss. des François dans l'Amérique Sept. Baie d'Hudson.

puissent faire ni retranchement, ni feu, ils se couchent sous la nége, qu'ils trouvent moins froide que l'air extérieur, dont elle les garantit. Mais ils conviennent eux-mêmes que la plus grande rigueur du froid n'est pas comparable à ce qu'ils ont souvent à souffrir de la faim. C'est dans ces occasions, qu'ils se portent à l'horrible excès de manger leurs Enfans & leurs Femmes. M. Ellis en rapporte un exemple, qui ne cede rien à celui qu'on a déja lu. Il ajoute, à la honte de sa Nation, que le malheureux Indien, dont il raconte l'Histoire, » pénétré de douleur en arrivant au Comptoir Anglois, n'en put cacher les tristes circonstances, » & que le Gouverneur, qui les entendit, n'y répondit que par un grand » éclat de rire : surquoi le Sauvage, étonné de cette barbarie, dit en Anglois corrompu ; *ce n'est pourtant pas un conte à rire* ; & se retira fort » mal édifié de la Morale des Chrétiens.

Leur langage.

Le langage de ces Peuples est un peu guttural, sans être rude, ni desagréable (82). Ils ont peu de mots, mais très significatifs, & une maniere assez heureuse d'exprimer de nouvelles idées, par des termes composés, qui joignent les qualités des choses auxquelles ils veulent donner des noms.

Deux usages singuliers.

Enfin M. Ellis leur attribue deux usages fort singuliers : » ils different, » dit-il, de toutes les Nations connues, par leur maniere d'uriner ; » les Hommes s'accroupissent toujours pour lâcher de l'eau, & les Femmes, au contraire, se tiennent debout. Les Maris permettent aux Femmes, ou plutôt les obligent souvent, d'avorter, par l'usage d'une herbe » que la Baie produit, & qui n'est pas inconnue ailleurs «. Au reste, ce dernier usage n'est pas plus barbare ici qu'à la Chine, où les loix permettent à ceux qui ne peuvent nourrir leurs Enfans, de les tuer lorsqu'ils viennent au Monde.

Ile de Marbre, & sa description.

M. Ellis donne la description de l'Ile de Marbre, où il fut arrêté par les vents. Elle est située à soixante-deux degrés cinquante-cinq minutes de Latitude, & à quatre-vingt douze de Longitude de Londres. Sa longueur est de six lieues, entre l'Est & l'Ouest, sur deux ou trois de large du Nord au Sud. Tout le terrein, qui est élevé du côté de l'Ouest, & bas de celui de l'Est, n'est qu'un Roc continué, d'une espece de marbre dur & blanc, varié par des taches vertes, bleues & noires. Mais les sommets des Montagnes paroissent brisés ; & des Rocs d'une énorme gros-

(82) On trouve, dans une autre Relation Angloise, les mots suivans, recueillis, dit l'Auteur, au fond de la Baie : *Arakana*, du pain. *Astam*, venez ici *Assinne*, tirer, soit de l'arc ou du fusil. *Apit*, fer à battre du feu. *Arremitogisy*, parler, discourir. *Anotch*, sur-le-champ, tout-à-l'heure. *Chickahigon*, une hache. *Eskon*, des ciseaux. *Manitouhighin*, un habit rouge. *Metus*, des bas. *Mokeman*, un couteau. *Pihockeman*, un grand couteau. *Mickedy*, ou *Pikau*, de la poudre à tirer. *Mekiche*, des grains de verre. *Moustodaouiche*, un caillou. *Nomun niss e to ta*, je ne vous entens point. *Ouma*, ceci, & celui ci. *Pischiche*, une bagatelle. *Pastosigon*, un fusil. *Pistosigon chiche*, un pistolet. *Petta echom e*, donnez-m'en un morceau, une partie. *Pe quiche ekon gou mouon*, je mange ma nourriture. *Spog om*, une pipe à fumer. *Stenna i*, du tabac. *Soss, im, i*, du cuivre rouge. *Chekahoun*, un peigne. *Taney*, où ? *Tinesonec iso*, comment nommez-vous cela ? *Tequan*, que dites-vous ? *Ta poy*, cela est vrai.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept. Baie d'Hudson.

feur, mêlés avec une confufion inexprimable, femblent devoir leur forme & leur fituation à quelque bouleverfement inconnu. Ils couvrent de très profondes cavernes, où l'on entend un grand bruit, qui ne peut être que celui de divers torrens d'eau qui fe précipitent fur les pierres, & qu'on voit fortir en plufieurs endroits par des fentes. La qualité de ces eaux fit juger à M. Ellis qu'elles paffent par quelque Mine de cuivre. Elles font, tantôt verdâtres, avec un goût de verd-de-gris; tantôt parfaitement rouges, & teignant de cette couleur les pierres qu'elles arrofent. Les Vallées font revêtues d'une couche de terre affez mince qui porte très peu d'herbe, & contiennent quelques Lacs d'eau douce, dans lefquels on voit des Cygnes & des Canards. On apperçoit auffi, fur leurs bords, différentes efpeces de Bêtes fauves, qui ne peuvent y venir que du Continent, quoiqu'il foit à plus de quatre lieues au Nord : mais ces Animaux y paffent apparemment fur la glace, en Hiver, ou même à la nage, en Eté; car ils nagent ici fort legerement, & fe foutiennent fort long-tems dans l'eau. Enfin l'on trouve, dans l'Ile, plufieurs traces d'Hommes, telles que des pierres fingulierement entaffées les unes fur les autres, que M. Ellis prit pour des tombeaux, & les fondemens de plufieurs Cabanes, bâties circulairement, en forme de Ruches, d'un mélange de pierres & de mouffe. Entre l'Ile & le Continent du Nord, le mouillage eft affez bon, à dix ou douze braffes d'eau. Elle n'a qu'un feul Port, qui eft au Sud-Oueft, & capable de contenir cent Vaiffeaux; mais l'entrée en eft fort étroite, & couverte d'un Ilot fort bas, tout hériffé de rochers, contre lefquels la Mer fe brife impétueufement. Il faut laiffer cette petite Ile à gauche, pour entrer dans le Port, qui feroit un des plus beaux du monde, fi l'entrée avoit plus de profondeur.

Mauvaife influence des Anglois fur les Indiens.

M. Ellis, aïant paffé l'Hiver dans la Baie, eut l'occafion d'obferver que les Indiens y font peu fujets aux maladies, & que s'ils en font quelquefois atteints, elles leur viennent prefque toujours du froid qu'ils prennent, après avoir bû des liqueurs fortes. Ils ont, dit-il, cette obligation aux Anglois qui leur en fourniffent; » tandis que par des maximes beaucoup plus fages les François refufent de leur en vendre, dans la crainte » de nuire à leur tempéramment, & par conféquent à leur Commerce, » dont le fuccès dépend de la vigueur du corps, & de l'adreffe à la chaffe. » Auffi ceux qui vivent parmi les Anglois font-ils maigres, petits, indolens. Ils s'emportent quelquefois aux plus énormes excès dans leurs » débauches : ils fe battent comme des Furieux; ils brulent leurs Cabanes, ils abufent mutuellement de leurs Femmes; & l'Hiver, dans l'affoupiffement de l'ivreffe, ils fe mettent à dormir autour d'un bon feu, » où ils fe brûlent quelquefois horriblement, ou fe gêlent de même, » fuivant qu'ils s'approchent ou qu'ils s'éloignent trop du foïer. Au contraire, les autres font pleins de fanté, grands, actifs & robuftes, tels » qu'on les a repréfentés.



SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

Etablissement des François dans l'Ile Roïale, autrefois le Cap Breton.

LA cession de l'Acadie & de Terre-Neuve ne laissant plus aux François que l'Ile du Cap Breton pour la pêche des Morues, ils sentirent de quelle importance il étoit de tourner leur attention sur un Etablissement qu'ils avoient extrêmement négligé. Cette Ile, qui est située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de Latitude Nord, forme avec celle de Terre-Neuve, dont elle n'est éloignée que de quinze à seize lieues, l'entrée du Golfe de Saint Laurent. On lui donne environ cinquante lieues de longueur, du Nord-Est au Sud-Ouest, & trente-trois dans sa plus grande largeur, de l'Est à l'Ouest. Le Détroit, qui la sépare de l'Acadie, n'a pas plus de cinq lieues de long sur une de large. Quoique fertile en plusieurs endroits, riche en arbres, capable de nourrir toutes sortes de Bestiaux, & surtout d'une commodité singuliere pour la pêche des Morues, du Loup marin, du Marsouin & des Vaches marines, qui y est très abondante, les François, qui n'y avoient jamais eu qu'un petit nombre de Maisons, y attachoient peu de prix. Ils l'avoient vue passer plusieurs fois sans regret entre les mains des Anglois; & lorsqu'elle leur fut assurée en 1698, par la paix de Riswick, il ne paroît pas qu'ils en eussent la conservation plus à cœur. Mais, après avoir abandonné leurs prétentions sur l'Acadie & Terre-Neuve, ils ouvrirent les yeux sur des avantages, qui pouvoient leur faire réparer ces deux pertes. L'Intendant du Canada (83) avoit été le premier qui les avoit représentés au Ministere en 1708, dans un Mémoire qui contient des explications curieuses sur les Colonies Françoises de l'Amérique Septentrionale.

Situation de l'Ile du Cap Breton.

Elle est assurée aux François.

L'Auteur supposoit que la principale, & presque la seule vue, que la France eut dans ces Etablissemens, étoit le Commerce des Pelleteries, surtout celui du Castor; ce qui n'étoit vrai néanmoins que des Particuliers (84): mais on avoit dû prévoir avec le tems, ou que le Castor s'épuiseroit, ou qu'il deviendroit trop commun, & par conséquent qu'il ne suffiroit pas pour soutenir une Colonie telle que le Canada; que le Commerce du Castor ne pouvoit faire subsister qu'un fort petit nombre d'Habitans; & que si la consommation en étoit assurée, on n'éviteroit le second des deux inconvéniens qu'on vient d'observer, que pour tomber dans l'autre: que cependant les Habitans de la Nouvelle France s'étoient presqu'uniquement attachés à ce Commerce, comme s'ils eussent été certains que les Castors se reproduisoient aussi promptement que les Morues, & que le débit des peaux égaleroit celui du Poisson: ils avoient donc fait leur principale occupation de courir les Bois & les Lacs, pour se procurer des Pelleteries; ces longs & fréquens voïages les avoient accoutumés à mener une vie

Vues de la France dans ses Colonies.

Projet offert par l'Intendant du Canada.

(83) Ou plutôt les Intendans, car ils étoient alors deux; MM. Raudot, Pere & Fils, le premier, chargé de la Justice, de la Police, des Finances & des Affaires générales; le second, de la Marine.

(84) Ne pensant qu'à s'enrichir en peu de tems; & se mettant peu en peine du sort de la Nouvelle France, lorsque leurs vues particulieres étoient remplies.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roiale.

fainéante, qu'ils avoient peine à quitter, quoique le peu de valeur du Castor, eut réduit presqu'à rien le fruit de leurs courses. La conduite des Anglois dans les Colonies voisines, avoit été bien différente. Sans perdre le tems à voïager au dehors, ils avoient cultivé leurs Terres, établi des Manufactures & des Verreries, ouvert des Mines de fer, construit des Navires; & les Pelleteries n'avoient passé chez eux que pour un accessoire, sur lequel ils avoient toujours fait peu de fond.

On reconnoissoit qu'enfin la nécessité avoit réveillé les Canadiens; ils s'étoient vûs forcés de cultiver le lin & le chanvre, de faire des Toiles & de mauvais Droguets, de la laine de leurs vieux habits, mêlée avec du fil: mais l'ancienne habitude d'une vie oisive avoit fait durer une partie de leur misere. Ils avoient assez de blé & de Bestiaux pour vivre tous; mais plusieurs, n'aïant pas dequoi se couvrir, étoient obligés de passer l'Hiver, toujours fort long & fort rude, avec quelques peaux de Chevreuils. Cependant le Roi dépensoit annuellement cent mille écus dans cette Colonie. Les Pelleteries valoient environ deux cens quatre-vingt mille livres; les Huiles & quelques autres denrées en rapportoient vingt mille; les Pensions sur le Trésor roïal, que le Roi faisoit aux Particuliers, & les revenus que l'Evêque & les Seminaires avoient en France, montoient à cinquante mille francs: c'étoit six cens cinquante mille livres, sur lesquelles rouloit toute la Nouvelle France & tout son Commerce. Cette somme suffisoit-elle pour faire vivre une Colonie de vingt à vingt-cinq mille ames, & pour fournir à ce qu'elle étoit obligée de tirer de France? Ses affaires avoient été sur un meilleur pié; elle avoit envoïé longtems pour près d'un million de Castors, sans compter qu'alors elle n'étoit pas si peuplée: mais elle avoit toujours tiré plus qu'elle n'étoit capable de païer; ce qui avoit ruiné son crédit auprès des Marchands, qui n'étoient plus disposés à lui envoïer des effets, sans Lettres de Change, ou sans un nantissement convenable. Il avoit fallu faire passer en France tout l'argent du Canada, pour en tirer des Marchandises; & dans un tems, qui n'étoit pas éloigné, l'épuisement avoit été tel, que ne restant peut-être pas mille écus d'argent monnoïé dans le Païs, on avoit été forcé d'y suppléer par une monnoie de Carte.

Avantages que la France en pouvoit tirer.

Après cette exposition, qui représentoit l'état de la Colonie jusqu'en 1708, l'Intendant offroit divers moïens de la rendre florissante. Elle pouvoit faire un Commerce de ses denrées, qui étoit seul capable de l'enrichir: c'étoient les viandes salées, les Mâts, les Planches, les Bordages, les Bois de construction, le Merrin, le Godron, le Bray, les huiles de Baleine, de Loup marin & de Marsouin, les Morues, le lin, le chanvre, le fer & le cuivre. Il n'étoit question que d'ouvrir des débouchés, & de faire diminuer le prix de la main-d'œuvre. Cette derniere difficulté venoit de la fainéantise des Habitans & de la cherté des Marchandises de France. Lorsqu'il y avoit moins d'ouvrage, l'Ouvrier vouloit gagner beaucoup plus. D'un autre côté, les Marchandises étoient au double, en Canada, de la valeur qu'elles avoient en France. Si l'on en demandoit la raison, c'étoit que les assurances, de vingt-cinq pour cent, du moins en tems de guerre, les frais de Commission, le fret, qui alloit quelquefois

à plus

à plus de quarante écus par tonneau, l'avance de l'argent, les demeures, qu'il falloit païer aux Commissionnaires, & qui devenoient fortes quand les Lettres de Change n'étoient pas païées au terme, enfin le change sur Paris, laissoient peu de profit aux Marchands. Aussi ajoutoit-on qu'il n'y en avoit point de riches dans le Païs. Il falloit donc, pour relever la Colonie du Canada, que chacun y fut occupé suivant ses talens, & que la diminution du prix des Marchandises y mit tout le monde en état de subsister. Le moïen d'y parvenir étoit de trouver quelque lieu, où l'on pût transporter commodément les denrées du Païs, & prendre les Marchandises de France. On épargneroit ainsi une partie du fret; & cette partie des Habitans, qui croupissoit dans l'oisiveté, ou qui couroit les Bois, pourroit s'occuper de la navigation. Mais ce moïen ne deviendroit-il pas nuisible à la France, en lui ôtant une partie du profit qu'elle faisoit sur les Marchandises? Non; parceque l'épargne du fret tourneroit aussi-tôt à l'avantage de la France par une plus grande consommation de ses Marchandises. Ceux, par exemple, que l'oisiveté réduisoit à se couvrir de peaux de Chevreuils, seroient en état, lorsqu'ils commenceroient à s'occuper, de se vêtir d'étoffes de France.

Quel lieu plus commode pour ce dessein, que l'Ile du Cap Breton? Elle est dans une situation, qui forme un entrepôt naturel entre l'ancienne & la Nouvelle France. Elle pouvoit fournir à la premiere, des Morues, des huiles, du charbon de terre, du plâtre, des bois de construction &c, &c; fournir, à la seconde, les Marchandises du Roïaume à meilleur marché, en tirer une partie de sa subsistance, & lui épargner une partie considérable du fret. La Navigation de Quebec au Cap Breton transformeroit, en bons Matelots, des gens inutiles, ou même à charge à la Colonie. Un autre avantage de cet Etablissement pour le Canada, seroit d'y envoïer de petits Bâtimens pour la pêche des Morues & d'autres Poissons, dont on tire l'huile, au bas du Fleuve: ils seroient toujours surs de débiter leurs cargaisons dans l'Ile, & d'y charger des Marchandises de France. On pourroit y envoïer aussi, de Quebec, un Vaisseau chargé des denrées du Païs, qui prendroit du sel pour la pêche du Golfe, & qui retournant dans l'Ile, où il vendroit sa charge de Poisson, acheteroit, du produit de ces deux Voïages, des Marchandises de France pour les débiter en Canada. Les deux Colonies, s'entr'aidant ainsi mutuellement, & ne pouvant manquer de s'enrichir par un Commerce mutuel, pourroient s'associer pour d'autres entreprises, qui seroient d'un nouvel avantage, & pour elles, & pour le Roïaume, telles que d'ouvrir des Mines de fer. Alors celles du Roïaume, & les Bois, pourroient jouir de quelque repos; ou, du moins, on ne seroit plus obligé de tirer du fer de Suede & de Biscaie.

Dans le Voïage de France au Canada, les Vaisseaux courent toujours de grands risques au retour, s'ils ne prennent la saison du Printems; tandis que les petits Bâtimens de Quebec, qui choisiroient les occasions, & qui auroient toujours des Pilotes exercés, ne craindroient rien en allant au Cap Breton. Qui les empêcheroit même de faire deux Voïages par an, & d'épargner ainsi aux Vaisseaux de France la peine de remonter le

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roïale.

Fleuve Saint Laurent, ce qui abrégeroit leur Voïage de moitié ?

D'ailleurs ce n'étoit pas seulement par une plus grande consommation des Marchandises de France, que ce nouvel Etablissement pouvoit devenir fort utile au Roïaume, mais encore, par la commodité qu'il lui donneroit de faire passer ses Vins, ses Eaux-de-vie, ses Toiles, ses Rubans, ses taffetas &c. aux Colonies Angloises. Cet objet seul étoit important; puisque les Anglois trouveroient leur compte à se fournir, au Cap Breton, de toutes ces Marchandises, & pour le Continent de l'Amérique, où leurs Colonies étoient fort peuplées, & non-seulement pour leurs Iles, mais pour celles des Hollandois, avec lesquels ils étoient en Commerce. Combien ne tireroit-on pas d'argent de toutes ces Colonies, dans la supposition même que l'entrée des Marchandises Françoises n'y fût pas ouvertement permise?

Enfin l'Etablissement du Cap Breton ne manqueroit point d'engager les Négocians de France à faire partir des Vaisseaux pour la Pêche des Morues, parceque cette Ile fournissant le Canada de Marchandises, les Bâtimens qu'ils enverroient pour cette Pêche feroient leur charge, moitié en Marchandises, moitié en sel, & gagneroient doublement: au lieu que les Navires François, qu'on y emploïoit alors à la Pêche des Morues, ne se chargeoient que de sel.

On faisoit valoir aussi l'augmentation de cette Pêche, qui pourroit mettre la France en état de fournir l'Espagne & tout le Levant. Celle des Baleines, qui est très abondante dans le Golfe vers les Côtes de Labrador, & dans le Fleuve de Saint Laurent jusqu'à Tadoussac, pouvoit entrer encore dans les mêmes vues. Un Navire, destiné à cette Pêche, pourroit se charger, en France, de Marchandises qu'il vendroit au Cap Breton, ou qu'il laisseroit aux Correspondans de ses Armateurs. Il y prendroit des Futailles pour la Pêche, qui est d'autant plus aisée dans ces Parages, qu'elle ne s'y fait pas en Hiver, comme dans le Nord de l'Europe, où, les Bâtimens Pêcheurs étant au milieu des glaces, il arrive souvent que les Baleines se perdent dessous, lorsqu'elles sont harponées. Non seulement ces Navires pourroient faire un double gain, sur ce qu'ils apporteroient au Cap Breton & sur leur Pêche; mais l'argent, qui passe en Hollande pour les huiles de Baleine, ne sortiroit pas de France.

Outre les Mâts & le bois de construction que l'Ile pouvoit fournir d'elle-même, elle est à portée d'en tirer du Canada; ce qui augmenteroit le Commerce entre les deux Colonies, & faciliteroit au Roïaume la construction des Navires. Qui empêcheroit même d'en construire au Cap Breton, où l'on peut tirer du Canada tout ce qui manque à l'Ile pour cette entreprise ? On pourroit y établir aussi un Commerce de Mâts & de Planches de Sapin avec les Antilles. Enfin il n'y avoit point de relâche plus commode, ni de retraite plus sure, que l'Ile du Cap Breton, pour les Navires, de quelque partie qu'ils vinssent de l'Amérique; & dans les tems de guerre, ce seroit une station, d'où non-seulement l'on troubleroit le Commerce des Colonies Angloises, mais par laquelle on pourroit se rendre maître de toute la Pêche des Morues, avec un petit nombre de Frégates.

A l'explication de ces avantages, l'Auteur du Mémoire joignoit les moïens qui pouvoient faciliter l'exécution du nouvel Etabliſſement. Mais la guerre, qui continua quelques années, empêcha la Cour de ſuivre alors un ſi beau projet. On voit ſeulement qu'après la ceſſion de Plaiſance & de l'Acadie, les François, n'aïant plus d'autre lieu que le Cap Breton pour faire ſecher les Morues, & même pour en faire paiſiblement la Pêche, ſe trouverent dans la néceſſité d'y former une Réſidence conſtante, & de s'y fortifier. Le nom d'Ile Roïale fut ſubſtitué à celui d'Ile du Cap Breton. On délibera longtems ſur le choix d'un Port; & le partage des ſentimens étoit entre le Havre à l'Anglois & le Port Sainte Anne. Enfin la facilité d'entrer dans le premier lui fit obtenir la préference. Il fut nommé Louiſbourg, & les fondemens d'une Ville de même nom furent jettés ſur une Langue de terre qui en forme l'entrée. Coſtebelle, qui venoit de perdre le Gouvernement de Terre-Neuve, fut nommé pour commander dans la nouvelle Colonie.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roïale.

L'Etabliſſement eſt retardé.

L'Ile du Cap Breton eſt nommée l'Ile Roïale.

Fondation de Louiſbourg.

On trouve peu d'éclairciſſemens ſur les premiers progrès de Louiſbourg. Il paroît qu'on avoit compté d'y transférer tous les François établis dans l'Acadie, mais que ne trouvant point dans l'Ile Roïale tous les avantages dont ils jouiſſoient dans leur ancien Etabliſſement, & les Gouverneurs Anglois n'aïant rien épargné pour les retenir, ils prirent le parti d'y reſter. Cependant, quelques années après, il s'en fallut peu qu'ils ne changeaſſent d'avis. *Richard*, Gouverneur Anglois d'Acadie en 1720, fut ſurpris de les voir vivre comme dans une Province de la domination Françoiſe : c'eſt-à-dire que s'étant engagés ſeulement à ne rien entreprendre contre le ſervice de l'Angleterre, ils y conſervoient toutes les prérogatives dont ils avoient joui ſous leur Souverain naturel; qu'ils avoient des Prêtres Catholiques avec l'exercice libre de leur Religion, & qu'ils entretenoient une ſorte de correſpondance avec l'Ile Roïale. On lui dit que le Gouvernement avoit jugé à propos de leur accorder toutes ces faveurs, pour leur ôter l'envie de ſe retirer, ſoit en Canada, ſoit dans l'Ile Roïale, comme le Traité d'Utrecht leur en laiſſoit la liberté, avec celle d'emporter tous leurs effets & de vendre même leurs immeubles; qu'on s'étoit épargné par cette voie les frais d'une nouvelle Peuplade, pour les remplacer; que d'ailleurs il auroit été difficile de trouver des Habitans auſſi laborieux & de la même induſtrie : qu'au reſte, ils n'en avoient jamais abuſé, & que c'étoit même à leur conſidération que les Sauvages Alliés de la France avoient ceſſé de chagriner les Anglois. Ces raiſons ne perſuaderent point le Gouverneur, qui crut apparemment les circonſtances changées. Il commença par leur interdire tout commerce avec l'Ile Roïale : enſuite il leur fit ſignifier qu'il ne leur donnoit que quatre mois, pour ſe réſoudre à prêter le ſerment de fidélité que tous Sujets doivent à leur Souverain. Saint Ovide, qui avoit ſuccedé à Coſtebelle, fut informé de cette nouvelle prétention, & ſe hâta de faire repréſenter aux François d'Acadie que s'ils avoient la foibleſſe de céder, ils devoient s'attendre à perdre bientôt la liberté de Religion. Mais cet avis étoit inutile. Ils avoient déja répondu, au Gouverneur, avec une fermeté qui leur avoit réuſſi; juſqu'à lui laiſſer entrevoir qu'il ne pouvoit les pouſſer à bout, ſans s'attirer

Embarras des François dans l'Acadie.

la haine des Sauvages, qui ne souffriroient point qu'on les forçât au serment de fidélité, ni qu'on les privât de leurs Pasteurs. Richard n'osa risquer de se commettre avec les Indiens de son voisinage, ni s'exposer à voir l'Acadie sans Habitans.

Mesures pour s'établir dans l'Ile Saint Jean.

En effet, Saint Ovide avoit déja pris des mesures pour leur faciliter une retraite dans l'Ile de Saint Jean, où d'autres François avoient formé le dessein de s'établir. Cette Ile, qui est fort proche de l'île Roïale, est la plus grande de celles du Golfe Saint Laurent, avec cet avantage, que toutes les Terres y sont fertiles. On lui donne vingt-deux lieues de long, & cinquante de circuit. Elle jouit d'un Port sûr & commode; & ses Bois, qui étoient encore en grand nombre, étoient de la meilleure espece. Jusqu'à l'Etablissement de l'Ile Roïale, on avoit fait peu d'attention à celle de Saint Jean; mais alors leur proximité fit juger qu'elles pouvoient être d'une grande utilité l'une à l'autre. Dès l'année 1719, il s'étoit formé une Compagnie, qui avoit résolu de peupler Saint Jean. Le Comte de Saint Pierre, premier Ecuïer de Madame la Duchesse d'Orléans, s'étoit mis à la tête de cette entreprise; & des Lettres Patentes, du mois d'Août de la même année, lui accordoient les Iles de Saint Jean & de Miscou, sans autre charge que de rendre foi & hommage au Château de Louisbourg. L'année suivante, il obtint de nouvelles Lettres de concession, pour les Iles de la Madeleine, *Botou* ou *Ramées*. L'objet de la Compagnie étoit la culture des Terres, l'exploitation des Bois, & surtout la Pêche. Mais il étoit plus facile alors de trouver des fonds, que de leur conserver la valeur arbitraire qu'on y avoit attachée; & les premieres tentatives aïant eu peu de succès, l'entreprise fut abandonnée.

Projet d'une Colonie pour cette Ile.

Ce qui le fait manquer.

Après avoir commencé par la situation de l'Ile Roïale, on ne peut se dispenser de s'étendre un peu sur ses propriétés & ses productions, puisqu'elles n'appartiennent pas plus que celles des autres Iles à la Description générale du Continent. Sa figure est fort irréguliere. Elle est tellement coupée par des Lacs & des Rivieres, que ses deux principales parties ne sont jointes que par un Isthme d'environ huit cens pas de large, qui sépare le fond d'un Port, nommé le Port Toulouse, de plusieurs Lacs auxquels on a donné le nom de *Labrador*. Ces Lacs se déchargent dans la Mer, à l'Orient, par deux Canaux de largeur inégale, formés par une Ile, nommée *Verderonne*, ou la Boularderie, qui a sept ou huit lieues de long. Les Ports de l'Ile sont ouverts à l'Orient, en tournant au Sud dans l'espace de cinquante lieues, à commencer par le Port Dauphin, anciennement le Port Sainte Anne, jusqu'au Port Toulouse, qui est presqu'à l'entrée du passage de Fronsac. Il n'est pas aisé, partout ailleurs, de trouver quelques mouillages pour de petits Bâtimens, dans les Anses ou entre des Iles. La Côte du Nord est fort haute, & presqu'inaccessible; & l'on ne peut gueres aborder plus facilement à celle de l'Ouest, jusqu'au passage de Fronsac, après lequel on trouve d'abord le Port Toulouse, connu auparavant sous le nom de *Saint Pierre*. Il est proprement entre une espece de Golfe, qu'on nomme le petit Saint Pierre, vis-à-vis des Iles *Madame*, ou de Maurepas. Delà, en remontant au Sud-Est, on rencontre la Baie de Gabori, dont l'entrée, qui est à vingt lieues des Iles

Saint Pierre, n'a pas moins d'une lieue de large, entre des Iles & des rochers. On peut s'approcher de toutes les Iles, & quelques-unes avancent d'une lieue & demie dans la Mer. Cette Baie, qui a deux lieues de profondeur, est un bon mouillage. Le Port de Louisbourg, autrefois le *Havre à l'Anglois*, n'en est éloigné que d'une bonne lieue. C'est un des plus beaux de l'Amérique. Il n'a gueres moins de quatre lieues de tour, & l'on y trouve partout six à sept brasses d'eau. Son entrée n'a pas 200 toises de large, entre deux petites Iles, & se fait reconnoître de douze lieues en Mer, par le Cap de Lorembec, qui n'en est pas loin au Nord-Est.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roïale.

Port de Louisbourg.

Deux lieues plus haut, on trouve le Port de la Baleine, dont plusieurs Rochers couverts en haute Mer, rendent l'entrée difficile, & qui ne peut recevoir que des Bâtimens de trois cens tonneaux. On ne compte pas deux lieues de ce Port à *Punadou*, ou *Menadou*, autre Baie d'environ deux lieues de profondeur, qui a, presque vis-à-vis de son entrée, l'Ile de *Scatari*, nommée autrefois le *Petit Cap Breton*, & longue de deux lieues. La Baie de Miré n'en est séparée que par une langue de terre fort étroite. On donne à cette derniere Baie huit lieues de profondeur, & deux de large à son entrée : mais elle se rétrécit ensuite, & plusieurs petites Rivieres s'y déchargent ; ce qui n'empêche point que les grands Vaisseaux n'y puissent pénétrer jusqu'à six lieues. Outre l'Ile de Scatari, cette Côte en a quelques-unes de moindre grandeur, & divers Rochers, dont le plus gros se nomme *le Forillon*. La Baie de Morienne est au-dessus, séparée de celle de Miré par le Cap *Brulé* : un peu plus haut, & directement par les quarante-six degrés huit minutes, on rencontre l'Ile *Plate*, ou l'Ile *à pierre à Fusil*. Toutes ces Iles & ces Rochers offrent de bons abris, & l'on peut en approcher sans crainte.

Petit Cap Breton.

Trois lieues au-delà, vers le Nord-Ouest, on trouve l'*Indiane*, fort bon Havre, mais qui ne reçoit que de petits Vaisseaux. De l'Indiane, on compte deux lieues à la Baie des Espagnols, dont l'entrée n'a que mille pas de large, mais qui croît toujours en largeur, & qui se partageant en deux bras, qu'on peut remonter environ trois lieues, forme ainsi deux très bons Ports. De cette Baie à la petite entrée de Labrador, il ne reste que deux lieues, & l'Ile qui la sépare de la grande entrée est à-peu-près de la même étendue. Labrador est un Golfe, qui a plus de vingt lieues de long, & trois ou quatre dans sa plus grande largeur. On ne compte qu'une lieue & demie, de la grande entrée de Labrador au Port Dauphin ou de Sainte Anne ; & l'on peut mouiller au large, entre les Iles de Sibou. Une langue de terre, qui ferme presqu'entierement le Port, n'y laisse de passage que pour un Vaisseau. Le Port a deux lieues de circuit : à peine les Vaisseaux y sentent-ils les vents, dont ils sont garantis par la hauteur des Terres & des Montagnes qui l'environnent ; d'ailleurs ils peuvent mouiller fort près de terre. Ce sont ces avantages qui ont rendu longtems le choix incertain, pour la construction de Louisbourg, entre le Port Sainte Anne & le Havre à l'Anglois.

Tous ces Havres & ces Ports étant si voisins, il seroit facile d'ouvrir des chemins par terre, des uns aux autres ; & rien ne seroit plus avantageux pour les Habitans, à qui ces communications épargneroient pendant l'Hiver la peine de faire le tour des Côtes.

Communications possibles dans l'intérieur de l'Ile.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roïale.

Son Climat & ses productions.

On nous représente le climat de l'Ile, à-peu-près le même que celui de Quebec ; & quoique les brouillards y soient plus fréquens, l'air, dit-on, n'y est pas mal-sain. Toutes les Terres n'y sont pas bonnes, mais elles produisent des arbres de toute espece. On y voit des Chênes d'une prodigieuse grandeur, des Pins propres à la mâture, & diverses sortes de bois de charpente, dont les plus communs, après le Chêne, sont le Cedre, le Frêne, l'Erable, le Plane & le Tremble. Les Fruits, & surtout les Pommes, les Légumes, le Froment, & tous les autres grains nécessaires à la vie, le Lin & le Chanvre, y sont d'aussi bonne qualité qu'en Canada, mais moins abondans. On observe que les Montagnes y peuvent être cultivées jusqu'au sommet, que les bonnes Terres y ont leur pente au Midi, & qu'elles sont à couvert des vents de Nord & de Nord-Ouest, par les Montagnes qui les bordent du côté du Fleuve Saint Laurent.

Tous les Animaux domestiques, tels que les Chevaux, les Bœufs, les Porcs, les Moutons, les Chevres, & la Volaille, y trouvent abondamment dequoi vivre. La Chasse & la Pêche y peuvent nourrir les Habitans, une bonne partie de l'année. L'Ile a plusieurs Mines abondantes, d'un excellent charbon ; & ces Mines, étant en Montagnes, il n'est besoin, ni de les creuser, ni d'en détourner les eaux. Il s'y trouve aussi du Plâtre. Mais le principal avantage qu'on attribue à l'Ile Roïale, c'est qu'il n'y a point de Côte où l'on pêche plus de Morues, ni d'endroit plus commode pour les faire sécher. Autrefois elle étoit remplie de Bêtes fauves ; elles y sont rares aujourd'hui. Les Perdrix y sont presque de la grosseur du Faisan, & ne lui ressemblent gueres moins par la couleur du plumage.

On a l'obligation à Dom Antoine d'Ulloa, l'un des deux Officiers Espagnols qui accompagnerent les Académiciens de France au Pérou, de nous avoir donné sur Louisbourg, & sur le dernier siége de cette Place, plus d'éclaircissemens qu'il ne s'en trouve dans nos propres Relations. Diverses avantures l'avoient conduit à l'Ile Roïale, où le malheur qu'il eut de tomber entre les mains des Anglois en 1745, c'est-à-dire l'année même qu'elle fut enlevée à la France, lui donna une fâcheuse occasion de s'instruire. Il place le Fort même de Louisbourg, par les quarante-cinq degrés cinquante minutes de Latitude Nord, & soixante-un degrés de Longitude à l'Occident du Méridien de Paris.

Description de Louisbourg.

La Ville, dit-il, est d'une grandeur médiocre. Ses Maisons sont bâties de bois, sur des fondemens de pierre, qui s'élevent de quelques piés au-dessus de terre. Quelques-unes ont tout le premier étage de pierre, & le reste de merrein. Le Rempart est fortifié à la moderne, avec tous les Ouvrages qui rendent une Place respectable : il manque, dans un espace d'environ cent toises, qui est le côté de la Mer ; mais cette partie est défendue par sa situation, & n'est fermée que d'un simple Batardeau, près duquel l'eau est si basse, qu'elle forme une espece de Lagune, inaccessible par ses écueils à toutes sortes de Bâtimens ; sans compter le feu des Bastions collatéraux, qui défendent très avantageusement cette Estacade. Dans l'enceinte du Rempart, au centre d'un des principaux Bastions, est une Maison fortifiée, qui porte le nom de Citadelle, avec un Fossé, un

Pont-levis & un Corps-de-garde du côté de la Ville, mais sans Artillerie, & sans aucune disposition pour en placer. L'édifice est composé d'un logement pour le Gouverneur, d'un Corps de Cazernes pour la Garnison, avec un Arsenal & des Magasins sous le Terreplein du Rempart, & d'une Chapelle, qui sert d'Eglise Paroissiale à la Ville. Elle n'a d'ailleurs qu'une autre Eglise, qui est celle de l'Hôpital, dirigé par des Religieux de Saint Jean de Dieu, & nouvellement bâti, quoique plus anciennement fondé.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

Description du Port.

Il ne manque rien, au Port de Louisbourg, pour la sureté & l'étendue; mais l'entrée en est étroite. Elle est resserrée par une Ile nommée l'*Ile des Chevres*, sur laquelle on a construit un assez grand Fort. Un Tourillon sert de Phare sur la Côte opposée, pour éclairer les Vaisseaux qui arrivent pendant la nuit. Cette Côte forme une Pointe, qui s'avance jusqu'à l'entrée du Port, & qui offre un autre Fort, nommé *la Batterie Roïale*. Au-delà, la Côte s'enfonce, & forme une Anse, ou plutôt une espece de Golfe, qui est d'une extrême commodité pour la carene des Vaisseaux de toute grandeur. Non-seulement ils y trouvent toujours beaucoup d'eau, mais ils y sont à l'abri de tous les vents. Aussi tous les Bâtimens du Païs y viennent-ils hiverner; au lieu qu'en Eté ils mouillent dans le Port, à un quart de lieue de la Ville, & même plus proche, à couvert aussi de tous les vents, excepté de ceux d'Est, qui peuvent entrer par la bouche du Port, & remuer un peu les flots, mais sans danger pour les Vaisseaux qui sont à l'ancre. Entre la Pointe de la Batterie Roïale & celle du Phare, mais plus près de la premiere, on rencontre un Brisant, qui sort assez pour se faire appercevoir. Toutes les autres parties du Port étant nettes & sans écueil, on y peut aisément louvoïer dans le mauvais tems, soit pour entrer ou pour sortir. En Hiver, les glaces ferment absolument le Port de Louisbourg. L'eau gele avec tant de force, qu'on peut le parcourir à pié dans toute son étendue; & cette gelée, qui commence ordinairement vers la fin de Novembre, dure jusqu'en Mai ou en Juin. En 1745, elle commença dès les premiers jours d'Octobre.

Habitans de Louisbourg.

Louisbourg, seule Ville de l'Ile Roïale, est peuplée de Familles Françoises, les unes Européennes, les autres Créoles, de l'Ile même, ou de Plaisance en Terre-Neuve, d'où elles passerent à Louisbourg après le Traité d'Utrecht. Son seul Commerce, avant l'invasion des Anglois, étoit la pêche des Morues, dont M. d'Ulloa vante l'abondance, & que leur délicatesse fait préferer, dit-il, à celles de Terre-Neuve. La Ville avoit des Particuliers fort aisés, dont les richesses consistoient en Magasins de Morue, & dans les Barques qu'ils entretenoient pour cette Pêche. Quelques-uns en avoient jusqu'à cinquante, montées chacune de trois ou quatre Hommes, qui recevoient un paiement reglé, pour fournir chaque jour une certaine quantité de Morue. Les Magasins s'en trouvoient remplis au retour de la belle saison; & l'on voïoit arriver alors des Vaisseaux de tous les Ports de France, chargés de toute sorte de denrées & de Marchandises, qu'ils troquoient pour de la Morue, dont ils faisoient leur charge au retour. Les Vaisseaux des Colonies Françoises de Saint Domingue & de la Martinique y apportoient du Sucre, du Tabac, du Caffé, du Taffia, du Miel &c, & s'en retournoient chargés de Morue. Ce que

Leur fortune.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roïale.

Louisbourg recevoit de trop, en Marchandises, passoit au Canada, où ceux qui exerçoient ce Commerce prenoient des Castors & d'autres Pelleteries en échange. Ainsi le plan des Raudots avoit commencé à s'exécuter heureusement. Louisbourg, sans autre denrée que la Morue, étoit en Commerce avec l'Europe & l'Amérique. Cependant on verra bientôt que ce n'étoit pas l'unique Port où les Vaisseaux François en chargeassent. Ils alloient faire cette Pêche eux-mêmes à l'Ile de Terre-Neuve, à la Côte du petit Nord & sur le Banc.

Autres Iles Françoises.

Outre les Habitans de Louisbourg, d'autres François, répandus dans les Iles voisines, surtout dans celle de Saint Jean, y avoient leurs Cases, leurs Magasins, & tout ce qui étoit nécessaire à la Pêche. Ce Com- » merce, observe M. d'Ulloa, suffisant pour les enrichir, il y en avoit » peu qui s'occupassent de la culture des Terres. D'ailleurs l'Hiver du Païs est » fort long. La terre, longtems couverte de trois ou quatre piés de nége, » qui ne fond qu'en Eté, n'est gueres propre à la culture, & l'est moins » encore à nourrir des Bestiaux. On est obligé de les renfermer à l'arri- » vée de l'Hiver, pour les nourrir de foin jusqu'à la belle saison. A la » vérité les néges & les glaces ont à peine disparu, que l'abondance » renaît dans les champs; & la promptitude, avec laquelle on voit croî- » tre les herbes & les fruits, console bientôt les Habitans de la longueur » de l'Hiver.

Habitans naturels de l'Ile Roïale.

L'Ile Roïale & les Iles voisines ont aussi des Habitans naturels. Ces Indiens, continue M. d'Ulloa, auxquels les François donnent le nom de Sauvages, sont plus grands & mieux faits que ceux du Pérou; mais ils n'en sont point différens par la couleur, & leur ressemblent beaucoup par les mœurs. Ils ne sont, ni tout-à-fait soumis à la France, ni tout-à-fait indépendans. S'ils reconnoissent le Roi pour Souverain, c'est sans admettre ses Ordonnances pour leur Gouvernement particulier, & sans rien changer à leurs usages. Ils ne lui paient même aucun tribut. Au contraire, ce Monarque leur envoie, tous les ans, une certaine quantité d'habits, de poudre & de fusils pour leurs chasses, d'eau-de-vie & d'outils, dans la seule vue de se les attacher. C'est une conduite fort sage, que la France tient aussi avec les Sauvages du Canada. Elle leur envoie d'ailleurs des Missionnaires pour les instruire; & ces Peuples, grossiers, mais capables de reconnoissance, aiment & respectent comme leurs Peres ceux dont ils ont reçu le Baptême & les lumieres de la Religion. Il n'y avoit dans l'Ile Roïale, en 1745, qu'un Missionnaire, nommé l'Abbé *Mallard*, qui suffisoit pour les Indiens de cette Ile. Ces Sauvages, quoique Chrétiens & rassemblés, peuvent passer pour errans, parcequ'il est rare qu'ils s'arrêtent longtems dans un même lieu. Leurs Cabanes sont bâties fort légerement, comme s'ils ne comptoient jamais d'y faire un long séjour. Leur premier soin, en arrivant sur le terrein où ils veulent se loger, est de construire la Chapelle & l'habitation de leur Pasteur. Ensuite chacun bâtit sa propre Maison. Ils y passent deux ou trois mois, quelquefois cinq, six, ou davantage, suivant la facilité qu'ils y trouvent pour la Chasse. Si le Gibier commence à manquer, ils levent le Camp, ils cherchent un autre lieu qui leur convienne, & leur Curé ne cesse point de les suivre. Cependant

Conduite que la France tient avec eux.

Leurs usages.

pendant plusieurs se rendent volontairement aux Etablissemens François, s'engagent à servir pour un tems, & rejoignent leur Trouppe à la fin du terme. Les autres viennent vendre aux François les peaux des Bêtes qu'ils ont tuées dans leurs Chasses.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

Quoique l'Ile Roïale ait plusieurs Ports, qui pouvoient être peuplés & fortifiés, les François avoient cru devoir se borner à l'entretien de Louisbourg, pour la conservation d'une Ile Montagneuse & pleine de Bois, qui ne laisse craindre à cette Place aucune attaque par terre.

Raisons qui firent perdre Louisbourg aux François.

Le Voïageur Espagnol applaudit à cette conduite, & juge qu'ils n'auroient jamais perdu l'Ile, s'ils n'en eussent perdu la Forteresse. Il ajoute que jamais Louisbourg n'eut été pris, » si dans une conjoncture critique » il n'eut pas manqué des munitions les plus nécessaires, s'il eut été secouru, ou si l'opinion qu'il étoit imprenable n'eut fait négliger toute » sorte de précautions. La France, à la vérité, ne manquoit point d'y » envoïer tous les ans, un convoi d'argent & de vivres, pour la subsistance & la paie de la Garnison. Le soin des fortifications n'étoit pas » plus oublié. On y faisoit travailler les Soldats qui n'étoient point occupés à la garde des Postes; & leur ardeur se relâchoit d'autant moins, » qu'ils voïoient leur sureté comme attachée au bon état de la Place. Mais » l'avarice de ceux, qui étoient chargés du paiement, leur en faisoit retenir une partie, & les Officiers se rendoient coupables de la même injustice à l'égard du *Pret*. Ce désordre n'étoit pas nouveau en 1745 : il » avoit déja fait naître des plaintes; & le Gouverneur de la Place étant » mort l'Hiver précédent, cette perte avoit tellement augmenté la confusion, que les Trouppes s'étoient deux fois soulevées. Quelque soin qu'on » eût apporté à les appaiser, on n'avoit pas coupé la racine du mal; & » le mécontentement subsistoit, lorsqu'une Escadre Angloise, paroissant » devant Louisbourg, y porta le premier avis du danger qui menaçoit » cet Etablissement.

Etat de cette Ville, lorsqu'elle fut prise.

La Garnison de la Ville & de tous ses Forts ne consistoit alors qu'en six cens Hommes de Trouppes reglées, la plûpart Suisses, auxquels on pouvoit en joindre huit cens de Milice, formée de tous les Habitans qui étoient capables de porter les armes. Le Gouverneur Général du Canada, informé de ce qui s'étoit passé l'année derniere, & n'ignorant point ce qu'il y avoit à craindre d'une Garnison foible & mécontente, pour une Place de cette importance, fit offrir au nouveau Commandant un secours de Trouppes, qui lui auroit suffi, s'il l'eut accepté. M. d'Ulloa fait profession d'ignorer quelles furent les raisons de son refus; mais il ne craint point d'assurer, que deux mille François aguerris auroient dissipé toutes les forces de la Nouvelle Angleterre.

Elle est attaquée par les Anglois.

L'espérance des Anglois avoit été de surprendre la Place, avant l'arrivée du Convoi de France. Ils avoient armé à Boston, avec une diligence extrême; & leur Escadre, avec une Flotte Bostonoise chargée de Trouppes & de munitions, étoit devant Louisbourg au commencement de Mai. D'ailleurs, un accident avoit retardé le Convoi François. Il devoit partir de Brest, longtems avant qu'on supposât les glaces fondues à Louisbourg. Mais, un Vaisseau de guerre, prêt à jetter l'ancre avec une Fre-

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roiale.

Accident qui la prive de tout secours.

Le Marquis de Maisonforte y est envoïé.

gate, avoit eu le malheur d'être réduit en cendre par le feu. Il ne s'en étot trouvé qu'un autre dans le même Port : encore étoit-il sur le chantier, mais prêt d'être lancé à l'eau. Le Marquis de *Maison-forte*, Commandant de celui qui venoit d'être brûlé, reçut ordre de réparer sa disgrace par toutes sortes d'efforts, de lancer à l'eau le Vaisseau neuf, qu'on avoit nommé le *Vigilant*, de l'équiper aussi-tôt, & de mettre sur-le-champ à la voile. Mais toute la diligence imaginable n'avoit pû faire éviter la perte d'un tems précieux, pendant lequel la Flotte Angloise entra dans le Port de Louisbourg, & fit son débarquement, sans oser néanmoins ouvrir la tranchée.

Cependant le Vigilant s'étoit mis en Mer. Il arriva, le 30 de Mai, à la vue de l'Ile Roïale; mais une brume épaisse, qui fit craindre à Maison-forte de se briser contre quelque écueil, l'empêcha d'abord de porter droit à la Côte. Il fut réduit à faire des bordées, pour attendre un tems plus clair. Dans ces circonstances, il découvrit une Frégate de quarante canons, qu'il reconnut pour Angloise. Son Vaisseau étant de soixante pieces : il ne balanca point à fondre sur elle, & lui lacha toute sa bordée. La Frégate feignit de plier, pour l'attirer dans le piege, & prit même la fuite à toutes voiles, favorisée du brouillard. Il la suivit de fort près, & l'un & l'autre arriverent sous l'Escadre Angloise, au moment que le brouillard commençoit à se dissiper. Ainsi le Commandant François, qui se croïoit sûr de la victoire, tomba dans une étrange surprise, en se voïant entouré de Vaisseaux ennemis. Il ne se déconcerta point; & quoique son Bâtiment, surchargé d'armes & de munitions de guerre, tirât trop d'eau pour lui laisser l'usage de sa batterie basse, il entreprit de se défendre jusqu'à la derniere extrémité.

Son Combat.

Il fut d'abord attaqué par la Frégate, qu'il s'étoit flatté d'enlever, & par deux Vaisseaux, l'un de soixante, l'autre de cinquante pieces de canon; enfin par l'Escadre entiere. Le feu, qui commença vers deux heures après midi, fut terrible de toutes parts. Maison-forte & tous ses Gens firent des prodiges de conduite & de valeur. La victoire fut réellement balancée jusqu'à neuf heures du soir, que les François, aïant leur Gouvernail brisé, toutes leurs manœuvres hachées, & leur château-d'avant fracassé, se virent près de couler à fond. Ils se rendirent, avec plus d'honneur que l'Ennemi n'en pouvoit tirer de sa victoire. Mais cette disgrace entraîna la perte de Louisbourg. Les Assiégeans avoient été si découragés par la résistance qu'ils y avoient trouvée, & connoissoient si peu l'art de la guerre, que regrettant les champs & le repos de leur Colonie, ils demandoient déja leur retour. Le Voïageur Espagnol a su d'eux-mêmes, que si la prise du Vigilant étoit arrivée quinze jours plus tard, ils auroient levé le Siége : mais cet avantage releva leurs espérances. Ils recevoient, sans cesse, des munitions de la Nouvelle Angleterre; & celles de la Ville devant diminuer de jour en jour, ils ne purent douter du succès.

Belle défense.

Circonstances du Siege de Louisbourg.

On nous donne quelques circonstances du Siege, qui n'avoient pas été publiées. Pendant qu'ils pressoient la Place, ils menaçoient, avec un Corps nombreux, le Fort nommé la Batterie Roïale; c'est-à-dire que ce Corps étoit campé à quelque distance du Fort, sans oser s'en approcher.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roïale.

Le Commandant de la Ville connoissoit l'importance de ce poste : mais n'aïant point assez de monde pour en renforcer la Garnison, il s'étoit contenté d'en faire augmenter l'artillerie, avec ordre de faire un feu continuel, pour en imposer du moins par les apparences ; & si l'Ennemi s'approchoit enfin avec des forces trop supérieures, il avoit ordonné au Commandant du Fort d'enclouer toutes ses pieces, & de s'embarquer avec ses Gens dans quelques Bateaux qui étoient sous les murs, pour se retirer aussi-tôt vers la Place. Cet Officier, qui manquoit de courage, ou d'expérience, ou de présence d'esprit, ne s'attacha qu'au second de ces deux ordres. A peine l'eut-il reçu, que sur un foible mouvement des Anglois, il s'embarqua précipitamment avec tout son monde, & se jetta dans la Ville, en criant que l'Ennemi s'étoit approché avec des forces terribles ; imagination fausse, & démentie par la vue du Drapeau de France, qui continua, pendant vingt-quatre heures, de demeurer arboré au Fort. D'un autre côté, les Anglois, retranchés dans leur Camp, d'où ils ne voïoient paroître personne sur les Parapets, s'imaginerent que la Garnison étoit occupée de quelque ouvrage intérieur, & passerent deux jours dans ce doute, sans prendre la hardiesse de s'avancer. Enfin, leur armée étant composée de toutes sortes de Gens, un Indien, moins timide que les autres, offrit d'aller reconnoître le Fort, & partit sans armes. Il parvint à la porte, en contrefaisant le Fou. Là, bien-tôt certain que le Fort étoit abandonné, il entra, il ôta la Banniere de France, & fit connoître qu'il ne restoit point de François pour la défendre. Les Anglois, qui avoient tout observé, accoururent aussi-tôt, & rétablirent aisément le canon, que les Deserteurs ne s'étoient pas donné le tems de bien enclouer. Ainsi Louisbourg fut battu avec les mêmes armes qui devoient servir à sa défense.

C'est de M. d'Ulloa que cet étrange récit est emprunté. Toute l'Artillerie du Fort consistoit, dit-il, en Pieces de trente-six à quarante livres de balles, & les Pieces du Vigilant étoient du même calibre. Plusieurs batteries, qui furent dressées le même jour, suppléerent au défaut de l'Artillerie Angloise, qui étoit très foible, & commencerent à battre la Place en breche. Elle se défendit avec vigueur ; mais la breche étant bien-tôt fort large, le Commandant, dont les Trouppes étoient fort affoiblies, ne voulut pas attendre un assaut. Il obtint une Capitulation honorable, telle qu'on l'accorde à de braves Gens, qui ne cedent qu'au malheur des circonstances & à la supériorité des forces.

Raisons qui la firent perdre à la France.

Suivant l'observation du même Voïageur, les Officiers François avoient fort bien reconnu » que l'occasion la plus favorable pour chasser les Trouppes Angloises, étoit de les attaquer lorsqu'ils commencerent l'ouverture de leurs tranchées : mais ils se défioient trop de la Garnison, après des mutineries qui n'avoient jamais été bien appaisées. Dans cette situation ils n'oserent tenter une seule sortie, pendant tout le cours du Siége, quelque succès qu'on pût s'en promettre contre des Trouppes si mal aguerries. Ils aimerent mieux emploïer leurs Soldats à la garde des Postes & au service du canon, que de s'exposer à les voir passer chez l'Ennemi, soit pour se dérober au châtiment de leur desobéissance, ou

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

» pour se vanger des vexations dont ils accusoient leurs Chefs «. Il paroît étonnant, à M. d'Ulloa, que malgré tant de malheurs, qui s'étoient rapidement succédés, malgré l'indocilité & la foiblesse de la Garnison, Louisbourg ait tenu six semaines entieres. On sait que l'Ile Roïale aïant été rendue par le Traité d'Aix-la-Chapelle, la France n'a rien épargné pour la garantir des mêmes disgraces.

Description du Canada, ou de la Nouvelle France,

Contenant les Relations de divers Voïageurs.

Son étendue.

Ce n'est pas une exagération, dans les Voïageurs François, de donner plus d'étendue à la Nouvelle France qu'à la moitié de l'Europe. La Hontan, qui écrivoit avant la cession de Terre-Neuve & de la Baie d'Hudson, l'étendoit alors du trente-neuvieme degré de Latitude (84) au soixante-cinquieme, commençant au Sud du Lac d'Erié, jusqu'au Nord de la Baie d'Hudson; & du deux cens quatre vingt-quatrieme degré de Longitude aux trois cens trente-six; c'est-à-dire, depuis le Fleuve du Mississipi jusqu'au Cap Rase dans l'Ile de Terre-Neuve. Ainsi renfermant l'Europe, avec quelques Géographes, entre les trente-cinq & les soixante-douze degrés de Latitude, du Sud au Nord, & entre les neuf & quatre-vingt-quatorze degrés de Longitude, il se trouve, dans ce calcul, qu'elle n'avoit, avant la Cession, qu'onze degrés de Latitude & trente-trois de Longitude plus que la Nouvelle France. Si l'on y joignoit, ajoute le même Voïageur, toutes les Terres du Nord-Ouest, elle seroit incomparablement plus grande que toute l'Europe: mais on peut se renfermer, dit-il, dans ce qui est découvert, établi, & qui ne comprend que les Païs où les François ont des Forts, des Magasins & des Missions.

Difficultés de la Description.

Il est impossible de donner une Description réguliere de cette vaste Contrée, dont toutes les parties n'ont jamais été divisées avec ordre, & ne sont pas même également connues (85). Mais commençons par des

(84) L'Abbé Lenglet, qui comprend, sous le nom de Nouvelle France, le Canada & la Louisiane, la situe entre les vingt-cinq & cinquante-trois degrés de Latitude septentrionale, & les deux cens soixante-sept & trois cens trente degrés de Longitude, prenant sa plus grande étendue du Sud-Ouest au Nord-Est, depuis la Province de Panuco dans la Nouvelle Espagne jusqu'au Cap Charles, près du Golfe Saint Laurent; ce qui renferme une distance de plus de neuf cens lieues. Mais voïez la Note suivante.

(85) On doit, au P. de Charlevoix, quantité de bonnes observations critiques, qui, sans jetter un plein jour sur ces obscurités, peuvent servir du moins à tenir le Lecteur en garde contre une infinité d'erreurs; & le plan de cet Ouvrage nous oblige d'en adopter quelques-unes. Comme nous n'avons point, dit-il, d'Histoire complette de la Nouvelle France, & que les Relations de ce grand Païs, qui ont le plus de cours, ne sont pas les plus exactes & les plus fidelles, il n'est pas surprenant que les Cosmographes, les Géographes & les Dictionnaires Géographiques & Historiques n'aient pas été plus corrects. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les plus anciens sont moins remplis de fautes que les modernes. Il est vrai que de leur tems les Colonies Françoises de l'Amérique Septentrionale étoient peu considérables; mais ils en ont parlé plus exactement que ceux qui les ont suivis, & qui ont voulu les corriger. On peut

idées générales, pour revenir au détail avec nos plus judicieux Voïageurs.

On donne communément pour bornes à la Nouvelle France, ou, si l'on veut, à la partie de la Nouvelle France qui se nomme Canada, la Mer du Nord, & les Colonies Angloises à l'Orient; d'immenses Contrées Indiennes au Couchant; le Païs de Labrador & la Baie d'Hudson au Nord; & la Louisiane au Sud, en comprenant sous ce nom le Païs des Illinois,

Description de la Nouvelle France.

donner pour raison, qu'ils n'avoient devant les yeux qu'un petit nombre de Mémoires, dont les Auteurs se bornant à rapporter ce qu'ils avoient vû, ou ce qu'ils avoient appris de Témoins oculaires, ne pouvoient être accusés que de quelque exagération. C'est ainsi que le grand Atlas de *Blaeu*, composé en 1677, aïant été particulierement composé sur l'*India Occidentalis* de Laet, qui n'aïant gueres travaillé lui-même que d'après Verrazani, Cartier, Champlain, Laudoniere & Lescarbot, tous Voïageurs d'assez bonne foi, étoit pour le tems ce qu'on pouvoit avoir de meilleur. Ceux qui l'avoient précédé, tels que le Théâtre du Monde de Jean & Guillaume Blaeu, l'*Arcano del Mare* de Robert Dudley, l'Atlas de Mercator, le Monde de Davity, la Géographie de Thevet &c, sont beaucoup plus imparfaits, dans les Cartes, & dans les discours; mais si l'on y trouvoit peu de lumieres, ils ne pouvoient pas causer de grandes erreurs.

Corneille, dans son Dictionnaire Géographique, s'est principalement attaché aux Voïages de la Hontan, mauvais guide sur bien des points, mais assez instruit sur ceux qui faisoient l'objet du Dictionnaire; & cet article n'en est pas le plus défectueux. On ne parle point de la Dissertation sur le Canada, publiée dans le sixieme Tome de l'Atlas de Gueudeville, parce que ce n'est qu'un abregé, mal digeré, des Mémoires de la Hontan. Robbe & la Martiniere partagent la Nouvelle France en deux Provinces, qui sont le Canada particulier, & le Saguenay; partage imaginaire, & d'ailleurs fort mal ordonné. 1°. La Ville de Quebec, Capitale du Canada François, y est placée dans la Province de Saguenay. 2°. Cette prétendue Province de Saguenay s'y trouve enclavée dans celle du Canada particulier, que Robbe étend au dessous de la Riviere de Saguenay jusques dans le Golfe de Saint Laurent, & au-dessus de Quebec jusqu'au-delà des Lacs. La Martiniere s'est beaucoup plus étendu que Corneille, & cite presque tous ses Auteurs; mais on lui reproche de n'être pas toujours heureux dans le choix. L'Abbé Lenglet du Frenoy l'a jetté dans l'erreur par sa division du Canada en partie Orientale & Occidentale, ou Louisiane; mauvaise division, puisqu'elle suppose, faussement, que cette derniere Province est à l'Occident du Canada, tandis qu'elle est au Sud & au Sud-Ouest. Ajoutons qu'en général la Martiniere connoissoit mal ce Païs. La seule vue des Cartes auroit dû l'empêcher, par exemple, de dire que le Lac du Saint Sacrement reçoit les eaux du Lac Champlain, puisqu'au contraire c'est le Lac Champlain qui reçoit celles du Lac du Saint Sacrement. Il ne connoissoit pas mieux les grands Lacs du Canada, lorsqu'il a placé le Lac Champlain dans le Païs des Iroquois: ce qui l'a trompé, c'est que ce Lac est formé par la Riviere de Sorel, qu'on appelloit autrefois la Riviere des Iroquois; mais on ne lui avoit donné ce nom que parceque les Iroquois descendoient souvent par cette Riviere dans la Colonie Françoise. Il fait deux articles de *Michillimakimac* & *Missilli Makimac*, qui ne signifient que la même chose: erreur qui vient apparemment de quelques Relations, où le mot propre, qui est *Michillimakimac*, se trouve défiguré.

De L'Ile a fait des recherches & d'assez heureuses découvertes dans son Atlas; mais sa Carte du Canada est très défectueuse. Aussi en étoit-il peu content; & le Pere de Charlevoix assure que lorsqu'il mourut il avoit entrepris d'en donner une meilleure. Enfin le Critique ajoute que l'article du Canada, dans les deux dernieres Editions du Dictionnaire historique de Morery, approche beaucoup du vrai, & reproche seulement aux Imprimeurs de n'avoir pas mieux profité des Mémoires qu'on leur avoit donnés pour le perfectionner. Faisons remarquer, en finissant cette longue note, que M. Bellin, à qui l'on a l'obligation de toutes les Cartes de ce Recueil, a fait aussi celles de l'Histoire de la Nouvelle France. Nous renvoïons le Lecteur à l'éclaircissement qu'il a mis à la tête du Journal historique du P. de Charlevoix.

Description de la Nouvelle France.

qui s'y joint par le Fleuve de Mississipi, & qui appartient au même Gouvernement. On divise le Canada, ou Nouvelle France, en deux parties, la Septentrionale & la Méridionale, par rapport au Fleuve de Saint Laurent qui les traverse; & c'est dans la premiere qu'est située la Ville de Quebec, Capitale de l'une & de l'autre.

Ainsi les Terres, qui sont des deux côtés de ce Fleuve, formant proprement la Nouvelle France, on comprend que la meilleure méthode est de s'attacher à suivre son cours. Sa source est encore inconnue, quoiqu'on l'ait remonté jusqu'à sept ou huit cens lieues. Les Coureurs de Bois (87), dit la Hontan, n'ont pas été au-delà du Lac de *Lenemignon*, ou *Alimipegon*, qui se décharge dans le Lac supérieur; comme celui-ci tombe dans le Lac des Hurons; le Lac des Hurons, dans le Lac Erié, ou de Conty, & le Lac Erié, dans le Lac Ontario ou de Frontenac. C'est de ce dernier Lac que sort ce grand Fleuve, qui coule vingt lieues assez paisiblement, ensuite trente autres avec rapidité jusqu'à la Ville de Mont-real, d'où il continue son cours avec moderation jusqu'à celle de Quebec, s'élargissant delà peu-à-peu, jusqu'à son embouchure, qui en est à plus de cent lieues. S'il en faut croire les Sauvages du Nord, ajoute le même Voïageur, il tire son origine du grand Lac des Assinipouels, cinquante ou soixante lieues au-delà de celui de Lenemignon. Au Nord de son embouchure, on trouve la grande Contrée de *Labrador*, que les Anglois nomment Nouvelle Bretagne, habitée par des Indiens fort sauvages, avec lesquels on n'a point d'autre commerce que celui des Pelleteries, & dont le Païs s'étend jusqu'à la Baie d'Hudson, qui en est à l'Ouest.

Description des Lacs.

Mais la Hontan nous ramene au Lac supérieur, qui est à plus de deux cens lieues de cette Baie, & d'où on y remonte par une Riviere, nommée *Machakandibi*, si rapide & si pleine de sauts, que six Indiens, dans un bon Canot, ont peine à faire cette route en trente-cinq jours. Elle ne conduit point jusqu'au Lac supérieur; mais on trouve à la source de cette Riviere, après l'avoir remontée l'espace de cent lieues, un petit Lac de même nom, d'où l'on est obligé de faire un portage de sept lieues, pour arriver à la Riviere de *Michipikoton*, qu'on descend ensuite pendant dix ou douze jours, avec l'embarras d'y faire aussi quelques portages. On ne trouve point, dans les Cartes, les noms du petit Lac & des deux Rivieres; ce qui fait juger que le petit Lac est celui de Lenemignon ou Alimipegon, & la grande Riviere, celle de *Peré*, qui descend de ce Lac au fond de la Baie d'Hudson. D'ailleurs la Hontan n'explique point si la Riviere, qu'il nomme *Michipikoton*, conduit jusqu'au Lac superieur.

Lac supérieur.

Il donne, à ce Lac, environ cinq cens lieues de circuit, en y comprenant, dit-il, le tour des Anses & des petits Golfes. Cette petite Mer d'eau douce est assez tranquille, depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Le côté du Sud est le plus sûr pour la navigation des Canots, parcequ'il contient quantité de Baies & de petites Rivieres, où l'on peut relâcher dans le mauvais tems. Ses bords ne sont point habités

(87) On donne ce nom à ceux qui font de grandes courses dans le Continent, pour le Commerce des Pelleteries.

par des Indiens sédentaires; mais, suivant l'usage de ces Peuples, il s'en trouve un grand nombre qui vont y chasser, ou pêcher, pendant l'Eté, & qui portent en certains lieux les Castors qu'ils ont pris pendant l'Hiver, pour la traite que les Coureurs François y vont faire tous les ans. Les principaux de ces Marchés se nomment *Bagouasch*, *Lemipisaki*, & *Chagouamigon*. Un Négociant, nommé *Dulhut*, y avoit construit un Fort de pieux, dans lequel il avoit des Magasins remplis de toutes sortes de Marchandises. Ce Poste, qui s'appelloit *Camanistigoyau*, nuisoit beaucoup aux Anglois de la Baie d'Hudson, parcequ'il épargnoit à quantité de Nations Sauvages la peine de transporter leurs Pelleteries à cette Baie. Il se trouve, autour de ce Lac, des Mines de cuivre, dont le métal est si pur, qu'il n'y a pas un septieme à retrancher. On y voit quelques Iles, remplies d'Elans & de Caribous; mais la difficulté du passage ne permet gueres de les y aller chasser. Le Lac produit une grande abondance d'Esturgeons, de Truites, & de Poisson blanc. Pendant l'Hiver, qui n'y dure pas moins de six mois, le froid y est si vif, que l'eau s'y glace jusqu'à dix ou douze lieues des bords.

Lac des Hurons, & Saut de Sainte Marie.

Du Lac superieur, la Hontan passe à celui des Hurons, auquel il donne environ quatre cens lieues de circuit. On a, dans cette route, à descendre le saut de Sainte Marie. C'est une cascade, de deux lieues de long, où les eaux du Lac supérieur se déchargent. Les Jésuites y avoient une Maison, en 1668, lorsque le Voïageur François y passa, dans le Village d'une Nation nommée les *Outchipoués*, auxquels le voisinage de la cascade a fait donner le nom de *Sauteurs*. Ce Poste est un grand passage, pour les Coureurs de Bois, qui se rendent en Eté sur les bords du Lac; mais il n'y croît rien, parceque des brouillards continuels y rendent les Terres stériles. Au contraire, le Lac des Hurons est situé sous un beau climat. Quantité de petites Iles y mettent les Canots à couvert du côté du Nord; mais celui du Sud est commode pour la chasse des Bêtes fauves. La figure du Lac représente un parfait triangle. On distingue, entre les Iles, celle de Manitoualin, qui a plus de vingt lieues de long, sur environ dix de large. Elle étoit autrefois habitée par les *Ontaouas*, de la Nation du *Talon*, & du *Sable*; mais elle se trouve dépeuplée par les ravages des Iroquois. Deux autres Nations, les Nockès & les Massitagues ont leurs Villages vis-à-vis de cette Ile, à vingt lieues l'une de l'autre. A l'extrémité Orientale de la même Ile, on trouve une Riviere qui a reçu le nom de Riviere des François, aussi large que la Seine l'est à Paris, mais de peu d'étendue dans son cours, qui n'a pas plus de quarante lieues, depuis le Lac des Nepicerini où elle prend sa source, jusqu'à son embouchure dans celui des Hurons. Au Nord-Est de cette Riviere, on voit la Baie de Toronto, à laquelle on donne vingt ou vingt-cinq lieues de long, & quinze de large. Elle reçoit une Riviere qui, sortant d'un petit Lac de même nom, est coupée par des Cataractes d'une difficulté insurmontable. De sa source, on peut passer au Lac de Frontenac, à l'aide d'un portage jusqu'à la Riviere de Théonontaté, qui s'y décharge. A trente lieues delà vers le Sud, on trouve le Païs de Théonontaté, anciennement peuplé de Hurons. Delà, trente autres lieues conduisent à la Baie

Baie de Toronto.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Baie du Sakinac.

de Sakinac, qui en a ſeize ou dix-ſept de long & ſix de large. Une Riviere de même nom ſe décharge au fond de cette Baie, après un cours d'environ ſoixante lieues. De la Baie de Sakinac on compte trente lieues jusqu'à l'Anſe du Tonnerre, & trente autres de cette Anſe juſqu'au Fort de Michillimakimac, qui eſt ſitué à quarante-cinq degrés trente minutes de Latitude. Ce Poſte n'eſt qu'à demie lieue de l'embouchure du Lac des Illinois; & ſa ſituation le rend d'autant plus important, qu'il n'y a point d'autre paſſage pour aller chez les Illinois, les Ounamis, à la Baie des Puants, & juſqu'au Fleuve de Miſſiſſipi.

Lac de Michigan, ou des Illinois.

Le Lac des Illinois, ou Michigan, a trois cens lieues de tour; & dans une ſi grande étendue, il n'a ni battures, ni rochers, ni bancs de ſable. Il eſt ſitué dans un beau climat. Ses bords ſont couverts de Sapins & de belles Futaies. Une de ſes Baies, qu'on nomme la Baie de l'Ours, reçoit une Riviere où la Nation des Ontaouas va faire, de trois en trois ans, la chaſſe des Caſtors. Le côté méridional du Lac eſt rempli de Chevreuils, de Cerfs & de Poules d'Inde. On trouve, dans le Détroit qui conduit du Lac des Hurons au Lac Erié, un Fort nommé Saint Joſeph.

Lac Erié, ou de Conty.

Le Lac Erié, qui porte auſſi l'illuſtre nom de Conti, paſſe pour le plus beau Lac de l'Univers. Son circuit eſt de deux cens trente lieues. De toutes parts, il offre des perſpectives charmantes. Ses bords ſont couverts de Chênes, d'Ormeaux, de Châteigniers, de Pommiers, de Pruniers, & de belles Vignes, qui portent leurs grappes juſqu'au ſommet des Arbres, dans un terrein fort uni. Tous les Voïageurs parlent, avec admiration, de la multitude de Bêtes fauves & de Poules d'Inde, qui ſe trouvent dans les Bois & dans les vaſtes Prairies qu'on découvre du côté du Sud. Les bords de deux belles Rivieres, qui ſe déchargent au fond du Lac, ſans Rapides & ſans Cataractes, ſont peuplés de Bœufs ſauvages. Il eſt rempli d'Eſturgeons & de Poiſſon blanc; mais les Truites, & d'autres Poiſſons qui abondent dans les Lacs des Hurons & des Illinois, y ſont rares. Sa profondeur eſt de quatorze à quinze braſſes d'eau, ſans battures & ſans écueils. On n'y connoît les gros vents que dans le cours de Décembre, de Janvier & de Février; & dans cette ſaiſon même, ils ne ſont, ni dangereux, ni fréquens. Les Errieronons, les Andaſtogueronons & d'autres Peuples qui habitoient ſes bords méridionaux juſqu'à la Riviere d'Oyo, ou la Belle Riviere, ont été détruits par les Iroquois. Le côté du Nord offre une Pointe de terre, qui s'avance d'environ quinze lieues. Vers l'Orient, à trente lieues de cette Pointe, on trouve une petite Riviere, qui prend ſa ſource près de Gananaské, Baie du Lac de Frontenac, & qui feroit un paſſage aſſez court d'un Lac à l'autre, ſi la communication n'étoit interrompue par des Cataractes. De l'embouchure de cette Riviere au Détroit, c'eſt-à-dire à la décharge du Lac Erié dans celui de Frontenac, il ne reſte pas moins de trente lieues. Le Détroit en a quatorze de long, ſur une de large. C'eſt ſur ſa rive Orientale qu'eſt ſitué le Fort de Niagara, d'où l'on compte vingt lieues juſqu'à l'embouchure de la Riviere de Condé. La Hontan donne à cette Riviere, ſur le récit des Sauvages, ſoixante lieues de cours, ſans Cataractes: ils l'aſſurerent, dit-il, qu'à l'aide d'un portage aſſez court, on peut paſſer dans une autre, qui

Fort de Niagara.

roule

roule ses eaux jusqu'à la Mer. Les Iles du Lac Erié, surtout celles du fond, sont de vrais Parcs de Chevreuils, & comme autant de Vergers, où la Nature a pris soin de rassembler toutes sortes d'arbres & de fruits, pour la nourriture des Poules d'Inde, des Faisans & des Bêtes fauves. Si la Navigation étoit libre, de Quebec jusqu'à ce Lac, on pourroit faire, dit-on, de ses rives & des Païs voisins, le plus fertile, le plus riche & le plus beau Roïaume du monde. Un Voïageur assure qu'avec les beautés naturelles, il se trouve d'excellentes Mines d'argent à vingt lieues dans les terres, le long d'un Côteau, d'où les Sauvages ont apporté de grosses pierres, remplies de ce précieux métal.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Beauté du Païs

Du Lac Erié, on passe dans le Lac Ontario ou de Frontenac, qui a cent quatre-vingt lieues de circuit. Sa figure est ovale; & sa profondeur, de vingt à vingt-cinq brasses. Il reçoit, du côté du Sud, les Rivieres des *Onnontouans*, des *Onnontagues* & de *la Famine*; du côté du Nord, celles de Ganaraské & de Theonontaté. Ses bords sont garnis de grandes Forêts, sur un terrein assez égal, & sans Côtes escarpées. Il forme plusieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut passer, du Lac des Hurons dans le Lac Ontario, par la Riviere de Theonontaté, à l'aide d'un portage de sept ou huit lieues jusqu'au Lac de Toronto, qui s'y décharge par une Riviere du même nom; & l'on vient de remarquer qu'on y peut passer aussi du Lac Erié par une petite Riviere, mais fort embarrassée de Cataractes, qui prend sa source vers la Baie de Ganaraské. Le Païs des Iroquois, si célebre dans toutes les Relations de la Nouvelle France, occupe le côté Méridional du Lac Ontario, entre les Colonies Angloises & le Lac. Il est très fertile; mais si dépourvu de Bêtes fauves & de Poissons, que ses Habitans sont obligés de faire leurs Pêches sur les bords du Lac, d'où ils portent le Poisson boucané dans leurs Villages, & d'aller faire leurs chasses au loin. C'est apparemment la nécessité de sortir ainsi de leur Canton, pour se procurer des vivres, qui les a rendus, par degrés, une des plus belliqueuses & des plus redoutables Nations de l'Amérique. Ce fut pour opposer une barriere à des Peuples également inquiets & guerriers, qu'en 1672, le Comte de Frontenac fit bâtir à l'entrée du Lac, dans un lieu nommé *Catarocouy*, un Fort auquel il donna son nom.

Lac Ontario, ou de Frontenac.

Païs des Iroquois.

Le Fleuve de Saint Laurent, sortant du Lac Ontario au Nord-Est, va passer à Mont-réal, où il reçoit la grande Riviere des Outaouais, traverse toute la belle partie de l'Etablissement François jusqu'à Quebec, & delà se rend majestueusement à la Mer.

Mais c'est de la Mer même, qu'il faut remonter avec un Voïageur plus exact (88). Il donne quatre vingt lieues de long au Golfe Saint Laurent; c'est-à-dire à cet espace de Mer qui est renfermé entre l'Ile de Terre-neuve & l'Ile Roïale à l'Est, & les Côtes du Continent à l'Ouest. La Potherie lui en donne cent de large. L'entrée du Golfe est entre la Pointe Sud-Est de l'Ile de Terre-neuve, & la Pointe Nord-Est de l'Ile Roïale (89).

Observations sur l'Embouchure du Fleuve S. Laurent, & sur les Marées.

(88) Le P. de Charlevoix, qui a publié le Journal Historique de ses Voïages dans l'Amérique Septentrionale.

(89) On fait ici deux observations: 1°. Dans le Golfe de Saint Laurent, à huit ou dix lieues au large, les Marées sont dif-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

On laisse au Sud quelques petites Iles qui seront nommées dans un autre lieu ; & l'on arrive au Cap des Rosiers, qui est à la Pointe Sud du Fleuve, & qui en fait proprement l'entrée. C'est delà que se mesure la largeur de son embouchure, à laquelle on donne environ trente lieues, depuis ce Cap jusqu'à la Côte de Labrador qui y répond. Elle est coupée, presqu'au milieu, par l'Ile d'Anticosty, qui s'étend environ quarante lieues, Nord-Est & Sud-Est, mais qui a peu de largeur. Cette Ile appartient aux Descendans d'un François (90), qui avoit eu part à la découverte du Mississipi, & qui obtint cette récompense pour un service qui avoit coûté la vie au Chef de son entreprise. Mais on ne lui fit pas un riche present : elle est stérile, mal fournie de bois, & sans un seul Havre où le moindre Bâtiment puisse trouver une retraite. Le bruit courut, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'argent, & l'on fit partir de Quebec un Orfevre, pour en faire l'épreuve : mais on ne fut pas long-tems à se détromper. Le seul avantage de l'Ile d'Anticosti est la Pêche, qui est assez abondante sur ses Côtes.

Ile d'Anticosty.

Côtés du Fleuve.

Le côté méridional du Fleuve forme un beau Païs, habité par la Nation Indienne qu'on nomme les Abenaquis ; & le côté du Nord est encore un vaste Desert, où dans l'espace de cinq cens lieues on rencontre à peine quelques races de ces Peuples errans & farouches, que nous comprenons sous le nom général d'Esquimaux. Après avoir passé l'Ile d'Anticosty, on se voit toujours entre deux terres, avec le plaisir de connoître exactement la mesure de sa route ; & l'on n'a plus besoin que de circonspection, pour se garantir des dangers du Fleuve. Mais il seroit difficile de les représenter, si l'on ne s'attachoit à suivre fidellement le Voïageur (91).

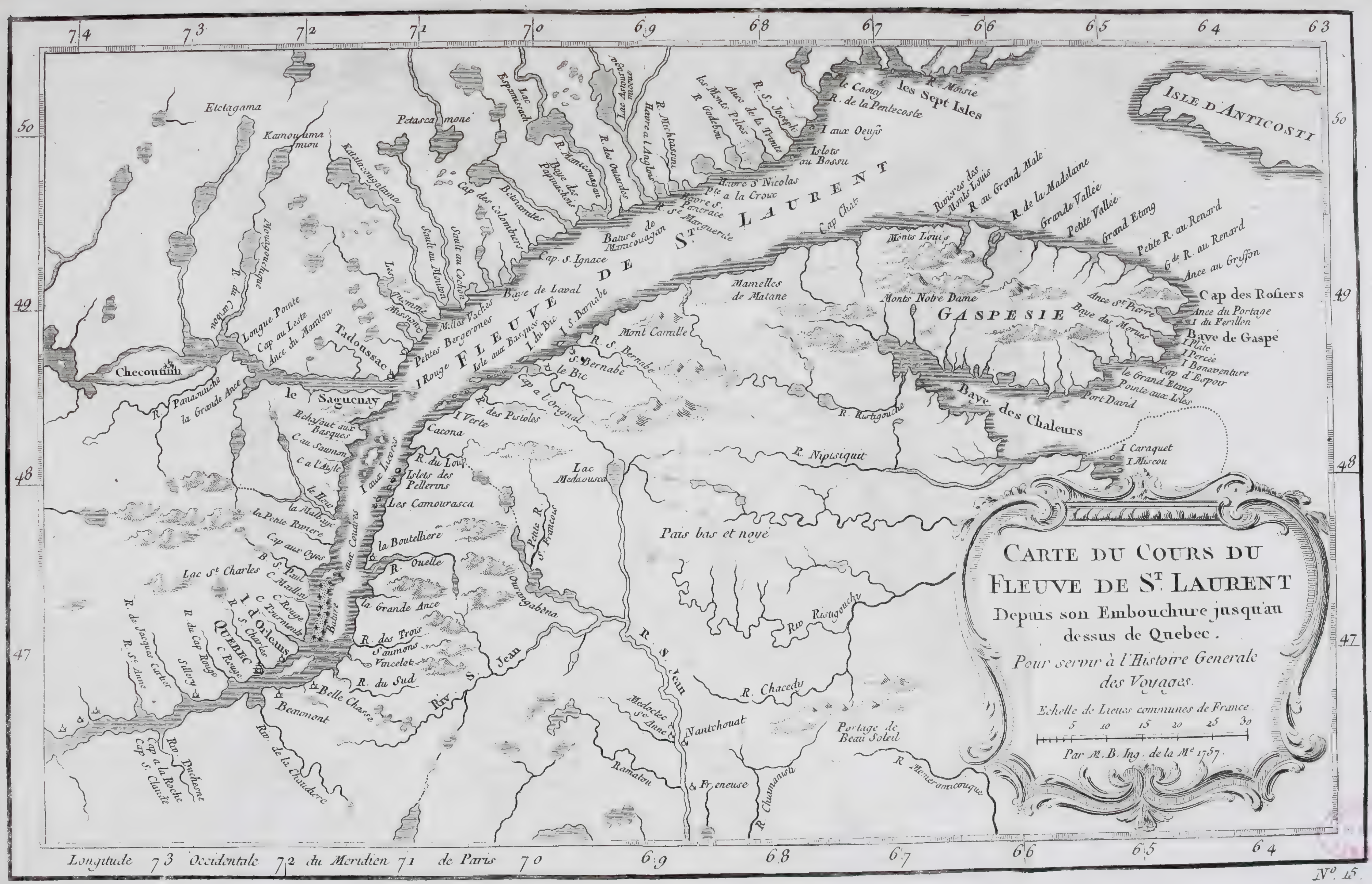
VOÏAGES ET OBSERVATIONS DU P. DE CHARLEVOIX.

Il s'étoit embarqué à la Rochelle le 2 de Juillet 1720, sur une Flutte du Roi, nommée le *Chameau*; & commandée par M. de Voutron ; le 2 de Septembre, il entra dans le Fleuve Saint Laurent. Le Mardi 3, aïant passé l'Ile d'Anticosty, il laissa sur la gauche les Monts Notre-Dame & le Mont Louis : c'est une chaîne de Montagnes fort hautes, entre lesquelles il y a quelques Vallons, & qui étoient habitées autrefois par des Sauva-

férentes, suivant la diverse position des terres, ou la variété des saisons. En quelques endroits, elles suivent les Vents ; en d'autres, elles vont contre le vent. A l'embouchure du Fleuve, en certains mois de l'année, les Courans portent toujours en pleine Mer ; en d'autres, toujours à terre. Enfin, dans le Fleuve même, jusques vers les sept Iles, c'est-à-dire pendant soixante lieues, il n'y a point de flux du côté du Sud, ni de reflux du côté du Nord. On juge qu'il se fait, sous l'eau, des mouvemens qui causent ces irrégularités ; ou qu'il y a des Courans, qui vont & viennent de la surface au fond, & du fond à la surface, à la maniere des Pompes. 2° La déclinaison de la Boussole, qui, dans quelques Ports de France, n'est gueres que de deux ou trois degrés Nord-Ouest, va toujours en diminuant jusques par le travers des *Açores*, où elle n'est plus sensible ; mais au-delà, elle augmente tellement, que sur le grand Banc de Terre-Neuve elle est de vingt-deux degrés & plus. Ensuite elle commence à diminuer, mais lentement, puisqu'elle est encore de seize degrés à Quebec, & de douze au Païs des Hurons, où le Soleil se couche trente-trois minutes plus tard qu'à Quebec. *Journal du P. de Charlevoix*, *p. 68*.

(90) *Jolyet.* Voïez, ci-dessus, l'Etablissement des François dans la Louisiane.

(91) La Hontan, la Potterie, & la plûpart des autres Voïageurs, font aussi le recit de leur Navigation, mais avec moins d'étendue & d'observations utiles.



CARTE DU COURS DU
FLEUVE DE ST. LAURENT
Depuis son Embouchure jusqu'au
dessus de Quebec.
Pour servir à l'Histoire Generale
des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 30
Par M. B. Ing. de la Me. 1757.
FLEUVE DE ST. LAURENT
ISLE D'ANTICOSTI
GASPESIE
Baye des Chaleurs
Baye de Gaspé
Cap des Rosiers
Ance du Portage
I du Ferillon
I Plate
I Percée
I Bonaventure
Cap d'Espoir
le Grand Etang
Pointe aux Isles
Port David
I Caraquet
I Miscou
Ance au Gryffon
Gde. R. au Renard
Petite R. au Renard
Grand Etang
Petite Vallée
Grande Vallée
R. de la Madelaine
R. au Grand Male
Rivieres des Monts Louis
Monts Louis
Monts Notre Dame
Ance St. Pierre
Baye des Morues
Cap Chat
Mamelles de Matane
Mont Camille
R. Ristigouche
R. Nipisiquit
Pais bas et noyé
Rio Ristigouchy
R. Chacedy
Portage de Beau Soleil
R. Meneramcouque
R. Chuamansti
Fr. eneuse
Nantchouat
Medoctec Ste. Anne
Ramatou
R. S. Jean
Riv. S. Jean
Ouaragabena
Petite R. St. Francois
Lac Medaouska
le Saguenay
Tadoussac
Chicoutimi
les Sept Isles
le Caouy
R. de la Pentecoste
R. Moisie
I aux Oeufs
Islots au Bossu
Havre St. Nicolas
Pte. a la Croix
Havre S. Pancrace
R. Ste. Marguerite
Baye de Laval
Cap S. Ignace
Bature de Manicouagan
R. Manicouagan
R. des Outardes
Baye des Papinachois
Betsiamites
Cap des Colombiers
Sault au Cochon
Sault au Mouton
Petasca mone
Etelagama
Kamouyama miou
Katakouagatana
Mistassini
Millos Vaches
Petites Bergeronnes
I Rouge
Isle aux Basques
I du Bic
I. S. Barnabe
R. S. Bernabe
S. Bernabe
le Bic
Cap a l'Orignal
R. des Pistoles
I Verte
Cacona
R. du Loup
Islets des Pellerins
Les Camourasca
la Boutellhere
R. Ouelle
la Grande Ance
R. des Trois Saumons
Vincelot
R. du Sud
Belle Chasse
Beaumont
Rio de la Chaudiere
I aux Lievres
I aux Coudres
Baturé
Longue Pointe
Cap au Leste
Ance du Manlow
Echafaut aux Basques
C au Saumon
C a l'Aigle
la Malbaye
la Petite Riviere
Cap aux Oyes
B S. Paul
C. Maillard
C Rouge
C. Tourmente
I d'Orleans
R S. Charles
QUEBEC
C. Rouge
Sillery
R du Cap Rouge
Lac St. Charles
R. de Jacques Cartier
R. Ste. Anne
Riv. Duchesne
Cap a la Roche
Cap S. Claude
la Grande Ance
R. Panasutiche
Longitude 73 Occidentale 72 du Meridien 71 de Paris 70
N°. 15.

Tom. XIV.

ges. Il se trouve même aux environs de Mont-Louis, d'assez bonnes terres, & quelques Habitations Françoises. On y pourroit faire un établissement avantageux pour la Pêche, sur tout pour celle de la Baleine.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

La nuit suivante, le vent augmenta. On n'étoit pas loin de la Pointe de la Trinité, qu'on devoit laisser à droite; mais les Pilotes, qui ne s'en estimoient pas si proche, négligerent de se tenir au large, & cette fausse sécurité mit le Navire en danger. Le 4 au soir, on mouilla, pour la premiere fois, un peu au-dessous de ce qu'on nomme les *Mammelles de Matance* : ce sont deux têtes d'une même Montagne, qui n'est pas à plus de deux lieues du rivage. Le Païs est extrêmement sauvage. On n'y découvre que de mauvais Bois, des Rochers & du Sable, sans un pouce de bonne de terre. Les sources d'eau y sont belles, & la chasse abondante; mais d'un exercice très difficile. On passa quatre jours dans ce lieu, parceque de l'autre côté du Fleuve on avoit à parer la dangereuse batture de *Manicouogan*, qui s'avance deux lieues dans le Fleuve. Elle tire son nom d'une Riviere, qui, sortant des Montagnes de Labrador, forme un assez grand Lac de même nom, qu'on appelle aussi Lac de Saint Barnabé, & se décharge dans le Fleuve, au milieu de la Batture même. Dans quelques Cartes Françoises, il est nommé la *Riviere noire*.

Il entre dans le Fleuve Saint Laurent.

Pointe de la Trinité.

Mammelles de Matance.

Riviere de Manicouogan.

On appareilla le 8, & l'on fit peu de chemin. On n'avança gueres plus, le jour suivant : mais, la nuit d'après, on fit quinze lieues. Une demie lieue de plus auroit fait passer le plus dangereux endroit du Fleuve, & parvenir aux fortes Marées; car jusqu'ici, elles ne sont sensibles que sur les bords : mais le vent aïant tourné brusquement au Sud-Ouest, on fut obligé de chercher un abri, qui ne se trouva que sous l'*Ile verte*; & l'on y passa cinq jours. Quoiqu'on n'y manquât de rien, l'impatience fit souhaiter de traverser le Fleuve, dans l'espoir de trouver, du côté du Nord, des vents de terre qui pussent faire entrer le Vaisseau dans les grandes Marées. On alla mouiller au Moulin Baude. Cette traverse est de cinq lieues. En arrivant, le religieux Voïageur eut la curiosité de voir le Moulin; on lui montra des Rochers, d'où sort un Ruisseau d'eau claire, c'est-à-dire un lieu commode pour y bâtir un Moulin; mais il y a peu d'apparence qu'on y en bâtisse jamais : le Monde n'a peut-être pas de Païs moins habitable.

Ile verte.

C'est un peu au-dessus, que la Riviere de Saguenay mêle ses eaux à celles du Fleuve. Les plus gros Vaisseaux peuvent la remonter, l'espace de vingt-cinq lieues. En y entrant, on laisse à droite le Port de Tadoussac, que la plûpart des Géographes honorent du nom de Ville; mais on n'y a jamais vû qu'une Maison Françoise, & quelques Cabanes de Sauvages, qui s'y rendoient au tems de la Traite, & qui emportoient leurs Cabanes en se retirant, comme on emporte les Loges d'une Foire. Il est vrai que ce Port étoit autrefois l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Est, & que les François s'y rendoient, dans la belle saison, soit de France ou du Canada. Après la Traite, les Marchands partoient, & les Indiens reprenoient le chemin de leurs Villages ou de leurs Forêts. Mais ces assemblées étoient passageres; & Tadoussac n'a jamais été qu'un bon Port, où vingt-cinq Vaisseaux de guerre pourroient être à l'abri de tous les vents.

Riviere de Saguenay.

Port de Tadoussac.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Sa figure est presque ronde. Des rochers escarpés, d'une prodigieuse hauteur, l'environnent de toutes parts, & l'eau douce n'y manque point aux Navires. Tout le Païs est rempli de marbre ; mais sa plus grande richesse seroit la pêche des Baleines. Elle y attiroit autrefois les Basques. On voit encore, sur une petite Ile, qui porte leur nom, & qui est un peu au-dessous de l'Ile Verte, des restes de Fourneaux & des côtes de Baleines (92).

Un calme profond, qui dura deux jours, fit regretter aux Gens du Vaisseau d'avoir quitté leur premier mouillage, près duquel il y avoit quelques Habitations Françoises ; au lieu qu'ils ne trouverent ici nulle sorte d'Habitans. Enfin l'ancre fut levée le troisieme jour, & l'on franchit le passage de l'*Ile Rouge*, qui n'est pas sans danger. On est obligé de porter d'abord sur l'Ile, comme si l'on avoit dessein d'y aborder, pour éviter la *Pointe aux Alouettes*, qui est à l'entrée du Saguenay, sur la gauche, & qui s'avance beaucoup : ensuite on revire de bord. Le passage au Sud de l'Ile rouge est plus sûr ; mais le vent manquoit, pour y retourner. Cette Ile n'est qu'un rocher, presqu'à fleur d'eau, qui paroît véritablement rouge, & que plusieurs naufrages ont rendu célebre. Le lendemain, avec un peu de vent & de marée, on alla mouiller au-dessus de *l'Ile aux Coudres*, à quinze lieues de Quebec & de Tadoussac. On la laisse à gauche, & le passage a ses difficultés lorsqu'on est mal servi par le vent ; il est étroit & rapide dans l'espace d'un bon quart de lieue. On observe qu'il étoit autrefois plus aisé, & qu'en 1663 un tremblement de terre déracina une Montagne, la lança sur l'Ile aux Coudres, qui en fut aggrandie de moitié, & qu'à la place de cette Montagne il parut un gouffre, dont il n'y a pas de sûreté à s'approcher. On pourroit passer au Sud de l'Ile, qui a reçu le nom de *Passe d'Iberville*, parceque cet Officier tenta heureusement ce passage ; mais l'usage est de passer au Nord. Au-dessus du gouffre, on trouve la Baie de *Saint Paul*, où commencent les Habitations du côté du Nord. Cette Baie, qui appartient au Seminaire de Quebec, a des Pins rouges fort vantés, & l'on y a découvert, depuis peu, une belle Mine de plomb.

Pointe aux Alouettes & ses dangers.

Passe d'Iberville.

Six lieues plus haut, un Promontoire fort élevé termine une chaîne de Montagnes, qui s'étend plus de quatre cens lieues à l'Ouest. On le nomme *Cap Tourmente*, en mémoire apparemment de quelque tempête. Cependant le mouillage est bon, & l'on y est environné d'Iles de différentes grandeurs. La plus considérable est celle d'Orleans (93), dont les Campagnes bien cultivées se présentent en amphithéatre, & forment une perspective agréable. Cette Ile, qui n'a pas moins de quatorze lieues de circuit, fut érigée en Comté (94), sous le nom de Saint Laurent, en faveur de François Berthelot, Secrétaire général de l'Artillerie, qui l'avoit acquise de François de Laval, premier Evêque de Quebec. Elle avoit déja quatre Villages ; & l'on y compte aujourd'hui six Paroisses, assez

Cap Tourmente.

(92) Quelle différence, s'écrie l'Observateur, entre une Pêche sédentaire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve, & celle qu'on va faire avec tant de risques & de frais sur les Côtes de Groenland !

(93) Elle avoit été nommée Ile de Bacchus par Jacques Cartier, parcequ'il la trouva remplie de vignes.

(94) En 1676.

peuplées. Des deux Canaux que forme l'Ile d'Orleans, le seul navigable est celui du Sud. Les Chaloupes mêmes ne peuvent passer, dans celui du Nord, qu'en haute Marée : ainsi, du Cap Tourmente, il faut traverser le Fleuve, pour remonter à Quebec ; & cette traverse demande des précautions. On y rencontre des sables mouvans, sur lesquels il n'y a pas toujours assez d'eau pour les gros Navires, & qui obligent d'attendre la Marée : c'est un embarras qu'on éviteroit encore, en prenant par la Passe d'Iberville.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Difficulté à traverser le Fleuve.

Le Cap Tourmente est à cent dix lieues de la Mer, & l'eau du Fleuve y est encore saumâtre ; phenomene assez étrange, malgré la largeur du Fleuve, si l'on considere son extrême rapidité (95).

Observation curieuse.

Enfin, le Lundi 23 de Septembre, le Chameau mouilla devant Quebec. C'est du même Voïageur que nous en devons tirer la Description ; car il déclare que toutes celles qui ont précédé la sienne sont imparfaites ou défectueuses. Ainsi notre exactitude ne consiste ici qu'à n'y rien changer.

Quebec est dans une situation fort singuliere, à quarante-six degrés cinquante-six minutes du Nord. C'est la seule Ville du Monde connu, qui ait un Port d'eau douce, à six vingts lieues de la Mer, & capable de contenir cent Vaisseaux de Ligne. Aussi est-elle placée sur le Fleuve le plus navigable de l'Univers. Jusqu'à l'Ile d'Orleans, c'est-à-dire à cent dix ou douze lieues de la Mer, il n'a jamais moins de quatre ou cinq lieues de large ; mais au-dessus de l'Ile, il se rétrécit tellement, tout-d'un-coup, que devant Quebec il n'a plus qu'un mille de largeur. Delà vient le nom de Quebec, ou *Quebeio*, qui signifie *rétrécissement* en Langue Algonquine (96).

Description de Quebec.

Le premier objet qui frappe les yeux, en entrant dans la Rade, est

(95) On observe que les Marées montent ici régulierement cinq heures, & baissent pendant sept. A Tadoussac, elles montent & descendent pendant six heures ; & plus on monte le Fleuve, plus le flux diminue & le reflux augmente. Vingt lieues au-dessus de Quebec, le flux est de trois heures, & le reflux de neuf. Au-delà, il n'y a plus de Marée sensible. Quand elle est à demi-flot, dans le Port de Tadoussac & à l'entrée du Saguenay, elle commence à monter près de Checoutimi, vingt-cinq lieues plus haut sur cette Riviere ; & cependant elle se trouve haute, en même-tems, dans ces trois endroits. Ces effets viennent, dit-on, de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que celle du Fleuve Saint Laurent, refoule la Marée, & fait pendant quelque tems l'équilibre de Checoutimi avec l'entrée de la Riviere dans le Fleuve. Au reste, on nous avertit que cette rapidité n'est réelle que depuis le Tremblement de Terre de 1633. Il renversa, dans la Riviere, une Montagne qui en rétrécit le lit, & forma une Péninsule qu'on a nommée Checoutimi, au-dessus de laquelle il y a un Rapide que les Canots mêmes ne peuvent franchir. La profondeur du Saguenay, depuis son embouchure jusqu'à Checoutimi, est égale à sa rapidité. On n'oseroit y jetter les ancres, si l'on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Bâtimens aux arbres, dont les bords de cette Riviere sont couverts. *Journal du P. de Charlevoix*, *p.* 68.

(96) Les Abenaquis, dont la Langue est un Dialecte Algonquin, le nomment *Quelibec*, qui signifie ce qui est fermé, parceque de l'entrée d'une petite Riviere, nommée *la Chaudiere*, par où ces Sauvages venoient à Quebec, du voisinage de l'Acadie, la Pointe de Levi, qui avance sur l'Ile d'Orleans, cache entierement le Canal du Sud, comme l'Ile d'Orleans cache celui du Nord ; de sorte que le Port de Quebec ne paroît de ce côté-là qu'une grande Baie.

DESCRIPTION DE LA NOUVILLE FRANCE.

une belle nappe d'eau, d'environ trente piés de large, & quarante de haut, qui est immédiatement à l'entrée du petit Canal de l'Ile d'Orleans. On la voit, d'une longue Pointe de la Côte Méridionale du Fleuve, qui paroît se recourber sur l'Ile d'Orleans. Cette Cascade a reçu le nom de *Saut de Montmorency*, & la Pointe celui de Levi, à l'honneur de l'Amiral de Montmorency & du Duc de Ventadour, son Neveu, qui ont été tous deux, successivement, Vicerois de la Nouvelle France. On juge d'abord qu'une chute d'eau si abondante, & qui ne tarit jamais, doit être la chute de quelque grande Riviere; mais ce n'est que celle d'un petit Ruisseau, où dans quelques endroits on n'a pas de l'eau jusqu'à la cheville du pié, & qui tire sa source d'un beau Lac, à douze lieues du Saut. La Ville est une lieue plus haut, & du même côté, à l'endroit même où le Fleuve est le plus étroit : mais l'espace, qui est entr'elle & l'Ile d'Orleans, forme un Bassin d'une lieue de long & de large, dans lequel se décharge une Riviere nommée Saint Charles, qui vient du Nord-Ouest. Quebec est situé entre l'embouchure de cette Riviere & le Cap aux Diamans, qui avance un peu dans le Fleuve. En 1608, les eaux du Fleuve qui, dans la Marée, montoient quelquefois jusqu'au pié du Rocher, se sont retirées insensiblement, & laissent aujourd'hui à sec un grand Terrein, où l'on a bâti la basse Ville. Elle est assez élevée au-dessus du rivage, pour rassurer les Habitans contre l'inondation.

Belle Nappe d'eau de la Rade.

Saut de Montmorency.

Riviere Saint Charles.

Fauxbourg de la Basse Ville de Quebec.

En débarquant, on rencontre une Place de médiocre grandeur & de figure irréguliere, où s'offre en face une suite de Maisons, adossées contre le Rocher, & fort bien bâties. Elles n'ont pas beaucoup de profondeur dans cette situation; mais elles forment une rue assez longue, qui occupe toute la largeur de la Place, & s'étend à droite & à gauche jusqu'à deux chemins qui conduisent à la haute Ville. La Place est bornée, à gauche, par une petite Eglise, & sur la droite, par deux rangée paralleles de Maisons. On en voit une autre rangée, entre l'Eglise & le Port; & une autre encore au détour du Cap aux Diamans, sur le bord d'une Anse qui se nomme l'*Anse des Meres*. Ce quartier est comme le Fauxbourg de la basse Ville.

Haute Ville.

Entre ce Fauxbourg & la grande rue, on monte à la haute Ville par une pente si roide, qu'on n'y peut monter qu'à pié, à l'aide de plusieurs degrés : mais, de la Place, on a pratiqué, sur la droite, un chemin, d'une pente plus douce, qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit où les deux montées se réunissent, que la haute Ville commence, du côté du Fleuve; car on trouve encore une basse Ville, du côté de la Riviere Saint Charles. Le premier Bâtiment remarquable qu'on rencontre à droite, du premier côté, est le Palais Episcopal : toute la gauche est bordée de Maisons. Vingt pas plus loin, on se trouve entre deux Places assez grandes : celle de la gauche est la Place-d'Armes, sur laquelle donne le Fort, où loge le Gouverneur Général. Les Récollets ont leur Couvent en face; & le reste du contour est occupé par d'assez belles Maisons. Dans la Place de la droite, on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert de Paroisse à toute la Ville. Le Seminaire est à côté, sur un angle formé par le Fleuve & par la Riviere Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale est le Col-


PLAN
de la Ville de
QUEBEC
a. Fort S. Louis
b. Redoute du Cap au Diamt.
c. Cavalier du Moulin
d. Les Recolets
e. Les Jesuites et dependances
f. Les Urselines
g. La Paroisse avec le Seminaire et dependances
h. L'Eveché
i. L'Hôtel-Dieu
k. St. Roch
l. Le Sault au Matelot
m. L'Intendance
n. Eglise de la Basse Ville
o. Batterie de Vaudreuil
p. Batterie Dauphine
q. Batterie Royale
r. Batterie du Chateau
s. Bastion St. Louis
t. Bastion de la Glaciere
v. Demi Bastion de Joubert
x. Redoute Ste. Ursule
y. Redoute au Boureau
z. Redoute de St. Roch
&. Coteau de la Potasse
ECHELLE de 200 Toises
10 20 30 40 50 100 200 Toises
Passage a gué de la petite Riviere
Anciens Retranchemens
Enceinte
Vieille
la HAUTE VILLE
Cap au Diamant
Port pour les Barques
BASSE VILLE
Chenal de la Riviere Saint Charles

lege des Jésuites ; & dans les intervalles, il y a des Maisons assez bien bâties.

Description de la Nouvelle France.

De la Place-d'Armes on entre dans deux rues, traversées par une troisieme, qui forme une assez grande Ile, entierement occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. L'autre Place a deux descentes à la Riviere Saint Charles ; l'une qui est fort roide, à côté du Séminaire, & qui a peu de Maisons ; l'autre, à côté du College : & celle-ci, qui tourne beaucoup, est bordée de Maisons assez petites, passe devant l'Hôtel-Dieu à mi-côte, & se termine à l'Hôtel de l'Intendant. L'autre côté des Jésuites, où est leur Eglise, offre une assez longue rue, qui contient le Couvent des Ursulines.

Principaux édifices de Quebec.

Telle est la forme générale de Quebec. Faisons observer que le fond sur lequel est bâtie toute la haute Ville, est partie de marbre & partie d'ardoise : mais il faut passer à la description particuliere des principaux Edifices.

Eglise de N. D. de la Victoire.

L'Eglise de la basse Ville, dédiée sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, est l'exécution d'un Vœu fait en 1690, pendant le Siege que Quebec eut à soutenir contre les Anglois. Elle sert de Succursale, pour la commodité des Habitans. Sa structure est simple : une propreté modeste en fait l'unique ornement. Quelques Sœurs d'une Congrégation Religieuse, qui sert l'Hôpital, tiennent une Ecole entre cette Eglise & le Port.

Palais Episcopal. Beauté de sa vue, & souhaits du P. de Charlevoix.

Le Palais Episcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Edifices compris dans le Plan, suivant lequel il doit former un quarré long. Son Jardin s'étend jusques sur la croupe du Rocher, & domine toute la Rade. L'Observateur, se livrant ici à son imagination, ne desespere pas qu'un jour la Capitale de la Nouvelle France ne soit aussi florissante que celle de l'ancienne. » Aussi loin, dit-il, que la vue pourra porter, on ne » verra que des Bourgs, des Châteaux, des Maisons de Plaisance ; & déja » ce spectacle est ébauché. Quand le Fleuve de Saint Laurent, qui roule » majestueusement ses eaux, & qui les amene de l'extrémité du Nord » ou de l'Ouest, y sera couvert de Vaisseaux ; que l'Ile d'Orleans & les » bords des deux Rivieres qui forment le Port, découvriront de belles » Prairies, de riches Côteaux, & des Campagnes fertiles ; & que leur » manque-t'il, pour cela, que d'être mieux peuplées ? qu'une partie de » la Riviere Saint Charles, qui serpente agréablement dans une charmante » Vallée, sera jointe à la Ville, dont elle fera, sans doute, le plus beau » quartier ; que toute la Rade sera revêtue de Quais magnifiques, le » Port entouré de superbes Bâtimens ; & qu'on y verra trois ou quatre » cens Navires, chargés de richesses, qu'on n'a point encore fait valoir, » & qu'ils prendront en échange pour celles de l'Ancien & du Nou- » veau Monde, qu'ils y auront apportées : alors la terrasse du Palais Epis- » copal offrira un point de vue auquel il n'y aura rien de comparable ; » & dès-à-present c'est un lieu d'une grande beauté.

Eglise Cathédrale.

La Cathédrale mérite peu d'être le Siege du seul Evêché de l'Amérique Françoise. Elle ne seroit pas une belle Paroisse, dans un petit Bourg de France. Ce qu'elle a de plus remarquable est une Tour fort haute, so-

lidement bâtie, & de quelque apparence dans l'éloignement. Le Seminaire, qui touche à cette Eglise, est un grand quarré; mais les Bâtimens sont imparfaits. Deux Incendies, dont le second, arrivé en 1705, les consuma presqu'entierement lorsqu'on achevoit de les rétablir, ont retardé les réparations de l'Edifice. Du Jardin, on découvre la Rade & la Riviere Saint Charles, autant que la vue peut s'étendre.

Fort de Quebec.

Le Fort est un fort beau Bâtiment, flanqué de deux Pavillons. On y entre par une Cour spacieuse & réguliere; mais il n'a point de Jardin, parcequ'il est construit sur le bord du Roc. Une belle galerie, avec un Balcon regnant, y supplée; elle commande la Rade, jusqu'au milieu de laquelle on peut se faire entendre, avec un Porte-voix, & l'on a la vue de toute la basse Ville sous ses piés. En sortant, on entre à gauche dans une grande esplanade, d'où l'on monte par une pente douce à la cime du Cap aux Diamans, qui compose une fort belle Platte-forme. Avec une charmante Perspective, on y respire l'air le plus pur; & l'on y a le spectacle d'un grand nombre de Marsouins, qui jouent sur la surface des eaux. Il n'est pas rare d'y trouver des Diamans, plus beaux que ceux d'Alençon. On les taille fort bien à Quebec. Ils y étoient autrefois fort communs, & le Cap en a tiré son nom. La descente, du côté de la Campagne, est encore plus douce que vers l'Esplanade.

Couvent des Récollets.

Les Récollets ont une fort belle Eglise; ornée d'une large tribune, qui regne à l'entour, mais un peu massive. C'est l'ouvrage d'un Convers de l'Ordre. Entre plusieurs Tableaux, d'une peinture grossiere, on distingue ceux du Frere Luc. La Maison est grande, bien bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin spacieux & bien cultivé.

Couvent des Ursulines.

Les Ursulines, comme le Séminaire, ont eu le malheur d'essuïer deux Incendies. Elles ont si peu de fond, qu'après la premiere de ces deux disgraces, on fut tenté de les faire retourner en France : cependant par leur œconomie, leur travail & leur sobriété, joint au respect qu'elles s'attirent dans la Colonie, elles sont parvenues deux fois à se rétablir. Elles dorent, elles brodent. Toutes leurs occupations sont utiles & de bon goût.

College des Jésuites.

Le College des Jésuites, qui n'étoit autrefois qu'un amas grossier de Barraques Françoises & de Cabanes Sauvages, a pris une fort belle forme; mais la situation n'en est pas fort avantageuse. Il manque de vue. Celle de la Rade, qu'il avoit en perspective, est aujourd'hui masquée par la Cathédrale & le Seminaire. Le Jardin est grand, & terminé par un petit Bois, reste de l'ancienne Forêt qui couvroit autrefois cette Montagne. L'Eglise, en dehors, n'a de beau qu'un assez joli clocher; elle est couverte d'ardoises, & c'est la seule qui le soit au Canada, où jusqu'à présent tout les toits sont de bardeaux. Dans l'intérieur, elle est fort ornée. » Une Tribune legere, & bordée d'une balustrade de fer, peint & doré, » d'un fort bon ouvrage; une Chaire bien dorée, & bien travaillée en » fer & en bois; quelques bons Tableaux; point de voute, mais un lambris plat, assez orné; point de pavé, mais un bon plancher, qui rend » cette Eglise supportable en Hiver, tandis qu'on est transi de froid dans » les autres «; c'est la description du Religieux Voïageur. Il ne reconnut

nut point, dans quatre colomnes creuses & grossierement marbrées, qui font l'ornement du grand Autel, les quatre grandes colomnes cylindriques & massives, d'un seul bloc de porphyre noir, comme du jais, sans taches & sans fils, que la Hontan (97) représente avec affectation. On pardonneroit, dit-il, à ce Voïageur, s'il n'avoit blessé la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu a deux grandes Salles; l'une pour les Hommes, l'autre pour les Femmes. Tout y est propre & commode. L'Eglise est derriere la Salle des Femmes, & n'a de remarquable que le Maître Autel, dont le Rétable est fort beau. Cette Maison est desservie par des Religieuses Hospitalieres de Saint Augustin, d'une Congrégation qui se nomme la *Misericorde de Jesus*. Les premieres sont venues de Dieppe, & n'avoient pas mal commencé à se loger; mais leur Maison n'est point achevée. Sa situation, à mi-côte, dans un lieu plat, qui avance un peu sur la Riviere Saint Charles, les fait jouir d'une fort belle vue.

Hôtel de l'Intendant, nommé le Palais.

L'Hôtel de l'Intendant porte le nom de Palais, à Quebec, parcequ'il sert aux Assemblées du Conseil Supérieur. C'est un vaste Pavillon, dont les deux extrémités débordent de quelques piés, & où l'on monte par un Perron à double rampe. La façade du Jardin, d'où l'on a la vue de la petite Riviere, & qui y conduit de plein pié, est beaucoup plus riante que celle de l'entrée. La cour offre, à droite, les Magazins du Roi: derriere, c'est la Prison. La porte d'entrée est masquée par la Montagne qui forme la haute Ville, & qui ne présente, en cet endroit, qu'un Rocher désagréable à la vue. Ce Palais a souffert deux Incendies, dont on rapporte le dernier à l'année 1726.

Hôpital Général.

En suivant la rue, ou le chemin qui la borne, on entre dans la Campagne, & l'on se rend, par un demi-quart de lieue de marche, à l'Hôpital général. C'est le plus bel Edifice du Canada. Les Récollets en occupoient anciennement le terrein: M. de Saint Vallier, Evêque de Quebec, les transfera dans la Ville, acheta leur emplacement, & fit une dépense de cent mille écus pour la fondation de l'Hôpital. Le seul défaut de cet Etablissement est d'être bâti dans un Marais, qu'il sera toujours difficile de dessécher. Trente Religieuses y sont emploïées à servir les Pauvres: c'est un essain de l'Hôtel-Dieu de Quebec, distingué néanmoins par quelques Réglemens particuliers, & par une croix d'argent qu'elles portent sur la poitrine. La plûpart sont des Filles de condition.

Fortifications de Quebec.

Quebec n'est pas régulierement fortifié; mais, depuis longtems, on s'efforce d'en faire une bonne Place. Elle est déja capable d'une vigoureuse défense. Le Port est flanqué de deux Bastions, qui sont presqu'à fleur d'eau dans les grandes Marées; c'est-à-dire qu'ils sont élevés de vingt-cinq piés; car, dans les Equinoxes, la Marée monte à cette hauteur. Un peu au-dessus du Bastion de la droite, on en a fait un demi, qui est pris dans le Rocher; & plus haut, à côté de la Galerie du Fort, il y a vingt-cinq pieces de canon en batterie. Au-dessus est un petit Fort

(97) Ce Voïageur n'a pas toujours traité civilement les Jésuites.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

quarré, qu'on nomme la Citadelle ; & les chemins qui conduisent d'une Fortification à l'autre, sont fort escarpés. La gauche du Port, le long de la Rade, offre de bonnes batteries de canons & de mortiers. De l'angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une oreille de bastion, d'où un rideau, tiré en équerre, va joindre un cavalier fort exhaussé, sur lequel on trouve un Moulin bien fortifié. En descendant du cavalier, on rencontre, à la portée du fusil, une premiere Tour, bien bastionnée ; ensuite une seconde, à la même distance de l'autre. Suivant les premieres vues, tout devoit être revêtu d'une chemise, qui auroit eu les mêmes angles que les Bastions, & qui seroit venue se terminer à l'extrémité du Roc, devant le Palais, où l'on a déja construit une petite Redoute, aussi-bien que sur le Cap aux Diamans. Ce dessein est demeuré sans exécution : mais tel étoit l'état de la Place, en 1711, lorsque les Anglois en tenterent la Conquête avec aussi peu de succès que de prudence : il n'avoit pas changé en 1720 (98) ; & l'on n'a rien publié, depuis, qui nous ait apporté d'autres lumieres.

Nombre des Habitans. Leur caractere & leurs usages.

On ne compte gueres, à Quebec, plus de sept mille ames : mais dans ce petit nombre, la peinture qu'on nous fait des principaux Habitans, & de leurs usages, donne l'idée d'une societé fort agréable. Un Gouverneur Général, avec un Etat Major, de la Noblesse, des Officiers & des Trouppes, un Intendant, un Conseil Supérieur & des Jurisdictions subalternes, un Grand-Voïer, un Grand-Maître des Forêts, dont la Jurisdiction est assurément la plus étendue de l'Univers, des Marchands aisés, ou qui vivent comme s'ils l'étoient, un Evêque & un Seminaire nombreux, des Récollets & des Jésuites, trois Communautés de Filles, bien composées, des Cercles brillans chez la Gouvernante & chez l'Intendante : voilà, suivant les termes du Voïageur, dequoi passer le tems sans ennui. Aussi chacun s'efforce-t'il d'y contribuer. On joue ; on fait des parties de Promenade : l'Eté, en caleche ou en canot ; l'Hiver, en Traineau sur la nége, ou en patins sur la glace. On chasse beaucoup : quantité de Gentilshommes n'ont gueres que cette ressource pour vivre à leur aise. Les Nouvelles courantes se réduisent à peu de chose, parceque le Païs en fournit peu, & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la fois ; mais elles sont l'occupation d'une bonne partie de l'année. On raisonne sur le passé ; on conjecture sur l'avenir ; les Sciences & les Beaux-Arts ont leur tour ; & la conversation ne languit point. Les Canadiens, c'est-à-dire les Créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie ; & nulle part on ne parle plus purement la Langue Françoise : il est assez remarquable qu'il n'y ait ici aucun accent. On n'y voit point de Particuliers riches, parceque chacun aime à se faire honneur de son bien, & que personne ne s'attache à thésauriser. On fait bonne chere, on se met fort proprement : tout le monde est ici de bonne taille, & le sang est fort beau dans les deux sexes. L'enjouement, la politesse & la douceur sont aussi des avantages communs ; &

(98) Un Plan, qui fut alors envoïé en France, par M. de Lery, Ingénieur en chef à Quebec, pour être mis au Louvre avec les autres, ne contenoit rien de plus.

la grossiereté, dans les manieres comme dans le langage, n'est pas même connue à la Campagne (99).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Il est important de suivre le Voïageur dans ses différentes courses, pour joindre, à la description des lieux, d'utiles observations dont elle est toujours accompagnée. Le 19 de Mars 1721, étant parti de Quebec en traîneau, pour se rendre à la Ville des Trois Rivieres, qui en est éloignée de vingt-cinq lieues, il fit très legerement sept lieues jusqu'à la *Pointe aux Trembles*, une des bonnes Paroisses du Païs. L'Eglise en est grande, bien bâtie, & les Habitans y sont fort aisés. En général, les anciens Habitans sont plus riches au Canada, que les Seigneurs; & l'on en donne la raison: ce n'étoit qu'une grande Forêt, lorsque les François commencerent à s'y établir. Des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, à qui l'on donna des Seigneuries, n'étoient pas capables de les mettre eux-mêmes en valeur, & n'avoient pas des fonds assez considérables pour y emploïer un nombre d'Ouvriers suffisant. Il fallut y établir des Habitans, qui se trouvant obligés de travailler beaucoup avant que de pouvoir y recueillir dequoi subsister, ne purent s'engager, avec les Seigneurs, qu'à des redevances fort modiques; de sorte qu'avec les lods & ventes, qui se réduisent presqu'à rien, le droit du Moulin, & la Métairie, une Seigneurie de deux lieues de front & d'une profondeur illimitée est d'un revenu fort médiocre, dans un Païs si peu peuplé, & dont le Commerce intérieur est si foible (1).

Route de l'Observateur.

La Pointe aux Trembles.

A dix-sept lieues de la Pointe aux Trembles, on trouve, sur la même route, la Baronie de Beckancourt, qui contient un Village d'Abenaquis; & vis-à-vis, de l'autre côté du Fleuve, une autre Baronie, nommée Port-neuf. La demeure du Baron de Beckancourt est à l'entrée d'une petite Riviere, qui coule toute entiere dans son Domaine, & qui en a pris le nom. Elle se nommoit auparavant la *Riviere puante*, pour avoir été quel-

Baronies de Beckancout & de Port-neuf.

Riviere autrefoi nommée Puante.

(99) Le même Voïageur joint, à ce Portrait, une comparaison des Colonies Angloises du Voisinage avec celle de la Nouvelle France. Qui ne connoîtroit, dit-il, les deux Etablissemens que par la maniere de vivre, d'agir & de parler, des Colons, ne balanceroit pas à juger que la nôtre est la plus florissante Il regne, dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres Provinces Angloises du Continent de l'Amérique, une opulence dont il semble qu'on ne sait point profiter; & dans la Nouvelle France, une pauvreté cachée par un air d'aisance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la culture des Plantations fortifient la premiere; l'industrie, soutient la seconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amasse du bien, & ne fait aucune dépense superflue; le François jouit de ce qu'il possede, & souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Les Anglois Améiquains ne veulent point de guerre, parcequ'ils ont beaucoup à perdre, & ne ménagent point les Sauvages, parcequ'ils ne croient point en avoir besoin; la Jeunesse Françoise, par des raisons contraires, déteste la paix, & vit bien avec les Naturels du Païs, dont elle s'attire l'estime pendant la guerre, & l'amitié en tout tems, &c. *Journal d'un Voïage de l'Amérique*, *p.* 80.

(1) On ajoute que c'est une des raisons qui ont porté Louis XIV à permettre » à » tous Nobles & Gentilshommes habitués » au Canada, de faire le Commerce tant » par Mer que par Terre «. Au reste, il n'y a, dans tout le Païs, aucune Seigneurie, même de celles qui sont titrées, à laquelle le droit de Patronage soit attaché. Ce droit est réservé à l'Evêque, par une Ordonnance de l'année 1685, où Sa Majesté déclare qu'il n'est pas censé honorifique. La portion congrue des Curés est païée sur les Dixmes, qui appartiennent à l'Evêque.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

que tems infectée d'un grand nombre de corps morts, après un combat fort sanglant entre deux Nations sauvages. On traverse ici le Fleuve de Saint Laurent pour se rendre aux Trois Rivieres; & rien n'est plus charmant que la situation de cette Ville. Elle est bâtie sur un côteau de sable, qui n'a gueres de stérile que l'espace qu'elle peut occuper en s'aggrandissant; car elle n'a point encore beaucoup d'étendue : mais elle est environnée de tout ce qui peut rendre une Ville agréable, & la faire parvenir à l'opulence. Le Fleuve, large d'une demie lieue, coule au pié. Au-delà, ce sont des Campagnes cultivées, fertiles, & couronnées des plus belles Forêts du Monde. Un peu au-dessous, & du même côté, le Fleuve reçoit une assez belle Riviere, qui ne s'y joint qu'après en avoir reçu deux autres, l'une à droite, l'autre à gauche; & delà vient le nom de Trois Rivieres, que la Ville a pris dans son origine. Au-dessus, & presqu'à la même distance, on trouve le Lac Saint Pierre, long de sept lieues & large de trois. Ainsi rien ne borne la vue de ce côté là, & le Soleil paroît se coucher dans les ondes. Ce Lac, qui n'est qu'un élargissement du Fleuve, reçoit plusieurs Rivieres, & n'est pas moins renommé pour l'abondance que pour la bonté de son Poisson.

Ville des Trois Rivieres.

Sa situation.

Lac Saint Pierre.

On ne compte pas plus de sept ou huit cens François dans la Ville des Trois Rivieres, quoiqu'elle ait, dans son voisinage, des Mines d'excellent fer, qui seroient capables d'enrichir une grande Ville. On n'a commencé, que depuis peu à les faire valoir. Au reste le petit nombre des Habitans de cette Ville n'empêche point que sa situation ne la rende importante: c'est un des plus anciens Etablissemens de la Colonie; & l'on y a vû, dès les premiers tems, un Gouverneur, avec un Etat Major. Un Couvent de Récollets, une assez belle Paroisse, desservie par les mêmes Religieux, & un très bel Hôpital, qui fait partie d'un Couvent d'Ursulines, où l'on en compte quarante, chargées de l'office d'Hospitalieres (2), sont les principaux édifices des Trois Rivieres. Dès l'année 1650, le Senéchal de la Nouvelle France, dont la Jurisdiction est absorbée par le Conseil supérieur, avoit un Lieutenant dans cette Ville : aujourd'hui, elle n'a plus qu'une Justice ordinaire, avec un Lieutenant Général pour Chef.

Iles de Richelieu.

A l'extrémité du Lac Saint Pierre, on voit un grand nombre d'Iles, de différentes grandeurs, qui se nomment les *Iles de Richelieu*; & sur la gauche, en remontant de Quebec, on en trouve six autres, qui bordent une Anse assez profonde, où se décharge une belle Riviere, dont la source est au voisinage de la Nouvelle Yorck. Les Iles, la Riviere, & tout le Païs qu'elle arrose, portent le nom de Saint François. Toutes ces Iles étoient autrefois remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils & d'Orignaux, qui ont disparu. On pêche d'excellens Poissons dans la Riviere de Saint François. L'Hiver, on fait des trous dans la glace, pour y passer des filets de cinq ou six brasses de long, qu'on retire ordinairement chargés de Bars, de Poissons dorés, d'Achigans, & surtout d'une espece de Brochets, nommés *Masquinongés*, qui ont la tête plus grosse que les nôtres, & la gueule sous un museau recourbé. Les Sauvages du Canton sont des Abe-

Iles & Riviere de Saint François.

(2) C'est encore une Fondation de M. de Saint Vallier, premier Evêque de Quebec.



SUITE
DU COURS DU FLEUVE
DE S.T LAURENT
Depuis Quebec jusqu'au Lac Ontario
Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25
Par M. B. Ing. de la M.e 1757.
Lac Caounagamic
Lac S.t Thomas
Lac S.t Charles
Matabetchouan
Lac Nepissing
R. de la Fontaine
Portage de la Musique
Portage Talon
Portage des Roses
Portage de l'Epine
Mataouan
Portage des Galots
la Roche Capitaine
R. Acoumagousing
Portage Joachin
R. Creuse
les Petites Allumettes
I. du Borgne
I. des Calumets
les Grandes Allumettes
Portage de la Roche fondue
R. a la Bonne Chere
R. du Rideau
R. de la Petite Nation
Portage des Chats
Baye de la Petite Nation
Baye de la Pentecoste
R. Rouge
R. des Outaouais
le Long Sault
des deux Montagnes
I. Jesus
R. de l'Assomption
Arpentigni
S. Sulpice
la Valterie
Isles Richelieu
R. du Loup
R. des Ouinachis
les Trois Rivieres
Cap de la Madeleine
Champlain
Batiscan
R. S.te Anne
Riv. de Jacques Cartier ou Riv. S.te Croix
R. du Cap Rouge
Sillery
Quebec
R. S. Charles
Beauport
R. de la Chaudiere
R. Duchesne
Cap a la Roche
Cap S. Claude
Becancour
R. Godefroy
R. Nicolet
la Fontaine
R. Ouamasca
la Fontaine Outaouais
Sorel
Terrain
Bas et Noyé
Hauteur des Terres
Lac Taronto
on assure ici la
Lac Quentio
Lac Leon
Lac S. Leon
Cataracoui
Fort Fr.
I. Tonti
les Milles Isles
Toniata
la Presentation
Fort François
R. de la Presentation
Rapide plat
la Galette
I. au Chat
le long Sault
le Moulinet
P.te Maligne
Lac S. François
le Trou
Montreal
I. Montreal
S. Louis
Chateau Guay
R. du Loup
Fort de Chambli
R. de Richelieu ou Sorel
R. du Brochet
R. du Rocher
B. Michiscouy
R. Michiscouy
R. a la Colle
R. Chacy
Cap Scoumouton
R. S.t Amand
R. au Castor
R. aux Sables
R. au Rat
Baye Corlar
Mine de Plomb
Rocher fendu
Crown Point
F. Frederic
R. du Sud
R. a la Mouelle
Lac Champlain
R. au Platre
I. aux Cedres
R. aux Loutres ou Pointe a la Chevelure
Mine d'Alun
Fort Carillon ou Fort Vaudreuil
Baye de Gamaouské
Fort Georges
Lac du Saint Sacrement ou L. George
Fort Edouart
Baye de Niaouré
I. aux Chevreuils
I. aux Galots
Lac Ontario
Fort Toronto François
R. de l'Assomption
R. des Sables
R. de la Planche
R. de la Grande Famine
R. de la Petite Famine
R. Chouaguen
Fort Oswego Angl. Detruit
Anse des Goyogouins
R. des Sables
Casconchiagon
Entrée de Niagara
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
82 81 80 79 78 77 76 75 74 73 72
47 46 45 44

naquis, parmi lesquels il se trouve quelques Algonquins, des Sokokis, & des Mahingans, plus connus sous le nom de Loups, qui étoient autrefois établis sur la Riviere de Manhate, dans la Nouvelle York, & qu'on en croit même originaires. Les Abenaquis sont venus à Saint François, des Côtes méridionales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur premier établissement, dans cette transmigration, fut une petite Riviere qui se joint au Fleuve de Saint Laurent, vis-à-vis de Sillery, c'est-à-dire une lieue & demie au-dessus de Quebec, vers le Sud, près d'une chute d'eau qu'on nomme le Saut de la Chaudiere. Ils sont à present sur le bord de la Riviere Saint François, à deux lieues de son embouchure dans le Lac Saint Pierre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Païs depuis les Trois Rivieres jusqu'à Mont-réal.

Des Trois Rivieres, en traversant le Lac Saint Pierre, & tirant au Sud, l'Observateur n'emploïa qu'une demie journée pour se rendre à Saint François (3). Il en partit le 13; & le lendemain il entra dans Mont-réal. Ce dernier trajet est de vingt-cinq lieues. Quelque agrément qu'il y ait à le faire en Hiver, dans un traîneau, par la commodité de se promener sur des Canaux glacés, entre des Iles qui paroissent avoir été plantées à la ligne, comme des Orangers, le coup d'œil n'est pas beau dans une saison, où le blanc prend par-tout la place des plus belles couleurs de la Nature. Le climat est fort rude au Lac de Saint Pierre (4): mais lorsqu'on a passé les Iles de Richelieu, il semble qu'on soit transporté tout-à-coup dans une autre Région. L'air devient plus doux, le terrein plus uni, le Fleuve plus beau, & ses bords plus rians. On y rencontre des Iles, quelques-unes habitées, & d'autres dans leur état naturel, mais qui forment, toutes, les plus beaux Païsages du monde.

Description de l'Ile & de la Ville de Mont-réal.

L'Ile de Mont-réal, qui est comme le centre de ce beau Païs, a dix lieues de long, de l'Est à l'Ouest, & près de quatre dans sa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire son nom, & qui a deux têtes, d'inégale hauteur, est presqu'au milieu de la longueur de l'Ile; mais elle n'est qu'à demie lieue de la Côte méridionale, où la Ville de Mont-réal est située. Le nom de *Ville-Marie*, que cette Ville reçut dans sa Fondation, n'a pû passer en usage. Il ne se conserve que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs de l'Ile, qui en sont fort jaloux. On a déja remarqué que ce sont les Sulpiciens. Comme toutes les terres de l'Ile sont très bonnes, & que la Ville n'est gueres moins peuplée que celle de Quebec, cette Seigneurie, suivant l'Observateur, vaut, du moins, une demie douzaine des meilleures du Canada. C'est le fruit de la sagesse & du travail des Seigneurs.

La Ville de Mont-réal offre un aspect fort riant. Elle est bien située & bien bâtie. L'agrément de ses environs & de ses vues inspire une gaieté dont tous les Habitans se ressentent. Elle n'est pas fortifiée. Une Palissade

(3) Toujours en Traineau, car la glace avoit encore toute sa force le 11 de Mars.

(4) Plus on descend le Fleuve, plus le froid est piquant, parcequ'on avance plus au Nord. On a dit que Quebec est par les quarante-sept degrés cinquante-six minutes de Latitude: les Trois Rivieres sont par les quarante-six & quelques minutes; & Mont-réal entre les quarante-quatre & les quarante-cinq. Le Fleuve fait un coude au Sud, après le Lac Saint Pierre.

bastionnée, & fort mal entretenue, fait toute sa défense, avec une mauvaise redoute, sur un petit Tertre qui sert de Boulevard, & va se terminer en pente douce à une petite Place quarrée. Autrefois elle étoit ouverte, & sans cesse exposée aux insultes des Sauvages ou des Anglois. Ce fut le Chevalier de Callieres, Frere du Plénipotentiaire à Riswick, qui la fit fermer, pendant qu'il en étoit Gouverneur; & depuis quelques années elle est ceinte d'un bon mur. Mais sa plus forte défense consiste dans la valeur de ses Habitans.

Haute & Basse Ville.

Leurs principaux Edifices.

Sa forme est un quarré long, situé sur le bord du Fleuve: le terrein s'élevant insensiblement, partage la Ville, dans sa longueur, en haute & basse. La premiere contient la Paroisse, le Séminaire, les Récollets, les Jésuites, & le logement du Gouverneur; la seconde, l'Hôtel-Dieu, les Magasins du Roi & la Place d'Armes. Au-delà d'un petit Ruisseau, qui vient du Nord-Ouest, & qui borne la Ville du même côté, on trouve l'Hôpital général, accompagné de quelques Maisons; & sur la droite, au-delà des Récollets, dont le Couvent est à l'extrémité de la Ville de ce côté là, on a commencé à former une espece de Fauxbourg, qui sera quelque jour un fort beau Quartier. Les Jésuites n'ont point une Maison spacieuse; mais leur Eglise est grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets a plus d'étendue, & la Communauté en est plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la Ville, & se fait reconnoître pour la Maison seigneuriale. Il communique à l'Eglise Paroissiale, qui a plus d'apparence que la Cathédrale de Quebec. Le Couvent des Filles de la Congrégation, quoiqu'un des plus grands édifices de la Ville, suffit à peine pour loger une si nombreuse Communauté: c'est le Chef-d'Ordre & le Noviciat d'un Institut qui a pris naissance au Canada, & qui s'y rend fort utile. L'Hôtel-Dieu est servi par des Religieuses, dont les premieres ont été tirées de celui de la Fleche en Anjou. Leur Eglise & leur Salle des Malades sont deux forts beaux Bâtimens; mais elles n'en sont pas moins pauvres, & les revenus de leur fondation ne sont pas proportionnés à leurs services. L'Hôpital Général doit son établissement à un Particulier, nommé *Charon*, qui emploïa tout son bien à former une Société d'Hommes charitables, dans la double vue de prendre soin des Malades, & d'instruire les jeunes Gens de la Campagne. Son projet fut rempli en 1719: mais il n'y a pas survêcu assez long-tems pour le confirmer; & la Cour aïant refusé à ses Sectateurs la permission de prendre un engagement irrévocable, on craint pour la durée de ce nouvel Institut.

Environs de Mont-réal.

Entre l'Ile de Mont-réal & la Terre-Ferme, vers le Nord, on trouve une autre Ile, d'environ huit lieues de long, & de deux dans sa plus grande largeur. Elle fut d'abord nommée l'Ile de *Montmagni*, du nom d'un Gouverneur du Canada qui la possedoit. Ensuite elle fut donnée aux Jésuites, qui l'appellerent l'*Ile de Jesus*. On n'explique point comment elle est passée entre les mains des Sulpiciens, qui ont entrepris de la peupler, & qui lui ont conservé son dernier nom. Le Canal, qui sépare les deux Iles, est nommé la Riviere des Prairies, parceque des deux côtés il en arrose de fort belles. Son cours est embarrassé, vers le milieu, par un

Rapide, qu'on appelle le *Sault du Récollet*, depuis qu'un Religieux de cet Ordre, s'y est noïé. Le troisieme Bras du Fleuve est semé d'un prodigieux nombre d'Iles, & porte le nom de *Milles-Iles*, ou de *Riviere de Saint Jean.* A la tête de l'Ile de Jesus, on voit la petite Ile *Bizard* (5); & plus haut, vers le Sud, l'Ile *Perrot* (6), qui a deux lieues de long & presque la même largeur. L'Ile Bizard termine le Lac des deux Montagnes, & l'Ile Perrot le sépare de celui Saint Louis. Ce qu'on nomme le Lac des Montagnes, est proprement l'embouchure d'une grande Riviere, nommée la Riviere des Ontaouais, qui se jette ici dans le Fleuve Saint Laurent. Elle a deux lieues de long, sur à-peu-près la même largeur. Le Lac Saint Louis, qui est un peu plus grand, n'est aussi qu'un élargissement du Fleuve. Jusqu'à present la Colonie Françoise n'alloit pas plus loin à l'Ouest; mais on commence à faire de nouvelles Habitations au-delà, & partout les terres sont excellentes.

Deux Villages d'Iroquois Chrétiens.

Dans les dernieres guerres, on a regardé, comme la sûreté de Montréal & des lieux voisins, deux Villages d'Iroquois Chrétiens & le Fort de Chambli. Le premier des deux Villages, qui se nomme *Saut de Saint Louis*, est situé en Terre-Ferme, du côté du Sud, trois lieues au-dessus de Mont-real. Ses Habitans, qui sont en grand nombre, ont toujours été une des plus fortes Barrieres de la Colonie contre les Iroquois idolâtres & contre les Anglois de la Nouvelle York. Il a changé deux fois de place, dans l'espace de deux lieues: après avoir été près du Rapide, dont il porte le nom, il est aujourd'hui dans une situation charmante. Le Fleuve y est fort large, & couvert d'Iles; celle de Mont-real est en perspective d'un côté; & de l'autre, la vue n'est pas bornée vers le Lac Saint Louis, qui commence un peu plus haut. L'Eglise de ce Village & la Maison des Missionnaires sont deux des plus beaux édifices du Païs. Le second se nomme *la Montagne*, parcequ'il a subsisté long-tems sur la double Montagne, d'où l'Ile de Mont-réal tire son nom. A présent, il est en Terre-Ferme, vis-à-vis de l'extrémité occidentale de cette Ile, & ce sont des Sulpiciens qui le gouvernent.

Fort de Chambly.

Le Fort de Chambly a toujours passé pour un Poste de la derniere importance. Dans l'origine de la Colonie Françoise, les Iroquois descendoient jusqu'au centre des Habitations, par une Riviere qui se décharge dans le Fleuve de Saint Laurent, un peu au-dessus du Lac Saint Pierre, & que cette raison fit nommer alors la Riviere des Iroquois. Depuis, on l'a nommée *Riviere de Richelieu*, en faveur d'un Fort de ce nom, qu'on avoit construit à son embouchure. Ensuite, ce Fort aïant été ruiné, un Officier, nommé *Sorel*, en fit construire un autre, auquel on donna son nom, qui s'est communiqué à la Riviere: elle le conserve encore, quoique le Fort ne subsiste plus. Delà, remontant la Riviere, l'espace d'environ dix-sept lieues, toujours au Sud, mais prenant un peu du Sud-Ouest, on trouve un Rapide, & vis-à-vis, une espece de petit Lac, formé par la Riviere même: c'est sur le bord du Rapide, & vis-à-vis du Lac, qu'est

(5) Nom d'un Officier Suisse à qui elle appartenoit, & qui est mort Major de Mont-réal.

(6) Ainsi nommée par M. Perrot, Pere de la Comtesse de la Roche-Alard, & de la Présidente de Lubert.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

ſitué le Fort de *Chambly*. Il fut d'abord élevé en bois, par un Officier qui lui donna ſon nom, dans le tems même que Sorel conſtruiſoit le ſien; mais vers l'an 1721, on l'a bâti de pierres, & flanqué de quatre Baſtions. Il n'eſt jamais ſans une forte garniſon. Les terres voiſines ſont ſi bonnes, qu'on s'eſt empreſſé d'y faire des Habitations; & l'on ne deſeſpere pas d'y voir naître quelque jour une bonne Ville. De Chambly au Lac de Champlain, on ne compte que huit lieues : la Riviere Sorel traverſe ce Lac; & l'Auteur obſerve que la Nouvelle France n'a peut-être point de Canton qu'il ſoit plus à propos de peupler. Il ajoute que le climat y eſt doux, que les Habitans y auront pour voiſins les Iroquois; » bonnes » gens, dit-il, qui ne chercheront point querelle aux François, lorſqu'ils » les verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accommoderont en» core mieux de ce Voiſinage que de celui de la Nouvelle York.

Divers Rapides.

Mais continuons de remonter avec lui le Fleuve de Saint Laurent. Il partit du Saut de Saint Louis le premier de Mai, pour aller paſſer la nuit à la Pointe occidentale de l'Ile de Mont-réal. Le lendemain, après avoir emploïé la matinée à viſiter le Païs, qu'il trouva fort beau, il traverſa le Lac Saint Louis, pour ſe rendre aux *Caſcades*; nom qu'on donne à un Rapide ſitué préciſement au-deſſus de l'Ile Perrot, qui fait la ſéparation du Lac Saint Louis & du Lac des deux Montagnes. On l'évite, en prenant un peu à droite, pour faire paſſer les Canots à vuide dans un endroit qu'on nomme le Trou; enſuite, les tirant à terre, on fait un portage d'un demi quart de lieue, qui devient néceſſaire pour éviter un ſecond Rapide nommé le Buiſſon : c'eſt une belle Nappe d'eau, qui tombe d'un Rocher plat, d'environ un demi pié de hauteur. L'Obſervateur juge qu'on pourroit ſe délivrer de cet embarras, en creuſant un peu le lit d'une petite Riviere, qui ſe décharge dans une autre, au-deſſus des Caſcades.

Néceſſité d'un Fort à la Galette.

Au-deſſus du Buiſſon, la largeur du Fleuve eſt d'un grand quart de lieue; & les terres, des deux côtés, ſont excellentes. On avoit commencé à défricher celles qui ſont ſur la Riviere Septentrionale; & rien ne ſeroit plus aiſé que d'y faire un grand chemin, depuis la Pointe qui eſt vis-à-vis de l'Ile de Mont-réal, juſqu'à l'Anſe qu'on nomme *la Galette*. Il paroît même, qu'un Fort ſeroit mieux placé & plus néceſſaire à la Galette qu'à Catarocoui, parcequ'il n'y paſſe pas un Canot ſans être apperçu; au lieu qu'à Catarocoui, on ſe dérobbe facilement derriere les Iles. Cette obſervation eſt d'un Commiſſaire des Guerres (7), qui fut envoïé, de la part du Roi, en 1706, pour viſiter tous les Poſtes éloignés. Il remarqua, d'ailleurs, » que les terres étant très bonnes, aux environs de » la Galette, on y auroit toujours des vivres en abondance; ſans comp» ter qu'en deux jours de bon vent, une Barque pourroit aller de la Ga» lette à Niagara. Un des objets, diſoit-il, qu'on s'étoit propoſés, en » conſtruiſant le Fort de Catarocoui, étoit le Commerce avec les Iro» quois : or ces Sauvages viendroient auſſi volontiers à la Galette qu'à » Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; » mais ils éviteroient une traverſée de huit ou neuf lieues dans le Lac

(7) M. Clerambaut d'Aigremont.

» Ontario;

» Ontario : enfin le Fort de la Galette couvriroit tout le Païs qui est » entre la Riviere des Ontaouais & le Fleuve de Saint Laurent ; car ce » Canton n'est point abordable du côté du Fleuve, à cause des Rapides, » & les bords de la Riviere des Ontaouais sont faciles à garder.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Le 3 de Mai, l'Observateur fit trois lieues pour se rendre aux Cedres : c'est un troisieme Rapide, qui a pris son nom d'une grande quantité de Cedres qu'on voïoit autrefois dans ce lieu, mais qui ont été presque tous coupés. Le 4, un accident, qui creva un de ses Canots, ne lui permit point de passer le quatrieme Rapide, quoiqu'il ne soit qu'à deux lieues & demie du précédent. Le 5, il passa le Lac de Saint François, qui a sept lieues de long, & trois dans sa plus grande largeur. Les terres, des deux côtés, sont basses, & n'en paroissent pas moins bonnes. La route, depuis Mont-réal jusqu'ici, tient un peu du Sud-Ouest ; & le Lac Saint François court Ouest-Sud-Ouest & Est-Nord-Est. Le 6, il fallut passer les chênaux du Lac : c'est le nom qu'on donne à des Canaux formés par un grand nombre d'Iles, dont le Fleuve est presque couvert en cet endroit, & qui rendent le Païs charmant. Le reste du jour fut emploïé à franchir des Rapides, dont le plus considérable, qu'on nomme *le Moulinet*, est effroïable à la vue, & coute beaucoup de peine à passer. On fit néanmoins sept lieues le même jour, & l'on alla camper au bas du *Long Saut*, Rapide d'une demie lieue de long, que le Canots ne montent qu'à demi chargés. On le passa le 7 au matin, pour naviger ensuite jusqu'à trois heures du soir. Après l'éloge que l'Observateur a fait du climat, & la différence qu'il y a remarquée à mesure qu'on monte le Fleuve, il paroît fort surprenant d'entendre ici qu'au milieu du mois de Mai, il gela, la nuit suivante, comme il fait en France au mois de Janvier. On étoit néanmoins sous les mêmes Paralleles que le Languedoc. Le 9, on passa le Rapide nommé *Ploc*, éloigné du Long Saut d'environ sept lieues, & de cinq des *Gallots*, qui est le dernier. La Galette est une lieue & demie plus loin, & l'on y arriva le 10. Tout le Païs, qui est entre cette Anse & les Gallots, mérite de l'admiration. Les Forêts y sont charmantes ; & l'on y remarque, surtout, des Chênes d'une beauté extraordinaire.

Lac de Saint François.

A cinq ou six lieues de la Galette, on trouve une Ile, nommée *Tonihata*, longue d'une demie lieue, dont un Iroquois, fort affectionné aux François, avoit obtenu le Domaine, avec une Patente de Concession qu'il se faisoit honneur de montrer. L'Observateur vante l'esprit de ce Sauvage, quoiqu'il n'eut pas laissé, dit-il, de vendre sa Seigneurie pour quatre pots d'eau-de-vie ; mais s'étant réservé l'usufruit, il y avoit rassemblé dix-huit ou vingt Familles de sa Nation : dans toute sa conduite, il affectoit d'imiter les manieres Françoises. Delà jusqu'au Fort de Catarocoui, il ne reste qu'environ quinze lieues, dans l'espace desquelles on traverse une espece d'Archipel, nommé les *Mille-Iles*, & qui en contient du moins plus de cinq cens. Ensuite, on n'a qu'une lieue & demie jusqu'au Fort. Le Fleuve est ici plus libre, & large d'une demie lieue. On laisse à droite trois grandes Anses, assez profondes ; & le Fort est bâti dans la troisieme. C'est un quarré à quatre Bastions, qui n'occupe pas moins d'un quart-de-

Ile de Tonihata.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Description du Fort de Catarocoui.

lieue de circuit. Il est construit de pierres, & sa situation est extrêmement agréable, surtout vers le Fleuve, dont les bords présentent un Païsage fort varié. Il en est de même de l'entrée du Lac Ontario, qui n'en est qu'à une demie lieue. Elle est semée d'Iles, de différentes grandeurs, toutes revêtues d'arbres, & rien n'y termine l'horison. Ce Lac a reçu d'abord le nom de Saint Louis; ensuite celui de Frontenac, qui avoit été donné aussi au Fort de Catarocoui, dont le Comte de Frontenac est le Fondateur: mais insensiblement le Lac a repris son ancien nom, qui est *Ontario*, & le Fort celui de l'Anse dont il occupe les bords. Le Terrein, depuis la Galette, est très bon, quoique sur la lisiere il n'en ait pas l'apparence. On voit au milieu du Fleuve, vis-à-vis du Fort, une très belle Ile, où l'on avoit mis des Porcs, qui ont multiplié, & dont elle a pris son nom. L'Ile aux Cedres & l'Ile aux Cerfs en sont deux petites, au-dessous de la grande, à demie lieue l'une de l'autre. L'Anse de Catarocoui est double; c'est-à dire qu'elle a, vers son milieu, une Pointe qui avance beaucoup; & sous laquelle il y a un fort bon mouillage pour les grandes Barques. Le derriere du Fort est un Marais, où le Gibier est en abondance. Autrefois il se faisoit un Commerce considérable au Fort de Catarocoui, surtout avec les Iroquois, dont les Habitations en sont au Sud; & c'étoit pour les attirer, autant que pour les tenir en respect, que le Fort avoit été bâti: mais ce Commerce ne s'est pas soutenu long-tems, & les Barbares n'en ont pas moins fait de mal à la Colonie. Ils ont actuellement quelques Familles aux environs du Fort, comme il s'en trouve aussi quelques-unes des Missisaguès, Nation Algonquine, qui a trois Bourgades sur le Lac; l'une au bord Orientale; l'autre à Niagara, & la troisieme dans le Détroit.

Vignes des Bois de la Nouvelle France.

De Catarocoui, l'Observateur n'avoit que six lieues à faire jusqu'à l'Ile aux Chevreuils, où l'on trouve un fort bon Port, qui peut recevoir de grandes Barques; mais divers obstacles aïant retardé sa navigation, il passa la nuit dans un lieu fort incommode, où il vit néanmoins, pour la premiere fois, des vignes dans la Forêt. La plûpart des arbres ont, dit-il, leur sep, qui s'éleve jusqu'au sommet. Il n'avoit point encore fait cette remarque, parcequ'il s'étoit toujours arrêté dans des lieux ouverts; mais on l'assura que rien n'étoit si commun jusqu'au Mexique. Ces vignes ont le pié fort gros, & portent beaucoup de raisins. Les grains ne sont que de la grosseur d'un pois, apparemment faute de culture. C'est un rafraîchissement si délicieux pour les Ours, qu'ils vont les chercher sur les plus grands arbres; mais ils n'ont que le reste des Oiseaux, qui ont bientôt vandangé des Forêts entieres.

Differentes Rivieres.

Le 13, après avoir passé l'Ile aux Chevreuils, & s'être arrêté trois lieues plus loin, à l'Ile aux *Gallots*, qui est par les quarante-trois degrés trente-trois minutes, il fallut faire une traversée d'une lieue & demie, pour arriver à la Pointe, que cette raison fait nommer *Traverse*. On gagne ainsi plus de quarante lieues, qu'il faudroit faire en cotoïant la Terre ferme. De la Pointe de l'Ile aux Gallots, on découvre, à l'Ouest, la Riviere de Chouguen, ou d'*Onnontagué*, qui en est éloignée de quatorze lieues. Dans le calme, on tire droit sur cette Riviere, pour s'épargner encore un cir-


CARTE DES
LACS DU CANADA
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Echelle
Lieues communes de France
Par M B. Ing. de la Mar.
1757.
LAC SUPERIEUR
LAC HURON
LAC MICHIGAN
LAC ONTARIO
LAC ERIÉ
Lac Nepissing
Lac Temiscaming
Lac des Abitibis
Lac Champlain
Lac de Sesakinaga
Hauteur des Terres
Terrain bas et noié
I. Royale
I. Minong
I. Pontchartrain
Isle Maurepas
Isles des 12 Apotres
Pointe de Chegouamigon
Riviere S. Louis ou Riviere du Fond du Lac
Baye de Michipicoton
Ance aux Sables
Sault Ste Marie
Michillimakinak
I. Manitoualin
Ance du Tonnerre
Montreal
Fleuve St Laurent
F. Cataracoui
F. Toronto
Oswego
LES IROQUOIS
Albany
NOUVELLE YORC
Riv. de Hudson
le Detroit
Fort des Miamis
Sandoské
PAIS DES RENARDS
PAIS DES MASCOUTENS
LES SAKIS
R. des Ilinois
Portage des Chenes
R. du Detroit
Sault Niagara
Fort Carillon
F. Frederic et Crown Point
L. du S. Sacrement ou Lac George
F. Edouard
Skenectady
Oyo

cuit de quinze ou vingt lieues. Six Rivieres qu'on laiſſe à gauche, en prenant cette route, ſont célebres par l'excellence de leur Poiſſon : c'eſt d'abord celle de *l'Aſſomption*, qui n'eſt qu'à une lieue de la Pointe de Traverſe; enſuite celle de *Sable*, trois lieues plus loin; celle de *la Planche*, deux lieues au-delà; celle de la *Grande Famine*, à deux autres lieues; celle de la *Petite Famine*, à une lieue, & celle de la *Groſſe Ecorce*, à même diſtance. Quoique les apparences euſſent promis un beau tems, il changea tout-d'un-coup, & l'Obſervateur eut beaucoup de peine à gagner la terre la plus proche, dont il étoit encore à trois lieues. Il aborda, vers ſept heures du ſoir, à l'Anſe de la *Famine*, qui porte ce triſte nom depuis que M. de la Barre, Gouverneur de la Nouvelle France, faillit d'y perdre toute ſon armée, par la faim & les maladies, en allant faire la guerre aux Iroquois. Les bords du Lac y ſont couverts de Forêts, dans leſquelles on diſtingue les chênes blancs & rouges, qui s'élevent juſqu'aux nues. On y voit un autre arbre, de la plus grande eſpece, dont le bois, dur, mais caſſant, reſſemble à celui du Plane, & dont la feuille, à cinq pointes, de médiocre grandeur, eſt d'un très beau verd en dedans, & blanche en dehors. C'eſt une eſpece de Cotonnier, qui porte dans une coque, de la groſſeur de celle des Marons d'Inde, un coton, dont il eſt malheureux qu'on ne puiſſe faire aucun uſage. A quarante-trois degrés de Latitude, & dans une ſaiſon auſſi avancée, où l'on reſſentoit quelquefois des chaleurs, telles qu'on les éprouve en France au mois de Juillet, l'Obſervateur étoit fort ſurpris de ne pas voir encore une feuille aux arbres. Il attribue cette lenteur de la Nature, aux néges, dont la terre a été couverte pendant pluſieurs mois : elle n'eſt pas encore aſſez échauffée pour ouvrir les pores des racines & faire monter la ſeve. Il y a, dans ce Canton, des Aigles d'une prodigieuſe groſſeur. On y eſt ſur la Frontiere du Païs des Iroquois.

Description de la Nouvelle France.

Quelques lieues plus loin, l'Obſervateur paſſa devant l'embouchure de la Riviere d'Onnontagué, qui lui parut large d'un arpent. Les terres y ſont baſſes, mais revêtues de beaux Bois. C'eſt dans cette Riviere que ſe déchargent toutes celles qui arroſent les Cantons des Iroquois, & ſa ſource eſt un fort beau Lac, nommé *Gannantaha*, qui a des ſalines ſur ſes bords. A dix lieues de l'Onnontagué, on trouve la Baie des Goyogouins. Toute la Côte, dans cet eſpace, eſt variée de marais & de terres hautes, un peu ſablonneuſes, mais couvertes de très beaux arbres, ſurtout de chênes, qu'on croiroit plantés de la main des Hommes. La Baie des Goyogouins eſt un des plus beaux endroits du monde. Une Preſqu'Ile, couverte de Bois, s'avance au milieu, & forme comme un Théâtre. A gauche, on apperçoit, dans l'enfoncement, une petite Ile, qui cache l'entrée d'une Riviere, par où les Goyogouins deſcendent dans le Lac. On ſe rend de cette Baie à celle des Tſonnotouans; mais on rencontre, dans l'intervalle, une petite Riviere, dont on rapporte des ſingularités fort curieuſes (8). Elle ſe nomme *Caſcouchiagon*. Quoique ſon embouchure ne ſoit ni large, ni profonde, elle s'élargit un peu plus haut, & les plus

Riviere d'Onnontagué.

Singularités du Caſcouchiagon.

(8) L'Auteur avertit qu'il les tenoit de M. de Joncaire, Officier digne de foi, & le même qui jetta les fondemens du Fort de Niagara.

Description de la Nouvelle France.

grands Vaisseaux y pourroient être à flot. Ensuite, on est arrêté par une chute, qui n'a pas moins de soixante piés de haut, & de deux arpens de large. Une portée de fusil au-dessus, on en trouve une seconde, de même largeur, mais moins haute des deux tiers; & demie lieue plus loin, une troisieme, haute de cent piés & large de trois arpens. Après ces grandes Cataractes, on rencontre plusieurs Rapides; & cinquante lieues plus loin, on trouve une quatrieme chute, qui ne cede en rien à la troisieme. Le cours de cette Riviere est de cent lieues; & lorsqu'on l'a remontée l'espace d'environ soixante, on n'en a que dix par terre, en prenant à droite, pour arriver à l'*Ohio*, ou la belle Riviere, dans un lieu nommé *Ganos*, où l'on trouve une Fontaine dont l'eau a l'épaisseur de l'huile & le goût du fer. Les Sauvages l'emploient dans leurs maladies, pour appaiser toute sorte de douleurs.

Belle Baie des Tsonontouans.

La Baie des Tsonontouans est charmante. Une jolie Riviere y serpente entre deux Prairies bordées de côteaux; & l'on y découvre des Vallées d'une grande étendue, qui sont bornées par des Forêts. Le 22, on passa devant une autre Baie, qui se nomme le *grand Marais*, & dès l'après-midi du même jour, on entra dans le Détroit de Niagara. C'est un espace de quatorze lieues, qui fait la communication du Lac Erié avec le Lac Ontario, & par lequel le Fleuve Saint Laurent passe du premier dans l'autre. Depuis l'entrée, par le Lac Ontario jusqu'à la grande chute du Fleuve, ce Détroit porte le nom de Riviere de Niagara. L'intervalle est d'environ six lieues, & l'on trouve, à l'entrée, le Fort du même nom. Mais il n'existe que depuis le voïage du P. de Charlevoix. M. de Joncaire, qui en est le Fondateur, avoit alors un petit établissement trois lieues plus loin, sur le bord du Détroit, accompagné de quelques Cabanes d'Indiens. On fait le Sud, en entrant dans la Riviere de Niagara; & l'Habitation de cet Officier, à laquelle on donnoit d'avance le nom de Fort, étoit sur la gauche, à cette distance du lieu où le Fort est aujourd'hui.

Description du fameux Saut de Niagara.

Après avoir passé quelques jours dans une Compagnie fort agréable (9), l'Observateur eut à monter d'affreuses Montagnes, pour se rendre au fameux Saut de Niagara, au-dessus duquel il devoit se rembarquer. Ce voïage est de trois lieues; il étoit autrefois de cinq ou six, parcequ'on passoit de l'autre côté de la Riviere, c'est-à-dire à l'Occident, & qu'on ne s'embarquoit qu'à deux lieues au-dessus de sa chute; mais on a trouvé sur la gauche, à un demi-quart de lieue de cette Cataracte, une Anse où le Courant n'est pas sensible, & où l'embarquement se fait sans péril.

La chute du Fleuve Saint Laurent, dans ce Détroit, forme une des plus belles cascades de la Nature. Suivant les observations auxquelles on s'attache, la Hontan s'est également trompé sur sa hauteur & sur sa figure.

(9) Avec M. de Joncaire, il y avoit trouvé le Baron de Longueil, alors Lieutenant de Roi de Mont-réal, & qui en est mort Gouverneur; le Marquis de Cavagual, Fils du Marquis de Vaudreuil; M. de Senneville, Capitaine, & M. de la Chauvignerie, Enseigne, Interprete du Roi pour la Langue Iroquoise, qui alloient négocier un accommodement avec le Canton d'Onnontagué. Voïez, ci-dessous, l'Article des Nations Sauvages.



Tom. XIV.

Cataracte de Niagara

N.º IX.

» Il eſt certain, dit l'Obſervateur, que ſi l'on meſure la hauteur par les » trois Montagnes qu'on a d'abord à franchir, il n'y a pas beaucoup à » rabattre des ſix cens piés que Delile lui donne dans ſa Carte; & ſans » doute il n'a riſqué ce paradoxe que ſur la foi du Baron de la Hontan » & du P. Hennepin : mais en arrivant au ſommet de la troiſieme Mon- » tagne, j'obſervai que dans l'eſpace de trois lieues, qui me reſtoient juſ- » qu'à la chute d'eau, il faut plus deſcendre que monter, & c'eſt à quoi » ces deux Voïageurs n'avoient pas fait aſſez d'attention. Comme on ne » peut s'approcher de la Caſcade que de ce côté, ni la voir que de pro- » fil, il n'eſt pas aiſé d'en meſurer la hauteur avec les Inſtrumens : on » l'a tenté, avec une longue corde attachée au bout d'une perche; & cette » méthode n'a fait trouver que cent quinze ou ſix vingts piés de profondeur : » mais il n'eſt pas poſſible de s'aſſurer ſi la perche ne s'eſt point arrêtée » ſur quelque Rocher qui avançoit; & quoiqu'on l'ait toujours retirée » mouillée, auſſi-bien qu'un bout de la corde, on n'en peut rien con- » clure, parceque l'eau, qui ſe précipite de la Montagne, rejaillit fort » haut, avec beaucoup d'écume. Pour moi, qui l'ai conſiderée de tous les » points, d'où la vue le permet, j'eſtime qu'on ne ſauroit lui donner » moins de cent quarante ou cinquante piés (10).

Sa figure eſt en fer de cheval, d'environ quatre cens pas de circonfé- rence. Au milieu, elle eſt diviſée en deux, par une Ile fort étroite, & d'un demi-quart de lieue de long; mais ces deux parties tardent peu à ſe rejoindre. Celle, qu'on ne voit que de profil, a pluſieurs pointes qui avān- cent; & celle, qu'on découvre en face, paroit fort unie. La Hontan y ajoute un torrent, qui vient de l'Oueſt : peut-être n'étoit-ce que des eaux ſau- vages, qui venoient ſe décharger par quelque ravine, pendant la fonte des néges. On juge aiſément qu'au-deſſous de cette chute, la Riviere ſe reſſent long-tems d'une ſi violente ſecouſſe : auſſi n'eſt-elle navigable que trois lieues après, & préciſément devant le lieu où M. de Joncaire avoit ſon Habitation. Elle ne devroit pas être moins impratiquable au-deſſus, puiſque le Fleuve y tombe perpendiculairement dans toute ſa largeur; mais outre l'Ile, qui la diviſe en deux, pluſieurs Ecueils ral- lentiſſent beaucoup la rapidité du Courant : il eſt néanmoins ſi fort, qu'on ne peut traverſer à l'Ile. On avoit dit à l'Obſervateur que les Poiſ- ſons, qui s'y trouvoient engagés, tomboient morts dans la Riviere; mais il ne vit rien d'approchant. On l'avoit même aſſuré que les Oiſeaux, qui volent par deſſus, ſe trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon que la violence du Rapide forme en l'air : cependant il vit de petits Oi- ſeaux voltiger aſſez bas, droit au-deſſus de la chute.

C'eſt ſur un Roc, que cette grande Nappe d'eau eſt reçue; & deux rai- ſons portent à croire qu'elle y a trouvé, ou creuſé peut-être avec le tems, une Caverne de quelque profondeur. Premierement, le bruit y eſt fort ſourd, & ſemblable à celui d'un tonnerre éloigné. A peine ſe fait-il en- tendre à la diſtance de l'Habitation Françoiſe; & ce qu'on y entend peut n'être même que le bouillonnement cauſé par les Rochers dont la Riviere eſt remplie dans cette intervalle; d'autant plus qu'au-deſſus de la Cata-

(10) Journal Hiſtorique, pag. 233.

racte, on ceſſe de l'entendre beaucoup plus près. La ſeconde raiſon, c'eſt qu'il ne reparoit rien de tout ce qu'on y laiſſe tomber. Au reſte, ſi l'on apperçoit quelque brouillard au-deſſus, c'eſt par derriere; & de loin, on le prendroit pour une fumée. Le terrein des trois lieues qu'on fait à pié, pour ſe rendre au Saut, & qui ſe nomme le Portage de Niagara, n'eſt ni bon, ni revêtu de beaux Bois; & l'on n'y ſauroit faire dix pas ſans marcher ſur une Fourmilliere, ou ſans rencontrer des Serpens à ſonnettes, ſurtout pendant la chaleur du jour.

Obſervations ſur le Lac Erié ou de Conty.

On compte environ ſept lieues du Saut de Niagara au Lac Erié. L'Obſervateur en partit le 27, & déboucha heureuſement dans le Lac. Sa route, en côtoïant la Côte du Sud, eut été plus agréable que par celle du Nord, mais plus longue de moitié. Ce Lac a cent lieues de long, de l'Eſt à l'Oueſt. Sa largeur, du Nord au Sud, eſt d'environ trente. Le nom d'Erié eſt celui d'une Nation de la Langue Hurone, qui étoit établie ſur ſes bords, & que les Iroquois ont entierement détruite : il ſignifie *Chat*; & les Eriés ſont nommés, dans quelques Relations, la Nation des Chats. On trouve, en effet, dans le Païs, quantité de ces Animaux qui ſont plus gros que les nôtres; & leurs peaux ſont eſtimées. Le nom de *Conty*, qu'on donne auſſi au Lac Erié, lui vient apparemment du Chevalier de Tonti, qui devoit ſon avancement à ce Prince.

Le 28, après avoir fait dix-neuf lieues, l'Obſervateur ſe trouva devant la *grande Riviere*, qui vient de l'Eſt, par les quarante-deux degrés quinze minutes. Quoique les arbres fuſſent encore ſans verdure, le Païs lui parut beau. Il fit peu de chemin le 29 & le 30; mais le lendemain, il en fit beaucoup. Le 1 de Juin, aïant remonté, pendant près d'une heure, une Riviere, qui vient, dit-on, de fort loin, & qui coule entre deux belles Prairies, il eut à faire un Portage d'environ ſoixante pas, pour éviter le tour d'une Pointe qui avance quinze lieues dans le Lac, & qui ſe nomme la *Pointe longue* : quoique ſablonneuſe, elle porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours ſuivans, il cotoïa un très beau Païs, caché quelquefois par des Rideaux deſagréables, mais de peu d'étendue. Le 4, il fut arrêté, une partie du jour, ſur une Pointe qui court trois lieues Nord & Sud, & qu'on appelle la *Pointe pelée*. Le Païs eſt rempli d'Ours : l'Hiver précedent, on en avoit tué, ſur cette ſeule Pointe, plus de quatre cens.

Ile des Serpens à ſonnettes.

Le 5, vers les quatre heures du ſoir, on apperçut la terre du Sud, & deux petites Iles qui en ſont très proches : elles ſe nomment *Iles des Serpens à Sonnettes;* & l'on aſſure qu'elles ſont ſi remplies de ces dangereux Reptiles, que l'air en eſt infecté. On entra dans le Détroit vers le ſoir, & l'on y paſſa la nuit, au-deſſus d'une très belle Ile, nommée l'Ile du Bois-blanc. Depuis la longue Pointe juſqu'au Détroit, la route n'eſt gueres qu'à l'Oueſt; mais depuis l'entrée du Détroit juſqu'à l'Ile Sainte Claire, qui en eſt à cinq ou ſix lieues, & delà juſqu'au Lac des Hurons, elle prend un peu de l'Eſt par le Sud. Ainſi tout le Détroit, qui a trente lieues de long, eſt entre les quarante-deux degrés douze ou quinze minutes, & les quarante-trois degrés & demi de Latitude Nord. Au-deſſus de l'Ile Sainte Claire, il s'élargit, juſqu'à former un Lac d'environ ſix lieues de long,

& dans quelques endroits, de même largeur, qui a pris le nom de l'Ile, ou qui lui a donné le sien. On représente ce lieu comme le plus beau Canton du Canada. Côteaux, Prairies, Campagnes, Bois, Ruisseaux, Fontaines & Rivieres, tout y est merveilleusement assorti. L'Observateur y vit des terres qui avoient porté du Froment, dix-huit ans sans interruption, sans avoir été fumées. Les Iles y semblent placées à la main pour la satisfaction des yeux : le Fleuve & le Lac sont fort poissonneux ; l'air y est pur, le climat temperé & fort sain. Avant le Fort François, qui est à gauche, une lieue au-dessous de l'Ile Sainte Claire, on trouve, du même côté, deux Villages assez nombreux, & fort proche l'un de l'autre. Le premier est habité par des Hurons *Tionontatés*, qui, après avoir long tems erré, s'étoient fixés d'abord au Saut de Sainte Marie ; le second, par des *Poutéotamis :* un peu plus haut, on en voit un d'Ontaouais, Compagnons inséparables des Hurons, depuis que les uns & les autres ont été chassés de leurs Païs par les Iroquois.

Le plus beau Canton du Canada.

Le Fort François, qui porte le nom de Pontchartrain, est environné de terres mêlées de sable, qui n'en sont pas moins fertiles, & de très belles Forêts, mais qui ont des fonds presque toujours remplis d'eau. L'Observateur paroît déclaré pour l'opinion de ceux qui souhaiteroient un établissement plus considérable dans ce Détroit, malgré le risque d'approcher trop les Pelleteries du Nord des Colonies Angloises. C'est une objection qu'il croit détruire, en prétendant que dans quelque lieu que soient les Sauvages, & quelques précautions qu'on y apporte, on ne les empêchera point de porter leurs Marchandises au-dehors, quand on ne leur fera pas trouver dans la Colonie Françoise les mêmes avantages qu'ils peuvent esperer avec les Anglois. C'étoit le Chevalier de Tonti, qui commandoit alors dans le Fort de Pontchartrain.

Fort de Pontchartrain.

L'Observateur en partit le 18 de Juin, pour se rendre à Michillimakimac. Le Lac Sainte Claire, qu'il traversa, offre des deux côtés un fort bon Païs. Vers la moitié de la traversée, qui n'est que de quatre lieues, on laisse, sur la gauche, une Riviere assez large, qu'on a nommée Riviere des Hurons, parceque les Indiens de cette Nations s'y réfugierent pendant la guerre des Iroquois ; & sur la droite, presque vis-à-vis, on en voit une autre, plus large encore, qu'on peut remonter l'espace de quatre-vingts lieues, rare avantage pour les Rivieres du Païs, sans y trouver le moindre Rapide. La route, depuis le Fort du Détroit jusqu'au delà du Lac Sainte Claire, est à l'Est-Nord-Est : delà on tourne au Nord par l'Est jusqu'au Sud, pendant quatre lieues, après lesquelles on trouve à droite un Village de Mississaguès, situé dans un terrein fertile, à l'entrée des plus belles Prairies du monde. De ce Village, au Lac des Hurons, on compte douze lieues, d'un Païs toujours charmant : c'est un beau Canal, bordé de grands Bois, qui sont séparés par des Prairies entrecoupées d'Iles. On y suit toujours le Nord-quart-Nord-Est, jusqu'à l'entrée du Lac des Hurons, où la route est au Nord pendant douze autres lieues. Il n'y en a pas moins de cent, depuis le Détroit jusqu'à Michillimakimac. A vingt-cinq lieues de l'entrée du Lac, on passe sur un Banc de roche nommé les Païs plats, qui n'a pas un demi pié d'eau. Ensuite, on s'avance vers la Baie de *Saguinam*, qui a

Lac de Sainte Claire.

Description de la Nouvelle France.

cinq ou six lieues d'ouverture, & trente de profondeur. Le fond de cette Baie, où les Ontaouais ont un Village, est un beau Païs ; mais de son entrée jusqu'à Michillimakimac, on ne trouve plus rien qui plaise à la vue. Dix lieues au-dessus de la même Baie, on apperçoit deux Rivieres assez grandes, à moins d'une lieue l'une de l'autre ; & quatre ou cinq lieues plus loin, l'Anse *Tonnerre*, qui a trois lieues d'ouverture, mais peu de profondeur.

Fort de Michillimakimac.

Le Fort de Michillimakimac est à quarante-trois degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il est fort déchu, depuis qu'on a transferé au Détroit la meilleure partie des Sauvages qui s'y étoient établis. Il n'en reste, près du Fort, qu'un médiocre Village, où le Commerce des Pelleteries ne laisse pas de se soutenir, parceque c'est le passage d'un grand nombre de Nations Indiennes. La situation de ce Poste est très avantageuse, entre trois grands Lacs ; celui de Michigan, ou des Illinois, celui des Hurons, & le Lac supérieur ; tous trois navigables pour les plus grandes Barques, & les deux premiers séparés par un seul petit Détroit ; sans compter que les mêmes Bâtimens peuvent aller, sans obstacles, dans tout le Lac Erié jusqu'au Saut de Niagara. Quoiqu'il n'y ait de communication, entre le Lac des Hurons & le Lac supérieur, que par un Canal de vingt-deux lieues, coupé de Rapides, les Canots peuvent apporter jusqu'à Michillimakimac tout ce qu'on tire du Lac supérieur.

Observations sur le Lac supérieur.

L'Observateur donne au Lac supérieur deux cens lieues de long, de l'Est à l'Ouest ; quatre-vingt de largeur en plusieurs endroits, du Nord au Sud, & cinq cens de tour. Toute sa Côte méridionale est sablonneuse, assez droite, & fort incommodée des vents du Nord : la rive septentrionale a moins de danger pour les Voïageurs, parcequ'avec moins de vent elle est bordée de Rochers, qui forment de petits Havres ; & rien n'est plus nécessaire que ces retraites, dans un Lac où l'on observe un phénomene assez singulier. Une tempête y est annoncée deux jours auparavant. D'abord on apperçoit, sur la surface des eaux, un petit frémissement qui dure tout le jour, sans augmentation sensible ; le lendemain, d'assez grosses vagues couvrent le Lac, & ne se brisent point de tout le jour, de sorte qu'on peut avancer sans crainte, & qu'avec un vent favorable on fait même beaucoup de chemin : mais le troisieme jour, on voit le Lac tout en feu ; & l'agitation des flots devient si furieuse, qu'on a besoin des asyles qui se trouvent à la Côte du Nord. Sur celle du Sud, on est obligé, dès le second jour, de camper assez loin du rivage.

Saut de Sainte Marie.

Les Jésuites avoient, dans le Canal par où ce Lac communique à celui des Hurons, une Eglise florissante, qu'ils nommoient le *Saut de Sainte Marie*, parcequ'elle étoit voisine d'un Rapide causé par de gros Rochers. On a déja remarqué que les Indiens, qui la composoient, ont été transferés à Michillimakimac. Sur les bords du Lac, on trouve en quelques endroits de grosses pieces de cuivre, qui sont l'objet d'un culte superstitieux pour les Sauvages. Ils les regardent comme un présent des Dieux qui habitent sous les eaux ; & quoiqu'ils n'en fassent aucun usage, ils ramassent avec soin les moindres fragmens. Anciennement, disent-ils, on y voïoit un Rocher de cette matiere, qui s'élevoit beaucoup au-dessus de l'eau ; & comme

comme il ne paroît plus, ils prétendent que les mêmes Dieux l'ont transporté dans quelque lieu caché. L'Observateur ne rejette point l'existence d'un Rocher de cuivre, & juge qu'avec le tems les vagues peuvent l'avoir couvert de sable. Il assure qu'on a découvert, en plusieurs endroits, une quantité considérable de ce Métal, sans avoir creusé beaucoup; qu'il est presque pur, & qu'un Frere Jésuite, Orfevre de profession, servant à la Mission du Saut Sainte Marie, en a fait des Chandeliers, des Croix & des Encensoirs.

Cuivre des bords du Lac.

On compte quatre-vingts lieues, du Fort de Michillimakimac à la *Baie des Puans*, ou la grande Baie; & l'Observateur eut l'occasion de faire ce voïage avec le Chevalier de Montigny. Ils s'embarquerent le 2 de Juillet. Pendant trente lieues, ils côtoïerent une Langue de terre, qui sépare le Lac Michigan du Lac supérieur, & qui n'a, dans quelques endroits, que quelques lieues de large. Le Païs est fort mauvais; mais il est terminé par une belle Riviere, nommée *la Manistie*, fort poissonneuse, & surtout abondante en Esturgeons. Un peu plus loin, en tirant au Sud-Ouest, on entre dans un grand Golfe dont l'entrée est bordée d'Iles: il se nomme le Golfe ou la Baie des *Nokais*, du nom d'une très petite Nation qui est venue des bords du Lac supérieur, & dont il ne reste que quelques Familles dispersées, qui n'ont pas même de demeure fixe. Ce Golfe n'est séparé de la grande Baie, que par les Iles des *Pouteouatamis*, anciennes demeures des Sauvages du même nom. La plûpart sont riches en Bois; mais la seule, qui soit encore peuplée, n'est ni la plus grande, ni la meilleure. Elle contient un Village, dont les Habitans se sont toujours distingués par leur attachement pour les François.

Baie des Puans.

Golfe des Nokais.

Les deux Voïageurs furent arrêtés, le 6, par des vents contraires: mais le retour du calme leur aïant permis de s'embarquer le soir, au clair de la Lune, ils ne cesserent point d'avancer pendant vingt-quatre heures. Le Soleil étoit si brûlant, & l'eau de la Baie si chaude, que la gomme de leur Canot se fondit en plusieurs endroits; & cette disgrace les aïant obligés de s'arrêter, pour les réparations, ils se trouverent assiegés de diverses sortes de Mouches, qui leur firent passer une triste nuit. Le lendemain, après avoir fait cinq ou six lieues, ils se trouverent devant une petite Ile, qui n'est pas loin de la Côte occidentale de la Baie, & qui leur cachoit l'entrée d'une Riviere, habitée par les Malomines. Ces Indiens, que les François ont nommés la Nation des *Folles Avoines*, apparemment parcequ'ils font leur nourriture de ce grain, sont rassemblés dans un seul Village. On vante la beauté de leur taille; & l'on prétend qu'avec la Langue des Nokais & des Sauteurs, qui les fait croire de la même origine, ils ont un langage particulier, dont ils ne communiquent la connoissance à personne. Un peu au-dessous de la petite Ile, le Païs change tout-d'un-coup de face, & devient charmant: il a même quelque chose de plus agréable que le Détroit; mais quoiqu'il soit couvert de beaux arbres, il paroit plus sablonneux & moins fertile. Les *Otchagras*, qu'on a nommés les *Puans*, habitoient autrefois les bords de la Baie. On raconte qu'en aïant été chassés par les Illinois, ils se réfugierent dans la Riviere des Outagamis, qui se décharge au fond, & s'y placerent près d'un lieu si poiss-

Nation des Folles Avoines.

Origine du nom de Baie des Puans.

sonneux, qu'on ne voïoit autour de leurs Cabanes que des Poissons pourris, dont l'air étoit infecté. C'est l'origine qu'on donne à leur nom. Les François ont, dans la Baie, un assez bon Fort, situé sur la rive occidentale de la Riviere des Outagamis, à douze lieues de son embouchure. On voit, sur la droite, un Village de Sakis; & les Otchagras sont venus depuis peu s'établir autour du Fort. Leur Langue n'a point de rapport à celles des autres Nations du Canada: aussi n'ont-ils gueres de commerce qu'avec les Peuples occidentaux. L'Observateur fut surpris de se voir présenter, par les Otchagras, un pistolet Catalan & une paire de souliers Espagnols, avec une drogue qui lui parut une espece d'onguent. Ils tenoient ces dépouilles, d'un *Aïoués*; & leur récit expliqua comment elles étoient tombées entre ses mains. Il y avoit environ deux ans, que des Espagnols, venus, dirent-ils, du Nouveau Mexique, dans le dessein de pénétrer jusqu'aux Illinois, & d'en chasser les François, qu'ils étoient fâchés de voir s'approcher du Missouri, avoient descendu ce Fleuve, & s'étoient jettés sur deux Villages d'*Octotatas*, Peuple ami des Aïoués. Ces Sauvages, qui étoient encore sans armes à feu, n'avoient pu faire beaucoup de résistance; mais un troisieme Village de la même Nation, qui n'étoit pas éloigné des deux autres, averti, par leur malheur, de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, dressa une embuscade aux Vainqueurs: ils eurent l'imprudence d'y donner, & la plûpart furent massacrés. Ils avoient, entr'eux, deux Prêtres, dont l'un fut tué dans l'action, & l'autre, demeuré Prisonnier, se sauva fort adroitement. Son cheval, qu'il manioit avec grace, lui avoit fait obtenir la vie. Un jour, que les Sauvages prenoient plaisir à le voir caracoler, il s'éloigna insensiblement, & bien-tôt il disparut. C'étoit, apparemment, un reste de son bagage, ou la dépouille de quelqu'un des Morts, qui étoit passé chez les Otchagras. L'Observateur, comparant ce qu'il apprit de ces Indiens avec d'autres recits, se persuade volontiers qu'il y a dans le Continent, des Espagnols ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord que ce que nous connoissons du Nouveau Mexique & de la Californie; & qu'en remontant le Missouri, aussi loin qu'il est possible, on trouveroit une grande Riviere qui coule à l'Ouest jusqu'à la Mer du Sud. Il ajoute qu'indépendamment même de cette découverte, qu'il croit plus facile de ce côté-là que par le Nord, des indices uniformes, quoique recueillis en divers endroits, ne lui permettent pas de douter qu'en essaïant de pénétrer jusqu'à la source du Missouri, on n'y trouvât de quoi se dédommager de la fatigue & des frais d'une si grande entreprise (11).

Dépouille d'un Prêtre Espagnol.

Lumieres tirées d'un recit des Sauvages.

Un autre Voïage, qu'il fit de Michillimakimac à la Riviere de Saint Joseph, fait connoître le Lac de Michigan. Il partit, le 29 de Juillet, à midi, avec un vent contraire, qui ne l'empêcha point de faire huit lieues le même jour, d'où il conclut qu'il étoit poussé par les Courans. Cette observation, qu'il avoit déja faite en entrant dans la grande Baie, ne lui laissa aucun doute que cette Baie, qui est un cul-de-sac, ne se décharge dans le Lac Michigan, & que le Michigan, autre cul-de-sac, ne porte ses eaux dans le Lac des Hurons; d'autant plus, dit-il, que l'une & l'au-

(11) Journal historique, p. 301.

tre reçoivent plusieurs Rivieres, & que le Michigan, surtout, en reçoit un grand nombre, dont quelques-unes ne sont gueres inférieures à la Seine (12).

Description de la Nouvelle France.

Il fit d'abord cinq lieues à l'Ouest, pour arriver au Lac Michigan : ensuite, il tourna au Sud, qu'on ne cesse plus de suivre pendant cent lieues, jusqu'à la Riviere Saint Joseph. Rien ne lui parut comparable au Païs qui fait la séparation du Lac Michigan & du Lac des Hurons. Le 1 d'Août, après avoir traversé, à la voile, une Baie qui a trente lieues de profondeur, il eut à droite les Iles du *Castor*, qui sont couvertes de beaux arbres ; & quelques lieues plus loin, il vit à gauche, sur une hauteur de sable, ce que les Sauvages nomment dans leur langue l'*Ours couché*, & les François, l'*Ours qui dort*. Vingt lieues, qu'il fit ce jour-là, le firent arriver dans une petite Ile, qui est par les quarante-quatre degrés trente minutes, c'est-à-dire presqu'à la hauteur de Mont-réal. Depuis l'entrée du Lac Michigan jusqu'à cette Ile, la Côte est aussi sablonneuse que le Païs intérieur paroît bon. Il est d'ailleurs si bien arrosé, qu'on ne fait pas une lieue sans découvrir, ou quelque gros Ruisseau, ou quelque belle Riviere ; & plus on avance au Sud, plus les Rivieres ont de grandeur, apparemment parce-qu'elles viennent de plus loin : cependant la plûpart manquent de profondeur à l'entrée. Ce qu'elles ont de plus singulier, c'est qu'on y trouve, presque d'abord, des Lacs, de deux, de trois ou de quatre lieues de circuit ; ce qui vient, sans doute, de la quantité de sables qu'elles charient, & qui étant repoussés par les vagues du Lac s'accumulent à leur embouchure.

Lac de Michigan.

Beauté du Païs.

Le 3, passant devant celle qu'on nomme la Riviere du Pere *Marquette*, l'Observateur eut la curiosité d'y entrer, pour s'assurer, dit-il, de la vérité des recits qu'on lui en avoit faits. Ce n'est d'abord qu'un Ruisseau ; mais quinze pas plus loin, on entre dans un Lac, d'environ deux lieues de tour. Un gros Morne, qu'on laisse à gauche en entrant, semble taillé de main d'homme pour faciliter sa décharge dans le Michigan. A droite, la Côte est fort basse, dans un espace de cent pas ; ensuite elle devient tout-d'un-coup fort haute. C'est la description qu'on en avoit faite à l'Observateur. Il ajoute que le P. Marquette (13), après avoir fait plusieurs découvertes dans toutes ces Contrées, s'arrêta le 18 de Mai 1675, à l'embouchure de cette Riviere, qu'il y mourut subitement, & qu'il y fut enterré. Les François ont donné son nom à la Riviere ; & les Sauvages mêmes ne l'appellent plus que la Riviere de la *Robbe noire* (14).

Riviere du Pere Marquette.

Trois lieues plus loin, on trouve celle de Saint Nicolas, qui est accompagnée aussi d'un Lac, plus long que le précédent & moins large. Il est

Riviere de Saint Nicolas.

(12) Ces grands Courans ne se font gueres sentir qu'au milieu du Canal, & produisent, sur les deux bords, des *Remouts*, ou des Contre-courans, dont on profite quand on va terre, comme on y est obligé, en Canot d'écorce.

(13) Un des plus illustres Missionnaires de la Nouvelle France. On a déja parlé de son voïage sur le Missisipi, en 1673, & de la Relation qu'il en a publiée. Comme il mourut ici après avoir dit la Messe, & que l'opinion de sa vertu étoit déja bien établie, on l'invoque, dans les dangers où l'on se trouve quelquefois sur le Lac Michigan.

(14) C'est le nom que les Sauvages donnent aux Jésuites ; comme ils nomment les Prêtres séculiers *Collets blancs*, & les Récollets *Robbes grises*.

Description de la Nouvelle France.

bordé de Pins rouges & blancs, dont les derniers, qui ont l'écorce plus rude, mais le bois meilleur, donnent une gomme assez fine; au lieu que des autres on ne tire que du brai, dont on fait de très bon godron. Le 6, après avoir passé devant la Riviere noire & s'être reposé au bord de son Lac, l'Observateur entra dans celle de Saint Joseph.

Riviere de Saint Joseph.

Il lui donne plus de cent lieues de cours. Sa source, dit-il, n'est pas loin du Lac Erié. Elle est navigable pendant quatre-vingt lieues. On la remonte environ vingt-cinq, pour se rendre au Fort François; & dans cet espace, on ne découvre que d'excellentes Terres, couvertes d'arbres d'une prodigieuse hauteur, sous lesquels il croît en quelques endroits quantité de très beau Capillaire. Avec sa fertilité, cette Riviere est si commode pour le Commerce de toutes les parties du Canada, qu'elle a toujours été fréquentée des Sauvages. Les Mascoutins y avoient un Etablissement; mais ils sont retournés dans leur Païs, qu'on représente encore plus beau. Les Poutéouatamis & les Miamis y ont deux Villages. Ce qu'on nomme le Fort est le logement du Commandant François & de quelques Soldats, qui n'est environné que d'une mauvaise Palissade. Tels sont à-peu-près tous les Forts de cette Contrée, à l'exception de ceux de Chambly & de Catarocouy, qui sont de véritables Forteresses.

Ses propriétés, & Simples du Païs.

La Riviere de Saint Joseph vient du Sud-Est, & se décharge au fond du Lac Michigan. Quoiqu'assez grande, son entrée demande de grandes précautions, parceque dans les Vents d'Ouest, qui y sont fréquens, les lames y ont toute la longueur du Lac; sans compter que les Courans ont grand nombre de Rivieres, qui, descendant du côté Oriental, rendent la navigation dangereuse par leur choc avec les vagues. Aussi le Canada n'a-t-il point de Lac où l'on ait compté plus de naufrages.

Gin seng qui s'y trouve.

Il se trouve ici quantité de Simples, entre lesquels on distingue le Ginseng, qui croît en abondance aux bords de la Riviere noire. On sait ce que le P. Laffiteau a publié sur cette Plante, qu'il a nommée *Aureliana Canadensis* (15). Il suffit de remarquer ici que la Riviere noire étant à la même hauteur que la Corée, d'où l'on tire le Ginseng pour l'Empereur de la Chine, la conformité du climat est un grand préjugé en faveur de celui de la Nouvelle France. Sur la Riviere de Saint Joseph, on voit plusieurs arbres singuliers; & les Campagnes qui environnent le Fort sont si couvertes de sassafras, que l'air en est parfumé : mais ce n'est point un grand arbre, tel qu'on l'a représenté à la Caroline, c'est un arbrisseau presque rampant.

Deux routes qui conduisent aux Illinois.

L'Observateur s'étoit proposé, non-seulement d'aller jusqu'aux Illinois, qui sont compris à présent, comme on l'a déja fait remarquer, dans le Gouvernement de la Louisiane, mais encore de descendre le grand Fleuve de Mississipi jusqu'à la Nouvelle Orleans. Suivons-le dans cette belle route, qui fait le lien des deux Colonies Françoises. Du Fort de Saint Joseph, il avoit à choisir, entre deux chemins : l'un, de retourner au Lac Michigan, d'en côtoier toute la Côte Méridionale, & d'entrer dans la petite Riviere de Chicagou, d'où l'on passe, après l'avoir remontée cinq ou six

(15) Voïez, ci-dessous, l'article d'Histoire Naturelle.

lieues, dans celle des Illinois par deux portages, dont le plus long n'a que cinq quarts de lieue. Mais, dans la saison où l'on étoit, le Chicagou n'aïant point assez d'eau pour les Canots, il fallut se déterminer pour la seconde route, qui est moins agréable, mais plus sûre. Il partit de Saint Joseph, le 16 de Septembre, en remontant la Riviere de ce nom. Six lieues au-dessus du Fort, on le fit débarquer sur la rive droite. Il marcha l'espace de cinq quarts de lieue, d'abord en côtoïant la Riviere, ensuite au travers d'une Prairie immense, & semée de petits Bois que les François ont nommée la Prairie de la *Tête de Bœuf*, après y avoir trouvé une de ces Têtes, d'une monstrueuse grosseur. Il campa dans un très beau lieu, qu'on appelle le Fort du Renard, parceque la Nation des Renards, c'est-à-dire des Outagamis y avoit autrefois un Village, fortifié à la maniere de ces Sauvages. Le lendemain il fit encore une lieue dans la Prairie, entre des Mares d'eau de differentes grandeurs, qui sont les sources d'une Riviere nommée *Theakiki*, & par corruption *Kiakiki*. *Theak* signifie Loup; & les Mahingans, qu'on appelle aussi les Loups, se sont autrefois réfugiés sur cette Riviere. Le Canot, qu'on avoit porté jusqu'ici, fut mis sur une des sources; & les jours suivans, on vogua du matin au soir, avec la faveur du Courant, qui est assez fort, & quelquefois avec celle d'un bon vent. Déja la gelée commençoit à se faire sentir; ce qui doit paroître surprenant par les quarante-un degrés quarante minutes de hauteur, où l'on se trouvoit. Les détours de la Riviere faisoient faire beaucoup de chemin; mais on avançoit si peu, qu'après avoir fait dix ou douze lieues, on étoit encore à la vue du dernier campement. Cependant elle prend peu à peu un cours plus droit; & ses bords deviennent fort agréables à cinquante lieues de sa source. Jusqu'alors elle est étroite, & bordée d'arbres qui ont leurs racines dans l'eau; mais ensuite, elle forme un petit Lac, environné de Prairies à perte de vue, où les Bœufs Sauvages se font voir en troupeaux de deux ou trois cens. Le seul mal est que le Theakiki perd de sa profondeur, à mesure qu'il s'étend en largeur; ce qui obligea de marcher à pié pour décharger le Canot, au risque d'être surpris par des Partis de Soussious & d'Outagamis, attirés par le voisinage des Illinois, leurs plus mortels Ennemis, & qui ne font pas plus de quartier aux Européens qu'ils rencontrent sur leur route. On est d'autant plus surpris de voir si peu d'eau dans le Theakiki, qu'il reçoit plusieurs Rivieres.

Description de la Nouvelle France.

Riviere de Theakiki.

Le 27, en arrivant à la *Fourche*, nom que les Canadiens donnent à la jonction du Theakiki & de la Riviere des Illinois, l'Observateur fut encore plus étonné que cette Riviere, après avoir déja fait un cours de soixante lieues, soit si foible ici, qu'un Bœuf, auquel il la vit traverser, n'avoit pas de l'eau jusqu'à mi-jambes. Cependant celle de Theakiki, qui amene ses eaux de cent lieues, & qui les roule majestueusement, perd ici son nom; apparemment parceque les Illinois, autrefois établis en plusieurs endroits de l'une ou de l'autre, lui ont donné le leur. Après sa jonction, elle devient encore plus belle; & le Païs qu'elle arrose est aussi d'une beauté singuliere: mais ce n'est que douze ou quinze lieues au-dessous de la Fourche, que sa profondeur répond à sa largeur, quoique dans cet in-

La Fourche, jonction du Theakiki & de la Riviere des Illinois.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Hauteur des herbes.

Le Rocher, Fort & Villages des Illinois.

Sa description.

Supplice des Nations méridionales.

Où l'on voit les premiers Perroquets.

tervalle elle reçoive plusieurs Rivieres. La plus grande se nomme Pisticoui, & vient du Païs des Mascoutins. Un Rapide, qui coupe son embouchure, a reçu le nom de *la Charbonniere*, parceque les environs sont remplis de charbon de terre. On ne voit, sur cette route, que d'immenses Prairies, semées de petits Bouquets de Bois, qu'on y croiroit plantés à la main : les Herbes y sont si hautes, qu'un homme y disparoît; mais on y rencontre de toutes parts des sentiers battus, qui sont le passage des Troupeaux de Bœufs, de Cerfs & de Chevreuils. Une lieue au-dessous de la Charbonniere, on découvre, sur la droite, un Rocher de forme ronde, & fort élevé, dont le sommet est en terrasse. Il se nomme le Fort des Miamis, parceque ces Indiens y avoient autrefois un Village. Une autre lieue plus loin, sur la gauche, on en voit un de même figure, qu'on appelle simplement le Rocher : c'est la face d'une hauteur escarpée, qui regne l'espace de deux cens pas, & toujours sur le bord de la Riviere. On y apperçoit encore quelques restes de Palissades, d'un ancien retranchement des Illinois. Leur Village est au pié de ce Roc, dans une Ile, suivie de plusieurs autres, & toutes d'une fertilité merveilleuse, qui séparent en cet endroit la Riviere en deux Canaux assez larges. Faisons parler un moment l'Observateur. » J'y débarquai le 29, vers quatre heures du » soir, & j'y rencontrai quelques François, qui faisoient la Traite avec » les Sauvages. A peine fus-je au rivage, que je reçus les civilités du Chef » de la Bourgade, Indien d'environ quarante ans, bien fait, doux, d'une » physionomie aimable, & dont les François me parlerent avec éloge. Je » montai ensuite sur le Rocher par un chemin assez aisé, mais extrêmement étroit. Je trouvai une terrasse fort unie, d'une grande étendue, » où tous les Sauvages du Canada ne forceroient pas vingt hommes, qui » n'y manqueroient pas de provisions, surtout d'eau, car on n'en peut tirer que de la Riviere. La pluie, & plus encore un spectacle qui me fit » horreur, m'empêcherent de faire le tour de ce Poste, d'où je comptois » de découvrir une vaste étendue de Païs : j'apperçus, à l'extrémité du » Village, deux corps, brûlés peu de jours auparavant à la maniere de » ces Nations méridionales, c'est-à-dire morts de la violence du feu qu'on » applique à toutes les parties du corps, & livrés aux Bêtes de proie, suivant » l'usage, dans la posture qu'on leur fait prendre pour l'exécution. Ce sont » deux Poteaux, plantés en terre, avec deux traverses qu'on y attache, » l'une à deux piés de terre, l'autre six ou sept piés plus haut : on fait » monter le Patient sur la premiere, à laquelle on lui lie les piés, à » quelque distance l'un de l'autre; on lui lie les mains aux angles de la » seconde, & c'est dans cette situation qu'on le brûle.

Après s'être arrêté vingt-quatre heures au premier Village des Illinois, l'Observateur passa le dernier endroit de la Riviere, où l'on ait besoin de recourir a Portage, & ne lui trouva plus qu'une largeur & une profondeur, qui l'égalent, dit-il, à la plûpart des grands Fleuves de l'Europe. Le même jour, il vit pour la premiere fois des Perroquets : c'étoient des Traîneurs, qui se rendoient sur le Mississipi, où l'on en trouve dans toutes les saisons; au lieu que le Theakiki n'en a que pendant l'Eté. Les deux jours suivans, on eut à traverser un Païs charmant; & le 3

d'Octobre, on arriva dans un second Village d'Illinois, à quinze lieues du premier. Il est fort agréablement situé au fond du Lac de *Pimiteouy*, nom d'un endroit de la Riviere, où elle s'élargit d'une lieue dans l'espace de trois. Quelques François Canadiens, qui se trouverent encore ici, causerent beaucoup d'embarras à l'Observateur, en lui apprenant qu'il étoit entre quatre Partis ennemis, & qu'il n'y avoit pas plus de sureté à continuer sa route qu'à retourner sur ses pas. Ses affaires ne lui permettoient point de passer l'Hiver chez les Illinois. Enfin deux des Canadiens s'offrirent à grossir son escorte, & ce secours fortifia son courage. Il reprit sa navigation, le 5 d'Octobre. On compte soixante-dix lieues de Pimiteouy au Fleuve Mississipi. Depuis le premier Village Illinois, qui est par les quarante-un degrés, la Riviere coule à l'Ouest, en prenand du Sud; mais elle fait plusieurs circuits. D'espace en espace, on y rencontre des Iles, & quelques-unes assez grandes. Les bords sont si bas en divers endroits, qu'au Printems elle inonde la plûpart des Prairies qu'elle traverse. On assure qu'elle est par tout fort poissonneuse; mais des Voïageurs, pressés par leur crainte, pensent peu à la pêche. Il est plus facile de tuer un Bœuf ou un Chevreuil; & sur cette route on a toujours à choisir.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Second Voïage des Illinois.

Cours de leur Riviere.

Le 6, à la vue de quantité de Bœufs, qui traversoient la Riviere avec beaucoup de précipitation, l'Observateur, ne doutant point qu'ils ne fussent chassés par quelques Sauvages Ennemis, crut devoir renoncer au sommeil, pour emploïer toute la nuit à s'éloigner. Le lendemain, il passa devant le Saguimon, grande Riviere qui descend du Sud. Cinq ou six lieues plus loin, il en laissa du même côté une plus petite, qu'on appelle la Riviere des Macopines : c'est le nom d'une grosse racine, qui est un poison pour ceux qui la mangent crue, mais qui étant cuite au feu pendant plusieurs jours devient un bon aliment. Entre ces deux Rivieres, à distance égale de l'une & de l'autre, on trouve un Marais, nommé *Machoutin*, qui est précisément la moitié du chemin entre Pimiteouy & le Fleuve; & lorsqu'on a passé la Riviere des Macopines, on n'est pas long-tems sans appercevoir les bords du Fleuve, qui sont extrêmement élevés : mais il reste encore plus de vingt-quatre heures de navigation avant que d'y entrer, parcequ'ici la Riviere des Illinois varie depuis l'Ouest jusqu'au Sud par l'Est. Il semble, suivant l'expression de l'Observateur, que fâchée de rendre à d'autres eaux le tribut des siennes, elle cherche à retourner vers sa source. Son embouchure dans le Mississipi est à l'Est-Sud-Est.

Mais suspendons un peu la suite de ce recit, en faveur d'un Voïage du Baron de la Hontan sur la Riviere longue; expédition célebre, qui s'est comme sauvée du décri, où l'on a fait remarquer que ce Voïageur est tombé. En effet, sa fidélité paroît garantie par autant de Témoins qu'il avoit de François à sa suite; & cette partie de ses Relations est d'autant plus curieuse, que personne, avant lui, n'avoit pénétré si loin à l'Ouest, dans l'intérieur du Continent.

VOÏAGE DU BARON DE LA HONTAN SUR LA RIVIERE LONGUE.

Il partit de la Baie des Puans le 16 d'Octobre 1688, à la tête de sa Compagnie, avec dix Sauvages Outagamis, qui savoient les Langues des Païs qu'il avoit à traverser. Un Portage le fit arriver le soir à la Riviere

de *Ouiſcouſinc*, qui n'eſt éloignée que d'environ trois quarts de lieue de cette Baie. Delà, il n'eut beſoin que de quatre jours, pour deſcendre, par une navigation paiſible, à l'embouchure de l'Ouiſcouſinc, dans le Fleuve de Miſſiſſipi ; & ſept autres jours le firent arriver à l'entrée de la Riviere longue. C'eſt lui qu'il faut faire parler, avec un peu de changement dans ſon ſtyle (16).

Le 3 de Novembre, nous étant engagés dans l'embouchure de cette Riviere, qui forme une eſpece de Lac rempli de joncs, nous trouvâmes, dans le milieu, un petit chenal, que nous ſuivîmes juſqu'à la nuit. Après l'avoir paſſée à dormir dans nos Canots, je demandai le matin à mes dix Outagamis ſi cette navigation parmi les joncs dureroit long-tems ? ils me répondirent qu'ils n'avoient jamais été qu'en Canot à l'entrée de cette Riviere, mais que vingt lieues plus loin ſes bords n'étoient que des Bois & des Prairies. Il ne fallut pas aller ſi loin, car le jour ſuivant, à dix heures du matin, nous trouvâmes la Riviere aſſez étroite, & ſes rivages garnis de Bois de haute-futaie ; & navigeant le reſte du jour, nous vîmes quelques Prairies d'eſpace en eſpace. Le même ſoir, nous cabanâmes ſur une pointe de terre, pour faire cuire nos viandes boucanées. Le 5, nous nous arrêtâmes à la premiere Ile qui ſe préſenta : elle n'avoit ni Hommes, ni Bêtes ; & comme il étoit un peu tard pour avancer, nous y paſſâmes la nuit. Quelques Poiſſons, que je fis pêcher, ſentoient la vaſe. Le 6, à la faveur d'un petit vent frais, nous allâmes cabaner, douze lieues plus loin, dans une autre Ile. La navigation de cette journée fut fort prompte, malgré le grand calme de cette Riviere, que je crois la moins rapide qu'il y ait au monde. Le 7, nous fumes portés par le même vent dans une troiſieme Ile, à dix ou douze lieues de celle que nous avions quittée, & nos Sauvages y tuerent trente ou quarante Faiſans. Le 8, des côteaux, revêtus de Sapins, ne nous permettant plus de tirer avantage du vent, il fallut reprendre l'Aviron ; & vers deux heures après midi, nous découvrîmes de grandes Prairies ſur la gauche, avec quelques cabanes, à un quart de lieue de la Riviere. Auſſi-tôt les Sauvages ſauterent à terre avec dix de mes Soldats. Ils allerent droit aux Cabanes, où ils trouverent environ ſoixante Chaſſeurs, qui, les aïant attendus, l'arc & la fleche en main, mirent bas les armes après avoir reconnu les cris des Outagamis. Ils firent préſent à mes Soldats de quelques Cerfs qu'ils avoient tués dans ce lieu, & les aiderent même à tranſporter cette viande aux Canots. C'étoient des Eokoros, avec leſquels les Outagamis étoient en paix depuis vingt ans, & qui avoient quitté leurs Villages pour leur chaſſe annuelle. Par politique, plus que par reconnoiſſance, je leur donnai du Tabac, des Couteaux & des Aiguilles, qu'ils ne ſe laſſoient point d'admirer. Ils ſe hâterent de retourner à leurs Villages ; & le lendemain au ſoir, nous vîmes paroître, ſur le bord de la Riviere, plus de deux mille de ces Sauvages, qui ſe mirent à danſer. Nos Outagamis deſcendirent, & firent embarquer dans nos Canots quelques-uns des principaux, qui ramerent devant nous juſqu'au premier Village, où nous n'arrivâmes qu'à minuit. Je cabanai

(16) Voïages du Baron de la Hontan, Tome I. Lettre XVI. édition de la Haie, 1709.

ſur

ſur une Pointe de terre, à un quart de lieue de là, près d'une petite Riviere. Quoique ces Sauvages nous preſſaſſent beaucoup de loger dans leurs Cabanes, je n'accordai la permiſſion d'y aller qu'aux Outagamis, & à quatre Outaouas qui m'avoient ſuivi; mais, le lendemain, je viſitai les Chefs de la Nation, en leur préſentant des Couteaux, des Cizeaux, des Aiguilles & du Tabac: ils me dirent qu'ils étoient ravis de me voir dans leur Païs, parcequ'ils avoient entendu parler avantageuſement des François, par d'autres Nations.

Le 12, je partis avec une eſcorte de cinq ou ſix cens Hommes, que je fus ſurpris de voir marcher par terre à côté de nos Canots, ſans leur avoir demandé ce ſervice. Après avoir laiſſé à droite un Village de la même Nation, je pris le parti d'en paſſer pluſieurs autres ſans m'arrêter, excepté le ſoir pour cabaner, ou pour faire quelques préſens aux Chefs. Ils me donnerent plus de blé d'Inde & de viandes boucanées, que je n'en deſirois. Enfin, je pouſſai juſqu'au dernier Village, où je m'étois propoſé de prendre Langue. A mon arrivée, le grand Chef, qui étoit un vénérable Vieillard, envoïa des Chaſſeurs en Campagne, pour nous faire bonne chere: Il me dit que ſoixante lieues plus loin, je trouverois la Nation des *Eſſanapes*, avec laquelle les Eokoros étoient en guerre; qu'il ne pouvoit par conſéquent m'offrir une eſcorte juſqu'à leur Païs, mais qu'il me livreroit ſix Eſclaves de cette Nation, dont je pourrois tirer quelque ſervice; & que je n'avois à craindre, en continuant de remonter la Riviere, que les ſurpriſes de nuit. Il ajouta que ſa propre Nation n'avoit plus que vingt mille Guerriers en douze Villages, & qu'elle avoit été beaucoup plus nombreuſe avant la guerre qu'elle avoit eue, tout-à-la-fois, avec les Nodoueſſis, les Panimohas & les Eſſanapes. Les Eokoros ſont des Peuples aſſez civils. Leurs Cabanes ſont longues & rondes par le haut, à-peu-près comme celles des Sauvages du Canada, mais compoſées de roſeaux & de joncs entrelaſſés, & plâtrées de terre graſſe: ils adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles. Les deux Sexes vont nus, à l'exception du milieu du corps. On remarque, dans leurs Villages, quelque ſorte d'ordre & de ſubordination; ils ſont fortifiés de branches d'arbres & de faſcines.

Nous partîmes du dernier, le 21, à la pointe du jour; & le ſoir, nous deſcendîmes dans une Ile couverte de pierres & de gravier, après en avoir paſſé une où je ne voulus pas m'arrêter, pour ne pas perdre l'occaſion d'un vent favorable. Il continua le lendemain; & ſur la foi des ſix Eſſanapés, qui m'aſſurerent que la Riviere n'avoit ni bancs ni ſable, nous fîmes voile, non-ſeulement tout le jour; mais pendant la nuit ſuivante. Le 23, nous deſcendîmes ſur la rive droite, qui étoit couverte de Bois, & nos Sauvages y entrerent pour chaſſer; mais ils n'y trouverent que de petits Oiſeaux. Le vent aïant ceſſé tout-d'un-coup, il fallut avoir recours aux avirons. Deux lieues plus haut, mes Eſſanapes m'avertirent que nous y trouverions quantité de Lievres. Ils ne me trompoient point; mais les Bois étoient d'une épaiſſeur, qui nous obligea d'y mettre le feu en pluſieurs endroits, pour forcer ces Animaux d'en ſortir. Après la chaſſe, mes Soldats firent un ſi bon feſtin de leur Gibier, qu'étant tombés dans un profond ſommeil, j'eus beaucoup de peine à les réveiller, ſur une fauſſe al-

larme qui nous fut donnée par une trouppe de Loups. Le 24, nous étant embarqués à dix heures, nous ne pûmes faire plus de douze lieues en deux jours, parceque nos Sauvages voulurent marcher le long de la Riviere avec leurs fusils, pour tuer des Oies & des Canards. Nos Cabanes furent dressées le 26, sur la droite, à l'embouchure d'une petite Riviere, d'où les six Essanapés m'assurerent qu'il ne restoit que seize ou dix-hnit lieues jusqu'à leur premier Village. Je fis partir deux de ces Esclaves, pour y aller annoncer notre arrivée. Le 26, nous ramâmes de toutes nos forces, dans l'espérance d'y arriver le même jour : mais nous fûmes arrêtés par quantité de bois flottans, qui nous obligerent de coucher dans nos Canots. Enfin, le 27, nous nous approchâmes du Village, après avoir arboré le grand Calumet (*) de paix à la proue de nos Canots.

Aussi-tôt que nous parûmes, trois ou quatre cens Essanapés vinrent au-devant de nous ; & dansant sur le bord de la Riviere, ils nous inviterent à descendre. Lorsqu'ils nous virent proche de la rive, ils voulurent entrer dans nos Canots ; mais je leur fis dire, par les quatre Esclaves de leur Nation, qui étoient autour de moi, que cette liberté me déplaisoit, & sur-le-champ ils se retirerent. Ensuite je descendis, avec mes Outagamis & mes Outaouas, suivi de vingt Soldats, & je donnai ordre à mes Sergens d'établir des sentinelles, lorsque le reste de ma Trouppe seroit débarquée. A peine eus-je touché au rivage, que tous les Essanapés se prosternerent devant moi, les mains sur le front ; &, ce qui me surprit beaucoup plus, je me vis enlever, moi & tous ceux qui m'accompagnoient, par une multitude de ces Barbares, qui nous transporterent, en un instant, jusqu'à la porte de leur Village, avec des cris de joie qui m'étourdissoient. Ils nous remirent à terre dans ce lieu, pour attendre leur Chef, qui sortit bien-tôt avec cinq ou six cens hommes, armés d'arcs & de fleches. Nos Outagamis me dirent alors que ces Peuples étoient des insolens, de venir recevoir des Etrangers avec leurs armes, & leurs crierent de jetter leurs arcs & leurs fleches : mais les deux Essanapés, que j'avois envoïés le jour précédent, s'approcherent de moi, me firent entendre que c'étoit l'usage de leur Nation, & me prierent de n'en prendre aucune défiance. Cependant les Outagamis, obstinés, me pressoient déja de retourner aux Canots, lorsque le Chef & sa Trouppe se déterminerent à quitter leurs armes. Je ne fis plus de difficulté d'aller vers eux, & nous entrâmes dans le Village avec nos fusils, que ces Barbares ne se lassoient point d'admirer. Ils ne connoissoient ces terribles Instrumens, que par des récits fort imparfaits. Le Chef, qui étoit un homme de cinquante ans, nous conduisit dans une grande Cabane. Lorsque j'y fus entré avec mes vingt Soldats, on refusa d'y admettre les Outagamis, sous prétexte qu'aïant voulu susciter la guerre, en faisant naître une querelle entre les Essanapés & moi, ils ne méritoient pas d'entrer dans la Cabane de Paix. Je ne laissai pas de faire ouvrir la porte par mes Gens, en criant aux Outagamis de ne maltraiter personne : mais au lieu d'entrer, ils me presserent de retourner sur-le-champ à nos Canots, & je suivis leur conseil. Mais j'emmenai quatre des Essanapés, que j'avois reçus du Chef des Eokoros, pour me

(*) Voïez, ci-dessous, les Mœurs & Usages.

servir de Guides vers les autres Villages de sa Nation. Nous ne fûmes pas plutôt embarqués que les deux autres, parurent dans une Pirogue, avec cinquante hommes, & nous annoncerent, dans leurs termes, que leur Chef nous barroit sa Riviere; à quoi les Outagamis répondirent fierement qu'il falloit donc qu'il y transportât une Montagne. Je défendis que la dispute fût poussée plus loin; & quoiqu'il fût assez tard, nous nous avançâmes vers le second Village, dont nous n'étions qu'à trois lieues.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Pendant le Voïage, j'avois tiré, de mes six Esclaves, des informations sur leur Païs, & particulierement sur leur principal Village. Ils m'avoient appris que cette Capitale champêtre étoit située au bord d'une espece de Lac. Ainsi, sans m'arrêter à toutes les autres Habitations, où je n'avois fait que perdre mon tems & mon tabac, je résolus d'aller droit au Village principal, pour y faire mes plaintes au grand Chef. En effet, nous y arrivâmes le 3 de Novembre, & nous y fûmes reçus avec beaucoup d'humanité. Nos Outagamis se plaignirent de l'affront qu'ils avoient essuïé. Le grand Chef, déja informé de cette avanture, répondit qu'ils devoient avoir enlevé l'Auteur du desordre, & l'avoir amené avec eux. Dans l'espace de cinquante lieues, qu'on compte du premier Village au principal, nous avions été suivis d'une multitude d'Essanapes, qui nous avoient paru fort sociables. Mes gens aïant dressé leurs Cabanes à quelque distance du Village, je me rendis, avec douze Soldats, les Outagamis & les Outaouas, à la Cabane du grand Chef. Les quatre Esclaves, dont je me fis accompagner aussi, passerent une demie heure entiere à se prosterner devant lui. Je lui fis un present de tabac, de couteaux, d'aiguilles, de ciseaux, de deux batte-feux avec des pierres à fusil, d'hameçons, & d'un beau sabre. Il parut charmé de ces bagatelles, auxquelles il n'avoit jamais rien vu de semblable; & sa reconnoissance, beaucoup plus solide, éclata aussi-tôt par l'ordre qu'il donna de rassembler des pois, des feves, des Cerfs, des Chevreuils, des Oies & des Canards, qui furent portés en profusion dans mon Camp.

Il me dit que puisque j'étois résolu de pénétrer plus loin, il me donneroit deux ou trois cens hommes, pour m'escorter jusqu'au Païs des *Gnacsitares*; que ces Peuples étoient d'honnêtes gens, liés d'intérêt avec sa Nation contre celle des *Mozenleks*, qu'il reconnoissoit pour des Ennemis fort belliqueux, dont les moindres armées étoient de vingt mille hommes; que, pour se garantir de leurs insultes, les Gnacsitares & les Essanapés avoient fait une alliance qui duroit depuis vingt-six ans; & que la même raison avoit réduit les Gnacsitares à se réfugier dans des Iles, seule retraite qu'ils eussent trouvée contre des Voisins si terribles. J'acceptai son escorte; & je lui demandai quatre Pirogues, qu'il m'accorda de fort bonne grace. Il me laissa même le choix entre cinquante. Aussi-tôt je fis doler les Pirogues par mes Charpentiers, qui les rendirent de la moitié plus minces & plus legeres. Ces hommes simples ne pouvoient concevoir l'effet de la hache: ils s'écrioient d'admiration à chaque coup; & nous ne pouvions les arracher de ce spectacle, en tirant même des coups de pistolets, quoique l'un fût aussi nouveau pour eux que l'autre. Lorsque les Pirogues se trouverent prêtes, j'abandonnai mes Canots au grand Chef, en le priant de ne pas permettre qu'on y touchât: il me le promit, & sa pa-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

role fut obfervée fidellement. Plus je montois la Riviere, plus je trouvois de raifon & de douceur aux Sauvages. Ce dernier Village furpaffe tous les autres en grandeur. C'eft la réfidence conftante du grand Chef. Sa Cabane eft bâtie vers la Côte du Lac, dans un quartier féparé, mais environnée de cinquante autres, où tous fes Parens font raffemblés. Lorfqu'il marche, on feme des feuilles d'arbres fur fon chemin. Il eft ordinairement porté par fix Efclaves. Son habit roïal n'eft pas plus majeftueux que celui du Chef des Eokoros ; il eft toujours nû, à l'exception des parties inférieures, qui font couvertes, devant & derriere, d'une grande écharpe de toile d'écorce d'arbre. Son Village mériteroit le nom de Ville, par fa grandeur ; mais les Maifons n'en font pas différentes de celles des Eokoros. La veille de mon départ, étant à m'y promener, je vis courir, avec un extrême empreffement, trente ou quarante Femmes. Ce fpectacle m'aïant paru fingulier, j'en demandai l'explication à mes quatre Efclaves, qui étoient mes feuls interpretes dans cette Terre inconnue. Ils m'apprirent que c'étoient de jeunes Mariées, qui alloient recevoir l'ame d'un Vieillard expirant. J'en conclus que ces Peuples étoient Pythagoriciens ; & je demandai pourquoi ils mangeoient des Animaux & des Oifeaux, où leurs ames pouvoient être transferées ? On me répondit que la Métempfycofe étoit bornée à chaque efpece, c'eft-à-dire que l'ame d'un Homme n'entroit jamais dans le Corps d'une Bête. Je partis de ce Village le 4 de Décembre ; & le grand Chef ne fit pas difficulté de me laiffer mes quatre Efclaves. Ici finit l'autorité du calumet de Paix. Les Gnacfitares ne connoiffoient point ce fymbole d'alliance & d'amitié.

Le premier jour, une grande quantité de joncs, qui couvre le Lac, nous permit, à peine, de faire fix ou fept lieues : mais nous en fîmes vingt, les deux jours fuivans. Le quatrieme, un vent d'Oueft-Nord-Oueft nous furprit avec tant de violence, que nous aïant jettés fur la rive, nous y paffâmes deux jours fur un fond fablonneux, dont la ftérilité nous expofoit à mourir de faim & de froid. Il ne s'y trouvoit point un morceau de bois, pour faire cuire les viandes & pour nous chauffer. Tout le Païs d'alentour n'offroit que des Prairies à perte de vue, ou plutôt des marais de vafe, couverts de rofeaux. Enfin nous nous remîmes en état de voguer, jufqu'au-deffous d'une petite Ile, où nous pêchâmes quantité de Truites. Six jours de navigation nous firent arriver, le 1, à la pointe d'une autre Ile. Je n'avois pas voulu m'arrêter à plufieurs Villages, devant lefquels nous avions paffé pendant la derniere nuit ; mais, le froid commençant à devenir fort vif, je détachai ici mes Effanapés, pour aller porter la nouvelle de notre arrivée au premier qui fe trouveroit fur la route. Ils revinrent, fort allarmés de la réponfe du Chef des Gnacfitares, qui, nous prenant pour des Efpagnols, leur avoit fait un crime de nous avoir introduits dans le Païs. La prudence ne nous permettoit point d'avancer fans précaution. Après avoir fait affurer le Chef qu'il fe trompoit dans l'opinion qu'il avoit de nous, & lui avoir offert tous les éclairciffemens qu'il pouvoit defirer, je fis dreffer les Cabanes dans une Ile voifine de la fienne, pour attendre fes réfolutions. Nous n'y manquâmes de rien ; mais j'eus le tems de m'y ennuïer.

Les Gnacsitares, tremblans pour leur sureté, envoïerent des Couriers à plus de soixante lieues, chez des Peuples méridionaux qui connoissoient les Espagnols du nouveau Mexique, & les firent prier de venir examiner nos habits, notre air & notre langage. La distance ne les rebuta point. Ils entreprirent gaiement un voïage, dont l'objet leur parut important. On me les amena. Après avoir consideré nos habits, nos épées, nos fusils, notre air, notre teint, & nous avoir entendus parler, ils reconnurent que nous n'étions pas Espagnols. D'autres explications que je leur donnai, du sujet de mon voïage, de la guerre que nous faisions aux Espagnols mêmes, & du Païs que nous habitions vers l'Orient, aïant achevé de les persuader, les Gnacsitares me prierent alors d'aller camper dans leur Ile, & m'apporterent une provision de grains du Païs, qui ressemblent fort à nos lentilles.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Je ne fis pas difficulté de passer dans leur Ile, avec six Soldats bien armés & mes Sauvages; mais comme il geloit fortement, depuis dix jours, il fallut couper les glaces en plusieurs endroits. On me fit débarquer à deux lieues d'un Village, où je me rendis ensuite par terre. Ces Sauvages étoient les plus polis, que j'eusse vus dans le Nouveau Monde; la figure de leur Chef suffisoit pour le faire distinguer. Il regne sur tous les Villages des Iles. La sienne avoit de grands Parcs, remplis de Bœufs sauvages, pour la nourriture des Habitans. Je passai deux heures avec ce grand Chef, & notre entretien roula presqu'entierement sur les Espagnols du Nouveau Mexique, qui n'étoient éloignés, me dit-il, de son Païs, que de quatre-vingt *tazous*. Chaque tazou fait trois lieues. Il me pria d'accepter une grande cabane, qu'il avoit fait préparer pour moi, & sa premiere civilité fut de faire venir quantité de Filles, dont il m'offrit le choix. J'en fus peu tenté; & je lui fis dire, par mes Guides, que les Soldats de mon détachement m'attendoient à l'heure que je leur avois marquée. Nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre. Cette avanture m'arriva le 7 de Janvier.

Deux jours après, je reçus la visite du Chef; il étoit accompagné de quatre cens des siens, & de quatre Mozenleks, Prisonniers de guerre. J'avois vu ces Etrangers dans la grande Ile, & j'y avois fait peu d'attention; mais en les observant de près, je les pris, à mon tour, pour des Espagnols. Ils étoient vêtus: ils portoient une barbe touffue, & les cheveux jusqu'au dessous de l'oreille; ils avoient le teint fort bazané; enfin leur abord civil & soumis, leur air posé, & leurs manieres engageantes, me firent juger que ce ne pouvoit être des Sauvages. Je me trompois néanmoins. Voici ce que j'appris de leur Païs, par mes Guides, & par une description géographique que les Gnacsitares me firent, en forme de carte, sur une peau de Cerf.

Leurs Villages sont situés sur le bord d'une Riviere, qui tire sa source d'une chaîne de Montagnes, où la Riviere longue se forme aussi d'un grand nombre de Ruisseaux. Les Gnacsitares, qui se servent de Pirogues pour leurs chasses, suivent ordinairement leur route jusqu'à la jonction de deux Rivieres. Leurs Vallées sont remplies de Bœufs pendant tout l'Eté, & cette chasse donne souvent naissance à de cruelles guerres. Pour peu

Description de la Nouvelle France.

que les differentes Nations avancent sur leur terrein mutuel, c'est un sujet de carnage. Les Montagnes ont six lieues de largeur, & sont si hautes qu'elles ne peuvent être traversées que par de grands détours. Elles n'ont, pour Habitans, que des Ours & d'autres Bêtes féroces. La Nation des Mozenleks est nombreuse & puissante. Les quatre Sauvages de ce nom ne se firent pas presser, pour nous donner quelque connoissance de leur Païs. Ils me dirent qu'à cent cinquante lieues, une grande Riviere, qui est la principale de cette Contrée, se déchargeoit dans un vaste Lac d'eau salée, d'environ trois cens lieues de circuit, dont l'embouchure n'en a que deux au plus; qu'au bas de cette Riviere, on trouvoit six belles Villes, ceintes d'un mur de pierre, & que les Maisons y étoient sans toît, c'est-à-dire en maniere de plate-forme; qu'au tour du Lac, il y avoit plus de cent autres Villes, de différentes grandeurs, & qu'on navigeoit sur cette espece de Mer avec des Bateaux d'une forme extraordinaire; que les Habitans du Païs faisoient des étoffes, des haches de cuivre, & d'autres Ouvrages, dont mes Interpretes ne purent me donner une juste idée; que le Gouvernement de ces Peuples étoit despotique, c'est-à-dire entre les mains d'un grand Chef sous lequel tous ses Sujets tremblent; qu'ils se nommoient les *Tahuglanks*, & qu'ils étoient aussi nombreux que les feuilles des arbres. Ils ajouterent que les Mozenleks conduisoient souvent dans les Villes des Tahuglanks un grand nombre de petits Veaux, qu'ils prenoient dans les Montagnes, & dont les Tahuglanks faisoient différens usages; qu'ils en mangeoient la chair, qu'ils les dressoient au travail des terres, & que de leurs peaux ils faisoient des vêtemens & des bottes. Ces quatre Mozenleks raconterent aussi qu'ils avoient été faits Prisonniers par les Gnacsitares, dans une guerre qui duroit depuis dix ans; mais qu'ils espéroient d'en voir la fin, & de retourner dans leur Païs par des échanges. Ils vanterent beaucoup le caractere de leur Nation, surtout en comparaison des Gnacsitares, dont ils méprisoient la grossiereté. En effet, quoique je les aie représentés comme les plus civils des Sauvages de ma connoissance, ils n'approchoient point des quatre Mozenleks, à qui je trouvai tant de raison & de politesse, que je croïois voir des Européens. L'un d'eux avoit, au cou, une plaque de cuivre, tirant sur le rouge, qu'il ne fit pas difficulté de me donner. Je la fis fondre, aux Illinois, par un François qui avoit quelque connoissance des métaux; mais la matiere en devint plus pesante & la couleur plus foncée. En me la donnant, le Mozenlek dit que les Tahuglanks, dont il tenoit cette espece de médaille, en étoient les Artisans; que ces Peuples portoient la barbe longue de deux doigts; que leurs robbes descendoient jusqu'aux genoux; qu'ils étoient coeffés d'un bonnet pointu; qu'ils avoient sans cesse un long bâton, à-peu-près ferré comme les nôtres; qu'ils étoient chaussés d'une bottine qui leur montoit aux genoux; que leurs Femmes ne se montroient point; enfin que malgré leur humeur belliqueuse, qui les tenoit continuellement en guerre avec des Nations puissantes, situées au-delà du Lac, ils n'inquiétoient point les Nations foibles, qu'ils rencontroient dans leurs courses, ou qui vivoient autour d'eux.

Je ne pus tirer d'autres lumieres, & j'eus même assez de peine à me

procurer ces explications, avec de mauvais Interpretes, que j'entendois mal, & qui le plus souvent ne s'entendoient pas eux-mêmes. Un obstacle, si difficile à surmonter, étouffa la curiosité qui me portoit à pénétrer plus loin. Je me contentai de faire, au quatre Mozenleks, des presens dont ils furent satisfaits. Je m'efforçai inutilement de les engager, par de plus grandes offres, à me suivre en Canada.

Le retour du Baron de la Hontan n'a de curieux, ou d'utile, que la description générale qu'il fait de la Riviere longue. Il partit des Gnacsitares le 26 de Janvier, à la faveur d'un dégel; & dès le cinq de Février, il se retrouva dans le Païs des Essanapés. » La Riviere longue, est-dit-il, » d'un cours assez calme, excepté depuis le quatorzieme Village jusqu'au » quinzieme, où son Courant peut être nommé rapide; mais cet espace » n'est que d'environ trois lieues. Elle est si droite, que depuis son em- » bouchure jusqu'au Lac, elle ne serpente presque point. Ses rivages sont » affreux. Son eau même est dégoûtante. Mais on est dédommagé de ces » désagrémens par son utilité, car elle est si navigable, qu'elle peut por- » ter fort loin jusqu'à des Barques de cinquante tonneaux. En partant de » l'Ile des Gnacsitares, je m'étois d'abord approché de la Terre-Ferme, » pour y faire planter un gros & long Poteau, sur lequel j'avois mis une » plaque de plomb qui portoit les Armes de France. Je ne manquai point » d'en faire planter un autre, à l'endroit où la Riviere cesse d'être na- » vigable pour les grandes Barques; & mes Soldats le nommerent la *borne* » *de la Hontan*. J'arrivai, le 2 de Mars, au Fleuve de Missisipi.

Observations & conseils de la Hontan, pour les Découvertes qui restent à faire en Amérique.

Dans le regret que la Hontan rapporta, de n'avoir pû pousser plus loin ses découvertes, il se crut obligé de publier du moins ses réflexions, qu'il donne pour le fruit d'une longue expérience. » Il seroit très facile, » dit-il (17), de pénétrer jusqu'au fond des Païs occidentaux, en s'y pre- » nant bien. Premierement, au lieu de Canots, il faudroit emploïer des » Chaloupes d'une construction particuliere, qui tirassent peu d'eau, qui » fussent legeres de bois, portatives, & qui, contenant douze ou treize » hommes, avec trente-cinq ou quarante quintaux de pesanteur, résis- » tassent aux vagues des grands Lacs. Le courage, la vigilance & la santé » ne suffisent pas pour ces entreprises; il faut bien d'autres talens, qui se » trouvent rarement ensemble. La conduite de trois cens hommes, avec » lesquels on pourroit tenter quelque chose, est fort épineuse. L'indus- » trie & la patience sont également nécessaires pour les contenir. Com- » bien ne s'eleve-t'il point de séditions, de querelles & d'autres desor- » dres, parmi des gens qui, dans l'éloignement où ils sont des Villes, se » croient en droit de tout entreprendre? Il s'agit, pour le Commandant, » de dissimuler, & de fermer quelquefois les yeux, de peur d'irriter le » mal. La voie de la douceur est la plus sûre. S'il arrive quelque muti- » nerie, les Officiers subalternes doivent y remédier, en persuadant aux » Séditieux qu'il seroit fâcheux que le Commandant en fût instruit. Celui- » ci doit toujours feindre d'ignorer ce qui se passe; à moins que le mal » n'éclate en sa présence: & s'il est obligé alors de les punir prompte-

(17) Tome I, pages 180 & suiv.

Description de la Nouvelle France.

» ment, la prudence demande que ce soit à la sourdine. On doit tolé-
» rer, dans les voïages, mille choses qu'on ne souffriroit point ailleurs :
» c'est-à-dire qu'un Commandant doit ignorer le commerce des Soldats
» avec les Femmes Sauvages, les petites querelles qui peuvent naître en-
» tr'eux, leurs négligences à faire les gardes, & tout ce qui ne tend point
» à la désobéissance ni à la révolte. Il doit avoir dans sa Trouppe, un
» Espion bien récompensé, qui l'informe adroitement de ce qui se passe,
» & trouver des remedes indirects, lorsqu'il se défie des autres voies. Il
» ne peut emploïer, par exemple, trop de finesse & de secret pour décou-
» vir un Chef de Cabale; & lorsqu'il en est si bien éclairci, qu'il ne peut
» lui rester aucun doute, il faut qu'il s'en défasse avec tant d'adresse,
» qu'on ne sache ce qu'il est devenu.

» Au reste il doit leur donner, de tems en tems, du tabac & de l'eau-
» de-vie, les consulter dans certaines occasions, les fatiguer le moins
» qu'il est possible, les exciter à se réjouir, à jouer, à danser, & sur-
» tout les exhorter à vivre en bonne intelligence. Les meilleurs freins,
» qu'il puisse leur imposer, sont la Religion & l'honneur du nom Fran-
» çois. C'est de sa propre bouche que ces exhortations doivent partir. Il
» faut des hommes de trente à quarante ans; d'un tempéramment sec
» & d'une humeur paisible, actifs, courageux, accoutumés aux fatigues
» des voïages. Entre les trois cens Hommes, il doit se trouver des Char-
» pentiers de chaloupes, des Armuriers, des Scieurs de long, avec tous
» leurs Outils, des Chasseurs & des Pêcheurs. Il faut des Chirurgiens,
» avec des rasoirs, des lancettes, des drogues pour les blessures, de l'or-
» viétan & du senné. Tous les Particuliers de la Trouppe doivent être
» munis d'un capot, d'un buffle, & de bottines, pour résister à la fleche.
» Ils doivent être armés d'un fusil à deux coups, d'un pistolet de même,
» & d'une épée de bonne longueur. Le Commandant fera provision d'une
» bonne quantité de peaux de Cerfs, d'Orignaux & de Bœufs, qu'il fera
» coudre les unes aux autres, pour faire l'enceinte de son camp, avec des
» picquets à quelque distance entr'eux. Un quarré de trente piés sur cha-
» que face paroît suffisant. Chaque peau aïant cinq piés de hauteur, &
» près de quatre de largeur, on peut faire deux bandes, de huit peaux
» chacune, qui sont tendues & levées en un instant. Il faut porter des
» Canonieres de *Couti*, longues de huit piés sur six de large; deux mou-
» lins à bras, pour le blé d'Inde; des clous de toute espece, des pics,
» des pioches, des bêches, des haches, des hameçons, du savon, & du
» coton propre à faire des chandelles. On sera muni de bonne poudre,
» d'eau-de-vie, de tabac du Bresil, & des petites merceries qu'on est
» obligé de présenter aux Sauvages. Le Commandant n'oubliera point
» de porter un Astrolabe, un demi cercle, plusieurs boussoles, simples &
» à variation, une pierre d'Aiman, deux grosses montres de trois pou-
» ces de diametre, des pinceaux, des couleurs, du papier à dessein, &
» d'autres, pour ses Journaux & ses Cartes, pour dessiner les Animaux,
» les arbres, les plantes, les grains, & tout ce qui mérite sa curiosité.
» On seroit même d'avis qu'il eût des Trompettes & quelques Violons,
» autant pour réjouir sa Trouppe, que pour causer de l'admiration aux
» Sauvages.

» Sauvages. « Avec cet équipage, on assure que tout homme d'esprit & de conduite peut aller, tête levée, dans toutes les parties orientales de l'Amérique.

Description de la Nouvelle France.

Voïage du P. de Charlevoix a la Louisiane, par le Fleuve Mississipi.

Mais il est tems de reprendre le cours du Mississipi. Ce fut le 9, à deux heures & demie du soir, que le P. de Charlevoix entra dans ce fameux Fleuve, laissant à droite une grande Prairie, d'où sort une petite Riviere, dont les bords ont des Mines de cuivre. Cette Côte est d'une singuliere beauté; mais, à gauche, on ne découvre que de fort hautes Montagnes, semées de Rochers, entre lesquels il croît quelques cedres. Cependant elles ne forment qu'un rideau, qui a peu de profondeur, & qui couvre de fort belles Prairies. Après avoir fait cinq lieues sur le Mississipi, on rencontre l'embouchure du Missouri, qui est Nord-Nord-Ouest, & Sud-Sud-Est. C'est le plus beau confluent du monde : les deux Rivieres sont à-peu-près de la même largeur, que l'Observateur juge d'une demie lieue; mais le Missouri est beaucoup plus rapide, & paroît entrer en Conquérant dans le Mississipi, au travers duquel il porte ses eaux blanches, sans les mêler, jusqu'à l'autre bord : ensuite il lui communique cette couleur, que l'autre ne perd plus, & l'entraîne, avec précipitation, jusqu'à la Mer.

Divers Villages d'Indiens.

La nuit du 10, on s'arrêta dans un Village des Caoquias & des Tamarouas, deux races d'Illinois, qui s'étoient réunies sous la conduite de deux Prêtres du Séminaire de Quebec. Il est situé sur une petite Riviere, qui vient de l'Est. Le jour suivant, & cinq lieues plus loin, on passa devant la Riviere de Marameg, qu'on laisse à droite, & où quelques François étoient actuellement occupés à chercher des Mines d'argent. Dès l'année 1719, un Fondeur, nommé *Lochon*, chargé des ordres de la Compagnie d'Occident, avoit creusé dans un lieu qu'on lui avoit désigné. Il en avoit tiré une assez grande quantité de Minerai, dont une livre, qu'il avoit été quatre jours à fondre, avoit produit environ deux gros d'argent, qu'il fut même soupçonné d'y avoir mis. Cependant il y étoit retourné quelques mois après; mais renonçant à l'espoir d'une Mine d'argent, il avoit tiré, de deux ou trois milliers de Minerai, quatorze livres de fort mauvais plomb, qui lui revenoient à quatorze cens francs. Enfin, rebuté d'un travail si stérile, il étoit retourné en France. La Compagnie, qui n'en eut pas moins de confiance aux indications qu'elle avoit reçues, n'attribua ce mauvais succès qu'à l'incapacité du Fondeur, & chargea de la même Commission un Espagnol, nommé *Antonio*, qui se vantoit d'avoir travaillé aux Mines du Mexique. Il ne réussit pas mieux; mais encouragé par des appointemens considérables, il abandonna la Mine de plomb, pour ouvrir un Roc de huit ou dix piés de profondeur; il en fit sauter plusieurs morceaux, qu'il mit dans le creuset, & l'on publia qu'il en avoit tiré trois ou quatre gros d'argent. Alors une Brigade de Mineurs du Roi y fut envoïée sous le commandement d'un Officier, nommé *de la Renaudiere*, qui, aïant voulu commencer par la Mine de plomb, prit une peine inutile, parcequ'il n'entendoit point la construction des Fourneaux. On admire ici la facilité de la Compagnie à faire de grosses avances, & le peu de précaution qu'elle apportoit au choix de ses Ouvriers. La Renaudiere

Entreprise d'une Mine d'argent.

Ignorance des Mineurs.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

& tous ses Mineurs n'aïant pas même été capables de faire du plomb, il se forma une Compagnie particuliere, pour les Mines de Marameg, & c'étoit un de ses Directeurs (18), qui présidoit au travail en 1721. Après les avoir visitées soigneusement, il avoit trouvé, une couche de plomb, à deux piés de profondeur, sur toute une chaîne de Montagnes, qui s'étend assez loin. Il s'exerçoit actuellement dans ce lieu, avec l'espérance de trouver une Mine d'argent sous le plomb : mais l'Observateur en augura mal, sur le témoignage d'un autre François, qui étoit depuis quelques années dans le même Canton. En effet, on n'a point appris que cette entreprise ait eu plus de succès que toutes les précédentes.

Mission des Kaskasquias.

On trouve, après la Riviere de Marameg, *les Kaskasquias*, Mission très florissante, que les Jésuites ont divisée, pour former deux Villages d'Indiens au lieu d'un. La plus nombreuse est sur le bord même du Mississipi. Une demie lieue plus bas, on arrive au Fort de Chartres, qui n'est qu'à cent pas du Fleuve. M. du Gué de Bois-Brillant, Gentilhomme Canadien, y commandoit alors pour la Compagnie, à laquelle cette Place appartient; & tout l'espace, jusqu'au Fleuve, commençoit à se peupler de François. Quatre lieues plus loin, mais à moins d'une lieue du Fleuve, on rencontre une grosse Bourgade de François, presque tous Canadiens, qui ont un Jésuite pour Curé. Le second Village Indien en est éloigné de deux lieues.

Bourgade Françoise & Fort de Chartres.

Les François de cette Colonie y menent une vie fort aisée, depuis qu'un Flamand, qui est au service des Jésuites, leur a montré l'art de semer du froment, qui croît fort bien dans leurs terres. Ils ont des Bêtes à cornes & toute sorte de Volaille. D'un autre côté, les Indiens, qui sont Illinois, cultivent aussi leurs champs à leur maniere, & nourrissent de la Volaille, qu'ils vendent aux François. Les Femmes de ces Sauvages filent la laine des Bœufs du Païs, & la rendent aussi fine que celle des Moutons d'Angleterre. Elles en fabriquent des étoffes, qu'elles teignent en noir, en jaune, & en rouge foncé; & le fil, qu'elles emploient pour coudre leurs robbes, est fait de nerfs de Chevreuil. Leur méthode est simple : après avoir bien décharné le nerf de Chevreuil, elles l'exposent au Soleil pendant deux jours; elles le battent, lorsqu'il est sec; & sans peine elles en tirent un fil, aussi blanc, aussi fin que le Malines, & beaucoup plus fort. La Bourgade Françoise est bornée, au Nord, par une Riviere, dont les bords sont si élevés, que malgré l'accroissement de ses eaux, qui montent quelquefois jusqu'à vingt-cinq piés, elle sort rarement de son lit. Tout ce Païs est découvert. Ce sont de vastes Prairies, qui ne sont séparées que par des bosquets du meilleur bois. On y voit surtout des Meuriers blancs. Ce Poste, le plus ancien que les François aient dans cette Contrée, a deux avantages qui le distinguent encore plus; celui de sa situation, qui l'approche du Canada, avec lequel il aura toujours une communication également utile aux deux Colonies; & celui de pouvoir être le Grenier de la Louisiane, à laquelle il est en état de fournir des blés en abondance, quand elle seroit entierement peuplée jusqu'à la Mer. Non-seu-

Avantages de ce Poste.

(18) M. Duval.

lement la terre y eſt propre à donner du Froment, mais elle ne refuſe rien de ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance des Hommes. Le climat y eſt fort doux, par les trente-huit degrés trente-neuf minutes de Latitude Nord. Les Troupeaux s'y multiplieront aiſément, & l'on y pourra même apprivoiſer des Bœufs ſauvages, dont on ne tireroit pas moins d'utilité pour le commerce de la Laine & des Cuirs, que pour la nourriture des Habitans. L'air y eſt ſi bon, qu'on n'y connoît point d'autres maladies que celles qui peuvent venir du libertinage, ou de la miſere, ou des terres nouvellement remuées : mais les deux derniers de ces inconveniens ne dureront pas toujours. Enfin la confiance ne ſauroit manquer pour les Illinois, qui ſont preſque tous Chrétiens, d'un naturel doux, & de tout tems fort affectionnés aux François.

Description de la Nouvelle France.

Diverſes Nations Indiennes.

Les *Oſagis*, Nation aſſez nombreuſe, ſont établis ſur le bord d'une Riviere de leur nom, qui ſe jette dans celle de Miſſouri, à quarante lieues de ſa jonction avec le Fleuve. La Nation des *Miſſourites* eſt la premiere qu'on rencontre ſur le Miſſouri, à quatre-vingt lieues de l'embouchure de cette Riviere, dont les François lui ont donné le nom, parcequ'ils ignoroient ſon nom propre. Plus haut, on trouve celle des *Canſés*; enſuite celle des *Octotatas*, nommés auſſi Mactotatas, & ſucceſſivement celles des *Ajoués* & des *Panis*, Peuples très nombreux, diviſés en pluſieurs Cantons, & ſous des noms différens. Une Femme de la Nation des Miſſourites aſſura l'Obſervateur (19) que le Miſſouri ſort d'une chaîne de Montagnes pelées & fort hautes, derriere leſquelles on trouve un grand Fleuve, qui doit en ſortir auſſi, & qui coule à l'Oueſt. Ce témoignage, dit-il, eſt de quelque poids; parceque de tous les Sauvages, on n'en connoît point qui voïagent plus loin que les Miſſourites.

Grandes Rivieres qui tombent dans le Miſſiſſipi.

Tous ces Peuples habitent le bord occidental du Miſſouri, à l'exception des *Ajoués*, qui ſont vers l'Eſt, alliés & voiſins des Sioux. Entre les Rivieres qui tombent dans le Miſſiſſipi, au-deſſus de celle des Illinois, les plus grandes ſont, 1°. la Riviere aux Bœufs, qui en eſt éloignée de vingt lieues, & qui vient de l'Oueſt : on a découvert, dans ſon voiſinage, une très belle ſaline, comme on en avoit trouvé d'autres ſur les bords du Marameg, & à vingt lieues de la Bourgade Françoiſe. 2°. Quarante lieues plus loin, on laiſſe l'*Aſſeneſipi*, ou *Riviere à la Roche*, ainſi nommée du voiſinage d'une Montagne ſituée dans le Fleuve même, où quelques Voïageurs aſſurent qu'il ſe trouve du Cryſtal de roche. 3°. Vingt-cinq lieues au-deſſus, on rencontre à droite l'*Ouiſcouſing*, par où le P. Marquette & Jolyet entrerent dans le Miſſiſſipi, lorſqu'ils en firent la découverte. Les Ajoués, qui ſont à cette hauteur, c'eſt-à-dire vers les quarante-trois degrés trente minutes, qui voïagent beaucoup, & qui font vingt-cinq à trente lieues par jour, lorſqu'ils n'ont pas leurs Familles avec eux, racontent qu'en partant de leurs Habitations, on arrive en trois jours chez des Peuples, nommés *Quans*, qui ont la peau blanche & les cheveux blonds, ſurtout les Femmes. Ils ajoutent que cette Nation eſt ſans ceſſe en guerre avec les Panis, & d'autres Sauvages plus

(19) Il le ſavoit déja de la Nation des Sioux.

Description de la Nouvelle France.

éloignés vers l'Oueſt, & qu'on les entend parler d'un grand Lac, fort éloigné de chez eux, aux environs duquel il y a des Peuples qui reſſemblent aux François, qui ont des boutons à leurs habits, qui bâtiſſent des Villes, qui emploient, pour la chaſſe du Bœuf, des chevaux qu'ils couvrent de peaux de buffles, mais qui n'ont point d'autres armes que l'arc & les fleches. 4°. Sur la gauche, environ ſoixante lieues au-deſſus de la Riviere aux Bœufs, on voit ſortir du milieu d'une immenſe & belle Prairie, couverte de Bœufs & d'autres Bêtes, le *Moingona*, qui a peu d'eau & de largeur en ſe joignant au Miſſiſſipi, mais auquel on donne deux cens cinquante lieues de cours, en tournant du Nord à l'Oueſt. On ajoute qu'il prend ſa ſource dans un Lac, & qu'il en forme un ſecond à cinquante lieues du premier. De ce ſecond Lac, on prend à gauche, & l'on trouve la *Riviere bleue*; nom qu'elle tire de ſon fond, qui eſt une terre de cette couleur. Elle ſe décharge dans la Riviere de Saint Pierre. En remontant le Moingona, on remarque quantité de charbon de terre; & lorſqu'on l'a remonté cent cinquante lieues, on apperçoit un gros Cap, qui fait faire un détour à cette Riviere, dont les eaux ſont rouſſes & puantes dans le même endroit. On aſſure qu'on a recueilli, ſur ce Cap, diverſes pierres de Mines, & qu'on en a rapporté de l'antimoine à la Bourgade Françoiſe.

Prairie longue de 60 lieues.

Une lieue au-deſſus de l'embouchure du Moingona, le Miſſiſſipi a deux Rapides aſſez longs, qui obligent de traîner les Pirogues. Au-deſſus du ſecond, à vingt-une lieues du Moingona, on trouve, des deux côtés du Fleuve, des Mines de plomb, découvertes autrefois par M. Perrot, & qui portent ſon nom. Dix lieues au-deſſus de l'Ouiſcouſing, & du même côté, on voit commencer une Prairie de ſoixante lieues de long, bordée par des Montagnes, qui forment une perſpective charmante : il s'en préſente une autre du côté de l'Oueſt, mais moins longue. Vingt lieues plus haut que l'extrémité de la premiere, le Fleuve s'élargit; & cet endroit ſe nomme le Lac de Bonſecours. Il n'a qu'une lieue de large; mais il en a ſept de circuit, & de belles Prairies l'environnent. Perrot avoit bâti un Fort ſur la droite. En ſortant du Lac, on trouve l'Ile *Pelée*, ainſi nommée parcequ'elle n'a pas un ſeul arbre; mais elle forme une belle Prairie. Les François du Canada en ont ſouvent fait le centre de leur commerce, dans ces Contrées occidentales. Trois lieues au-deſſus, on laiſſe à droite la Riviere de Sainte Croix, qui vient du Lac ſupérieur; & quelques lieues plus loin on laiſſe, à gauche, celle de Saint Pierre, dont l'embouchure n'eſt pas éloignée du Saut Saint Antoine. On a déja remarqué que le Miſſiſſipi n'eſt gueres connu que juſqu'à cette grande Caſcade.

Difficulté de la Navigation dans le Miſſiſſipi.

Il faut naviger ſagement ſur ce Fleuve. On ne ſe hazarde pas legerement à s'y embarquer ſur des Canots d'écorce, parcequ'entraînant toujours un grand nombre d'arbres, qui tombent de ſes bords, ou que les Rivieres qu'il reçoit lui amenent, & pluſieurs de ces corps étrangers étant arrêtés ſur des pointes ou ſur des battures, on eſt ſouvent menacé de heurter contre une branche, ou contre une racine cachée ſous l'eau, ce qui ſuffiroit pour crever ces frêles voitures; ſur-tout, lorſqu'on veut

aller de nuit, ou partir avant le jour. Aux Canots d'écorce, on substitue des Pirogues, c'est-à-dire des troncs d'arbres creusés, qui ont plus de résistance, mais qui étant plus lourds ne se manient pas si facilement. Les Conducteurs qu'on amene de la Nouvelle France, accoûtumés aux petites Pagaies qui servent pour les Canots, ne se font pas de même à la rame. D'ailleurs, si le vent devient un peu fort, comme il arrive souvent dans la saison avancée, on n'est point à couvert des flots dans la Pirogue.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Le 10 de Septembre, l'Observateur rentra dans la sienne, & ne fit que deux lieues le premier jour, pour retourner au Mississipi par la petite Riviere de Kaskasquias. Le lendemain, il n'en put faire que six sur le Fleuve. Dans un Païs où l'Hiver est ordinairement fort doux, on est surpris que les feuilles tombent plutôt qu'en France, & que les arbres n'en reprennent de nouvelles qu'à la fin de Mai : l'Observateur n'en donne point d'autre cause que l'épaisseur des Forêts, qui empêche que la terre ne s'échauffe assez tôt pour faire monter la seve. Le 12, après avoir fait deux lieues, il laissa le Cap Saint Antoine à gauche. On commence dans ce lieu à voir des Cannes, assez semblables à celles de l'Europe, mais plus hautes & plus fortes. Leurs racines, qui sont très longues, ont naturellement un fort beau vernis, & different peu de celles des Bambous du Japon, dont on fait ces belles Cannes que les Hollandois vendent sous le nom de *Rottangs*. Le 13 & le jour suivant, la Pirogue fut retardée par des vents contraires, dans un Canton dont il n'ignoroit pas les dangers. Il savoit que depuis peu les *Cheraquis* y avoient tué trente François, qui avoient à leur tête un Fils de M. *Ramzay*, Gouverneur de Montréal, & le jeune Baron de Longueuil, Fils du Lieutenant de Roi de la même Ville. Outre cette Nation, avec laquelle on n'étoit point encore réconcilié, les Outagamis, les Sious & les Chicachas donnoient d'autres inquiétudes à l'escorte, qui ne consistoit plus qu'en trois hommes. On fit quelques lieues dans cette crainte. Le 15, un vent du Nord apporta un froid excessif. Après avoir fait quatre lieues au Sud, on trouva que le Fleuve retournoit quatre autres lieues vers le Nord. C'est après ce grand détour, qu'on laisse à gauche la belle Riviere d'Ouabache, par laquelle on peut remonter jusqu'au Païs des Iroquois, & dont l'entrée, dans le Mississipi, n'a pas moins d'un quart de lieue de large. Toute la Louisiane, au jugement de l'Observateur, n'a point de Canton qui mérite mieux un établissement. Le Païs, arrosé par l'Ouabache, & par l'Ohio (*) qui s'y décharge, est d'une rare fertilité ; ce sont de vastes Prairies, où les Bœufs sauvages paissent par milliers : d'ailleurs la communication avec le Canada n'y est pas moins facile que par la Riviere des Illinois, & le chemin est beaucoup plus court. Un Fort, avec une bonne Garnison, y tiendroit les Sauvages en bride, surtout les Cheraquis, aujourd'hui la plus nombreuse Nation du Continent. Six lieues au-dessous de l'Ouabache, on passe devant une Côte fort élevée, d'une terre jaune, qu'on croit riche en Mines de fer.

Les feuilles tombent ici plutôt, & viennent plûtard qu'en France.

Trente François tués par les Cheraquis.

Riviere d'Ouabache, & sa communication au Canada.

Les jours suivans amenerent un froid si rigoureux, que le vin d'Espagne se trouva glacé dans la Pirogue, & l'eau-de-vie aussi épaisse que de

Froid étrange pour le climat.

(*) Sujet de la guerre présente avec l'Angleterre. Voïez l'Eclaircissement qui suit cet article.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

l'huile gelée. L'Observateur, admirant cette rigueur de l'air dans un climat dont il n'avoit pas moins connu la douceur, ne put l'attribuer qu'aux Vents du Nord & du Nord-Ouest, qui continuoient de souffler, quoique réflechis diversement par les terres, à mesure qu'on tournoit avec le Fleuve. Ces obstacles retardoient beaucoup la navigation. Le 20, on apperçut, sur la rive droite du Fleuve, un Poteau dressé, qui fut reconnu pour un Monument des Illinois, à l'occasion d'une victoire qu'ils avoient remportée sur les *Chicachas*. Il offroit deux figures d'Hommes sans tête, & quelques-unes avec tous les Membres. L'Observateur apprit, de ses Guides, que les premieres rendoient témoignage des Morts, les secondes des Captifs; & que lorsqu'il se trouve des François entre les uns & les autres, on leur appuie les bras sur les hanches, pour les distinguer des Sauvages, qui les ont pendans (20). L'Historien Espagnol de la Floride place les Chicachas à-peu-près dans le Païs qu'ils occupent encore. Ils étoient anciennement plus nombreux; mais on n'y reconnoît point aujourd'hui les richesses que le même Ecrivain leur attribue. C'est l'alliance des François avec la Nation Illinoise qui les a mis en guerre avec eux; & les Anglois de la Caroline attisent le feu.

Monument Illinois.

Enfin, le 2 de Décembre, l'Observateur arriva au premier Village des Akansas, où l'on commence à reconnoître un peu mieux les possessions Françoises. Ce Village est bâti dans une petite Prairie, sur la rive occidentale du Fleuve. On en rencontre trois autres, qui forment une même Nation sous des noms particuliers, & dans un espace de sept ou huit lieues. Les Habitans du premier se nomment les *Ouyapos*; & la Compagnie Françoise y avoit alors un Magasin. On donne, à la Riviere des Akansas, une source fort éloignée : elle vient, dit-on, des Panisnoirs, que l'Observateur ne croit pas différens des *Panisricaras*; il avoit à sa suite un Esclave de cette Nation. Cette Riviere est embarrassée de Rapides, qui la rendent fort difficile à remonter. Elle se divise en deux branches, sept lieues au-dessus de ses deux embouchures. Deux lieues au-dessus de la premiere, elle reçoit une belle Riviere, qui vient du Païs des Osagas, & que les François ont nommée la *Riviere Blanche*. Deux autres lieues plus haut, on trouve les Nations des *Torimas* & des *Topingas*, qui ne forment qu'un Village, à deux lieues duquel on trouve celle des *Sotouis*. Les Kappas, Nation nombreuse au tems de la découverte, sont un peu plus loin; & c'est vis-à-vis de leur Village qu'on voit encore les débris de la Concession du fameux *Law*. C'étoit dans ce lieu qu'on devoit envoïer les neuf mille Allemands qui furent levés dans le Palatinat; & l'Observateur déplore les obstacles qui les arrêterent. » Après « le Païs des Illinois, la Louisiane, dit-il, n'a peut-être aucun Canton » plus capable de culture : mais il ajoute que Law fut très mal servi, » comme la plûpart des Concessionnaires; & qu'il y a peu d'apparence » qu'on fasse jamais des levées d'hommes aussi nombreuses, parcequ'en » France, au lieu d'observer ce qui a fait manquer les entreprises, pour

Débris de la Concession du fameux Law.

Reproche fait aux François.

(20) Cette distinction vient de ce que les Sauvages ont observé, parmi les François, l'usage de se tenir souvent dans cette posture.

» corriger les fautes passées, on ne se regle ordinairement que sur le pre- » mier succès.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

En partant du Village des Ouyapas, l'Observateur alla camper, le 3 de Décembre, un peu au-dessous de la premiere embouchure de la Riviere des Akansas, qui n'a pas plus de cinq cens pas de large. Le lendemain, il passa la seconde, qui est beaucoup plus étroite; & le 5, il se trouva devant ce qu'on nomme la *Pointe coupée* : c'étoit autrefois une Pointe assez haute, qui avançoit dans le Fleuve du côté de l'Ouest, & dont il a fait une Ile; mais, jusqu'à présent, le nouveau Canal n'est pratiquable que dans les grandes eaux. D'ici à la principale branche de la Riviere des Akansas, on compte vingt-deux lieues, quoiqu'il n'y en ait pas dix en droite ligne : mais le Fleuve serpente beaucoup pendant soixante-dix lieues, entre le Village des Ouyapas & la Riviere des *Yasous*. L'Observateur entra le 9, dans cette Riviere, dont l'embouchure n'a pas plus d'un arpent de large, Nord-Ouest & Sud-Est. Ses eaux sont rousses & mal saines. M. *Bizart*, né en Canada d'un Pere Suisse, Major de Mont-réal, avoit bâti depuis peu un Fort sur cette Riviere, à trois lieues du Fleuve : ensuite, reconnoissant qu'il auroit pû choisir un lieu plus commode, il pensoit à transferer son établissement une lieue plus loin, dans une fort belle Prairie, lorsque ce dessein fut interrompu par sa mort. La Compagnie avoit alors, dans ce Poste, un Magasin, comme aux Akansas; mais le Fort & le terrein appartenoient à des Associés fort illustres (21). L'Observateur s'étonne qu'ils se fussent déterminés pour la Riviere des Yasous : » ils pouvoient, dit-il, choisir de meilleures terres, & de plus » belles situations. A la vérité, il est important de s'assurer de cette Ri- » viere, dont la source n'est pas éloignée de la Caroline; mais un Fort » suffisoit, avec une bonne garnison, pour contenir les Yasous, qui sont » alliés des Chicachas, & qui ont toujours eu des liaisons avec les An- » glois. En un mot, une Concession n'est jamais solidement établie, » près d'une Nation contre laquelle on est sans cesse obligé de se tenir » en garde.

Fort de Bizard, aux Yasous.

Concessionnaires illustres.

Trois journées au-dessous des Yasous, on trouve, dans le Fleuve, à gauche, au pié d'un gros Cap où l'on assure qu'il y a de très bonnes pierres (22), un gouffre, dont on n'approche point sans danger. Cinq jours après avoir quitté le Fort, l'Observateur arriva dans le Païs de Natchés. Il est à quarante lieues des Yasous, du même côté. Ce Canton, célebre dans les Relations de la Louisiane, en est le plus beau, le plus fertile & le mieux peuplé. On y débarqua, vis-à-vis d'une butte assez haute & fort escarpée, au pié de laquelle passe un Ruisseau qui ne peut recevoir que des Chaloupes & des Pirogues. De cette Butte, on monte sur une Colline, d'une pente assez haute, dont le sommet contient un Fort, ou plutôt une Redoute, fermée d'une simple Palissade. Plusieurs monticules s'é-

Gouffre du Missisipi.

Fort des Natchés.

(21) Cette Société étoit composée de M. le Blanc, Secretaire d'Etat, de M. le Comte de Bellile, de M. le Marquis d'Asfeld, depuis Maréchal de France, & de M. le Blond, Brigadier des Ingénieurs, qui étoit dans la Colonie, avec la qualité de Directeur Général de la Compagnie.

(22) C'est ce qui manque le plus dans la Colonie.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

levent au-dessus de la colline; & lorsqu'on les a passés, on n'apperçoit plus, de toutes parts, que de grandes & belles Prairies, entrecoupées de Bosquets. Les arbres les plus communs, dans ces Bois, sont le Noyer & le Chêne; & toutes les terres sont excellentes. On a vû que d'Iberville, le premier qui entra dans le Missisipi par son embouchure, monta jusqu'aux Natchés, & qu'admirant un si beau Païs, il jugea que la Capitale du nouvel Etablissement François ne pouvoit être plus avantageusement située : il en traça le Plan, sous le nom de *Rosalie*, qui étoit celui de la Comtesse de Pontchartrain. Mais ce projet est demeuré sans exécution, quoique les Cartes n'en aient pas moins placé une Ville de Rosalie aux Natchés. L'Observateur approuve ceux qui ont cru devoir commencer l'Etablissement plus près de la Mer : cependant si la Louisiane devenoit une Colonie florissante, il lui semble, comme à d'Iberville, que le Canton des Natchés seroit le plus convenable à sa Capitale. L'air y est pur, le Païs fort étendu, le terrein fertile & bien arrosé; il n'est pas trop éloigné de la Mer, & rien n'empêche les Vaisseaux d'y monter. Enfin il est à portée de tous les lieux où l'on peut souhaiter de s'établir.

Dessein d'y placer la Capitale de la Louisiane.

Etat de la Colonie Françoise aux Natchés en 1721.

La Compagnie s'y étoit fait un Magazin, gouverné par un principal Commis. Entre un grand nombre de Concessions particulieres, dont on recueilloit déja les fruits, il y en avoit deux de la premiere grandeur, c'est-à-dire de quatre lieues en quarré; l'une, appartenant à une Société de Malouins; l'autre, à la Compagnie, qui venoit d'y envoïer des Ouvriers de Clerac, pour y faire du Tabac. Les édifices de ces deux Plantations formoient un parfait triangle avec le Fort; & la distance d'un Angle à l'autre étoit d'une lieue. Le grand Village des Natchés se trouvoit situé entre les deux Concessions.

Quoiqu'on ne puisse douter que sous un Gouvernement sage, la plûpart de ces Etablissemens n'aient fait de grands progrès, depuis près de quarante ans, on ne se dispensera point de suivre l'Observateur, qui fait profession de les avoir visités soigneusement. La Concession des Malouins lui parut fort bien placée. Il n'y manque, pour tirer parti d'un si beau terrein, que des Negres ou des Engagés. Celle de la Compagnie est encore mieux située. L'une & l'autre sont arrosées par une même Riviere, qui va se décharger dans le Fleuve à deux lieues de la premiere. Le Tabac y croît fort bien. J'ai vu, dit l'Observateur, dans le Jardin du premier Commis, de fort beau cotton sur l'arbre. Un peu plus bas, on voïoit de l'Indigo sauvage, dont on n'avoit pas encore fait l'épreuve : mais on se promettoit qu'il ne réussiroit pas moins que dans l'Ile de Saint Domingue; d'autant plus qu'une terre, qui produit naturellement cette Plante, doit être fort propre à porter l'étrangere qu'on y veut semer.

Grand Village des Natchés.

Le grand Village des Natchés ne consiste plus qu'en un petit nombre de Cabanes; & la raison qu'on en donne, est que ces Sauvages, à qui leur grand Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils possedent, ne résident pas volontiers près de lui : ils ont formé plusieurs autres Bourgades, à quelque distance. Les Sioux, leurs Alliés, en ont une aussi dans leur voisinage. On nous décrit leurs Cabanes : elles sont en forme de Pavillon quarré, fort basses & sans fenêtres, avec le faîte arrondi comme nos fours.

La

La plûpart sont couvertes de feuilles & de paille de Maïz. Quelques-unes sont construites de torchis, revêtu, en dehors & en dedans, de nattes fort minces. Celle du grand Chef est plus grande & plus haute que les autres, fort proprement crêpie, & placée sur un terrein de quelque élevation, isolé de toutes parts. Elle donne sur une grande Place, qui n'a rien de régulier. L'Observateur y vit, pour tout meuble, une couche de planches, fort étroite, élevée de deux ou trois piés de terre, sur laquelle il jugea que le Chef étend une natte ou quelque peau, pour se coucher. Ces Cabanes sont fort blanches, quoiqu'elles n'aient aucune ouverture pour la fumée. Le Temple est à côté de celle du grand Chef, à l'extrémité de la Place, & tourné vers l'Orient; il est composé des mêmes matériaux que les Cabanes, mais sa forme est différente: c'est un quarré long, d'environ quarante piés dans sa longueur, sur vingt de large, avec un toît simple de la figure des nôtres, & deux aigles de bois aux deux extrémités. La Porte est au milieu de la longueur du Bâtiment, qui n'a point d'autre ouverture; & des deux côtés, il y a un banc de pierre. L'intérieur répond au-dehors: trois pieces de bois, placées en triangle, qui occupent presqu'entierement le milieu du Temple, y brulent à l'honneur du Soleil, mais d'un feu lent, qu'un Sauvage, honoré du titre de Gardien du Temple, est obligé d'attiser. Si le tems est froid, le Gardien peut avoir son feu à part; mais il n'est permis à personne de se chauffer au feu du Soleil. Les tisons jettent une fumée, qui aveugle les Spectateurs. Pour ornemens, on ne voit, dans tout l'espace du Temple, que trois ou quatre caisses, qui contiennent des ossemens secs; & par terre, quelques têtes de bois, un peu moins grossierement travaillées que les Aigles du dehors. Vis-à-vis de la Porte, une Table de trois piés de haut, cinq de long & de quatre de large, sert d'Autel. L'Observateur, n'aïant rien découvert de plus, rejette tout ce qu'on lit dans les premieres Relations; à moins, dit-il, que les Natchés, allarmés du voisinage des François, n'aient dépouillé leur Temple de ce qu'il avoit de plus sacré pour leur Nation. Il convient d'ailleurs que la plûpart des Indiens de la Louisiane avoient autrefois leur Temple, comme les Natchés; qu'ils y entretenoient un feu perpétuel, & que les *Maubiliens* jouissoient même d'une sorte de Primatie, qui obligeoit chaque Nation d'y venir rallumer le sien, lorsque par négligence ou par malheur il s'étoit éteint. Mais, dit-il, le Temple des Natchés est aujourd'hui le seul qui subsiste; & quoique nu, mal propre, en desordre, il est en vénération parmi tous les Sauvages de ce Continent. Au reste, la diminution de ces Peuples est aussi considérable que celle des Nations du Canada. Elle a même été plus prompte, sans qu'on en connoisse la vraie raison: des Nations entieres ont disparu; & celles, qui subsistent encore, ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient au tems de la Découverte.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Leur Temple, & son feu perpétuel.

C'est le seul du Païs.

Les François de l'Etablissement des Natchés arrêterent l'Observateur plus long-tems qu'il ne s'y étoit attendu. Rendons-lui le titre de Missionnaire & de Prêtre, dans les exercices qui l'occuperent. Il fait une peinture fort étrange de la Religion de cette Colonie. La rosée du Ciel, dit-il, n'est pas encore tombée sur un Païs, qui peut se vanter plus qu'aucun autre

Mauvais état du Christianisme.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

d'avoir la graisse de la Terre en partage. M. d'Iberville y avoit destiné un Jésuite (23), qui l'accompagnoit au second voïage. Il se flattoit d'établir le Christianisme dans une Nation, dont il ne doutoit pas que la conversion n'entrainât celle de toutes les autres : mais ce Missionnaire crut trouver de plus favorables dispositions dans le Village des Bayagoulas ; & lorsqu'il eut formé le dessein de s'y fixer, il fut rappellé en France par d'autres ordres. Ensuite un Ecclésiastique du Canada (24) fut envoïé aux Natchés ; mais ses travaux furent sans succès, quoique, suivant l'expression de l'Auteur, il eût gagné les bonnes graces de la Femme du grand Chef. Il fut tué par des Sauvages, dans un Voïage qu'il fit à la Maubile. Un autre Prêtre (25) avoit eu le même sort aux Akansas. Depuis la mort de ces deux Missionnaires, toute la Louisiane, au-dessous des Illinois, est demeurée sans Ministre Ecclésiastique, à l'exception des *Tonicas*, qui ont eu, pendant plusieurs années, un troisieme Prêtre (26), qui l'estimoient assez pour en avoir voulu faire leur Chef, mais qui n'en prirent pas plus de goût pour le Christianisme. Cet abandon ne regardoit pas seulement les Infideles : quoique le Canton des Natchés soit le plus peuplé de la Colonie Françoise, il y avoit cinq ans, au mois de Décembre 1721, qu'aucun François n'y avoit entendu la Messe, ni vu même un Prêtre.

Les François sans Prêtres aux Natchés.

Ne changeons rien aux termes du pieux Voïageur : » Je m'apperçus bien, » à la vérité, que la privation des Sacremens avoit produit, dans la plûpart, une indifférence pour les exercices de la Religion, qui en est le » plus ordinaire effet ; cependant plusieurs marquerent de l'empressement » à profiter de mon passage, pour mettre ordre aux affaires de leur conscience. La premiere proposition qu'on me fit, ce fut de marier en face » de l'Eglise quantité d'Habitans, qui en vertu d'un Contrat civil, dressé » devant le Commandant & le Commis principal, habitoient ensemble » sans aucun scrupule, alléguant, comme ceux qui avoient autorisé ce » concubinage, la nécessité de peupler le Païs, & la difficulté d'avoir » un Prêtre. Je leur représentai qu'il y en avoit aux Yasous & à la Nouvelle Orleans, & qu'un devoir de cette importance méritoit bien la » peine du Voïage : on me répondit que les Contractans n'étoient en état, » ni de s'éloigner, ni de fournir à la dépense nécessaire. Enfin le mal étoit » fait ; il n'étoit plus question que d'y remédier, & je le fis. Je confessai » ensuite tous ceux qui se presenterent ; mais le nombre n'en fut pas aussi » grand que je l'avois esperé.

Mariages sans célébration.

Des Natchés, l'Observateur partit le 26 de Décembre, avec un Ingénieur du Roi qui visitoit la Colonie pour juger des lieux où il convenoit de bâtir des Forts. Après quatre lieues, on rencontre une petite Riviere à la gauche du Fleuve. Il fait, en cet endroit, un circuit de quatorze lieues, pendant lequel on passe encore quantité d'Iles ; & dix

(23) Le P. Duru.
(24) M. de Saint Côme.
(25) M. Foucaut.
(26) M. d'Avion. Si l'on demande pourquoi les Jésuites n'emploïoient point ici leur zele ? on trouve la réponse dans l'Histoire de la Nouvelle France : (Tom. II. p. 274.) L'Evêque de Quebec exigeoit d'eux des conditions qui ne leur convenoient pas. La Compagnie des Indes en demanda néanmoins en 1725.

lieues plus loin, on trouve une autre Riviere du même côté. Elle est si poissonneuse, qu'on est réveillé la nuit par le bruit des Poissons, qui battent l'eau de leur queue. Deux lieues au-delà, on arrive à Calla des Tonicas, qui ne paroît d'abord qu'un Ruisseau, mais qui forme un Lac à une portée de fusil de son embouchure. Elle prend sa source dans le Païs des *Tchactas*, & son cours est fort embarrassé de Rapides. Le Village est au-delà du Lac, sur un terrein assez haut, sans enceinte, & médiocrement peuplé. A peu de distance, on en trouve deux autres de la même Nation; & c'est tout ce qui reste d'un Peuple autrefois nombreux. La demeure du Chef est ornée de figures en relief, que l'Observateur ne trouva point méprisables dans une Cabane de Sauvage : mais il en fut moins surpris, lorsqu'il eut vu cet Indien, qui étoit vêtu à la Françoise, & qui se piquoit même d'une propreté recherchée, sans aucun air d'embarras dans cette parure. Il s'étoit enrichi, par son Commerce avec les François, auxquels il fournissoit des Chevaux & de la Volaille. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE. Riviere des Tonicas.

Du fond de la Baie ou du Lac des Tonicas, on pourroit, avec des Canots d'écorce, faire un portage de deux lieues, qui en épargneroit dix sur le Fleuve. Deux lieues & demie au-dessous de la Riviere, on laisse à droite celle qui se nomme aujourd'hui la Riviere rouge, célebre parmi les Espagnols sous le nom de *Rio Colorado* (27). Elle court pendant quelque tems Est & Ouest; après quoi elle tourne au Sud : mais elle n'est navigable pour les Pirogues que pendant l'espace de quarante lieues, au-delà desquelles on ne trouve plus que des Marais inaccessibles. Son embouchure dans le Fleuve est large d'environ deux cens toises. Dix lieues au-dessus, elle reçoit à droite la Riviere *Noire*, ou des *Ouatchitas*, qui vient du Nord, & qui est presque sans eau pendant plus de la moitié de l'année; ce qui n'a point empêché les François d'y placer quelques Habitations, dans l'espoir d'y profiter du voisinage des Espagnols (28). Les *Natchitochés* sont établis sur la Riviere Rouge, où la Compagnie des Indes a construit un Fort, pour arrêter ceux qui peuvent lui nuire. Un peu au-dessous de la Riviere rouge, on trouve une fort belle Anse; & cinq lieues plus loin on passe une Pointe coupée, qui épargne aux Voïageurs quatorze lieues de chemin. On a cette obligation à des Canadiens : à force de creuser un petit Ruisseau, situé derriere la Pointe, ils y ont fait entrer les eaux du Fleuve, qui, s'étant répandues avec impétuosité dans ce nouveau Canal, ont laissé l'ancien lit presqu'à sec. Immédiatement au-dessous de la Pointe, on voïoit, en 1721, un Etablissement, nommé *Sainte Reine* (29), dans un terrein très fertile. Une lieue plus loin, on en rencontroit un autre (30), dont les édifices ne consistoient encore qu'en quelques Hutes, couvertes de feuilles. L'Observateur augura mal de ces deux Concessions, parceque les hommes, dit-il, manquoient au travail, & l'amour du travail aux hommes. Il ne parle pas, avec plus d'éloge, Rio Colorado. Etablissement de Sainte Reine.

(27) Ferdinand de Soto, Conquérant de la Floride, termina ses jours & ses exploits à l'embouchure de cette Riviere.

(28) Appas funeste, suivant l'Observateur, qui fait négliger la culture des terres.

(29) Il appartenoit à MM. de Coetlogon & Kolli.

(30) A Madame de Mezieres.

d'un troisieme Etablissement, nommé le *Bâton rouge*, à trois lieues du dernier (31).

Onze lieues au-delà, on trouve les *Bayagoulas*, dont le Village étoit anciennement fort peuplé. Il n'en reste que les ruines, depuis que la petite verole aïant fait périr une partie de ses Habitans, les autres se sont éloignés ou dispersés. On avoit formé, dans le beau terrein qu'ils occupoient, un Etablissement (32) où les Muriers blancs étoient plantés à la ligne. On y faisoit déja de fort belle soie. Le Tabac & l'Indigo y étoient cultivés avec le même succès. Enfin l'Observateur donne cette Concession pour modele.

Oumas, & Concessions Françoises.

Il en partit le 3 de Janvier 1722; & vers dix heures du matin il arriva au petit Village des *Oumas*, qui est à la gauche du Fleuve, & qui contient quelques Maisons Françoises: le grand Village de la même Nation est un quart de lieue plus loin dans les terres. Deux lieues au-dessus du petit, le Fleuve s'est creusé sur la droite, où sa pente le porte toujours, un Canal qu'on nomme la fourche des *Sitimachas*, & qui, avant que de porter ses eaux à la Mer, forme un assez grand Lac: la Nation Indienne de ce nom est presqu'entierement détruite. A six lieues des Oumas, les deux Voïageurs virent la Concession du Marquis d'Ancenis, réduite, alors, presqu'à rien, par un incendie & par d'autres accidens. Ils arriverent, le lendemain avant midi, au grand Village des *Colapissas*, le plus beau de la Louisiane, quoiqu'il ne contint pas plus de deux cens Guerriers. Leurs Cabanes ont la figure d'un Pavillon, avec un double toît; l'un de feuilles de Lataniers, & l'autre de Nattes: celle du Chef a trente-six piés de diametre. Aussi-tôt que les deux Voïageurs se trouverent à la vue de ce Village, ils furent surpris d'y entendre battre la caisse, & de se voir complimentés de la part du Chef; mais ils le furent encore plus de l'habillement du Tambour, qui étoit une longue robbe, moitié rouge & moitié blanche, avec la manche rouge du côté blanc, & blanche du côté rouge. Ils demanderent l'origine de cet usage: on leur répondit qu'il n'étoit pas ancien; qu'un Gouverneur de la Louisiane avoit fait présent d'un Tambour aux Habitans, pour récompenser leur fidélité, & que l'habit étoit de leur invention. Les Femmes Indiennes sont ici mieux faites que dans la Nouvelle France, & leur habillement est plus propre.

Tambour, & livrée des Colapissas.

Cannes brûlées, Habitation sans Prêtres.

Cinq lieues plus loin, on arrive aux *Cannes brûlées*, Habitation Françoise (33), où l'on trouve une grande croix élevée sur le bord du Fleuve; la premiere que l'Observateur eut apperçue depuis les Illinois. En débarquant, il ne fut pas moins édifié de voir quelques François qui chantoient Vêpres. Ils étoient sans Prêtre, dit-il; mais ce n'étoit pas leur faute: on leur en avoit donné un qu'ils avoient congédié, après l'avoir reconnu pour un ivrogne. Entre les Colapissas & les Cannes brû-

(31) A M. Diron d'Artaguette, alors Inspecteur général de la Louisiane, & mort Lieutenant de Roi au Cap François de Saint Domingue.

(32) A MM. Paris.

(33) Au Comte d'Artagnan; elle est sur la gauche. Deux Mousquetaires, nommés MM. d'Artiguiere & de Benac étoient les Directeurs de cette Concession, avec M. Chevalier, Neveu du Maître de Mathématiques des Pages du Roi.

lées, on laisse à droite l'ancien Canton des *Tansas*, qui ont entierement disparu : c'est le plus beau & le meilleur de toute la Louisiane (34). Enfin, le 5 de Janvier, derniere journée de la route, les deux Voïageurs passerent devant un Etablissement nommé les *Chapitoulas*, à trois lieues de la Nouvelle Orléans, où ils arriverent à cinq heures du soir. Les Chapitoulas, & quelques Habitations voisines, sont dans un terrein fertile & bien cultivé.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Remarques sur la situation de la Nouvelle Orléans.

L'Observateur ne trouva rien de remarquable aux environs de la Nouvelle Orleans, & ne fut pas même satisfait de la situation de cette Ville. Ceux, qui en jugent autrement, se fondent, dit-il, sur deux raisons spécieuses ; la premiere, qu'à une lieue de la Ville, au Nord-Est, il se trouve une petite Riviere nommée le *Bayoul* de Saint Jean, qui se décharge à deux lieues delà dans le Lac de Pontchartrain, & que ce Lac communiquant à la Mer, il est aisé, par cette voie, d'entretenir un Commerce sûr entre cette Capitale, la Maubile, le Biloxi, & d'autres Postes que les François occupent vers la Mer : la seconde, qu'au-dessous de la Nouvelle Orleans, le Fleuve fait un très grand détour, qu'on appelle le *Détour aux Anglois*, & qui peut causer à la Navigation un retardement avantageux contre les surprises. Mais comme ces raisons supposent que l'entrée du Fleuve ne peut recevoir que de petits Bâtimens, dans cette supposition l'Observateur demande premierement ce qu'on peut craindre de la surprise, pour peu que la Ville soit fortifiée ? D'ailleurs en quelque endroit qu'elle soit placée, l'embouchure du Fleuve ne doit-elle pas être défendue par de bonnes Batteries & par un Fort ? En second lieu, que sert une communication, qu'on ne peut avoir que par des chaloupes, avec des Postes qu'on ne pourroit pas secourir s'ils étoient attaqués, dont on ne pourroit non-plus tirer qu'un foible secours, & qui sont la plûpart sans aucune utilité ? Enfin, le Navire ami, qui veut remonter le Détour à l'Anglois, est obligé, comme l'Ennemi, de changer de vent d'un moment à l'autre ; ce qui peut le retarder des semaines entieres, dans un passage de sept ou huit lieues. On ajoute qu'un peu au-dessous de la Ville, le terrein a peu de profondeur des deux côtés du Fleuve, & qu'il va toujours en diminuant jusqu'à la Mer. C'est une Pointe de terre, qui ne paroît pas fort ancienne ; car il ne faut pas creuser beaucoup, pour y trouver l'eau ; & la quantité de battures & de petites Iles, qu'on a vues naître depuis vingt ans à toutes les embouchures du Fleuve, ne laisse aucun doute qu'elle ne se soit formée de même. Il paroît certain, par la comparaison des témoignages, qu'au tems de la Découverte, l'embouchure du Fleuve n'étoit pas telle qu'elle est aujourd'hui. Cette remarque se confirme, à mesure qu'on approche de la Mer : il n'y a presque point d'eau à la Barre, dans la plûpart des petites issues que le Fleuve s'est ouvertes, & qui ne se sont multipliées que par la succession des arbres entraînés avec le courant, dont un seul, retenu par ses branches, ou par ses racines, dans un endroit peu profond, en arrête bientôt mille. Rien

Changemens de l'embouchure du Mississipi.

(34) On fait remarquer que M. du Breuil, & trois Freres Canadiens, nommés Chauvins, auxquels il appartenoit, l'avoient mis dans cet état, sans autre secours que leur industrie.

alors n'est capable de les détacher; le limon du Fleuve leur sert de ciment, les couvre à la longue; & chaque inondation laissant une nouvelle couche, il ne faut que dix ans pour y voir croître des cannes & des arbrisseaux. L'Observateur donne cette origine à la plûpart des Pointes & des Iles, qui font si souvent changer de cours au Mississipi.

Description de la Nouvelle Orléans.

La Nouvelle Orléans (35), premiere Ville qu'un des plus grands Fleuves du Monde ait vu bâtir sur ses bords, n'étoit composée, en 1722, que d'une centaine de Baraques, placées sans beaucoup d'ordre; d'un grand Magazin, bâti de bois, & de deux ou trois Maisons un peu plus apparentes. Qu'on se figure, dit l'Observateur, deux cens personnes, envoïées pour former une Ville, qui sont campées au bord d'un grand Fleuve, où elles n'ont encore pensé qu'à se mettre à couvert des injures de l'air, en attendant qu'on leur dresse un Plan, & qu'on leur bâtisse des Maisons. L'Ingénieur, qu'on vient de nommer remplît une partie de cette attente; c'est-à-dire qu'il laissa aux Habitans un Plan fort beau & fort régulier : mais le P. de Charlevoix douta de l'exécution. Cependant on a publié, dans un Mercure de 1742, que la Nouvelle Orléans étoit divisée en cinq Paroisses, où l'on comptoit jusqu'à huit cens belles Maisons.

Entre la Ville & la Mer, il n'y a jamais eu de Concessions, parcequ'elles auroient trop peu de profondeur; mais on y trouve quelques petites Habitations particulieres, & des Entrepôts pour les grandes Concessions. Un Village de Chaounchas, qu'on y voïoit autrefois, & dont les ruines subsistent encore, est aujourd'hui de l'autre côté du Fleuve, une demie lieue plus bas; & les Sauvages y ont transporté jusqu'aux ossement de leurs Morts. La côte s'éleve au-dessous : c'est là que l'Observateur juge qu'on auroit dû placer la Ville; elle n'y seroit, dit-il, qu'à vingt lieues de la Mer : avec un vent médiocre, du Sud ou du Sud-Est, un Navire y monteroit en quinze heures.

Où l'on auroit dû placer cette Ville.

Après avoir passé plus de six mois à la Nouvelle Orléans, il partit le 22 de Juillet, pour se rendre au Biloxi, qui étoit encore le Quartier general de la Colonie Françoise. La nuit suivante, il descendit par un nouveau circuit du Fleuve, nommé le *Détour aux Piakimines*, & bientôt il se trouva au milieu de ce qu'on appelle les Passes du Mississipi. On ne sauroit manœuvrer ici avec trop d'attention, pour les éviter; & si l'on y étoit entraîné, il seroit presqu'impossible d'en sortir. La plûpart ne sont que de petits Ruisseaux, dont quelques-uns même ne sont séparés que par des hauts fonds presqu'à fleur d'eau; c'est la Barre du Mississipi qui a multiplié ces Passes, à mesure que les eaux du Fleuve, bridées par les nouvelles terres, qui se forment de jour en jour, cherchent à s'échapper par où elles trouvent le moins de résistance; & si l'on n'y prenoit garde, il seroit à craindre qu'avec le tems, aucune de ces issues ne fût praticquable pour les Vaisseaux.

Passes du Mississipi.

Au-delà de la Barre, on trouve une petite Ile, nommée alors *la Base*, mais que le P. de Charlevoix, & l'Ingénieur dont il étoit toujours

(35) L'usage l'emporte pour ce nom, quoiqu'aussi choquant que le seroit la *Nouvelle Paris*.

(36) Voïez, ci-dessus, la Relation de l'Etablissement.



PLAN DE LA NOUVELLE ORLEANS.
Sur les Manuscrits du Depôt des Cartes de la Marine. Par M. B. Ingr. de la Marine.
A. l'Eglise Paroissiale desservie par les Capucins
B. Place d'Armes
C. Couvent des Capucins
D. Prisons
E. Corps de Garde
F. Gouvernement
G. Intendance
H. Hopital
I. Urselines
K. Magasins du Roi
L. Cazernes
M. Forges du Roi
N. Moulin a vent et a Cheval
O. Hangard de la Marine sous lequel on Construit.
P. Corps de Garde des Bourgeois
Q. Cabanes des Negres qui prennent soin du Moulin.
R. Poudriere
S. Nouvelle Maison des Urselines
Echelle.
60
100
150 Toises
Corps de Garde
St. Jean
Fossé plein d'eau
Chemin de Bayone
Rue de Bourbon
Rue de Bourbon
Rue d'Orleans
Rue Roiale
Rue Roiale
Rue de Bienville
Rue St. Louis
Rue de Conti
Rue de Toulouse
Rue St. Pierre
Rue Ste. Anne
Rue du Maine
Rue St. Philippe
Rue de l'Arcenal
Rue de Chartres
Rue de Chartres
Quay
Quay
Quay
FLEUVE MISSISSIPI

accompagné, nommerent l'Ile de Toulouse. Elle n'a gueres plus d'une demie lieue de circuit, en y comprenant même une autre Ile, qui n'en est séparée que par une Ravine. D'ailleurs elle est très basse, à l'exception d'un seul endroit, que la Marée ne couvre jamais, & où l'on pourroit construire un Fort, avec des Magazins, pour y décharger les Vaisseaux, qui auroient peine à passer la Barre sans être soulagés d'une partie de leur charge. L'Ingénieur, aïant sondé cet endroit, trouva le fond assez dur & de terre glaise, quoiqu'il en sorte cinq ou six petites sources qui ne jettent pas beaucoup d'eau. Il remarqua que cette eau laisse, sur la terre où elle coule, un très beau sel. Quand le Fleuve est bas, c'est-à-dire pendant trois mois des plus grandes chaleurs de l'année, l'eau est salée autour de l'Ile de Toulouse; mais dans le tems de l'inondation, elle est tout-à-fait douce, & le Fleuve conserve sa douceur une bonne lieue dans la Mer. Le reste du tems, elle est un peu saumâtre au-delà de la Barre. Ceux qui ont écrit que pendant vingt lieues le Mississipi ne mêle point ses eaux avec celles de la Mer, n'ont publié qu'une Fable (37).

(37) Une partie du jour, emploïée à sonder & à relever la seule embouchure du Fleuve qui soit navigable, fit faire aux deux Voïageurs des Observations dont tous les Navigateurs doivent sentir l'importance. Elle court Nord-Ouest & Sud-Est, l'espace de trois cens toises, en montant de la pleine Mer jusqu'à l'Ile de Toulouse, vis-à-vis de laquelle il y a trois petites Iles, qui n'avoient point encore d'herbe, quoiqu'elles fussent assez hautes. Dans cet intervalle, sa largeur est de deux cens cinquante toises, & sa profondeur de dix-huit piés au milieu, fond de vase molle; mais il y faut naviger la sonde à la main. Delà, en remontant, on fait encore le Nord-Ouest, l'espace de quatre cens toises, après lesquelles on trouve encore quinze piés d'eau, même fond. Partout le mouillage est sûr, & l'on y est à l'abri de tous les vents, à la réserve de ceux du Sud & du Sud-Est, qui, lorsqu'ils sont violens, peuvent faire chasser les Navires sur leurs ancres, mais sans danger, parcequ'ils iroient échouer sur la Barre, qui est aussi de vase molle. On fait ensuite le Nord-Ouest, quart-de-Nord-Est, pendant cinq cens toises C'est là proprement la Barre, qui a douze piés d'eau, moïenne profondeur; encore y faut-il de l'attention, car on y rencontre des Bancs: cette Barre a deux cens cinquante toises de large, entre des terres couvertes de roseaux.

Dans la Passe de l'Est, qui est immédiatement au-dessus, on fait l'Ouest en plein, pendant une lieue: elle a deux cens cinquante toises de largeur, & depuis 4 jusqu'à 5 piés de profondeur; puis, tout-à-coup, on ne trouve plus de fond. En reprenant la grande Passe, au sortir de la Barre, on fait encore le Nord-Ouest, l'espace de trois cens toises; & l'on n'y a jamais moins de quarante-cinq piés d'eau. On laisse, à droite, la *Passe à Sauvole*, par où les Chaloupes peuvent aller au Biloxi, en faisant le Nord: cette Passe a pris son nom d'un Officier, qui a commandé dans la Colonie. Ensuite il faut retourner à l'Ouest-quart-Nord-Ouest, pendant cinquante toises; & dans une espece d'Anse, qu'on laisse à gauche au bout de cet espace, il y a trois passes, une au Sud-Sud-Est, une autre au Sud, & la troisieme à l'Ouest-Sud-Ouest. Cette Anse n'a que dix toises de profondeur, & vingt piés de diametre; mais les Passes ont peu d'eau. On continue de suivre le même rhumb de vent; & cinquante autres toises plus loin, on trouve, sur la même main, une seconde Anse, qui a vingt toises de diametre & cinquante de profondeur: elle contient deux petites Passes, d'où les Canots d'écorce auroient beaucoup de peine à se tirer. Delà on tire à l'Ouest, pendant l'espace de 500 toises, & l'on se trouve vis-à-vis de la *Passe à laLoutre*, qui est à droite & tournée au Sud-Sud-Est: elle a cinq cens toises de large; mais elle ne peut recevoir que des Pirogues. Ensuite on tourne au Sud-Ouest pendant vingt toises; on revient à l'Ouest pendant trois cens; puis à l'Ouest-quart-de-Nord-Ouest, l'espace de cent; à l'Ouest-Nord-Ouest autant; au Nord-Ouest huit cens: alors on trouve, à gauche, la *Passe du Sud*, qui a deux cens

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

En général, la force du Courant rendra toujours la navigation du Mississipi difficile en remontant, & demande même beaucoup d'attention en descendant, parcequ'il porte souvent sur les Pointes avancées & sur des Battures. Il n'y a de sûreté qu'avec des Bâtimens à voiles & à rames. D'ailleurs, comme il n'est pas possible d'y voguer la nuit dans un tems obscur, ces voïages seront toujours fort longs & d'une grande dépense, du moins jusqu'à ce que les bords du Fleuve soient peuplés, à de courtes distances, depuis les Illinois jusqu'à la Mer. Pourquoi feroit-on difficulté de se le promettre, d'un Païs dont le climat est si doux & le terroir si fertile; mais sur-tout d'un Fleuve, dont l'embouchure est par Mer à douze ou quinze journées du Mexique, & plus proche encore de la Havane, des plus belles Iles de l'Amérique, & des Colonies Angloises?

Pronostic pour la prospérité de la Colonie Françoise.

Voïage au Biloxi.

Conduisons les deux Voïageurs jusqu'au Biloxi, dont on doit attendre aussi la Description, puisqu'il a eu tant de part aux Relations de la découverte (38). De l'Ile de Toulouse, on y compte vingt-huit lieues. Toute cette Côte est extrêmement plate. Les Vaisseaux Marchands n'en peuvent approcher de plus près que de quatre lieues, & les moindres Brigantins de deux. Ceux-ci doivent même s'éloigner, lorsque le vent est du Nord ou du Nord-Ouest, s'ils ne veulent demeurer entierement à sec. La Rade du Biloxi est le long de l'*Ile des Vaisseaux*, qui s'étend une petite lieue de l'Est à l'Ouest, mais qui a peu de largeur. A l'Est de cette Ile est l'Ile *Dauphine*, autrefois l'Ile *Massacre* (39); à l'Ouest sont de suite l'Ile *des Chats*, ou de *Bienville*, l'Ile *à Corne*, & les Iles de *la Chandeleur*.

Ce que c'est que le Biloxi.

Ce qu'on nomme proprement le *Biloxi*, est la Côte de la Terre-ferme qui est au Nord de la Rade: c'est le nom d'une Nation sauvage, qui l'habitoit autrefois, & qui s'est retirée vers le Nord-Ouest, sur les bords d'une petite Riviere, nommée la *Riviere des Perles*, parcequ'on y en a pêché quelques-unes. L'Observateur condamne le choix qu'on avoit fait de ce lieu, pour y établir le quartier général de la Colonie. On ne pouvoit,

cinquante de large, neuf brasses d'eau à son entrée du côté du Fleuve, & deux piés seulement à sa sortie dans la Mer. Deux cens cinquante toises plus loin est la *Passe du Sud-Ouest*; même largeur à-peu-près, & jamais moins de sept à huit piés d'eau. Par ce travers, le Païs commence à n'être plus si marécageux; mais il est noïé pendant quatre mois de l'année. A gauche, il est borné par une suite de petits Lacs, qui suivent celui des Chetimachas; à droite, par les *Iles de la Chandeleur*: on juge qu'entre ces Iles, il y a passage pour les plus grands Navires, & qu'il seroit aisé d'y faire un bon Port. Les grandes Barques peuvent remonter de la Mer jusqu'au Lac des *Chetimachas*; & rien n'empêche d'y aller couper les plus beaux chênes du monde, dont cette Côte est couverte.

La largeur du Fleuve entre les Passes, c'est-à-dire pendant les quatre lieues qu'on compte de l'Ile de Toulouse à la Passe du Sud-Ouest, n'est jamais de plus de cinquante toises: mais immédiatement au-dessus de cette Passe, il reprend insensiblement sa largeur ordinaire, qui n'a jamais moins d'un mille, & qui en a rarement plus de deux. Sa profondeur va toujours aussi en augmentant, depuis la Barre; ce qui est le contraire de tous les autres Fleuves, qui sont ordinairement plus profonds à mesure qu'ils approchent de la Mer. *Journal historique, pp.* 443 *& suiv.* Observez qu'on ne répond point des changemens qui peuvent être arrivés depuis. On ajoute que l'eau du Missisipi est une des meilleures du monde, & qui se conserve le plus long-tems saine.

(38) Voïez, ci dessus, Etablissement des François, &c.

(39) Voïez ce qu'elle a long-tems été, *Ibidem*.

dit-il,

dit-il, en choisir un plus mauvais. Outre qu'il ne peut recevoir aucun secours des Vaisseaux, ni leur en donner, la Rade a le double défaut de n'offrir qu'un fort mauvais ancrage, & d'être remplie de vers. La seule utilité qu'on en peut tirer est d'y mettre les Vaisseaux à couvert d'un coup de vent, lorsqu'ils viennent reconnoître l'entrée du Mississipi, dont il seroit dangereux d'approcher au hazard dans un mauvais tems, parcequ'elle n'a que des terres basses. Celles du Biloxi ne sont que des sables, où il ne croît gueres que des Pins, des Cedres & de *la Cassine*, fameux arbrisseau qui se nomme aussi *Apalachine*, & dont les Espagnols de la Floride font infuser les feuilles, pour en prendre comme du Thé (40). On y trouve aussi cette espece de myrthe à large feuilles, dont la graine, jettée au Printems dans de l'eau bouillante, devient une cire verte, moins gluante & moins friable que celle des Abeilles, mais aussi bonne à brûler.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Ses propriétés, bonnes & mauvaises.

Mirthe à chandelle.

A treize ou quatorze lieues du Biloxi, en tirant à l'Est, on trouve la Riviere de la Maubile, qui court du Nord au Sud, & dont l'embouchure est vis-à-vis de l'Ile Dauphine. Elle prend sa source dans le Païs des Chicachas. Son cours est d'environ cent trente lieues, & son lit fort étroit. Elle serpente beaucoup, & n'en est pas moins rapide; mais dans le tems des eaux basses, elle ne peut être remontée que par de petites Pirogues. On a vu que les François ont eu long-tems, sur cette Riviere, un Fort qui étoit le principal poste de leur Colonie; non que les terres y fussent bonnes, mais on y étoit à portée de trafiquer avec les Espagnols. L'Observateur éprouva que dès le mois de Mars les chaleurs sont déja fort incommodes sur cette Côte, & conçut que lorsqu'elles ont embrasé le sable, elles doivent être excessives; mais la Brise, qui s'éleve assez regulierement tous les jours entre neuf & dix heures du matin, & qui ne tombe qu'avec le Soleil, rend le climat supportable. L'embouchure du Mississipi est par les vingt-neuf degrés de Latitude; & la Côte du Biloxi par les trente.

Riviere de la Maubille.

Le retour des deux Voïageurs à la Nouvelle Orleans se fit par une autre route. Après être revenus sur leurs traces jusqu'à l'Ile aux Perles, ils laisserent à droite la Riviere du même nom, qui a trois embouchures, dont la séparation se fait à quatre lieues de la Mer. Delà ils s'avancerent à l'entrée du Lac de Pontchartrain, pour le traverser. Cette traversée est de sept à huit lieues. On entre ensuite dans la Baie de Saint Jean, d'où le P. de Charlevoix prit son chemin par terre, & n'eut besoin que de quelques heures pour se rendre à la Ville.

Retour du Biloxi par le Lac de Pontchartrain.

On a rapporté, dans un autre article (41), la suite de son Voïage, & ses observations sur la Floride Espagnole. Celles qui regardent Saint Domingue, seront rappellées, avec la même distinction, dans l'article des Iles.

Après avoir donné la description des Côtes du Continent jusqu'au Port de Camceaux dans l'Acadie, on ne peut se dispenser de les suivre jusqu'à l'embouchure du Fleuve Saint Laurent. Tout cet espace, qui forme une

SUITE DE LA CÔTE DU CONTINENT, ILES, ET GRAND BANC DE TERRE-NEUVE.

(40) Voïez, au Tome suivant, l'Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.
(41) Voïez, ci-dessus, ce qui regarde la Caroline.

Description de la Nouvelle France.

grande partie du Golfe, derriere l'Ile Roïale, eſt peu habité, & ſeroit à peine connu des Géographes, ſi *Denis*, qui y poſſedoit des terres conſidérables, ne s'étoit attaché à nous en laiſſer une fidelle peinture, ſur laquelle il paroît que la plûpart des Cartes ont été dreſſées.

Baie de Chedaboućtou.

Le premier lieu qui mérite quelque attention, en ſortant de Camceaux, eſt une grande Baie nommée *Chedaboućtou*, avant laquelle on trouve pluſieurs lieues de terre haute & de rochers, qui vont en deſcendant juſqu'à une petite Ile, nommé l'*Ile aux Renards*. Là les Terres ſont plattes, marécageuſes, & remplies de petits Etangs d'eau ſalée. Une lieue plus loin, on trouve une autre Baie, dont l'entrée eſt fort étroite, avec une barre de ſables, qui ne permet aux Chaloupes d'y entrer qu'en haute Mer. La Baie de Chedaboućtou forme un très beau Havre, où des Navires de cent tonneaux peuvent entrer facilement, & demeurer conſtamment à flot. La terre y eſt bonne, quoique les deux côtés de la Riviere, du même nom, ſoient bordés de rochers couverts de beaux arbres. Denis y avoit une Pêche ſédentaire, & ſon Etabliſſement y étoit de ſix vingts hommes.

Paſſage de Fronſac.

Enſuite toute la Côte eſt fort belle juſqu'à l'entrée du petit Paſſage, qui ſépare l'Ile Roïale, du Continent. On trouve à huit ou neuf lieues de Chedaboućtou un grand Cap, dont le bas, qui eſt eſcarpé à pic, forme une Anſe commode. Les Vaiſſeaux qui vont dans le Golfe de Saint Laurent pour la Pêche, & qui arrivant à la Côte de trop bonne heure, ſont arrêtés au grand Paſſage par les glaces, viennent chercher celui-ci, qui ſe nomme *Fronſac* (42), & mouillent dans cette Anſe. » J'y ai vu, ajoute » Denis, juſqu'à huit ou dix Vaiſſeaux; & quoique le Courant ſoit d'une » force extrême dans le paſſage de Fronſac, un Navire y eſt garanti des » glaces par une Pointe qui s'avançant aſſez pour détourner la Marée qui » pourroit les apporter du Golfe, les rejette vers l'Ile Roïale; comme cel- » les qui pourroient venir de l'autre côté ſont rejettées auſſi par le Cap. » A cette Pointe, qui eſt la plus étroite partie du Paſſage, il n'y a que la » portée du canon, de la terre ferme à l'Ile.

En ſortant de l'Anſe, avant que d'en paſſer la Pointe, on rencontre des Etangs d'eau ſalée, où les Huitres & les Moules ſont en abondance. Après la Pointe, on trouve une petite Riviere, où les Chaloupes peuvent entrer: une Ile ſe préſente dans l'intérieur; & l'on eſt ſurpris de reconnoître bien-tôt qu'elle ſépare en deux parties une grande Baie, où tombent deux Ruiſſeaux. Le Païs eſt agréable, & revêtu de beaux arbres, ſur-tout de Cedres & de Trembles. Quoique la Baie n'ait pas deux lieues de tour, elle eſt ſi platte en pluſieurs endroits, qu'elle ſe découvre en baſſe Mer. Ce ſont des ſables vaſeux, où l'on trouve une grande variété de coquillages, qui font, au Printems, la principale ſubſiſtance des Sauvages.

Baie d'Articougueche.

Deux lieues plus loin, en continuant de ſuivre la Côte, on trouve une autre Baie, qui ſe nomme *Articougueche*; & dans les terres quantité d'Etangs & de Prairies, bornées par de très beaux Bois. Six lieues au-delà, on rencontre une Riviere nommée *Mirligueche*, par où les Sauvages ap-

(42) Il eſt nommé Paſſage *du Glis*, dans la Carte de Laet.

portent, au Printems, des Pelleteries dans leurs Canots, & dont la Baie, ou l'Anſe, qui porte le même nom, pénetre fort loin dans les terres. L'Automne y amene une prodigieuſe quantité d'Outardes, de Canards, de Sarcelles, & d'autres eſpeces de Gibier, qui s'y arrêtent juſqu'au commencement de Novembre. Les Huîtres y ſont excellentes. En montant la Riviere, on ne découvre ſur la gauche, pendant l'eſpace de deux lieues, que de petites Montagnes de plâtre; enſuite les terres, des deux côtés, paroiſſent aſſez bonnes pendant trois lieues, & ſont couvertes de fort grands arbres. On rencontre, à cette diſtance, deux autres Rivieres, qui tombent en fourche dans celle de Mirligueche, & qui viennent de pluſieurs Lacs, aſſez éloignés, où les Sauvages tuent quantité de Caſtors. Le Païs offre, des deux côtés, de grandes & belles Prairies.

Description de la Nouvelle France.

Riviere de Mirligueche.

A trois lieues de l'Anſe & de la Riviere de Mirligueche, ſur la Côte, on trouve une autre Anſe, avec ſa petite Riviere, où l'on pêche des Bars, longs de deux ou trois piés, en ſi grande quantité, que dans l'eſpace d'une heure les Sauvages, qui les dardent avec une eſpece de lance, d'environ ſept ou huit piés de long, en prennent juſqu'à deux cens. Delà, pendant quatre lieues, la Côte va toujours en montant juſqu'au pié d'un grand Cap, qui eſt couvert de beaux arbres, & qu'on découvre vingt lieues en Mer. On le nomme Saint Louis. Il eſt bordé de rochers, qui en rendent l'approche fort dangereuſe lorſque les vents portent à la Côte; mais entre leſquels il ſe trouve un petit Baſſin, où les Chaloupes peuvent entrer des deux côtés, & demeurer à l'abri, avec l'avantage d'y pouvoir pêcher quantité de Homars, qui fourniſſent une bonne ſubſiſtance. Les terres qui ſuivent le Cap Saint Louis ſont couvertes des mêmes Bois, pendant l'eſpace de dix lieues, après leſquelles on trouve une petite Riviere, dont l'entrée eſt quelquefois bouchée de ſable, mais laiſſe, dans d'autres tems, un paſſage pour les Chaloupes. Les terres y ſont aſſez belles, & ne ceſſent point d'être revêtues d'arbres.

Grand Cap, & bon aſyle.

Les douze lieues ſuivantes n'offrent qu'une Côte de Rochers, à la réſerve de quelques Anſes de différentes grandeurs. Les terres ſont baſſes, & couvertes de grands Chênes. On rencontre enſuite une grande Riviere, nommée *Pictou*, dont l'entrée, platte, & large d'environ trois lieues, eſt ſi ſablonneuſe, que dans la Marée même elle ne peut recevoir que des Barques de douze à quinze tonneaux. A gauche de l'embouchure, on voit ſortir une autre Riviere, qui n'en eſt ſéparée que par une Pointe de ſable, & qui, quoique fort étroite à l'entrée, s'élargit enſuite & forme pluſieurs Anſes, où le Gibier de toute eſpece eſt dans une abondance ſurprenante. Les terres y ſont très bonnes, le Païs fort agréable, & les arbres d'une beauté ſinguliere. La Côte ſuivante, pendant huit ou neuf lieues, eſt haute, bordée de rochers dangereux, à l'exception de quelques Anſes où la terre eſt baſſe, mais avec des Briſans qui ne laiſſent pas beaucoup d'abri pour les Chaloupes. On trouve, dans cet eſpace, une Riviere dont quantité de Roches défendent l'entrée, & vis-à-vis, à quelque diſtance en Mer, une petite Ile couverte de Bois, que les François ont nommée l'*Ormet*. L'embouchure de la Riviere forme une Baie de deux lieues de profondeur, ſur une de large, où la terre eſt baſſe en pluſieurs en-

Riviere de Pictou.

Ile de l'Ormet.

droits, & couverte de beaux arbres. Deux Pointes, qui s'approchent au fond de la Baie, forment un Canal qui est l'entrée de la Riviere. On y pêche beaucoup d'Huitres & de Coquillages. Le Païs est assez beau, & présente, dans l'éloignement, quelques Montagnes d'une hauteur médiocre.

Deux lieues plus loin, la Côte est ouverte par une autre Riviere, qui pénetre dans les terres entre deux rives fort montagneuses. Celle de la Mer continue de l'être aussi pendant environ douze lieues, & conduit au Cap *Tourmentin*. C'est une grande Pointe, qui s'avance en Mer, & qui n'est qu'à deux lieues & demie de l'Ile Saint Jean. Elle est entre deux grandes Baies, bordées de Montagnes ou de Roches; & de toutes parts on ne trouve ici que des Ecueils, les uns découverts, d'autres qui ne s'apperçoivent qu'en basse Mer. Après avoir doublé cette Pointe, la Côte change peu pendant dix lieues; mais on trouve ensuite une Riviere où les Barques entrent, avec la seule précaution de bien prendre le Canal, pour passer une petite Ile, après laquelle on est à couvert, & l'on ne manque point d'eau, vis-à-vis d'une grande Prairie, qui forme une Anse de bonne grandeur. Denis nomme cette Riviere la *Riviere de Cocagne*, parceque le mauvais tems l'aïant forcé d'y passer huit jours, il y fit si bonne chere, que pour en faire prendre quelque idée, il est réduit à nommer le Gibier & le Poisson que ses Gens refusoient : c'étoient des Outardes, des Canards, des Sarcelles, des Pluviers, des Beccasses, des Beccassines, des Tourtres, des Lapins, des Perdrix, des Saumons, des Truites, des Maquereaux, des Eperlans & des Huitres. » Ses Chiens » mêmes, dégoûtés par l'abondance, se couchoient près de ces délicieux » alimens sans y toucher «. La beauté du Païs répond à l'excellence de ses productions : il est fort uni, & couvert des plus beaux arbres, avec de grandes Prairies, qui bordent la Riviere l'espace de cinq ou six lieues.

Cap Tourmentin.

Riviere de Cocagne. Abondance de ses vivres.

Après la Riviere de Cocagne, on trouve, à dix lieues, celle de *Rechibouctou*, dont l'entrée, quoique bordée de sables pendant près d'une lieue, laisse passage à des Bâtimens de deux cens tonneaux. Elle forme ensuite un fort grand Bassin, mais si plat, que les Navires ne peuvent pénétrer bien loin. Deux autres Rivieres tombent dans ce Bassin, l'une fort petite; & l'autre assez grande, qui communique, à l'aide de deux Portages, avec la Riviere de Saint Jean. Les Sauvages n'emploient que deux jours à ce trajet. La petite Riviere communique aussi, par un portage, avec la Riviere de Miramichi, où Denis avoit une Habitation. Il fait ici une peinture fort singuliere du Chef des Sauvages de Rechibouctou. » C'étoit, dit-il, un Sauvage des plus suffisans que j'aie connus. Tous » les Indiens de cette partie du Golfe le redoutoient. Il avoit sur le bord » du Bassin de cette Riviere, un Fort, composé de pieux assez gros, & » de deux especes de Bastions, dans lequel il étoit logé avec une partie » de ses gens. Une longue piece de bois, qu'il avoit fait attacher au sommet d'un arbre, percée de chevilles qui en faisoient une sorte d'échel» le, étoit la guérite d'où il faisoit observer, par un Sauvage monté à » la pointe, ce qui se passoit sur les Côtes. Si quelque Bâtiment parois-

Riviere de Rechibouctou.

Etablissement & conduite singuliere d'un Sauvage.

» ſoit, il faiſoit prendre les armes à tout ſon monde; & mettant des ſen- » tinelles aux avenues, il attendoit tranquillement qu'on approchât de » ſon poſte. On demandoit, de ſa part, aux Etrangers, ce qu'ils deſiroient » de lui; & ſouvent, il faiſoit attendre long-tems ſa réponſe. Il ne leur » permettoit d'entrer, qu'après avoir été ſalué, une ou deux fois, par » une décharge de leurs fuſils. On le trouvoit toujours aſſis ſur ſes ta- » lons, comme un ſinge, la pipe à la bouche. Jamais il ne parloit le » premier; mais après avoir écouté ce qu'on avoit à lui dire, il répon- » doit avec une ridicule affectation de gravité. S'il alloit à la Cabane de » quelque Sauvage, il faiſoit tirer un coup de fuſil, pour avertir tous » les autres de venir au-devant de lui avec leurs armes; & lorſqu'il ſor- » toit de ſa Chaloupe, il vouloit être ſalué d'une décharge. Enſuite, ſe » faiſant ſuivre juſqu'à la Cabane, il exigeoit une autre décharge à ſon » entrée. Ceux qui lui refuſoient cet hommage ne demeuroient jamais » impunis; mais il ne les maltraitoit point en public, dans la crainte » de trouver quelque réſiſtance de la part des autres. La même politi- » que lui faiſoit éviter les parties de débauche, qui ſont communes en- » tre les Sauvages, & dans leſquelles tous les rangs ſont confondus. Il ſe » cachoit même, lorſqu'il voïoit ſes gens dans l'ivreſſe; ou s'il ne pou- » voit prendre cette précaution, il étoit alors aſſez modeſte pour ne pas » faire valoir ſa grandeur «. Le Païs eſt fort beau; & la chaſſe y étant très abondante, il n'eſt pas ſurprenant que les Sauvages y fuſſent ſi bien fournis d'armes à feu.

Description de la Nouvelle France.

Riviere de Miramichi.

En ſortant de Rechibouctou, pour s'approcher de la Riviere de Miramichi, on trouve, à gauche, de grands bancs de Salle, qui avancent fort loin en Mer; après quoi, l'on trouve une grande Baie, qui pénetre plus de deux lieues dans les terres, & qui a preſqu'autant de largeur. Elle eſt traverſée auſſi de quantité de ſables, qui ſe découvrent même en baſſe Marée; & dans le mauvais tems la Mer y briſe par-tout. Un petit Canal, fort tortu, qui conduit dans la Riviere, eſt le ſeul paſſage que Denis ait reconnu ſûr; mais, outre qu'il n'eſt pas facile à trouver, il ne reçoit que des Barques de douze à quinze tonneaux. Tous ces ſables continuent juſqu'à la Riviere de Miramichi.

L'embouchure de cette Riviere eſt fort étroite, & comme fermée par une petite Ile, qui eſt ſur la droite de l'entrée; mais on n'a pas plutôt paſſé l'Ile, qu'on trouve un beau Baſſin, large d'une portée de canon, & d'une bonne profondeur, dont les deux côtés ſont des Rochers aſſez hauts, la plûpart couverts de beaux Bois. Il s'y trouve néanmoins quelques petites Anſes, où l'on peut aborder & deſcendre avec des Chaloupes ou des Canots. Cette Riviere peut être remontée pendant ſix lieues, après leſquelles on en trouve deux autres qui s'y joignent; & les Roches dont elles ſont coupées, ferment l'entrée à tout autre Bâtiment que des Canots; l'une monte vers la Baie de Rechibouctou; l'autre vers celle des Chaleurs, & conduit, avec le ſecours d'un Portage, à la Riviere de Nepigiguit, qui eſt au fond de cette derniere Baie. On vante la beauté du Païs, dans l'intérieur des terres. Les Fraiſes & les Framboiſes, qui y croiſſent en abondance, y attirent une quantité incroïable de Tourtres. Mais ce que Denis

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

raconte des Saumons, qui entrent dans la Riviere, est encore plus surprenant : » Ils sont en si grand nombre, que pendant la nuit on est ré» veillé par le bruit qu'ils font en sautant sur l'eau ; ce qui vient du plaisir » qu'ils ressentent de pouvoir s'égaïer dans un Bassin libre, après avoir eu » beaucoup de peine à passer sur les sables où l'eau leur manquoit. En» suite ils montent dans les Rivieres, & jusqu'aux Lacs d'où elles descen» dent. Les Castors sont fort communs dans ces Lacs.

Iles de Miscou.

La Côte, jusqu'aux Iles de Miscou, c'est-à-dire dans l'espace de dix ou douze lieues, est presque toujours de sable. Elle est coupée par des Ruisseaux & des Anses de différentes grandeurs ; où la Chasse est abondante, & revêtue sans cesse de grands Bois, dont la plûpart des arbres sont des Cedres. Deux lieues avant les Iles de Miscou, on rencontre une grande Anse, qu'on nomme le passage de *Caraquet*, & qui aboutit à la Baie des Chaleurs. Elle a des Iles, qui seront décrites à leur tour : mais, en continuant de suivre la Côte, on trouve un autre passage, du moins pour les Barques, entre les deux Iles de Miscou. L'entrée n'en est pas sans danger, parceque des deux côtés plusieurs pointes de sables, où la Mer bat furieusement, la rendent fort étroite : mais, après les avoir passées, on se trouve dans un Canal assez large, entre les deux Iles. Celle qu'on laisse à droite, & qui est la plus petite, n'a qu'environ quatre lieues de tour, dont une partie est composée de marécages bas & sans arbres, où les Outardes se rassemblent au Printems pour faire leurs Petits. Au-delà des Marécages, la terre est couverte de Sapins, mêlés de Bouleaux ; après quoi l'on rencontre une autre Pointe de sable, qui forme une assez grande Anse, où les Navires Pêcheurs mouillent en sûreté, à la faveur des deux Iles. Il ne s'y trouve point de Riviere d'eau douce ; mais la nature y supplée par une source fort extraordinaire. A deux cens pas de la Côte, vis-à-vis des Bois de Sapin, & vers le milieu, on voit sortir du sein de la Mer un bouillon d'eau douce, de la grosseur de deux poings, qui conserve sa douceur dans un circuit de vingt pas, sans que le flux ou le reflux arrête ou trouble son cours ; de sorte qu'il hausse & baisse avec la marée. Les Pêcheurs y vont faire de l'eau, dans leurs Chaloupes, & la puisent avec des seaux, comme dans une Fontaine. L'endroit d'où elle sort n'a pas moins d'une brasse de fond, aux plus basses Marées, & l'eau d'alentour est aussi salée qu'en pleine Mer.

Source d'eau fort étrange.

La grande Ile de Miscou a sept ou huit lieues de tour, & plusieurs Anses, bordées de Prairies & d'Etangs, où la chasse des Oiseaux ne cesse jamais d'être fort abondante. Elle a quatre Ruisseaux, dont deux reçoivent des Canots. La plûpart des Bois y sont de Sapins. La terre y est bonne, quoique sablonneuse, & toutes les especes d'Herbages y croissent fort bien. Denis, qui s'y étoit fait une Habitation, y planta des noïaux de Pêche, de Pavis, de Presses, & d'autres Fruits à noïaux, qui vinrent parfaitement ; & la Vigne ne promettoit pas moins : mais il se plaint que deux ans après, un Concessionnaire de la Compagnie, nommé *Aunay*, vint le déposseder ; & ce défaut de stabilité, dans les possessions, est un obstacle, dit-il, qui empêchera toujours que le Païs ne se peuple. La sortie, comme l'entrée, des Navires, est entre la grande Ile & la Pointe de la

petite. On range de près la grande, pour prendre le bon Canal, qui n'a jamais moins d'une brasse & demie d'eau, & l'on ne cesse point de la cotoïer pendant trois lieues.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Baie des Chaleurs.

Ensuite, on peut entrer dans la Baie des Chaleurs, par le petit passage qui vient de celle de Miramichy, & qui n'est propre que pour des Barques avec lesquelles on côtoie les Iles de *Toüsquet*, ou plutôt quelques bancs de sable qui portent ce nom. La plus grande de ces Iles a deux endroits où les Bâtimens Pêcheurs peuvent mouiller; mais ils ne peuvent s'y rendre que par l'entrée de la Baie des Chaleurs. Cette grande Ile de Tousquet n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de tour. La Pêche, surtout celle du Hareng & du Maquereau, y est fort abondante. Denis donne quatre lieues d'étendue à la Baie des Chaleurs, qu'il nomme aussi Tousquet, parcequ'elle contient les Iles de ce nom.

Bassin de Népigiguit.

En sortant du Canal des Iles de Miscou pour arriver à la grande entrée de la Baie des Chaleurs, on range, pendant dix lieues, une Côte fort escarpée, au pié de laquelle la Mer bat avec tant de force, qu'un Navire qui s'y perdroit n'auroit aucune ressource. Ensuite on trouve une petite Riviere, qui ne peut recevoir que des Chaloupes. Trois lieues plus loin, on est à l'entrée d'une grande Anse, dont il part une Pointe, qui, s'avançant vers la Mer, fait un côté du Bassin de Népigiguit. La profondeur de cette Anse est d'une lieue. On découvre ici de grandes & belles Prairies, qui s'étendent d'une demie lieue au-delà de l'entrée du Bassin. Il a lui-même plus d'une lieue & demie de longueur, sur une de large; mais il demeure presque sans eau, en basse marée, & l'on y voit alors une quantité incroïable d'Outardes, de Canards & de Cravans, qui se retirent à la Côte lorsque la Mer commence à remonter. De quatre Rivieres, qui se déchargent dans ce Bassin, trois viennent des Montagnes qu'on découvre dans l'éloignement; l'autre, qui est la plus grande, quoiqu'elle ne reçoive que des Canots, est celle qui vient de Miramichi. Ces Rivieres sont remplis de Saumons; & les Sables du Bassin offrent une prodigieuse abondance de toutes sortes des coquillages. Ses bords sont de belles Prairies, au-delà desquelles la terre est couverte de grands arbres. Une seconde pointe de sable qui répond à l'autre, & qui rend l'entrée du Bassin assez étroite, forme une sorte de Canal, où l'on pêche en abondance, au retour de la marée, des Maquereaux, des Saumons, & souvent des Esturgeons d'une grandeur singuliere. Denis avoit une Habitation sur le bord du Bassin de Népigiguit. Sa Maison y étoit flanquée de quatre petits Bastions, avec une Palissade & six petites pieces de Canon en batterie. Quoique les Terres n'y soient pas des meilleures, il y avoit un grand Jardin, dont il tiroit toutes sortes de légumes. Les pois & le blé, les pepins de Pommes & de Poires y croissoient fort bien; & de toutes parts on y voïoit des Framboises & des Fraises.

Habitation de Denis sur le Bassin de Nepigiguit.

Saumons longs de six piés.

En sortant de Nepigiguit, on trouve, après avoir fait deux lieues, une petite Riviere, que les Canots peuvent remonter long-tems, & dans laquelle on prend de si grands Saumons, que Denis en avoit vu de la longueur de six piés. La chasse, les arbres, & la bonté du terroir, excitent aussi l'admiration des Voïageurs. Trois lieues plus loin, la Côte

Description de la Nouvelle France.

s'ouvre par une grande Baie, qui a quatre lieues de large & dix-huit à vingt lieues de profondeur. Les terres y sont hautes, & bordées de rochers. Entre plusieurs petites Rivieres, qui tombent dans cette Baie, on en distingue quelques-unes, par lesquelles on peut remonter, à l'aide de quelques Portages, jusqu'à des Lacs qui se déchargent dans le Fleuve de Saint Laurent. Les Sauvages n'emploient ordinairement que trois jours à faire cette route. La Baie, qui est d'ailleurs fort abondante en Gibier, & dont toutes les Côtes sont couvertes de grands arbres, se nomme *Ristigouche*. Au-delà, cinq ou six lieues de terres hautes n'offrent que des Rochers; après lesquels la Côte s'abbaisse, & forme une grande Anse, environnée de Prairies, d'Etangs & de fort beaux arbres. Ensuite, on cotoie deux lieues d'une terre, qui s'avance assez pour former un Cap, nommé le petit *Paspec-biac*, près duquel sort une Riviere où les Chaloupes peuvent se mettre à l'abri, & d'où l'on a, jusqu'au grand Paspec-biac, quatre lieues de Côtes bordées de rochers, qui sont battues des flots en haute Marée. On trouve aussi-tôt une grande Pointe de Cailloux, mêlés de sable, que les Pêcheurs nomment *Grave*, & sur lesquels ils font secher leur Poisson. La Pointe de cette Grave offre une entrée, pour des Chaloupes, dans une Riviere qui ne manque jamais de Plies, de Moules & de diverses sortes de Coquillages. La Grave fait d'ailleurs une Anse où les Bâtimens Pêcheurs mouillent à quatre cables, & qui peut contenir deux Vaisseaux à l'aise.

Baie de Ristigouche.

Ce que c'est que Grave.

On double ensuite une grande Pointe de sable, après laquelle on trouve une autre Anse, d'une lieue de profondeur. La Côte, qui succede, est fort escarpée l'espace d'une autre lieue; mais s'abbaissant tout-d'un-coup, elle forme une troisieme Anse d'un mille de profondeur, au fond de laquelle sort une petite Riviere. La terre y est bonne, & les Bois fort beaux. De cette Anse, on compte, jusqu'au Port *Daniel*, quatre lieues, qui ne sont encore que des Rochers escarpés, au pié desquels la Mer bat furieusement. L'entrée de ce Port a plus d'une demie lieue d'ouverture, dont les deux côtés sont de hauts Rochers. On prend à droite, pour éviter des écueils qui s'avancent de l'autre côté. Un Navire ne peut pénétrer plus d'un quart de lieue, & mouille alors sans danger; mais, vis-à-vis du mouillage, on découvre, à droite, une grande Anse de sable, où les Barques sont en sûreté. Plus loin, du même côté, on trouve une grande Roche de pierre à chaux; & de l'autre, des sables, qui se découvrent en basse marée. Vis-à-vis de la Roche, une pointe de sable forme un petit Détroit où les Barques peuvent passer, & qui est l'entrée d'un grand Bassin, d'une lieue de profondeur, où tombent deux grands Ruisseaux & plusieurs petits. Ce lieu, qui se découvre au départ de la marée, est peuplé alors de toutes sortes de Gibier & de Coquillages. Il est bordé de Prairies. Les terres y sont belles & couvertes de très beaux arbres. Enfin, Denis en vante beaucoup les agrémens.

Port Daniel.

Après le Port Daniel, on a deux lieues d'une Côte pierreuse, terminée par un Cap, ou un Rocher fort haut, qu'on nomme la *Pointe aux Maquereaux*, parceque ce Poisson y est en abondance. La pêche des Morues n'y est pas moins heureuse. Ce Cap est à douze lieues du *Cap d'Espoir*;

Pointe aux Maquereaux, & Pêche des Morues.

poir; & dans l'intervalle on trouve une grande Baie, d'environ quinze lieues de tour, où tombent trois Rivieres. La Morue donne beaucoup, dans cette Baie; mais elle n'a point d'autre abri, qu'entre deux Iles, éloignées de plus d'une lieue de la Pointe aux Maquereaux; & cette Rade ne reçoit point de Navire au-dessus de quatre-vingt tonneaux. Trois lieues plus loin, en suivant la Côte de la Baie, on trouve une petite Riviere, dont l'entrée, quoiqu'étroite & tortueuse, conduit dans un grand Bassin, d'environ deux lieues de circuit, où dans la basse Marée, qui en découvre une partie, l'abondance du Gibier ne peut être comparée qu'à celle des Coquillages. Le Païs est agréable; la terre assez basse, mais très bonne. La plûpart des arbres, qui bordent le Bassin, sont des Cedres & des Pins: plus loin dans les terres, ce sont des Erables, des Frênes, des Bouleaux, des Chênes, des *Mignogons*, & d'autres sortes de bois. Cinq lieues au-delà, une autre Riviere, qui ne reçoit que des Barques, est moins large intérieurement que la précédente; mais elle a plus d'eau, & l'on y pénetre beaucoup plus loin. Le Païs est à-peu-près le même. Quatre lieues après, on en trouve une troisieme, qu'on a nommée la grande Riviere, parcequ'elle a plus d'eau que les deux autres: mais une Barre de cailloux & de sable, que la Mer y amene, en rend l'entrée plus difficile; ce qu'on attribue à sa situation, qui étant au fond de la Baie, & vis-à-vis de l'entrée, l'expose à la violence du vent de Mer. Son embouchure demeure quelquefois fermée, jusqu'à ceque l'abondance de l'eau, que la Barre arrête, fasse assez d'effort pour repousser cet obstacle, & se fasse une ouverture par l'endroit où les vagues ont poussé moins de cailloux. Ainsi l'entrée, qui est aujourd'hui d'un côté, est demain de l'autre. C'est dans ces Rivieres que les Barques Normandes du *Banc aux Orphelins* cherchoient un asyle, lorsqu'elles étoient pressées de la tempête, & que leurs Navires étant à l'Ile *Percée*, c'est-à-dire à dix-huit ou vingt lieues de ce Banc, elles ne pouvoient retourner à bord, si le vent ne les favorisoit beaucoup. Mais Denis ajoute qu'on commençoit à voir moins de Normands dans cette Baie, parcequ'ils n'y cherchoient pas tant des Morues, que des Pelleteries, dont la Traite étoit fort diminuée.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

On trouve ensuite six lieues d'une Côte haute & revêtue de Sapins, dont le bout est éloigné de quatre lieues de l'Ile Percée, & d'une lieue du Cap *Enragé*. Tout ce Parage est fort dangereux, & souvent on y est combattu par deux vents contraires. L'Ile Percée est une grande Roche, qui n'a pas moins de soixante brasses de hauteur, escarpée à pic des deux côtés. Sa longueur n'est aujourd'hui que d'environ quatre cens pas; mais elle alloit autrefois jusqu'à l'Ile de Bonne-Avanture, & Denis fut témoin de ses révolutions. » La Mer, dit-il ne cesse point de la manger par le pié. » J'ai vu qu'elle n'avoit qu'un trou en forme d'arcade, par où les Chaloupes passoient à la voile, & c'est ce qui l'avoit fait nommer l'Ile » Percée: il s'en est fait deux autres, qui ne sont pas si grands, mais » qui croissent tous les jours. Ces trous, qui affoiblissent son fondement, » seront cause à la fin de sa chûte. Les Navires qui vont y faire la Pêche » mouillent à quatre ou cinq cables de l'Ile, ou quelques autres Rochers » servent encore à rompre la Mer. J'y ai vû, tout-à-la-fois, onze Bâti-

Ile Percée, & trous qui lui font donner ce nom.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Table de Roland.

Baie des Morues.

» mens Pêcheurs ; & la Pêche y est si bonne, qu'ils s'en retournoient tous » chargés «. A deux portées de fusil de la Côte, s'éleve une grande Montagne, platte & de forme quarrée, qui se nomme la Table de Roland, & qu'on découvre de dix-huit ou vingt lieues en Mer. Elle touche à d'autres Montagnes, qui vont toutes, en descendant, jusqu'au fond de la Baie des Morues.

Cette Baie est à trois lieues de l'Ile Percée. La Chasse y est excellente dans la saison des Tourtres ; & les Pêcheurs s'accommodent si bien de ce séjour, qu'ils y font des Jardins, où ils cultivent des Choux, des Pois, des Fêves, & diverses sortes de Salades. Vis-à-vis, à la distance d'une lieue & demie de l'Ile Percée, on voit celle de Bonne-Avanture, qui n'est pas moins haute, mais qui a deux lieues de tour, & qui est toute couverte de Sapins. C'est delà qu'on entre dans la Baie des Morues, célebre pour la Pêche dont elle tire son nom. Sa profondeur est de quatre lieues, sur trois de largeur. Une petite Riviere, qui sort au fond, ne peut être remontée que par les Chaloupes, & ne conserve même, en basse marée, qu'un petit passage pour les Canots. Alors la plus grande partie de la Baie se découvre aussi, & ne laisse voir qu'une plage sablonneuse. Les terres voisines n'en sont pas moins agréables : elles produisent de si beaux sapins, qu'on n'y est jamais embarrassé pour la Mâture. Les Vaisseaux Pêcheurs mouillent à quatre lieues de cette Baie, dans une Riviere nommée *Gaspé* (*) ; & leurs Chaloupes viennent faire les préparatifs de la Pêche dans une petite Ile qui est à l'entrée de la Baie, devant la Pointe qu'on nomme le *Forillon*. Gaspé offre une belle Grave, pour deux grands Vaisseaux. La terre des environs est fort haute, couverte d'herbe & de Bois. On avoit trouvé, sur ces hauteurs, quelques apparences d'une Mine de plomb ; & la Compagnie Françoise se laissa persuader d'y faire quelque dépense : mais Denis reconnut qu'elle consistoit dans quelques pe» tites veines, qui couroient sur la roche, & que la force du Soleil avoit purifiées. » Toute la Mine, dit-il, n'est qu'Antimoine, & n'est pas assez » abondante pour mériter les frais du travail «. On n'apperçoit, sur la Riviere de Gaspé, que des Montagnes séparées les unes des autres, & toutes couvertes de Bois. En sortant de cette Riviere, on passe un grand Cap ; & trois ou quatre lieues plus loin, on découvre le Cap des Rosiers, qui fait la Pointe Méridionale de l'entrée du Fleuve Saint Laurent.

Cap & Riviere de Gaspé.

Cap des Rosiers.

Tout l'espace qu'on vient de parcourir, depuis le Cap de Camceaux dans l'Acadie, jusqu'au Cap des Rosiers, formoit le Domaine du Voïageur, à qui l'on en doit la description. Si l'on y joint toutes les Iles de la même partie du Golfe, qui étoient comprises aussi dans sa Concession, c'étoit un Roïaume d'une fort vaste étendue. Denis donne aussi la description des Iles.

Description des Iles du Golfe Saint Laurent.

Il reprend à l'entrée du Golfe, entre le Cap *de Retz* (43), qui appartient à l'Ile de Terre-neuve, & le Cap de Nord, ou de Saint Laurent, dans l'Ile Roïale. La premiere Ile, qu'on trouve dans cet espace, est celle de *Saint Paul*, à cinq lieues du Cap Nord, & dix-huit du Cap de Retz. Vingt lieues plus loin dans le Golfe, on rencontre les *Iles aux Oiseaux*, où l'on

Iles aux Oiseaux, & autres.

(*) Delà le nom de *Gaspesie*, qu'on a donné à toute cette Contrée.

(43) Le P. de Charlevoix, & la plûpart des autres Voïageurs, l'ont nommé Cap de Raze.

trouve en effet tant d'Oiseaux, qu'une Chaloupe, qu'on y détache en passant, revient aussi-tôt chargée d'œufs & de Petits. Ensuite on découvre les Iles Ramées, qui sont au nombre de sept, toutes rangées le long de l'Ile Roïale, à sept ou huit lieues au large. Elles sont suivies d'une Ile beaucoup plus grande, nommée la *Magdeleine*, qui reçoit dans son Havre des Navires de quatre-vingt ou cent tonneaux, & de celle de *Brion*: mais ces deux Iles ne sont qu'un amas de Rochers, revêtus pourtant de Sapins & de Bouleaux. Huit ou dix lieues plus loin, on rencontre l'Ile de *Saint Jean*, sur la route de l'Ile Percée; & Denis recommande aux Navigateurs de ne pas trop s'en approcher, parceque toute sa Côte est environnée de sables, qui ont des battures à plus d'une lieue au large.

Description de la Nouvelle France.

Ile Saint Jean.

Cette Ile, célebre, comme on l'a déja remarqué, par l'entreprise du Comte de Saint Pierre, a vingt-cinq ou trente lieues de long, & n'en a pas plus d'une de large au milieu, qui est sa plus grande largeur; de sorte que se courbant un peu, & se terminant en pointe par les deux bouts, elle représente fort bien la figure d'un Croissant. Le côté, qui fait face au Continent, est bordé de Rochers. Elle a deux Anses, où deux Ruisseaux viennent tomber dans la Mer, & qui reçoivent de grandes Barques, avec l'avantage de pouvoir les mettre à couvert dans plusieurs petits Havres. Du même côté, les Bois de l'Ile sont fort beaux, & la terre y paroît bonne. La plûpart des arbres sont des Sapins, des Hêtres & des Bouleaux. Le côté du Golfe offre aussi deux Havres, d'où sortent deux petits Ruisseaux; mais l'entrée en est platte, & l'accès fort dangereux. On regrete qu'il ne soit pas plus facile, parceque la Pêche est fort abondante à cette Côte, & qu'on y est d'ailleurs assez proche du Banc aux Orphelins, où le Poisson est aussi beau que sur le grand Banc. La Marée inonde plusieurs parties de l'Ile, & forme quantité d'Etangs, environnés de Prairies dont on vante le pâturage. Les Oiseaux y sont en abondance. On y trouve des Grues, & surtout un grand nombre d'Oies grises & blanches. Les autres Iles, jusqu'au Passage de Fronsac, ont été nommées, & ne méritent pas plus d'explication.

Description du grand Banc de Terre-neuve.

Mais ne laissons pas en arriere le grand Banc de Terre-neuve, qui fait comme une dépendance naturelle de la Colonie Françoise, par sa situation. Ce qu'on nomme le Grand Banc, est proprement une Montagne cachée sous les eaux, à près de six cens lieues de France, du côté de l'Occident. Denis lui donne cent cinquante lieues d'étendue, du Nord au Sud; mais suivant les Cartes marines les plus exactes, il commence au Sud par les quarante-un degrés de Latitude Nord, & son extrémité Septentrionale est par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes. Le P. de Charlevoix observe que ses deux extrémités se terminant en pointe, il est difficile de marquer exactement sa largeur. La plus grande, d'Orient en Occident, est d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de Longitude. Quelques-uns de nos Matelots y ont mouillé à cinq brasses, quoique jusqu'à Denis on n'y en eut jamais trouvé moins de vingt-cinq, & qu'en plusieurs endroits il y en ait plus de soixante. Vers le milieu de sa longueur, du côté de l'Europe, il forme une espece de Baie, qu'on nomme la Fosse; ce qui fait que de deux Navires, qui sont sur la même ligne, &

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

près l'un de l'autre, l'un trouvera fond, tandis que l'autre ne le peut trouver.

Le Grand Banc est précédé, par le travers du milieu de sa longueur, d'un moindre, qu'on nomme le *Banc Jaquet*. Quelques-uns en ajoutent même un troisieme, auquel ils donnent la figure d'un Cône; mais la plûpart des Pilotes n'en font qu'un des trois, & prétendent que le grand a des cavités, dont la profondeur trompe ceux qui, ne filant point assez de cable, croient en distinguer trois. Quelle que soit la grandeur & la figure de cette Montagne, on y trouve une prodigieuse quantité de Coquillages, & plusieurs especes de Poissons de toutes grandeurs. La plûpart servent de nourriture aux Morues, dont on croit pouvoir dire, sans exagération, que le nombre égale celui des grains de sable qui couvrent le Banc. Tous les ans, depuis près de trois siecles, on en charge deux ou trois cens Navires, sans qu'on remarque presqu'aucune diminution. Au reste ce Parage a des incommodités, qui rendent la navigation fort désagréable. Le Soleil ne s'y montre presque jamais; & l'air y est ordinairement couvert d'une brume froide & épaisse, qui fait connoître le Banc à ses approches: le P. de Charlevoix a donné ses conjectures sur ce Phénomene (44). Après avoir passé le grand Banc, on en rencontre plusieurs petits, tous presqu'également poissonneux.

ECLAIRCISSEMENT SUR LES DIFFERENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

INTRODUCTION.

QUOIQUE les discussions politiques conviennent peu au dessein de cet Ouvrage, il conviendroit encore moins de passer, sans quelques mots d'explication, sur une guerre actuelle, dont les lieux que j'ai décrits sont le théâtre & l'objet. En renvoïant, pour le fond du droit, aux Mémoires des deux Nations, je me borne à recueillir historiquement les faits qui ne peuvent être contestés d'aucune part. La France & l'Angleterre sont aux mains, après avoir vécu long-tems dans une profonde paix: il est question de diverses parties de l'Amérique Septentrionale, sur lesquelles ces

(44) Il établit d'abord qu'on ne peut l'attribuer au voisinage des Terres, puisque le Cap Raze, qui est la terre la plus proche, en est éloigné de trente-cinq lieues, & que d'ailleurs l'Ile de Terre-neuve n'étant embrumée que du côté du Grand Banc, il paroît au contraire, que c'est du Grand Banc que viennent les Brouillards dont le Cap Raze est ordinairement enveloppé. Ensuite il observe un autre signe de l'approche du Grand Banc; c'est que sur toutes ses extrémités, qu'on nomme communément ses *Écorres*, la Mer est toujours glapissante, & les vents impétueux. Ne pourroit-on pas, dit-il, regarder cette agitation comme la cause des Brouillards qui y regnent, & penser que l'eau, dont le fond est mêlé de sable & de vase, épaissit l'air & l'engraisse, tandis que le Soleil n'en attire que des vapeurs grossieres, qu'il ne peut tout-à-fait résoudre? Si l'on demande, d'où vient cette agitation de la Mer sur les Ecorres du Grand Banc, lorsque partout ailleurs, & sur le Banc même, il regne un calme profond? le religieux Voïageur répond que dans ces parages on éprouve tous les jours des Courans, fort variés dans leur direction, & que la Mer, irrégulierement poussée, heurtant avec impétuosité contre les bords du Banc, qui sont presque partout à pic, en est repoussée avec la même violence. *Journal historique*, p. 50.

deux Puiſſances ont été long-tems d'accord. Voïons par quels malheureux degrés la diſcorde eſt venue répandre ſes plus noirs poiſons.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

Situons-nous d'abord entre le Traité d'Utrecht (45) & celui d'Aix-la-Chapelle (46), intervalle de trente-cinq ans, pendant lequel les Anglois ont occupé l'Acadie dans le ſens du premier de ces deux Traités, c'eſt-à-dire, comme nous l'avons rapporté dans un autre article, ſur le pié de ſes anciennes limites (47). Ils ne témoignoient, alors, ni deſir de faire valoir des prétentions plus étendues, ni mécontentement des bornes où ils ſe trouvoient reſſerrés. Les ruptures, qui ſurvenoient en Europe entre la France & la Grande Bretagne, produiſoient des hoſtilités réciproques en Amérique; mais c'étoient des effets communs de la guerre, & les nouvelles prétentions des Anglois n'y avoient aucune part. On ne parle encore ici, que de l'Acadie, & des ceſſions de la France en 1713; car les difficultés ſur le cours de l'Oyo ne furent pas propoſées, ni connues, ni ſoupçonnées, au Congrès d'Utrecht: c'eſt un objet ſi moderne, qu'il n'a pas même fait partie des Articles diſcutés entre les Commiſſaires des deux Nations.

Ce fut après la pacification d'Aix-la-Chapelle, que les Anglois, fiers de leurs forces maritimes, & formant le projet de pluſieurs nouveaux Etabliſſemens, entreprirent de donner, au Traité d'Utrecht, une interprétation favorable à leurs deſſeins. Sur les premieres difficultés, la Cour de France propoſa, dès 1749, la voie des Commiſſaires, pour regler les limites des Colonies reſpectives. Celle d'Angleterre accepta cette offre, avec deux déclarations fort remarquables; l'une, qu'elle avoit envoïé l'ordre de ne commettre aucun attentat, ſoit du côté de la Nouvelle Ecoſſe, ſoit du côté de la Baie d'Hudſon, contre les poſſeſſions ou le Commerce des François; la ſeconde, qu'elle n'en avoit donné aucun pour former des Etabliſſemens, dans cette partie de la Nouvelle Ecoſſe ſur laquelle la France avoit des pretentions. Malgré des engagemens ſi formels, les Anglois de l'Acadie ſe permirent, en 1750, des hoſtilités manifeſtes, non-ſeulement ſur les poſſeſſions Françoiſes dans le Continent, mais juſques ſur les Navires envoïés de Quebec pour porter des munitions & des ſubſiſtances aux Poſtes de la Frontiere du Canada. Le Commandant des Trouppes Angloiſes (48), en Acadie, avoit reçu d'Europe des Recrues, des Colons & de l'Artillerie; & dans ſon empreſſement pour établir les nouveaux Habitans Anglois, il commença par chaſſer les Familles Françoiſes qui tenoient des Terres dans la Preſqu'Ile. Bien-tôt il étendit l'invaſion juſques dans l'Iſthme de la Baie Françoiſe, où il conſtruiſit un Fort. Le même eſprit porta les Anglois à s'emparer de pluſieurs Bâtimens François, entr'autres du *London*, dans le Golfe Saint Laurent, & du *Saint*

(45) En 1713.

(46) En 1748.

(47) Il eſt démontré, dans le Mémoire des Commiſſaires François, à l'Extrait duquel on s'attache ici, que l'Acadie cedée aux Anglois occupe ſeulement la partie méridionale de la Peninſule; que Port Roïal, ou Annapolis, n'entre pas même dans le diſtrict de l'Acadie; qu'ainſi le Païs, au Nord de la Peninſule, eſt de la domination Françoiſe, & par conſéquent, à plus forte raiſon, l'Iſthme, ou Langue de terre, de cinq lieues de large, qui ſépare la Baie Françoiſe du Golfe Saint Laurent. Voïez la Carte, & reliſez (ci-deſſus,) l'Article du Traité d'Utrecht, qu'on a rapporté dans le tems de cette Ceſſion.

(48) M. Cornwallis.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

François à l'entrée de la Baie Françoise. Envain la Cour de France demanda satisfaction pour ces insultes. Le Marquis de la Jonquiere, Gouverneur du Canada, se vit obligé d'user de représailles, en faisant arrêter, dans l'Ile Roïale, trois ou quatre Bâtimens Anglois qui furent aussi confisqués. Il est donc certain que sur Mer, comme dans le Continent, l'Anglois fut le premier Agresseur. A la vérité, il trouva dans les Commandans François plus de résistance qu'il n'en devoit attendre, au sein de la Paix, contre des violences imprévues. C'est cette continuelle fermeté, qui a préservé la Nouvelle France d'un embrasement général, & temperé les triomphes de la Nation Britannique.

La bravoure Françoise ne s'est pas moins signalée, sur les rives de l'Oyo, qu'aux confins de l'Acadie. On a vu que cette Riviere fait une des communications du Canada avec la Louisiane. Les François, qui découvrirent cette route en 1676, la fréquentoient seuls, lorsque dans ces derniers tems il a paru honteux aux Anglois de n'avoir encore, le long de l'Oyo, ni Forts, ni Comptoirs. La Caroline, la Virginie, la Pensylvanie & une partie de la Nouvelle Angleterre, étoient bornées à l'Ouest par les Apalaches, Montagnes qui semblent placées par la Providence pour séparer les deux Nations en Amérique (49), comme l'Océan les sépare en Europe. Ce ne fut qu'en 1749, que des Traiteurs Anglois, autorisés par le Gouverneur de Philadelphie, commencerent à franchir les Apalaches, & frequenterent l'Oyo, pour commercer avec les Sauvages du Païs (50). Ensuite le Gouverneur emploïa, pour détacher ces Barbares des intérêts de la France, deux Avanturiers, l'un Anglois (51), l'autre Deserteur Canadien (52), qui portoient des présens aux Nations des bords de l'Oyo, & qui s'efforçoient de les exciter à la destruction des François. C'est ce qui fut hautement vérifié par M. de la Jonquiere, dans un Interrogatoire qu'il fit subir à quatre Traiteurs ou Contrebandiers, pris par ses ordres au Fort de Miamis, entre les Lacs Erié & Michigan. Bien-tôt les Anglois ne s'en tinrent plus aux pratiques secretes. Pendant toute l'année 1753, on n'entendit parler, au Canada, que des préparatifs de guerre qui se faisoient dans leurs Colonies (53). Aussi, dès les premiers mois de 1754, leurs Troupes passerent les Apalaches avec un train d'Artillerie, construisirent un Fort entre l'Oyo & la Riviere aux Bœufs, tracerent le Plan d'un autre, & s'établirent dans les Terres de la domination Françoise. Envain les François leur députerent un Officier, nommé M. de *Jumonville*, pour leur représenter la foi des Traités, & la paix qui regnoit entre les deux Souverains. Toute la Terre a su comment il fut traité. A peine eut-

(49) Consultez ici la Carte. Les Anglois en ont ajusté une à leurs prétentions, mais sans fondement, puisqu'avant les démêlés actuels, ils n'avoient formé aucun Etablissement sur l'Oyo, qu'on nomme aussi la *Belle-Riviere*.

(50) C'étoit une véritable contrebande, puisque, suivant les Traités, chacune des deux Nations ne peut faire le commerce, avec les Sauvages, que sur son propre territoire.

(51) Georges *Crocken*

(52) André *Mautour*.

(53) Ces préparatifs furent avoués si clairement de la Cour de Londres, qu'ils furent publiés dans toutes les Gazettes Angloises du tems, avec les Harangues mêmes des Gouverneurs de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre aux Sauvages, pour les déterminer à la guerre contre la France.

il commencé à faire connoître le sujet de sa Commission, qu'on tira sur lui & sur son escorte. En un mot, il fut indignement assassiné, avec huit des siens, & les autres furent faits Prisonniers, à l'exception d'un seul, qui trouva le moïen de s'échapper. Sept d'entr'eux, aïant ensuite obtenu la liberté par de longues sollicitations, rapporterent qu'ils avoient essuïé d'indignes traitemens.

Cependant l'assassinat de M. de Jumonville causa de l'indignation aux Sauvages mêmes, & des Nations entieres abandonnerent l'alliance des Anglois. C'est ce qu'on lit dans le Journal du Major *Wasington*, Chef u Détachement qui se rendit coupable d'une si lâche violation du Droit des Gens. Il fit néanmoins beaucoup d'efforts pour les retenir (54). Les harangues, les promesses & les présens furent multipliés; mais avec peu de succès. Sur la premiere nouvelle de l'Assassinat, M. de Villiers, Frere du malheureux Jumonville, fut commandé pour aller prendre & détruire le Fort de *la Nécessité*, construit par les Anglois. Cette Expédition fut prompte; & l'Officier François se trouva maître de sa vangeance: mais respectant le nom de la Paix, dont les droits subsistoient encore entre les deux Couronnes, il usa de sa victoire avec modération. Les Anglois furent renvoïés libres; & le Vainqueur se contenta de deux Otages. On eut soin de lui donner deux Espions fort habiles, qui pendant tout leur séjour au Fort du Quêne, principale Place des François sur l'Oyo, entretinrent une Correspondance constante avec les Généraux Anglois. Il est fort glorieux pour la France, qu'entre les Papiers qui furent enlevés après le fameux combat du 9 Juillet 1755, il se soit trouvé une Lettre d'un de ces Espions, nommé Robert *Strobo*, dans laquelle on voit clairement de quel côté étoient la bonne-foi & le desir de la Paix. Strobo, écrivant au Major Wasington tout ce qui se passoit dans le Fort, s'étendoit particulierement sur les négociations entre les François & les Sauvages. Il racontoit que dans un grand Conseil de diverses Nations, les François avoient déclaré » qu'ils ne venoient point dans le Païs pour faire la guer» re, mais que les Anglois ne vouloient point les laisser tranquilles; qu'ils » espéroient que les Sauvages, leurs Enfans, ne souffriroient point qu'on » insultât leur Pere; que cependant s'ils avoient envie de se joindre » aux Anglois, ils pouvoient suivre leur inclination; mais que s'ils vou» loient mieux penser, ils demeureroient en paix «. Dans la bouche d'un Espion & d'un Ennemi, jamais il n'y eut de preuve si forte en faveur de la franchise & de la modération.

Pendant ce tems-là, les Commissaires continuerent leurs conférences en Europe. On a remarqué qu'il avoit d'abord été question des limites de l'Acadie. Ensuite on étoit passé aux prétentions des deux Puissances, sur l'Ile de Sainte Lucie. Les difficultés, qui venoient de s'élever sur l'Oyo, formerent une branche de négociation particuliere entre les deux Cours, par

(54) On remarque, dans le Journal de cet Officier, une politique fort singuliere: en traitant avec les Sauvages, il n'attribuoit à sa Nation aucun droit sur les Païs voisins de l'Oyo, & ne donnoit l'Angleterre que pour Protectrice des Indiens maîtres de ces Contrées; tandis que dans tout autre lieu, hors de la presence des Sauvages, les Anglois se donnent pour Souverains de l'Oyo & des Peuples qui habitent ses rives.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

la voie des Ambaſſadeurs & d'autres Miniſtres. Il étoit de notoriété publique qu'avant ces derniers différends, la France faiſoit ſeule le Commerce de l'Oyo & de ſes environs. Que répondoit la Cour d'Angleterre ? trois choſes, dont la premiere ne ſignifie rien, dont la ſeconde contredit l'objet des Commiſſaires emploïés par les deux Cours, & dont la troiſieme ne peut ſe concilier avec les hoſtilités(55). Cependant la France porta ſi loin la droiture & la confiance, qu'elle ne laiſſa point de ſe rapprocher, autant qu'il lui fut poſſible, des articles qu'on lui propoſoit. Elle conſentit que tout fût remis, dans l'Amérique Méridionale, au même état où tout étoit ou devoit être, depuis le Traité d'Utrecht; que le territoire, ſitué entre la Riviere d'Oyo & les Montagnes, fut évacué proviſionnellement par les Sujets des deux Rois; que tous les Forts, conſtruits depuis le même Traité, dans toutes les parties de l'Amérique Septentrionale conteſtées entre les deux Nations, fuſſent démolis de part & d'autre; & qu'enfin, dans l'eſpace de deux ans, toutes les conteſtations fuſſent terminées par la voie des Commiſſaires. C'étoit faire tous les frais de l'acommodement. Mais l'Angleterre comptoit ſur les forces qu'elle avoit en Mer, & ne penſoit qu'à multiplier les difficultés, pour faire traîner l'affaire en longueur : elle changea ſes demandes. Il fut queſtion alors de démolir, non-ſeulement les Forts ſitués entre l'Oyo & les Montagnes, mais encore ceux de Niagara, celui de Frédéric, & tous ceux qui ſe trouvoient entre l'Oyo & l'Ouabache, ou la Riviere de Saint Jérôme; à quoi l'on ajoutoit que les Lacs Ontario, Erié & Champlain n'appartiendroient à perſonne, mais ſeroient indiſtinctement fréquentés par les Sujets des deux Rois. Du côté de l'Acadie, il ne ſuffiſoit plus de tout remettre ſur le pié du Traité d'Utrecht : on exigeoit que la partie contentieuſe de la Peninſule fut abandonnée définitivement aux Anglois; qu'ils entraſſent en poſſeſſion de vingt lieues de Païs, depuis la Riviere de Pentagoët juſqu'au Golfe Saint Laurent, & que toute la rive méridionale de ce Fleuve, demeurant inhabitée, fût déclarée n'appartenir à perſonne. Ces

(55) 1°. Le Roi d'Angleterre demandoit que *la poſſeſſion du Territoire, du côté de la Riviere d'Oyo, fut remiſe dans le même état où elle étoit au tems de la concluſion du Traité d'Utrecht, & ſelon les ſtipulations du même Traité, &c.* Mais quel pouvoit-être le but & l'avantage de cet article, puiſqu'il n'eſt mention, ni directement, ni indirectement, du Territoire de l'Oyo dans les ſtipulations du Traité d'Utrecht ? Alors la France ſeule fréquentoit cette Riviere, & la poſſeſſion des Païs circonvoiſins ne pouvoit être un ſujet de jalouſie pour l'Angleterre, qui n'y prétendoit rien. Pourquoi donc citer le Traité d'Utrecht ſur une matiere qui n'y eſt pas même nommée ? 2°. Sa M. B. propoſoit que *les autres poſſeſſions, dans l'Amérique Septentrionale, fuſſent reſtituées dans le même état où elles étoient au tems de la concluſion du Traité d'Utrecht, & ſelon les Ceſſions & Stipulations portées par ce Traité.* Mais c'étoit préciſément l'objet du travail des Commiſſaires. On les avoit nommés, pour fixer le ſens du Traité d'Utrecht à l'égard de ces Poſſeſſions. Propoſer, comme un Article préliminaire, que ces Poſſeſſions fuſſent remiſes ſur le pié des Ceſſions & des Stipulations d'Utrecht, c'étoit traiter dès ce moment le fond même de l'affaire, & rendre, par conſéquent, inutile l'opération des Commiſſaires. 3°. La Cour d'Angleterre déclaroit que *la défenſe de ſes Droits & Poſſeſſions, & la protection de ſes Sujets, avoient été les ſeuls motifs de l'Armement qu'elle avoit envoïé dans l'Amérique Septentrionale, & qu'il s'étoit fait ſans intention d'offenſer perſonne, ou de rien faire qui pût donner atteinte à la Paix générale.* Mais cette déclaration ſe faiſoit le 22 de Janvier, c'eſt-à-dire un mois après le départ de l'Armement; & la ſuite a fait voir que rien n'étoit moins ſincere.

propositions décidoient de la querelle. Le ministere des Négociateurs devenoit fort inutile ; & d'un trait de plume la France perdoit, non-seulement ses plus anciens droits, mais ce qu'il y avoit de plus nécessaire au Commerce de sa Colonie. On est étonné des prétentions mal conçues de la Cour Britannique. Aussi celle de France déclara-t'elle qu'elle ne pouvoit abandonner la rive Méridionale du Fleuve Saint Laurent, ni les Lacs dont les eaux se jettent dans ce Fleuve, ni les vingt lieues de Païs sur la Baie Françoise, ni le Territoire entre l'Oyo & l'Ouabache. D'ailleurs, c'étoit faire entendre qu'on n'étoit pas éloigné de se relâcher sur le reste, & donner une nouvelle marque de goût pour la paix : mais le Ministere de Londres n'en insista pas moins sur ses demandes. Il avoit pris des mesures, pour les grandes hostilités qu'il croïoit capables de le rendre supérieur à toutes les Conventions. Le Général Braddock étoit en Amérique : l'Amiral Kepper devoit le seconder dans ces Mers, avec son Escadre ; & l'Amiral Boscawen venoit de partir, avec ordre d'attaquer les Vaisseaux François dans quelque lieu qu'il pût les trouver.

Différends des François et des Anglois.

Braddock étoit arrivé en Virginie au mois de Février 1755. Sur le champ il avoit pris des mesures pour rassembler de l'argent, des Trouppes, des vivres & des munitions de guerre ; pour faire préparer les chemins & voiturer l'artillerie ; pour gagner les Sauvages & leur inspirer de l'ardeur contre les François ; pour établir des rapports entre les divers corps d'armée, afin que l'effort fût général, & que la Nouvelle France, attaquée de toutes parts, ne pût éviter la révolution qu'on lui préparoit. Le Colonel Mockton eut ordre d'attaquer, sans délai, les Forts François du côté de l'Acadie. Le Colonel Johnson, à la tête de près de quatre mille hommes, devoit surprendre le Fort Frédéric, sur le Lac Champlain ; il étoit chargé aussi de traiter avec les Sauvages. Le Colonel Shirley, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, avoit pour département le Lac Ontario & l'attaque du Fort de Niagara. Pendant ces dispositions, l'Amiral Boscawen, qui attendoit les Convois de France à l'entrée du Golfe Saint Laurent, commença ouvertement la guerre, le 8 de Juin, en attaquant deux Vaisseaux François (55), qui ne se défioient point encore de ses intentions. Malgré la plus vive résistance, il ne put manquer de les prendre, avec le double avantage de la surprise & de la supériorité du nombre (56). Une action si brusque fut comme le signal des opérations concertées, & sembla promettre aux Anglois tous les succès de la guerre.

En effet, rien n'auroit peut-être été capable de les arrêter, si la prudence ne leur avoit pas manqué comme la bonne-foi. Le Colonel Shirley, connu à Paris, où il avoit été emploïé pour la Négociation même, avec le titre de Commissaire, avoit plus d'habileté pour le Cabinet, que pour le commandement des armes. Son zele, échauffé par les circonstances, lui fit rompre toutes mesures, le 28 de Juin suivant, lorsque, dans le dépit de voir les Sauvages trop bien disposés en faveur de la France, il mit à prix (57) la tête de chaque Indien, pris ou tué par ses Gens. Cette

(55) L'Adelaïde & le Lys.
(56) Sa Flotte étoit d'onze Vaisseaux de guerre.
(57) A deux cens livres.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

démarche, aussi contraire aux Loix de la bonne Politique qu'à celles de la Justice, fit autant d'ennemis à l'Angleterre, qu'il y eut de Sauvages informés d'une si téméraire & si cruelle proclamation. Braddock en ressentit les premiers effets. Il s'étoit réservé l'opération la plus pénible, c'est-à-dire l'attaque du Fort du Quêne & toute la Campagne qu'on alloit ouvrir sur l'Oyo : il fut le plus malheureux dans l'exécution, puisque, le 9 de Juillet, il perdit une bataille & la vie.

On ne s'étendra point ici sur des évenemens dont la mémoire est récente, & qui font encore le sujet de toutes les Nouvelles publiques : mais si jusqu'alors il pouvoit rester, aux Curieux indifférens, des doutes sur la conduite & les vues de l'Angleterre, une découverte, qui fera l'étonnement des siecles futurs, y jetta tout-d'un-coup le plus grand jour. La défaite des Anglois, près du Fort du Quêne, livra aux Vainqueurs, avec la dépouille de leurs Ennemis, tous les Papiers de Braddock.

Entre ces Papiers, trésor d'un Général qui avoit péri dans la mêlée, on trouva les Instructions qui lui avoient été données avant son départ de l'Europe, en datte du 25 Novembre 1754, c'est-à-dire dans la plus grande chaleur des Négociations pour l'accommodement; avec une Lettre, qui lui avoit été écrite le même jour par l'ordre du Duc de Cumberland. Ces Pieces ont été publiées dans le Mémoire des Commissaires François. On y voit que malgré toutes les apparences & les protestations contraires, l'invasion générale de la Nouvelle France étoit résolue à la Cour Britannique. Plans de Campagne, entreprises sur les Forts de la domination Françoise, combinaisons de secours entre les divers corps de Trouppes, levées de Gens de guerre, Subsides, précautions pour les vivres & pour l'artillerie &c, rien, en un mot, n'y est oublié pour hâter de grandes opérations militaires. Ainsi la Cour de Londres ne tenoit le langage de la paix, en Europe, que pour assurer les avantages qu'elle se promettoit en Amérique ; & ce double personnage fut poussé si loin, que le 9 de Mai 1755 elle fit remettre encore à l'Ambassadeur de France un Mémoire, où elle déclara » que ses dispositions étoient toujours d'entrer, sans retardement, dans » l'examen & dans la discussion amiable de tous les points contestés ; » que dans toute la suite de la Négociation elle avoit procedé avec candeur » & confiance ; & qu'elle avoit exposé naturellement ses intentions, &c.

On rend justice au mérite du Général Braddock. Il étoit actif, vigilant, entendu dans les détails, & capable de lier toutes les parties d'une entreprise fort compliquée. Ses Lettres aux Ministres d'Angleterre, qui firent aussi partie de sa dépouille, donnent de lui cette idée. Mais elles nous apprennent qu'il n'avoit pas trouvé, dans les Colonies Angloises, toute la facilité qu'il espéroit pour le succès de son Expédition ; qu'en particulier les Provinces de Pensylvanie, de Maryland & de Virginie, refusoient d'y prendre part, ou ne promettoient que de très foibles secours, & » que la premiere fournissoit même aux François tous les approvi» sionnemens dont ils avoient besoin «. Cequ'il est naturel d'en conclure, c'est que ces Provinces n'étoient pas bien persuadées de la nécessité d'une rupture avec les François, & que c'étoient, non les Colonies & les Anglois d'Amérique, mais uniquement le Gouvernement Britannique & la Cour

de Londres, qui vouloient la guerre. Braddock se plaint, dans ses Lettres, du peu de concert & de zele qu'il remarquoit sur ce point dans les Peuples des Colonies. Les Gouverneurs, dépendant de la Cour, se prêtoient aux desirs du Général : mais le Corps de chaque Province, surtout des trois qu'on vient de nommer, ne se déterminoit pas volontiers à des armemens dangereux & d'une grande dépense, qu'il jugeoit peu nécessaires. A l'égard des Nations Sauvages, Braddock avouoit, dans les mêmes Lettres, que la plûpart étoient attachées aux intérêts de la France ; & qu'il n'y avoit même aucun fond à faire sur celles qui avoient embrassé le parti de l'Angleterre, parcequ'on s'étoit conduit à leur égard avec *très peu de ménagement & beaucoup de mauvaïse foi.*

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

Au reste, dans les Harangues qu'on leur faisoit de sa part, on remarque le même fond de politique, qu'on a déja fait observer dans celles du Major Wasington ; c'est-à-dire que pendant que les Anglois se donnoient ailleurs pour Maîtres & Souverains de ce Païs, ils répétoient sans cesse, aux Indiens, que leur dessein étoit de les remettre en possession de leurs terres, usurpées par les François (58).

Mais il paroît clairement que le vrai motif de la Cour de Londres étoit d'envahir la Nouvelle France ; & pour favoriser cette entreprise, il falloit jouer quatre différens rôles : 1°. Faire entendre, aux Colonies Angloises, que la France vouloit les détruire ; 2°. Répéter continuellement aux Sauvages qu'on venoit vanger leurs torts, & les remettre en possession de leur bien ; 3°. Assurer, en Angleterre & dans les Colonies, que le grand Païs de l'Oyo, & des Lacs Ontario & Erié, est du Domaine de la Couronne Britannique ; 4°. Affecter, avec la France, beaucoup de zele pour la paix ; & soutenir l'apparence d'une Négociation, qui devoit être sans succès. De ces artifices, le dernier est celui dont il paroît que la Cour de Londres a tiré le plus d'avantage, ou du moins, qu'elle a fait servir le plus long-tems à ses vues. Malheureusement pour elle, ses propres témérités l'ont démasquée ; & jusqu'à présent (59) il ne paroît pas qu'elle ait eu sujet de s'en applaudir.

[*Il se répand de nouvelles accusations contre les Missionnaires de l'Amérique méridionale : mais, comme je n'ai rien écrit, en leur faveur, que sur des témoignages certains, j'en attendrai d'aussi peu suspects & d'aussi bien éclaircis, pour changer d'opinion & de langage.*]

(58) On lit, par exemple, dans une Lettre de Braddock au Comte d'Halifax, qu'on lui avoit présenté un Contrat passé en 1701, par lequel six Nations voisines de l'Oyo donnoient au Roi d'Angleterre tout leur Païs de Chasse, c'est-à-dire une étendue de soixante milles en profondeur, du côté des Lacs Ontario & Erié. Si ce don étoit réel, il est bien étrange que cinquante-quatre ans après, on dise, aux mêmes Sauvages, que le but de la guerre est de les rétablir dans leurs possessions. Il ne l'est pas moins que la Nation Britannique ait toujours été réduite à traiter d'égale à égale avec chaque Nation Sauvage, & qu'au lieu d'exiger de ces Indiens le service que tout Sujet doit à ses Souverains, on ne fit que leur demander leur assistance. Tout est rempli, dans les mêmes Papiers, de ces inconséquences sur les Droits que l'Angleterre s'attribue.

(59) Au mois de Novembre 1757.

FIN DU TOME XIV.

De l'Imprimerie de DIDOT.

AVIS AUX RELIEURS,

POUR PLACER LES CARTES.

POUR PLACER LES FIGURES.

